Digitized by Google

BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
II.a SALA
SCAFFALE D
PLUTEO VII
N° CATENA 8
P. I. 8. VII. 8

Digitized by Google

Digitized by Google

CHEFS-D'ŒUVRE DRAMATIQUES

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE VIÉVILLE ET CAPIOMONT

rue des Poitevins, 6

Digitized by Google

LE JOUEUR

VALÈRE

Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie !
Mais me faire payer, parbleu, je t'en défie,
Car je n'ai pas un sou

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

31512

CHEFS-D'ŒUVRE DRAMATIQUES

DU

XVIIIE SIÈCLE

OU

CHOIX DES PIÈCES LES PLUS REMARQUABLES DE

REGNARD, LESAGE, DESTOUCHES, BEAUMARCHAIS, MARIVAUX, ETC., ETC.

ÉDITION ORNÉE DE PORTRAITS EN PIED COLORIÉS

DESSINÉS PAR M. GEFFROY, SOCIÉTAIRE DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

ET

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

ET D'UNE NOTICE SUR CHAQUE AUTEUR

PAR

JULES JANIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

LAPLACE, SANCHEZ ET CIE, ÉDITEURS

RUE SÉGUIER, 3

1872

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION

Nous voulons parler, en quelques pages rapides, du théâtre ingénieux, charmant, qui appartient par droit de naissance et de conquête, à ces grands esprits, Regnard, Piron, Beaumarchais, Lesage et Marivaux. Nous ne parlerons pas de Voltaire; à lui seul il mérite un gros tome, et l'habile éditeur de Corneille, de Racine et de Molière, ne refusera pas cet honneur mérité à l'auteur de *Zaïre* et de *Mahomet*. Voltaire est tout un siècle, et nous avons le projet de choisir, dans le siècle de Voltaire, les chefs-d'œuvre hors de son génie. Aussitôt que nous aurons rendu nos respects suprêmes au roi Louis XIV, mort en 1715, nous raconterons les beaux esprits, les belles œuvres, qui commencent à la régence, pour s'arrêter à la Révolution française.

Louis XIV est semblable au soleil qui disparaît dans le nuage à la fin de la journée. Hélas! ils sont à plaindre, en effet, les rois qui règnent trop longtemps. Celui-ci avait lassé la France de ses grandeurs. L'ennui envahissait son royaume; le royaume était las de madame de Maintenon elle-même, et chaque jour enlevait quelque attrait aux anciennes croyances. Le grand art avait disparu comme tout le reste, et maintenant, s'il vous plaît, nous allons écrire, avec le plus grand soin, le travail des premières années du dix-huitième siècle, à savoir l'enjeu éclatant, où Regnard, successeur de Molière (et ce n'est pas trop dire), s'emparait du théâtre en maître absolu; où Beaumarchais remplissait à force d'esprit — un esprit voisin du génie — l'espace formidable qui nous séparait de la Révolution française. Que vous dirai-je en un mot? Nous avons à raconter le moment le plus intéressant et le plus curieux de notre histoire littéraire, à commencer par le *Joueur* et les *Folies amoureuses*, à finir par le *Vieux célibataire*. A ce compte, nous n'attendrons pas que Louis XIV expire, et que les années glorieuses, 1787, 88 et 89, aient accompli leur formidable évolution.

Jean-François Regnard naquit à Paris au mois de février de l'année 1655. Ainsi, par sa naissance, il tient encore au grand siècle; il est, par ses ouvrages, un esprit du dix-huitième siècle. A la première preuve qu'il était un poëte comique, un bruit favorable accueillit cet esprit si rare et si charmant.

Un siècle qui se meurt est si heureux de se rattacher à une poésie naissante! La vieille Ninon, à quatre-vingts ans, ne fut pas plus fière de l'abbé de Chateauneuf que l'an de grâce 1655 ne dut être fier de Regnard; car on sut enfin qu'il s'appelait Regnard, qu'il avait à peine quarante ans, qu'il était beau comme Molière; mais l'œil vif et animé, la bouche heureuse et souriante, toute sa personne joyeuse et vive. Il aimait les beaux habits, les belles dentelles, les parfums de prix; il portait des bijoux comme une reine de théâtre; il riait tout haut de lui-même et des autres. Vive la joie autour du nouveau venu! Vive le vin, la bonne chère, les coups d'épée, les épigrammes, les longs rubans flottants, les billets galants et les vers amoureux, et les maîtresses que le vent emporte comme il emporte leurs baisers! Voilà ce que l'on disait tout d'abord du nouveau poëte comique. Où vivait-il à vingt ans? Où l'avait-on vu? Nul ne pouvait le dire précisément; mais à coup sûr il existait. On l'avait rencontré, donnant le bras à de belles dames qu'il avait ramenées de ses voyages. Et, pour bien entrer en jeu, savez-vous ce qu'il avait fait, le hardi poëte?

Il avait fait presque autant que de s'attaquer au roi Louis XIV. Oui, lui-même, ce beau damoiseau si bouclé, il avait écrit contre monsieur Nicolas Boileau Despréaux. Il avait attaqué en vers les vers de Boileau lui-même, et ces vers était fort bons. Or, depuis que l'abbé Cottin était mort, depuis que Chapelain avait déposé à la Bibliothèque royale le manuscrit inédit de la *Pucelle* (il y est toujours), nul, dans cette terre de France, n'avait osé

s'attaquer à Boileau. Et pourtant en voilà un qui l'attaquait et qui l'attaquait vivement, et qui écrivait une satire intitulée : *Le Tombeau de Boileau.*

Vous pensez si l'émotion fut grande en tout ce peuple parisien qui avait si bonne envie de s'amuser, et qui avait vu tous ses poëtes, même les plus charmants, renier les divinités poétiques, les Grâces et l'Amour, et se repentir publiquement d'avoir chanté toutes les passions qui sont le printemps de la vie. Surtout le scandale avait été grand dans la bonne ville, quand elle eut appris que La Fontaine lui-même, oui, La Fontaine, avait remplacé par un cilice ses belles dentelles florentines, et qu'il avait arraché de son front les roses de Boccace pour y placer les épines de Baruch. Mais enfin, assez de colères comme cela, assez d'épines, assez de cendres, assez de repentir. Allons donc à celui-là qui rit là-bas d'un si franc rire, qui boit à longs flots ce vin que l'on dédaigne, qui se moque de Boileau en écrivant comme lui, et qui fait l'amour à la barbe des Athéniens. Ce qui fut dit fut fait. A l'instant même, ils oublièrent, les ingrats, le *Misanthrope*, les *Femmes savantes*, le *Tartufe*, tous ces chefs-d'œuvre sérieux, pour les comédies si plaisantes que leur promettait Regnard. Car à la fin on savait non-seulement son nom, mais sa demeure. Il habitait une belle maison à lui, qui donnait sur la montagne de Montmartre, et qu'entourait un vaste jardin rempli d'oiseaux et de fleurs. Et notez bien que ce n'était plus là un poëte crotté, besoigneux, parasite, en quête d'un petit écu, chapeau bas devant Messieurs les comédiens et Mesdames les comédiennes. Non pas, mordieu! Il ne va pas dîner chez les autres; mais il donne à dîner chez lui, tant que ça l'amuse. On célèbre son cuisinier et sa cave, même à Citeaux, même chez le commandeur, même chez M. le prieur. Les comédiens, chez lui, font antichambre et sollicitent l'honneur du plus petit rôle. Comme il les traite! Il a fait attendre M. Baron, l'auteur de l'*Homme à bonnes fortunes;* Baron, méprisé de Labruyère et de Lesage. Il se moque des comédiennes, quand elles sont vieilles et laides; il dit comme cela que le premier devoir d'une *fille de théâtre* est d'être jeune et d'être belle, que le reste vient tout seul, et qu'après tout deux beaux yeux valent mieux que le talent. Il les veut parées, en grand habit, force diamants et falbalas; quand elles n'en n'ont pas assez, il leur en donne. Surtout il leur défend de trop fréquenter les comédiens, comme elles n'y ont que trop de penchant; mais, au contraire, il leur recommande d'aller beaucoup dans les belles et galantes assemblées, quand bien même elles y devraient laisser un petit coin de leur voile et de leur manteau.

Je n'en finirais pas, si je voulais suivre jusqu'au bout la rumeur publique à propos du nouveau poëte. On ne compte plus ses maîtresses, non plus que ses vices. Celui-là a été sauvé, en effet, par ses vices, comme Molière l'a été par ses qualités d'honnête homme. On était fatigué d'entendre Molière être appelé *le juste*, et ce peuple athénien s'est trouvé bien heureux quand on lui a présenté enfin un poëte comique aimant le jeu, le vin, les grandes coquettes et les ingénues. Il était, chose inconnue, hardi, tapageur, vagabond, audacieux, libertin et sceptique; il allait à tous les hasards, rempli de son sujet, c'est-à-dire de toutes ces passions qui font valoir la comédie, qui lui donnent vérité, vraisemblance, intérêt. Ajoutez qu'en ceci du moins la tâche de la curiosité publique était singulièrement favorisée par la vie même du héros de son adoption. Regnard avait été, en effet, tout ce qu'on disait là, et encore autre chose : esclave à Alger, un jour qu'il avait accompagné jusque-là une belle dame dont il était épris. Aller dans Alger uniquement pour voir plus longtemps un petit bout d'épaule! Faites-en autant, aujourd'hui que l'Afrique est à nous, et que vous pouvez aller en bateau à vapeur dans un salon orné de gravures et en compagnie d'un piano! Regnard, lui, était allé dans cette galère, à l'époque même où l'on faisait la chasse aux esclaves sur ces côtes barbares. Il avait été pris de compagnie avec cette belle dame qu'il accompagnait de si loin. On l'avait vendu un très-haut prix à un amateur de Tunis, et, par-dessus le marché du poëte, le marchand avait donné la dame presque pour rien. Regnard dut être fort mortifié dans ses amours; car enfin c'était lui dire bien clairement qu'il avait joué un louis d'or contre une pièce de quinze sous.

Il fut ainsi esclave tant que la chose l'amusa. Puis il se racheta au prix de douze mille francs, et encore son maître eut-il un fort chagrin de perdre un pareil cuisinier. Il avait rapporté de ce voyage une grande belle chaîne en fer toute rouillée, que ses convives pou-

Digitized by Google

vaient voir suspendue dans la salle à manger de sa maison, et il prétendait que cette chaîne de tourne-broche avait servi bien longtemps à l'attacher.

Ainsi préparé par toutes sortes d'aventures étranges, incroyables, par des amours et des passions telles qu'on n'en faisait plus depuis l'*Astrée*, par un jeu comme on n'en faisait guère que dans le salon du chevalier de Grammont; par de longs voyages que signalait un beau distique dont le poëte Santeuil eût été fier : *Stetimus hic tandem, nobis ubi defuit orbis.* Ainsi recommandé par sa bonne mine, ses beaux habits et son hôtel, le moyen qu'un poëte, eh! que dis-je? un poëte comique, ne fût pas le bien venu dans cette ville, haletante après les œuvres du bel esprit? Ainsi fut Regnard. Sans le savoir, il frayait à la littérature de ce pays un nouveau sentier, que ni Corneille, ni Molière, ajoutez La Fontaine, n'auraient osé tracer, le sentier de la licence poëtique, de la vie à l'aventure, des faciles bonheurs du cabaret et du vin de Bourgogne, y compris le vin d'Aï.

Il ouvrait brillamment cette route au bout de laquelle était le précipice où devait tomber Piron. Mais cependant qui fut bien surpris, dans ce siècle où vivaient tant de gens graves et bien posés, esclaves du devoir, passés maîtres dans le *quod decet*, austères censeurs des écarts même les plus innocents ? Certes, ce furent ces gens-là qui restèrent bien surpris, quand Regnard, ce nouveau venu, les força à rire de si bon cœur; quand, dans ses plus grands instants de verve et de licence, il se mit à parler une langue élégante, alerte et vraiment française. Son rire était plein de leçons; sa gaieté partait de l'âme; sa bonne humeur lui venait, tout simplement, de ce qu'il était un homme heureux, sans ambition, sans envie et sans remords.

Aussi bien, quand son peuple eut compris qu'il ne s'était pas trompé, et qu'il avait frappé au bon coin pour avoir de la bonne comédie, il adopta volontiers ce nouvel ami de la jeunesse et de ses loisirs. Molière en fut presque oublié: c'est qu'en effet Molière était surtout un moraliste. Il tenait son peuple à distance. Il le grondait souvent; il le gourmandait avec véhémence; il ne lui passait rien, ni vanités, ni caprices, ni ridicules. Il se servait à outrance de cette férule que lui avait donnée son génie, et plus d'une fois il fit pousser des cris de douleur à cet enfant incorrigible, mal élevé, rempli de préjugés et de malice. Molière, à ces causes, fut plus respecté qu'il ne fut aimé. Le peuple de Paris le trouvait un maître quelque peu dur. En vain son précepteur lui accordait parfois quelques jours de relâche, les *Fourberies de Scapin*, le *Cocu imaginaire*, le *Mariage forcé*, le *Malade imaginaire*, *Amphitryon* ; ces heureux instants de congé ne duraient guère, et bientôt, quand il pensait que ses écoliers mutins s'étaient assez amusés, le maître les ramenait d'un mot à la règle et au devoir. Le bouffon disparaissait, et l'on ne voyait plus que le philosophe. Tant que vécut Molière, son peuple obéit, comme autant d'écoliers qui ont peur; mais une fois le maître absent, adieu l'école. On ne voulut plus que des jours de congé. Le *Misanthrope* fut laissé pour les *Précieuses ridicules*, les *Femmes savantes* pour les *Fourberies de Scapin*. Cela fut bien pis, ma foi! quand ces écoliers sans discipline trouvèrent, pour les amuser et pour les faire rire aux éclats, ce bon vivant nommé Regnard. Cette fois plus de férules, plus de pensums, plus de bonnets d'âne, plus de morale, plus de bon sens, mais toutes les joies accumulées de la semaine des trois jeudis, de cette semaine tant rêvée par les écoliers de tous les âges. Désormais, la comédie hors des sentiers du père Molière, ne s'occupa plus à enseigner, à corriger, à relever des ridicules. Sous ce rapport, Molière a tout fait. Mais la nouvelle comédie, en toutes ses hardiesses, accomplira ce que Molière n'eût jamais tenté : rire à tout propos des oncles et des neveux, des pères et des fils, des valets et des soubrettes. Elle enseignera comment on sédait les filles sans les épouser, comment on vole les oncles sans redouter les galères, comme on s'y prend pour faire des faux, bizeauter des cartes, faire des dupes, trahir, mentir; et tout cela en riant de la plus simple façon du monde, tout naturellement et comme si vous disiez — *bonjour!* Point de scrupules, point d'hésitations. En effet, dans la vie, il y a Jean qui pleure et Jean qui rit : celui-ci qui doute de tout, celui-là que rien n'arrête.

Tel est le raisonnement de Regnard, et jusqu'à la fin le grand poëte a été fidèle à sa mission. Il a ri d'un rire intrépide, il s'est abandonné à la folle du logis, sa servante.

Il ne veut rien réparer; il a effacé de son théâtre la triviale maxime : *Castigat ridendo mores*. Il veut plaire et charmer par les moyens les plus faciles. Comme on rit au *Joueur*;

ah! charmante Angélique! sitôt qu'il a perdu. Quoi de plus amusant que le *Légataire universel?* un valet digne des galères, une servante au pied levé, un faux testament, un vieil homme emmitouflé dans sa robe mortuaire. Ainsi, tout ce qui n'appartient pas au gibet appartient à l'apothicaire. On ne voit guère que des coquins et des drôlesses, mais si lestes, si gais et bons enfants! La plus honnête fillette que Regnard ait mise au jour, c'est mademoiselle Agathe des *Folies amoureuses*. Jugez de ses ingénues par cet échantillon? Il ose tout, mais son audace est des plus charmantes.

Après leur mort, ils eurent une diverse destinée. Le roi Louis XIV enterra Molière par charité, Regnard descendit dans un tombeau splendide. Molière a été pleuré de ses amis, Regnard a été pleuré par ses maîtresses. Ils n'ont été de l'Académie française ni l'un ni l'autre. Ils étaient nés, l'un et l'autre, tout comme Béranger plus tard, sous le Pilier des Halles! Quelle heureuse place ce Pilier des Halles! quel endroit privilégié et fertile! Que de philosophie et de poésie cette place a vu naître! Étranger, qui que vous soyez, qui demandez à voir le plus noble endroit de cette grande ville, laissez même le Louvre et Notre-Dame de Paris, saluez avec respect ce Pilier sous lequel sont nés Molière et Regnard.

Il y a peu d'années que nous fûmes saluer l'un des grands écrivains de ce siècle : orateur, poëte, historien, le comte Alfred de Vigny. Il était assis dans son fauteuil et couvert de son manteau militaire. Il se mourait. Il nous reçut à merveille, et, revenant sur le passé de sa belle vie, il nous tint sous son charme : — « Voyez-vous, » nous dit-il en nous montrant dans un cadre superbe un portrait digne de Largillière, « aimez-vous la tête que voici? Ah! le charmant sourire et les yeux pleins de feu. J'appartiens à la famille de cet homme; il s'appelait Regnard, et je le donne au Louvre après moi. » Deux jours après, l'auteur de *Cinq-Mars* avait cessé de vivre. On ne sait pas si le portrait de son aïeul est au musée du Louvre, au premier rang de nos poëtes comiques.

Puisque nous avons prononcé le nom de Marivaux, nous le maintiendrons au premier rang des auteurs du théâtre passé. Il était l'esprit même, et le plus bel esprit du monde. Il s'amusait, disait-on, à faire vingt lieues sur une feuille de parquet; mais il marchait d'un pas vif, alerte, ingénieux. A ce degré, la familiarité est une part du génie. Il suffisait au double théâtre : à la Comédie française, au théâtre italien. On jouera éternellement le *Jeu de l'amour et du hasard* et les *Fausses Confidences*. *Marianne*, un roman de Marivaux, a résisté à l'envahissement du roman moderne.

Après celui-là comptons Sédaine. La *Gageure imprévue* est un vrai drame, et l'une des plus piquantes compositions de ce maître ès-arts des plus honnêtes passions. Chacun de nous connaît l'aimable et galante madame de Clainville; elle s'ennuie; elle ne sait pas ce qu'elle veut, mais elle s'en doute, et le premier gentilhomme passant sous sa fenêtre, elle l'appelle. Aussitôt l'homme arrive, et, chose étrange! il n'est pas la dupe un seul instant de cette belle ennuyée; au contraire, il la pique, il la tourmente, il lui dit mille vérités. Quoi! la vérité dans ce tête-à-tête imprévu? Oui, la vérité! Le siècle a marché; il tourne à la philosophie, et voilà pourquoi ce jeune homme, arrêté au passage par cette aimable femme, ne trouve rien de mieux à lui dire que cette *morale en action*. En même temps ne sentez-vous pas comme un vent qui passe à travers l'Encyclopédie, et qui en apporte ici même, en ce galant boudoir, les bruits et les parfums, disons mieux, le fumet? En effet, ce mari absent, et qui fouette un lièvre pendant que sa femme, abandonnée à ses rêves, se tient à l'affût sur son balcon, M. de Clainville est un économiste, un sage, un savant; non seulement il a étudié les arts libéraux, mais encore il sait tous les métiers, et de même que le disciple de J.-J. Rousseau est un menuisier, M. de Clainville est un serrurier. Un serrurier!... Certes, nous voilà loin des petits messieurs de Marivaux... un serrurier! Notez bien qu'au plus beau moment de la *Gageure imprévue*, il y avait un prince du sang royal de France qui n'avait pas de meilleur délassement que d'allumer sa forge et de frapper sur l'enclume! et tant il a frappé, et tant il a forgé, qu'il fit un jour un chef-d'œuvre de coffre-fort invisible, que jamais les ennemis de ce prince, devenu le roi de France, n'auraient pu découvrir, si le roi captif n'eût pas été dénoncé par le forgeron, son camarade. Au temps de la *Gageure imprévue*, on admirait beaucoup ce M. de Clainville, *mécanicien*. Bien plus, tant il est vrai que le courtisan composera toujours son maintien sur le maintien de son maître, c'était, parmi les plus grands seigneurs de la

monarchie, à qui manierait la scie ou le rabot. Au temps de Louis XIV, Racine, en son *Britannicus*, accuse Néron, jeune homme, de trop exceller dans l'art de mener un char dans la carrière; aussitôt le jeune roi, qui aimait tant la belle danse et les joyeux ballets, rougit, se corrige et renonce *à se donner en spectacle!* C'est qu'au temps de Racine on croyait encore aux conseils de la tragédie, aux leçons de la comédie... Au temps de Sedaine, on ne croyait plus à rien, le doute était partout, l'enseignement nulle part.

Il n'y a pas un seul rôle dans la *Gageure imprévue*, qui ne soit un beau rôle, et qui ne mérite l'honneur d'être joué par un comédien bien tourné, leste et de bonne humeur. L'amoureux est tout enivré des bonheurs de la vingtième année. A côté de la dame enrubannée, il n'y a rien de plus charmant que la soubrette attifée et parée par ce bon Sedaine, Amaryllis d'antichambre, en poudre, en paniers, moitié princesse et moitié bergère. Il faudrait tenir compte aussi du rôle de Lafleur. Lafleur, c'est le valet philosophe; il sait par cœur le *Discours sur l'inégalité des conditions*. Il attend, lui aussi, une revanche imprévue, et ne sera pas fâché de châtier quelque peu la société dont il porte la livrée. Il a, cependant, un certain orgueil à son usage, et ce n'est pas lui, certes, qui porterait les billets de son maître à la petite Hus; à peine s'il la voudrait courtiser pour son propre compte. Au demeurant, nous comprenons fort bien que l'ambitieux Lafleur, tout occupé de son espionnage, ait pressenti la ruine et la désolation dans la maison de son maître. Hélas! tous les beaux jours en sont déjà partis; l'ennui remplit cette maison croulante. Où donc voulez-vous que ces gens-là se rendent, sinon à l'abîme? Ici la maîtresse, oisive, accoste le premier venu du haut de son balcon; ce n'est qu'un passant, mais ce passant peut devenir une compagnie. A l'autre aile de ce château ouvert à tous les vents du nord, se cache une enfant sans père et sans nom, habitante clandestine de ces demeures moroses où rien n'est resté des grâces et des amours du temps des Richelieu et des Lauzun. Encore une fois, prenez garde au valet de céans; il est fier d'être habile, et, pour ne pas épouvanter son maître à la façon de Figaro lui-même, il prendra volontiers les apparences d'un esclave et d'un niais. L'esprit de Figaro épouvantait les derniers valets de la comédie; ils accusaient le fameux valet de chambre du comte Almaviva d'avoir gâté le métier de Frontin, tout autant que Rosine, avec sa fidélité charmante, avait gâté le métier de Dorine ou de Marton. Certes, le bonhomme Sedaine eût été fort attristé si quelque ami charitable lui eût démontré que son innocente comédie exhalait une âcre odeur de tous les herbages que l'on brûle dans les maisons hantées, ou le lendemain des funérailles, quand le dernier mort a disparu dans le tombeau.

Mais voici Alexis Piron. C'est très-beau la *Métromanie;* on y respire un souffle énorme, et le style en est de la meilleure époque. Tout d'abord on s'attache à ce jeune et beau Damis, triste et gai, rêveur, distrait, glorieux, si généreux qu'il donne au premier venu même les vers qu'il compose. Il n'y a pas dans tout Molière un plus beau caractère. Autant nous sommes attristés par la rencontre insolente de Trissotin et de Vadius, autant nous sommes charmés des chastes amours de Lucile et de Damis. Ce qui nous plaît en même temps dans la *Métromanie* et dans les rêves du bon Piron, c'est l'énergie et le feu de tout ce monde, enchanté de poésie. A peine Damis, le métromane, a foulé le seuil de cette maison bourgeoise, aussitôt la poésie éclate et pétille de toute part. La douce Lucile exige un drame de son ami Dorante, et son père improvise une comédie. Amis, parents, voisins, c'est à qui veut apprendre ou répéter des vers. Loin d'ici les intérêts matériels de la vie, et l'intérêt vulgaire! Est-ce, en effet, qu'on y songe? le poëte est riche, il est tout; il est le maître, il est le dieu; il a réponse à toute chose. On entend dans le lointain un bruit d'élégie et de cantique, un bruit de chanson; une grâce, un esprit, une gaieté... C'est un grand malheur que Lucile et Damis se séparent. Comme elle va pleurer ces belles amours! Resté seul, le poëte se console; il a de son côté l'espérance et l'inspiration :

> Vous à qui, cependant, je consacre mes jours,
> Muses, tenez-moi lieu de fortune et d'amour.

C'est le caractère, en effet, de ce beau siècle : il est le premier parmi les siècles amoureux. L'amour est la grande affaire d'une époque où régnaient, triomphantes par la grâce et par

la beauté, Cotillon première et Cotillon II. C'est ainsi que le grand Frédéric appelait, sans gêne et sans honte, madame de Pompadour et madame Du Barry. La peinture et la sculpture étaient les complices de ces reines de la main gauche. On aurait beau chercher une puissance égale ou seulement comparable à celle de la dernière maîtresse du roi Louis XV, on ne la trouverait pas. Elle était née, uniquement, pour la fête et le bonheur de ce vieux roi, qui disait, dans ses moments de bon sens : *Après nous le déluge!* Il sentait, en effet, le déluge accourir; il prévoyait la ruine, et s'assurait, en faisant asseoir mademoiselle Lange sur son trône ébranlé. Intelligente, et superbe de sa beauté irrésistible, elle entra de bonne heure dans le secret de sa toute-puissance. Dans la maison de la modiste, où tout le monde était à ses ordres, elle en savait aussi long que mademoiselle Fel; à seize ans, elle éclairait tout le quartier Saint-Honoré du feu mouillé de ses grands yeux; elle trottait incessamment et trottinait même de son magasin au seuil de tous les beaux hôtels, montrant sa taille élégante, et laissant tomber ses beaux cheveux sur ses épaules. On l'eût prise de loin pour une nymphe, et, vingt-quatre heures après, on disait à la cour que le roi la voulait épouser. Fortune inouïe et voisine des fables!

Cette fille de cuisinière était de plain-pied avec Monsieur le Dauphin, avec Mesdames, filles du roi; elle avait M. le duc de Richelieu pour son chevalier d'honneur, le duc de Tresmes pour son sapajon; M. de Voltaire était son poëte, l'abbé Terray était son caissier, le duc d'Aiguillon son esclave, une duchesse était sa complaisante. Pas un ne résistait au languir de ces grands yeux bleus sous ces beaux cils bruns et frisés qui se baissaient lentement, et soudain se relevaient tout chargés d'étincelles. Elle régnait à Versailles, à Choisy, à Fontainebleau, à la ville, à la cour, surtout à Luciennes, dans ce pavillon de l'Olympe en jupons courts.

Et pourtant la France a pardonné à cette dissipation, justement parce que la reine Cotillon II implorait son pardon au moment suprême : « Ah! disait-elle, monsieur le bourreau, monsieur le bourreau, ne me tuez pas, je n'ai jamais été méchante! » Elle pleurait, elle appelait à son aide la terre et le ciel, et le peuple, écoutant ses prières, les seules qui lui furent adressées de ces sanglantes hauteurs, prit en pitié cette fille du peuple. La mort de madame Du Barry le dégoûta de l'échafaud.

Mais quoi! Nous n'écrivons pas l'histoire du dix-huitième siècle, et, pour bien faire, il ne faut pas quitter l'alentour du théâtre. Après Regnard, Piron et Marivaux, nous arrivons tout de suite, et sans transition, au vrai maître, à Beaumarchais, au *Mariage de Figaro*. Pourtant, n'allons pas si vite, arrêtons-nous un instant à *Turcaret*, l'un de ces chefs-d'œuvre de gaieté, d'esprit, de verve hardie, auquel le public revient toujours. Cette comédie est une œuvre charmante d'un bout à l'autre; aux dimensions imposantes de la grande comédie, elle unit je ne sais quoi de leste en ses allures, de vif et de brillant dans ses détails, qui augmentent, et de beaucoup, l'intérêt et le plaisir. Le sage avait écrit d'abord sa comédie en trois petits actes; messieurs les comédiens français, quand ces trois petits actes leur furent offerts, répondirent que, depuis la Saint-Martin jusqu'à Pâques, l'usage était de ne pas admettre de petites pièces, et Lesage, obéissant aux exigences de la Saint-Martin dramatique, refit la pièce en cinq actes, un vrai chef-d'œuvre. Oui, mais sa comédie achevée, il n'y avait plus de Saint-Martin, le jour de Pâques était déjà loin. L'heure des petites pièces avait sonné, les fermiers-généraux s'inquiétaient de cette admirable satire à bout portant. S'attaquer à ces messieurs, c'était perdre à jamais le crédit public. Où donc le roi trouvera-t-il un argent plus facile? Haro sur le baudet! Mais Lesage avait tous les genres de courage, et *Turcaret*, protégé par le grand Dauphin, fut représenté malgré vent et marée, et même en dépit d'une grosse somme offerte, en fin de compte, à l'auteur de *Turcaret*. Qui le croirait? la pièce, égale au *Mariage de Figaro*, réussit à peine le premier jour. Elle avait fait peur à tant de gens, que d'abord le public n'osa pas rire; il trouvait que ces portraits tracés avec tant de feu et de goût étaient beaucoup trop ressemblants. Cependant chacun désignait du doigt les financiers à la mode, Bourvalais, Lacourt des-Chiens, de Lauoue et les autres; et justement parce que ces messieurs étaient faciles à reconnaître, on disait que Lesage avait frappé trop fort. Tant de bassesses! tant de friponneries! tant de lâchetés! des amours si bêtes! des vanités si ridicules! Et puis une comédie écrite tout d'une pièce, simple comme bonjour, où la catastrophe est prévue dès

la première scène, et qui ne fait pas plus de bruit que ne ferait un éclat de rire! — Donc le public ne fit pas à cette merveille l'accueil qui l'attendait plus tard.

Plus tard, en effet, à la reprise de *Turcaret*, les originaux de ces portraits un peu vifs avaient accompli leur destinée éphémère : M. Turcaret était mort à l'hôpital, accompagné de madame Turcaret, tout comme Lesage l'avait prévu; le petit chevalier avait été logé à Saint-Lazare, aux frais du roi; l'équivoque baronne était devenue on ne sait quoi; Lisette avait frôlé l'hôpital; Frontin était entré dans les fermes, à son tour, et il était en train d'y faire son chemin; la comédie avait tourné absolument dans le sens indiqué par l'auteur, si bien que chacun s'écriait: « Lesage a raison! il était dans le vrai! Il ne s'est pas trompé d'un zeste! » Et désormais la foule de battre des mains et de saluer de ses louanges infatigables cet esprit, cette malice, cette raillerie impitoyable, ces fripons si naïfs, qu'on ne saurait se fâcher contre leurs tours de passe-passe, tant ils y mettent de bonne foi. La baronne! le chevalier! M. Rafle! Flamand! Marine! Lisette! Frontin! M. Furet! de grands fourbes, de vrais *picaros*, chacun dans sa sphère, amusants comme on ne l'est pas.

Sans nul doute, on peut affirmer que *Turcaret* fut un grand encouragement au *Mariage de Figaro*. Il fallait non moins de génie, autant d'éloquence et de volonté pour accomplir ces deux beaux ouvrages, dont la trace est restée si profonde. Beaumarchais avait, en naissant, toutes les ardeurs du révolutionnaire, avec l'éloquence et l'ironie. Il s'était mêlé aux grandes affaires de la ville, aux petites passions de la cour. Il avait, comme on disait alors, la figure de son emploi : superbe et vaillant, très-habile en même temps. On a dit vrai, en disant : qu'il lui fallut plus de peines, au milieu des hasards les plus nombreux, pour obtenir que sa comédie eût les honneurs de la représentation, qu'il n'avait fallu d'audace et d'esprit pour la faire. Le roi Louis XVI (hélas! il a compris tous les dangers dans lesquels il est tombé!) ne voulait pas de Suzanne ni de Figaro. La reine a joué, la première, le rôle de Suzanne, un prince du sang royal, représentait Figaro. Assis au parterre, le roi sifflait... Tout Paris déjà applaudissait dans une impatience inquiète.

On n'a jamais vu chez aucun peuple un plus grand triomphe, au milieu des plus terribles résistances, à telle enseigne que, dans un feuilleton qui n'était pas sans vraisemblance, nous avons mis dans la bouche de Beaumarchais les paroles mêmes de Catilina, lorsqu'il pousse à la conquête de Rome ses compagnons de débauche. Amis, disait-il, vous êtes dévorés par la dette; un peu de courage, et demain vous serez riches. Vous ne trouveriez pas le plus misérable emploi dans le gouvernement de la république, et dans vingt-quatre heures je vous fais sénateurs, consuls, chevaliers. Tel était le discours que nous mettions dans la bouche de Beaumarchais dans une réunion des comédiens les plus fameux de son temps.— Ils ont tous disparu, ces artistes merveilleux; ils sont tous oubliés, et c'est à peine si leur souvenir reparaît une fois tous les vingt ans à la flottante surface des songes d'ici-bas. Nous savons cependant ces noms-là, si longtemps applaudis : Lekain, mademoiselle Clairon, mademoiselle Dumesnil et tous les autres. Lekain fut tour à tour choisi par Voltaire qui lui confiait : Orosmane et Mahomet, Tancrède et Gengis-kan; il commandait à mademoiselle Dumesnil l'inspirée, à mademoiselle Clairon la savante. Il représentait la tragédie, à l'heure même où la comédie arrive avec Préville. Il était si vrai, qu'il prenait parfois toutes les apparences de la bêtise, une ingénieuse bêtise, où rien n'était souligné, où tout coulait de source; où la finesse même avait les apparences du bel esprit. Autant Préville était naïf, autant Molé, le grand Molé, se montrait un amoureux solennel et de bonne compagnie. A cinquante ans, il était encore un jeune homme inimitable. Il y avait encore (ils sont morts dernièrement) certains amateurs qui célébraient le grand art de Molé à porter le chapeau, l'épée et l'habit de cour. Comme il jouait, disaient-ils en soupirant, avec son jabot et ses manchettes! Ces bonnes gens ne se sentaient pas d'aise, quand il ouvrait, fermait et remettait sa tabatière! A l'âge de soixante-cinq ans, avec son ventre énorme, Molé a joué l'*Inconstant* à tout ravir.

Puis venait Monvel, l'implacable ennemi du trône et de l'autel, l'auteur furibond des *Victimes cloîtrées*, et le père d'une fillette qui s'appellera mademoiselle Mars. Cet homme a représenté, d'une façon incomparable, Auguste, maître du monde, et le bossu de génie, Ésope... *Ésope à la cour*. Contrastes qui représentent l'art du comédien. Tel, Saint-Phal, autrefois Xipharès et Nérestan, charmant dans le *Vieux Célibataire*. Dans le rôle de Phi-

linte, Damas, plein d'habileté, vous débitait des vers de quinze pieds, avec un aplomb qu'il appelait du génie. En fait de valets, dignes porteurs de la grande livrée, dorée par Regnard et brodée par Marivaux, vous aviez Dugazon et Dazincourt, avec cette nuance excellente, que Dazincourt était plutôt l'intendant que le valet du grand seigneur, son maître. Il était son confident, et non pas son complaisant; il portait un message amoureux avec une familiarité qui prenait toutes les nuances. Si la dame était une honnête femme, il était plein de politesse et de respect; pour la jeune personne bien élevée, il montrait une grande réserve; avec la franche coquette il était leste et sans gêne, il avait l'air de lui dire : Part à deux, madame. Au contraire, Dugazon était le vrai Pasquin de la vieille comédie. On n'est pas un plus grand fripon dans les Frontin; un mal bâti plus goguenard dans les Larisolle. A ses côtés, dans la même antichambre, il y avait Larochelle, un valet de pied admirable; Michot, un maître de taverne plein de gros sel et d'entrain. N'oublions pas un certain Bordier, qui faisait rire dans *Ruse contre ruse*. Il disait de la façon la plus comique : *Vous verrez que, pour arranger l'affaire, c'est moi qui serai pendu.* Il ne croyait pas si bien dire : il fut pendu, bel et bien, haut et court, aux fourches patibulaires de la ville de Rouen, pour révolte et conspiration, à l'heure où la Révolution française commençait.

Ce comédien nasillard, mal bâti, si triste au premier abord, n'est rien moins que Baptiste aîné : le *Philosophe sans le savoir*, le *Métromane*, le *Glorieux*, et plus tard, *Robert, chef des brigands*. Si par malheur (ça vous fait si vieux!) vous avez aimé Baptiste aîné, vous avez adoré Baptiste cadet. Long corps, jambes longues, longue figure, et des bras qui n'en finissaient pas : il faisait rire et pleurer à volonté. Pour porter les manteaux, la comédie avait : Caumont, Lacave et Grandmesuil. Celui-là était riche; il jouait pour son plaisir et pour le plaisir d'autrui. Il était grand, maigre, osseux; le *Joueur*, le *Grondeur*, l'*Avare* lui convenaient, que c'était admirable. On dit que dans l'*Avare* il faisait peur et pitié.

Saluons, cependant, sa gracieuse majesté, mademoiselle Contat. Elle était grande, elle était belle, imposante. Elle a créé dignement tous les grands rôles : la Florise du *Méchant*, la baronne de *Turcaret*, la Céliante du *Philosophe marié*. Dans le *Mariage de Figaro*, mademoiselle Contat représentait, le premier jour, la comtesse Almaviva; elle fut plus tard la Suzanne, et Dieu sait si dans ces deux rôles elle était parfaite. Ah! l'admirable comédienne! et toujours à sa place: ironie et tendresse; impétueuse et bizarre, et fantasque, elle était... tout, et par-dessus le marché, de tant de vivacité piquante, belle à ravir, et jolie au dernier point de la beauté.

Arrive à son tour, moitié satin et moitié velours, demi-marquis et demi-soldat, le plus bel amoureux du monde, élégant, bien fait, charmant, Fleuri, c'est tout dire. Il fit pousser des cris d'admiration aux vieillards qui avaient eu l'honneur d'approcher le roi de Prusse à Berlin. Quand il parut dans les *Deux Pages*, tout courbé, le corps penché de droite à gauche, l'air satirique et goguenard, chacun de s'écrier : C'est le roi Frédéric!

Nous n'irons pas plus loin, nous laissons à qui de droit ces morts de la veille qui ne sont pas encore oubliés : Talma, mademoiselle Mars terminent les représentants du dix-huitième siècle, au siècle où nous sommes. Tristes souvenirs des gloires évanouies, des beautés éteintes, des fleurs fanées, les plus riches tissus changés en linceuls!

Digitized by Google

REGNARD

L'auteur des quatre pièces qui commencent le volume consacré à la gloire dramatique du dix-huitième siècle, *Jean-François* REGNARD, naquit à Paris, le 8 février 1655. Son père était un riche bourgeois, et, chose digne de remarque, il habitait sous les piliers des halles, non loin de la maison où Molière avait vu le jour, et tout proche de celle où bien plus tard devait naître le chansonnier Béranger. Voilà, certes, dans un petit espace une heureuse trilogie, et dont l'histoire se souviendra.

Inspiré de toutes les belles passions de la jeunesse, Regnard consacra ses plus beaux jours aux plaisirs du jeu, de l'amour et des voyages. On n'allait pas vite en 1676; l'Italie était loin, mais le jeune homme à peine en argent comptant, commença ses courses aventureuses.

A Bologne, il rencontre une coquette provençale qui l'engage à visiter avec elle Marseille et Toulon. « Allons, dit le jeune homme, » et les voilà partis, lorsque sur les côtes barbaresques ils sont rejoints par un pirate. Après trois heures d'un combat acharné, il fallut se rendre. Alger n'était pas loin : *Alger, ce nid de vautours*, disait Bossuet. Le lendemain, on vendait la dame et l'amoureux : mille livres, voilà pour la dame, et cinquante louis, voilà pour notre imprudent voyageur. Heureusement qu'il savait faire un peu de cuisine, ce qui lui valut l'amitié de son maître. Au bout de six mois, grâce à sa famille, il rachetait à bon prix sa liberté et celle de sa compagne de voyage. Elle resta sagement sous le ciel provençal; quant à lui, il repartit bientôt pour les pays inconnus : Hollande et Danemarck, Suède et Laponie. Il disait au retour : « Qu'il revenait du bout du monde; » et même il en fit un joli quatrain, digne du siècle d'Auguste :

Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

Certes, la Laponie en ce temps-là était le bout du monde : il revint par Stocàholm, Dantzig, et les plaines de la Pologne, et toujours comme il était parti, en toute hâte.

A son retour dans Paris, son père était mort, lui laissant une grande fortune, une charge de trésorier de France, une très-belle maison au milieu d'un grand jardin, dans la rue de Richelieu. Les dames et les enfants s'y promenaient dans le jour; les beaux esprits de Paris y venaient souper chaque soir. Plus d'une fois, le prince de Conti, le prince de Condé, attirés par la verve spirituelle du maître, et surtout Despréaux, charmé de l'admiration de Regnard, se rencontrèrent dans ces salons dignes d'un fermier général, un rendez-vous de la grande et bonne compagnie où les poëtes ne manquaient pas.

Puis, un jour, cet homme heureux, voyant que Molière était mort, imagina de composer pour le théâtre. Or, l'idée était belle et bonne. Il avait la gaieté, le style, et le sel de la comédie. Il réussit tout de suite, et Despréaux disait : *que Regnard n'étoit pas médiocrement plaisant*. Plus tard, Voltaire (il était assez rude à ses contemporains) : « Ma foi, disait-il, tant pis pour qui ne se plaît pas aux comédies de Regnard, il n'est pas digne d'aimer les comédies de Molière. » La grâce et le naturel, un style élégant, la raillerie et la malice ont protégé la nouvelle comédie; et pensez donc si le monde écoutait volontiers ce poëte enjoué, très-riche, hospitalier, qui donnait un si beau démenti à la misère des poëtes?

Il habitait, l'été, la magnifique terre de Grillon, non loin de Dourdan; là, il était le maître absolu, en sa triple qualité de propriétaire, de lieutenant des eaux-et-forêts, avec la chasse dans la forêt de Dourdan, et de bailli au siége royal : en outre il était grand chasseur et grand bâtisseur! Chaque jour, il ajoutait à son château, une grâce, une beauté; puis il écrivait, en se jouant, voyages, romans, pamphlets, et comédies. La chose allait toute seule, et sans peine, heureux dans le succès, indifférent à la chute. On ferait une liste assez longue de ces diverses compositions : *Les Filles errantes*, *la Coquette*, *la Foire de Saint-Germain*, *Lucrèce*, une parodie; et Dancourt, voyant le succès de *Lucrèce*, écrivit sérieusement le *Crime de Tarquin*, mais le drame sérieux fut sifflé.

Le *Joueur*, représenté le 19 décembre 1696, est, sans contredit, le chef-d'œuvre de Regnard, qui avait été lui-même joueur. On a prétendu qu'il avait emprunté ce sujet à l'aimable et charmant poëte Dufresny, qui fut souvent un de ses collaborateurs; Gacon même, qui prétend aussi avoir travaillé à cette pièce, fit une épigramme dans laquelle il prétend que :

Regnard a l'avantage
D'avoir été le bon larron.

Mais Voltaire a pris soin de combattre cette accusation, en disant : « Il faut se connoître peu au génie des auteurs pour penser que Regnard ait dérobé cette pièce à Dufresny. »

Les comédies que Regnard a faites à lui tout seul, attesteraient suffisamment qu'il n'avait besoin de personne. On joue encore le *Retour imprévu*; on jouera les *Folies amoureuses*, pour les débuts de toutes les fillettes qui savent rire; et quel bonheur de rire les *Ménechmes*, empruntés, disons mieux, dérobés au vieux Plaute! Enfin, le *Légataire universel* représente une immense joie.

Ainsi s'écoule son heureuse vie, et, pour finir dignement toutes ces bombances de l'esprit et de l'estomac, le bon Regnard mourut, bel et bien, le 5 septembre 1709, comme il revenait de la chasse, ayant tué deux beaux perdreaux rouges pour son souper.

Ceci n'est qu'une préface aux belles comédies de Regnard. Nous en avons parlé plus dignement dans notre *Introduction*, charmé que nous étions de tant de verve et d'invention.

Digitized by Google

LE JOUEUR

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 19 DÉCEMBRE 1696

PERSONNAGES.

GÉRONTE, père de Valère.
VALÈRE, amant d'Angélique.
ANGÉLIQUE, amante de Valère.
LA COMTESSE, sœur d'Angélique.
DORANTE, oncle de Valère, et amant d'Angélique.
LE MARQUIS.
NÉRINE, suivante d'Angélique.

PERSONNAGES.

MADAME LA RESSOURCE, revendeuse à la toilette.
HECTOR, valet de Valère.
M. TOUTABAS, maître de trictrac.
M. GALONIER, tailleur.
MADAME ADAM, sellière.
UN LAQUAIS d'Angélique.
TROIS LAQUAIS du marquis.

La scène est à Paris, dans un hôtel garni.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

HECTOR, *dans un fauteuil, près d'une toilette.*

Il est, parbleu, grand jour. Déjà de leur ramage
Les coqs ont éveillé tout notre voisinage.
Que servir un joueur est un maudit métier!
Ne serai-je jamais laquais d'un sous-fermier?
Je roufflerais mon soûl la grasse matinée,
Et je m'enivrerais le long de la journée :
Je ferais mon chemin; j'aurais un bon emploi;
Je serais dans la suite un conseiller du roi,
Rat-de-cave ou commis; et que sait-on? peut-être
Je deviendrais un jour aussi gras que mon maître.
J'aurais un bon carrosse à ressorts bien pliants;
De ma rotondité j'emplirais le dedans :
Il n'est que ce métier pour masquer la fortune;
Et tel change de meuble et d'habit chaque lune,
Qui, Jasmin autrefois, d'un drap du Sceau[1] cou-
Bornait sa garde-robe à son justaucorps vert. [vert,
Quelqu'un vient.

SCÈNE II

NÉRINE, HECTOR.

HECTOR.
Si matin, Nérine, qui t'envoie?

NÉRINE.
Que fait Valère?

HECTOR.
Il dort.

NÉRINE.
Il faut que je le voie.

HECTOR.
Va, mon maître ne voit personne quand il dort.

NÉRINE.
Je veux lui parler.

HECTOR.
Paix! ne parle pas si fort.

NÉRINE.
Oh! j'entrerai, te dis-je.

HECTOR.
Ici je suis de garde,
Et je ne puis t'ouvrir que la porte bâtarde.

NÉRINE.
Tes sots raisonnements sont pour moi superflus.

HECTOR.
Voudrais-tu voir mon maître *in naturalibus*?

NÉRINE.
Quand se lèvera-t-il?

HECTOR.
Mais, avant qu'il se lève,
Il faudra qu'il se couche; et franchement...

NÉRINE.
Achève.

HECTOR.
Je ne dis mot.

NÉRINE.
Oh! parle, ou de force, ou de gré.

HECTOR.
Mon maître en ce moment, n'est pas encor rentré.

NÉRINE.
Il n'est pas rentré?

HECTOR.
Non. Il ne tardera guère :

1. Drap manufacturé à Usseau, village du Languedoc, près de Carcassonne, d'où ce nom lui est venu.

Digitized by Google

Nous n'ouvrons pas matin. Il a plus d'une affaire,
Ce garçon-là.

NÉRINE.

J'entends. Autour d'un tapis vert,
Dans un maudit brelan, ton maître joue et perd,
Ou bien, réduit à sec, d'une âme familière,
Peut-être il parle au ciel d'une étrange manière
Par ordre très-exprès d'Angélique, aujourd'hui
Je viens pour rompre ici tout commerce avec lui.
Des serments les plus forts appuyant sa tendresse,
Tu sais qu'il a cent fois promis à ma maîtresse
De ne toucher jamais cornet, carte, ni dé,
Par quelque espoir de gain dont son cœur fût guidé;
Cependant...

HECTOR.

Je vois bien qu'un rival domestique
Consigne entre tes mains pour avoir Angélique.

NÉRINE.

Et quand cela serait, n'aurais je pas raison?
Mon cœur ne peut souffrir de lâche trahison.
Angélique, entre nous, serait extravagante
De rejeter l'amour qu'a pour elle Dorante :
Lui, c'est un homme d'ordre, et qui vit congru-
HECTOR. [ment.
L'amour se plaît un peu dans le déréglement.

NÉRINE.

Un amant fait et mûr.

HECTOR.

Les filles, d'ordinaire,
Aiment mieux le fruit vert.

NÉRINE.

D'un fort bon caractère;
Qui ne sut de ses jours ce que c'est que le jeu.

HECTOR.

Mais mon maître est aimé.

NÉRINE.

Dont j'enrage. Morbleu!
Ne verrai-je jamais les femmes détrompées
De ces colifichets, de ces fades poupées,
Qui n'ont, pour imposer, qu'un grand air débraillé,
Un nez de tous côtés de tabac barbouillé,
Une lèvre qu'on mord pour rendre plus vermeille,
Un chapeau chiffonné qui tombe sur l'oreille,
Une longue steinkerque à replis tortueux,
Un haut-de-chausse bas, prêt à tomber sous eux;
Qui, faisant le gros dos, la main dans la ceinture,
Viennent, pour tout mérite, étaler leur figure?

HECTOR.

C'est le goût d'à présent; tes cris sont superflus,
Mon enfant.

NÉRINE.

Je veux, moi, réformer cet abus.
Je ne souffrirai pas qu'on trompe ma maîtresse,
Et qu'on profite ainsi d'une tendre faiblesse,
Qu'elle épouse un joueur, un petit brelandier;
Un franc dissipateur, et dont tout le métier
Est d'aller de cent lieux faire la découverte
Où de jeux et d'amour on tient boutique ouverte
Et qui le conduiront tout droit à l'hôpital.

HECTOR.

Ton sermon me paraît un tant soit peu brutal.
Mais, tant que tu voudras, parle, prêche, tempête,
Ta maîtresse est coiffée.

NÉRINE.

Et crois-tu, dans ta tête,
Que l'amour sur son cœur ait un si grand pouvoir?
Elle est fille d'esprit; peut-être dès ce soir
Dorante, par mes soins, l'épousera.

HECTOR.

Tarare!
Elle est dans nos filets.

NÉRINE.

Et moi je te déclare
Que je l'en tirerai dès aujourd'hui.

HECTOR.

Bon! bon!

NÉRINE.

Que Dorante a pour lui Nérine et la raison.

HECTOR.

Et nous avons l'amour. Tu sais que d'ordinaire,
Quand l'amour veut parler, la raison doit se taire :
Dans les femmes, s'entend.

NÉRINE.

Tu verras que chez nous,
Quand la raison agit, l'amour a le dessous.
Ton maître est un amant d'une espèce plaisante!
Son amour peut passer pour fièvre intermittente;
Son feu pour Angélique est un flux et reflux.

HECTOR.

Elle est, après le jeu, ce qu'il aime le plus.

NÉRINE.

Oui, c'est la passion qui seule le dévore :
Dès qu'il a de l'argent, son amour s'évapore.

HECTOR.

Mais en revanche aussi, quand il n'a pas un sou,
Tu m'avoueras qu'il est amoureux comme un fou.

NÉRINE.

Oh! j'empêcherai bien...

HECTOR.

Nous ne te craignons guère;
Et ta maîtresse, encor hier, promit à Valère
De lui donner dans peu, pour prix de son amour,
Son portrait enrichi de brillants tout autour.
Nous l'attendons, ma chère, avec impatience :
Nous aimons les bijoux avec concupiscence.

NÉRINE.

Ce portrait est tout prêt; mais ce n'est pas pour
Et Dorante en sera possesseur aujourd'hui. [lui,

HECTOR.

A d'autres!

NÉRINE.

N'est-ce pas une honte à Valère,
Étant fils de famille, ayant encor son père,
Qu'il vive comme il fait, et que, comme un banni,
Depuis un an il loge en un hôtel garni?

HECTOR.

Eh! vous y logez bien, et vous et votre cliquel

Digitized by Google

NÉRINE.

Est-ce do même, dis? Ma maîtresse Angélique,
Et la veuve sa sœur, ne sont dans ce pays
Que pour un temps, et n'ont point de père à Paris.

HECTOR.

Valère a déserté la maison paternelle,
Mais ce n'est point à lui qu'il faut faire querelle;
Et si monsieur son père avait voulu sortir,
Nous y serions encore, à ne t'en point mentir.
Ces pères, bien souvent, sont obstinés en diable.

NÉRINE.

Il a tort, en effet, d'être si peu traitable.
Quoi qu'il en soit, enfin, je ne t'abuse pas,
Je fais la guerre ouverte; et je vais, de ce pas,
Dire ce que je vois, avertir ma maîtresse
Que Valère toujours est faux dans sa promesse;
Qu'il ne sera jamais digne de ses amours;
Qu'il a joué, qu'il joue, et qu'il jouera toujours.
Adieu.

HECTOR.

Bonjour.

SCÈNE III

HECTOR, *seul.*

Autant que je m'y puis connaître,
Cette Nérine-ci n'est pas trop pour mon maître.
A-t-elle grand tort? Non. C'est un panier percé,
Qui...

SCÈNE IV

VALÈRE, HECTOR.

(*Valère paraît en désordre, comme un homme qui a joué toute la nuit.*)

HECTOR.

Mais je l'aperçois. Qu'il a l'air harassé!
On soupçonne aisément, à sa triste figure,
Qu'il cherche en vain quelqu'un qui prête à triple [usure.

VALÈRE.

Quelle heure est-il?

HECTOR.

Il est... Je ne m'en souviens pas.

VALÈRE.

Tu ne t'en souviens pas?

HECTOR.

Non, monsieur.

VALÈRE.

Je suis las
De tes mauvais discours; et tes impertinences...

HECTOR, *à part.*

Ma foi, la vérité répond aux apparences.

VALÈRE.

Ma robe de chambre.
(*à part.*)
Euh!

HECTOR, *à part.*

Il jure entre ses dents.

VALÈRE.

Eh bien! me faudra-t-il attendre encor longtemps?
(*Il se promène.*)

HECTOR.

Eh! la voilà, monsieur.
(*Il suit son maître, tenant sa robe de chambre toute déployée.*)

VALÈRE, *se promenant.*

Une école maudite
Me coûte, en un moment, douze trous tout de suite.
Que je suis un grand chien! Parbleu, je te saurai,
Maudit jeu de trictrac, ou bien je ne pourrai.
Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie!
Mais me faire payer, parbleu, je t'en défie:
Car je n'ai pas un sou.

HECTOR, *tenant toujours la robe.*

Vous plairait-il, monsieur...

VALÈRE, *se promenant.*

Je me ris de tes coups, j'incague ta fureur.

HECTOR.

Votre robe de chambre est, monsieur, toute prête.

VALÈRE.

Va te coucher, maraud; ne me romps point la tête.
Va-t'en.

HECTOR.

Tant mieux.

SCÈNE V

VALÈRE, *se mettant dans un fauteuil.*

Je veux dormir dans ce fauteuil.
Que je suis malheureux! je ne puis fermer l'œil.
Je dois de tous côtés, sans espoir, sans ressource,
Et n'ai pas, grâce au ciel, un écu dans ma bourse.
Hector!... Que ce coquin est heureux de dormir!
Hector!

SCÈNE VI

VALÈRE, HECTOR.

HECTOR, *derrière le théâtre.*

Monsieur?

VALÈRE.

Eh bien! bourreau, veux-tu venir?
(*Hector entre à moitié déshabillé.*)
N'es-tu pas las encor de dormir, misérable?

HECTOR.

Las de dormir, monsieur? Hé! je me donne au diable,
Je n'ai pas eu le temps d'ôter mon justaucorps.

VALÈRE.

Tu dormiras demain.

HECTOR, *à part.*

Il a le diable au corps.

VALÈRE.

Est-il venu quelqu'un?

HECTOR.

Il est, selon l'usage,
Venu maint créancier; de plus, un gros visage,
Un maître de trictrac qui ne m'est pas connu.
Le maître de musique est encore venu.
Ils reviendront bientôt.

VALÈRE.

Bon. Pour cette autre affaire,
M'as-tu déterré...

HECTOR.

Qui? cette honnête usurière
Qui nous prête, par heure, à vingt sous par écu?

VALÈRE.

Justement, elle-même.

HECTOR.

Oui, monsieur, j'ai tout vu.
Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeunesse!
Mais enfin, j'ai tant fait avec un peu d'adresse,
Qu'elle m'a reconduit d'un air fort obligeant;
Et vous aurez, je crois, au plus tôt votre argent.

VALÈRE.

J'aurais les mille écus! O ciel! quel coup de grâce?
Hector, mon cher Hector, viens çà que je t'embrasse.

HECTOR.

Comme l'argent rend tendre!

VALÈRE.

Et tu crois qu'en effet
Je n'ai, pour en avoir, qu'à donner mon billet?

HECTOR.

Qui le refuserait serait bien difficile:
Vous êtes aussi bon que banquier de la ville.
Pour la réduire au point où vous la souhaitez,
Il a fallu lever bien des difficultés:
Elle est d'accord de tout, du temps, des arrérages:
Il ne faut maintenant que lui donner des gages.

VALÈRE.

Des gages?

HECTOR.

Oui, monsieur.

VALÈRE.

Mais y penses-tu bien?
Où les prendrai-je, dis?

HECTOR.

Ma foi, je n'en sais rien.
Pour nippes, nous n'avons qu'un grand fonds d'es-
[pérance
Sur les produits trompeurs d'une réjouissance;
Et, dans ce siècle-ci, messieurs les usuriers
Sur de pareils effets prêtent peu volontiers.

VALÈRE.

Mais quel gage, dis-moi, veux-tu que je lui donne?

HECTOR.

Elle viendra tantôt elle-même en personne:
Vous vous ajusterez ensemble en quatre mots. [pos,
Mais, monsieur, s'il vous plaît, pour changer de pro-
Aimeriez-vous toujours la charmante Angélique?

VALÈRE.

Si je l'aime? Ah! ce doute et m'outrage et me pique.
Je l'adore.

HECTOR.

Tant pis: c'est un signe fâcheux.
Quand vous êtes sans fonds, vous êtes amoureux;
Et quand l'argent renaît, votre tendresse expire.
Votre bourse est, monsieur, puisqu'il faut vous le
Un thermomètre sûr, tantôt bas, tantôt haut, [dire,
Marquant de votre cœur ou le froid ou le chaud.

VALÈRE.

Ne crois pas que le jeu, quelque sort qu'il me donne,
Me fasse abandonner cette aimable personne.

HECTOR.

Oui, mais j'ai bien peur, moi, qu'on ne vous plante là.

VALÈRE.

Et sur quel fondement peux-tu juger cela?

HECTOR.

Nérine sort d'ici, qui m'a dit qu'Angélique
Pour Dorante votre oncle en ce moment s'explique;
Que vous jouez toujours, malgré tous vos serments;
Et qu'elle abjure enfin ses tendres sentiments.

VALÈRE.

Dieux! que me dis-tu là?

HECTOR.

Ce que je viens d'entendre.

VALÈRE.

Bon! cela ne se peut; on t'a voulu surprendre.

HECTOR.

Vous êtes assez riche en bonne opinion,
A ce qu'il me paraît.

VALÈRE.

Point. Sans présomption,
On sait ce que l'on vaut.

HECTOR.

Mais si, sans vouloir rire,
Tout allait comme j'ai l'honneur de vous le dire,
Et qu'Angélique enfin pût changer...

VALÈRE.

En ce cas,
Je prends le parti... Mais cela ne se peut pas.

HECTOR.

Si cela se pouvait, qu'une passion neuve...

VALÈRE.

En ce cas, je pourrais rabattre sur la veuve,
La comtesse sa sœur.

HECTOR.

Ce dessein me plaît fort;
J'aime un amour fondé sur un bon coffre-fort;
Si vous vouliez un peu vous aider avec elle,
Cette veuve, je crois, ne serait point cruelle;
Ce serait une éponge à presser au besoin.

VALÈRE.

Cette éponge, entre nous, ne vaudrait pas ce soin.

HECTOR.

C'est, dans son caractère, une espèce parfaite,
Un ambigu nouveau de prude et de coquette,
Qui croit mettre les cœurs à contribution,
Et qui veut épouser: c'est là sa passion.

VALÈRE.

Épouser?

HECTOR.

Un marquis, de même caractère,
Grand épouseur aussi, la galope et la flaire.

VALÈRE.

Et quel est ce marquis?

HECTOR.

C'est, à vous parler net,
Un marquis de hasard fait par le lansquenet;
Fort brave, à ce qu'il dit, intrigant, plein d'affaires;
Qui croit de ses appas les femmes tributaires;
Qui gagne au jeu beaucoup, et qui, dit-on, jadis
Etait valet de chambre avant d'être marquis.
Mais sauvons-nous, monsieur; j'aperçois votre père.

SCÈNE VII

GÉRONTE, VALÈRE, HECTOR.

GÉRONTE.

Doucement; j'ai deux mots à vous dire, Valère.
(à Hector.)
Pour toi, j'ai quelques coups de canne à te prêter.

HECTOR.

Excusez-moi, monsieur, je ne puis m'arrêter.

GÉRONTE.

Demeure là, maraud.

HECTOR, *à part.*

Il n'est pas temps de rire.

GÉRONTE.

Pour la dernière fois, mon fils, je viens vous dire
Que votre train de vie est si fort scandaleux,
Que vous m'obligerez à quelque éclat fâcheux.
Je ne puis retenir ma bile davantage,
Et ne saurais souffrir votre libertinage.
Vous êtes pilier-né de tous les lansquenets,
Qui sont, pour la jeunesse, autant de trébuchets.
Un bois plein de voleurs est un plus sûr passage;
Dans ces lieux, jour et nuit, ce n'est que brigan-
Il faut opter des deux, être dupe ou fripon. [dage.

HECTOR.

Tous ces jeux de hasard n'attirent rien de bon.
J'aime les jeux galants où l'esprit se déploie.
(à Géronte.)
C'est, monsieur, par exemple, un joli jeu que l'oie.

GÉRONTE, *à Hector.*

Tais-toi.
(à Valère.)
Non, à présent le jeu n'est que fureur :
On joue argent, bijoux, maisons, contrats, honneur;
Et c'est ce qu'une femme, en cette humeur à craindre,
Risque plus volontiers, et perd plus sans se plain-
HECTOR. [dre.
Oh! nous ne risquons pas, monsieur, de tels bi-
GÉRONTE. [joux.
Votre conduite enfin m'enflamme de courroux;
Je ne puis vous souffrir vivre de cette sorte :
Vous m'avez obligé de vous fermer ma porte;
J'étais las, attendant chez moi votre retour,
Qu'on fît du jour la nuit, et de la nuit le jour.

HECTOR.

C'est bien fait. Ces joueurs qui courent la fortune
Dans leurs déréglements ressemblent à la lune,
Se couchant le matin, et se levant le soir.

GÉRONTE.

Vous me poussez à bout; mais je vous ferai voir
Que, si vous ne changez de vie et de manière,
Je saurai me servir de mon pouvoir de père,
Et que de mon courroux vous sentirez l'effet.

HECTOR, *à Valère.*

Votre père a raison.

GÉRONTE.

Comme le voilà fait!
Débraillé, mal peigné, l'œil hagard! A sa mine,
On croirait qu'il viendrait, dans la forêt voisine,
De faire un mauvais coup.

HECTOR, *à part.*

On croirait vrai de lui
Il a fait trente fois coupe-gorge aujourd'hui.

GÉRONTE.

Serez-vous bientôt las d'une telle conduite?
Parlez, que dois-je enfin espérer dans la suite?

VALÈRE.

Je reviens aujourd'hui de mon égarement,
Et ne veux plus jouer, mon père, absolument.

HECTOR, *à part.*

Voilà du fruit nouveau dont son fils le régale.

GÉRONTE.

Quand ils n'ont pas un sou, voilà de leur morale.

VALÈRE.

J'ai de l'argent encore; et, pour vous contenter,
De mes dettes je veux aujourd'hui m'acquitter.

GÉRONTE.

S'il est ainsi, vraiment, j'en ai bien de la joie.

HECTOR, *bas à Valère.*

Vous acquitter, monsieur! avec quelle monnoie?

VALÈRE, *bas à Hector.*

Te tairas-tu?
(haut à son père.)
Mon oncle aspire dans ce jour
A m'ôter d'Angélique et la main et l'amour :
Vous savez que pour elle il a l'âme blessée,
Et qu'il veut m'enlever...

GÉRONTE.

Oui, je sais sa pensée,
Et je serai ravi de le voir confondu.

HECTOR, *à Géronte.*

Vous n'avez qu'à parler, c'est un homme tondu.

GÉRONTE.

Je voudrais bien déjà que l'affaire fût faite.
Angélique est fort riche, et point du tout coquette,
Maîtresse de son choix. Avec ce bon dessein,
Va te mettre en état de mériter sa main,
Payer tes créanciers...

VALÈRE.

J'y vais, j'y cours...
(Il va pour sortir, parle bas à Hector, et revient.)
Mon père...

GÉRONTE.

Hé! plaît-il?

Digitized by Google

VALÈRE.

Pour sortir entièrement d'affaire,
Il me manque environ quatre ou cinq mille francs
Si vous vouliez, monsieur...

GÉRONTE.

Ah! ah! je vous entends.
Vous m'avez mille fois bercé de ces sornettes.
Non; comme vous pourrez, allez payer vos dettes.

VALÈRE.

Mais, mon père, croyez...

GÉRONTE.

A d'autres, s'il vous plaît.

VALÈRE.

Prêtez-moi mille écus.

HECTOR, *à Géronte.*

Nous paierons l'intérêt
Au denier un.

VALÈRE.

Monsieur...

GÉRONTE.

Je ne puis vous entendre.

VALÈRE.

Je ne veux point, mon père, aujourd'hui vous sur- [prendre;
Et, pour vous faire voir quels sont mes bons des- [seins,
Retenez cet argent, et payez par vos mains.

HECTOR.

Ah! parbleu, pour le coup, c'est être raisonnable.

GÉRONTE.

Et de combien encore êtes-vous redevable?

VALÈRE.

La somme n'y fait rien.

GÉRONTE.

La somme n'y fait rien?

HECTOR.

Non. Quand vous le verrez vivre en homme de bien,
Nous ne regretterez nullement la dépense;
Et nous ferons, monsieur, la chose en conscience.

GÉRONTE.

Ecoutez : je veux bien faire un dernier effort;
Mais après cela, si...

VALÈRE.

Modérez ce transport;
Que sur mes sentiments votre âme se repose.
Je vais voir Angélique; et mon cœur se propose
D'arrêter son courroux, déjà près d'éclater.

SCÈNE VIII

GÉRONTE, HECTOR.

HECTOR.

Je m'en vais travailler, moi, pour vous contenter,
A vous faire, en raisons claires et positives,
Le mémoire succinct de nos dettes passives,
Et que j'aurai l'honneur de vous montrer dans peu.

SCÈNE IX

GÉRONTE, *seul.*

Mon frère en son amour n'aura pas trop beau jeu.
Non, quand ce ne serait que pour le contredire,
Je veux rompre l'hymen où son amour aspire;
Et j'aurai deux plaisirs à la fois, si je puis,
De chagriner mon frère, et marier mon fils.

SCÈNE X

M. TOUTABAS, GÉRONTE.

TOUTABAS.

Avec tous les respects d'un cœur vraiment sincère,
Je viens pour vous offrir mon petit ministère.
Je suis, pour vous servir, gentilhomme auvergnac,
Docteur dans tous les jeux, et maître de trictrac;
Mon nom est Toutabas, vicomte de la Case,
Et votre serviteur, pour terminer ma phrase.

GÉRONTE, *à part.*

Un maître de trictrac! Il me prend pour mon fils.

(*Haut.*)

Quoi! vous montrez, monsieur, un tel art dans [Paris!
Et l'on ne vous a pas fait présent, en galère,
D'un brevet d'espalier?

TOUTABAS, *à part.*

A quel homme ai-je affaire?

(*Haut.*)

Comment! je vous soutiens que dans tous les États
On ne peut de mon art assez faire de cas;
Qu'un enfant de famille, et qu'on veut bien instruire,
Devrait savoir jouer avant que savoir lire.

GÉRONTE.

Monsieur le professeur, avecque vos raisons,
Il faudrait vous loger aux Petites-Maisons.

TOUTABAS.

De quoi sert, je vous prie, une foule inutile
De chanteurs, de danseurs, qui montrent par la ville?
Un jeune homme en est-il plus riche, quand il sait
Chanter ré mi fa sol, ou danser un menuet?
Paiera-t-on des marchands la cohorte pressante
Avec un vaudeville ou bien une courante?
Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune cavalier
Dans mon art au plus tôt se fasse initier?
Qu'il sache, quand il perd, d'une âme non commune,
A force de savoir, rappeler la fortune?
Qu'il apprenne un métier qui, par de sûrs secrets,
En le divertissant, l'enrichisse à jamais?

GÉRONTE.

Vous êtes riche, à voir?

TOUTABAS.

Le jeu fait vivre à l'aise
Nombre d'honnêtes gens, fiacres, porteurs de chaise;
Mille usuriers fournis de ces obscurs brillants

Digitized by Google

Qui vont de doigts en doigts tous les jours circulants;
Des Gascons à souper dans les brelans fidèles;
Des chevaliers sans ordre; et tant de demoiselles
Qui, sans le lansquenet et son produit caché,
De leur faible vertu feraient fort bon marché,
Et dont tous les hivers la cuisine se fonde
Sur l'impôt établi d'une infaillible ronde.

GÉRONTE.

S'il est quelque joueur qui vive de son gain,
On en voit tous les jours mille mourir de faim,
Qui, forcés à garder une longue abstinence,
Pleurent d'avoir trop mis à la réjouissance.

TOUTABAS.

Et c'est de là que vient la beauté de mon art :
En suivant mes leçons, on court peu ce hasard.
Je sais quand il le faut, par un peu d'artifice,
D'un sort injurieux corriger la malice;
Je sais, dans un trictrac, quand il faut un sonnez,
Glisser des dés heureux, ou chargés, ou pipés;
Et quand mon plein est fait, gardant mes avantages,
J'en substitue aussi d'autres prudents et sages,
Qui, n'offrant à mon gré que des as à tous coups,
Me font en un instant enfiler douze trous.

GÉRONTE.

Eh! monsieur Toutabas, vous avez l'insolence
De venir dans ces lieux montrer votre science?

TOUTABAS.

Oui, monsieur, s'il vous plaît.

GÉRONTE.

Et vous ne craignez pas
Que j'arme contre vous quatre paires de bras,
Qui le long de vos reins...

TOUTABAS.

Monsieur, point de colère;
Je ne suis point ici venu pour vous déplaire.

GÉRONTE, *le poussant.*

Maître juré filou, sortez de la maison.

TOUTABAS.

Non, je n'en sors qu'après vous avoir fait leçon.

GÉRONTE.

A moi, leçon?

TOUTABAS.

Je veux, par mon savoir extrême,
Que vous escamotiez un dé comme moi-même.

GÉRONTE.

Je ne sais qui me tient, tant je suis animé,
Que quelques bons soufflets donnés à poing fermé...
Va-t-en.

(*Il le prend par les épaules.*)

TOUTABAS.

Puisque aujourd'hui votre humeur pétulante
Vous rend l'âme aux leçons un peu récalcitrante,
Je reviendrai demain pour la seconde fois.

GÉRONTE.

Reviens.

TOUTABAS.

Vous plairait-il de m'avancer le mois?

GÉRONTE, *le poussant tout à fait dehors.*

Sortiras-tu d'ici, vrai gibier de potence?

SCÈNE XI

GÉRONTE, *seul.*

Je ne puis respirer, et j'en mourrai, je pense.
Heureusement mon fils n'a point vu ce fripon :
Il me prenait pour lui dans cette occasion.
Sachons ce qu'il a fait; et sans plus de mystère,
Concluons son hymen, et finissons l'affaire.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

ANGÉLIQUE, NÉRINE.

ANGÉLIQUE.

Mon cœur serait bien lâche, après tant de serments,
D'avoir encor pour lui de tendres mouvements.
Nérine, c'en est fait, pour jamais je l'oublie;
Je ne veux ni l'aimer, ni le voir de ma vie;
Je sens la liberté de retour dans mon cœur.
Ne me viens pas, au moins, parler en sa faveur.

NÉRINE.

Moi, parler pour Valère! Il faudrait être folle.
Que plutôt à jamais je perde la parole!

ANGÉLIQUE.

Ne viens point désormais, pour calmer mon dépit,
Rappeler à mes sens son air et son esprit :
Car tu sais qu'il en a.

NÉRINE.

De l'esprit! lui, madame!
Il est plus journalier mille fois qu'une femme :
Il rêve à tout moment; et sa vivacité
Dépend presque toujours d'une carte ou d'un dé.

ANGÉLIQUE.

Mon cœur est maintenant certain de sa victoire.

NÉRINE.

Madame, croyez-moi, je connais le grimoire.
Souvent tous ces dépits sont des hoquets d'amour.

ANGÉLIQUE.

Non, l'amour de mon cœur est banni sans retour.

NÉRINE.

Cet hôte dans un cœur a bientôt fait son gîte;
Mais il se garde bien d'en déloger si vite.

ANGÉLIQUE.

Ne crains rien de mon cœur.

NÉRINE.

S'il venait à l'instant,
Avec cet air flatteur, soumis, insinuant,
Que vous lui connaissez; que, d'un ton pathétique,

(*Elle se met à ses pieds.*)

Il vous dit à vos pieds : « Non, charmante Angélique,

Digitized by Google

« Je ne veux opposer à tout votre courroux [vous.
« Qu'un seul mot : Je vous aime, et je n'aime que
« Votre âme en ma faveur n'est-elle point émue?
« Vous ne me dites rien! vous détournez la vue!
(*Elle se relève.*) [ter. »
« Vous voulez donc ma mort? il faut vous conten-
Peut-être en ce moment, pour vous épouvanter,
Il se soufflettera d'une main mutinée,
Se donnera du front contre une cheminée,
S'arrachera, de rage, un toupet de cheveux
Qui ne sont pas à lui. Mais de ces airs fougueux
Ne vous étonnez pas; comptez qu'en sa colère
Il ne se fera pas grand mal.

ANGÉLIQUE.

Laisse-moi faire.

NÉRINE.

Vous voilà, grâce au ciel, bien instruite sur tout;
Ne vous démentez point, tenez bon jusqu'au bout.

SCÈNE II

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

LA COMTESSE.

On dit partout, ma sœur, qu'un peu moins prévenue,
Vous épousez Dorante?

ANGÉLIQUE.

Oui, j'y suis résolue.

LA COMTESSE.

Mon cœur en est ravi. Valère est un vrai fou,
Qui jouerait votre bien jusques au dernier sou.

ANGÉLIQUE.

D'accord.

LA COMTESSE.

J'aime à vous voir vaincre votre tendresse.
Cet amour, entre nous, était une faiblesse.
Il faut se dégager de ces attachements
Que la raison condamne, et qui flattent nos sens.

ANGÉLIQUE.

Il est vrai.

LA COMTESSE.

Rien n'est plus à craindre, dans la vie,
Qu'un époux qui du jeu ressent la tyrannie.
J'aimerais mieux qu'il fût gueux, avaricieux,
Coquet, fâcheux, mal fait, brutal, capricieux,
Ivrogne, sans esprit, débauché, sot, colère,
Que d'être un emporté joueur comme est Valère.

ANGÉLIQUE.

Je sais que ce défaut est le plus grand de tous.

LA COMTESSE.

Vous ne voulez donc plus en faire votre époux?

ANGÉLIQUE.

Moi? non : dans ce dessein nos humeurs sont con- [formes.

NÉRINE.

Il a, ma foi, reçu son congé dans les formes.

LA COMTESSE.

C'est bien fait. Puisqu'enfin vous renoncez à lui,
Je vais l'épouser, moi.

ANGÉLIQUE.

L'épouser?

LA COMTESSE.

Aujourd'hui.

ANGÉLIQUE.

Ce joueur, qu'à l'instant...

LA COMTESSE.

Je saurai le réduire.
On sait sur les maris ce que l'on a d'empire.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous voulez, ma sœur, avec cet air si doux,
Ce maintien réservé, prendre un nouvel époux?

LA COMTESSE.

Et pourquoi non, ma sœur? Fais-je donc un grand
De rallumer les feux d'un amour légitime? [crime
J'avais fait vœu de fuir tout autre engagement.
Pour garder du défunt le souvenir charmant,
Je portais son portrait; et cette vive image
Me soulageait un peu des chagrins du veuvage :
Mais qu'est-ce qu'un portrait, quand on aime bien
C'est un époux vivant qui console d'un mort. [fort?

NÉRINE.

Madame n'aime pas les maris en peinture.

LA COMTESSE.

Cela racquitte-t-il d'une perte aussi dure?

NÉRINE.

C'est irriter le mal, au lieu de l'adoucir.

ANGÉLIQUE.

Connaissez-vous en maris, vous deviez mieux choisir.
Vous unir à Valère!

LA COMTESSE.

Oui, ma sœur, à lui-même.

ANGÉLIQUE.

Mais vous n'y pensez pas. Croyez-vous qu'il vous [aime?

LA COMTESSE.

S'il m'aime, lui! s'il m'aime! Ah! quel aveuglement!
On a certains attraits, un certain enjouement,
Que personne ne peut me disputer, je pense.

ANGÉLIQUE.

Après un si long temps de pleine jouissance,
Vos attraits sont à vous sans contestation.

LA COMTESSE.

Et je puis en user à ma discrétion.

ANGÉLIQUE.

Sans doute. Et je vois bien qu'il n'est pas impossible
Que Valère pour vous ait eu le cœur sensible.
L'or est d'un grand secours pour acheter un cœur :
Ce métal, en amour, est un grand séducteur.

LA COMTESSE.

En vain vous m'insultez avec un tel langage;
La modération fut toujours mon partage :
Mais ce n'est point par l'or que brillent mes attraits;
Et jamais, en aimant, je ne fis de faux frais.
Mes sentiments, ma sœur, sont différents des vôtres;
Si je connais l'amour, ce n'est que dans les autres.
J'ai beau m'armer de fier, je vois de toutes parts
Mille cœurs amoureux suivre mes étendards :
Un conseiller de robe, un seigneur de finance,
Dorante, le marquis, briguent mon alliance;

Digitized by Google

Mais si d'un nouveau nœud je veux bien me lier,
Je prétends à Valère offrir un cœur entier.
Je fais profession d'une vertu sévère.

ANGÉLIQUE.

Qui peut vous assurer de l'amour de Valère?

LA COMTESSE.

Qui peut m'en assurer? mon mérite, je crois.

ANGÉLIQUE.

D'autres sur lui, ma sœur, auraient les mêmes droits.

LA COMTESSE.

Il n'eut jamais pour vous qu'une estime stérile,
Un petit feu léger, vagabond, volatile.
Quand on veut inspirer une solide amour,
Il faut avoir vécu, ma sœur, bien plus d'un jour;
Avoir un certain poids, une beauté formée
Par l'usage du monde, et des ans confirmée.
Vous n'en êtes pas là.

ANGÉLIQUE.

J'attendrai bien du temps.

NÉRINE.

Madame est prévoyante, elle a pris les devants.
Mais on vient.

SCÈNE III

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à la comtesse.*

Le marquis, madame, est là qui monte.

LA COMTESSE.

Le marquis? Hé! non, non; il n'est pas sur mon [compte.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

LE MARQUIS, *se rajustant, à la comtesse.*

Je suis tout en désordre : un maudit embarras
M'a fait quitter ma chaise à deux ou trois cents pas;
Et j'y serais encor dans des peines mortelles,
Si l'Amour, pour vous voir, ne m'eût prêté ses ailes.

LA COMTESSE.

Que monsieur le marquis est galant sans fadeur!

LE MARQUIS.

Oh! point du tout, je suis votre humble serviteur.
Mais, à vous parler net, sans que l'esprit fatigue,
Près du sexe je sais me démêler d'intrigue.

(*apercevant Angélique.*)

Ah! juste ciel! quel est cet admirable objet?

LA COMTESSE.

C'est ma sœur.

LE MARQUIS.

Votre sœur! vraiment, c'est fort bien fait.
Je vous sais gré d'avoir une sœur aussi belle;
On la prendrait, parbleu, pour votre sœur jumelle.

LA COMTESSE.

Comme à tout ce qu'il dit il donne un joli tour!
Qu'il est sincère! On voit qu'il est homme de cour.

LE MARQUIS.

Homme de cour, moi! non. Ma foi, la cour m'ennuie.
L'esprit de ce pays n'est qu'en superficie;
Sitôt que vous voulez un peu l'approfondir,
Vous rencontrez le tuf. J'y pourrais m'agrandir;
J'ai de l'esprit, du cœur, plus que seigneur de Franec;
Je joue, et j'y ferais fort bonne contenance :
Mais je n'y vais jamais que par nécessité,
Et pour y rendre au roi quelque civilité.

NÉRINE.

Il vous est obligé, monsieur, de tant de peine.

LE MARQUIS.

Je n'y suis pas plus tôt, soudain je perds haleine.
Ces fades compliments sur de grands mots montés,
Ces protestations qui sont futilités,
Ces serrements de mains dont on vous estropie,
Ces grands embrassements dont un flatteur vous lie,
M'ôtent à tout moment la respiration :
On ne s'y dit bonjour que par convulsion.

ANGÉLIQUE, *au marquis.*

Les dames de la cour sont bien mieux votre affaire?

LE MARQUIS. [plaire:

Point. Il faut être au moins gros fermier pour leur
Leur sotte vanité croit ne pouvoir trop haut
A des faveurs de cour mettre un injuste taux.
Moi, j'aime à pourchasser des beautés mitoyennes.
L'hiver, dans un fauteuil, avec des citoyennes,
Les pieds sur les chenets étendus sans façons,
Je pousse la fleurette, et conte mes raisons.
Là, toute la maison s'offre à me faire fête;
Valet, filles de chambre, enfants, tout est honnête:
L'époux même discret, quand il entend minuit,
Me laisse avec madame, et va coucher sans bruit.
Voilà comme je vis, quand parfois dans la ville
Je veux bien déroger...

NÉRINE.

La manière est facile;
Et ce commerce-là me paraît assez doux.

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

C'est ainsi que je veux en user avec vous.
Je suis tout naturel, et j'aime la franchise :
Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autorise:
Et quand de mon amour je vous fais un aveu,
Madame, il est trop vrai que je suis tout en feu.

LA COMTESSE.

Fi donc! petit badin, un peu de retenue!
Vous me parlez, marquis, une langue inconnue :
Le mot d'amour me blesse, et me fait trouver mal.

LE MARQUIS.

L'effet n'en serait pas peut-être si fatal.

NÉRINE.

Elle veut qu'en détours la chose s'enveloppe;
Et ce mot, dit à cru, lui cause une syncope.

ANGÉLIQUE.

Dans la bouche d'un autre il deviendrait plus doux.

LA COMTESSE. [vous.

Comment? Qu'est-ce? Plaît-il? Parlez; expliquez-
Parlez donc, parlez donc. Apprenez, je vous prie,
Que mortel, quel qu'il soit, ne me dit de ma vie

Un mot douteux qui pût effleurer mon honneur.

LE MARQUIS.

Croirait-on qu'une veuve aurait tant de pudeur?

ANGÉLIQUE.

Mais Valère vous aime : et souvent...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire,
Valère? Un autre ici conjointement soupire!
Ah! si je le savais, je lui ferais, morbleu...
Où loge-t-il?

NÉRINE.

Ici.

LE MARQUIS *fait semblant de s'en aller, et revient.*

Nous nous verrons dans peu.

LA COMTESSE.

Mais quel droit avez-vous sur moi?

LE MARQUIS.

Quel droit, ma reine?
Le droit de bienséance avec celui d'aubaine.
Vous me convenez fort, et je vous conviens mieux.
Sur vous l'on sait assez que je jette les yeux.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou, marquis, de parler de la sorte.

LE MARQUIS.

Je sais ce que je dis, ou le diable m'emporte.

LA COMTESSE.

Sommes-nous donc liés par quelque engagement?

LE MARQUIS.

Non pas autrement... mais...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce à dire? Comment?
Parlez.

LE MARQUIS.

Je ne sais point prendre en main des trompettes,
Pour publier partout les faveurs qu'on m'a faites.

ANGÉLIQUE.

Hé, ma sœur!

NÉRINE.

Des faveurs!

LE MARQUIS.

Suffit, je suis discret;
Et sais, quand il le faut, oublier un secret.

LA COMTESSE.

On ne connaît que trop ma retenue austère.
Il veut rire.

LE MARQUIS.

Ah! parbleu, je saurai de Valère
Quel est, en vous aimant, le but de ses désirs,
Et de quel droit il vient chasser sur mes plaisirs.

SCÈNE V

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, NÉRINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *rendant un billet au marquis.*

Monsieur, c'est de la part de la grosse comtesse.

LE MARQUIS, *le mettant dans sa poche.*

Je le lirai tantôt.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE VI

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, NÉRINE, UN SECOND LAQUAIS.

LE SECOND LAQUAIS.

Cette jeune duchesse
Vous attend à vingt pas pour vous mener au jeu.

LE MARQUIS.

Qu'elle attende.

(*Le second laquais sort.*)

SCÈNE VII

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, NÉRINE, UN TROISIÈME LAQUAIS.

LE TROISIÈME LAQUAIS.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Encore! Ah! palsambleu,
Il faut que de la ville enfin je me dérobe.

LE TROISIÈME LAQUAIS.

Je viens de voir, monsieur, cette femme de robe,
Qui dit que cette nuit son mari couche aux champs,
Et que ce soir, sans bruit...

LE MARQUIS.

Il suffit, je t'entends.
Tu prendras ce manteau, fait pour bonne fortune,
De couleur de muraille; et tantôt, sur le brune,
Va m'attendre en secret où tu fus avant-hier.
Là...

LE TROISIÈME LAQUAIS.

Je sais.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, NÉRINE.

LE MARQUIS.

Il faudrait avoir un corps de fer
Pour résister à tout. J'ai de l'ouvrage à faire,
Comme vous le voyez; mais je m'en veux distraire.
(*à la comtesse.*)
Vous ferez désormais tous mes soins les plus doux.

LA COMTESSE.

Si mon cœur était libre, il pourrait être à vous.

LE MARQUIS.

Adieu, charmant objet : à regret je vous quitte.
C'est un pesant fardeau d'avoir un gros mérite.

Digitized by Google

SCÈNE IX

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE, *à la comtesse.*

Cet homme-là vous aime épouvantablement.

ANGÉLIQUE, *à la comtesse.*

Je ne vous croyais pas un tel engagement.

LA COMTESSE.

Il est vif.

ANGÉLIQUE.

Il vous aime; et son ardeur est belle.

LA COMTESSE.

L'amour qu'il a pour moi lui tourne la cervelle:
Il ne m'a pourtant vue encore que deux fois.

NÉRINE.

Il en a donc bien fait la première...

SCÈNE X

VALÈRE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE.

Je crois
Voir Valère.

LA COMTESSE.

L'amour auprès de moi le guide.

NÉRINE.

Il tremble en approchant.

LA COMTESSE.

J'aime un amant timide,
Cela marque un bon fonds.
(*à Valère.*)
Approchez, approchez;
Ouvrez de votre cœur les sentiments cachés.
(*à Angélique.*)
Vous allez voir, ma sœur.

VALÈRE, *à la comtesse.*

Ah! quel bonheur, madame,
Que vous me permettiez d'ouvrir toute mon âme;
(*à Angélique.*)
Et quel plaisir de dire, en des transports si doux,
Que mon cœur vous adore, et n'adore que vous!

LA COMTESSE.

L'amour le trouble. Eh quoi! que faites-vous, Va-
VALÈRE. [lère?
Ce que vous-même ici m'avez permis de faire.

NÉRINE, *à part.*

Voici du quiproquo.

VALÈRE, *à Angélique.*

Que je serais heureux,
S'il vous plaisait encor de recevoir mes vœux.

LA COMTESSE, *à Valère.*

Vous vous méprenez.

VALÈRE, *à la comtesse.*

Non. Enfin, belle Angélique,
Entre mon oncle et moi que votre cœur s'explique;
Le mien est tout à vous, et jamais dans un cœur...

LA COMTESSE.

Angélique!

VALÈRE.

On ne vit une plus noble ardeur.

LA COMTESSE.

Ce n'est donc pas pour moi que votre cœur soupire?

VALÈRE.

Madame, en ce moment je n'ai rien à vous dire.
Regardez votre sœur; et jugez si ses yeux
Ont laissé dans mon cœur de place à d'autres feux.

LA COMTESSE.

Quoi! d'aucun feu pour moi votre âme n'est éprise?

VALÈRE.

Quelques civilités que l'usage autorise...

LA COMTESSE.

Comment?

ANGÉLIQUE.

Il ne faut pas avec sévérité
Exiger des amants trop de sincérité.
Ma sœur, tout doucement avalez la pilule.

LA COMTESSE.

Taisez-vous, s'il vous plaît, petite ridicule.

VALÈRE, *à la comtesse.*

Vous avez cent vertus, de l'esprit, de l'éclat;
Vous êtes belle, riche, et...

LA COMTESSE.

Vous êtes un fat.

ANGÉLIQUE.

La modération, qui fut votre partage,
Vous ne la mettez pas, ma sœur, trop en usage.

LA COMTESSE.

Monsieur vaut-il le soin qu'on se mette en courroux?
C'est un extravagant; il est tout fait pour vous.
(*Elle sort.*)

SCÈNE XI

VALÈRE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE, *à part.*

Elle connaît ses gens.

VALÈRE.

Oui, pour vous je soupire,
Et je voudrais avoir cent bouches pour le dire.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Allons, madame, allons, ferme; voici le choc :
Point de faiblesse au moins! ayez un cœur de roc.

ANGÉLIQUE, *bas à Nérine.*

Ne m'abandonne point.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Non non; laissez-moi faire.

VALÈRE.

Mais que me sert, hélas! que mon cœur vous pré-
Que sert à mon amour un si sincère aveu? [fère?
Vous ne m'écoutez point, vous dédaignez mon feu.
De vos beaux yeux pourtant, cruelle, il est l'ouvrage.
Je sais qu'à vos beautés c'est faire un dur outrage
De nourrir dans mon cœur des désirs partagés;

Digitized by Google

Que la fureur du jeu se mêle où vous régnez :
Mais...

ANGÉLIQUE.

Cette passion est trop forte en votre âme
Pour croire que l'amour d'aucun feu vous enflamme.
Suivez, suivez l'ardeur de vos emportements;
Mon cœur n'en aura point de jaloux sentiments.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Optime.

VALÈRE.

Désormais, plein de votre tendresse,
Nulle autre passion n'a rien qui m'intéresse;
Tout ce qui n'est point vous me paraît odieux.

ANGÉLIQUE, *d'un ton plus tendre.*

Non, ne vous présentez jamais devant mes yeux.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Vous mollissez.

VALÈRE.

Jamais! quelle rigueur extrême!
Jamais! Ah! que ce mot est cruel quand on aime!
Eh quoi! rien ne pourra fléchir votre courroux?
Vous voulez donc me voir mourir à vos genoux?

ANGÉLIQUE.

Je prends peu d'intérêt, monsieur, à votre vie.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Nous allons bientôt voir jouer la comédie.

VALÈRE.

Ma mort sera l'effet de mon cruel dépit.

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Qu'un amant mort pour nous nous mettrait en crédit!

VALÈRE.

Vous le voulez? Eh bien! il faut vous satisfaire,
Cruelle! il faut mourir.

(*Il veut tirer son épée.*)

ANGÉLIQUE, *l'arrêtant.*

Que faites-vous, Valère?

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Eh bien! ne voilà pas votre tendre maudit
Qui vous prend à la gorge! Euh!

ANGÉLIQUE, *bas à Nérine.*

Tu ne m'as pas dit,
Nérine, qu'il viendrait se percer à ma vue :
Et je tremble de peur quand une épée est nue.

NÉRINE, *à part.*

Que les amants sont sots!

VALÈRE.

Puisqu'un soin généreux
Vous intéresse encore aux jours d'un malheureux,
Non, ce n'est point assez de me rendre la vie;
Il faut que, par l'amour désarmée, attendrie,
Vous me rendiez encor ce cœur si précieux,
Ce cœur sans qui le jour me devient odieux.

ANGÉLIQUE, *bas à Nérine.*

Nérine, qu'en dis-tu?

NÉRINE, *bas à Angélique.*

Je dis qu'en la mêlée
Vous avez moins de cœur qu'une poule mouillée.

VALÈRE.

Madame, au nom des dieux, au nom de vos attraits...

ANGÉLIQUE.

Si vous me promettiez...

VALÈRE.

Oui, je vous le promets,
Que la fureur du jeu sortira de mon âme,
Et que j'aurai pour vous la plus ardente flamme...

NÉRINE, *à part.*

Pour faire des serments il est toujours tout prêt.

ANGÉLIQUE.

Il faut encore, ingrat, vouloir ce qu'il vous plaît.
Oui, je vous rends mon cœur.

VALÈRE, *baisant la main d'Angélique.*

Ah! quelle joie extrême!

ANGÉLIQUE.

Et, pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Je joins à ce présent celui de mon portrait.

(*Elle lui donne son portrait, enrichi de diamants.*)

NÉRINE, *à part.*

Hélas! de mes sermons voilà quel est l'effet!

VALÈRE.

Quel excès de faveurs!

ANGÉLIQUE.

Gardez-le, je vous prie.

VALÈRE, *le baisant.*

Que je le garde, ô ciel! Le reste de ma vie...
Que dis-je? je prétends que ce portrait si beau
Soit mis avecque moi dans le même tombeau,
Et que même la mort jamais ne nous sépare.

NÉRINE, *à part.*

Que l'esprit d'une fille est changeant et bizarre!

ANGÉLIQUE.

Ne me trompez donc plus, Valère; et que mon cœur
Ne se repente point de sa facile ardeur.

VALÈRE.

Fiez-vous aux serments de mon âme amoureuse.

NÉRINE, *à part.*

Ah! que voilà pour l'oncle une époque fâcheuse!

SCÈNE XII

VALÈRE, *seul.*

Est-il dans l'univers de mortel plus heureux?
Elle me rend son cœur; elle comble mes vœux,
M'accable de faveurs...

SCÈNE XIII

VALÈRE, HECTOR.

HECTOR.

Monsieur, je viens vous dire...

VALÈRE.

Je suis tout transporté. Vois, considère, admire:
Angélique m'a fait ce généreux présent.

HECTOR.

Que les brillants sont gros! Pour être plus content,
Je vous amène encore un lénitif de bourse,
Une usurière.

Digitized by Google

VALÈRE.
Et qui?
HECTOR.
Madame la Ressource.

SCÈNE XIV

MADAME LA RESSOURCE, VALÈRE, HECTOR.

VALÈRE, *embrassant madame la Ressource.*
Hé! bonjour, mon enfant : tu ne peux concevoir
Jusqu'où va dans mon cœur le plaisir de te voir.
MADAME LA RESSOURCE.
Je vous suis obligée on ne peut davantage.
HECTOR.
Elle est jolie encor. Mais quel sombre équipage!
Vous voilà, sans mentir, aussi noire qu'un four.
VALÈRE.
Ne vois-tu pas, Hector, que c'est un deuil de cour?
MADAME LA RESSOURCE.
Oh! monsieur, point du tout. Je suis une bourgeoise
Qui sais me mesurer justement à ma toise.
J'en connais bien pourtant, qui ne me valent pas,
Qui se font teindre en noir du haut jusques en bas:
Mais, pour moi, je n'ai point cette sotte manie;
Et si mon pauvre époux était encore en vie...
(*Elle pleure.*)
VALÈRE.
Quoi! monsieur la Ressource est mort?
MADAME LA RESSOURCE.
Subitement
HECTOR, *pleurant.*
Subitement? Hélas! j'en suis fâché vraiment.
(*bas à Valère.*)
Au fait.
VALÈRE.
J'aurais besoin, madame la Ressource,
De mille écus.
MADAME LA RESSOURCE.
Monsieur, disposez de ma bourse.
VALÈRE.
Je fais, bien entendu, mon billet au porteur.
HECTOR.
Et je veux l'endosser.
MADAME LA RESSOURCE.
Avec les gens d'honneur
On ne perd jamais rien.
VALÈRE.
Je veux que tu le prennes.
Nous faisons ici-bas des routes incertaines;
Je pourrais bien mourir. Ce maraud m'avait dit
Que sur des gages sûrs tu prêtais à crédit.
MADAME LA RESSOURCE.
Sur des gages, monsieur? c'est une médisance;
Je sais que ce serait blesser ma conscience.
Pour des nantissements qui valent bien leur prix,
De la vieille vaisselle au poinçon de Paris,
Des diamants usés, et qu'on ne saurait vendre,
Sans risquer mon honneur, je crois que j'en puis
VALÈRE. [prendre.
Je n'ai, pour te donner, vaisselle ni bijoux.
HECTOR.
Oh! parbleu, nous marchons sans crainte des filous.
MADAME LA RESSOURCE.
Eh bien! nous attendrons, monsieur, qu'il vous en
VALÈRE. [vienne.
Compte, ma pauvre enfant, que ma mort est certaine,
Si je n'ai dans ce jour mille écus.
MADAME LA RESSOURCE.
Ah! monsieur,
Je voudrais les avoir; ce serait de grand cœur.
VALÈRE.
Ma charmante, mon cœur, ma reine, mon aimable,
Ma belle, ma mignonne, et ma tout adorable.
HECTOR, *à genoux.*
Par pitié!
MADAME LA RESSOURCE.
Je ne puis.
HECTOR.
Ah! que nous sommes fous!
Tous ces gens-là, monsieur, ont des cœurs de cailloux;
Sans des nantissements il ne faut rien prétendre.
VALÈRE.
Dis-moi donc, si tu veux, où je les pourrai prendre.
HECTOR.
Attendez... Mais comment, avec un cœur d'airain,
Refuser un billet endossé de ma main?
VALÈRE.
Mais vois donc.
HECTOR.
Laissez-moi; je cherche en ma boutique.
VALÈRE, *bas à Hector.*
Écoute... Nous avons le portrait d'Angélique.
Dans le temps difficile il faut un peu s'aider.
HECTOR, *bas à Valère.*
Ah! que dites-vous là? Vous devez le garder.
VALÈRE, *bas à Hector.*
D'accord: honnêtement je ne puis m'en défaire.
MADAME LA RESSOURCE.
Adieu. Quelque autre fois nous finirons l'affaire.
VALÈRE, *à madame la Ressource.*
Attendez donc.
(*bas à Hector.*)
Tu sais jusqu'où vont mes besoins.
N'ayant pas son portrait, l'en aimerai-je moins?
HECTOR, *bas à Valère.*
Fort bien. Mais voulez-vous que cette perfidie...
VALÈRE, *bas à Hector.*
Il est vrai. J'ai tantôt cette grosse partie
De ces joueurs en fonds qui doivent s'assembler.
MADAME LA RESSOURCE.
Adieu.
VALÈRE, *à madame la Ressource.*
Demeurez donc : où voulez-vous aller?
(*bas à Hector.*)
Je ferai de l'argent; ou celui de mon père,
Quoi qu'il puisse arriver, nous tirera d'affaire.

Digitized by Google

HECTOR, *bas à Valère.*
Que peut dire Angélique alors qu'elle apprendra
Que de son cher portrait...
VALÈRE, *bas à Hector.*
Et qui le lui dira?
Dans une heure au plus tard nous irons le reprendre.
HECTOR, *bas à Valère.*
Dans une heure?
VALÈRE, *bas à Hector.*
Oui, vraiment.
HECTOR, *bas à Valère.*
Je commence à me rendre
VALÈRE, *bas à Hector.*
Je me mettrais en gage en mon besoin urgent.
HECTOR, *bas à Valère, le considérant.*
Sur cette nippe-là vous auriez peu d'argent.
VALÈRE, *bas à Hector.*
On ne perd pas toujours; je gagnerai sans doute
HECTOR, *bas à Valère.*
Votre raisonnement met le mien en déroute.
Je sais que ce miemac ne vaut rien dans le fond.
VALÈRE, *bas à Hector.*
Je m'en tirerai bien, Hector, je t'en répond.
(*à madame la Ressource, montrant le portrait d'Angélique.*)
Peut-on, sur ce bijou, sans trop de complaisance...
MADAME LA RESSOURCE.
Oui, je puis maintenant prêter en conscience;
Je vois des diamants qui répondent du prêt,
Et qui peuvent porter un modeste intérêt.
Voilà les mille écus comptés dans cette bourse.
VALÈRE.
Je vous suis obligé, madame la Ressource.
Au moins, ne manquez pas de revenir tantôt.
Je prétends retirer mon portrait au plus tôt.
MADAME LA RESSOURCE.
Volontiers. Nous aimons à changer de la sorte.
Plus notre argent fatigue, et plus il nous rapporte.
Adieu, messieurs. Je suis tout à vous à ce prix.
(*Elle sort.*)
HECTOR, *à madame la Ressource.*
Adieu, Juif, le plus Juif qui soit dans tout Paris.

SCÈNE XV

VALÈRE, HECTOR.

HECTOR.
Vous faites là, monsieur, une action inique.
VALÈRE.
Aux maux désespérés il faut de l'émétique :
Et cet argent, offert par les mains de l'amour,
Me dit que la fortune est pour moi dans ce jour.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

DORANTE, NÉRINE.

DORANTE.
Quel est donc le sujet pourquoi ton cœur soupire?
NÉRINE.
Nous n'avons pas, monsieur, tous deux, sujet de rire.
DORANTE.
Dis-moi donc, si tu veux, le sujet de tes pleurs.
NÉRINE.
Il faut aller, monsieur, chercher fortune ailleurs.
DORANTE.
Chercher fortune ailleurs! As-tu fait quelque pièce
Qui t'aurait fait sitôt chasser de ta maîtresse?
NÉRINE, *pleurant plus fort.*
Non : c'est de votre sort dont j'ai compassion;
Et c'est à vous d'aller chercher condition.
DORANTE.
Que dis-tu?
NÉRINE.
Qu'Angélique est une âme légère,
Et s'est mieux que jamais rengagée à Valère.
DORANTE.
Quoique pour mon amour ce coup soit assommant,
Je ne suis point surpris d'un pareil changement.
Je sais que cet amant tout entière l'occupe :
De ses ardeurs pour moi je ne suis point la dupe;
Et lorsque de ses feux je sens quelque retour,
Je dois tout au dépit, et rien à son amour.
Je ne veux point, Nérine, éclater en injures,
Ni rappeler ici ses serments, ses parjures :
Ainsi que mon amour, je calme mon courroux.
NÉRINE.
Si vous saviez, monsieur, ce que j'ai fait pour vous!
DORANTE.
Tiens, reçois cette bague, et dis à ta maîtresse
Que, malgré ses dédains, elle aura ma tendresse,
Et que la voir heureuse est mon plus grand bon-
NÉRINE, *prenant la bague en pleurant.* [heur.
Ah! ah! je n'en puis plus; vous me fendez le cœur.

SCÈNE II

GERONTE, HECTOR, DORANTE, NÉRINE.

HECTOR, *à Géronte.*
Oui, monsieur, Angélique épousera Valère,
Ils ont signé la prix.
GÉRONTE, *à Hector.*
Tant mieux.
(*à Dorante.*)
Bonjour, mon frère.
Qu'est-ce? Eh bien! qu'avez-vous? Vous êtes tout
Allons, gai. Vous a-t-on donné votre congé? [changé!

DORANTE.

Vous êtes bien instruit des chagrins qu'on me donne!
On ne me verra point violenter personne;
Et quand je perds un cœur qui cherche à s'éloigner.
Mon frère, je prétends moins perdre que gagner.

GÉRONTE.

Voilà les sentiments d'un héros de Cassandre.
Entre nous, vous aviez fort grand tort de prétendre
Que sur votre neveu vous pussiez l'emporter.

DORANTE.

Non; je ne sus jamais jusque-là me flatter.
La jeunesse toujours eut des droits sur les belles:
L'Amour est un enfant qui badine avec elles:
Et quand, à certain âge, on veut se faire aimer,
C'est un soin indiscret qu'on devrait réprimer.

GÉRONTE.

Je suis, en vérité, ravi de vous entendre;
Et vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

NÉRINE.

Si l'on m'en avait cru, tout n'en irait que mieux.

DORANTE.

Ma présence est assez inutile en ces lieux.
Je vais de mon amour tâcher à me défaire.

(*Il sort.*)

GÉRONTE.

Allez, consolez-vous; c'est fort bien fait, mon frère.
Adieu.

SCÈNE III

GÉRONTE, NÉRINE, HECTOR.

GÉRONTE.

Le pauvre enfant! Son sort me fait pitié.

NÉRINE, *s'en allant.*

J'en ai le cœur saisi.

HECTOR.

Moi, j'en pleure à moitié.
Le pauvre homme!

SCÈNE IV

GÉRONTE, HECTOR.

HECTOR, *tirant un papier roulé avec plusieurs autres papiers.*

Voilà, monsieur, un petit rôle
Des dettes de mon maître. Il vous tient sa parole,
Comme vous le voyez, et croit qu'en tout ceci
Vous voudrez bien, monsieur, tenir la vôtre aussi.

GÉRONTE.

Çà, voyons, expédie au plus tôt ton affaire.

HECTOR.

J'aurai fait en deux mots. L'honnête homme de père!
Ah! qu'à notre secours à propos vous venez!
Encore un jour plus tard, nous étions ruinés.

GÉRONTE.

Je le crois.

HECTOR.

N'allez pas sur les points vous débattre;
Foi d'honnête garçon, je n'en puis rien rabattre:
Les choses sont, monsieur, tout au plus juste prix;
De plus, je vous promets que je n'ai rien omis.

GÉRONTE.

Finis donc.

HECTOR.

Il faut bien se mettre sur ses gardes.
« Mémoire juste et bref de nos dettes criardes,
« Que Mathurin Géronte aurait tantôt promis
« Et promet maintenant de payer pour son fils. »

GÉRONTE.

Que je les paye ou non, ce n'est pas ton affaire.
Lis toujours.

HECTOR.

C'est, monsieur, ce que je m'en vais faire.
« *Item*, doit à Richard cinq cents livres dix sous,
« Pour gages de cinq ans, frais, mises, loyaux-coûts. »

GÉRONTE.

Quel est ce Richard?

HECTOR.

Moi, fort à votre service.
Ce nom n'étant point fait du tout à la propice
D'un valet de joueur, mon maître de nouveau
M'a mis celui d'Hector, du valet de carreau.

GÉRONTE.

Le beau nom! Il devait appeler Angélique
Pallas, du nom connu de la dame de pique.

HECTOR.

« Secondement, il doit à Jérémie Aaron,
« Usurier de métier, Juif de religion... »

GÉRONTE.

Tout beau! n'embrouillons point, s'il vous plaît, les affaires:
Je ne veux point payer les dettes usuraires.

HECTOR.

Eh bien! soit. « Plus, il doit à maints particuliers,
« Ou quidams, dont les noms, qualités et métiers
« Sont déduits plus au long avecque les parties,
« Ès assignations dont je tiens les copies,
« Dont tous lesdits quidams, ou du moins peu s'en faut,
« Ont obtenu déjà sentence par défaut,
« La somme de dix mille une livre, une obole,
« Pour l'avoir, sans relâche, un an, sur sa parole,
« Habillé, voituré, coiffé, chaussé, ganté,
« Alimenté, rasé, désaltéré, porté. »

GÉRONTE, *faisant sauter les papiers que tient Hector.*

Désaltéré, porté! Que le diable t'emporte,
Et ton maudit mémoire écrit de telle sorte.

HECTOR, *après avoir ramassé les papiers.*

Si vous ne m'en croyez, demain, pour vous trouver,
J'enverrai les quidams tous à votre lever.

GÉRONTE.

La belle cour!

HECTOR.

« De plus, à Margot de la Plante,
« Personne de ses droits usante et jouissante,
« Est dû loyalement deux cent cinquante écus,
« Pour ses appointements de deux quartiers échus. »

GÉRONTE.
Quelle est cette Margot?
HECTOR.
Monsieur... c'est une fille...
Chez laquelle mon maître... Elle est vraiment gen-
GÉRONTE. [tille.
Deux cent cinquante écus!
HECTOR.
Ce n'est, ma foi, pas cher,
Demandez; c'est, monsieur, un prix fait en hiver.
GÉRONTE.
Et tu prétends, bourreau...
HECTOR, *tournant le rôle.*
Monsieur, point d'invectives.
Voici le contenu de nos dettes actives :
Et vous allez bien voir que le compte suivant,
Payé fidèlement, se monte à presque autant.
GÉRONTE.
Voyons.
HECTOR.
« Premièrement, Isaac de la Serre... »
Il est connu de vous.
GÉRONTE.
Et de toute la terre,
C'est ce négociant, ce banquier si fameux.
HECTOR.
Nous ne vous donnons pas de ces effets véreux;
Cela sent comme baume. Or donc ce de la Serre,
Si bien connu de vous et de toute la terre,
Ne nous doit rien.
GÉRONTE.
Comment!
HECTOR.
Mais un de ses parents.
Mort aux champs de Fleurus, nous doit dix mille
GÉRONTE. [francs.
Voilà certainement un effet fort bizarre!
HECTOR.
Oh! s'il n'était pas mort, c'était de l'or en barre.
« Plus, à mon maître est dû, du chevalier Fijac,
« Les droits hypothèques sur un tour de trictrac. »
GÉRONTE.
Que dis-tu?
HECTOR.
La partie est de deux cents pistoles;
C'est une dupe; il fait en un tour vingt écoles :
Il ne faut plus qu'un coup.
GÉRONTE, *lui donnant un soufflet.*
Tiens, maraud, le voilà,
Pour m'offrir un mémoire égal à celui-là.
Va porter cet argent à celui qui t'envoie.
HECTOR.
Il ne voudra jamais prendre cette monnoie.
GÉRONTE.
Impertinent maraud! va, je t'apprendrai bien
Avecque ton trictrac...
HECTOR.
Il a dix trous à rien.

SCÈNE V

HECTOR, *seul.*

Sa main est à frapper, non à donner, légère;
Et mon maître a bien fait de faire ailleurs affaire.

SCÈNE VI

VALÈRE, HECTOR.

(*Valère entre en comptant beaucoup d'argent dans son chapeau.*)

HECTOR, *à part.*
Mais le voici qui vient poussé d'un heureux vent :
Il a les yeux sereins et l'accueil avenant.
(*haut.*)
Par votre ordre, monsieur, j'ai vu monsieur Géron-
Qui de notre mémoire a fait fort peu de compte : [te,
Sa monnaie est frappée avec un vilain coin;
Et de pareil argent nous n'avons pas besoin.
J'ai vu, chemin faisant, aussi monsieur Dorante :
Morbleu! qu'il est fâché!
VALÈRE, *comptant toujours.*
Mille deux cent cinquante.
HECTOR, *à part.*
La flotte est arrivée avec les galions,
Cela va diablement hausser nos actions.
(*haut.*)
J'ai vu pareillement, par votre ordre, Angélique :
Elle m'a dit...
VALÈRE, *frappant du pied.*
Morbleu! ce dernier coup me pique;
Sans les cruels revers de deux coups inouïs,
J'aurais encor gagné plus de deux cents louis.
HECTOR.
Cette fille, monsieur, de votre amour est folle.
VALÈRE, *à part.*
Damon m'en doit encor deux cents sur sa parole.
HECTOR, *le tirant par la manche.*
Monsieur, écoutez-moi; calmez un peu vos sens;
Je parle d'Angélique, et depuis fort longtemps.
VALÈRE, *avec distraction.*
Ah! d'Angélique? Eh bien! comment suis-je avec
HECTOR. [elle?
On n'y peut être mieux. Ah! monsieur, quelle est
Et que j'ai de plaisir à vous voir raccroché! [belle!
VALÈRE, *avec distraction.*
A te dire le vrai, je n'en suis pas fâché.
HECTOR.
Comment! quelle froideur s'empare de votre âme!
Quelle glace! tantôt vous étiez tout de flamme.
Ai-je tort quand je dis que l'argent de retour
Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour?
Vous vous sentez en fonds, *ergo* plus de maîtresse.
VALÈRE.
Ah! juge mieux, Hector, de l'amour qui me presse.
J'aime autant que jamais; mais sur ma passion
J'ai fait, en te quittant, quelque réflexion.

Je ne suis point du tout né pour le mariage :
Des parents, des enfants, une femme, un ménage,
Tout cela me fait peur. J'aime la liberté.

HECTOR.

Et le libertinage.

VALÈRE.

Hector, en vérité,
Il n'est point dans le monde un état plus aimable
Que celui d'un joueur : sa vie est agréable;
Ses jours sont enchaînés par des plaisirs nouveaux;
Comédie, opéra, bonne chère, cadeaux :
Il traîne en tous les lieux la joie et l'abondance :
On voit régner sur lui l'air de magnificence;
Tabatières, bijoux, sa poche est un trésor :
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

HECTOR.

Et l'or devient à rien.

VALÈRE.

Chaque jour mille belles
Lui font la cour par lettre, et l'invitent chez elles :
La porte, à son aspect, s'ouvre à deux grands battants.
Là, vous trouvez toujours des gens divertissants;
Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche,
Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche :
Des oisifs de métier, et qui toujours sur eux
Portent de tout Paris le lardon scandaleux;
Des Lucrèces du temps, là, de ces filles veuves,
Qui veulent imposer et se donner pour neuves;
De vieux seigneurs toujours prêts à vous cajoler;
Des plaisants qui font rire avant que de parler.
Plus agréablement peut-on passer la vie?

HECTOR.

D'accord. Mais quand on perd, tout cela vous ennuie.

VALÈRE.

Le jeu rassemble tout; il unit à la fois
Le turbulent marquis, le paisible bourgeois.
La femme du banquier, dorée et triomphante,
Coupe orgueilleusement la duchesse indigente.
Là, sans distinction, on voit aller de pair
Le laquais d'un commis avec un duc et pair;
Et, quoi qu'un sort jaloux nous ait fait d'injustices,
De sa naissance ainsi l'on venge les caprices.

HECTOR.

A ce qu'on peut juger de ce discours charmant,
Vous voilà donc en grâce avec l'argent comptant.
Tant mieux. Pour se conduire en bonne politique,
Il faudrait retirer le portrait d'Angélique.

VALÈRE.

Nous verrons.

HECTOR.

Vous savez...

VALÈRE.

Je dois jouer tantôt.

HECTOR.

Tirez-en mille écus.

VALÈRE.

Oh! non, c'est un dépôt...

HECTOR.

Pour mettre quelque chose à l'abri des orages,
S'il vous plaisait du moins de me payer mes gages.

VALÈRE.

Quoi! je te dois?

HECTOR.

Depuis que je suis avec vous,
Je n'ai pas, en cinq ans, encor reçu cinq sous.

VALÈRE.

Mon père te paiera ; l'article est au mémoire.

HECTOR.

Votre père! Ah! monsieur, c'est une mer à boire.
Son argent n'a point cours, quoiqu'il soit bien de [poids.

VALÈRE.

Va, j'examinerai ton compte une autre fois.
J'entends venir quelqu'un.

HECTOR.

Je vois votre sellière.
Elle a flairé l'argent.

VALÈRE, *mettant promptement son argent dans sa poche.*

Il faut nous en défaire.

HECTOR.

Et monsieur Galonier, votre honnête tailleur.

VALÈRE.

Quel contre-temps!

SCÈNE VII

MADAME ADAM, M. GALONIER, VALÈRE, HECTOR.

VALÈRE.

Je suis votre humble serviteur.
Bonjour, madame Adam. Quelle joie est la mienne!
Vous voir! c'est du plus loin, parbleu, qu'il me sou- [vienne.

MADAME ADAM.

Je viens pourtant ici souvent faire ma cour ;
Mais vous jouez la nuit, et vous dormez le jour.

VALÈRE.

C'est pour cette calèche à velours à ramage?

MADAME ADAM.

Oui, s'il vous plaît.

VALÈRE.

Je suis fort content de l'ouvrage;
Il faut vous la payer...
(*bas à Hector.*)
Songe par quel moyen
Tu pourras me tirer de ce triste entretien.
(*haut.*)
Vous, monsieur Galonier, quel sujet vous amène?

M. GALONIER.

Je viens vous demander...

HECTOR, *à M. Galonier.*

Vous prenez trop de peine.

M. GALONIER, *à Valère.*

Vous...

HECTOR, *à M. Galonier.*

Vous faites toujours mes habits trop étroits.

M. GALONIER, *à Valère.*

Si...

HECTOR, *à M. Galonier.*
Ma culotte s'use en deux ou trois endroits.
M. GALONIER, *à Valère.*
Je...
HECTOR, *à M. Galonier.*
Vous cousez si mal...
MADAME ADAM.
Nous marions ma fille.
VALÈRE.
Quoi! vous la mariez? Elle est vive et gentille;
Et son époux futur doit en être content.
MADAME ADAM.
Nous aurions grand besoin d'un peu d'argent comp-
VALÈRE. [tant.
Je veux, madame Adam, mourir à votre vue,
Si j'ai...
MADAME ADAM.
Depuis longtemps cette somme m'est due.
VALÈRE.
Que je sois un[1] maraud déshonoré cent fois,
Si l'on m'a vu toucher un sou depuis six mois!
HECTOR.
Oui, nous avons tous deux, par piété profonde,
Fait vœu de pauvreté : nous renonçons au monde.
M. GALONIER.
Que votre cœur pour moi se laisse un peu toucher!
Notre femme est, monsieur, sur le point d'accou-
[cher.
Donnez-moi cent écus sur et tant moins des dettes.
HECTOR, *à M. Galonier.*
Et de quoi diable aussi, du métier dont vous êtes,
Vous avisez-vous là de faire des enfants?
Faites-moi des habits.
M. GALONIER.
Seulement deux cents francs.
VALÈRE.
Et mais... si j'en avais... Comptez que dans la vie
Personne de payer n'eut jamais tant d'envie.
Demandez...
HECTOR.
S'il avait quelques deniers comptants,
Ne me paierait-il pas mes gages de cinq ans?
Votre dette n'est pas meilleure que la mienne.
MADAME ADAM.
Mais quand faudra-t-il donc, monsieur, que je re-
VALÈRE. [vienne?
Mais...quand il vous plaira... Dès demain; que suit-
HECTOR. [on?
Je vous avertirai quand il y fera bon.
M. GALONIER.
Pour moi, je ne sors point d'ici qu'on ne m'en chasse.
HECTOR, *à part.*
Non, je ne vis jamais d'animal si tenace.
VALÈRE.
Ecoutez, je vous dis un secret qui, je crois,
Vous plaira dans la suite autant et plus qu'à moi.
Je vais me marier tout à fait; et mon père
Avec mes créanciers doit me tirer d'affaire.
HECTOR.
Pour le coup...
MADAME ADAM.
Il me faut de l'argent cependant.
HECTOR.
Cette raison vaut mieux que de l'argent comptant.
Montrez-nous les talons.
M. GALONIER.
Monsieur, ce mariage
Se fera-t-il bientôt?
HECTOR.
Tout au plus tôt. J'enrage.
MADAME ADAM.
Sera-ce dans ce jour?
HECTOR.
Nous l'espérons. Adieu.
Sortez. Nous attendons la future en ce lieu :
Si l'on vous trouve ici, vous gâterez l'affaire.
MADAME ADAM.
Vous me promettez donc...
HECTOR.
Allez, laissez-moi faire.
MADAME ADAM et M. GALONIER, *ensemble.*
Mais, monsieur...
HECTOR, *les mettant dehors.*
Que de bruit! Oh! parbleu, détalez.

SCÈNE VIII

VALÈRE, HECTOR.

HECTOR, *riant.*
Voilà des créanciers assez bien régalés.
Vous devriez pourtant, en fonds comme vous êtes...
VALÈRE.
Rien ne porte malheur comme payer ses dettes.
HECTOR.
Ah! je ne dois donc plus m'étonner désormais
Si tant d'honnêtes gens ne les payent jamais.

SCÈNE IX

LE MARQUIS, VALÈRE, HECTOR, TROIS LAQUAIS.

HECTOR.
Mais voici le marquis, ce héros de tendresse.
VALÈRE.
C'est là le soupirant?
HECTOR.
Oui, de notre comtesse.
LE MARQUIS, *vers la coulisse.*
Que ma chaise se tienne à deux cents pas d'ici.
Et vous, mes trois laquais, éloignez-vous aussi :
Je suis *incognito.*
(*Les laquais sortent.*)

1. On lit ainsi dans l'édition originale et dans celles de 1728 et de 1750. Dans la plupart des autres éditions, on lit :
Que je sois un maraud, déshonoré cent fois, etc.

SCÈNE X

LE MARQUIS, VALERE, HECTOR.

HECTOR, *à Valère.*

Que prétend-il donc faire?

LE MARQUIS, *à Valère.*

N'est-ce pas vous, monsieur, qui vous nommez Va-
VALÈRE. [lère?
Oui, monsieur; c'est ainsi qu'on m'a toujours nom-
LE MARQUIS. [mé.
Jusques au fond du cœur j'en suis, parbleu, charmé.
Faites que ce valet à l'écart se retire.

VALÈRE, *à Hector.*

Va-t'en.

HECTOR.

Monsieur...

VALÈRE.

Va-t'en : faut-il te le redire?

SCÈNE XI

LE MARQUIS, VALÈRE.

LE MARQUIS.

Savez-vous qui je suis?

VALÈRE.

Je n'ai pas cet honneur.

LE MARQUIS, *à part.*

Courage; allons, marquis, montre de la vigueur :
Il craint.
(*haut.*)
Je suis pourtant fort connu dans la ville.
Et, si vous l'ignorez, sachez que je faufile
Avec ducs, archiducs, princes, seigneurs, marquis,
Et tout ce que la cour offre de plus exquis;
Petits-maîtres de robe à courte et longue queue.
J'évente les beautés et leur plais d'une lieue.
Je m'érige aux repas en maître architricliu;
Je suis le chansonnier et l'âme du festin.
Je suis parfait en tout. Ma valeur est connue;
Je ne me bats jamais qu'aussitôt je ne tue :
De cent jolis combats je me suis démêlé;
J'ai la botte trompeuse et le jeu très-brouillé.
Mes aïeux sont connus; ma race est ancienne;
Mon trisaïeul était vice-bailli du Maine.
J'ai le vol du chapon : ainsi, dès le berceau,
Vous voyez que je suis gentilhomme manceau.

VALÈRE.

On le voit à votre air.

LE MARQUIS.

J'ai, sur certaine femme,
Jeté, sans y songer, quelque amoureuse flamme.
J'ai trouvé la matière assez sèche de soi;
Mais la belle est tombée amoureuse de moi.
Vous le croyez sans peine : on est fait d'un modèle
A prétendre hypothèque, à fort bon droit, sur elle;
Et vouloir faire obstacle à de telles amours,
C'est prétendre arrêter un torrent dans son cours.

VALÈRE.

Je ne crois pas, monsieur, qu'on fût si téméraire.

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant que vous le voulez faire.

VALÈRE.

Moi?

LE MARQUIS.

Que, sans respecter ni rang, ni qualité,
Vous nourrissez dans l'âme une velléité
De me barrer son cœur.

VALÈRE.

C'est pure médisance;
Je sais ce qu'entre nous le sort mit de distance.

LE MARQUIS, *bas.*

Il tremble.
(*haut.*)
Savez-vous, monsieur du lansquenet,
Que j'ai de quoi rabattre ici votre caquet?

VALÈRE.

Je le sais.

LE MARQUIS.

Vous croyez, en votre humeur caustique,
En agir avec moi comme avec l'as de pique.

VALÈRE.

Moi, monsieur?

LE MARQUIS, *bas.*

Il me craint.
(*haut.*)
Vous faites le plongeon,
Petit noble à nasarde, enté sur sauvageon.
(*Valère enfonce son chapeau.*)
(*bas.*)
Je crois qu'il a du cœur.
(*haut.*)
Je retiens ma colère :
Mais...

VALÈRE, *mettant la main sur son épée.*

Vous le voulez donc? Il faut vous satisfaire.

LE MARQUIS.

Bon! bon! je ris.

VALÈRE.

Vos ris ne sont point de mon goût,
Et vos airs insolents ne plaisent point du tout.
Vous êtes un faquin.

LE MARQUIS.

Cela vous plaît à dire.

VALÈRE.

Un fat, un malheureux.

LE MARQUIS.

Monsieur, vous voulez rire.

VALÈRE, *mettant l'épée à la main.*

Il faut voir sur-le-champ si les vice-baillis
Sont si francs du collier que vous l'avez promis.

LE MARQUIS.

Mais faut-il nous brouiller pour un sot point de
VALÈRE. [gloire?
Oh! le vin est tiré, monsieur; il le faut boire.

LE MARQUIS, *criant.*

Ah! ah! je suis blessé.

SCÈNE XII

LE MARQUIS, VALÈRE, HECTOR.

HECTOR, *accourant.*

Quels desseins emportés...

LE MARQUIS, *mettant l'épée à la main.*

Ah! c'est trop endurer.

HECTOR, *au marquis.*

Ah! monsieur, arrêtez.

LE MARQUIS, *à Hector.*

Laissez-moi donc.

HECTOR, *au marquis.*

Tout beau!

VALÈRE, *à Hector.*

Cesse de le contraindre:
Va, c'est un malheureux qui n'est pas bien à [craindre.

HECTOR, *au marquis.*

Quel sujet...

LE MARQUIS, *fièrement à Hector.*

Votre maître a certains petits airs...
(*Valère s'approche du marquis.*)
(*Le marquis, effrayé, dit doucement.*)
Et prend mal à propos les choses de travers.
On vient civilement pour s'éclaircir d'un doute,
Et monsieur prend la chèvre; il met tout en déroute,
Fait le petit mutin. Oh! cela n'est pas bien.

HECTOR, *au marquis.*

Mais encor quel sujet?

LE MARQUIS, *à Hector.*

Quel sujet? Moins que rien.
L'amour de la comtesse auprès de lui m'appelle...

HECTOR, *au marquis.*

Ah! diable, c'est avoir une vieille querelle.
Quoi! vous osez, monsieur, d'un cœur ambitieux,
Sur notre patrimoine ainsi jeter les yeux!
Attaquer la comtesse, et nous le dire encore!

LE MARQUIS, *à Hector.*

Bon! je ne l'aime pas; c'est elle qui m'adore.

VALÈRE, *au marquis.*

Oh! vous pouvez l'aimer autant qu'il vous plaira:
C'est un bien que jamais on ne vous enviera:
Vous êtes en effet un amant digne d'elle.
Je vous cède les droits que j'ai sur cette belle.

HECTOR.

Oui, les droits sur le cœur; mais sur la bourse, non.

LE MARQUIS, *à part, mettant son épée dans le fourreau.*

Je le savais bien, moi, que j'en aurais raison;
Et voilà comme il faut se tirer d'une affaire.

HECTOR, *au marquis.*

N'auriez-vous point besoin d'un peu d'eau vulné- [raire?

LE MARQUIS, *à Valère.*

Je suis ravi de voir que vous ayez du cœur,
Et que le tout se soit passé dans la douceur.
Serviteur. Vous et moi, nous en valons deux autres.
Je suis de vos amis.

VALÈRE.

Je ne suis pas des vôtres.

SCÈNE XIII

VALÈRE, HECTOR.

VALÈRE.

Voilà donc ce marquis, cet homme dangereux?

HECTOR.

Oui, monsieur, le voilà.

VALÈRE.

C'est un grand malheureux.
Je crains que mes joueurs ne soient sortis du gîte;
Ils ont trop attendu; j'y retourne au plus vite.
J'ai dans le cœur, Hector, un bon pressentiment;
Et je dois aujourd'hui gagner, assurément.

HECTOR.

Votre cœur est, monsieur, toujours insatiable.
Ces inspirations viennent souvent du diable;
Je vous en avertis, c'est un futé matois.

VALÈRE.

Elles m'ont réussi déjà plus d'une fois.

HECTOR.

Tant va la cruche à l'eau...

VALÈRE.

Paix! Tu veux contredire:
A mon âge, crois-tu m'apprendre à me conduire?

HECTOR.

Vous ne me parlez point, monsieur, de votre amour.

VALÈRE.

Non.

SCÈNE XIV

HECTOR, *seul.*

Il m'en parlera peut-être à son retour.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE.

En vain vous m'opposez une indigne tendresse.
Je n'ai vu de mes jours avoir tant de mollesse.
Je ne puis sur ce point m'accorder avec vous.
Valère n'est point fait pour être votre époux;
Il ressent pour le jeu des fureurs nonpareilles,
Et cet homme perdra quelque jour ses oreilles.

ANGÉLIQUE.

Le temps le guérira de cet aveuglement.

NÉRINE.

Le temps augmente encore un tel attachement.

ANGÉLIQUE. [chante:

Ne combats plus, Nérine, une ardeur qui m'en-
Tu prendrais pour l'éteindre une peine impuissante.

Digitized by Google

Il est des nœuds formés sous des astres malins,
Qu'on chérit malgré soi. Je cède à mes destins.
La raison, les conseils, ne peuvent m'en distraire :
Je vois le bon parti, mais je prends le contraire.

NÉRINE.

Eh bien! madame, soit; contentez votre ardeur,
J'y consens. Acceptez pour époux un joueur,
Qui, pour porter au jeu son tribut volontaire,
Vous laissera manquer même du nécessaire,
Toujours triste ou fougueux, pestant contre le jeu,
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu.
Quel charme qu'un époux qui, flattant sa manie,
Fait vingt mauvais marchés tous les jours de sa vie;
Prend pour argent comptant, d'un usurier fripon,
Des singes, des pavés, un chantier, du charbon;
Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle
Aux bijoux de sa femme, ou bien à sa vaisselle;
Qui va, revient, retourne, et s'use à voyager
Chez l'usurier, bien plus qu'à donner à manger,
Quand, après quelque temps, d'intérêts surchargée,
Il la laisse où d'abord elle fut engagée,
Et prend, pour remplacer ses meubles écartés,
Des diamants du Temple et des plats argentés;
Tant que, dans sa fureur n'ayant plus rien à vendre,
Empruntant tous les jours, et ne pouvant plus rendre,
Sa femme signe enfin, et voit, en moins d'un an,
Ses terres en décret, et son lit à l'encan!

ANGÉLIQUE.

Je ne veux point ici m'affliger par avance;
L'événement souvent confond la prévoyance.
Il quittera le jeu.

NÉRINE.

Quiconque aime, aimera;
Et quiconque a joué, toujours joue, et jouera.
Certain docteur l'a dit, ce n'est point menterie.
Et, si vous le voulez, contre vous je parie
Tout ce que je possède, et mes gages d'un an,
Qu'à l'heure que je parle il est dans un brelan.

SCÈNE II

ANGÉLIQUE, NÉRINE, HECTOR.

NÉRINE.

Nous le saurons d'Hector, qu'ici je vois paraître.

ANGÉLIQUE, *à Hector.*

Te voilà bien soufflant. En quels lieux est-ton maître?

HECTOR, *embarrassé.*

En quelque lieu qu'il soit, je réponds de son cœur;
Il sent toujours pour vous la plus sincère ardeur.

NÉRINE.

Ce n'est point là, maraud, ce que l'on te demande.

HECTOR, *voulant s'échapper.*

Maraud! Je vois qu'ici je suis de contrebande.

NÉRINE.

Non, demeure un moment.

HECTOR.

Le temps me presse. Adieu.

NÉRINE.

Tout doux! N'est-il pas vrai qu'il est en quelque lieu
Où, courant le hasard...

HECTOR.

Parlez mieux, je vous prie.
Mon maître n'a hanté de tels lieux de sa vie.

ANGÉLIQUE, *à Hector.*

Tiens, voilà dix louis. Ne me mens pas; dis-moi
S'il n'est pas vrai qu'il joue à présent.

HECTOR.

Oh! ma foi,
Il est bien revenu de cette folle rage,
Et n'aura pas de goût pour le jeu davantage.

ANGÉLIQUE.

Avec tes faux soupçons, Nérine, eh bien! tu vois.

HECTOR.

Il s'en donne aujourd'hui pour la dernière fois.

ANGÉLIQUE.

Il jouerait donc?

HECTOR.

Il joue, à dire vrai, madame;
Mais ce n'est proprement que par noblesse d'âme.
On voit qu'il se défait de son argent exprès,
Pour n'être plus touché que de vos seuls attraits.

NÉRINE, *à Angélique.*

Eh bien! ai-je raison?

HECTOR.

Son mauvais sort, vous dis-je,
Mieux que tous vos discours aujourd'hui le corrige.

ANGÉLIQUE.

Quoi!...

HECTOR.

N'admirez-vous pas cette fidélité?
Perdre exprès son argent pour n'être plus tenté!
Il sait que l'homme est faible, il se met en défense.
Pour moi, je suis charmé de ce trait de prudence.

ANGÉLIQUE.

Quoi! ton maître jouerait au mépris d'un serment?

HECTOR.

C'est la dernière fois, madame, absolument.
On le peut voir encor sur le champ de bataille;
Il frappe à droite, à gauche, et d'estoc et de taille;
Il se défend, madame, encor comme un lion.
Je l'ai vu, dans l'effort de la convulsion,
Maudissant les hasards d'un combat trop funeste :
De sa bourse expirante il ramassait le reste;
Et, paraissant encor plus grand dans son malheur,
Il vendait cher son sang et sa vie au vainqueur.

NÉRINE [1].

Pourquoi l'as-tu quitté dans cette décadence?

HECTOR.

Comme un aide de camp, je viens en diligence
Appeler du secours : il faut faire approcher
Notre corps de réserve, et je m'en vais chercher

1. Les anciennes éditions portent ANGÉLIQUE, au lieu de NÉRINE.

Deux cents louis qu'il a laissés dans sa cassette.

NÉRINE.

Eh bien ! madame, eh bien! êtes-vous satisfaite?

HECTOR.

Les partis sont aux mains; à deux pas on se bat,
Et les moments sont chers en ce jour de combat.
Nous allons nous servir de nos armes dernières,
Et des troupes qu'au jeu l'on nomme auxiliaires.

SCÈNE III

ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE.

Vous l'entendez, madame! Après cette action,
Pour Valère armez-vous de belle passion;
Cédez à votre étoile; épousez-le. J'enrage
Lorsque j'entends tenir ce discours à votre âge.
Mais Doranto qui vient...

ANGÉLIQUE.

Ah! sortons de ces lieux.
Je ne puis me résoudre à paraître à ses yeux.

SCÈNE IV

DORANTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

DORANTE, *à Angélique qui sort.*

Hé quoi! vous me fuyez? Daignez au moins m'ap-
[prendre...

SCÈNE V

DORANTE, NÉRINE.

DORANTE.

Et toi, Nérine, aussi tu ne veux pas m'entendre?
Veux-tu de ta maîtresse imiter la rigueur?

NÉRINE.

Non, monsieur; je vous sers toujours avec vigueur.
Laissez-moi faire.

SCÈNE VI

DORANTE, *seul.*

O ciel, ce trait me désespère.
Je veux approfondir un si cruel mystère.
(*Il va pour sortir.*)

SCÈNE VII

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

Où courez-vous, Dorante?

DORANTE, *à part.*

O contre-temps fâcheux!
Cherchons à l'éviter.

LA COMTESSE.

Demeurez en ces lieux,
J'ai deux mots à vous dire; et votre âme contente...
Mais non, retirez-vous; un homme m'épouvante.
L'ombre d'un tête-à-tête, et dedans et dehors,
Me fait, même en été, frissonner tout le corps.

DORANTE, *allant pour sortir.*

J'obéis...

LA COMTESSE.

Revenez. Quelque espoir qui vous guide,
Le respect à l'amour saura servir de bride,
N'est-il pas vrai?

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

En ce temps, les amants
Près du sexe d'abord sont si gesticulants...
Quoiqu'on soit vertueuse, il faut telle paraître;
Et cela quelquefois coûte bien plus qu'à l'être.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

En vérité, j'ai le cœur douloureux
Qu'Angélique si mal reconnaisse vos feux :
Et si je n'avais pas une vertu sévère,
Qui me fait renfermer dans un veuvage austère,
Je pourrais bien... Mais non, je ne puis vous ouïr :
Si vous continuez, je vais m'évanouir.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Vos discours, votre air soumis et tendre,
Ne feront que m'aigrir, au lieu de me surprendre.
Bannissons la tendresse; il faut la supprimer.
Je ne puis, en un mot, me résoudre d'aimer.

DORANTE.

Madame, en vérité, je n'en ai nulle envie,
Et veux bien avec vous n'en parler de ma vie.

LA COMTESSE.

Voilà, je vous l'avoue, un fort sot compliment.
Me trouvez-vous, monsieur, femme à manquer d'a-
[mant?
J'ai mille adorateurs qui briguent ma conquête;
Et leur encens trop fort me fait mal à la tête.
Ah! vous le prenez là sur un fort joli ton.
En vérité!

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Et je vous trouve bon!

DORANTE.

Le respect...

LA COMTESSE.

Le respect est là mal en sa place;
Et l'on ne me dit point pareille chose en face.
Si tous mes soupirants pouvaient me négliger,
Je ne vous prendrais pas pour m'en dédommager.
Du respect! du respect! Ah! le plaisant visage!

DORANTE.

J'ai cru que vous pouviez l'inspirer à votre âge.

Mais monsieur le marquis, qui paraît en ces lieux,
Ne sera pas peut-être aussi respectueux.

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, *seule*.

Je suis au désespoir : je n'ai vu de ma vie
Tant de relâchement dans la galanterie.
Le marquis vient : il faut m'assurer un parti ;
Et je n'en prétends pas avoir le démenti.

SCÈNE IX

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

A mon bonheur enfin, madame, tout conspire :
Vous êtes tout à moi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire,
Marquis?

LE MARQUIS.

Que mon amour n'a plus de concurrent ;
Que je suis et serai votre seul conquérant ;
Que si vous ne battez au plus tôt la chamade,
Il faudra vous résoudre à souffrir l'escalade.

LA COMTESSE.

Moi! que l'on m'escalade?

LE MARQUIS.

Entre nous, sans façon,
A Valère de près j'ai serré le bouton :
Il m'a cédé les droits qu'il avait sur votre âme.

LA COMTESSE.

Hé! le petit poltron!

LE MARQUIS.

Oh! palsambleu, madame,
Il serait un Achille, un Pompée, un César,
Je vous le conduirais poings liés à mon char.
Il ne faut point avoir de mollesse en sa vie.
Je suis vert.

LA COMTESSE.

Dans le fond, j'en ai l'âme ravie.
Vous ne connaissez pas, marquis, tout votre mal :
Vous avez à combattre encor plus d'un rival.

LE MARQUIS.

Le don de votre cœur couvre un peu trop de gloire,
Pour n'être que le prix d'une seule victoire.
Vous n'avez qu'à nommer...

LA COMTESSE.

Non, non, je ne veux pas
Vous exposer sans cesse à de nouveaux combats.

LE MARQUIS.

Est-ce ce financier de noblesse mineure,
Qui s'est fait depuis peu gentilhomme en une heure;
Qui bâtit un palais sur lequel on a mis,
Dans un grand marbre noir, en or, L'hôtel Damis;
Lui qui voyait jadis imprimé sur sa porte :
Bureau du pied-fourché, chair salée, et chair morte;
Qui dans mille portraits expose ses aïeux,
Son père, son grand-père, et les place en tous lieux,
En sa maison de ville, en celle de campagne,
Les fait venir tout droit des comtes de Champagne,
Et de ceux de Poitou, d'autant que, pour certain,
L'un s'appelait Champagne et l'autre Poitevin?

LA COMTESSE.

A vos transports jaloux un autre se dérobe.

LE MARQUIS.

C'est donc ce sénateur, cet Adonis de robe,
Ce docteur en soupers, qui se tait au palais,
Et sait sur des ragoûts prononcer des arrêts ;
Qui juge sans appel, sur un vin de Champagne,
S'il est de Reims, du Clos, ou bien de la Montagne;
Qui, de livres de droit toujours débarrassé,
Porte cuisine en poche, et poivre concassé.

LA COMTESSE.

Non, marquis, c'est Dorante; et j'ai su m'en défaire.

LE MARQUIS.

Quoi! Dorante! cet homme à maintien débonnaire,
Ce croquant, qu'à l'instant je viens de voir sortir?

LA COMTESSE.

C'est lui-même.

LE MARQUIS.

Eh! parbleu, vous deviez m'avertir;
Nous nous serions parlé sans sortir de la salle.
Je ne suis pas méchant : mais, sans bruit, sans scandale,
Sans lui donner le temps seulement de crier,
Pour lui votre fenêtre eût servi d'escalier.

LA COMTESSE.

Vous êtes turbulent. Si vous étiez plus sage,
On pourrait...

LE MARQUIS.

La sagesse est tout mon apanage.

LA COMTESSE.

Quoiqu'un engagement m'ait toujours fait horreur,
On aurait avec vous quelque affaire de cœur.

LE MARQUIS.

Ah! parbleu, volontiers. Vous me chatouillez l'âme.
Par affaire de cœur qu'entendez-vous, madame?

LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous-même assurément.

LE MARQUIS.

Est-ce pour mariage, ou bien pour autrement?

LA COMTESSE.

Quoi! vous prétendriez, si j'avais la faiblesse...

LE MARQUIS.

Ah! ma foi! l'on n'a plus tant de délicatesse;
On s'aime pour s'aimer tout autant que l'on peut;
Le mariage suit, et vient après, s'il veut.

LA COMTESSE.

Je prétends que l'hymen soit le but de l'affaire,
Et ne donne mon cœur que par-devant notaire.
Je veux un bon contrat sur de bon parchemin,
Et non pas un hymen qu'on rompt le lendemain.

LE MARQUIS.

Vous aimez chastement, je vous en félicite,
Et je me donne à vous avec tout mon mérite,
Quoique cent fois le jour on me mette à la main

Des partis à fixer un empereur romain.

LA COMTESSE.

Je crois que nos deux cœurs seront toujours fidèles.

LE MARQUIS.

Oh! parbleu, nous vivrons comme deux tourterelles.
Pour vous porter, madame, un cœur tout dégagé,
Je vais dans ce moment signifier congé [nonce;
A des beautés sans nombre à qui mon cœur re-
Et vous aurez dans peu ma dernière réponse.

LA COMTESSE.

Adieu. Fasse le ciel, marquis, que dans ce jour
Un hymen soit le sceau d'un si parfait amour!

SCÈNE X

LE MARQUIS, *seul.*

Eh bien! marquis, tu vois, tout rit à ton mérite;
Le rang, le cœur, le bien, tout pour toi sollicite :
Tu dois être content de toi par tout pays :
On le serait à moins. Allons, saute, marquis.
Quel bonheur est le tien! Le ciel, à ta naissance,
Repandit sur tes jours sa plus douce influence;
Tu fus, je crois, pétri par les mains de l'Amour.
N'es-tu pas fait à peindre? Est-il homme à la cour
Qui de la tête aux pieds porte meilleure mine,
Une jambe mieux faite, une taille plus fine?
Et pour l'esprit, parbleu, tu l'as des plus exquis :
Que te manque-t-il donc? Allons, saute, marquis.
La nature, le ciel, l'amour et la fortune
De tes prospérités font leur cause commune;
Tu soutiens ta valeur avec mille hauts faits;
Tu chantes, danses, ris, mieux qu'on ne fit jamais,
Les yeux à fleur de tête, et les dents assez belles.
Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles?
Près du sexe tu vins, tu vis, et tu vainquis;
Que ton sort est heureux! Allons, saute, marquis.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, HECTOR.

HECTOR.

Attendez un moment. Quelle ardeur vous trans- [porte?
Hé quoi! monsieur, tout seul vous sautez de la

LE MARQUIS.

C'est un pas de ballet que je veux repasser. [sorte!

HECTOR.

Mon maître, qui me suit, vous le fera danser,
Monsieur, si vous voulez.

LE MARQUIS.

Que dis-tu là? ton maître!

HECTOR.

Oui, monsieur, à l'instant vous l'allez voir paraître.

LE MARQUIS.

En ces lieux je ne puis plus longtemps m'arrêter;
Pour cause, nous devons tous deux nous éviter.
Quand ma verve me prend, je ne suis plus traitable;
Il est brutal, je suis emporté comme un diable;
Il manque de respect pour les vice-baillis,
Et nous aurions du bruit. Allons, saute, marquis.

SCÈNE XII

HECTOR, *seul.*

Allons, saute, marquis. Un tour de cette sorte
Est volé d'un Gascon, ou le diable m'emporte :
Il vient de la Garonne. Oh! parbleu, dans ce temps
Je n'aurais jamais cru les marquis si prudents.
Je ris : et cependant mon maître à l'agonie
Cède en un lansquenet à son mauvais génie.

SCÈNE XIII

VALÈRE, HECTOR.

HECTOR.

Le voici. Ses malheurs sur son front sont écrits :
Il a tout le visage et l'air d'un premier pris.

VALÈRE.

Non, l'enfer en courroux et toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés!
Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés.
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi : cherche une autre vie- [time.

HECTOR, *à part.*

Il est sec.

VALÈRE.

De serpents mon cœur est dévoré;
Tout semble en un moment contre moi conjuré.
(*Il prend Hector à la cravate.*)
Parle. As-tu jamais vu le sort et son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner? Perdre tous les partis,
Vingt fois le coupe-gorge, et toujours premier pris!
Réponds-moi donc, bourreau.

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

VALÈRE.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute?
Sort cruel, ta malice a bien su triompher;
Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis, je puis tout entreprendre;
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper?

VALÈRE.

Que la foudre t'écrase!
Ah! charmante Angélique, en l'ardeur qui m'em- [brase,
A vos seules bontés je veux avoir recours!
Je n'aimerai que vous, m'aimeriez-vous toujours?
Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,
N'est point si malheureux, puisqu'enfin il vous [aime.

HECTOR, *à part.*

Notre bourse est à fond; et, par un sort nouveau,
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALÈRE.

Calmons le désespoir où la fureur me livre.
Approche ce fauteuil.

(*Hector approche un fauteuil.*)

(*Valère assis.*)

Va me chercher un livre.

HECTOR.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin ?

VALÈRE.

Celui qui te viendra le premier sous la main ;
Il m'importe peu : prends dans ma bibliothèque.

HECTOR *sort, et rentre tenant un livre.*

Voilà Sénèque.

VALÈRE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Sénèque ?

VALÈRE.

Oui. Ne sais-tu pas lire ?

HECTOR.

Eh ! vous n'y pensez pas;
Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

VALÈRE.

Ouvre, et lis au hasard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pièces.

VALÈRE.

Lis donc.

HECTOR, *lit.*

« Chapitre six. Du mépris des richesses.
« La fortune offre aux yeux des brillants mensonges ;
« Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers ;
« Leur possession trouble, et leur perte est légère:
« Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire. »
Lorsque Sénèque lit ce chapitre éloquent,
Il avait, comme vous, perdu tout son argent.

VALÈRE, *se levant.*

Vingt fois le premier pris ! Dans mon cœur il s'élève
Des mouvements de rage.

(*Il s'assied.*)

Allons, poursuis, achève.

HECTOR.

« L'or est comme une femme; on n'y saurait toucher,
« Que le cœur, par amour, ne s'y laisse attacher.
« L'un et l'autre en ce temps, sitôt qu'on les manie,
« Sont deux grands remoras pour la philosophie: »
N'ayant plus de maîtresse, et n'ayant pas un sou,
Nous philosopherons maintenant tout le soûl.

VALÈRE.

De mon sort désormais vous serez seule arbitre,
Adorable Angélique... Achève ton chapitre.

HECTOR.

« Que faut-il... »

VALÈRE.

Je bénis le sort et ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR.

« Que faut-il à la nature humaine ?
« Moins on a de richesse, et moins on a de peine.
« C'est posséder les biens que savoir s'en passer. »
Que ce mot est bien dit ! et que c'est bien penser !
Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme.
Était-il de Paris ?

VALÈRE.

Non, il était de Rome.
Dix fois à carte triple être pris le premier !

HECTOR.

Ah ! monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

VALÈRE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre :
J'ai cent moyens tout près pour m'empêcher de vivre,
La rivière, le feu, le poison, et le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, monsieur, chanter un petit air?
Votre maître à chanter est ici : la musique
Peut-être calmerait cette humeur frénétique.

VALÈRE.

Que je chante !

HECTOR.

Monsieur...

VALÈRE.

Que je chante, bourreau !
Je veux me poignarder; la vie est un fardeau
Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
Qu'un joueur est heureux ! sa poche est un trésor;
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or,
Disiez-vous.

VALÈRE.

Ah ! je sens redoubler ma colère.

HECTOR.

Monsieur, contraignez-vous, j'aperçois votre père.

SCÈNE XIV

GÉRONTE, VALÈRE, HECTOR.

GÉRONTE.

Pour quel sujet, mon fils, criez-vous donc si fort?
(*à Hector.*)
Est-ce toi, malheureux, qui causes ce transport ?

VALÈRE.

Non pas, monsieur.

HECTOR, *à Géronte.*

Ce sont des vapeurs de morale
Qui nous vont à la tête, et que Sénèque exhale.

GÉRONTE.

Qu'est-ce à dire Sénèque ?

HECTOR.

Oui, monsieur : maintenant

Que nous ne jouons plus, notre unique ascendant
C'est la philosophie, et voilà notre livre;
C'est Sénèque.

GÉRONTE.

Tant mieux : il apprend à bien vivre.
Son livre est admirable et plein d'instructions,
Et rend l'homme brutal maître des passions.

HECTOR.

Ah! si vous aviez lu son traité des richesses,
Et le mépris qu'on doit faire de ses maîtresses;
Comme la femme ici n'est qu'un vrai rémora,
Et que, lorsqu'on y touche... on en demeure là...
Qu'on gagne quand on perd... que l'amour dans [nos âmes...
Ah! que ce livre-là connaissait bien les femmes!

GÉRONTE.

Hector en peu de temps est devenu docteur.

HECTOR.

Oui, monsieur, je saurai tout Sénèque par cœur.

GÉRONTE, *à Valère.*

Je vous cherche en ces lieux avec impatience,
Pour vous dire, mon fils, que votre hymen s'avance.
Je quitte le notaire, et j'ai vu les parents,
Qui, d'une et d'autre part, me paraissent contents.
Vous avez vu, je crois, Angélique? et j'espère
Que son consentement...

VALÈRE.

Non, pas encor, mon père.
Certaine affaire m'a...

GÉRONTE.

Vraiment, pour un amant,
Vous faites voir, mon fils, bien peu d'empressement.
Courez-y : dites-lui que ma joie est extrême;
Que, charme de ce nœud, dans peu j'irai moi-même
Lui faire compliment, et l'embrasser...

HECTOR, *à Géronte.*

Tout doux!
Monsieur fera cela tout aussi bien que vous.

VALÈRE, *à Géronte.*

Pénétré des bontés de celui qui m'envoie,
Je vais de cet emploi m'acquitter avec joie.

SCÈNE XV

GÉRONTE, HECTOR.

HECTOR.

Il vous plaira toujours d'être mémoratif
D'un papier que tantôt, d'un air rébarbatif,
Et même avec scandale...

GÉRONTE.

Oui-da! laisse-moi faire.
Le mariage fait, nous verrons cette affaire.

HECTOR.

J'irai donc, sur ce pied, vous visiter demain.

SCÈNE XVI

GÉRONTE, *seul.*

Grâces au ciel, mon fils est dans le bon chemin;
Par mes soins paternels il surmonte la pente
Où l'entraînait du jeu la passion ardente.
Ah! qu'un père est heureux, qui voit en un moment
Un cher fils revenir de son égarement!

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

DORANTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

DORANTE.

Hé! madame, cessez d'éviter ma présence.
Je ne viens point, armé contre votre inconstance,
Faire éclater ici mes sentiments jaloux,
Ni par des mots piquants exhaler mon courroux.
Plus que vous ne pensez, mon cœur vous justifie.
Votre légèreté veut que je vous oublie :
Mais, loin de condamner votre cœur inconstant,
Je suis assez vengé si j'en puis faire autant.

ANGÉLIQUE.

Que votre emportement en reproches éclate;
Je mérite les noms de volage, d'ingrate.
Mais enfin de l'amour l'impérieuse loi
A l'hymen que je crains m'entraîne malgré moi :
J'en prévois les dangers; mais un sort tyrannique...

DORANTE.

Votre cœur est hardi, généreux, héroïque :
Vous voyez devant vous un abîme s'ouvrir,
Et vous ne laissez pas, madame, d'y courir.

NÉRINE.

Quand j'en devrais mourir, je ne puis plus me taire.
Je vous empêcherai de terminer l'affaire :
Ou si dans cet amour votre cœur engagé
Persiste en ses desseins, donnez-moi mon congé.
Je suis fille d'honneur; je ne veux point qu'on dise
Que vous ayez sous moi fait pareille sottise.
Valère est un indigne; et, malgré son serment,
Vous voyez tous les jours qu'il joue impunément.

ANGÉLIQUE.

En faveur de mon faible il faut lui faire grâce :
De la fureur du jeu veux-tu qu'il se défasse,
Hélas! quand je ne puis me défaire aujourd'hui
Du lâche attachement que mon cœur a pour lui?

DORANTE.

Ces feux sont trop charmants pour vouloir les [éteindre.
Je ne suis point, madame, ici pour vous contraindre.
Mon neveu vous épouse; et je viens seulement
Donner à votre hymen un plein consentement.

SCÈNE II

MADAME LA RESSOURCE, ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

Madame la Ressource ici ! Qu'y viens-tu faire ?

MADAME LA RESSOURCE.

Je cherche un cavalier pour finir une affaire...
On tâche, autant qu'on peut, dans son petit trafic,
A gagner ses dépens en servant le public.

ANGÉLIQUE.

Cette Nérine-là connaît toute la France.

NÉRINE.

Pour vivre, il faut avoir plus d'une connaissance.
C'est une illustre au moins, et qui sait en secret
Couler adroitement un amoureux poulet :
Habile en tous métiers, intrigante parfaite ;
Qui prête, vend, revend, brocante, troque, achète,
Met à perfection un hymen ébauché,
Vend son argent bien cher, marie à bon marché.

MADAME LA RESSOURCE.

Votre bonté pour moi toujours se renouvelle :
Vous avez si bon cœur...

NÉRINE.

Il fait bon avec elle,
Je vous en avertis. En bijoux et brillants,
En poche elle a toujours plus de vingt mille francs.

DORANTE, *à madame la Ressource.*

Mais ne craignez-vous point qu'un soir dans le si-
[lence...

NÉRINE.

Bon, bon ! tous les filous sont de sa connaissance.

MADAME LA RESSOURCE.

Nérine rit toujours.

NÉRINE, *à madame la Ressource.*

Montrez-nous votre écrin.

MADAME LA RESSOURCE.

Volontiers. J'ai toujours quelque hasard en main.
Regardez ce brillant, je vais en faire affaire
Avec et par-devant un conseiller-notaire.
Pour certaine chanteuse on dit qu'il en tient là.

NÉRINE.

Le drôle veut passer quelque acte à l'Opéra.

SCÈNE III

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE, MADAME LA RESSOURCE.

NÉRINE.

Mais voici la comtesse.

MADAME LA RESSOURCE.

On m'attend ; je vous quitte.

NÉRINE.

Non, non ; sur vos bijoux j'ai des droits de visite.

LA COMTESSE, *à Angélique.*

Votre choix est-il fait ? Peut-on enfin savoir
A qui vous prétendez vous marier ce soir ?

ANGÉLIQUE.

Oui, ma sœur, il est fait ; et ce choix doit vous plaire,
Puisque avant moi pour vous vous avez su le faire.

LA COMTESSE.

Apparemment monsieur est ce mortel heureux,
Ce fidèle aspirant dont vous comblez les vœux ?

DORANTE.

A ce bonheur charmant je n'ose pas prétendre.
Si madame eût gardé son cœur pour le plus tendre,
Plus que tout autre amant j'aurais pu l'espérer.

LA COMTESSE.

La perte n'est pas grande et se peut réparer.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, DORANTE, MADAME LA RESSOURCE, NÉRINE.

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Charmé de vos beautés, je viens enfin, madame,
Ici mettre à vos pieds et mon corps et mon âme.
Vous serez, par ma foi, marquise cette fois ;
Et j'ai sur vous enfin laissé tomber mon choix.

MADAME LA RESSOURCE, *à part.*

Cet homme m'est connu.

LA COMTESSE.

Monsieur, je suis ravie
De m'unir avec vous le reste de ma vie.
Vous êtes gentilhomme, et cela me suffit.

LE MARQUIS.

Je le suis du déluge.

MADAME LA RESSOURCE, *à part.*

Oui, c'est lui qui le dit.

LE MARQUIS.

En faisant avec moi cette heureuse alliance,
Vous pourrez vous vanter que gentilhomme en
Ne tirera de vous, si vous me l'ordonnez, [France
Des enfants de tout point mieux conditionnés.
Vous verrez si je mens.

(*apercevant madame la Ressource.*)

Ah! vous voilà, madame !

(*à la comtesse.*)

Et que faites-vous donc ici de cette femme ?

NÉRINE, *au marquis.*

Vous la connaissez ?

LE MARQUIS.

Moi ? je ne sais ce que c'est.

MADAME LA RESSOURCE, *au marquis.*

Ah ! je vous connais trop, moi, pour mon intérêt.
Quand vous résoudrez-vous, monsieur le gentil-
[homme
Fait du temps du déluge, à me payer ma somme,
Mes quatre cents écus prêtés depuis depuis cinq
[ans ?

LE MARQUIS.

Pour me les demander vous prenez bien le temps.

MADAME LA RESSOURCE.

Je veux, aux yeux de tous, vous en faire avanie,
A toute heure, en tous lieux.

LE MARQUIS.

Hé! vous rêvez, ma mie.

MADAME LA RESSOURCE.

Voici le grand merci d'obliger des ingrats.
Après l'avoir tiré d'un aussi vilain pas...
Baste...

LA COMTESSE, *à madame la Ressource.*

Parlez, parlez.

MADAME LA RESSOURCE.

Non, non; il est trop rude
D'aller de ses parents montrer la turpitude.

LA COMTESSE.

Comment donc?

LE MARQUIS, *à part.*

Ah! je grille.

MADAME LA RESSOURCE.

Au Châtelet, sans moi,
On le verrait encor vivre aux dépens du roi.

NÉRINE.

Quoi! monsieur le marquis...

MADAME LA RESSOURCE.

Lui, marquis! c'est l'Épine.
Je suis marquise donc, moi qui suis sa cousine?
Son père était huissier à verge dans le Mans.

LE MARQUIS.

(*à part.*)

Vous en avez menti. Maugrebleu des parents!

MADAME LA RESSOURCE.

Mon oncle n'était pas huissier? Qu'il t'en souvienne.

LE MARQUIS.

Son nom était connu dans le haut et bas Maine.

NÉRINE.

Votre père était donc un marquis exploitant?

ANGÉLIQUE.

Vous aviez là, ma sœur, un fort illustre amant.

MADAME LA RESSOURCE.

C'est moi qui l'ai nourri quatre mois sans reproche,
Quand il vint à Paris en guêtres par le coche.

LE MARQUIS.

D'accord, puisqu'on le sait, mon père était huissier,
Mais huissier à cheval; c'est comme chevalier.
Cela n'empêche pas que dans ce jour, madame,
Nous ne mettions à fin une si belle flamme:
Jamais ce feu pour vous ne fut si violent;
Et jamais tant d'appas...

LA COMTESSE.

Taisez-vous, insolent.

LE MARQUIS.

Insolent? moi qui dois honorer votre couche,
Et par qui vous devez quelque jour faire souche!

LA COMTESSE.

Sors d'ici, malheureux; porte ailleurs ton amour.

LE MARQUIS.

Oui! l'on agit de même avec les gens de cour!
On reconnaît si mal le rang et le mérite!
J'en suis, parbleu, ravi. Pour le coup je vous quitte.
J'ai, pour briller ailleurs, mille talents acquis;
Je vais m'en consoler. Allons, saute, marquis.
(*Il sort.*)

SCÈNE V

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE, MADAME LA RESSOURCE.

LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir, ma sœur, et je vous laisse.
Avec qui vous voudrez finissez de tendresse;
Coupez, taillez, rognez, je m'en lave les mains.
Désormais, pour toujours, je renonce aux humains.

SCÈNE VI

DORANTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE, MADAME LA RESSOURCE.

DORANTE.

Ils prennent leur parti.

MADAME LA RESSOURCE.

La rencontre est plaisante!
Je l'ai démarquisé bien loin de son attente:
J'en voudrais faire autant à tous les faux marquis.

NÉRINE.

Vous auriez, par ma foi, bien à faire à Paris.
Il est tant de traitants qu'on voit, depuis la guerre,
En modernes seigneurs sortir de dessous terre,
Qu'on ne s'étonne plus qu'un laquais, un pied-plat,
De sa vieille mandille achète un marquisat.

ANGÉLIQUE, *à madame la Ressource.*

Vous avez découvert ici bien du mystère.

MADAME LA RESSOURCE.

De quoi s'avise-t-il de me rompre en visière?
Mais, aux grands mouvements qu'en ce lieu je puis
Madame se marie. [voir,

NÉRINE.

Oui, vraiment, dès ce soir.

MADAME LA RESSOURCE, *fouillant dans sa poche.*

J'en ai bien de la joie. Il faut que je lui montre
Deux pendants de brillants que j'ai là de rencontre.
J'en ferai bon marché. Je crois que les voilà;
Ils sont des plus parfaits. Non, ce n'est pas cela;
C'est un portrait de prix, mais il n'est pas à vendre.

NÉRINE.

Faites-le voir.

MADAME LA RESSOURCE.

Non, non; on doit me le reprendre.

NÉRINE, *le lui arrachant.*

Oh! je suis curieuse; il faut me montrer tout.
Que les brillants sont gros! ils sont fort de mon [goût.
Mais que vois-je, grands dieux! Quelle surprise [extrême!
Aurais-je la berlue? Eh! ma foi, c'est lui-même.
Ah!...

(*Elle fait un grand cri.*)

ANGÉLIQUE.

Qu'as tu donc, Nérine? et te trouves-tu mal?

NÉRINE.

Votre portrait, madame, en propre original.

ANGÉLIQUE.

Mon portrait! Es-tu folle?

NÉRINE, *pleurant.*

Ah! ma pauvre maîtresse,
Faut-il vous voir ainsi durement mise en presse!

MADAME LA RESSOURCE.

Que veut dire ceci?

ANGÉLIQUE, *à Nérine.*

Tu te trompes. Vois mieux.

NÉRINE.

Regardez donc vous-même, et voyez par vos yeux.

ANGÉLIQUE.

Tu ne te trompes point, Nérine; c'est lui-même;
C'est mon portrait, hélas! qu'en mon ardeur ex-
[trême
Je viens de lui donner pour prix de ses amours,
Et qu'il m'avait juré de conserver toujours.

MADAME LA RESSOURCE.

Votre portrait! Il est à moi, sans vous déplaire;
Et j'ai prêté dessus mille écus à Valère.

ANGÉLIQUE.

Juste ciel!

NÉRINE.

Le fripon!

DORANTE, *prenant le portrait.*

Je veux aussi le voir.

MADAME LA RESSOURCE.

Ce portrait m'appartient, et je prétends l'avoir.

DORANTE, *à madame la Ressource.*

Laissez-moi le garder un moment, je vous prie:
C'est la seule faveur qu'on m'ait faite en ma vie.

ANGÉLIQUE.

C'en est fait: pour jamais je le veux oublier.

NÉRINE, *à Angélique.*

S'il met votre portrait ainsi chez l'usurier,
Étant encore amant, il vous vendra, madame,
A beaux deniers comptants, quand vous serez sa
Mais le voici qui vient, [femme.

(*à madame la Ressource.*)

A trois ou quatre pas,
De grâce, éloignez-vous, et ne vous montrez pas.

MADAME LA RESSOURCE.

Mais pourquoi...

DORANTE.

Du portrait ne soyez plus en peine.

MADAME LA RESSOURCE, *se retirant au fond de la scène.*

Lorsque je le verrai, j'en serai plus certaine.

SCÈNE VII

VALÈRE, ANGÉLIQUE, DORANTE, HECTOR, NÉRINE, MADAME LA RESSOURCE *au fond du théâtre.*

VALÈRE.

Quel bonheur est le mien! Enfin voici le jour,
Madame, où je dois voir triompher mon amour.
Mon cœur tout pénétré... Mais, ciel! quelle tristesse,
Nérine, a pu saisir ta charmante maîtresse?
Est-ce ainsi que tantôt...

NÉRINE.

Bon! ne savez-vous pas?
Les filles sont, monsieur, tantôt haut, tantôt bas.

VALÈRE.

Hé quoi! changer si tôt!

ANGÉLIQUE.

Ne craignez point, Valère,
Les funestes retours de mon humeur légère:
Le portrait dont ma main vous a fait possesseur
Vous est un sûr garant que vous avez mon cœur.

VALÈRE.

Que ce tendre discours me charme et me rassure!

NÉRINE, *à part.*

Tu ne seras heureux, par ma foi, qu'en peinture.

ANGÉLIQUE.

Quiconque a mon portrait, sans crainte de rival,
Doit avec la copie avoir l'original.

VALÈRE.

Madame, en ce moment, que mon âme est contente!

ANGÉLIQUE.

Ne consentez-vous pas à ce parti, Dorante?

DORANTE.

Je veux ce qu'il vous plaît: vos ordres sont pour
Les décrets respectés d'une suprême loi. [moi
Votre bouche, madame, a prononcé sans feindre;
Et mon cœur subira votre arrêt sans se plaindre.

HECTOR, *bas à Valère.*

De l'arrêt tout du long il va payer les frais.

ANGÉLIQUE.

Valère, vous voyez pour vous ce que je fais.

VALÈRE.

Jamais tant de bontés...

ANGÉLIQUE.

Montrez donc, sans attendre,
Le portrait que de moi vous avez voulu prendre;
Et que votre rival sache à quoi s'en tenir.

VALÈRE, *fouillant dans sa poche.*

Soit... Mais permettez-moi de vous désobéir.
C'est mon oncle: en voyant de votre amour ce gage,
Il jouerait, à vos yeux, un mauvais personnage.
Vous savez bien qui l'a.

ANGÉLIQUE.

Vous pouvez le montrer.
Il verra mon portrait sans se désespérer.

DORANTE.

Madame au plus heureux accordant la victoire,
Le triomphe est trop beau pour n'en pas faire gloire.

VALÈRE, *fouillant toujours dans sa poche.*

Puisque vous le voulez, il faut vous le chercher:
Mais je n'aurai du moins rien à me reprocher.
Vous voulez un témoin, il faut vous satisfaire.

HECTOR, *apercevant madame la Ressource.*

Ah! nous sommes perdus! j'aperçois l'usurière.

VALÈRE.

C'est votre faute, si...

(*à Hector.*)

Qu'as-tu fait du portrait?

Digitized by Google

HECTOR.

Du portrait ?

VALÈRE.

Oui, marand; parle, qu'en as-tu fait?

HECTOR, *tendant la main par derrière, dit bas à madame la Ressource.*

Madame la Ressource, un moment, sans paraître,
Prêtez-nous notre gage.

VALÈRE.

Ah! chien! ah! double traître!
Tu l'as perdu.

HECTOR.

Monsieur...

VALÈRE, *mettant l'épée à la main.*

Il faut que ton trépas...

HECTOR, *à genoux.*

Ah! monsieur, arrêtez, et ne me tuez pas!
Voyant dans ce portrait madame si jolie,
Je l'ai mis chez un peintre; il m'en fait la copie.

VALÈRE.

Tu l'as mis chez un peintre!

HECTOR.

Oui, monsieur.

VALÈRE.

Ah! marand!
Va, cours me le chercher, et reviens au plus tôt.

DORANTE, *montrant le portrait.*

Epargnez-lui ces pas. Il n'est plus temps de feindre.
Le voici.

HECTOR, *à part.*

Nous voilà bien achevés de peindre!
Ah! carogne!

VALÈRE, *à Angélique.*

Le peintre...

ANGÉLIQUE, *à Valère.*

Avec de vains détours,
Ingrat, ne croyez pas qu'on m'abuse toujours.

VALÈRE.

Madame, en vérité, de telles épithètes
Ne me vont point du tout.

ANGÉLIQUE.

Perfide que vous êtes!
Ce portrait, que tantôt je vous avais donné
Pour le gage d'un cœur le plus passionné,
Malgré tous vos serments, parjure, à la même heure,
Vous l'avez mis en gage!

VALÈRE.

Ah! qu'à vos yeux je meure...

ANGÉLIQUE.

Ah! cessez de vouloir plus longtemps m'outrager,
Cœur lâche.

HECTOR, *bas à Valère.*

Nous devions tantôt le dégager;
Et, contre mon avis, vous avez fait la chose.

MADAME LA RESSOURCE.

De tous vos débats, moi, je ne suis point la cause;
Et je prétends avoir mon portrait, s'il vous plaît.

DORANTE.

Laissez-le-moi garder; j'en paierai l'intérêt
Si fort qu'il vous plaira.

SCÈNE VIII

GERONTE, ANGÉLIQUE, VALÈRE, DORANTE, NÉRINE, MADAME LA RESSOURCE, HECTOR.

GÉRONTE, *à Angélique.*

Que mon âme est ravie
De voir qu'avec mon fils un tendre hymen vous lie!
J'attends depuis longtemps ce fortuné moment.

NÉRINE.

Son cœur ressent, je crois, le même empressement.

GÉRONTE.

De vous trouver ici je suis ravi, mon frère.
Vous prenez, croyez-moi, comme il faut cette affaire;
Et l'hymen de madame, à vous en parler net,
N'était, en vérité, point du tout votre fait.

DORANTE.

Il est vrai.

GÉRONTE, *à Angélique.*

Le notaire en ce lieu va se rendre;
Avec lui nous prendrons le parti qu'il faut prendre.

NÉRINE.

Oh! par ma foi, monsieur, vous ne prendrez qu'un [rat;
Et le notaire peut remporter son contrat.

GÉRONTE.

Comment donc?

ANGÉLIQUE.

Autrefois mon cœur eut la faiblesse
De rendre à votre fils tendresse pour tendresse;
Mais la fureur du jeu dont il est possédé,
Pour mon portrait enfin son lâche procédé,
Me font ouvrir les yeux; et, contre mon attente,
En ce moment, monsieur, je me donne à Dorante.
(*à Dorante.*)
Acceptez-vous ma main?

DORANTE.

Ah! je suis trop heureux
Que vous vouliez encor...

GÉRONTE, *à Hector.*

Parle, toi, si tu veux,
Explique ce mystère.

HECTOR.

Oh! par ma foi, je n'ose;
Ce récit est trop triste en vers ainsi qu'en prose.

GÉRONTE.

Parle donc.

HECTOR.

Pour avoir mis, sans réflexion,
Le portrait de madame une heure en pension
(*montrant madame la Ressource.*)
Chez cette chienne-là, que Lucifer confonde,
On nous donne un congé le plus cruel du monde.

Digitized by Google

GÉRONTE.

Sans vouloir davantage ici l'interroger,
Sa folle passion m'en fait assez juger.
J'ai peine à retenir le courroux qui m'agite.
Fils indigne de moi, va, je te déshérite;
Je ne veux plus te voir, après cette action,
Et te donne cent fois ma malédiction.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX

ANGÉLIQUE, VALÈRE, DORANTE, NÉRINE, MADAME LA RESSOURCE, HECTOR.

HECTOR.

Le beau présent de noce!

ANGÉLIQUE, *à Valère, donnant la main à Dorante.*

A jamais je vous laisse.
Si vous êtes heureux au jeu comme en maîtresse,
Et si vous conservez aussi mal ses présents,
Vous ne ferez, je crois, fortune de longtemps.

MADAME LA RESSOURCE, *à Dorante.*

Et mon portrait, monsieur, vous plaît-il me le ren-
[dre?

DORANTE.

Vous n'aurez rien perdu dans ces lieux pour attendre,
Ni toi, Nérine, aussi. Suivez-moi toutes deux.
(*à Valère.*)
Quelque autre fois, monsieur, vous serez plus heu-
[reux.

(*Il sort.*)

SCÈNE X

MADAME LA RESSOURCE, VALÈRE, NÉRINE, HECTOR.

MADAME LA RESSOURCE, *faisant la révérence à Valère.*

En toute occasion soyez sûr de mon zèle.

(*Elle sort.*)

HECTOR, *à madame la Ressource.*

Adieu, tison d'enfer, fesse-mathieu femelle.

SCÈNE XI

NÉRINE, VALÈRE, HECTOR.

NÉRINE, *à Valère.*

Grâce au ciel, ma maîtresse a tiré son enjeu.
Vous épouser, monsieur, c'était jouer gros jeu.

(*Elle sort en lui faisant la révérence.*)

SCÈNE XII

VALÈRE, HECTOR.

(*Hector fait la révérence à son maître, et va pour sortir.*)

HECTOR.

Où vas-tu donc?

HECTOR.

Je vais à la bibliothèque
Prendre un livre, et vous lire un traité de Sénèque.

VALÈRE.

Va, va, consolons-nous, Hector : et quelque jour
Le jeu m'acquittera des pertes de l'amour.

FIN DU JOUEUR.

Digitized by Google

LE DISTRAIT

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 2 DÉCEMBRE 1697

PERSONNAGES.

LÉANDRE, distrait.
CLARICE, amante de Léandre.
MADAME GROGNAC.
ISABELLE, fille de madame Grognac.
LE CHEVALIER, frère de Clarice et amant d'Isabelle.

PERSONNAGES.

VALÈRE, oncle de Clarice et du chevalier.
LISETTE, servante d'Isabelle.
CARLIN, valet de Léandre.
UN LAQUAIS.

La scène est à Paris, dans une maison commune.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

VALERE, MADAME GROGNAC.

VALÈRE.

Quoi! toujours opposée à toute une famille?

MADAME GROGNAC.

Oui.

VALÈRE.

Vous ne voulez point marier votre fille?

MADAME GROGNAC.

Non.

VALÈRE.

Quand on vous en parle, on vous met en courroux.

MADAME GROGNAC.

Oui.

VALÈRE.

Vous ne prendrez point des sentiments plus doux?

MADAME GROGNAC.

Non.

VALÈRE.

Fort bien! Non, oui, non : beau discours! Vos [répliques
Me paraissent, pour moi, tout à fait laconiques.
Mais, pour mieux raisonner avec vous là-dessus,
Et pour rendre un moment le discours plus diffus,
Dites-moi, s'il vous plaît, la véritable cause
Qui vous fait rejeter les partis qu'on propose.
Ce fameux partisan, par exemple, pourquoi...

MADAME GROGNAC.

Hé, fi, monsieur! fi donc! vous radotez, je crois :
Il est trop riche.

VALÈRE.

Ah! ah! nouvelle est la maxime.

MADAME GROGNAC.

Gagne-t-on en cinq ans un million sans crime?
Je hais ces fort-vêtus qui, malgré tout leur bien,
Sont un jour quelque chose et le lendemain rien.

VALÈRE.

Et ce jeune marquis, cet homme d'importance?
Vous ne lui pouvez pas reprocher sa naissance :
Il a les airs de cour, parle haut, chante, rit;
Il est bien fait; il a du cœur et de l'esprit.

MADAME GROGNAC.

Il est trop gueux.

VALÈRE.

Fort bien! La réponse est honnête;
Et vous avez toujours quelque défaite prête.
Il s'offre deux partis, vous les chassez tous deux :
Le premier est trop riche, et le second trop gueux.
Dans vos brusques humeurs je ne puis vous com- [prendre.
Comment prétendez-vous que soit fait votre gen- [dre?

MADAME GROGNAC.

Je prétends qu'il soit fait comme on n'en trouve point;
Qu'il soit posé, discret, accompli de tout point;
Qu'il ait, avec du bien, une honnête naissance;
Qu'il ne fasse point voir ces traits de pétulance,
Ces actions de fou, ces airs évaporés,
Dignes productions des cerveaux mal timbrés;
Qu'il ait auprès du sexe un peu de politesse;
Qu'il mêle à ses discours certain air de sagesse;
Qu'il ne soit point enfin, pour tout dire de lui,
Comme les jeunes gens que je vois aujourd'hui.

VALÈRE.

Cet homme à rencontrer sera très-difficile;
Et, si vous le trouvez, je vous tiens fort habile.
Vous nous en faites voir un rare et beau portrait :
Et si vous ne voulez de gendre qu'ainsi fait,
Quoique Isabelle soit et riche et de famille,
Elle court grand hasard de vivre et mourir fille.

MADAME GROGNAC.

Non : Léandre est l'époux que je veux lui donner.

VALÈRE.

Léandre!

MADAME GROGNAC.

Ce parti semble vous étonner!
Mais c'est un fait, monsieur, dont peu je me soucie;
Et je le trouve, moi, selon ma fantaisie.
Je sais bien qu'à parler de lui sans passion,
Il est particulier en sa distraction;
Il répond rarement à ce qu'on lui propose;
On ne le voit jamais à lui dans nulle chose:
Mais ce n'est pas un crime enfin d'être ainsi fait.
On peut être, à mon sens, homme sage et distrait.

VALÈRE.

Je croyais, à parler aussi sans artifice,
Qu'il avait quelque goût pour ma nièce Clarice.

MADAME GROGNAC.

Oh! bien, je vous apprends que vous vous abusiez.
Et, pour vous détromper, il faut que vous sachiez
Que je suis dès longtemps liée à sa famille;
Et que, pour m'engager à lui donner ma fille,
L'oncle dont il attend sa fortune et son bien
D'un dédit mutuel cimenta ce lien.
Léandre est allé voir cet oncle à l'agonie,
Et j'attends son retour pour la cérémonie.
Si je n'avais eu vue un tel engagement,
Il n'aurait pas chez moi pris un appartement.
Vous qui logez céans avecque votre nièce,
Vous êtes tous les jours témoin de sa tendresse.

VALÈRE.

Mais m'assurerez-vous que Léandre, en son cœur,
Malgré votre dédit, n'ait point une autre ardeur;
Et que, d'une autre part, votre fille Isabelle
A vos intentions n'ait pas un cœur rebelle?

MADAME GROGNAC.

Léandre aime ma fille; et ma fille fera,
Lorsque j'aurai parlé, tout ce qu'il me plaira.
C'est une fille simple à mes désirs sujette:
Et je voudrais bien voir qu'elle eût quelque amou-
[rette!

VALÈRE.

Il faut que sur ce point nous la fassions parler;
Son cœur s'expliquera sans rien dissimuler.

MADAME GROGNAC.

D'accord. Lisette! holà! Lisette! De la vie
On ne vit dans Paris femme si mal servie.
Lisette!

SCÈNE II

LISETTE, MADAME GROGNAC, VALERE.

LISETTE.

Eh bien, Lisette! Est-ce fait? Me voilà.

MADAME GROGNAC.

Que fait ma fille?

LISETTE.

Quoi! ce n'est que pour cela?
Vous avez bonne voix. Quel bruit! A vous entendre,
J'ai cru qu'à la maison le feu venait de prendre.

MADAME GROGNAC.

Vous plairait-il vous taire, et finir vos discours?

LISETTE.

Oh! vous grondez sans cesse.

MADAME GROGNAC.

Et vous parlez toujours.
Répondez seulement à ce que l'on souhaite.
Que fait ma fille?

LISETTE.

Elle est, madame, à sa toilette.

MADAME GROGNAC.

Toujours à sa toilette, et devant un miroir!
Voilà tout son emploi du matin jusqu'au soir.

LISETTE.

Vous parlez bien à l'aise, avec votre censure.
Il m'a fallu trois fois réformer sa coiffure.
Nous avons toutes deux enragé tout le jour
Contre un maudit crochet qui prenait mal son tour.

MADAME GROGNAC.

Belle occupation, vraiment! Qu'elle descende.
Dites-lui de ma part qu'ici je la demande.

LISETTE.

Je vais vous l'amener.

SCÈNE III

VALÈRE, MADAME GROGNAC.

VALÈRE.

N'allez pas la gronder,
Ni par votre air sévère ici l'intimider.

MADAME GROGNAC.

Mon Dieu! je sais assez comme il faut se conduire,
Et je ne dirai rien que ce qu'il faudra dire.
La voilà. Vous verrez quels sont ses sentiments.

SCÈNE IV

ISABELLE, LISETTE, MADAME GROGNAC, VALERE.

MADAME GROGNAC, *à Isabelle.*

Venez, mademoiselle, et saluez les gens.

(*Isabelle fait la révérence.*)

Plus bas; encor plus bas. O ciel! quelle ignorance!
Ne savoir pas encor faire la révérence,
Depuis trois ans et plus qu'elle apprend à danser!

LISETTE.

Son maître tous les jours vient pourtant l'exercer:
Mais que peut-on apprendre en trois ans?

MADAME GROGNAC, *à Lisette.*

A se taire.

LISETTE, *bas.*

Elle a bien aujourd'hui l'esprit atrabilaire.
(*haut.*)
Nous attendons encore un maître italien,
Qui doit venir tantôt.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

LE DISTRAIT

LEANDRE

Quelle heure est-il ?

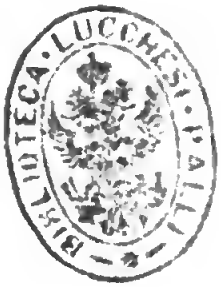
CARLIN

Il est six heures et demie

LEANDRE

Fort bien. Qui te l'a dit ?

Digitized by Google



Digitized by Google

MADAME GROGNAC, *à Lisette.*

Je vous le défends bien.
Je ne veux point chez moi gens de cette séquelle :
Ce sont courtiers d'amour pour une demoiselle.
(à Isabelle.)
Levez la tête. Encor. Soyez droite. Approchez.
Faut-il tendre toujours le dos quand vous marchez?
Présentez mieux la gorge, et baissez cette épaule.

LISETTE, *à part.*

C'est du soir au matin un éternel contrôle.

MADAME GROGNAC, *à Isabelle.*

Avancez, s'il vous plaît, et répondez à tout.
Parlez. Le mariage est-il de votre goût?
(Isabelle rit.)

VALÈRE.

Elle rit. Bon, tant mieux; j'en tire un bon augure.

LISETTE.

Voilà ce qui s'appelle un ris d'après nature.

MADAME GROGNAC, *à Isabelle.*

Quoi! vous avez le front de rire, et devant nous!
Vous ne rougissez pas quand on parle d'époux!

ISABELLE.

J'ignorais qu'une fille, au mot de mariage,
D'une prompte rougeur dût couvrir son visage.
Je dois vous obéir; et, quand je l'entendrai,
Puisque vous le voulez, d'abord je rougirai.

LISETTE, *à part.*

Quel heureux naturel!

MADAME GROGNAC.

Les époux sont bizarres,
Brutaux, capricieux, impérieux, avares :
On devrait s'en passer, si l'on avait bon sens.

ISABELLE.

N'étaient-ils pas ainsi tous faits de votre temps?
Vous n'avez pas laissé dans prendre un, étant fille.

MADAME GROGNAC.

Vous êtes dans l'erreur. Rodillard de Choupille,
Noble au bec de corbin, grand gruyer de Berri,
Et qui fut votre père, étant bien mon mari,
M'enleva malgré moi; sans cela, de ma vie,
De me donner un maître il ne m'eût pris envie.

LISETTE.

La même chose un jour pourra nous arriver.

ISABELLE.

On ne fait donc point mal à se faire enlever?

MADAME GROGNAC.

Eh bien! vit-on jamais un esprit plus reptile?
Puis-je avoir jamais fait une telle imbécile?
C'est une grosse bête, et qui n'est propre à rien.

LISETTE, *à part.*

Elle est bien votre fille et vous ressemble bien.

MADAME GROGNAC, *à Lisette.*

Eah! plaît-il?

LISETTE.

Vous m'avez ordonné le silence.

MADAME GROGNAC.

Vous pourriez à la fin lasser ma patience.

VALÈRE, *à madame Grognac.*

Je veux plus doucement la sonder sur ce point.
(à Isabelle.)
Voulez-vous un mari?

ISABELLE.

Je n'en demande point :
Mais, s'il s'en rencontrait quelqu'un qui pût me plaire,
Je pourrais l'accepter, ainsi qu'a fait ma mère.

MADAME GROGNAC, *à Isabelle.*

Comment donc?

VALÈRE, *à madame Grognac.*

Avec elle agissons sans aigreur.
(à Isabelle.)
Çà, dites-moi, quelqu'un vous tiendrait-il au cœur?

ISABELLE.

Ah!

LISETTE, *à Isabelle.*

Bon! courage!

VALÈRE, *à Isabelle.*

Allons, parlez-nous sans rien craindre.

ISABELLE.

Je sens, lorsque je vois un petit homme à peindre...

VALÈRE.

Eh bien donc?

ISABELLE.

Je sens là je ne sais quoi qui plaît;
Mais je ne saurais bien vous dire ce que c'est.

LISETTE.

Oh! je le sais bien, moi : c'est l'amour qui murmure.

MADAME GROGNAC, *à Isabelle.*

J'apprends avec plaisir une telle aventure.
Et quel est, s'il vous plaît, ce jeune adolescent
Qui vous fait ressentir ce mouvement naissant?

ISABELLE.

Ah! si vous le voyiez, vous l'aimeriez vous-même.
Il me dit tous les jours qu'il m'estime, qu'il m'aime;
Il pleure quand il veut. Tu sais comme il est fait,
Lisette; et tu nous peux en faire le portrait.

LISETTE.

C'est un petit jeune homme à quatre pieds de terre,
Homme de qualité, qui revient de la guerre;
Qu'on voit toujours sautant, dansant, gesticulant;
Qui vous parle en sifflant, et qui siffle en parlant;
Se peigne, chante, rit, se promène, s'agite :
Qui décide toujours pour son propre mérite;
Qui près du sexe encor vit assez sans façon.

VALÈRE.

Mais, c'est le chevalier.

LISETTE.

Vous avez dit son nom.

MADAME GROGNAC.

Qui? Ce fou?

VALÈRE.

S'il n'a pas le bonheur de vous plaire,
Songez qu'il m'appartient. C'est un jeune homme à faire :
Il a de la valeur; il est bien à la cour.

MADAME GROGNAC.

Qu'il s'y tienne.

VALÈRE.

Il sera très-riche quelque jour!
Il peut lui convenir de bien, d'esprit, et d'âge.

ISABELLE.

Il est tout fait pour moi, l'on ne peut davantage.

MADAME GROGNAC.

De quel front, s'il vous plaît, sans mon consentement,
Osez-vous bien penser à quelque attachement?
Vous êtes bien hardie et bien impertinente!

VALÈRE.

L'amour du chevalier pourrait être innocente.

MADAME GROGNAC.

L'amour du chevalier n'est point du tout mon fait.
J'ai fait, pour son mari, choix d'un autre sujet :
Le dédit pour Léandre en est une assurance.
Que votre chevalier cherche une autre alliance :
Je ne l'ai jamais vu, mais on m'en a parlé
Comme d'un petit fat et d'un écervelé;
Et je vous défends, moi, de le voir de la vie.

ISABELLE.

Je ne le verrai point, vous serez obéie;
Mes yeux trop curieux n'iront point le chercher :
Mais lui, s'il me veut voir, puis-je l'en empêcher?

MADAME GROGNAC.

A ces simplicités qui sortent de sa bouche,
A cet air si naïf, croirait-on qu'elle y touche?
Mais c'est une eau qui dort, dont il faut se garder.

ISABELLE.

Vous êtes avec moi toujours prête à gronder.
Je parais toute sotte alors qu'on me querelle,
Et cela me maigrit.

MADAME GROGNAC.

Taisez-vous, péronnelle.
Rentrez; et là dedans allez voir si j'y suis.

VALÈRE.

Si vous vouliez pourtant écouter quelque avis...

MADAME GROGNAC.

Je ne prends point d'avis : je suis indépendante.

VALÈRE.

Je le sais; mais...

MADAME GROGNAC.

Adieu. Je suis votre servante.

VALÈRE.

Mais, madame, entre nous, il est de la raison...

MADAME GROGNAC.

Mais, monsieur, entre nous, quand de votre façon
Vous aurez, s'il se peut encor, garçon ou fille,
Je n'irai point chez vous régler votre famille :
De vos enfants alors vous pourrez disposer
Tout à votre plaisir, sans que j'aille y gloser.
(*à Isabelle.*)
Allons vite, rentrez : faites ce qu'on ordonne.

SCÈNE V

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE.

La madame Grognac a l'humeur hérissonne;
Et je ne vois pas, moi, son esprit se porter
A l'hymen que tantôt vous vouliez contracter.

VALÈRE.

J'avais dessein de faire une double alliance;
Mais ce dédit fâcheux étourdit ma prudence.
Léandre a pour Clarice un penchant dans le cœur;
Et si pour Isabelle il a feint quelque ardeur,
C'était pour obéir à la voix importune
D'un oncle fort âgé, dont dépend sa fortune.

LISETTE.

La mère d'Isabelle est un diable en procès;
Je crains que notre amour n'ait un mauvais succès.

VALÈRE.

Le temps et la raison la changeront peut-être;
Et mon neveu pourra... Mais je le vois paraître.

SCÈNE VI

LE CHEVALIER, VALÈRE, LISETTE.

LE CHEVALIER, *riant.*

Bonjour, mon oncle. Ah! ah! Lisette, te voilà!
Je ne veux de ma vie oublier celui-là.

LISETTE, *au chevalier.*

Faites-nous, s'il vous plaît, la grâce de nous dire
Le sujet si plaisant qui vous excite à rire.

LE CHEVALIER.

Oh! parbleu, si je ris, ce n'est pas sans sujet.
Léandre, ce rêveur, cet homme si distrait,
Vient d'arriver en poste ici, couvert de crotte :
Le bon est qu'en courant il a perdu sa botte,
Et que, marchant toujours, enfin il s'est trouvé
Une botte de moins quand il est arrivé.

LISETTE.

De ces distractions il est assez capable.

LE CHEVALIER.

L'aventure est comique, ou je me donne au diable.
Mais ce n'est rien encore; et son valet m'a dit
(Je le crois aisément) que le jour qu'il partit
Pour aller voir mourir son oncle en Normandie,
Il suivit le chemin qui mène en Picardie,
Et ne s'aperçut point de sa distraction
Que quand il découvrit les clochers de Noyon.

LISETTE.

Il a pris le plus long pour faire sa visite.

LE CHEVALIER, *à Valère.*

Fussiez-vous descendu du lugubre Héraclite
De père en fils, parbleu, vous rirez de ce trait.
Vous faites le Caton; riez donc tout à fait,
Mon oncle, allons, gai, gai; vous avez l'air sauvage.

VALÈRE.

Vous, n'aurez-vous jamais celui d'un homme sage?
Faudra-t-il qu'en tous lieux vos airs extravagants,
Vos ris immodérés, donnent à rire aux gens?

LE CHEVALIER.

Si quelqu'un rit de moi, moi je ris de bien d'autres.
Vous condamnez mes airs, et je blâme les vôtres;
Et, dans ce beau conflit, ce que je trouve bon,
C'est que nous prétendons avoir tous deux raison.
Pour moi, je n'ai pas tort. Il faut bien que je rie
De tout ce que je vois tous les jours dans la vie.

Digitized by Google

Cette vieille qui va marchander des galants,
Comme un autre ferait du drap chez les marchands;
Cidalise, qu'on sait avoir l'âme si bonne
Qu'elle aime tout le monde et n'éconduit personne;
Lucinde, qui, pour rendre un adieu plus touchant,
Jusque sur la frontière accompagne un amant,
Ne sont pas des sujets qui doivent faire rire?
Parbleu, vous vous moquez.

VALÈRE.

Eh bien! votre satire
S'exerce-t-elle assez? D'un trait envenimé
Toujours l'honneur du sexe est par vous entamé.
Celles dont vous vantez mille faveurs reçues,
De vos jours bien souvent vous ne les avez vues.
Sur ce cruel défaut ne changerez-vous point?

LE CHEVALIER *fait deux ou trois pas de ballet.*

Il ne prêche pas mal. Passez au second point,
Je suis déjà charmé. Que dis-tu de ma danse,
Lisette?

LISETTE.

Vous dansez tout à fait en cadence.

VALÈRE.

Vous vous faites honneur d'être un franc libertin,
Vous mettez votre gloire à tenir bien du vin;
Et lorsque, tout fumant d'une vineuse haleine,
Sur vos pieds chancelants vous vous tenez à peine,
Sur un théâtre alors vous venez vous montrer :
Là, parmi vos pareils, on vous voit folâtrer;
Vous allez vous baiser comme des demoiselles;
Et, pour vous faire voir jusque sur les chandelles,
Poussant l'un, heurtant l'autre, et comptant vos [exploits,
Plus haut que les acteurs vous élevez la voix;
Et tout Paris, témoin de vos traits de folie,
Rit plus cent fois de vous que de la comédie.

LE CHEVALIER.

Votre troisième point sera-t-il le plus fort?
Soyez bref en tout cas, car Lisette s'endort;
Moi, je bâille déjà.

VALÈRE.

Moi, votre train de vie
Cent fois bien autrement et me lasse et m'ennuie;
Et je serai contraint de faire à votre sœur
Le bien que je voulais faire en votre faveur.
Votre père en mourant, ainsi que votre mère,
Vous laissèrent de bien une somme légère;
Et, pour vous établir le reste de vos jours,
Vous devez de moi seul attendre du secours.

LE CHEVALIER. [plaise,

Mais que fais-je donc tant, monsieur, ne vous dé-
Pour trouver ma conduite à tel excès mauvaise?
J'aime, je bois, je joue; et ne vois en cela
Rien qui puisse attirer ces réprimandes-là.
Je me lève fort tard, et je donne audience
A tous mes créanciers.

LISETTE.

Oui; mais en récompense,
Vous donnez peu d'argent.

LE CHEVALIER.

De là, je pars sans bruit,
Quand le jour diminue et fait place à la nuit,
Avec quelques amis, et nombre de bouteilles
Que nous faisons porter, pour adoucir nos veilles,
Chez des femmes de bien dont l'honneur est entier,
Et qui de leur vertu parfument le quartier.
Là, nous perçons la nuit d'une ardeur sans égale;
Nous sortons au grand jour pour ôter tout scandale;
Et chacun en bon ordre, aussi sage que moi,
Sans bruit, au petit pas se retire chez soi.
Cette vie innocente est-elle condamnée?
Ne faire qu'un repas dans toute une journée!
Un malade, entre nous, se conduirait-il mieux?

LISETTE.

Vous êtes trop réglé.

LE CHEVALIER, *à Valère.*

Voyez-le par vos yeux.
Nous sommes cinq amis que la joie accompagne,
Qui travaillons ce soir en bon vin de Champagne.
Vous serez le sixième, et vous paierez pour nous;
Car à cinq chevaliers, en nous cotisant tous,
Et ramassant écus, livres, deniers, oboles,
Nous n'avons encor pu faire que deux pistoles.

LISETTE.

Heureux le cabaret, monsieur, qui vous attend!
Vous voilà cinq seigneurs bien en argent comptant!

VALÈRE.

Mais n'êtes-vous pas fou...

LE CHEVALIER.

A propos de folie,
Savez-vous que dans peu, monsieur, je me marie?
(*à Lisette.*)
Comment gouvernes-tu cet objet de mes vœux?

LISETTE.

Monsieur...

LE CHEVALIER.

S'apprête-t-elle à couronner mes feux?
C'est un petit bijou que toute sa personne,
Que je veux mettre en œuvre, et que j'affectionne:
(*à Valère.*) [pieds,
Elle est jeune, elle est riche; et, de la tête aux
Vous en seriez charmé, si vous la connaissiez.

VALÈRE.

Je la connais; mais vous, connaissez-vous sa mère?
Elle ne prétend pas songer à cette affaire.

LE CHEVALIER.

Elle ne prétend pas! Il faut que nous voyions
Qui des deux doit avoir quelques prétentions.
Elle ne prétend pas! Parbleu, le mot me touche;
Je veux apprivoiser cet animal farouche.

LISETTE.

L'apprivoiser, monsieur? vous perdrez votre temps,
Et vous prendrez plutôt la lune avec les dents.

LE CHEVALIER, *à Lisette.*

Nous allons voir; suis-moi.

VALÈRE.

Hé! doucement, de grâce;
Ralentissez un peu cette amoureuse audace.

Digitized by Google

A vous voir, on vous croit partir pour un assaut.
Et chez les gens ainsi s'en va-t-on de plein saut?

LE CHEVALIER.

Elle ne prétend pas! Ah! vous pouvez lui dire
Que nous sommes instruits comme il faut se con-
Et nous savons la règle établie en tel cas. [duire:
Je la trouve admirable; elle ne prétend pas!

VALÈRE.

Je n'épargnerai rien pour la rendre capable
De prendre à votre amour un parti convenable :
Vous, cependant, tâchez, avec des airs plus doux,
A mériter le choix qu'on peut faire de vous.

LE CHEVALIER.

J'y penserai, mon oncle. Adieu.

SCÈNE VII

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Toi, fine mourhe,
Va conter mon amour à l'objet qui me touche.
Une affaire à présent m'empêche de le voir :
Je vais tâter du vin dont nous ferons ce soir
Une ample effusion; et cependant, la belle,
Accepte ce baiser de moi pour Isabelle.

(*Il veut l'embrasser.*)

LISETTE.

Modérez les transports de vos convulsions.
Je ne me charge point de vos commissions ;
Donnez-les à quelque autre, ou faites-les vous-
LE CHEVALIER. [même.
J'adore ta maîtresse, et je sens que je t'aime
Aussi par contre-coup.

LISETTE.

Monsieur, retirez-vous;
Vous pourriez me blesser : je crains les contre-coups.

SCÈNE VIII

LISETTE, *seule.*

Quel amant! Pour raison importante il diffère
D'aller voir sa maîtresse : et quelle est cette affaire?
Il va tâter du vin! Ma foi, les jeunes gens,
A ne rien déguiser, aiment bien en ce temps!
Heu! les femmes, déjà si souvent attrapées,
Seront-elles encor par les hommes dupées?
Aimera-t-on toujours ces petits vilains-là?
Maudit soit le premier qui nous ensorcela!
Mais à bon chat bon rat; et ce n'est pas merveille,
Si les femmes souvent leur rendent la pareille.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LISETTE, CARLIN.

LISETTE.

Avec plaisir, Carlin, je te vois dans ces lieux.

CARLIN.

Fraîchement débarqué, je parais à tes yeux;
Et mes cheveux encor sont sous la papillote.

LISETTE.

Eh bien! ton maître enfin a-t-il trouvé sa botte?

CARLIN.

Et qui diable déjà t'a conté de ses tours?

LISETTE.

Je sais tout.

CARLIN.

Il m'en fait bien d'autres tous les jours.
Hier encore, en mangeant un œuf sur son assiette,
Il prit, sans y songer, son doigt pour sa mouillette,
Et se mordit, morbleu, jusques au sang.

LISETTE.

Je crois
Qu'il n'y retourna pas une seconde fois.

CARLIN.

Sortant d'une maison, l'autre jour, par bévue,
Pour son carrosse il prit celui qui dans la rue
Se trouva le premier. Le cocher touche, et croit
Qu'il mène son vrai maître à son logis tout droit.
Léandre arrive, il monte, il va, rien ne l'arrête :
Il entre en une chambre où la toilette est prête,
Où la dame du lieu, qui ne s'endormait pas,
Attendait son époux, couchée entre deux draps.
Il croit être en sa chambre; et, d'un air de franchise,
Assez diligemment il se met en chemise,
Prend la robe de chambre et le bonnet de nuit;
Et bientôt il allait se mettre dans le lit,
Lorsque l'époux arrive. Il tempête, il s'emporte,
Le veut faire sortir, mais non pas par la porte;
Quand mon maître étonné se sauva de ce lieu
Tout en robe de chambre, ainsi qu'il plut à Dieu,
Mais un moment plus tard, pour t'achever mon conte,
Le maître du logis en avait pour son compte.

LISETTE.

Ton récit est charmant. Mais, raillerie à part,
Dis-moi, qu'avez-vous fait depuis votre départ?

CARLIN.

Nous venons, mon enfant, de courre un bénéfice.

LISETTE.

Un bénéfice, toi?

CARLIN.

Pour te rendre service.
Mais nos soins empressés ne nous ont rien valu;
Et le diable a sur nous jeté son dévolu.

LISETTE.

Explique-toi donc mieux.

CARLIN.

Ah! Lisette, j'enrage.
Notre espoir dans le port vient de faire naufrage :
Nous croyions hériter, du côté maternel,
D'un oncle... ah ciel! quel oncle! il est oncle éternel.
Nous attendions en paix que son âme à toute heure
Passât de cette vie en une autre meilleure;
Nous le laissions mourir à sa commodité;
Quand, un beau jour enfin, le ciel, par charité,
A fait tomber sur lui deux ou trois pleurésies,
Qu'escortaient en chemin nombre d'apoplexies.
Nous partons aussitôt, faisant partout *flores*,
Sûrs de trouver déjà le bonhomme *ad patres*. [mes!
Mais fol et vain espoir! vermisseaux que nous som-
Comme le ciel se rit des vains projets des hommes!
Écoute la noirceur de ce maudit vieillard.

LISETTE.

Vous êtes arrivés sans doute un peu trop tard,
Et quelque autre avant vous...

CARLIN.

Non.

LISETTE.

Il aurait peut-être
En faveur de quelqu'un déshérité ton maître?

CARLIN.

Point.

LISETTE.

Il a déclaré, se voyant sur sa fin,
Quelque enfant provenu d'un hymen clandestin?

CARLIN.

Non. Il ne fit jamais d'enfants, par avarice.

LISETTE.

Parle donc, si tu veux.

CARLIN.

Le vieillard, par malice,
Malgré nos vœux ardents, n'a pas voulu mourir.

LISETTE.

Le trait est vraiment noir, et ne peut se souffrir.

CARLIN.

Par trois fois de ma main il a pris l'émétique,
Et je n'en donnais pas une dose modique;
J'y mettais double charge, afin que par mes soins
Le pauvre agonisant en languît un peu moins :
Mais par trois fois le sort, injuste, inexorable,
N'a point donné les mains à ce soin charitable;
Et le bonhomme enfin, à quatre-vingt-neuf ans,
Malgré sa fièvre lente et ses redoublements,
Sa fluxion, son rhume, et ses apoplexies,
Son crachement de sang, et ses trois pleurésies,
Sa goutte, sa gravelle, et son prochain convoi
Déjà tout préparé, se porte mieux que moi.

LISETTE.

Votre course n'a pas produit grand avantage.

CARLIN.

Nous en avons été pour les frais du voyage :
Mais nous avons laissé Poitevin tout exprès
Pour prendre sur les lieux nos petits intérêts.
Il doit de temps en temps nous donner des nouvelles;
Et nous nous conduirons par ses avis fidèles.

LISETTE.

Sans avoir donc rien fait, vous voilà de retour!
Je vous applaudis fort. Mais comment va l'amour?
Ton maître aime toujours?

CARLIN.

Cela n'est pas croyable.
Je le vois pour Clarice amoureux comme un diable,
C'est-à-dire beaucoup; mais comme il est distrait,
Son esprit se promène encor sur quelque objet.
Le défit que son oncle a fait pour Isabelle
Partage son amour, et le tient en rervello.
Je sais que ta maîtresse a de naissants appas,
Et surtout de grands biens, que Clarice n'a pas;
Mais mon maître est fidèle, et son âme est pétrie
De la plus fine fleur de la galanterie :
Il ne ressemble pas à quantité d'amants;
C'est un homme, morbleu, tout plein de sentiments.

LISETTE.

Mais s'il aime Clarice ensemble et ma maîtresse,
Que puis-je faire, moi, pour servir sa tendresse?
Les épousera-t-il toutes deux?

CARLIN.

Pourquoi non?
Il le fera fort bien, dans sa distraction.
C'est un homme étonnant et rare en son espèce :
Il rêve fort à rien, il s'égare sans cesse;
Il cherche, il trouve, il brouille, il regarde sans voir;
Quand on lui parle blanc, soudain il répond noir;
Il vous dit non pour oui, pour oui non; il appelle
Une femme monsieur; et moi, mademoiselle;
Prend souvent l'un pour l'autre; il va sans savoir où.
On dit qu'il est distrait; mais moi, je le tiens fou :
D'ailleurs fort honnête homme, à ses devoirs austère,
Exact et bon ami, généreux, doux, sincère,
Aimant, comme j'ai dit, sa maîtresse en héros.
Il est et sage et fou; voilà l'homme en deux mots.

LISETTE.

Si Léandre ressent une tendresse extrême
Pour Clarice, Isabelle est prise ailleurs de même,
Et pour le chevalier son cœur s'est découvert.

CARLIN.

Tant mieux. Il nous faudra travailler de concert
Pour détourner le coup de ce défit funeste;
Et l'amour avec nous achèvera le reste.

LISETTE.

De tes soins empressés nous attendrons l'effet.

CARLIN.

Soit. Adieu donc. Mon maître est dans son cabinet;
Il m'attend. J'ai voulu, comme le cas me touche,
Apprendre, en arrivant, ta santé par ta bouche.

LISETTE.

Je me porte là là : mais toi?

CARLIN.

Couci-conci.
En très-bonne santé j'arriverais ici,
Si je n'étais porteur d'une large écorchure.

LISETTE.

Bon! c'est des postillons l'ordinaire aventure.

Jusqu'au revoir. Adieu, courrier malencontreux.
(*Elle sort.*)

CARLIN.

Mon grand mal est celui que m'ont fait tes beaux yeux;
Mon cœur est plus navré de ton humeur sévère.

SCÈNE II

CARLIN, *seul.*

Cette friponne-là serait bien mon affaire.
Mais mon maître paraît, il tourne ici ses pas.

SCÈNE III

LÉANDRE, CARLIN.

CARLIN.

Il rêve, il parle seul, et ne m'aperçoit pas.

LÉANDRE, *se promenant sur le théâtre en rêvant, un de ses bas déroulé.*

Je ne sais si l'absence, aux amants peu propice,
Ne m'a point effacé de l'esprit de Clarice.
On en trouve bien peu de ces cœurs généreux
Qui, dans l'éloignement, sachent garder leurs feux!
Un moment les éteint, ainsi qu'il les fit naître.

CARLIN.

Me mettant face à face, il me verra peut-être.

LÉANDRE *heurte Carlin sans s'en apercevoir.*

Je serais bien à plaindre, aimant comme je fais,
Qu'un autre profitât du fruit de ses attraits.
Plus je ressens d'amour, plus j'ai d'inquiétude.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;
Je veux entrer chez elle, et sans perdre de temps,
Carlin, va me chercher mon épée et mes gants.

CARLIN.

J'y cours, et je reviens, monsieur, à l'heure même.

SCÈNE IV

LÉANDRE, *seul.*

Je suis plus que jamais dans une peine extrême.
Si mon oncle fût mort, j'aurais, à mon retour,
Disposé de mon cœur en faveur de l'amour.
Mais je vois tout d'un coup mon attente trompée.

SCÈNE V

CARLIN, LÉANDRE.

CARLIN.

Je ne trouve, monsieur, ni les gants ni l'épée.

LÉANDRE.

Tu ne les trouves point! Voilà comme tu fais!
Ce qu'on te voit chercher ne se trouve jamais.
Je te dis qu'à l'instant ils étaient sur ma table.

CARLIN.

Mais j'ai cherché partout, ou je me donne au diable.
Il faut donc qu'un lutin soit venu les cacher.

(*Il s'aperçoit que Léandre a son épée et ses gants.*)

Ah! ah! le tour est bon, et j'avais beau chercher.
Dormez-vous? veillez-vous?

LÉANDRE.

Quoi! que veux-tu donc dire?

CARLIN.

Fi donc! arrêtez-vous, monsieur; voulez-vous rire?
(*à part.*)
Il en tient un peu là. Sa présence d'esprit
A chaque instant du jour me charme et me ravit.

LÉANDRE.

Mais dis-moi donc, maraud...

CARLIN.

Ah! la belle équipée!
Hé! sont-ce là vos gants? est-ce là votre épée?

LÉANDRE.

Ah! ah!

CARLIN.

Ah! ah!

LÉANDRE.

Je rêve, et j'ai certain ennui...

CARLIN, *à part.*

Ce ne sera pas là le dernier d'aujourd'hui.

LÉANDRE.

Tout autre objet, Carlin, met mon cœur au supplice.
Je veux bien l'avouer, je n'aime que Clarice.
Ma famille prétend, attendu mes besoins,
Que j'épouse Isabelle, et je feins quelques soins.
Son bien me remettrait en fort bonne figure;
Mais je brûle, Carlin, d'une flamme trop pure.
Biens, fortune, intérêts, gloire, sceptre, grandeur,
Rien ne saurait bannir Clarice de mon cœur;
Je ressens de la voir la plus ardente envie...
Quelle heure est-il?

CARLIN.

Il est six heures et demie.

LÉANDRE.

Fort bien. Qui te l'a dit?

CARLIN.

Comment! qui me l'a dit?
Palsambleu, c'est l'horloge.
(*à part.*)
Il perd, ma foi, l'esprit.

LÉANDRE, *riant.*

Mais connais-tu comment la chose est avenue,
Et par quel accident ma botte s'est perdue?
Je l'avais ce matin en montant à cheval.

CARLIN.

Riez, c'est fort bien fait, le trait est sans égal.
Mais, à propos de botte, un sort doux et propice
Tout à souhait, ici, vous amène Clarice.
Mettez, de grâce, un frein à votre vertigo,
Et n'allez pas ici faire de quiproquo.

SCÈNE VI

CLARICE, LÉANDRE, CARLIN.

LÉANDRE, *à Clarice.*

J'allais m'offrir à vous, flatté de l'espérance
D'adoucir les tourments de près d'un mois d'absence.
Vous êtes à mes yeux plus belle que jamais;
Chaque jour, chaque instant augmente vos attraits;
A chaque instant aussi mon amoureuse flamme
Croît comme vos appas...

(à Carlin.)

Un fauteuil à madame.

(Carlin apporte un fauteuil, Léandre s'assied dessus.)

CLARICE.

Chaque amant parle ainsi : mais souvent, de retour,
Il oublie avec lui de ramener l'amour.
Notre sexe autrefois changeait, c'était la mode;
Le premier en amour il prit cette méthode :
Les hommes ont depuis trouvé cela si doux,
Qu'ils sont dans ce grand art bien plus savants que nous.

CARLIN, *voyant que son maître a pris le fauteuil, apporte un tabouret à Clarice.*

Madame, vous plaît-il de vous mettre à votre aise?
Nous n'avons qu'un fauteuil ici, ne vous déplaise,
Et mon maître s'en sert, comme vous pouvez voir.

CLARICE, *à Carlin.*

Je te suis obligée, et ne veux point m'asseoir.

(à Léandre.)

Si je vous aimais moins, je serais plus tranquille.
A m'alarmer toujours l'amour me rend habile.
Je crains autant que j'aime, et mes faibles appas
Sur vos distractions ne me rassurent pas.
J'appréhende en secret que quelque amour nouvelle...

LÉANDRE.

Non, je n'aime que vous, adorable Isabelle.

CARLIN, *bas à Léandre.*

Isabelle! Clarice.

LÉANDRE.

Et mes vœux les plus doux
Sont de passer mes jours et mourir avec vous.
Isabelle...

CARLIN, *bas à Léandre.*

Clarice.

LÉANDRE.

A pour moi mille charmes;
L'amour prend dans ses yeux ses plus puissantes armes;
Isabelle est...

CARLIN, *bas à Léandre.*

Clarice.

LÉANDRE.

A mes yeux un tableau
De tout ce que le ciel fit jamais de plus beau.

CLARICE, *à Carlin.*

Qu'entends-je? Justes dieux! ton maître est infidèle;
Son erreur me fait voir qu'il adore Isabelle.
Je suis au désespoir; et je sens dans mon cœur
Mon amour outragé se changer en fureur.

LÉANDRE, *sortant de sa rêverie.*

Quel sujet tout à coup vous a mise en colère,
Madame? Ce maraud a-t-il pu vous déplaire?

CLARICE.

Si quelqu'un me déplaît en ce moment, c'est vous!

LÉANDRE.

Moi?

CLARICE.

Vous.

LÉANDRE.

Quoi! je pourrais exciter ce courroux!

CLARICE.

Vous êtes un ingrat, un lâche, un infidèle :
Suivez, servez, aimez, adorez Isabelle.

LÉANDRE, *à Carlin.*

Ah! maraud, qu'as-tu dit?

CARLIN.

Eh bien! me voilà pas?
J'aurai fait tout le mal.

LÉANDRE, *à Clarice.*

J'adore vos appas;
Et je veux que du ciel la vengeance et la foudre
Me punisse à vos yeux, et me réduise en poudre,
Si mon cœur, tout à vous, adore un autre objet.

CARLIN.

Ne jurez pas, monsieur; vous êtes trop distrait.

CLARICE.

Vous aimez Isabelle; et de quelle assurance
Prononcez-vous un nom dont mon amour s'offense?

LÉANDRE.

J'ai parlé d'Isabelle? Eh! vous voulez, je crois,
Éprouver mon amour, ou vous railler de moi.
Moi, parler devant vous d'autre que de vous-même,
Vous qui m'occupez seule, et que seule aussi j'aime!

CARLIN.

Il faudrait, par ma foi, qu'il eût perdu l'esprit.

LÉANDRE.

De ce cruel soupçon ma tendresse s'aigrit;
Vos yeux vous sont garants qu'il ne m'est pas possible
Que pour quelque autre objet je devienne sensible.
Ah! madame, à propos, vous avez quelque accès
Auprès du rapporteur que j'ai dans mon procès.
Ecrivez-lui, de grâce, un mot pour mon affaire.

CLARICE.

Volontiers.

CARLIN, *à part.*

A propos, est là fort nécessaire.

CLARICE.

Quels que soient vos discours pour me persuader,
J'aime trop, pour ne pas toujours appréhender;
Mais ces distractions, qui vous sont naturelles,
Me rassurent un peu de mes frayeurs mortelles.
Je vous juge innocent, et crois que votre erreur
Provient de votre esprit plus que de votre cœur.

LÉANDRE.

Avec ces sentiments vous me rendez justice.

CARLIN, *à Clarice.*

Je suis sa caution, il n'a point de malice.
Mais le dédit pourrait traverser vos desseins.

CLARICE.

Mon oncle, sur ce point, nous prêtera les mains;
Il aime fort mon frère, et toute son envie
Serait de voir un jour sa fortune établie :
Pour lui-même à la cour il brigue un régiment.

LEANDRE.

Je m'offre à le servir pour avoir l'agrément.

CARLIN.

Tout à propos ici le voilà qui se montre.

SCÈNE VII

LE CHEVALIER, LEANDRE, CLARICE, CARLIN.

LE CHEVALIER, *embrassant Léandre.*

Hé! bonjour, mon ami. Quelle heureuse rencontre!

LÉANDRE, *au chevalier.*

Monsieur, avec plaisir...

(*à Carlin.*)

Quel est cet homme-là?

CARLIN.

C'est le chevalier.

LÉANDRE.

Ah!

LE CHEVALIER.

Quoi! ma sœur, te voilà?
Je t'en sais fort bon gré. Viens-tu, par inventaire,
Du cœur de ton amant te porter héritière?

CLARICE.

Mais, dis-moi, seras-tu toujours fou, chevalier?

LE CHEVALIER.

C'est un charmant objet qu'un nouvel héritier;
Et le noir est pour moi la couleur favorite :
Un amant en grand deuil a toujours son mérite;
Et quand comme Carlin on serait mal formé,
Du moment qu'on hérite, on est sûr d'être aimé.

CARLIN.

Comment, comme Carlin! Sachez que, sans reproche,
Votre comparaison est odieuse, et cloche.
Chacun vaut bien son prix. Carlin, dans certains cas,
Pour certains chevaliers ne se donnerait pas.

LE CHEVALIER, *à Carlin.*

Tu te fâches, mon cher! il faut que je t'embrasse.
L'oncle a donc fait la chose enfin de bonne grâce?
As-tu trouvé le coffre à ton gré copieux?
Ses écus, ses louis, étaient-ils neufs, ou vieux?

CARLIN, *au chevalier.*

Nous n'y prenons pas garde; et toujours avec joie
Nous recevons l'argent tel que Dieu nous l'envoie.

LE CHEVALIER.

Le bonhomme est donc mort?

(*Il chante.*)

J'en ni bien du regret.

CLARICE.

Cela se voit assez.

CARLIN.

L'air vient fort au sujet.

LE CHEVALIER.

Je te le veux chanter; j'en ai fait la musique,
Et les vers, dont chacun vaut un poëme épique.

AIR.

« Je me console au cabaret
« Des rigueurs d'une Iris qui rit de ma tendresse;
« Là mon amour expire, et Bacchus en secret
« Succède aux droits de ma maîtresse.
« Là mon amour expire...

CARLIN.

Au cabaret, c'est là mourir au champ d'honneur.

LE CHEVALIER, *chantant.*

Et Bacchus en secret
« Succède, succède...

Ce bémol est-il fin, et va-t-il droit au cœur?

« Succède...

Qu'en dis-tu?

CARLIN.

Mais je dis que dans cet air si doux
Bacchus est plus habile à succéder que nous.

LE CHEVALIER *répète.*

« Succède aux droits de ma maîtresse. »

(*à Leandre.*)

Que vous semble, monsieur, et de l'air et des vers?

LÉANDRE, *sortant de la rêverie où il a été pendant la scène, prend Clarice par le bras, croyant parler au chevalier, et la tire à l'un des bouts du théâtre.*

Vos intérêts en tout m'ont toujours été chers;
J'étais fort serviteur de monsieur votre père,
Et je vous veux servir de la bonne manière.

CLARICE, *à Léandre.*

Je me sens obligée à votre honnêteté.

LÉANDRE, *craignant d'être entendu, la ramène à l'autre côté du théâtre.*

Je crois que nous serions mieux de l'autre côté.

LE CHEVALIER *fait le même jeu de théâtre avec Carlin.*

J'ai de ma part aussi quelque chose à te dire.
Il nous faut divertir...

CARLIN.

Que diantre! est-ce pour rire?

LÉANDRE, *à Clarice.*

Je suis, comme l'on sait, assez bien près du roi :
Je veux vous faire avoir un régiment.

CLARICE.

A moi?

LÉANDRE.

A vous-même.

LE CHEVALIER, *à Carlin.*

Ton maître au moins n'est pas trop sage.

CARLIN, *au chevalier.*

D'accord. Il vous ressemble en cela davantage.

LÉANDRE, *à Clarice.*

Vous avez du service, un nom, de la valeur :
Il faut vous distinguer dans un poste d'honneur.

CLARICE.

Mais regardez-moi bien.

LÉANDRE.

Ah! je vous fais excuse,
Madame; et maintenant je vois que je m'abuse,
J'ai cru qu'au chevalier...

LE CHEVALIER.

Ma sœur, un régiment!

CARLIN.

Ce serait de milice un nouveau supplément :
Et, si chaque famille armait une coquette,
Cette troupe, je crois, serait bientôt complète.

LE CHEVALIER.

Cet homme-là, ma sœur, t'aime à perdre l'esprit

CLARICE.

Je m'en flatte en secret; du moins il me le dit.

LE CHEVALIER, *à Léandre.*

Je crois bien que vos vœux tendent au mariage :
Ma sœur en vaut la peine; elle est belle, elle est [sage.

LÉANDRE.

Ah! monsieur, point du tout,

LE CHEVALIER.

Comment donc! point du tout?
Cette grâce, cet air...

LÉANDRE.

Il n'est point de mon goût.

LE CHEVALIER.

Cependant vous l'aimez?

LÉANDRE.

Oui, j'aime la musique;
Mais, si vous voulez bien qu'en ami je m'explique,
Votre air n'a point ce tour tendre, agréable, aisé;
Et le chant, entre nous, m'en paraît trop usé.

LE CHEVALIER.

Et qui vous parle ici de vers et de musique?
Cet amant-là, ma sœur, est tout à fait comique.

LÉANDRE.

Vous chantiez à l'instant; et ne parliez-vous pas
De votre air?

LE CHEVALIER.

Non vraiment.

LÉANDRE.

J'ai donc tort en ce cas.

LE CHEVALIER.

Je vous entretenais ici de votre flamme,
Et voulais pour ma sœur faire expliquer votre âme,
Savoir si vous l'aimez.

LÉANDRE.

Si je l'aime, grands dieux!
Ne m'interrogez point, et regardez ses yeux.

LE CHEVALIER.

Vous avez le goût bon. Si je n'étais son frère,
Près d'elle on me verrait pousser bien loin l'affaire;
Mais je suis pris ailleurs. Près d'un objet vainqueur
Je fais à petit bruit mon chemin en douceur.
J'ai jusqu'ici conduit mon affaire en silence;
J'abhorre le fracas, le bruit, la turbulence;
Et je vais pour chercher cet objet de mes feux.

SCÈNE VIII

LEANDRE, CARLIN, CLARICE.

LÉANDRE, *à Clarice.*

Puisque vous désirez si tôt quitter ces lieux,
Souffrez donc, s'il vous plaît, que je vous recon- [duise.

(Il met un gant, et présente à Clarice la main qui est nue.)

CARLIN, *à Léandre.*

Vous donnez une main pour l'autre, par méprise.

LÉANDRE, *ôtant le gant qu'il avait.*

Il est vrai.

CLARICE, *à Léandre.*

Demeurez, et ne me suivez pas.

LÉANDRE.

Je veux jusque chez vous accompagner vos pas.

(Il donne la main à Clarice jusqu'au milieu du théâtre, et la quitte pour parler à Carlin.)

(Clarice sort.)

SCÈNE IX

LÉANDRE, CARLIN.

LÉANDRE.

J'ai, Carlin, en secret, un ordre à te prescrire;
Écoute... Je ne sais ce que je voulais dire...
Va chez mon horloger, et reviens au plus tôt.
Prends de ce tabac... Non, tu n'iras que tantôt.

CARLIN, *à part.*

Le beau secret, ma foi!

SCÈNE X

LE CHEVALIER, LÉANDRE, CARLIN.

LÉANDRE *retourne pour donner la main à Clarice, et la donne au chevalier.*

Souffrez ici sans peine
Qu'à votre appartement, madame, je vous mène.

LE CHEVALIER, *contrefaisant la voix de femme.*

Vous êtes trop honnête, il n'en est pas besoin.

LÉANDRE, *s'apercevant qu'il parle au chevalier.*

Vous êtes encor là! Je vous croyais bien loin.
Je cherchais votre sœur, et ma peine est extrême...

LE CHEVALIER. [même.

Vous ne vous trompez pas, c'est une autre elle-
Mais si jamais, monsieur, vous êtes son époux,
Dans vos distractions défiez-vous de vous,
Une femme suffit, tenez-vous à la vôtre?
N'allez pas, par méprise, en conter à quelque autre.
Ma sœur n'est pas ingrate; et, sans égard aux frais,
Elle vous le rendrait avec les intérêts.
Adieu, monsieur. Je suis tout à votre service.

SCÈNE XI

LÉANDRE, CARLIN.

LÉANDRE.

Je cherche vainement, et ne vois point Clarice.

CARLIN.

N'étant plus en ce lieu, vous ne sauriez la voir.

LÉANDRE.

Ah! mon pauvre Carlin, je suis au désespoir.
Que je suis malheureux! Contre moi tout conspire.
J'avais dans ce moment cent choses à lui dire.
Ne perdons point de temps; sortons, suivons ses pas.
Je ne suis plus à moi quand je ne la vois pas.

CARLIN.

Et quand vous la voyez, c'est cent fois pis encore.

SCÈNE XII

CARLIN, *seul.*

Il aurait bien besoin de deux grains d'ellébore.
Il était moins distrait hier qu'il n'est aujourd'hui.
Cela croît tous les jours. Je me gâte avec lui.
On m'a toujours bien dit qu'il fallait, dans la vie,
Fuir autant qu'on pouvait mauvaise compagnie:
Mais je l'aime, et je sais qu'un cœur qui n'est pas [faux
Doit aimer ses amis avec tous leurs défauts.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Grâce au ciel, à la fin vous quittez la toilette:
Votre mère aujourd'hui doit être satisfaite.
De notre diligence on peut se prévaloir;
Il n'est encore, au plus, que sept heures du soir.

ISABELLE.

Il me semble pourtant que j'aurai peine à plaire,
Et je n'ai pas les yeux si vifs qu'à l'ordinaire.
Ma mère en est la cause, et ce qu'elle me dit
Me brouille tout le teint, me sèche et m'enlaidit.

LISETTE.

Elle enrage à vous voir si grande et si bien faite.
La loi devrait contraindre une mère coquette,
Quand la beauté la quitte, ainsi que les amants,
Et qu'elle a fait sa charge environ cinquante ans,
D'abjurer la tendresse, et d'avoir la prudence
De faire recevoir sa fille en survivance.

ISABELLE.

Que ce serait bien fait! car enfin, en amour,
Il faut, n'est-il pas vrai? que chacun ait son tour.

LISETTE.

Oui, la chanson le dit. Dites-moi, je vous prie,
Si pour le chevalier votre âme est attendrie.
Est-ce estime? est-ce amour?

ISABELLE.

Oh! je n'en sais pas tant.

LISETTE.

Mais encor?

ISABELLE.

Je ne sais si ce que mon cœur sent
Se peut nommer amour; mais enfin je l'avoue
Que j'ai quelque plaisir d'entendre qu'on le loue:
Par un destin puissant, et des charmes secrets,
Je me trouve attachée à tous ses intérêts.
Je rougis, je pâlis, quand il s'offre à ma vue;
S'il me quitte, des yeux je le suis dans la rue.
Mais que te dis-je, hélas! mon cœur partout le suit.
Ses manières, son air, occupent mon esprit;
Et souvent, quand je dors, d'agréables mensonges
M'en présentent l'image au milieu de mes songes.
Est-ce estime? est-ce amour?

LISETTE.

C'est ce que vous voudrez;
Mais enfin c'est un mal dont vous ne guérirez
Qu'avec un récipé d'un hymen salutaire;
Et je veux m'employer à finir cette affaire.
Le chevalier, tout franc, est bien mieux votre fait.
Léandre a de l'esprit, mais il est trop distrait.
Il vous faut un mari d'une humeur plus fringante,
Léger dans ses propos, qui toujours danse ou chante;
Qui vole incessamment de plaisirs en plaisirs,
Laissant vivre sa femme au gré de ses désirs,
S'embarrassant fort peu si ce qu'elle dépense
Vient d'un autre ou de lui. C'est cette nonchalance
Qui nourrit la concorde, et fait que dans Paris
Les femmes, plus qu'ailleurs, adorent leurs maris.

ISABELLE.

Tu sais bien que ma mère est d'une humeur étrange.
Crois-tu que son esprit à ce parti se range?
Elle m'a défendu de voir le chevalier.

LISETTE.

Sans se voir, on ne peut pourtant se marier.
Ne vous alarmez point: nous trouverons peut-être
Quelque moyen heureux que l'amour fera naître,
Qui pourra tout d'un coup nous tirer d'embarras.
Un sort heureux déjà conduit ici ses pas.

SCÈNE II

ISABELLE, LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER, *dansant et sifflant, à Isabelle.*

Je vous trouve à la fin. Ah! bonjour, ma princesse;
Vous avez aujourd'hui tout l'air d'une déesse;
Et la mère d'Amour, sortant du sein des mers,
Ne parut point si belle aux yeux de l'univers.
De votre amour pour moi je veux prendre ce gage.
(*Il lui baise la main.*)

ISABELLE.

Monsieur le chevalier...

LISETTE, *au chevalier.*

Allons donc, soyez sage.
Comme vous débutez!

LE CHEVALIER, *à Lisette.*

Nous autres gens de cour,
Nous savons abréger le chemin de l'amour.
Voudrais-tu donc me voir, en amoureux novice,
De l'amour à ses pieds apprendre l'exercice.
Pousser de gros soupirs, serrer le bout des doigts?
Je ne fais point, morbleu, l'amour comme un bourgeois;
Je vais tout droit au cœur.

(à Isabelle.)

Le croiriez-vous, la belle,
Depuis dix ans et plus je cherche une cruelle,
Et je n'en trouve point, tant je suis malheureux!

LISETTE.

Je le crois bien, monsieur; vous êtes dangereux!

LE CHEVALIER, *à Isabelle.*

J'ai bien bu cette nuit; et, sans fanfaronnades,
A votre intention j'ai vidé cent rasades.
Mon feu, qui dans le vin s'éteint le plus souvent,
Reprend vigueur pour vous, et s'irrite en buvant.
Il fait, parbleu, bien chaud.

(Il ôte sa perruque et la peigne.)

LISETTE.

La manière est plaisante.
Vous voulez nous montrer votre tête naissante;
Ce regain de cheveux est encor bon à voir.

ISABELLE, *au chevalier.*

Vous êtes mal debout : voulez-vous vous asseoir?
Lisette, des fauteuils.

LE CHEVALIER.

Point de fauteuil, de grâce.

ISABELLE.

Oh! monsieur, je sais bien....

LE CHEVALIER.

Un fauteuil m'embarrasse.
Un homme là dedans est tout enveloppé;
Je ne me trouve bien que dans un canapé.

(à Lisette.)

Fais-m'en approcher un, pour m'étendre à mon aise.

LISETTE.

Tenez-vous sur vos pieds, monsieur, ne vous déplaise.
J'enrage quand je vois des gens qu'à tout moment
Il faudrait étayer comme un vieux bâtiment,
Couchés dans des fauteuils, barrer une ruelle,
Et mort non de ma vie! une bonne escabelle.
Soyez dans le respect. Nos pères autrefois
Ne s'en portaient que mieux sur des meubles de bois.

ISABELLE.

Paix donc; ne lui dis rien, Lisette, qui le blesse.

LISETTE, *à Isabelle.*

Bon! bon! il faut apprendre à vivre à la jeunesse.

LE CHEVALIER.

Lisette est en courroux. Ça, changeons de discours.
Comment suis-je avec vous? M'adorez-vous toujours?
Cette maman encor fait-elle la hargneuse?
C'est un vrai porc-épic.

ISABELLE.

Elle est toujours grondeuse:
Elle m'a depuis peu défendu de vous voir.

LE CHEVALIER.

De me voir? Elle a tort. Sans me faire valoir,
Je prétends vous combler d'une gloire parfaite;
Car ce n'est qu'en mari que mon cœur vous souhaite.

ISABELLE.

En mari! mais, monsieur, vous êtes chevalier :
Ces gens-là ne sauraient, dit-on, se marier.

LE CHEVALIER.

Quel abus! Nous faisons tous les jours alliance
Avec tout ce qu'on voit de femmes dans la France.

LISETTE, *entendant madame Grognac.*

Ah! madame Grognac!

ISABELLE.

Ah! monsieur, sauvez-vous.
Sortez. Non, revenez.

LISETTE.

Où nous cacherons-nous?

LE CHEVALIER.

Laissez, laissez-moi seul affronter la tempête.

LISETTE.

Ne vous y jouez pas. Il me vient dans la tête
Un dessein qui pourra nous tirer d'embarras.
Elle sait votre nom, mais ne vous connaît pas :
Nous attendons un maître en langue italienne;
Faites ce maître-là, pour nous tirer de peine.

ISABELLE.

Elle approche, elle vient. O ciel!

LE CHEVALIER.

C'est fort bien dit.
En cette occasion j'admire ton esprit.
J'ai, par bonheur, été deux ans en Italie.

SCÈNE III

MADAME GROGNAC, ISABELLE, LE CHEVALIER, LISETTE.

MADAME GROGNAC, *à Isabelle.*

Ah! vraiment, je vous trouve en bonne compagnie.
Quel est cet homme-là?

LISETTE.

Ne le voit-on pas bien?
C'est, comme on vous a dit, ce maître italien
Qui vient montrer sa langue.

MADAME GROGNAC.

Il prend bien de la peine.
Ma fille, pour parler, n'a que trop de la sienne.
Qu'elle apprenne à se taire, elle fera bien mieux.

LE CHEVALIER, *à Isabelle.*

Un grand homme disait que s'il parlait aux dieux,
Ce serait espagnol : italien, aux femmes;
L'amour par son accent se glisse dans leurs âmes:
A des hommes, français; et suisse à des chevaux.
Das dich der donder schulcq.

Digitized by Google

LISETTE.

Ah ! juste ciel, quels mots !

MADAME GROGNAC.

Comme je ne veux point qu'elle parle à personne,
Sa langue lui suffit, et je la trouve bonne.

LE CHEVALIER, *à Isabelle.*

Or je vous disais donc tantôt que l'adjectif
Devait être d'accord avec le substantif.
Isabella bella, c'est vous, belle Isabelle.

(*bas.*)

Amante fedele, c'est moi, l'amant fidèle,
Qui veut toute sa vie adorer vos appas.

(*Madame Grognac s'approche pour écouter.*)

(*haut à Isabelle.*)

Il faut les accorder en genre, en nombre, en cas.

MADAME GROGNAC, *au chevalier.*

Tout votre italien est plein d'impertinence.

LE CHEVALIER, *à madame Grognac.*

Ayez pour la grammaire un peu de révérence.

(*à Isabelle.*)

Il faut présentement passer au verbe actif,
Car moi, dans mes leçons, je suis expéditif,
Nous allons commencer par le verbe *amo*, j'aime
Ne le voulez-vous pas?

ISABELLE.

Ma joie en est extrême.

LISETTE, *au chevalier.*

Elle a pour vos leçons l'esprit obéissant.

LE CHEVALIER, *à Isabelle.*

Conjuguez avec moi, pour bien prendre l'accent.

Io amo, j'aime.

ISABELLE.

Io amo, j'aime.

LE CHEVALIER.

Vous ne le dites pas du ton que je demande.

(*à madame Grognac.*)

Vous me pardonnez bien si je la réprimande.

(*à Isabelle.*)

Il faut plus tendrement prononcer ce mot-là :

Io amo, j'aime.

ISABELLE, *fort tendrement.*

Io amo, j'aime.

LE CHEVALIER.

Le charmant naturel, madame, que voilà !
Aux dispositions qu'elle m'a fait paraître,
Elle en saura bientôt trois fois plus que son maître

(*à Isabelle.*)

Je suis charmé. Voyons si d'un ton naturel
Vous pourrez aussi bien dire le pluriel.

MADAME GROGNAC.

Elle en dit déjà trop, monsieur; et dans les suites
Il faudra, s'il vous plaît, supprimer vos visites.

LE CHEVALIER.

J'ai trop bien commencé pour ne pas achever.

SCÈNE IV

VALÈRE, LE CHEVALIER, MADAME GROGNAC, ISABELLE, LISETTE.

VALÈRE, *au chevalier.*

Ah ! je suis, mon neveu, ravi de vous trouver !

(*à madame Grognac.*)

Madame, vous voyez, sans trop de complaisance,
Un gentilhomme ici d'assez belle espérance ;
Et s'il pouvait vous plaire, il serait trop heureux.

LISETTE, *à part.*

Que le diable t'emporte!

ISABELLE, *à part.*

Ah ! contre-temps fâcheux !

MADAME GROGNAC, *à Valère.*

Votre neveu! comment?

VALÈRE.

Il a su se produire,
Et n'a pas eu besoin de moi pour s'introduire.

MADAME GROGNAC, *au chevalier.*

Vous n'êtes pas, monsieur, un maître italien?

VALÈRE.

Lui? c'est le chevalier.

LE CHEVALIER.

Il est vrai, j'en convien :
Cela n'empêche pas que, dans quelques familles,
Je ne montre parfois l'italien aux filles.

MADAME GROGNAC, *à Isabelle.*

Comment, impertinente!

LE CHEVALIER, *à madame Grognac.*

Ah! point d'emportement.

MADAME GROGNAC, *à Isabelle.*

Après vous avoir dit...

LE CHEVALIER, *à madame Grognac.*

Madame, doucement ;
N'allez pas, devant moi, gronder mes écolières.

MADAME GROGNAC, *au chevalier.*

Mêlez-vous, s'il vous plaît, monsieur, de vos affaires.

(*à Isabelle.*)

Lorsque je vous défends...

LE CHEVALIER, *à madame Grognac.*

Pour calmer ce courroux,
J'aime mieux vous baiser, maman.

MADAME GROGNAC, *au chevalier.*

Retirez-vous.
Je ne suis point, monsieur, femme que l'on plaisante.

LE CHEVALIER, *prend madame Grognac par la main, chante, et la fait danser par force.*

Je veux que nous dansions ensemble une courante.

VALÈRE, *les séparant, et mettant le chevalier dehors.*

C'est trop pousser la chose; allons, retirez-vous.

Digitized by Google

SCÈNE V

VALÈRE, MADAME GROGNAC, ISABELLE, LISETTE.

VALÈRE, *à madame Grognac.*

Et vous, pour éviter de vous mettre en courroux,
Dans votre appartement rentrez, je vous en prie.

MADAME GROGNAC, *s'en allant.*

Ouf! ouf! je n'en puis plus.

SCÈNE VI

VALÈRE, ISABELLE, LISETTE.

LISETTE, *à Valère.*

Mais quelle étourderie!
Pour éviter le bruit, j'avais trouvé moyen
De le faire passer pour maître italien;
Et vous êtes venu...

VALÈRE.

Mon imprudence est haute;
Mais je veux sur-le-champ réparer cette faute.
Je m'en vais la rejoindre, et tâcher de calmer
Son esprit violent, prompt à se gendarmer.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII

LISETTE, ISABELLE.

LISETTE.

Voilà, je vous l'avoue, une fâcheuse affaire.

ISABELLE.

N'as-tu pas ri, Lisette, à voir danser ma mère?

LISETTE.

Comment donc! vous riez, et vous ne craignez pas
La foudre toute prête à tomber en éclats!

ISABELLE.

Laissons pour quelque temps passer ici l'orage.
Léandre vient; il faut nous ranger du passage.
Ecoutons un moment; nous n'oserions sortir.
De ses distractions il faut nous divertir;
Il ne manquera pas d'en faire ici paraître.

LISETTE.

Je le veux. Demeurons sans nous faire connaître.
Ecoutons.

SCÈNE VIII

LÉANDRE, CARLIN; ISABELLE et LISETTE *dans le fond du théâtre.*

LÉANDRE.

D'où viens-tu? parle donc, réponds-moi.
Je ne te vois jamais quand j'ai besoin de toi.

CARLIN.

J'exécute votre ordre avec zèle, ou je meure.
Vous avez oublié que, depuis un quart d'heure,
De dix commissions il vous plut me charger.
J'ai vu le rapporteur, le tailleur, l'horloger;
Et voilà votre montre enfin raccommodée :
Elle sonne à présent.

LÉANDRE, *prenant la montre.*

Il me l'a bien gardée.

CARLIN.

Vous m'avez commandé de même d'acheter
De bon tabac d'Espagne; en voilà pour goûter.

LÉANDRE, *prend le papier où est le tabac.*

Voyons.

CARLIN.

C'est du meilleur qu'on puisse jamais prendre,
Dont on frauda les droits en revenant de Flandre.

LÉANDRE, *jette la montre croyant jeter le tabac.*

Quel horrible tabac! tu veux m'empoisonner.

CARLIN.

La montre! ah! voilà bien pour la faire sonner!
Quelle distraction, monsieur, est donc la vôtre?

LÉANDRE.

Oh! je n'y pensais pas; j'ai jeté l'un pour l'autre.

CARLIN.

Ne vous voilà pas mal! La montre cette fois
Va revoir l'horloger tout au moins pour six mois.

LÉANDRE.

Cours à l'appartement de l'aimable Clarice;
Sache si pour la voir le moment est propice;
Peins-lui bien mon amour, et quel est mon chagrin
D'avoir manqué tantôt à lui donner la main.
Va vite, cours, reviens.

CARLIN, *mettant la montre à son oreille.*

La montre est tout en pièces.
Vous devriez, monsieur, exercer vos largesses,
Et m'en faire présent...

LÉANDRE.

Va donc, ne tarde pas.
Je t'attends.

CARLIN.

J'obéis, et reviens sur mes pas.

SCÈNE IX

LÉANDRE, ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

Approchons-nous.

LÉANDRE, *croyant parler à Carlin, et sans voir Isabelle et Lisette.*

Carlin, j'attends tout de ton zèle.
Si Clarice venait à parler d'Isabelle,
Dis-lui bien que mon cœur n'en fut jamais touché;
Par de plus nobles nœuds je me sens attaché.
Isabelle est jolie; au reste, peu capable
De fixer le penchant d'un homme raisonnable.
Malgré les faux dehors de sa simplicité,
Elle est coquette au fond.

LISETTE, *à Isabelle.*

La curiosité [tre.
Vous pourra coûter cher, aux sentiments qu'il mon-

LÉANDRE, *croyant répondre à Carlin.*

Mais me parleras-tu toujours de cette montre?
Eh bien! c'est un malheur. Fais-lui bien concevoir
Qu'Isabelle sur moi n'eut jamais de pouvoir,
Et que mon oncle en vain veut faire une alliance
Dont mon amour murmure, et dont mon cœur s'of-
[fense.

ISABELLE.

Il ne m'aime pas trop, Lisette.

LÉANDRE, *croyant répondre à Carlin.*

Oui, l'on le dit.
Cette Lisette-là lui tourne mal l'esprit;
C'est une babillarde, en intrigues habile,
Et qui, dans un besoin, pourrait montrer en ville.

LISETTE, *à Isabelle.*

Voilà donc mon paquet, et vous le vôtre aussi.
Lui dirai-je, à la fin, que vous êtes ici?

LÉANDRE.

Oui, tu pourras lui dire. Avec impatience
J'attendrai ton retour; va, cours en diligence.
Que les hommes sont fous d'empoisonner leurs jours
Par des dégoûts cruels qu'ils ont dans leurs amours!
Je savoure à longs traits le poison qui me tue.

LISETTE.

C'est pendant trop longtemps nous cacher à sa vue;
Et je veux l'attaquer. Monsieur, si par hasard
Vous vouliez bien sur nous jeter quelque regard.

LÉANDRE, *sans les voir.*

Sans ce fâcheux dédit qui vient troubler ma joie,
Je passerais des jours filés d'or et de soie.

LISETTE.

Vous voulez bien, monsieur, me permettre à mon
De vous féliciter sur votre heureux retour? [tour

LÉANDRE, *sans les voir.*

Au pouvoir de l'amour c'est en vain qu'on résiste.

LISETTE.

Monsieur, par charité...

LÉANDRE, *sans les voir.*

Que le ciel vous assiste.

LISETTE.

Sommes-nous donc déjà des objets de pitié?
(*à Isabelle.*)
De tout ce qu'on me dit vous êtes de moitié.
(*à Léandre.*)
Tournez les yeux sur nous.
(*Elle le tire par la manche.*)

LÉANDRE.

Ah! te voilà, Lisette!

LISETTE.

Et ma maîtresse aussi.

LÉANDRE, *à Isabelle.*

Que ma joie est parfaite!
Jamais rien de plus beau ne s'offrit aux regards;
Les Amours près de vous volent de toutes parts.
Aux coups de vos beaux yeux qui pourrait se sous-
[traire?
Et qu'on serait heureux si l'on pouvait vous plaire!

ISABELLE, *à Léandre.*

Bon! votre cœur pour moi ne fut jamais touché.
Par de plus nobles nœuds vous êtes attaché :
Je suis un peu jolie; au reste, peu capable
De fixer le penchant d'un homme raisonnable :
Malgré les faux dehors de ma simplicité,
Je suis coquette au fond.

LÉANDRE.

C'est une fausseté.
Lisette, tu devrais, dans le soin qui t'anime,
Lui faire prendre d'elle une plus juste estime :
Tu gouvernes son cœur.

LISETTE.

Oui, quelqu'un me l'a dit.
Cette Lisette-là lui tourne mal l'esprit;
C'est une babillarde, en intrigues habile,
Et qui pourrait montrer, en un besoin, en ville.
Votre panégyrique a pour nous des appas.
Quel peintre! Par ma foi, vous ne nous flattez pas.

LÉANDRE, *à part.*

Ah! maraud de Carlin, dans peu ton imprudence
Recevra de ma main sa juste récompense.

LISETTE.

J'entends venir quelqu'un. Ah! ciel! quel embarras!
C'est madame Grognac qui revient sur ses pas.

ISABELLE.

Lisette, que dis-tu?

LISETTE.

Votre mère en personne.

ISABELLE.

Quel parti prendre, ô ciel? Je tremble, je frissonne.
Sa brusque humeur sur nous pourrait bien éclater :
Aidez-moi, s'il vous plaît, monsieur, à l'éviter.

LÉANDRE.

Vous cacher à ses yeux est chose assez facile.
Mon cabinet pour vous doit être un sûr asile;
Entrez-y.

ISABELLE.

Volontiers. Mais que personne au moins
Ne puisse nous y voir.
(*Isabelle et Lisette entrent dans le cabinet de Léandre.*)

LÉANDRE.

Fiez-vous à mes soins.

SCÈNE X

MADAME GROGNAC, LÉANDRE.

MADAME GROGNAC.

Je ne la trouve point. Monsieur, où donc est-elle?

LÉANDRE.

Qui, madame?

MADAME GROGNAC.

Ma fille.

LÉANDRE.

Eh! qui donc?

MADAME GROGNAC.

Isabelle.
Que j'aurais de plaisir, avec deux bons soufflets,
A venger pleinement les affronts qu'on m'a faits!
Mais je ne perdrai pas ici toute ma peine,
Puisqu'il faut aussi bien que je vous entretienne,

Et vous dise en deux mots que je veux, dès ce jour,
Votre oncle vif ou mort, terminer votre amour.
Vous savez ses desseins, et qu'un dédit m'engage.
Monsieur, à vous donner ma fille...

LÉANDRE.

En mariage?

MADAME GROGNAC.

Comment donc? Oui, monsieur, en mariage, oui;
Et je prétends, de plus, que ce soit aujourd'hui.
Je ne puis plus longtemps voir traîner cette affaire,
Et je vais ordonner qu'on m'amène un notaire :
C'est un point résolu, monsieur, dans mon cerveau;
La garde d'une fille est un trop lourd fardeau.

SCÈNE XI

LÉANDRE, *seul.*

Ce dédit m'embarrasse, et me tient en cervelle.

SCÈNE XII

CARLIN, CLARICE, LÉANDRE.

CARLIN, *à Léandre.*

J'ai fait ce que vos feux attendaient de mon zèle,
Et j'amène Clarice.

LÉANDRE.

Ah! madame, ou ces lieux,
Quel bonheur tout nouveau vous présente à mes [yeux?

CLARICE.

Malgré votre dédit, je viens ici vous dire
Que mon oncle à nos feux est tout prêt de souscrire.
Mon cœur en est charmé; mais je crains votre [humeur,
Et qu'une autre que moi ne règne en votre cœur.

LÉANDRE.

Ces soupçons mal fondés me font trop d'injustice;
Et je n'aime que vous, adorable Clarice.

SCÈNE XIII

LÉANDRE, CLARICE, CARLIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à Clarice.*

Mon maître ici m'envoie avec ce mot d'écrit.

(*Il sort.*)

(*Clarice lit.*)

CARLIN, *au laquais qui sort.*

Ce petit joufflu-là montre avoir de l'esprit.

SCÈNE XIV

LÉANDRE, CLARICE, CARLIN.

CLARICE, *à Léandre.*

De votre rapporteur je reçois cette lettre : [tre.
Vous pouvez de ses soins bientôt tout vous promet-
Je vous quitte un moment, et je monte là-haut
Pour lui faire réponse, et reviens au plus tôt.

LÉANDRE, *l'arrêtant.*

Si dans mon cabinet vous vouliez bien écrire,
Vous auriez plus tôt fait.

CLARICE.

Je craindrais de vous nuire.

LÉANDRE.

Vous me ferez plaisir, madame, assurément.

CLARICE.

Puisque vous le voulez, j'en use librement.
Je vais le supplier de vous faire justice,
Et de continuer à vous rendre service.
J'aurai fait en deux mots.

SCÈNE XV

LÉANDRE, CARLIN.

CARLIN.

Vos feux sont en bon train,
Je vous vois bientôt prêts à vous donner la main :
Le ciel jusques au bout nous garde de disgrâce!

SCÈNE XVI

LISETTE, LÉANDRE, CARLIN.

LISETTE, *dans le cabinet.*

Sortons, sortons, madame; il faut quitter la place.

SCÈNE XVII

LEANDRE, CARLIN.

CARLIN.

Dans votre cabinet, monsieur, j'entends du bruit.
Que veut dire cela? N'est-ce point un esprit
Qui lutine Clarice?

LÉANDRE.

Ah! je vois ma méprise.
Carlin, tout est perdu! j'ait fait une sottise.
En plaçant là Clarice, en mon esprit distrait,
Je n'ai pas réfléchi que dans le même endroit
J'avais mis Isabelle.

CARLIN.

Isabelle! Ah! j'enrage.
Nous allons bientôt voir arriver du carnage.
Êtes-vous fou, monsieur?

SCÈNE XVIII

ISABELLE, CLARICE, LISETTE, LÉANDRE, CARLIN.

CARLIN.

Mais qu'est-ce que je vois!
Quelle prospérité! Pour une, en voilà trois.

ISABELLE, *à Clarice.*

Vous pouvez dans ce lieu tout à votre aise écrire,
Et tant qu'il vous plaira. Pour moi, je me retire.

CLARICE.

Vous avez eu le temps, pour vous, tout à loisir,
D'y pouvoir, sans témoins, remplir votre désir.

LÉANDRE.

Le hasard, malgré moi, dans ce lieu vous assem- [ble :
Mon dessein n'était point de vous y mettre ensem- [ble
(*à Isabelle.*)
Votre mère tantôt...

ISABELLE.

Je suis au désespoir.

LÉANDRE, *à Clarice.*

Madame, vous saurez...

CLARICE.

Je ne veux rien savoir.

LÉANDRE, *à Isabelle.*

Je n'ai pas réfléchi que...

ISABELLE, *s'en allant.*

Vous êtes un traître.

SCÈNE XIX

LÉANDRE, CLARICE, LISETTE, CARLIN.

LÉANDRE, *à Clarice.*

Le hasard...

CLARICE, *s'en allant.*

Devant moi gardez-vous de paraître.

SCÈNE XX

LISETTE, LÉANDRE, CARLIN.

LISETTE, *à Carlin.*

Tu nous as fait le tour; mais vingt coups de bâton,
Dans peu, monsieur Carlin, nous en feront raison.
(*Elle sort.*)

SCÈNE XXI

CARLIN, LÉANDRE.

CARLIN.

Je tombe de mon haut.

LÉANDRE.

Moi, je me désespère.
Allons de l'une et l'autre arrêter la colère.
(*Il sort.*)

SCÈNE XXII

CARLIN, *seul.*

Courons-y donc; je crains quelque accident cruel;
Et ces deux filles-là se vont battre en duel.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

VALÈRE, CLARICE.

CLARICE.

De vos soins généreux je vous suis obligée :
Mais, depuis un moment, mon âme est bien chan- [gée.

VALÈRE.

Plaît-il?

CLARICE.

Je ne veux plus me marier.

VALÈRE.

Comment!
D'où vous peut donc venir un si prompt changement?

CLARICE.

J'ai pensé mûrement aux soins du mariage,
Aux chagrins presque sûrs où son joug nous engage,
A cette liberté que l'on perd sans retour :
L'hymen est trop souvent un écueil pour l'amour.
Je ne me sens point propre aux soins d'une famille;
Et, tout considéré, j'aime mieux rester fille.

VALÈRE.

Je sais bien que l'hymen peut avoir ses dégoûts;
Chaque état a les siens, et nous les sentons tous.
Cependant vous vouliez de moi ce bon office.

CLARICE.

D'accord; mais plus on voit de près le précipice,
Plus nos sens étonnés frémissent du danger.
Léandre est pris ailleurs; et, pour le dégager,
Votre application peut-être serait vaine.

VALÈRE.

Calmez-vous; je prétends y réussir sans peine.
Léandre sent pour vous une sincère ardeur :
Je pourrais bien ici répondre de son cœur;
Et ce n'est qu'un devoir de pure obéissance
Qui retient jusqu'ici son esprit en balance.

SCÈNE II

LE CHEVALIER, VALÈRE, CLARICE.

LE CHEVALIER.

Ah! mon oncle, parbleu! je vous trouve à propos
Pour vous laver la tête et vous dire en deux mots...

VALÈRE.

Le début est nouveau.

LE CHEVALIER.

Se peut-il qu'à votre âge
Vous n'ayez pas encor les airs d'un homme sage?
Si j'en faisais autant, je passerais chez vous
Pour un franc étourdi. Là, là, répondez-nous.

VALÈRE.

J'ai tort; mais...

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Mais, mais, mais!

CLARICE.

Quelle est votre querelle?

LE CHEVALIER.

Je m'étais introduit tantôt chez Isabelle,
Que j'aime à la fureur, et qui m'aime encor plus;
J'y passais pour un autre; et monsieur, là-dessus,
Est venu brusquement gâter tout le mystère,
Et m'a mal à propos fait connaître à la mère.
Parlez; n'est-il pas vrai?

VALÈRE.

D'accord, mon cher neveu:
Mais je réparerai ma faute.

LE CHEVALIER.

Eh! ventrebleu,
C'est un étrange cas. Faut-il que la jeunesse
Apprenne maintenant à vivre à la vieillesse,
Et qu'on trouve des gens, avec des cheveux gris,
Plus étourdis cent fois que nos jeunes marquis?
Je n'y connais plus rien. Dans le siècle où nous [sommes,
Il faut fuir dans les bois, et renoncer aux hommes.

VALÈRE.

Je veux vous marier, et votre sœur aussi.

LE CHEVALIER.

Ma sœur? Vous vous moquez.

VALÈRE.

Pourquoi donc ce souci?

LE CHEVALIER, *à Valère.*

Quelle injustice, ô ciel! On me vole, on me pille.
Cela n'est point dans l'ordre; et l'on sait qu'une fille,
Pour enrichir un frère, en faire un gros seigneur,
Doit renoncer au monde.

CLARICE.

On connaît ton bon cœur.
Et je sais qui t'oblige à parler de la sorte;
C'est l'amour de mon bien.

LE CHEVALIER.

Oui, le diable m'emporte.

VALÈRE.

Je prétends lui donner cinquante mille écus,
Vous réservant, à vous, de mon bien le surplus;
Et je veux aujourd'hui terminer cette affaire.

SCÈNE III

LE CHEVALIER, CLARICE.

LE CHEVALIER.

Veux-tu que sur ce point je m'explique en bon frère?
Tu sais bien qu'entre nous nous parlons assez net.
Un hymen, quel qu'il soit, n'est point du tout ton fait.
Te voilà faite au tour, nul soin ne te travaille;
Et le premier enfant te gâterait la taille.
Crois-moi, le mariage est un triste métier.

CLARICE.

Mon frère, cependant, tu veux te marier.

LE CHEVALIER.

Le devoir d'une femme engage à mille choses;
On trouve mainte épine où l'on cherchait des roses:
Le plaisir de l'hymen est terrestre et grossier.

CLARICE.

Mon frère, cependant tu veux te marier.

LE CHEVALIER.

Parlons à cœur ouvert, et confessons la dette.
Je suis un peu coquet, tu n'es pas mal coquette:
Notre mère l'était, dit-on, en son vivant;
Nous chassons tous de race, et le mal n'est pas grand.
Si quelque amant venait frapper ta fantaisie,
Tu pourrais avec lui faire quelque folie.

CLARICE.

Mon frère, cependant...

LE CHEVALIER.

Tu vas te récrier:
Mon frère, cependant tu veux te marier.
Que diable! tu réponds toujours la même prose.

CLARICE.

Mais tu me dis aussi toujours la même chose.

SCÈNE IV

LE CHEVALIER, CLARICE, LISETTE.

LISETTE.

Bonjour, monsieur. Depuis votre maudit jargon,
La madame Grognac est pire qu'un dragon;
Et je viens vous chercher ici pour vous apprendre
Qu'elle veut dès ce soir finir avec Léandre.
Elle m'a commandé de lui faire venir
Un notaire.

LE CHEVALIER.

Bon! bon! il faut la prévenir.

LISETTE, *apercevant Clarice.*

Ah! vous voilà, madame? Eh! dites-moi, de grâce,
Au cabinet encor venez-vous prendre place?
Quelque nouvel amant, en dépit des jaloux,
Vous donne-t-il ici quelque autre rendez-vous?

LE CHEVALIER.

Comment! un rendez-vous? Que dis-tu? prends bien [garde,
C'est ma sœur.

LISETTE.

Votre sœur? Peste, quelle égrillarde!

CLARICE.

Pour faire une réponse aux termes d'un billet,
Léandre a bien voulu m'ouvrir son cabinet,
Où j'ai trouvé d'abord Isabelle enfermée.

LE CHEVALIER.

Isabelle!

CLARICE.

Et Lisette.

LE CHEVALIER.

Ah! petite rusée!
Avant le mariage on me fait de ces tours!
L'augure est vraiment bon pour nos futurs amours!

LISETTE.

Ici mal à propos votre esprit se gendarme;

Digitized by Google

Le mal est donc bien grand, pour faire un tel va-
Ne vous souvient-il plus du maître italien, [carme!
Et de cette courante à contre-cœur?

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LISETTE.

Eh bien! pour éviter le retour de la dame,
Qui pestait contre nous, et jurait dans son âme,
Nous avons fait retraite au cabinet, sans bruit;
Clarice est arrivée en ce même réduit
Pour écrire une lettre; et voilà le mystère.

LE CHEVALIER.

L'une écrit une lettre, et l'autre fuit sa mère;
Et toutes deux d'abord s'en vont chez un garçon.
C'est prendre son parti. L'asile est vraiment bon!

CLARICE.

Lisette, tu remets le calme dans mon âme:
Mon soupçon se dissipe, et fait place à ma flamme.
Peut-être à tes discours j'ajoute trop de foi;
Mais Léandre aujourd'hui triomphe encor de moi.

LE CHEVALIER, *l'arrêtant.*

Ecoute donc, ma sœur.

CLARICE.

Que me veux-tu, mon frère?

LE CHEVALIER.

Mets-toi dans un couvent; tu ne saurais mieux faire.

CLARICE.

Je prends comme je dois tes conseils là-dessus;
Mais l'avis ne vaut pas cinquante mille écus.

SCÈNE V

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Voilà ce que me vaut ta légère cervelle.
Le maudit instrument qu'une langue femelle!
De ses soupçons jaloux pourquoi la guéris-tu?

LISETTE.

Comment! de ma maîtresse effleurer la vertu!
J'entends venir quelqu'un. Adieu, je me retire.

SCÈNE VI

LE CHEVALIER, LÉANDRE, CARLIN.

LE CHEVALIER, *à part.*

C'est Léandre; tant mieux, j'ai deux mots à lui dire.
(*à Léandre.*)
Un sort heureux, monsieur, vous présente à mes
LÉANDRE, *à Carlin.* [yeux.
Peut-être elle pourra revenir en ces lieux.

LE CHEVALIER, *à Léandre.*

Je sais que vous voulez devenir mon beau-frère;
C'est fort bien fait à vous: ma sœur a de quoi plaire;
Elle est riche en vertus: pour en argent comptant,
Je crois sans la flatter, qu'elle ne l'est pas tant.
Quand mon père mourut, il nous laissa, pour vivre,
Ses dettes à payer, et sa manière à suivre:
C'est, comme vous voyez, peu de bien que cela.

LÉANDRE, *au chevalier.*

Et n'avez-vous jamais eu que ce père-là?

LE CHEVALIER, *rit.*

Comment?

LÉANDRE.

Que cette sœur, monsieur, j'ai voulu dire.

CARLIN.

L'erreur est pardonnable; il ne faut point tant rire.

LE CHEVALIER.

Je sais votre naissance et votre probité,
Et je suis fort content de vous par ce côté.
Vous n'avez qu'un défaut qui partout vous décèle;
Dans le fond cependant c'est une bagatelle:
Mais je serais content de vous en voir défait.
Vous êtes accusé d'être un peu trop distrait;
Et tout le monde dit que cette léthargie
Fait insulte au bon sens, et vise à la folie.

LÉANDRE.

Chacun ne peut pas être aussi sage que vous:
Tous les hommes, monsieur, sont différemment
Chacun a sa folie, et j'ai grâce à vous rendre [fous;
De ne trouver en moi qu'un défaut à reprendre.

LE CHEVALIER.

Ce que je vous en dis n'est que par amitié;
Et je vous trouve, moi, trop sage de moitié.
On ne m'entend jamais censurer ni médire,
Et je ne dis ici que ce que j'entends dire.

LÉANDRE.

On parle volontiers; mais un homme d'esprit
Doit donner rarement créance à ce qu'on dit.
De louange et d'encens les hommes sont avares,
Ils font rarement grâce aux vertus les plus rares;
Au lieu qu'avec plaisir, d'une langue sans frein,
De leurs traits médisants ils chargent le prochain.
Je suis toujours en garde, et n'ai pas voulu croire
Tout bruits semés de vous, fâcheux à votre gloire.

LE CHEVALIER.

Que peut-on, s'il vous plaît, monsieur, dire de moi?
On n'insultera pas ma naissance, je crois.

LÉANDRE.

Non.

LE CHEVALIER.

Nul dans l'univers ne peut dire, je gage,
Que dans l'occasion je manque de courage.

LÉANDRE.

Non.

LE CHEVALIER.

Peut-on m'accuser d'être fourbe, flatteur,
Fat, insolent, ingrat, suffisant, imposteur?

LÉANDRE.

(*Il prend sa tabatière, la renverse; prend ses gants pour son mouchoir.*)
Non, vous dis-je, monsieur; et je ne vois personne
Qui de ces vices-là seulement vous soupçonne:
Mais on ne me dit pas de vous autant de bien
Que je souhaiterais. On dit (je n'en crois rien)
Qu'en discours vous prenez un peu trop de licence,
Qu'on ne peut se soustraire à votre médisance;

Que vous parlez toujours avant que de penser;
Que tout votre mérite est de chanter, danser;
Que pour vous faire croire homme à bonne fortune,
Vous passez en hiver les nuits au clair de lune,
A souffler dans vos doigts, et prendre vos ébats
Sur la porte d'Iris, qui ne vous connaît pas;
Que souvent vous prenez trop de vin de Champagne,
Et qu'il faut que toujours quelqu'un vous accompa-
Pour pouvoir vous montrer votre chemin la nuit, [gne
Et même quelquefois vous reporter au lit.
Enfin que sais-je, moi? l'on charge ma mémoire
De cent mauvais récits que je ne veux pas croire:
Et tout homme prudent doit se garder toujours
De donner trop crédit à de mauvais discours.

LE CHEVALIER.

Adieu, Carlin, adieu.

CARLIN.

Monsieur de la musique,
Rediles-nous encor ce petit air bachique.

SCÈNE VII

LÉANDRE, CARLIN.

CARLIN.

Vous avez fort bien fait de lui river son clou.
C'est bien à faire à lui de vous appeler fou;
Et vous deviez encor lui mieux laver la tête.

LÉANDRE.

J'ai bien un autre soin qui m'occupe et m'arrête.
Tu t'imagines bien que Clarice en courroux
Se livre tout entière à ses transports jaloux,
Et m'accable des noms d'ingrat et d'infidèle.
D'une autre part aussi que peut dire Isabelle?

CARLIN.

Vous avez tort. Faut-il que chaque instant du jour
Votre distraction nous fasse quelque tour?
Vous avez de l'esprit et de la politesse;
Vous raisonnez parfois comme un sage de Grèce;
Et d'autres fois aussi vos faits et vos raisons
Vous font croire échappé des Petites-Maisons.

LÉANDRE.

Mais sais-tu bien, maraud, qu'avec ta remontrance,
Tu te feras chasser?

CARLIN.

Monsieur, en conscience,
Je ne veux point du tout ici vous corriger.

LÉANDRE. [changer.

Ma manière est fort bonne, et n'on veux point
Je ne ressemble point aux hommes de notre âge,
Qui masquent en tout temps leur cœur et leur vi-
Mon défaut prétendu, mon peu d'attention [sage.
Fait la sincérité de mon intention.
Je ne prépare point avec effronterie,
Dans le fond de mon cœur, d'indigne menterie;
Je dis ce que je pense, et sans déguisement;
Je suis, sans réfléchir, mon premier mouvement;
Un esprit naturel me conduit et m'anime:
Je suis un peu distrait, mais ce n'est pas un crime.

CARLIN.

Ce n'est pas un grand mal. Pour être bel esprit,
Il faut avec mépris écouter ce qu'on dit,
Rêver dans un fauteuil, répondre en coq-à-l'âne,
Et voir tous les mortels ainsi que des profanes.
Au suprême degré vous avez ce défaut,
Et bien d'autres encor.

LÉANDRE.

(Pendant ce couplet il ôte la cravate à son valet, par distraction.)

Te tairas-tu, maraud?...
Un cerveau faible, étroit, qui ne tient qu'une chose,
Peut répondre en tout temps à ce qu'on lui propose;
Mais celui qui comprend toujours plus d'un objet
Peut bien être excusé s'il est un peu distrait.

CARLIN *remet sa cravate.*

Je vous excuse aussi. Mais permettez, de grâce,
Que je remette ici chaque chose en sa place:
Il n'est pas encor temps que je m'aille coucher.

LÉANDRE *déboutonne son valet.*

C'est le moindre défaut qu'on puisse reprocher.
Est-il juste, après tout, que l'on s'assujettisse
A répondre à cent sots selon leur sot caprice?
Ce qu'on pense vaut mieux cent fois que leurs dis-
J'irais de ma pensée interrompre le cours, [cours.
Pour un jeune étourdi qui me rompt les oreilles
De ses travaux fameux d'amour et de bouteilles;
Pour un plaisant, qui vient de son bruit m'enivrer,
Qui croit me faire rire, et qui me fait pleurer;
Pour un fastidieux qui n'a, pour l'ordinaire,
Ni le don de parler, ni l'esprit de se taire!

CARLIN, *remettant son justaucorps.*

Mais voyez, s'il vous plaît, quelle distraction!

LÉANDRE.

Je crains pour mon amour quelque altération.
La belle est en courroux; toute mon innocence
Ne me rassure pas, et je crains sa présence.

CARLIN.

Je vous dirai, monsieur, pour sortir d'embarras,
Comme ordinairement j'en use en pareil cas.
Il faudrait qu'une lettre, écrite d'un beau style,
Pût vous rendre près d'elle un accès plus facile.
Mandez-lui que tantôt ce que vous avez fait
N'est qu'un coup d'étourdi.

LÉANDRE.

Je serai satisfait
Si la lettre, Carlin, a l'effet que j'espère.

CARLIN.

Une lettre, monsieur, remet bien une affaire;
Et trois ou quatre mots, en hâte barbouillés,
Font souvent embrasser des amants bien brouillés.

LÉANDRE.

En cette occasion, Carlin, je te veux croire.
Va vite me chercher la table et l'écritoire.

CARLIN.

Je vais, je cours, je vole, et je reviens à vous.

Digitized by Google

SCÈNE VIII

LÉANDRE, *seul.*

Je veux la rassurer de ses soupçons jaloux,
Dissiper son erreur. Oui, charmante Clarice,
Vous verrez que mon cœur, dépouillé d'artifice,
Ne brûle que pour vous d'un véritable feu;
Et ma main, sur-le-champ, en va signer l'aveu.

SCÈNE IX

CARLIN, LÉANDRE.

CARLIN, *présentant un livre à son maître.*
Tenez, monsieur, voilà...

LÉANDRE.
Comment! es-tu donc ivre?
Pour écrire un billet tu m'apportes un livre!

CARLIN.
Ah! vous avez raison. On hurle avec les loups;
Et je serai bientôt aussi distrait que vous.
Votre absence d'esprit est une maladie
Qui se gagne aisément.

LÉANDRE.
Eh! tais-toi, je te prie;
Ne me fatigue point par tes mauvais discours.
Les valets sont fâcheux, et font tout à rebours.

CARLIN, *apportant une table et une écritoire.*
Pour écrire, à ce coup, j'apporte toute chose.

LÉANDRE *s'assied pour écrire.*
Donne-moi promptement.

CARLIN.
Voyons de votre prose.
Si pour vous d'Apollon les trésors sont ouverts,
Vous pouvez même aussi vous escrimer en vers,
En sonnet, en ballade, en ode, en élégie.
Le sexe aime les vers.

LÉANDRE *change plusieurs fois de plume, qu'il trempe dans la poudre pour le cornet.*
Quelque mauvais génie
Des plumes que je prends vient empêcher l'effet.

CARLIN.
Je le crois bien, monsieur; car voilà le cornet,
Et dans le poudrier vous trempiez votre plume.

LÉANDRE.
Tu peux avoir raison; c'est contre ta coutume.

CARLIN, *à part.*
L'écriture est un art bien utile aux amants!
Petits soins, rendez-vous, doux raccommodements,
Promesse d'épouser, plainte, douceur, rupture,
Tout cela se trafique avecque l'écriture.
Si le papier qui sert aux amoureux billets
Coûtait comme celui qu'on emploie au palais,
Cette ferme en un an produirait plus de rente
Que le papier timbré ne peut rendre en quarante.

LÉANDRE *renverse sur sa lettre le cornet pour la poudre.*
Ma lettre est achevée...

CARLIN.
Ah! perdez-vous l'esprit?
Vous versez à grands flots l'encre sur votre écrit.
Quelle est donc, s'il vous plaît, cette façon de peindre?

LÉANDRE.
De mon esprit trop prompt c'est à moi de me plaindre.

CARLIN, *montrant la lettre.*
Le bel écrit, ma foi, pour un traité de paix!
On croira qu'un démon en a forme les traits;
Les experts écrivains s'y donneront au diable:
Je tiens dès à présent la lettre indéchiffrable.

LÉANDRE *se remet à écrire.*
Il faut recommencer, le mal n'est pas bien grand.
Je ne plains point, Carlin, la peine que je prend.

CARLIN.
C'est très-bien fait. Mais moi, je plains fort Isabelle.

LÉANDRE.
Isabelle?

CARLIN.
Oui, monsieur.

LÉANDRE, *écrivant.*
Ne me parle point d'elle.

CARLIN.
Soit. Quand d'une cruelle on veut toucher le cœur,
C'est un style éloquent qu'un billet au porteur,
Qui vaut mieux qu'un discours rempli de fariboles.
Si vous vous en serviez...

LÉANDRE.
Fais trêve à tes paroles.

CARLIN, *à part.*
Quand une belle voit, comme par supplément,
Quatre doigts de papier plié bien proprement
Hors du corps de la lettre, et qu'avant sa lecture
(Car c'est toujours par là que l'on fait l'ouverture)
On voit du coin de l'œil sur ce petit papier...

(*Léandre écoute Carlin, et par distraction écrit ce qu'il dit.*)

« Monsieur, par la présente, il vous plaira payer
« Deux mille écus comptant, aussitôt lettre vue,
« A damoiselle, en blanc, d'elle valeur reçue... »
Et Dieu sait la valeur! un discours aussi rond
Fait taire l'éloquence et l'art de Cicéron.

LÉANDRE, *écrivant.*
Cela peut être vrai pour de serviles âmes
Qui trafiquent d'un cœur.

CARLIN.
Aujourd'hui bien des femmes
Se mêlent du trafic.

LÉANDRE.
J'ai fini. Je n'ai plus
Qu'à cacheter ma lettre et mettre le dessus.

CARLIN.
Le ciel en soit loué! Me voilà hors de crise.
Je tremblais de vous voir faire quelque méprise.
Vous avez plus d'esprit que je ne l'eusse cru;
Et j'attendais encore un trait de votre cru.

LÉANDRE.
Tu deviens insolent.

Digitized by Google

CARLIN.
Ce n'est que par tendresse.
LÉANDRE.
Tiens, porte de ce pas la lettre à son adresse.
De ton zèle empressé j'attends tout dans ce jour,
Et me remets sur toi du soin de mon amour.
CARLIN.
Pour vous servir plus vite en cette conjoncture,
Je m'en vais emprunter les ailes de Mercure.

SCÈNE X

CARLIN, *seul.*

Allons nous acquitter de notre honnête emploi;
Remettons deux amants... Mais qu'est-ce que je voi?
« Pour Isabelle. » Oh diable! aurais-je la berlue?
Quelque nuage épais m'obscurcit-il la vue?
Mais non, j'ai, grâce au ciel, encore deux bons yeux.
Monsieur, monsieur... Il est déjà loin de ces lieux.
Il me semble pourtant que, selon tout indice,
Le billet que je tiens doit aller à Clarice.
Mais le nom d'Isabelle est peint sur ce papier.
Ne me jouerait-il point un tour de son métier?
Il peut se faire aussi qu'il instruise Isabelle
De l'état de son cœur, et qu'il rompe avec elle,
Lui donne en peu de mots son congé par écrit.
Oui, voilà ce que c'est, et le cœur me le dit.
Ah! qu'un maître est heureux quand un valet habile
A la conception et légère et facile!
Il peut se fourvoyer sans rien appréhender;
Et de tels serviteurs sont nés pour commander.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ISABELLE, LISETTE, CARLIN.

ISABELLE, *tenant une lettre ouverte.*
Croit-il que de mon cœur je sois embarrassée,
Et que de l'engager on ait eu la pensée?
CARLIN, *à Isabelle.*
Je ne dis pas cela.
LISETTE, *à Carlin.*
Dans son petit cerveau
Pense-t-il que l'on soit bien tenté de sa peau,
Et de la tienne aussi?
CARLIN, *à Lisette.*
Je ne l'ai pas trop rude.
ISABELLE.
Pour m'outrager encore, il a mis tant d'étude
A m'offrir un billet pour Clarice dicté!
CARLIN, *à part.*
Le traître a fait le coup, je m'en suis bien douté.
ISABELLE.
Mon parti sur ce point est fort facile à prendre.
CARLIN, *à Isabelle.*
Madame, écoutez-moi...
ISABELLE.
Je ne veux rien entendre.
CARLIN.
Mais, de grâce, un seul mot.
LISETTE.
Sors d'ici, malheureux:
Va-t'en porter ailleurs ton cartel amoureux.
CARLIN.
On ne traita jamais un courrier de la sorte.
LISETTE.
Détalons.
CARLIN.
Vous saurez...
LISETTE.
Gagneras-tu la porte?
CARLIN.
Mais tu perds le respect; je suis ambassadeur.
LISETTE.
Sortiras-tu d'ici, postillon de malheur?

SCÈNE II

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.
Il est enfin parti, malgré son éloquence.
Mais d'un autre côté le chevalier s'avance.

SCÈNE III

LE CHEVALIER, ISABELLE, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à Isabelle.*
Eh bien! la mère encor fait-elle le lutin?
Pourrons-nous nous soustraire à son brusque cha-
ISABELLE. [grin?
Vous savez son humeur. Ah! juste ciel! je tremble;
Elle peut revenir et nous trouver ensemble.
LE CHEVALIER.
Que ce soin ne vous fasse aucune impression:
Je vous prends en ces lieux sous ma protection.
N'êtes-vous pas ma femme? Et, pour hâter les choses,
J'ai dressé le contrat moi-même avec les clauses,
Dont mon oncle est porteur.
LISETTE.
Tout est bien avancé,
Puisque déjà par vous le contrat est dressé;
Et l'aveu de la mère est une bagatelle.
ISABELLE.
Nous aurons de la peine à venir à bout d'elle.
LE CHEVALIER.
Avant d'accorder tout à mon juste transport,
Je veux sur son esprit faire un dernier effort,
Me jeter à ses pieds, lui dire mes alarmes,
Crier, gémir, pleurer; car j'ai le don des larmes.

Digitized by Google

Lisette m'appuiera. Malgré son noir chagrin,
Nous la flatterons tant, qu'il faudra bien enfin
Qu'elle me cède un bien dont mon amour est digne.

LISETTE.

Bon! bon! plus on la flatte, et plus elle égratigne;
C'est un esprit rétif, et qu'on ne réduit pas.
Mais je vois votre sœur tourner ici ses pas.

SCÈNE IV

LE CHEVALIER, CLARICE, ISABELLE, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à Clarice.*

Eh bien! ma chère sœur, quel soin ici t'amène?
Et quelle intention est maintenant la tienne?
As-tu pris ton parti?

CLARICE.

J'espère qu'à la fin
Mon oncle avec Léandre unira mon destin.

ISABELLE, *à Clarice.*

Tant mieux. Mais puisque enfin vous épousez Léan-
L'amitié, la raison, m'obligent à vous rendre [dre,
Un billet amoureux qu'il m'écrit. Le voici.

CLARICE.

De Léandre?

ISABELLE.

De lui.

LE CHEVALIER, *à Isabelle.*

Quel rôle fais-je ici?
Un rival odieux aurait pu vous écrire?

ISABELLE, *au chevalier.*

De ce qui s'est passé je saurai vous instruire.
Suivez-moi seulement, et demeurez en paix.
(*à Clarice.*)
Tenez, voilà la lettre, et le cas que j'en fais.
Adieu.

LE CHEVALIER.

Bonsoir, ma sœur.
(*à Isabelle.*)
Il faut aller, madame,
Faire un dernier effort pour couronner ma flamme.

SCÈNE V

CLARICE, *seule.*

L'ai-je bien entendu? Dois-je en croire mes yeux?
Mais je puis sur-le-champ m'éclaircir encor mieux.
Lisons. « Pour Isabelle. » O ciel! je suis trahie.
Je vois, je tiens, je sens toute sa perfidie.
Mais je vois son valet.

SCÈNE VI

CARLIN, CLARICE.

CLARICE.

Approche, monstre affreux,
Ministre impertinent d'un maître malheureux.
A qui va cette lettre? Est-ce pour Isabelle?

CARLIN.

Madame, c'est pour elle, et ce n'est pas pour elle.

CLARICE.

Avec ces vains détours penses-tu me tromper?
Voyons. Demeure là; ne crois pas m'échapper.
(*Elle lit.*)
« Je suis au désespoir, mademoiselle, que l'aven-
« ture du cabinet vous ait donné quelque soupçon
« de ma fidélité. »
Viens çà, maraud; réponds, parle.
(*Elle le prend par la cravate.*)

CARLIN.

Miséricorde!
Cette lettre est pour nous la pomme de discorde.
Ouf! hai! je n'en puis plus; vous serrez le sifflet.
Mais du moins jusqu'au bout lisez donc le billet.

CLARICE.

Que je lise, maraud! Que veux-tu qu'il m'apprenne?
De ses déloyautés ne suis-je pas certaine?

CARLIN.

Si mon maître est ingrat, puis-je mais de cela?
Mais il vient; vous pouvez l'étrangler : le voilà.

SCÈNE VII

LÉANDRE, CLARICE, CARLIN.

(*Léandre est plongé dans la rêverie.*)

CLARICE, *à part.*

J'ai peine, en le voyant, à tenir ma colère.

CARLIN, *bas, à Clarice.*

Ne parlons pas trop haut, de peur de le distraire.

CLARICE.

Vous voilà donc, monsieur! Cherchez-vous en ces [lieux
Que ma rivale encor se présente à mes yeux?

LÉANDRE, *sortant de sa rêverie.*

Ah! madame... A propos, avez-vous lu ma lettre?

CLARICE.

Oui, traître! ma rivale a su me la remettre :
Je la tiens d'Isabelle, et le cas qu'elle en fait
Peut me venger assez de ton lâche forfait.

LÉANDRE.

Un autre que Carlin en vos mains l'a remise?
Le maraud! je saurai châtier sa méprise;
Je le rouerai de coups; le coquin tous les jours
Lasse ma patience et me fait de ces tours.
Je le vois. Viens çà, traître : aux dépens de ta vie
Je veux tirer raison de cette perfidie.
Tu mourras de ma main.

CARLIN.

Ah! monsieur, doucement,
Grâce! je n'ai point fait encor mon testament.
(*à part.*)
Non, je n'ai jamais vu de pièce d'écriture
Faire tant de procès.

LÉANDRE.

Parle sans imposture.

Qu'as-tu fait de ma lettre? et quel affreux démon
Te pousse à me trahir d'une telle façon?

CARLIN.

Moi, monsieur, vous trahir! je vous sers avec zèle;
Je l'ai mise avec soin dans les mains d'Isabelle.

LÉANDRE, *tirant son épée.*

Et voilà pour ta mort l'arrêt tout prononcé.

CARLIN.

Quelle faute ai-je fait?

LÉANDRE.

Quelle faute, insensé!

CARLIN.

Oui, vous avez raison de vous faire justice.

LÉANDRE.

Ne t'avais-je pas dit de la rendre à Clarice?

CARLIN.

A Clarice, monsieur? je veux être pendu,
Si je me ressouviens de l'avoir entendu.

LÉANDRE.

Mais le dessus écrit suffit pour te confondre.
A ce témoin muet que pourras-tu répondre?
(*à Clarice.*)
Pour lui faire sentir son peu de jugement,
De grâce, prêtez-moi cette lettre un moment.

CARLIN, *à part.*

Bon! c'est où je l'attends.

LÉANDRE.

Viens, tête sans cervelle;
Lis avec moi, bourreau; lis donc... « Pour Isabelle. »

CARLIN.

Pouf! il faut l'avouer, vous avez, à mon gré,
La présence d'esprit au suprême degré.
Lis donc, bourreau, lis donc.

LÉANDRE.

Ah! de grâce, madame,
Pardonnez mon erreur en faveur de ma flamme :
Mon cœur n'a point de part au crime de ma main.

CLARICE.

Vous tâchez, inconstant, à me séduire en vain;
Mais je ne reçois point un grossier artifice.

CARLIN.

Je réponds pour mon maître : il n'a point de malice;
Et s'il n'était point fou, je veux dire distrait,
Ce serait, je vous jure, un garçon tout parfait.

LÉANDRE.

Mais si vous avez lu le dedans de ma lettre,
De ces soupçons cruels elle a dû vous remettre.

CLARICE.

Ma curiosité m'en a fait lire assez;
Je n'en ai que trop lu.

CARLIN.

Mon Dieu, recommencez.
En changeant le dessus, nous changeons bien la [thèse.
Vous avez le bras bon, soit dit par parenthèse.

CLARICE, *lit.*

« Je suis au désespoir que l'aventure du cabinet « vous ait pu donner quelque soupçon de ma fidé- « lité. Votre rivale ne servira qu'à rendre votre « triomphe plus parfait. Monsieur, par la présente, « il vous plaira payer à damoiselle, en blanc, d'elle « valeur reçue... Et Dieu sait la valeur. »

CARLIN.

Fi donc! madame, fi! vous moquez-vous de moi?
Cela n'est point écrit.

CLARICE.

Vois donc.

CARLIN, *à Léandre.*

Ah! par ma foi,
Votre méprise ici me paraît fort étrange.
Quoi! vos billets d'amour sont des lettres de change?
Vous aurez bientôt fait votre paix à ce prix.

LÉANDRE.

C'est ce malheureux-là qui, pendant que j'écris,
M'embarrasse l'esprit de ses impertinences.

CARLIN.

J'ai diablement d'esprit : on écrit mes sentences.

CLARICE *continue de lire.*

« Oui, belle Clarice, je n'adore que vous, et fais « tout mon bonheur de vous aimer le reste de ma « vie. »

CARLIN, *à Clarice.*

Vous trouvez maintenant les termes plus coulants.
Et vous ne venez plus pour étrangler les gens.

CLARICE.

Je respire. Ah! Carlin, c'est une joie extrême
De trouver innocent un coupable qu'on aime;
Et que, sans nul effort, on fait un prompt retour
Des mouvements jaloux aux transports de l'amour!

LÉANDRE.

A mes distractions faites grâce, madame;
Nul autre objet que vous ne règne dans mon âme.

CARLIN, *à Clarice.*

C'est une vérité; le plaisir qu'il reçoit
Fait qu'il ne vous croit pas où souvent il vous voit.
Voici monsieur votre oncle. A vos vœux tout con- [spire.

SCÈNE VIII

VALÈRE, LEANDRE, CLARICE, CARLIN.

VALÈRE, *à Léandre.*

Avec empressement, monsieur, je viens vous dire
Que mon plaisir serait de pouvoir, en ce jour,
Au gré de vos souhaits contenter votre amour.

LÉANDRE, *à Valère.*

Je crois qu'à mes désirs vous n'êtes point contraire.

VALÈRE.

Je donne volontiers les mains à cette affaire.
Mais il faut du dédit encor vous délier,
Et procurer de plus l'hymen du chevalier.
Nous nous trouvons toujours dans une peine ex- [trême.

CARLIN.

Il me vient dans l'esprit un petit stratagème.
(*à Léandre.*)
La vieille ne songeait, dans votre engagement,
Qu'au bien qu'on vous devait laisser par testament.

LÉANDRE.

Non sans doute.

CARLIN.

L'on peut dresser quelque machine,
Faire jouer sous main quelque secrète minn...

VALÈRE.

J'ai déjà dans ma poche un contrat.

CARLIN.

Bon! tant mieux.
La mère ne sait point que je suis en ces lieux;
Elle ne m'a point vu; je puis aisément dire
Ce que pour vous servir mon adresse m'inspire.

VALÈRE.

Mais crois-tu...

CARLIN.

Laissez-moi, l'affaire est dans le sac.

VALÈRE.

J'entends venir quelqu'un. C'est madame Grognac.

CARLIN.

Je vais tout préparer pour que la mine joue;
Et vous, ne manquez pas de pousser à la roue.

SCÈNE IX

VALÈRE, MADAME GROGNAC, ISABELLE, LE CHEVALIER, CLARICE, LEANDRE.

LE CHEVALIER, *à madame Grognac.*

Le dessein en est pris; je ne vous quitte point
Que je ne sois enfin satisfait sur ce point.
Je prétends, malgré vous, devenir votre gendre :
Vous ne sauriez mieux faire; et, pour vous en dé-
Vous avez beau pester, crier, tempêter... [fendre,

MADAME GROGNAC, *au chevalier.*

Ouais!
Je vous trouve plaisant! Au gré de mes souhaits
Je ne pourrai donc pas disposer de ma fille?
Monsieur, je ne veux point de fou dans ma famille.

LE CHEVALIER.

Là, là... doucement.

MADAME GROGNAC.

Paix...

ISABELLE.

Ma mère...

MADAME GROGNAC.

Taisez-vous.

LE CHEVALIER.

Un peu de naturel.

MADAME GROGNAC.

Non.

VALÈRE, *à madame Grognac.*

Calmez ce courroux.

MADAME GROGNAC, *à Valère.*

Vous, calmez, s'il vous plaît, votre langue indiscrè-
Ennuyeux harangueur. C'est une affaire faite, [te.
Monsieur sera mon gendre. Et, pour me délivrer
Des importunités qui pourraient trop durer,
J'ai mandé tout exprès en ces lieux un notaire.

LE CHEVALIER.

Moi, je m'inscris en faux contre ce qu'il peut faire.

MADAME GROGNAC.

Mais où sommes-nous donc?
(*à Léandre.*)
Vous, monsieur le distrait,
Vous êtes là debout planté comme un piquet.

VALÈRE.

Il ne répond point trop aux offres que vous faites.

MADAME GROGNAC, *à Valère.*

Monsieur, guérissez-vous des soucis où vous êtes:
Quand il ne voudrait point encor se marier,
Je n'aurai point recours à votre chevalier.
Un fat dont la conduite est tout impertinente.

VALÈRE, *à part.*

Et qui lui fait danser quelquefois la courante.

MADAME GROGNAC.

Un petit libertin qui doit de tous côtés,
Un étourdi fieffé.

LE CHEVALIER, *à madame Grognac.*

Passons les qualités.
Cela ne rendra pas le contrat moins valide.

SCÈNE X

VALÈRE, MADAME GROGNAC, CLARICE, ISABELLE, LE CHEVALIER LEANDRE, LISETTE; CARLIN, *en courrier.*

LISETTE.

Place, place au courrier qui vient à toute bride.

CARLIN, *à Léandre.*

Ah! monsieur, vous voilà! Quelle fatalité!
Votre oncle ici m'envoie... Ouf! je suis éreinté!...
Pour vous dire... Attendez...

CLARICE, *à Carlin.*

Tu nous fais bien attendre.

LÉANDRE, *à Carlin.*

N'as-tu point de sa part quelque lettre à me ren- [dre?

CARLIN.

Non; depuis qu'il est mort le défunt n'écrit plus.

LE CHEVALIER, *riant.*

C'est Carlin.

CARLIN, *au chevalier.*

Ah! monsieur, vos ris sont superflus:
De vos pleurs bien plutôt lâchez ici la bonde,
En apprenant le coup le plus fatal du monde,
Et qui fera trembler les pâles héritiers
Jusque dans l'avenir de nos neveux derniers.

CLARICE, *à Carlin.*

Dis-nous donc, si tu veux, cette action si noire.

CARLIN.

La volonté de l'homme est bien ambulatoire!
(*à Léandre.*)
A grand'peine au bonhomme aviez-vous dit adieu,
Qu'il a fait appeler le notaire du lieu;
Et, n'écoutant alors qu'un aveugle caprice,
Bien informé d'ailleurs que vous aimiez Clarice,
Et que vous deveniez réfractaire à ses lois,

Digitized by Google

Refusant d'épouser celle dont il fit choix;
Sans avoir, en mourant, égard à ma prière,
Il a testamenté tout d'une autre manière;
Et l'avare défunt, descendant au cercueil,
Ne vous a pas laissé de quoi porter le deuil.

MADAME GROGNAC.

Ah! juste ciel! qu'entends-je?

CARLIN.

O cruelle disgrâce!
Nous voilà pour jamais réduits à la besace.

MADAME GROGNAC.

Le défunt a bien fait, et je l'en applaudis;
Il devait, à mon sens, encore faire pis.

CARLIN.

Hélas! qu'aurait-il fait?

MADAME GROGNAC, *à Carlin.*

Ta plainte m'importune.
(*à Léandre.*) [tune;
Vous, monsieur, vous pouvez chercher ailleurs for-
Votre hymen à présent ne me convient en rien:
Pour épouser ma fille, il faut avoir du bien.

VALÈRE, *à madame Grognac.*

Mon neveu ne craint point la disgrâce cruelle
D'un pareil testament. S'il épouse Isabelle,
Je lui donne à présent mon bien après ma mort.
En faveur de l'amour faites-vous cet effort.

MADAME GROGNAC.

Il est bien étourdi.

LE CHEVALIER.

Dans peu je me propose
De l'être encore plus; si je vaux quelque chose,
C'est par là que je vaux, et par ma belle humeur.

MADAME GROGNAC, *au chevalier.*

Euh! j'ai cette courante encore sur le cœur.

VALÈRE, *à madame Grognac, lui présentant un contrat tout dressé.*

Signez donc ce papier .. Une plume, Lisette.

LISETTE, *donnant une plume.*

Voilà tout ce qu'il faut.

MADAME GROGNAC, *signant.*

C'est une affaire faite;
Je signerai, pourvu que vous me promettiez
Qu'il deviendra plus sage, et que vous le signiez.

VALÈRE.

D'accord.
(*à Léandre.*)
Vous, pour le prix d'une juste tendresse,
Soyez heureux, monsieur; je vous donne ma nièce.

MADAME GROGNAC, *à Valère.*

Comment donc! rêvez-vous, monsieur? êtes-vous
De donner votre nièce à qui n'a pas un sou? [fou,

VALÈRE, *à madame Grognac.*

Il ne faut pas ici plus longtemps vous séduire;
Et vous me permettrez maintenant de vous dire
Que ce faux testament, madame, n'est qu'un jeu
Inventé par Carlin pour tirer votre aveu.

MADAME GROGNAC, *à Carlin.*

Parle.

CARLIN, *à part.*

Le dénoûment est bien prêt à se faire.

MADAME GROGNAC, *à Carlin.*

Ne nous as-tu pas dit que l'oncle, en sa colère,
A d'autres qu'à Léandre avait laissé son bien?

CARLIN.

Ma foi, je le croyais. Mais, puisqu'il n'en est rien,
Le ciel en soit loué!

MADAME GROGNAC.

Je suis assassinée.

LISETTE, *à madame Grognac.*

Il ne faut point ici tant faire l'étonnée;
C'est vous qui nous montrez à choisir un mari.
Quand votre époux, jadis grand gruyer de Berri,
Voulut vous enlever, vous le laissâtes faire:
Votre fille est encor plus sage que sa mère.

MADAME GROGNAC, *à Isabelle.*

Coquine!

ISABELLE, *à madame Grognac.*

Ecoutez-moi.

MADAME GROGNAC, *à Isabelle.*

Taisez-vous, s'il vous plaît.

LE CHEVALIER, *à madame Grognac.*

J'ai, si vous la grondez, un menuet tout prêt.

CARLIN, *à madame Grognac.*

Vous paierez le dédit, parbleu.

VALÈRE, *à madame Grognac.*

De bonne grâce,
Puisque tout est signé, que la chose se fasse.
Pour apporter la paix et calmer votre esprit,
Je m'oblige pour vous à payer le dédit,
Et je donne de plus cette somme à ma nièce.

MADAME GROGNAC.

Je suis au désespoir. C'est à moi qu'on s'adresse
Pour faire de ces tours!
(*à Valère.*)
Vous saurez, en un mot,
Que je ne donnerai pas cela pour sa dot.
Fasse qui le voudra les frais du mariage;
Vous l'avez commencé, finissez votre ouvrage:
Et je prétends, de plus, qu'en formant ces liens,
On les sépare encore et de corps et de biens.
(*Elle sort.*)

SCÈNE XI

VALÈRE, LE CHEVALIER, LÉANDRE, CLARICE, ISABELLE, LISETTE, CARLIN.

VALÈRE.

Rentrons, et sur-le-champ terminons cette affaire.

LE CHEVALIER, *à Clarice et à Isabelle.*

Allons, embrassez-vous, vous ne sauriez mieux faire:
Vous serez belles-sœurs. Mais, surtout, gardez-vous
De prendre à l'avenir le même rendez-vous.

ISABELLE.

Lorsque j'en donnerai, je serai plus secrète.

CLARICE.

Une autre fois aussi je serai plus discrète.

Digitized by Google

SCÈNE XII

LÉANDRE, CARLIN.

LÉANDRE.

Toi, Carlin, à l'instant prépare ce qu'il faut
Pour aller voir mon oncle, et partir au plus tôt.

CARLIN.

Laissez votre oncle en paix. Quel diantre de lan-
Vous devez cette nuit faire un autre voyage ;
Vous n'y songez donc plus ? vous êtes marié.

LÉANDRE.

Tu m'en fais souvenir, je l'avais oublié.

SCÈNE XIII

CARLIN, *seul*.

Ah ciel ! un jour de noce oublier une femme !
Cette erreur me paraît un peu digne de blâme :
Pour le lendemain, passe ; et j'en vois aujourd'hui
Qui voudraient bien pouvoir l'oublier comme lui.

FIN DU DISTRAIT.

Digitized by Google

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

Digitized by Google

Biblioteca Nazionale Vittorio Emanuele III NAPOLI

LES FOLIES AMOUREUSES

CRISPIN

Ayant pour bien des maux des secrets merveilleux,
Je m'amuse à chercher des simples dans ces lieux
Acte I. sc. 1

Digitized by Google

FOLIES AMOUR[illegible]

ACTE PREMIER

SCÈNE I

[illegible]

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

FOLIES AMOUREUSES

COMÉDIE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 15 JANVIER 1704

PERSONNAGES.

ALBERT, jaloux et tuteur d'Agathe.
ÉRASTE, amant d'Agathe.
AGATHE, amante d'Eraste.

PERSONNAGES.

LISETTE, servante de M. Albert.
CRISPIN, valet d'Éraste.

La scène est dans une avenue, devant le château d'Albert.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

AGATHE, LISETTE.

LISETTE.

Lorsqu'en un plein repos chacun encor sommeille,
Quel démon, s'il vous plaît, vous tire par l'oreille,
Et vous fait hasarder de sortir si matin?

AGATHE.

Paix, tais-toi, parle bas; tu sauras mon dessein.
Eraste est de retour.

LISETTE.

Eraste?

AGATHE.

D'Italie.

LISETTE.

D'où savez-vous cela, madame, je vous prie?

AGATHE.

J'ai cru le voir hier paraître dans ces lieux;
Et j'en crois plus mon cœur encore que mes yeux.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus que votre diligence
Ait du seigneur Albert trompé la vigilance.
Par ma foi, c'est un guide excellent que l'amour!

AGATHE.

J'étais à ma fenêtre, en attendant le jour,
Quand quelqu'un est sorti : voyant la porte ouverte,
J'ai saisi promptement l'occasion offerte,
Tant pour prendre le frais, que pour flatter l'espoir
Qui pourrait attirer Eraste pour me voir.

LISETTE.

Vous n'avez pas envie, à ce qu'on peut comprendre,
Que le pauvre garçon s'enrhume à vous attendre.
Il arrive le soir; et vous, au point du jour,
Vous l'attendez ici pour flatter son amour :
C'est perdre peu de temps. Mais si, par aventure,
Albert, votre tuteur, jaloux de sa nature,
Vient à nous rencontrer, que dira-t-il de nous?

AGATHE.

Je me veux affranchir du pouvoir d'un jaloux;
J'ai trop longtemps langui sous son cruel empire :
Je lève enfin le masque; et, quoi qu'il puisse dire,
Je veux, sans nul égard, lui montrer désormais
Comme je prétends vivre, et combien je le hais.

LISETTE.

Que le ciel vous maintienne en ce dessein louable!
Pour moi, j'aimerais mieux cent fois servir le diable.
Oui, le diable : du moins, quand il tiendrait sabbat,
J'aurais quelque repos. Mais, dans mon triste état,
Soir, matin, jour ou nuit, je n'ai ni paix ni trêve :
Si cela dure encore, il faudra que je crève.
Tant que le jour est long, il gronde entre ses dents :
« Fais ceci, fais cela; va, viens; monte, descends;
« Fais bien la guerre à l'œil; ferme porte et fenêtre;
« Avertis, si de loin tu vois quelqu'un paraître. »
Il s'arrête, il s'agite, il court sans savoir où;
Toute la nuit il rôde ainsi qu'un loup-garou;
Il ne nous permet pas de fermer la prunelle;
Lui, quand il dort d'un œil, l'autre fait sentinelle;
Il n'a ri de sa vie; il est jaloux, fâcheux,
Brutal à toute outrance, avare, dur, hargneux.
J'aimerais mieux chercher mon pain de porte en [porte,
Que servir plus longtemps un maître de la sorte.

AGATHE.

Lisette, tous nos maux vont finir désormais.
Qu'Eraste est différent du portrait que tu fais!
Dès mes plus tendres ans chez sa mère nourrie,
Nos cœurs se sont trouvés liés de sympathie;
Et l'amour acheva, par des nœuds plus charmants,
De nous unir encor par ses engagements.
Plutôt que de souffrir la contrainte effroyable

Digitized by Google

Qui depuis quelque temps et me gêne et m'accable,
Je serais fille à prendre un parti violent;
Et, sous un habit d'homme, en chevalier errant,
Pour m'affranchir d'Albert et de ses lois si dures,
J'irais par le pays chercher des aventures.

LISETTE.

Oh! sans aller si loin, ici, quand vous voudrez,
Je vous suis caution que vous en trouverez.

AGATHE.

Tu ne sais pas encor quel est mon caractère,
Quand on m'impose un joug à mon humeur contraire.
J'ai vécu dans le monde au milieu des plaisirs;
La contrainte où je suis irrite mes desirs.
Présentement qu'Éraste à m'épouser s'apprête,
Mille vivacités me passent par la tête.
J'ai du cœur, de l'esprit, du sens, de la raison;
Et tu verras dans peu des traits de ma façon.
Mais comment du château la porte est-elle ouverte?

LISETTE.

Bon! votre vieux Cerbère est à la découverte;
Faut-il le demander? Il rôde dans les champs :
Il fait toute la nuit sentinelle en dedans,
Et sur le point du jour il va battre l'estrade.
S'il pouvait, par bonheur, choir en quelque embuscade.
Et que des égrillards, avec de bons bâtons...
Mais paix; j'entends du bruit; quelqu'un vient : écoutons.

SCÈNE II

ALBERT, AGATHE, LISETTE.

ALBERT, *à part.*

J'ai fait dans mon château, toute la nuit, la ronde,
Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde.
Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts,
J'ai voulu même encor m'assurer des dehors.
Grâce au ciel, tout va bien. Une terreur secrète,
En dépit de mes soins, cependant m'inquiète.
Je vis hier rôder un certain curieux,
Qui de loin, ce me semble, examinait ces lieux.
Depuis plus de six mois ma lâche complaisance
Met à chaque moment en défaut ma prudence;
Et, pour laisser Agathe à l'aise respirer,
Je n'ai, par bonté d'âme, encor rien fait murer.
Ce n'est point par douceur qu'on rend sages les filles;
Je veux, du haut en bas, faire attacher des grilles,
Et que de bons barreaux, larges comme la main,
Puissent servir d'obstacle à tout effort humain.
Mais j'entends quelque bruit; et, dans le crépuscule,
J'entrevois quelque objet qui marche et qui recule.
Approchons. Qui va là? Personne ne repond.
Ce silence affecté ne me dit rien de bon.

LISETTE, *bas.*

Je tremble.

ALBERT.

C'est Lisette : Agathe est avec elle.

AGATHE.

Est-ce donc vous, monsieur, qui faites sentinelle?

ALBERT.

Oui, oui, c'est moi, c'est moi. Mais, à l'heure qu'il est,
Que venez-vous chercher en ce lieu, s'il vous plaît?

AGATHE.

De dormir ce matin n'ayant aucune envie,
Lisette et moi, monsieur, nous avons fait partie
D'être devant le jour sous ces arbres épais,
Pour voir naître l'aurore et respirer le frais.

LISETTE.

Oui.

ALBERT.

Respirer le frais et voir l'aurore naître,
Tout cela se pouvait faire à votre fenêtre.
Ici, pour me trahir, vous êtes de complot.

LISETTE, *à part.*

Que ce serait bien fait!

ALBERT, *à Lisette.*

Que dis-tu?

LISETTE.

Pas le mot.

ALBERT.

Des filles sans intrigue, et qui sont retenues,
Sont, à l'heure qu'il est, dans leur lit étendues,
Dorment tranquillement, et ne vont point sitôt
Prendre dans une cour ni le froid ni le chaud.

LISETTE, *à Albert.*

Et comment, s'il vous plaît, voulez-vous qu'on repose?
Chez vous, toute la nuit, on n'entend d'autre chose
Qu'aller, venir, monter, fermer, descendre, ouvrir,
Crier, tousser, cracher, éternuer, courir.
Lorsque, par grand hasard, quelquefois je sommeille,
Un bruit affreux de clefs en sursaut me réveille.
Je veux me rendormir, mais point : un juif errant,
Qui fait du mal d'autrui son plaisir le plus grand;
Un lutin, que l'enfer a vomi sur la terre
Pour faire aux gens dormants une éternelle guerre,
Commence son vacarme, et nous lutine tous.

ALBERT.

Et quel est ce lutin et ce juif errant?

LISETTE.

Vous.

ALBERT.

Moi?

LISETTE.

Oui, vous. Je croyais que ces brusques manières
Venaient de quelque esprit qui voulait des prières;
Et, pour mieux m'éclaircir, dans ce fâcheux état,
Si c'était âme ou corps qui faisait ce sabbat,
Je mis, un certain soir, à travers la montée,
Une corde aux deux bouts fortement arrêtée;
Cela fit tout l'effet que j'avais espéré.
Sitôt que pour dormir chacun fut retiré,
En personne d'esprit, sans bruit et sans chandelle,
J'allai dans certain coin me mettre en sentinelle:
Je n'y fus pas longtemps, qu'aussitôt patatras!

Digitized by Google

Avec un fort grand bruit, voilà l'esprit à bas :
Ses deux jambes à faux dans la corde arrêtées
Lui font, avec le nez, mesurer les montées.
Soudain j'entends crier : A l'aide! je suis mort!
A ces cris redoublés, et dont je riais fort,
J'accours, et je vous vois étendu sur la place,
Avec une apostrophe au milieu de la face;
Et votre nez cassé me fit voir par écrit
Que vous étiez un corps, et non pas un esprit.

ALBERT.

Ah! malheureuse engeance! apanage du diable!
C'est toi qui m'as joué ce tour abominable :
Tu voulais me tuer avec ce trait maudit?

LISETTE.

Non ; c'était seulement pour attraper l'esprit.

ALBERT.

Je ne sais maintenant qui retient mon courage,
Que de vingt coups de poing au milieu du visage...

AGATHE, *le retenant.*

Eh! monsieur, doucement.

ALBERT, *à Agathe.*

Vous pourriez bien ici,
Vous, la belle, attraper quelque gourmade aussi.
(*à part.*)
Taisez-vous, s'il vous plaît. Pour punir son audace,
Il faut que de chez moi sur-le-champ je la chasse.
(*à Lisette.*)
Qu'on sorte de ce pas.

LISETTE, *feignant de pleurer.*

Juste ciel! quel arrêt!
Monsieur...

ALBERT.

Non ; dénichons au plus tôt, s'il vous plaît.

LISETTE, *riant.*

Ah! par ma foi, monsieur, vous nous la donnez bonne,
De croire qu'en quittant votre triste personne
Le moindre déplaisir puisse saisir mon cœur!
Un écolier qui sort d'avec son précepteur;
Une fille longtemps au célibat liée,
Qui quitte ses parents pour être mariée;
Un esclave qui sort des mains des mécréants;
Un vieux forçat qui rompt sa chaîne après trente ans;
Un héritier qui voit un oncle rendre l'âme;
Un époux, quand il suit le convoi de sa femme;
N'ont pas le demi-quart tant de plaisir que j'ai
En recevant de vous ce bienheureux congé.

ALBERT.

De sortir de chez moi tu peux être ravie?

LISETTE.

C'est le plus grand plaisir que j'aurai de ma vie.

ALBERT.

Oui! puisqu'il est ainsi, je change de désir,
Et je ne prétends pas te donner ce plaisir :
Tu resteras ici, pour faire pénitence.
(*à Agathe.*)
Et vous, sans raisonner, rentrez en diligence.
(*Agathe rentre en faisant la révérence, Lisette en fait autant; Albert la retient, et continue.*)
Demeure, toi ; je veux te parler sans témoins.

SCÈNE III

ALBERT, LISETTE.

ALBERT, *à part.*

Il faut l'amadouer, j'ai besoin de ses soins.
(*haut.*)
Allons, faisons la paix, vivons d'intelligence;
Je t'aime dans le fond, et plus que l'on ne pense.

LISETTE.

Et je vous aime aussi plus que vous ne pensez.

ALBERT.

Un bel amour, vraiment, à me casser le nez!
Mais je pardonne tout, et te donne promesses
Que tu ressentiras l'effet de mes largesses,
Si tu veux me servir dans une occasion.

LISETTE.

Voyons. De quel service est-il donc question?

ALBERT.

Tu sais depuis longtemps que sur le fait d'Agathe
J'ai, comme on doit avoir, l'âme un peu délicate.
La donzelle bientôt prendrait le mors aux dents,
Sans la précaution que près d'elle je prends.
Chez la dame du bourg jusqu'à quinze ans nourrie,
Toujours dans le grand monde elle a passé sa vie :
Cette dame étant morte, un parent me pria
D'en vouloir prendre soin, et me la confia.
L'amour, depuis ce temps, s'est glissé dans mon âme,
Et j'ai quelque dessein d'en faire un jour ma femme.

LISETTE.

Votre femme? fi donc!

ALBERT.

Qu'entends-tu par ce ton?

LISETTE.

Fi! vous dis-je.

ALBERT.

Comment?

LISETTE.

Eh! fi! fi! vous dit-on.
Vous avez trop d'esprit pour faire une sottise;
Et j'en appellerais à votre barbe grise.

ALBERT.

Je n'ai point eu d'enfants de mon hymen passé;
Et je veux achever ce que j'ai commencé,
Faire des héritiers, dont l'heureuse naissance
De mes collatéraux détruise l'espérance.

LISETTE.

Ma foi, faites, monsieur, tout ce qu'il vous plaira,
Jamais postérité de vous ne sortira :
C'est moi qui vous le dis.

ALBERT.

Et pourquoi donc?

LISETTE.

Que sais-je?

ALBERT.

Qui t'a de deviner donné le privilége?
Dis donc, parle, réponds.

LISETTE.

Mon Dieu, je ne dis rien :

Sans dire la raison, vous la devinez bien.
Je m'entends, il suffit.

ALBERT.

Ne te mets point en peine :
Ce sera mon affaire, et point du tout la tienne.

LISETTE.

Ah ! vous avez raison.

ALBERT.

Tu sais bien qu'ici-bas
Sans trouver quelque embûche on ne peut faire un [pas.
Des piéges qu'on metend mon âme est alarmée.
Je tiens une brebis avec soin enfermée :
Mais des loups ravissants rôdent pour l'enlever.
Contre leur dent cruelle il la faut conserver :
Et, pour ne craindre rien de leur noire furie,
Je veux de toutes parts fermer la bergerie,
Faire avec soin griller mon château tout autour,
Et ne laisser partout qu'un peu d'entrée au jour.
J'ai besoin de tes soins en cette conjoncture,
Pour faire, à mon désir, attacher la clôture.

LISETTE.

Qui? moi!

ALBERT.

Je ne veux pas que cette invention
Paraisse être l'effet de ma précaution.
Agathe, avec raison, pourrait être alarmée
De se voir, par mes soins, de la sorte enfermée ;
Cela pourrait causer du refroidissement :
Mais, en fille d'esprit, il faut adroitement
Lui dorer la pilule, et lui faire comprendre
Que tout ce qu'on en fait n'est que pour se défendre,
Et que, la nuit passée, un nombre de bandits
N'a laissé que les murs dans le prochain logis.

LISETTE.

Mais croyez-vous, monsieur, avec ce stratagème,
Et bien d'autres encor dont vous usez de même,
Vous faire bien aimer de l'objet de vos vœux?

ALBERT.

Ce n'est pas ton affaire; il suffit, je le veux.

LISETTE.

Allez, vous êtes fou de vouloir, à votre âge,
Pour la seconde fois tâter du mariage;
Plus fou d'être amoureux d'un objet de quinze ans,
Encor plus fou d'oser la griller là dedans.
Ainsi, dans ce dessein, funeste en conséquences,
Je compte la valeur de trois extravagances,
Dont la moindre va droit aux Petites-Maisons.

ALBERT.

Pour me conduire ainsi j'ai de bonnes raisons.

LISETTE.

Pour moi, grâce aux effets de la bonté céleste,
J'ai, jusqu'à présent, eu de la vertu de reste;
Mais si j'avais amant ou mari de ce goût,
Ils en auraient, parbleu, sur la tête et partout.
Si vous me choisissez pour prendre cette peine,
Je vous le dis tout net, votre espérance est vaine.
Je ne veux point tremperdans vos lâches desseins :
Le cas est trop vilain, je m'en lave les mains.

ALBERT.

Sais-tu qu'après avoir employé la prière,
Je saurai contre toi prendre un parti contraire?

LISETTE.

Pestez, jurez, criez, mettez-vous en courroux.
Vous m'entendrez toujours vous dire qu'un jaloux
Est un objet affreux à qui l'on fait la guerre,
Qu'on voudrait de bon cœur voir à cent pieds sous [terre;
Qu'il n'est rien plus hideux; que Satan, Lucifer,
Et tant d'autres messieurs habitants de l'enfer,
Sont des objets plus beaux, plus charmants, plus [aimables,
Des bourreaux moins cruels et moins insupporta- [bles,
Que certains jaloux, tels qu'on en voit en ce lieu.
Vous m'entendez. J'ai dit. Je me retire. Adieu.

SCÈNE IV

ALBERT, *seul.*

Pour me trahir ici tout le monde s'emploie :
On dirait qu'ils n'ont pas tous de plus grande joie.
Lisette ne vaut rien; mais, de crainte de pis,
Malgré sa brusque humeur, je la garde au logis.
Je ne laisserai pas, quoi qu'on dise et qu'on glose,
D'accomplir le dessein que mon cœur se propose.

SCÈNE V

ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

Mon maître, qui m'attend au cabaret prochain,
M'envoie ici devant pour sonder le terrain.
Voilà, je crois, notre homme; il faut feindre de [sorte...

ALBERT.

Que faites-vous ici seul, et devant ma porte?

CRISPIN.

Bonjour, monsieur.

ALBERT.

Bonjour.

CRISPIN.

Vous portez-vous bien?

ALBERT.

Oui.

CRISPIN.

En vérité, j'en ai le cœur bien réjoui.

ALBERT.

Content, ou non content, quel sujet vous attire?
Et quel homme êtes-vous?

CRISPIN.

J'aurais peine à le dire.
J'ai fait tant de métiers, d'après le naturel,
Que je puis m'appeler un homme universel.
J'ai couru l'univers; le monde est ma patrie :
Faute de revenu, je vis de l'industrie,
Comme bien d'autres font; selon l'occasion,

Quelquefois honnête homme, et quelquefois fripon.
J'ai servi volontaire un an dans la marine;
Et, me sentant le cœur enclin à la rapine,
Après avoir été dix-huit mois flibustier,
Un mien parent me fit apprenti maltôtier.
J'ai porté le mousquet en Flandre, en Allemagne;
Et j'étais miquelet dans les guerres d'Espagne.

ALBERT.

(*à part.*)

Voilà bien des métiers! Du bas jusques en haut,
Cet homme me paraît avoir l'air d'un maraud.
(*haut.*)
Que faites-vous ici? Parlez.

CRISPIN.

Je me retire.

ALBERT.

Non, non; il faut parler.

CRISPIN, *à part.*

Je ne sais que lui dire.

ALBERT.

Vous me portez tout l'air d'être de ces fripons
Qui rôdent pour entrer la nuit dans les maisons.

CRISPIN.

Vous me connaissez mal; j'ai d'autres soins en tête.
Tandis que le hasard dans ce séjour m'arrête,
Ayant pour bien des maux des secrets merveilleux,
Je m'amuse à chercher des simples dans ces lieux.

ALBERT.

Des simples?

CRISPIN.

Oui, monsieur. Tout le temps de ma vie,
J'ai fait profession d'exercer la chimie.
Tel que vous me voyez, il n'est guère de maux
Où je ne sache mettre un remède à propos;
Pierre, gravelle, toux, vertige, maux de mère:
On m'a même accusé d'avoir un caractère.
Il ne s'en est fallu qu'un degré de chaleur,
Pour être de mon temps le plus heureux souffleur.

ALBERT.

Cet habit cependant n'est pas de compétence.

CRISPIN.

Vous savez que l'habit ne fait pas la science;
Et je ne serais pas réduit d'être valet,
Si je n'avais eu bruit avec le Châtelet.
Mais un jour on verra triompher l'innocence.

ALBERT.

Vous avez, dites-vous...

CRISPIN.

Voyez la médisance!
Certain jour, me trouvant le long d'un grand che-
Moi troisième, et le jour étant sur son déclin, [min.
En un certain bourbier j'aperçus certain coche:
En homme secourable aussitôt je m'approche;
Et, pour le soulager du poids qui l'arrêtait,
J'ôtai des magasins les paquets qu'il portait.
On a voulu depuis, pour ce trait charitable,
De ces paquets perdus me rendre responsable:
Le prévôt s'en mêlait; c'est pourquoi mes amis
Me conseillèrent tous de quiter le pays.

ALBERT.

C'est agir prudemment en affaires pareilles.

CRISPIN.

J'arrive de la guerre, où j'ai fait des merveilles.
Les Ardennes m'ont vu soutenir tout le feu,
Et batailler un jour, seul, contre un parti bien.
J'ai, dans le Milanais, payé de ma personne.
Savez-vous bien, monsieur, que j'étais dans Cré-
ALBERT. [mone?
Je vous crois. Mais, après tous ces exploits fameux,
Que voulez-vous enfin de moi?

CRISPIN.

Ce que je veux?

ALBERT.

Oui.

CRISPIN.

Rien. Je crois qu'on peut, quoique l'on en rai-
Se promener ici, sans offenser personne. [sonne,

ALBERT.

Oui: mais il ne faut pas trop longtemps y rester.
Serviteur.

CRISPIN.

Serviteur. Avant de nous quitter,
Dites-moi, s'il vous plaît, monsieur, à qui peut être
Le château que voilà?

ALBERT.

Mais... il est à son maître.

CRISPIN.

C'est parler comme il faut. Vous répondez si bien,
Que l'on ne peut sitôt quitter votre entretien.
Nous devons à la ville aller ce soir au gîte:
Y serons-nous bientôt?

ALBERT.

Si vous allez bien vite.

CRISPIN, *à part.*

Cet homme n'aime pas les conversations.
(*haut.*)
Pour finir en un mot toutes mes questions,
Je pars; et dites-moi quelle heure il pourrait être.

ALBERT. [naître,

La demande est plaisante! A ce qu'on peut con-
Vous me croyez ici mis, comme les cadrans,
Pour, du haut d'un clocher, montrer l'heure aux
[passants.
Allez l'apprendre ailleurs; partez: je vous conseille
De ne pas plus longtemps étourdir mon oreille.
Votre aspect me fatigue autant que vos discours.
Adieu: bonjour.

SCÈNE VI

CRISPIN, *seul.*

Cet homme a bien de l'air d'un ours.
Par ma foi, ce début commence à m'interdire.
Le vieillard me paraît un peu sujet à l'ire:
Pour en venir à bout, il faudra batailler:
Tant mieux; c'est où je brille, et j'aime à ferrailler.

Digitized by Google

SCÈNE VII

ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Mais j'aperçois mon maître.

ÉRASTE.

Eh bien! quelle nouvelle
Chor Crispin? Dans ces lieux as-tu vu cette belle?
As-tu vu ce tuteur? et vois-tu quelque jour,
Quelque rayon d'espoir, qui flatte mon amour?

CRISPIN.

A vous dire le vrai, ce n'était pas la peine
De venir de Milan ici tout d'une haleine,
Pour nous en retourner d'abord du même train;
Vous pouviez m'épargner le travail du chemin.
Ah! que ce mont Cenis est un pas ridicule!
Vous souvient-il, monsieur, quand ma maudite mule
Me jeta par malice en ce trou si profond?
Je fus près d'un quart d'heure à rouler jusqu'au [fond.

ÉRASTE.

Ne badine donc point; parle d'autre manière.

CRISPIN.

Puisque vous souhaitez une phrase plus claire,
Je vous dirai, monsieur, que j'ai vu le jaloux,
Qui m'a reçu d'un air qui tient de l'aigre-doux.
Il faudra du canon pour emporter la place.

ÉRASTE.

Nous en viendrons à bout, quoi qu'il dise et qu'il [fasse;
Et je ne prétends point abandonner ces lieux,
Que je ne sois nanti de l'objet de mes vœux.
L'amour, de ce brutal, vaincra la résistance.

CRISPIN.

J'aurais pour le succès assez bonne espérance,
Si de quelque argent frais nous avions le secours:
C'est le nerf de la guerre, ainsi que des amours.

ÉRASTE.

Ne te mets point en peine; Agathe, en mariage,
A trente mille écus de bon bien en partage.
Quand elle n'aurait rien, je l'aime cent fois mieux
Qu'une autre avec tout l'or qui séduirait tes yeux.
Dès ses plus tendres ans chez ma mère élevée,
Son image en mon cœur est tellement gravée,
Que rien ne pourra plus en effacer les traits.
Nos deux cœurs, qui semblaient l'un pour l'autre [être faits,
Goûtaient de cet amour l'heureuse intelligence,
Quand ma mère mourut. Dans cette décadence,
Albert, ce vieux jaloux que l'enfer confondra,
Par avis de parents d'Agathe s'empara.
Je ne le connais point; et lui, comme je pense,
De moi, ni de mon nom, n'a nulle connaissance.
On m'a dit qu'il était d'un très-fâcheux esprit,
Défiant, dur, brutal.

CRISPIN.

Et l'on vous a bien dit.
Il faut savoir d'abord si dans la forteresse
Nous nous introduirons par force ou par adresse;
S'il est plus à propos, pour nos desseins conçus,
De faire un siége ouvert, ou former un blocus.

ÉRASTE.

Tu te sers à propos de termes militaires;
Tu revieus de la guerre.

CRISPIN.

En toutes les affaires,
La tête doit toujours agir avant le bras.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vois des combats:
J'ai même déserté deux fois dans la milice.
Quand on veut, voyez-vous, qu'un siége réussisse,
Il faut, premièrement, s'emparer des dehors,
Connaître les endroits, les faibles et les forts.
Quand on est bien instruit de tout ce qui se passe,
On ouvre la tranchée, on canonne la place,
On renverse un rempart, on fait brèche: aussitôt
On avance en bon ordre, et l'on donne l'assaut;
On égorge, on massacre, on tue, on vole, on pille.
C'est de même à peu près quand on prend une fille:
N'est-il pas vrai, monsieur?

ÉRASTE.

A quelque chose près.
La suivante Lisette est dans nos intérêts.

CRISPIN.

Tant mieux. Plus dans la ville on a d'intelligence,
Et plus pour le succès on conçoit d'espérance.
Il la faut avertir que, sans bruit, sans tambours,
Il est toute la nuit arrivé du secours;
Lui faire des signaux pour lui faire comprendre...

ÉRASTE.

Allons voir là-dessus quels moyens il faut prendre;
Et, pour ne point donner des soupçons dangereux,
Évitons de rester plus longtemps en ces lieux.

SCÈNE VIII

CRISPIN, *seul.*

Moi, comme ingénieur et chef d'artillerie,
Je vais voir où je dois placer ma batterie
Pour battre en brèche Albert, et l'obliger bientôt
A nous rendre la place, ou soutenir l'assaut.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

ALBERT, *seul.*

Un secret confié, dit un excellent homme
(J'ignore son pays et comment il se nomme),
C'est la chose à laquelle on doit plus regarder,
Et la plus difficile en ce temps à garder:
Cependant, n'en déplaise à ce docteur habile,
La garde d'une fille est bien plus difficile.
J'ai fait par le jardin entrer le serrurier,

Qui doit à mon dessein promptement s'employer.
Je veux faire sortir Agathe et sa suivante,
De peur qu'à cet aspect leur cœur ne s'épouvante :
Il faut les appeler, afin qu'à son plaisir
L'ouvrier, libre et seul, puisse agir à loisir.
Quand j'aurai sur ce point satisfait ma prudence,
Il faudra les résoudre à prendre patience.
Holà, quelqu'un.

SCÈNE II

AGATHE, LISETTE, ALBERT.

ALBERT.

Venez, sous ces arbres épais,
Pendant quelques moments, prendre avec moi le
LISETTE, *à Albert.* [frais.
Voilà du fruit nouveau. Quel démon favorable
Vous rend l'accueil si doux et l'humeur si traitable?
Par votre ordre étonnant, depuis plus de six mois,
Nous sortons aujourd'hui pour la première fois.

ALBERT.

Il faut changer de lieu quelquefois dans la vie :
Le plus charmant séjour à la fin nous ennuie.

AGATHE, *à Albert.*

Sous quelque autre climat que je sois avec vous,
L'air n'y sera pour moi ni meilleur, ni plus doux.
Je ne sais pas pourquoi; mais enfin je soupire,
Quand je suis près de vous, plus que je ne respire.

ALBERT, *à Agathe.*

Mon cœur à ce discours se pâme de plaisirs.
Il te faut un époux pour calmer ces soupirs.

AGATHE.

Les filles, d'ordinaire assez dissimulées,
Font, au seul nom d'époux, d'abord les réservées,
Masquent leurs vrais désirs, et répondent souvent
N'aimer d'autre parti que celui du couvent :
Pour moi, que le pouvoir de la vérité presse,
Qui ne trouve en cela ni crime ni faiblesse,
J'ai le cœur plus sincère, et je vous dis sans fard,
Que j'aspire à l'hymen, et plus tôt que plus tard.

LISETTE.

C'est bien dit. Que sert-il, au printemps de son âge,
De vouloir se soustraire au joug du mariage,
Et de se retrancher du nombre des vivants?
Il était des maris bien avant des couvents;
Et je tiens, moi, qu'il faut suivre, en toute méthode,
Et la plus ancienne, et la plus à la mode.
Le parti d'un époux est le plus ancien,
Et le plus usité; c'est pourquoi je m'y tien.

ALBERT.

En personnes d'esprit vous parlez l'une et l'autre.
Mes sentiments aussi sont conformes au vôtre:
Je veux me marier. Riche comme je suis,
On me vient tous les jours proposer des partis
Qui paraissent pour moi d'un très-grand avantage:
Mais je réponds toujours qu'un autre amour m'en-
(*à Agathe.*) [gage.
Que mon cœur, prévenu de ta rare beauté,
Pour toi seule soupire, et que, de ton côté,
Tu n'adores que moi.

AGATHE.

Comment donc!

ALBERT.

Oui, mignonne,
J'ai déclaré l'amour qui pour moi t'aiguillonne.

AGATHE.

Vous avez, s'il vous plaît, dit...

ALBERT.

Qu'au fond de ton cœur
Pour moi tu nourrissais une sincère ardeur.

AGATHE.

Votre discrétion vraiment ne paraît guère.

ALBERT.

On ne peut être heureux, belle Agathe, et se taire.

AGATHE.

Vous ne deviez pas faire un tel aveu si haut.

ALBERT.

Et pourquoi, mon enfant?

AGATHE.

C'est que rien n'est si faux,
Et qu'on ne peut mentir avec plus d'impudence.

ALBERT.

Vous ne m'aimez donc pas?

AGATHE.

Non : mais, en récompense,
Je vous hais à la mort.

ALBERT.

Et pourquoi?

AGATHE.

Qui le sait?
On aime sans raison, et sans raison on hait.

LISETTE, *à Albert.*

Si l'aveu n'est pas tendre, il est du moins sincère.

ALBERT, *à Agathe.*

Après ce que j'ai fait, basilic, pour vous plaire!

LISETTE.

Ne nous emportons point; voyons tranquillement
Si l'amour vous a fait un objet bien charmant.
Vos traits sont effacés, elle est aimable et fraîche;
Elle a l'esprit bien fait, et vous l'humeur revêche;
Elle n'a pas seize ans, et vous êtes fort vieux :
Elle se porte bien, vous êtes catarrheux;
Elle a toutes ses dents, qui la rendent plus belle;
Vous n'en avez plus qu'une, encore branle-t-elle,
Et doit être emportée à la première toux :
A quelle malheureuse ici-bas plairiez-vous?

ALBERT.

Si j'ai pris pour lui plaire une inutile peine,
Je veux, parlasambleu, mériter cette haine,
Et mettre en sûreté ses dangereux appas.
Je vais en certain lieu la mener de ce pas,
Loin de tous damoiseaux, où de son arrogance
Elle aura tout loisir de faire pénitence.
Allons, vite, marchons.

AGATHE.

Où voulez-vous aller?

ALBERT.

Vous le saurez tantôt; marchons, sans tant parler.

SCÈNE III

ÉRASTE, ALBERT, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

Éraste entre comme un homme qui se promène. Il aperçoit Albert, et le salue.

ALBERT, *à part.*

Quel triste contre-temps dans cette conjoncture!
Au diable le fâcheux, et sa sotte figure!
(*haut à Éraste.*)
Souhaitez-vous, monsieur, quelque chose de moi?

LISETTE, *bas à Agathe.*

C'est Éraste.

AGATHE, *bas.*

Paix donc, je le vois mieux que toi.
(*Éraste continue à saluer.*)

ALBERT.

A quoi servent, monsieur, les façons que vous faites?
Parlez donc; je suis las de toutes ces courbettes.

ÉRASTE.

Étranger dans ces lieux, et ravi de vous voir,
Vous rendant mes respects, je remplis mon devoir.
Assez près de chez vous ma chaise s'est rompue:
Lorsqu'à la réparer ici l'on s'évertue,
Attiré par l'aspect et le frais de ces lieux,
Je viens y respirer un air délicieux.

ALBERT.

Vous vous trompez, monsieur; l'air qu'ici l'on respire
Est tout à fait malsain: je dois même vous dire
Que vous ferez fort mal d'y demeurer longtemps,
Et qu'il est dangereux et mortel aux passants.

AGATHE.

Hélas! rien n'est plus vrai: depuis que j'y respire,
Je languis nuit et jour dans un cruel martyre.

CRISPIN.

Que l'on me donne à moi toujours du même vin
Que celui que notre hôte a percé ce matin,
Et je défie ici toux, fièvre, apoplexie,
De pouvoir, de cent ans, attenter à ma vie.

ÉRASTE.

On ne croira jamais qu'avec tant de beauté,
Et cet air si fleuri, vous manquiez de santé.

ALBERT.

Qu'elle se porte bien, ou qu'elle soit malade,
Cherchez un autre lieu pour votre promenade.

ÉRASTE.

Cet objet que le ciel a pris soin de parer,
Cette vue où mon œil se plaît à s'égarer,
Enchante mes regards; et jamais la nature
N'étala ses attraits avec tant de parure.
Mon cœur est amoureux de ce qu'on voit ici.

ALBERT.

Oui, le pays est beau, chacun en parle ainsi;
Mais vous emploieriez mieux la fin de la journée:
Votre chaise à présent doit être accommodée;
Votre présence ici ne fait aucun besoin:
Partez; vous devriez être déjà bien loin.

ÉRASTE.

Je pars dans le moment. Dites-moi, je vous prie...

ALBERT.

Puisque de babiller vous avez tant d'envie,
Je vais vous écouter avec attention.
(*à Agathe et à Lisette.*)
Rentrez, rentrez.

LISETTE.

Monsieur...

ALBERT.

Eh! rentrez, vous dit-on.

ÉRASTE.

Je me retirerai, plutôt que d'être cause
Que madame, pour moi, souffre la moindre chose.

AGATHE.

Non, monsieur, demeurez, et, jusques à demain,
Différez, croyez-moi, de vous mettre en chemin,
Et ne vous y mettez qu'en bonne compagnie.
Les chemins sont mal sûrs.

ALBERT.

Que de cérémonie!
(*Agathe rentre.*)

SCÈNE IV

ALBERT, LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Lisette.*

Allons, vite, rentrons.

LISETTE.

Oui, oui, je rentrerai:
Mais, devant ces messieurs, tout haut je vous dirai
Que le ciel enverra quelque honnête personne
Pour faire enfin cesser les chagrins qu'on nous donne.
Depuis plus de six mois, dans ce cloître nouveau,
Nous n'avons aperçu que l'ombre d'un chapeau.
A tout homme en ce lieu l'entrée est interdite:
Tout, dans cette maison, est sujet à visite.
Nous croyons quelquefois que le monde a pris fin.
Rien n'entre ici, s'il n'est du genre féminin:
Jugez si quelque fille en ce lieu peut se plaire.

ALBERT, *lui mettant la main sur la bouche, et la faisant rentrer.*

Ah! je t'arracherai ta langue de vipère.

SCÈNE V

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, *bas.*

Je ne veux point sitôt rentrer dans le logis,
Pour donner tout le temps que les barreaux soient
Leurs plaintes et leurs cris me toucheraient peut-être.
(*haut.*)
Çà, de quoi s'agit-il? Parlez, vous voilà maître:
Mais surtout soyez bref.

ÉRASTE.

Je suis fâché, vraiment,

Que pour moi votre fille ait un tel traitement.

ALBERT.

Qu'est-ce à dire, ma fille?

ÉRASTE.

Est-ce donc votre femme?

ALBERT.

Cela sera bientôt.

ÉRASTE.

J'en suis ravi dans l'âme.
Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau dessein,
Et vous faites fort bien de lui tenir la main.
Tous les maris devraient faire ce que vous faites.
Les femmes aujourd'hui sont toutes si coquettes!...

ALBERT.

J'empêcherai, parbleu, que celle que je prends
Ne suive la manière et le train de ce temps.

CRISPIN.

Ah! que vous ferez bien! Je suis si soûl des femmes!...
Et je suis si ravi, quand quelques bonnes âmes
Se servent de mainmise un peu de temps en temps...

ALBERT.

Ce garçon-là me plaît, et parle de bon sens.

ÉRASTE.

Pour moi, je ne vois rien de si digne de blâme
Qu'un homme qui s'endort sur la foi d'une femme:
Qui, sans être jamais de soupçons combattu,
Compte tranquillement sur sa frêle vertu;
Croit qu'on fit pour lui seul une femme fidèle.
Il faut faire soi-même, en tout temps, sentinelle;
Suivre partout ses pas; l'enfermer, s'il le faut;
Quand elle veut gronder, crier encor plus haut.
Et, malgré tous les soins dont l'amour nous occupe,
Le plus fin, tel qu'il soit, en est toujours la dupe.

ALBERT.

Nous sommes un peu Grecs sur ces matières-là;
Qui pourra m'attraper, bien habile sera.
Chaque jour, là dedans, j'invente quelque adresse
Pour mieux déconcerter leur ruse et leur finesse.
Ma foi, vous aurez beau, messieurs leurs partisans,
Débonnaires maris, doucereux courtisans,
Abbés blonds et musqués qui cherchez par la ville
Des femmes dont l'époux soit d'un accès facile,
Publier que je suis un brutal, un jaloux;
Dans le fond de mon cœur je me rirai de vous.

ÉRASTE.

Quand vous seriez jaloux, devez-vous vous défendre
Pour avoir plus qu'un autre un cœur sensible et ten-
Sans être un peu jaloux, on ne peut être amant. [dre?
Bien des gens cependant raisonnent autrement.
Un jaloux, disent-ils, qui sans cesse querelle,
Est plutôt le tyran que l'amant d'une belle:
Sans relâche agité de fureur et d'ennui,
Il ne met son plaisir que dans le mal d'autrui.
Insupportable à tous, odieux à lui-même,
Chacun à le tromper met son plaisir extrême,
Et voudrait qu'on permît d'étouffer un jaloux,
Comme un monstre échappé de l'enfer en courroux.
C'est dans le monde ainsi qu'on parle d'ordinaire:
Mais, pour moi, je soutiens un parti tout contraire.
Et dis qu'un galant homme, et qui fait tant d'aimer,
Par de jaloux transports peut se voir animer,
Céder à ce penchant, et qu'il faut, dans la vie,
Assaisonner l'amour d'un peu de jalousie.

ALBERT.

Certes, vous me charmez, monsieur, par votre esprit;
Je voudrais, pour beaucoup, que cela fût écrit,
Pour le montrer aux sots qui blâment ma manière.

CRISPIN.

Entrons chez vous, monsieur: là, pour vous satis-
Je vous l'écrirai tout, sans qu'il vous coûte rien. [faire,

ALBERT, *l'arrêtant.*

Je vous suis obligé; je m'en souviendrai bien.
Vous n'avez pas, je crois, autre chose à me dire:
Voilà votre chemin. Adieu. Je me retire.
Que le ciel vous maintienne en ces bons sentiments;
Et ne demeurez pas en ce lieu plus longtemps.

SCÈNE VI

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT, CRISPIN.

LISETTE.

Au secours! aux voisins! Quel accident terrible!
Quel triste aventure! Ah ciel! est-il possible?
Pauvre seigneur Albert, que vas-tu devenir?
Le coup est trop mortel; je n'en puis revenir.

ALBERT.

Qu'est-il donc arrivé?

LISETTE.

La plus rude disgrâce...

ALBERT.

Mais encor faut-il bien savoir ce qui se passe.

LISETTE.

Agathe...

ÉRASTE.

Eh bien! Agathe?

LISETTE.

Agathe, en ce moment,
Vient de devenir folle, et tout subitement.

ALBERT.

Agathe est folle!

ÉRASTE.

Ah ciel!

ALBERT.

Cela n'est pas croyable.

LISETTE.

Ah! monsieur, ce malheur n'est que trop véritable.
Quand, par votre ordre exprès, elle a vu travailler
Ce maudit serrurier, venu pour nous griller;
Qu'elle a vu ces barreaux et ces grilles paraître,
Dont ce noir forgeron condamnait sa fenêtre,
J'ai, dans le même instant, vu ses yeux s'égarer,
Et son esprit frappé soudain s'évaporer.
Elle tient des discours remplis d'extravagance;
Elle court, elle grimpe, elle chante, elle danse.
Elle prend un habit, puis le change soudain
Avec ce qu'elle peut rencontrer sous sa main.
Tout à l'heure elle a mis, dans votre garde-robe,

Votre large calotte et votre grande robe;
Puis, prenant sa guitare, elle a, de sa façon,
Chanté différents airs en différent jargon.
Enfin, c'est cent fois pis que je ne puis vous dire :
On ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

ÉRASTE.

Qu'entends-je? juste ciel!

ALBERT.

Quel funeste malheur!

LISETTE.

De ce triste accident vous êtes seul l'auteur;
Et voilà ce que c'est que d'enfermer les filles!

ALBERT.

Maudite prévoyance, et malheureuses grilles!

LISETTE.

J'ai voulu dans sa chambre un moment l'enfermer;
C'était des hurlements qu'on ne peut exprimer :
De rage elle battait les murs avec sa tête.
J'ai dit qu'on ouvre tout, et qu'aucun ne l'arrête.
Mais je la vois venir.

SCÈNE VII

AGATHE, ALBERT, ÉRASTE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

Hélas! à tout moment
Elle change de forme et de déguisement.

AGATHE, *en habit de Scaramouche, avec une guitare, faisant le musicien, chante :*

Toute la nuit entière,
Un vieux vilain matou
Me guette sur la gouttière.
Ah! qu'il est fou!
Ne se peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou?

ÉRASTE, *bas à Crispin.*

Malgré son mal, Crispin, l'aimable et doux visage!

CRISPIN, *bas.*

Je l'aimerais encor mieux qu'une autre plus sage.

AGATHE *chante.*

Ne se peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou?

Vous êtes du métier, musiciens, s'entend;
Fort vains, fort altérés, fort peu d'argent comptant:
Je suis, ainsi que vous, membre de la musique,
Enfant de *g ré sol*; et de plus, je m'en pique;
D'un bout du monde à l'autre on vante mon talent.
Sur un certain *duo*, que je trouve excellent,
Parce qu'il est de moi, je veux, sans complaisance,
Que chacun de vous deux m'en dise ce qu'il pense.

ALBERT.

Ah! ma chère Lisette, elle a perdu l'esprit.

LISETTE.

Qui le sait mieux que moi? Ne vous l'ai-je pas dit?

(*Agathe chante un petit prélude.*)

CRISPIN.

Ce qui m'en plaît, monsieur, sa folie est gaillarde.

ALBERT.

Elle a les yeux troublés, et la mine hagarde.

AGATHE.

J'aime les gens de l'art.

(*Elle présente une main à Albert qu'elle secoue rudement, et laisse baiser l'autre à Eraste.*)

Touchez là, touchez là.
L'air que vous entendez est fait en *a mi la*;
C'est mon ton favori : la musique en est vive,
Bizarre, pétulante, et fort récréative;
Les mouvements légers, nouveaux, vifs, et pressés.
L'on m'envoya chercher, un de ces jours passés,
Pour détremper un peu l'humeur mélancolique
D'un homme dès longtemps au lit paralytique :
Dès que j'eus mis en chant un certain rigodon,
Trois sages médecins venus dans la maison,
La garde, le malade, un vieil apothicaire
Qui venait d'exercer son grave ministère,
Sans respect du métier, se prenant par la main,
Se mirent à danser jusques au lendemain.

CRISPIN, *à Éraste.*

Voir une Faculté faire en rond une danse,
Et sortir dans la rue ainsi tout en cadence,
Cela doit être beau, monsieur!

ÉRASTE, *bas à Crispin.*

Quoi! malheureux,
Tu peux rire, et la voir en cet état affreux!

AGATHE.

Attendez... doucement... mon démon de musique
M'agite, me saisit... je tiens du chromatique.
Les cheveux à la tête en dresseront d'horreur...
Ne troublez pas le dieu qui me met en fureur.
Je sens qu'en tons heureux ma verve se dégorge.

(*Elle tousse beaucoup, et crache au nez d'Albert.*)

Pouah! c'est un diésis que j'avais dans la gorge.
Or donc, dans le *duo* dont il est question,
Vous y verrez du vif et de la passion :
Je réussis des mieux et dans l'un et dans l'autre.

(*Elle donne un papier de musique à Albert, et une lettre à Éraste.*)

Voilà votre partie; et vous, voilà la vôtre.

(*Elle tousse pour se préparer à chanter.*)

CRISPIN.

Écartons-nous un peu; je crains les diésis.

LISETTE, *à part.*

Nous entendrons bientôt de beaux charivaris.

ALBERT.

Agathe, mon enfant, ton erreur est extrême.
Je suis seigneur Albert, qui te chéris, qui t'aime.

AGATHE.

Parbleu, vous chanterez.

ALBERT.

Eh bien! je chanterai;
Et, si c'est ton désir encor, je danserai.

ÉRASTE, *ouvrant son papier à part.*

Une lettre, Crispin.

CRISPIN, *bas à Eraste.*

Ah ciel! quelle aventure!
Le maître de musique entend la tablature.

AGATHE.

Çà, comptez bien vos temps, pour partir : cette [fois,
C'est vous qui commencez. Allons, vite : un, deux, [trois.

(Elle donne un coup du papier dont elle bat la mesure sur la tête d'Albert, et frappe du pied sur le sien avec colère.)

Partez donc, partez donc, musicien barbare,
Ignorant par nature, ainsi que par bécarre.
Quelle rauque grenouille, au milieu de ses joncs,
T'a donné de ton art les premières leçons?
Sais-tu, dans un concert, ou croasser, ou braire?

ALBERT.

Je vous ai déjà dit, sans vouloir vous déplaire,
Que je n'ai point l'honneur d'être musicien.

AGATHE.

Pourquoi donc, ignorant, viens-tu, ne sachant [rien,
Interrompre un concert où ta seule présence
Cause des contre-temps et de la discordance?
Vit-on jamais un âne essayer des bémols,
Et se mêler au chant des tendres rossignols?
Jamais un noir corbeau, de malheureux présage,
Troubla-t-il des serins l'agréable ramage?
Et jamais, dans les bois, un sinistre hibou,
Pour chanter un concert, sortit-il de son trou?
Tu n'es et ne seras qu'un sot toute ta vie.

CRISPIN, *à Agathe.*

Mon maître, comme il faut, chantera sa partie :
J'en suis sa caution.

AGATHE.

Il faut que, dès ce soir,
Dans une sérénade il montre son savoir;
Qu'il fasse une musique et prompte, et vive, et ten- [dre,
Qui m'enlève.

LISETTE, *à Crispin.*

Entends-tu?

CRISPIN.

Je commence à compren- [dre.
C'est... comme qui dirait une fugue.

AGATHE.

D'accord.

CRISPIN.

Une fugue, en musique, est un morceau bien fort,
Et qui coûte beaucoup.
(bas à Agathe.) Nous n'avons pas un double.

AGATHE, *bas à Crispin.*

Nous pourvoirons à tout; qu'aucun soin ne vous [trouble.

ÉRASTE, *à Agathe.*

Vous verrez que je suis un homme de concert,
Et que je sais, de plus, chanter à livre ouvert.

AGATHE *chante.*

L'uccelletto,
No, non è matto,
Che, cercando di quà, di là,
Va trovando la libertà :
Ut re mi, re mi fa;
Mi fa sol, fa sol la.
Al dispetto
D'un vecchio bruto,
E cercando, di quà, di là,
L'uccelletto si salverà :
Ut re mi, re mi fa;
Mi fa sol, fa sol la.

(Elle sort en chantant et en dansant autour d'Éraste.)

SCÈNE VIII

ALBERT, LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT.

Lisette, suivons-la; voyons s'il est possible
D'apporter du remède à ce malheur terrible.

SCÈNE IX

LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE.

Ma pauvre maîtresse! Ah! j'ai le cœur si saisi!
Je crois que je m'en vais devenir folle aussi.

(Elle sort en chantant et en dansant autour de Crispin.)

SCÈNE X

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE, *ouvrant la lettre.*

Il est entré. Lisons...

« Vous serez surpris du parti que je prends;
« mais l'esclavage où je me trouve devenant plus
« dur chaque jour, j'ai cru qu'il m'était permis de
« tout entreprendre. Vous, de votre côté, essayez
« tout pour me délivrer de la tyrannie d'un homme
« que je hais autant que je vous aime. »

Que dis-tu, je te prie,
De tout ce que tu vois, et de cette folie?

CRISPIN.

J'admire les ressorts de l'esprit féminin,
Quand il est agité de l'amoureux lutin.

ÉRASTE.

Il faut que, cette nuit, sans plus longue remise,
Nous fassions éclater quelque noble entreprise,
Et que nous l'arrachions, Crispin, d'un joug si dur.

CRISPIN.

Vous voulez l'enlever?

ÉRASTE.

Ce serait le plus sûr
Et le plus prompt.

CRISPIN.

D'accord. Mais, vous rendant ser- [vice,
Je crains après cela...

ÉRASTE.

Que crains-tu?

CRISPIN.

La justice.

ÉRASTE.

C'est pour nous épouser.

Digitized by Google

CRISPIN.

C'est fort bien entendu.
Vous serez épousé ; moi, je serai pendu.

ÉRASTE.

Il me vient un dessein... Tu connais bien Clitandre?

CRISPIN.

Oui-da.

ÉRASTE.

D'un tel ami nous pouvons tout attendre :
Son château n'est pas loin ; c'est chez lui que je [veux
Me choisir un asile en partant de ces lieux.
Là, bravant du jaloux le dépit et la rage,
Nous disposerons tout pour notre mariage.
La joie et le plaisir règnent dans ce séjour,
Et nous y conduirons et l'Hymen et l'Amour.

SCÈNE XI

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Éraste.*

Ah! monsieur, excusez l'ennui qui me possède.
Je reviens sur mes pas pour chercher du remède.
Cet homme est à vous?

ÉRASTE.

Oui.

ALBERT.

De grâce, ordonnez-lui
Qu'il veuille à mon secours s'employer aujourd'hui.

ÉRASTE.

Et que peut-il pour vous? Parlez.

ALBERT.

De sa science
Il a daigné tantôt me faire confidence :
Il a mille secrets pour guérir bien des maux;
Peut-être en a-t-il un pour les faibles cerveaux.

CRISPIN.

Oui, oui, j'en ai plus d'un dont l'effet salutaire...
Mais vous m'avez tantôt traité d'une manière...

ALBERT, *à Crispin.*

Ah! monsieur!

CRISPIN.

Refuser, lorsqu'on vous en priait,
De dire le chemin, et l'heure qu'il était!

ALBERT.

Pardonnez mon erreur.

CRISPIN.

En nul lieu, de ma vie,
On ne me fit tel tour, pas même en Barbarie.

ALBERT.

Pourrez-vous, sans pitié, voir éteindre les jours
D'un objet si charmant sans lui donner secours?
(*à Éraste.*)
Monsieur, parlez pour moi.

ÉRASTE.

Crispin, je t'en conjure,
Tâche à guérir le mal que cette belle endure.

CRISPIN.

J'immole encor pour vous tout mon ressentiment.
(*à Albert.*)
Oui, je veux la guérir, et radicalement.

ALBERT.

Quoi! vous pourriez...

CRISPIN.

Rentrez. Je vais voir dans mon livre
Le remède qu'il est plus à propos de suivre...
Vous me verrez tantôt dans l'opération.

ALBERT.

Je ne puis exprimer mon obligation ;
Mais aussi soyez sûr que mon bien et ma vie...

CRISPIN.

Allez, je ne veux rien qu'elle ne soit guérie.

SCÈNE XII

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Que veut dire cela? Par quel heureux destin
Es-tu donc à ses yeux devenu médecin?

CRISPIN.

Ma foi, je n'en sais rien. Ce que je puis vous dire
C'est que tantôt, sa vue ayant su m'interdire,
Pour cacher mon dessein et me déguiser mieux,
J'ai dit que je cherchais des simples dans ces lieux;
Que j'avais pour tous maux des secrets admirables;
Et faisais tous les jours des cures incurables :
Et voilà justement ce qui fait son erreur.

ÉRASTE.

Il en faut profiter. Je ressens dans mon cœur
Renaître en ce moment l'espérance et la joie.
Allons nous consulter, et voir par quelle voie
Nous pourrons réussir dans nos nobles projets,
Et ferons éclater ton art et tes secrets.

CRISPIN.

Moi, je suis prêt à tout : mais il est inutile
D'entreprendre un projet, sans ce premier mobile.
Nous sommes sans argent : qui nous en donnera?

ÉRASTE, *montrant sa lettre.*

L'amour y pourvoira.

SCÈNE XIII

CRISPIN, *seul.*

L'amour y pourvoira.
Il semble à ces messieurs, dans leur manie étrange,
Que leurs billets d'amour soient des lettres de change.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

ÉRASTE, *seul.*

Je ne puis revenir de tout ce que j'entends.
Qu'une fille a d'esprit, de raison, de bon sens,
Quand l'amour, une fois s'emparant de son âme,
Lui peut communiquer son génie et sa flamme!
De mon côté, j'ai pris, ainsi que je le doi,
Tous les soins que l'amour peut attendre de moi.
Crispin est averti de tout ce qu'il faut faire.
Quelque secours d'argent nous serait nécessaire.

SCÈNE II

ALBERT, ÉRASTE.

ALBERT, *à part.*

Je ne puis demeurer en place un seul moment.
Je vais, je viens, je cours; tout accroît mon tour-
[ment.
Près d'elle, mon esprit, comme le sien, se trouble;
Son accès de folie à chaque instant redouble.
(*à Éraste.*)
Ah! monsieur, suis-je assez au rang de vos amis,
Pour m'aider du secours que vous m'avez promis?
Cet homme qui tantôt m'a vanté sa science
Veut-il de ses secrets faire l'expérience?
En l'état où je suis, je dois tout accorder;
Et lorsque l'on perd tout, on peut tout hasarder.

ÉRASTE.

Je me fais un plaisir de rendre un bon office.
On se doit en tout temps l'un à l'autre service.
La malade aujourd'hui m'a fait trop de pitié,
Pour ne vous pas donner ces marques d'amitié.
L'homme dont il s'agit en ces lieux doit se rendre;
J'ai voulu sur le mal le sonder et l'entendre.
Mais il m'en a parlé dans des termes si nets,
En me développant la cause et les effets,
Qu'en vérité je crois qu'il en sait plus qu'un autre.

ALBERT.

Quel service, monsieur, peut être égal au vôtre!
Comme le ciel envoie ici, sans y songer,
Cette honnête personne exprès pour m'obliger!

ÉRASTE.

Je ne garantis point sa science profonde;
Vous savez que ces gens, venus du bout du monde,
Pour tout genre de maux apportent des trésors :
C'est beaucoup s'ils n'ont pas ressuscité des morts.
Mais si l'on peut juger de tout ce qu'il peut faire
Par tout ce qu'il m'a dit, cet homme est votre af-
Il ne veut que la fin du jour pour tout délai. [faire :
Si vous le souhaitez, vous en forez l'essai.
D'un office d'ami simplement je m'acquitte.

ALBERT.

Je suis persuadé, monsieur, de son mérite.
Nous voyons tous les jours de ces sortes de gens
Apprendre, en voyageant, des secrets surprenants.

SCÈNE III

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT.

LISETTE.

Ah ciel! vous allez voir bien une autre folie.
Si cela dure encore, il faudra qu'on la lie.

SCÈNE IV

AGATHE, *en vieille*; LISETTE, ÉRASTE, ALBERT.

AGATHE.

Bonjour, mes doux amis : Dieu vous gard', mes en-
[fants!
Eh bien! qu'est-ce? comment passez-vous votre
[temps?
Que le ciel pour longtemps la santé vous envoie,
Vous conserve gaillards, et vous maintienne en joie!
Le chagrin ne vaut rien, et ronge les esprits;
Il faut se divertir : c'est moi qui vous le dis.

ÉRASTE.

Je la trouve charmante; et, malgré sa vieillesse,
On trouverait encor des retours de jeunesse.

AGATHE.

Ho! vous me regardez! vous êtes ébaubis
De me trouver si fraîche avec des cheveux gris.
Je me porte encor mieux que tous tant que vous êtes.
Je fais quatre repas, et je lis sans lunettes.
Je sirote mon vin, quel qu'il soit, vieux, nouveau;
Je fais rubis sur l'ongle, et n'y mets jamais d'eau.
Je vide gentiment mes deux bouteilles.

LISETTE.

Peste!

AGATHE.

Oui vraiment, du champagne encor, sans qu'il en
[reste.
On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents.
J'ai pourtant, voyez-vous, quatre-vingt-dix-huit ans,
Vienne la Saint-Martin.

LISETTE.

La jeunesse est complète.

AGATHE.

Tout autant : mais je suis encore verdelette;
Et je ne laisse pas, à l'âge où me voilà,
D'avoir des serviteurs, et qui m'en content, dà.
Mais voia-tu, mon ami, veux-tu que je te dise?
Les hommes d'aujourd'hui, c'est piètre marchan-
Ils ne valent plus rien; et, pour en ramasser, [dise,
Tiens, je ne voudrais pas seulement me baisser.

ÉRASTE, *bas à Albert.*

De ces vapeurs souvent est-elle travaillée?

ALBERT, *bas à Éraste.*

Hélas! jamais. Il faut qu'on l'ait ensorcelée.

AGATHE.

A mon âge, je vaux encor mon pesant d'or.

Les enfants cependant m'ont beaucoup fait de tort :
Je ne paraîtrais pas la moitié de mon âge,
Si l'on ne m'avait mise à treize ans en ménage.
C'est tuer la jeunesse, à vous en parler franc,
Que la mettre sitôt en un péril si grand.
Je ne me souviens pas d'avoir presque été fille.
A vous dire le vrai, j'étais assez gentille.
A vingt-sept ans, j'avais déjà quatorze enfants.

LISETTE.

Quelle fécondité! quatorze!

AGATHE.

Oui, tout grouillants,
Et tous garçons encor; je n'en avais point d'autres,
Et n'en voyais aucun tourné comme les nôtres.
Mais ce sont des fripons, et qui finiront mal :
Les malheureux voudraient me voir à l'hôpital.
Croiriez-vous que, depuis la mort de feu leur père,
Ils m'ont, jusqu'à présent, chicané mon douaire?
Un douaire gagné si légitimement!

ALBERT, *à part.*

Hélas! peut-on plus loin pousser l'égarement?

LISETTE, *à part.*

La friponne, ma foi, joue, à charmer, ses rôles.

AGATHE, *à Albert.*

J'aurais très-grand besoin de quelque cent pistoles;
Prêtez-les-moi, monsieur, pour subvenir aux frais,
Et pour faire juger ce malheureux procès.

ALBERT.

Tu rêves, mon enfant : mais, pour te satisfaire,
J'avancerai les frais, et j'en fais mon affaire.

AGATHE.

Si je n'ai cet argent, ce jour, en mon pouvoir,
Mon unique recours sera le désespoir.

ALBERT.

Mais songe, mon enfant...

AGATHE.

Vous êtes honnête homme;
Ne me refusez pas, de grâce, cette somme.

ALBERT, *bas à Éraste.*

Je veux flatter son mal.

ÉRASTE, *bas à Albert.*

Vous ferez sagement.
Il ne faut pas, de front, heurter son sentiment.

LISETTE, *bas à Albert.*

Si vous lui résistez, elle est fille, peut-être,
A s'aller, de ce pas, jeter par la fenêtre.

ALBERT, *bas.*

D'accord.

LISETTE, *bas.*

Il me souvient que vous avez tantôt
Reçu ces cent louis, ou du moins peu s'en faut :
Quel risque à ses désirs de vouloir condescendre?

ALBERT, *bas.*

Il est vrai qu'à l'instant je pourrai lui reprendre.
(*haut à Agathe.*)
Tiens, voilà cet argent : va, puissent au procès
Ces cent louis prêtés donner un bon succès!

AGATHE, *prenant la bourse.*

Je suis sûre à présent du gain de notre affaire :
Mais ce secours m'était tout à fait nécessaire.
Donne à mon procureur, Lisette, cet argent :
Je crois qu'à me servir il sera diligent.

LISETTE.

Il n'y manquera pas.

ÉRASTE.

Comptez aussi, madame,
Que je veux vous servir, et de toute mon âme.

AGATHE.

Je reviens sur mes pas en habit plus décent,
Pour aller avec vous, dans ce besoin pressant,
Solliciter mon juge, et demander justice.
(*à Albert.*)
Adieu. Qu'un jour le ciel vous rende ce service!
Qu'une veuve est à plaindre, et qu'elle a de tour-
[ments,
Quand elle a mis au jour de mauvais garnements!

SCÈNE V

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT.

LISETTE, *bas à Éraste, lui remettant la bourse.*

Voilà de quoi, monsieur, avancer votre affaire.

ÉRASTE, *bas à Lisette.*

J'aurai soin du procès; je sais ce qu'il faut faire.

ALBERT, *à Lisette qui sort.*

Prends bien garde à l'argent.

LISETTE.

N'ayez point de chagrin;
J'en réponds corps pour corps, il est en bonne
[main.

SCÈNE VI

ALBERT, ÉRASTE.

ALBERT.

Vous voyez à quel point cette folie augmente.
Votre homme ne vient point, et je m'impatiente.

ÉRASTE.

Je ne sais qui l'arrête : il devrait être ici.
Mais je le vois qui vient; n'ayez plus de souci.

SCÈNE VII

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Crispin.*

Eh! monsieur, venez donc. Avec impatience,
Tous deux nous attendons ici votre présence.

CRISPIN.

Un savant philosophe a dit élégamment :
« Dans tout ce que tu fais hâte-toi lentement. »
J'ai depuis peu de temps pourtant bien fait des
[choses,
Pour savoir si le mal dont nous cherchons les causes
Réside dans la basse ou haute région :

Hippocrate dit oui, mais Galien dit non; [semble,
Et, pour mettre d'accord ces deux messieurs en-
Je n'ai pas, pour venir, trop tardé, co me semble.

ALBERT.

Vous voyez donc, monsieur, d'où procède son mal?

CRISPIN.

Je le vois aussi net qu'à travers un cristal.

ALBERT.

Tant mieux. Vous saurez que, depuis tantôt, la belle
Sent toujours de son mal quelque crise nouvelle :
En ces lieux écartés n'ayant nuls médecins,
Monsieur m'a conseillé de la mettre en vos mains.

CRISPIN.

Sans doute elle serait beaucoup mieux dans les sien-
Mais j'espère employer utilement mes peines. [nes;

ALBERT.

Vous avez donc guéri de ces maux quelquefois?

CRISPIN.

Moi? si j'en ai guéri? Ah! vraimont, je le crois.
Il entre dans mon art quelque peu de magie.
Avec trois mots, qu'un Juif m'apprit en Arabie,
Je guéris une fois l'infante de Congo,
Qui vraiment avait bien un autre vertigo.
Je laisse aux médecins exercer leur science
Sur les maux dont le corps ressent la violence :
Mais l'objet de mon art est plus noble; il guérit
Tous les maux que l'on voit s'attaquer à l'esprit.
Je voudrais qu'à la fois vous fussiez maniaque,
Atrabilaire, fou, même hypocondriaque,
Pour avoir le plaisir de vous rendre, demain,
Sage comme je suis, et de corps aussi sain.

ALBERT.

Je vous suis obligé, monsieur, d'un si grand zèle.

CRISPIN.

Sans perdre plus de temps, entrons chez cette belle.

ALBERT, *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaît, monsieur, il n'en est pas besoin;
Et de vous l'amener je vais prendre le soin.

SCÈNE VIII

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Tout va bien. La fortune à nos vœux s'intéresse.
Agathe, en ton absence, avec un tour d'adresse,
A su tirer d'Albert ces cent louis comptants.

CRISPIN.

Comment donc?

ÉRASTE.

Tu sauras le tout avec le temps.
Nous avons maintenant, sans chercher davantage,
De quoi sauver Agathe et nous mettre en voyage,
Pourvu qu'un seul moment nous puissions écarter
Ce malheureux Albert, qui ne la peut quitter.
Tantqu'il suivra ses pas, nous ne saurions rien faire.

CRISPIN.

Reposez-vous sur moi; je réponds de l'affaire.
Vous avez de l'esprit, je ne suis pas un sot,
Et la fausse malade entend à demi-mot.

ÉRASTE.

J'imagine un moyen des plus fous; mais qu'importe?
La pièce en vaudra mieux, plus elle sera forte.
Il faut convaincre Albert qu'avec de certains mots,
Ainsi que tu l'as dit déjà fort à propos,
Tu pourrais la guérir de cette maladie,
Si quelque autre voulait prendre la frénésie.
Je m'offrirai d'abord à tout événement.
Laisse-moi faire après le reste seulement :
Va, si de belle peur le vieillard ne trépasse,
Il faudra, pour le moins, qu'il nous quitte la place.

CRISPIN.

Mais comment voulez-vous qu'Agathe à ce dessein,
Sans en avoir rien su, puisse prêter la main?

ÉRASTE.

Je l'instruirai de tout, je t'en donne parole.
Mais songe seulement à bien jouer ton rôle;
Et lorsque dans ces lieux Agathe reviendra,
Amuse le vieillard du mieux qu'il se pourra,
Pour me donner le temps d'expliquer le mystère,
Et lui dire en deux mots ce qu'elle devra faire.
Albert ne peut tarder. Mais je le vois qui sort.

SCÈNE IX

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

Dieu conduise la barque, et la mette à bon port!

ALBERT.

Ah! messieurs, sa folie à chaque instant augmente
Un transport martial à présent la tourmente.
De l'habit dont jadis elle courait le bal,
Elle s'est mise en homme, à cet excès fatal.
Elle a pris aussitôt un attirail de guerre,
Un bonnet de dragon, un large cimeterre.
Elle ne parle plus que de sang, de combats :
Mon argent doit servir à lever des soldats;
Elle veut m'enrôler.

SCÈNE X

ALBERT, ÉRASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

AGATHE, *en justaucorps, avec un bonnet de dragon.*

Morbleu, vive la guerre!
Je ne puis plus rester inutile sur terre.
Mon équipage est prêt.

(*à Éraste.*)

Ah! marquis, en ce lieu
Je te trouve à propos, et viens te dire adieu.
J'ai trouvé de l'argent pour faire ma campagne;
Et cette nuit enfin je pars pour l'Allemagne.

ALBERT.

Ciel! quel égarement!

AGATHE.

Parbleu! les officiers
Sont malheureux d'avoir affaire aux usuriers :
Pour tirer de leurs mains cent mauvaises pistoles,

Il faut plus s'intriguer, et plus jouer de rôles!
Celui qui m'a prêté son argent, je le tien
Pour le plus grand coquin, le plus juif, le plus chien
Que l'on puisse trouver en affaires pareilles :
Je voudrais que quelqu'un m'apportât ses oreilles.
Enfin me voilà prêt d'aller servir le roi;
Il ne tiendra qu'à toi de partir avec moi.

ÉRASTE.

Partout où vous irez, je suis de la partie.
(*bas à Albert.*)
Il faut, avec prudence, entrer dans sa manie.

AGATHE.

Je quitte avec plaisir l'étendard de l'Amour.
Je puis, sous ses drapeaux, aller loin quelque jour.
J'ai mille qualités, de l'esprit, des manières;
Je sais l'art de réduire aisément les plus fières.
Mais quoi! que voulez-vous? je ne suis point leur
Le beau sexe sur moi ne fit jamais d'effet. [fait,
La gloire est mon penchant; cette gloire inhu-
A son char éclatant en esclave m'enchaîne. [maine
Ce pauvre sexe meurt et d'amour et d'ennui,
Sans que je sois tenté de rien faire pour lui.
Plus de délais : je cours où la gloire m'appelle.
(*à Crispin.*)
Amène mes chevaux. L'occasion est belle;
Partons, courons, volons.
(*Éraste parle bas à Agathe.*)

CRISPIN, *à Albert.*

Je ne la quitte pas,
Et suis prêt à la suivre au milieu des combats.
(*Albert surprend Éraste parlant bas à Agathe.*)

ÉRASTE, *à Albert.*

J'examinais ses yeux. A ce qu'on peut compren- [dre,
Quelque accès violent sans doute va la prendre,
Lequel sera suivi d'un assoupissement :
Ordonnez qu'on apporte un fauteuil vitement.

AGATHE.

Qu'il me tarde déjà d'être au champ de la gloire!
D'aller aux ennemis arracher la victoire!
Que de veuves en deuil! que d'amantes en pleurs!
Enfants, suivez-moi tous; raniniez vos ardeurs.
Je vois dans vos regards briller votre courage.
Que tout ressente ici l'horreur et le carnage.
La baïonnette au bout du fusil. Ferme; bon :
Frappez. Serrez vos rangs; percez cet escadron.
Les coquins n'oseraient soutenir notre vue.
Ah! marauds, vous fuyez! Non, point de quartier!
(*Elle tombe comme évanouie dans un fauteuil.*) [tue.

CRISPIN.

En peu de temps, voilà bien du sang répandu.

ALBERT.

Sans espoir de retour elle a l'esprit perdu.

CRISPIN.

Tout se prépare bien; je la vois qui repose.
(*Il parle à l'écart à Albert, tandis qu'Éraste parle bas à Agathe.*)
Son mal, à mon avis, ne provient d'autre chose
Que d'une humeur contrainte, un esprit irrité,
Qui veut avec effort se mettre en liberté.
Quelque démon d'amour a saisi son idée.

LISETTE.

Comment! la pauvre fille est-elle possédée?

CRISPIN.

Ce démon violent, dont il la faut sauver,
Est bien fort, et pourrait dans peu nous l'enlever.
Si j'avais un sujet, dans cette maladie,
En qui je fisse entrer cet esprit de folie,
Je vous répondrais bien...

ALBERT.

Lisette est un sujet
Qui, sans aller plus loin, vous servira d'objet.

LISETTE.

Je vous baise les mains, et vous donne parole
Que je n'en ferai rien : je ne suis que trop folle.

ÉRASTE, *à Crispin.*

Hâtez-vous donc. Son mal augmente à chaque in- [stant.

CRISPIN.

Malepeste! ceci n'est pas un jeu d'enfant.
On ne saurait agir avec trop de prudence.
Quand dans le corps d'un homme un démon prend [séance,
Je puis, sans me flatter, l'en tirer aisément;
Mais dans un corps femelle il tient bien autre- [ment.

ÉRASTE, *à Albert.*

Pour savoir aujourd'hui jusqu'où va sa science,
Je veux bien me livrer à son expérience.
Je commence à douter de l'effet; et je crois
Qu'il s'est voulu moquer et de vous et de moi.
Je veux l'embarrasser.

CRISPIN.

Moi, je veux vous confondre,
Et vous mettre en état de ne pouvoir répondre.
Mettez-vous auprès d'elle. Eh! non; comme cela,
Un genou contre terre, et vous tenez bien là,
Toujours sur ses beaux yeux votre vue assurée,
Votre main dans la sienne étroitement serrée.
(*à Albert.*)
Ne consentez-vous pas qu'il lui donne la main,
Pour que l'attraction se fasse plus soudain?

ALBERT.

Oui, je consens à tout.

CRISPIN.

Tant mieux. Sans plus attendre,
Vous verrez un effet qui pourra vous surprendre.
(*Il fait quelques cercles avec sa baguette sur les deux amants, en disant :*

MICROC, SALAM, HYPOCRATA.

AGATHE, *se levant de son fauteuil.*

Ciel! quel nuage épais se dissipe à mes yeux!

ÉRASTE, *se levant.*

Quelle sombre vapeur vient obscurcir ces lieux!

AGATHE.

Quel calme en mon esprit vient succéder au trou- [ble!

ÉRASTE.

Quel tumulte confus dans mes sens se redouble!
Quels abîmes profonds s'entr'ouvrent sous mes pas!
Quel dragon me poursuit! Ah! traître, tu mourras:

D'un monstre tel que toi je veux purger le monde.
(Il poursuit Albert l'épée à la main.)

CRISPIN, *se mettant au-devant d'Eraste, à Albert.*

Ah! monsieur, évitez sa rage furibonde.
Sauvez-vous, sauvez-vous.

ÉRASTE.

Laissez-moi de son flanc
Tirer des flots mêlés de poison et de sang.

CRISPIN, *retenant Éraste.*

Aux accès violents dont son cœur se transporte,
Je vois que j'ai donné la dose un peu trop forte.

ÉRASTE.

Je le veux immoler à ma juste fureur.

CRISPIN, *de même.*

N'auriez-vous point chez vous quelque forte liqueur,
De bon esprit-de-vin, des gouttes d'Angleterre,
Pour calmer cet esprit et ces vapeurs de guerre ?
Il s'en va m'échapper.

ALBERT, *tirant sa clef.*

Oui, j'ai ce qu'il lui faut.
Lisette, tiens ma clef; va, cours vite là-haut;
Prend la fiole où...

LISETTE.

Je crains, en ce désordre extrême,
De faire un *quiproquo* ; vous feriez mieux vous-[même.

CRISPIN, *de même.*

Courez donc au plus tôt. Laisserez-vous périr
Un homme qui, pour vous, s'est offert à mourir?

LISETTE, *poussant Albert.*

Allez vite; allez done.

ALBERT, *sortant.*

Je reviens tout à l'heure.

SCÈNE XI

ERASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Ne perdons point de temps, quittons cette demeure.
Ce bois nous favorise; Albert ne saura pas
De quel côté l'amour aura tourné nos pas.

AGATHE.

Je mets entre vos mains et mon sort et ma vie.

LISETTE.

Vive, vive Crispin! et *vivat* la Folie!
Allons courir les champs, pour remplir notre sort,
Et le laissons tout seul exhaler son transport.

SCÈNE XII

ALBERT, *seul, tenant une fiole.*

J'apporte un élixir d'une force étonnante...
Mais je ne vois plus rien. Quel soupçon m'épouvante?
Lisette! Agathe! O ciel! tout est sourd à mes cris.
Que sont-ils devenus? Quel chemin ont-ils pris?
Au voleur! à la force! au secours! Je succombe.
Où marcher? où courir? Je chancelle, je tombe.
Par leur feinte folie ils m'ont enfin séduit;
Et moi seul en ce jour j'avais perdu l'esprit.
Voilà de mon amour la suite ridicule.
Ah! maudite bouteille, et vieillard trop crédule!
Allons, suivons leurs pas; ne nous arrêtons plus.
Traîtres de ravisseurs, vous serez tous pendus.
Et toi, sexe trompeur, plus à craindre sur terre
Que le feu, que la faim, que la peste et la guerre,
De tous les gens de bien tu dois être maudit;
Je te rends pour jamais au diable qui te fit.

FIN DES FOLIES AMOUREUSES.

Digitized by Google

LE

LÉGATAIRE UNIVERSEL

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 9 JANVIER 1708

PERSONNAGES.

GÉRONTE, oncle d'Éraste.
ÉRASTE, amant d'Isabelle.
MADAME ARGANTE, mère d'Isabelle.
ISABELLE, fille de madame Argante.
LISETTE, servante de Géronte.

PERSONNAGES.

CRISPIN, valet d'Éraste.
M. CLISTOREL, apothicaire.
M. SCRUPULE, } notaires.
M. GASPARD, }
UN LAQUAIS.

La scène est à Paris, chez M. Géronte.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

Bonjour, Crispin, bonjour.

CRISPIN.

Bonjour, belle Lisette.
Mon maître, toujours plein du soin qui l'inquiète,
M'envoie, à ton lever, zélé collatéral,
Savoir comment son oncle a passé la nuit.

LISETTE.

Mal.

CRISPIN.

Le bonhomme, chargé de fluxions, d'années,
Lutte depuis longtemps contre les destinées,
Et pare de la mort le trait fatal en vain;
Il n'évitera pas celui du médecin.
Il garde le dernier; et ce corps cacochyme
Est à son art fatal dévoué pour victime. [deuil
Nous prévoyons dans peu qu'un petit ou grand
Étendra de son long Géronte en un cercueil.
Si mon maître pouvait être fait légataire,
Je ferais de bon cœur les frais du luminaire.

LISETTE.

Un remède par moi lui vient d'être donné,
Tel que l'apothicaire en avait ordonné.
J'ai cru que ce serait le dernier de sa vie;
Il est tombé sur moi deux fois en léthargie.

CRISPIN.

De ses bouillons de bouche, et des postérieurs,
Tu prends soin?

LISETTE.

De ma main il les trouve meilleurs:
Aussi, sans me targuer d'une vaine science,
J'entends ce métier-là mieux que fille de France.

CRISPIN.

Peste, le beau talent! Tu te fais bien payer,
Je crois, de tous les soins qu'il te fait employer.

LISETTE.

Il ne me donne rien; mais j'ai, pour récompense,
Le droit de lui parler avec toute licence.
Je lui dis, à son nez, des mots assez piquants:
Voilà tous les profits que j'ai depuis cinq ans.
C'est le plus ladre vert qu'on ait vu de la vie.
Je ne puis t'exprimer où va sa vilenie.
Il trouve tous les jours, dans son fécond cerveau,
Quelque trait d'avarice admirable et nouveau.
Il a, pour médecin, pris un apothicaire
Pas plus haut que ma jambe, et de taille sommaire:
Il croit qu'étant petit, il lui faut moins d'argent;
Et qu'attendu sa taille, il ne paiera pas tant.

CRISPIN.

S'il est court, il fera de très-longues parties.

LISETTE.

Mais dans son testament ses grâces départies
Doivent me racquitter de son avare humeur:
Ainsi je renouvelle avec soin mon ardeur.

CRISPIN.

Il fait son testament?

LISETTE.

Dans peu de temps, j'espère
Y voir coucher mon nom en riche caractère.

CRISPIN.

C'est très-bien espérer: j'espère bien encor
Y voir aussi coucher le mien en lettres d'or.

LISETTE.

Tout beau, l'ami, tout beau! L'on dirait, à t'entendre,

Digitized by Google

Digitized by Google

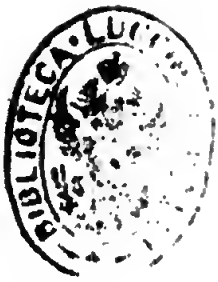
Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL

CRISPIN

Un commissaire, à moi! Sauge donc s'il vous plaît
Gibier à commissaire!

Digitized by Google



Digitized by Google

Qu'à la succession tu peux aussi prétendre.
Déjà ne sont-ils pas assez de concurrents,
Sans t'aller mettre encore au rang des aspirants?
Il a tant d'héritiers, le bon seigneur Géronte,
Il en a tant et tant, que parfois j'en ai honte:
Des oncles, des neveux, des nièces, des cousins,
Des arrière-cousins remués des germains;
J'en comptai l'autre jour, en lignes paternelles,
Cent sept mâles vivants : juge encor des femelles!

CRISPIN.

Oui! mais mon maître aspire à la plus grosse part:
J'en pourrais bien aussi tirer ma quote-part;
Je suis un peu parent, et tiens à la famille.

LISETTE.

Toi?

CRISPIN.

Ma première femme était assez gentille,
Une Bretonne vive, et coquette surtout,
Qu'Éraste, que je sers, trouvait fort à son goût:
Je crois, comme toujours il fut aimé des dames,
Que nous pourrions bien être alliés par les femmes:
Et de monsieur Géronte il s'en faudrait bien peu
Que par là je ne fusse un arrière-neveu.

LISETTE.

Oui-da; tu peux passer pour parent de campagne,
Ou pour neveu, suivant la mode de Bretagne.

CRISPIN.

Mais, raillerie à part, nous avons grand besoin
Qu'à faire un testament Géronte prenne soin.
Si mon maître, *primo*, n'est nommé légataire,
Le reste de ses jours il fera maigre chère.
Secundo, quoiqu'il soit diablement amoureux,
Madame Argante, avant de couronner ses feux,
Et de le marier à sa fille Isabelle,
Veut qu'un bon testament, bien sûr et bien fidèle,
Fasse ledit neveu légataire de tout.
Mais ce qui doit le plus être de notre goût,
C'est qu'Eraste nous fait trois cents livres de rente,
Si nous réussissons au gré de son attente:
Ce don, de notre hymen formera les liens.
Ainsi tant de raisons sont autant de moyens
Que j'emploie à prouver qu'il est très-nécessaire
Que le susdit neveu soit nommé légataire;
Et je conclus enfin qu'il faut conjointement
Agir pour arriver au susdit testament.

LISETTE.

Comment diable! Crispin, tu plaides comme un ange!

CRISPIN.

Je le crois. Mon talent te paraît-il étrange?
J'ai brillé dans l'étude avec assez d'honneur,
Et l'on m'a vu trois ans clerc chez un procureur.
Sa femme était jolie; et, dans quelques affaires,
Nous jugions à huis clos de petits commissaires.

LISETTE.

La boutique était bonne. Eh! pourquoi la quitter?

CRISPIN.

L'époux un peu jaloux m'en a fait déserter.
Un procureur n'est pas un homme fort traitable:
Sur sa femme il m'a fait des chicanes de diable.
J'ai bataillé, ma foi, deux ans sans en sortir;
Mais je fus à la fin contraint de déguerpir.

SCÈNE II

ÉRASTE, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Mais mon maître paraît.

ÉRASTE.

Ah! te voilà, Lisette!
Guéris-moi, si tu peux, du soin qui m'inquiète.
Eh bien! mon oncle est-il en état d'être vu?

LISETTE.

Ah! monsieur, depuis hier il est encor déchu;
J'ai cru que cette nuit serait sa nuit dernière,
Et que je fermerais pour jamais sa paupière.
Les lettres de répit qu'il prend contre la mort
Ne lui serviront guère, ou je me trompe fort.

ÉRASTE.

Ah ciel! que dis-tu là?

CRISPIN.

C'est la vérité pure.

ÉRASTE.

Quel que soit mon espoir, je sens que la nature
Excite dans mon cœur de tristes sentiments.

CRISPIN.

Je sentis autrefois les mêmes mouvements,
Quand ma femme passa les rives du Cocyte
Pour aller en bateau rendre aux défunts visite.
J'en avais dans le cœur un plaisir plein d'appas,
Comme tant de maris l'auraient en pareil cas:
Cependant la nature, excitant la tristesse,
Faisait quelque conflit avecque l'allégresse,
Qui, par certains ressorts et mélanges confus,
Combattaient tour à tour, et prenaient le dessus;
En sorte que l'espoir... la douleur légitime... [me;
L'amour... On sent cela bien mieux qu'on ne l'expri-
Mais ce que je puis dire, en vous accusant vrai,
C'est que, tout à la fois, j'étais et triste et gai.

ÉRASTE.

Je ressens pour mon oncle une amitié sincère;
Je donne dans son sens en tout pour lui complaire;
Quoi qu'il dise ou qu'il fasse, ayant le droit ou non,
Je conviens avec lui qu'il a toujours raison.

LISETTE.

Il faut que le vieillard soit mal dans ses affaires,
Puisqu'il m'a commandé d'aller chez deux notaires.

CRISPIN.

Deux notaires, hélas! Cela me fend le cœur.

LISETTE.

C'est pour instrumenter avecque plus d'honneur.

ÉRASTE.

Hé! dis-moi, mon enfant, en pleine confidence,
Puis-je, sans me flatter, former quelque espérance?

LISETTE.

Elle est très-bien fondée; et, depuis quelques jours,
Avec madame Argante il tient certains discours
Où l'on parle tout bas de legs, de mariage:

Je n'ai de leur dessein rien appris davantage.
Votre maîtresse est mise aussi dans l'entretien.
Pour moi, je crois qu'il veut vous laisser tout son bien,
Et vous faire épouser Isabelle.

ÉRASTE.

Ah! Lisette,
Que tu flattes mes sens! que ma joie est parfaite!
Ce n'est point l'intérêt qui m'anime aujourd'hui;
Un dieu beaucoup plus fort et plus puissant que lui,
L'Amour, parle en mon cœur: la charmante Isabelle
Est de tous mes désirs une cause plus belle,
Et pour le testament me fait faire des vœux...

LISETTE.

L'Amour et l'intérêt seront contents tous deux.
Serait-il juste aussi qu'un si bel héritage
De cent cohéritiers devînt le sot partage?
Verrais-je d'un œil sec déchirer par lambeaux,
Par tant de campagnards, de pieds-plats, de nigauds,
Une succession qui doit, par parenthèse,
Vous rendre un jour heureux, et nous mettre à notre [aise?
Car vous savez, monsieur...

ÉRASTE.

Va, tranquillise-toi;
Ce que j'ai dit est dit: repose-toi sur moi.

LISETTE.

Si votre oncle vous fait le bien qu'il se propose,
Sans trop vanter mes soins, j'en suis un peu la cause:
Je lui dis tous les jours qu'il n'a point de neveux
Plus doux, plus complaisants, ni plus respectueux;
Non par l'espoir du bien que vous pouvez attendre,
Mais par un naturel et délicat et tendre.

CRISPIN.

Que cette fille-là connaît bien votre cœur!
Vous ne sauriez, ma foi, trop payer son ardeur.
Je dois, dans peu de temps, contracter avec elle.
Regardez-la, monsieur; elle est et jeune et belle:
N'allez pas en user comme de l'autre, non!

LISETTE.

Monsieur Géronte vient, il faut changer de ton.
Je n'ai point eu le temps d'aller chez les notaires.
Toi, qui m'as trop longtemps parlé de tes affaires,
Va vite, cours, dis-leur qu'ils soient prêts au besoin.
L'un s'appelle Gaspard, et demeure à ce coin;
Et l'autre un peu plus bas, et se nomme Scrupule.

CRISPIN.

Voilà pour un notaire un nom bien ridicule.

SCÈNE III

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, UN LAQUAIS.

GÉRONTE.

Ah! bonjour, mon neveu.

ÉRASTE.

Je suis, en vérité,
Charmé de vous revoir en meilleure santé.
De grâce, asseyez-vous.

(*Le laquais apporte une chaise.*)

Ôte-donc cette chaise;
Mon oncle, en ce fauteuil, sera plus à son aise.

(*Le laquais ôte la chaise, apporte un fauteuil, et sort.*)

SCÈNE IV

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

GÉRONTE.

J'ai, cette nuit, été secoué comme il faut,
Et je viens d'essuyer un dangereux assaut:
Un pareil, à coup sûr, emporterait la place,

ÉRASTE.

Vous voilà beaucoup mieux; et le ciel, par sa grâce,
Pour vos jours en péril nous permet d'espérer.
Il faut présentement songer à réparer
Les désordres qu'a pu causer la maladie,
Vous faire désormais un régime de vie,
Prendre de bons bouillons, de sûrs confortatifs,
Nettoyer l'estomac par de bons purgatifs,
Enfin ne vous laisser manquer de nulles choses.

GÉRONTE.

Oui, j'aimerais assez ce que tu me proposes;
Mais il faut tant d'argent pour se faire soigner,
Que, puisqu'il faut mourir, autant vaut l'épargner.
Ces porteurs de seringue ont pris des airs si rogues!...
Ce n'est qu'au poids de l'or qu'on achète leurs dro- [gues.
Qui pourrait s'en passer et mourir tout d'un coup,
De son vivant, sans doute, épargnerait beaucoup.

ÉRASTE.

Oui, vous avez raison; c'est une tyrannie:
Mais je ferai les frais de votre maladie.
La santé dans le monde étant le premier bien,
Un homme de bon sens n'y doit ménager rien.
De vos maux négligés vous guérirez sans doute.
Tâchons à réparer vos forces, quoi qu'il coûte.

GÉRONTE.

C'est tout argent perdu dans cette occasion:
La maison ne vaut pas la réparation.
Je veux, mon cher neveu, mettre ordre à mes affaires.
As-tu dit qu'on allât me chercher deux notaires?

LISETTE.

Oui, monsieur; et dans peu vous les verrez ici,

GÉRONTE.

Et dans peu vous saurez mes sentiments aussi;
Je veux, en bon parent, vous les faire connaître.

ÉRASTE.

Je me doute à peu près de ce que ce peut être.

GÉRONTE.

J'ai des collatéraux...

LISETTE.

Oui vraiment, et beaucoup.

GÉRONTE.

Qui, d'un regard avide, et d'une dent de loup,
Dans le fond de leur cœur dévorent par avance
Une succession qui fait leur espérance.

ÉRASTE.

Ne me confondez pas, mon oncle, s'il vous plaît,
Avec de tels parents.

GÉRONTE.

Je sais ce qu'il en est.

ÉRASTE.

Votre santé me touche, et me plaît davantage
Que tout l'or qui pourrait me tomber en partage.

GÉRONTE.

J'en suis persuadé. Je voudrais me venger
D'un vain tas d'héritiers, et les faire enrager;
Choisir une personne honnête et qui me plaise,
Pour lui laisser mon bien et la mettre à son aise.

ÉRASTE.

Vous devez là-dessus suivre votre désir.

LISETTE.

Non, je ne comprends pas de plus charmant plaisir
Que de voir d'héritiers une troupe affligée,
Le maintien interdit, et la mine allongée,
Lire un long testament où, pâles, étonnés,
On leur laisse un bonsoir avec un pied de nez.
Pour voir au naturel leur tristesse profonde,
Je reviendrais, je crois, exprès de l'autre monde.

GÉRONTE.

Quoique déjà je sois atteint et convaincu,
Par les maux que je sens, d'avoir longtemps vécu;
Quoiqu'un sable brûlant cause ma néphrétique,
Que j'endure les maux d'une âcre sciatique,
Qui, malgré le bâton que je porte en tout lieu,
Fait souvent qu'en marchant je dissimule un peu;
Je suis plus vigoureux que l'on ne s'imagine,
Et je vois bien des gens se tromper à ma mine.

LISETTE.

Il est de certains jours de barbe, où, sur ma foi,
Vous ne paraissez pas plus malade que moi.

GÉRONTE.

Est-il vrai?

LISETTE.

Dans vos yeux un certain éclat brille.

GÉRONTE.

J'ai toujours reconnu du bon dans cette fille.
Je veux pourtant songer à mettre ordre à mon bien
Avant qu'un prompt trépas m'en ôte le moyen.
Tu connais et tu vois parfois madame Argante?

ÉRASTE.

Oui: dans ses procédés elle est toute charmante.

GÉRONTE.

Et sa fille Isabelle, euh! la connais-tu?

ÉRASTE.

Fort.
C'est une fille sage, et qui charme d'abord.

GÉRONTE.

Tu conviens que le ciel a versé dans son âme
Les qualités qu'on doit chercher en une femme?

ÉRASTE.

Je ne vois point d'objet plus digne d'aucuns vœux,
Ni de fille plus propre à rendre un homme heureux.

GÉRONTE.

Je m'en vais l'épouser.

ÉRASTE.

Vous, mon oncle!

GÉRONTE.

Moi-même.

ÉRASTE.

J'en ai, je vous l'avoue, une allégresse extrême.

LISETTE.

Miséricorde! hélas! ah ciel! assiste-nous,
De quelle malheureuse allez-vous être époux?

GÉRONTE.

D'Isabelle, en ce jour; et, par ce mariage,
Je lui donne, à ma mort, tout mon bien en partage.

ÉRASTE.

Vous ne pouvez mieux faire, et j'en suis très-content:
Je voudrais, comme vous, en pouvoir faire autant.

LISETTE.

Quoi! vous, vieux et cassé, fiévreux, épileptique,
Paralytique, étique, asthmatique, hydropique,
Vous voulez de l'hymen allumer le flambeau,
Et ne faire qu'un saut de la noce au tombeau!

GÉRONTE.

Je sais ce qu'il me faut: apprenez, je vous prie,
Que même ma santé veut que je me marie.
Je prends une compagne, et de qui tous les jours
Je pourrai, dans mes maux, tirer de grands secours.
Que me sert-il d'avoir une avide cohorte
D'héritiers, qui toujours veille et dort à ma porte;
De gens qui, furetant les clofs du coffre-fort,
Me détendront mon lit peut-être avant ma mort?
Une femme, au contraire, à son devoir fidèle,
Par des soins conjugaux me marquera son zèle;
Et, de son chaste amour recueillant tout le fruit,
Je me verrai mourir en repos et sans bruit.

ÉRASTE.

Mon oncle parle juste, et ne saurait mieux faire
Que de se ménager un secours nécessaire.
Une femme économe et pleine de raison
Prendra seule le soin de toute la maison.

GÉRONTE, *l'embrassant.*

Ah! le joli garçon! Aurais-je dû m'attendre
Qu'il eût pris cette affaire ainsi qu'on lui voit prendre?

ÉRASTE.

Votre bien seul m'est cher.

GÉRONTE.

Va, tu n'y perdras rien:
Quoi qu'il puisse arriver, je te ferai du bien,
Et tu ne seras pas frustré de ton attente.

SCÈNE V

GERONTE, ÉRASTE, LISETTE, UN LAQUAIS.

GÉRONTE.

Mais quelqu'un vient ici.

UN LAQUAIS.

Monsieur, madame Argante
Et sa fille sont là.

ÉRASTE.

Je vais les amener.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI

GÉRONTE, LISETTE, LE LAQUAIS.

GÉRONTE, *à Lisette.*

Mon chapeau, ma perruque.

LISETTE.

On va vous les donner.

Les voilà.

GÉRONTE.

Ne va pas leur parler, je te prie,
Ni de mon lavement, ni de ma léthargie.

LISETTE.

Elles ont toutes deux bon nez; dans un moment
Elles le sentiront de reste assurément.

SCÈNE VII

MADAME ARGANTE, ISABELLE, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS.

MADAME ARGANTE.

Nous avons, ce matin, appris de vos nouvelles,
Qui nous ont mis pour vous en des peines mortelles.
Vous avez, ce dit-on, très-mal passé la nuit.

GÉRONTE.

Ce sont mes héritiers qui font courir ce bruit;
Ils me voudraient déjà voir dans la sépulture.
Je ne me suis jamais mieux porté, je vous jure.

ÉRASTE.

Mon oncle a le visage, ou du moins peu s'en faut,
D'un galant de trente ans.

LISETTE, *à part.*

Oui, qui mourra bientôt.

GÉRONTE.

Je serais bien malade, et plus qu'à l'agonie,
Si des yeux aussi beaux ne me rendaient la vie.

MADAME ARGANTE.

Ma fille, en ce moment vous voyez devant vous
Celui que je vous ai destiné pour époux.

GÉRONTE.

Oui, madame, c'est vous (pour le moins je m'en [flatte)
Qui guérirez mes maux mieux qu'un autre Hippo- [crate.
Vous êtes pour mon cœur comme un julep futur,
Qui doit le nettoyer de ce qu'il a d'impur :
Mon hymen avec vous est un sûr émétique,
Et je vous prends enfin pour mon dernier topique.

ISABELLE.

Je ne sais pas, monsieur, pour quoi vous me prenez;
Mais ce choix m'interdit, et vous me surprenez.

MADAME ARGANTE.

Monsieur, vous épousant, vous fait un avantage
Qui doit faire oublier et ses maux et son âge;
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

ISABELLE.

Madame, le devoir m'y fera consentir;
Mais peut-être, monsieur, par cette loi sévère,
Ne trouvera-t-il pas en moi ce qu'il espère.
Je sais ce que je suis, et le peu que je vaux,
Pour être, comme il dit, un remède à ses maux;
Il se trompe bien fort, s'il prétend, sur ma mine,
Devoir trouver en moi toute la médecine :
Je connais bien mes yeux; ils ne feront jamais
Une si belle cure et de si grands effets.

ÉRASTE.

Au pouvoir de ces yeux je rends plus de justice.

GÉRONTE.

Au feu que je ressens si l'amour est propice,
Avant qu'il soit neuf mois, sans trop me signaler,
Tous mes collatéraux auront à qui parler :
Dans le monde on saura, dans peu, de mes nouvelles.

LISETTE, *à part.*

Ah! par ma foi, je crois qu'il en fera de belles.
(*haut.*)
Si le diable vous tente et vous veut marier,
Qu'il cherche un autre objet pour vous apparier.
Je m'en rapporte à vous : madame est vive et belle;
Il lui faut un époux qui soit aussi vif qu'elle,
Bien fait, et de bon air, qui n'ait pas vingt-cinq [ans :
Vous, vous êtes majeur, et depuis très-longtemps.
A votre âge, doit-on parler de mariages?
Employez le notaire à de meilleurs usages :
C'est un bon testament, un testament, morbleu,
Bien fait, bien cimenté, qui doit vous tenir lieu
De tendresse, d'amour, de désir, de ménage,
De femme, de contrats, d'enfants, de mariage.
J'ai parlé, je me tais.

GÉRONTE.

Vraiment, c'est fort bien fait :
Qui vous a donc si bien affilé le caquet?

LISETTE.

La raison.

GÉRONTE, *à madame Argante et à Isabelle.*

De ses airs ne soyez point blessées :
Elle me dit parfois librement ses pensées;
Je le souffre en faveur de quelques bons talents.

LISETTE.

Je ne sais ce que c'est que de flatter les gens.

ÉRASTE.

Vous avez très-grand tort de parler de la sorte;
Je voudrais me porter comme monsieur se porte.
Il veut se marier; et n'a-t-il pas raison
D'avoir un héritier, s'il peut, de sa façon?
Quoi! refusera-t-il une aimable personne
Que son heureux destin lui réserve et lui donne?
Ah! le ciel m'est témoin si je voudrais jamais
De sort plus glorieux pour combler mes souhaits!

ISABELLE.

Vous me conseillez donc de conclure l'affaire?

ÉRASTE.

Je crois qu'en vérité vous ne sauriez mieux faire.

ISABELLE.

Vos conseils amoureux et vos rares avis,
Puisque vous le voulez, monsieur, seront suivis.

MADAME ARGANTE.

Ma fille sait toujours obéir quand j'ordonne.

ÉRASTE.

Oui, je vous soutiens, moi, qu'une jeune personne,
Malgré sa répugnance et l'orgueil de ses sens,
Doit suivre aveuglément le choix de ses parents;
Et mon oncle, après tout, n'a pas un si grand âge,
A devoir renoncer encore au mariage;
Et soixante et huit ans, est-ce un si grand déclin,
Pour...

GÉRONTE.

Je ne les aurai qu'à la Saint-Jean prochain.

LISETTE.

Il a souffert le choc de deux apoplexies,
Qui ne sont, par bonheur, que deux paralysies;
Et tous les médecins qui connaissent ses maux
Ont juré Galien qu'à son retour des eaux,
Il n'aurait sûrement ni goutte sciatique,
Ni gravelle, ni point, ni toux, ni néphrétique.

GÉRONTE.

Ils m'ont même assuré que, dans fort peu de temps,
Je pourrais de mon chef avoir quelques enfants.

LISETTE.

Je ne suis médecin non plus qu'apothicaire,
Et je jurerais, moi, cependant du contraire.

GÉRONTE, *bas à Lisette.*

Lisette, le remède agit à certain point...

LISETTE.

En dussiez-vous crever, ne le témoignez point.

ÉRASTE.

Mon oncle, qu'avez-vous? vous changez de visage.

GÉRONTE.

Mon aveu, je n'y puis résister davantage.
Ah! ah!... Madame, il faut que je vous dise adieu;
Certain devoir pressant m'appelle en certain lieu.

MADAME ARGANTE.

De peur d'incommoder, nous vous cédons la place.

GÉRONTE.

Éraste, conduis-les. Excusez-moi, de grâce,
Si je ne puis rester plus longtemps avec vous.

(*Il s'en va avec son laquais.*)

SCÈNE VIII

MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE, *à Isabelle.*

Madame, vous voyez le pouvoir de vos coups:
Un seul de vos regards, d'un mouvement facile,
Agite plus d'humeurs, détache plus de bile,
Opère plus en lui, dès la première fois,
Que les médicaments qu'il prend depuis six mois.
O pouvoir de l'amour!

MADAME ARGANTE.

Adieu, je me retire.

ÉRASTE.

Madame, accordez-moi l'honneur de vous conduire.

SCÈNE IX

LISETTE, *seule.*

Moi, je vais là dedans vaquer à mon emploi;
Le bonhomme m'attend, et ne fait rien sans moi.
Pour le premier début d'une noce conclue,
Voilà, je vous l'avoue, une belle entrevue!

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE.

MADAME ARGANTE.

C'est trop nous retenir, laissez-nous donc partir.

ÉRASTE.

Je ne puis vous quitter ni vous laisser sortir,
Que vous ne me flattiez d'un rayon d'espérance.

MADAME ARGANTE.

Je voudrais vous pouvoir donner la préférence.

ÉRASTE.

Quoi! vous aurez, madame, assez de cruauté
Pour conclure à mes yeux cet hymen projeté,
Après m'avoir promis la charmante Isabelle?
Pourrai-je, sans mourir, me voir séparé d'elle?

MADAME ARGANTE.

Quand je vous la promis, vous me fîtes serment
Que votre oncle, en faveur de cet engagement,
Vous ferait de ses biens donation entière;
En épousant ma fille, il offre de le faire:
Ai-je tort?

ÉRASTE, *à Isabelle.*

Vous, madame, y consentirez-vous?

ISABELLE.

Assurément, monsieur, il sera mon époux.
Et ne venez-vous pas de me dire vous-même
Qu'une fille, malgré la répugnance extrême
Qu'elle trouvait à prendre un parti présenté,
Devait de ses parents suivre la volonté?

ÉRASTE.

Et ne voyez-vous pas que, par cet artifice,
Pour rompre ses projets, je flattais son caprice?
Il est certains esprits qu'il faut prendre de biais,
Et que, heurtant de front, vous ne gagnez jamais.
Mon oncle est ainsi fait.

(*à madame Argante.*)

L'intérêt peut-il faire
Que vous sacrifiiez une fille si chère?

MADAME ARGANTE.

Mais le bien qu'il lui fait...

ÉRASTE.

Donnez-moi votre foi
De rompre cet hymen; et je vous promets, moi,

De tourner aujourd'hui son esprit de manière
Que les choses iront ainsi que je l'espère,
Et qu'il fera pour moi quelque heureux testament.

MADAME ARGANTE.

S'il le fait, ma fille est à vous absolument.
Je vais d'un mot d'écrit lui mander que son âge,
Que sa frêle santé répugne au mariage;
Que je serais bientôt cause de son trépas;
Que l'affaire est rompue, et qu'il n'y pense pas.

ISABELLE.

Je me fais d'obéir une joie infinie.

ÉRASTE.

Que mon sort est heureux! qu'il est digne d'envie!
Mais Lisette s'avance, et j'entends quelque bruit.

SCÈNE II

LISETTE, MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE.

ÉRASTE, *à Lisette.*

Comment mon oncle est-il?

LISETTE.

Le voilà qui me suit.

MADAME ARGANTE, *à Éraste.*

Je vous laisse avec lui : pour moi, je me retire.
Mais, avant de partir, je vais là-bas écrire.
Vous, de votre côté, secondez mon ardeur.

ÉRASTE.

Le prix que j'en attends vous répond de mon cœur.

SCÈNE III

ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien! vous souffrirez que votre oncle, à son âge,
Fasse devant vos yeux, un si sot mariage;
Qu'il vous frustre d'un bien que vous devez avoir!

ÉRASTE.

Hélas! ma pauvre enfant, j'en suis au désespoir.
Mais l'affaire n'est pas encore consommée,
Et son feu pourrait bien s'en aller en fumée.
La mère, en ma faveur, change de volonté,
Et va, d'un mot d'écrit entre nous concerté,
Remercier mon oncle, et lui faire comprendre
Qu'il est un peu trop vieux pour en faire son gen-
LISETTE. [dre.
Je veux dans le complot entrer conjointement.
Et que deviendrait donc enfin le testament
Sur lequel nous fondons toutes nos espérances,
Et qui doit cimenter un jour nos alliances,
Et faire le bonheur d'Éraste et de Crispin?
Il faut, par notre esprit, faire notre destin,
Et rompre absolument l'hymen qu'il prétend faire.
J'en ai fait dire un mot à son apothicaire;
C'est un petit mutin, qui doit venir tantôt,
Et qui lui lavera la tête comme il faut.
Je ne veux pas rester dans une nonchalance
Qu'il faut laisser aux sots. Mais Géronte s'avance.

SCÈNE IV

GÉRONTE, LE LAQUAIS, ÉRASTE, LISETTE.

GÉRONTE.

Ma colique m'a pris assez mal à propos;
Je n'ai senti jamais à la fois tant de maux.
N'ont-elles point été justement irritées
De ce que je les ai si brusquement quittées?

ÉRASTE.

On sait que d'un malade on doit excuser tout.

LISETTE. [bout.

Monsieur a fait pour vous les honneurs jusqu'au
Je dirai cependant qu'en entrant en matière,
Vous n'avez pas là fait un beau préliminaire.

ÉRASTE.

Mon oncle fera mieux une seconde fois;
Suffit qu'en épousant il ait fait un bon choix.

GÉRONTE.

Il est vrai. Cependant j'ai quelque répugnance
De songer, à mon âge, à faire une alliance:
Mais, puisque j'ai promis...

LISETTE. [point;

Ne vous contraignez
On n'est pas aujourd'hui scrupuleux sur ce point.
Monsieur acquittera la parole donnée.

GÉRONTE.

Le sort en est jeté, suivons ma destinée.
Je voudrais inventer quelque petit cadeau
Qui coûtât peu d'argent, et qui parût nouveau.

ÉRASTE.

Reposez-vous sur moi des soins de cette fête,
Des habits, du repas qu'il faut que l'on apprête :
J'ordonne sur ce point bien mieux qu'un médecin.

GÉRONTE.

Ne va pas m'embarquer dans un si grand festin.

LISETTE.

Il faut que l'abondance, avec soin répandue,
Puisse nous racquitter de votre triste vue :
Il faut entendre aussi ronfler les violons;
Et je veux avec vous danser les cotillons.

GÉRONTE.

Je valais, dans mon temps, mon prix tout comme
LISETTE, *à part.* [un autre.
Cela fait que bien peu vous valez dans le nôtre.

SCÈNE V

UN LAQUAIS *de madame Argante*, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS *de Géronte.*

LE LAQUAIS *de madame Argante.*

Ma maîtresse, qui sort dans ce moment d'ici,
M'a dit de vous donner le billet que voici.

GÉRONTE, *prenant le billet.*

Pour ma santé, sans doute, elles sont inquiètes.
Lisons. Va me chercher, Lisette, mes lunettes.

LISETTE.

Cela vaut-il le soin de vous tant préparer?

Donnez-moi le billet, je vais le déchiffrer.

(*Elle lit.*)

« Depuis notre entrevue, monsieur, j'ai fait ré-
« flexion sur le mariage proposé, et je trouve qu'il
« ne convient ni à l'un ni à l'autre. Ainsi vous
« trouverez bon, s'il vous plaît, qu'en vous ren-
« dant votre parole, je retire la mienne, et que
« je sois votre très-humble et très-obéissante ser-
« vante,

« ARGANTE.

« Et plus bas,

« ISABELLE. »

Vous pouvez maintenant, sans que l'on vous pu-
[nisse,
Vous retirer chez vous, et quitter le service;
Voilà votre congé bien signé.

GÉRONTE.

Mon neveu,
Que dis-tu de cela?

ÉRASTE.

Je m'en étonne peu.
Mais, sans vous arrêter à cet écrit frivole,
Il faut les obliger à tenir leur parole.

GÉRONTE.

Je me garderai bien de suivre ton avis;
Et d'un plaisir soudain tous mes sens sont ravis.
Je ne sais pas comment, ennemi de moi-même,
Je me précipitais dans ce péril extrême :
Un sort à cet hymen m'entraînait malgré moi,
Et point du tout l'amour.

LISETTE.

Sans jurer, je le croi.
Que diantre voulez-vous que l'amour aille faire
Dans un corps moribond, à ses feux si contraire?
Ira-t-il se loger avec des fluxions,
Des catarrhes, des toux, et des obstructions?

GÉRONTE, *au laquais de madame Argante.*

Attends un peu là-bas, et que rien ne te presse;
Je vais faire, à l'instant, réponse à ta maîtresse.

(*Le laquais de madame Argante sort.*)

SCÈNE VI

GERONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS *de Géronte.*

GÉRONTE.

Voyez comme je prends promptement mon parti :
De l'hymen tout d'un coup me voilà départi.

LISETTE.

Il faut chanter, monsieur, votre nom par la ville.
Voilà ce qui s'appelle une action virile.

ÉRASTE.

C'était témérité, dans l'âge où vous voilà,
Malsain, fiévreux, goutteux, et pis que tout cela,
De prendre femme, et faire, en un jour si célèbre,
Du flambeau de l'hymen une torche funèbre.

GÉRONTE.

Mais tu louais tantôt mon dessein et mes feux.

ÉRASTE.

Tantôt vous faisiez bien, et maintenant bien mieux.

GÉRONTE.

Puisque je suis tranquille, et qu'un conseil plus
[sage
Me guérit des vapeurs d'amour, de mariage,
Je veux mettre ordre au bien que j'ai reçu du ciel,
Et faire en ta faveur un legs universel,
Par un bon testament.

ÉRASTE.

Ah! monsieur, je vous prie,
Épargnez cette idée à mon âme attendrie :
Je ne puis, sans soupir, vous ouïr prononcer
Le mot de testament; il semble m'annoncer,
Avant qu'il soit longtemps, le sort qui doit le suivre,
Et le malheur auquel je ne pourrai survivre :
Je frémis, quand je pense à ce moment cruel.

GÉRONTE.

Tant mieux; c'est un effet de ton bon naturel.
Je veux donc te nommer mon légataire unique.
J'ai deux parents encor pour qui le sang s'explique :
L'un est fils de mon frère, et tu sais bien son nom,
Gentilhomme normand, assez gueux, ce dit-on;
Et l'autre est une veuve avec peu de richesse,
La fille de ma sœur, et par ainsi ma nièce,
Qui jadis dans le Maine épousa, quoique vieux,
Certain baron qui n'eut pour bien que ses aïeux.
Je veux donc, en faveur de l'amitié sincère
Qu'autrefois je portais à leur père, à leur mère,
Leur laisser à chacun vingt mille écus comptant.

LISETTE.

Vingt mille écus! Le legs serait exorbitant.
Un neveu bas-normand, une nièce du Maine,
Pour acheter chez eux des procès par douzaine,
Jouiront, pour plaider, d'un bien comme cela!
Fi! c'est trop des trois quarts pour ces deux cancres-
[là.

GÉRONTE.

Je ne les vis jamais. Ce que je puis vous dire,
C'est qu'ils se sont tous deux avisés de m'écrire
Qu'ils voulaient à Paris venir dans peu de temps,
Pour me voir, m'embrasser, et retourner contents.
Je crois que tu n'es pas fâché que je leur laisse
De quoi vivre à leur aise, et soutenir noblesse.

ÉRASTE.

N'êtes-vous pas, monsieur, maître de votre bien?
Tout ce que vous ferez, je le trouverai bien.

LISETTE.

Et moi, je trouve mal cette dernière clause,
Et de tout mon pouvoir à ce legs je m'oppose.
Mais vous ne songez pas que le laquais attend.

GÉRONTE.

Je vais l'expédier, et reviens à l'instant.

LISETTE.

Avez-vous oublié qu'une paralysie
S'est de votre bras droit depuis un mois saisie,
Et que vous ne sauriez écrire ni signer?

GÉRONTE.

Il est vrai : mon neveu viendra m'accompagner;

Digitized by Google

Et je vais lui dicter une lettre d'un style
Qui de madame Argante échauffera la bile;
J'en suis bien assuré. Viens, Éraste; suis-moi.

ERASTE.

Vous obéir, monsieur, est ma suprême loi.

SCÈNE VII

LISETTE, *seule.*

Nos affaires vont prendre une face nouvelle,
Et la fortune enfin nous rit et nous appelle.

SCÈNE VIII

CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

Ah! te voilà, Crispin! et d'où diantre viens-tu?

CRISPIN.

Ma foi, pour te servir j'ai diablement couru;
Ces notaires sont gens d'approche difficile.
L'un n'était pas chez lui, l'autre était par la ville.
Je les ai déterrés où l'on m'avait instruit,
Dans un jardin, à table, en un petit réduit,
Avec dames qui m'ont paru de bonne mine.
Je crois qu'ils passaient là quelque acte à la sour-
Mais dans une heure au plus ils seront ici. [dine.

LISETTE.

Bon.
Sais-tu pourquoi Géronte ici les mandait?

CRISPIN.

Non.

LISETTE.

Pour faire son contrat de mariage.

CRISPIN.

Oh! diable!
A son âge, il voudrait nous faire un tour semblable!

LISETTE.

Pour Isabelle, un trait décoché par l'Amour
Avait, ma foi, percé son pauvre cœur à jour;
Et, frustrant des neveux l'espérance uniforme,
Lui-même il voulait faire un héritier en forme :
Mais le ciel, par bonheur, en ordonne autrement;
Il pense maintenant à faire un testament,
Où tou maître sera nommé son légataire.

CRISPIN. [faire.

Pour lui, comme pour nous, il ne pouvait mieux
La nouvelle est trop bonne; il faut qu'en sa faveur
Je t'embrasse et rembrasse, et, ma foi, de bon cœur;
Et qu'un épanchement de joie et de tendresse,
En te congratulant... L'amour qui m'intéresse...
La nouvelle est charmante, et vaut seule un trésor.
Il faut, ma chère enfant, que je t'embrasse encor.

LISETTE.

Dans tes emportements sois sage et plus modeste.

CRISPIN.

Excuse si la joie emporte un peu le geste.

LISETTE.

Mais comme en ce bas monde il n'est nul biens par-
Et que tout ne va pas au gré de nos souhaits, [faits,
Il met au testament une fâcheuse clause.

CRISPIN.

Et dis-moi, mon enfant, quelle est-elle?

LISETTE.

Il dispose
De son argent comptant quarante mille écus
Pour deux parents lointains, et qu'il n'a jamais vus.

CRISPIN.

Quarante mille écus d'argent sec et liquide!
De la succession voilà le plus solide.
C'est de l'argent comptant dont je fais plus de cas.
Vous en aurez menti, cela ne sera pas, [route;
C'est moi qui vous le dis, mon cher monsieur Gé-
Vous avez fait sans moi trop vite votre compte.
Et qui sont ces parents?

LISETTE.

L'un est un Bas-Normand,
Gentilhomme, natif d'entre Falaise et Caen;
L'autre est une baronne, et veuve sans douaire,
Qui dans le Maine fait sa demeure ordinaire,
Plaideuse s'il en fut, comme on m'a dit souvent,
Qui, de trente procès, en perd vingt-cinq par an.

CRISPIN.

C'est tirer du métier toute la quintessence,
Puisque pour les procès elle a si bonne chance,
Il faut lui faire perdre encore celui-ci.

LISETTE.

L'un et l'autre bientôt arriveront ici.
Il faut, mon cher Crispin, tirer de ta cervelle,
Comme d'un arsenal, quelque ruse nouvelle
Qui déporte Géronte à leur faire ce legs.

CRISPIN.

A-t-il vu quelquefois ces deux parents?

LISETTE.

Jamais.
Il a su seulement, par une lettre écrite,
Qu'ils viendraient à Paris pour lui rendre visite.

CRISPIN.

Mon visage chez vous n'est-il point trop connu?

LISETTE.

Géronte, tu le sais, ne t'a presque point vu :
Et, pour te dire vrai, je suis persuadée
Qu'il n'a de ta figure encore nulle idée.

CRISPIN.

Bon. Mon maître sait-il ce dangereux projet,
L'intention de l'oncle, et le tort qu'on lui fait?

LISETTE.

Il ne le sait que trop : dans son cœur il enrage,
Et voudrait que quelqu'un détournât cet orage.

CRISPIN.

Je serai ce quelqu'un, je te le promets bien.
De la succession les parents n'auront rien;
Et je veux que Géronte à tel point les haïsse,
Qu'ils soient déshérités; de plus, qu'il les mau-
Eux et leurs descendants, à perpétuité, [disse,

Et tous les rejetons de leur postérité.

LISETTE.

Quoi! tu pourrais, Crispin...

CRISPIN.

Va, demeure tranquille;
Le prix qui m'est promis me rendra tout facile:
Car je dois t'épouser, si...

LISETTE.

D'accord... mais enfin...

CRISPIN.

Comment donc?

LISETTE.

Tu m'as l'air d'être un peu libertin.

CRISPIN.

Ne nous reprochons rien.

LISETTE.

On sait de tes fredaines.

CRISPIN.

Nous sommes but à but: ne sais-je point des tien-
[nes?

LISETTE.

Tu dois de tous côtés, et tu devras longtemps.

CRISPIN.

J'ai cela de commun avec d'honnêtes gens.
Mais enfin sur ce point à tort tu t'inquiètes:
Le testament de l'oncle acquittera mes dettes;
Et tel n'y pense pas qui doit payer pour moi.
Mais on vient.

LISETTE.

C'est Géronte. Adieu; fuis, sauve-toi.
Va m'attendre là-bas: dans peu j'irai t'instruire
De ce que pour ton rôle il faudra faire et dire.

CRISPIN.

Va, va, je sais déjà tout mon rôle par cœur;
Les gens d'esprit n'ont point besoin de précepteur.

SCÈNE IX

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

GÉRONTE, *tenant une lettre.*

Je parle en cet écrit comme il faut à la mère:
Je voudrais que quelqu'un me contât la manière
Dont elle recevra mon petit compliment;
Je crois qu'elle en sera surprise assurément.

ÉRASTE.

Si vous voulez, monsieur, me charger de la lettre,
Moi-même entre ses mains je promets de la mettre,
Et de vous rapporter ce qu'elle m'aura dit,
Et ce qu'elle aura fait en lisant votre écrit.

GÉRONTE.

Cela sera-t-il bien que toi-même on te voie?

ÉRASTE.

Vous ne sauriez, monsieur, me donner plus de joie.

GÉRONTE.

Dis-leur de bouche encor qu'elle ne pense pas
A renouer l'hymen dont je fais peu de cas...

ÉRASTE.

De vos intentions je sais tout le mystère.

GÉRONTE.

Que je vais à l'instant te nommer légataire,
Te donner tout mon bien.

ÉRASTE.

Je connais leur esprit,
Elles en crèveront toutes deux de dépit.
Demeurez en repos; je sais ce qu'il faut dire,
Et de notre entretien je reviens vous instruire.

SCÈNE X

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE.

Oui, depuis que j'ai pris ce généreux dessein,
Je me sens de moitié plus léger et plus sain.

LISETTE.

Vous avez fait, monsieur, ce que vous deviez faire.
Mais j'aperçois quelqu'un.

SCÈNE XI

M. CLISTOREL, GÉRONTE, LISETTE.

LISETTE.

C'est votre apothicaire,
Monsieur Clistorel.

GÉRONTE, *à Clistorel.*

Ah! Dieu vous gard' en ces lieux.
Je suis, quand je vous vois, plus vif et plus joyeux.

CLISTOREL, *fâché.*

Bonjour, monsieur, bonjour.

GÉRONTE.

Si je m'y puis connaître,
Vous paraissez fâché. Quoi?

CLISTOREL.

J'ai raison de l'être.

GÉRONTE.

Qui vous a mis si fort la bile en mouvement?

CLISTOREL.

Qui me l'a mise?

GÉRONTE.

Oui.

CLISTOREL.

Vos sottises.

GÉRONTE.

Comment?

CLISTOREL.

Je viens, vraiment, d'apprendre une belle nouvelle,
Qui me réjouit fort.

GÉRONTE.

Eh! monsieur, quelle est-elle?

CLISTOREL.

N'avez-vous point de honte, à l'âge où vous voilà,
De faire extravagance égale à celle-là?

GÉRONTE.

De quoi s'agit-il donc?

CLISTOREL.

Il vous faudrait encore,

Malgré vos cheveux gris, quelques grains d'ellébore.
On m'a dit par la ville, et c'est un fait certain,
Que de vous marier vous formez le dessein.

LISETTE.

Quoi! ce n'est que cela?

CLISTOREL.

Comment donc? dans la vie,
Peut-on faire jamais de plus haute folie?

GÉRONTE.

Et quand cela serait! pourquoi vous récrier,
Vous que depuis un mois on vit remarier?

CLISTOREL.

Vraiment, c'est bien de même! Avez-vous le courage
Et la mâle vigueur requise en mariage?
Je vous trouve plaisant! et vous avez raison
De faire avecque moi quelque comparaison!
J'ai fait quatorze enfants à ma première femme,
Madame Clistorel (Dieu veuille avoir son âme);
Et si dans mes travaux la mort ne me surprend,
J'espère à la seconde en faire encore autant.

LISETTE.

Ce sera très-bien fait.

CLISTOREL.

Votre corps cacochyme
N'est point fait, croyez-moi, pour ce genre d'escrime.
J'ai lu dans Hippocrate, il n'importe en quel lieu,
Un aphorisme sûr; il n'est point de milieu:
« Tout vieillard qui prend fille alerte et trop fringan-
« De son propre couteau sur ses jours il attente. » [te,
Virgo libidinosa senem jugulat.

LISETTE.

Quoi! monsieur Clistorel, vous savez du latin!
Vous pourriez, dans un jour, vous faire médecin.

CLISTOREL.

Moi! le ciel m'en préserve! et ce sont tous des ânes,
Ou du moins les trois quarts: ils m'ont fait cent chi-
Au procès qu'ils nous ont sottement intenté; [canes
Moi seul j'ai fait bouquer toute la Faculté.
Ils voulaient obliger tous les apothicaires
A faire et mettre en place eux-mêmes leurs clystères,
Et que tous nos garçons ne fussent qu'assistants.

LISETTE.

Fi donc! ces médecins sont de plaisantes gens!

CLISTOREL.

Il m'aurait fait beau voir, avecque des lunettes,
Faire, en jeune apprenti, ces fonctions secrètes!
C'était, à soixante ans, nous mettre à l'A B C.
Voyez, pour tout un corps, quel affront c'eût été!

GÉRONTE.

Vous avez fort bien fait, dans cette procédure,
D'avoir jusques au bout soutenu la gageure.

CLISTOREL.

J'étais bien résolu, plutôt que de plier,
D'y manger ma boutique, et jusqu'à mon mortier.

LISETTE.

Leur dessein, en effet, était bien ridicule.

CLISTOREL.

Je suis, quand je m'y mets, plus têtu qu'une mule.

GÉRONTE.

C'est bien fait. Ces messieurs voulaient vous offenser:
Mais que vous ai-je fait, moi, pour vous courroucer?

CLISTOREL.

Ce que vous m'avez fait? Vous voulez prendre femme,
Pour crever; et moi seul j'en aurai tout le blâme.
Prendre une femme, vous! Allez, vous êtes fou.

GÉRONTE.

Monsieur...

CLISTOREL.

Il vaudrait mieux qu'on vous tordît le cou.

GÉRONTE.

Mais, monsieur...

CLISTOREL.

Prenez-moi de bonnes médecines,
Avec de bons sirops et drogues anodines;
De bon catholicon...

GÉRONTE.

Monsieur...

CLISTOREL.

De bon séné,
De bon sel polychreste extrait et raffiné...

GÉRONTE.

Monsieur, un petit mot.

CLISTOREL.

De bon tartre émétique,
Quelque bon lavement fort et diurétique:
Voilà ce qu'il vous faut: mais une femme!...

GÉRONTE.

Mais...

CLISTOREL.

Ma boutique pour vous est fermée à jamais...
S'il lui fallait...

LISETTE.

Monsieur...

CLISTOREL.

Dans un péril extrême,
Le moindre lénitif, ou le moindre apozème,
Une goutte de miel ou de décoction...
Je le verrais crever comme un vieux mousqueton.
O le beau jouvenceau pour entrer en ménage!

LISETTE.

Mais, monsieur Clistorel...

CLISTOREL.

Le plaisant mariage!
Le beau petit mignon!

LISETTE.

Monsieur, écoutez-nous.

CLISTOREL.

Non, non, je ne veux plus de commerce avec vous.
Serviteur, serviteur.

SCÈNE XII

GERONTE, LISETTE.

LISETTE.

Que le diable t'emporte!
Non, je ne vis jamais animal de la sorte.
A le bien mesurer, il n'est pas, que je crois.

Plus haut que sa seringue, et glapit comme trois.
Ces petits avortons ont tous l'humeur mutine.

GÉRONTE.

Il ne reviendra plus; son départ me chagrine.

LISETTE.

Pour un, vous en aurez mille tout à la fois.
Un de mes bons amis, dont il faut faire choix,
Qui s'est fait, depuis peu, passer apothicaire,
M'a promis qu'à bon prix il ferait votre affaire;
Et qu'il aurait pour vous quelque sirop à part,
Casse, séné, rhubarbe, et le tout de hasard,
Qui fera plus d'effet et de meilleur ouvrage
Que ce qu'on vous vendait quatre fois davantage.

GÉRONTE.

Fais-le-moi donc venir.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

GÉRONTE.

Allons nous reposer. Lisette, suis mes pas.
Ce monsieur Clistorel m'a tout ému la bile.

LISETTE.

Souvenez-vous toujours, quand vous serez tranquille,
Dans votre testament, de me faire du bien.

GÉRONTE.

Je t'en ferai,
(*bas, à part.*)
pourvu qu'il ne m'en coûte rien.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE.

Éraste ne vient point me rendre de réponse.
Qu'est-ce que ce délai me prédit et m'annonce?

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît, vous inquiéter tant?
Suffit que vous devez être de vous content;
Vous n'avez jamais rien fait de plus héroïque
Que de rompre un hymen aussi tragi-comique.

GÉRONTE.

Je suis content de moi dans cette occasion,
Et monsieur Clistorel a fort bonne raison.
C'était, la pierre au cou, la tête la première,
M'aller précipiter au fond de la rivière.

LISETTE.

Bon! c'était cent fois pis encor que tout cela.
Mais enfin tout va bien.

SCÈNE II

CRISPIN, *en gentilhomme campagnard*; GÉRONTE, LISETTE.

CRISPIN, *dehors, heurtant.*

Helà, quelqu'un, helà!
Tout est-il mort ici, laquais, valet, servante?
J'ai beau heurter, crier; aucun ne se présente.
Le diable puisse-t-il emporter la maison!

LISETTE.

Eh! qui diantre chez nous heurte de la façon?
(*Elle ouvre.*)
Que voulez-vous, monsieur? quel démon vous agite?
Vient-on chez un malade ainsi rendre visite?
(*à part.*)
Dieu me pardonne! c'est Crispin; c'est lui, ma foi!

CRISPIN, *bas à Lisette.*

Tu ne te trompes pas, ma chère enfant; c'est moi.
(*haut.*)
Bonjour, bonjour, la fille. On m'a dit par la ville
Qu'un Géronte en ce lieu tenait son domicile:
Pourrait-on lui parler?

LISETTE.

Pourquoi non? le voilà.

CRISPIN, *lui secouant le bras.*

Parbleu, j'en suis bien aise. Ah! monsieur, touchez
Je suis votre valet, ou le diable m'emporte. [là.
Touchez là derechef. Le plaisir me transporte
Au point que je ne puis assez vous le montrer.

GÉRONTE.

Cet homme assurément prétend me démembrer.

CRISPIN.

Vous paraissez surpris autant qu'on le peut être.
Je vois que vous avez peine à me reconnaître;
Mes traits vous sont nouveaux: savez-vous bien
C'est que vous ne m'avez jamais vu. [pourquoi?

GÉRONTE.

Je le croi.

CRISPIN.

Mais feu monsieur mon père, Alexandre Choupille,
Gentilhomme normand, prit pour femme une fille
Qui fut, à ce qu'on dit, votre sœur autrefois,
Et qui me mit au jour au bout de quatre mois.
Mon père se fâcha de cette diligence;
Mais un ami sensé lui dit, en confidence,
Qu'il est vrai que ma mère, en faisant ses enfants,
N'observait pas encore assez l'ordre des temps;
Mais qu'aux femmes l'erreur n'était pas inouïe,
Et qu'elle ne manquait qu'à la chronologie.

GÉRONTE.

A la chronologie!

LISETTE.

Une femme, en effet,
Ne peut pas calculer comme un homme aurait fait.

CRISPIN.

Or donc cette femelle, à conceveir si prompte,
Qu'à tout considérer quelquefois j'en ai honte,
En me mettant au jour, soit disgrâce ou faveur,

M'a fait votre neveu, puisqu'elle est votre sœur.

GÉRONTE.

Apprenez, mon neveu, si par hasard vous l'êtes,
Que vous êtes un sot, aux discours que vous faites.
Ma sœur fut sage : et nul ne peut lui reprocher
Que jamais sur l'honneur on l'ait pu voir broncher.

CRISPIN.

Je le crois : cependant, tant qu'elle fut vivante,
On tient que sa vertu fut un peu chancelante.
Quoi qu'il en soit enfin, légitime ou bâtard,
Soit qu'on m'ait mis au monde ou trop tôt ou trop [tard,
Je suis votre neveu, quoi qu'en dise l'envie ;
De plus, votre héritier, venant de Normandie
Exprès pour recueillir votre succession.

GÉRONTE.

C'est bien fait ; et je tiens assez l'intention.
Quand vous en allez-vous ?

CRISPIN.

Voudriez-vous me suivre ?
Cela dépend du temps que vous avez à vivre.
Mon oncle, soyez sûr que je ne partirai
Qu'après vous avoir vu, bien cloué, bien muré,
Dans quatre ais de sapin reposer à votre aise.

LISETTE, *bas à Géronte.*

Vous avez un neveu, monsieur, ne vous déplaise,
Qui dit ses sentiments en pleine liberté.

GÉRONTE, *bas à Lisette.*

A te dire le vrai, j'en suis épouvanté.

CRISPIN.

Je suis persuadé, de l'humeur dont vous êtes,
Que la succession sera des plus complètes,
Que je vais manier de l'or à pleine main ;
Car vous êtes, dit-on, un avare, un vilain.
Je sais que, pour un sou, d'une ardeur héroïque
Vous vous feriez fesser dans la place publique.
Vous avez, dit-on même, acquis, en plus d'un lieu,
Le titre d'usurier et de fesse-mathieu.

GÉRONTE.

Savez-vous, mon neveu, qui tenez ce langage,
Que, si de mes deux bras j'avais encor l'usage,
Je vous ferais sortir par la fenêtre ?

CRISPIN.

Moi ?

GÉRONTE.

Oui, vous : et, dans l'instant, sortez.

CRISPIN.

Ah ! par ma foi,
Je vous trouve plaisant de parler de la sorte !
C'est à vous de sortir, et de passer la porte.
La maison m'appartient : ce que je puis souffrir,
C'est de vous y laisser encor vivre et mourir.

LISETTE.

Ah ciel ! quel garnement !

GÉRONTE, *bas.*

Où suis-je ?

CRISPIN.

Allons, m'amie,
Au bel appartement mène-moi, je te prie.
Est-il voisin du tien ? Je te trouve à mon gré ;
Et nous pourrons, la nuit, converser de plain-pied.
Bonne chère, grand feu ; que la cave enfoncée
Nous fournisse, à pleins brocs, une liqueur aisée :
Fais main-basse sur tout ; le bon homme a bon dos,
Et l'on peut hardiment le ronger jusqu'aux os.
Mon oncle, pour ce soir il me faut, je vous prie,
Cent louis neufs comptant, en avance d'hoirie ;
Sinon, demain matin, si vous le trouvez bon,
Je mettrai, de ma main, le feu dans la maison.

GÉRONTE, *à part.*

Grands dieux ! vit-on jamais insolence semblable ?

LISETTE, *bas à Géronte.*

Ce n'est pas un neveu, monsieur ; mais c'est un [diable.
Pour le faire sortir employez la douceur.

GÉRONTE.

Mon neveu, c'est à tort qu'avec tant de hauteur
Vous venez tourmenter un oncle à l'agonie ;
En repos laissez-moi finir ma triste vie,
Et vous hériterez au jour de mon trépas.

CRISPIN.

D'accord. Mais quand viendra ce jour ?

GÉRONTE.

A chaque pas
L'impitoyable mort s'obstine à me poursuivre ;
Et je n'ai, tout au plus, que quatre jours à vivre.

CRISPIN.

Je vous en donne six ; mais après, ventrebleu,
N'allez pas me manquer de parole, ou dans peu
Je vous fais enterrer mort ou vif. Je vous laisse.
Mon oncle, encore un coup, tenez votre promesse,
Ou je tiendrai la mienne.

SCÈNE III

GÉRONTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah ! quel homme voilà !
Quel neveu vos parents vous ont-ils donné là ?

GÉRONTE.

Ce n'est point mon neveu ; ma sœur était trop [sage
Pour élever son fils dans un air si sauvage ;
C'est un fieffé brutal, un homme des plus fous.

LISETTE.

Cependant, à le voir, il a quelque air de vous.
Dans ses yeux, dans ses traits, un je ne sais quoi [brille ;
Enfin, on s'aperçoit qu'il tient de la famille.

GÉRONTE.

Par ma foi, s'il en tient, il lui fait peu d'honneur.
Ah ! le vilain parent !

LISETTE.

Et vous auriez le cœur
De laisser votre bien, une si belle somme,
Vingt mille écus comptant, à ce beau gentilhomme ?

GÉRONTE.

Moi ! lui laisser mon bien ! J'aimerais mieux cent [fois
L'enterrer pour jamais.

Digitized by Google

LISETTE.

Ma foi, je m'aperçois
Que monsieur le neveu, si j'en crois mon présage,
N'aura pas trop gagné d'avoir fait son voyage,
Et que le pauvre diable, arrivé d'aujourd'hui,
Aurait aussi bien fait de demeurer chez lui.

GÉRONTE.

Si c'est sur mon bien seul qu'il fonde sa cuisine,
Je t'assure déjà qu'il mourra de famine,
Et qu'il n'aura pas lieu de rire à mes dépens.

LISETTE.

C'est fort bien fait : il faut apprendre à vivre aux [gens.
Voilà comme sont faits tous ces neveux avides,
Qui ne peuvent cacher leurs naturels perfides :
Quand ils n'assomment pas un oncle assez âgé,
Ils prétendent encor qu'il leur est obligé.
Mais Eraste revient, et nous allons apprendre
Comment tout s'est passé.

SCÈNE IV

ÉRASTE, GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE.

Tu te fais bien attendre!
Tu m'as abandonné dans un grand embarras.
Un malheureux neveu m'est tombé sur les bras.

ÉRASTE.

Il vient de m'accoster là-bas tout hors d'haleine,
Et m'a dit en deux mots le sujet qui l'amène.

GÉRONTE.

Que dis-tu de ses airs?

ÉRASTE.

Je les trouve étonnants.
Il peste, il jure, il veut mettre le feu céans.

GÉRONTE.

J'aurais bien eu besoin ici de ta présence,
Pour réprimer l'excès de son impertinence;
Lisette en est témoin.

LISETTE.

Ah! le mauvais pendard,
A qui monsieur voulait de son bien faire part!

GÉRONTE.

J'ai bien changé d'avis : je te donne parole
Qu'il n'aura de mon bien jamais la moindre obole.

ÉRASTE.

Je me suis acquitté de ma commission,
Et tout s'est fait au gré de votre intention.
Votre lettre a produit un effet qui m'enchante.
On a montré d'abord une âme indifférente;
D'un faux air de mépris voulant couvrir leur jeu,
Elles me paraissaient s'en soucier fort peu :
Mais quand je leur ai dit que vous vouliez me faire
Aujourd'hui de vos biens unique légataire,
(Car vous m'avez prescrit de parler sur ce ton...)

GÉRONTE.

Oui, je te l'ai promis; c'est mon intention.

ÉRASTE.

Elles ont toutes deux témoigné des surprises
Dont elles ne seront de six mois bien remises.

GÉRONTE.

J'en suis persuadé.

ÉRASTE.

Mais écoutez ceci, [aussi :
Qui doit bien vous surprendre, et m'a surpris
C'est que madame Argante, aimant votre famille,
M'a proposé, tout franc, de me donner sa fille,
Et d'acquitter ainsi, par un commun égard,
La parole donnée et d'une et d'autre part.

GÉRONTE.

Et qu'as-tu su répondre à ces belles pensées?

ÉRASTE.

Que je ne voulais point aller sur vos brisées,
Sans avoir, sur ce point, su votre sentiment,
Et, de plus, obtenu votre consentement.

GÉRONTE.

Ne t'embarrasse point encor de mariage.
Que mon exemple ici serve à te rendre sage.

LISETTE.

Moi, j'approuverais fort cet hymen et ce choix :
Il est tel qu'il le faut, et j'y donne ma voix.
Il convient à monsieur de suivre cette envie,
Non à vous, qui devez renoncer à la vie.

GÉRONTE.

A la vie! Et pourquoi? Suis-je mort, s'il vous plaît?

LISETTE.

Je ne sais pas, monsieur, au vrai ce qu'il en est;
Mais tout le monde croit, à votre air triste et sombre,
Qu'errant près du tombeau, vous n'êtes plus qu'une [ombre;
Et que, pour des raisons qui vous font différer,
Vous ne vous êtes pas encor fait enterrer.

GÉRONTE.

Avec de tels discours et ton air d'insolence,
Tu pourrais, à la fin, lasser ma patience.

LISETTE.

Je ne sais point, monsieur, farder la vérité,
Et dis ce que je pense avecque liberté.

SCÈNE V

LE LAQUAIS, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

LE LAQUAIS.

Une dame, là-bas, monsieur, avec sa suite,
Qui porte le grand deuil, vient vous rendre visite,
Et se dit votre nièce.

GÉRONTE.

Encore des parents!

LE LAQUAIS.

La ferai-je monter?

GÉRONTE.

Non, je te le défends.

LISETTE.

Gardez-vous bien, monsieur, d'en user de la sorte,
Et vous ne devez pas lui refuser la porte.
(*au laquais.*)
Va-t'en la faire entrer.

SCÈNE VI

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE, *à Géronte.*

Contraignez-vous un peu :
La nièce aura l'esprit mieux fait que le neveu.
Entre tant de parents, ce serait bien le diable
S'il ne s'en trouvait pas quelqu'un de raisonnable.

SCÈNE VII

CRISPIN *en veuve, un petit dragon lui portant la queue;* GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS *de Géronte.*

CRISPIN *fait des révérences au laquais de Géronte qui lui ouvre la porte. Le petit dragon sort.*

(*à Géronte.*)

Permettez, s'il vous plaît, que cet embrassement
Vous témoigne ma joie et mon ravissement :
Je vois un oncle enfin, mais un oncle que j'aime,
Et que j'honore aussi cent fois plus que moi-même.

LISETTE, *bas à Éraste.*

Monsieur, c'est là Crispin.

ÉRASTE, *bas à Lisette.*

C'est lui, je le sais bien;
Nous avons eu là-bas un moment d'entretien.

GÉRONTE, *à Éroste.*

Elle a de la douceur et de la politesse.
Qu'on donne promptement un fauteuil à ma nièce.

CRISPIN, *au laquais de Géronte.*

Ne bougez, s'il vous plaît; le respect m'interdit.

(*à Géronte, avec le ton du respect.*)

Un fauteuil près mon oncle! Un tabouret suffit.

(*Le laquais donne un tabouret à Crispin.*)

GÉRONTE.

Je suis assez content déjà de la parente.

ÉRASTE.

Elle sait vraiment vivre, et sa taille est charmante.

(*Le laquais donne un fauteuil à Géronte, une chaise à Éroste, un tabouret à Lisette, et sort.*)

SCÈNE VIII

GÉRONTE; CRISPIN *en veuve;* ÉRASTE, LISETTE.

CRISPIN.

Fi donc! vous vous moquez, je suis à faire peur.
Je n'avais autrefois que cela de grosseur :
Mais vous savez l'effet d'un fécond mariage,
Et ce que c'est d'avoir des enfants en bas âge;
Cela gâte la taille, et furieusement.

LISETTE.

Vous passeriez encor pour fille assurément.

CRISPIN.

J'ai fait du mariage une assez triste épreuve.
A vingt ans, mon mari m'a laissé mère et veuve.
Vous vous doutez assez qu'après ce prompt trépas,
Et faite comme on est, ayant quelques appas,
On aurait pu trouver à convoler de reste;
Mais du pauvre défunt la mémoire funeste
M'oblige à dévorer en secret mes ennuis.
J'ai bien de fâcheux jours, et de plus dures nuits:
Mais d'un veuvage affreux les tristes insomnies
Ne m'arracheront point de noires perfidies;
Et je veux chez les morts emporter, si je peux,
Un cœur qui ne brûla que de ses premiers feux.

ÉRASTE.

On ne poussa jamais plus loin la foi promise.
Voilà des sentiments dignes d'une Artémise.

GÉRONTE, *à Crispin.*

Votre époux, vous laissant mère et veuve à vingt [ans,
Ne vous a pas laissé, je crois, beaucoup d'enfants.

CRISPIN.

Rien que neuf; mais, le cœur tout gonflé d'amer- [tume,
Deux ans encore après j'accouchai d'un posthume.

LISETTE.

Deux ans après! voyez quelle fidélité!
On ne le croira pas dans la postérité.

GÉRONTE, *à Crispin.*

Peut-on vous demander, sans vous faire de peine,
Quel sujet si pressant vous fait quitter le Maine?

CRISPIN.

Le désir de vous voir est mon premier objet;
De plus, certain procès qu'on m'a sottement fait,
Pour certain four banal sis en mon territoire.
Je propose d'abord un bon déclinatoire;
On passe outre : je forme empêchement formel;
Et, sans nuire à mon droit, j'anticipe l'appel.
La cause est au bailliage ainsi revendiquée :
On plaide, et je me trouve enfin interloquée!

LISETTE.

Interloquée! Ah ciel! quel affront est-ce là?
Et vous avez souffert qu'on vous interloquât?
Une femme d'honneur se voir interloquée!

ÉRASTE.

Pourquoi donc de ce terme être si fort piquée?
C'est un mot du barreau.

LISETTE.

C'est ce qu'il vous plaira;
Mais juge, de ses jours, ne m'interloquera :
Le mot est immodeste, et le terme m'en choque;
Et je ne veux jamais souffrir qu'on m'interloque.

GÉRONTE, *à Crispin.*

Elle est folle, et souvent il lui prend des accès...
Elle ne parle pas si bien que vous procès.

CRISPIN.

Ce procès n'est pas seul le sujet qui m'amène,
Et qui m'a fait quitter si brusquement le Maine.
Ayant appris, monsieur, par gens dignes de foi,
Qui m'ont fait un récit de vous, et que je croi,
Que vous étiez un homme atteint de plus d'un vice,
Un ivrogne, un joueur...

ÉRASTE.

Comment donc? Quel caprice!

CRISPIN.

Qui bantiez certains lieux et le jour et la nuit,

Où l'honnêteté souffre et la pudeur gémit.

GÉRONTE.

Est-ce à moi, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse?

CRISPIN.

Oui, mon oncle, à vous-même. A-t-il rien qui vous [blesse,
Puisqu'il est copié d'après la vérité?

GÉRONTE, *à part.*

Je ne sais où j'en suis.

CRISPIN.

On m'a même ajouté
Que, depuis très-longtemps, avec mademoiselle,
Vous meniez une vie indigne et criminelle,
Et que vous en aviez déjà plusieurs enfants.

LISETTE.

Avec moi, juste ciel! Voyez les médisants!
De quoi se mêlent-ils? Est-ce là leur affaire?

GÉRONTE.

Je ne sais qui retient l'effet de ma colère.

CRISPIN.

Ainsi, sur le rapport de mille honnêtes gens,
Nous avons fait, monsieur, assembler vos parents;
Et pour vous empêcher, dans ce désordre extrême,
De manger notre bien et vous perdre vous-même,
Nous avons résolu, d'une commune voix,
De vous faire interdire, en observant les lois.

GÉRONTE.

Moi, me faire interdire!

LISETTE.

Ah ciel! quelle famille!

CRISPIN.

Nous savons votre vie avecque cette fille,
Et voulons empêcher qu'il ne vous soit permis
De faire un mariage un jour *in extremis.*

GÉRONTE, *se levant.*

Sortez d'ici, madame, et que de votre vie
D'y remettre le pied il ne vous prenne envie!
Sortez d'ici, vous dis-je, et sans vous arrêter...

CRISPIN.

Comment! battre une veuve et la violenter!
Au secours! aux voisins! au meurtre! on m'assas- [sine!

GÉRONTE.

Voilà, je vous l'avoue, une grande coquine.

CRISPIN.

Quoi! contre votre sang vous osez blasphémer!
Cela peut bien aller à vous faire enfermer.

LISETTE.

Faire enfermer monsieur!

CRISPIN.

Ne faites point la fière,
On peut aussi vous mettre à la Salpêtrière.

LISETTE.

A la Salpêtrière!

CRISPIN.

Oui, m'amie, et sans bruit.
De vos déportements on n'est que trop instruit.

ÉRASTE.

Il faut développer le fond de ce mystère.
Que l'on m'aille à l'instant chercher un commissaire.

CRISPIN.

Un commissaire à moi! Suis-je donc, s'il vous plaît,
Gibier à commissaire?

ÉRASTE.

On verra ce que c'est;
Et dans peu nous saurons, avec un tel tumulte,
Si l'on vient chez les gens ainsi leur faire insulte.
Vous, mon oncle, rentrez dans votre appartement;
Je vous rendrai raison de tout dans un moment.

GÉRONTE.

Ouf! ce jour-ci sera le dernier de ma vie.

LISETTE, *à Crispin.*

Misérable! tu mets un oncle à l'agonie!
La mauvaise famille et du Maine et de Caen!
Oui, tous ces parents-là méritent le carcan.

SCÈNE IX

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Est-il bien vrai, Crispin? et ton ardeur sincère...

CRISPIN.

Envoyez donc, monsieur, chercher un commissaire:
Je l'attends de pied ferme.

ÉRASTE.

Ah! juste ciel! c'est toi.
Je ne me trompe point.

CRISPIN.

Oui, ventrebleu, c'est moi.
Vous venez de me faire une rude algarade.

ÉRASTE.

Ta pudeur a souffert d'une telle incartade.

CRISPIN.

L'ardeur de vous servir m'a donné cet habit;
Et, comme vous voyez, mon projet réussit.
Avec de certains mots j'ai conjuré l'orage:
Ici des deux parents j'ai fait le personnage;
Et j'ai dit, en leur nom, de telles duretés,
Qu'ils seront, par ma foi, tous deux déshérités.

ÉRASTE.

Quoi!

CRISPIN.

Si vous m'aviez vu tantôt faire merveille,
En noble campagnard, le plumet sur l'oreille,
Avec un feutre gris, longue brette au côté,
Mon air de Bas-Normand vous aurait enchanté.
Mais, il faut dire vrai, cette coiffe m'inspire
Plus d'intrépidité que je ne puis vous dire:
Avec cet attirail, j'ai vingt fois moins de peur;
L'adresse et l'artifice ont passé dans mon cœur.
Qu'on a, sous cet habit, et d'esprit et de ruse!

ÉRASTE.

Enfin de ses neveux l'oncle se désabuse;
Il fait un testament qui doit combler mes vœux.
Est-il dans l'univers un mortel plus heureux?

SCÈNE X

ERASTE, CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

Ah! monsieur, apprenez un accident terrible :
Monsieur Géronte est mort.

ÉRASTE.

Ah ciel! est-il possible?

CRISPIN.

Quoi! l'oncle de monsieur serait défunt?

LISETTE.

Hélas!
Il ne vaut guère mieux, tant le pauvre homme est bas.
Arrivant dans sa chambre et se traînant à peine,
Il s'est mis sur son lit sans force et sans haleine;
Et, roidissant les bras, la suffocation
A tout d'un coup coupé la respiration;
Enfin il est tombé, malgré mon assistance,
Sans voix, sans sentiment, sans pouls, sans connais-
[sance.

ÉRASTE.

Je suis au désespoir. C'est ce dernier transport
Où tu l'as mis, Crispin, qui causera sa mort.

CRISPIN.

Moi, monsieur! De sa mort je ne suis point la cause;
Et le défunt, tout franc, a fort mal pris la chose.
Pourquoi se saisit-il si fort pour des discours?
J'en voulais à son bien, et non pas à ses jours.

ÉRASTE.

Ne désespérons point encore de sa vie;
Il tombe assez souvent dans une léthargie
Qui ressemble au trépas, et nous alarme fort.

LISETTE.

Ah! monsieur, pour le coup, il est à moitié mort;
Et moi, qui m'y connais, je dis qu'il faut qu'il meure
Et qu'il ne peut jamais aller encore une heure.

ÉRASTE.

Ah! juste ciel! Crispin, quel triste événement!
Mon oncle mourra donc sans faire un testament;
Et je serai frustré, par cette mort cruelle,
De l'espoir d'obtenir la charmante Isabelle!
Fortune, je sens bien l'effet de ton courroux!

LISETTE.

C'est à moi de pleurer, et je perds plus que vous.

CRISPIN.

Allons, mes chers enfants, il faut agir de tête,
Et présenter un front digne de la tempête :
Il n'est pas temps ici de répandre des pleurs;
Faisons voir un courage au-dessus des malheurs.

ÉRASTE.

Que nous sert le courage, et que pouvons-nous faire?

CRISPIN.

Il faut premièrement, d'une ardeur salutaire,
Courir au coffre-fort, sonder les cabinets,
Démeubler la maison, s'emparer des effets.
Lisette, quelque temps tiens la bouche cousue,
Si tu peux : va fermer la porte de la rue;
Empare-toi des clefs, de peur d'invasion.

LISETTE.

Personne n'entrera sans ma permission.

CRISPIN.

Que l'ardeur du butin et d'un riche pillage
N'emporte pas trop loin votre bouillant courage;
Surtout, dans l'action, gardons le jugement.
Le sort conspire en vain contre le testament :
Plutôt que tant de bien passe en des mains pro-
[fanes,
De Géronte défunt, j'évoquerai les mânes;
Et vous aurez pour vous, malgré les envieux,
Et Lisette, et Crispin, et l'enfer, et les dieux.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE, *tenant le portefeuille de Géronte.*

Ah! mon pauvre Crispin, je perds toute espérance.
Mon oncle ne saurait reprendre connaissance :
L'art et les médecins sont ici superflus;
Le pauvre homme n'a pas à vivre une heure au plus.
Le legs universel qu'il prétendait me faire,
Comme tu vois, Crispin, ne m'enrichira guère.

CRISPIN.

Lisette et moi, monsieur, pour finir nos projets,
Nous comptions bien aussi sur quelque petit legs.

ÉRASTE.

Quoiqu'un cruel destin, à nos désirs contraire,
Épuise contre nous les traits de sa colère,
Nos soins ne seront pas infructueux et vains;
Quarante mille écus que je tiens dans mes mains,
Triste et fatal débris d'un malheureux naufrage,
Seront mis, si je veux, à l'abri de l'orage.
Voilà tous bons billets que j'ai trouvés sur lui.

CRISPIN, *voulant prendre les billets.*

Souffrez que je partage avec vous votre ennui.
Ce petit lénitif, en attendant le reste,
Pourra nous consoler d'un coup aussi funeste.

ÉRASTE.

Il est vrai, cher Crispin; mais enfin tu sais bien
Que cela ne fait pas presque le quart du bien
Qu'en la succession mes soins pouvaient prétendre,
Et que le testament me donnait lieu d'attendre :
Des maisons à Paris, des terres, des contrats,
Offraient bien à mon cœur de plus charmants appas.
Non que l'ardeur du gain et la soif des richesses
Me fissent ressentir leurs indignes faiblesses;
C'est d'un plus noble feu que mon cœur est épris.
Je devais épouser Isabelle à ce prix :
Ce n'est qu'avec ce bien, qu'avec ces avantages,
Que je puis de sa mère obtenir les suffrages :
Faute de testament, je perds, et pour toujours,
Un bien dont dépendait le bonheur de mes jours.

CRISPIN.

J'entre dans vos raisons; elles sont très-plausibles
Mais ce sont de ces coups imprévus et terribles,
Dont tout l'esprit humain demeure confondu,
Et qui mettent à bout la plus mâle vertu.
Pour marquer au vieillard sa dernière demeure,
O mort, tu devais bien attendre encore une heure;
Tu nous aurais tous mis dans un parfait repos,
Et le tout se serait passé bien à propos.

ÉRASTE.

Faudra-t-il qu'un espoir fondé sur la justice
En stériles regrets passe et s'évanouisse?
Ne saurais-tu, Crispin, parer ce coup fatal,
Et trouver promptement un remède à mon mal?
Tantôt tu méditais un héroïque ouvrage :
C'est dans les grands dangers qu'on voit un grand [courage.

CRISPIN.

Oui, je croyais tantôt réparer cet échec;
Mais à présent j'échoue, et je demeure à sec.
Un autre, en pareil cas, serait aussi stérile.
S'il fallait par hasard, d'un coup de main habile,
Soustraire, escamoter sans bruit un testament
Où vous seriez traité peu favorablement,
Peut-être je pourrais, par quelque coup d'adresse,
Exercer mon talent et montrer ma prouesse :
Mais en faire trouver alors qu'il n'en est point,
Le diable avec sa clique, et réduit à ce point,
Fort inutilement s'y casserait la tête;
Et cependant, monsieur, le diable n'est pas bête.

ÉRASTE.

Tu veux donc me confondre et me désespérer?

SCÈNE II

LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, *à Éraste.*

Les notaires, monsieur, viennent là-bas d'entrer;
Je les ai mis tous deux dans cette salle basse.
Voyez : que voulez-vous, s'il vous plaît, qu'on en [fasse?

ÉRASTE.

Je vois à tous moments croître mon embarras.
Fais-en, ma pauvre enfant, tout ce que tu voudras.
Savent-ils que mon oncle a perdu connaissance,
Et qu'il ne peut parler?

LISETTE.

Non, pas encor, je pense.

ÉRASTE.

Crispin...

CRISPIN.

Monsieur.

ÉRASTE.

Hélas!

CRISPIN.

Hélas!

ÉRASTE.

Juste ciel!

CRISPIN.

Ha!

ÉRASTE.

Que ferons-nous, dis-moi?

CRISPIN.

Tout ce qu'il vous plaira.

ÉRASTE.

Quoi! les renverrons-nous?

CRISPIN.

Eh! qu'en voulez-vous [faire?
Qu'en pouvons-nous tirer qui nous soit salutaire?

LISETTE.

Je vais donc leur marquer qu'ils n'ont qu'à s'en [aller.

ÉRASTE, *arrêtant Lisette.*

Attends encore un peu. Je me sens accabler.
Crispin, tu vas me voir expirer à ta vue.

CRISPIN.

Je vous suivrai de près, et la douleur me tue.

LISETTE.

Moi, je n'irai pas loin. Faut-il nous voir, tous trois,
Comme d'un coup de foudre, écraser à la fois?

CRISPIN.

Attendez... Il me vient... Le dessein est bizarre;
Il pourrait par hasard... J'entrevois... Je m'égare,
Et je ne vois plus rien que par confusion.

LISETTE.

Peste soit l'animal avec sa vision!

ÉRASTE.

Fais-nous part du dessein que ton cœur se propose.

LISETTE.

Allons, mon cher Crispin, tâche à voir quelque [chose.

CRISPIN.

Laisse-moi donc rêver... Oui-da... Non... Si pour-
Pourquoi non?... On pourrait... [tant...

LISETTE.

Ne rêve donc point tant;
Les notaires là-bas sont dans l'impatience :
Tout ici ne dépend que de la diligence.

CRISPIN.

Il est vrai; mais enfin j'accouche d'un dessein
Qui passera l'effort de tout esprit humain.
Toi, qui parais dans tout si légère et si vive,
Exerce à ce sujet ton imaginative;
Voyons ton bel esprit.

LISETTE.

Je t'en laisse l'emploi.
Qui peut en fourberie être si fort que toi?
L'amour doit ranimer ton adresse passée.

CRISPIN.

Paix... Silence... Il me vient un surcroît de pensée.
J'y suis, ventrebleu!

LISETTE.

Bon.

CRISPIN.

Dans un fauteuil assis...

LISETTE.

Fort bien...

CRISPIN.

Ne troublez pas l'enthousiasme où je suis.
Un grand bonnet fourré jusque sur les oreilles;
Les volets bien fermés...

LISETTE.

C'est penser à merveilles.

CRISPIN.

Oui, monsieur, dans ce jour, au gré de vos souhaits,
Vous serez légataire, et je vous le promets.
Allons, Lisette, allons, ranimons notre zèle;
L'amour à ce projet nous guide et nous appelle.
Va de l'oncle défunt me chercher quelque habit,
Sa robe de malade, et son bonnet de nuit:
Les dépouilles du mort feront notre victoire.

LISETTE.

Je veux en élever un trophée à ta gloire:
Et je cours te servir. Je reviens sur mes pas.

SCÈNE III

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Tu m'arrachos, Crispin, des portes du trépas.
Si ton dessein succède au gré de notre envie,
Je veux te rendre heureux le reste de ta vie.
Je serais légataire! et, par même moyen,
J'épouserais l'objet qui fait seul tout mon bien!
Ah! Crispin!

CRISPIN.

Cependant une terreur secrète
S'empare de mes sens, m'alarme et m'inquiète:
Si la justice vient à connaître du fait,
Elle est un peu brutale, et saisit au collet.
Il faut faire un faux seing; et ma main alarmée
Se refuse au projet dont mon âme est charmée.

ÉRASTE.

Ton trouble est mal fondé: depuis deux ou trois
Géronte ne pouvait se servir de ses doigts; [mois
Ainsi sa signature, ailleurs si nécessaire,
N'est point, comme tu vois, requise en cette affaire;
Et tu déclareras que tu ne peux signer.

CRISPIN.

A de bonnes raisons je me laisse gagner;
Et je sens tout à coup renaître en mon courage
L'ardeur dont j'ai besoin pour un si grand ouvrage.

SCÈNE IV

LISETTE, *apportant les hardes de Géronte;* ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, *jetant le paquet.*

Du bonhomme Géronte, en gros comme en détail,
Comme tu l'as requis, voilà tout l'attirail.

CRISPIN, *se déshabillant.*

Ne perdons point de temps, que l'on m'habille en [hâte.
Monsieur, mettez la main, s'il vous plaît, à la pâte.
La robe: dépêchons, passez-la dans mes bras.
Ah! le mauvais valet! chaussez chacun un bas.
Çà, le mouchoir de cou. Mets-moi vite ce casque.
Les pantoufles. Fort bien. L'équipage est fantasque.

LISETTE.

Oui, voilà le défunt; dissipons notre ennui.
Géronte n'est point mort, puisqu'il revit en lui:
Voilà son air, ses traits; et l'on doit s'y méprendre.

CRISPIN.

Mais, avec son habit, si son mal m'allait prendre?

ÉRASTE.

Ne crains rien, arme-toi de résolution.

CRISPIN.

Ma foi, déjà je sens un peu d'émotion:
Je ne sais si la peur est un peu laxative,
Ou si cet habit est de vertu purgative.

LISETTE.

Je veux te mettre encor ce vieux manteau fourré,
Dont aux jours de remède il était entouré.

CRISPIN.

Tu peux, quand tu voudras, appeler les notaires;
Me voilà maintenant en habits mortuaires.

LISETTE.

Je vais dans un moment les amener ici.

CRISPIN.

Secondez-moi bien tous dans cette affaire-ci.

SCÈNE V

ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Vous, monsieur, s'il vous plaît, fermez porte et fe-
Un éclat indiscret peut me faire connaître. [nêtre;
Avancez cette table. Approchez ce fauteuil.
Ce jour mal condamné me blesse encore l'œil.
Tirez bien les rideaux, que rien ne nous trahisse.

ÉRASTE.

Fasse un heureux destin réussir l'artifice!
Si j'ose me porter à cette extrémité,
Malgré moi j'obéis à la nécessité.
J'entends du bruit.

CRISPIN, *se jetant brusquement dans un fauteuil.*

Songeons à la cérémonie;
Et ne me quittez pas, monsieur, à l'agonie.

ÉRASTE.

Un dieu, dont le pouvoir sert d'excuse aux amants,
Saura me disculper de ces emportements.

SCÈNE VI

LISETTE, M. SCRUPULE, M. GASPARD, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, *aux notaires.*

Entrez, messieurs, entrez.

(*à Crispin.*)

Voilà les deux notaires
Avec qui vous pouvez mettre ordre à vos affaires.

CRISPIN, *aux notaires.*

Messieurs, je suis ravi, quoiqu'à l'extrémité,
De vous voir tous les deux en parfaite santé.
Je voudrais bien encore être à l'âge où vous êtes;

Et si je me portais aussi bien que vous faites,
Je ne songerais guère à faire un testament.

M. SCRUPULE.

Cela ne vous doit point chagriner un moment;
Rien n'est désespéré : cette cérémonie
Jamais d'un testateur n'a raccourci la vie;
Au contraire, monsieur, la consolation
D'avoir fait de ses biens la distribution
Répand au fond du cœur un repos sympathique,
Certaine quiétude et douce et balsamique,
Qui, se communiquant après dans tous les sens,
Rétablit la santé dans quantité de gens.

CRISPIN.

Que le ciel veuille donc me traiter de la sorte!
Messieurs, asseyez-vous.

(*à Lisette.*)

Toi, va fermer la porte.

M. GASPARD.

D'ordinaire, monsieur, nous apportons nos soins
Que ces actes secrets se passent sans témoins.
Il serait à propos que monsieur prît la peine
D'aller, avec madame, en la chambre prochaine.

LISETTE.

Moi, je ne puis quitter monsieur un seul moment.

ÉRASTE.

Mon oncle, sur ce point, dira son sentiment.

CRISPIN.

Les personnes, messieurs, sont sages et discrètes;
Je puis leur confier mes volontés secrètes,
Et leur montrer l'excès de mon affection.

M. SCRUPULE.

Nous ferons tout au gré de votre intention.
L'intitulé sera tel que l'on doit le faire,
Et l'on le réduira dans le style ordinaire.

(*Il dicte à M. Gaspard, qui écrit.*)

Par-devant... fut présent... Géronte... *et cætera.*

(*à Géronte.*)

Dites-nous maintenant tout ce qu'il vous plaira.

CRISPIN.

Je veux premièrement qu'on acquitte mes dettes.

ÉRASTE.

Nous n'en trouverons pas, je crois, beaucoup de fai-
CRISPIN. [tes.
Je dois quatre cents francs à mon marchand de vin,
Un fripon qui demeure au cabaret voisin.

M. SCRUPULE.

Fort bien. Où voulez-vous, monsieur, qu'on vous en-
CRISPIN. [terre?
A dire vrai, messieurs, il ne m'importe guère,
Qu'on se garde surtout de me mettre trop près
De quelque procureur chicaneur et mauvais;
Il ne manquerait pas de me faire querelle;
Ce serait tous les jours procédure nouvelle,
Et je serais encor contraint de déguerpir.

ÉRASTE.

Tout se fera, monsieur, selon votre désir.
J'aurai soin du convoi, de la pompe funèbre,
Et n'épargnerai rien pour la rendre célèbre.

CRISPIN.

Non, mon neveu, je veux que mon enterrement
Se fasse à peu de frais et fort modestement.
Il fait trop cher mourir, ce serait conscience.
Jamais de mon vivant, je n'aimai la dépense;
Je puis être enterré fort bien pour un écu.

LISETTE, *à part.*

Le pauvre malheureux meurt comme il a vécu.

M. GASPARD.

C'est à vous maintenant, s'il vous plaît, de nous dire
Les legs qu'au testament vous voulez faire écrire.

CRISPIN.

C'est à quoi nous allons nous employer dans peu.
Je nomme, j'institue Éraste, mon neveu,
Que j'aime tendrement, pour mon seul légataire,
Unique, universel.

ÉRASTE, *affectant de pleurer.*

O douleur trop amère!

CRISPIN. [quêts,
Lui laissant tout mon bien, meubles, propres, ac-
Vaisselle, argent comptant, contrats, maisons, bil-
Déshéritant, en tant que besoin pourrait être, [lets;
Parents, nièces, neveux, nés aussi bien qu'à naître,
Et même tous bâtards, à qui Dieu fasse paix,
S'il s'en trouvait aucuns au jour de mon décès,

LISETTE, *affectant de la douleur.*

Ce discours me fend l'âme. Hélas! mon pauvre maître,
Il faudra donc vous voir pour jamais disparaître!

ÉRASTE, *de même.*

Les biens que vous m'offrez n'ont pour moi nuls
S'il faut les acheter avec votre trépas. [appas,

CRISPIN.

Item. Je donne et lègue à Lisette présente...

LISETTE, *de même.*

Ah!

CRISPIN.

Qui depuis cinq ans me tient lieu de servante,
Pour épouser Crispin en légitime nœud,
Non autrement...

LISETTE, *tombant comme évanouie.*

Ah! ah!

CRISPIN.

Soutiens-la, mon neveu.
Et, pour récompenser l'affection, le zèle
Que de tout temps, pour moi, je reconnus en elle...

LISETTE, *affectant de pleurer.*

Le bon maître, grands dieux! que je vais perdre là!

CRISPIN.

Deux mille écus comptant en espèce.

LISETTE, *de même.*

Ah! ah! ah!

ÉRASTE, *à part.*

Deux mille écus! Je crois que le pendard se moque.

LISETTE, *de même.*

Je n'y puis résister, la douleur me suffoque.
Je crois que j'en mourrai.

CRISPIN.

Lesquels deux mille écus,
Du plus clair de mon bien seront pris et perçus.

LISETTE, *à Crispin.*

Le ciel vous fasse paix d'avoir de moi mémoire,
Et vous paye au centuple une œuvre méritoire!
(à part.)
Il avait bien promis de ne pas m'oublier.

ÉRASTE, *bas.*

Le fripon m'a joué d'un tour de son métier.
(haut à Crispin.)
Je crois que voilà tout ce que vous voulez dire.

CRISPIN.

J'ai trois ou quatre mots encore à faire écrire.
Item. Je laisse et lègue à Crispin...

ÉRASTE, *bas.*

A Crispin!
Je crois qu'il perd l'esprit. Quel est donc son dessein?

CRISPIN.

Pour les bons et loyaux services...

ÉRASTE, *bas.*

Ah! le traître!

CRISPIN.

Qu'il a toujours rendus et doit rendre à son maître...

ÉRASTE.

Vous ne connaissez pas, mon oncle, ce Crispin :
C'est un mauvais valet, ivrogne, libertin,
Méritant peu le bien que vous voulez lui faire.

CRISPIN.

Je suis persuadé, mon neveu, du contraire;
Je connais ce Crispin mille fois mieux que vous.
Je lui veux donc léguer, en dépit des jaloux...

ÉRASTE, *à part.*

Le chien!

CRISPIN.

Quinze cents francs de rentes viagères,
Pour avoir souvenir de moi dans ses prières.

ÉRASTE, *à part.*

Ah! quelle trahison!

CRISPIN.

Trouvez-vous, mon neveu,
Le présent malhonnête, et que ce soit trop peu?

ÉRASTE.

Comment! quinze cents francs!

CRISPIN.

Oui; sans laquelle clause
Le présent testament sera nul, et pour cause.

ÉRASTE.

Pour un valet, mon oncle, n-t-on fait un tel legs?
Vous n'y pensez donc pas?

CRISPIN.

Je sais ce que je fais.
Et je n'ai point l'esprit si faible et si débile.

ÉRASTE.

Mais...

CRISPIN.

Si vous me fâchez, j'en laisserai deux mille.

ÉRASTE.

Si...

LISETTE, *bas à Éraste.*

Ne l'obstinez point, je connais son esprit :
Il le ferait, monsieur, tout comme il vous le dit.

ÉRASTE, *bas à Lisette.*

Soit, je ne dirai mot; cependant, de ma vie,
Je n'aurai de parler une si juste envie.

CRISPIN.

N'aurais-je point encor quelqu'un de mes amis
A qui je pourrais faire un fidéicommis?

ÉRASTE, *bas.*

Le scélérat encor rit de ma retenue;
Il ne me laissera plus rien, s'il continue.

M. SCRUPULE, *à Crispin.*

Est-ce fait?

CRISPIN.

Oui, monsieur.

ÉRASTE, *à part.*

Le ciel en soit béni!

M. GASPARD.

Voilà le testament heureusement fini.
(à Crispin.)
Vous plaît-il de signer?

CRISPIN.

J'en aurais grande envie;
Mais j'en suis empêché par la paralysie
Qui depuis quelques mois me tient sur le bras droit.

M. GASPARD, *écrivant.*

Et ledit testateur déclare, on cet endroit,
Que de signer son nom il est dans l'impuissance,
De ce l'interpellant au gré de l'ordonnance.

CRISPIN.

Qu'un testament à faire est un pesant fardeau!
M'en voilà délivré; mais je suis tout en eau.

M. SCRUPULE, *à Crispin.*

Vous n'avez plus besoin de notre ministère?

CRISPIN, *à M. Scrupule.*

Laissez-moi, s'il vous plaît, l'acte qu'on vient de [faire.

M. SCRUPULE.

Nous ne pouvons, monsieur; cet acte est un dépôt
Qui reste dans nos mains; je reviendrai tantôt,
Pour vous en apporter moi-même une copie.

ÉRASTE.

Vous nous ferez plaisir; mon oncle vous en prie,
Et veut récompenser votre peine et vos soins.

M. GASPARD.

C'est maintenant, monsieur, ce qui presse le moins.

CRISPIN.

Lisette, conduis-les.

SCÈNE VII

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN, *remettant en place la table et les chaises.*

Ai-je tenu parole?
Et, dans l'occasion, sais-je jouer mon rôle,
Et faire un testament?

ÉRASTE.

Trop bien pour ton profit.
Dis-moi donc, malheureux! as-tu perdu l'esprit,
De faire un testament qui m'est si dommageable?
De laisser à Lisette une somme semblable?

CRISPIN.

Ma foi, ce n'est pas trop.

ÉRASTE.

Deux mille écus comptant!

CRISPIN.

Il faut, en pareil cas, que chacun soit content.
Pouvais-je moins laisser à cette pauvre fille?

ÉRASTE.

Comment donc, traître!

CRISPIN.

Elle est un peu de la famille;
Votre oncle, si l'on croit le lardon scandaleux,
N'a pas été toujours impotent et goutteux;
Et j'ai dû lui laisser un peu de subsistance,
Pour l'acquit de son âme et de ma conscience.

ÉRASTE.

Et de ta conscience! Et ces quinze cents francs
De pension à toi payables tous les ans,
Que tu t'es fait léguer avec tant de prudence,
Est-ce encor pour l'acquit de cette conscience?

CRISPIN.

Il ne faut point, monsieur, s'estomaquer si fort :
On peut en un moment nous mettre tous d'accord.
Puisque le testament que nous venons de faire,
Où je vous institue unique légataire,
Ne peut avoir l'honneur d'obtenir votre aveu,
Il faut le déchirer et le jeter au feu.

ÉRASTE.

M'en préserve le ciel!

CRISPIN.

Sans former d'entreprise.
Laissons la chose au point où votre oncle l'a mise.

ÉRASTE.

Ce serait cent fois pis; j'en mourrais de douleur.

CRISPIN.

Il s'élève, aussi bien, dans le fond de mon cœur,
Certain remords cuisant, certaine syndérèse,
Qui furieusement sur l'estomac me pèse.

ÉRASTE.

Rentrons, Crispin; je tremble, et suis persuadé
Que nous allons trouver mon oncle décédé;
Ou que, dans ce moment, pour le moins il expire.

CRISPIN.

Hélas! il était temps, ma foi, de faire écrire.

ÉRASTE.

Le laurier dont tu viens de couronner ton front
Ne peut avoir un prix ni trop grand, ni trop prompt.

CRISPIN.

Il faut donc, s'il vous plaît, m'avancer une année
De cette pension que je me suis donnée :
Vous ne sauriez me faire un plus charmant plaisir.

ÉRASTE.

C'est ce que nous verrons avec plus de loisir.

SCÈNE VIII

LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, *se jetant dans le fauteuil.*

Miséricorde! ah ciel! je me meurs : je suis morte.

ÉRASTE, *à Lisette.*

Qu'as-tu donc, mon enfant, à crier de la sorte?

LISETTE.

J'étouffe. Ouf, ouf, la peur m'empêche de parler.

CRISPIN, *à Lisette.*

Quel vertigo soudain a donc pu te troubler?
Parle donc, si tu veux.

LISETTE.

Géronte...

CRISPIN.

Eh bien! Géronte...

LISETTE, *se levant brusquement.*

Ah! prenez garde à moi.

CRISPIN.

Veux-tu finir ton conte?

LISETTE.

Un grand fantôme noir...

ÉRASTE.

Comment donc? que dis-tu?

LISETTE.

Hélas! mon cher monsieur, je dis ce que j'ai vu.
Après avoir conduit ces messieurs dans la rue,
Où la mort du bonhomme est déjà répandue,
Où même le crieur a voulu, malgré moi,
Faire entrer, avec lui, l'attirail d'un convoi;
De la chambre, où gisait votre oncle sans escorte,
Il m'a semblé d'abord entendre ouvrir la porte;
Et, montant l'escalier, j'ai trouvé, nez pour nez,
Comme un grand revenant, Géronte sur ses pieds.

CRISPIN.

De la crainte d'un mort ton âme possédée
T'abuse, et te fait voir un fantôme en idée.

LISETTE.

C'est lui, vous dis-je; il parle... Ah!

(*Elle se retourne, voit Crispin qu'elle prend pour Géronte, se lève, et se sauve dans un coin, en poussant un cri d'effroi.*)

CRISPIN.

Pourquoi ce grand cri?

LISETTE.

Excuse, mon enfant; je te prenais pour lui.
Enfin, criant, courant, sans détourner la vue,
Essoufflée et tremblante, ici je suis venue
Vous dire que le mal de votre oncle en ces lieux
N'est qu'une léthargie, et qu'il n'en est que mieux.

ÉRASTE.

Avec quelle constance, au branle de sa roue,
La Fortune ennemie et me berce et me joue!

LISETTE.

O trop flatteur espoir! projets si bien conçus,
Et mieux exécutés, qu'êtes-vous devenus?

CRISPIN.

Voilà donc le défunt que le sort nous renvoie!

Et l'avare Achéron lâche encore sa proie!
Vous le voulez, grands dieux! ma constance est à
Je ne sais où j'en suis, et j'abandonne tout. [bout.

ERASTE.

Toi que j'ai vu tantôt si grand, si magnanime,
Un seul revers te rend faible et pusillanime!
Reprend des sentiments qui soient dignes de toi :
Offrons-nous aux dangers; viens signaler ta foi :
Quelque coup de hasard nous tirera d'affaire.

CRISPIN.

Allons-nous abuser encor quelque notaire?

ÉRASTE.

Je vais, sans perdre temps, remettre ces billets
Dans les mains d'Isabelle : ils feront leurs effets;
Et nous en tirerons peut-être un avantage,
Qui pourrait bien servir à notre mariage.
Vous, rentrez chez mon oncle, et prenez bien le
D'appeler le secours dont il aura besoin. [soin
Pour retourner plus tôt, je pars en diligence,
Et viens vous rassurer ici par ma présence.

SCÈNE IX

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Ne me voilà pas mal avec mon testament!
Je vois ma pension payée en un moment.

LISETTE.

Et mes deux mille écus pour prix de mon service?

CRISPIN.

Juste ciel! sauve-moi des mains de la justice!
Tout ceci ne vaut rien, et m'inquiète fort :
Je crains bien d'avoir fait mon testament de mort.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE.

MADAME ARGANTE, *à Éraste.*

Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire?
Puis-je de ces billets être dépositaire?
On me soupçonnerait d'avoir prêté les mains
A faire réussir en secret vos desseins.
Maintenant que votre oncle a pu, malgré son âge,
Reprendre de ses sens heureusement l'usage,
Le parti le meilleur, sans user de délais,
Est de lui reporter vous-même ses billets.

ÉRASTE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais, madame,
Les nobles sentiments qui regnent dans votre âme :
Nous ne prétendons point, vous ni moi, retenir
Un bien qui ne nous peut encore appartenir.
Mais gardez ces billets quelques moments, de grâce;
Le ciel m'inspirera ce qu'il faut que je fasse.
Je le prends à témoin si, dans ce que j'ai fait,
L'amour n'a pas été mon principal objet.
Hélas! pour mériter la charmante Isabelle,
J'ai peut-être un peu trop fait éclater mon zèle;
Mais on pardonnera ces transports amoureux :
(*à Isabelle.*)
Mon excuse, madame, est écrite en vos yeux.

ISABELLE, *à Éraste.*

Puisque pour notre hymen j'ai l'aveu de ma mère,
Je puis faire paraître un sentiment sincère.
Les biens dont vous pouvez hériter chaque jour
N'ont point du tout pour vous déterminé l'amour :
Votre personne seule est le bien qui me flatte;
Et tous les vains brillants dont la fortune éclate
Ne sauraient éblouir un cœur comme le mien.

ÉRASTE.

Si je l'obtiens ce cœur, non, je ne veux plus rien.

MADAME ARGANTE. [livre.

Tous ces beaux sentiments sont fort bons dans un
L'amour seul, tel qu'il soit, ne donne point à vivre :
Et je vous apprends, moi, que l'on ne s'aime bien,
Quand on est marié, qu'autant qu'on a du bien.

ÉRASTE.

Mon oncle maintenant, par sa convalescence,
Fait revivre en mon cœur la joie et l'espérance;
Et je vais l'exciter à faire un testament.

MADAME ARGANTE.

Mais ne craignez-vous rien de son ressentiment?
Ces billets detournes ne peuvent-ils point faire
Qu'il prenne à vos désirs un sentiment contraire?

ÉRASTE.

Et voilà la raison qui me fait hasarder
A vouloir quelque temps encore les garder.
Pour revoir ce dépôt rentrer en sa puissance,
Il accordera tout, sans trop de résistance.
Il faut, mademoiselle, en ce péril offert,
Etre un peu, dans ce jour, avec nous de concert.
Voilà tous bons billets qu'il faut, s'il vous plaît,

ISABELLE. [prendre.

Moi!

ÉRASTE.

N'en rougissez point : ce n'est que pour les

ISABELLE. [rendre.

Mais je ne sais, monsieur, en cette occasion,
Si je dois accepter cette commission :
De ces billets surpris on me croira complice;
En restitution je suis encor novice.

ÉRASTE.

Mais j'entends quelque bruit.

SCÈNE II

CRISPIN, MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE.

ÉRASTE.

C'est Crispin que je voi.

(à Crispin.)
A qui donc en as-tu? Te voilà hors de toi.

CRISPIN.

Allons, monsieur, allons; en homme de courage,
Il faut ici, ma foi, soutenir l'abordage.
Monsieur Géronte approche.

ÉRASTE.

O ciel!

(à madame Argante et à Isabelle.)

En ce moment,
Souffrez que je vous mène à mon appartement.
J'ai de la peine encore à m'offrir à sa vue :
Laissons évaporer un peu sa bile émue;
Et, quand il sera temps, tous unanimement
Nous viendrons travailler ensemble au dénoûment.
(à Crispin.)
Pour toi, reste ici; vois l'humeur dont il peut être;
Et tu m'informeras s'il est temps de paraître.

SCÈNE III

CRISPIN, *seul.*

Nous voilà, grâce au ciel, dans un grand embarras.
Dieu veuille nous tirer d'un aussi mauvais pas!

SCÈNE IV

GÉRONTE, CRISPIN, LISETTE.

GÉRONTE, *appuyé sur Lisette.*

Je ne puis revenir encor de ma faiblesse :
Je ne sais où je suis : l'éclat du jour me blesse;
Et mon faible cerveau, de ce choc ébranlé,
Par de sombres vapeurs est encor tout troublé.
Ai-je été bien longtemps dans cette léthargie?

LISETTE.

Pas tant que nous croyions. Mais votre maladie
Nous a tous mis ici dans un dérangement,
Une agitation, un soin, un mouvement
Qu'il n'est pas bien aisé, dans le fond, de décrire.
Demandez à Crispin, il pourra vous le dire.

CRISPIN.

Si vous saviez, monsieur, ce que nous avons fait,
Lorsque de votre mal vous ressentiez l'effet,
La peine que j'ai prise, et les soins nécessaires
Pour pouvoir, comme vous, mettre ordre à vos af-
Vous seriez étonné; mais d'un étonnement [faires,
A n'en pas revenir sitôt assurément.

GÉRONTE.

Où donc est mon neveu? Son absence m'ennuie.

CRISPIN.

Ah! le pauvre garçon, je crois, n'est plus en vie.

GÉRONTE.

Que dis-tu là? Comment?

CRISPIN.

Il s'est saisi si fort,
Quand il a vu vos yeux tourner droit à la mort,
Que, n'écoutant plus rien que sa douleur amère,
Il s'est allé jeter....

GÉRONTE.

Où donc? dans la rivière?

CRISPIN.

Non, monsieur; sur son lit, où, baigné de ses
L'infortuné garçon gémit de ses malheurs. [pleurs,

GÉRONTE.

Va donc lui redonner et le calme et la joie;
Et dis-lui, de ma part, que le ciel lui renvoie
Un oncle toujours plein de tendresse pour lui,
Qui connaît son bon cœur, et qui veut aujourd'hui
Lui montrer des effets de sa reconnaissance.

CRISPIN.

S'il n'est pas encor mort, en toute diligence
Je vous l'amène ici.

SCÈNE V

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE.

Mais, à ce que je vois,
J'ai donc, Lisette, été plus mal que je ne crois?

LISETTE.

Nous vous avons cru mort pendant une heure en-

GÉRONTE. [tière.

Il faut donc expliquer ma volonté dernière,
Et, sans perdre de temps, faire mon testament.
Les notaires sont-ils venus?

LISETTE.

Assurément.

GÉRONTE.

Qu'on aille de nouveau les chercher, et leur dire
Que dans le même instant je veux les faire écrire.

LISETTE.

Ils reviendront dans peu.

SCÈNE VI

ÉRASTE, GÉRONTE, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN, *à Éraste.*

Le ciel vous l'a rendu.

ÉRASTE.

Hélas! à ce bonheur me serais-je attendu?
Je revois mon cher oncle; et le ciel, par sa grâce,
Sensible à mes douleurs, permet que je l'embrasse!
Après l'avoir cru mort, il paraît à mes yeux!

GÉRONTE.

Hélas! mon cher neveu, je n'en suis guère mieux :
Mais je rends grâce au ciel de prolonger ma vie,
Pour pouvoir maintenant exécuter l'envie
De te donner mon bien par un bon testament.

LISETTE.

Ce garçon-là, monsieur, vous aime tendrement.
Si vous aviez pu voir les syncopes, les crises
Dont, par la sympathie, il sentait les reprises,
Il vous aurait percé le cœur de part en part.

CRISPIN.

Nous en avons, tous trois, eu notre bonne part.

LISETTE.

Enfin le ciel a pris pitié de nos misères.

SCÈNE VII

M. SCRUPULE, GERONTE, ÉRASTE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

Mais j'aperçois quelqu'un.

(bas à Crispin.)

C'est un des deux notaires.

GÉRONTE.

Bonjour, monsieur Scrupule.

CRISPIN, *à part.*

Ah! me voilà perdu!

GÉRONTE.

Ici depuis longtemps vous êtes attendu.

M. SCRUPULE.

Certes, je suis ravi, monsieur, qu'en moins d'une
Vous jouissiez déjà d'une santé meilleure. [heure
Je savais bien qu'ayant fait votre testament,
Vous sentiriez bientôt quelque soulagement.
Le corps se porte mieux lorsque l'esprit se trouve
Dans un parfait repos.

GÉRONTE.

Tous les jours je l'éprouve.

M. SCRUPULE.

Voici donc le papier que, selon vos desseins,
Je vous avais promis de remettre en vos mains.

GÉRONTE.

Quel papier, s'il vous plaît? pourquoi? pour quelle
M. SCRUPULE. [affaire?
C'est votre testament que vous venez de faire.

GÉRONTE.

J'ai fait mon testament!

M. SCRUPULE.

Oui, sans doute, monsieur.

LISETTE, *bas.*

Crispin, le cœur me bat.

CRISPIN, *bas.*

Je frissonne de peur.

GÉRONTE.

Eh! parbleu, vous rêvez, monsieur; c'est pour le
Que j'ai besoin ici de votre ministère. [faire

M. SCRUPULE.

Je ne rêve, monsieur, en aucune façon;
Vous nous l'avez dicté plein de sens et raison.
Le repentir sitôt saisirait-il votre âme?
Monsieur était présent, aussi bien que madame;
Ils peuvent là-dessus dire ce qu'ils ont vu.

ÉRASTE, *bas.*

Que dire?

LISETTE, *bas.*

Juste ciel!

CRISPIN, *bas.*

Me voilà confondu!

GÉRONTE.

Éraste était présent?

M. SCRUPULE.

Oui, monsieur, je vous jure.

GÉRONTE.

Est-il vrai, mon neveu? Parle, je t'en conjure.

ÉRASTE.

Ah! ne me parlez point, monsieur, de testament.
C'est m'arracher le cœur trop tyranniquement.

GÉRONTE.

Lisette, parle donc.

LISETTE.

Crispin, parle en ma place,
Je sens, dans mon gosier, que ma voix s'embar-
CRISPIN, *à Géronte.* [rasse.
Je pourrais là-dessus vous rendre satisfait;
Nul ne sait mieux que moi la vérité du fait.

GÉRONTE.

J'ai fait mon testament?

CRISPIN.

On ne peut pas vous dire
Qu'on vous l'ait vu tantôt absolument écrire;
Mais je suis très-certain qu'aux lieux où vous voilà,
Un homme, à peu près mis comme vous êtes là,
Assis dans un fauteuil auprès de deux notaires,
A dicté mot à mot ses volontés dernières.
Je n'assurerai pas que ce fût vous. Pourquoi?
C'est qu'on peut se tromper. Mais c'était vous, ou
M. SCRUPULE, *à Géronte.* [moi.
Rien n'est plus véritable, et vous pouvez m'en
GÉRONTE. [croire.
Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire;
Et c'est ma léthargie.

CRISPIN.

Oui, c'est elle en effet.

LISETTE.

N'en doutez nullement : et pour prouver le fait,
Ne vous souvient-il pas que, pour certaine affaire,
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le notaire?

GÉRONTE.

Oui.

LISETTE.

Qu'il est arrivé dans votre cabinet;
Qu'il a pris aussitôt sa plume et son cornet,
Et que vous lui dictiez à votre fantaisie?

GÉRONTE.

Je ne m'en souviens point.

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRISPIN.

Ne vous souvient-il pas, monsieur, bien nettement,
Qu'il est venu tantôt certain neveu normand,
Et certaine baronne, avec un grand tumulte
Et des airs insolents, chez vous vous faire insulte?

GÉRONTE.

Oui.

CRISPIN.

Que, pour vous venger de leur emportement,
Vous m'avez promis place en votre testament,

Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie?

GÉRONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GÉRONTE.

Je crois qu'ils ont raison, et mon mal est réel.

LISETTE.

Ne vous souvient-il pas que monsieur Clistorel...

ÉRASTE.

Pourquoi tant répéter cet interrogatoire?
Monsieur convient de tout, du tort de sa mémoire,
Du notaire mandé, du testament écrit.

GÉRONTE.

Il faut bien qu'il soit vrai, puisque chacun le dit.
Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

CRISPIN, *à part.*

Ah! voilà bien le diable.

M. SCRUPULE.

Il faut donc vous le lire.
« Fut présent devant nous, dont les noms sont au bas,
« Maître Matthieu Géronte, en son fauteuil à bras,
« Étant en son bon sens comme on a pu connaître
« Par le geste et maintien qu'il nous a fait paraître;
« Quoique de corps malade, ayant sain jugement;
« Lequel, après avoir réfléchi mûrement
« Que tout est ici-bas fragile et transitoire... »

CRISPIN.

Ah! quel cœur de rocher, et quelle âme assez noire
Ne se fendrait en quatre, en entendant ces mots?

LISETTE.

Hélas! je ne saurais arrêter mes sanglots.

GÉRONTE.

En les voyant pleurer, mon âme est attendrie.
Là, là, consolez-vous; je suis encore en vie.

M. SCRUPULE, *continuant de lire.*

« Considérant que rien ne reste en même état,
« Ne voulant pas aussi décéder intestat. »

CRISPIN.

Intestat!...

LISETTE.

Intestat!... Ce mot me perce l'âme.

M. SCRUPULE.

Faites trêve un moment à vos soupirs, madame.
« Considérant que rien ne reste en même état,
« Ne voulant pas aussi décéder intestat... »

CRISPIN.

Intestat!...

LISETTE.

Intestat!...

M. SCRUPULE.

Mais laissez-moi donc lire;
Si vous pleurez toujours, je ne pourrai rien dire.
« A fait, dicté, nommé, rédigé par écrit
« Son susdit testament, en la forme qui suit. »

GÉRONTE.

De tout ce préambule et de cette légende,
S'il m'en souvient d'un mot, je veux bien qu'on me pende.

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRISPIN.

Ah! je vous en répond.
Ce que c'est que de nous! Moi, cela me confond.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Je veux, premièrement, qu'on acquitte mes dettes. »

GÉRONTE.

Je ne dois rien.

M. SCRUPULE.

Voici l'aveu que vous en faites :
« Je dois quatre cents francs à mon marchand de vin,
« Un fripon qui demeure au cabaret voisin. »

GÉRONTE.

Je dois quatre cents francs! C'est une fourberie.

CRISPIN, *à Géronte.*

Excusez-moi, monsieur, c'est votre léthargie.
Je ne sais pas au vrai si vous les lui devez;
Mais il me les a, lui, mille fois demandés.

GÉRONTE.

C'est un maraud, qu'il faut envoyer en galère.

CRISPIN.

Quand ils y seraient tous, on ne les plaindrait guère.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Je fais mon légataire unique, universel,
« Éraste mon neveu. »

ÉRASTE.

Se peut-il?... Juste ciel!

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Désbéritant, en tant que besoin pourrait être,
« Parents, nièces, neveux, nés aussi bien qu'à naître,
« Et même tous bâtards, à qui Dieu fasse paix,
« S'il s'en trouvait aucuns au jour de mon décès. »

GÉRONTE.

Comment! moi des bâtards?

CRISPIN, *à Géronte.*

C'est style de notaire.

GÉRONTE.

Oui, je voulais nommer Éraste légataire.
A cet article-là, je vois présentement
Que j'ai bien pu dicter le présent testament.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« *Item.* Je donne et lègue, en espèce sonnante,
« A Lisette... »

LISETTE.

Ah! grands dieux!

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Qui me sert de servante,
« Pour épouser Crispin en légitime nœud,
« Deux mille écus. »

CRISPIN, *à Géronte.*

Monsieur... en vérité... pour peu...
Non... jamais... car enfin... ma bouche... quand j'y pense...
Je me sens suffoquer par la reconnaissance.
(*à Lisette.*)
Parle donc.

LISETTE, *embrassant Géronte.*

Ah! monsieur...

GÉRONTE.

Qu'est-ce à dire cela ?
Je ne suis point l'auteur de ces sottises-là.
Deux mille écus comptant !

LISETTE.

Quoi ! déjà, je vous prie,
Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie ?
Une fille nubile, exposée au malheur,
Qui veut faire une fin en tout bien, tou neur,
Lui refuseriez-vous cette petite grâce ?

GÉRONTE.

Comment ! six mille francs ! quinze ou vingt écus, [passe.
Les maris aujourd'hui, monsieur, sont si courus !
Et que peut-on, hélas ! avoir pour vingt écus ?

GÉRONTE.

On a ce que l'on peut, entendez-vous, m'amie ?
Il en est à tout prix.

(*au notaire.*)

Achevez, je vous prie.

M. SCRUPULE.

« *Item.* Je donne et lègue... »

CRISPIN, *à part.*

Ah ! c'est mon tour enfin.
Et l'on va me jeter...

M. SCRUPULE.

« A Crispin... »

(*Crispin se fait petit.*)

GÉRONTE, *regardant Crispin.*

A Crispin !

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Pour tous les obligeants, bons et loyaux services
« Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,
« Et qu'il peut bien encor lui rendre à l'avenir... »

GÉRONTE.

Où donc ce beau discours doit-il enfin venir ?
Voyons.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Quinze cents francs de rentes viagères,
« Pour avoir souvenir de moi dans ses prières. »

CRISPIN, *se prosternant aux pieds de Géronte.*

Oui, je vous le promets, monsieur, à deux genoux,
Jusqu'au dernier soupir je prierai Dieu pour vous.
Voilà ce qui s'appelle un vraiment honnête homme !
Si généreusement me laisser cette somme !

GÉRONTE.

Non ferai-je, parbleu ! Que veut dire ceci ?

(*au notaire.*)

Monsieur, de tous ces legs je veux être éclairci.

M. SCRUPULE.

Quel éclaircissement voulez-vous qu'on vous donne ?
Et je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

GÉRONTE.

Quoi ! moi, j'aurais légué, sans aucune raison,
Quinze cents francs de rente à ce maître fripon,
Qu'Éraste aurait chassé s'il m'avait voulu croire ?

CRISPIN, *toujours à genoux.*

Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire.
Voulez-vous, démentant un généreux effort,
Être avaricieux même après votre mort ?

GÉRONTE.

Ne m'a-t-on point volé mes billets dans mes poches ?
Je tremble du malheur dont je sens les approches ;
Je n'ose me fouiller.

ÉRASTE, *à part.*

Quel funeste embarras !

(*haut à Géronte.*)

Vous les cherchez en vain, vous ne les avez pas.

GÉRONTE, *à Éraste.*

Où sont-ils donc ? Réponds.

ÉRASTE.

Tantôt, pour Isabelle,
Je les ai, par votre ordre exprès, portés chez elle.

GÉRONTE.

Par mon ordre !

ÉRASTE.

Oui, monsieur.

GÉRONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GÉRONTE.

Oh ! je veux, sur ce point,
Qu'on me fasse raison. Quelles friponneries !
Je suis las, à la fin, de tant de léthargies.

(*à Éraste.*)

Cours chez elle ; dis-lui que, quand j'ai fait ce don,
J'avais perdu l'esprit, le sens, et la raison.

SCÈNE VIII

MADAME ARGANTE, ISABELLE, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, CRISPIN, LE NOTAIRE.

ISABELLE, *à Géronte.*

Ne vous alarmez point, je viens pour vous les rendre.

GÉRONTE.

O ciel !

ÉRASTE.

Mais sous des lois que nous osons prétendre.

GÉRONTE.

Et quelles sont ces lois ?

ÉRASTE.

Je vous prie humblement
De vouloir approuver le présent testament.

GÉRONTE.

Mais tu n'y penses pas. Veux-tu donc que je laisse
A cette chambrière un legs de cette espèce ?

LISETTE.

Songez à l'intérêt que le ciel vous en rend :
Et plus le legs est gros, plus le mérite est grand.

GÉRONTE, *à Crispin.*

Et ce maraud aurait cette somme en partage !

CRISPIN.

Je vous promets, monsieur, d'en faire un bon usage :
De plus, ce legs ne peut en rien vous faire tort.

GÉRONTE.

Il est vrai qu'il n'en doit jouir qu'après ma mort.

ÉRASTE.

Ce n'est pas encor tout : regardez cette belle ;
Vous savez ce qu'un cœur peut ressentir pour elle ;
Vous avez éprouvé le pouvoir de ses coups :
Charmé de ses attraits, j'embrasse vos genoux ;
Et je vous la demande en qualité de femme.

GÉRONTE.

Ah ! monsieur mon neveu...

ÉRASTE.

Je n'ai fait voir ma flamme
Que, lorsqu'en écoutant un sentiment plus sain,
Votre cœur moins épris a changé de dessein.

MADAME ARGANTE.

Je crois que vous et moi nous ne saurions mieux [faire.

GÉRONTE.

Nous verrons : mais, avant de conclure l'affaire,
Je veux voir mes billets en entier.

ISABELLE.

Les voilà
Tels que je les reçus, je les rends.

(*Elle présente le portefeuille à Géronte.*)

LISETTE, *prenant le portefeuille plus tôt que Géronte.*

Halte-là !
Convenons de nos faits avant que de rien rendre.

GÉRONTE.

Si tu ne me les rends, je vous ferai tous pendre.

ÉRASTE, *se jetant à genoux.*

Monsieur, vous me voyez embrasser vos genoux :
Voulez-vous aujourd'hui nous désespérer tous ?

LISETTE, *à genoux.*

Eh ! monsieur.

CRISPIN, *à genoux.*

Eh ! monsieur.

GÉRONTE.

La tendresse m'accueille.
Dites-moi, n'a-t-on rien distrait du portefeuille ?

ISABELLE.

Non, monsieur, je vous jure ; il est en son entier,
Et vous retrouverez jusqu'au moindre papier.

GÉRONTE.

Eh bien ! s'il est ainsi, par-devant le notaire,
Pour avoir mes billets, je consens à tout faire ;
Je ratifie en tout le présent testament,
Et donne à votre hymen un plein consentement.
Mes billets ?

LISETTE.

Les voilà.

ÉRASTE, *à Géronte.*

Quelle action de grâce !...

GÉRONTE.

De vos remerciments volontiers je me passe.
Mariez-vous tous deux, c'est bien fait ; j'y consens :
Mais, surtout, au plus tôt procréez des enfants
Qui puissent hériter de vous en droite ligne :
De tous collatéraux l'engeance est trop maligne.
Détestez à jamais tous neveux bas-normands,
Et nièces que le diable amène ici du Mans ;
Fléaux plus dangereux, animaux plus funestes
Que ne furent jamais les guerres ni les pestes.

SCÈNE IX

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Laissons-le dans l'erreur, nous sommes héritiers.
Lisette, sur mon front vions ceindre des lauriers :
Mais n'y mets rien de plus pendant le mariage.

LISETTE.

J'ai du bien maintenant assez pour être sage.

CRISPIN, *au parterre.*

Messieurs, j'ai, grâce au ciel, mis ma barque à bon [port.
En faveur des vivants je fais revivre un mort ;
Je nomme, à mes désirs, un ample légataire ;
J'acquiers quinze cents francs de rente viagère,
Et femme au par-dessus : mais ce n'est pas assez ;
Je renonce à mon legs, si vous n'applaudissez.

FIN DU LÉGATAIRE UNIVERSEL.

DANCOURT

Dancourt, fils d'un gentilhomme, était né pour écrire et pour jouer tout à la fois la comédie élégante et la comédie rustique, chère au peuple de Paris, pleine de gaietés, d'un bon rire, et portant crânement, sur le coin de la tête, le bonnet rond des grisettes. Il naquit à Fontainebleau, le 1er novembre 1661, à l'heure même où M. le Dauphin venait au monde : « Et vraiment, Monseigneur, « disait-il dans une de ses dédicaces, je puis me vanter « que le jour de ma naissance fut un grand jour ; le « peuple y chanta les plus belles chansons, le ciel resplendit de mille étoiles, la France entière cria : Vive « le roi. » Dancourt étudia les humanités au collége des Jésuites ; il eut pour maître un ami du bon Rollin, le père Delarue, et comme on en voulait faire un maître à son tour, il enleva, un soir, qu'elle venait de jouer l'Agnès de l'*École des Femmes*, la fille cadette du comédien La Thorillière. Le père, assez content, fit semblant de courir après eux ; puis, il leur donna sa bénédiction, et son gendre fut engagé dans la *troupe* (on ne disait pas encore la *compagnie*) de MM. les comédiens ordinaires du roi.

Par quelle inspiration naturelle, il advint que Dancourt fut tout de suite un comédien ? C'est un miracle de l'amour. A peine eut-il touché le théâtre, et deviné les petits secrets de la comédie, qu'il écrivit, pour commencer : *Les Fonds perdus*, toute une histoire de notaire et de notariat ; bientôt, la pièce ayant réussi, voilà notre inventeur qui, sans peine et sans gêne, écrit au jour le jour les plus charmantes folies : les *Bourgeois à la mode*, le *Mari retrouvé*, les *Trois Cousines*, les *Vendanges de Suresnes*, où les villageoises venaient grappiller avec des faucilles d'or. Toutes ces improvisations légères et lestes sentaient leur poète d'une lieue, et chacun d'applaudir, même aux intrigantes, aux chevaliers d'industrie, aux marquises tarées, que Dancourt mettait en scène. On se pressait surtout au *Chevalier à la mode*, escroc au tantinet, et qui vient, tout couvert des belles hardes que lui donnent les bourgeoises, et des bijoux qu'il emprunte aux comtesses sur le retour. C'est gai, vif, curieux, galant ; on dirait, volontiers, d'une coquinerie innocente.

Il profitait du moindre accident de la ville ou de la cour : l'intrigue aux fenêtres, une séparation de corps. Il écrivit les *Curieux de Compiègne*, et la pièce fut représentée au camp même où Louis XIV déployait toutes les splendeurs de la petite guerre. Or, ce n'était pas un médiocre avantage de plaire au plus grand roi du monde, et d'amuser toute sa cour. C'était l'opinion de Voltaire. Il pardonnait aux bons comédiens ce parler villageois, que Despréaux ne pardonnait pas à Molière lui-même.

Dancourt écrivait en bonne prose, en vers trop faciles. Il avait l'honneur de haranguer le parterre. Un jour que, dans la chambre du roi, le bonhomme s'évanouit, le roi ouvrit la fenêtre à deux battants, et son comédien fut sauvé. Chacun disait : l'heureux Dancourt ! Une autre fois, comme il portait le flambeau devant Sa Majesté, le roi l'avertit : *Prenez garde, vous allez tomber, Dancourt !* L'anecdote est restée en l'honneur du roi et du comédien, dans les fastes de Versailles.

Et lorsque enfin Dancourt eut compris que l'heure du repos avait sonné, que son rire s'éteignait, qu'il n'était plus temps de parler d'amour et d'amourette après 38 ans de zèle et de travail, il maria ses deux filles, et acheta dans le Berri la terre de Courcelles-le-Roi, où, s'étant fait bâtir un tombeau dans la chapelle de Courcelles, il mourut à 65 ans, en décembre 1726. L'une de ses filles était cette même Mimi Dancourt, si charmante. Elle fut la triste héroïne d'une aventure de M. le duc de Richelieu, et mourut misérablement. Elle n'avait pas quinze ans, que son père lui lisait ses comédies, et comme il se conseilait d'ordinaire à l'*enseigne de la Cornemuse* : « Hélà, mon père, en le provoquant du petit doigt, j'ai bien peur que cette nouvelle comédie ne vous fasse souper à la Cornemuse ! » Et le père acceptait gaiement le présage de la petite Mimi Dancourt.

Digitized by Google

BIBLIOTECA · LUCCA

Digitized by Google

Biblioteca Nazionale NAPOLI

LE CHEVALIER À LA MODE.

MADAME PATIN

Je serais bien avancée! C'est un bien beau nom que celui de Madame Migaud! J'aimerais autant demeurer Madame Patin.

Acte I, sc. III

Digitized by Google

CHEVALIER A LA MODE

La scène est à Paris, chez ...

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

CHEVALIER A LA MODE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

1687

PERSONNAGES.

LE CHEVALIER DE VILLEFONTAINE.
MADAME PATIN, veuve, amoureuse du Chevalier.
M. SERREFORT, beau-frère de madame Patin.
LUCILE, fille de M. Serrefort.
LA BARONNE, vieille plaideuse.
M. MIGAUD, rapporteur de la Baronne.
UN NOTAIRE.

PERSONNAGES.

LISETTE, fille de chambre de madame Patin.
CRISPIN, valet du Chevalier.
LABRIE, laquais de madame Patin.
JASMIN, laquais de la Baronne.
LE COCHER de madame Patin.
Plusieurs domestiques de madame Patin.

La scène est à Paris, chez madame Patin.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

MADAME PATIN, LISETTE.

(Madame Patin entre avec beaucoup de précipitation et de désordre, suivie de Lisette.)

LISETTE.

Qu'est-ce donc, madame? qu'avez-vous? que vous est-il arrivé? que vous a-t-on fait?

MADAME PATIN.

Une avanie... ah! j'étouffe. Une avanie... je ne saurais parler : un siége.

LISETTE, *lui donnant un siége.*

Une avanie! à vous, madame? une avanie! cela est-il possible?

MADAME PATIN.

Cela n'est que trop vrai, ma pauvre Lisette : j'en mourrai. Quelle violence! en pleine rue, on vient de me manquer de respect.

LISETTE.

Comment donc, madame, manquer de respect à une dame comme vous! Madame Patin, la veuve d'un honnête partisan, qui a gagné deux millions de bien au service du roi! Et qui sont ces insolents-là, s'il vous plaît?

MADAME PATIN.

Une marquise de je ne sais comment, qui a eu l'audace de faire prendre le haut du pavé à son carrosse, et qui a fait reculer le mien de plus de vingt pas.

LISETTE.

Voilà une marquise bien impertinente. Quoi! votre personne qui est toute de clinquant, votre grand carrosse doré qui roule pour la première fois, deux gros chevaux gris-pommelés à longues queues, un cocher à barbe retroussée, six grands laquais plus chamarrés de galons que les estafiers d'un carrousel, tout cela n'a point imprimé de respect à votre marquise?

MADAME PATIN.

Point du tout; c'est du fond d'un vieux carrosse, traîné par deux chevaux étiques, que cette gueuse de marquise m'a fait insulter par des laquais tout déguenillés.

LISETTE.

Ah! mort de ma vie, où était Lisette? que je lui aurais bien dit son fait!

MADAME PATIN.

Je l'ai pris sur un ton proportionné à mon équipage; mais elle, avec un *taisez-vous, bourgeoise*, m'a pensé faire tomber de mon haut.

LISETTE.

Bourgeoise! bourgeoise! dans un carrosse de velours cramoisi à six poils, entouré d'une crépine d'or!

MADAME PATIN.

Je t'avoue qu'à cette injure assommante, je n'ai pas eu la force de répondre; j'ai dit à mon cocher de tourner, et de m'amener ici à toute bride.

SCÈNE II

MADAME PATIN, LISETTE, LABRIE.

LISETTE.

Ah! vraiment, voilà un de vos laquais en bel équipage! Vous moquez-vous, Labrie? comment paraissez-vous devant madame? Quel désordre est-ce là? dirait-on que vous avez mis aujourd'hui un habit neuf?

LABRIE.

Les autres sont plus chiffonnés que moi, et je venais dire à madame que Lafleur et Jasmin ont la tête cassée par les gens de cette marquise, et qu'il n'a tenu qu'à moi de l'avoir aussi.

LISETTE.

Et que ne disiez-vous à qui vous étiez?

LABRIE.

Nous l'avons dit aussi.

MADAME PATIN.

Eh bien?

LABRIE.

Eh bien! madame, je crois que c'est à cause de cela qu'ils nous ont battus.

LISETTE.

Les lourdauds!

MADAME PATIN.

Va-t'en dehors, mon enfant.

LABRIE.

Mais Lafleur et Jasmin sont chez le chirurgien.

MADAME PATIN.

Eh bien! qu'ils se fassent panser, et qu'on ne m'en rompe pas la tête davantage.

SCÈNE III

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Au moins, madame, il faut prendre cette affaire-ci du bon côté. Ce n'est pas à votre personne qu'ils ont fait insulte, c'est à votre nom. Que ne vous dépêchez-vous d'en changer?

MADAME PATIN.

J'y suis bien résolue; et j'enrage contre ma destinée de ne m'avoir pas fait tout d'abord une femme de qualité.

LISETTE.

Eh! vous n'avez pas tout à fait sujet de vous plaindre; et si vous n'êtes pas encore femme de qualité, vous êtes riche au moins, et comme vous savez, on achète facilement de la qualité avec de de l'argent; mais la naissance ne donne pas toujours du bien.

MADAME PATIN.

Il n'importe; c'est toujours quelque chose de bien charmant qu'un grand nom.

LISETTE.

Bon, bon! madame, vous seriez, ma foi, bien embarrassée si vous vous trouviez comme certaines grandes dames de par le monde, à qui tout manque, et qui malgré leur grand nom ne sont connues que par un grand nombre de créanciers, qui crient à leurs portes depuis le matin jusqu'au soir.

MADAME PATIN.

C'est là le bon air. C'est ce qui distingue les gens de qualité.

LISETTE.

Ma foi, madame, avanie pour avanie, il vaut mieux, à ce qu'il me semble, en recevoir d'une marquise que d'un marchand; et, croyez-moi, c'est un grand plaisir de pouvoir sortir de chez soi par la grande porte sans craindre qu'une troupe de sergents vienne saisir le carrosse et les chevaux. Que diriez-vous si vous vous trouviez réduite à gagner à pied votre logis, comme quelques-unes à qui cela est arrivé depuis peu?

MADAME PATIN.

Plût au ciel que cela me fût arrivé, et que je fusse marquise!

LISETTE.

Mais, madame, vous n'y songez pas.

MADAME PATIN.

Oui, oui, j'aimerais mieux être la marquise la plus endettée de toute la cour, que de demeurer veuve du plus riche financier de France. La résolution en est prise, il faut que je devienne marquise, quoi qu'il en coûte; et, pour cet effet, je vais absolument rompre avec ces petites gens, dont je me suis encanaillée; commençons par M. Serrefort.

LISETTE.

M. Serrefort, madame! votre beau-frère!

MADAME PATIN.

Mon beau-frère! mon beau-frère! Parlez mieux, s'il vous plaît.

LISETTE.

Pardonnez-moi, madame, j'ai cru qu'il était votre beau-frère, parce qu'il était frère de feu monsieur votre mari.

MADAME PATIN.

Frère de feu mon mari, soit; mais, mon mari étant mort, Dieu merci, M. Serrefort ne m'est plus rien. Cependant il semble à ce crasseux-là qu'il me soit de quelque chose; il se mêle de censurer ma conduite, de contrôler toutes mes actions. Son audace va jusqu'à vouloir me faire prendre de petites manières comme celles de sa femme, et faire des comparaisons d'elle à moi. Mais est-il possible qu'il y ait des gens qui se puissent méconnaître jusqu'à ce point-là?

LISETTE.

Oui, oui, je commence à comprendre qu'il a tort, et que vous avez raison, vous. C'est bien à lui et à sa femme à faire des comparaisons avec vous! Il n'est que votre beau-frère, et elle n'est que votre belle-sœur, une fois.

MADAME PATIN.

Il n'y a pas jusqu'à sa fille qui ne se donne aussi des airs. Allons-nous en carrosse ensemble, elle se place dans le fond à mes côtés. Sommes-nous à pied, elle marche toujours sur la même ligne, sans observer aucune distance entre elle et moi.

LISETTE.

La petite ridicule! une nièce vouloir aller de pair avec sa tante!

Google

MADAME PATIN.

Ce qui m'en déplaît encore, c'est qu'avec ses minauderies elle attire les yeux de tout le monde, et ne laisse pas aller sur moi le moindre petit regard.

LISETTE.

Que le monde est fou! Parce qu'elle est jeune et jolie, on la regarde plus volontiers que vous.

MADAME PATIN.

Cela changera, ou je ne la verrai plus.

LISETTE.

Vous la corrigerez aisément; et en devenant sa belle-mère, madame, vous aurez des droits sur elle, que la qualité de tante ne vous donne pas.

MADAME PATIN.

Comment donc sa belle-mère? tu crois qu'après ce qui vient de m'arriver je me piquerai de tenir parole à M. Migaud, que je l'épouserai?

LISETTE.

Oui, madame. Et qu'a de commun ce qui vient de vous arriver avec les deux mariages que l'on a conclus, de vous avec M. Migaud, et du fils de M. Migaud avec Lucile, votre nièce?

MADAME PATIN.

Vraiment, je serais bien avancée; c'est un beau nom que celui de madame Migaud! J'aimerais autant demeurer madame Patin.

LISETTE.

Oh! il y a bien de la différence. Le nom de Migaud est un nom de robe, et celui de Patin n'est qu'un nom de financier.

MADAME PATIN.

Robe ou finance, tout m'est égal; et depuis huit jours je me suis résolue d'avoir un nom de cour, et de ceux qui emplissent le plus la bouche.

LISETTE, *à part.*

Ah! ah! ceci ne vaut pas le diantre pour M. Migaud.

MADAME PATIN.

Que dis-tu?

LISETTE.

Je dis, madame, qu'un nom de cour vous siéra à merveille; mais que ce n'est pas assez d'un nom, à ce qu'il me semble; que je crois qu'il vous faut un mari et que vous devez bien prendre garde au choix que vous en ferez.

MADAME PATIN.

Je me connais en gens, et j'ai en main le plus joli homme du monde.

LISETTE.

Comment? ce choix est déjà fait, et je n'en savais rien!

MADAME PATIN.

Le chevalier n'a pas voulu que je te le disse.

LISETTE.

Quel chevalier? le chevalier de Villefontaine?

MADAME PATIN.

Lui-même.

LISETTE.

Quoi! c'est le chevalier de Villefontaine que vous voulez épouser?

MADAME PATIN.

Justement.

LISETTE.

Vous n'y songez pas, madame, ce chevalier n'a pas un sou de bien.

MADAME PATIN.

J'en ai suffisamment pour tous deux, et il y a même quelque justice à ce que je fais. M. Patin n'a pas gagné trop légitimement son bien en Normandie; et c'est une espèce de restitution que de relever avec ce qu'il m'a laissé une des meilleures maisons de la province.

LISETTE.

Ah! puisque c'est un mariage de conscience, je n'ai plus rien à vous dire. Que M. Migaud sera surpris quand vous lui apprendrez votre dessein!

MADAME PATIN.

Je n'ai garde de l'en informer, il ne manquerait pas d'en aller faire ses plaintes à M. Serrefort. M. Serrefort viendrait à son ordinaire m'étourdir de ses sots raisonnements. Pour m'épargner l'embarras d'y répondre, je ne veux point que l'un ni l'autre sache cette affaire qu'elle ne soit tout à fait conclue.

LISETTE.

Mais, madame, il me semble qu'avant que d'répondre le chevalier de Villefontaine, il faudrait vous défaire honnêtement de M. Migaud.

MADAME PATIN.

C'est mon dessein, vraiment, et je veux lui faire une querelle d'Allemand dès que je le verrai. Pour peu qu'il ait d'intelligence, il entendra bien ce que cela veut dire.

LISETTE.

Une querelle d'Allemand? vous avez raison; voilà une manière tout à fait honnête pour vous en défaire. Mais le voici.

SCÈNE IV

MADAME PATIN, M. MIGAUD, LISETTE.

M. MIGAUD.

Madame, j'entre peut-être indiscrètement, mais je viens moi-même vous apporter la réponse du billet que vous m'écrivîtes hier au soir.

MADAME PATIN.

Moi! je vous ai écrit, monsieur?

M. MIGAUD.

Oui, madame; une vieille baronne, qui a un procès dont je suis rapporteur, m'apporta hier une recommandation de votre part.

MADAME PATIN.

Ah! je m'en souviens, oui, oui; c'est une vieille importune qui me fatigue depuis huit jours pour

vous parler en sa faveur, et je vous écrivis hier pour m'en débarrasser.

M. MIGAUD.

Je suis bien aise, madame, que vous ne preniez pas grande part à son affaire; il y a dans sa cause plus de chimère que de raison; et en vérité il y a peu d'honneur à se mêler...

MADAME PATIN.

Comment, monsieur, vous ne lui ferez pas gagner son procès?

M. MIGAUD.

Moi! madame; cela ne dépend pas de moi seulement; et la justice...

MADAME PATIN.

La justice! la justice! vraiment, si la justice était pour elle, on aurait bien affaire de vous solliciter; quelle obligation prétendriez-vous que je vous eusse?

M. MIGAUD.

Mais, madame...

MADAME PATIN.

Mais, monsieur, je ne prétends pas qu'on dise dans le monde qu'une recommandation comme la mienne n'a servi de rien; et je ne suis pas assez laide, ce me semble, pour avoir la réputation de n'avoir pu mettre un juge dans les intérêts des personnes que je protége.

M. MIGAUD.

En vérité, madame, je ne vois pas la raison qui vous oblige à vouloir que je m'intéresse dans une cause où il n'y a que de la honte à recevoir.

MADAME PATIN.

En vérité, monsieur, je ne vois pas la raison qui vous oblige, lorsque je vous en prie, de vouloir refuser de donner un bon tour à une méchante affaire. Eh fi! monsieur, il semble que vous ayez encore la pudeur d'un jeune conseiller.

M. MIGAUD.

Sérieusement, madame...

MADAME PATIN.

Ah! monsieur, point de replique, je vous prie; je me fais entendre, si je ne me trompe : c'est à vous de prendre vos mesures là-dessus. Lisette, si la personne dont je vous ai parlé vient ici, qu'on me fasse avertir chez Aramiute, où je vais jouer au reversis. Monsieur, je vous donne le bonjour.

SCÈNE V

M. MIGAUD, LISETTE.

M. MIGAUD.

Lisette?

LISETTE.

Monsieur?

M. MIGAUD.

Que veut dire cette manière? quel accueil me fait ta maîtresse!

LISETTE.

Vous n'en êtes pas fort content, à ce que je vois?

M. MIGAUD.

Trouves-tu que j'aie sujet de l'être?

LISETTE.

Il me semble que non, franchement.

M. MIGAUD.

Comment faut-il que j'explique tout ceci?

LISETTE.

Pour peu que vous ayez d'intelligence, vous entendez bien ce que cela signifie.

M. MIGAUD.

Je m'y perds, plus je l'examine.

LISETTE.

Il me semble pourtant que cela n'est pas bien difficile à comprendre.

M. MIGAUD.

Aide-moi, je te prie, à le pénétrer.

LISETTE.

Vous aimez madame Patin ma maîtresse, et vous avez cru jusqu'ici que madame Patin vous aimait?

M. MIGAUD.

Nos affaires sont assez avancées pour me le faire présumer; et ce qui me surprend, c'est qu'aux termes où nous en sommes, elle prenne des airs si brusques.

LISETTE.

Cela serait aussi un peu surprenant, si vous ne la connaissiez pas; mais vous savez ce qu'il en faut croire.

M. MIGAUD.

Sans le respect que j'ai pour elle, je croirais...

LISETTE.

Eh! laissez là le respect, monsieur, et dites librement que vous la croyez un peu folle : je me connais trop bien en gens pour vous en dédire.

M. MIGAUD.

Écoute, Lisette, puisque tu me parles franchement, je t'avouerai de bonne foi que le caractère de madame Patin m'a toujours fait peur, et que, sans certains intérêts de mon fils, je n'aurais jamais songé à l'épouser. M. Serrefort, comme tu sais, appréhende que sa belle-sœur ne dissipe les grands biens que son mari lui a laissés en mourant; et c'est pour s'assurer cette succession, qu'en donnant Lucile à mon fils, il ne consent à ce mariage qu'à condition que j'épouserai madame Patin.

LISETTE.

Et vous aurez la complaisance de vouloir bien souscrire à cette condition?

M. MIGAUD.

J'assure par là plus de quarante mille livres de rente à ma famille.

LISETTE.

Cela vaut bien que vous vous exposiez à enrager le reste de vos jours.

M. MIGAUD.

J'aurai moins à souffrir que tu ne penses : et je

suis, grâces au ciel, d'une profession et d'un caractère à mettre aisément une femme à la raison.

LISETTE.

Commencez donc dès à présent à y mettre madame Patin ; car je vous avertis que si vous attendez pour la rendre sage que vous soyez son mari, vous courez risque de la voir mourir folle.

M. MIGAUD.

Que me dis-tu là ?

LISETTE.

Je me suis senti de l'inclination à vous rendre service ; et il me semble que monsieur votre fils, qui est un garçon si sage et si honnête, fera bien un meilleur usage des quarante mille livres de rente à qui vous en voulez, que le petit fat à qui madame Patin les destine.

M. MIGAUD.

Explique-moi cette énigme-là : ta maîtresse aurait-elle changé de pensée ?

LISETTE.

Elle s'est mis la cour en tête ; et, pour y paraître avec éclat, elle prétend épouser le chevalier de Villefontaine.

M. MIGAUD.

Cela ne se peut pas.

LISETTE.

Je ne sais pas si cela se peut, mais je sais bien que cela est.

M. MIGAUD.

Le chevalier de Villefontaine ! tu te moques, mon enfant ; cet homme-là n'est point fait pour épouser. C'est un aventurier qui n'en a pas le temps, un jeune extravagant qui n'a pas cent pistoles de revenu ; qu'on ne connaît à la cour que par le ridicule qu'il s'y donne, et qui n'a pour tout mérite que celui de boire et de prendre du tabac.

LISETTE.

Eh bien ! monsieur, boire, et prendre du tabac, c'est ce qui fait aujourd'hui le mérite de la plupart des jeunes gens.

M. MIGAUD.

Je ne saurais croire ce que tu me dis.

LISETTE.

Non, ne le croyez pas ; mais avertissez-en toujours M. Serrefort par précaution, et prenez vos mesures comme si vous en étiez persuadé ; la suite vous convaincra du reste. Voici notre chevalier, adieu ; ne perdez point de temps, et comptez que ce n'est pas peu que je me mêle de vos affaires.

M. MIGAUD.

L'étrange chose que la tête d'une femme !

SCÈNE VI

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Bonjour, ma pauvre Lisette. Ah ! ah ! tu as du dessein aujourd'hui. Te voilà plus parée que de coutume, et toujours plus belle que tout ce que j'ai vu de plus beau ; quel charmant embonpoint !

LISETTE.

Est-ce à moi que vous parlez, monsieur ?

LE CHEVALIER.

Et à qui donc ?

LISETTE.

J'ai cru que c'était un compliment pour quelque dame, que vous répétiez comme une leçon. Madame vous a attendu longtemps, monsieur.

LE CHEVALIER.

En vérité, tu es une des plus aimables filles que je connaisse. Mais qui te fait tes manteaux ? je veux mettre ton ouvrière en crédit. Par ma foi, voilà le plus galant négligé qu'on ait jamais vu ! Comme elle se coiffe, la friponne !

LISETTE.

Vous voulez bien, monsieur, que j'aille dire à madame que vous êtes ici. Elle n'est qu'à dix pas, chez une de ses amies.

LE CHEVALIER.

Attends, attends, Lisette : un moment plus ou moins ne fera rien à la chose.

LISETTE.

Pardonnez-moi, monsieur, je serai bien aise qu'on l'avertisse de votre impatience ; aussi bien voilà Crispin qui a quelque chose à vous dire.

SCÈNE VII

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

Ah ! vous voilà, monsieur ? je vous cherchais partout pour vous dire que la baronne...

LE CHEVALIER.

Paix, paix, tais-toi. Ne vois-tu pas où nous sommes ?

CRISPIN.

Oui, monsieur ; mais la baronne...

LE CHEVALIER.

Eh ! ventrebleu ! maraud, ne t'ai-je pas dit que quand je suis chez une femme, je ne veux point que tu me viennes parler d'aucune autre.

CRISPIN.

Cela est vrai. Mais, monsieur, cette baronne...

LE CHEVALIER.

Mais, monsieur le fat, taisez-vous, encore une fois ; et ne venez point gâter une affaire qui est peut-être la meilleure qui me puisse arriver.

CRISPIN.

Oh, oh ! Quoi, monsieur, la maîtresse du logis parle-t-elle de mariage, et songez-vous à l'épouser ? L'aimez-vous ?

LE CHEVALIER.

Moi, l'aimer ? Pauvre sot !

CRISPIN.

De quelle affaire parlez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Je l'épouserai si je veux; mais je la hais comme la peste, et ce ne serait pas elle que j'épouserais.

CRISPIN.

Non? Le diable m'emporte si je vous entends.

LE CHEVALIER.

Ce serait quarante mille livres de rente qu'elle possède, dont je pourrais être amoureux.

CRISPIN.

C'est-à-dire que ce sont les quarante mille livres de rente que vous épouseriez en l'épousant.

LE CHEVALIER.

Et quoi donc? Si j'avais à aimer, ce ne serait pas madame Patin, Dieu me damne!

CRISPIN.

Ce ne serait pas aussi la vieille baronne, car vous lui promettez tous les huit jours de l'épouser dans la semaine, et il y a près d'un an que vous l'amusez.

LE CHEVALIER.

Si la baronne avait gagné ses procès, je la préférerais à madame Patin; et quoiqu'elle ait quinze ou vingt années davantage, ses procès gagnés lui donneraient quinze ou vingt mille livres de rente plus que n'a madame Patin.

CRISPIN.

C'est-à-dire que, s'il en venait encore quelque autre plus riche que ces deux-là, vous prendriez parti avec la dernière?

LE CHEVALIER.

Je les ménagerai toutes, autant qu'il s'en présentera, le plus longtemps que je pourrai, et je me déterminerai pour celle qui accommodera le mieux mes affaires.

CRISPIN.

Et pour accommoder les miennes, j'ai envie d'en prendre quelqu'une de celles dont vous ne voudrez point; car, entre nous, monsieur, je n'aime point les soubrettes, voyez-vous. A propos d'aimer, je crois que vous n'aimez rien, vous, que votre profit.

LE CHEVALIER.

Je ne sais si je n'aimerais point une petite brune, qui est la plus charmante du monde; et si elle était aussi riche qu'elle voudrait me le faire croire, je n'hésiterais point à lui sacrifier toutes les autres.

CRISPIN.

Quelle petite brune? Comment l'appelez-vous?

LE CHEVALIER.

Je n'ai pu encore savoir son nom.

CRISPIN.

Je m'étonnais aussi, car il n'y a point de petite brune sur mon mémoire.

LE CHEVALIER.

Ce n'est que depuis quatre jours que je la vois tous les soirs aux Tuileries. Je lui ai fait croire qu'on m'appelait le marquis des Guérets. Parbleu! c'est une conquête aussi difficile que j'en connaisse. Je ne suis pourtant pas mal auprès d'elle.

CRISPIN.

En quatre jours! Voilà une conquête bien difficile, vous avez raison.

LE CHEVALIER.

Elle a un père extrêmement bizarre, à ce qu'elle m'a dit, et ce n'est que sous le prétexte d'aller voir une certaine tante, qu'elle trouve moyen de venir les soirs à la promenade.

CRISPIN.

Toute jeune et toute petite personne qu'elle est, elle ment déjà à la perfection, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Elle a de l'esprit au delà de l'imagination. Une vivacité... La charmante petite créature!

CRISPIN.

Diable!

LE CHEVALIER.

Ne m'en parle plus, Crispin, ne m'en parle plus, je t'en prie. Vois-tu? j'ai des entêtements de fortune, et je craindrais de me faire avec cette petite personne une affaire de cœur qui me mènerait peut-être trop loin.

CRISPIN.

Vous avez raison.

LE CHEVALIER.

Songeons au solide, mon ami; nous donnerons ensuite dans la bagatelle.

CRISPIN.

C'est bien dit. Or çà, je vois bien que c'est la dame d'ici qui est la meilleure à ménager, et je m'en vais renvoyer madame la baronne avec ses présents.

LE CHEVALIER.

Comment, que parles-tu de présents?

CRISPIN.

C'est ce que je vous ai voulu dire d'abord, que madame la baronne vous attend chez vous avec des présents : mais je vais les renvoyer.

LE CHEVALIER.

Attends, attends un peu. Et qu'est-ce que c'est que ces présents?

CRISPIN.

Eh! monsieur, c'est, par exemple, un fort beau carrosse qu'elle a fait mettre sous une de vos remises, deux gros chevaux dans votre écurie, un cocher et un gros barbet[1] qui ont amené tout cela, et que je vais renvoyer, puisque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Non, non, demeure. Cette pauvre femme! Elle m'aime dans le fond, et je ne veux pas la fâcher.

CRISPIN.

Vous avez raison; mais vous ne songez pas que madame Patin...

LE CHEVALIER.

Je songe que madame Patin aime le grand air et le grand équipage. Le carrosse est beau?

1. La mode était alors que les cochers eussent sur leur siège un gros barbet blanc entre leurs jambes.

CRISPIN.

Il est des plus beaux qui se portent.

LE CHEVALIER.

Cette pauvre baronne! Et les chevaux?

CRISPIN.

Les chevaux sont des chevaux qui ont l'air aisé. Vous n'en avez jamais encore eu comme ceux-là.

LE CHEVALIER.

La pauvre femme! Va, va-t'en lui dire que je la remercie, et que j'aurai l'honneur de la voir cette après-dinée.

CRISPIN.

Oh! sans vous, il n'y a rien à faire; et je m'en vais gager qu'elle emmenera les chevaux, le carrosse et le barbet, si vous ne venez les recevoir vous-même; et encore faut-il vous dépêcher, car elle a des affaires, et il me semble qu'elle m'a dit qu'un de ses procès se jugeait demain sans faute.

LE CHEVALIER.

Eh bien, dis-lui seulement que je la verrai aujourd'hui sans y manquer.

CRISPIN.

Vous lui avez manqué vingt fois de parole. Voulez-vous qu'elle se fie à la mienne?

LE CHEVALIER.

Voilà madame Patin. Va vite faire ce que je dis.

CRISPIN.

Parbleu! vous viendrez, puisque vous voulez garder l'équipage.

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, maraud, et laisse-moi sortir honnêtement d'avec celle-ci.

SCÈNE VIII

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

MADAME PATIN.

Je vous ai fait attendre, monsieur le chevalier; mais vous me devez savoir gré de ne me pas trouver chez moi. Comme je n'y veux être que pour vous, je suis bien aise de me dérober aux importunités de quelques gens qui se croient en droit de me parler à toute heure, et à qui mes gens n'ont fermer la porte au nez, quoique je leur aie commandé plus de mille fois de le faire.

LE CHEVALIER.

On est trop payé, madame, du chagrin d'avoir attendu, quand on a le bonheur de vous voir un moment; et j'attendrai toujours volontiers, quand je serai sûr de ne pas attendre inutilement.

MADAME PATIN.

Qu'il est obligeant, et qu'il dit les choses de bonne grâce! Au moins, monsieur le chevalier, Lisette m'a rendu compte de votre honnêteté; vous ne vouliez pas qu'elle me vînt avertir, de peur de me détourner; mais, j'aurais été bien fâchée contre elle.

LE CHEVALIER.

Je craignais de donner du chagrin à la compagnie que vous venez de quitter.

MADAME PATIN.

Il n'y avait que des femme au moins; et vous n'avez point de rivaux à craindre.

CRISPIN, *bas au chevalier.*

Le carrosse s'ennuiera sous la remise.

LE CHEVALIER.

Paix.

MADAME PATIN.

Que dit Crispin?

CRISPIN.

Rien, madame.

MADAME PATIN.

Passons dans mon cabinet; nous y serons mieux qu'ici.

CRISPIN, *bas au chevalier.*

Les chevaux s'impatienteront, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Te tairas-tu?

MADAME PATIN.

Allons, monsieur le chevalier.

CRISPIN.

Adieu l'équipage.

MADAME PATIN.

A qui en a-t-il? Que parle-t-il d'équipage?

LE CHEVALIER.

Je ne sais, madame, ce qu'il marmotte entre ses dents : de carrosse, de chevaux, d'équipage. C'est mon sellier qui m'attend, n'est-ce pas?

CRISPIN.

Oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

M'a-t-on amené ces deux chevaux neufs?

CRISPIN.

Oui, monsieur, et ils vous attendent, comme je vous ai dit.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, madame, c'est un nouveau carrosse que je me donne. Je sais que je vous fais plaisir de me bien mettre en équipage, et je meurs d'impatience de voir si vous devez être contente de celui-ci.

MADAME PATIN.

Je vais le voir avec vous; et puisque c'est pour me plaire que vous faites cette dépense, je serai bien aise d'être la première à vous en dire mon sentiment. Allons.

LE CHEVALIER.

Ah! madame, songez, de grâce?...

MADAME PATIN.

A quoi? monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER.

Eh! madame?

MADAME PATIN.

Comment?

LE CHEVALIER.

Que dirait-on, madame, dans le monde, des pe-

tits soins qu'on vous verrait prendre? Cela seul suffirait pour découvrir ce que nous avons intérêt de cacher; et je serais au désespoir que quelques soupçons nous attirassent de chagrinantes remontrances de votre famille et de la mienne.

CRISPIN.

Assurément, madame, et il ne serait pas honnête que mon maître essayât son carrosse devant vous. La femme de son sellier est une causeuse.

LE CHEVALIER.

Oui, madame, il y a des suites à craindre que je prévois, et que je ne saurais vous dire. Adieu, madame, je reviendrai dans un instant, si vous voulez me le permettre...

MADAME PATIN.

Adieu donc, chevalier. Ne tardez pas, je vous prie, et passez chez votre notaire pour ce que vous savez.

SCÈNE IX

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Ma foi, madame, ce n'était pas la peine de quitter le jeu pour être sacrifiée par monsieur le chevalier à l'impatience de voir son carrosse.

MADAME PATIN.

Que tu es folle, Lisette. Je lui sais bon gré de cette impatience. C'est pour me faire plaisir qu'il a fait faire ce carrosse. Je gage qu'il y aura fait mettre des chiffres.

LISETTE.

Je ne sais, mais je crains bien que ce monsieur le chevalier ne vous donne bien des chagrins. Les gens de la cour, et les jeunes gens surtout, sont d'étranges personnages. Celui-ci, encore qu'il soit votre amant, vous voyez avec quelle brusquerie il vous quitte pour aller voir un carrosse neuf. S'il est jamais votre mari, il se lèvera d'auprès de vous dès quatre heures du matin pour voir panser ses chevaux. Le beau régal pour une femme!

MADAME PATIN.

Tu ne sais ce que tu dis.

LISETTE.

Vous m'en direz des nouvelles.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

M. SERREFORT, LISETTE.

LISETTE.

Au moins, monsieur, dites-lui bien que vous êtes entré malgré moi; elle n'y veut pas être, comme je vous dis, et vous me feriez quereller infailliblement.

M. SERREFORT.

Ne te mets pas en peine, je la chapitrerai de manière qu'elle n'aura pas la hardiesse de quereller de plus de huit jours. L'extravagante! Elle se fait de belles affaires! S'il faut malheureusement que celle-ci éclate à la cour, nous ne pourrons jamais nous parer de quelque grosse taxe.

LISETTE.

De quelle affaire parlez-vous là?

M. SERREFORT.

Est-ce que tu n'étais pas avec elle ce matin, quand elle a eu bruit avec cette femme de qualité?

LISETTE.

Vous savez déjà cette aventure?

M. SERREFORT.

Je l'ai sue un quart d'heure après qu'elle est arrivée; et comme on achevait de me la conter, monsieur Migaud est venu m'avertir du dessein où elle est d'épouser un certain chevalier de Villefontaine.

LISETTE.

Franchement, monsieur, vous avez là une belle-sœur qui vous donnera de la peine à la réduire; je doute que vous en veniez à bout.

M. SERREFORT.

J'y brûlerai mes livres.

LISETTE.

Surtout ne manquez pas de crier bien fort, et de prendre un ton d'autorité avec elle; car, voyez-vous, quoiqu'elle vous méprise quand vous n'y êtes pas, elle vous craint quand elle vous voit, et elle n'ose pas vous contredire en face.

M. SERREFORT.

Laisse-moi faire.

LISETTE.

La voici.

SCÈNE II

M. SERREFORT, MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur a voulu demeurer malgré moi, madame.

MADAME PATIN.

Ah! monsieur Serrefort, quel dessein vous amène? Vous m'auriez fait plaisir de me souffrir seule aujourd'hui; mais puisque vous voilà, finissons, je vous en prie. De quoi s'agit-il?

M. SERREFORT.

Qu'est-ce donc, madame ma belle-sœur, de quel ton le prenez-vous là, s'il vous plaît? Écoutez, vous vous donnez des airs qui ne vous conviennent point; et sans parler de ce qui me regarde, vous prenez un ridicule dont vous vous repentirez quelque jour.

MADAME PATIN.

Un fauteuil, Lisette. Je prévois que monsieur va m'endormir.

M. SERREFORT.

Non, madame; et si vous êtes sage, ce que j'ai à vous dire vous réveillera terriblement, au contraire.

MADAME PATIN.

Ne prêchez donc pas longtemps, je vous prie.

M. SERREFORT.

Si vous pouviez profiter de mes sermons, il ne vous arriverait pas tous les jours de nouvelles affaires, qui vous perdront entièrement à la fin.

MADAME PATIN.

Ah! ah! vous vous intéressez étrangement à ma conduite.

M. SERREFORT.

Et qui s'y intéressera, si je ne le fais pas? Vous êtes la tante de ma fille, veuve de maître Paul Patin mon frère; et je ne veux point que l'on dise dans le monde que la veuve de mon frère, la tante de ma fille, est une folle achevée.

MADAME PATIN.

Comment une folle? Vous perdez le respect, monsieur Serrefort; et il faut que je trouve les moyens de me défaire de vous, pour ne plus entendre des sottises à quoi je ne sais point répondre.

M. SERREFORT.

Eh! ventrebleu, madame Patin, vous devriez vous défaire de toutes vos manières et de vos airs de grandeur, surtout pour ne plus recevoir d'avanie pareille à celle d'aujourd'hui.

MADAME PATIN.

Vous devriez, monsieur Serrefort, ne me point reprocher des choses où je ne suis exposée que parce qu'on me croit votre belle-sœur; mais voilà qui est fait, monsieur Serrefort; je ferai afficher que je ne la suis plus depuis mon veuvage; je vous renonce pour mon beau-frère, monsieur Serrefort, et puisque jusqu'ici mes dépenses, la noblesse de mes manières, et tout ce que je fais tous les jours, n'ont pu me corriger du défaut d'avoir été la femme d'un partisan, je prétends...

M. SERREFORT.

Eh! tête-bleu! madame Patin, c'est le plus bel endroit de votre vie que le nom de Patin, et sans l'économie et la conduite du pauvre défunt, vous ne seriez guère en état de prendre des airs si ridicules. Je voudrais bien savoir...

MADAME PATIN.

Courage, courage, monsieur Serrefort, vous faites bien de jouer de votre reste.

M. SERREFORT.

Je voudrais bien savoir, vous dis-je, si vous ne feriez pas mieux d'avoir un bon carrosse, mais doublé de drap couleur d'olive, avec un chiffre entouré d'une cordelière, un cocher maigre, vêtu de brun, un petit laquais seulement pour ouvrir la portière, et des chevaux modestes, que de promener par la ville ce somptueux équipage qui fait demander qui vous êtes, ces chevaux fringants qui éclaboussent les gens de pied; et tout cet attirail enfin, qui vous fait ordinairement mépriser des gens de qualité, envier de vos égaux, et maudire par la canaille. Vous devriez, madame Patin, retrancher tout ce faste qui vous environne.

LISETTE.

Mais, monsieur...

(*à madame Patin, qui tousse, crache et se mouche.*)

Qu'avez-vous, madame?

MADAME PATIN.

Je prends haleine. Monsieur ne va-t-il pas passer au second point?

M. SERREFORT.

Non, madame, et j'en reviens toujours à l'équipage.

MADAME PATIN.

Le fatigant homme!

M. SERREFORT.

Que faites-vous, entre autres choses, de ce cocher à barbe retroussée? Quand ce serait celui de la reine de Saba...

LISETTE.

Mais, est-ce que vous voudriez, monsieur, que madame allât faire la barbe à son cocher?

M. SERREFORT.

Non; mais qu'elle en prenne un autre.

MADAME PATIN.

Oh bien, monsieur, en un mot comme en mille, je prétends vivre à ma manière; je ne veux point de vos conseils, et me moque de vos remontrances. Je suis veuve, Dieu merci. Je ne dépends de personne que de moi-même. Vous venez ici me morigéner, comme si vous aviez quelque droit sur ma conduite; c'est tout ce que je pourrais souffrir à un mari.

M. SERREFORT.

Quand monsieur Migaud sera le vôtre, il fera comme il l'entendra, madame; car je crois que vous ne nous manquerez pas de parole; et si vous aimez tant la dépense, ce mariage au moins vous donnera quelque titre qui rendra vos grands airs plus supportables.

MADAME PATIN.

Oui, monsieur, quand monsieur Migaud sera mon mari, je prendrai ses leçons, pourvu qu'il ne suive pas les vôtres. Il s'accommodera de mes manières, ou je me ferai aux siennes. Est-ce fait? avez-vous tout dit? Sortez-vous, ou voulez-vous que je sorte?

M. SERREFORT.

Non, madame, demeurez; je ne me mêlerai plus de vos affaires, je vous assure; mais qu'une tête bien sensée en ait au plus tôt la conduite, et que ce double mariage, que nous avons résolu, se termine avant la fin de la semaine, je vous prie.

MADAME PATIN.

Ne vous mettez pas en peine.

SCÈNE III

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Voilà un sot homme, de ne pas dire d'abord les choses. Il était bien besoin de tout ce préambule, pour en venir à l'affaire de monsieur Migaud. Que ne s'expliquait-il dès en entrant, vous lui auriez dit oui tout aussitôt, et il ne vous aurait pas tant ennuyée.

MADAME PATIN.

Eh! ne faut-il pas bien, qu'il me fatigue? Il semble qu'il ne soit fait que pour cela.

LISETTE.

Franchement, madame, il m'ennuie quelquefois, pour le moins autant que vous.

MADAME PATIN.

Que je le hais! Je ne serai point satisfaite qu'il ne lui soit arrivé quelque aventure désespérante.

LISETTE.

Il le mérite bien; et quand vous serez une fois la belle-mère de sa fille, vous aurez bien des occasions de le désespérer.

MADAME PATIN.

La belle-mère de sa fille, moi? tu n'y songes pas, Lisette. Ne t'ai-je pas tantôt fait confidence de l'affaire du chevalier?

LISETTE.

Ah! par ma foi, madame, je vous demande pardon: je ne m'en souvenais pas; et je croyais que vous l'aviez oublié, à cause de ce que vous venez de dire à monsieur Serrefort.

MADAME PATIN.

Que tu es bête, ma pauvre Lisette! J'aurais promis à monsieur Serrefort tout ce qu'il aurait voulu pour après-demain?

LISETTE.

Oui, madame.

MADAME PATIN.

Oui, vraiment; car dès demain je me mettrai hors d'état de lui pouvoir tenir parole.

LISETTE.

Cela est bien adroit.

MADAME PATIN.

Nous avons pris, le chevalier et moi, toutes les mesures qu'il faut pour nous marier cette nuit, à cinq heures du matin.

LISETTE.

Vous avez des précautions admirables. Mais voici votre petite nièce bien échauffée.

MADAME PATIN.

Quoi! je serai toujours obsédée, ou par le père, ou par la fille? La mère ne viendra-t-elle point encore?

SCÈNE IV

MADAME PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

J'attendais avec impatience que mon père sortît, ma tante, pour vous dire une nouvelle qui vous fera voir que je suis autant dans vos intérêts que mon père vous est contraire.

MADAME PATIN.

Que vous soyez dans mes intérêts, ou qu'il n'y soit pas, c'est pour moi la même chose.

LUCILE.

Oh! ma tante, je crois que vous ne serez pourtant pas fâchée de savoir ce qu'on a dit à mon père.

MADAME PATIN.

Et qu'a-t-on pu dire à votre père?

LUCILE.

Que vous voulliez épouser un homme de la cour; et il a résolu je ne sais combien de choses pour vous en empêcher.

MADAME PATIN.

Et qui peut avoir dit cette nouvelle, Lisette?

LISETTE.

Je ne sais, madame. Le chevalier a causé peut-être. Les chevaliers sont de grands causeurs ordinairement.

LUCILE.

Le moyen de rompre ses mesures, c'est de faire vos affaires tout doucement, ma tante, et de vous marier en cachette.

MADAME PATIN.

Je sais ce qu'il faut que je fasse. Les gens qui ont dit cette nouvelle sont des bêtes, et votre père aussi.

LUCILE.

Je vous demande pardon, ma tante; mais j'ai une démangeaison furieuse de vous voir femme de qualité.

MADAME PATIN.

Vous aurez bientôt ce plaisir-là, et je vous conseille par avance de commencer de bonne heure à garder avec moi certain respect où vous devez être, et où vous auriez peut-être peine à vous accoutumer dans la suite.

LUCILE.

Comment donc, ma tante?

MADAME PATIN.

Défaites-vous surtout de *ma tante*, et servez-vous du mot de *madame*, je vous prie; ou demeurez chez votre père.

LUCILE.

Mais, ma tante, puisque vous êtes ma tante, pourquoi faut-il que je vous appelle autrement?

MADAME PATIN.

C'est qu'étant femme de qualité, et vous ne l'étant pas, je ne pourrais pas honnêtement être votre tante, sans déroger en quelque façon.

Digitized by Google

LUCILE.

Oh! que cela ne vous embarrasse pas, ma tante; je deviendrai bientôt aussi femme de qualité.

MADAME PATIN.

Que dites-vous?

LUCILE.

Il ne tiendra qu'à moi d'être pour le moins aussi grande dame que vous.

MADAME PATIN.

Plaît-il?

LUCILE.

Je connais un seigneur tout des plus jolis, que j'ai vu plusieurs fois aux Tuileries, qui m'épousera dès que je voudrai : ne vous mettez pas en peine.

MADAME PATIN.

Ah! ah! Et comment s'appelle-t-il, ce seigneur?

LUCILE.

On l'appelle monsieur le marquis des Guérets. Il est fort riche, et fort de qualité; car il me l'a dit.

MADAME PATIN.

Vraiment, je suis bien aise, ma nièce, que malgré la mauvaise éducation que votre père vous a donnée, vous preniez des sentiments dignes de l'honneur que je vous fais, de vouloir être votre parente. Voilà de quoi vous avez profité à me voir, et vous m'avez cette obligation.

LUCILE.

Il faut que je vous en aie encore une autre, ma tante.

MADAME PATIN.

Que faut-il faire?

LUCILE.

Vous marier au plus tôt, s'il vous plaît, avec ce monsieur que vous aimez, afin que cela m'autorise à épouser celui que j'aime aussi, et que quand mon père voudra me quereller, je puisse lui répondre : *Je n'ai pas fait pis que ma tante.*

LISETTE.

Vous avez raison. C'est une terrible chose que l'exemple.

LUCILE.

Mais il faudrait que ma tante se dépêchât, car monsieur le marquis des Guérets, qui m'aime, a furieusement d'impatience.

MADAME PATIN.

Oh! bien, ma nièce, puisque vous êtes dans de si bonnes dispositions, je veux bien vous faire une confidence que je n'ai encore faite à personne qu'à vous. Je me marie demain, à cinq heures du matin.

LUCILE.

A cinq heures du matin!

MADAME PATIN.

Oui, ma nièce, à cinq heures. Si l'exemple vous encourage, c'est à vous de voir à quoi vous vous déterminez.

LUCILE.

Je vais écrire à mon amant, et lui mander qu'il prenne toutes ses précautions, afin que nous nous dépêchions aussi. Adieu, ma tante.

MADAME PATIN.

Adieu, ma nièce.

SCÈNE V

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Ah! Lisette, voilà bien de quoi me venger de monsieur Serrefort! Sa fille est entêtée d'un homme de cour, un homme de cour la veut épouser, et elle meurt d'être épousée. Si le père et la mère en pouvaient mourir de chagrin, nous serions débarrassés de deux ennuyeux personnages.

LISETTE.

Mais, madame, est-ce que vous donnerez les mains aux desseins de votre nièce?

MADAME PATIN.

Assurément, et je n'ai garde de manquer une si belle occasion de désespérer monsieur Serrefort.

LISETTE.

Cela est bien charitable, vraiment. Mais voici monsieur le chevalier.

SCÈNE VI

LE CHEVALIER, MADAME PATIN, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Eh bien, madame, n'ai-je point fait diligence?

MADAME PATIN.

Quelque peu que vous ayez tardé, chevalier, je trouve les moments bien longs quand je ne vous vois point, et mon impatience...

LE CHEVALIER.

Jugez de la mienne par la vôtre, madame; faites-moi, je vous prie, la justice de croire que je ne vis qu'autant que je suis auprès de vous.

MADAME PATIN.

Cela est tout à fait obligeant.

LISETTE, *bas.*

Je crains la conversation qu'ils vont avoir ensemble, et je voudrais bien que quelqu'un vînt les interrompre.

MADAME PATIN.

Lisette, dites là-bas que je n'y veux être pour personne, et mettez-nous, je vous prie, cette après-dînée, à couvert des importuns.

LISETTE.

Oui, madame. (*bas, en s'en allant.*) S'il n'en vient point, j'en irai chercher moi-même.

SCÈNE VII

MADAME PATIN, LE CHEVALIER.

MADAME PATIN.

Eh bien! chevalier, êtes-vous bien content de votre équipage?

LE CHEVALIER.

Il marchera ce soir; et s'il est de votre goût, madame, il ne lui manquera aucune chose pour être parfaitement au mien.

MADAME PATIN.

Puisque cela est, je l'admire par avance, et je le trouve des mieux entendus. Vous y avez fait mettre vos armes?

LE CHEVALIER.

Non, madame.

MADAME PATIN.

Des chiffres? Je l'ai deviné dès tantôt.

LE CHEVALIER.

En vérité, madame, je ne sais ce que le peintre s'est avisé d'y mettre.

MADAME PATIN.

Allez, allez, je vous le pardonne.

LE CHEVALIER.

Quoi, madame?

MADAME PATIN.

Le chiffre doit être fort beau; l'N et l'U, font un assemblage fort agréable.

LE CHEVALIER.

Comment donc, madame?

MADAME PATIN.

Comme je m'appelle Nanette, l'N y domine apparemment?

LE CHEVALIER.

Madame.

MADAME PATIN.

Vous faites le discret, chevalier; mais vous êtes un badin, et dans les termes où nous en sommes, toutes ces façons-là ne sont pas permises.

LE CHEVALIER, *bas.*

J'enrage; le chiffre du carrosse est apparemment celui de la baronne.

MADAME PATIN.

Avez-vous passé chez le notaire?

LE CHEVALIER.

Oui, madame. Je ne l'ai point trouvé, et je lui ai laissé un billet.

SCÈNE VIII

LA BARONNE, LE CHEVALIER, MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE, *repoussant la baronne.*

Mais, madame...

LA BARONNE.

Vous êtes une sotte, ma mie, votre maîtresse y est toujours pour moi.

LE CHEVALIER.

Vous êtes mal obéie, madame, et voici quelqu'un qui vous demande.

MADAME PATIN.

Ah! juste ciel! c'est une importune plaideuse, dont nous ne serons débarrassés d'aujourd'hui.

LE CHEVALIER, *bas.*

Comment, morbleu! c'est ma baronne! Voici bien un autre embarras. Par où diantre me tirer d'intrigue?

LISETTE.

Il nous a été impossible de faire tête à madame, et le portier ni moi n'avons pu lui persuader que vous n'y étiez pas.

MADAME PATIN.

Et pourquoi lui dire que je n'y suis pas? est-ce pour des personnes comme elle qu'on n'y veut pas être? Je vous demande pardon, madame.

LA BARONNE.

Je vous le disais bien, ma mie, vous êtes une bête comme vous voyez. Ah! ah! monsieur le chevalier, que faites-vous ici?

LE CHEVALIER.

Mais vous, madame, par quelle aventure...?

MADAME PATIN, *à Lisette.*

Le chevalier connaît la baronne!

LA BARONNE.

Je venais ici, madame, pour solliciter encore vos recommandations pour mon procès; mais je ne m'attendais pas d'y trouver monsieur le chevalier. Qu'y vient-il faire, madame?

MADAME PATIN, *bas à Lisette.*

Elle y prend un grand intérêt. (*haut.*) Madame, je ne sais...

LE CHEVALIER, *à madame Patin.*

Ah! madame, regardez, je vous prie, les affaires de madame la baronne comme les miennes propres, vous ne me sauriez faire plus de plaisir. (*à la baronne*) Vous voyez comme je m'intéresse pour vous, madame.

MADAME PATIN, *bas.*

Voilà un embrouillamini où je ne comprends rien.

LA BARONNE, *bas.*

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

MADAME PATIN.

En vérité, madame, je ne comprends point d'où vient votre curiosité sur le chapitre de monsieur le chevalier, ni par quel motif...

LA BARONNE.

Comment, madame, par quel motifs...

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Eh! madame, de grâce. (*à madame Patin.*) Que tout ceci ne vous étonne point. Madame est une personne de qualité (c'est ma cousine germaine), qui m'estime cent fois plus que je ne mérite (je suis son héritier); elle a pour moi quelque bonté. (Ne parlez pas de notre marisge.) J'en ai toute la reconnaissance imaginable. (Elle y mettrait ob-

stacle.) Et comme elle a de certaines vues pour mon établissement et pour ma fortune, elle craint que je ne prenne des mesures contraires aux siennes.

LA BARONNE.

Oui, madame, voilà par quel motif...

MADAME PATIN.

Je vous demande pardon, madame.

LA BARONNE.

Vous vous moquez, madame. Mais dites-moi seulement, je vous prie, quel commerce monsieur le chevalier...

MADAME PATIN.

Commerce, madame! qu'est-ce que cela veut dire, commerce?

LE CHEVALIER.

Comment, madame la baronne, ignorez-vous que la maison de madame est le rendez-vous de tout ce qu'il y a d'illustre à Paris? (C'est une ridicule.) Que pour être en réputation dans le monde, il faut être connu d'elle? (Ne lui dites rien de notre dessein.) Que sa bienveillance pour moi est ce qui fait tout mon mérite? (C'est une babillarde qui le dirait.) Et qu'enfin je fais tout mon bonheur de lui plaire, et que c'est cela ce qui m'amène ici?

MADAME PATIN.

Oui, madame, voilà tout le commerce que nous avons ensemble.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, madame.

LE CHEVALIER.

Eh! de grâce, mesdames, n'entrez point dans des éclaircissements qui ne sont bons à rien. Soyez amies pour l'amour de moi, je vous en conjure; et que celle de vous deux qui m'estime le plus embrasse l'autre la première.

(*La baronne et madame Patin courent s'embrasser avec empressement.*)

LA BARONNE.

Madame, je suis votre servante.

MADAME PATIN.

C'est moi qui suis la vôtre, madame.

LE CHEVALIER.

Parlons, parlons de votre procès, madame, je vous prie.

MADAME PATIN.

Au moins, je n'ai pas attendu vos recommandations, monsieur le chevalier, pour parler de l'affaire de madame : mais on trouve sa cause fort mauvaise.

LA BARONNE.

Madame, on a menti; je la maintiens bonne. Demandez à monsieur le chevalier; il la sait sur le bout de son doigt. Contez, contez-la un peu à madame.

LE CHEVALIER.

Vous avez tant d'affaires, madame, que je ne sais pas de laquelle il est question. Je sais seulement qu'elles sont toutes aussi claires que le jour, et accompagnées de certaines circonstances dont je ne me souviens pas bien, mais qui sont les plus justes du monde, sans contredit.

LA BARONNE.

Je vous en fais juge vous-même, madame; écoutez seulement. C'est un procès intenté dès avant la bataille de Pavie. Mon bisaïeul y commandait un régiment; il fut tué à cette bataille. Ah! s'il était encore au monde, je serais bien sûre de gagner ma cause. N'est-il pas vrai, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Je crois que oui, madame.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, madame... (*elle voit rire Lisette.*) Qu'avez-vous à rire, ma mie? Vous avez là une chambrière bien impertinente, madame; elle ne fait pas la révérence quand je parle de mes aïeux.

LISETTE.

Je vous demande pardon, madame; mais je n'ai pas l'honneur de les connaître.

LA BARONNE.

N'était la considération de votre maîtresse...

MADAME PATIN.

Laissez-nous, Lisette. Revenons à votre procès, madame, et finissons, je vous prie.

LA BARONNE.

Je ne sais où j'en suis, madame. Remettez-moi un peu, monsieur le chevalier.

SCÈNE IX

MADAME PATIN, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Lisette, dis un peu à mon maître qu'il vienne me parler, j'ai quelque chose à lui dire.

LISETTE, *s'en allant.*

Va lui dire toi-même.

LA BARONNE.

Ah! m'y voilà; voici le fait : j'ai un moulin à vent, madame; il est à moi ce moulin à vent, on m'empêche de le faire tourner. Je demande la paisible possession de mon moulin; cela n'est-il pas juste?

MADAME PATIN.

Eh! ne l'avez-vous pas, madame?

LA BARONNE.

Eh! non, je ne l'ai pas. Il y a environ cent cinquante ans, oui, il y a environ cent cinquante ans que le grand-père de ma partie fit planter, proche de ma maison, un bois qui fait à présent tout l'ornement de la sienne.

LE CHEVALIER, *bas.*

(*haut.*)

Crispin me fait signe. Qu'est-ce que cela veut dire?

LA BARONNE.

Cela veut dire qu'il fit planter ce bois par malice,

pour me boucher la vue, et qu'il prévoyait bien qu'avec le temps ce bois deviendrait haute-futaie.

MADAME PATIN.

Vous croyez, madame, qu'il a fait planter ce bois par malice?

LA BARONNE.

Assurément, madame; et moi, pour lui faire pièce par représailles, j'ai fait relever un vieux moulin abandonné.

CRISPIN, *bas, au chevalier.*

J'ai à vous parler.

LA BARONNE.

Et comme ce moulin est plus ancien que le bois de ma partie, et que ce bois... écoutez bien ceci, s'il vous plaît, et que ce bois...

MADAME PATIN.

En vérité, madame, je ne comprends rien dans les affaires; mais je parlerai encore de la vôtre à monsieur Migaud, je vous assure.

LA BARONNE.

Oh! je vous prie, madame. J'ai là-bas mon carrosse, allons ensemble chez lui tout à l'heure, s'il vous plaît.

MADAME PATIN.

Je ne puis sortir d'aujourd'hui, madame.

LA BARONNE.

Mais mon procès se juge demain, madame.

LE CHEVALIER, *bas.*

Prenons cette occasion aux cheveux. (*haut.*) Eh! madame, je vous conjure de mener madame la baronne chez monsieur Migaud. (*bas.*) Si vous ne l'emmenez d'ici, nous ne nous en déferons d'aujourd'hui.

MADAME PATIN.

Vous m'attendrez donc ici, chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

MADAME PATIN.

Allons, madame, puisque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Allez, mesdames.

LA BARONNE.

Ne venez-vous pas avec nous, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Dispensez-m'en, je vous prie, madame, je ne sais point parler de procès.

LA BARONNE, *au chevalier.*

Que je vous retrouve donc chez moi.

LE CHEVALIER.

Je n'y manquerai pas.

MADAME PATIN.

Venez-vous, madame?

LA BARONNE.

Oui, madame, je vous suis.

SCÈNE X

LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

Que veut Crispin à son maître? Observons d'ici ce que ce peut être.

LE CHEVALIER.

Les voilà parties. Dieu merci! Ah! mon pauvre garçon, qu'il faut d'esprit pour se retirer d'une méchante affaire! Mais que me veux-tu? qu'as-tu à me dire? d'où vient ton empressement?

CRISPIN.

Je ne sais, monsieur.

LE CHEVALIER.

Comment! tu ne sais, maraud?

CRISPIN.

Monsieur, monsieur, ne vous fâchez pas. J'ai une lettre qui vous expliquera toutes choses. Le porteur m'a dit que ce n'était point de la bagatelle, et qu'il y allait de votre fortune.

LE CHEVALIER.

Voyons donc, donne-la-moi? Est-ce cela?

CRISPIN.

Non, monsieur.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce donc?

CRISPIN.

C'est la liste de vos maîtresses, que nous fîmes l'autre jour, Jeannetton et moi, à la porte des Tuileries.

LE CHEVALIER.

Le fat! Veux-tu déchirer ces sottises-là?

CRISPIN.

Dieu m'en garde, monsieur. Quand vous reprendrez du goût pour la bagatelle, vous serez bien aise peut-être de relire ce petit mémoire.

LE CHEVALIER.

Donne donc la lettre.

CRISPIN.

La voici.

LE CHEVALIER.

Voyons.

CRISPIN.

Non, non, ce sont les vers que vous fîtes faire l'autre jour pour la baronne, par ce misérable poëte à qui vous donnâtes ce vieux justaucorps, qui vous avait tant servi à la chasse.

LE CHEVALIER.

Je n'aurai donc la lettre d'aujourd'hui?

CRISPIN.

Pardonnez-moi, monsieur, la voici. Elle vous est adressée sous le nom de monsieur le marquis des Guérets. Comme vous m'avez fait confidence de ce nom, je n'ai pas manqué à la recevoir.

LE CHEVALIER.

C'est ma petite brune des Tuileries. Lisons.

LETTRE.

« Vous avez témoigné tant d'envie de me con-« naître, que je me suis résolue à satisfaire votre « curiosité. Je vous attends dans les Tuileries, où « j'ai mille choses à vous dire. Ne manquez pas de « vous y rendre. Adieu. »

CRISPIN.

Le porteur m'a menti, monsieur; ce billet-là sent la bagatelle.

LE CHEVALIER.

Pas tant bagatelle, Crispin. Je cours trouver la petite brune.

CRISPIN.

Et madame Patin, que vous avez promis d'attendre?

LE CHEVALIER.

Tu as raison, mais il n'importe. Je serai de retour avant elle. En tout cas, il faut lui écrire. N'as-tu pas là ces vers que j'envoyai à la baronne?

CRISPIN.

Oui, monsieur, les voilà.

LE CHEVALIER.

Donne, ils serviront pour madame Patin.

CRISPIN.

Mais, monsieur, vous les allez rendre bien circulaires. Vous les avez déjà fait servir à plus de huit personnes différentes.

LE CHEVALIER.

Bon! Qu'est-ce que cela fait? S'il fallait de nouveaux vers pour toutes celles à qui l'on écrit...

CRISPIN.

Diable, votre garde-robe serait bientôt dégarnie de justaucorps.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu?

CRISPIN.

Rien, écrivez seulement. Si le poëte a vendu ces vers autant de fois que vous les avez envoyés, il n'y a point de fille de bonne maison qui n'en doive avoir.

LE CHEVALIER.

Tiens, attends madame Patin, et tu lui donneras mes tablettes.

CRISPIN.

Mais, monsieur, vos tablettes sont-elles sages au moins?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu dire?

CRISPIN.

N'y a-t-il point dedans quelques chansons un peu libertines?

LE CHEVALIER.

Comment?

CRISPIN.

Quelques adresses scandaleuses?

LE CHEVALIER.

Que tu es extravagant! Je n'ai ces tablettes que d'hier; ce fut la baronne qui me les donna.

CRISPIN.

C'est que les tablettes de vos pareils sont ordinairement de mauvais livres, et il y aurait conscience... mais voici Lisette qui nous écoute, je crois.

LE CHEVALIER.

Je la croyais avec madame Patin. N'a-t-elle rien entendu?

CRISPIN.

Ma foi! je ne sais; mais puisque la voici, je vais lui laisser ces tablettes; elle les donnera à sa maîtresse.

LE CHEVALIER.

Non, demeure ici; je veux que tu les donnes toi-même.

CRISPIN.

Ma foi! monsieur, je serais bien aise d'aller voir un peu ce que c'est que votre petite brune. Je suis curieux, voyez-vous?

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, maroufle. Ma pauvre Lisette, je viens de me souvenir que j'ai une affaire de conséquence qui ne me permet pas d'attendre. Si ta maîtresse revient avant moi, donne-lui ces tablettes, je t'en prie.

LISETTE.

C'est assez, monsieur, je n'y manquerai pas.

CRISPIN.

Tu n'as que faire de les ouvrir : il n'y a encore rien de drôle; et mon maître ne les a que depuis peu.

LISETTE.

Eh! va, va, je n'ai point de curiosité; et j'en sais plus que toutes les tablettes du monde n'en pourraient apprendre.

SCÈNE XI

LISETTE.

Tout ceci ne réjouira pas madame Patin, et j'ai entendu de certaines choses... Mais, qu'est-ce que ce papier? Ah! ah! « Liste des maîtresses de « mon maître, avec leurs noms, demeures et qua-« lités... » Vraiment, voilà un surcroît de réjouissance pour madame; et rien ne pouvait venir plus à propos pour confirmer ce que j'ai à lui dire, et pour la détromper de son chevalier. Profitons de cette occasion, et donnons-lui ce petit régal aussitôt qu'elle sera revenue.

ACTE TROISIÈME

—

SCÈNE I

M. MIGAUD, LISETTE.

LISETTE.

Non, monsieur, madame Patin n'est pas seule entêtée d'un homme de cour; Lucile, sa nièce, et votre prétendue bru, suit l'exemple de sa tante. Elle donne dans les gens du bel air, et traite un mariage incognito, avec un galant du caractère du chevalier; elle en est éperdument amoureuse.

M. MIGAUD.

Ouais. Voilà une étrange famille; et il faut être bien ennemi de son repos, pour vouloir épouser et la tante et la nièce.

LISETTE.

Oui, mais quarante bonnes mille livres de rente sont quelque chose de bon, et cela fait passer sur bien des petites choses.

M. MIGAUD.

Tu as raison, et cet entêtement où est madame Patin pour ce chevalier m'embarrasse un peu, je te l'avoue, à cause des quarante mille livres de rente.

LISETTE.

Toute la question est de lui faire perdre cet entêtement; car après cela, vous ne vous ferez pas une affaire de la mettre à la raison.

M. MIGAUD.

D'accord; mais je crains que mon fils ne vienne pas si facilement à bout de Lucile.

LISETTE.

Oh! pour Lucile, dès que monsieur Serrefort saura la chose, il la mettra sur le bon pied, je vous en réponds. Il n'y a seulement qu'à rompre le cours d'une intrigue naissante; elle n'est encore guère avancée, Dieu merci; et pourvu qu'on fasse diligence, il n'y a rien, ce me semble, à risquer pour monsieur votre fils.

M. MIGAUD.

Oh! ma pauvre Lisette, ce sont les suites qui me paraissent à craindre. Une jeune femme dont on force les volontés tombe souvent dans de terribles irrégularités, surtout quand son mari a du faible pour elle, et qu'elle a du penchant pour un autre.

LISETTE.

Ce n'est pas à moi de disputer contre vous sur ces sortes de choses, et vous devez mieux savoir ce qui en est; mais en tout cas, vous êtes un bon père de famille, et vous aurez l'œil à tout. Ne songeons présentement qu'à guérir madame Patin de son entêtement, c'est le principal, comme je vous ai dit, et j'ai en main de quoi lui donner de furieux soupçons de son chevalier. Elle est prompte à prendre la chèvre, et elle y fera réflexion, je m'assure.

M. MIGAUD.

Et pour confirmer ces soupçons, je vais mêler adroitement le chevalier dans une affaire dont je viens donner avis à ta maîtresse. Il est bon de lui brouiller la cervelle de plusieurs manières, et de plusieurs choses.

LISETTE.

La voici, je l'entends. Retirez-vous un moment, je lui dirai que vous êtes là.

SCÈNE II

MADAME PATIN, M. MIGAUD, LISETTE.

MADAME PATIN.

Où est le chevalier, Lisette? Qu'a-t-il dit en mon absence? qu'a-t-il fait?

LISETTE

Il a fait haut le pied, madame, dès que vous avez eu le dos tourné.

MADAME PATIN.

Quoi! je ne sors que pour l'obliger, il me promet de m'attendre, et je ne le trouve pas?

LISETTE.

Bon! madame, est-ce que les gens comme monsieur le chevalier sont faits pour attendre; et peuvent-ils demeurer en place? Cela est bon pour des gens raisonnables, comme monsieur, par exemple, qui veut vous parler, et qui n'a point voulu sortir que vous ne fussiez rentrée.

MADAME PATIN, *bas*.

J'aimerais bien mieux que celui-là se fût impatienté que l'autre. (*haut.*) Je viens de chez vous, monsieur; et cela est fort mal de ne vous y être pas trouvé.

M. MIGAUD.

Je vous aurais attendue, madame, si j'avais pu prévoir l'honneur que vous m'avez fait; mais j'ai passé chez une marquise...

MADAME PATIN.

Chez une marquise! monsieur, chez une marquise! Quand on aura à faire à vous, il faudra vous aller chercher chez des marquises? Il me semble que des personnes comme vous, dévouées au public, ne doivent être que chez elles ou au palais, occupées uniquement à leurs affaires, ou à celles de leurs parties.

M. MIGAUD.

Nos affaires et celles de nos parties ne nous occupent pas toujours. Nous préférons souvent celles de nos amis, et je veux bien vous avouer que quelques avis qu'on m'a donnés sur quelque chose qui vous regarde m'ont fait remettre à deux ou trois jours le jugement de ce procès dont vous m'avez écrit.

MADAME PATIN.

C'est pour la même affaire que j'allais chez vous.

Mais quels avis, monsieur, vous a-t-on donnés, où vous preniez tant d'intérêt?

M. MIGAUD.

Puisque l'affaire vous touche, il n'est pas extraordinaire que je m'y trouve intéressé. Vous avez eu quelque démêlé de carrosse à carrosse, avec une marquise qu'on nomme Dorimène.

MADAME PATIN.

Ah! ah! qui vous a conté cette histoire? Vous connaissez cette marquise-là, monsieur?

M. MIGAUD.

Oui, madame.

MADAME PATIN.

Et c'est de chez elle que vous venez?

M. MIGAUD.

Oui, madame.

MADAME PATIN.

Eh bien! monsieur, vous n'avez qu'à y retourner, s'il vous plaît. C'est une bonne impertinente que votre marquise Dorimène; et je vous trouve bien plaisant d'aller chez elle, et de me le venir dire à mon nez, vous-même.

M. MIGAUD.

Je ne lui ai ai rendu visite que pour vous obliger, madame. Je la connais; elle est d'une humeur violente; elle se croit offensée, et elle est femme à vous barbouiller terriblement dans le monde.

MADAME PATIN.

Plaît-il, monsieur? Que voulez-vous dire? Eh! sont-ce des femmes comme moi qu'on barbouille?

M. MIGAUD.

Eh! madame, il n'est rien de plus facile aujourd'hui que de donner des ridicules, et même aux gens qui en ont le moins. Mais quand vous seriez au-dessus de tout cela, vous voulez bien que je vous dise qu'il y a de certaines choses que vous devez craindre plus encore que le ridicule.

MADAME PATIN.

Et qu'ai-je à craindre, s'il vous plaît?

M. MIGAUD.

Tout, madame. Vous avez l'âme parfaitement belle; vous êtes la personne du monde la plus magnifique, et cela vous fait des jaloux. Votre magnificence est soutenue d'un fort gros bien, que mille gens enragent de vous voir posséder si tranquillement. On pourrait troubler cette paisible jouissance par quelques recherches, et ces sortes de recherches sont ordinairement suivies d'une chute presque infaillible.

MADAME PATIN.

Oh! pour cela, monsieur, je ne crains point que votre marquise me fasse tomber aussi facilement qu'elle a fait reculer mon carrosse.

M. MIGAUD.

Je me suis déjà servi du petit pouvoir que j'ai auprès d'elle pour l'obliger à se taire.

MADAME PATIN.

Qu'elle parle, qu'elle parle; je ne serai pas muette.

M. MIGAUD.

Je le crois; mais elle est une de ces parleuses qui disent peu de paroles qui ne portent coup. Je l'ai trouvée dans le dessein de faire un étrange éclat. Son courroux a un peu perdu de sa violence à ma prière, mais je ne l'ai que suspendu; c'est à vous, madame, de l'étouffer tout à fait.

MADAME PATIN.

Mais encore! que faudrait-il que je fisse pour cela?

M. MIGAUD.

Il faudrait lui rendre visite, lui faire quelques civilités.

MADAME PATIN.

Moi! lui rendre visite? lui faire des civilités? moi! moi!

M. MIGAUD.

Faites-lui donc au moins parler par quelque personne qui puisse la persuader mieux que je n'ai fait. La chose est de conséquence, madame.

MADAME PATIN.

Mais je ne connais point les amis de cette femme-là, et je ne veux point me donner de peine pour les connaître.

M. MIGAUD.

Cela n'est point si difficile; et si l'on pouvait seulement trouver quelque habitude auprès d'un certain chevalier de Villefontaine...

MADAME PATIN.

Le chevalier de Villefontaine, dites-vous?

M. MIGAUD.

Oui, madame, c'est un homme qui la gouverne absolument.

MADAME PATIN.

Ce chevalier est amoureux de cette marquise?

M. MIGAUD.

Non pas, madame, c'est la marquise qui est amoureuse du chevalier; et le chevalier a la bonté de souffrir qu'elle l'aime, parce qu'il y trouve son compte.

MADAME PATIN.

Lisette, qu'est ceci?

M. MIGAUD.

Faites parler cet homme-là, madame; il n'est pas que quelque femme de vos amis ne soit des siennes; et il a la réputation de connaître bien des dames.

MADAME PATIN.

J'aurai soin de m'en informer.

M. MIGAUD.

Il y en a cinq ou six entre autres avec qui il a quelque espèce d'engagement, pour quelque façon de mariage, à ce que j'ai ouï dire.

MADAME PATIN.

Ma pauvre Lisette!

M. MIGAUD.

C'est un caractère d'homme fort particulier. Il a, comme je vous ai dit, ordinairement cinq ou six commerces avec autant de belles. Il leur promet tour à tour de les épouser, suivant qu'il a plus ou

moins affaire d'argent. L'une a soin de son équipage, l'autre lui fournit de quoi jouer, celle-ci arrête les parties de sou tailleur, celle-là paye ses meubles et son appartement; et toutes ses maîtresses sont comme autant de fermes qui lui font un gros revenu.

MADAME PATIN.

Voilà, comme vous dites, un étrange caractère; et je ne sais s'il n'y a point de risque à connaître un homme comme celui-là. Cela ne fait point d'honneur dans le monde.

M. MIGNUO.

C'est pourtant le seul qui peut apaiser la marquise, et vous épargner les démarches qui vous font tant de répugnance. Adieu, madame. Ne négligez point cette affaire, je vous en conjure; elle est plus importante que vous ne pouvez vous l'imaginer.

SCÈNE III

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Ce monsieur Migaud regarde toujours vos affaires comme les siennes. Le pauvre homme! il s'attend à devenir votre époux au premier jour.

MADAME PATIN.

Serait-il possible, Lisette, que le chevalier fût fourbe au point qu'il a voulu me le persuader?

LISETTE.

Bon, madame, fourbe; cela ne s'appelle point fourberie: en termes de cour, à ce que j'ai ouï dire, c'est gentillesse, tout au plus.

MADAME PATIN.

Monsieur Migaud ne sait point que je le connais.

LISETTE.

Il n'y a pas d'apparence.

MADAME PATIN.

Et ce qu'il m'en a dit est assurément sans dessein.

LISETTE.

Vraiment, s'il vous avait cruc de ses amics, il n'en aurait pas parlé si librement.

MADAME PATIN.

Ah! Lisette! le chevalier me trompe, assurément; et je suis peut-être une de ces cinq ou six à qui il promet tour à tour.

LISETTE.

Voilà des tablettes qu'il m'a chargé de vous donner; et je n'ai point voulu vous les rendre en présence de monsieur Migaud.

MADAME PATIN.

Tu as bien fait. Que veut-il que je fasse de ces tablettes?

LISETTE.

Il a écrit quelque chose dessus, et ce sont peut-être les raisons qui l'ont empêché de vous attendre.

MADAME PATIN.

Voyons. Ah! ah! vraiment le chevalier n'est point si coupable. Il n'est sorti apparemment que pour avoir un prétexte de me faire cette galanterie.

LISETTE.

Comment donc, madame?

MADAME PATIN.

Ce sont des vers les plus tendres du monde; et si son cœur les a dictés, j'ai bien lieu d'en être contente. Monsieur Migaud est un médisant, le chevalier est un honnête homme.

LISETTE.

Oui, madame, assurément; et pour moi, je jurerais quasi qu'il vous aime.

MADAME PATIN.

Il m'en a fait lui-même un million de serments.

LISETTE.

Ne vous dis-je pas?...

MADAME PATIN.

Quel papier as-tu là?

LISETTE.

C'est un papier que j'ai trouvé ici. Il faut que ce soit ce fou de Crispin qui l'ait laissé tomber de sa poche. Il y a quelque chose de tout à fait drôle, madame, et je l'ai gardé pour vous en donner le divertissement.

MADAME PATIN.

Voyons ce que c'est. « Liste des maîtresses de mon maître, avec leurs noms, demeures et qualités. » Et vous croyez, Lisette, que cela doit me divertir?

LISETTE.

Oui, madame. Lisez, lisez seulement le reste; cela vous donnera du plaisir, je vous en réponds.

MADAME PATIN.

Ce commencement ne m'en fait point du tout. « Doriméne la médisante, rue des Mauvaises Paroles. » Doriméne! Doriméne! Ah! voilà ma marquise justement; monsieur Migaud avait raison; le chevalier est un scélérat. Un siége, je n'en puis plus.

LISETTE.

Madame, madame. Oh! par ma foi, je ne croyais pas que vous vous fâcheriez de ces petites bagatelles. N'achevez pas, madame, puisque vous êtes si sensible.

MADAME PATIN.

Non, non, je veux connaître toutes ses intrigues, pour le haïr mortellement.

LISETTE.

Si vous êtes dans ce dessein-là, vous n'avez qu'à continuer.

MADAME PATIN.

« La sotte Comtesse, rue Bétisy, à l'hôtel de Picardie. » Le traître!

« La magnifique Marchande, rue des cinq Diamants, à la Folie des Bourgeoises. » Que je me veux de mal de l'avoir aimé!

« Lucinde la coquette, en cour, au grand Com-« mun. » Que je le hais!

« Silvanire la précieuse, rue Montorgueil. » Je le déteste.

« Mademoiselle du Hasard, rue des bons Enfants, « au Repentir. » C'est un monstre.

« La grosse marquise au teint luisant, rue du « Plâtre, proche les Enfants rouges. » C'en est fait, je ne le veux plus voir.

LISETTE.

Mais, madame...

MADAME PATIN.

Non, je ne le veux plus voir, résolument.

LISETTE.

Je crois que je l'entends.

MADAME PATIN.

Où vas-tu?

LISETTE.

Je cours au-devant de lui pour lui donner son congé de votre part.

MADAME PATIN.

Non, non, Lisette, laisse-le venir. Je veux le confondre, et voir avec quelle effronterie il soutiendra toute cette affaire.

LISETTE.

Le voici.

SCÈNE IV

LE CHEVALIER, MADAME PATIN, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN, *au chevalier.*

La baronne vous attend, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Nous avons du temps pour tout. Ah! vous voilà, madame. Que j'avais d'impatience de vous revoir!

MADAME PATIN.

De quel quartier venez-vous monsieur? De la rue Montorgueil? Des Enfants rouges? Est-ce la magnifique Marchande que vous venez de quitter?

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire, madame?

MADAME PATIN.

Ce que je veux dire, perfide!

CRISPIN.

Haie, haie!

LE CHEVALIER.

Je ne vous comprends point du tout, je vous assure.

MADAME PATIN.

Crispin m'entendra mieux. Approchez, monsieur Crispin, approchez.

CRISPIN.

Madame?

MADAME PATIN.

Approchez, vous dis-je. Connaissez-vous cette écriture?

CRISPIN.

Madame... Je vais faire une petite commission que mon maître m'a donnée, je reviens tout à l'heure.

MADAME PATIN.

Non, non, il faut m'expliquer tout ceci auparavant.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous vous-même, madame. Qu'est-ce que ce papier, je vous prie?

MADAME PATIN.

Il peut vous en dire des nouvelles mieux que moi.

CRISPIN.

Monsieur.

LE CHEVALIER.

Veux-tu parler, marand!

CRISPIN.

Monsieur, c'est la liste de vos maîtresses, que madame a achetée au palais.

LE CHEVALIER.

La liste de mes maîtresses!

MADAME PATIN.

Ah! scélérat!

LE CHEVALIER.

Qui t'a fait écrire ces sottises-là, maroufle?

CRISPIN.

Ne vous ai-je pas dit, monsieur, que c'était l'autre jour, en badinant avec Jeanneton.

MADAME PATIN.

Quelle est-elle, Jeanneton?

LISETTE.

C'est une des maîtresses de monsieur Crispin, apparemment.

CRISPIN.

Non, le diable m'emporte. C'est cette marchande de bouquets, qui est à la porte des Tuileries.

MADAME PATIN.

Qui? cette malheureuse?

CRISPIN.

Comment, madame! c'est une des plus jolies créatures que nous ayons. Il faut savoir aussi comme elle est employée, et combien de femmes des plus huppées sont ravies d'avoir cette Jeanneton-là dans leurs intérêts. Oh! diable! c'est une illustre, vous dis-je, et qui ménage elle seule plus d'intrigues que la Guerbois ne vend de lapins en toute une année [1].

MADAME PATIN.

Quel galimatias me fais-tu là, de la Guerbois et de Jeanneton?

CRISPIN.

C'est pour vous dire, madame, que cette Jeanneton est une des amies de mon maître, et que, comme je la trouve drôle, je suis de ses amis; et que l'autre jour, comme je vous ai dit, nous nous mîmes à griffonner ensemble cette liste, et nous

1. Pâtissière alors en vogue et qui était traiteur en même temps. Elle était surtout célèbre par ses pâtés de lapin.

forgeâmes des noms, des qualités et des demeures, qui ne sont que dans l'imagination de Jeanneton et dans la mienne.

MADAME PATIN.

Fort bien, voilà ton maître pleinement justifié. C'est un nom en l'air que celui de Dorimène, je ne la connais pas, et tout cela n'est qu'un jeu d'esprit de monsieur Crispin? N'est-il pas vrai, chevalier?

LE CHEVALIER.

Non, madame, je connais Dorimène, et peut-être toutes celles qui sont sur ce papier. Il y en a même, je crois, beaucoup d'oubliées; mais ce ne sont point mes maîtresses; et puisque monsieur Crispin s'est diverti à mes dépens, et que cette liste vous irrite si fort contre moi, je prétends que ce soit lui qui me justifie...

CRISPIN.

Moi, monsieur?

LE CHEVALIER.

Oui, coquin. Donnez-vous la peine de lire, madame; et vous, monsieur le maroufle, à chaque article, expliquez à madame les raisons qui me faisaient voir toutes ces femmes-là.

CRISPIN.

Voilà une bonne diable de commission. Monsieur, vous expliqueriez mieux que moi...

LE CHEVALIER.

Non, non, votre imagination a fait la sottise, il faut que ce soit votre bouche qui la répare. Parlez, faquin, ou je vous donnerai cent coups de bâton.

CRISPIN.

Mais, que diable voulez-vous que je dise, monsieur?

LE CHEVALIER.

Lisez, lisez seulement, madame.

MADAME PATIN.

Ma pauvre Lisette, il le prend sur un ton qui me fait croire qu'il n'est point coupable.

LISETTE.

Et c'est ce ton-là qui me le ferait croire plus scélérat.

LE CHEVALIER.

Eh bien, madame! que ne l'interrogez-vous? Qui vous retient?

MADAME PATIN.

La crainte de vous trouver doublement perfide.

LE CHEVALIER.

Ah! je m'expose à tout, madame, et je n'ai rien à craindre.

MADAME PATIN.

Ah! chevalier, que n'êtes-vous innocent! mais je tâche en vain de vous trouver tel. Qu'allez-vous faire, dites-moi, chez cette comtesse qui demeure à l'hôtel de Picardie? Quel charme, quel mérite vous attire chez elle?

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

Eclaircis madame.

CRISPIN.

Vous voyez que ce n'est pas moi qu'elle interroge.

LE CHEVALIER.

Répondras-tu?

CRISPIN.

Que dirais-je?

LE CHEVALIER.

Si tu ne parles...

CRISPIN, *à madame Patin.*

Cette comtesse-là est une folle, et c'est par une espèce de sympathie que mon maître... Que diable, vous me ferez dire quelque sottise, et puis vous vous fâcherez contre moi.

MADAME PATIN.

La sympathie est admirable. Et cette mademoiselle du Hasard, est-ce par sympathie qu'il lui rend visite, ou pour se faire honneur dans le monde?

CRISPIN.

Eh! fi, madame; il ne la va jamais voir qu'en sortant de chez Rousseau. Quand il est un peu en train sur les trois ou quatre heures du matin, il va faire du bruit chez elle pour se divertir.

LE CHEVALIER.

Es-tu fou?

CRISPIN.

Non, monsieur; vous me dites de parler, et je parle, comme vous voyez.

MADAME PATIN.

L'heure est fort bonne et fort commode. Et la marquise au teint luisant, quel engagement a-t-il avec elle?

CRISPIN.

Ah! madame, il ne voit cette marquise que par admiration.

MADAME PATIN.

Comment, par admiration?

CRISPIN.

Oui, madame. Il y a quarante ans qu'elle en avait trente, et elle n'en a présentement que trente-deux tout au plus. C'est une merveille au moins d'avoir trouvé le secret de vieillir si doucement.

MADAME PATIN.

Ah! chevalier! votre laquais est bien instruit.

CRISPIN.

Madame, je vous dis les choses en conscience.

MADAME PATIN.

Il n'importe, je veux bien vous croire innocent, puisque vous tâchez de le paraître; et je vous aurais, je crois, pardonné, si je vous avais trouvé coupable.

LE CHEVALIER.

Non, non, madame, non, je ne prétends point abuser de votre indulgence. Punissez-moi, si je suis criminel. Voyez, examinez toute ma conduite. Les apparences sont terriblement contre moi, je vous l'avoue. Depuis deux mois entiers, je me re-

fuse à toutes les parties de plaisir qu'on me propose; je n'en trouve qu'à vous voir, qu'à vous aimer, qu'à vous le dire; je vous le jure à tous moments; je surmonte, pour vous le persuader, l'aversion naturelle que les jeunes gens du siècle ont pour le mariage; je renonce à toutes les compagnies; je romps vingt commerces des plus agréables; je désespère peut-être les plus aimables personnes de France. Tout cela, madame, est bien scélérat; je suis un perfide, il est vrai; mais, en vérité, madame, ce n'était point à vous à vous en plaindre.

MADAME PATIN.

Ah! chevalier! que vous êtes méchant! Je sens bien que vous me trompez, et je ne puis m'empêcher d'être trompée.

LISETTE.

Voilà le plus impudent petit scélérat que j'aie jamais vu.

SCÈNE V

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE, LABRIE.

LABRIE.

Monsieur Guillemin, madame, un notaire, demande à vous parler.

LE CHEVALIER.

Ah! il faut le renvoyer, madame, s'il vous plaît; je lui avais dit de venir, comme nous en étions demeurés d'accord; mais nous n'avons pas maintenant l'esprit assez libre, l'un et l'autre, pour songer à des affaires si sérieuses. Dites-lui que je le verrai demain matin.

MADAME PATIN.

Non, qu'il entre au contraire. Je serai bien aise, chevalier, de vous confondre à force de tendresse. Je veux vous croire aveuglément, je m'abandonne à votre bonne foi. Si vous êtes assez perfide pour en abuser, vous en serez d'autant plus coupable.

SCÈNE VI

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, M. GUILLEMIN, LISETTE, CRISPIN.

MADAME PATIN.

Approchez, monsieur, approchez.

LE CHEVALIER.

Non, monsieur Guillemin, retournez chez vous, je vous prie. Je vous avais averti ce matin pour un contrat de mariage; mais je ne prévois pas que la chose se fasse. Madame a changé de pensée, je suis devenu en un moment le plus scélérat de tous les hommes; et parce que j'ai la réputation d'être trop aimé, je lui parais indigne de l'être.

M. GUILLEMIN.

Comment donc, madame! vous avez des sentiments bien étranges.

MADAME PATIN.

Passez, passez dans mon cabinet, monsieur Guillemin; monsieur deviendra raisonnable. Venez, monsieur l'emporté, venez voir comme on vous croit indigne de la tendresse qu'on a pour vous.

LE CHEVALIER.

Non, madame, je ne veux point entrer dans toutes ces petites discussions.

MADAME PATIN.

Mais il faut bien que nous convenions ensemble.

LE CHEVALIER.

Et c'est justement ce que j'appréhende, et ce que je veux éviter. Je ne trouve rien de plus fatigant pour moi que des conventions, des articles... Que voudriez-vous que j'allasse faire avec monsieur dans votre cabinet? Quoi! vous dire qu'un jeune homme de qualité n'épouse guère une veuve de financier sans quelque avantage considérable; que tout l'amour que j'ai pour vous ne me mettrait point à couvert des reproches qu'on me pourrait faire dans le monde; et qu'enfin, pour me justifier aux yeux de tous mes amis, il faudrait que vous parussiez m'avoir acheté de tout votre bien? Non, madame, je ne saurais dire ces choses-là, cela n'est point de mon caractère, et j'aimerais mieux être mort, que d'en avoir jamais parlé.

M. GUILLEMIN.

Oh! madame, monsieur le chevalier sait trop bien son vivre. Mais aussi, monsieur, madame n'ignore pas comme on fait les choses; elle vous aime, et ce sera l'Amour qui dressera lui-même les articles.

MADAME PATIN.

Ah! monsieur Guillemin, que je vous suis obligée de lui parler comme vous faites! Oui, monsieur le chevalier, si une donation de tout mon bien peut servir à vous témoigner ma tendresse, je suis au désespoir de n'en avoir pas mille fois davantage pour vous prouver mille fois plus d'amour.

M. GUILLEMIN.

Voilà ce qui s'appelle aimer, monsieur.

LE CHEVALIER.

Eh bien, monsieur Guillemin, puisque madame le veut, passez dans son cabinet avec elle, dressez le contrat comme il lui plaira; elle me paraît si raisonnable, que je signerai tout aveuglément.

M. GUILLEMIN.

Peut-on voir un gentilhomme plus désintéressé?

MADAME PATIN.

Eh! venez, monsieur le chevalier, venez vous-même, je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Dispensez-m'en, madame, je vous prie; je ne veux point que ma présence vous engage à plus que vous ne voudrez.

M. GUILLEMIN.

Eh! madame, donnez-lui cette satisfaction.

Digitized by Google

SCÈNE VII

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, M. GUILLEMIN, LABRIE, CRISPIN, LISETTE.

LABRIE.

Madame, voilà mademoiselle votre nièce qui vous demande.

MADAME PATIN.

Eh bien! allez donc, chevalier : aussi bien il ne faut pas qu'elle vous voie. Mais revenez au plus vite, au moins; j'en serai bientôt débarrassée.

LE CHEVALIER.

Je ne vous quitte que pour un moment.

MADAME PATIN.

Vous rencontreriez ma nièce par là, sortez par le petit escalier.

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

Courons vite chez la baronne.

MADAME PATIN.

Faites entrer ma nièce.

LABRIE.

La voilà, madame.

SCÈNE VIII

MADAME PATIN, LUCILE, M. GUILLEMIN, LISETTE.

LUCILE.

Ma tante, je viens vous dire... Qui est ce monsieur-là?

MADAME PATIN.

C'est un honnête notaire, qui vient pour faire mon contrat de mariage.

LUCILE.

Ah! ma tante, qu'il en fasse un aussi pour moi; j'ai vu le monsieur dont je vous ai parlé, et vous ne sauriez croire avec quelle joie il a reçu la proposition que je lui ai faite. Il était ravi, rien ne lui a paru difficile; ses souhaits vont au delà des miens; il a encore plus d'impatience que moi, et je venais vous en avertir.

MADAME PATIN.

Eh bien, ma nièce, je vais achever mon affaire avec monsieur, et nous songerons ensuite à la vôtre.

LISETTE, *bas.*

Et moi, j'aurai soin de les empêcher toutes deux de réussir. Il est temps que la chose éclate, et il n'y a plus de moments à perdre.

SCÈNE IX

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Ma pauvre Lisette, tu vois la fille du monde la plus contente; la joie où je suis ne peut s'égaler.

LISETTE.

Vous n'avez pas la mine de la garder longtemps, et si votre père vient à savoir...

LUCILE.

Mon père m'a toujours recommandé de plaire à ma tante, et il n'aura rien à me dire quand il me verra faire ce qu'elle fait. Il n'y a pas de meilleur moyen d'obéir à l'un, et de gagner les bonnes grâces de l'autre.

LISETTE.

Eh, oui! oui, voilà un fort joli raisonnement. Mais quand on vous a tant prêché de plaire à votre tante, c'était afin qu'elle épousât M. Migaud, et qu'elle vous fît son héritière; mais en se mariant à un homme de cour, elle vous frustre de tout son bien.

LUCILE.

Oui, et moi, en me mariant aussi à un homme de cour, qui est un fort gros seigneur, je n'ai que faire du bien de ma tante.

LISETTE.

Et croyez-vous qu'un homme de cour puisse être riche au temps où nous sommes? Les courtisans malaisés ne s'enrichissent point; et ceux qui sont le plus à leur aise ne sont pas difficiles à ruiner.

LUCILE.

Va, va, Lisette, le bien n'est pas ce qui me touche le plus; et pourvu qu'on m'aime c'est assez.

LISETTE.

Eh! qui vous répondra qu'on vous aime? Ces jeunes seigneurs d'aujourd'hui sont de grands fripons en matière d'amour.

LUCILE.

Ah! celui-ci n'est pas comme les autres. Il jure si amoureusement, et il a tant d'esprit, qu'il est impossible qu'il ne soit pas un fort honnête homme. Il fait des vers, au moins.

LISETTE.

Ah! puisqu'il fait des vers, il n'y a rien à dire.

LUCILE.

J'ai ici un impromptu qu'il a fait pour moi. Ecoute, Lisette, et juge par là de sa tendresse et de sa sincérité.

LISETTE.

Voyons.

SCÈNE X

LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LA BARONNE.

Le chevalier n'est point venu chez moi; je ne suis guère contente de l'avoir trouvé tantôt ici.

LISETTE, *à Lucile.*

Vous avez toute la mine d'avoir perdu votre impromptu.

LUCILE.

Non, le voilà : tiens, lis-le toi-même.

LA BARONNE.

Ah! ah! voici la chambrière avec une petite fille que je ne connais point. Que font-elles là? Écoutons.

LISETTE *lit.*

Le charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux dont je suis enflammé;
Mais je sens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en suis aimé.

LA BARONNE.

Qu'entends-je, voilà, je crois, les vers que le chevalier a faits pour moi.

LUCILE.

Eh bien! qu'en dis-tu?

LA BARONNE, *arrachant les vers des mains de Lisette.*

Vous êtes bien curieuse, ma mie, et je vous trouve bien impertinente de lire ainsi des papiers qu'on a perdus chez vous. Rendez-moi mes vers, je vous prie, et...

LUCILE.

Comment donc, madame, qu'est-ce que cela signifie? Qui est cette folle, Lisette?

LA BARONNE.

Quelle petite insolente est-ce là?

LISETTE.

Par ma foi, cela est tout à fait drôle.

LUCILE.

Rendez-moi ce papier, madame.

LA BARONNE.

Comment donc, que je vous rende ce papier? Vous êtes une plaisante petite créature, de vouloir avoir malgré moi des vers qui m'appartiennent.

LUCILE.

Des vers qui vous appartiennent! Je vous trouve admirable, madame, et vous êtes bien en âge qu'on fasse des vers pour vous. C'est pour moi qu'ils ont été faits, et vous ferez fort bien de me les rendre.

LA BARONNE.

Qui est cette petite ridicule, ma mie?

LISETTE.

Ah! ah! madame, servez-vous de termes moins offensants; c'est la nièce de madame.

LA BARONNE.

Quand ce serait madame elle-même, je la trouverais fort impertinente de dérober des vers qui n'ont jamais été faits que pour moi.

LISETTE.

Oh! pour cela, entre vous le débat, s'il vous plaît.

LUCILE.

Cela est bien impudent à une femme de votre âge.

LISETTE.

Mademoiselle!

LA BARONNE.

Cela est bien insolent à une petite fille comme vous.

LISETTE.

Ah, madame!

LUCILE.

Donnez-moi mes vers, encore une fois.

LA BARONNE.

Taisez-vous, petite sotte, et ne m'échauffez pas les oreilles.

SCÈNE XI

MADAME PATIN, LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! par ma foi, ceci passe raillerie, et vous faites bien de venir mettre le holà entre deux dames qui s'allaient couper la gorge.

MADAME PATIN.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous, madame? Que vous a-t-on fait, ma nièce?

LUCILE.

Faites-moi rendre mes vers, ma tante, ou madame s'en repentira.

LA BARONNE.

Châtiez l'insolence de votre nièce, ou je la châtierai moi-même.

MADAME PATIN.

Doucement, doucement, madame, s'il vous plaît. Mais quel est votre différend?

LUCILE.

Comment! ma tante, je montre à Lisette des vers qui ont été faits pour moi par la personne que vous savez, et cette madame vient les arracher, en disant qu'ils sont faits pour elle.

MADAME PATIN.

Eh bien! pourquoi s'emporter de cette sorte? La modération ne doit-elle pas être le partage d'une jeune fille? Et quoique vous soyez persuadée que la raison est pour vous, faut-il pour cela faire la harengère comme vous faites?

LA BARONNE.

Qu'est-ce à dire? la raison est pour elle? Je soutiens, moi, que ces vers sont à moi, et qu'elle a menti quand elle s'en veut faire honneur.

MADAME PATIN.

Et quand cela serait, madame, est-il bienséant à votre âge d'en venir à ces extrémités? et ne devriez-vous pas rougir de clabauder de la sorte pour de méchants vers?

LUCILE.

De méchants vers, ma tante! Ils sont les plus jolis du monde. Lisez-les seulement, et vous verrez bien qu'ils sont faits tout exprès pour moi.

MADAME PATIN.

Voyons donc, madame, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Non, madame, je ne les rendrai point. Je vais

vous les dire par cœur, et vous connaîtrez bien par là que votre nièce ne sait ce qu'elle dit.

Le charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux dont je suis enflammé;
Mais je sens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en suis aimé.

LUCILE.

Eh bien, ma tante? « Le charmant objet... »

MADAME PATIN.

Eh bien, ma nièce! vous avez le front de soutenir que ces vers-là sont faits pour vous?

LUCILE.

Oui, ma tante.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, madame, que je ne vous fais point d'imposture, et que votre nièce n'a pas raison.

MADAME PATIN.

Vous êtes toutes deux bien étranges, et nous sommes toutes trois bien dupes. Tenez, madame.

LA BARONNE.

Ah! ce sont les tablettes que je donnai hier au chevalier.

MADAME PATIN.

C'est aussi lui qui me les a laissées.

LISETTE.

Voilà un fort bon incident.

LUCILE.

Oh bien! je ne connais point votre chevalier; mais j'ai vu faire les vers moi-même, et je vous ferai bien voir que je dis vrai. Adieu.

LA BARONNE.

Je vais chercher le chevalier, madame, et je le dévisagerai, si je le trouve.

SCÈNE XII

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Ah, Lisette! que je suis malheureuse! Le chevalier est un perfide, qui trompait la baronne et moi; et c'est assurément lui-même qui cherche à tromper cette petite fille.

LISETTE.

Il en tromperait mille autres sans scrupule, madame. C'est le plus bel endroit de sa vie que de tromper.

MADAME PATIN.

Je suis bien heureuse de n'avoir pas encore signé le contrat. Allons renvoyer le notaire. Courons chez monsieur Serrefort, pour conclure notre mariage avec monsieur Migaud, afin que je n'entende plus jamais parler de ce petit scélérat de chevalier; et s'il vient ici, dites au portier qu'on ne le laisse point entrer.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

Ma foi, monsieur! je n'y comprends rien; et il y a là-dessous quelque chose que nous n'entendons ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Tout cela ne me surprend point, Crispin.

CRISPIN.

Parbleu! cela est violent, au moins; et je ne sais comment l'entend madame Patin; mais peu s'en est fallu que son portier ne nous ait fermé la porte au nez.

LE CHEVALIER.

Le portier est un maraud qui ne sait ce qu'il fait.

CRISPIN.

Oh, monsieur! ce portier-là n'est point Suisse, et il nous a parlé comme un homme. Avouez-moi franchement la chose. Vous avez fait quelque bagatelle, et madame Patin a appris de vos nouvelles, je gage.

LE CHEVALIER.

Ma foi; mon pauvre ami, tu l'as deviné.

CRISPIN.

Il ne faut pas être grand sorcier pour deviner cela; et dès qu'il vous arrive quelque petit chagrin, on peut dire à coup sûr que c'est la suite de quelque sottise.

LE CHEVALIER.

Maraud!

CRISPIN.

Là, là, monsieur, ne vous fâchez point, et dites-moi un peu de quelle espèce est celle-ci.

LE CHEVALIER.

Ces vers de la baronne, donnés à madame Patin, sont la cause de tout le désordre.

CRISPIN.

Eh bien! morbleu : ne vous l'avais-je pas bien dit? La baronne et elle se sont expliquées.

LE CHEVALIER.

Il s'en est encore trouvé une troisième, qu'elle ne m'a nommée qu'en la traitant de petite étourdie; il faut que ce soit ma petite brune.

CRISPIN.

Comment diable! est-ce qu'elle avait aussi les mêmes vers?

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment, et il y a plus de quinze jours que je n'en ai point employé d'autres.

CRISPIN.

Mais, monsieur (car il n'y a personne dans ce logis, et nous pouvons parler en assurance de vos

fredaines), de qui savez-vous cette aventure, s'il vous plaît?

LE CHEVALIER.

De la baronne elle-même, que j'ai trouvée dans une colère épouvantable contre moi.

CRISPIN.

Cent diables! vous avez passé un mauvais quart d'heure; et, sauf correction, madame la baronne est la plus méchante carogne qu'il y ait au monde.

LE CHEVALIER.

D'accord; mais nous savons, Dieu merci, l'art de la mettre à la raison.

CRISPIN.

Vous êtes un fort habile homme.

LE CHEVALIER.

Il n'a pas fallu grande habileté pour cela. Elle criait comme une enragée, et j'ai crié cent fois plus haut qu'elle; car il est bon quelquefois de faire le fier avec les dames.

CRISPIN.

Le fier?

LE CHEVALIER.

Oui, le fier; et quand j'ai vu sa fureur un peu diminuée, je me suis justifié le mieux qu'il m'a été possible.

CRISPIN.

Et elle a pris tout ce que vous lui avez dit pour de l'argent comptant?

LE CHEVALIER.

Non; elle s'est emportée plus fort que jamais, et n'ai point trouvé d'autre moyen de la réduire, que de prendre un air de mépris pour elle, qui l'a piquée jusqu'au vif.

CRISPIN.

Et cet air de mépris a réussi?

LE CHEVALIER.

A merveille, et nous sommes meilleurs amis que nous n'avons été.

CRISPIN.

La pauvre femme! Mais ne craignez-vous rien, lorsqu'elle saura votre mariage avec madame Patin?

LE CHEVALIER.

Eh! que voudrais-tu que je craignisse?

CRISPIN.

Que sais-je? Une femme diablesse est quelquefois pire qu'un vrai diable. Celle-ci tire un lièvre aussi sûrement qu'un homme, comme vous savez, et elle ne craindra peut-être pas plus de tuer un homme que de tirer un lièvre.

LE CHEVALIER.

Nous l'adoucirons; et comme elle ne veut qu'un mari pour la consoler de m'avoir perdu, je te la ferai épouser, si le cœur t'en dit.

CRISPIN.

Eh là, monsieur! ne raillons point; elle ne perdrait peut-être pas au change, je vous en réponds

LE CHEVALIER.

Je l'entends bien ainsi, vraiment; et si certain dessein que j'ai dans la tête pouvait réussir, je te donnerais à choisir d'elle ou de madame Patin.

CRISPIN.

De madame Patin! Ah, ah! voici quelque chose d'assez drôle.

LE CHEVALIER.

Ah! mon pauvre garçon!

CRISPIN.

Ouais...

LE CHEVALIER.

Je crois que je suis amoureux, Crispin, moi qui ne croyais pas pouvoir l'être.

CRISPIN.

Amoureux! et de qui?

LE CHEVALIER.

De cette petite créature dont je t'ai parlé.

CRISPIN.

De la petite brune?

LE CHEVALIER.

D'elle-même.

CRISPIN.

Oh! pour cela, le diable m'emporte si je vous comprends. Que venez-vous donc faire chez madame Patin?

LE CHEVALIER.

La ménager comme la baronne; il faut que dans cette affaire l'une ou l'autre me rende un service considérable.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à le leur proposer, elles le feront de grand cœur, assurément.

LE CHEVALIER.

Elles le feront sans penser le faire.

CRISPIN.

Mais encore, de quelle manière?

LE CHEVALIER.

Ma petite brune, à ce que j'ai pu savoir, est une héritière considérable, mais d'une naissance peu proportionnée à un si gros bien.

CRISPIN.

Ce n'est pas là une raison qui vous embarrasse.

LE CHEVALIER.

Au contraire, c'est ce qui m'a fait prendre la résolution de l'enlever. Sa famille, après cela, sera trop heureuse que je l'épouse. Je serai en lieu de sûreté cependant, et je ne l'épouserai point qu'on ne lui fasse de grands avantages.

CRISPIN.

Eh! à quoi la baronne et madame Patin vous peuvent-elles être utiles dans cette affaire?

LE CHEVALIER.

Quoi! tu ne vois pas cela tout d'abord?

CRISPIN.

Non.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas en argent comptant, comme tu sais, et je veux que mes deux vieilles m'en fournissent à l'envi l'une de l'autre, et facilitent ainsi la conquête de ma jeune maîtresse.

CRISPIN.

Tudieu ! c'est le bien prendre. Vous entendez les affaires à merveille. Mais je vois venir madame Patin.

LE CHEVALIER.

Paix ! paix ! tu vas voir le manége que je vais faire avec celle-ci. Ah ! palsembleu ! laisse-moi rire, Crispin, laisse-moi rire ; quand j'en devrais être malade, il m'est impossible de m'en empêcher.

CRISPIN.

Il faut que je me mette de la partie.

SCÈNE II

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

MADAME PATIN.

Ah ! ah ! monsieur, vous voilà de bien bonne humeur, et je ne sais vraiment pas quel sujet vous croyez avoir de vous tant épanouir la rate.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, madame; mais je suis encore tout rempli de la plus plaisante chose du monde. Vous vous souvenez des vers que je vous ai tantôt donnés ?

MADAME PATIN.

Oui, oui, je m'en souviens; et vous vous en souviendrez aussi, je vous assure.

LE CHEVALIER.

Si je m'en souviendrai, madame ! ils sont cause d'un incident dont j'ai pensé mourir à force de rire, et je vous jure qu'il n'y a rien de plus plaisant.

MADAME PATIN.

Où en est donc le plaisant, monsieur?

LISETTE.

Voici quelque pièce nouvelle.

LE CHEVALIER.

Le plaisant ! le plaisant, madame, est que quatre ou cinq godelureaux se sont fait honneur de mes vers. Comme vous les avez applaudis, je les ai crus bons, et je n'ai pu m'empêcher de les dire à quelques personnes. Je vous en demande pardon, madame, c'est le faible de la plupart des gens de qualité qui ont un peu de genie. On les a retenus, et on en a fait des copies, et en moins de deux heures ils sont devenus vaudevilles.

CRISPIN, *bas.*

L'excellent fourbe que voilà.

LISETTE, *bas.*

Où veut-il la mener avec ses vaudevilles ?

MADAME PATIN, *à Lisette.*

Écoutons ce qu'il veut dire, il ne m'en fera plus si facilement accroire. (*au chevalier.*) Eh bien, monsieur, vous êtes bien content de voir ainsi courir vos ouvrages ?

LE CHEVALIER.

N'en êtes-vous pas ravie, madame? Car enfin, puisqu'ils sont pour vous, cela vous fait plus d'honneur qu'à moi-même.

MADAME PATIN.

Ah, scélérat !

LE CHEVALIER.

Notre baronne au reste n'a pas peu contribué à les mettre en vogue. Têtebleu ! madame, que c'est une incommode parente que cette baronne, et qu'elle me vend cher les espérances de sa succession !

LISETTE, *bas à madame Patin.*

Le fripon ! la baronne est sa parente comme je la suis du grand Mogol.

MADAME PATIN.

Écoutons jusqu'à la fin.

LE CHEVALIER.

Vous ne sauriez croire jusqu'où vont les folles visions de cette vieille, et les folies qu'elle ferait dans le monde, pour peu que mes manières répondissent aux siennes.

CRISPIN, *bas.*

Cet homme-là vaut son pesant d'or.

LE CHEVALIER.

J'ai passé chez elle pour lui parler de quelque argent qu'elle m'a prêté, et que je lui veux rendre, s'il vous plaît, madame, pour en être débarrassé tout à fait.

CRISPIN.

Le royal fourbe !

LE CHEVALIER.

Je lui ai dit vos vers par manière de conversation : elle les a trouvés admirables. Elle me les a fait répéter jusqu'à trois fois, et j'ai été tout étonné que la vieille surannée les savait par cœur. Elle est sortie tout aussitôt, et s'en est allée apparemment de maison en maison, chez toutes ses amies, faire parade de ces vers, et dire que je les avais faits pour elle.

MADAME PATIN.

S'il disait vrai, Lisette?

LISETTE.

Que vous êtes bonne, madame ! Eh ! jarnonce ! quand il dirait vrai pour la baronne, comment se tirerait-il d'affaire pour votre nièce ?

CRISPIN.

Oh ! patience ; s'il demeure court, je veux qu'on me pende.

LE CHEVALIER.

Mais voici bien le plus plaisant, madame. J'ai passé aux Tuileries, où j'ai rencontré cinq ou six beaux esprits. Oui, madame, cinq ou six, et il ne faut point que cela vous étonne. Nous vivons dans un siècle où les beaux esprits sont tout à fait communs, au moins.

MADAME PATIN.

Eh bien, monsieur ?

LE CHEVALIER.

Eh bien, madame, ils m'ont conté que le marquis des Guérets avait donné les vers en question

Digitized by Google

à une petite grisette; que l'abbé du Terrier les avait envoyés à une de ses amies; que le chevalier Richard s'en était fait honneur pour sa maîtresse; et que deux de ces pauvres femmes s'étaient malheureusement pour elles trouvées avec la baronne, où il s'était passé une scène des plus divertissantes.

MADAME PATIN.

Ce sont de bons sots, monsieur, que vos beaux esprits, de plaisanter de cette aventure-là.

LISETTE.

Bon! elle prend la chose comme il faut.

LE CHEVALIER.

Comment, madame? vous n'entrez donc point dans le ridicule de ces trois femmes qui se veulent battre pour un madrigal? Et la bonne foi de ces deux pauvres abusées, et la folie de notre baronne, ne vous font point pâmer de rire?

MADAME PATIN, *à Lisette.*

Je crève, et je ne sais si je me dois fâcher ou non.

LISETTE.

Eh! merci de ma vie! pouvez-vous faire mieux, en vous fâchant contre un petit fourbe comme celui-là?

LE CHEVALIER.

Vous ne riez point, madame?

CRISPIN.

Tu ne ris point, Lisette?

LE CHEVALIER.

Je le vois bien, madame, il vous fâche que des vers faits pour vous soient dans les mains de tout le monde. Je suis un indiscret, je l'avoue, de les avoir rendus publics; je vous demande à genoux mille pardons de cette faute, madame; et je vous jure que l'air que j'ai fait sur ces malheureux vers n'aura pas la même destinée, et que vous serez la seule qui l'entendrez.

MADAME PATIN.

Vous avez fait un air sur ces paroles, monsieur?

LE CHEVALIER.

Oui, madame, et je vous conjure de l'écouter; il est tout plein d'une tendresse que mon cœur ne sent que pour vous; et je jugerai bien, par le plaisir que vous aurez à l'entendre, des sentiments où vous êtes à présent pour moi.

LISETTE.

Le double chien la va tromper en musique.

LE CHEVALIER, *après avoir chanté tout l'air, dont il répète quelques endroits.*

Avez-vous remarqué, madame, l'agrément de ce petit passage? (*il chante.*) Sentez-vous bien toute la tendresse qu'il y a dans celui-ci? (*il chante.*) Ne m'avouerez-vous pas que celui-là est bien passionné? (*il chante encore.*) Vous ne dites rien. Ah! madame, vous ne m'aimez plus, puisque vous êtes insensible au chromatique dont cet air est tout rempli.

MADAME PATIN.

Ah! méchant petit homme, à quel chagrin m'avez-vous exposée!

LE CHEVALIER.

Comment donc, madame?

MADAME PATIN.

J'étais une des actrices de cette scène que vous trouvez si plaisante.

LE CHEVALIER.

Vous, madame?

MADAME PATIN.

Moi-même; et c'est en cet endroit qu'elle s'est passée entre la petite grisette, la baronne et moi.

LE CHEVALIER.

Ah! pour le coup, il y a pour en mourir, madame: oui, je sens bien que pour m'achever vous n'avez qu'à me dire que vous me haïssez autant que je le mérite. Faites-le, madame, je vous en conjure, et donnez-moi le plaisir de vous convaincre que je vous aime, en expirant de douleur de vous avoir offensée.

MADAME PATIN.

Levez-vous, levez-vous, monsieur le chevalier.

CRISPIN.

La pauvre femme!

LE CHEVALIER.

Ah! madame, que je mérite peu...

MADAME PATIN.

Ah! petit cruel, à quelle extrémité avez-vous pensé porter mon dépit. Savez-vous bien, ingrat, qu'il ne s'en faut presque rien que je ne sois la femme de M. Migaud?

LE CHEVALIER.

Si cela est, madame, j'irai déchirer sa robe entre les bras même de la Justice, et je me ferai la plus sanglante affaire...

MADAME PATIN.

Non, non, chevalier, laissez-le en repos; le pauvre homme ne sera que trop malheureux de ne me point avoir; mais je vous avoue qu'il m'aurait si j'avais trouvé mon beau-frère chez lui; heureusement, il n'y était pas.

LE CHEVALIER.

Ah! je respire! Je viens donc de l'échapper belle, madame?

MADAME PATIN.

Vous vous en seriez consolé avec la baronne.

LE CHEVALIER.

Eh, fi, madame! ne me parlez point de cela, je vous prie. Je ne songe uniquement, je vous jure, qu'à lui donner mille pistoles que je lui dois, et qu'il faut que je lui paye incessamment: madame, je vous en conjure...

MADAME PATIN.

Si vous êtes bien véritablement dans ce dessein, j'ai de l'argent, chevalier, venez dans mon cabinet.

SCÈNE III

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN, LABRIE.

LABRIE.

Voilà monsieur Serrefort qui monte.

MADAME PATIN.

Ah! bons dieux! comment ferons-nous? Allez attendre chez votre notaire, et me laissez Crispin pour vous faire avertir quand je serai seule.

LE CHEVALIER.

Demeure ici, Crispin, et attends ici l'ordre de madame.

CRISPIN.

Me donnera-t-elle les mille pistoles?

LE CHEVALIER.

Tais toi, maroufle.

MADAME PATIN.

Sauvez-vous par le petit escalier, comme tantôt.

LE CHEVALIER.

Adieu, madame.

MADAME PATIN.

Tions-toi sur ce petit degré par où sort ton maître.

SCÈNE IV

M. SERREFORT, MADAME PATIN, LISETTE.

M. SERREFORT.

On m'a dit que vous aviez passé chez moi, madame, et que vous m'y aviez demandé.

MADAME PATIN.

On vous a dit vrai, monsieur; mais je n'avais nullement recommandé qu'on vous dît de venir ici.

M. SERREFORT.

Cela ne fait rien, madame, et je suis bien aise de savoir ce que vous me voulez, outre que j'ai, de mon côté, quelque chose à vous communiquer touchant l'affaire de ce matin.

MADAME PATIN.

Quelle affaire, monsieur? l'affaire de ce matin? Ne m'avez-vous pas promis de me laisser en repos, et de ne vous en plus mêler?

M. SERREFORT.

Oui, madame; mais on nous a fait parler, à M. Migaud et à moi, pour le différend que vous avez eu avec cette marquise.

MADAME PATIN.

Eh bien, monsieur, pour peu d'avance qu'elle fasse, je verrai ce que j'aurai à faire.

M. SERREFORT.

Comment, madame, des avances? C'est à vous à en faire; et il n'y a pas à hésiter même.

MADAME PATIN.

Je ferais des avances, moi qui suis offensée! Ah! vraiment, on voit bien que vous ne savez guère les affaires du point d'honneur.

M. SERREFORT, *tirant un papier de sa poche.*

Voilà des articles d'accommodement que j'ai dressés. Vous verrez par là si je sais ce que c'est.

MADAME PATIN.

Des articles! des articles! Ah! voyons un peu ces articles, je vous prie. Cela est trop plaisant, des articles! Vous vous êtes fait mon plénipotentiaire, à ce que je vois.

M. SERREFORT.

Voici ce que c'est, madame.

MADAME PATIN.

Écoutons ces articles. Ce sont des articles, Lisette.

M. SERREFORT *lit.*

Premièrement il faudra que vous vous rendiez au logis de la marquise, modestement vêtue!

MADAME PATIN.

Modestement!

M. SERREFORT.

Oui, madame, modestement. En robe cependant, mais avec une queue plus courte que celle que vous portez d'ordinaire.

MADAME PATIN.

Oh! pour l'article de la queue, je suis déjà sa très-humble servante, et je ne rognerais pas deux doigts de ma queue pour toutes les marquises de la terre.

M. SERREFORT, *continuant de lire.*

Arrivée chez la marquise, vous la demanderez au laquais qui sera de garde.

MADAME PATIN.

Un laquais de garde, monsieur! un laquais de garde! il semble que vous parliez de quelque officier.

M. SERREFORT, *continuant.*

Et pendant que ledit laquais ira avertir sa maîtresse que vous êtes dans l'antichambre, vous y demeurerez debout, et sans murmurer, jusqu'à ce qu'il plaise à madame la marquise de vous faire entrer.

MADAME PATIN.

Non, monsieur Serrefort, non; pour demeurer dans l'antichambre, je n'en ferai rien, debout surtout. Ce ne sera pas sans murmurer, cela ne se pourrait.

M. SERREFORT.

Il faudra bien que cela soit pourtant. (*Continuant.*) Quand la marquise sera visible...

MADAME PATIN.

Eh, li, monsieur! ce n'est pas la peine d'achever.

M. SERREFORT.

Oui, madame; mais savez-vous bien que vous n'avez point d'autre expédient pour sortir d'affaire, et que ce sont ici les dernières paroles qu'elle nous a fait porter par son écuyer?

MADAME PATIN.

Par son écuyer, monsieur! par son écuyer! Oh! vraiment, il faut attendre, à faire cet accommodement, que j'aie un écuyer comme elle; et quand nous agirons d'écuyer à écuyer, il ne faudra peut-être pas tant de cérémonie.

M. SERREFORT.

Comment donc, madame, un écuyer! êtes-vous femme à écuyer, s'il vous plaît? et ne songez-vous pas...

MADAME PATIN.

Tenez, monsieur, point de contestation, je vous prie. Je n'aime pas les disputes; et pour peu que vous m'obstiniez, vous me ferez prendre des pages.

M. SERREFORT.

Ah! je vois ce que c'est : votre entêtement continue, il est désormais impossible de vous corriger; et vos manières me confirment à tout moment les avis qu'on m'a donnés.

MADAME PATIN.

Comment donc, monsieur, quels avis! Avez-vous des espions pour examiner ma conduite?

M. SERREFORT.

Morbleu, madame! j'en sais plus que je n'en voudrais savoir.

MADAME PATIN.

Eh bien, monsieur, tâchez de l'oublier!

M. SERREFORT.

Mais vous ne nous manquerez pas de parole impunément; et il ne sera pas dit que vous aurez jeté ma fille dans le même déréglement d'esprit où vous êtes, et que son père l'ait souffert sans ressentiment.

MADAME PATIN.

Quel discours est-ce là? Que voulez-vous dire? Suis-je une déréglée, s'il vous plaît? Écoutez, monsieur Serrefort, vous me ferez raison des termes offensants dont vous vous servez, prenez-y garde, je vous en avertis.

M. SERREFORT.

Écoutez, madame Patin, il n'y a qu'un mot qui serve. Je suis bien informé que vous voulez épouser un gueux de chevalier, qui se moquera de vous dès le lendemain de vos noces. Je sais de bonne part que ma fille s'entête de quelque espèce de marquis plus gueux peut-être que votre chevalier. Monsieur Migaud sait tout cela comme moi; mais nous ne demeurerons pas les bras croisés ni l'un ni l'autre, et nous vous rendrons raisonnable malgré vous-même.

MADAME PATIN.

Oh bien! monsieur Serrefort, je vous en défie. Songez à le devenir, monsieur Serrefort; et ne mettez pas ici les pieds que vous ne vous soyez rendu plus sage.

M. SERREFORT.

Oh! ventrebleu, madame! j'y viendrai jour et nuit, de moment en moment; je vais si bien assiéger votre maison et la mienne, qu'il n'y entrera personne à qui je ne fasse sauter les fenêtres, pour peu qu'il ait de l'air d'un marquis ou d'un chevalier.

MADAME PATIN.

Et pour moi qui ne suis pas si méchante que vous, je vous prierai seulement de descendre l'escalier tout au plus vite, et de ne pas regarder derrière vous.

M. SERREFORT.

Adieu, madame Patin.

MADAME PATIN.

Adieu, monsieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles, madame Patin.

MADAME PATIN.

Je n'en veux point apprendre, monsieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Adieu, madame Patin.

MADAME PATIN.

Adieu, monsieur Serrefort.

SCÈNE V

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Eh, bon Dieu! quelle rage cet homme a-t-il contre moi? Quel acharnement à me persécuter, Lisette! A-t-on jamais rien vu de plus étrange?

LISETTE.

Oh! pour cela, il devient de jour en jour plus insupportable.

MADAME PATIN.

N'est-il pas vrai?

LISETTE.

Parce que monsieur le chevalier est un jeune homme assez mal dans ses affaires, et que monsieur Serrefort prévoit qu'en l'épousant vous allez faire un mauvais marché, il veut vous empêcher de le conclure; cela est bien impertinent, madame.

MADAME PATIN.

Tout ce qu'il fera ne servira de rien.

LISETTE.

Bon! quand vous avez résolu quelque chose, il faut que cela passe.

MADAME PATIN.

Tout ce que je crains, c'est que le chevalier ne vienne à connaître monsieur Serrefort et qu'il ne se dégoûte en me voyant si mal apparentée. Crispin!

SCÈNE VI

MADAME PATIN, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Plaît-il, madame?

MADAME PATIN.

Va dire à ton maître que, pour de certaines raisons, je ne le puis voir que sur les dix heures, et qu'il ne manque pas de venir juste à cette heure-là.

CRISPIN.

N'avez-vous que cela à lui faire savoir, madame?

MADAME PATIN.

Non, va vite; j'ai peur qu'il ne s'impatiente.

CRISPIN.

Il me semble, madame, qu'il serait à propos qu'il rendît au plus tôt à madame la baronne ces mille pistoles dont il vous a parlé.

MADAME PATIN.

J'aurai soin de les lui tenir toutes prêtes.

CRISPIN.

J'aurais soin de les lui porter, si vous vouliez.

MADAME PATIN.

Dis-lui bien que je vais penser à lui jusqu'à ce que je le voie.

CRISPIN.

Je le lui dirai, madame.

SCÈNE VII

CRISPIN.

Oh çà! puisque je n'ai point d'argent à porter à mon maître, ce que j'ai à lui dire n'est point si pressé. Réfléchissons un peu sur l'état présent de nos affaires. Voilà M. le chevalier de Villefontaine en train d'attraper mille pistoles à madame Patin, et autant à la vieille baronne; il n'y a pas grand mal à ces deux articles. Mais c'est pour enlever une petite fille; il y a quelque chose à dire à celui-là. La justice se mêlera infailliblement de cette affaire, et il lui faudra quelqu'un à pendre. Monsieur le chevalier se tirera d'intrigue, et vous verrez que je serai pendu pour la forme. Cela ne vaudrait pas le diable, et je crois que le plus sûr est de ne me point mêler de tout cela, et de tirer adroitement mon épingle du jeu. Que sait-on? il m'arrivera peut-être d'un autre côté quelque bonne fortune à quoi je ne m'attends pas. S'il était vrai que madame la baronne ne voulût qu'un mari, je serais son fait aussi bien qu'un autre; elle pourrait bien m'épouser par dépit. Il arrive tous les jours des choses moins faisables que celle-là, et je ne serais pas le premier laquais qui aurait coupé l'herbe sous le pied à son maître. Allons faire savoir au mien ce que madame Patin m'a dit de lui dire; et, selon la part qu'il me fera des mille pistoles, je verrai ce que j'aurai à faire.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

M. SERREFORT, LISETTE.

M. SERREFORT.

Ne crains rien, ma pauvre Lisette, ne crains rien. Madame Patin ne saura pas que l'avis est venu de toi.

LISETTE.

Au moins, monsieur, vous savez bien que ma petite fortune dépend d'elle en quelque façon; et si ce n'était que vous donnez des commissions à mon père, à mon cousin, et à celui qui veut m'épouser, je ne trahirais pas ma maîtresse pour vous faire plaisir.

M. SERREFORT.

Comment! Sais-tu bien que c'est le plus grand service que tu lui puisses rendre, que de détourner ce mariage?

LISETTE.

J'ai toujours travaillé pour cela, autant qu'il m'était possible. Dans les commencements j'ai cru qu'elle se moquait; mais quand j'ai vu que c'était tout de bon, j'ai couru vous avertir.

M. SERREFORT.

Tu as parfaitement bien fait.

LISETTE.

La partie est faite pour cinq heures du matin. Madame est dans son cabinet, qui compte de l'argent, dont monsieur le chevalier lui a dit avoir affaire; et il viendra ici dans une petite demi-heure, avec son notaire: c'est l'ordre de madame.

M. SERREFORT.

La malheureuse!

LISETTE.

Ils seront bien surpris tous deux de vous voir à leurs noces sans en avoir été priés!

M. SERREFORT.

Ils ne s'y attendent guère.

LISETTE.

Vous n'êtes pas le seul obstacle que j'ai préparé à leur dessein.

M. SERREFORT.

Comment donc, qu'as-tu fait encore?

LISETTE.

Il y a une vieille plaideuse de par le monde, qui est aussi amoureuse du chevalier que madame votre belle-sœur, pour le moins. Je l'ai fait avertir par un solliciteur de procès, qui est mon compère, de tout ce qui se prépare ici, et je répondrais bien qu'elle ne manquera pas de se trouver aux fiançailles.

M. SERREFORT.

Cela est fort bien imaginé.

LISETTE.

Pour vous, il faut, s'il vous plaît, que vous demeuriez quelque temps caché dans ma chambre, et je vous avertirai quand ils seront avec le notaire.

M. SERREFORT.

C'est bien dit. Oh! ventrebleu! ma pendarde de belle-sœur n'est pas encore où elle s'imagine.

LISETTE.

Elle a fait de grands projets pour votre satisfaction, et il ne tiendra pas à elle que mademoiselle votre fille ne suive l'exemple qu'elle prétend lui donner. J'en ai déjà dit tantôt un mot à monsieur Migaud.

M. SERREFORT.

Ah! la double enragée! C'est donc elle qui a donné à ma fille la connaissance d'un petit godelureau que j'ai trouvé chez moi un moment avant que tu ne vinsses?

LISETTE.

Non, mais c'est elle qui lui conseille de vous donner un gendre à sa fantaisie, sans se mettre en peine qu'il soit à la vôtre.

M. SERREFORT.

La misérable!

LISETTE.

Et je ne répondrais pas trop que mademoiselle Lucile n'eût un fort grand penchant à suivre les bons conseils de sa tante.

M. SERREFORT.

J'y donnerai bon ordre. C'est une peste dans une famille bourgeoise qu'une madame Patin.

LISETTE.

Je crois que je l'entends. Voilà la clef de ma chambre, allez vous y enfermer au plus vite, et tâchez de ne vous point ennuyer. (*bas.*) Monsieur Serrefort verra peut-être ce soir plus d'incidents qu'il ne s'imagine.

SCÈNE II

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Le chevalier n'est point encore venu, Lisette? N'a-t-il pas envoyé?

LISETTE.

Non, madame.

MADAME PATIN.

Je suis dans une étrange impatience.

LISETTE.

Il n'est pas temps de vous impatienter encore, madame. Neuf heures viennent de sonner, et vous avez fait dire à monsieur le chevalier de ne venir ici qu'à dix.

MADAME PATIN.

Ce vilain monsieur Serrefort est cause de cela. Sans cet animal, le chevalier serait ici à l'heure qu'il est, et il n'aurait pas le temps de me faire quelque perfidie.

LISETTE.

Oh! par ma foi, madame, je ne m'accommoderais guère, pour moi, d'un homme comme monsieur le chevalier, qu'il faudrait garder à vue. Eh! mort de ma vie? vous êtes toujours sur des épines.

MADAME PATIN.

Quand nous serons une fois mariés, Lisette, je ne craindrai pas tant; mais jusque-là le chevalier me paraît si aimable, que je meurs de peur qu'on ne me l'enlève.

LISETTE, *bas.*

Le beau joyau pour en être si fort éprise!

MADAME PATIN.

N'a-t-on point eu de nouvelles de ma nièce?

LISETTE.

Non, madame.

MADAME PATIN.

Je voudrais bien qu'elle fût ici avec son amant, et qu'on les pût marier aussi cette nuit.

LISETTE.

Oui, madame.

MADAME PATIN.

Oui, vraiment; et je ne sais ce qui me fera le plus de plaisir, d'épouser le chevalier, ou de désespérer monsieur Serrefort.

LISETTE.

La bonne personne!

MADAME PATIN.

Il se mangerait les pouces de rage. Mais, qu'est-ce que ceci? La baronne, à l'heure qu'il est? Eh! grand Dieu! n'en serai-je jamais défaite?

SCÈNE III

LA BARONNE, MADAME PATIN, LISETTE, JASMIN.

LA BARONNE.

Bonsoir, madame.

MADAME PATIN.

Madame, je suis votre servante.

LISETTE *bas.*

Bon! voici déjà la baronne.

LA BARONNE.

Vous voilà bien seule, madame; où est donc monsieur le chevalier?

MADAME PATIN.

Monsieur le chevalier, madame? monsieur le chevalier n'est pas toujours chez moi; et si c'est lui que vous cherchez...

LA BARONNE.

Non pas, madame, et ce n'est qu'à vous que j'ai affaire.

MADAME PATIN.

Au moins, madame, il n'est pas l'heure de solliciter.

LA BARONNE.

Oh! vraiment, ma pauvre madame, ce ne sont pas mes procès qui m'occupent à présent, et j'ai bien autre chose en tête. (*à Lisette.*) Oh! çà, çà,

détalez, s'il vous plaît, ma mie, et allez voir là dehors si j'y suis.

MADAME PATIN.

Comment donc? Que veut-elle dire? Lisette, ne me quittez pas.

LA BARONNE.

Poltronne! vous avez peur?

MADAME PATIN.

Quel est votre dessein, madame?

LA BARONNE.

Approchez, Jasmin, approchez.

MADAME PATIN.

Ah! bons dieux! des épées, Madame! venez-vous ici pour m'assassiner?

LISETTE.

Vraiment, cela passe raillerie, madame.

LA BARONNE.

Otez-vous de là, vous, ma mie, que je ne vous donne sur les oreilles. Et vous, madame, choisissez de ces deux épées laquelle vous voulez.

MADAME PATIN.

Moi! madame, prendre une épée! Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

LA BARONNE.

Pour me tuer, si vous le pouvez.

MADAME PATIN.

Moi! je ne veux tuer personne.

LA BARONNE.

Mais je veux vous tuer, moi!

MADAME PATIN.

Eh! bon Dieu! que vous ai-je fait pour vous donner de si méchantes intentions?

LA BARONNE.

Ce que vous m'avez fait, madame? ce que vous m'avez fait?

MADAME PATIN.

Lisette, prenez garde à moi.

LISETTE.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Allons, allons, point tant de raisonnements, ma bonne amie. Vous m'enlevez le chevalier; il est à moi; ce chevalier, aussi bien que mon moulin, et c'est une grâce que je vous fais de vouloir bien voir à qui il demeurera.

MADAME PATIN.

Quoi! madame, c'est monsieur le chevalier qui vous fait tourner la cervelle?

LA BARONNE.

Oui, madame; il faut me le céder, ou mourir.

LISETTE.

Voilà une vigoureuse femme, au moins.

LA BARONNE.

Voyez, renoncez à toutes les prétentions que vous avez sur lui, et je vous donne la vie.

MADAME PATIN.

Quelle étrange femme, Lisette! et comment pouvoir m'en débarrasser?

LA BARONNE.

Oh! jour de Dieu! c'est trop barguigner. Allons, madame, point de quartier.

MADAME PATIN.

Ah! je suis morte. Au voleur! à l'aide! on m'assassine!

LISETTE.

Madame, vous n'y songez pas. Grâce, grâce, madame.

LA BARONNE.

Ame basse!

MADAME PATIN.

Holà, Jasmin, Labrie, Lafleur, Lajonquille, Lapensée, mes laquais, mon portier, mon cocher, holà!

LISETTE.

Eh! paix, madame! Quel vacarme faites-vous là?

LE COCHER.

Qu'est ce qui gn'y a, madame? Morguenne! à qui en avez-vous? Comme vous guculez!

MADAME PATIN.

Ah! mes enfants! jetez-moi madame par les fenêtres, je vous en prie.

LA BARONNE.

Merci de ma vie! le premier qui avance, je lui donnerai de ces deux épées dans le ventre.

MADAME PATIN.

Eh bien, là! madame la baronne, descendez par la montée, on vous le permet; mais dépêchez-vous.

LA BARONNE.

Malheureuse petite bourgeoise! refuser l'honneur de se mesurer avec une baronne!

LISETTE.

Ne faites pas du bruit davantage, madame.

LA BARONNE.

Elle veut devenir femme de qualité, et elle n'oserait tirer l'épée! Merci de ma vie! je m'en vais chercher le chevalier, et s'il ne change de sentiment, ce sera à moi qu'il aura affaire.

LISETTE.

Eh! madame!

SCÈNE IV

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Eh! laisse-la faire, Lisette! J'aime bien mieux qu'elle aille le chercher, que nou pas qu'elle l'attende chez moi.

LISETTE.

Vous avez raison; mais, madame, entre vous et moi, je crains bien que cette baronne-là ne vous joue quelque mauvais tour.

MADAME PATIN.

Va, va, il n'y a rien à craindre; et quand le chevalier sera mon mari, il me mettra à couvert des emportements de cette folle. Elle est furieusement

emportée, oui; et je crois que si je n'avais appelé du secours, elle nous aurait fait un mauvais parti à l'une et à l'autre.

LISETTE.

Je le crois, vraiment. Et savez-vous bien, madame, qu'il n'y a rien au monde de si dangereux qu'une vieille amoureuse? Je m'étonne que vous ayez été si pacifique.

MADAME PATIN.

J'ai eu peur d'abord, je te l'avoue.

LISETTE.

On en prendrait à moins.

MADAME PATIN.

Et je n'en suis pas encore bien remise.

SCÈNE V

MADAME PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Ah! ma tante, je viens d'avoir une belle frayeur!

MADAME PATIN, *à Lisette.*

Elle a rencontré la baronne.

LUCILE.

Je viens implorer votre protection, ma tante, et vous demander un asile contre la violence et les injustices de mon père.

MADAME PATIN.

Comment donc, ma nièce, que vous a-t-il fait?

LISETTE, *bas.*

Qu'est-ce que ceci?

LUCILE.

Ah! ma tante! qu'on est malheureuse d'être fille d'un père comme celui-là!

MADAME PATIN.

Mais encore qu'y a-t-il de nouveau? Qu'est-il arrivé?

LUCILE.

Hé! ne le devinez-vous pas, ma tante? Il a trouvé au logis ce monsieur qui m'aime. Marton, la fille de chambre de ma mère, l'avait fait entrer par la porte du jardin.

MADAME PATIN.

Eh bien! ma nièce, qu'a fait votre père?

LUCILE.

Il m'a donné deux soufflets, ma tante, et il a traité ce pauvre garçon de la manière la plus incivile.

LISETTE.

Cela est bien malhonnête.

MADAME PATIN.

Il ne l'a pas frappé peut-être?

LUCILE.

Je crois qu'il n'a pas osé; mais ce qui me fâche le plus, c'est que mon père m'a donné ces deux soufflets devant lui.

MADAME PATIN.

Le brutal!

LUCILE.

Cela me tient au cœur, voyez-vous, et j'ai bien résolu de m'en venger.

MADAME PATIN.

Eh bien, ma nièce, qu'est-ce que je puis faire pour vous?

LUCILE.

J'aurais besoin d'un bon conseil, ma tante.

MADAME PATIN.

Mais encore?

LUCILE.

Ce monsieur m'a priée de trouver bon qu'il m'enlevât. Conseillez-moi d'y consentir, ma tante; vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

MADAME PATIN.

Si je vous le conseillerai, ma nièce! Il ne faut pas manquer cette affaire, faute de résolution. Où est-il à présent?

LUCILE.

Il est allé prendre deux mille pistoles chez son intendant, et il doit se rendre dans son carrosse à la place des Victoires, où j'ai laissé Marton pour l'attendre, et pour me venir dire quand il y sera.

LISETTE, *bas.*

La partie n'est pas mal liée, mais il ne sera pourtant pas difficile à monsieur Serrefort de la rompre.

MADAME PATIN.

Voici ce qu'il y a à faire, ma nièce. Dès que votre amant sera au rendez-vous, il faut qu'il vienne ici, je serai bien aise de le voir; je ferai mettre six chevaux à mon carrosse, et vous irez ensemble à une maison de campagne, où je répondrais bien qu'on n'ira pas vous chercher.

LUCILE.

Ah! ma bonne tante, que je vous ai d'obligation! Mais il faudrait envoyer quelqu'un dire à Marton de l'amener.

MADAME PATIN.

Envoyez-y un laquais, Lisette.

LISETTE.

Oui, madame. (*bas.*) Je vais l'envoyer chez monsieur Migand; la fête ne serait pas bonne sans lui.

LUCILE.

Au moins, ma tante, ce n'est que par votre conseil que je me laisse enlever, et je me garderais bien de m'engager dans une démarche comme celle-là, si vous n'étiez la première à l'approuver.

MADAME PATIN.

Allez, allez, quand vous ne prendrez que de mes leçons, vous n'aurez rien à vous reprocher.

Digitized by Google

SCÈNE VI

LE CHEVALIER, CRISPIN, MADAME PATIN, LUCILE.

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

Dès que j'eurai les mille pistoles, je ne ferai pas grand séjour chez madame Patin.

LUCILE, *au chevalier.*

Ah! monsieur, vous voilà? Qui vous a déjà dit que j'étais ici?

LE CHEVALIER.

Ah! Crispin, quel incident! c'est ma petite brune.

CRISPIN.

Comment, morbleu! la petite brune!

LUCILE.

Voilà ma tante, monsieur, dont je vous ai toujours dit tant de bien.

LE CHEVALIER.

Sa tante?

CRISPIN.

Aie, aie, aie; ceci ne vaut pas le diable.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, j'ai l'honneur...

MADAME PATIN.

Qu'est-ce que cela signifie, ma nièce?

LUCILE.

Monsieur est la personne dont je vous ai parlé.

LE CHEVALIER.

Oui, madame, j'avais prié mademoiselle votre nièce de...

MADAME PATIN.

Quoi! monsieur, il est donc vrai que vous êtes le plus fourbe de tous les hommes?

LUCILE.

Ah! ma tante, que dites-vous là? Vous me trahissez, ma tante: vous me dites de le faire venir, et vous le querellez quand il est venu.

MADAME PATIN.

Ah! ma pauvre nièce, quelle aventure!

LE CHEVALIER.

Crispin?

CRISPIN.

L'affaire est épineuse.

LUCILE.

Je n'y comprends rien, ma tante, en vérité.

MADAME PATIN.

Scélérat!

LUCILE.

Mais, ma tante...

CRISPIN.

Sortons d'ici, monsieur; c'est le plus sûr.

MADAME PATIN.

Voir constamment disposer toutes choses pour m'épouser, et se proposer le même jour d'enlever ma nièce!

LUCILE.

Quoi, ma tante...

MADAME PATIN.

Oui, mon enfant, voilà l'oncle que je voulais vous donner.

LUCILE.

Ah, perfide!

CRISPIN.

Monsieur, encore une fois, sortons.

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

CRISPIN.

Oh, parbleu! je voudrais bien, pour la rarété du fait, qu'il se tirât d'intrigue.

LUCILE.

Que vous avais-je fait, monsieur, pour me vouloir tromper si cruellement?

MADAME PATIN.

Pourquoi nous choisissais-tu l'une et l'autre pour objet de tes perfidies?

LUCILE.

Répondez, monsieur, répondez.

MADAME PATIN.

Parle, parle, perfide!

LE CHEVALIER.

Eh! que diantre voulez-vous que je vous dise, mesdames? Quand je me donnerais à tous les diables, pourrais-je vous persuader que ce que vous voyez n'est pas? Mais, à prendre les choses au pied de la lettre, suis-je si coupable que vous vous l'imaginez, et est-ce ma faute si nous nous rencontrons tous les trois ici?

MADAME PATIN.

Tu crois tourner cette affaire en plaisanterie.

LE CHEVALIER.

Je ne plaisante point, madame, le diable m'emporte, et je vous parle de mon plus grand sérieux. Pouvais-je deviner que vous êtes la tante de mademoiselle, et que mademoiselle est votre nièce?

CRISPIN.

Diable! si nous avions su cela, nous aurions pris d'autres mesures.

LE CHEVALIER.

Si vous ne vous étiez point connues, vous ne vous seriez point fait de confidence l'une à l'autre, et nous n'aurions point à présent l'éclaircissement qui vous met si fort en colère.

LUCILE.

Hé! seriez-vous pour cela moins coupable? en

serions-nous moins trompées? et pouvez-vous jamais vous laver d'un procédé si malhonnête?

LE CHEVALIER.

Mettez-vous à ma place, de grâce, et voyez si j'ai tort. J'ai de la qualité, de l'ambition, et peu de bien. Une veuve des plus aimables, et qui m'aime tendrement, me tend les bras. Irai-je faire le héros de roman, et refuserai-je quarante mille livres de rente qu'elle me jette à la tête?

MADAME PATIN.

Eh! pourquoi donc, perfide, puisque tu trouves avec moi tous ces avantages, deviens-tu amoureux de ma nièce?

LE CHEVALIER.

Oh! pour cela, madame, regardez-la bien. Sa vue vous en dira plus que je ne pourrais vous en dire.

CRISPIN.

Je commence à croire qu'il en sortira à son honneur; quand les dames querellent longtemps, elles ont envie de se raccommoder.

LE CHEVALIER.

Je trouve en mon chemin une jeune personne, toute des plus belles et des mieux faites. Je ne lui suis pas indifférent. Peut-on être insensible, madame, et se trouve-t-il des cœurs dans le monde qui puissent résister à tant de charmes?

CRISPIN.

Il aura raison, à la fin.

MADAME PATIN, *à Lucile.*

Ah! petite coquette, ce sont vos minauderies qui m'ont enlevé le cœur du chevalier. Je ne vous le pardonnerai de ma vie.

LUCILE.

Oui, ma tante! il n'aimerait que moi sans vos quarante mille livres de rente. C'est moi qui ne vous le pardonnerai pas.

LE CHEVALIER.

Eh! mesdames, il ne faut point vous brouiller pour une bagatelle; et s'il est vrai que vous m'aimiez autant qu'il m'est doux de le croire, que celle qui a le plus d'envie de me le persuader fasse un effort sur elle-même, et me cède à l'autre. Je vous assure que l'infortunée qui ne m'aura point ne sera pas la plus malheureuse.

MADAME PATIN.

Je t'aime à la fureur, scélérat; mais j'aimerais mieux que ma nièce fût morte que de la voir jamais à toi.

LUCILE.

Je défie tout le monde ensemble d'aimer autant que je vous aime; mais pour vous voir le mari de ma tante, c'est ce que je ne souffrirai jamais.

CRISPIN.

Voilà l'affaire dans sa crise.

LUCILE.

Ah! ma tante, voilà mon père que j'entends.

MADAME PATIN.

Cachez-vous vite, monsieur le chevalier.

SCÈNE VII

M. SERREFORT, MADAME PATIN, LUCILE, LE CHEVALIER, CRISPIN.

M. SERREFORT, *au chevalier.*

Non, non, monsieur, il n'est pas besoin de vous cacher. Ah! ah! madame ma belle-sœur, c'est donc là ce monsieur le chevalier que vous voulez épouser?

MADAME PATIN.

Oui, monsieur, et c'est ce même chevalier que mademoiselle votre fille court aux Tuileries, et qui sans moi serait peut-être votre gendre à l'heure qu'il est.

M. SERREFORT.

Que vois-je? C'est le même homme que j'ai trouvé chez moi!

LE CHEVALIER.

Nous sommes heureux à nous rencontrer, comme vous voyez.

M. SERREFORT.

Quoi, monsieur! en même jour vouloir épouser ma sœur et ma fille? C'est avoir bien la rage d'épouser pour me persécuter!

LE CHEVALIER.

Moi, monsieur, au contraire; et pour vous faire voir que je veux être de vos amis, avantagez de ces deux dames celle que vous haïssez, et j'en ferai ma femme tout aussitôt.

M. SERREFORT.

Qu'est-ce à dire cela? Oh! je ne prétends pas que vous épousiez ni l'une ni l'autre.

SCÈNE VIII

M. MIGAUD, M. SERREFORT, MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LUCILE, CRISPIN, LISETTE.

M. MIGAUD, *à madame Patin.*

Un de vos laquais, madame, vient de m'avertir avec empressement que vous me vouliez parler de quelque chose; je n'ai point perdu de temps.

MADAME PATIN.

Oui, monsieur; il semble que mon laquais ait deviné ma pensée, et vous venez tout à propos profiter de mon dépit.

M. MIGAUD.

Comment donc, madame?

MADAME PATIN.

Voilà ma main, monsieur; et dès demain je vous

épouse, pourvu qu'en même temps monsieur votre fils épouse ma nièce.

M. MIGAUD.

Ah! madame, que cette condition me fait plaisir!

M. SERREFORT.

C'est moi qui vous réponds de cet article; et ma fille, je crois, n'aura pas l'audace de résister à mes volontés.

LUCILE.

Dans le désespoir où je suis, mon père, je ferai tout ce que vous voudrez.

MADAME PATIN, *au chevalier.*

Tu n'épouseras pas ma nièce, perfide!

LUCILE, *au chevalier.*

Vous ne serez jamais le mari de ma tante, pourtant.

CRISPIN.

Adieu donc, mesdames, jusqu'au revoir. Eh bien, monsieur, ne ferez-vous pas quelque petit air sur cette aventure-là? Une chanson à propos raccommode quelquefois bien les choses, comme vous savez.

LE CHEVALIER.

Il n'y a que les mille pistoles de madame Patin que je regrette en tout ceci. Allons retrouver la baronne, et continuons de la ménager jusqu'à ce qu'il me vienne quelque meilleure fortune.

FIN DU CHEVALIER A LA MODE.

Digitized by Google

BRUEYS ET PALAPRAT

Palaprat et Brueys! Il serait difficile, en effet, de séparer l'un de l'autre ces deux amis, ces deux compagnons dans l'art dramatique. Ils ont fait, séparément, chacun de son côté, d'assez mauvais ouvrages; mais sitôt que l'un et l'autre eurent mis la main sur un chef-d'œuvre intitulé *l'Avocat Patelin*, ils devinrent inséparables. Il n'y a pas dans toute notre littérature, une œuvre à la fois plus gaie et plus vivante.

Voici ce que nous avons à dire en abrégé de Palaprat et de son camarade Brueys :

Jean Palaprat, seigneur de Bigot, naquit à Toulouse, au mois de mai 1680. Il voulait être avocat, et comme il arrive assez souvent, il ne fut qu'un poëte. Il s'enivrait dans un grand verre, où pétillaient, dans un mélange heureux, les eaux de la Garonne et le vin de Bordeaux. Il lisait Horace à livre ouvert, et même il en garda jusqu'à la fin de ses jours, la grâce et l'ineurie. Il n'avait pas vingt ans, lorsqu'il abandonna Toulouse pour Versailles. « J'étais, disait-il, jeune, amoureux, gascon, gourmand, « tous excellents motifs pour être un homme de bonne « humeur. » Déjà il savait par cœur les comédies et les ballets qui se jouaient à Toulouse. Il assistait le matin aux leçons de Cujas (le grand Cujas!), et le soir, il donnait la réplique aux jeunes danseuses, ou soufflait dans le trou du souffleur son rôle à la grande coquette. Ainsi il s'en vint chercher, non pas la fortune, mais le plaisir de vivre et le bonheur que donne la jeunesse, chez M. de Mareuil, secrétaire des commandements de madame la Dauphine, un vrai logis de fêtes et de plaisirs. On riait tout le jour, on soupait tous les soirs : dans cette aimable compagnie, il venait même des comédiens : Raisin le Cadet, le frère de cette belle Raisin qui avait un enfant de M. le Régent, apportait en ces beaux lieux son esprit et sa grâce. Il jouait la comédie, il dansait le menuet avec sa fille aînée; on l'aimait pour sa bonne humeur et pour sa conversation. Lorsque mourut M. Quinault, Palaprat fut chargé de composer, à sa place, les devises de la Dauphine, et comme il s'en acquittait aussi bien que son prédécesseur, on lui donna cette charge innocente. Il fut presque un homme de lettres; plus tard, à vingt-cinq ans, il était capitoul de Toulouse : puis, un beau matin, il écrivit, avec son ami Brueys, le *Muet* et le *Grondeur*.

Le *Muet*, c'était l'*Eunuque* de Térence, arrangé par ces deux beaux esprits. La pièce eut nom, tout d'abord, *l'Eunuque : a* — Ah! fi, s'écriait la duchesse de Bouillon, ne me parlez pas de cet incommodé..... » Et voilà pourquoi ce titre, le *Muet*.

Il avait fait pour lui-même la devise que voici :

> La joie est bonne à toute chose,
> La tristesse n'est bonne à rien.

Brave homme et courageux, chacun l'aimait. Il avait ses entrées et même un logis au Temple, chez le Grand-Prieur. Il mourut là, comme il avait vécu, simplement, sans *digressions;* c'était un de ses bons mots quand il voulait parler de son ami Brueys, le *grand digressionnaire de France*. Ils s'aimèrent longtemps, l'un l'autre, à cause même des opinions qui les séparaient. Palaprat était, après tout, un porte-épée, et Brueys un théologien. Le premier a laissé vingt comédies; le second écrivait le *Traité de l'Eucharistie* et le *Traité de la Sainte Messe*. Le premier s'enivrait du vin des Trois-Coteaux, chez le Grand-Prieur de Vendôme, et portait un habit brodé; le second sous le petit collet, recueillait des bénéfices et des pensions. Ensemble, ils ont fait le *Grondeur*, une pièce charmante en trois actes. « Le premier acte est tout à fait de ma main, disait l'abbé Brueys, mon ami Palaprat a gâté le second, par son esprit de tréteaux; le troisième est détestable, il appartient tout à fait à Palaprat. » *Querelle de queux se raccommode à l'écuelle*, est un bon proverbe. Il est vrai que chacun mourut de son côté. Le monde pleura Palaprat, l'Église regretta Brueys; le temps a fait justice de toutes les autres comédies des deux amis, qui ne sont pas l'*Avocat Patelin* ou le *Grondeur*.

On lisait sur le tombeau de Palaprat, cette épigramme en guise d'épitaphe :

> J'ai vécu l'homme le moins fin
> Qui fut dans la machine ronde;
> Et je suis mort la dupe, enfin,
> De la dupe de tout le monde.

Digitized by Google

L'AVOCAT PATELIN

COMÉDIE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, EN 1706

PERSONNAGES.

PATELIN, avocat.
MADAME PATELIN, femme de l'avocat.
HENRIETTE, leur fille.
GUILLAUME, drapier.
VALÈRE, fils de Guillaume, amant d'Henriette.

PERSONNAGES.

COLETTE, servante de Patelin, et fiancée à Agnelet.
AGNELET, berger de Guillaume, amant de Colette.
BARTOLIN, juge du village.
UN PAYSAN.
DEUX RECORS.

La scène est dans un village, près de Paris.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I

PATELIN, *seul.*

Cela est résolu; il faut aujourd'hui même, quoique je n'aie pas le sou, que je me donne un habit neuf. Ma foi, on a bien raison de le dire, il vaudrait autant être ladre que d'être pauvre. Qui diantre, à me voir ainsi habillé, me prendrait pour un avocat? Ne dirait-on pas plutôt que je serais un magister de ce bourg? Depuis quinze jours, j'ai quitté le village où je demeurais, pour venir m'établir en ce lieu-ci, croyant d'y faire mieux mes affaires; elles vont de mal en pis. J'ai, de ce côté-là, pour voisin, mon compère le juge du lieu, pas un pauvre petit procès; de cet autre côté, un riche marchand drapier, pas de quoi m'acheter un méchant habit. Ah! pauvre Patelin, pauvre Patelin, comment feras-tu pour contenter ta femme, qui veut absolument que tu maries ta fille? Qui diantre voudra d'elle, en te voyant ainsi déguenillé? Il te faut bien par force avoir recours à l'industrie... Oui, tâchons adroitement à nous procurer à crédit un bon habit de drap, dans la boutique de monsieur Guillaume, notre voisin. Si je puis une fois me donner l'extérieur d'un homme riche, tel qui refuse ma fille... (*apercevant sa femme.*) Mais voilà ma femme et sa servante qui causent ensemble sur ma friperie : écoutons-les sans nous montrer.

SCÈNE II

PATELIN, *caché*; MADAME PATELIN, COLETTE.

MADAME PATELIN, *à Colette.*

Oh, çà, Colette, je n'ai point voulu te parler au logis, de peur que mon gueux de mari ne nous écoutât.

PATELIN, *à part.*

L'y voilà.

MADAME PATELIN, *à Colette.*

Je veux que tu me dises où ma fille peut avoir de quoi aller aussi proprement qu'elle va.

COLETTE.

Eh! c'est, madame, que monsieur votre époux lui donne...

MADAME PATELIN, *l'interrompant.*

Mon époux! il n'a pas de quoi se vêtir lui-même.

PATELIN, *à part.*

Il est vrai.

MADAME PATELIN, *à Colette.*

Je te chasserai, et tu ne te marieras point avec Agnelet, ton fiancé, si tu ne me dis la chose comme elle est.

COLETTE.

Peste, madame, il faut vous la dire! Valère, le fils unique de monsieur Guillaume, ce riche marchand drapier qui demeure là, est amoureux de mademoiselle Henriette, et il lui fait des présents de temps en temps.

PATELIN, *à part.*

Ma fille puise dans la boutique où j'ai dessein d'aller.

MADAME PATELIN.

Mais où prend Valère de quoi faire ces présents? Son père est un riche brutal qui ne lui donne rien.

COLETTE.

Oh! madame, quand les pères ne donnent rien aux enfants, les enfants les volent, cela est dans l'ordre; et Valère fait comme les autres : c'est la règle.

MADAME PATELIN.

Mais que ne fait-il demander ma fille en mariage?

COLETTE.

Il l'aurait fait aussi; mais il craint que son père n'y veuille pas consentir, à cause, ne vous déplaise, que notre monsieur va toujours mal vêtu: cela fait mal juger de ses affaires.

PATELIN, *à part.*

C'est à quoi je vais donner ordre.

MADAME PATELIN.

J'entends quelqu'un, retire-toi. (*Colette rentre.*)

SCÈNE III

PATELIN, *sortant de sa cachette*, MADAME PATELIN.

MADAME PATELIN.

Ah! te voilà?

PATELIN.

Oui.

MADAME PATELIN.

Comme te voilà vêtu!

PATELIN.

C'est que... je... je ne suis pas glorieux.

MADAME PATELIN.

C'est que tu es un gueux; et je viens d'apprendre que ta gueuserie rebute tous les partis qui se présentent pour notre fille.

PATELIN.

Vous avez raison; le monde juge des gens par les habits: j'avoue que ceux que je porte font tort à Henriette, et j'ai fait dessein de me mettre aujourd'hui un peu proprement.

MADAME PATELIN.

Toi, proprement! et avec quoi?

PATELIN, *voulant s'en aller.*

Ne te mets pas en peine. Adieu.

MADAME PATELIN, *l'arrêtant.*

Et où allez-vous, s'il vous plaît?

PATELIN.

Je vais m'acheter un habit de drap.

MADAME PATELIN.

Sans avoir un sou, acheter un habit?

PATELIN.

Oui. De quelle couleur me conseilles-tu de le prendre? gris de fer, ou gris de maure?

MADAME PATELIN.

Hé! prends-le comme tu pourras, si tu trouves quelqu'un assez sot pour te le donner. Je vais parler à Henriette; je viens d'apprendre de certaines choses qui ne me plaisent guère.

PATELIN.

Si l'on me demande, je serai ici, à la boutique de notre voisin.

(*Madame Patelin rentre.*)

SCÈNE IV

PATELIN, *seul.*

Elle n'est pas encore fermée... Je songe que je ne ferai pas mal d'aller mettre ma robe; outre qu'elle cachera ces guenilles, une robe donnera plus de poids à ce que je dois dire à M. Guillaume pour venir à bout de mon dessein... Le voilà avec son fils, allons nous mettre *in habitu*, et revenons promptement.

SCÈNE V

GUILLAUME, *portant une pièce de drap en dehors de la boutique.* VALÈRE.

GUILLAUME, *à part, étalant sa pièce de drap en dehors de sa boutique.*

On commence à ne voir guère clair dans la boutique: exposons ceci un peu à la vue des passants... Oh, çà, Valère, je t'avais dit de me chercher un berger pour garder le troupeau dont la laine sert à faire mes draps.

VALÈRE.

Est-ce, mon père, que vous n'êtes pas content d'Agnelet?

GUILLAUME.

Non, car il me vole; et je te soupçonne d'y avoir part.

VALÈRE

Moi?

GUILLAUME.

Oui, toi. J'ai su que tu es amoureux de je ne sais quelle fille d'ici près, et que tu lui fais des présents; et je sais que cet Agnelet a fiancé une certaine Colette qui la sert: tout cela fait que je te soupçonne.

VALÈRE, *à part.*

Qui diantre nous a découverts? (*Haut.*) Je vous assure, mon père, qu'Agnelet nous sert très-fidèlement.

GUILLAUME.

Oui, toi, mais non pas moi; car depuis un mois qu'il a quitté le fermier avec qui il demeurait, pour entrer à mon service, il me manque six-vingts moutons; et il n'est pas possible qu'en si peu de temps il en soit mort, comme il le dit, un si grand nombre de la clavelée.

VALÈRE.

Les maladies font quelquefois de grands ravages.

GUILLAUME.

Oui, avec des médecins; mais les moutons n'en ont pas. D'ailleurs cet Agnelet fait le nigaud: mais c'est un niais et le plus rusé coquin... Enfin, je l'ai pris sur le fait, tuant de nuit un mouton. Je l'ai battu, et je l'ai fait ajourner devant monsieur le juge: cependant, avant que de pousser

plus loin l'affaire, j'ai voulu savoir si tu n'avais point quelque part au vol qu'il m'a fait.

VALÈRE.

Ah! mon père, j'ai trop de respect pour vos moutons.

GUILLAUME.

Je vais donc le poursuivre en justice : mais je veux examiner un peu mieux la chose. Donne-moi mon livre de compte : approche cette chaise. (*Valère lui donne un livre et une chaise.*) C'est assez, laisse-moi. Si un sergent que j'ai envoyé querir me demande, fais-moi appeler. Je resterai encore un peu ici, en cas que quelque acheteur se présente.

VALÈRE, *à part.*

Allons dire à Agnelet qu'il vienne trouver mon père, pour s'accommoder avec lui.

SCÈNE VI

PATELIN, GUILLAUME.

PATELIN, *à part.*

Bon! le voilà seul, approchons.

GUILLAUME, *à part, feuilletant son livre.*

Compte du troupeau, etc.; six cents bêtes, etc.

PATELIN, *à part, lorgnant le drap.*

Voilà une pièce de drap qui ferait bien mon affaire. Serviteur, monsieur.

GUILLAUME, *sans le regarder.*

Est-ce le sergent que j'ai envoyé querir? Qu'il attende.

PATELIN.

Non, monsieur; je suis...

GUILLAUME, *le regardant.*

Une robe! le procureur donc?... Serviteur.

PATELIN.

Non, monsieur, j'ai l'honneur d'être avocat.

GUILLAUME.

Je n'ai pas besoin d'avocat : je suis votre serviteur.

PATELIN.

Mon nom, monsieur, ne vous est sans doute pas inconnu : je suis Patelin l'avocat.

GUILLAUME

Je ne vous connais point, monsieur.

PATELIN, *à part.*

Il faut se faire connaître... (*haut.*) J'ai trouvé, monsieur, dans les mémoires de feu mon père, une dette qui n'a pas été payée, et...

GUILLAUME.

Ce ne sont pas mes affaires, je ne dois rien.

PATELIN.

Non, monsieur; c'est au contraire feu mon père qui devait au vôtre trois cents écus; et comme je suis homme d'honneur, je viens vous payer.

GUILLAUME.

Me payer? Attendez, monsieur, s'il vous plaît; je me remets un peu votre nom. Oui, je connais depuis longtemps votre famille. Vous demeuriez au village ici près : nous nous sommes connus autrefois. Je vous demande excuse, je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur. (*lui offrant sa chaise.*) Asseyez-vous là, je vous prie, asseyez-vous là.

PATELIN.

Monsieur...

GUILLAUME.

Monsieur...

PATELIN, *s'asseyant.*

Si tous ceux qui me doivent étaient aussi exacts que moi à payer leurs dettes, je serais beaucoup plus riche que je ne suis; mais je ne sais point retenir le bien d'autrui.

GUILLAUME.

C'est pourtant ce qu'aujourd'hui beaucoup de gens savent fort bien faire.

PATELIN.

Je tiens que la première qualité d'un honnête homme est de bien payer ses dettes; et je viens savoir quand vous serez en commodité de recevoir vos trois cents écus.

GUILLAUME.

Tout à l'heure.

PATELIN.

J'ai chez moi votre argent tout prêt et bien compté; mais il faut vous donner le temps de faire dresser une quittance par-devant notaire. Ce sont des charges d'une succession qui regarde ma fille Henriette, et j'en dois rendre un compte en forme.

GUILLAUME.

Cela est juste. Hé bien! demain matin, à cinq heures.

PATELIN.

A cinq heures, soit. J'ai peut-être mal pris mon temps, monsieur Guillaume; je crains de vous détourner.

GUILLAUME.

Point du tout, je n'ai que trop de loisir; on ne vend rien.

PATELIN.

Vous faites pourtant plus d'affaires vous seul que tous les négociants de ce lieu.

GUILLAUME.

C'est que je travaille beaucoup.

PATELIN.

C'est que vous êtes, ma foi, le plus habile homme de tout ce pays... (*examinant la pièce de drap.*) Voilà un assez beau drap.

GUILLAUME.

Fort beau.

PATELIN.

Vous faites votre commerce avec une intelligence...

GUILLAUME.

Oh! monsieur...

PATELIN.

Avec une habileté merveilleuse...

Digitized by Google

GUILLAUME.

Oh! oh! monsieur...

PATELIN.

Des manières nobles et franches qui gagnent le cœur de tout le monde.

GUILLAUME.

Oh! point, monsieur.

PATELIN.

Parbleu, la couleur de ce drap fait plaisir à la vue.

GUILLAUME.

Je le crois : c'est couleur de marron.

PATELIN.

De marron? Que cela est beau! Je gage, monsieur Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur-là?

GUILLAUME.

Oui, oui, avec mon teinturier.

PATELIN.

Je l'ai toujours dit : il y a plus d'esprit dans cette tête-là que dans toutes celles du village.

GUILLAUME.

Ah! ah! ah!

PATELIN, *tâtant le drap.*

Cette laine me paraît assez bien conditionnée.

GUILLAUME.

C'est pure laine d'Angleterre.

PATELIN.

Je l'ai cru... A propos d'Angleterre, il me semble, monsieur Guillaume, que nous avons autrefois été à l'école ensemble.

GUILLAUME.

Chez monsieur Nicodème.

PATELIN.

Justement. Vous étiez beau comme l'Amour!

GUILLAUME.

Je l'ai ouï dire à ma mère.

PATELIN.

Et vous appreniez tout ce qu'on voulait.

GUILLAUME.

A dix-huit ans, je savais lire et écrire.

PATELIN.

Quel dommage que vous ne vous soyez appliqué aux grandes choses! Savez-vous bien, monsieur Guillaume, que vous auriez gouverné un Etat?

GUILLAUME.

Comme un autre.

PATELIN.

Tenez, j'avais justement dans l'esprit une couleur de drap comme celle-là. Il me souvient que ma femme veut que je me fasse un habit : je songe que demain matin, à cinq heures, en portant vos trois cents écus, je prendrai peut-être de ce drap.

GUILLAUME.

Je vous le garderai.

PATELIN, *à part.*

Le garderai, ce n'est pas là mon compte. (*haut.*) Pour racheter une rente, j'avais mis à part ce matin douze cents livres, où je ne voulais pas toucher; mais je vois bien, monsieur Guillaume, que vous en aurez une partie.

GUILLAUME.

Ne laissez pas de racheter votre rente; vous aurez toujours de mon drap.

PATELIN.

Je le sais bien; mais je n'aime point à prendre à crédit. Que je prends de plaisir à vous voir frais et gaillard! Quel air de santé et de longue vie!

GUILLAUME.

Je me porte bien.

PATELIN.

Combien croyez-vous qu'il me faudra de ce drap, afin qu'avec vos trois cents écus je porte aussi de quoi le payer?

GUILLAUME.

Il vous en faudra... Vous voulez, sans doute, l'habit complet?

PATELIN.

Oui, très-complet. Justaucorps, culotte et veste, doublés du même; et le tout bien long et bien large.

GUILLAUME.

Pour tout cela il vous en faudra... oui... six aunes... Voulez-vous que je les coupe, en attendant?

PATELIN.

En attendant... Non, monsieur, non; l'argent à la main, s'il vous plaît; l'argent à la main : c'est ma méthode.

GUILLAUME.

Elle est fort bonne... (*à part.*) Voici un homme très-exact.

PATELIN.

Vous souvient-il, monsieur Guillaume, d'un jour que nous soupâmes ensemble à l'*Ecu de France?*

GUILLAUME.

Le jour qu'on fit la fête du village?

PATELIN.

Justement; nous raisonnâmes à la fin du repas sur les affaires du temps : que je vous ouïs dire de belles choses!

GUILLAUME.

Vous vous en souvenez?

PATELIN.

Si je m'en souviens! Vous prédites dès lors tout ce que nous avons vu depuis dans Nostradamus.

GUILLAUME.

Je vois les choses de loin.

PATELIN.

Combien, monsieur Guillaume, me ferez-vous payer de l'aune de ce drap?

GUILLAUME, *voyant la marque.*

Voyons : un autre en payerait, ma foi, six écus; mais, allons... je vous le baillerai à cinq écus.

PATELIN, *à part.*

Le juif... (*haut.*) Cela est trop honnête. Six fois cinq écus, ce sera justement...

GUILLAUME.

Trente écus.

PATELIN.

Oui, trente écus ; le compte est bon... Parbleu, pour renouveler connaissance, il faut que nous mangions, demain à dîner, une oie dont un plaideur m'a fait présent.

GUILLAUME.

Une oie ! je les aime fort.

PATELIN.

Tant mieux : touchez là ; à demain à dîner ; ma femme les apprête à miracle. Par ma foi, il me tarde qu'elle me voie sur le corps un habit de ce drap ! Croyez-vous qu'en le prenant demain matin, il soit fait à dîner ?

GUILLAUME.

Si vous ne donnez du temps au tailleur, il vous le gâtera.

PATELIN.

Ce serait grand dommage.

GUILLAUME.

Faites mieux : vous avez, dites-vous, l'argent tout prêt ?

PATELIN.

Sans cela je n'y songerais pas.

GUILLAUME.

Je vais vous le faire porter chez vous par un de mes garçons ; il me souvient qu'il y eu a là de coupé justement ce qu'il vous en faut.

PATELIN, *prend le drap.*

Cela est heureux !

GUILLAUME.

Attendez. Il faut auparavant que je l'aune en votre présence.

PATELIN.

Bon ! est-ce que je ne me fie pas à vous ?

GUILLAUME.

Donnez, donnez, je vais le faire porter ; et vous m'enverrez par le retour...

PATELIN.

Le retour ?... Non, non, ne détournez pas vos gens ; je n'ai que deux pas à faire d'ici chez moi... Comme vous dites, le tailleur aura plus de temps.

GUILLAUME.

Laissez-moi vous donner un garçon qui me rapportera l'argent.

PATELIN.

Hé ! point. Je ne suis pas glorieux ; il est presque nuit, et, sous ma robe, on prendra ceci pour un sac de procès.

GUILLAUME.

Mais, monsieur, je vais toujours vous donner un garçon pour me...

PATELIN.

Eh ! point de façon, vous dis-je... A cinq heures précises trois cent trente écus, et l'oie à dîner. Oh çà ! il se fait tard ; adieu, mon cher voisin, serviteur... eh ! serviteur.

GUILLAUME.

Serviteur, monsieur, serviteur. (*M. Patelin rentre chez lui.*)

SCÈNE VII

GUILLAUME, *seul.*

Il s'en va, parbleu, avec mon drap ; mais il n'y a pas loin d'ici à cinq heures du matin. Je dîne demain chez lui, il me payera, il me payera... Voilà, parbleu, un des plus honnêtes et des plus consciencieux avocats que j'aie vus de ma vie ; j'ai quelque regret de lui avoir vendu ce drap un peu trop cher, puisqu'il veut me payer trois cents écus sur lesquels je ne comptais point : car je ne sais d'où diable peut venir cette dette... Mais, à la bonne heure... Oh ! çà, il se fait nuit, et voilà, je pense, tout ce que je gagnerai aujourd'hui... Holà ! holà ! qu'on enferme tout cela là dedans... Mais voici, je crois, ce coquin d'Agnelet, qui m'a volé mes moutons.

SCÈNE VIII

GUILLAUME, AGNELET.

GUILLAUME.

Ah, voleur ! je puis bien faire ici de bonnes affaires ! ce scélérat m'emporte tout le profit...

AGNELET.

Bon vêpre, monsieur, et bonne nuit.

GUILLAUME.

Tu oses encore te présenter devant moi ?

AGNELET.

C'est, ne vous déplaise, mon bon maître, qu'un monsieur m'a baillé certain papier qui parle, dit-on, de moutons, de juges, et d'ajournerie.

GUILLAUME.

Tu fais le benêt ; mais je t'assure que tu ne tueras jamais plus moutons, qu'il ne t'en souvienne.

AGNELET.

Eh ! mon doux maître, ne croyez pas les médisants.

GUILLAUME.

Les médisants, coquin ! Ne t'ai-je pas trouvé de nuit, tuant un mouton ?

AGNELET.

Par cette âme, c'était pour l'empêcher de mourir !

GUILLAUME

Le tuer, pour l'empêcher de mourir ?

AGNELET.

Oui, de la clavelée ; à cause, ne vous déplaise, que quand ils mouriont de ce vilain mal, il faut les jeter ; et on les tue avant qu'ils mouriont.

GUILLAUME.

Qu'ils mouriont : le traître ! des moutons dont la laine me fait des draps d'Angleterre, que je

vends cinq écus l'aune... Ote-toi d'ici, scélérat! Six-vingts moutons en un mois!

AGNELET.

Ils gâtiont les autres, par ma fi.

GUILLAUME.

Nous verrons cela demain, devant monsieur le juge.

AGNELET.

Eh! mon doux maître, contentez-vous de m'avoir assommé, comme vous voyez; et accordons ensemble, si c'est votre bon plaisir.

GUILLAUME.

Mon bon plaisir est de te faire pendre, entends-tu?

AGNELET.

Le ciel vous donne joie! (*à part.*) Il faut donc que j'aille trouver un avocat, pour défendre mon bon droit.

SCÈNE IX

VALÈRE, HENRIETTE, COLETTE, AGNELET.

HENRIETTE, *à Valère.*

Laissez-moi, Valère. Mon père et ma mère me suivent; nous allons souper chez ma tante : ils m'ont dit de m'avancer; retirez-vous.

AGNELET, *à Valère.*

Voulez-vous, monsieur, que j'éteigne la lumière?

VALÈRE.

Non, tu me priverais du plaisir de la voir. Belle Henriette, souffrez, je vous prie...

HENRIETTE.

Non, Valère; je tremble...

VALÈRE.

Craignez-vous une personne qui vous adore?

HENRIETTE.

Vous êtes la personne du monde que je crains le plus, et vous savez pourquoi... Ne me quittez pas, Colette.

(*Agnelet tire Colette par le bras.*)

COLETTE.

C'est cet invalide qui me tire par le bras.

HENRIETTE.

Si vous m'aimez, Valère, ne songez à moi, je vous prie, que lorsque vous serez assuré du consentement de monsieur votre père.

COLETTE.

C'est à quoi, Agnelet et moi, nous avons fait dessein de nous employer.

AGNELET.

J'ai déjà imaginé un moyen honnête, qui réussira, si Dieu plaît, quand je serai hors de procès.

VALÈRE.

Quoi qu'il arrive, je te garantirai de tout.

HENRIETTE.

Voici mon père; fuyons tous.

SCÈNE X

PATELIN, MADAME PATELIN.

PATELIN.

Hé bien! ma femme, ce drap est-il bien choisi?

MADAME PATELIN.

Oui; mais avec quoi le payer? Tu l'as promis à demain matin; ce monsieur Guillaume est un arabe, qui viendra ici faire le diable à quatre.

PATELIN.

Lorsqu'il viendra, songe seulement à faire ce que je t'ai dit, et à me bien seconder.

MADAME PATELIN.

Il faut, malgré moi, que j'aide à t'en sortir; mais tu devrais rougir de honte de ce que tu m'as proposé de faire, et ce n'est point du tout agir en honnête homme...

PATELIN.

Hé! mon Dieu, ma femme, en honnête homme! Il n'est rien de plus aisé, quand on est riche, d'être honnête homme; c'est quand on est pauvre, qu'il est difficile de l'être. Mais laissons tout cela, allons souper chez ta sœur; et dès que nous serons de retour, faisons ce soir même couper cet habit, de peur d'accident.

MADAME PATELIN.

Allons! mais je crains bien que demain matin il n'arrive ici quelque désordre.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

GUILLAUME, *seul; ensuite* PATELIN.

GUILLAUME.

Il est du devoir d'un homme bien réglé de récapituler le matin ce qu'il s'est proposé de faire dans la journée; voyons un peu. Premièrement, je dois recevoir à cinq heures trois cents écus de monsieur Patelin, pour une dette de feu son père : plus, trente écus pour six aunes de drap qu'il prit hier ici : *item*, une oie à dîner chez lui, apprêtée de la main de sa femme; après cela comparaître à l'ajournement devant le juge contre Agnelet, pour six-vingts moutons qu'il m'a volés. Je pense que voilà tout. (*regardant à sa montre.*) Mais ouais! il y a longtemps que l'heure est passée, et je ne vois point venir mon homme; allons le trouver... Non, un homme si exact ne me manquera pas de parole... Cependant il a mon drap, et je n'ai point de ses nouvelles : que faire? Faisons semblant de lui aller rendre visite, et sachons un peu de quoi il est question. (*écoutant à la porte de M. Patelin.*)

Je crois qu'il compte mon argent... Je sens qu'on apprête l'oie... (*flairant à la porte.*) Frappons.

PATELIN, *dans la maison.*

Ma fem...me.

GUILLAUME, *à part.*

C'est lui-même.

PATELIN, *dans la maison.*

Ouvrez la porte... voilà l'apothicaire.

GUILLAUME, *à part.*

L'apothicaire!

PATELIN.

Qui m'apporte l'émétique, l'éméti...i...que.

GUILLAUME, *à part.*

L'émétique! C'est quelqu'un qui est malade chez lui, et je puis n'avoir pas bien reconnu sa voix à travers la porte : frappons encore plus fort. (*il frappe.*)

PATELIN, *dans la maison.*

Caro...o...gne, ma...a...asque, ouvriras... tu...u?...

SCÈNE II

GUILLAUME, MADAME PATELIN.

MADAME PATELIN, *à voix basse.*

Ah! c'est vous, monsieur Guillaume?

GUILLAUME.

Oui, c'est moi; vous êtes sans doute madame Patelin?

MADAME PATELIN.

A vous servir. Pardon, monsieur, je n'ose parler haut.

GUILLAUME.

Oh! parlez comme il vous plaira. Je viens voir monsieur Patelin.

MADAME PATELIN.

Parlez plus bas, monsieur, s'il vous plaît.

GUILLAUME.

Eh! pourquoi bas? Je viens, vous dis-je, lui rendre visite.

MADAME PATELIN.

Encore plus bas, je vous prie.

GUILLAUME.

Si bas qu'il vous plaira; mais il faut que je le voie.

MADAME PATELIN.

Hélas! le pauvre homme, il est bien en état d'être vu!

GUILLAUME.

Comment? Que lui serait-il arrivé depuis hier?

MADAME PATELIN.

Depuis hier? Hélas! monsieur Guillaume, il y a huit jours qu'il n'a bougé du lit.

GUILLAUME.

Du lit? Il vint pourtant hier chez moi.

MADAME PATELIN.

Lui, chez vous?

GUILLAUME.

Lui, chez moi; et il était même fort gaillard et fort dispos.

MADAME PATELIN.

Ah! monsieur, il faut sans doute que cette nuit vous ayez rêvé cela.

GUILLAUME.

Ah! parbleu, ceci n'est pas mauvais, rêvé? Et mes six aunes de drap qu'il emporta, l'ai-je rêvé?

MADAME PATELIN.

Six aunes de drap!

GUILLAUME.

Oui, six aunes de drap couleur de marron. Et l'oie que nous devons manger à dîner? eh! l'ai-je rêvé?

MADAME PATELIN.

Que vous prenez mal votre temps pour rire!

GUILLAUME.

Pour rire? Ventrebleu, je ne ris point, et n'en ai nulle envie : je vous soutiens qu'il emporta hier sous sa robe six aunes de drap.

MADAME PATELIN.

Hélas! le pauvre homme, plût au ciel qu'il fût en état de l'avoir fait! Ah! monsieur Guillaume, il eut tout hier un transport au cerveau, qui le jeta dans la rêverie, où je crois qu'il est encore.

GUILLAUME.

Oh! par la tête-bleu, vous rêvez vous-même, et je veux absolument lui parler.

MADAME PATELIN.

Oh! pour cela, en l'état qu'il est, il n'est pas possible; nous l'avons mis là sur un fauteuil auprès de la porte, pour faire son lit. Si vous le voyiez, il vous ferait pitié.

GUILLAUME.

Bon, bon, pitié! (*voulant entrer chez M. Patelin.*) En quelque état qu'il soit, je prétends le voir, ou...

MADAME PATELIN *l'interrompant, et l'empêchant d'ouvrir la porte.*

Ah! n'ouvrez pas cette porte, vous allez tuer mon mari. Il lui prend de temps en temps des envies de courir... (*voyant paraître M. Patelin, qui accourt la tête enveloppée de chiffons.*) Ah! le voilà parti.

SCÈNE III

PATELIN, MADAME PATELIN, GUILLAUME.

MADAME PATELIN.

Je vous l'avais bien dit : aidez-moi à le reprendre... Mon pauvre mari! repose-toi là. (*elle va chercher un fauteuil.*)

PATELIN.

Aïe, aïe, la tête.

GUILLAUME.

En effet, voilà un homme en piteux état. Il me

semble pourtant que c'est le même d'hier, ou peu s'en faut... Voyons de plus près... Monsieur Patelin, je suis votre serviteur.

PATELIN.

Ah! bonjour, monsieur Anodin.

GUILLAUME.

Monsieur Anodin!

MADAME PATELIN.

Il vous prend pour l'apothicaire; allez-vous-en.

GUILLAUME.

Je n'en ferai rien... (*à M. Patelin.*) Monsieur, vous vous souvenez bien qu'hier...

PATELIN.

Oui, je vous ai fait garder...

GUILLAUME.

Bon, il s'en souvient.

PATELIN.

Un grand verre plein de mon urine.

GUILLAUME

Je n'ai que faire d'urine.

PATELIN.

Ma femme, fais-la voir à monsieur Anodin; il verra si j'ai quelque embarras dans les uretères.

GUILLAUME.

Bon, bon, uretères! Monsieur, je veux être payé.

PATELIN.

Si vous pouviez un peu éclaircir mes matières. Elles sont dures comme du fer, et noires comme votre barbe.

GUILLAUME.

Pa, pa, pa! voilà me payer en belle monnaie!

MADAME PATELIN.

Eh! monsieur, sortez d'ici.

GUILLAUME.

Bagatelles! Voulez-vous me compter de l'argent? Je veux être payé.

PATELIN.

Ne me donnez plus de ces vilaines pilules, elles ont failli à me faire rendre l'âme.

GUILLAUME.

Je voudrais qu'elles t'eussent fait rendre mon drap.

PATELIN.

Ma femme, chasse, chasse ces papillons noirs qui volent autour de moi : comme ils montent!

GUILLAUME.

Je n'en vois point.

MADAME PATELIN.

Eh! ne voyez-vous pas qu'il rêve? Allez-vous-en.

GUILLAUME.

Tarare! je veux de l'argent.

PATELIN.

Les médecins m'ont tué avec leurs drogues.

GUILLAUME.

Il ne rêve pas à présent : il faut que je lui parle... Monsieur Patelin?

PATELIN.

Je plaide, messieurs, pour Homère.

GUILLAUME.

Pour Homère!

PATELIN.

Contre la nymphe Calypso.

GUILLAUME.

Calypso! Que diable est ceci?

MADAME PATELIN.

Il rêve, vous dis-je. Allez-vous-en; sortez, je vous prie.

GUILLAUME.

A d'autres!

PATELIN.

Les prêtres de Jupiter... les Corybantes... Il l'a pris, il l'emporte. Au chat! au chat! adieu mon lard.

GUILLAUME.

Oh çà! quand vous aurez assez rêvé, me payerez-vous au moins mes trente écus?

PATELIN.

Sa grotte ne retentissait plus du doux chant de sa voix.

GUILLAUME, *à part.*

Ouais! aurais-je pris quelque autre pour lui?

MADAME PATELIN.

Eh! monsieur, laissez en repos ce pauvre homme.

GUILLAUME.

Attendez, il aura peut-être quelque intervalle. Il me regarde comme s'il voulait me parler.

PATELIN.

Ah! monsieur Guillaume!

GUILLAUME, *à Madame Patelin.*

Oh! il me reconnaît. (*à M. Patelin.*) Hé bien?

PATELIN.

Je vous demande pardon...

GUILLAUME, *à madame Patelin.*

Vous voyez s'il s'en souvient.

PATELIN, *à M. Guillaume.*

Si, depuis quinze jours que je suis dans ce village, je ne vous suis pas allé voir.

GUILLAUME.

Morbleu! ce n'est pas là mon compte. Cependant hier...

PATELIN.

Oui, hier, pour vous aller faire mes excuses, je vous envoyai un procureur de mes amis...

GUILLAUME, *à part.*

Ventrebleu! celui-là aura eu mon drap? Un procureur! Je ne le verrai de ma vie... (*à M. Patelin.*) Mais c'est une invention, et nul autre que vous n'a eu mon drap : à telles enseignes...

MADAME PATELIN.

Eh! monsieur, si vous lui parlez d'affaires, vous allez le tuer.

GUILLAUME.

A la bonne heure... (*à M. Patelin.*) A telles enseignes que feu votre père devait au mien trois cents écus. Ventrebleu! je ne m'en irai point d'ici sans drap ou sans argent?

PATELIN.

La cour remarquera, s'il lui plaît, que la pyrrhique était une certaine danse, ta ral, la la. Dansons tous (*prenant M. Guillaume, et le faisant danser.*), dansons tous!... Ma commère, quand je danse...

GUILLAUME.

Oh! je n'en puis plus; mais je veux de l'argent.

PATELIN, *à part.*

Oh! je te ferai bien décamper... (*haut.*) Ma femme! ma femme! j'entends des voleurs qui ouvrent notre porte: ne les entends-tu pas? Écoutons. Paix, paix, écoutons... Oui... les voilà... je les vois... Ah! coquins, je vous chasserai bien d'ici. Ma hallebarde! ma hallebarde! (*il va prendre une hallebarde à l'entrée de la maison, et revient.*) Au voleur! au voleur!

GUILLAUME.

Tudieu! il ne fait pas bon ici... Morbleu! tout le monde me vole, l'un mon drap, l'autre mes moutons. Mais, en attendant que je tire raison de celui-là, allons songer à faire pendre l'autre.

(*Il s'en va.*)

MADAME PATELIN.

Bon! le voilà parti, je me retire. Mais demeure encore là un moment, en cas qu'il revint.

PATELIN, *croyant voir revenir M. Guillaume.*

Le voici. Au voleur!... C'est monsieur Bartolin; il m'a vu.

SCÈNE IV

BARTOLIN, PATELIN.

BARTOLIN.

Qui crie au voleur? Quel bruit fait-on à ma porte? quel désordre est ceci? Ah! ah! c'est vous, mon compère?

PATELIN.

Oui, c'est moi qui...

BARTOLIN.

En cet équipage?

PATELIN.

C'est que j'ai cru...

BARTOLIN.

Un avocat sous les armes!

PATELIN.

J'ai cru entendre des...

BARTOLIN.

Militant causarum patroni.

PATELIN.

C'est que, vous dis-je, j'ai cru entendre des voleurs qui crochetaient ma porte.

BARTOLIN.

Crocheter une porte *coram judice?*

PATELIN.

Je croyais, vous dis-je, qu'il y eût des voleurs.

BARTOLIN.

Il en faut faire informer.

PATELIN.

Mais il n'y en avait point.

BARTOLIN.

Faire ouïr des témoins.

PATELIN.

Et contre qui?

BARTOLIN.

Et les faire pendre.

PATELIN.

Et qui pendre?

BARTOLIN.

Point de quartier aux voleurs.

PATELIN.

Je vous dis encore une fois qu'il n'y en avait point, et que je me suis trompé.

BARTOLIN.

Ah! ah! cela étant ainsi, *cedant arma togæ.* Allez quitter cette hallebarde, et prendre votre robe, pour venir à l'audience que je donnerai ici, dans une heure.

PATELIN.

C'est aussi ce que je veux faire... Je dois plaider pour certain berger dont Colette m'a parlé. Je pense que le voici; allons quitter cet équipage, et revenons promptement.

(*Il rentre chez lui.*)

SCÈNE V

COLETTE, AGNELET.

COLETTE.

Tu as besoin d'un avocat subtil et rusé, qui invente quelque fourberie pour te tirer d'affaire; et il n'y a dans tout le village que monsieur Patelin qui en soit capable.

AGNELET.

J'en fîmes l'expérience, feu mon frère et moi, il y a quelque temps. Mais je ne sais comment faire, car j'oubliai de le payer.

COLETTE.

Il ne s'en souviendra peut-être pas: au moins, ne lui dis pas que tu sers M. Guillaume, il ne voudrait peut-être pas plaider contre lui.

AGNELET.

Je ne lui parlerai que de mon maître, sans le nommer; et il croira que je sers toujours ce fermier avec qui je demeurais quand je te fiançai.

COLETTE, *voyant revenir M. Patelin.*

Voilà ton avocat, adieu.

SCÈNE VI

PATELIN, AGNELET.

PATELIN, *à part.*

Ah, ah! je connais ce drôle-ci. N'est-ce pas toi qui as fiancé ma servante Colette?

AGNELET.

Oui, monsieur, oui.

Digitized by Google

PATELIN.

Vous étiez deux frères que je garantis des galères : l'un de vous deux ne me paya point.

AGNELET.

C'était mon frère.

PATELIN.

Vous fûtes malades au sortir de prison, et l'un de vous deux mourut.

AGNELET.

Ce ne fut pas moi.

PATELIN.

Je le vois bien.

AGNELET.

Je fus pourtant plus malade que mon frère. Enfin, je viens vous prier de plaider pour moi contre mon maître.

PATELIN.

Ton maître, c'est ce fermier d'ici près?

AGNELET.

Il ne demeure pas loin d'ici; et je vous payerai bien.

PATELIN.

Je le prétends bien ainsi. Oh çà, raconte-moi ton affaire, sans me rien déguiser.

AGNELET.

Vous saurez donc que mon bon maître me paye petitement mes gages, et que pour m'en dédommager sans lui faire tort, je fais quelque petit négoce avec un boucher, homme de bien.

PATELIN.

Quel négoce fais-tu?

AGNELET.

Sauf votre grâce, j'empêche les moutons de mourir de la clavelée.

PATELIN.

Il n'y a point là de mal. Et que fais-tu pour cela?

AGNELET.

Ne vous déplaise, je les tue quand ils ont envie de mourir.

PATELIN.

Le remède est sûr; mais ne les tues-tu pas exprès, pour faire croire à ton maître qu'ils sont morts de ce mal, et qu'il les faut jeter à la voirie, afin de les vendre, et de garder l'argent pour toi?

AGNELET.

C'est ce que dit mon doux maître, à cause que l'autre nuit... quand j'eus enfermé le troupeau... il vit que je pris... un... Dirai-je tout?

PATELIN.

Oui, si tu veux que je plaide pour toi.

AGNELET.

L'autre nuit donc, il vit que je pris un gros mouton qui se portait bien. Ma fi, sans y penser, ne sachant que faire... je lui mis tout doucement mon couteau auprès de la gorge; tant y a que je ne sais comment cela se fit : mais il mourut d'abord...

PATELIN.

J'entends... Quelqu'un te vit-il faire?

AGNELET.

Mon maître était caché dans la bergerie : il me dit que j'en avais fait autant de six-vingts moutons qui lui manquaient... Or vous saurez que c'est un homme qui dit toujours la vérité. Il me battit, comme vous voyez, et je vais me faire trépaner. Or, je vous prie, comme vous êtes avocat, de faire en sorte qu'il ait tort et que j'aie raison, afin qu'il ne m'en coûte rien.

PATELIN.

Je comprends ton affaire. Il y a deux voies à prendre : par la première il ne t'en coûtera pas un sou.

AGNELET.

Prenons celle-là, je vous prie.

PATELIN.

Soit. Tout ton bien est en argent?

AGNELET.

Ma fi, oui.

PATELIN.

Il te le faut bien cacher.

AGNELET.

Aussi ferai-je.

PATELIN.

Ton maître sera contraint de payer tous les dépens.

AGNELET.

Tant mieux.

PATELIN.

Et, sans qu'il t'en coûte ni denier ni maille...

AGNELET.

C'est ce que je demande.

PATELIN.

Il sera obligé, s'il veut, de te faire pendre...

AGNELET.

Prenons l'autre, s'il vous plaît.

PATELIN.

Le voici. On va te faire venir devant le juge.

AGNELET.

Il est vrai.

PATELIN.

Souviens-toi bien de ceci.

AGNELET.

J'ai bonne souvenance.

PATELIN.

A toutes les interrogations qu'on te fera, soit le juge... soit l'avocat de ton maître, soit moi-même, ne réponds autre chose que ce que tu entends dire tous les jours à tes bêtes à laine. Tu sauras bien parler leur langage et faire le mouton.

AGNELET.

Cela n'est pas bien difficile.

PATELIN.

Les coups que tu as à la tête me font aviser d'une adresse qui pourra te garantir : mais je prétends ensuite être bien payé.

AGNELET.

Aussi le serez-vous, par cette âme.

PATELIN.

Monsieur Bartholin va tout à l'heure donner au-

Digitized by Google

dience : ne manque point de revenir ici, tu m'y trouveras. Adieu... N'oublie pas d'apporter de l'argent.

AGNELET.

Serviteur... Que les gens de bien ont de peine à vivre!

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

BARTOLIN, PATELIN, AGNELET.

BARTOLIN, *à M. Patelin.*

Or sus, les parties peuvent comparaître.

PATELIN, *bas, à Agnelet.*

Quand on t'interrogera, ne réponds que de la manière que je t'ai dit.

BARTOLIN, *à M. Patelin.*

Quel homme est-ce là?

PATELIN.

Un berger qui a été battu par son maître, et qui, au sortir d'ici, va se faire trépaner.

BARTOLIN.

Il faut attendre l'adverse partie, son procureur, ou son avocat. Mais que nous veut monsieur Guillaume?

SCÈNE II

BARTOLIN, GUILLAUME, PATELIN, AGNELET.

GUILLAUME, *à M. Bartolin.*

Je viens plaider moi-même mon affaire.

PATELIN, *bas, à Agnelet.*

Ah! traître! c'est contre monsieur Guillaume?

AGNELET.

Oui, c'est mon bon maître.

PATELIN, *à part.*

Tâchons de nous tirer d'ici.

GUILLAUME.

Ouais, quel homme est-ce là?

PATELIN.

Monsieur, je ne plaide que contre un avocat.

GUILLAUME.

Je n'ai pas besoin d'avocat... (*à part.*) Il a quelque chose de son air.

PATELIN.

Je me retire donc.

BARTOLIN.

Demeurez, et plaidez.

PATELIN.

Mais, monsieur...

BARTOLIN.

Demeurez, vous dis-je; je veux au moins avoir un avocat à mon audience. Si vous sortez, je vous raye de la matricule.

PATELIN, *à part, se cachant la figure avec son mouchoir.*

Cachons-nous du mieux que nous pourrons.

BARTOLIN.

Monsieur Guillaume, vous êtes le demandeur, parlez.

GUILLAUME.

Vous saurez, monsieur, que ce maraud-là...

BARTOLIN.

Point d'injures.

GUILLAUME.

Eh bien! que ce voleur...

BARTOLIN.

Appelez-le par son nom, ou celui de sa profession.

GUILLAUME.

Tant y a, vous dis-je, monsieur, que ce scélérat de berger m'a volé six-vingts moutons.

PATELIN.

Cela n'est point prouvé.

BARTOLIN.

Qu'avez-vous, avocat?

PATELIN.

Un grand mal aux dents.

BARTOLIN.

Tant pis. Continuez.

GUILLAUME.

Parbleu, cet avocat ressemble un peu à celui de mes six aunes de drap.

BARTOLIN.

Quelle preuve avez-vous de ce vol?

GUILLAUME.

Quelle preuve? Je lui vendis hier... Je lui ai baillé en garde six aunes... six cents moutons, et je n'en trouve à mon troupeau que quatre cent quatre-vingts.

PATELIN.

Je nie ce fait.

GUILLAUME, *à part.*

Ma foi, si je ne venais de voir l'autre dans la rêverie, je croirais que voilà mon homme.

BARTOLIN.

Laissez là votre homme, et prouvez le fait.

GUILLAUME.

Je le prouve par mon drap... je veux dire par mon livre de compte. Que sont devenues les six aunes... les six-vingts moutons qui manquent à mon troupeau?

PATELIN.

Ils sont morts de la clavelée.

GUILLAUME.

Tête-bleu! Je crois que c'est lui-même.

BARTOLIN.

On ne nie pas que ce ne soit lui-même : *Non est quæstio de persona.* On vous dit que vos moutons sont morts de la clavelée : que répondez-vous à cela?

GUILLAUME.

Je réponds, sauf votre respect, que cela est faux;

Digitized by Google

qu'il emporta sous... qu'il les a tués pour les vendre, et qu'hier moi-même... (*à part.*) Oh! c'est lui... (*à M. Bartolin.*) Oui, je lui vendis six... six... Je le trouvai sur le fait, tuant de nuit un mouton.

PATELIN, *à M. Bartolin.*

Pure invention, monsieur, pour s'excuser des coups qu'il a donnés à ce pauvre berger, qui, au sortir d'ici, comme je vous ai dit, va se faire trépaner.

GUILLAUME, *à M. Bartolin.*

Parbleu, monsieur le juge, il n'est rien de plus véritable, c'est lui-même, oui : il emporta hier de chez moi six aunes de drap, et ce matin, au lieu de me payer trente écus...

BARTOLIN.

Que diantre font ici six aunes de drap et trente écus? Il est, ce me semble, question de moutons volés.

GUILLAUME.

Il est vrai, monsieur, c'est une autre affaire : mais nous y viendrons après. Je ne me trompe pourtant point. Vous saurez donc que je m'étais caché dans la bergerie... (*à part.*) Oh! c'est lui très-assurément... (*à M. Bartolin.*) Je m'étais donc caché dans la bergerie : je vis venir ce drôle, il s'assit là. Il prit un gros mouton... et... et, avec de belles paroles, il fit si bien, qu'il m'emporta six aunes...

BARTOLIN.

Six aunes de mouton?

GUILLAUME.

Non, de drap, lui! Maugrebleu de l'homme.

BARTOLIN.

Laissez là ce drap et cet homme, et revenez à vos moutons.

GUILLAUME.

J'y reviens. Ce drôle donc, ayant tiré de sa poche son couteau... je veux dire mon drap... Non, je dis bien; son couteau... il... il... il... il... le mit comme ceci sous sa robe, et l'emporta chez lui; et ce matin, au lieu de me payer mes trente écus, il me nie drap et argent.

PATELIN, *riant.*

Ah! ah! ah!

BARTOLIN.

A vos moutons, vous dis-je! à vos moutons.

PATELIN, *riant.*

Ah! ah! ah!

BARTOLIN.

Ouais, vous êtes hors de sens, monsieur Guillaume. Rêvez-vous?

PATELIN.

Vous voyez, monsieur, qu'il ne sait ce qu'il dit.

GUILLAUME.

Je le sais fort bien, monsieur, il m'a volé six-vingts moutons; et ce matin, au lieu de me payer trente écus pour six aunes de drap couleur de marron, il m'a payé de papillons noirs, la nymphe Calypot, ta ral la, Ma commere, quand je danse. Que diable sais-je encore ce qu'il est allé chercher?

PATELIN.

Ah! ah! ah! il est fou, il est fou.

BARTOLIN.

En effet. Tenez, monsieur Guillaume, toutes les cours du royaume ensemble ne comprendront rien à votre affaire : vous accusez ce berger de vous avoir volé six vingts moutons, et vous entrelardez là dedans six aunes de drap, trente écus, des papillons noirs, et mille autres balivernes. Eh! encore une fois, revenez à vos moutons ou je vais relaxer ce berger... Mais j'aurai plus tôt fait de l'interroger moi-même. (*à Agnelet.*) Approche-toi : comment t'appelles-tu?

AGNELET.

Bée...

GUILLAUME.

Il ment, il s'appelle Agnelet.

BARTOLIN.

Agnelet, ou Bée, n'importe. (*à Agnelet.*) Dis-moi, est-il vrai que monsieur t'avait baillé en garde six-vingts moutons?

AGNELET.

Bée...

BARTOLIN.

Ouais! la crainte de la justice te trouble peut-être. Écoute, ne t'effraye point : monsieur Guillaume t'a-t-il trouvé de nuit tuant un mouton?

AGNELET.

Bée...

BARTOLIN.

Oh! oh! que veut dire ceci?

PATELIN.

Les coups qu'il lui a donnés sur la tête lui ont troublé la cervelle.

BARTOLIN.

Vous avez grand tort, monsieur Guillaume.

GUILLAUME.

Moi, tort! L'un me vole mon drap, l'autre mes moutons; l'un me paye de chansons, l'autre de bée; et encore, morbleu, j'aurai tort!...

BARTOLIN.

Oui, tort. Il ne faut jamais frapper, surtout à la tête.

GUILLAUME.

Oh, ventrebleu! il était nuit; et quand je frappe, je frappe partout.

PATELIN.

Il avoue le fait. Monsieur, *habemus confitentem reum.*

GUILLAUME.

Oh! va, va, *confitareum*, tu me paieras mes six aunes de drap, ou le diable t'emportera.

BARTOLIN.

Encore du drap! On se moque ici de la justice. Hors de cour et de procès, sans dépens.

GUILLAUME.

J'en appelle... Et pour vous, monsieur le fourbe, nous nous reverrons.

(*Il s'en va.*)

Digitized by Google

PATELIN, *à Agnelet.*

Remercie monsieur le juge.

AGNELET.

Bée, bée...

BARTOLIN.

En voilà assez. Va vite te faire trépaner, pauvre malheureux. (*Il s'en va.*)

SCÈNE III

PATELIN, AGNELET.

PATELIN.

Oh çà, par mon adresse je t'ai tiré d'une affaire où il y avait de quoi te faire pendre : c'est à toi maintenant à me bien payer, comme tu m'as promis.

AGNELET.

Bée...

PATELIN.

Oui, tu as fort bien joué ton rôle. Mais à présent il me faut de l'argent? entends-tu.

AGNELET.

Bée...

PATELIN.

Eh! laisse-là ton bée. Il n'est plus question de cela : il n'y a ici que toi et moi. Veux-tu me tenir ce que tu m'as promis et me bien payer?

AGNELET.

Bée...

PATELIN.

Comment, coquin, je serais la dupe d'un mouton vêtu? Tête-bleu, tu me payeras, ou...

(*Agnelet s'enfuit.*)

SCÈNE IV

COLETTE, *en deuil*, PATELIN.

COLETTE.

Eh! laissez-le aller, monsieur. Il s'agit de bien autre chose.

PATELIN.

Comment donc?

COLETTE.

Les coups qu'il fait semblant d'avoir à la tête nous ont fait aviser d'un moyen sûr pour faire consentir monsieur Guillaume au mariage de son fils avec votre fille : ne serez-vous pas bien payé?

PATELIN.

Serait-il bien possible? Mais de qui as-tu pris le deuil?

COLETTE.

Agnelet a dit au juge qu'il s'allait faire trépaner : il est mort dans l'opération, et c'est M. Guillaume qui l'a tué.

PATELIN.

Ah! je vois de quoi il est question. Ah! fort bien, j'entends.

COLETTE.

Secondez-nous bien seulement. Je vais demander justice à M. le juge. (*Elle s'en va.*)

PATELIN, *seul.*

En effet, ce qu'il vient de voir lui fera croire aisément qu'Agnelet est mort, et, par bonheur, monsieur Guillaume s'est accusé lui-même. Il faut avouer que ce berger est un rusé coquin : il m'a toujours trompé moi-même, moi qui trompe quelquefois les autres. Mais je lui pardonne, si par son adresse je puis richement marier ma fille.

SCÈNE V

BARTOLIN, COLETTE, PATELIN.

BARTOLIN, *à Colette.*

Que me dites-vous là? Le pauvre garçon! voilà une mort bien prompte!

PATELIN.

Tout le village en est déjà informé. Comme les malheurs arrivent dans un moment!

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Hi, hi, hi.

PATELIN, *à M. Bartolin.*

La pauvre fille! méchante affaire pour monsieur Guillaume.

BARTOLIN.

Je vous rendrai justice ; ne pleurez pas tant.

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Il était mon fiancé, é, é, é.

BARTOLIN.

Consolez-vous donc, il n'était pas encore votre mari.

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Je ne le pleurerais pas tant, s'il avait été mon mari, i, i, i.

BARTOLIN.

Il sera puni; et déjà, sur votre plainte, j'ai donné un décret de prise de corps : on doit me l'amener ici. Je vais cependant, pour la forme, visiter le corps mort. Il est là, dites-vous, chez votre oncle le chirurgien? Je reviens dans un moment. (*Il s'en va.*)

PATELIN.

Il va tout découvrir, s'il ne trouve pas le mort.

COLETTE.

Laissez-le aller : mon oncle est d'intelligence avec nous, et Agnelet a ajusté dans le lit une certaine tête qui le fera fuir bien vite.

PATELIN.

Mais quelqu'un dans le village rencontrera peut-être Agnelet.

COLETTE.

Il s'est allé cacher dans le grenier à foin d'un de nos voisins, d'où il ne sortira que quand le mariage sera tout à fait conclu.

SCÈNE VI

BARTOLIN, COLETTE, PATELIN.

BARTOLIN, *à M. Patelin.*

Non, de ma vie je n'ai vu une tête d'homme

Digitized by Google

comme celle-là; les coups, ou le trépan, l'ont entièrement défigurée : elle n'a pas seulement la figure humaine, et je n'ai pu la voir un moment sans en détourner la vue.

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Ah, ah, ah.

PATELIN, *à M. Bartolin.*

Que je plains le pauvre monsieur Guillaume. C'était un bon homme! il y avait plaisir d'avoir affaire avec lui.

BARTOLIN.

Je le plains aussi; mais que faire? Voilà un homme mort; et sa fiancée qui me demande justice?

PATELIN, *à Colette.*

Colette, que te servira de le faire pendre? Ne vaudrait-il pas mieux pour toi...

COLETTE.

Hélas! monsieur, je ne suis ni intéressée ni vindicative; et s'il y avait quelque expédient honnête... Vous savez combien j'aime ma maîtresse, votre fille, qui est filleule de monsieur (*montrant Bartolin*).

BARTOLIN.

Ma filleule? Hé bien! quel intérêt a-t-elle à tout ceci?

COLETTE.

Valère, monsieur, le fils unique de monsieur Guillaume, en est amoureux et désire de l'épouser, son père refuse d'y consentir. Vous êtes si habile l'un et l'autre! voyez s'il n'y aurait pas là quelque expédient, afin que tout le monde fût content.

BARTOLIN, *à M. Patelin.*

Oui, il faut que cette fille se déporte de sa poursuite, à condition que monsieur Guillaume consentira à ce mariage.

COLETTE.

Que cela est bien imaginé!

PATELIN.

C'est prendre la voie de la douceur.

BARTOLIN.

Avant que de le mettre en prison, on doit me l'amener; il faut que je lui en parle moi-même. Mais y consentez-vous, monsieur Patelin?

PATELIN.

Hé... Je n'avais pas encore fait dessein de marier ma fille... cependant... pour sauver la vie à monsieur Guillaume... Allons, allons, j'y donnerai les mains; et je serais fâché de faire pendre un homme.

BARTOLIN.

J'entends qu'on me l'amène... (*à Colette.*) Vous, allez vite faire enterrer secrètement le mort, afin qu'on ne m'accuse point de prévarication.

PATELIN.

Et moi, pour la forme, je vais faire dresser un mot de contrat, que vous lui ferez signer, s'il vous plaît.

SCÈNE VII

BARTOLIN, DEUX RECORS, GUILLAUME.

BARTOLIN.

Ah! vous voici! Hé bien! vous savez, monsieur Guillaume, pourquoi on vous a arrêté?

GUILLAUME.

Oui, ce coquin d'Agnelet dit qu'il est mort.

BARTOLIN.

Il l'est véritablement; je viens de le voir moi-même, et vous avez avoué le fait.

GUILLAUME.

Peste soit de moi!

BARTOLIN.

Oh çà! j'ai une chose à vous proposer. Il ne tient qu'à vous de sortir d'affaire, et de vous en retourner chez vous en liberté.

GUILLAUME.

Il ne tient qu'à moi? Serviteur donc.

BARTOLIN.

Oh! attendez. Il faut savoir auparavant si vous aimez mieux marier votre fils que d'être pendu?

GUILLAUME.

Belle proposition! Je n'aime ni l'un ni l'autre.

BARTOLIN.

Je m'explique : vous avez tué Agnelet, n'est-il pas vrai?

GUILLAUME.

Je l'ai battu; s'il est mort, c'est sa faute.

BARTOLIN.

C'est la vôtre. Écoutez : monsieur Patelin a une fille belle et sage.

GUILLAUME.

Oui, et gueuse comme lui.

BARTOLIN.

Votre fils en est amoureux.

GUILLAUME.

Eh! que m'importe?

BARTOLIN.

La fiancée du mort se déporte de sa poursuite, si vous consentez à leur mariage.

GUILLAUME.

Je n'y consens point.

BARTOLIN, *aux recors.*

Qu'on le mène en prison.

GUILLAUME.

En prison?... Maugrebleu!... Laissez-moi au moins aller dire chez moi qu'on ne m'attende point.

BARTOLIN.

Ne le laissez pas échapper.

SCÈNE VIII

PATELIN, GUILLAUME, BARTOLIN, COLETTE, VALÈRE, HENRIETTE, *deux recors.*

PATELIN, *à M. Bartolin.*

Voilà le contrat... (*à M. Guillaume.*) Monsieur, sur

le malheur qui vous est arrivé, toute ma famille vient vous offrir ses services.

GUILLAUME, *à part.*

Que de patelineurs!

BARTOLIN.

Allons, voici toutes les parties : expliquez-vous vite. Voulez-vous sortir d'affaire?

GUILLAUME.

Oui.

BARTOLIN, *lui présentant le contrat.*

Signez ce contrat.

GUILLAUME.

Je n'en veux rien faire.

BARTOLIN, *aux recors.*

En prison, et les fers aux pieds.

GUILLAUME.

Les fers aux pieds! tubleu, comme vous y allez!

BARTOLIN.

Ce n'est encore rien : je vais tout à l'heure vous faire donner la question.

GUILLAUME.

Donner la question!

BARTOLIN.

Oui, la question ordinaire et extraordinaire; et après cela, je ne puis éviter de vous faire pendre.

GUILLAUME.

Pendre? Miséricorde!

BARTOLIN.

Signez donc : si vous différez un moment, vous êtes perdu; je ne pourrai plus vous sauver.

GUILLAUME.

Justo ciel! (*il signe*) que ne faut-il pas faire?

BARTOLIN.

Je l'ai ouï dire à un fameux médecin, les coups à la tête sont dangereux comme le diable... (*après que M. Guillaume a signé.*) Voilà qui est bien : je vais jeter au feu la procédure, et je vous en félicite.

GUILLAUME.

Oui, j'ai fait aujourd'hui de belles affaires.

PATELIN.

L'honneur de votre alliance...

GUILLAUME.

Ne vous coûte guère.

VALÈRE.

Mon père, je vous proteste...

GUILLAUME.

Va-t'en au diable.

HENRIETTE.

Monsieur, je suis fâchée...

GUILLAUME.

Et moi aussi.

GOLETTE.

Que me donnerez-vous à la place de mon fiancé?

GUILLAUME.

Les moutons qu'il m'a volés.

SCÈNE IX

UN PAYSAN, AGNELET, *et tous les acteurs de la scène précédente.*

LE PAYSAN, *à Agnelet.*

Marche, marche, de par le roi!

AGNELET.

Miséricorde!

GUILLAUME.

Ah, traître! tu n'es pas mort? Il faut que je t'étrangle; il ne m'en coûtera pas davantage.

BARTOLIN.

Attendez. (*au paysan.*) D'où sort ce fantôme?

LE PAYSAN.

J'avons trouvé ce voleur dans notre grenier; par quoi je le mène en prison.

BARTOLIN, *à Agnelet.*

Ouais! tu n'as plus de coups à la tête?

AGNELET.

Ma fi, non.

BARTOLIN.

Qu'est-ce donc qu'on m'a fait voir dans un lit, chez le chirurgien?

AGNELET.

C'était une tête de viau, monsieur.

GUILLAUME, *à M. Bartolin.*

Allons, puisqu'il n'est pas mort, rendez-moi le contrat, que je le déchire.

BARTOLIN.

Cela est juste.

PATELIN, *à M. Guillaume.*

Oui, en me payant un dédit qui contient dix mille écus.

GUILLAUME.

Dix mille écus? Il faut bien par force que je laisse la chose comme elle est. Mais vous me payerez les trois cents écus de votre père?

PATELIN.

Oui, en me portant son billet.

GUILLAUME.

Son billet?... Et mes six aunes de drap?

PATELIN, *rit.*

C'est le présent de noces.

GUILLAUME.

De noces!... Au moins je tâterai de l'oie?

PATELIN.

Nous l'avons mangée à dîner.

GUILLAUME.

A dîner?... (*montrant Agnelet.*) Oh! ce scélérat payera pour tous, et il sera pendu.

VALÈRE.

Mon père, il est temps de l'avouer, il n'a rien fait que par mon ordre.

GUILLAUME.

Me voilà bien payé de mon drap et de mes moutons.

FIN DE L'AVOCAT PATELIN.

LE SAGE

L'auteur de *Turcaret*, une comédie égale peut-être aux comédies de Molière, *Rene* Le Sage, vint au monde le 16 mai 1668, à Sargeau, à quatre lieues de Vannes. Son père était avocat et notaire; il était riche, économe, et vivait doucement avec sa femme et ses enfants. La mort entra dans cette maison; l'orphelin resta sous une tutelle injuste. Heureusement, il fit d'excellentes études; il était très-versé dans les langues anciennes, quand il s'en vint à Paris, poussé par un grand désir de renommée. Il avait une belle taille, une noble figure; il était intelligent au degré suprême, et pour son bel esprit il se vit très-recherché dans les bonnes compagnies. Il n'eût pas manqué de nombreuses amours; il aima mieux devenir l'honnête mari d'une honnête fille. A peine marié dans l'église de Saint-Sulpice, en 1694, il revint par nécessité d'abord, et bientôt parce que c'était sa passion, à l'exercice assidu des belles-lettres, sa jeune femme l'enhardissant dans sa tentative. Il était un libre esprit, fait pour l'amitié, dédaigneux du joug. En vain, M. le maréchal de Villars, dans tout l'éclat de sa gloire, eût voulu protéger René Le Sage; il refusa ce grand patronage, et se crut riche, en effet, quand son ami, M. l'abbé de Lyonne, lui eut assuré une rente de six cents livres.

Il tenta d'abord la fortune du théâtre, et, maltraité par un parterre sans clémence, il finit par donner aux comédiens français *Crispin rival de son maître*, un petit chef-d'œuvre. Il fut représenté, à la même heure, sur le théâtre de Versailles, en présence de *Leurs Majestés*, et Dieu sait les murmures, les cruautés, les bouffonneries de la *cour*. Cependant, à la même heure aussi, la *ville*, heureuse et contente, applaudissait à ces franches gaietés, à ce bon style, à ces inventions si nouvelles. En ce temps, il y avait la ville et la cour. Plus d'une fois l'arrêt des bourgeois fut cassé par le prince, témoin les *Plaideurs*, de Racine. Il était minuit; l'illustre auteur entendait à sa porte un grand bruit de carrosses : « Hélas! dit-il, on me vient prendre et conduire à la Bastille..... » C'étaient ses amis de la cour qui venaient lui porter la grande nouvelle : *Le roi s'est beaucoup amusé aux Plaideurs.*

Turcaret acheva cette popularité si bien commencée. Avec quelle verve et quel mépris l'auteur a traité ces hommes de proie et de finance, que M. Dupin appelait, de nos jours, des *loups-cerviers*. En vain, Turcaret ne veut pas qu'on le joue; en vain il appelle à son aide, à prix d'argent, les comédiennes, les comédiens, tout le café Procope; en vain, messieurs les financiers offrent au poëte (il était si pauvre!) une fortune, cent mille francs! pour qu'il eût à retirer sa comédie! il résiste à toutes les offres, à toutes les menaces. Un ordre de monseigneur le Garde des sceaux imposa *Turcaret* à messieurs du Théâtre-Français. La pièce alla jusqu'aux nues, où plus tard elle devait rencontrer, vainqueur des mêmes obstacles, le *Mariage de Figaro*. Nous avons parlé plus haut, du travail et des joies de Le Sage. Il aimait la gloire; il n'eût cédé à aucun prix sa juste renommée. Enfin, mécontent de ses comédiens, il se retira de la scène, et confia toutes ses vengeances à ce merveilleux *Gil Blas de Santillane*, un livre où l'on rit d'un bout à l'autre, et le seul livre de son espèce. Il n'y a rien de plus rare et de plus charmant dans toute la langue française. Aussi bien, Le Sage a mis quinze ans à l'écrire; or, dans l'intervalle, abandonnant les comédiens français à leur propre génie, il écrivait les bluettes les plus charmantes pour les théâtres forains de Saint-Germain et de Saint-Laurent.

Comme il était pauvre et qu'il fallait aller vite en besogne, il prenait tous les collaborateurs qui lui tombaient sous la main, et, la plupart du temps, c'était lui qui faisait tout le vaudeville. On a composé de gros tomes de ce théâtre de la foire, et très-clairement il apparaît au lecteur le moins attentif que Le Sage avait trouvé le vrai style et la véritable action de l'opéra-comique. Or, voilà comment vivait ce brave homme, adoré de sa femme, honoré de ses enfants, content de son fils, le curé de Boulogne-sur-Mer; applaudissant son autre fils, le comédien Montménil; veillé par sa fille, écouté par ses amis.

Sa mort est touchante : il était fort vieux; assis dans son jardin, il recevait les rayons du soleil, et tant que brillait l'astre au plus haut des cieux, le vieillard restait en possession de l'esprit qui l'animait. Tout retombait à mesure que la nuit remplissait la campagne. Il mourut octogénaire, le 17 novembre 1747. Exemple austère et consolant d'un lettré sans récompense, et laissant pour tout héritage une suite de chefs-d'œuvre, une gloire incontestable, incontestée.

Digitized by Google

CRISPIN

RIVAL DE SON MAITRE

COMÉDIE EN UN ACTE

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, EN 1707

PERSONNAGES.

M. ORONTE, bourgeois de Paris.
MADAME ORONTE.
M. ORGON, père de Damis.
VALÈRE, amant d'Angélique.

PERSONNAGES.

ANGÉLIQUE, fille de M. Oronte, promise à Damis.
CRISPIN, valet de Valère.
LABRANCHE, valet de Damis.
LISETTE, suivante d'Angélique.

La scène est à Paris.

SCÈNE I

VALERE, CRISPIN.

VALÈRE.

Ah! te voilà, bourreau?

CRISPIN.

Parlons sans emportement.

VALÈRE.

Coquin!

CRISPIN.

Laissons là, je vous prie, nos qualités. De quoi vous plaignez-vous?

VALÈRE.

De quoi je me plains, traître? Tu m'avais demandé congé pour huit jours, et il y a plus d'un mois que je ne t'ai vu. Est-ce ainsi qu'un valet doit servir?

CRISPIN.

Parbleu! monsieur, je vous sers comme vous me payez. Il me semble que l'un n'a pas plus de sujet de se plaindre que l'autre.

VALÈRE.

Je voudrais bien savoir d'où tu peux venir.

CRISPIN.

Je viens de travailler à ma fortune. J'ai été en Touraine, avec un chevalier de mes amis, faire une petite expédition.

VALÈRE.

Quelle expédition?

CRISPIN.

Lever un droit qu'il s'est acquis sur les gens de province, par sa manière de jouer.

VALÈRE.

Tu viens donc fort à propos, car je n'ai point d'argent; et tu dois être en état de m'en prêter.

CRISPIN.

Non, monsieur; nous n'avons pas fait une heureuse pêche. Le poisson a vu l'hameçon, il n'a point voulu mordre à l'appât.

VALÈRE.

Le bon fonds de garçon que voilà! Ecoute, Crispin, je veux bien te pardonner le passé; j'ai besoin de ton industrie.

CRISPIN.

Quelle clémence!

VALÈRE.

Je suis dans un grand embarras.

CRISPIN.

Vos créanciers s'impatient-ils? Ce gros marchand à qui vous avez fait un billet de neuf cents francs pour trente pistoles d'étoffe qu'il vous a fournie aurait-il obtenu sentence contre vous?

VALÈRE.

Non.

CRISPIN.

Ah! j'entends. Cette généreuse marquise qui alla elle-même payer votre tailleur, qui vous avait fait assigner, a découvert que nous agissions de concert avec lui?

VALÈRE.

Ce n'est point cela, Crispin : je suis devenu amoureux.

CRISPIN.

Oh! oh! Et de qui, par aventure?

VALÈRE.

D'Angélique, fille unique de M. Oronte.

Digitized by Google

Digitized by Google

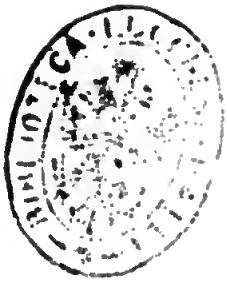
CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE

LA BRANCHE

Et toi, Crispin, travailles-tu toujours ?

Scène III

Digitized by Google



Digitized by Google

CRISPIN.

Je la connais de vue : peste! la jolie figure! Son père, si je ne me trompe, est un bourgeois qui demeure en ce logis, et qui est très-riche.

VALÈRE.

Oui : il a trois grandes maisons dans les plus beaux quartiers de Paris.

CRISPIN.

L'adorable personne qu'Angélique?

VALÈRE.

De plus, il passe pour avoir de l'argent comptant.

CRISPIN.

Je connais tout l'excès de votre amour. Mais où en êtes-vous avec la petite fille? Elle sait vos sentiments?

VALÈRE.

Depuis huit jours que j'ai un libre accès chez son père, j'ai si bien fait qu'elle me voit d'un œil favorable : mais Lisette, sa femme de chambre, m'apprit hier une nouvelle qui me met au désespoir.

CRISPIN.

Eh! que vous a-t-elle dit, cette désespérante Lisette?

VALÈRE.

Que j'ai un rival; que M. Oronte a donné sa parole à un jeune homme de province qui doit incessamment arriver à Paris pour épouser Angélique.

CRISPIN.

Et quel est ce rival?

VALÈRE.

C'est ce que je ne sais point encore. On appela Lisette dans le temps qu'elle me disait cette fâcheuse nouvelle, et je fus obligé de me retirer sans apprendre son nom.

CRISPIN.

Nous avons bien la mine de n'être pas si tôt propriétaires des trois belles maisons de monsieur Oronte.

VALÈRE.

Va trouver Lisette de ma part, parle-lui; après cela, nous prendrons nos mesures.

CRISPIN.

Laissez-moi faire.

VALÈRE.

Je vais t'attendre au logis. (*il sort.*)

SCÈNE II

CRISPIN.

Que je suis las d'être valet! Ah! Crispin, c'est ta faute; tu as toujours donné dans la bagatelle : tu devrais présentement briller dans la finance. Avec l'esprit que j'ai, morbleu! j'aurais déjà fait plus d'une banqueroute.

SCÈNE III

CRISPIN, LABRANCHE.

LABRANCHE.

N'est-ce pas là Crispin?

CRISPIN.

Est-ce là Labranche que je vois?

LABRANCHE.

C'est Crispin, c'est lui-même.

CRISPIN.

C'est Labranche, ou je meure! L'heureuse rencontre! Que je t'embrasse, mon cher. Franchement, ne te voyant plus paraître à Paris, je craignais que quelque arrêt de la cour ne t'en eût éloigné.

LABRANCHE.

Ma foi, mon ami, je l'ai échappé belle depuis que je ne t'ai vu. On m'a voulu donner de l'occupation sur mer; j'ai pensé être du dernier détachement de la Tournelle.

CRISPIN.

Tudieu! qu'avais-tu donc fait?

LABRANCHE.

Une nuit, je m'avisai d'arrêter, dans une rue détournée, un marchand étranger, pour lui demander, par curiosité, des nouvelles de son pays. Comme il n'entendait pas le français, il crut que je lui demandais la bourse : il crie au voleur; le guet vient; on me prend pour un fripon; on me mène au Châtelet : j'y ai demeuré sept semaines.

CRISPIN.

Sept semaines!

LABRANCHE.

J'y aurais demeuré bien davantage, sans la nièce d'une revendeuse à la toilette.

CRISPIN.

Est-il vrai?

LABRANCHE.

On était furieusement prévenu contre moi; mais cette bonne amie se donna tant de mouvement, qu'elle fit connaître mon innocence.

CRISPIN.

Il est bon d'avoir de puissants amis.

LABRANCHE.

Cette aventure m'a fait faire des réflexions.

CRISPIN.

Je le crois; tu n'es plus curieux de savoir des nouvelles des pays étrangers.

LABRANCHE.

Non; ventrebleu! Je me suis remis dans le service. Et toi, Crispin, travailles-tu toujours?

CRISPIN.

Non, je suis, comme toi, un fripon honoraire. Je suis rentré dans le service aussi; mais je sers un maître sans bien, ce qui suppose un valet sans gages. Je ne suis pas trop content de ma condition.

LABRANCHE.

Je le suis assez de la mienne, moi. Je me suis

retiré à Chartres; j'y sers un jeune homme appelé Damis : c'est un aimable garçon; il aime le jeu, le vin, les femmes; c'est un homme universel : nous faisons ensemble toutes sortes de débauches; cela m'amuse, cela me détourne de mal faire.

CRISPIN.

L'innocente vie!

LABRANCHE.

N'est-il pas vrai?

CRISPIN.

Assurément. Mais, dis-moi, Labranche, qu'es-tu venu faire à Paris? Où vas-tu?

LABRANCHE.

Je vais dans cette maison.

CRISPIN.

Chez monsieur Oronte?

LABRANCHE.

Sa fille est promise à Damis.

CRISPIN.

Angélique promise à ton maître?

LABRANCHE.

Monsieur Orgon, père de Damis, était à Paris il y a quinze jours, j'y étais avec lui : nous allâmes voir monsieur Oronte, qui est de ses anciens amis, et ils arrêtèrent entre eux ce mariage.

CRISPIN.

C'est donc une affaire résolue?

LABRANCHE.

Oui : le contrat est déjà signé des deux pères et de madame Oronte; la dot, qui est de vingt mille écus en argent comptant, est toute prête; on n'attend que l'arrivée de Damis pour terminer la chose.

CRISPIN.

Ah, parbleu! cela étant, Valère, mon maître, n'a donc qu'à chercher fortune ailleurs.

LABRANCHE.

Quoi! ton maître?

CRISPIN.

Il est amoureux de cette même Angélique : mais puisque Damis...

LABRANCHE.

Oh! Damis n'épousera point Angélique : il y a une petite difficulté.

CRISPIN.

Eh! quelle?

LABRANCHE.

Pendant que son père le mariait ici, il s'est marié à Chartres, lui.

CRISPIN.

Comment donc?

LABRANCHE.

Il aimait une jeune personne avec qui il avait fait les choses... de manière qu'au retour du bonhomme Orgon, il s'est fait en secret une assemblée de parents. La fille est de condition; Damis a été obligé de l'épouser.

CRISPIN.

Oh! cela change la thèse.

LABRANCHE.

J'ai trouvé les habits de noces de mon maître tout faits; j'ai ordre de les emporter à Chartres aussitôt que j'aurai vu monsieur et madame Oronte, et retiré la parole de monsieur Orgon.

CRISPIN.

Retiré la parole de monsieur Orgon!

LABRANCHE.

C'est ce qui m'amène à Paris. Sans adieu, Crispin nous nous reverrons.

CRISPIN.

Attends, Labranche; attends, mon enfant; il me vient une idée... Dis-moi un peu, ton maître est-il connu de monsieur Oronte?

LABRANCHE.

Ils ne se sont jamais vus.

CRISPIN.

Ventrebleu! si tu voulais, il y aurait un beau coup à faire; mais, après ton aventure du Châtelet, je crains que tu ne manques de courage.

LABRANCHE.

Non, non; tu n'as qu'à dire. Une tempête essuyée n'empêche point un bon matelot de se remettre en mer. Parle, de quoi s'agit-il? Est-ce que tu voudrais faire passer ton maître pour Damis, et lui faire épouser?...

CRISPIN.

Mon maître! Fi donc! voilà un plaisant gueux, pour une fille comme Angélique! Je lui destine un meilleur parti.

LABRANCHE.

Qui donc?

CRISPIN.

Moi.

LABRANCHE.

Malepeste! tu as raison; cela n'est pas mal imaginé, au moins.

CRISPIN.

Je suis aussi amoureux d'elle.

LABRANCHE.

J'approuve ton amour.

CRISPIN.

Je prendrai le nom de Damis.

LABRANCHE.

C'est bien dit.

CRISPIN.

J'épouserai Angélique.

LABRANCHE.

J'y consens.

CRISPIN.

Je toucherai la dot.

LABRANCHE.

Fort bien.

CRISPIN.

Et je disparaîtrai avant qu'on en vienne aux éclaircissements.

LABRANCHE.

Expliquons-nous mieux sur cet article.

Digitized by Google

CRISPIN.

Pourquoi?

LABRANCHE.

Tu parles de disparaître avec la dot, sans faire mention de moi. Il y a quelque chose à corriger dans ce plan-là.

CRISPIN.

Oh! nous disparaîtrons ensemble.

LABRANCHE.

A cette condition-là, je te sers de croupier. Le coup, je l'avoue, est un peu hardi; mais mon audace se réveille, et je sens que je suis né pour les grandes choses. Où irons-nous cacher la dot?

CRISPIN.

Dans le fond de quelque province éloignée.

LABRANCHE.

Je crois qu'elle serait mieux hors du royaume : qu'en dis-tu?

CRISPIN.

C'est ce que nous verrons. Apprends-moi de quel caractère est monsieur Oronte.

LABRANCHE

C'est un bourgeois fort simple, un petit génie.

CRISPIN.

Et madame Oronte?

LABRANCHE.

Une femme de vingt-cinq à soixante ans; une femme qui s'aime, et qui est d'un esprit tellement incertain, qu'elle croit dans le même moment le pour et le contre.

CRISPIN.

Cela suffit. Il faut à présent emprunter des habits pour...

LABRANCHE.

Tu peux te servir de ceux de mon maître. Oui, justement, tu es à peu près de sa taille.

CRISPIN.

Peste! il n'est pas mal fait.

LABRANCHE.

Je vois sortir quelqu'un de chez monsieur Oronte : allons dans mon auberge concerter l'exécution de notre entreprise.

CRISPIN.

Il faut auparavant que je coure au logis parler à Valère, et que je l'engage, par une fausse confidence, à ne point venir de quelques jours chez monsieur Oronte. Je t'aurai bientôt rejoint.

SCÈNE IV

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Oui, Lisette, depuis que Valère m'a découvert sa passion, un secret chagrin me dévore; et je sens que si j'épouse Damis, il m'en coûtera le repos de ma vie.

LISETTE.

Voilà un dangereux homme que ce Valère.

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse! Entre dans ma situation, Lisette. Que dois-je faire? conseille-moi, je t'en conjure.

LISETTE.

Quel conseil pouvez-vous attendre de moi?

ANGÉLIQUE.

Celui que t'inspirera l'intérêt que tu prends à ce qui me touche.

LISETTE.

On ne peut vous donner que deux sortes de conseils : l'un, d'oublier Valère; et l'autre, de vous roidir contre l'autorité paternelle. Vous avez trop d'amour pour suivre le premier; j'ai la conscience trop délicate pour vous donner le second : cela est embarrassant, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

Ah! Lisette, tu me désespères.

LISETTE.

Attendez, il me semble pourtant que l'on peut concilier votre amour et ma conscience : oui, allons trouver votre mère.

ANGÉLIQUE.

Que lui dire?

LISETTE.

Avouons-lui tout : elle aime qu'on la flatte, qu'on la caresse; flattons-la, caressons-la; dans le fond elle a de l'amitié pour vous, et elle obligera peut-être monsieur Oronte à retirer sa parole.

ANGÉLIQUE.

Tu as raison, Lisette; mais je crains...

LISETTE.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Tu connais ma mère; son esprit a si peu de fermeté!

LISETTE.

Il est vrai qu'elle est toujours du sentiment de celui qui lui parle le dernier : n'importe, ne laissons pas de l'attirer dans notre parti. Mais je la vois; retirez-vous pour un moment : vous reviendrez quand je vous en ferai signe. (*Angélique se retire au fond du théâtre.*)

SCÈNE V

MADAME ORONTE, LISETTE; ANGÉLIQUE, *dans le fond du théâtre.*

LISETTE, *sans faire semblant de voir madame Oronte.*

Il faut convenir que madame Oronte est une des plus aimables femmes de Paris.

MADAME ORONTE.

Vous êtes flatteuse, Lisette.

LISETTE.

Ah! madame, je ne vous voyais pas! Ces paroles que vous venez d'entendre sont la suite d'un entretien que je viens d'avoir avec mademoiselle Angélique au sujet de son mariage. Vous avez,

Digitized by Google

lui disais-je, la plus judicieuse de toutes les mères, la plus raisonnable.

MADAME ORONTE.

Effectivement, Lisette, je ne ressemble guère aux autres femmes : c'est toujours la raison qui me détermine.

LISETTE.

Sans doute.

MADAME ORONTE.

Je n'ai ni entêtement ni caprice.

LISETTE.

Et, avec cela, vous êtes la meilleure mère du monde. Je mets en fait que si votre fille avait de la répugnance à épouser Damis, vous ne voudriez pas contraindre là-dessus son inclination.

MADAME ORONTE.

Moi, la contraindre! moi, gêner ma fille! à Dieu ne plaise que je fasse la moindre violence à ses sentiments! Dites-moi, Lisette, aurait-elle de l'aversion pour Damis?

LISETTE.

Eh! mais...

MADAME ORONTE.

Ne me cachez rien.

LISETTE.

Puisque vous voulez savoir les choses, madame, je vous dirai qu'elle a de la répugnance pour ce mariage.

MADAME ORONTE.

Elle a peut-être une passion dans le cœur.

LISETTE.

Oh! madame, c'est la règle. Quand une fille a de l'aversion pour un homme qu'on lui destine pour mari, cela suppose toujours qu'elle a de l'inclination pour un autre. Vous m'avez dit, par exemple, que vous haïssiez monsieur Oronte la première fois qu'on vous le proposa, parce que vous aimiez un officier qui mourut au siége de Candie.

MADAME ORONTE.

Il est vrai; et si ce pauvre garçon ne fût pas mort, je n'aurais jamais épousé monsieur Oronte.

LISETTE.

Eh bien, madame, mademoiselle votre fille est dans la même disposition où vous étiez avant le siége de Candie.

MADAME ORONTE.

Eh! qui est donc le cavalier qui a trouvé le secret de lui plaire?

LISETTE.

C'est ce jeune gentilhomme qui vient jouer chez vous depuis quelques jours.

MADAME ORONTE.

Qui? Valère!

LISETTE.

Lui-même.

MADAME ORONTE.

A propos (vous m'en faites souvenir), il nous regardait hier, Angélique et moi, avec des yeux si passionnés! Êtes-vous bien assurée, Lisette, que c'est de ma fille qu'il est amoureux?

LISETTE, *ayant fait signe à Angélique de s'approcher.*

Oui, madame, il me l'a dit lui-même; et il m'a chargée de vous prier, de sa part, de trouver bon qu'il vienne vous en faire la demande.

ANGÉLIQUE, *s'approchant, à sa mère.*

Pardonnez, madame, si mes sentiments ne sont pas conformes aux vôtres; mais vous savez...

MADAME ORONTE, *à Angélique.*

Je sais bien qu'une fille ne règle pas toujours les mouvements de son cœur sur les vues de ses parents; mais je suis tendre, je suis bonne, j'entre dans vos peines. En un mot, j'agrée la recherche de Valère.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous exprimer, madame, tout le ressentiment que j'ai de vos bontés.

LISETTE, *à madame Oronte.*

Ce n'est pas assez, madame; monsieur Oronte est un petit opiniâtre : si vous ne soutenez pas avec vigueur...

MADAME ORONTE.

Oh! n'ayez point d'inquiétude là-dessus : je prends Valère sous ma protection, ma fille n'aura point d'autre époux que lui, c'est moi qui vous le dis. Mon mari vient, vous allez voir de quel ton je vais lui parler.

SCÈNE VI

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, MADAME ORONTE, LISETTE.

MADAME ORONTE, *à son mari.*

Vous venez fort à propos, monsieur : j'ai à vous dire que je ne suis plus dans le dessein de marier ma fille à Damis.

M. ORONTE, *à sa femme.*

Ha, ha! Peut-on savoir, madame, pourquoi vous avez changé de résolution?

MADAME ORONTE.

C'est qu'il se présente un meilleur parti pour Angélique. Valère la demande : il n'est pas, à la vérité, si riche que Damis; mais il est gentilhomme; et, en faveur de sa noblesse, nous devons lui passer son peu de bien!

LISETTE, *bas, à madame Oronte.*

Bon.

M. ORONTE.

J'estime Valère; et, sans faire attention à son peu de bien, je lui donnerais très-volontiers ma fille, si je le pouvais avec honneur; mais cela ne se peut pas, madame.

MADAME ORONTE.

D'où vient, monsieur?

M. ORONTE.

D'où vient? Voulez-vous que nous manquions de parole à monsieur Orgon, notre ancien ami?

Digitized by Google

Avez-vous quelque sujet de vous plaindre de lui?

MADAME ORONTE.

Non.

LISETTE, *bas, à madame Oronte.*

Courage; ne mollissez point.

M. ORONTE.

Pourquoi donc lui faire un pareil affront? Songez que le contrat est signé, que tous les préparatifs sont faits, et que nous n'attendons que Damis. La chose n'est-elle pas trop avancée pour s'en dédire?

MADAME ORONTE.

Effectivement, je n'avais pas fait toutes ces réflexions.

LISETTE, *bas, à elle-même.*

Adieu, la girouette va tourner.

M. ORONTE.

Vous êtes trop raisonnable, madame, pour vouloir vous opposer à ce mariage.

MADAME ORONTE.

Oh! je ne m'y oppose pas.

LISETTE, *bas, à elle-même.*

Mort de ma vie! est-ce là une femme? elle ne contredit point.

MADAME ORONTE.

Vous le voyez, Lisette; j'ai fait ce que j'ai pu pour Valère.

LISETTE, *bas, à madame Oronte.*

Oui! vraiment, voilà un amant bien protégé!

SCÈNE VII

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, LABRANCHE, MADAME ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE.

J'aperçois le valet de Damis.

LABRANCHE.

Très-humble serviteur à monsieur et à madame Oronte; serviteur très-humble à mademoiselle Angélique; bonjour, Lisette.

M. ORONTE.

Hé bien, Labranche, quelle nouvelle?

LABRANCHE, *à M. Oronte.*

Monsieur Damis, votre gendre et mon maître, vient d'arriver de Chartres; il marche sur mes pas: j'ai pris les devants pour vous en avertir.

ANGÉLIQUE, *bas, à elle-même.*

O ciel!

M. ORONTE.

Je l'attendais avec impatience. Mais pourquoi n'est-il pas venu tout droit chez moi? Dans les termes où nous en sommes, doit-il faire ces façons-là?

LABRANCHE.

Oh, monsieur! il sait trop bien vivre pour en user si familièrement avec vous: c'est le garçon de France qui a les meilleures manières. Quoique je sois son valet, je n'en puis dire que du bien.

MADAME ORONTE, *à Labranche.*

Est-il poli? est-il sage?

LABRANCHE, *à madame Oronte.*

S'il est sage, madame! il a été élevé avec la plus brillante jeunesse de Paris: tudieu! c'est une tête bien sensée!

M. ORONTE.

Et monsieur Orgon n'est-il pas avec lui?

LABRANCHE, *à M. Oronte.*

Non, monsieur: de vives atteintes de goutte l'ont empêché de se mettre en chemin.

M. ORONTE.

Le pauvre bonhomme!

LABRANCHE.

Cela l'a pris subitement la veille de notre départ. Voici une lettre qu'il vous écrit. (*il donne une lettre à monsieur Oronte.*)

M. ORONTE *lit le dessus de la lettre.*

« A monsieur, monsieur Craquet, médecin, dans « la rue du Sépulcre. »

LABRANCHE, *reprenant la lettre.*

Ce n'est point cela, monsieur.

M. ORONTE, *riant.*

Voilà un médecin qui loge dans le quartier de ses malades.

LABRANCHE *tire plusieurs lettres, et en lit les adresses.*

J'ai plusieurs lettres que je me suis chargé de rendre à leurs adresses. Voyons celle-ci. (*il lit.*) « A monsieur Bredouillet, avocat au parlement, « rue des Mauvaises-Paroles. » Ce n'est point encore cela; passons à l'autre. (*il lit.*) « A monsieur « Gourmandin, chanoine de... » Ouais, je ne trouverai point celle que je cherche. (*il lit.*) « A mon- « sieur Oronte. » Ah! voici la lettre de monsieur Orgon... (*il la donne.*) Il l'a écrite d'une main si tremblante, que vous n'en reconnaîtrez pas l'écriture.

M. ORONTE.

En effet, elle n'est pas reconnaissable.

LABRANCHE.

La goutte est un terrible mal. Le ciel vous en veuille préserver, aussi bien que madame Oronte, mademoiselle Angélique, Lisette et toute la compagnie!

M. ORONTE *lit.*

« Je me disposais à partir avec Damis; mais la « goutte m'en a empêché. Néanmoins, comme ma « présence n'est point absolument nécessaire à Pa- « ris, je n'ai point voulu que mon indisposition « retardât un mariage qui fait ma plus chère en- « vie, et toute la consolation de ma vieillesse. Je « vous envoie mon fils, servez-lui de père comme « à votre fille. Je trouverai bon tout ce que vous « ferez.

« De Chartres.

« Votre affectionné serviteur, ORGON. »

Que je le plains!

SCÈNE VIII

CRISPIN, *dans le fond*; ANGÉLIQUE, M. ORONTE, LABRANCHE, MADAME ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE, *à Labranche.*

Mais qui est ce jeune homme qui s'avance? ne serait-ce point Damis?

LABRANCHE, *à M. Oronte.*

C'est lui-même. (*à madame Oronte.*) Qu'en dites-vous, madame? n'a-t-il pas un air qui prévient en sa faveur?

MADAME ORONTE, *à Labranche.*

Il n'est pas mal fait, vraiment.

CRISPIN, *appelant.*

Labranche?

LABRANCHE, *à Crispin.*

Monsieur.

CRISPIN.

Est-ce là monsieur Oronte, mon illustre beau-père?

LABRANCHE.

Oui; vous le voyez en propre original.

M. ORONTE, *à Crispin.*

Soyez le bienvenu, mon gendre, embrassez-moi.

CRISPIN, *embrassant M. Oronte.*

Ma joie est extrême de pouvoir vous témoigner l'extrême joie que j'ai de vous embrasser. (*montrant madame Oronte.*) Voilà sans doute l'aimable enfant qui m'est destinée?

M. ORONTE.

Non, mon gendre, c'est ma femme. Voilà ma fille Angélique.

CRISPIN.

Malepeste! la jolie famille! (*regardant Angélique.*) Je ferais volontiers ma femme de l'une, (*regardant madame Oronte*) et ma maîtresse de l'autre.

MADAME ORONTE, *à Crispin.*

Cela est trop galant. (*à Lisette.*) Il paraît avoir de l'esprit.

LISETTE.

Et du goût même.

CRISPIN, *à madame Oronte.*

Quel air! quelle grâce! quelle noble fierté! ventrebleu! Madame, vous êtes tout adorable. Mon père me le disait bien : Tu verras madame Oronte, c'est la beauté la plus piquante.

MADAME ORONTE.

Fi donc!

CRISPIN, *à part.*

La plus désag... (*haut.*) Je voudrais, dit-il, qu'elle fût veuve, je l'aurais bientôt épousée.

M. ORONTE, *riant.*

Je lui suis, parbleu, bien obligé.

MADAME ORONTE, *à Crispin.*

Je l'estime infiniment, monsieur votre père : que je suis fâchée qu'il n'ait pu venir avec vous!

CRISPIN.

Qu'il est mortifié de ne pouvoir être de la noce! Il se promettait bien de danser la bourrée avec madame Oronte.

LABRANCHE, *à M. Oronte.*

Il vous prie d'achever promptement ce mariage; car il a une furieuse impatience d'avoir sa bru auprès de lui.

M. ORONTE, *à Labranche.*

Hé! mais, toutes les conditions sont arrêtées entre nous, et signées; il ne reste plus qu'à terminer la chose et compter la dot.

CRISPIN, *à M. Oronte.*

Compter la dot! oui, c'est fort bien dit. Labranche! Permettez que je donne une commission à mon valet. (*à part, à Labranche.*) Va chez le marquis. (*bas.*) Va-t'en arrêter des chevaux pour cette nuit; tu m'entends. (*haut.*) Et tu lui diras que je lui baise les mains.

LABRANCHE, *sortant.*

J'y vole.

SCÈNE IX

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, CRISPIN, MADAME ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE, *à Crispin.*

Revenons à votre père. Je suis très-affligé de son indisposition; mais satisfaites, je vous prie, ma curiosité. Dites-moi un peu des nouvelles de son procès.

CRISPIN, *d'un air inquiet, appelle.*

Labranche!

M. ORONTE.

Vous êtes bien ému, qu'avez-vous?

CRISPIN, *bas, à lui-même.*

Maugrebleu de la question...! (*haut.*) J'ai oublié de charger Labranche... (*bas, à lui-même.*) Il devait bien me parler de ce procès-là.

M. ORONTE.

Il reviendra. Eh bien! ce procès a-t-il enfin été jugé?

CRISPIN, *à M. Oronte.*

Oui, Dieu merci, l'affaire en est faite.

M. ORONTE.

Et vous l'avez gagné?

CRISPIN.

Avec dépens.

M. ORONTE.

J'en suis ravi, je vous assure.

MADAME ORONTE.

Le ciel en soit loué!

CRISPIN.

Mon père avait cette affaire à cœur; il aurait donné tout son bien aux juges, plutôt que d'en avoir le démenti.

Digitized by Google

M. ORONTE.

Ma foi, cette affaire lui a bien coûté de l'argent, n'est-ce pas?

CRISPIN.

Je vous en répouds! Mais la justice est une si belle chose, qu'on ne saurait trop cher l'acheter.

M. ORONTE.

J'en conviens; mais, outre cela, ce procès lui a bien donné de la peine.

CRISPIN.

Ah! cela n'est pas concevable : il avait affaire au plus grand chicaneur, au moins raisonnable de tous les hommes.

M. ORONTE.

Qu'appelez-vous, de tous les hommes? Il m'a dit que sa partie était une femme.

CRISPIN.

Oui, sa partie était une femme, d'accord; mais cette femme avait dans ses intérêts un certain vieux Normand qui lui donnait des conseils : c'est cet homme-là qui a bien fait de la peine à mon père... Mais changeons de discours; laissons là les procès : je ne veux m'occuper que de mon mariage, et que du plaisir de voir madame Oronte.

M. ORONTE.

Eh bien! allons, mon gendre, entrons; je vais ordonner les apprêts de vos noces.

CRISPIN, *donnant la main à madame Oronte.*

Madame!

MADAME ORONTE.

Vous n'êtes pas à plaindre, ma fille : Damis a du mérite. (*Crispin, M. Oronte et madame Oronte sortent.*)

SCÈNE X

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Hélas! que vais-je devenir?

LISETTE.

Vous allez devenir femme de M. Damis; cela n'est pas difficile à deviner.

ANGÉLIQUE.

Ah! Lisette, tu sais mes sentiments, montre-toi sensible à mes peines.

LISETTE, *pleurant.*

La pauvre enfant!

ANGÉLIQUE.

Auras-tu la dureté de m'abandonner à mon sort?

LISETTE.

Vous me fendez le cœur.

ANGÉLIQUE.

Lisette, ma chère Lisette!

LISETTE.

Ne m'en dites pas davantage. Je suis si touchée, que je pourrais bien vous donner quelque mauvais conseil! et je vous vois si affligée, que vous ne manqueriez pas de le suivre.

SCÈNE XI

ANGÉLIQUE, LISETTE, VALÈRE, *dans le fond.*

VALÈRE, *à lui-même.*

Crispin m'a dit de ne point paraître ici de quelques jours, qu'il méditait un stratagème; mais il ne m'a point expliqué ce que c'est. Je ne puis vivre dans cette incertitude.

LISETTE, *à Angélique.*

Valère vient.

VALÈRE.

Je ne me trompe point; c'est-elle-même. (*s'approchant.*) Belle Angélique, de grâce, apprenez-moi vous-même ma destinée. Quel sera le fruit...? Mais quoi! vous pleurez l'une et l'autre.

LISETTE.

Hé! oui, monsieur, nous pleurons, nous nous désespérons. Votre rival est arrivé.

VALÈRE.

Qu'est-ce que j'entends?

LISETTE.

Et, dès ce soir, il épouse ma maîtresse.

VALÈRE.

Juste ciel!

LISETTE.

Si du moins, après son mariage, elle demeurait à Paris, passe encore; vous pourriez quelquefois tous deux pleurer ensemble vos déplaisirs; mais, pour comble de chagrin, il faudra que vous pleuriez séparément.

VALÈRE.

J'en mourrai. Mais, Lisette, qui est donc cet heureux rival qui m'enlève ce que j'ai de plus cher au monde?

LISETTE.

On le nomme Damis.

VALÈRE.

Damis!

LISETTE.

C'est un homme de Chartres.

VALÈRE.

Je connais tout ce pays-là, et je ne sache point qu'il y ait un autre Damis que le fils de monsieur Orgon.

LISETTE.

Justement, c'est le fils de monsieur Orgon qui est votre rival.

VALÈRE.

Ah! si nous n'avons que ce Damis à craindre, nous devons nous rassurer!

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous, Valère?

VALÈRE.

Cessons de nous affliger, charmante Angélique. Damis, depuis huit jours, s'est marié à Chartres.

LISETTE.

Bon!

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

Vous vous moquez, Valère. Damis est ici, qui s'apprête à recevoir ma main.

LISETTE.

Il est en ce moment au logis avec monsieur et madame Oronte.

VALÈRE.

Damis est de mes amis; et il n'y a pas huit jours qu'il m'a écrit, j'ai sa lettre chez moi.

ANGÉLIQUE.

Que vous mande-t-il?

VALÈRE.

Qu'il s'est marié secrètement à Chartres avec une fille de condition.

LISETTE.

Marié secrètement! oh! oh! approfondissons un peu cette affaire : il me paraît qu'elle en vaut bien la peine. Allez, monsieur, allez querir cette lettre, et ne perdez point de temps.

VALÈRE, *s'en allant.*

Dans un moment je suis de retour.

SCÈNE XII

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Et nous, ne négligeons point cette nouvelle : je suis fort trompée si nous n'en tirons pas quelque avantage. Elle nous servira du moins à faire suspendre pour quelque temps votre mariage. Je vois venir monsieur Oronte; pendant que je la lui apprendrai, courez en faire part à madame votre mère.

SCÈNE XIII

LISETTE, M. ORONTE.

M. ORONTE.

Valère vient de vous quitter, Lisette.

LISETTE.

Oui, monsieur; il vient de nous dire une chose qui vous surprendra, sur ma parole.

M. ORONTE.

Et quoi?

LISETTE.

Par ma foi, Damis est un plaisant homme, de vouloir avoir deux femmes pendant que tant d'honnêtes gens sont si fâchés d'en avoir une!

M. ORONTE.

Explique-toi, Lisette.

LISETTE.

Damis est marié; il a épousé secrètement une fille de Chartres, une fille de qualité.

M. ORONTE.

Bon! cela se peut-il, Lisette?

LISETTE.

Il n'y a rien de plus véritable, monsieur; Damis l'a mandé lui-même à Valère, qui est son ami.

M. ORONTE.

Tu me contes une fable, te dis-je.

LISETTE.

Non, monsieur, je vous assure. Valère est allé querir la lettre, il ne tiendra qu'à vous de la voir.

M. ORONTE.

Encore un coup, je ne puis croire ce que tu me dis.

LISETTE.

Eh! monsieur, pourquoi ne le croiriez-vous pas? Les jeunes gens ne sont-ils pas aujourd'hui capables de tout.

M. ORONTE.

Il est vrai qu'ils sont plus corrompus qu'ils ne l'étaient de mon temps.

LISETTE.

Que savons-nous si Damis n'est point un de ces petits scélérats qui ne se font point un scrupule de la pluralité des dots? Cependant la personne qu'il a épousée étant de condition, ce mariage clandestin aura des suites qui ne seront pas fort agréables pour vous.

M. ORONTE.

Ce que tu dis ne laisse pas de mériter qu'on y fasse quelque attention.

LISETTE.

Comment, quelque attention? Si j'étais à votre place, avant que de livrer ma fille, je voudrais du moins être éclairci de la chose.

M. ORONTE.

Tu as raison.

SCÈNE XIV

LISETTE, M. ORONTE; LABRANCHE, *dans le fond.*

M. ORONTE.

Je vois paraître le valet de Damis; il faut que je le sonde finement. Retire-toi, Lisette, et me laisse avec lui.

LISETTE, *s'en allant.*

Si cette nouvelle pouvait se confirmer!

SCÈNE XV

M. ORONTE, LABRANCHE.

M. ORONTE.

Approche, Labranche, viens çà... Je te trouve une physionomie d'honnête homme.

LABRANCHE.

Oh! monsieur, sans vanité, je suis encore plus honnête homme que ma physionomie.

M. ORONTE.

J'en suis bien aise. Écoute; ton maître a la mine d'un vert galant.

Digitized by Google

LABRANCHE.

Tsdien! c'est un joli homme. Les femmes en sont folles : il a un certain air libre qui les charme. Monsieur Orgon, en le mariant, assure le repos de trente familles pour le moins.

M. ORONTE.

Cela étant, je ne m'étonne point qu'il ait poussé à bout une fille de qualité.

LABRANCHE.

Que dites-vous?

M. ORONTE.

Il faut, mon ami, que tu me confesses la vérité : je sais tout; je sais que Damis est marié, qu'il a épousé une fille de Chartres.

LABRANCHE, *à part.*

Ouf!

M. ORONTE.

Tu te troubles; je vois qu'on m'a dit vrai : tu es un fripon.

LABRANCHE.

Moi! monsieur?

M. ORONTE.

Oui, toi, pendard! Je suis instruit de votre dessein, et je prétends te faire punir comme complice d'un projet si criminel.

LABRANCHE.

Quel projet, monsieur? Que je meure, si je comprends...

M. ORONTE.

Tu feins d'ignorer ce que je veux dire, traître! mais si tu ne me fais tout à l'heure un aveu sincère de toutes choses, je vais te mettre entre les mains de la justice.

LABRANCHE.

Faites tout ce qu'il vous plaira, monsieur; je n'ai rien à vous avouer. J'ai beau donner la torture à mon esprit, je ne devine point le sujet de plaintes que vous pouvez avoir contre moi.

M. ORONTE.

Tu se veux donc pas parler? (*il appelle vers sa maison.*) Holà, quelqu'un! qu'on me fasse venir un commissaire.

LABRANCHE, *le retenant.*

Attendez, monsieur, point de bruit. Tout innocent que je suis, vous le prenez sur un ton qui ne laisse pas d'embarrasser mon innocence. Allons, éclaircissons-nous tous deux de sang-froid. Çà, qui vous a dit que mon maître était marié?

M. ORONTE.

Qui? il l'a mandé lui-même à un de ses amis, à Valère.

LABRANCHE.

A Valère, dites-vous?

M. ORONTE.

A Valère, oui. Que répondras-tu à cela?

LABRANCHE, *riant.*

Ries : parbleu, le trait est excellent! Ha, ha! monsieur Valère, vous ne vous y prenez pas mal, ma foi!

M. ORONTE.

Comment! qu'est-ce que cela signifie?

LABRANCHE, *riant.*

On nous l'avait bien dit, qu'il nous régalerait tôt ou tard d'un plat de sa façon : il n'y a pas manqué, comme vous voyez.

M. ORONTE.

Je ne vois point cela.

LABRANCHE.

Vous l'allez voir, vous l'allez voir. Premièrement ce Valère aime mademoiselle votre fille, je vous en avertis.

M. ORONTE.

Je le sais bien.

LABRANCHE.

Lisette est dans ses intérêts : elle entre dans toutes les mesures qu'il prend pour faire réussir sa recherche. Je vais parier que c'est elle qui vous aura débité ce mensonge-là.

M. ORONTE.

Il est vrai.

LABRANCHE.

Dans l'embarras où l'arrivée de mon maître les a jetés tous deux, qu'ont-ils fait? Ils ont fait courir le bruit que Damis était marié. Valère même montre une lettre supposée qu'il dit avoir reçue de mon maître; et tout cela, vous m'entendez bien, pour suspendre le mariage d'Angélique.

M. ORONTE, *bas, à part.*

Ce qu'il dit est assez vraisemblable.

LABRANCHE.

Et, pendant que vous approfondirez ce faux bruit, Lisette gagnera l'esprit de sa maîtresse, et lui fera faire quelque mauvais pas; après quoi, vous ne pourrez plus la refuser à Valère.

M. ORONTE, *bas, à part.*

Hon, hon! ce raisonnement est assez raisonnable.

LABRANCHE.

Mais, ma foi, les trompeurs seront trompés. Monsieur Oronte est homme d'esprit, homme de tête; ce n'est point à lui qu'il faut se jouer.

M. ORONTE.

Non, parbleu!

LABRANCHE.

Vous savez toutes les rubriques du monde, toutes les ruses qu'un amant met en usage pour supplanter son rival.

M. ORONTE, *haut.*

Je t'en réponds. Je vois bien que ton maître n'est point marié. Admirez un peu la fourberie de Valère! il assure qu'il est intime ami de Damis, et je vais parier qu'ils ne se connaissent seulement pas.

LABRANCHE.

Sans doute. Malepeste! monsieur, que vous êtes pénétrant? comment! rien ne vous échappe.

M. ORONTE.

Je ne me trompe guère dans mes conjectures.

SCÈNE XVI

CRISPIN, *dans le fond, sortant de la maison de M. Oronte;* M. ORONTE, LABRANCHE.

M. ORONTE, *à Labranche.*

J'aperçois ton maître : je veux rire avec lui de son prétendu mariage; ha, ha, ha, ha!

LABRANCHE, *affectant de rire.*

Hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé.

M. ORONTE, *riant, à Crispin.*

Vous ne savez pas, mon gendre, ce que l'on dit de vous? Que cela est plaisant! on m'est venu donner avis (mais avis comme d'une chose assurée) que vous étiez marié. Vous avez, dit-on, épousé secrètement une fille de Chartres. Ha, ha, ha, ha! est-ce que vous ne trouvez pas cela plaisant?

LABRANCHE, *riant, et faisant des signes à Crispin.*

Hé, hé, hé, hé! il n'y a rien de si plaisant.

CRISPIN, *affectant de rire, à M. Oronte.*

Ho, ho, ho, ho! cela est tout à fait plaisant.

M. ORONTE.

Un autre, j'en suis sûr, serait assez sot pour donner là dedans; mais moi, serviteur.

LABRANCHE.

Oh, diable! monsieur Oronte est un des plus gros génies!

CRISPIN.

Je voudrais savoir qui peut être l'auteur d'un bruit si ridicule.

LABRANCHE, *à Crispin.*

Monsieur dit que c'est un gentilhomme appelé Valère.

CRISPIN, *faisant l'étonné.*

Valère! Qui est cet homme-là?

LABRANCHE, *à M. Oronte.*

Vous voyez bien, monsieur, qu'il ne le connaît pas... (*à Crispin.*) Hé, là, c'est ce jeune homme que tu sais... que vous savez, dis-je... qui est votre rival, à ce qu'on nous a dit.

CRISPIN.

Ah! oui, oui, je m'en souviens; à telles enseignes, qu'on nous a dit qu'il a peu de bien, et qu'il doit beaucoup; mais qu'il couche en joue la fille de monsieur Oronte, et que ses créanciers font des vœux très-ardents pour la réussite de ce mariage.

M. ORONTE.

Ils n'ont qu'à s'y attendre, vraiment! ils n'ont qu'à s'y attendre.

LABRANCHE, *à M. Oronte.*

Il n'est pas sot, ce Valère; il n'est, parbleu, pas sot.

M. ORONTE, *à Labranche.*

Je ne suis pas bête, non plus; je ne suis, parsembleu! pas bête; et, pour le lui faire voir, je vais de ce pas chez mon notaire. (*il va pour sortir, et revient sur ses pas.*) Ou plutôt, Damis, j'ai une proposition à vous faire. Je suis convenu, je l'avoue, avec monsieur Orgon, de vous donner vingt mille écus en argent comptant : mais voulez-vous prendre, pour cette somme, ma maison du faubourg Saint-Germain? elle m'a coûté plus de quatre-vingt mille francs à bâtir.

CRISPIN, *à M. Oronte.*

Je suis homme à tout prendre; mais, entre nous, j'aimerais mieux de l'argent comptant.

LABRANCHE.

L'argent, comme vous savez, est plus portatif.

M. ORONTE, *à Labranche.*

Assurément.

CRISPIN.

Oui, cela se met mieux dans une valise. C'est qu'il se vend une terre auprès de Chartres; je voudrais bien l'acheter.

LABRANCHE.

Ah! monsieur, la belle acquisition! si vous aviez vu cette terre-là, vous en seriez charmé.

CRISPIN.

Je l'aurai pour vingt-cinq mille écus, et je suis assuré qu'elle en vaut bien soixante mille.

LABRANCHE.

Du moins, monsieur, du moins. Comment! sans parler du reste, il y a deux étangs où l'on pêche, chaque année, pour deux mille francs de goujons.

M. ORONTE.

Il ne faut pas laisser échapper une si belle occasion. (*à Crispin.*) Ecoutez, j'ai chez mon notaire cinquante mille écus que je réservais pour acheter le château d'un certain financier qui va bientôt disparaître; je veux vous en donner la moitié.

CRISPIN, *embrassant M. Oronte.*

Ah! quelle bonté, monsieur Oronte! je n'en perdrai jamais la mémoire; une éternelle reconnaissance... mon cœur... enfin, j'en suis tout pénétré.

LABRANCHE.

Monsieur Oronte est le phénix des beaux-pères.

M. ORONTE.

Je vais vous querir cet argent; mais je rentre auparavant pour donner cet avis à ma femme. (*il va pour sortir.*)

CRISPIN, *l'arrêtant.*

Les créanciers de Valère vont se pendre.

M. ORONTE.

Qu'ils se pendent! je veux que, dans une heure, vous épousiez ma fille.

CRISPIN, *riant.*

Ha, ha, ha, que cela sera plaisant!

LABRANCHE.

Oui, oui, c'est cela qui sera tout à fait drôle.

SCÈNE XVII

CRISPIN, LABRANCHE.

CRISPIN.

Il faut que mon maître ait eu un éclaircissement avec Angélique, et qu'il connaisse Damis.

Digitized by Google

LABRANCHE.

Ils se connaissent si bien, qu'ils s'écrivent, comme tu vois : mais, grâce à mes soins, monsieur Oronte est prévenu contre Valère, et j'espère que nous aurons la dot en croupe avant qu'il soit désabusé.

CRISPIN, *regardant vers le fond du théâtre.*

O ciel!

LABRANCHE.

Qu'as-tu, Crispin?

CRISPIN.

Mon maître vient ici.

LABRANCHE.

Le fâcheux contre-temps!

SCÈNE XVIII

CRISPIN, VALÈRE, LABRANCHE.

VALÈRE, *dans le fond.*

Je puis, avec cette lettre, entrer chez monsieur Oronte. Mais je vois un jeune homme : serait-ce Damis? Abordons-le; il faut que je m'éclaircisse. (*Il s'approche.*) Juste ciel! c'est Crispin.

CRISPIN, *à Valère.*

C'est moi-même. Que diable venez-vous faire ici? Ne vous ai-je pas défendu d'approcher de la maison de monsieur Oronte? Vous allez détruire tout ce que mon industrie a fait pour vous.

VALÈRE.

Il n'est pas nécessaire d'employer aucun stratagème pour moi, mon cher Crispin.

CRISPIN.

Pourquoi?

VALÈRE.

Je sais le nom de mon rival, il s'appelle Damis; je n'ai rien à craindre, il est marié.

CRISPIN.

Damis marié! Tenez, monsieur, voilà son valet que j'ai mis dans vos intérêts : il va vous dire de ses nouvelles.

VALÈRE, *à Labranche.*

Serait-il possible que Damis ne m'eût pas mandé une chose véritable? A quel propos m'avoir écrit en ces termes?...

(*Il lit la lettre de Damis.*)

« De Chartres.

« Vous saurez, cher ami, que je me suis marié « en cette ville ces jours passés. J'ai épousé secrè- « tement une fille de condition. J'irai bientôt à « Paris, où je prétends vous faire, de vive voix, tout « le détail de ce mariage. DAMIS. »

LABRANCHE, *à Valère.*

Ah! monsieur, je suis au fait. Dans le temps que mon maître vous a écrit cette lettre, il avait effectivement ébauché un mariage; mais monsieur Orgon, au lieu d'approuver l'ébauche, a donné une grosse somme au père de la fille, et a, par ce moyen, assoupi la chose.

VALÈRE.

Damis n'est donc point marié?

LABRANCHE.

Bon!

CRISPIN.

Eh! non.

VALÈRE.

Ah! mes enfants, j'implore votre secours. Quelle entreprise as-tu formée, Crispin? Tu n'as pas voulu tantôt m'en instruire? Ne me laisse pas plus longtemps dans l'incertitude. Pourquoi ce déguisement? Que prétends-tu faire en ma faveur?

CRISPIN.

Votre rival n'est pas encore à Paris ; il n'y sera que dans deux jours : je veux, avant ce temps-là, dégoûter monsieur et madame Oronte de son alliance.

VALÈRE.

De quelle manière?

CRISPIN.

En passant pour Damis. J'ai déjà fait beaucoup d'extravagances, je tiens des discours insensés, je fais des actions ridicules qui révoltent à tout moment contre moi le père et la mère d'Angélique. Vous connaissez le caractère de madame Oronte, elle aime les louanges; je lui dis des duretés qu'un petit maître n'oserait dire à une femme de robe.

VALÈRE.

Eh bien?

CRISPIN.

Eh bien! je ferai et dirai tant de sottises, qu'avant la fin du jour je prétends qu'ils me chassent, et qu'ils prennent la résolution de vous donner Angélique.

VALÈRE.

Et Lisette entre-t-elle dans ce stratagème?

CRISPIN.

Oui, monsieur; elle agit de concert avec nous.

VALÈRE.

Ah! Crispin, que ne te dois-je pas!

CRISPIN.

Demandez, par plaisir, à ce garçon-là, si je joue bien mon rôle.

LABRANCHE.

Ah! monsieur, que vous avez là un domestique adroit! c'est le plus grand fourbe de Paris ; il m'arrache cet éloge. Je ne le seconde pas mal, à la vérité; et si notre entreprise réussit, vous ne m'aurez pas moins d'obligations qu'à lui.

VALÈRE.

Vous pouvez tous deux compter sur ma reconnaissance, je vous promets.

CRISPIN.

Eh! monsieur, laissez là les promesses; songez que, si l'on vous voyait avec nous, tout serait perdu. Retirez-vous, et ne paraissez point ici d'aujourd'hui.

Digitized by Google

VALÈRE.

Je me retire donc. Adieu, mes amis; je me repose sur vos soins.

LABRANCHE.

Ayez l'esprit tranquille, monsieur; éloignez-vous vite, abandonnez-nous votre fortune.

VALÈRE.

Souvenez-vous que mon sort...

CRISPIN.

Que de discours!

VALÈRE.

Dépend de vous.

CRISPIN, *le repoussant.*

Allez-vous-en, vous dis-je.

SCÈNE XIX

CRISPIN, LABRANCHE.

LABRANCHE.

Enfin il est parti.

CRISPIN.

Je respire.

LABRANCHE.

Nous avons eu une alarme assez chaude. Je mourais de peur que monsieur Oronte ne nous surprît avec ton maître.

CRISPIN.

C'est ce que je craignais aussi; mais comme nous n'avions que cela à craindre, nous sommes assurés du succès de notre projet. Nous pouvons à présent choisir la route que nous avons à prendre. As-tu arrêté des chevaux pour cette nuit?

LABRANCHE, *regardant de loin.*

Oui.

CRISPIN.

Bon. Je suis d'avis que nous prenions le chemin de Flandre.

LABRANCHE, *regardant toujours.*

Le chemin de Flandre; oui, c'est fort bien raisonné. J'opine aussi pour le chemin de Flandre.

CRISPIN.

Que regardes-tu avec tant d'attention?

LABRANCHE.

Je regarde... oui... non... ventrebleu! serait-ce lui?

CRISPIN.

Qui, lui?

LABRANCHE.

Hélas! voilà toute sa figure.

CRISPIN.

La figure de qui?

LABRANCHE.

Crispin, mon pauvre Crispin, c'est monsieur Orgon.

CRISPIN.

Le père de Damis?

LABRANCHE.

Lui-même.

CRISPIN.

Le maudit vieillard!

LABRANCHE.

Je crois que tous les diables sont déchaînés contre la dot.

CRISPIN.

Il vient ici, il va entrer chez monsieur Oronte, et tout va se découvrir.

LABRANCHE.

C'est ce qu'il faut empêcher, s'il est possible. Va m'attendre à l'auberge.

SCÈNE XX

LABRANCHE.

Ce que je crains le plus, c'est que monsieur Oronte ne sorte pendant que je lui parlerai.

SCÈNE XXI

M. ORGON, LABRANCHE.

M. ORGON, *à lui-même.*

Je ne sais quel accueil je vais recevoir de monsieur et de madame Oronte.

LABRANCHE, *bas, à lui-même.*

Vous n'êtes pas encore chez eux. (*haut.*) Serviteur à monsieur Orgon.

M. ORGON, *haut.*

Ah! je ne te voyais pas, Labranche.

LABRANCHE.

Comment, monsieur! c'est donc ainsi que vous surprenez les gens! Qui vous croyait à Paris?

M. ORGON.

Je suis parti de Chartres peu de temps après toi, parce que j'ai fait réflexion qu'il valait mieux que je parlasse moi-même à monsieur Oronte, et qu'il n'était pas honnête de retirer ma parole par le ministère d'un valet.

LABRANCHE.

Vous êtes délicat sur les bienséances, à ce que je vois. Si bien donc que vous allez trouver monsieur et madame Oronte?

M. ORGON.

C'est mon dessein.

LABRANCHE.

Rendez grâce au ciel de me rencontrer ici à propos pour vous en empêcher.

M. ORGON.

Comment! les as-tu déjà vus, toi, Labranche?

LABRANCHE.

Eh! oui, morbleu, je les ai vus : je sors de chez eux. Madame Oronte est dans une colère horrible contre vous.

M. ORGON.

Contre moi!

LABRANCHE.

Contre vous. Hé quoi! a-t-elle dit, monsieur

Digitized by Google

Orgon nous manque de parole : qui l'aurait cru? Ma fille désormais ne doit plus espérer d'établissement.

M. ORGON.

Quel tort cela peut-il faire à sa fille?

LABRANCHE.

C'est ce que je lui ai répondu. Mais comment voulez-vous qu'une femme en colère entende raison? c'est tout ce qu'elle peut faire de sang-froid. Elle a fait là-dessus des raisonnements bourgeois. « On ne croira point dans le monde, a-t-elle dit, « que Damis ait été obligé d'épouser une fille de « Chartres; on dira plutôt que monsieur Orgon a « approfondi nos biens, et que, ne les ayant pas « trouvés solides, il a retiré sa parole. »

M. ORGON.

Fi donc! peut-elle s'imaginer qu'on dira cela?

LABRANCHE.

Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point la fureur s'est emparée de ses sens. Elle a les yeux dans la tête; elle ne connaît personne, elle m'a pris à la gorge, et j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de ses griffes.

M. ORGON.

Et monsieur Oronte?

LABRANCHE.

Oh! pour monsieur Oronte, je l'ai trouvé plus modéré, lui; il m'a donné seulement deux soufflets.

M. ORGON.

Tu m'étonnes, Labranche : peuvent-ils être capables d'un pareil emportement, et doivent-ils trouver mauvais que j'aie consenti au mariage de mon fils? Ne leur en as-tu pas expliqué toutes les circonstances?

LABRANCHE.

Pardonnez-moi; je leur ai dit que monsieur votre fils ayant commencé par où l'on finit d'ordinaire, la famille de votre bru se préparait à vous faire un procès, que vous avez sagement prévenu en unissant les parties.

M. ORGON.

Ils ne se sont pas rendus à cette raison?

LABRANCHE.

Bon, rendus! Ils sont bien en état de se rendre! Si vous m'en croyez, monsieur, vous retournerez à Chartres tout à l'heure.

M. ORGON.

Non, Labranche, je veux les voir, et leur représenter si bien les choses, que... (*il va pour entrer chez M. Oronte.*)

LABRANCHE, *le retenant.*

Vous n'entrerez pas, monsieur, je vous assure; je ne souffrirai point que vous alliez vous faire dévisager. Si vous voulez leur parler absolument, laissez passer leurs premiers transports.

M. ORGON.

Cela est de bon sens.

LABRANCHE.

Remettez votre visite à demain. Ils seront plus disposés à vous recevoir.

M. ORGON.

Tu as raison, ils seront dans une situation moins violente. Allons, je veux suivre ton conseil.

LABRANCHE.

Cependant, monsieur, vous ferez ce qu'il vous plaira, vous êtes le maître.

M. ORGON.

Non, non; viens, Labranche; je les verrai demain. (*il sort.*)

LABRANCHE.

Je marche sur vos pas.

SCÈNE XXII

LABRANCHE.

Ou plutôt je vais trouver Crispin. Nous voilà, pour le coup, au-dessus de toutes les difficultés. Il ne me reste plus qu'un petit scrupule au sujet de la dot : il me fâche de la partager avec un associé; car enfin, Angélique ne pouvant être à mon maître, il me semble que la dot m'appartient de droit tout entière. Comment tromperai-je Crispin? Il faut que je lui conseille de passer la nuit avec Angélique. Ce sera sa femme une fois : il l'aime, et il est homme à suivre ce conseil. Pendant qu'il s'amusera à la bagatelle, je déménagerai avec le solide. Mais, non. Rejetons cette pensée. Ne nous brouillons point avec un homme qui en sait aussi long que moi. Il pourrait bien quelque jour avoir sa revanche. D'ailleurs, ce serait aller contre nos lois. Nous autres gens d'intrigues, nous nous gardons les uns aux autres une fidélité plus exacte que les honnêtes gens. Voici monsieur Oronte qui sort de chez lui pour aller chez son notaire : quel bonheur d'avoir éloigné d'ici monsieur Orgon! (*il sort.*)

SCÈNE XXIII

M. ORONTE, LISETTE.

LISETTE.

Je vous le dis encore, monsieur, Valère est honnête homme, et vous devez approfondir...

ORONTE.

Tout n'est que trop approfondi, Lisette. Je sais que vous êtes dans les intérêts de Valère; et je suis fâché que vous n'ayez pas inventé ensemble un meilleur expédient pour m'obliger à différer le mariage de Damis.

LISETTE.

Quoi, monsieur! vous vous imaginez...

ORONTE.

Non, Lisette, je ne m'imagine rien. Je suis facile à tromper. Moi! je suis le plus pauvre génie du

Digitized by Google

monde. Allez, Lisette, dites à Valère qu'il ne sera jamais mon gendre : c'est de quoi il peut assurer messieurs ses créanciers. (*il sort.*)

SCÈNE XXIV

LISETTE.

Ouais! que signifie tout ceci? Il y a quelque chose là dedans qui passe ma pénétration. (*elle rêve.*)

SCÈNE XXV

LISETTE, VALÈRE.

VALÈRE, *à lui-même.*

Quoi que m'ait dit Crispin, je ne puis attendre tranquillement le succès de son artifice. Après tout, je ne sais pourquoi il m'a recommandé avec tant de soin de ne point paraître ici : car enfin, au lieu de détruire son stratagème, je pourrais l'appuyer.

LISETTE, *apercevant Valère.*

Ah, monsieur!

VALÈRE.

Eh bien, Lisette?

LISETTE.

Vous avez tardé bien longtemps. Où est la lettre de Damis?

VALÈRE.

La voici; mais elle nous sera inutile. Dis-moi plutôt, Lisette, comment va le stratagème.

LISETTE.

Quel stratagème?

VALÈRE.

Celui que Crispin a imaginé pour mon amour.

LISETTE.

Crispin! Qu'est-ce que c'est que ce Crispin?

VALÈRE.

Hé, parbleu! c'est mon valet.

LISETTE.

Je ne le connais pas.

VALÈRE.

C'est pousser trop loin la dissimulation, Lisette : Crispin m'a dit que vous étiez tous deux d'intelligence..

LISETTE.

Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur.

VALÈRE.

Ah! c'en est trop : je perds patience, je suis au désespoir.

SCÈNE XXVI

MADAME ORONTE, VALÈRE, LISETTE, ANGÉLIQUE.

MADAME ORONTE.

Je suis bien aise de vous trouver, Valère, pour vous faire des reproches. Un galant homme doit-il supposer des lettres?

VALÈRE, *à madame Oronte.*

Supposer! moi, madame! Qui peut m'avoir rendu un si mauvais office auprès de vous?

LISETTE, *à madame Oronte.*

Eh! madame, monsieur Valère n'a rien supposé; il y a de la manigance dans cette affaire.

SCÈNE XXVII

MADAME ORONTE, VALÈRE, M. ORONTE, M. ORGON, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Mais voici M. Oronte qui revient : monsieur Orgon est avec lui. Nous allons tout découvrir.

M. ORONTE, *dans le fond.*

Il y a de la friponnerie là dedans, monsieur Orgon.

M. ORGON, *dans le fond.*

C'est ce qu'il faut éclaircir, monsieur Oronte.

M. ORONTE, *s'approchant, à sa femme.*

Madame, je viens de rencontrer monsieur Orgon, en allant chez mon notaire : il vient, dit-il, à Paris pour retirer sa parole; Damis est effectivement marié.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Qu'est-ce que j'entends?

M. ORGON, *à madame Oronte.*

Cela est vrai, madame; et quand vous saurez toutes les circonstances de ce mariage, vous excuserez...

M. ORONTE.

Monsieur Orgon n'a pu se dispenser d'y consentir. Mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'il assure que son fils est actuellement à Chartres.

M. ORGON.

Sans doute.

MADAME ORONTE, *à M. Orgon.*

Cependant il y a ici un jeune homme qui se dit votre fils.

M. ORGON.

C'est un imposteur.

M. ORONTE, *à M. Orgon.*

Et Labranche, ce même valet qui était ici avec vous il y a quinze jours, l'appelle son maître.

M. ORGON, *à M. Oronte.*

Labranche, dites-vous? Ah, le pendard! Je ne m'étonne plus s'il m'a tout à l'heure empêché d'entrer chez vous. Il m'a dit que vous étiez tous

deux dans une colère épouvantable contre moi, et que vous l'aviez maltraité, lui.

MADAME ORONTE.

Le menteur!

LISETTE, *bas, à part.*

Je vois l'enclouure, ou peu s'en faut.

VALÈRE, *bas, à part.*

Mon traître se serait-il joué de moi?

M. ORONTE.

Nous allons approfondir cela, car les voici tous deux.

SCÈNE XXVIII

M. ORONTE, M. ORGON, VALÈRE, MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, CRISPIN, LABRANCHE.

CRISPIN.

Eh bien! monsieur Oronte, tout est-il prêt? Notre mariage... Ouf! qu'est-ce que je vois?

LABRANCHE, *à Crispin.*

Ahi! nous sommes découverts; sauvons-nous. (*Labranche et Crispin veulent se retirer.*)

VALÈRE, *les arrêtant.*

Oh! vous ne nous échapperez pas, messieurs les marauds, et vous serez traités comme vous le méritez. (*Valère met la main sur l'épaule de Crispin; M. Oronte et M. Orgon se saisissent de Labranche.*)

M. ORONTE.

Ah, ah! nous vous tenons, fourbes.

M. ORGON, *à Labranche.*

Dis-nous, méchant, qui est cet autre fripon que tu fais passer pour Damis?

VALÈRE, *à M. Orgon.*

C'est mon valet.

MADAME ORONTE.

Un valet! juste ciel! un valet!

VALÈRE.

Un perfide qui me fait accroire qu'il est dans mes intérêts, pendant qu'il emploie, pour me tromper, le plus noir de tous les artifices!

CRISPIN, *à Valère.*

Doucement, monsieur, doucement! ne jugeons point sur les apparences.

M. ORGON, *à Labranche.*

Et toi, coquin, voilà donc comme tu fais les commissions que je te donne?

LABRANCHE, *à M. Orgon.*

Allons, monsieur, bride en main, s'il vous plaît; ne condamnons point les gens sans les entendre.

M. ORGON.

Quoi! tu voudrais soutenir que tu n'es pas un maître fripon?

LABRANCHE, *d'un ton pleureur.*

Je suis un fripon; fort bien! Voyez les douceurs qu'on s'attire en servant avec affection!

VALÈRE, *à Crispin.*

Tu ne demeureras pas d'accord non plus, toi, que tu es un fourbe, un scélérat?

CRISPIN, *d'un ton emporté.*

Scélérat, fourbe; quo diable! monsieur, vous me prodiguez des épithètes qui ne me conviennent point du tout.

VALÈRE.

Nous aurons encore tort de soupçonner votre fidélité, traîtres!

M. ORONTE, *à Labranche et à Crispin.*

Que direz-vous pour vous justifier, misérables?

LABRANCHE, *à M. Oronte.*

Tenez, voilà Crispin qui va vous tirer d'erreur.

CRISPIN.

Labranche vous expliquera la chose en deux mots.

LABRANCHE.

Parle, Crispin; fais-leur voir notre innocence.

CRISPIN.

Parle toi-même, Labranche; tu les auras bientôt désabusés.

LABRANCHE.

Non, non; tu débrouilleras mieux le fait.

CRISPIN.

Eh bien, messieurs, je vais vous dire la chose tout naturellement. J'ai pris le nom de Damis, pour dégoûter, par mon air ridicule, monsieur et madame Oronte de l'alliance de monsieur Orgon, et les mettre par là dans une disposition favorable pour mon maître; mais, au lieu de les rebuter par mes manières impertinentes, j'ai eu le malheur de leur plaire: ce n'est pas ma faute, une fois.

M. ORONTE, *à Crispin.*

Cependant, si on t'avait laissé faire, tu aurais poussé la feinte jusqu'à épouser ma fille.

CRISPIN, *à M. Oronte.*

Non, monsieur, demandez à Labranche; nous venions ici vous découvrir tout.

VALÈRE, *à Crispin et à Labranche.*

Vous ne sauriez donner à votre perfidie des couleurs qui puissent nous éblouir: puisque Damis est marié, il était inutile que Crispin fît le personnage qu'il a fait.

CRISPIN.

Eh bien, messieurs, puisque vous ne voulez pas nous absoudre comme innocents, faites-nous donc grâce comme à des coupables. Nous implorons votre bonté. (*Il se met à genoux devant M. Oronte.*)

LABRANCHE, *se mettant aussi à genoux.*

Oui, nous avons recours à votre clémence.

CRISPIN.

Franchement la dot nous a tentés. Nous sommes accoutumés à faire des fourberies; pardonnez-nous celle-ci à cause de l'habitude.

M. ORONTE.

Non, non, votre audace ne demeurera point impunie.

LABRANCHE, *à M. Oronte.*

Eh! monsieur, laissez-vous toucher; nous vous en conjurons par les beaux yeux de madame Oronte.

Digitized by Google

CRISPIN.

Par la tendresse que vous devez avoir pour une femme si charmante.

MADAME ORONTE.

Ces pauvres garçons me font pitié; je demande grâce pour eux.

LISETTE, *bas, à part.*

Les habiles fripons que voilà!

M. ORGON, *à Crispin et à Labranche.*

Vous êtes bien heureux, pendards, que madame Oronte intercède pour vous.

M. ORONTE.

J'avais grande envie de vous faire punir; mais, puisque ma femme le veut, oublions le passé. Aussi bien je donne aujourd'hui ma fille à Valère: il ne faut songer qu'à se réjouir. (*aux valets.*) On vous pardonne donc; et même, si vous voulez me promettre que vous vous corrigerez, je serai encore assez bon pour me charger de votre fortune.

CRISPIN, *se relevant.*

Oh! monsieur, nous vous le promettons.

LABRANCHE, *se relevant.*

Oui, monsieur, nous sommes si mortifiés de n'avoir pas réussi dans notre entreprise, que nou renonçons à toutes les fourberies.

M. ORONTE.

Vous avez de l'esprit, mais il en faut faire u meilleur usage; et, pour vous rendre honnêt gens, je veux vous mettre tous deux dans les a faires. J'obtiendrai pour toi, Labranche, une bonn commission.

LABRANCHE.

Je vous réponds, monsieur, de ma bonne vo lonté.

M. ORONTE.

Et pour le valet de mon gendre, je lui fer épouser la filleule d'un sous-fermier de mes ami

CRISPIN.

Je tâcherai, monsieur, de mériter, par ma con plaisance, toutes les bontés du parrain.

M. ORONTE.

Ne demeurons pas ici plus longtemps. Entron J'espère que M. Orgon voudra bien honorer de s présence les noces de ma fille.

M. ORGON.

J'y veux danser avec madame Oronte. (*M. Org donne la main à madame Oronte, et Valère à Angélique*

FIN DE CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE.

Digitized by Google

BIBLIOTECA

Digitized by Google

TURCARET

TURCARET

Chrome charme — Adieu charmante Philis

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

TURCARET

COMÉDIE EN CINQ ACTES

1709

PERSONNAGES.

M. TURCARET, traitant, amoureux de la baronne.
MADAME TURCARET, sa femme.
LE CHEVALIER, } petits-maîtres.
LE MARQUIS, }
LA BARONNE, jeune veuve, coquette.
M. RAFLE, usurier.
M. FURET, fourbe.

PERSONNAGES.

MADAME JACOB, revendeuse à la toilette, et sœur de M. Turcaret.
FRONTIN, valet du Chevalier.
FLAMAND, valet de M. Turcaret.
JASMIN, petit laquais de la baronne.
MARINE, } suivantes de la baronne.
LISETTE, }

La scène est à Paris, chez la baronne.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LA BARONNE, MARINE.

MARINE.

Encore hier deux cents pistoles!

LA BARONNE.

Cesse de me reprocher...

MARINE.

Non, madame, je ne puis me taire; votre conduite est insupportable.

LA BARONNE.

Marine!...

MARINE.

Vous mettrez ma patience à bout.

LA BARONNE.

Hé! comment veux-tu donc que je fasse? Suis-je femme à thésauriser?

MARINE.

Ce serait trop exiger de vous; et cependant je vous vois dans la nécessité de le faire.

LA BARONNE.

Pourquoi?

MARINE.

Vous êtes veuve d'un colonel étranger qui a été tué en Flandre l'année passée; vous aviez déjà mangé le petit douaire qu'il vous avait laissé en partant, et il ne vous restait plus que vos meubles, que vous auriez été obligée de vendre si la fortune propice ne vous eût fait faire la précieuse conquête de M. Turcaret, le traitant. Cela n'est-il pas vrai, madame?

LA BARONNE.

Je ne dis pas le contraire.

MARINE.

Or, ce M. Turcaret, qui n'est pas un homme fort aimable, et qu'aussi vous n'aimez guère, quoique vous ayez dessein de l'épouser, comme il vous l'a promis; M. Turcaret, dis-je, ne se presse pas de vous tenir parole, et vous attendez patiemment qu'il accomplisse sa promesse, parce qu'il vous fait tous les jours quelque présent considérable : je n'ai rien à dire à cela; mais ce que je ne puis souffrir, c'est que vous soyez coiffée d'un petit chevalier joueur, qui va mettre à la réjouissance les dépouilles du traitant. Hé! que prétendez-vous faire de ce chevalier?

LA BARONNE.

Le conserver pour ami. N'est-il pas permis d'avoir des amis?

MARINE.

Sans doute, et de certains amis encore dont on peut faire son pis aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouser, en cas que M. Turcaret vînt à vous manquer; car il n'est pas de ces chevaliers qui sont consacrés au célibat, et obligés de courir au secours de Malte : c'est un chevalier de Paris; il fait ses caravanes dans les lansquenets.

LA BARONNE.

Oh! je le crois un fort honnête homme.

MARINE.

J'en juge tout autrement. Avec ses airs passionnés, son ton radouci, sa face minaudière, je le crois un grand comédien; et ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que Frontin, son bon valet Frontin, ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE.

Le préjugé est admirable! Et tu conclus de là?..

Digitized by Google

MARINE.

Que le maître et le valet sont deux fourbes qui s'entendent pour vous duper; et vous vous laissez surprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déjà du temps que vous les connaissiez. Il est vrai que depuis votre veuvage il a été le premier à vous offrir brusquement sa foi; et cette façon de sincérité l'a tellement établi chez vous, qu'il dispose de votre bourse comme de la sienne.

LA BARONNE.

Il est vrai que j'ai été sensible aux premiers soins du chevalier. J'aurais dû, je l'avoue, l'éprouver avant que de lui découvrir mes sentiments; et je conviendrai de bonne foi que tu as peut-être raison de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

MARINE.

Assurément; et je ne cesserai point de vous tourmenter que vous ne l'ayez chassé de chez vous; car enfin, si cela continue, savez-vous ce qui en arrivera?

LA BARONNE.

Hé! quoi?

MARINE.

Que M. Turcaret saura que vous voulez conserver le chevalier pour ami; et il ne croit pas, lui, qu'il soit permis d'avoir des amis. Il cessera de vous faire des présents, il ne vous épousera point; et si vous êtes réduite à épouser le chevalier, ce sera un fort mauvais mariage pour l'un et pour l'autre.

LA BARONNE.

Tes réflexions sont judicieuses, Marine; je veux songer à en profiter.

MARINE.

Vous ferez bien; il faut prévoir l'avenir. Envisagez dès à présent un établissement solide; profitez des prodigalités de M. Turcaret, en attendant qu'il vous épouse. S'il y manque, à la vérité, on en parlera un peu dans le monde; mais vous aurez, pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente; et vous trouverez alors quelque gentilhomme capricieux ou malaisé, qui rehabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE.

Je cède à tes raisons, Marine; je veux me détacher du chevalier, avec qui je sens bien que je me ruinerais à la fin.

MARINE.

Vous commencez à entendre raison. C'est là le bon parti. Il faut s'attacher à M. Turcaret, pour l'épouser ou pour le ruiner. Vous tirerez du moins, des débris de sa fortune, de quoi vous mettre en équipage, de quoi soutenir dans le monde une figure brillante; et, quoi que l'on puisse dire, vous lasserez les caquets, vous fatiguerez la médisance, et l'on s'accoutumera insensiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONNE.

Ma résolution est prise; je veux bannir de mon cœur le chevalier : c'en est fait, je ne prends plus de part à sa fortune, je ne réparerai plus ses pertes. Il ne recevra plus rien de moi.

MARINE.

Son valet vient, faites-lui un accueil glacé : commencez par là ce grand ouvrage que vous méditez.

LA BARONNE.

Laisse-moi faire.

SCÈNE II

LA BARONNE, MARINE, FRONTIN.

FRONTIN, *à la baronne.*

Je viens de la part de mon maître, et de la mienne, madame, vous donner le bonjour.

LA BARONNE, *d'un air froid.*

Je vous en suis obligée, Frontin.

FRONTIN.

Et mademoiselle Marine veut bien aussi qu'on prenne la liberté de la saluer?

MARINE, *d'un air brusque, à Frontin.*

Bon jour et bon an.

FRONTIN, *présentant un billet à la baronne.*

Ce billet, que M. le chevalier vous écrit, vous instruira, madame, de certaine aventure...

MARINE, *bas, à la baronne.*

Ne le recevez pas.

LA BARONNE, *prenant le billet.*

Cela n'engage à rien, Marine. Voyons, voyons ce qu'il me mande.

MARINE, *bas, à la baronne.*

Sotte curiosité!

LA BARONNE, *lit.*

« Je viens de recevoir le portrait d'une com« tesse : je vous l'envoie et vous le sacrifie ; mais « vous ne devez point me tenir compte de ce sa« crifice, ma chère baronne : je suis si occupé, si « possédé de vos charmes, que je n'ai pas la li« berté de vous être infidèle. Pardonnez, mon ado« rable, si je ne vous en dis pas davantage; j'ai « l'esprit dans un accablement mortel! J'ai perdu « cette nuit tout mon argent, et Frontin vous dira « le reste. » « LE CHEVALIER. »

MARINE, *haut, à Frontin.*

Puisqu'il a perdu tout son argent, je ne vois pas qu'il y ait du reste à cela.

FRONTIN, *à Marine.*

Pardonnez-moi. Outre les deux cents pistoles que madame eut la bonté de lui prêter hier, et le peu d'argent qu'il avait d'ailleurs, il a encore perdu mille écus sur sa parole : voilà le reste. Oh diable! il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon maître.

LA BARONNE, *à Frontin.*

Où est le portrait?

FRONTIN, *donnant le portrait, à la baronne.*

Le voici.

LA BARONNE.

Il ne m'a point parlé de cette comtesse-là, Frontin!

FRONTIN.

C'est une conquête, madame, que nous avons faite sans y penser. Nous rencontrâmes l'autre jour cette comtesse dans un lansquenet!

MARINE.

Une comtesse de lansquenet!

FRONTIN.

Elle agaça mon maître : il répondit, pour rire, à ses minauderies. Elle, qui aime le sérieux, a pris la chose fort aérieusement; elle nous a, ce matin, envoyé son portrait; nous ne savons pas seulement son nom.

MARINE.

Je vais parier que cette comtesse-là est quelque dame normande. Toute sa famille bourgeoise se cotise pour lui faire tenir à Paris une petite pension, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN, *à Marine.*

C'est ce que nous ignorons.

MARINE.

Oh que non! vous ne l'ignorez pas. Peste! vous n'êtes pas gens à faire sottement des sacrifices! vous en connaissez bien le prix.

FRONTIN, *à la baronne.*

Savez-vous bien, madame, que cette dernière nuit a pensé être une nuit éternelle pour M. le chevalier? En arrivant au logis, il se jette dans un fauteuil; il commence par se rappeler les plus malheureux coups du jeu, assaisonnant ses réflexions d'épithètes et d'apostrophes énergiques.

LA BARONNE, *regardant le portrait.*

Tu as vu cette comtesse, Frontin; n'est-elle pas plus belle que son portrait?

FRONTIN.

Non, madame, et ce n'est pas, comme vous voyez, une beauté régulière; mais elle est assez piquante, ma foi, elle est assez piquante. Or, je voulus d'abord représenter à mon maître que tous ses jurements étaient des paroles perdues; mais, considérant que cela soulage un joueur désespéré, je le laissai s'égayer dans ses apostrophes.

LA BARONNE, *regardant toujours le portrait.*

Quel âge a-t-elle, Frontin?

FRONTIN.

C'est ce que je ne sais pas trop bien; car elle a le teint si beau, que je pourrais m'y tromper d'une bonne vingtaine d'années.

MARINE.

C'est-à-dire qu'elle a pour le moins cinquante ans.

FRONTIN.

Je le croirais bien, car elle en paraît trente. Mon maître donc, après avoir réfléchi, s'abandonne à la rage; il demande ses pistolets.

LA BARONNE.

Ses pistolets, Marine! ses pistolets!

MARINE.

Il ne se tuera point, madame, il ne se tuera point.

FRONTIN.

Je les lui refuse; aussitôt il tire brusquement son épée.

LA BARONNE.

Ah! il s'est blessé, Marine, assurément.

MARINE.

Hé! non, non; Frontin l'en aura empêché.

FRONTIN.

Oui, je me jette sur lui à corps perdu. « Monsieur « le chevalier, lui dis-je, qu'allez-vous faire? vous « passez les bornes de la douleur du lansquenet. « Si votre malheur vous fait haïr le jour, conser- « vez-vous du moins, vivez pour votre aimable ba- « ronne; elle vous a, jusqu'ici, tiré généreuse- « ment de tous vos embarras; et soyez sûr (ai-je « ajouté seulement pour calmer sa fureur) qu'elle « ne vous laissera point dans celui-ci. »

MARINE, *bas.*

L'entend-il, le maraud?

FRONTIN.

« Il ne s'agit que de mille écus une fois; M. Tur- « caret a bon dos, il portera bien encore cette « charge-là. ».

LA BARONNE.

Eh bien, Frontin?

FRONTIN.

Eh bien, madame! à ces mots (admirez le pouvoir de l'espérance), il s'est laissé désarmer comme un enfant; il s'est couché, et s'est endormi.

MARINE.

Le pauvre chevalier!

FRONTIN.

Mais ce matin, à son réveil, il a senti renaître ses chagrins; le portrait de la comtesse ne les a point dissipés. Il m'a fait partir sur-le-champ pour venir ici, et il attend mon retour pour disposer de son sort. Que lui dirai-je, madame?

LA BARONNE.

Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire fond sur moi, et que, n'étant point en argent comptant... (*elle veut tirer son diamant.*)

MARINE, *la retenant.*

Hé! madame, y songez-vous?

LA BARONNE, *remettant son diamant.*

Tu lui diras que je suis touchée de son malheur.

MARINE, *à Frontin.*

Et que je suis, de mon côté, très-fâchée de son infortune.

FRONTIN.

Ah! qu'il sera fâché, lui...! (*bas à part.*) Maugrebleu de la soubrette!

Digitized by Google

LA BARONNE.

Dis-lui bien, Frontin, que je suis sensible à ses peines.

MARINE.

Que je sens vivement son affliction, Frontin.

FRONTIN, *haut, à la baronne.*

C'en est donc fait, madame, vous ne verrez plus M. le chevalier. La honte de ne pouvoir payer ses dettes va l'écarter de vous pour jamais; car rien n'est plus sensible pour un enfant de famille. Nous allons tout à l'heure prendre la poste.

LA BARONNE.

Prendre la poste, Marine!

MARINE, *à la baronne.*

Ils n'ont pas de quoi la payer.

FRONTIN.

Adieu, madame.

LA BARONNE, *tirant son diamant.*

Attends, Frontin.

MARINE, *à Frontin.*

Non, non; va-t'en vite lui faire réponse.

LA BARONNE, *à Marine.*

Oh! je ne puis me résoudre à l'abandonner. (*Donnant son diamant à Frontin.*) Tiens, voilà un diamant de cinq cents pistoles que M. Turcaret m'a donné; va le mettre en gage, et tire ton maître de l'affreuse situation où il se trouve.

FRONTIN.

Je vais le rappeler à la vie. Je lui rendrai compte, Marine, de l'excès de ton affliction. (*Il sort.*)

MARINE.

Ah! que vous êtes tous deux bien ensemble, messieurs les fripons!

SCÈNE III

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

Tu vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter...

MARINE.

Non, madame, je ne m'en donnerai pas la peine, je vous assure. Eh! que m'importe, après tout, que votre bien s'en aille comme il vient? Ce sont vos affaires, madame, ce sont vos affaires.

LA BARONNE.

Hélas! je suis plus à plaindre qu'à blâmer : ce que tu me vois faire n'est point l'effet d'une volonté libre; je suis entraînée par un penchant si tendre, que je ne puis y résister.

MARINE.

Un penchant tendre! Ces faiblesses vous conviennent-elles? Hó fi! vous aimez comme une vieille bourgeoise.

LA BARONNE.

Que tu es injuste, Marine! Puis-je ne pas savoir gré au chevalier du sacrifice qu'il me fait?

MARINE.

Le plaisant sacrifice! que vous êtes facile à tromper! Mort de ma vie! c'est quelque vieux portrait de famille; que sait-on? de sa grand'mère peut-être.

LA BARONNE, *regardant le portrait.*

Non; j'ai quelque idée de ce visage-là, et une idée récente.

MARINE, *prenant le portrait.*

Attendez... Ah! justement, c'est ce colosse de provinciale que nous vîmes au bal il y a trois jours, qui se fit tant prier pour ôter son masque, et que personne ne connut quand elle fut démasquée.

LA BARONNE.

Tu as raison, Marine; cette comtesse-là n'est pas mal faite.

MARINE, *rendant le portrait à la baronne.*

A peu près comme monsieur Turcaret. Mais si la comtesse était femme d'affaires, on ne vous la sacrifierait pas, sur ma parole.

SCÈNE IV

LA BARONNE, FLAMAND, MARINE.

LA BARONNE.

Tais-toi, Marine, j'aperçois le laquais de monsieur Turcaret.

MARINE, *bas, à la baronne.*

Oh! pour celui-ci, passe; il ne nous apporte que de bonnes nouvelles. Il tient quelque chose; c'est sans doute un nouveau présent que son maître vous fait.

FLAMAND, *présentant un petit coffre à la baronne.*

Monsieur Turcaret, madame, vous prie d'agréer ce petit présent. Serviteur, Marine.

MARINE.

Tu sois le bien venu, Flamand! j'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE, *montrant le coffre à Marine.*

Considère, Marine, admire le travail de ce petit coffre : as-tu rien vu de plus délicat?

MARINE.

Ouvrez, ouvrez, je réserve mon admiration pour le dedans; le cœur me dit que nous en serons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE *l'ouvre.*

Que vois-je! un billet au porteur! l'affaire est sérieuse.

MARINE.

De combien, madame?

LA BARONNE.

De dix mille écus.

MARINE, *bas.*

Bon, voilà la faute du diamant réparée.

LA BARONNE.

Je vois un autre billet.

Digitized by Google

MARINE.

Encore au porteur?

LA BARONNE.

Non; ce sont des vers que monsieur Turcaret m'adresse.

MARINE.

Des vers de monsieur Turcaret!

LA BARONNE, *lisant.*

« A Philis..... Quatrain..... » Je suis la Philis, et il me prie en vers de recevoir son billet en prose.

MARINE.

Je suis fort curieuse d'entendre des vers d'un auteur qui envoie de si bonne prose.

LA BARONNE.

Les voici; écoute. (*elle lit.*)

« Recevez ce billet, charmante Philis,
« Et soyez assurée que mon âme
« Conservera toujours une éternelle flamme,
« Comme il est certain que trois et trois font six.

MARINE.

Que cela est finement pensé!

LA BARONNE.

Et noblement exprimé! Les auteurs se peignent dans leurs ouvrages... Allez, portez ce coffre dans mon cabinet, Marine. (*Marine sort.*)

SCÈNE V

LA BARONNE, FLAMAND.

LA BARONNE.

Il faut que je te donne quelque chose à toi, Flamand. Je veux que tu boives à ma santé.

FLAMAND.

Je n'y manquerai pas, madame, et du bon encore.

LA BARONNE.

Je t'y convie.

FLAMAND.

Quand j'étais chez ce conseiller que j'ai servi ci-devant, je m'accommodais de tout; mais, depis que je sis chez monsieur Turcaret, je sis devenu délicat, oui.

LA BARONNE.

Rien n'est tel que la maison d'un homme d'affaires pour perfectionner le goût.

SCÈNE VI

LA BARONNE, FLAMAND, MARINE.

FLAMAND, *apercevant M. Turcaret.*

Le voici, madame, le voici. (*il sort.*)

SCÈNE VII

M. TURCARET, LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

Je suis ravie de vous voir, monsieur Turcaret, pour vous faire des compliments sur les vers que vous m'avez envoyés.

M. TURCARET, *riant.*

Ho, ho!

LA BARONNE.

Savez-vous bien qu'ils sont du dernier galant? Jamais les Voiture ni les Pavillon n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET.

Vous plaisantez apparemment?

LA BARONNE.

Point du tout.

M. TURCARET.

Sérieusement, madame, les trouvez-vous bien tournés?

LA BARONNE.

Le plus spirituellement du monde.

M. TURCARET.

Ce sont pourtant les premiers vers que j'aie faits de ma vie.

LA BARONNE.

On ne le dirait pas.

M. TURCARET.

Je n'ai pas voulu emprunter le secours de quelque auteur, comme cela se pratique.

LA BARONNE.

On le voit bien : les auteurs de profession ne pensent et ne s'expriment pas ainsi; on ne saurait les soupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET.

J'ai voulu voir, par curiosité, si je serais capable d'en composer, et l'amour m'a ouvert l'esprit.

LA BARONNE.

Vous êtes capable de tout, monsieur; et il n'y a rien d'impossible pour vous.

MARINE.

Votre prose, monsieur, mérite aussi des compliments : elle vaut bien votre poésie au moins.

M. TURCARET.

Il est vrai que ma prose a son mérite; elle est signée et approuvée par quatre fermiers généraux.

MARINE, *à M. Turcaret.*

Cette approbation vaut mieux que celle de l'Académie.

LA BARONNE.

Pour moi, je n'approuve point votre prose, monsieur; et il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET.

D'où vient?

LA BARONNE.

Avez-vous perdu la raison, de m'envoyer un

billet au porteur? Vous faites tous les jours quelques folies comme cela.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

De combien est-il, ce billet? Je n'ai pas pris garde à la somme, tant j'étais en colère contre vous.

M. TURCARET.

Bon! il n'est que de dix mille écus.

LA BARONNE.

Comment, dix mille écus! Ah! si j'avais su cela, je vous l'aurais renvoyé sur-le-champ.

M. TURCARET.

Fi donc!

LA BARONNE.

Mais je vous le renverrai.

M. TURCARET.

Oh! vous l'avez reçu, vous ne le rendrez point.

MARINE, *bas, à part.*

Oh! pour cela, non.

LA BARONNE.

Je suis plus offensée du motif que de la chose même.

M. TURCARET.

Hé! pourquoi?

LA BARONNE.

En m'accablant tous les jours de présents, il semble que vous vous imaginiez avoir besoin de ces liens-là pour m'attacher à vous.

M. TURCARET.

Quelle pensée! Non, madame, ce n'est point dans cette vue que...

LA BARONNE.

Mais vous vous trompez, monsieur; je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TURCARET.

Qu'elle est franche! qu'elle est sincère!

LA BARONNE.

Je ne suis sensible qu'à vos empressements, qu'à vos soins...

M. TURCARET.

Quel bon cœur!

LA BARONNE.

Qu'au seul plaisir de vous voir.

M. TURCARET.

Elle me charme... Adieu, charmante Philis.

LA BARONNE.

Quoi? vous sortez si tôt?

M. TURCARET.

Oui, ma reine; je ne viens ici que pour vous saluer en passant. Je vais à une de nos assemblées, pour m'opposer à la réception d'un pied-plat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre compagnie. Je reviendrai dès que je pourrai m'échapper. (*il lui baise la main.*)

LA BARONNE.

Fussiez-vous déjà de retour!

MARINE, *faisant la révérence à M. Turcaret.*

Adieu, monsieur; je suis votre très-humble servante.

M. TURCARET.

A propos, Marine, il me semble qu'il y a longtemps que je ne t'ai rien donné. (*il lui donne une poignée d'argent.*) Tiens, je donne sans compter, moi.

MARINE.

Et moi, je reçois de même, monsieur. Oh! nous sommes tous deux des gens de bonne foi! (*M. Turcaret sort.*)

SCÈNE VIII

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

Il s'en va fort satisfait de nous, Marine.

MARINE.

Et nous demeurons fort contentes de lui, madame. L'excellent sujet! il a de l'argent, il est prodigue et crédule; c'est un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE.

J'en fais assez ce que je veux, comme tu vois.

MARINE.

Oui; mais par malheur, je vois arriver ici des gens qui veugent bien monsieur Turcaret.

SCÈNE IX

LE CHEVALIER, LA BARONNE, FRONTIN, MARINE.

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Je viens, madame, vous témoigner ma reconnaissance; sans vous, j'aurais violé la foi des joueurs : ma parole perdait tout son crédit, et je tombais dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONNE.

Je suis bien aise, chevalier, de vous avoir fait ce plaisir.

LE CHEVALIER.

Ah! qu'il est doux de voir sauver son honneur par l'objet même de son amour!

MARINE, *bas, à elle-même.*

Qu'il est tendre et passionné! Le moyen de lui refuser quelque chose.

LE CHEVALIER.

Bonjour, Marine. Madame, j'ai aussi quelques grâces à lui rendre: Frontin m'a dit qu'elle s'est intéressée à ma douleur.

MARINE, *au chevalier.*

Eh! oui, merci de ma vie! je m'y suis intéressée : elle nous coûte assez pour cela.

LA BARONNE, *à Marine.*

Taisez-vous, Marine; vous avez des vivacités qui ne me plaisent pas.

LE CHEVALIER.

Eh! madame, laissez-la parler; j'aime les gens francs et sincères.

MARINE.

Et moi, je hais ceux qui ne le sont pas.

LE CHEVALIER.

Elle est toute spirituelle dans ses mauvaises humeurs; elle a des reparties brillantes qui m'enlèvent. Marine, au moins, j'ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié; et je veux vous en donner des marques. (*Il fait semblant de fouiller dans ses poches.*) Frontin, la première fois que je gagnerai, fais-m'en ressouvenir.

FRONTIN, *à Marine.*

C'est de l'argent comptant.

MARINE, *à Frontin.*

J'ai bien affaire de son argent! Eh! qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre.

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous dites, Marine.

MARINE.

C'est voler au coin d'un bois.

LA BARONNE.

Vous perdez le respect.

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Ne prenez point la chose sérieusement.

MARINE.

Je ne puis me contraindre, madame; je ne puis voir tranquillement que vous soyez la dupe de monsieur, et que monsieur Turcaret soit la vôtre.

LA BARONNE.

Marine!...

MARINE.

Eh! fi, fi! madame, c'est se moquer de recevoir d'une main pour dissiper de l'autre. La belle conduite! Nous en aurons toute la honte, et monsieur le chevalier tout le profit.

LA BARONNE.

Oh! pour cela, vous êtes trop insolente; je n'y puis plus tenir.

MARINE.

Ni moi non plus.

LA BARONNE.

Je vous chasserai.

MARINE.

Vous n'aurez pas cette peine-là, madame; je me donne mon congé moi-même : je ne veux pas qu'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un financier.

LA BARONNE.

Retirez-vous, impudente! et ne paraissez jamais devant moi que pour me rendre vos comptes.

MARINE.

Je les rendrai à monsieur Turcaret, madame; et s'il est assez sage pour m'en croire, vous compterez aussi tous deux ensemble. (*elle sort.*)

SCÈNE X

LE CHEVALIER, LA BARONNE, FRONTIN.

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Voilà, je l'avoue, une créature impertinente : vous avez eu raison de la chasser.

FRONTIN.

Oui, madame, vous avez eu raison : comment donc! mais c'est une espèce de mère que cette servante-là.

LA BARONNE, *à Frontin.*

C'est un pédant éternel que j'avais aux oreilles.

FRONTIN.

Elle se mêlait de vous donner des conseils; elle vous aurait gâtée à la fin.

LA BARONNE.

Je n'avais que trop d'envie de m'en défaire; mais je suis femme d'habitude, et je n'aime point les nouveaux visages.

LE CHEVALIER.

Il serait pourtant fâcheux que, dans le premier mouvement de sa colère, elle allât donner à monsieur Turcaret des impressions qui ne conviendraient ni à vous ni à moi.

FRONTIN, *au chevalier.*

Oh! diable, elle n'y manquera pas : les soubrettes sont comme les bigotes; elles font des actions charitables pour se venger.

LA BARONNE, *au chevalier.*

De quoi s'inquiéter? Je ne la crains point. J'ai de l'esprit, et monsieur Turcaret n'en a guère : je ne l'aime point, et il est amoureux. Je saurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chassée.

FRONTIN.

Fort bien, madame; il faut mettre tout à profit.

LA BARONNE.

Mais je songe que ce n'est pas assez de nous être débarrassés de Marine, il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l'esprit.

LE CHEVALIER.

Quelle idée, madame!

LA BARONNE.

Le laquais de monsieur Turcaret est un sot, un benêt, dont on ne peut tirer le moindre service; et je voudrais mettre à sa place quelque habile homme, quelques-uns de ces génies supérieurs, qui sont faits pour gouverner les esprits médiocres, et les tenir toujours dans la situation dont on a besoin.

FRONTIN.

Quelqu'un de ces génies supérieurs! Je vous vois venir, madame, cela me regarde.

LE CHEVALIER.

Mais, en effet, Frontin ne nous sera pas inutile auprès de notre traitant.

LA BARONNE.

Je veux l'y placer.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Il nous en rendra bon compte, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Je suis jaloux de l'invention; on ne pouvait rien imaginer de mieux. Par ma foi, monsieur Turcaret, je vous ferai bien voir du pays, sur ma parole.

LA BARONNE.

Il m'a fait présent d'un billet au porteur, de dix mille écus: je veux changer cet effet-là de nature; il en faut faire de l'argent: je ne connais personne pour cela, chevalier, chargez-vous de ce soin; je vais vous remettre le billet. Retirez ma bague, je suis bien aise de l'avoir, et vous me tiendrez compte du surplus.

FRONTIN.

Cela est trop juste, madame; et vous n'avez rien à craindre de notre probité.

LE CHEVALIER.

Je ne perdrai point de temps, madame, et vous aurez cet argent incessamment.

LA BARONNE.

Attendez un moment, je vais vous donner le billet.

SCÈNE XI

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

Un billet de dix mille écus! La bonne aubaine, et la bonne femme! Il faut être aussi heureux que vous l'êtes, pour en rencontrer de pareilles: savez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette?

LE CHEVALIER.

Tu as raison.

FRONTIN.

Ce n'est pas mal payer le sacrifice de notre vieille folle de comtesse, qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

FRONTIN.

Madame la baronne est persuadée que vous avez perdu mille écus sur votre parole, et que son diamant est en gage: le lui rendrez-vous, monsieur, avec le reste du billet?

LE CHEVALIER.

Si je le lui rendrai?

FRONTIN.

Quoi! tout entier, sans quelque nouvel article de dépense?

LE CHEVALIER.

Assurément; je me garderai bien d'y manquer.

FRONTIN

Vous avez des moments d'équité; je ne m'y attendais pas.

LE CHEVALIER.

Je serais un grand malheureux de m'exposer à rompre avec elle à si bon marché.

FRONTIN.

Ah! je vous demande pardon: j'ai fait un jugement téméraire; je croyais que vous vouliez faire les choses à demi.

LE CHEVALIER.

Oh! non. Si jamais je me brouille, ce ne sera qu'après la ruine totale de M. Turcaret.

FRONTIN.

Qu'après sa destruction, là, son anéantissement?

LE CHEVALIER.

Je ne rends des soins à la coquette que pour l'aider à ruiner le traitant.

FRONTIN.

Fort bien: à ces sentiments généreux, je reconnais mon maître.

SCÈNE XII

LE CHEVALIER, LA BARONNE, FRONTIN.

LE CHEVALIER, *bas, à Frontin.*

Paix, Frontin, voici la baronne.

LA BARONNE.

Allez, chevalier, allez, sans tarder davantage, négocier ce billet, et me rendez ma bague le plus tôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER.

Madame, Frontin va vous la rapporter incessamment; mais, avant que je vous quitte, souffrez que, charmé de vos manières généreuses, je vous fasse connaître...

LA BARONNE.

Non, je vous le défends; ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER.

Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnaissant que le mien!

LA BARONNE, *s'en allant.*

Sans adieu, chevalier. Je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER.

Pourrais-je m'éloigner de vous sans une si douce espérance? (*il conduit la baronne, qui rentre dans son appartement, et il sort.*)

SCÈNE XIII

FRONTIN.

J'admire le train de la vie humaine! Nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres: cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME

—

SCÈNE I

LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN, *lui donnant le diamant.*

Je n'ai pas perdu de temps, comme vous voyez, madame; voilà votre diamant; l'homme qui l'avait en gage me l'a remis entre les mains dès qu'il a vu brillerle billet au porteur, qu'il veut escompter, moyennant un très-honnête profit. Mon maître, que j'ai laissé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE.

Je suis enfin débarrassée de Marine : elle a sérieusement pris son parti; j'appréhendais que ce ne fût qu'une feinte : elle est sortie. Ainsi, Frontin, j'ai besoin d'une femme de chambre; je te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN.

J'ai votre affaire en main; c'est une jeune personne douce, complaisante, comme il vous la faut: elle verrait tout aller sens dessus dessous dans votre maison, sans dire une syllabe.

LA BARONNE.

J'aime ces caractères-là. Tu la connais particulièrement?

FRONTIN.

Très-particulièrement; nous sommes même un peu parents.

LA BARONNE.

C'est-à-dire que l'on peut s'y fier.

FRONTIN.

Comme à moi-même; elle est sous ma tutelle; j'ai l'administration de ses gages et de ses profits, et j'ai soin de lui fournir tous ses petits besoins.

LA BARONNE.

Elle sert sans doute actuellement?

FRONTIN.

Non; elle est sortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONNE.

Et pour quel sujet?

FRONTIN.

Elle servait des personnes qui mènent une vie retirée, qui ne reçoivent que des visites sérieuses, un mari et une femme qui s'aiment, des gens extraordinaires; enfin c'est une maison triste : ma pupille s'y est ennuyée.

LA BARONNE.

Où donc est-elle à l'heure qu'il est?

FRONTIN.

Elle est logée chez une vieille prude de ma connaissance, qui, par charité, retire des femmes de chambre hors de condition, pour savoir ce qui se passe dans les familles.

LA BARONNE.

Je la voudrais avoir dès aujourd'hui; je ne puis me passer de fille.

FRONTIN.

Je vais vous l'envoyer, madame, ou vous l'amener moi-même : vous en serez contente. Je ne vous ai pas dit toutes ses bonnes qualités : elle chante et joue à ravir de toutes sortes d'instruments.

LA BARONNE.

Mais, Frontin, vous me parlez là d'un fort joli sujet.

FRONTIN.

Je vous en répends : aussi je la destine pour l'Opéra; mais je veux auparavant qu'elle se fasse dans le monde; car il n'en faut là que de toutes faites. (*il s'en va.*)

LA BARONNE.

Je l'attends avec impatience.

SCÈNE II

LA BARONNE.

Cette fille-là me sera d'un grand agrément; elle me divertira par ses chansons, au lieu que l'autre ne faisait que me chagriner par sa morale.

SCÈNE III

LA BARONNE, TURCARET.

LA BARONNE, *apercevant M. Turcaret, à elle-même.*

Mais je vois M. Turcaret : ah! qu'il paraît agité! Marine l'aura été trouver.

M. TURCARET, *essoufflé.*

Ouf! je ne sais par où commencer, perfide!

LA BARONNE, *bas, à elle-même.*

Elle lui a parlé.

M. TURCARET.

J'ai appris de vos nouvelles, déloyale! j'ai appris de vos nouvelles : on vient de me rendre compte de vos perfidies, de votre dérangement.

LA BARONNE, *haut.*

Le début est agréable; et vous employez de fort jolis termes, monsieur!

M. TURCARET.

Laissez-moi parler, je veux vous dire vos vérités; Marine me les a dites. Ce beau chevalier, qui vient ici à toute heure, et qui ne m'était pas suspect sans raison, n'est pas votre cousin, comme vous me l'aviez fait accroire : vous avez des vues pour l'épouser et pour me planter là, moi, quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONNE.

Moi, monsieur, j'aimerais le chevalier!

M. TURCARET.

Marine me l'a assuré, et qu'il ne faisait figure dans le monde qu'aux dépens de votre bourse et

Digitized by Google

de la mienne, et que vous lui sacrifiiez tous les présents que je vous fais.

LA BARONNE.

Marine est une jolie personne! Ne vous a-t-elle dit que cela, monsieur?

M. TURCARET.

Ne me répondez point, félonne! j'ai de quoi vous confondre; ne me répondez point. Parlez : qu'est devenu, par exemple, ce gros brillant que je vous donnai l'autre jour? Montrez-le tout à l'heure, montrez-le-moi.

LA BARONNE.

Puisque vous le prenez sur ce ton-là, monsieur, je ne veux pas vous le montrer.

M. TURCARET.

Hé! sur quel ton, morbleu, prétendez-vous donc que je le prenne? Oh! vous n'en serez pas quitte pour des reproches! Ne croyez pas que je sois assez sot pour rompre avec vous sans éclat. Je suis honnête homme, j'aime de bonne foi, je n'ai que des vues légitimes; je ne crains pas le scandale, moi : ah! vous n'avez point affaire à un abbé.

LA BARONNE.

Non; j'ai affaire à un extravagant, à un possédé. Oh bien! faites, monsieur, faites tout ce qu'il vous plaira, je ne m'y opposerai point, je vous assure.

M. TURCARET.

Allons, ce billet au porteur, que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende.

LA BARONNE.

Que je vous le rende! et si je l'ai aussi donné au chevalier?

M. TURCARET.

Ah! si je le croyais!

LA BARONNE.

Que vous êtes fou! En vérité, vous me faites pitié.

M. TURCARET.

Comment donc! au lieu de se jeter à mes genoux et de me demander grâce, encore dit-elle que j'ai tort, encore dit-elle que j'ai tort!

LA BARONNE.

Sans doute.

M. TURCARET.

Ah! vraiment, je voudrais bien, par plaisir, que vous entreprissiez de me persuader cela!

LA BARONNE.

Je le ferais, si vous étiez en état d'entendre raison.

M. TURCARET.

Et que me pourriez-vous dire, traîtresse?

LA BARONNE.

Je ne vous dirai rien. Ah! quelle fureur!

M. TURCARET, *essoufflé*.

Eh bien! parlez, madame, parlez; je suis de sang-froid.

LA BARONNE.

Écoutez-moi donc. Toutes les extravagances que vous venez de faire sont fondées sur un faux rapport que Marine...

M. TURCARET.

Un faux rapport! ventrebleu! ce n'est point...

LA BARONNE.

Ne jurez pas, monsieur, ne m'interrompez pas; songez que vous êtes de sang-froid.

M. TURCARET.

Je me tais : il faut que je me contraigne.

LA BARONNE.

Savez-vous bien pourquoi je viens de chasser Marine?

M. TURCARET.

Oui, pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE.

Tout au contraire; c'est à cause qu'elle me reprochait sans cesse l'inclination que j'avais pour vous. « Est-il rien de si ridicule, me disait-elle à « tous moments, que de voir la veuve d'un colo- « nel songer à épouser un monsieur Turcaret, un « homme sans naissance, sans esprit, de la mine la « plus basse...

M. TURCARET.

Passons, s'il vous plaît, sur les qualités : cette Marine-là est une impudente.

LA BARONNE.

« Pendant que vous pouvez choisir un époux « entre vingt personnes de la première qualité; « lorsque vous refusez votre aveu même aux pres- « santes instances de toute la famille d'un marquis « dont vous êtes adorée, et que vous avez la fai- « blesse de sacrifier à ce monsieur Turcaret? »

M. TURCARET.

Cela n'est pas possible.

LA BARONNE.

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, monsieur. Ce marquis est un jeune seigneur, fort agréable de sa personne, mais dont les mœurs et la conduite ne me convenaient point. Il vient ici quelquefois avec mon cousin le chevalier, son ami. J'ai découvert qu'il avait gagné Marine, et c'est pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impostures pour se venger, et vous êtes assez crédule pour y ajouter foi! Ne deviez-vous pas, dans le moment, faire réflexion que c'était une servante passionnée qui vous parlait, et que si j'avais eu quelque chose à me reprocher, je n'aurais pas été assez imprudente pour chasser une fille dont j'avais à craindre l'indiscrétion? Cette pensée, dites-moi, ne se présente-t-elle pas naturellement à l'esprit?

M. TURCARET.

J'en demeure d'accord, mais...

LA BARONNE.

Mais, vous avez tort. Elle vous a donc dit, entre autres choses, que je n'avais plus ce gros brillant qu'en badinant vous me mîtes l'autre jour au doigt, et que vous me forçâtes d'accepter?

Digitized by Google

M. TURCARET.

Oh! oui; elle m'a juré que vous l'aviez donné aujourd'hui au chevalier, qui est, dit-elle, votre parent comme Jean de Vert.

LA BARONNE.

Et si je vous montrais tout à l'heure ce même diamant, que diriez-vous?

M. TURCARET.

Oh! je dirais, en ce cas-là, que... Mais cela ne se peut pas.

LA BARONNE.

Le voilà, monsieur; le reconnaissez-vous? Voyez le fond que l'on doit faire sur le rapport de certains valets.

M. TURCARET.

Ah! que cette Marine-là est une grande scélérate! Je reconnais sa friponnerie et mon injustice: pardonnez-moi, madame, d'avoir soupçonné votre bonne foi.

LA BARONNE.

Non, vos fureurs ne sont point excusables: allez, vous êtes indigne de pardon.

M. TURCARET.

Je l'avoue.

LA BARONNE.

Fallait-il vous laisser si facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendresse?

M. TURCARET.

Hélas, non! Que je suis malheureux!

LA BARONNE.

Convenez que vous êtes un homme bien faible.

M. TURCARET.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Une franche dupe.

M. TURCARET.

J'en conviens. Ah! Marine! coquine de Marine! Vous ne sauriez vous imaginer tous les mensonges que cette pendarde-là m'est venue conter: elle m'a dit que vous et monsieur le chevalier vous me regardiez comme votre vache à lait; et que si, aujourd'hui pour demain, je vous avais tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE.

La malheureuse!

M. TURCARET.

Elle me l'a dit, c'est un fait constant; je n'invente rien, moi.

LA BARONNE.

Et vous avez eu la faiblesse de la croire un seul moment!

M. TURCARET.

Oui, madame, j'ai donné là dedans comme un franc sot: où diable avais-je l'esprit?

LA BARONNE.

Vous repentez-vous de votre crédulité?

M. TURCARET.

Si je m'en repens! (*se mettant à genoux.*) Je vous demande mille pardons de ma colère.

LA BARONNE.

On vous la pardonne: levez-vous, monsieur. Vous auriez moins de jalousie si vous aviez moins d'amour; et l'excès de l'un fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET, *se levant.*

Quelle bonté! Il faut avouer que je suis un grand brutal!

LA BARONNE.

Mais sérieusement, monsieur, croyez-vous qu'un cœur puisse balancer un instant entre vous et le chevalier?

M. TURCARET.

Non, madame, je ne le crois pas; mais je le crains.

LA BARONNE.

Que faut-il faire pour dissiper vos craintes?

M. TURCARET.

Eloigner d'ici cet homme-là; consentez-y, madame: j'en sais les moyens.

LA BARONNE.

Et quels sont-ils?

M. TURCARET.

Je lui donnerai une direction en province.

LA BARONNE.

Une direction!

M. TURCARET.

C'est ma manière d'écarter les incommodes. Ah! combien de cousins, d'oncles et de maris j'ai faits directeurs en ma vie! J'en ai envoyé jusqu'en Canada.

LA BARONNE.

Mais vous ne songez pas que mon cousin le chevalier est homme de condition, et que ces sortes d'emplois ne lui conviennent pas. Allez, sans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'est l'homme du monde qui doit vous causer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET.

Ouf! j'étouffe d'amour et de joie; vous me dites cela d'une manière si naïve, que vous me le persuadez.

LA BARONNE.

Oublions le passé; il faut que je vous fasse une prière.

M. TURCARET.

Une prière? Oh! donnez vos ordres.

LA BARONNE.

Faites avoir une commission, pour l'amour de moi, à ce pauvre Flamand, votre laquais; c'est un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. TURCARET.

Je l'aurais déja poussé, si je lui avais trouvé quelque disposition; mais il a l'esprit trop bonasse; cela ne vaut rien pour les affaires.

Digitized by Google

LA BARONNE.

Donnez-lui un emploi qui ne soit pas difficile à exercer.

M. TURCARET.

Il en aura un dès aujourd'hui; cela vaut fait.

LA BARONNE.

Ce n'est pas tout; je veux mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon cousin le chevalier; c'est aussi un très-bon enfant.

M. TURCARET.

Je le prends, madame, et vous promets de le faire commis au premier jour

SCÈNE IV

LA BARONNE, M. TURCARET, FRONTIN.

FRONTIN.

Madame, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Monsieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET, *à la baronne.*

Il paraît un peu innocent.

LA BARONNE.

Que vous vous connaissez bien en physionomies?

M. TURCARET.

J'ai le coup d'œil infaillible. (*à Frontin.*) Approche, mon ami : dis-moi un peu, as-tu déjà quelques principes?

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Qu'appelez-vous des principes?

M. TURCARET.

Des principes de commis, c'est-à-dire, si tu sais comment on peut empêcher les fraudes ou les favoriser.

FRONTIN.

Pas encore, monsieur; mais je sens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET.

Tu sais du moins l'arithmétique; tu sais faire des comptes à parties simples?

FRONTIN.

Oh! oui, monsieur; je sais même faire des parties doubles : j'écris aussi de deux écritures, tantôt de l'une, tantôt de l'autre.

M. TURCARET.

De la ronde, n'est-ce pas?

FRONTIN.

De la ronde, de l'oblique?

M. TURCARET.

Comment! de l'oblique.

FRONTIN.

Hé! oui, d'une écriture que vous connaissez; là, d'une certaine écriture qui n'est pas légitime.

M. TURCARET, *à la baronne.*

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN.

Justement; c'est ce mot-là que je cherchais.

M. TURCARET.

Quelle ingénuité! ce garçon-là, madame, est bien niais.

LA BARONNE.

Il se déniaisera dans vos bureaux.

M. TURCARET.

Oh! que oui, madame, oh! que oui; d'ailleurs, un bel esprit n'est pas nécessaire pour faire son chemin. Hors moi et deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies assez communs : il suffit d'un certain usage, d'une routine que l'on ne manque guère d'attraper. Nous voyons tant de gens! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur; voilà toute notre science.

LA BARONNE.

Ce n'est pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET, *à Frontin.*

Oh! çà, mon ami, tu es à moi, et tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN.

Je vous regarde donc, monsieur, comme mon nouveau maître; mais, en qualité d'ancien laquais de monsieur le chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commission dont il m'a chargé : il vous donne, et à madame sa cousine, à souper ici ce soir.

M. TURCARET.

Très-volontiers.

FRONTIN.

Je vais ordonner chez Fites toutes sortes de ragoûts, avec vingt-quatre bouteilles de vin de Champagne; et, pour égayer le repas, vous aurez des voix et des instruments.

LA BARONNE.

De la musique, Frontin?

FRONTIN.

Oui, madame; à telles enseignes que j'ai ordre de commander cent bouteilles de vin de Surène pour abreuver la symphonie.

LA BARONNE.

Cent bouteilles!

FRONTIN.

Ce n'est pas trop, madame; il y aura huit concertants, quatre Italiens de Paris, trois chanteuses et deux gros chantres.

M. TURCARET, *à la baronne.*

Il a, ma foi, raison, ce n'est pas trop. Ce repas sera fort joli.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Oh! diable, quand monsieur le chevalier donne des soupers comme cela, il n'épargne rien, monsieur.

M. TURCARET.

J'en suis persuadé.

FRONTIN.

Il semble qu'il ait à sa disposition la bourse d'un partisan.

Digitized by Google

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Il veut dire qu'il fait les choses fort magnifiquement.

M. TURCARET, *à la baronne.*

Qu'il est ingénu! (*à Frontin.*) Hé bien! nous verrons cela tantôt. (*à la baronne.*) Et, pour surcroît de réjouissance, j'amènerai ici monsieur Gloutonneau, le poëte; aussi bien, je ne saurais manger si je n'ai quelque bel esprit à ma table.

LA BARONNE.

Vous me ferez plaisir. Cet auteur apparemment est fort brillant dans la conversation?

M. TURCARET.

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas; mais il mange et pense beaucoup: peste! c'est un homme bien agréable... Oh! çà, je cours chez Dautel vous acheter une caisse de porcelaines de Saxe d'une beauté...

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie; ne vous jetez point dans une dépense...

M. TURCARET.

Hé fi, madame, fi, vous vous arrêtez à des minuties. Sans adieu, ma reine. (*Il sort.*)

LA BARONNE.

J'attends votre retour impatiemment.

SCÈNE V

LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

Enfin, te voilà en train de faire ta fortune.

FRONTIN.

Oui, madame, et en état de ne pas nuire à la vôtre.

LA BARONNE.

C'est à présent, Frontin, qu'il faut donner l'essor à ce génie supérieur...

FRONTIN.

On tâchera de vous prouver qu'il n'est pas médiocre.

LA BARONNE.

Quand m'amènera-t-on cette fille?

FRONTIN.

Je l'attends; je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE.

Tu m'avertiras quand elle sera venue.

(*Elle entre dans une autre chambre.*)

SCÈNE VI

FRONTIN.

Courage, Frontin, courage, mon ami; la fortune t'appelle, te voilà placé chez un homme d'affaires par le canal d'une coquette. Quelle joie! l'agréable perspective! je m'imagine que toutes les choses que je vais toucher vont se convertir en or... Mais j'aperçois ma pupille.

SCÈNE VII

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Tu sois la bien venue, Lisette! on t'attend avec impatience dans cette maison.

LISETTE.

J'y entre avec une satisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN.

Je t'ai mise au fait sur tout ce qui s'y passe, et sur tout ce qui s'y doit passer; tu n'as qu'à te régler là-dessus : souviens-toi seulement qu'il faut avoir une complaisance infatigable.

LISETTE.

Il n'est pas besoin de me recommander cela.

FRONTIN.

Flatte sans cesse l'entêtement que la baronne a pour le chevalier; c'est là le point.

LISETTE.

Tu me fatigues de leçons inutiles.

SCÈNE VIII

LISETTE, FRONTIN, LE CHEVALIER *dans le fond.*

FRONTIN, *apercevant le chevalier.*

Le voici qui vient.

LISETTE, *à Frontin.*

Je ne l'avais pas encore vu. Ah! qu'il est bien fait, Frontin!

FRONTIN.

Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette.

LE CHEVALIER, *s'approchant.*

Je te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre... (*apercevant Lisette.*) Mais que vois-je? Quelle est cette beauté brillante?

FRONTIN, *au chevalier.*

C'est une fille que je donne à madame la baronne, pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER.

Et c'est sans doute une de tes amies?

FRONTIN.

Oui, monsieur; il y a longtemps que nous nous connaissons, je suis son répondant.

LE CHEVALIER.

Bonne caution! c'est faire son éloge en un mot. Elle est, parbleu, charmante. Monsieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN.

D'où vient?

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Je me plains de vous, vous dis-je; vous savez toutes mes affaires, et vous me cachez les vôtres; vous n'êtes pas un ami sincere.

FRONTIN.

Je n'ai pas voulu, monsieur...

LE CHEVALIER.

La confiance pourtant doit être réciproque; pourquoi m'avoir fait mystère d'une si belle découverte?

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, je craignais...

LE CHEVALIER.

Quoi?

FRONTIN.

Oh! monsieur, que diable! vous m'entendez de reste.

LE CHEVALIER

Le maraud! Frontin, M. Frontin, vous avez le discernement fin et délicat quand vous faites un choix pour vous-même; mais vous n'avez pas le goût si bon pour vos amis. Où a-t-il été déterrer ce petit minois-là? Ah, la piquante représentation! l'adorable grisette!

LISETTE, *à part.*

Que les jeunes seigneurs sont honnêtes!

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai jamais rien vu de si beau que cette créature-là.

LISETTE, *à part.*

Que leurs expressions sont flatteuses! je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER, *à Frontin.*

Faisons un troc, Frontin; cède-moi cette fille-là, et je t'abandonne ma vieille comtesse.

FRONTIN.

Non, monsieur : j'ai les inclinations roturières; je m'en tiens à Lisette, à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER.

Va, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin... Oui, belle Lisette, vous méritez...

LISETTE.

Trêve de douceurs, monsieur le chevalier, je vais me présenter à ma maîtresse, qui ne m'a point encore vue; vous pouvez venir, si vous voulez, continuer devant elle la conversation.

SCÈNE IX

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Parlons de choses sérieuses. Je n'apporte point à la baronne l'argent de son billet.

FRONTIN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

J'ai été chercher un usurier qui m'a déjà prêté de l'argent; mais il n'est plus à Paris : des affaires qui lui sont survenues l'ont obligé d'en sortir brusquement; ainsi, je vais te charger du billet.

FRONTIN.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Ne m'as-tu pas dit que tu connaissais un agent de change qui te donnerait de l'argent à l'heure même?

FRONTIN.

Cela est vrai : mais que direz-vous à madame la baronne? Si vous lui dites que vous avez encore son billet, elle verra bien que nous n'avions pas mis son brillant en gage; car, enfin, elle n'ignore pas qu'un homme qui prête ne se dessaisit pas pour rien de son nantissement.

LE CHEVALIER.

Tu as raison : aussi suis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent, qu'il est chez moi, et que demain matin tu le feras apporter ici. Pendant ce temps-là cours chez ton agent de change, et fais porter au logis l'argent que tu en recevras : je vais t'y attendre, aussitôt que j'aurai parlé à la baronne. (*il entre dans la chambre de la baronne.*)

SCÈNE X

FRONTIN.

Je ne manque pas d'occupation, Dieu merci. Il faut que j'aille chez le traiteur; de là, chez l'agent de change; de chez l'agent de change, au logis; et puis il faudra que je revienne ici joindre monsieur Turcaret. Cela s'appelle, ce me semble, une vie assez agissante; mais patience, après quelque temps de fatigue et de peine, je parviendrai enfin à un état d'aise : alors quelle satisfaction! quelle tranquillité d'esprit! je n'aurai plus que ma conscience à mettre en repos.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LA BARONNE, FRONTIN, LISETTE.

LA BARONNE.

Eh bien, Frontin! as-tu commandé le souper? Fera-t-on grande chère?

FRONTIN, *à la baronne.*

Je vous en réponds, madame. Demandez à Lisette de quelle manière je régale pour mon compte, et jugez par là de ce que je sais faire lorsque je régale aux dépens des autres.

LISETTE.

Il est vrai, madame; vous pouvez vous en fier à lui.

Digitized by Google

FRONTIN.

Monsieur le chevalier m'attend : je vais lui rendre compte de l'arrangement de son repas, et puis je viendrai ici prendre possession de monsieur Turcaret, mon nouveau maître.

SCÈNE II

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

Ce garçon-là est un garçon de mérite, madame.

LA BARONNE.

Il paraît que vous n'en manquez pas, vous, Lisette.

LISETTE.

Il a beaucoup de savoir-faire.

LA BARONNE.

Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE.

Je serais bien heureuse, madame, si mes petits talents pouvaient vous être utiles.

LA BARONNE.

Je suis contente de vous; mais j'ai un avis à vous donner : je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE.

Je suis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE.

Surtout quand je vous consulterai sur des choses qui me regarderont, soyez sincère.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE.

Je vous trouve pourtant trop de complaisance.

LISETTE.

A moi, madame?

LA BARONNE.

Oui; vous ne combattez pas assez les sentiments que j'ai pour le chevalier.

LISETTE.

Eh! pourquoi les combattre? Ils sont si raisonnables!

LA BARONNE.

J'avoue que le chevalier me paraît digne de toute ma tendresse.

LISETTE.

J'en fais le même jugement.

LA BARONNE.

Il a pour moi une passion véritable et constante.

LISETTE.

Un chevalier fidèle et sincère! on n'en voit guère comme cela.

LA BARONNE.

Aujourd'hui même encore il m'a sacrifié une comtesse.

LISETTE.

Une comtesse!

LA BARONNE.

Elle n'est pas, à la vérité, dans la première jeunesse.

LISETTE.

C'est ce qui rend le sacrifice plus beau. Je connais messieurs les chevaliers : une vieille dame leur coûte plus qu'une autre à sacrifier.

LA BARONNE.

Il vient de me rendre compte d'un billet que je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne foi!

LISETTE.

Cela est admirable.

LA BARONNE.

Il a une probité qui va jusqu'au scrupule.

LISETTE.

Mais, mais, voilà un chevalier unique en son espèce!

LA BARONNE.

Taisons-nous, j'aperçois monsieur Turcaret.

SCÈNE III

LA BARONNE, M. TURCARET, LISETTE.

M. TURCARET.

Je viens, madame... Oh, oh! vous avez une nouvelle femme de chambre.

LA BARONNE.

Oui, monsieur : que vous semble de celle-ci?

M. TURCARET.

Ce qui m'en semble? elle me revient assez; il faudra que nous fassions connaissance.

LISETTE.

La connaissance sera bientôt faite, monsieur.

LA BARONNE, *à Lisette.*

Vous savez qu'on soupe ici; donnez ordre que nous ayons un couvert propre, et que l'appartement soit bien éclairé.

SCÈNE IV

LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET.

Je crois cette fille-là fort raisonnable.

LA BARONNE.

Elle est fort dans vos intérêts, du moins.

M. TURCARET.

Je lui en sais bon gré. Je viens, madame, de vous acheter pour dix mille francs de glaces, de porcelaines et de bureaux : ils sont d'un goût exquis, je les ai choisis moi-même.

LA BARONNE.

Vous êtes universel, monsieur; vous vous connaissez à tout.

M. TURCARET.

Oui, grâce au ciel, et surtout en bâtiments. Vous verrez, vous verrez l'hôtel que je vais faire bâtir.

Digitized by Google

LA BARONNE.

Quoi! vous allez faire bâtir un hôtel?

M. TURCARET.

J'ai déjà acheté la place, qui contient quatre arpents six perches neuf toises trois pieds et onze pouces. N'est-ce pas là une belle étendue?

LA BARONNE.

Fort belle.

M. TURCARET.

Le logis sera magnifique; je ne veux pas qu'il y manque un zéro, je le ferais plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE.

Je n'en doute pas.

M. TURCARET.

Malepeste! je n'ai garde de faire quelque chose de commun; je me ferais siffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONNE.

Assurément.

SCÈNE V

LE MARQUIS, *dans le fond*; LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET, *à la baronne.*

Quel homme entre ici?

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

C'est ce jeune marquis dont je vous ai dit que Marine avait épousé les intérêts : je me passerais bien de ses visites, elles ne me font aucun plaisir.

LE MARQUIS, *à lui-même.*

Je parie que je ne trouverai point encore ici le chevalier.

M. TURCARET, *à lui-même, reconnaissant le marquis.*

Ah, morbleu! c'est le marquis de la Tribaudière. La fâcheuse rencontre!

LE MARQUIS, *à lui-même.*

Il y a près de deux jours que je le cherche. (*apercevant M. Turcaret.*) Eh! que vois-je? oui... non... pardonnez-moi... justement... c'est lui-même; c'est monsieur Turcaret. (*s'approchant.*) Que faites-vous de cet homme-là, madame? Vous le connaissez! vous empruntez sur gages? Palsembleu! il vous ruinera.

LA BARONNE.

Monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Il vous pillera, il vous écorchera, je vous en avertis. C'est l'usurier le plus juif! Il vend son argent au poids de l'or.

M. TURCARET, *bas, à lui-même.*

J'aurais mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE.

Vous vous méprenez, monsieur le marquis; monsieur Turcaret passe dans le monde pour un homme de bien et d'honneur.

LE MARQUIS.

Aussi l'est-il, madame, aussi l'est-il; il aime le bien des hommes et l'honneur des femmes : il a cette réputation-là.

M. TURCARET.

Vous aimez à plaisanter, monsieur le marquis. Il est badin, madame, il est badin : ne le connaissez-vous pas sur ce pied-là?

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Oui; je comprends bien qu'il badine, ou qu'il est mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé, morbleu! Madame, personne ne saurait vous en parler mieux que moi : il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET.

De vos nippes, monsieur? Oh! je ferais bien serment du contraire.

LE MARQUIS, *à M. Turcaret.*

Ah, parbleu! vous avez raison. Le diamant est à vous à l'heure qu'il est, selon nos conventions; j'ai laissé passer le terme.

LA BARONNE.

Expliquez-moi tous deux cette énigme.

M. TURCARET.

Il n'y a point d'énigme là dedans, madame; je ne sais ce que c'est.

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Il a raison, cela est fort clair, il n'y a point d'énigme. J'eus besoin d'argent il y a quinze mois; j'avais un brillant de cinq cents louis : on m'adressa à monsieur Turcaret; monsieur Turcaret me renvoya à un de ses commis, à un certain monsieur Ra, ra, Rafle : c'est celui qui tient son bureau d'usure. Cet honnête monsieur Rafle me prêta sur ma bague onze cent trente-deux livres six sous et quelques deniers; il me prescrivit un temps pour la retirer : je ne suis pas fort exact, moi; le temps est passé, mon diamant est perdu.

M. TURCARET.

Monsieur le marquis, monsieur le marquis, ne me confondez point avec monsieur Rafle, je vous prie; c'est un fripon que j'ai chassé de chez moi : s'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avez la voie de la justice. Je ne sais ce que c'est que votre brillant, je ne l'ai jamais vu ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venait de ma tante; c'était un des plus beaux brillants; il était d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur à peu près comme... (*il regarde le diamant de la baronne.*) Eh!... le voilà, madame? Vous vous en êtes accomodée avec monsieur Turcaret, apparemment?

LA BARONNE, *au marquis.*

Autre méprise, monsieur; je l'ai acheté, assez cher même, d'une revendeuse à la toilette.

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, madame; il a des revendeuses à sa disposition, et, à ce qu'on dit même, dans sa famille.

Digitized by Google

M. TURCARET.

Monsieur, monsieur!

LA BARONNE.

Vous êtes insultant, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Non, madame, mon dessein n'est pas d'insulter: je suis trop serviteur de monsieur Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié; il était laquais de mon grand-père; il me portait sur ses bras; nous jouions tous les jours ensemble; nous ne nous quittions presque point : le petit ingrat ne s'en souvient plus.

M. TURCARET.

Je me souviens, je me souviens; le passé est passé, je ne songe qu'au présent.

LA BARONNE.

De grâce, monsieur le marquis, changeons de discours. Vous cherchez monsieur le chevalier.

LE MARQUIS.

Je le cherche partout, madame, aux spectacles, au cabaret, au bal, au lansquenet; je ne le trouve nulle part : ce coquin-là se débauche, il devient libertin.

LA BARONNE.

Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS.

Je vous en prie. Pour moi, je ne change point; je mène une vie réglée, je suis toujours à table; j'ai du crédit chez les traiteurs, parce que l'on sait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante, et que l'on me voit une disposition plus que prochaine à manger sa succession.

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas une mauvaise pratique pour les traiteurs.

LE MARQUIS.

Non, madame, ni pour les traitants; n'est-ce pas, monsieur Turcaret! (*à la baronne.*) Ma tante pourtant veut que je me corrige : et, pour lui faire accroire qu'il y a déjà du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l'état où je suis; elle sera tout étonnée de me trouver si raisonnable, car elle m'a presque toujours vu ivre.

LA BARONNE.

Effectivement, monsieur le marquis, c'est une nouveauté de vous voir autrement : vous avez fait aujourd'hui un excès de sobriété.

LE MARQUIS.

Je soupai hier avec trois des plus jolies femmes de Paris; nous avons bu jusqu'au jour; et j'ai été faire un petit somme chez moi, afin de pouvoir me présenter à jeun devant ma tante.

LA BARONNE.

Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS.

Adieu, ma tout aimable; dites au chevalier qu'il se rende un peu à ses amis; prêtez-le-nous quelquefois; ou je viendrai si souvent ici, que je l'y trouverai. Adieu, monsieur Turcaret; je n'ai point de rancune au moins : touchez là, renouvelons notre ancienne amitié; mais dites un peu à votre âme damnée, à ce monsieur Rafle, qu'il me traite plus humainement la première fois que j'aurai besoin de lui.

SCÈNE VI

LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET.

Voilà une mauvaise connaissance, madame; c'est le plus grand fou et le plus grand menteur que je connaisse.

LA BARONNE.

C'est en dire beaucoup.

M. TURCARET.

Que j'ai souffert pendant cet entretien!

LA BARONNE.

Je m'en suis aperçue.

M. TURCARET.

Je n'aime point les malhonnêtes gens.

LA BARONNE.

Vous avez bien raison.

M. TURCARET.

J'ai été si surpris d'entendre les choses qu'il a dites, que je n'ai pas eu la force de répondre : ne l'avez-vous pas remarqué?

LA BARONNE.

Vous en avez usé sagement; j'ai admiré votre modération.

M. TURCARET.

Moi, usurier! Quelle calomnie!

LA BARONNE.

Cela regarde plus monsieur Rafle que vous.

M. TURCARET.

Vouloir faire aux gens un crime de prêter sur gages! Il vaut mieux prêter sur gages que prêter sur rien.

LA BARONNE.

Assurément.

M. TURCARET.

Me venir dire à mon nez que j'ai été laquais de son grand-père! Rien n'est plus faux : je n'ai jamais été que son homme d'affaires.

LA BARONNE.

Quand cela serait vrai : le beau reproche! il y a si longtemps! cela est prescrit.

M. TURCARET.

Oui, sans doute.

LA BARONNE.

Ces sortes de mauvais contes ne font aucune impression sur mon esprit; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET.

C'est trop de grâce que vous me faites.

LA BARONNE.

Vous êtes un homme de mérite.

Digitized by Google

M. TURCARET.

Vous vous moquez!

LA BARONNE.

Un vrai homme d'honneur.

M. TURCARET.

Oh! point du tout.

LA BARONNE.

Et vous avez trop l'air et les manières d'une personne de condition, pour pouvoir être soupçonné de ne l'être pas.

SCÈNE VII

LA BARONNE, M. TURCARET, FLAMAND.

FLAMAND.

Monsieur!

M. TURCARET, *à Flamand.*

Que me veux-tu?

FLAMAND.

Il est là qui vous demande.

M. TURCARET.

Qui? butor!

FLAMAND.

Ce monsieur que vous savez; là, ce monsieur... Monsieur chose.

M. TURCARET.

Monsieur chose!

FLAMAND.

Hé oui! ce commis que vous aimez tant. Drès qu'il vient pour deviser avec vous, tout aussitôt vous faites sortir tout le monde, et ne voulez pas que personne vous écoute.

M. TURCARET.

C'est monsieur Rafle, apparemment?

FLAMAND.

Oui, tout fin drès, monsieur, c'est lui-même.

M. TURCARET.

Je vais le trouver : qu'il m'attende.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Ne disiez-vous pas que vous l'aviez chassé?

M. TURCARET, *à la baronne.*

Oui, et c'est pour cela qu'il vient ici : il cherche à se raccommoder. Dans le fond, c'est un assez bon homme, homme de confiance. Je vais savoir ce qu'il me veut.

LA BARONNE.

Hé! non, non : qu'il vienne ici, monsieur; vous lui parlerez dans cette salle. N'êtes-vous pas ici chez vous?

M. TURCARET.

Vous êtes bien bonnête, madame.

LA BARONNE.

Je ne veux point troubler votre conversation; je vous laisse. N'oubliez pas la prière que je vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET.

Mes ordres sont déjà donnés pour cela; vous serez contente.

SCÈNE VIII

M. TURCARET, M. RAFLE.

M. TURCARET.

De quoi est-il question, monsieur Rafle? Pourquoi me venir chercher jusqu'ici? Ne savez-vous pas bien que quand on vient chez les dames, ce n'est pas pour y entendre parler d'affaires?

M. RAFLE.

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer doit me servir d'excuse.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est donc que ces choses d'importance?

M. RAFLE.

Peut-on parler ici librement?

M. TURCARET.

Oui, vous le pouvez; je suis le maître. Parlez.

M. RAFLE, *regardant dans un bordereau.*

Premièrement. Cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année passée trois mille livres, et à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre, se voyant sur le point d'être inquiété pour le payement, a déclaré la chose à son oncle le président, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET.

Peines perdues que ce travail-là : laissons-les venir. Je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE, *après avoir regardé dans son bordereau.*

Ce caissier que vous avez cautionné, et qui vient de faire banqueroute de deux cent mille écus!...

M. TURCARET.

C'est par mon ordre qu'il... Je sais où il est.

M. RAFLE.

Mais les procédures se font contre vous; l'affaire est sérieuse et pressante.

M. TURCARET.

On l'accommodera; j'ai pris mes mesures : cela sera réglé demain.

M. RAFLE.

J'ai peur que ce ne soit trop tard.

M. TURCARET.

Vous êtes trop timide. Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quincampoix, à qui j'ai fait avoir une caisse?

M. RAFLE.

Oui, monsieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui pourra lui rester à la compagnie, et que vous prendrez son parti, si l'on vient à s'apercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET.

Cela est dans les règles, il n'y a rien de plus juste : voilà un garçon raisonnable. Vous lui direz, monsieur Rafle, que je le protégerai dans toutes ses affaires. Y a-t-il encore quelque chose?

Digitized by Google

M. RAFLE, *après avoir regardé dans le bordereau.*

Ce grand homme sec, qui vous donna il y a deux mois deux mille francs, pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valogne...

M. TURCARET.

Eh bien?

M. RAFLE.

Il lui est arrivé un malheur.

M. TURCARET.

Quoi?

M. RAFLE.

On a surpris sa bonne foi, on lui a volé quinze mille francs. Dans le fond, il est trop bon.

M. TURCARET.

Trop bon, trop bon! hé! pourquoi diable s'est-il donc mis dans les affaires? trop bon, trop bon!

M. RAFLE.

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET.

Papier perdu, lettre inutile.

M. RAFLE.

Et de faire en sorte qu'il ne soit point révoqué.

M. TURCARET.

Je ferai plutôt en sorte qu'il le soit : l'emploi me reviendra, je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. RAFLE.

C'est ce que j'ai pensé comme vous.

M. TURCARET.

J'agirais contre mes intérêts; je mériterais d'être cassé à la tête de la compagnie.

M. RAFLE.

Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des sots... Je lui ai déjà fait réponse, et lui ai mandé tout net qu'il ne devait point compter sur vous.

M. TURCARET.

Non, parbleu!

M. RAFLE, *regardant dans son bordereau.*

Voulez-vous prendre au denier quatorze cinq mille francs qu'un honnête serrurier de ma connaissance a amassés par son travail et par ses épargnes?

M. TURCARET.

Oui, oui, cela est bon : je lui ferai ce plaisir-là. Allez me le chercher. Je serai au logis dans un quart d'heure : qu'il apporte l'espèce. Allez, allez.

M. RAFLE, *s'en allant, et revenant.*

J'oubliais la principale affaire : je ne l'ai pas mise sur mon agenda.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est que cette principale affaire?

M. RAFLE.

Une nouvelle qui vous surprendra fort. Madame Turcaret est à Paris.

M. TURCARET.

Parlez bas, monsieur Rafle, parlez bas.

M. RAFLE.

Je la rencontrai hier dans un fiacre, avec une manière de jeune seigneur dont le visage ne m'est pas tout à fait inconnu, et que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET.

Vous ne lui parlâtes point?

M. RAFLE.

Non; mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire, et de vous faire souvenir seulement qu'il lui est dû quinze mois de la pension de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province. Elle ne s'en retournera point qu'elle ne soit payée.

M. TURCARET.

Oh! ventrebleu, monsieur Rafle, qu'elle le soit : défaisons-nous promptement de cette créature-là. Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq cents pistoles du serrurier; mais qu'elle parte dès demain.

M. RAFLE.

Oh! elle ne demandera pas mieux. Je vais chercher le bourgeois, et le mener chez vous.

M. TURCARET.

Vous m'y trouverez.

SCÈNE IX

M. TURCARET.

Malepeste! ce serait une sotte aventure, si madame Turcaret s'avisait de venir en cette maison : elle me perdrait dans l'esprit de ma baronne, à qui j'ai fait accroire que j'étais veuf.

SCÈNE X

M. TURCARET, LISETTE.

LISETTE.

Madame m'a envoyé savoir, monsieur, si vous étiez encore ici en affaire.

M. TURCARET.

Je n'en avais point, mon enfant; ce sont des bagatelles dont de pauvres diables de commis s'embarrassent la tête, parce qu'ils ne sont pas faits pour les grandes choses.

SCÈNE XI

M. TURCARET, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Je suis ravi, monsieur, de vous trouver en conversation avec cette aimable personne : quelque intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un si doux entretien.

M. TURCARET, *à Frontin.*

Tu ne seras point de trop; approche, Frontin; je te regarde comme un homme tout à moi, et je

Digitized by Google

veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE.

Cela ne sera point difficile.

FRONTIN.

Oh! pour cela, non. Je ne sais pas, monsieur, sous quelle heureuse étoile vous êtes né; mais tout le monde a naturellement un grand faible pour vous.

M. TURCARET.

Cela ne vient point de l'étoile, cela vient des manières.

LISETTE.

Vous les avez si belles, si prévenantes...!

TURCARET, *à Lisette.*

Comment le sais-tu?

LISETTE.

Depuis le peu de temps que je suis ici, je n'entends dire autre chose à madame la baronne.

M. TURCARET.

Tout de bon?

FRONTIN.

Cette femme-là ne saurait cacher sa faiblesse : elle vous aime si tendrement...! Demandez, demandez à Lisette.

LISETTE.

Oh! c'est vous qu'il faut en croire, monsieur Frontin.

FRONTIN, *à Lisette.*

Il est vrai; mais je suis fâché que monsieur ne répondo pas assez à l'amour que madame la baronne a pour lui.

M. TURCARET, *à Frontin.*

Je n'y réponds pas!

FRONTIN.

Non, monsieur. Je t'en fais juge, Lisette : monsieur, avec tout son esprit, fait des fautes d'attention.

M. TURCARET.

Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention?

FRONTIN.

Un certain oubli, certaine négligence... Par exemple, n'est-ce pas une chose honteuse que vous n'ayez pas encore songé à lui faire présent d'un équipage?

LISETTE, *à M. Turcaret*

Ah! pour cela, monsieur, il a raison : vos commis en donnent bien à leurs maîtresses.

M. TURCARET.

A quoi bon un équipage? N'a-t-elle pas le mien, dont elle dispose quand il lui plaît?

FRONTIN.

Oh! monsieur, avoir un carrosse à soi, ou être obligé d'emprunter ceux de ses amis, cela est bien différent.

LISETTE.

Vous êtes trop dans le monde pour ne le pas connaître : la plupart des femmes sont plus sensibles à la vanité d'avoir un équipage qu'au plaisir même de s'en servir.

M. TURCARET, *à Lisette.*

Oui, je comprends cela.

FRONTIN.

Cette fille-là, monsieur, est de fort bon sens; elle ne parle pas mal au moins.

M. TURCARET.

Je ne te trouve pas si sot non plus que je t'ai cru d'abord, toi, Frontin.

FRONTIN.

Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service, je sens de moment en moment que l'esprit me vient. Oh! je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

M. TURCARET.

Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN.

Je vous proteste, monsieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donnerais donc à madame la baronne un bon grand carrosse bien étoffé.

M. TURCARET.

Elle en aura un. Vos réflexions sont justes : elles me déterminent.

FRONTIN.

Je savais bien que ce n'était qu'une faute d'attention.

M. TURCARET.

Sans doute; et, pour marque de cela, je vais, de ce pas, commander un carrosse.

FRONTIN.

Fi donc, monsieur! il ne faut pas que vous paraissiez là dedans, vous; il ne serait pas honnête que l'on sût dans le monde que vous donnez un carrosse à madame la baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangère, mais fidèle. Je connais deux ou trois selliers qui ne savent point encore que je suis à vous : si vous voulez, je me chargerai du soin...

M. TURCARET.

Volontiers. Tu me parais assez entendu, je m'en rapporte à toi. Voilà soixante pistoles que j'ai de reste dans ma bourse, tu les donneras à compte.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, monsieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon qui est mon neveu à la mode de Bretagne; il vous en fournira de fort beaux.

M. TURCARET.

Qu'il me vendra bien cher, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Non, monsieur; il vous les vendra en conscience.

M. TURCARET.

La conscience d'un maquignon!

FRONTIN.

Oh! je vous en réponds comme de la mienne.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, je me servirai de lui.

FRONTIN.

Autre faute d'attention.

M. TURCARET.

Oh! va te promener avec tes fautes d'attention. Ce coquin-là me ruinerait à la fin. Tu diras de ma part, à madame la baronne, qu'une affaire qui sera bientôt terminée m'appelle au logis.

SCÈNE XII

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Cela ne commence pas mal.

LISETTE.

Non, pour madame la baronne; mais pour nous?

FRONTIN, *lui remettant la bourse.*

Voilà déjà soixante pistoles que nous pouvons garder : je les gagnerai bien sur l'équipage; serre-les : ce sont les premiers fondements de notre communauté.

LISETTE.

Oui; mais il faut promptement bâtir sur ces fondements-là, car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN.

Peut-on les savoir?

LISETTE.

Je m'ennuie d'être soubrette.

FRONTIN.

Comment, diable! tu deviens ambitieuse?

LISETTE.

Oui, mon enfant. Il faut que l'air qu'on respire dans une maison fréquentée par un financier soit contraire à la modestie; car depuis le peu de temps que j'y suis il me vient des idées de grandeur que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amasser du bien; autrement, quelque engagement que nous ayons ensemble, le premier riche faquin qui se présentera pour m'épouser...

FRONTIN.

Mais donne-moi donc le temps de m'enrichir.

LISETTE.

Je te donne trois ans : c'est assez pour un homme d'esprit.

FRONTIN.

Je ne t'en demande pas davantage. C'est assez, ma princesse; je vais ne rien épargner pour vous mériter; et si je manque d'y réussir, ce ne sera pas faute d'attention.

SCÈNE XIII

LISETTE.

Je ne saurais m'empêcher d'aimer ce Frontin; c'est mon chevalier, à moi; et, au train, que je lui vois prendre, j'ai un secret pressentiment qu'avec ce garçon-là je deviendrai quelque jour femme de qualité.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Que fais-tu ici? ne m'avais-tu pas dit que tu retournerais chez ton agent de change? Est-ce que tu ne l'aurais pas encore trouvé au logis?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, monsieur; mais il n'était pas en fonds; il n'avait pas chez lui toute la somme : il m'a dit de retourner ce soir. Je vais vous rendre le billet, si vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Eh! garde-le : que veux-tu que j'en fasse? La baronne est là dedans; que fait-elle?

FRONTIN.

Elle s'entretient avec Lisette d'un carrosse que je vais ordonner pour elle, et d'une certaine maison de campagne qui lui plaît, et qu'elle veut louer, en attendant que je lui en fasse faire l'acquisition.

LE CHEVALIER.

Un carrosse, une maison de campagne! quelle folie!

FRONTIN.

Oui; mais tout cela se doit faire aux dépens de monsieur Turcaret. Quelle sagesse!

LE CHEVALIER.

Cela change la thèse.

FRONTIN.

Il n'y a qu'une chose qui l'embarrassait.

LE CHEVALIER.

Hé quoi?

FRONTIN.

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc ce que c'est.

FRONTIN.

Il faut meubler cette maison de campagne; elle ne savait comment engager à cela monsieur Turcaret; mais le génie supérieur qu'elle a placé auprès de lui s'est chargé de ce soin-là.

LE CHEVALIER.

De quelle manière t'y prendras-tu?

FRONTIN.

Je vais chercher un vieux coquin de ma connaissance qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons besoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER.

As-tu bien fait attention à ton stratagème?

FRONTIN.

Oh! que oui, monsieur! C'est mon fort que l'attention, j'ai tout cela dans ma tête; ne vous met-

tez pas en peine. Un petit acte supposé... un faux exploit...

LE CHEVALIER.

Mais prends-y garde, Frontin; monsieur Turcaret sait les affaires.

FRONTIN.

Mon vieux coquin les sait encore mieux que lui : c'est le plus habile, le plus intelligent écrivain...

LE CHEVALIER.

C'est une autre chose.

FRONTIN.

Il a presque toujours eu son logement dans les maisons du roi, à cause de ses écritures.

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus rien à te dire.

FRONTIN.

Je sais où le trouver à coup sûr, et nos machines seront bientôt prêtes : adieu. Voilà monsieur le marquis qui vous cherche.

(*Il sort.*)

SCÈNE II

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Ah! palsembleu, chevalier, tu deviens bien rare, on ne te trouve nulle part; il y a vingt-quatre heures que je te cherche pour te consulter sur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER.

Et depuis quand te mêles-tu de ces sortes d'affaires, toi?

LE MARQUIS.

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER.

Et tu m'en fais aujourd'hui la première confidence? Tu deviens bien discret.

LE MARQUIS.

Je me donne au diable si j'y ai songé. Une affaire de cœur ne me tient au cœur que très-faiblement, comme tu sais. C'est une conquête que j'ai faite par hasard, que je conserve par amusement, et dont je me déferai par caprice, ou par raison peut-être.

LE CHEVALIER.

Voilà un bel attachement!

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que les plaisirs de la vie nous occupent trop sérieusement. Je ne m'embarrasse de rien, moi; elle m'avait donné son portrait, je l'ai perdu; un autre s'en pendrait, je m'en soucie comme de cela.

LE CHEVALIER.

Avec de pareils sentiments tu dois te faire adorer. Mais, dis-moi un peu, qu'est-ce que c'est que cette femme-là?

LE MARQUIS.

C'est une femme de qualité, une comtesse de province; car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER.

Eh! quel temps as tu pris pour faire cette conquête-là? Tu dors tout le jour, et bois toute la nuit ordinairement.

LE MARQUIS.

Oh! non pas, non pas, s'il vous plaît; dans ce temps-ci, il y a des heures de bal : c'est là qu'on trouve de bonnes occasions.

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire que c'est une connaissance de bal.

LE MARQUIS.

Justement : j'y allai l'autre jour, un peu chaud de vin; j'étais en pointe, j'agaçais les jolis masques. J'aperçois une taille, un air de gorge, une tournure de hanches. J'aborde, je prie, je presse, j'obtiens qu'on se démasque; je vois une personne...

LE CHEVALIER.

Jeune sans doute?

LE MARQUIS.

Non, assez vieille.

LE CHEVALIER.

Mais belle encore, et des plus agréables?

LE MARQUIS.

Pas trop belle.

LE CHEVALIER.

L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas.

LE MARQUIS.

Je rends justice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER.

Elle a donc de l'esprit?

LE MARQUIS.

Ah! pour de l'esprit, c'est un prodige. Quel flux de pensées! quelle imagination! Elle me dit cent extravagances qui me charmèrent.

LE CHEVALIER.

Quel fut le résultat de la conversation?

LE MARQUIS.

Le résultat? Je la ramenai chez elle avec sa compagnie; je lui offris mes services, et la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER.

Tu l'as revue depuis?

LE MARQUIS.

Le lendemain au soir, dès que je fus levé, je me rendis à son hôtel.

LE CHEVALIER.

Hôtel garni apparemment?

LE MARQUIS.

Oui, hôtel garni.

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Eh bien! autre vivacité de conversation, nouvelles folies, tendres protestations de ma part, vives reparties de la sienne. Elle me donna ce maudit portrait que j'ai perdu avant-hier. Je ne l'ai

pas revue depuis. Elle m'a écrit, je lui ai fait réponse; elle m'attend aujourd'hui : mais je ne sais ce que je dois faire. Irai-je, ou n'irai-je pas? Que me conseilles-tu? C'est pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas pas, cela sera malhonnête.

LE MARQUIS.

Oui : mais si j'y vais aussi, cela paraîtra bien empressé; la conjoncture est délicate. Marquer tant d'empressement, c'est courir après une femme; cela est bien bourgeois, qu'en dis-tu?

LE CHEVALIER.

Pour te donner conseil là-dessus, il faudrait connaître cette personne-là.

LE MARQUIS.

Il faut te la faire connaître. Je veux te donner ce soir à souper chez elle avec la baronne.

LE CHEVALIER.

Cela ne se peut pas pour ce soir; car je donne à souper ici.

LE MARQUIS.

A souper ici! je t'amène ma conquête.

LE CHEVALIER.

Mais la baronne...

LE MARQUIS.

Oh! la baronne s'accommodera fort de cette femme-là : il est bon même qu'elles fassent connaissance; nous ferons quelquefois de petites parties carrées.

LE CHEVALIER.

Mais ta comtesse ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi tête à tête dans une maison?...

LE MARQUIS.

Des difficultés! Oh! ma comtesse n'est pas difficultueuse; c'est une personne qui sait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE CHEVALIER.

Hé bien! amène-la, tu nous feras plaisir.

LE MARQUIS.

Tu en seras charmé, toi. Les jolies manières! Tu verras une femme vive, pétulante, distraite, étourdie, dissipée, et toujours barbouillée de tabac. On ne la prendrait pas pour une femme de province.

LE CHEVALIER.

Tu en fais un beau portrait; nous verrons si tu n'es pas un peintre flatteur.

LE MARQUIS.

Je vais la chercher. Sans adieu, chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, marquis.

SCÈNE III

LE CHEVALIER.

Cette charmante coquête du marquis est apparemment une comtesse comme celle que j'ai sacrifiée à la baronne.

SCÈNE IV

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

Que faites-vous donc là seul, chevalier? Je croyais que le marquis était avec vous.

LE CHEVALIER, *riant.*

Il sort dans le moment, madame... ha, ha, ha!

LA BARONNE.

De quoi riez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ce fou de marquis est amoureux d'une femme de province, d'une comtesse qui loge en chambre garnie; il est allé la prendre chez elle pour l'amener ici : nous en aurons le divertissement.

LA BARONNE.

Mais, dites-moi, chevalier, les avez-vous priés à souper.

LE CHEVALIER.

Oui, madame : augmentation de convives, surcroît de plaisir : il faut amuser monsieur Turcaret, le dissiper.

LA BARONNE.

La présence du marquis le divertira mal : vous ne savez pas qu'ils se connaissent, ils ne s'aiment point; il s'est passé tantôt, entre eux, une scène ici...

LE CHEVALIER.

Le plaisir de la table raccommode tout. Ils ne sont peut-être pas si mal ensemble qu'il soit impossible de les réconcilier. Je me charge de cela : reposez-vous sur moi; monsieur Turcaret est un bon sot...

LA BARONNE.

Taisez-vous, je crois que le voici; je crains qu'il ne vous ait entendu.

SCÈNE V

LA BARONNE, M. TURCARET, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *embrassant M. Turcaret.*

Monsieur Turcaret veut bien permettre qu'on l'embrasse, et qu'on lui témoigne la vivacité du plaisir qu'on aura tantôt à se trouver avec lui le verre à la main.

M. TURCARET, *au chevalier.*

Le plaisir de cette vivacité-là... monsieur, sera... bien réciproque : l'honneur que je reçois d'une part... joint à... la satisfaction que... l'on trouve de l'autre... avec madame, fait, en vérité, que... je vous assure... que... je suis fort aise de cette partie-là.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Vous allez, monsieur, vous engager dans des compliments qui embarrasseront aussi M. le chevalier; et vous ne finirez ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Ma cousine a raison; supprimons la cérémonie,

et ne songeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la musique?

M. TURCARET.

Si je l'aime? Malepeste! je suis abonné à l'Opéra.

LE CHEVALIER.

C'est la passion dominante des gens du beau monde.

M. TURCARET.

C'est la mienne.

LE CHEVALIER.

La musique remue les passions.

M. TURCARET.

Terriblement. Une belle voix soutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment. Que je suis un grand sot de n'avoir pas songé à cet instrument-là! Oh! parbleu, puisque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre... (*il va pour sortir.*)

M. TURCARET, *l'arrêtant toujours.*

Je ne souffrirai point cela, monsieur le chevalier; je ne prétends point que, pour une trompette...

LA BARONNE, *bas à M. Turcaret.*

Laissez-le aller, monsieur. (*le chevalier sort.*)

SCÈNE VI

LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE.

Et quand nous pouvons être seuls quelques moments ensemble, épargnons-nous, autant qu'il nous sera possible, la présence des importuns.

M. TURCARET.

Vous m'aimez plus que je ne mérite, madame

LA BARONNE.

Qui ne vous aimerait pas? Mon cousin le chevalier lui-même a toujours eu un attachement pour vous...

M. TURCARET.

Je lui suis bien obligé.

LA BARONNE.

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire.

M. TURCARET.

Il me paraît fort bon garçon.

SCÈNE VII

LA BARONNE, M. TURCARET, LISETTE.

LA BARONNE.

Qu'y a-t-il, Lisette?

LISETTE, *à la baronne.*

Un homme vêtu de gris-noir, avec un rabat sale et une vieille perruque. (*bas, à l'oreille de la baronne.*) Ce sont les meubles de la maison de campagne.

LA BARONNE.

Qu'on fasse entrer...

SCÈNE VIII

M. FURET, LA BARONNE, M. TURCARET, FRONTIN, LISETTE.

M. FURET.

Qui de vous deux, mesdames, est la maîtresse de céans?

LA BARONNE, *à M. Furet.*

C'est moi : que voulez vous?

M. FURET, *à la baronne.*

Je ne répondrai point, qu'au préalable je ne me sois donné l'honneur de vous saluer vous, madame, et toute l'honorable compagnie, avec tout le respect dû et requis.

M. TURCARET, *à part.*

Voilà un plaisant original!

LISETTE, *à M. Furet.*

Sans tant de façons, monsieur, dites-nous au préalable qui vous êtes.

M. FURET, *à Lisette.*

Je suis huissier à verge, à votre service, et je me nomme monsieur Furet.

LA BARONNE.

Chez moi un huissier!

FRONTIN.

Cela est bien insolent.

M. TURCARET, *à la baronne.*

Voulez-vous, madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres? Ce n'est pas le premier coquin que...

M. FURET, *à M. Turcaret.*

Tout beau, monsieur! d'honnêtes huissiers comme moi ne sont point exposés à de pareilles aventures. J'exerce mon petit ministère d'une façon si obligeante, que toutes les personnes de qualité se font un plaisir de recevoir un exploit de ma main. En voici un que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur (avec votre permission, monsieur), que j'aurai l'honneur de présenter respectueusement à madame, sous votre bon plaisir, monsieur.

LA BARONNE.

Un exploit à moi! Voyez ce que c'est, Lisette.

LISETTE.

Moi, madame, je n'y connais rien; je ne sais lire que des billets doux. Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN, *à Lisette.*

Je n'entends pas encore les affaires.

M. FURET, *à la baronne.*

C'est pour une obligation que défunt monsieur le baron de Porcandorf, votre époux...

LA BARONNE, *à M. Furet.*

Feu mon époux, monsieur? Cela ne me regarde point; j'ai renoncé à la communauté.

M. TURCARET, *à la baronne.*

Sur ce pied-là, on n'a rien à vous demander.

M. FURET, *à M. Turcaret.*

Pardonnez-moi, monsieur, l'acte étant signé par madame.

Digitized by Google

M. TURCARET, *à M. Furet.*

L'acte est donc solidaire?

M. FURET.

Oui, monsieur, très-solidaire, et même avec déclaration d'emploi : je vais vous en lire les termes; ils sont énoncés dans l'exploit.

M. TURCARET.

Voyons si l'acte est en bonne forme.

M. FURET, *après avoir mis des lunettes, lit.*

« Par-devant, etc., furent présents en leurs per-
« sonnes haut et puissant seigneur George-Guil-
« laume de Porcandorf, et dame Agnès-Ildegonde
« de la Dolinvillière, son épouse, de lui dûment
« autorisée à l'effet des présentes, lesquels ont re-
« connu devoir à Eloi-Jérôme Poussif, marchand
« de chevaux, la somme de dix mille livres...

LA BARONNE.

De dix mille livres!

LISETTE.

La maudite obligation!

M. FURET, *continuant de lire.*

« Pour un équipage fourni par ledit Poussif,
« consistant en douze mulets, quinze chevaux nor-
« mands sous poil roux, et trois bardeaux d'Au
« vergne, ayant tous crins, queues et oreilles et
« garnis de leurs bâts, selles, brides et licols...

LISETTE.

Brides et licols! Est-ce à une femme de payer ces sortes de nippes-là?

M. TURCARET, *à Lisette.*

Ne l'interrompons point. (*à M. Furet.*) Achevez, mon ami.

M. FURET, *continuant de lire.*

« Au payement desquelles dix mille livres lesdits
« débiteurs ont obligé, affecté et hypothéqué gé-
« néralement leurs biens présents et à venir, sans
« division ni discussion, renonçant auxdits droits;
« et, pour l'exécution des présentes, ont élu domi-
« cile chez Innocent-Blaise le Juste, ancien procu-
« reur au Châtelet, demeurant rue du Bout-du-
« Monde. Fait et passé, etc. »

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

L'acte est-il en bonne forme, monsieur?

M. TURCARET, *à Frontin.*

Je n'y trouve rien à redire que la somme.

M. FURET.

Que la somme, monsieur! Oh! il n'y a rien à redire à la somme, elle est fort bien énoncée.

M. TURCARET.

Cela est chagrinant.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Comment! chagrinant? Est-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte sérieusement dix mille livres pour avoir signé?

LISETTE, *à la baronne.*

Voilà ce que c'est que d'avoir trop de complaisance pour un mari! Les femmes ne se corrigeront-elles jamais de ce défaut-là?

LA BARONNE.

Quelle injustice! N'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet acte-là, monsieur Turcaret?

M. TURCARET, *à la baronne.*

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'acte vous n'aviez pas expressément renoncé aux droits de division et de discussion, nous pourrions chicaner ledit Poussif.

LA BARONNE.

Il faut donc se résoudre à payer, puisque vous m'y condamnez, monsieur; je n'appelle point de vos décisions.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Quelle déférence on a pour vos sentiments!

LA BARONNE.

Cela m'incommodera un peu; cela dérangera la destination que j'avais faite de certain billet au porteur que vous savez.

LISETTE.

Il n'importe, payons, madame; ne soutenons point un procès contre l'avis de monsieur Turcaret.

LA BARONNE, *à Lisette.*

Le ciel m'en préserve! je vendrais plutôt mes bijoux et mes meubles.

FRONTIN.

Vendre ses meubles, ses bijoux! et pour l'équipage d'un mari encore! La pauvre femme!

M. TURCARET.

Non, madame, vous ne vendrez rien; je me charge de cette dette-là, j'en fais mon affaire.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Vous vous moquez; je me servirai de ce billet, vous dis-je.

M. TURCARET.

Il faut le garder pour un autre usage.

LA BARONNE.

Non, monsieur, non; la noblesse de votre procédé m'embarrasse plus que l'affaire même.

M. TURCARET.

N'en parlons plus, madame; je vais tout de ce pas y mettre ordre.

FRONTIN.

La belle âme!... Suis-nous, sergent; on va te payer.

LA BARONNE.

Ne tardez pas au moins; songez que l'on vous attend.

M. TURCARET.

J'aurai promptement terminé cela, et puis je reviendrai, des affaires, aux plaisirs.

SCÈNE IX

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

Et nous vous renverrons des plaisirs aux affaires, sur ma parole. Les habiles fripons que messieurs

Digitized by Google

Furet et Frontin, et la bonne dupe que monsieur Turcaret!

LA BARONNE.

Il me paraît qu'il l'est trop, Lisette.

LISETTE.

Effectivement, on n'a point assez de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONNE.

Sais-tu bien que je commence à le plaindre?

LISETTE.

Mort de ma vie! point de pitié indiscrète : ne plaignons point un homme qui ne plaint personne.

LA BARONNE.

Je sens naître malgré moi des scrupules.

LISETTE.

Il faut les étouffer.

LA BARONNE.

J'ai peine à les vaincre.

LISETTE.

Il n'est pas encore temps d'en avoir; et il vaut mieux sentir quelque jour des remords pour avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret d'en avoir manqué l'occasion.

SCÈNE X

LA BARONNE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN, *à la baronne.*

C'est de la part de madame Dorimène.

LA BARONNE, *à Jasmin.*

Faites entrer. (*Jasmin sort.*)

SCÈNE XI

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Elle m'envoie peut-être proposer une partie de plaisir; mais...

SCÈNE XII

LA BARONNE, MADAME JACOB, LISETTE.

MADAME JACOB.

Je vous demande pardon, madame, de la liberté que je prends. Je revends à la toilette, et me nomme madame Jacob. J'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles et toutes sortes de pommades à madame Dorimène. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hasard : mais elle n'est point en argent, et elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONNE, *à madame Jacob.*

Qu'est-ce que c'est?

MADAME JACOB.

Une garniture de quinze cents livres, que veut revendre une procureuse; elle ne l'a mise que deux fois.

LA BARONNE.

Je ne serais pas fâchée de voir cette coiffure.

MADAME JACOB.

Je vous l'apporterai dès que je l'aurai, madame; je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE, *à madame Jacob.*

Vous n'y perdrez pas; madame est généreuse.

MADAME JACOB.

Ce n'est pas l'intérêt qui me gouverne; et j'ai, Dieu merci, d'autres talents que de revendre à la toilette.

LA BARONNE.

J'en suis persuadée.

LISETTE, *à part.*

Vous en avez bien la mine.

MADAME JACOB.

Eh! vraiment, si je n'avais pas d'autre ressource, comment pourrais-je élever mes enfants aussi honnêtement que je fais? J'ai mon mari, à la vérité; mais il ne sert qu'à grossir ma famille, sans m'aider à l'entretenir.

LISETTE.

Il y a bien des maris qui font tout le contraire.

LA BARONNE.

Eh! que faites-vous donc, madame Jacob, pour fournir ainsi toute seule aux dépenses de votre famille?

MADAME JACOB.

Je fais des mariages, ma bonne dame. Il est vrai que ce sont des mariages légitimes, ils ne produisent pas tant que les autres : mais, voyez-vous, je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE.

C'est fort bien fait.

MADAME JACOB.

Si madame était dans le goût de se marier, j'ai en main le plus excellent sujet!

LA BARONNE.

Pour moi, madame Jacob?

MADAME JACOB.

C'est un gentilhomme limousin; la bonne pâte de mari! il se laissera mener par une femme comme un Parisien.

LISETTE, *à la baronne.*

Voilà encore un bon hasard, madame.

LA BARONNE.

Je ne me sens point en disposition d'en profiter: je ne veux pas sitôt me marier, je ne suis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE.

Oh! bien, je le suis, moi, madame Jacob; mettez-moi sur vos tablettes.

MADAME JACOB, *à Lisette.*

J'ai votre affaire; c'est un gros commis qui a déjà quelque bien, mais peu de protection; il cherche une jolie femme pour s'en faire.

Digitized by Google

LISETTE.

Le bon parti! voilà mon fait.

LA BARONNE.

Vous devez être riche, madame Jacob.

MADAME JACOB, *à la baronne.*

Hélas! je devrais faire dans Paris une autre figure : je devrais rouler carrosse, ma chère dame, ayant un frère comme j'en ai un dans les affaires.

LA BARONNE.

Vous avez un frère dans les affaires?

MADAME JACOB.

Et dans les grandes affaires, encore : je suis sœur de monsieur Turcaret, puisqu'il faut vous le dire : il n'est pas que vous n'en ayez ouï parler.

LA BARONNE, *d'un air étonné.*

Vous êtes sœur de monsieur Turcaret?

MADAME JACOB.

Oui, madame, je suis sa sœur de père et de mère même.

LISETTE, *d'un air étonné.*

Monsieur Turcaret est votre frère, madame Jacob!

MADAME JACOB, *à Lisette.*

Oui, mon frère, mademoiselle, mon propre frère; et je n'en suis pas plus grande dame pour cela. Je vous vois toutes deux bien étonnées : c'est sans doute à cause qu'il me laisse prendre toute la peine que je me donne.

LISETTE.

Hé! oui : c'est ce qui fait le sujet de notre étonnement.

MADAME JACOB.

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il est; il m'a défendu l'entrée de sa maison, et il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONNE.

Cela crie vengeance.

LISETTE.

Ah! le mauvais frère!

MADAME JACOB.

Aussi mauvais frère que mauvais mari : n'a-t-il pas chassé sa femme de chez lui?

LA BARONNE.

Ils faisaient donc mauvais ménage?

MADAME JACOB, *à la baronne.*

Ils le font bien encore, madame; ils n'ont ensemble aucun commerce, et ma belle-sœur est en province.

LA BARONNE.

Quoi! monsieur Turcaret n'est pas veuf?

MADAME JACOB.

Bon! il y a dix ans qu'il est séparé de sa femme, à qui il fait tenir une pension à Valogne, afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONNE.

Lisette!

LISETTE, *à la baronne.*

Par ma foi, madame, voilà un méchant homme!

MADAME JACOB.

Oh! le ciel le punira tôt ou tard, cela ne lui peut manquer; et j'ai déjà ouï dire dans une maison qu'il y avait du dérangement dans ses affaires.

LA BARONNE, *à madame Jacob.*

Du dérangement dans ses affaires?

MADAME JACOB.

Hé! le moyen qu'il n'y en ait pas? c'est un vieux fou qui a toujours aimé toutes les femmes hors la sienne; il jette tout par les fenêtres dès qu'il est amoureux : c'est un panier percé.

LISETTE, *bas, à elle-même.*

A qui le dit-elle? Qui le sait mieux que nous?

MADAME JACOB.

Je ne sais à qui il est attaché présentement; mais il a toujours quelque demoiselle qui le plume, qui l'attrape; et il s'imagine les attraper, lui, parce qu'il leur promet de les épouser. N'est-ce pas là un grand sot? Qu'en dites-vous, madame?

LA BARONNE, *déconcertée.*

Oui, cela n'est pas tout à fait...

MADAME JACOB.

Oh! que j'en suis aise! il le mérite bien, le malheureux! il le mérite bien. Si je connaissais sa maîtresse, j'irais lui conseiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'abîmer. (*à Lisette.*) N'en feriez-vous pas autant, mademoiselle?

LISETTE.

Je n'y manquerais pas, madame Jacob.

MADAME JACOB, *à la baronne.*

Je vous demande pardon de vous étourdir ainsi de mes chagrins; mais quand il m'arrive d'y faire réflexion, je me sens si pénétrée, que je ne puis me taire. Adieu, madame : sitôt que j'aurai la garniture, je ne manquerai pas de vous l'apporter.

LA BARONNE.

Cela ne presse pas, madame, cela ne presse pas.

SCÈNE XIII

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Eh bien, Lisette!

LISETTE.

Eh bien, madame!

LA BARONNE.

Aurais-tu deviné que M. Turcaret eût une sœur revendeuse à la toilette?

LISETTE.

Auriez-vous cru, vous, qu'il eût une vraie femme en province?

LA BARONNE.

Le traître! il m'avait assuré qu'il était veuf, et je le croyais de bonne foi.

Digitized by Google

LISETTE.

Ah! le vieux fourbe!... Mais qu'est-ce donc que cela? qu'avez-vous? Je vous vois toute chagrine : merci de ma vie! vous prenez la chose aussi sérieusement que si vous étiez amoureuse de monsieur Turcaret.

LA BARONNE.

Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre sans chagrin l'espérance de l'épouser? Le scélérat! il a une femme! il faut que je rompe avec lui.

LISETTE.

Oui; mais l'intérêt de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant. Allons, madame, pendant que nous le tenons, brusquons son coffre-fort, saisissons ses billets, mettons monsieur Turcaret à feu et à sang; rendons-le enfin si misérable, qu'il puisse un jour faire pitié même à sa femme, et redevenir frère de madame Jacob.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

LISETTE.

La bonne maison que celle-ci pour Frontin et pour moi! Nous avons déjà soixante pistoles, et il nous en reviendra peut-être autant de l'acte solidaire. Courage! si nous gagnons souvent de ces petites sommes-là, nous en aurons à la fin une raisonnable.

SCÈNE II

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Il me semble que monsieur Turcaret devrait bien être de retour, Lisette.

LISETTE.

Il faut qu'il lui soit survenu quelque nouvelle affaire...

SCÈNE III

LA BARONNE, LISETTE, FLAMAND.

LISETTE, *apercevant Flamand.*

Mais que nous veut ce monsieur?

LA BARONNE, *à Lisette.*

Pourquoi laisse-t-on entrer sans avertir?

FLAMAND.

Il n'y a pas de mal à cela, madame; c'est moi.

LISETTE.

Eh! c'est Flamand, madame! Flamand sans livrée! Flamand l'épée au côté! Quelle métamorphose!

FLAMAND, *à Lisette.*

Doucement, mademoiselle, doucement; on ne doit plus, s'il vous plaît, m'appeler Flamand tout court. Je ne suis plus laquais de monsieur Turcaret, non! il vient de me faire donner un bon emploi, oui! je suis présentement dans les affaires, da! et, par ainsi, il faut m'appeler monsieur Flamand, entendez-vous?

LISETTE.

Vous avez raison, monsieur Flamand : puisque vous êtes devenu commis, on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

FLAMAND.

C'est à madame que j'en ai l'obligation, et je viens ici tout exprès pour la remercier; c'est une bonne dame, qui a bien de la bonté pour moi, de m'avoir fait bailler une bonne commission qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, et qui est dans un bon pays encore; car c'est à Falaise, qui est une si bonne ville, et où il y a, dit-on, de si bonnes gens.

LISETTE.

Il y a bien du bon dans tout cela, monsieur Flamand.

FLAMAND.

Je suis capitaine-concierge de la porte de Guibray; j'aurai les clefs, et pourrai faire entrer et sortir tout ce qu'il me plaira : l'on m'a dit que c'était un bon droit que celui-là.

LISETTE.

Peste!

FLAMAND.

Oh! ce qu'il a de meilleur, c'est que cet emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont; car ils s'y enrichissent tretous. Monsieur Turcaret a, dit-on, commencé par là.

LA BARONNE.

Cela est bien glorieux pour vous, monsieur Flamand, de marcher ainsi sur les pas de votre maître.

LISETTE.

Et nous vous exhortons, pour votre bien, à être honnête homme comme lui.

FLAMAND, *à la baronne.*

Je vous envoierai, madame, de petits présents de fois à autre.

LA BARONNE.

Non, mon pauvre Flamand, je ne te demande rien.

FLAMAND.

Oh que si fait! Je sais bien comme les commis en usent avec les demoiselles qui les plaçont : mais tout ce que je crains, c'est d'être révoqué : car dans les commissions on est grandement sujet à ça, voyez-vous!

LISETTE.

Cela est désagréable.

Digitized by Google

FLAMAND.

Par exemple, le commis que l'on révoque aujourd'hui pour me mettre à sa place a eu cet emploi-là par le moyen d'une certaine dame que monsieur Turcaret a aimée, et qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, madame, de me faire révoquer aussi.

LA BARONNE.

J'y donnerai toute mon attention, monsieur Flamand.

FLAMAND.

Je vous prie de plaire toujours à monsieur Turcaret, madame.

LA BARONNE.

J'y ferai tout mon possible, puisque vous y êtes intéressé.

FLAMAND.

Mettez toujours de ce beau rouge pour lui donner dans la vue.

LISETTE, *repoussant Flamand.*

Allez, monsieur le capitaine-concierge, allez à votre porte de Guibray. Nous savons ce que nous avons à faire, oui; nous n'avons pas besoin de vos conseils, non; vous ne serez jamais qu'un sot; c'est moi qui vous le dis, da : entendez vous?

SCÈNE IV

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Voilà le garçon le plus ingénu...

LISETTE.

Il y a pourtant longtemps qu'il est laquais; il devrait bien être déniaisé.

SCÈNE V

LA BARONNE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN, *à la baronne.*

C'est monsieur le marquis avec une grosse et grande madame.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

C'est sa belle conquête; je suis curieuse de la voir.

LISETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que vous; je m'en fais une plaisante image...

SCÈNE VII

LA BARONNE, LE MARQUIS, MADAME TURCARET, LISETTE.

LE MARQUIS.

Je viens, ma charmante baronne, vous présenter une aimable dame, la plus spirituelle, la plus galante, la plus amusante personne... Tant de bonnes qualités qui vous sont communes doivent vous lier d'estime et d'amitié.

LA BARONNE, *au marquis.*

Je suis très-disposée à cette union... (*bas, à Lisette.*) C'est l'original du portrait que le chevalier m'a sacrifié.

MADAME TURCARET, *à la baronne.*

Je crains, madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons sentiments. Une personne du grand monde, du monde brillant, comme vous, trouvera peu d'agréments dans le commerce d'une femme de province.

LA BARONNE.

Ah! vous n'avez point l'air provincial, madame; et nos dames le plus de mode n'ont pas de manières plus agréables que les vôtres.

LE MARQUIS.

Ah, palsembleu! non; je m'y connais, madame: et vous conviendrez avec moi, en voyant cette taille et ce visage-là, que je suis le seigneur de France du meilleur goût.

MADAME TURCARET.

Vous êtes trop poli, monsieur le marquis: ces flatteries-là pourraient me convenir en province, où je brille assez, sans vanité. J'y suis toujours à l'affût des modes; on me les envoie toutes dès le moment qu'elles sont inventées, et je puis me vanter d'être la première qui aie porté des pretintailles dans la ville de Valogne.

LISETTE, *bas, à elle-même.*

Quelle folle!

LA BARONNE.

Il est beau de servir de modèle à une ville comme celle-là.

MADAME TURCARET.

Je l'ai mise sur un pied! j'en ai fait un petit Paris, par la belle jeunesse que j'y attire.

LE MARQUIS.

Comment un petit Paris! savez-vous bien qu'il faut trois mois de Valogne pour achever un homme de cour?

MADAME TURCARET.

Oh! je ne vis pas comme une dame de campagne, au moins, je ne me tiens point enfermée dans un château, je suis trop faite pour la société. Je demeure en ville, et j'ose dire que ma maison est une école de politesse et de galanterie pour les jeunes gens.

Digitized by Google

LISETTE, *à madame Turcaret.*

C'est une façon de collége pour toute la basse Normandie.

MADAME TURCARET.

On joue chez moi, ou s'y rassemble pour médire; on y lit tous les ouvrages d'esprit qui se font à Cherbourg, à Saint-Lô, à Coutances, et qui valent bien les ouvrages de Vire et de Caen. J'y donne aussi quelquefois des fêtes galantes, des soupers-collations. Nous avons des cuisiniers qui ne savent faire aucun ragoût, à la vérité; mais ils tirent les viandes si à propos, qu'un tour de broche de plus ou de moins, elles seraient gâtées.

LE MARQUIS.

C'est l'essentiel de la bonne chère. Ma foi, vive Valogne pour le rôti!

MADAME TURCARET.

Et pour les bals, nous en donnons souvent. Que l'on s'y divertit! cela est d'une propreté! Les dames de Valogne sont les premières dames du monde pour savoir l'art de se bien masquer, et chacune a son déguisement favori. Devinez quel est le mien.

LISETTE.

Madame se déguise en Amour, peut-être.

MADAME TURCARET.

Oh! pour cela, non.

LA BARONNE.

Vous vous mettez en déesse apparemment, en Grâce?

MADAME TURCARET.

En Vénus, ma chère, en Vénus.

LE MARQUIS, *à madame Turcaret.*

En Vénus! Ah! madame, que vous êtes bien déguisée!

LISETTE, *bas.*

On ne peut pas mieux.

SCÈNE VIII

LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS. MADAME TURCARET, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Madame, nous aurons tantôt le plus ravissant concert... (*apercevant madame Turcaret.*) Mais, que que vois-je!

MADAME TURCARET, *apercevant le chevalier.*

O ciel!

LA BARONNE, *bas, à Lisette.*

Je m'en doutais bien.

LE CHEVALIER.

Est-ce là cette dame dont tu m'as parlé, marquis?

LE MARQUIS, *au chevalier.*

Oui, c'est ma comtesse. Pourquoi cet étonnement?

LE CHEVALIER.

Oh, parbleu! je ne m'attendais pas à celui-là.

MADAME TURCARET, *bas.*

Quel contre-temps!

LE MARQUIS.

Explique-toi, chevalier : est-ce que tu connaîtrais ma comtesse?

LE CHEVALIER.

Sans doute : il y a huit jours que je suis en liaison avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je? Ah! l'infidèle! l'ingrate!

LE CHEVALIER.

Et, ce matin même, elle a eu la bonté de m'envoyer son portrait.

LE MARQUIS.

Comment! diable! elle a donc des portraits à donner à tout le monde?

SCÈNE IX

MADAME JACOB, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, MADAME TURCARET, LISETTE.

MADAME JACOB, *à la baronne.*

Madame, je vous apporte la garniture que j'ai promis de vous faire voir.

LA BARONNE.

Que vous prenez mal votre temps, madame Jacob! vous me voyez en compagnie...

MADAME JACOB.

Je vous demande pardon, madame, je reviendrai une autre fois... Mais qu'est-ce que je vois? Ma belle-sœur ici! madame Turcaret!

LE CHEVALIER.

Madame Turcaret!

LA BARONNE.

Madame Turcaret!

LISETTE.

Madame Turcaret!

LE MARQUIS.

Le plaisant incident!

MADAME JACOB, *à madame Turcaret.*

Par quelle aventure, madame, vous rencontré-je en cette maison?

MADAME TURCARET, *bas, à part.*

Payons de hardiesse. (*haut, à madame Jacob.*) Je ne vous connais pas, ma bonne.

MADAME JACOB.

Vous ne connaissez pas madame Jacob? Tredame! est-ce à cause que depuis dix ans vous êtes séparée de mon frère, qui n'a pu vivre avec vous, que vous feignez de ne me pas connaître?

LE MARQUIS.

Vous n'y pensez pas, madame Jacob; savez-vous bien que vous parlez à une comtesse?

MADAME JACOB, *au marquis.*

A une comtesse! Eh! dans quel lieu, s'il vous plaît, est sa comté? Ah! vraiment, j'aime assez ces gros airs-là!

MADAME TURCARET.

Vous êtes une insolente, m'amie.

MADAME JACOB, *à madame Turcaret.*

Une insolente! moi, je suis une insolente! Jour de Dieu! ne vous y jouez pas : s'il ne tient qu'à dire des injures, je m'en acquitterai aussi bien que vous.

MADAME TURCARET.

Oh! je n'en doute pas : la fille d'un maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reste de sottises.

MADAME JACOB.

La fille d'un maréchal! pardi! voilà une dame bien relevée, pour venir me reprocher ma naissance! Vous avez apparemment oublié que monsieur Briochais, votre père, était pâtissier dans la ville de Falaise. Allez, madame la comtesse, puisque comtesse y a, nous nous connaissons toutes deux : mon frère rira bien quand il saura que vous avez pris ce nom burlesque pour venir vous requinquer à Paris; je voudrais, par plaisir, qu'il vînt ici tout à l'heure.

LE CHEVALIER, *à madame Jacob.*

Vous pourrez avoir ce plaisir-là, madame; nous attendons à souper monsieur Turcaret.

MADAME TURCARET, *à part.*

Ahi!

LE MARQUIS.

Et vous souperez aussi avec nous, madame Jacob; car j'aime les soupers de famille.

MADAME TURCARET, *à elle-même.*

Je suis au désespoir d'avoir mis le pied dans cette maison!

LISETTE, *à part.*

Je le crois bien.

MADAME TURCARET, *à elle-même.*

J'en vais sortir tout à l'heure. (*elle va pour sortir.*)

LE MARQUIS, *à madame Turcaret, l'arrêtant.*

Vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, que vous n'ayez vu monsieur Turcaret.

MADAME TURCARET.

Ne me retenez point, monsieur le marquis, ne me retenez point.

LE MARQUIS.

Oh! palsembleu, mademoiselle Briochais, vous ne sortirez point, comptez là-dessus.

LE CHEVALIER.

Eh! marquis, cesse de l'arrêter.

LE MARQUIS, *au chevalier.*

Je n'en ferai rien : pour la punir de nous avoir trompés tous deux, je la veux mettre aux prises avec son mari.

LA BARONNE.

Non, marquis; de grâce, laissez-la sortir.

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Prière inutile : tout ce que je puis faire pour vous, madame, c'est de lui permettre de se dégulser en Vénus, afin que son mari ne la reconnaisse pas.

LISETTE.

Ah! par ma foi, voici monsieur Turcaret.

MADAME JACOB.

J'en suis ravie.

MADAME TURCARET.

Le malheureuse journée!

LA BARONNE.

Pourquoi faut-il que cette scène se passe chez moi!

LE MARQUIS.

Je suis au comble de la joie.

SCÈNE X

M. TURCARET, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, MADAME TURCARET, MADAME JACOB, LISETTE.

M. TURCARET, *à la baronne.*

J'ai renvoyé l'huissier, madame, et terminé... (*apercevant sa sœur.*) Ahi! en croirai-je mes yeux? ma sœur ici...! (*apercevant sa femme.*) et, qui pis est, ma femme!

LE MARQUIS.

Vous voilà en pays de connaissance, monsieur Turcaret : vous voyez une belle comtesse dont je porte les chaînes; vous voulez bien que je vous la présente, sans oublier madame Jacob.

MADAME JACOB, *à M. Turcaret.*

Ah, mon frère!

M. TURCARET, *à madame Jacob.*

Ah, ma sœur! (*à lui-même.*) Qui diable les a amenées ici?

LE MARQUIS.

C'est moi, monsieur Turcaret, vous m'avez cette obligation-là; embrassez ces deux objets chéris! Ah! qu'il paraît ému! j'admire la force du sang et de l'amour conjugal!

M. TURCARET, *bas.*

Je n'ose la regarder, je crois voir mon mauvais génie.

MADAME TURCARET, *bas.*

Je ne puis l'envisager sans horreur.

LE MARQUIS.

Ne vous contraignez point, tendres époux, laissez éclater toute la joie que vous devez sentir de vous revoir après dix années de séparation.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Vous ne vous attendiez pas, monsieur, à rencontrer ici madame Turcaret; et je conçois bien l'embarras où vous êtes : mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf?

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Il vous a dit qu'il était veuf! hé, parbleu! sa femme m'a dit aussi qu'elle était veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Parlez : pourquoi m'avez-vous trompée?

M. TURCARET, *tout interdit, à la baronne.*

J'ai cru, madame... qu'en vous faisant accroire que... je croyais être veuf... vous croiriez que...

Digitized by Google

je n'aurais point de femme... (*bas.*) J'ai l'esprit troublé, je ne sais ce que je dis.

LA BARONNE.

Je devine votre pensée, monsieur, et je vous pardonne une tromperie que vous avez crue nécessaire pour vous faire écouter : je passerai même plus avant : au lieu d'en venir aux reproches, je veux vous raccommoder avec madame Turcaret.

M. TURCARET.

Qui? moi, madame? Oh! pour cela, non : vous ne la connaissez pas, c'est un démon; j'aimerais mieux vivre avec la femme du Grand Mogol.

MADAME TURCARET, *à son mari.*

Oh! monsieur, ne vous en défendez pas tant : je n'en ai pas plus d'envie que vous, au moins; et je ne viendrais point à Paris troubler vos plaisirs, si vous étiez plus exact à payer la pension que vous me faites pour me tenir en province.

LE MARQUIS.

Pour la tenir en province! Ah! monsieur Turcaret, vous avez tort; madame mérite qu'on lui paye les quartiers d'avance.

MADAME TURCARET, *au marquis.*

Il m'en est dû cinq; s'il ne me les donne pas, je ne pars point, je demeure à Paris pour le faire enrager; j'irai chez ses maîtresses faire un charivari; et je commencerai par cette maison-ci, je vous en avertis.

M. TURCARET.

Ah, l'insolente!

LISETTE, *bas.*

La conversation finira mal.

LA BARONNE, *à Madame Turcaret.*

Vous m'insultez, madame!

MADAME TURCARET, *à la baronne.*

J'ai des yeux, Dieu merci, j'ai des yeux; je vois bien tout ce qui se passe en cette maison : mon mari est la plus grande dupe...

M. TURCARET.

Quelle impudence! Ah! ventrebleu! coquine, sans le respect que j'ai pour la compagnie... (*il veut frapper sa femme; le chevalier le retient.*)

LE MARQUIS.

Qu'on ne vous gêne point, monsieur Turcaret; vous êtes avec vos amis, usez en librement.

LE CHEVALIER, *se mettant au devant de M. Turcaret.*

Monsieur...!

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Songez que vous êtes chez moi.

SCÈNE XI

M. TURCARET, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, MADAME TURCARET, MADAME JACOB, JASMIN, LISETTE.

JASMIN, *à M. Turcaret.*

Il y a, dans un carrosse qui vient de s'arrêter à la porte, deux gentilshommes qui se disent vos associés: ils veulent vous parler d'une affaire importante.

M. TURCARET, *à Jasmin.*

Ah! (*à madame Turcaret.*) Je vais revenir: je vous apprendrai, impudente, à respecter une maison.. (*Il sort.*)

MADAME TURCARET, *à son mari.*

Je crains peu vos menaces. (*Jasmin sort.*)

SCÈNE XII

LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, MADAME TURCARET, MADAME JACOB, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à Madame Turcaret.*

Calmez votre esprit agité, madame; que monsieur Turcaret vous retrouve adoucie.

MADAME TURCARET, *au chevalier.*

Oh! tous ses emportements ne m'épouvantent point.

LA BARONNE, *à Madame Turcaret.*

Nous allons l'apaiser en votre faveur.

MADAME TURCARET, *à la baronne.*

Je vous entends, madame; vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que, par reconnaissance, je souffre qu'il continue à vous rendre des soins.

LA BARONNE.

La colère vous aveugle; je n'ai pour objet que la réunion de vos deux cœurs; je vous abandonne monsieur Turcaret, je ne veux le revoir de ma vie.

MADAME TURCARET.

Cela est trop généreux.

LE MARQUIS.

Puisque madame renonce au mari, de mon côté je renonce à la femme : allons, renonces-y aussi, chevalier. Il est beau de se vaincre soi-même.

SCÈNE XIII

LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, MADAME TURCARET, MADAME JACOB, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

O malheur imprévu! ô disgrâce cruelle!

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il, Frontin?

FRONTIN, *au chevalier.*

Les associés de monsieur Turcaret ont mis garnison chez lui pour deux cent mille écus que leur emporte un caissier qu'il a cautionné. Je venais ici en diligence pour l'avertir de se sauver; mais je suis arrivé trop tard, ses créanciers se sont déjà assurés de sa personne.

MADAME JACOB.

Mon frère entre les mains de ses créanciers!

Tout dénaturé qu'il est, je suis touchée de son malheur : je vais employer pour lui tout mon crédit. Je sens que je suis sa sœur. (*elle sort.*)

MADAME TURCARET.

Et moi je vais le chercher pour l'accabler d'injures; je sens que je suis sa femme. (*elle sort.*)

SCÈNE XIV

LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Nous envisagions le plaisir de le ruiner : mais la justice est jalouse de ce plaisir-là; elle nous a prévenus.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Bon! bon! il a de l'argent de reste pour se tirer d'affaire.

FRONTIN, *au marquis.*

J'en doute; on dit qu'il a follement dissipé des biens immenses; mais ce n'est pas ce qui m'embarrasse à présent. Ce qui m'afflige, c'est que j'étais chez lui quand ses associés y sont venus mettre garnison.

LE CHEVALIER, *à Frontin.*

Eh bien?

FRONTIN, *au chevalier.*

Eh bien! monsieur, ils m'ont aussi arrêté et fouillé, pour voir si par hasard je ne serais point chargé de quelque papier qui pût tourner au profit des créanciers. Ils se sont saisis, à telle fin que de raison, du billet de madame, que vous m'aviez confié tantôt.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je? juste ciel!

FRONTIN.

Ils m'en ont pris encore un autre de dix mille francs, que monsieur Turcaret avait donné pour l'acte solidaire, et que monsieur Furet venait de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER.

Eh pourquoi, maraud, n'as-tu pas dit que tu étais à moi?

FRONTIN.

Oh! vraiment, monsieur, je n'y ai pas manqué; j'ai dit que j'appartenais à un chevalier : mais quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER, *à lui-même.*

Je ne me possède plus, je suis au désespoir.

LA BARONNE, *au chevalier.*

Et moi, j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet : je vois par là que mon brillant n'a point été mis en gage; et je sais ce que je dois penser du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au soir. Ah! chevalier, je ne vous aurais pas cru capable d'un pareil procédé. J'ai chassé Marine à cause qu'elle n'était pas dans vos intérêts, et je chasse Lisette parce qu'elle y est. Adieu; je ne veux de ma vie entendre parler de vous.

SCÈNE XV

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

LE MARQUIS, *riant.*

Ha! ha! ma foi, chevalier, tu me fais rire; ta consternation me divertit. Allons souper chez le traiteur, et passer la nuit à boire.

FRONTIN, *au chevalier.*

Vous suivrai-je, monsieur?

LE CHEVALIER, *à Frontin.*

Non : je te donne ton congé; ne t'offre jamais à mes yeux.

(*Le marquis et le chevalier sortent.*)

SCÈNE XVI

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Et nous, Frontin, quel parti prendrons-nous?

FRONTIN.

J'en ai un à te proposer. Vive l'esprit, mon enfant! Je viens de payer d'audace; je n'ai point été fouillé.

LISETTE.

Tu as les billets?

FRONTIN.

J'en ai déjà touché l'argent, il est en sûreté; j'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut se borner à cette petite fortune, nous allons faire souche d'honnêtes gens.

LISETTE.

J'y consens.

FRONTIN.

Voilà le règne de monsieur Turcaret fini; le mien va commencer.

FIN DE TURCARET.

Digitized by Google

D'ALLAINVAL

Ce brave homme, honoré de tout le monde, entouré de louanges et de respects, laborieux jusqu'à son dernier jour, s'éteignit doucement dans la ville de Paris, le 12 février 1753, la veille de sa 75e année. Il eut ce grand honneur d'être élu à l'Académie, et d'une voix unanime, ayant Voltaire pour son compétiteur. C'est une des meilleures existences et des plus sérieuses qui se soient jamais rencontrées parmi les auteurs du Théâtre-Français.

Ca pauvre abbé, d'une taille élancée, et si mal vêtu, manteau rapiécé, souliers déchirés, des bas sans reprises, un chapeau de six ans, un rabat de huit jours... c'est pitié de le voir. Les gens les mieux vêtus, qui savaient son esprit, le saluaient sans honte. Il était du pays Chartrain, de bonne maison, et s'appelait Jean-Christine-Soulas d'Allainval. La pauvreté le prit au berceau et ne l'abandonna qu'à l'Hôtel-Dieu de Paris, le 2 mai 1753, en pleine régence. C'est lui qui répondit à un comédien qui lui demandait, par l'hiver le plus rude : — Comment allez-vous, monsieur l'abbé ? cette parole digne d'un stoïcien : — Vous le voyez, monsieur le comédien, je souffre, j'ai froid, et j'ai faim. Hélas ! ce fut l'histoire de plus d'un poëte, et des mieux méritants.

L'abbé d'Allainval fut d'abord un écrivain de brochures et de petits livres d'éducation. Il avait fait une édition fort compromettante des Lettres du cardinal de Mazarin. Les Billettes de ce temps-là lisaient, entre une leçon de danse et une leçon de musique, la Mythologie en façon de catéchisme par l'abbé d'Allainval. C'était plus que de la pauvreté, c'était de la misère. Il couchait, en ce temps-là, dans les chaises à porteurs, remisées sous les portes cochères. A la fin, comme il écrivait facilement un dialogue, il imagina d'apporter au Théâtre-Français, au théâtre italien, des comédies et des opéras-comiques, selon le caprice et le besoin du moment. Ça vivait peu de temps, ça rapportait peu de chose, et tantôt l'*Ecole des Bourgeois*, la *Fausse Comtesse*, et tantôt la *Fée Marotte* ou le *Mari curieux*, prolongeaient la détresse du poëte infortuné. Même il advint qu'un jour, par l'un de ces hasards qui n'arrivent qu'aux gens de mérite et de talent, l'abbé d'Allainval écrivit une heureuse comédie à laquelle on ne s'attendait guère d'un raccommodé tel que lui : *l'Embarras des richesses*, a ce qui prouve bien qu'il n'est pas besoin d'avoir les choses pour en parler. « C'est un mot de Beaumarchais, ce Beaumarchais qui plus tard, par son intelligence autant que par son esprit, fit meilleure, assurément, la condition des auteurs dramatiques. L'*Embarras des richesses* obtint un vrai succès ; l'*Ecole des Bourgeois* est sans contredit la meilleure et la plus heureuse pièce de d'Allainval. La Harpe en a bien parlé : « Peu d'intrigue et beaucoup d'esprit, le naturel et la gaieté, plusieurs scènes d'un vrai comique, et surtout la scène où l'homme de cour se concilie un moment le bonhomme Mathieu, son cher oncle. » Aujourd'hui, avec le bagage de d'Allainval et les succès qu'il a remportés sur les deux théâtres, un écrivain prudent serait riche et mourrait à l'aise dans son lit. Arriver à son heure ; hélas ! voilà tout le secret.

L'ÉCOLE DES BOURGEOIS

COMÉDIE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 20 SEPTEMBRE 1728

PERSONNAGES.

M. MATHIEU, frère de madame Abraham.
DAMIS, cousin et amant de Benjamine.
UN COMMISSAIRE, } parents de madame Abraham.
UN NOTAIRE, }
PICARD, laquais de madame Abraham.
LE MARQUIS DE MONCADE.
M. POT-DE-VIN, intendant du marquis.

PERSONNAGES.

UN COMMANDEUR, } amis du marquis.
UN COMTE, }
UN COUREUR du marquis.
MADAME ABRAHAM, veuve d'un banquier.
BENJAMINE, fille de madame Abraham.
MARTON, suivante de Benjamine.

La scène est à Paris, chez madame Abraham.

Digitized by Google

BIBLIOTECA · LUCI

Digitized by Google

L'ÉCOLE DES BOURGEOIS

MADAME ABRAHAM

Monsieur le marquis, je compte encore par trente. J'ai trente-neuf ans.

Acte I, sc. XI

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ACTE PREMIER

SCÈNE I

BENJAMINE, MADAME ABRAHAM.

MADAME ABRAHAM.

Enfin, ma chère Benjamine, c'est donc ce soir que tu vas être l'épouse de monsieur le marquis de Moncade! Il me tarde que cela ne soit déjà, et il me semble que ce moment n'arrivera jamais.

BENJAMINE.

J'en suis plus impatiente que vous, ma mère; car, outre le plaisir de me voir femme d'un grand seigneur, c'est que, comme cette affaire s'est traitée depuis que Damis est à sa campagne, je serai ravie qu'à son retour il me trouve mariée, pour m'épargner ses reproches.

MADAME ABRAHAM.

Est-ce que tu songes encore à Damis?

BENJAMINE.

Non, ma mère. Mais que voulez-vous? Il est neveu de feu mon père; nous avons été élevés ensemble: je ne connaissais personne plus aimable que lui, j'ignorais même qu'il en fût; je lui trouvais de l'esprit, du mérite: il était amusant, tendre, complaisant; il m'aima, je l'aimai aussi.

MADAME ABRAHAM.

Qu'il perd auprès de ce jeune seigneur! qu'il est défait! qu'il est petit! qu'il est mince! Son mérite paraît ridicule, sa tendresse maussade. C'est un petit homme de palais, la tête pleine de livres, attaché à ses procès, un bourgeois tout uni, sans manières, ennuyeux, doucereux à donner des vapeurs.

BENJAMINE.

Vive le marquis de Moncade! le beau point de vue! quelle légèreté! quelle vivacité! quel enjouement! quelle noblesse! quelles grâces surtout!

MADAME ABRAHAM.

Les bourgeoises, qui ne sont pas connaisseuses en bons airs, appellent cela étourderies, indiscrétions, impolitesses; mais cela est charmant: les femmes de qualité en sentent tout le prix; et ce sont elles qui les ont mis sur ce pied-là.

BENJAMINE.

Que j'ai de grâces à rendre à la mauvaise fortune de monsieur le marquis!

MADAME ABRAHAM.

A sa mauvaise fortune, dis-tu?

BENJAMINE.

Du moins, ma mère, est-ce au dérangement de ses affaires que je le dois; et sans les cent mille francs qu'il vous devait, je ne l'aurais jamais connu.

SCÈNE II

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM.

BENJAMINE.

Qu'est-ce, Marton? C'est lui, apparemment.

MARTON, *à madame Abraham.*

Madame, voilà M. Mathieu qui vient d'entrer.

BENJAMINE.

Mon oncle?

MADAME ABRAHAM, *à Benjamine.*

L'incommode visite! Comment lui déclarer votre mariage? Cependant il n'y a plus à reculer.

BENJAMINE, *à madame Abraham.*

Vous craignez qu'il ne goûte pas cette alliance.

MADAME ABRAHAM.

Oui, il a l'esprit si peuple! J'avais cru qu'en épousant une fille de condition, comme il a fait, cela le décrasserait: mais point du tout; je ne sais où j'ai pêché un si sot frère. Voilà comme était feu votre père.

MARTON.

Oh! mademoiselle n'en tient point.

BENJAMINE.

Si vous lui parliez du dédit que vous avez fait avec M. le marquis?

MADAME ABRAHAM.

Non, garde-t'en bien.

BENJAMINE.

Il ne donnera jamais son consentement.

MADAME ABRAHAM.

On s'en passera. Ne faudra-t-il point, parce qu'il plaît à monsieur Mathieu, que vous épousiez son Damis, que vous renonciez à être marquise, à être l'épouse d'un seigneur, à figurer à la cour? Vraiment, monsieur Mathieu, je vous le conseille! venez un peu m'étourdir de vos raisonnements; je vous attends.

MARTON.

Le voilà. (*elle sort.*)

SCÈNE III

BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU

M. MATHIEU *rit.*

Ah, ah, ah, ah!

MADAME ABRAHAM, *à Benjamine.*

Qu'a-t-il donc tant à rire?

M. MATHIEU.

Ma sœur, ma nièce, que je vous régale d'une nouvelle qui court sur votre compte.

MADAME ABRAHAM, *à M. Mathieu.*

Sur le compte de Benjamine?

M. MATHIEU.

Oui, madame Abraham, et sur le vôtre aussi: elle va vous réjouir, sur ma parole. On vient de me dire que... Oh! ma foi, cela est fort plaisant.

MADAME ABRAHAM.

Achevez donc.

BENJAMINE, *à part.*

Sa gaieté me rassure.

M. MATHIEU.

On vient donc de me dire que vous mariez ce soir Benjamine à un jeune seigneur de la cour, à un marquis : est-ce que cela ne vous fait pas plaisir?

BENJAMINE.

Pardonnez-moi, mon oncle, puisque cela vous en fait. (*bas à madame Abraham.*) Il le prend mieux que nous ne pensions.

MADAME ABRAHAM.

Et qu'avez-vous répondu?

M. MATHIEU.

Quoi! ma sœur? ui-je dit. — Oui, votre sœur, votre propre sœur, madame Abraham. — Bon, bon! quelle peste de conte! — Rien n'est plus vrai. — Eh! non, je ne vous crois point. Quelle apparence? Ma sœur, qui fait encore actuellement le commerce elle-même, donner sa fille à un marquis! Allons donc, vous vous moquez. — Mais vous ne riez pas, vous autres?

MADAME ABRAHAM.

Il n'y a que les impertinents qui en rient.

BENJAMINE.

Je n'y vois rien de risible, mon oncle.

M. MATHIEU.

Ma foi, vous avez raison de vous fâcher toutes les deux, vous avez plus d'esprit que moi; et j'ai eu tort de prendre la chose en riant : je ne pensais pas que c'était vous donner un ridicule.

MADAME ABRAHAM.

Que voulez-vous dire, monsieur Mathieu, avec votre ridicule?

M. MATHIEU.

Laissez, laissez-moi faire; je m'en vais retrouver ces impertinents nouvellistes, et leur laver la tête d'importance.

MADAME ABRAHAM.

Qui vous prie de cela?

M. MATHIEU.

Ils vont trouver à qui parler.

BENJAMINE.

Il faut les mépriser.

M. MATHIEU.

Non, morbleu! non, votre honneur m'est trop cher.

MADAME ABRAHAM.

Quel tort font-ils à notre honneur?

M. MATHIEU.

Quel tort, ma sœur, quel tort? Si ce bruit se répand, que pensera de vous toute la ville? On vous regardera partout comme des folles.

MADAME ABRAHAM.

Et nous voulons l'être. La ville est une sotte; et vous aussi, monsieur mon frère.

BENJAMINE.

Est-ce une folie, mon oncle, que d'épouser un homme de qualité?

M. MATHIEU.

Comment donc! la chose est-elle vraie?

BENJAMINE.

Eh! mais, mon oncle...

MADAME ABRAHAM.

Eh bien, oui, elle est vraie.

M. MATHIEU, *stupéfait.*

Ma sœur!

MADAME ABRAHAM.

Eh bien, mon frère, il ne faut point tant ouvrir les yeux, et faire l'étonné. Qu'y a-t-il donc là-dedans de si étrange? Ma fille est puissamment riche; et depuis la mort de son père, j'ai encore augmenté considérablement son bien; je veux qu'elle s'en serve, qu'il lui procure un mari qui lui donne un beau nom dans le monde, et à moi de la considération; et jugez si je choisis bien : c'est monsieur le marquis de Moncade.

M. MATHIEU.

Y songez-vous? C'est un seigneur ruiné.

MADAME ABRAHAM.

Nul ne sait mieux que moi ses affaires, mon frère. J'ai des billets à lui pour plus de cent mille francs. C'est un présent de noce que je lui ferai; et, demain, il sera aussi à son aise qu'aucun autre seigneur de la cour.

M. MATHIEU.

Et Benjamine, y sera-t-elle à son aise? Vous allez sacrifier à votre vanité le bonheur et le repos de sa vie.

MADAME ABRAHAM.

Cela me plaît.

M. MATHIEU.

Qu'au moins mon exemple vous touche. Riche banquier, par un fol entêtement de noblesse, j'épousai une fille qui n'avait pour bien que ses aïeux : quels chagrins, quels mépris ne m'a-t-elle pas fait essuyer tant qu'elle a vécu!

MADAME ABRAHAM.

Vous les méritiez, apparemment.

M. MATHIEU.

Elle et toute sa famille puisaient à pleines mains dans ma caisse, et elle ne croyait pas que je l'eusse encore assez payée.

MADAME ABRAHAM.

Elle avait raison : vous ne savez pas ce que c'est que la qualité.

M. MATHIEU.

Je n'étais son mari qu'en peinture, elle craignait de déroger avec moi : en un mot, j'étais le George Dandin de la comédie.

MADAME ABRAHAM.

Elle en usait encore trop bien avec vous.

M. MATHIEU.

N'exposez point ma nièce à endurer des mépris.

Digitized by Google

MADAME ABRAHAM.

Des mépris à ma fille! des mépris! Ma fille est-elle faite pour être méprisée? Monsieur Mathieu, en vérité, vous êtes bien piquant, bien insultant, pour me dire ces pauvretés en face : il n'y a que vous qui parliez comme cela. Et sur quoi donc jugez-vous qu'elle mérite du mépris? Qu'a-t-elle, s'il vous plaît, qui ne soit aimable? Voilà un visage fort laid, fort désagréable! Je ne sais, si vous n'étiez pas mon frère, ce que je ne vous ferais point, dans la colère où vous me mettez.

BENJAMINE.

Mon oncle, quand monsieur le marquis ne serait pas un galant homme comme il est, je me flatterais, par ma complaisance, de gagner son affection.

M. MATHIEU.

Quoi! vous aussi, ma nièce? Pouvez-vous oublier ainsi Damis?

MADAME ABRAHAM.

Laissez là votre Damis. Qu'allez-vous lui chanter? Qu'il était neveu de feu son père? Elle le sait bien. Qu'il la lui avait promise en mariage? J'en conviens. Que c'est un conseiller, aimable, plein d'esprit? Tout ce qu'il vous plaira. Qu'il n'est point comme les autres jeunes magistrats, dont le cabinet est dans les assemblées et dans les bals? Tant mieux pour lui. Qu'il aime son métier, qu'il y est attaché, qu'il cherche à le remplir avec honneur et conscience? Il ne fait que son devoir.

M. MATHIEU.

Ajoutez à cela que j'ai promis d'assurer mon bien à Benjamine; et que si elle n'est pas à Damis, mon bien ne sera pas à elle.

MADAME ABRAHAM.

Eh! gardez-le, monsieur Mathieu, gardez-le; elle est assez riche par elle-même; et ce serait trop l'acheter, que d'écouter vos sots raisonnements.

M. MATHIEU.

Je le garderai aussi, madame Abraham. Adieu, adieu. Et quand je reviendrai vous voir il fera beau.

MADAME ABRAHAM.

Adieu, monsieur Mathieu, adieu.

SCÈNE IV

BENJAMINE, MADAME ABRAHAM.

BENJAMINE.

Voilà mon oncle bien en colère contre nous.

MADAME ABRAHAM.

Permis à lui.

BENJAMINE.

Vous auriez pu, ce me semble, lui annoncer la chose un peu plus doucement : peut-être y aurait-il donné son agrément.

MADAME ABRAHAM.

Eh! que m'importe?

BENJAMINE.

Je suis au désespoir de me voir brouillée avec lui.

MADAME ABRAHAM.

Bon, bon! eh! qu'il se défâchera bientôt! il t'aime. Je ne suis pas trop fâchée, moi, qu'il nous boude un peu; cela l'éloignera d'ici pour quelques jours : et je n'aurais pas été fort contente qu'on l'eût vu figurer ici ce soir en qualité d'oncle, parmi les seigneurs qui viendront, sans doute, à tes noces. C'est un assez méchant plat que sa personne. Dieu merci, nous en voilà défaits. Je veux aussi éloigner tous nos parents. Ce sont gens qu'il ne faut plus voir désormais.

SCÈNE V

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM.

MARTON.

Miséricorde! Pour moi, je crois que l'enfer est déchaîné aujourd'hui contre votre mariage : voilà Damis qui vient par la porte du jardin.

BENJAMINE, *à Marton.*

Damis? Quoi! il est de retour?

MARTON, *à Benjamine.*

Apparemment.

MADAME ABRAHAM, *à Marton.*

Va-t'en lui dire qu'il n'y a personne. Mais, non, non, reviens; il vaut mieux...

MARTON, *à madame Abraham.*

Hâtez-vous de résoudre, il approche.

MADAME ABRAHAM.

Eh! faut-il tant de façons? Il faut le congédier.

BENJAMINE, *à madame Abraham.*

Pour moi, je me retire; je ne saurais soutenir sa vue.

MADAME ABRAHAM, *à Benjamine.*

Marton nous en défera. (*à Marton.*) Charge-t'en.

MARTON.

Très-volontiers : vous n'avez qu'à dire.

MADAME ABRAHAM.

Il faut que tu lui donnes son congé; mais cela d'un ton qu'il n'y revienne plus.

MARTON.

Oh! laissez-moi faire. Je sais comment m'y prendre; c'est une partie de plaisir pour moi.

BENJAMINE.

Marton, ne le maltraite point. Renvoie-le le plus doucement que tu pourras. Il me fait pitié.

MARTON.

Rentrez, rentrez.

SCÈNE VI

MARTON, *seule.*

De la pitié pour un homme de robe! La pauvre espèce de fille! Je crois, le ciel me pardonne,

Digitized by Google

qu'elle l'aime encore; mais j'y vais mettre ordre. Oh! ma foi, il tombe en bonne main ; le voilà.

SCÈNE VII

DAMIS, MARTON.

DAMIS.

Bonjour, Marton.

MARTON.

Bonjour, monsieur.

DAMIS.

Comment se portent ma chère Benjamine et madame Abraham, ma tante?

MARTON.

Bien.

DAMIS.

Elles vont être bien joyeuses de me voir de retour?

MARTON.

Oui.

DAMIS.

L'impatience de les revoir m'a fait laisser, à ma terre, mille affaires imparfaites.

MARTON.

Il fallait y rester pour les terminer; elles en auraient été charmées : et, en votre place, j'y retournerais sans les voir.

DAMIS.

Va, folle, va m'annoncer; je brûle de les embrasser.

MARTON.

Elles n'y sont pas, monsieur.

DAMIS.

On m'a dit là-bas qu'elles y étaient.

MARTON.

Eh bien, on m'a défendu de faire entrer personne : cela revient au même.

DAMIS.

Va, va toujours. Cette défense, à coup sûr, n'est pas pour moi.

MARTON.

Pardonnez-moi, monsieur : elle est pour vous plus que pour personne, pour vous seul.

DAMIS.

Que veux-tu dire? Explique-toi.

MARTON.

Comment! vous n'y êtes pas encore? Vous avez la conception bien dure; cela est clair comme le jour. Je vois bien qu'il vous faut donner votre congé tout crûment. C'est votre faute, au moins. Je voulais vous envelopper cette malhonnêteté dans un compliment; mais vous ne voyez rien. Ma maîtresse donc m'a chargée de vous prier, de sa part, de ne plus l'aimer, de ne plus la voir, de ne plus venir ici, de ne plus penser à elle : bien entendu que, de son côté, elle vous en promet autant.

DAMIS.

Ah, ciel! Benjamine cesserait de m'aimer?

MARTON.

La grande merveille!

DAMIS.

Quel crime, quel malheur peut m'attirer aujourd'hui sa haine? De quoi suis-je coupable à son égard? Que lui ai-je fait?

MARTON.

Eh non, monsieur Damis! elle ne se plaint point de vous. Mais mettez-vous en sa place. Vous ne lui avez dit jusqu'ici que des douceurs bourgeoises, qui courent les rues, que chaque fille sait par cœur en naissant. Il lui vient un jeune seigneur, un marquis de la haute volée : il ne pousse point de fleurettes, point de soupirs, il ne parle point d'amour, ou, s'il en parle, c'est sans sembler le vouloir faire, par distraction : mais il étale une figure charmante, il apporte avec soi des airs aises, dissipés, ravissants; il chante, il parle en même temps, et de mille choses différentes à la fois : tout ce qu'il dit n'est le plus souvent que des riens, que des bagatelles que tout le monde peut dire; mais, dans sa bouche, ces riens plaisent, ces bagatelles enchantent ; ce sont des nouveautés, elles en ont les grâces : il parle d'épouser, il parle de la cour, de nous y faire briller. Cela est tentant, et vous conviendrez qu'il n'y a point de femme assez sotte pour se piquer de constance en pareil cas.

DAMIS.

Quoi! elle va épouser un homme de cour?

MARTON.

Oui, s'il vous plaît, monsieur le marquis de Moncade ; et, à son exemple, moi je renonce à votre Champagne, et je me donne à l'écuyer de monsieur le marquis.

DAMIS.

Monsieur le marquis de Moncade? Marton, je n'ai donc plus d'espérance?

MARTON.

Bon! il y a un dédit de fait; et c'est ce soir qu'ils s'épousent. Aussi, il fallait que vous allassiez à votre campagne! Eh! mort de ma vie, à quoi vous sert donc d'avoir tant étudié, si vous ne savez pas qu'il ne faut jamais donner à une femme le temps de la réflexion?

DAMIS.

Benjamine infidèle! je veux lui parler.

MARTON.

Cela est inutile, monsieur.

DAMIS.

Je veux voir comment elle soutiendra ma présence.

MARTON.

Vous n'entrerez pas.

DAMIS.

Que je lui dise un mot.

MARTON.

Point. Que ces gens de robe sont tenaces!

SCÈNE VIII

LE MARQUIS DE MONCADE, *observant de loin*; DAMIS, MARTON.

DAMIS.

Ma chère Marton!

MARTON.

Toutes ces douceurs sont inutiles.

DAMIS.

Toi, qui es ordinairement si bonne...

MARTON.

Je ne veux plus l'être.

DAMIS.

Veux-tu me voir à tes genoux?

MARTON.

Eh! levez-vous, monsieur.

DAMIS.

Non, je vais mourir à tes pieds, si tu es assez cruelle, assez dure pour me refuser la faveur...

LE MARQUIS, *sans être vu, à part.*

Les faveurs!

MARTON.

Que voulez-vous, monsieur?

DAMIS.

Tiens, ma chère Marton, voilà ma bourse.

LE MARQUIS.

Oh, oh! diable, diable! il offre sa bourse! Il est, ma foi, temps que je vienne au secours de la pauvre enfant. (*il s'approche de Damis et de Marton.*)

DAMIS.

Prends-la, de grâce.

MARTON, *regardant la bourse.*

Il m'attendrit...

LE MARQUIS, *se mettant entre eux deux.*

Courage, monsieur, courage! Mais, ma foi, vous ne vous y prenez pas mal.

DAMIS, *s'en allant.*

Que je suis malheureux!

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Hé! non, hé! non, que je ne vous fasse pas fuir. Revenez donc, monsieur, revenez donc. Je veux vous servir auprès de Marton : je suis fâché qu'elle vous refuse.

DAMIS.

Ah! monsieur, laissez-moi me retirer.

LE MARQUIS.

Allez, je vais la gronder d'importance des tourments qu'elle vous fait souffrir.

SCÈNE IX

LE MARQUIS, MARTON.

LE MARQUIS.

Comment, comment, Marton, tu rebutes ce jeune homme, tu le désespères? Mais vraiment tu as tort, il est assez aimable. Tu te piques de cruauté! Eh fi, mon enfant! eh fi! cela est vilain; c'est la vertu des petites gens.

MARTON.

Mais, monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Oh! quand tu verras le grand monde, tu apprendras à penser, cela te formera.

MARTON.

Avec votre permission...

LE MARQUIS.

Toi, cruelle, Marton! avec ces yeux brillants, ce nez fin, cette mine friponne, ce regard attrayant? Je n'aurais jamais cru cela de toi. A qui se fier désormais? Tout le monde y serait trompé comme moi. Toi, cruelle!

MARTON.

Eh! non, monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Eh! tu ne l'es pas? Tant mieux, mon enfant, tant mieux. Je te rends mon estime, ma confiance : cela te rétablit dans mon esprit. Mais, dis-moi, qu'est-ce que ce jeune soupirant? N'est-ce pas quelque petit avocat?

MARTON.

Non, monsieur le marquis; c'est un conseiller.

LE MARQUIS.

Un conseiller? La peste, Marton! un conseiller? mais, ventrebleu, tu choisis bien : tu as du goût, tu ressembles à ta maîtresse : tu cherches à t'élever. Je t'en félicite.

MARTON.

Monsieur le marquis, vous me faites trop d'honneur. Ce jeune homme est Damis, cousin de ma maîtresse, et ci-devant son amant, à qui je viens de donner son congé.

LE MARQUIS.

Damis, dis-tu? C'est Damis qui sort? c'est à Damis que je viens de parler? Ah! morbleu, je suis au désespoir. Pourquoi diable ne me l'as-tu pas dit? je lui aurais fait mon compliment de condoléance. Mais, friponne, tu en sais long, tu cherches à rompre les chiens : non, non, tu n'y réussiras pas, je ne prends point le change. Je l'ai vu à tes genoux, j'ai entendu qu'il te demandait des faveurs; tu étais interdite, et j'ai surpris un de tes regards qui promettait...

MARTON.

Toute la faveur qu'il voulait de moi, était de l'introduire auprès de ma maîtresse.

LE MARQUIS.

Et que ne me le disais-tu? je l'aurais introduit moi-même : c'est un plaisir que j'aurais été ravi de lui faire. Tu ne me connais pas : j'aime à rendre service. Benjamine l'a donc aimé autrefois?

MARTON.

Oui, monsieur; ils ont été élevés ensemble, on le lui promettait pour mari. Le moyen de ne pas aimer un homme dont on doit être la femme?

LE MARQUIS.

Oui, tu dis bien : le moyen de s'en empêcher? Il est vrai, cela est fort difficile.

MARTON.

Mais ma maîtresse ne l'aime plus; et je viens de lui signifier, de sa part, de ne plus venir ici.

LE MARQUIS.

Mais, mais, cela est dur à elle, cela est inhumain : renvoyer, congédier ainsi pour moi un soupirant, un jeune homme qu'on aimait, un mari promis! Oh!... Et lui, comment a-t-il pris cela? comment a-t-il reçu ce compliment?

MARTON.

Avec désespoir.

LE MARQUIS.

En effet, cela est désespérant. Je compatis à sa peine. Mais tu devais bien lui dire, pour le consoler, que c'était moi, un seigneur, monsieur le marquis de Moncade, qui lui enlevait sa maîtresse : cela lui aurait fait entendre raison, sur ma parole.

MARTON.

Bon! la raison est bien faite pour ceux qui aiment!

LE MARQUIS.

A propos, où est donc tout le monde! D'où vient que je ne vois personne, ni mère ni fille? Ne sont-elles pas ici? Benjamine est-elle encore couchée? Va l'éveiller.

MARTON.

Elle s'est levée dès le matin. Est-ce qu'une fille peut dormir la veille de ses noces? Elle est toujours sur les épines.

LE MARQUIS.

Oui, je conçois que son imagination a à travailler.

SCÈNE X

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS, MARTON.

MARTON, *au marquis.*

Voilà déjà madame Abraham.

MADAME ABRAHAM.

Eh! monsieur le marquis, quoi! vous êtes ici?

LE MARQUIS, *à madame Abraham.*

Vous voyez, depuis une heure.

MADAME ABRAHAM.

D'où vient donc que mes gens ne m'avertissent pas? Voilà d'étranges coquins!

LE MARQUIS.

Et je commençais à jurer furieusement contre vous et contre votre fille.

MADAME ABRAHAM.

Je vous prie de m'excuser.

LE MARQUIS.

Je vous excuse.

MADAME ABRAHAM.

Marton, va auprès de ma fille : qu'elle vienne au plus vite ici. (*Marton sort.*)

SCÈNE XI

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Comment diable, madame Abraham, comment diable! je n'y prenais pas garde. Quel ajustement! quelle parure! quel air de conquête! En honneur, on vous trouverait encore des retours de jeunesse : oui, on ne vous donnerait jamais l'âge que vous avez.

MADAME ABRAHAM.

Vous êtes bien obligeant, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Non, je le dis comme je le pense. Quel âge avez-vous bien, madame Abraham? Mais ne me mentez pas, je suis connaisseur.

MADAME ABRAHAM.

Monsieur le marquis, je compte encore par trente. J'ai trente-neuf ans.

LE MARQUIS.

Ah! madame Abraham, cela vous plaît à dire. Trente-neuf ans! avec un esprit si mûr, si consommé, si sage, cette élévation de sentiments, ce goût noble, ce visage prudent? Vous me trompez assurément. Vous avez trop de mérite, trop d'acquis, pour n'avoir que trente-neuf ans. Oh! ma foi, vous pouvez vous donner hardiment la cinquantaine, et sans crainte d'être démentie.

MADAME ABRAHAM.

On s'en fâcherait d'un autre; mais il donne à tout ce qu'il dit une tournure si polie... Monsieur le marquis, le notaire a-t-il passé à votre hôtel pour vous faire signer le contrat?

LE MARQUIS, *galamment.*

Non, pas encore. Nous signerons ce soir.

MADAME ABRAHAM.

J'aurais été charmée que vous eussiez vu les avantages que je vous fais.

LE MARQUIS.

Eh! madame Abraham, parlons de choses qui nous réjouissent; toutes ces formalités m'assomment. Ne vous l'ai-je pas dit : je me repose sur vous de tous mes intérêts.

MADAME ABRAHAM.

Ils ne sont pas en de méchantes mains, je vous assure.

LE MARQUIS.

Eh! je le sais.

MADAME ABRAHAM.

Je m'y démets entièrement pour vous de tous mes biens.

LE MARQUIS.

Eh! madame Abraham, laissons tout cela, je vous prie. Vous verrez tantôt avec Pot-de-Vin, mon intendant; il doit venir : vous vous arrangerez avec lui.

MADAME ABRAHAM.

Et voilà, en avance, une bourse de mille louis, pour faire les faux frais des noces.

LE MARQUIS.

Non, madame Abraham, je ne veux point de cela.

MADAME ABRAHAM.

Ah! monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Exigez-vous absolument que cela soit ainsi? Eh bien, allons, je les accepte : êtes-vous contente? En vérité, vous faites de moi tout ce que vous voulez. Je me donne au diable, il faut que j'aie bien de la complaisance.

MADAME ABRAHAM.

Il est vrai; mais...

LE MARQUIS.

Je suis pourtant fâché contre vous : on dirait que je n'épouse votre fille que pour votre argent. Vous m'ôtez le mérite d'une tendresse désintéressée. Là, madame Abraham, voilà qui est fini : parlons de votre fille. Hem! ne la verrons-nous point? La voilà peut-être. Non; c'est un de vos gens.

SCÈNE XII

UN LAQUAIS, MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE LAQUAIS.

Madame, on vous demande.

MADAME ABRAHAM, *au laquais.*

Qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Monsieur le commandeur de...

MADAME ABRAHAM.

Qu'il attende.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE XIII

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Qu'il attende! Ah! madame Abraham, cela est impoli. Un homme de condition! un commandeur!

MADAME ABRAHAM.

C'est un emprunteur d'argent; et je veux quitter le commerce.

LE MARQUIS.

Non pas, non pas; gardez-le toujours, cela vous désennuiera, et j'aurai quelquefois le plaisir de vous aller visiter dans votre caisse. Allez, allez faire affaire avec le commandeur.

MADAME ABRAHAM.

Vous laisserai-je seul vous ennuyer?

LE MARQUIS.

Non, non, je ne m'ennuierai point.

MADAME ABRAHAM.

C'est pour un instant, et j'entends ma fille.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIV

LE MARQUIS, *seul.*

Les sottes gens que cette famille! Il y aurait, ma foi, pour en mourir de rire. Mais il y a déjà huit jours que cette comédie dure, et c'est trop : heureusement elle finira ce soir : sans cela, je désespérerais d'y pouvoir tenir plus longtemps, et je les enverrais au diable, eux et leur argent. Un homme comme moi l'achèterait trop.

SCÈNE XV

BENJAMINE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *tendrement.*

Eh! venez donc, mademoiselle, venez donc. Quoi! me laisser seul ici, m'abandonner! Cela est-il bien? cela est-il joli? Je vous le demande.

BENJAMINE.

Monsieur le marquis, je suis excusable. J'étais à m'accommoder pour paraître devant vous : mais comme je savais que vous étiez ici, plus je me dépêchais, moins j'avançais; tout allait de travers : je croyais que je n'en viendrais jamais à bout. Cela me désespérait.

LE MARQUIS, *gracieusement.*

C'était donc pour moi que vous vous arrangiez, que vous vous pariez? Je suis touché de cette attention. Vous êtes aujourd'hui belle comme un ange. Je suis charmé de ce que je fais pour vous.

BENJAMINE.

Oui, monsieur le marquis; je ferai mon bonheur le plus doux de vous voir tous les moments de ma vie.

LE MARQUIS.

Eh! mademoiselle, vous avez un air de qualité! Défaites-vous donc de ces discours et de ces sentiments bourgeois.

BENJAMINE.

Qu'ont-ils donc d'étrange?

LE MARQUIS.

Comment! ce qu'ils ont d'étrange? Mais ne voyez-vous pas qu'on n'agit point ainsi à la cour? Les femmes y pensent tout différemment; et, loin de s'ensevelir dans un mari, c'est celui de tous les hommes qu'elles voient le moins.

BENJAMINE.

Comment pouvoir se passer de la vue d'un mari qu'on aime?

LE MARQUIS.

D'un mari qu'on aime! Mais cela est fort bien, continuez, courage. Un mari qu'on aime! Gardez-vous bien de parler ainsi, cela vous décrierait, on

Digitized by Google

se moquerait de vous. Voilà, dirait-on, le marquis de Moncade : où est donc sa petite femme? Elle ne le perd pas de vue, elle ne parle que de lui, elle en est folle. Quelle petitesse! quel travers!

BENJAMINE.

Est-ce qu'il y a du mal à aimer son mari?

LE MARQUIS.

Du moins il y a du ridicule. A la cour, un homme se marie pour avoir des héritiers; une femme, pour avoir un nom : et c'est tout ce qu'elle a de commun avec son mari.

BENJAMINE.

Se prendre sans s'aimer! le moyen de pouvoir bien vivre ensemble?

LE MARQUIS.

On y vit le mieux du monde, en bons amis. On ne s'y pique ni de cette tendresse bourgeoise, ni de cette jalousie qui dégraderait un homme comme il faut. Un mari, par exemple, rencontre-t-il l'amant de sa femme : « Eh! bonjour, mon cher chevalier. Où diable te fourres-tu donc? Je viens de chez toi : il y a un siècle que je te cherche. Mais, à propos, comment se porte ma femme? Êtes-vous toujours bien ensemble? Elle est aimable au moins; et, d'honneur, si je n'étais son mari, je sens que je l'aimerais. D'où vient donc que tu n'es pas avec elle? Ah, je vois, je vois... je gage que vous êtes brouillés ensemble. Allons, allons, je vais lui envoyer demander à souper pour ce soir : tu y viendras; et je veux te raccommoder avec elle. »

BENJAMINE.

Je vous avoue que tout ce que vous me dites me paraît bien extraordinaire.

LE MARQUIS.

Je le crois franchement. La cour est un monde bien nouveau pour qui ne l'a jamais vu que de loin. Les manières de se mettre, de marcher, de parler, d'agir, de penser, tout cela paraît étranger; on y tombe des nues, on ne sait quelle contenance tenir. Pour nous, nous y sommes à l'aise, parce nous sommes les naturels du pays. Allez, allez, quand vous en aurez pris l'air, vous vous y accoutumerez bientôt : il n'est pas mauvais. Mais (*lui prenant la main*) allons faire un tour de jardin, je vous y donnerai encore quelques leçons, afin que vous n'entriez pas toute neuve dans ce pays.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

MARTON, M. POT-DE-VIN.

MARTON.

Monsieur Pot-de-Vin, je viens de vous annoncer à monsieur le marquis de Moncade, et il va venir.

M. POT-DE-VIN.

Je vous suis bien obligé, mademoiselle Marton.

MARTON.

Monsieur Pot-de-Vin, vous le connaissez donc, monsieur le marquis de Moncade?

M. POT-DE-VIN.

Si je le connais? Vraiment, je le crois : j'ai l'honneur d'être son intendant.

MARTON.

Son intendant? Quoi! vous ne l'êtes donc plus de ce président chez qui nous nous sommes vus autrefois?

M. POT-DE-VIN.

Fi donc, mademoiselle Marton, fi donc! un homme de robe! est-ce une condition pour un intendant? Ce président ne devait pas un sou, il payait tout comptant, tout passait par ses mains; point de mémoires, pas le moindre petit procès : il n'y avait pas de l'eau à boire pour moi dans cette maison; je n'y faisais rien, je me rouillais; j'y perdais mon temps et ma jeunesse; j'y enterrais le talent qu'il a plu au ciel de me donner.

MARTON.

Chez monsieur le marquis, je crois que vous le faites bien valoir, le talent?

M. POT-DE-VIN.

Oh! ma foi, parlez-moi d'un grand seigneur pour avoir un intendant. Quelle noblesse chez eux! quelle générosité! quelle grandeur d'âme! Dès qu'on veut ouvrir la bouche pour leur parler de leurs affaires, ils bâillent, ils s'endorment; ils regardent comme au-dessous d'eux d'y penser seulement; c'est un temps qu'on vole à leurs plaisirs : on ne leur rend aucun compte, ils n'entrent dans aucun détail : et monsieur le marquis pousse ces belles manières plus loin qu'aucun autre. Chez lui, je taille, je rogne tout comme il me plaît; j'afferme ses terres, je casse les baux, je diminue les loyers, je bâtis, j'abats, je plante, je vends, j'achète, je plaide, sans qu'il se mêle de rien, sans qu'il le sache.

MARTON.

Vous le ruinerez, je gage, sans qu'il s'en aperçût.

M. POT-DE-VIN.

Justement. Mais je suis honnête homme.

MARTON.

Bon! à qui le dites-vous? Est-ce que je ne vous connais pas?

Digitized by Google

M. POT-DE-VIN.

Ah! que madame Abraham a d'esprit! que c'est une femme bien avisée, bien prudente! Elle fait là une bonne affaire, de donner sa fille à monsieur le marquis; et, entre nous, mademoiselle Marton, elle doit m'en avoir quelque obligation.

MARTON.

A vous, monsieur Pot-de-Vin?

M. POT-DE-VIN.

Oui, oui, à moi; et si je disais un mot, quoique la chose soit bien avancée, je la ferais manquer.

MARTON.

Comment donc!

M. POT-DE-VIN.

Depuis que le bruit s'est répandu que monsieur le marquis épouse mademoiselle Benjamine, dans toutes les rues où je passe je suis arrêté par un nombre infini de gros financiers et d'agioteurs. — Eh! monsieur Pot-de-Vin, me disent-ils, mon cher monsieur Pot-de-Vin, j'ai une fille unique, belle comme l'amour, et des millions. — Messieurs, il n'est plus temps, j'en suis fâché. Monsieur le marquis a fait un dédit. — Eh! nous le payerons avec plaisir, nous l'achèterons tout ce qu'il vaudra. Monsieur Pot-de-Vin, voilà ma bourse; monsieur Pot-de-Vin, voilà mille louis : prenez, livrez-nous sa main, qu'il épouse ma fille; vous le pouvez, si vous voulez. Au moins, parlez-lui de nos richesses.

MARTON.

C'est-à-dire qu'il ne se donne qu'au plus offrant et dernier enchérisseur. Et vous les rebutez tous?

M. POT-DE-VIN.

Je vous en réponds. Ils ne manquent pas de me dire : — Ah! madame Abraham vous a mis dans ses intérêts? — Non, messieurs, elle ne m'a encore rien donné. — Cela n'est pas possible, monsieur Pot-de-Vin; elle sent trop le prix du service que vous lui rendez, elle doit le payer au poids de l'or. — Je ne suis pas intéressé, messieurs. — Mademoiselle Marton, ne manquez pas de faire valoir à madame Abraham mon désintéressement.

MARTON.

Non, non, j'en aurai soin.

M. POT-DE-VIN.

Dites-lui bien que si monsieur le marquis savait cela, peut-être changerait-il de visée; mais que je me garderai bien de lui en ouvrir la bouche.

MARTON.

Ah! monsieur Pot-de-Vin, monsieur Pot-de-Vin, que vous êtes bien nommé!

M. POT-DE-VIN.

Ce mariage ne vous fera pas de tort; votre compte s'y trouvera, mademoiselle Marton : monsieur le marquis inspirera la générosité à son épouse; vous verrez vos profits croître au centuple; et vous connaîtrez la différence qu'il y a de servir la femme d'un seigneur ou celle d'un bourgeois.

MARTON.

Voici monsieur le marquis, je vous laisse avec lui.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II

M. POT-DE-VIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il de nouveau, monsieur Pot-de-Vin? Quoi! me venir relancer jusqu'ici? En vérité, vous êtes un terrible homme, un homme étrange, un homme éternel, une ombre, une Furie attachée à mes pas. Çà, parlez donc, que voulez-vous? qui vous amène?

M. POT-DE-VIN.

Monsieur le marquis, c'est par votre ordre que je viens ici.

LE MARQUIS.

Par mon ordre? Ah! oui, à propos; vous avez raison, c'est moi qui vous l'ai ordonné; je n'y pensais pas, je l'avais oublié, j'ai tort. Monsieur Pot-de-Vin, c'est ce soir que je me marie.

M. POT-DE-VIN.

Monsieur le marquis, je le sais.

LE MARQUIS.

Vous le savez donc? Et tout est-il prêt pour la cérémonie? mes équipages...

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Mes carrosses sont-ils bien magnifiques?

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le marquis; mais le carrossier...

LE MARQUIS.

Bien dorés?

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le marquis; mais le doreur...

LE MARQUIS.

Les harnais bien brillants?...

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le marquis; mais le sellier...

LE MARQUIS.

Ma livrée bien riche, bien leste, bien chamarrée?...

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le marquis : mais le tailleur, le marchand de galon...

LE MARQUIS.

Le tailleur, le marchand de galon, le doreur, le diable : qui sont tous ces animaux-là?

M. POT-DE-VIN.

Ce sont ceux...

LE MARQUIS.

Je ne les connais point, et je n'ai que faire de tous ces gens-là. Voyez, voyez avec eux et avec madame Abraham.

M. POT-DE-VIN.

Mais, monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Oui, voyez avec eux. N'entendez-vous pas le français? cela n'est-il pas clair? Arrangez-vous; ce sont vos affaires.

M. POT-DE-VIN.

Avec la permission de monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Avec ma permission? Monsieur Pot-de-Vin, vous êtes mon intendant, je vous ai pris pour faire mes affaires. N'est-il pas vrai que si je voulais prendre la peine de m'en mêler moi-même, vous me seriez inutile, et que je serais fou de vous payer de gros gages? Vous savez que je suis le meilleur maître du monde : j'en passe par tout où il vous plaît : je signe tout ce que vous voulez, et aveuglément; je ne chicane sur rien. Du moins, usez-en de même avec moi : laissez-moi vivre, laissez-moi respirer.

M. POT-DE-VIN, *tirant un papier de sa poche.*

Monsieur le marquis, voici mon dernier mémoire, que je vous prie d'arrêter.

LE MARQUIS.

Vous continuez de me persécuter : arrêter un mémoire ici? Est-ce le temps, le lieu? Eh! nous le verrons une autre fois.

M. POT-DE-VIN.

Il y a une semaine que vous me remettez de jour à autre. Je n'ai que deux mots.

LE MARQUIS.

Voyons donc : il faut me défaire de vous.

M. POT-DE-VIN.

(*Il lit.*)

« Mémoire des frais, mises et avances faits pour le service de monsieur le marquis de Moncade, par moi, Pierre-Roch Pot-de-Vin, intendant de mondit sieur le marquis...

LE MARQUIS.

Eh! laissez-là ce maudit préambule.

(*Il se jette dans un fauteuil.*)

M. POT-DE-VIN.

« Premièrement...

(*Le marquis fredonne un air, et M. Pot-de-Vin s'arrête.*)

LE MARQUIS.

Continuez, continuez, je vous écoute.

M. POT-DE-VIN.

« Pour un petit dîner que j'ai donné au procureur, à sa maîtresse, à sa femme et à son clerc, pour les engager à veiller aux affaires de monsieur, le marquis cent sept livres. »

LE MARQUIS *se lève, et répète deux pas de ballet.*

Fort bien, fort bien, allez toujours votre train.

M. POT-DE-VIN.

« Item, pour avoir mené les susdits à l'Opéra, voiture et rafraîchissements y compris, soixante-huit livres onze sous six deniers.

LE MARQUIS *chante.*

C'est trop languir pour l'inhumaine :
C'est trop, c'est trop...

M. POT-DE-VIN.

Pardonnez-moi, monsieur le marquis, ce n'est pas trop : en honnête homme, j'y mets du mien.

LE MARQUIS, *riant.*

Eh! qui diable vous conteste rien, monsieur Pot-de-Vin! je n'y songe seulement pas. Quoi! voulez-vous encore m'empêcher de chanter? C'est une autre affaire. Achevez vite.

M. POT-DE-VIN.

« Item, pour avoir été parrain du fils de la femme du commis du secrétaire du rapporteur de monsieur le marquis, cent quinze livres. Item... »

LE MARQUIS, *lui arrachant le mémoire.*

Eh, morbleu! donnez. Item! Item! quel chien de jargon me parlez-vous là? Donnez; j'ai tout entendu, j'arrête votre mémoire. Votre plume. Voilà qui est fait. Dorénavant je serai contraint de vous faire une trentaine de blancs signés que vous remplirez de vos comptes, afin de n'avoir plus la tête rompue de ces balivernes.

SCÈNE III

M. POT-DE-VIN, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Mon cher marquis!

LE MARQUIS, *courant à l'embrassade.*

Ah! c'est toi, gros commandeur? Allez, allez, monsieur Pot-de-Vin : ayez soin de tout ce que je vous ai ordonné, et revenez bientôt voir madame Abraham.

(*M. Pot-de-Vin sort.*)

SCÈNE IV

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Ah! marquis, marquis, je t'y prends avec monsieur Pot-de-Vin chez madame Abraham! Je te devine, mon cher : le fait est clair, tu viens emprunter...

LE MARQUIS.

Moi, emprunter? Fi donc, commandeur, fi donc! Pour toi, ta visite n'est point équivoque; je t'ai entendu annoncer.

LE COMMANDEUR.

Je suis de meilleure foi que toi, marquis. Il est vrai, je viens de faire affaire avec elle. Ah! quelle femme, quelle femme!

LE MARQUIS.

Comment donc?

LE COMMANDEUR.

J'aimerais mieux mille fois avoir traité avec feu son mari, tout juif qu'il était. Elle m'a vendu de l'argent au poids de l'or : c'est la femme la plus arabe, la plus grande friponne, la plus grande chienne...

LE MARQUIS.

Doucement, commandeur ; doucement, ménagez les termes, ayez du respect, mon ami : n'injuriez point madame Abraham devant moi.

LE COMMANDEUR.

Et quel intérêt t'avises-tu d'y prendre? Je t'ai entendu assez bien jurer contre elle, et cela il n'y a pas plus de huit jours.

LE MARQUIS.

Oui, j'en pensai comme toi : mais les choses ont bien changé.

LE COMMANDEUR.

Je ne te comprends pas.

LE MARQUIS.

Elle va être ma belle-mère.

LE COMMANDEUR.

Ta belle-mère?

LE MARQUIS, *riant.*

Oui, mon cher commandeur; j'épouse sa fille, j'épouse sa fille.

LE COMMANDEUR.

Allons donc, marquis, tu te moques, tu es un badin.

LE MARQUIS.

Non, la peste m'étouffe!

LE COMMANDEUR.

Tu l'épouses, là, là, sérieusement!

LE MARQUIS.

Oui, très-sérieusement.

LE COMMANDEUR.

Par ma foi, cela est risible : ah, ah, ah!

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai? Mais je suis las de traîner ma qualité, je veux la soutenir. J'épouserais le diable, madame Abraham même. Elle achète l'honneur de faire porter mon nom à sa fille deux cent mille livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Ventrebleu, marquis! c'est assez bien le vendre, et je ne te dis plus rien. Dieu sait combien tu vas te réjouir quand tu seras un peu familiarisé avec les espèces de l'usurière! Ton hôtel va devenir le rendez-vous de tous les plaisirs. Mais, dis-moi, madame Abraham est fine, ne s'en dédira-t-elle point?

LE MARQUIS.

Non, non! je la tiens. Elle est aussi folle de moi que sa fille, et elles viennent de donner le congé à Damis, un petit conseiller, neveu de feu monsieur Abraham, que Benjamine aimait ci-devant.

LE COMMANDEUR.

C'est déjà quelque chose.

LE MARQUIS.

Et elle avait à moi pour plus de cent mille francs de billets : elle m'a fait un dédit de la même somme.

LE COMMANDEUR.

Fort bien, elle craignait que tu ne lui échappasses.

LE MARQUIS.

Justement.

LE COMMANDEUR.

Elle est prévoyante. A quand la noce?

LE MARQUIS.

A ce soir.

LE COMMANDEUR.

Oh! ma foi, je m'en prie; je t'amènerai compagnie, et je m'apprête à rire.

LE MARQUIS.

Venez, venez, venez tous; venez vous divertir aux dépens de la noble parenté où j'entre : bernez-les, bernez-moi le premier, je le mérite. Madame Abraham, par vanité, veut éloigner ses parents de la noce.

LE COMMANDEUR.

Oh! morbleu, qu'ils en soient, marquis, ou je n'y viens pas.

LE MARQUIS.

Va, tu seras content.

LE COMMANDEUR.

Ce sont, sans doute, des originaux, qui nous réjouiront.

LE MARQUIS.

Oui, oui, des originaux, tu l'as bien dit, tu les définis à ravir. Il semble que tu les connaisses déjà : des procureurs, des notaires, des commissaires.

LE COMMANDEUR.

Encore une fête que je me promets, c'est quand ta petite épouse paraîtra la première fois à la cour : oh! morbleu, quelle comédie pour nos femmes de qualité!

LE MARQUIS.

Elles verront une petite personne embarrassée, qui ne saura ni entrer, ni sortir, ni parler, ni se taire; qui ne saura que faire de ses mains, de ses pieds, de ses yeux et de toute sa figure.

LE COMMANDEUR.

Oh! elles te devront trop, marquis, de leur procurer ce divertissement.

LE MARQUIS.

Ne manque pas de leur annoncer ce plaisir.

LE COMMANDEUR.

Laisse-moi faire. Bien plus, je veux être son écuyer, son introducteur, le jour qu'elle y fera son entrée. N'y consens-tu pas?

LE MARQUIS.

Eh! mon cher, tu es le maître. Mais je veux te la faire connaître. Bon, elle vient à propos.

SCÈNE V

LE MARQUIS, BENJAMINE, LE COMMANDEUR.

LE MARQUIS.

Approchez, mademoiselle; voilà monsieur le commandeur qui veut vous faire la révérence.

LE COMMANDEUR.

Comment, comment, marquis! une grande demoiselle, bien faite, bien aimable, bien raisonnable! Ah! vous êtes un fripon; vous me trompiez, mon cher; vous ne m'aviez pas dit cela.

BENJAMINE.

Vous êtes bien honnête, monsieur le commandeur.

LE MARQUIS, *au commandeur.*

Là, tout de bon, qu'en penses-tu? Regarde-la bien, examine.

LE COMMANDEUR, *au marquis.*

Foi de courtisan, elle est adorable.

BENJAMINE, *à part.*

Que ces gens de cour sont galants!

LE MARQUIS.

Tu trouves donc que je ne fais pas mal de l'épouser?

LE COMMANDEUR.

Comment, marquis! je t'en loue.

LE MARQUIS.

Et qu'elle peut figurer à la cour?

LE COMMANDEUR.

Elle y brillera. C'était un crime, un meurtre, de laisser tant d'attraits dans la ville; c'est une pierre précieuse qui aurait toujours été enterrée, et qu'on n'aurait jamais su mettre en œuvre. Oui, oui, je vous en souhaite, messieurs les bourgeois, je vous en souhaite des filles de cette tournure! Vraiment, c'est pour vous justement qu'elles sont faites, attendez-vous-y!

LE MARQUIS.

Mademoiselle, monsieur le commandeur s'est offert à vous introduire à la cour, et vous êtes en bonne main; il connaît bien le terrain.

BENJAMINE.

Je lui suis bien obligée.

LE COMMANDEUR.

Je suis sûr, par avance, du plaisir que vous ferez à nos dames, et de la joie que votre venue répandra. Mais j'aperçois madame Abraham; son aspect m'effarouche : je cours chez moi donner quelques ordres.

LE MARQUIS, *au commandeur.*

A la noce, ce soir.

LE COMMANDEUR, *au marquis.*

Je m'y promets trop de divertissements pour y manquer.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS, BENJAMINE.

BENJAMINE.

Ma mère, voilà monsieur le commandeur qui se sauve en vous voyant paraître.

LE MARQUIS.

Oui, il a une dent contre vous, madame Abraham; et vous lui avez vendu un peu trop cher l'argent que vous venez de lui prêter.

MADAME ABRAHAM.

Monsieur le marquis est toujours badin.

LE MARQUIS.

Eh! morbleu, madame, plumez-moi ces petits bâtards de la fortune, dont les pères avares ne meurent jamais : aidez-les à dissiper en poste le trésor enterré de leurs pères, avant qu'ils en soient maîtres; c'est dans l'ordre : écorchez-les tout vifs, je vous les abandonne. Mais piller des gens de condition! des commandeurs encore! Ah, ah! madame Abraham, il y a de la conscience.

MADAME ABRAHAM.

La mienne ne me reproche rien là-dessus.

BENJAMINE.

Cela n'empêchera pas monsieur le commandeur de venir ce soir à nos noces.

LE MARQUIS.

Non, et je vais écrire à quelques autres seigneurs de mes amis, pour les en prier. Et vous, madame Abraham, avez-vous, de votre côté, fait avertir vos parents et ceux de feu votre mari?

MADAME ABRAHAM.

Non, monsieur le marquis, je n'en ai eu garde.

LE MARQUIS.

Vous n'avez eu garde? Et pourquoi cela?

BENJAMINE.

Ma mère a raison, monsieur le marquis; il ne faut point que ces gens-là y viennent.

MADAME ABRAHAM.

Ce ne sont que de petits bourgeois. Voilà de plaisants visages! ils auraient bonne grâce à se trouver avec tous vos seigneurs! c'est une honte que je veux vous épargner.

LE MARQUIS.

Non, madame Abraham, non, vous me connaissez mal. S'il vous plaît, qu'ils y viennent tous; ou il n'y a rien de fait. Votre famille, quelle qu'elle soit, ne me fait point déshonneur. Je vais annoncer vos parents dans mes lettres à mes amis, et je suis sûr qu'ils seront ravis de les voir ici. Mais dites-moi, là, là, parlez-moi à cœur ouvert : est-ce que vous voudriez que je les allasse prier moi-même? Volontiers, je le veux, si cela vous fait plaisir : j'y cours, vous n'avez qu'à dire, me le faire sentir.

BENJAMINE.

Ma mère, empêchez donc monsieur le marquis d'y aller.

MADAME ABRAHAM.

Eh! monsieur le marquis, vous me faites rougir de confusion. Je serais au désespoir qu'ils vous coûtassent la moindre démarche, ils n'en valent pas la peine : et, puisque vous voulez absolument qu'ils viennent, je les vais faire avertir.

LE MARQUIS.

Pour monsieur votre frère, j'en fais mon affaire : je veux aller moi-même le prier.

Digitized by Google

MADAME ABRAHAM.

Ah! monsieur le marquis, n'y allez pas.

LE MARQUIS.

C'est une politesse que je lui dois, je veux m'en acquitter, et sur-le-champ.

BENJAMINE.

Non, monsieur le marquis, je vous en prie, vous en aurez peu de satisfaction.

LE MARQUIS.

Pourquoi? est-ce qu'il n'approuve pas que j'entre dans sa famille?

BENJAMINE.

Eh! mais...

LE MARQUIS.

C'est-à-dire, non.

MADAME ABRAHAM.

Il est coiffé de son Damis.

BENJAMINE.

C'est un homme si extraordinaire!

LE MARQUIS, *gracieusement.*

Eh! tant mieux, ventrebleu! voilà les gens que j'aime à prier. Fût-ce un tigre, un ours, un loup-garou, je veux l'amadouer, le rendre traitable, doux comme un mouton : il ne m'en coûtera pour cela qu'un mot, qu'une révérence, qu'un regard, je n'aurai qu'à paraître.

BENJAMINE.

Je tremble qu'il ne vous reçoive mal.

LE MARQUIS.

Moi? un homme de cour? Cela serait nouveau. Ah! ne craignez rien, je réponds de lui. Vous en saurez bientôt des nouvelles. Où loge-t-il? N'est-ce pas ici, vis-à-vis?

MADAME ABRAHAM.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

J'y vole. Ensuite, j'irai écrire à mes amis. (*A Benjamine.*) Et je veux aussi vous écrire un mot, afin que vous voyiez comment un seigneur s'exprime en amour. Damis vous a écrit quelquefois apparemment? Eh bien! vous comparerez nos billets. Adieu, adieu. Je vais à monsieur Mathieu. (*Il va pour sortir.*)

(*Madame Abraham et Benjamine le reconduisent.*)

LE MARQUIS, *se retournant.*

Où allez-vous donc, mesdames?

MADAME ABRAHAM.

Nous vous reconduisons.

LE MARQUIS.

Eh! mesdames, laissez-moi sortir, je vous en conjure. Point de ces cérémonies-là. (*Il sort.*)

SCÈNE VII

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

MADAME ABRAHAM.

Eh bien, ma fille, voilà pourtant cet homme de condition qui, au dire de monsieur Mathieu, devait t'accabler de mépris.

BENJAMINE.

Ah! ma mère, plus je le vois, et plus j'en suis enchantée.

MADAME ABRAHAM.

Qu'il eût écarté de la noce toute notre parenté, dont la vue va lui reprocher qu'il se mésallie, cela était dans l'ordre; nous le voulions nous-mêmes.

BENJAMINE.

Et tout le monde l'aurait fait en notre place.

MADAME ABRAHAM.

Mais lui, nous menacer de rompre ce mariage!

BENJAMINE.

Vouloir lui-même les aller prier!

MADAME ABRAHAM.

Ma fille, il faut les avertir. Qu'ils viennent, puisqu'il le veut; mais, la noce faite, il y a mille occasions de rompre avec eux.

BENJAMINE.

Je tremble que mon oncle ne lui fasse quelque malhonnêteté.

MADAME ABRAHAM.

Effectivement, c'est un homme si grossier! Mais monsieur le marquis a de l'esprit.

BENJAMINE.

S'il pouvait arracher son consentement?

MADAME ABRAHAM.

Je ne doute point qu'il n'en vienne à bout, s'il l'entreprend.

BENJAMINE.

Il est vrai que rien ne lui est impossible, et qu'il fait des gens tout ce qu'il veut.

SCÈNE VIII

MARTON, MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

MARTON.

Madame, monsieur Pot-de-Vin, l'intendant de monsieur le marquis de Moncade est là : lui dirai-je d'entrer?

MADAME ABRAHAM.

Non : je vais avec lui dans mon cabinet, et écrire en même temps à tous nos parents.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX

MARTON, BENJAMINE.

MARTON.

Madame votre mère dit qu'elle va écrire à tous vos parents; et pourquoi cela?

BENJAMINE.

Pour les prier de mes noces.

MARTON.

Miséricorde! est-elle folle? Que voulez-vous faire de ces nigauds-là? Je m'en vais l'en empêcher.

Digitized by Google

BENJAMINE.

Eh! Marton, monsieur le marquis le veut, il s'en est expliqué.

MARTON.

Il fallait lui dire que c'étaient des pieds-plats, des animaux lugubres.

BENJAMINE.

Nous le lui avons dit.

MARTON.

Oui! par ma foi, c'est donc qu'il veut se donner la comédie.

BENJAMINE.

Je t'avouerai que, dans le fond de l'âme, je suis charmée de les avoir pour témoins de mon bonheur, et surtout mes cousines. Quelle mortification pour elles, quel crève-cœur de me voir devenir grande dame, de m'entendre appeler madame la marquise! Oh! j'en suis sûre, elles ne pourront jamais soutenir mon triomphe? Qu'en dis-tu, Marton?

MARTON.

Assurément elles en crèveront de dépit.

BENJAMINE.

Je brûle qu'elles ne soient déjà ici.

MARTON.

Et moi, je crois déjà les voir arriver, une mine allongée, un visage d'une aune, des yeux étincelants de jalousie, la rage dans le cœur.

BENJAMINE.

Ah! que tu les peins bien!

MARTON.

Et je les entends se dire les unes aux autres : « En vérité, ce n'est que pour ces gens-là que le bonheur est fait; cette petite fille crève d'ambition. Épouser un homme de cour! qu'a-t-elle donc de si aimable? Voyez! — Bon, bon! dira une autre, il est bien question d'être aimable! Pensez-vous que ce soit à sa beauté, à ses charmes que ce grand seigneur se rend? Vous êtes bien dupes. Vous croyez qu'il l'aime? Fi donc! c'est son argent qu'il épouse. Laissez faire la noce, et vous verrez comme il la méprisera! et j'en serai ravie. »

BENJAMINE.

Que leur mauvaise humeur me fera de plaisir!

MARTON.

Ah! je le crois. Mais surtout n'oubliez pas d'appuyer sans cesse, en leur parlant, sur les titres de leurs tristes maris. Je les vois crever de dépit, en vous entendant dire en les quittant : « Adieu, messieurs les notaires, les commissaires, les procureurs : adieu, mes cousines, leurs épouses! madame la marquise de Moncade vous baise bien les mains; elle vous offre son crédit à la cour, où son rang l'appelle : disposez-en si vous en avez besoin. » A ces mots, la consternation se répand sur tous les visages : la foule des parents se disperse en rougissant, pâlissant, frémissant : et nous, en riant de leur humiliation, nous partons pour la cour, pour la cour! Ah! mademoiselle, sentez-vous bien ce que c'est que la cour? Ah! pour moi, la tête m'en tourne.

BENJAMINE.

Et à moi aussi. Et Damis, comment crois-tu qu'il prenne cela?

MARTON.

Ma foi, c'est son affaire; il se consolera de son mieux avec quelque autre.

BENJAMINE.

Il se consolera avec quelque autre? Quoi! tu crois qu'il pourra m'oublier?

MARTON.

Belle demande! il serait bien fou de ne pas le faire.

BENJAMINE.

Va, Marton, je le connais mieux que toi : je suis sûre que ma perte lui sera bien sensible. Il m'aimait trop pour pouvoir m'oublier si tôt : tu verras que, n'ayant pas pu être à moi, il ne voudra jamais être à personne.

MARTON.

Que vous importe?

BENJAMINE.

Il t'a donc paru bien triste quand tu lui as annoncé son congé?

MARTON.

Fort triste, je vous l'ai déjà dit.

BENJAMINE.

Fais-moi un peu ce détail.

SCÈNE X

MARTON, BENJAMINE, DAMIS.

MARTON, *à Benjamine.*

Tenez, le voici qui vous le fera mieux lui-même.

BENJAMINE.

Sauvons-nous, Marton.

(*Elle sort.*)

DAMIS, *à Benjamine, voulant la retenir.*

Arrêtez, cruelle.

SCÈNE XI

MARTON, DAMIS.

MARTON.

Cruelle! c'est bien le moyen de l'arrêter! Hé! monsieur Damis, que diantre! vous faites fuir ma maîtresse? Je vous avais si bien prié tantôt de ne plus revenir.

DAMIS.

Ciel! est-ce à moi que ce discours s'adresse?

MARTON.

Nous ne sommes point en état d'entendre vos lamentations. Notre imagination n'est pleine que de noces, d'habits, d'équipages, de marquis, et de mille autres choses encore plus réjouissantes.

Digitized by Google

DAMIS.

La perfide !

MARTON.

Que voulez-vous? lui faire des reproches? Imaginez que vous l'avez appelée infidèle, ingrate, inhumaine, et qu'elle vous a répondu que tel est son plaisir. Prenez l'intention pour le fait, et portez vos doléances ailleurs. Adieu, monsieur le conseiller : je suis votre très-humble servante.

SCÈNE XII

DAMIS, *seul.*

Elle me fuit! elle m'abandonne! elle m'oublie! avec quelle froideur et quel mépris elle vient de m'éviter!

SCÈNE XIII

M. MATHIEU, DAMIS.

DAMIS.

Ah! monsieur Mathieu, vous voyez le plus infortuné des amants; Benjamine, la cruelle Benjamine, votre nièce...

M. MATHIEU.

Eh bien? Eh bien?

DAMIS.

Je ne veux plus la voir.

M. MATHIEU.

Bon!

DAMIS.

Je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

M. MATHIEU.

A merveille!

DAMIS.

Elle peut épouser son marquis.

M. MATHIEU.

Chansons!

DAMIS.

Non, non ; l'infidèle ! ah, combien je la méprise!

M. MATHIEU.

Laissez là toutes ces extravagances. Allez m'attendre chez moi. Je vais retrouver ma sœur, et lui parler comme il faut.

DAMIS.

Tout cela est inutile, mon parti est pris.

M. MATHIEU.

Eh! taisez-vous, vous dis-je; je vais parler à madame Abraham et à Benjamine d'un ton auquel elles ne s'attendent pas. Je ne leur ai pas dit tantôt tout ce qu'il fallait leur dire; mais ne vous embarrassez pas, ma nièce ce soir sera votre épouse, et c'est moi qui vous le promets. Sortez, sortez ; allez chez moi; dans un instant je vous y rejoins avec de bonnes nouvelles. Adieu.

DAMIS.

Vous n'y réussirez pas.

M. MATHIEU.

Vous êtes sous ma protection, c'est tout dire.

SCÈNE XIV

M. MATHIEU, *seul.*

Oh, oh, madame ma sœur, et vous, mademoiselle ma nièce, par la morbleu, vous allez voir beau jeu, et je vous apprête un compliment... Il vous faut des seigneurs, et ruinés encore! Ah, ah! laissez-moi faire. Je suis dans une colère que je ne me possède pas. Nous faire cet affront!... Que ce monsieur le marquis aille épouser ses marquises et ses comtesses. Ah! que je voudrais bien, à l'heure qu'il est, le tenir! que je le recevrais bien! que je lui dirais bien son fait! ni crainte ni qualité ne me retiendraient. Je me moque de tout le monde, moi; je ne crains personne. Oui, je donnerais, je crois, tout mon bien maintenant pour le trouver sous ma coupe. Quel plaisir j'aurais à lui décharger ma bile!

SCÈNE XV

LE MARQUIS, M. MATHIEU.

LE MARQUIS, *à part.*

Voilà apparemment mon homme; je le tiens.

M. MATHIEU, *à part.*

C'est lui, je pense; qu'il vienne, qu'il vienne!

LE MARQUIS.

Monsieur, de grâce, n'êtes-vous pas monsieur Mathieu?

M. MATHIEU, *brusquement.*

Oui, monsieur. (*à part.*) Nous allons voir.

LE MARQUIS.

Et moi, monsieur le marquis de Moncade. Embrassons-nous.

M. MATHIEU, *brusquement.*

Monsieur, je suis votre serviteur. (*à part.*) Tenons bon.

LE MARQUIS.

C'est moi qui suis le vôtre, ou le diable m'emporte.

M. MATHIEU, *à part.*

Voilà de nos serviteurs.

LE MARQUIS.

Et je viens de chez vous pour vous en assurer. Ma bonne fortune n'a pas permis que je vous y trouvasse, je vous y ai attendu; et j'y serais encore si vos gens ne m'avaient dit que vous veniez d'entrer ici.

M. MATHIEU, *à part.*

Il vient de chez moi?

LE MARQUIS.

Que je vous embrasse encore. Vous ne sauriez

Digitized by Google

croire à quel prix je mets l'honneur de vous appartenir. Mais ayez la bonté de vous couvrir.

M. MATHIEU.

J'ai trop de respect...

LE MARQUIS.

Eh! ne me parlez point comme cela. Couvrez-vous. Allons donc, je le veux.

M. MATHIEU.

C'est donc pour vous obéir. (*à part.*) Il croit avoir trouvé sa dupe.

LE MARQUIS.

Mon cher oncle, souffrez, par avance, que je vous appelle de ce nom, et daignez m'honorer de celui de votre neveu.

M. MATHIEU.

Oh! monsieur le marquis, c'est une liberté que je ne prendrai point. Je sais trop ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

C'est moi qui vous devrai tout.

M. MATHIEU, *à part.*

Je ne sais où j'en suis avec ses politesses.

LE MARQUIS.

Monsieur Mathieu, je vous en prie, je vous en conjure.

M. MATHIEU, *un peu brusquement.*

Je ne le ferai point, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

Quoi! vous me refusez cette faveur? il est vrai qu'elle est grande.

M. MATHIEU.

Oh! point du tout.

LE MARQUIS.

De grâce, parez-moi du titre de votre neveu: c'est celui qui me flatte le plus.

M. MATHIEU.

Vous vous moquez.

LE MARQUIS.

Mon cher oncle, voulez-vous que je vous en presse à genoux?

(*Il se met à genoux.*)

M. MATHIEU, *se met aussi à genoux pour le faire relever.*

Eh! monsieur le marquis, monsieur le marquis. Mon neveu, puisque vous le voulez...

LE MARQUIS.

Il semble que vous le fassiez malgré vous.

M. MATHIEU.

Non, monsieur. (*à part.*) Le galant homme!

LE MARQUIS.

Parlez-moi franchement: est-ce que vous n'êtes pas content que j'épouse votre nièce?

M. MATHIEU.

Pardonnez-moi.

LE MARQUIS.

Vous n'avez qu'à dire. Peut-être protégez-vous Damis.

M. MATHIEU.

Non, monsieur, je vous assure.

LE MARQUIS.

Madame Abraham a dû vous dire...

M. MATHIEU.

Ma sœur ne m'a rien dit; et ce n'est que ce matin que le bruit de la ville m'a appris que vous faisiez à ma nièce l'honneur de la rechercher.

LE MARQUIS.

Que veut dire ceci? Quoi! vous ne le savez que de ce matin?

M. MATHIEU.

Non, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Et par un bruit de ville encore? Est-il croyable? Madame Abraham, quoi! vous que j'estimais, en qui je trouvais quelque savoir-vivre, vous manquez aux bienséances les plus essentielles? Vous mariez votre fille, et vous n'en avez pas vous-même informé monsieur Mathieu, votre propre frère, un homme de tête, un homme de poids? vous ne lui avez pas demandé ses conseils? Ah! madame Abraham, cela ne vous fait point d'honneur; j'en ai honte pour vous: et je suis forcé de rabattre plus de la moitié de l'estime que je faisais de vous.

M. MATHIEU, *bas.*

Ce courtisan est le plus honnête homme du monde. (*haut.*) Ma sœur croyait encore que je n'en valais pas la peine.

LE MARQUIS.

Je vois bien que c'est à moi à réparer sa faute. Monsieur Mathieu, j'aime votre nièce, elle m'aime: sa mère souhaite ardemment de nous voir unis ensemble. Tout est prêt pour la noce, équipages, habits, festins; c'est ce soir que nous devons épouser: mais je vais rompre, à cause du mauvais procédé de votre sœur.

M. MATHIEU.

Hé non, hé non! monsieur le marquis, je ne mérite pas...

LE MARQUIS.

C'en est fait, je n'y songe plus.

M. MATHIEU.

Monsieur le marquis, il faut l'excuser...

LE MARQUIS.

Les mauvaises façons m'ont toujours révolté.

M. MATHIEU.

Monsieur le marquis, je vous en prie, oubliez cela.

LE MARQUIS.

Non, monsieur Mathieu, ne m'en parlez plus.

M. MATHIEU.

Monsieur le marquis, monsieur le marquis... mon neveu...

LE MARQUIS.

Ah! ce nom me désarme. Madame Abraham vous a obligation si je tiens ma parole.

M. MATHIEU, *à part.*

Oh! ma foi, voilà un aimable homme.

LE MARQUIS.

Embrassez-moi, de grâce, mon cher oncle. Je cours chez moi écrire à votre nièce et à mes amis; et, sur le portrait que je leur ferai de vous, je suis sûr qu'ils brûleront de vous connaître. Adieu, mon oncle. (*à part, en s'en allant.*) La bonne pâte d'homme!

SCÈNE XVI

M. MATHIEU, *seul.*

Je suis charmé, transporté, enchanté de ce seigneur : je suis ravi qu'il épouse ma nièce. S'être donné la peine d'aller chez moi, m'embrasser, m'appeler son oncle, vouloir que je l'appelle mon neveu; se fâcher contre ma sœur à cause de moi : oh! quelle bonté! quel beau naturel! J'en ai pensé pleurer de tendresse. Allons revoir madame Abraham et Benjamine; elles vont être bien joyeuses de voir que j'approuve cette alliance. Mais que deviendra Damis? Ce qu'il pourra; il se pourvoira ailleurs. Il m'attend chez moi... Oh! ma foi, je n'oserais plus y aller rentrer.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU.

MADAME ABRAHAM.

Eh bien! mon frère, j'avais grand tort de donner Benjamine à monsieur le marquis de Moncade? Damis lui convenait beaucoup mieux? je ne savais ce que je faisais?

M. MATHIEU.

C'est moi, ma sœur, qui ne savais ce que je disais.

MADAME ABRAHAM.

J'étais une imbécile, une extravagante, une folle de marier ma fille à un seigneur?

M. MATHIEU.

Je vous demande pardon, j'étais un sot.

MADAME ABRAHAM.

Elle devait être malheureuse avec lui?

M. MATHIEU.

Prenez cela pour les appréhensions d'un oncle qui aime sa nièce.

BENJAMINE.

Je vous en suis obligée, mon oncle.

M. MATHIEU.

Mon propre exemple, et celui de tant de bourgeois qui se sont mal trouvés de pareilles alliances, me faisaient trembler que ma nièce ne tombât en de méchantes mains. Cette crainte me faisait regarder monsieur le marquis avec de mauvais yeux : je me le représentais comme quantité d'autres courtisans, c'est-à-dire comme un petit-maître, étourdi, évaporé, indiscret, dissipateur, méprisant, dédaigneux : mais point du tout; j'ai eu le plaisir de voir que je m'étais trompé; c'est un jeune seigneur sage, posé, aimable, plein d'esprit.

MADAME ABRAHAM.

Ah, ah! je connais bien mes gens.

BENJAMINE.

Je suis ravie, mon oncle, que vous en soyez content.

M. MATHIEU.

Oui, très-content, ma chère nièce. Je jurerais que tu seras avec lui la plus heureuse femme de France. Je ne l'ai vu qu'un instant; mais je suis sûr de ce que je dis. C'est bien le plus honnête homme, le meilleur cœur, le plus... Oh! ma foi, j'en suis enchanté.

MADAME ABRAHAM.

Vous ne voulez donc plus la déshériter?

M. MATHIEU.

Vous avez entendu comme je viens de dire à monsieur Pot-de-Vin, son intendant, que je lui assurais tout mon bien : je voudrais avoir cent millions, je les lui donnerais avec plus de plaisir.

BENJAMINE.

Soyez sûr de sa reconnaissance et de la mienne.

M. MATHIEU, *riant.*

Je voudrais que vous m'eussiez vu quand je suis entré ici : je venais vous quereller, j'y ai trouvé Damis au désespoir, il m'a encore animé contre vous : enfin, j'étais dans une colère si grande, que je croyais que j'allais vous étrangler, vous, Benjamine, et monsieur le marquis même. Hélas! sitôt qu'il a paru, j'ai senti peu à peu que ma colère s'évaporait: et, à la fin, je me suis voulu un mal incroyable de m'être opposé un seul moment à ce mariage.

MADAME ABRAHAM.

Je savais bien, moi, que vous reviendriez sur son compte.

M. MATHIEU.

Mais une chose me tracasse l'esprit.

BENJAMINE.

Qu'est-ce, mon oncle?

M. MATHIEU.

C'est que j'ai imprudemment promis ma protection à Damis; je l'ai envoyé chez moi m'attendre, et je vous avoue qu'il m'embarrasse; je ne sais comment y retourner, ni comment m'en défaire.

MADAME ABRAHAM.

Quoi! ce n'est que cela? vous vous démontez pour bien peu de chose. Ah, ah! laissez-moi faire, il n'y a qu'à appeler Marton.

M. MATHIEU.

Pourquoi faire?

MADAME ABRAHAM.

Pour le congédier; elle l'entend à merveille: elle le fera bien vite déguerpir de votre maison. (*elle appelle.*) Marton! Bon : la voilà qui vient à propos.

SCÈNE II

BENJAMINE, MARTON, MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU.

MARTON.

Madame, voilà le coureur de monsieur le marquis qui demande à vous parler.

MADAME ABRAHAM, *à Marton.*

Faites entrer.

MARTON.

Entrez, monsieur le coureur.

SCÈNE III

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, LE COUREUR, M. MATHIEU.

LE COUREUR.

Très-humbles saluts, mademoiselle Benjamine. Serviteur, madame Abraham. Votre valet, monsieur Mathieu. (*à Marton.*) Bonsoir, friponne. (*à Benjamine.*) Mademoiselle, voilà un billet de monsieur le marquis de Moucade.

(*Benjamine prend le billet avec vivacité.*)

LE COUREUR.

Têtebleu, comme vous prenez cela! on voit bien que vous deviniez une partie des douceurs qu'il renferme.

MADAME ABRAHAM, *au coureur.*

Tenez, mon ami, voilà un louis d'or pour votre peine.

LE COUREUR, *à madame Abraham.*

Grand merci, madame.

M. MATHIEU, *au coureur.*

Et en voilà aussi un, pour vous marquer combien j'aime monsieur le marquis.

LE COUREUR.

Grand merci, monsieur. (*à Benjamine.*) Et vous, mademoiselle, n'aimez-vous point mon maître?

MARTON, *à part.*

Le drôle y prend goût.

LE COUREUR.

Il est amoureux de vous comme tous les diables.

BENJAMINE, *au coureur.*

Dites-lui bien que nous l'attendons avec impatience.

LE COUREUR.

Il va accourir. Pour moi, je galope porter cet autre billet chez un duc des amis de mon maître.

BENJAMINE.

Un duc, ma mère!

LE COUREUR.

C'est pour le convier à vos noces. Votre très-humble et très-obéissant.. (*à Marton.*) Sans adieu, mon adorable.

SCÈNE IV

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU.

BENJAMINE, *présentant le billet à M. Mathieu.*

Tenez, mon oncle, lisez vous-même, afin que vous connaissiez mieux ce que vaut monsieur le marquis.

M. MATHIEU, *prenant le billet.*

Avec plaisir.

MADAME ABRAHAM.

Je brûle d'entendre ce billet.

MARTON.

Pour moi, je suis persuadée qu'il contient de belles choses.

BENJAMINE.

Tu vas entendre, Marton.

M. MATHIEU, *lit.*

« Enfin, mon cher duc... mon cher duc!... (*Il lit « la suscription.*) A monsieur, monsieur le duc de... »

MADAME ABRAHAM.

Vous verrez que le coureur aura fait une méprise.

M. MATHIEU, *riant.*

Oui, justement. Il nous a donné le billet qu'il portait à ce duc, ami de son maître. Peste du butor!

MADAME ABRAHAM.

Ne laissons pas de lire, puisqu'il est décachcté.

M. MATHIEU, *riant.*

« Enfin, mon cher duc, c'est ce soir que je... que je m'encanaille...

MADAME ABRAHAM.

Plaît-il, mon frère? Que dites-vous? Lisez donc, lisez donc bien.

M. MATHIEU, *lui montrant la lettre.*

Lisez mieux vous-même, ma sœur.

MADAME ABRAHAM, *lit.*

« Que je... m'encanaille...

BENJAMINE, *lit.*

« Que je... m'encanaille...

MARTON, *lisant.*

« Oui... canaille...

BENJAMINE.

Serait-il possible, Marton?

MARTON, *à Benjamine.*

Ma foi, j'en tremble pour vous.

M. MATHIEU.

Continuons de lire. (*il lit.*) « Enfin, mon cher « duc, c'est ce soir que je m'encanaille : ne manque

« pas de venir à ma noce, et d'y amener le vi-
« comte, le chevalier, le marquis, et le gros abbé.
« J'ai pris soin de nous assembler un tas d'origi-
« naux qui composent la noble famille où j'entre.
« Vous verrez premièrement ma belle-mère, ma-
« dame Abraham : vous connaissez tous, pour
« votre malheur, cette vieille folle...

MADAME ABRAHAM.

L'impertinent!

M. MATHIEU.

« Vous verrez ma petite future, mademoiselle
« Benjamine, dont le précieux vous fera mourir
« de rire.

MARTON.

Ecoutez, voilà des vers à votre honneur.

BENJAMINE.

Le scélérat!

M. MATHIEU.

« Vous verrez mon très-honoré oncle, monsieur
« Mathieu, qui a poussé la science des nombres,
« jusqu'à savoir combien un écu rapporte par quart
« d'heure... » Le traître!

MARTON.

Le bon peintre!

M. MATHIEU.

« Enfin, vous y verrez un commissaire, un no-
« taire, une accolade de procureurs. Venez vous
« réjouir aux dépens de ces animaux-là, et ne crai-
« gnez point de les trop berner : plus la charge
« sera forte, et mieux ils la porteront; ils ont l'es-
« prit le mieux fait du monde, et je les ai mis sur
« le pied de prendre les brocards des gens de cour
« pour des compliments. A ce soir, mon cher duc.
« Je t'embrasse.

« Le marquis de MONCAOR. »

Voilà, je vous assure, un méchant homme.

MARTON.

Je crains bien que nous ne soyons pas emmar-quisées.

MADAME ABRAHAM.

Aurait-on pensé cela de lui?

M. MATHIEU.

Après cela, fiez-vous aux courtisans. Je me serais donné au diable que c'était un honnête homme : j'étais en garde contre lui, et il m'a pris comme un sot.

MARTON, *à M. Mathieu.*

Ce qui m'en fâche le plus, c'est que vous avez payé cette pilule deux louis d'or au coureur.

MADAME ABRAHAM.

Quand je lui en aurais donné dix, je ne m'en repentirais pas. Sa méprise nous fait ouvrir les yeux.

MARTON.

Le voilà qui revient.

SCÈNE V

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, LE COUREUR, M. MATHIEU.

LE COUREUR.

Hé! morbleu, mesdames, qu'ai-je fait? Voilà votre lettre; et je vous ai donné celle que monsieur le marquis écrivait à un duc de ses amis. Donnez. Par bonheur le cachet n'est pas rompu : je vais la raccommoder, et la porter en diligence. Je vous prie de ne lui point parler de ce quiproquo : il n'est pas aisé, il m'assommerait. Serviteur.

MARTON, *au coureur.*

Au diable, messager de malheur!

SCÈNE VI

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU.

BENJAMINE.

Je n'ai pas la force d'ouvrir celle-ci.

MARTON.

Donnez, donnez-moi. Or, écoutez.

M. MATHIEU.

Laisse cela, Marton. C'est sans doute quelque nouvelle insulte : mais il n'aura pas le plaisir de se rire encore longtemps de nous; son coureur va lui-même le faire donner dans le panneau; et ce soir, en présence de ses amis, il sera la dupe de ses perfidies.

MADAME ABRAHAM.

Je suis hors de moi.

BENJAMINE.

Que faut-il que je devienne?

M. MATHIEU, *à Benjamine.*

Il faut vous raccommoder avec Damis; il m'attend chez moi. Marton, va le faire venir.

BENJAMINE.

Non, mon oncle : laissez-moi plutôt ensevelir ma honte dans un couvent.

M. MATHIEU.

La belle pensée!

BENJAMINE.

J'ai rebuté Damis : quelle honte de retourner à lui!

M. MATHIEU.

Il sera ravi de vous avoir.

MARTON.

Eh bien! le ferai-je venir?

M. MATHIEU.

Oui, va.

MARTON, *sortant.*

Adieu le marquisat, adieu la cour.

SCÈNE VII

BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU.

MADAME ABRAHAM.

Encore une chose qui me chagrine, mon frère.

M. MATHIEU.

Quoi? Qu'est-ce?

MADAME ABRAHAM.

C'est que j'ai eu la faiblesse de faire à ce beau marquis un dedit de cent mille livres.

M. MATHIEU.

Cent mille francs? Ma sœur, vous craigniez de le manquer.

MADAME ABRAHAM.

Cela est fait.

M. MATHIEU.

Allez, allez, vous êtes encore trop heureuse de ce qu'il ne vous en coûte pas tout votre bien et votre fille.

MADAME ABRAHAM.

Que ne vient-il à présent, le perfide!

M. MATHIEU.

Non, ma sœur. Feignons, pour le faire tomber dans le piége que je lui tends.

MADAME ABRAHAM.

Il vaut donc mieux que je me retire; car je suis outrée, je ne me posséderais pas. Je vais envoyer chercher notre cousin le notaire.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII

BENJAMINE, M. MATHIEU.

M. MATHIEU.

Vous! Damis va venir, faites votre paix avec lui. Le voici déjà. Je vous laisse ensemble.

BENJAMINE.

Restez avec moi, mon oncle.

SCÈNE IX

BENJAMINE, *seule.*

Que vais-je lui dire? Que sa présence m'embarrasse!

SCÈNE X

DAMIS, BENJAMINE.

DAMIS.

Enfin, adorable Benjamine, c'en est donc fait? Vous épousez le marquis de Moncade? Je vous perds pour toujours? Quoi! vous ne daignez pas tourner la vue sur moi? Ah, Benjamine!

BENJAMINE.

Ah, Damis! je n'ose lever les yeux, et je mérite que vous me haïssiez.

DAMIS.

Non, je vous aimerai toujours, tout infidèle que vous êtes. Je voudrais que le marquis pût vous offenser, qu'il pût mériter votre haine. Mais non, vous êtes trop belle, trop bonne: qui pourrait jamais se résoudre à vous déplaire?

BENJAMINE.

Eh bien, si cela était, Damis?

DAMIS.

Ah! quel plaisir j'aurais à vous voir revenir à moi!

BENJAMINE.

Vous vous souviendriez éternellement que je vous quittais, et que vous ne me devez qu'au dépit.

DAMIS.

Non, ma chère Benjamine.

BENJAMINE.

Qui m'en assurerait?

DAMIS.

Mon amour, mon cœur. Oubliez le marquis, oubliez votre infidélité; et moi, je ne m'en souviens déjà plus.

BENJAMINE.

Damis, je ne me la pardonnerai jamais.

DAMIS.

Ah! ma chère Benjamine! Quoi! je revois en vous cette tendresse...

BENJAMINE.

Oui, Damis, et je ne reverrai jamais qu'en vous ce qui pourra me plaire.

(*Damis lui baise la main.*)

SCÈNE XI

DAMIS, M. MATHIEU, BENJAMINE.

M. MATHIEU.

Ce que je vois me persuade que vous êtes raccommodés. (*A Damis.*) Eh bien! que vous avais-je promis?

DAMIS.

Ah! monsieur, il fallait ce petit démêlé pour me faire mieux sentir tout l'amour que j'ai pour elle.

BENJAMINE, *à Damis.*

Et moi, pour me faire connaître tout ce que vous valez.

M. MATHIEU, *à Benjamine.*

Fort bien. Notre cousin le notaire est ici: je lui ai expliqué les intentions de votre mère et les miennes: il travaille à votre contrat de mariage. Oh! ma foi, monsieur le marquis aura un pied de nez.

Digitized by Google

SCÈNE XII

MARTON, DAMIS, M. MATHIEU, BENJAMINE.

MARVON.

Voilà monsieur le marquis qui vient ici avec deux seigneurs de ses amis.

BENJAMINE.

Évitons-les, mon oncle.

M. MATHIEU, *à Benjamine.*

Oui, vous avez raison. Il n'est pas encore temps de paraître. En attendant que le contrat soit prêt, suivez-moi chez ma sœur. Marton, reste là pour les recevoir.

SCÈNE XIII

MARTON, *seule.*

Le maudit coureur! Hem! je l'étranglerais, le chien qu'il est, avec son quiproquo! Il n'y a que moi qui perds à cela. Oh! il n'en est pas quitte.

SCÈNE XIV

MARTON, LE COMTE, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE MARQUIS.

Venez, venez, mes amis.

LE COMTE, *embrassant Marton.*

J'embrasse d'abord. Est-ce là ta future, marquis? Elle est, ma foi, drôle.

LE MARQUIS.

Eh non! comte, tu te trompes.

LE COMMANDEUR.

C'est, à coup sûr, quelqu'une de ses parentes.

LE MARQUIS.

Tout aussi peu, commandeur. (*à Marton.*) Mais où est donc madame Abraham, monsieur Mathieu, mademoiselle Benjamine? Je les croyais ici. Va donc leur dire qu'ils viennent; que ces messieurs brûlent de les voir et de les saluer.

MARVON, *au marquis.*

J'y vais, monsieur. (*elle va pour sortir.*)

LE MARQUIS, *l'appelant.*

St, st. Et mon billet? Tu ne m'en dis rien. Comment a-t-il été reçu? Ils en sont tous charmés, n'est-ce pas?

MARVON.

Assurément. Ils seraient bien difficiles!

LE MARQUIS.

Cela est léger, badin. Damis lui écrivait-il sur ce ton?

MARVON.

Non, vraiment.

LE MARQUIS.

A propos de Damis, il est ici : ne sera-t-il pas des nôtres? Que Benjamine l'arrête, je le veux, dis-lui bien.

MARVON, *en s'en allant.*

Quel dommage que de si jolis hommes soient si scélérats dans le fond!

SCÈNE XV

LE COMTE, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE COMTE.

Parbleu! marquis, tu me mets là d'une partie de plaisir des plus singulières. Elle est neuve pour moi.

LE MARQUIS, *au comte.*

Tant mieux : elle te piquera davantage.

LE COMMANDEUR, *au marquis.*

Aurons-nous des femmes?

LE COMTE.

Le commandeur va d'abord là.

LE MARQUIS, *au commandeur.*

Oui; je t'en promets une légion, tant femmes que filles, et toutes de la parenté. Ces petites gens peuplent prodigieusement.

LE COMMANDEUR.

Un de mes grands plaisirs est de regarder une bourgeoise quand un homme de condition lui en conte. Pour faire l'aimable, elle fait les plus plaisantes mines du monde : ce sont des simagrées, elle se rengorge, elle s'épanouit, elle se flatte, elle se rit à elle-même; on voit sur son visage un air de satisfaction et de bonne opinion.

LE COMTE.

Oh! morbleu, commandeur, je te donnerai ce plaisir-là. Je me promets de bien désoler des maris et de lutiner bien des femmes.

LE COMMANDEUR, *au comte.*

Tu leur feras honneur à tous. Tu verras les maris sourire avec un visage gris-brun, et les femmes n'oseront seulement se défendre. Oh! ils savent vivre les uns et les autres.

SCÈNE XVI

MARTON, UN COMMISSAIRE, LE COMTE, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

MARVON.

Monsieur le marquis, la compagnie va venir.

LE MARQUIS, *à Marton.*

Qu'est-ce déjà que ce visage-là?

MARVON.

C'est monsieur le commissaire, un beau-frère de feu monsieur Abraham.

LE MARQUIS.

Apprêtez-vous, mes amis; voilà déjà un de nos acteurs. Soyez le bienvenu, mon oncle le commissaire.

Digitized by Google

MARTON, *bas.*

Je m'apprête à bien rire.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Commandeur, comte, embrassez donc mon oncle le commissaire.

LE COMMANDEUR.

Embrassons.

LE COMTE.

De tout mon cœur.

LE MARQUIS.

Il peut vous rendre service.

LE COMMISSAIRE.

Je le souhaiterais.

LE COMTE.

Oh! je connais monsieur le commissaire; c'est un galant : tel que vous le voyez, il semble qu'il n'y touche pas.

LE COMMISSAIRE, *au comte.*

Monsieur, en vérité...

LE COMTE.

Il n'y a pas longtemps que je lui ai soufflé une jeune personne auprès de qui il avait déjà fait de la dépense.

LE COMMISSAIRE.

Ce sont des bagatelles.

LE COMMANDEUR.

Oui, une maîtresse est une bagatelle pour un commissaire : il est à la source.

MARTON, *bas.*

Voilà un pauvre diable en bonne main.

SCÈNE XVII

MARTON, LE COMMISSAIRE, DAMIS, M. MATHIEU, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS, LE COMTE, LE COMMANDEUR.

MARTON.

Messieurs, voici toute la noce qui arrive.

M. MATHIEU, *dans le fond, à sa famille.*

Ne disons rien, tous tant que nous sommes. Laissons-leur faire toutes leurs impertinences. Nous aurons bientôt notre revanche. Il va être bien pris.

LE MARQUIS.

Ah! madame Abraham... Allons, commandeur, comte, je vous les présente, faites-leur politesse, je vous en prie.

LE COMMANDEUR.

Madame Abraham, c'est par vous que je commence. Sans rancune.

LE MARQUIS, *au commandeur.*

Elle m'a promis qu'elle ne te rançonnerait plus.

MADAME ABRAHAM, *à part.*

J'ai bien de la peine à me contraindre.

LE COMTE.

A moi, madame Abraham. Morbleu! je vous donne mon estime. Le diable m'emporte, vous allez être la femme du royaume la mieux engendrée.

LE MARQUIS.

A ma future.

LE COMMANDEUR.

Pour moi, je lui ai déjà fait mon compliment.

LE COMTE.

Et moi, je la garde pour la bonne bouche, et je cours à ce gros père aux écus. Morbleu! il a l'encolure d'être tout cousu d'or.

LE MARQUIS.

C'est mon très-cher oncle, monsieur Mathieu.

M. MATHIEU, *à part.*

Tu ne seras pas mon très-cher neveu.

LE COMMANDEUR.

Que je vous embrasse aussi, monsieur Mathieu : il y a longtemps que je cherchais à être en liaison avec vous. Toute la cour vous connaît pour un homme d'un bon commerce, pour un homme de crédit.

M. MATHIEU.

Cela me fait bien du plaisir.

LE MARQUIS.

Et mon petit cousin le conseiller, messieurs, ne lui direz-vous rien?

MARTON, *bas.*

Je m'étonnais qu'il l'oubliât.

LE MARQUIS.

Si vous avez des procès, il vous les jugera. Saluez-le donc, allons.

LE COMMANDEUR.

De toute mon âme.

LE COMTE.

Je suis son serviteur.

LE MARQUIS.

C'est le meilleur petit caractère que je connaisse. J'épouse sa maîtresse, eh bien! il soutient cela en héros.

DAMIS, *bas.*

Nous verrons.

LE COMMANDEUR.

Malepesto! cela s'appelle savoir prendre son parti.

LE COMTE.

J'en suis à madame la marquise.

BENJAMINE, *au comte.*

Cette qualité ne m'est pas due.

LE COMTE.

Oh! pardonnez-moi; et si monsieur le marquis ne vous épouse pas, je vous épouserai, moi.

BENJAMINE, *bas.*

Je mérite bien cela.

SCÈNE XVIII

MARTON, LE COMMISSAIRE, DAMIS, M. MATHIEU, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, LE NOTAIRE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE COMMANDEUR.

M. MATHIEU, *bas.*

A notre tour, nous allons voir beau jeu. (*haut.*) Approchez, mon cousin le notaire.

LE MARQUIS.

Il vient fort bien. Soyez le bien venu, mon cousin le conseiller garde-note. Ne trouvez-vous pas, messieurs, qu'il a une physionomie bien avantageuse?

LE NOTAIRE.

Laissons là ma physionomie, messieurs. Vous vous moquez de moi, sans doute; mais il n'est pas temps de rire. Voilà le contrat qu'il est question de signer.

LE COMMANDEUR.

Monsieur le notaire a raison. Oui, signons; nous rirons bien davantage après.

(*Tout le monde signe.*)

DAMIS.

Souffrez qu'à mon tour, messieurs, je vous prie à ma noce.

LE COMTE, *riant.*

Plaît-il?

LE MARQUIS, *riant.*

Comment, comment? Qu'est-ce à dire?

LE COMMANDEUR, *riant.*

Il y a du malentendu.

MADAME ABRAHAM.

Cela veut dire, monsieur le marquis, qu'il y a longtemps que nous vous servons de jouet.

LE MARQUIS.

Je ne vous entends pas. Expliquez-moi cette énigme.

MARTON, *au marquis.*

Le mot de l'énigme est que votre coureur a donné, par méprise, ou peut-être par malice, à mademoiselle une lettre que vous écriviez à un duc de vos amis...

MADAME ABRAHAM, *au marquis.*

Et que je ne veux pas que vous vous encanailliez.

LE COMMANDEUR, *riant.*

Ah, ah! marquis, tu ne seras pas marié.

LE COMTE.

Il ne faut, morbleu! pas en avoir le démenti.

LE MARQUIS.

Parbleu! mes amis, voilà une royale femme que madame Abraham! Je ne connaissais pas encore toutes ses bonnes qualités. Je m'oubliais, je me déshonorais, j'épousais sa fille: elle a plus de soin de ma gloire que moi-même; elle m'arrête au bord du précipice. Ah! embrassez-moi, bonne femme! je n'oublierai jamais ce service. Mais vous payerez le dédit, n'est-ce pas?

MADAME ABRAHAM.

Il le faut bien, puisque j'ai été assez sotte pour le faire, monsieur. Je vous rendrai, pour m'acquitter, les billets que j'ai à vous.

LE MARQUIS.

Ah! madame Abraham, vous me donnez là de mauvais effets. Composons à moitié de profit, argent comptant.

M. MATHIEU.

Non, monsieur, c'est assez perdre.

LE MARQUIS.

Adieu, madame Abraham; adieu, mademoiselle Benjamine. Adieu, messieurs. Adieu, monsieur Damis: épousez, épousez; je le veux bien. Nous devrions, le comte, le commandeur et moi, vous faire l'honneur d'assister à votre noce: mais cela vous gênerait peut-être. Ma foi, mes amis, laissons libres ces bonnes gens, et retirons-nous. Adieu... Ne bougez pas. (*il sort en riant, avec le comte et le commandeur.*)

SCÈNE XIX

MARTON, LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, MADAME ABRAHAM, DAMIS, BENJAMINE, M. MATHIEU.

MARTON.

Eh bien! vous vous promettiez de le berner: c'est encore lui qui se moque de vous.

M. MATHIEU.

Allons, allons achever le mariage, et nous réjouir de l'avoir échappé belle.

MARTON, *aux spectateurs.*

Et vous, messieurs, s'il vous semble que ce soit ici une bonne école, venez-y rire.

FIN DE L'ÉCOLE DES BOURGEOIS.

DESTOUCHES

Philippe-Néricault DESTOUCHES est un Tourangeau, né en 1680, dans une famille de magistrats, et ses parents tout d'abord révèrent pour monsieur leur fils les honneurs de l'hermine et du mortier, bienfaits certains d'une grande éducation. Mais le jeune homme avait résolu d'être un poète, et pour échapper à l'ambition paternelle, il se fit comédien de campagne. C'est si beau la vie errante à vingt ans! C'est si rare aussi l'amoureux des Célimène, qui reste, en courant le monde, un jeune homme ingénu, croyant, et fidèle aux leçons qu'il a reçues. Comme il allait de ville en ville, à la façon d'un comédien de Scarron, il rencontra, dans Soleure, l'ambassadeur de France, M. de Puisieux, et celui-ci, charmé de la bonne grâce et de l'esprit du jeune comédien, en fit l'un de ses secrétaires et lui apprit le grand art d'un habile négociateur. Ce précieux enseignement ne fut pas inutile à Destouches; mais, l'inconstant! il eut bientôt quitté M. de Puisieux pour suivre à la guerre un capitaine, son compatriote, qui le conduisit, en qualité de volontaire, au siége de Landau. Peu s'en fallut qu'il ne sautât par-dessus la brèche. Il fut blessé à la bataille de Fridlingen. Diplomate et soldat, c'était beaucoup. Mais quoi! il voulut être un poète, et, comme il avait joué en ses chemins toutes sortes de comédies, il en voulut faire à son tour: le *Curieux impertinent*, l'*Ingrat*, l'*Irresolu*, le *Médisant*, toutes sortes de demi-caractères; mais l'esprit, le comme il faut et l'honnête accent de ces œuvres estimables, eurent bientôt mis l'auteur de plain-pied avec la meilleure compagnie. Il était connu de M. le régent; le cardinal Dubois, le premier ministre, un homme habile à faire peur, reconnut l'élève de M. de Puisieux. Il chargea Destouches, et de préférence à toutes sortes d'ambassadeurs, de l'affaire la plus importante de son ministère, à savoir son chapeau de cardinal. La chose, en effet, semblait impossible, et Destouches revint rapportant le chapeau au cardinal Dubois. Ce grand succès pouvait être une fortune. Malheureusement, la mort de M. le régent et du cardinal emporta toutes ses espérances, et M. l'ambassadeur, redevenu un simple écrivain, fut cacher sa vie dans un petit domaine aux environs de Melun, en passant par l'Académie française. Là, il vécut comme un sage, honoré de ses voisins, recherché par les comédiens qui jouaient toutes ses pièces: le *Triple mariage*, l'*Obstacle imprévu*. Il écrivait en vers, il écrivait en prose. Enfin, tout d'un coup, et d'une main magistrale, il écrivit le *Philosophe marié*, son chef-d'œuvre; il écrivit le *Glorieux*, le digne pendant du *Philosophe marié*:

> J'entends; la vanité me déclare à genoux
> Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous.

Le *Dissipateur* est sa troisième comédie; elle vaut peut être les deux premières. Avec ces trois compositions, Destouches était l'un des maîtres de la comédie. Il en a fait beaucoup qui ne sont pas restées au répertoire. Ça brille un instant, puis ça s'éteint et l'on n'y pense plus, mais on revient toujours au *Philosophe marié*.

Quand il eut soixante ans, Destouches renonça au théâtre, et, fidèle aux croyances de toute sa vie, il voulut mettre un sage intervalle entre sa dernière comédie et son tombeau. Il fit bien, si nous en jugeons par ses œuvres inachevées. Ceux qui voudront le mieux connaître, iront chercher son éloge dans le recueil de d'Alembert.

LE PHILOSOPHE MARIÉ

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, EN 1727

PERSONNAGES.	PERSONNAGES.
ARISTE.	GÉRONTE, oncle d'Ariste.
DAMON, ami d'Ariste et amant de Célianie.	MÉLITE, femme d'Ariste.
LE MARQUIS DULAURET, autre ami d'Ariste et amant de Mélite.	CÉLIANTE, sœur aînée de Mélite.
LISIMON, père d'Ariste.	FINETTE, suivante de Mélite.
	UN LAQUAIS.

La scène est à Paris, chez Ariste.

Digitized by Google

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un cabinet de livres. Ariste est assis vis-à-vis une table sur laquelle il y a une écritoire et des plumes, des livres, des instruments de mathématiques, et une sphère.

—

SCÈNE I

ARISTE, *en robe de chambre.*

Oui, tout m'attache ici ; j'y goûte avec plaisir
Les charmes peu connus d'un innocent loisir;
J'y vis tranquille, heureux, à l'abri de l'envie :
La folle ambition n'y trouble point ma vie;
Content d'une fortune égale à mes souhaits,
J'y sens tous mes désirs pleinement satisfaits.
Je suis seul en ce lieu, sans être solitaire,
Et toujours occupé, sans avoir rien à faire.
D'un travail sérieux veux-je me délasser,
Les Muses aussitôt viennent m'y caresser.
Je ne contracte point, grâce à leur badinage,
D'un savant orgueilleux l'air farouche et sauvage.
J'ai mille courtisans rangés autour de moi :
Ma retraite est mon Louvre, et j'y commande en roi.
Mais je n'use qu'ici de mon pouvoir suprême.
Hors de mon cabinet, je ne suis plus le même.
Dans l'autre appartement, toujours contrarié :
Ici je suis garçon, là je suis marié...
Marié... C'est en vain que l'on se fortifie,
Par le grave secours de la philosophie,
Contre un sexe charmant que l'on voudrait braver;
Au sein de la sagesse il sait nous captiver :
J'en ai fait, malgré moi, l'épreuve malheureuse.
Mais ma femme, après tout, est sage et vertueuse.
Plus amant que mari, je possède son cœur.
Elle fait son plaisir de faire mon bonheur.
Pourquoi contre l'hymen est-ce que je déclame?
Ma femme est tout aimable; oui, mais elle est ma
En elle j'aperçois des défauts chaque jour, [femme.
Qu'elle avait, avec art, cachés à mon amour.
Sexe aimable et trompeur, c'est avec cette adresse
Que vous savez des cœurs surprendre la tendresse.
Insensé que j'étais! ai-je dû présumer
Que le ciel pour moi seul eût pris soin de former
Ce qu'on ne vit jamais, une femme accomplie?
Je l'ai cru cependant, et j'ai fait la folie.
C'est à moi, si je puis, d'éviter tous débats,
De prendre patience, et d'enrager bien bas.

(*Il se met à lire, le coude appuyé sur la table, en sorte que Damon entre sans être aperçu, et s'appuie sur le fauteuil d'Ariste. Ensuite Ariste dit par réflexion et toujours sans le voir :*)

SCÈNE II

ARISTE, DAMON.

ARISTE.

Me voilà justement. C'est la vive peinture
D'un sage désarmé, dompté par la nature.
C'est toi qui le premier, attaquant ma raison,
Sus me faire à longs traits avaler le poison,
Cruel ami; c'est toi dont la langue éloquente
Me fit de cet objet une image charmante :
Tu vantas sa douceur et sa docilité;
Ma confiance en toi fit ma crédulité.

DAMON.

Vous en repentez-vous?

ARISTE, *surpris en l'apercevant.*

Ciel! que viens-je d'entendre?
Est-ce vous?

DAMON.

C'est moi-même.

ARISTE.

A quoi bon me surprendre?

DAMON.

Je ne vous surprends point. Vous me parliez, et moi
Je vous répends.

ARISTE.

Fort bien. Je vous jure ma foi
Que je me croyais seul.

DAMON.

A mon tour je vous jure
Que je suis fort surpris d'une telle aventure.
Je vois qu'en votre esprit me voilà décrié?
Quel crime ai-je donc fait?

ARISTE, *se levant brusquement.*

Vous m'avez marié.

DAMON.

Le mal est-il si grand?

ARISTE.

Il ne devrait pas l'être;
Je m'en flattais du moins.

DAMON.

N'êtes-vous pas le maître?
Si quelque chose ici vous peut blesser l'esprit,
D'y mettre ordre au plus tôt?

ARISTE.

Non; car il est écrit
Qu'un mari doit toujours avoir lieu de se plaindre.
Jusques à ce moment j'avais su me contraindre.
Mais puisque le hasard a trahi mon secret,
Avec vous désormais je serai moins discret.

DAMON.

Je ne vous comprends point.

ARISTE.

Pourquoi?

DAMON.

Le mariage,
Quoi qu'on en puisse dire...

ARISTE.

Est un rude esclavage.

DAMON.

Pour les femmes.

ARISTE.

Bientôt vous aurez votre tour;
Et de ce que je dis vous conviendrez un jour.
Vous verrez qu'un mari qui s'est fait un système

Digitized by Google

De n'aimer que sa femme, et d'être aimé de même,
Doit, pour se conserver cette félicité,
N'avoir plus de raison, ni plus de volonté.

DAMON.

Pourquoi? Quand une femme est douce et raisonna-
[ble.

ARISTE.

Cent belles qualités rendent la mienne aimable;
Mais elle ne veut point se contraindre pour moi.

DAMON.

Que lui reprochez-vous? Parlez de bonne foi.

ARISTE.

Son indiscrétion, qui me tient en cervelle,
Et me cause à toute heure une frayeur mortelle.
Il semble que ce soit son plaisir favori
De laisser entrevoir que je suis son mari.
Chaque jour elle fait nouvelle connaissance,
Et chaque jour aussi nouvelle confidence,
A des femmes surtout. Jugez si mon secret
N'est pas en bonnes mains.

DAMON.

Je prévois à regret
Que votre intention ne sera pas suivie :
Mais, au fond, pensez-vous que toute votre vie
Vous serez marié sans qu'on en sache rien?

ARISTE.

Plût au ciel!

DAMON.

Et pourquoi?

ARISTE.

C'est qu'un secret lien,
Formé depuis deux ans à l'insu de mon père
M'expose tôt ou tard à sa juste colère.

DAMON.

Deux mots l'apaiseront. Son amitié pour vous...

ARISTE.

Mais je crains sa douleur bien plus que son cour-
[roux.
Vous savez à quel point je l'aime et le respecte :
Ma tendresse pour lui lui deviendra suspecte,
S'il est instruit enfin d'un hymen contracté
Sans son consentement, sans l'avoir consulté.
Ce n'est pas seulement cette délicatesse
Qui m'oblige au secret. Entre nous, ma faiblesse
Est de rougir d'un titre et vénérable et doux,
D'un titre autorisé, du beau titre d'époux,
Qui me fait tressaillir lorsque je l'articule,
Et que les mœurs du temps ont rendu ridicule.
Ce motif, je le sens, n'est pas des plus sensés;
Mais...

DAMON.

C'est avec raison que vous vous dispensez
A tout autre qu'à moi d'en faire confidence;
Et ce serait à vous une grande imprudence,
Si vous n'appuyiez pas sur un autre motif
Dicté par l'intérêt, et bien plus positif,
Celui de ménager un oncle fort avare,
Quoique puissamment riche; assez dur et bizarre
Pour vous déshériter indubitablement,
S'il vous sait marié sans son consentement.
Voilà pour votre femme une raison puissante.

ARISTE.

La rage de parler est encor plus pressante.
Mais ma femme, après tout, n'est pas la seule ici
Qui m'expose à l'éclat et me met en souci :
Sa sœur, plus imprudente, et si capricieuse
Qu'un moment elle est gaie, un moment sérieuse,
Riant, pleurant, jasant, se tuisant tour à tour,
Enfin changeant d'humeur mille fois en un jour;
Sa sœur, votre future, et qui, par parenthèse,
Vous donnera tout lieu d'enrager à votre aise,
Me met au désespoir par de fréquents écarts,
Et, de plus, nous amène ici de toutes parts
Un tas d'originaux, d'ennuyeuses commères,
Qui me font avaler cent pilules amères,
Lorsque, pour mon malheur, je vais imprudem-
Pour lui rendre visite à son appartement. [ment
Dès que j'entre on se tait. On se parle à l'oreille,
On sourit. Par degrés le caquet se réveille :
Toutes parlent ensemble; et ce que je comprends
Par leurs discours confus, leurs gestes différents,
C'est que ma belle-sœur, fine et dissimulée,
A mis dans mon secret la discrète assemblée,
Et que je dois compter que, dans fort peu de
[jours,
J'aurai pour confidents la ville et les faubourgs.

DAMON.

Je suis au désespoir d'une telle imprudence :
Et je vais de ce pas quereller d'importance
Madame votre femme et votre belle-sœur.

ARISTE.

Non : je crois qu'il vaut mieux leur parler en dou-
[ceur.
Mais avertissez bien ma prudente compagne
Qu'elle me forcera de fuir à la campagne,
Et de m'y confiner pour n'en sortir jamais,
Si le secret n'est pas mieux gardé désormais.

DAMON, *avec un sourire malin.*

Soit. Mais vous, employez votre art, votre science
A vous mettre en état de prendre patience.

ARISTE, *sur le même ton.*

Et vous, pour m'imiter, et par précaution,
D'avance faites-en bonne provision;
Vous en aurez, ma foi, plus besoin que moi-même :
Je connais Céliante, et je crains...

DAMON.

Moi, je l'aime.
Ses défauts n'auraient rien qui me pût effrayer,
S'il ne s'agissait plus que de nous marier.
Forcé de lui cacher mon nom et ma naissance,
Je vois, sur mon sujet, que sa fierté balance,
Excite son caprice, et lui fait croire enfin
Qu'elle s'abaisserait en me donnant la main.
Mais elle m'aime, au fond; et si jamais mon frère
Vient à bout d'assoupir la malheureuse affaire
Que je n'ai sur les bras que par un point d'hon-
Je me ferai connaître à votre belle-sœur. [neur,

ARISTE.

Le plus tôt vaut le mieux, croyez-moi.

Digitized by Google

DAMON.

Je vous quitte,
Et vais gronder pour vous Céliante et Mélite.

SCÈNE III

ARISTE.

Je brûle de le voir par l'hymen engagé :
Plus il enragera, mieux je serai vengé.
(*Il retourne à sa table, et se remet à lire.*)

SCÈNE IV

ARISTE, FINETTE, *qui observe quelque temps Ariste avant que de parler.*

FINETTE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Toujours lire! Monsieur, madame votre femme...

ARISTE.

Crie encore plus plus haut?

FINETTE.

Très-volontiers. Madame
Votre...

ARISTE.

J'ai défendu cent fois, depuis deux ans,
Que jamais ce mot-là fût prononcé céans :
Ne t'en souvient-il pas?

FINETTE.

Oui : mais quand je l'oublie,
Quel tort vous fait cela, monsieur, je vous supplie?

ARISTE.

Premièrement, celui de me désobéir.

FINETTE.

Passe.

ARISTE.

Secondement...

FINETTE.

J'enrage. A vous ouïr,
On s'imaginerait que c'est faire un grand crime
De donner à madame un titre légitime.

ARISTE.

Finette!

FINETTE.

Quoi, monsieur?

ARISTE.

Il faudrait m'écouter
Quand je parle.

FINETTE.

Ah! vraiment, qui voudrait s'arrêter
A tous vos beaux discours, et les suivre à la lettre,
Ne cesserait jamais...

ARISTE.

Voulez-vous bien permettre
Que je dise deux mots?

FINETTE.

Quatre, si vous voulez.

ARISTE.

Vous savez qu'un secret...

FINETTE.

Deux ans sont écoulés
Depuis que nous menons une vie équivoque;
Je n'y puis plus tenir, le secret me suffoque.

ARISTE.

Ma patience enfin pourrait bien se lasser.

FINETTE.

C'est conscience à vous que de vouloir forcer,
Pendant deux ans entiers, des femmes à se taire.
Pour moi, j'aimerais mieux vivre en un monastère,
Jeûner, prier, veiller, et parler tout mon soûl.

ARISTE, *se levant.*

Parlez, morbleu! parlez; je ne suis pas si fou
Que de vouloir tenir vos langues inutiles :
Sur un point seulement qu'elles soient immobiles;
Ce n'est que sur ce point que je l'ai prétendu.

FINETTE.

Oui; mais ce point, monsieur, c'est le fruit dé-
Et voilà justement ce qui nous affriande. [fendu;
Parmi vingt bons ragoûts, la plus grossière viande
Que l'on me défendrait constamment de goûter
Serait le seul morceau qui pourrait me tenter.
Jugez, après cela, si je n'ai pas la rage
De parler librement sur votre mariage.

ARISTE.

Quel travers, quel esprit de contradiction!
Quel fonds d'intempérance et d'indiscrétion!
Voilà les femmes.

FINETTE.

Soit. Mais, telles que nous sommes,
Avec tous nos défauts, nous gouvernons les hommes,
Même les plus huppés; et nous sommes l'écueil
Où viennent échouer la sagesse et l'orgueil.
Vous ne nous opposez que d'impuissantes armes:
Vous avez la raison, et nous avons les charmes.
Le brusque philosophe, en ses sombres humeurs,
Vainement contre nous élève ses clameurs;
Ni son air renfrogné, ni ses cris, ni ses rides,
Ne peuvent le sauver de nos yeux homicides.
Comptant sur sa science et ses réflexions,
Il se croit à l'abri de nos séductions.
Une belle paraît, lui sourit, et l'agace :
Crac... au premier assaut elle emporte la place.

ARISTE, *à part.*

Voilà précisément mon histoire en trois mots.

FINETTE.

Je brûle de vous voir trois ou quatre marmots
Braillant autour de vous; et vous-même, en cachet-
Jouant à cache-cache, ou bien à climusette. [te,

ARISTE, *à part.*

La friponne a raison de rire à mes dépens,
Et ses discours malins sont remplis de bon sens.
(*Haut.*)
Faisons trêve, de grâce, à tout ce badinage.
Je veux encore un temps cacher mon mariage,
Pour n'être point privé de la succession
D'un oncle dont le bien fait mon ambition.

FINETTE.

Quoi! vous ambitieux? Je vois qu'un philosophe

Digitized by Google

Est fait comme un autre homme, et de la même [étoffe.
Et qu'avez-vous donc fait de ces beaux sentiments
Que vous nous étaliez, monsieur, à tous moments?
« Le comble, disiez-vous, de toutes les faiblesses,
« C'est de ne point guérir de la soif des richesses.
« Que cette hydropisie a fait de malheureux!
« Mais pour moi, ma fortune a surpassé mes vœux;
« Un trésor de vertus est le seul où j'aspire,
« Et mon cœur, pour l'avoir, céderait un empire. »
Et zeste, si quelqu'un vous pouvait prendre au mot,
Vous diriez : Serviteur, je ne suis pas si sot.

ARISTE

Tu te trompes. Je suis dans les mêmes maximes,
Mais je sais leur donner des bornes légitimes;
Et je serais maudit un jour par mes enfants,
Si j'étais philosophe à leurs propres dépens.
Il ne faut rien outrer quand on veut être sage :
Je dois leur ménager un puissant héritage.

FINETTE.

Ce motif est louable, il faut vous y tenir.
Mais messieurs vos enfants sont encore à venir.
Peut-être viendront-ils. Cependant...

ARISTE.

Quoi!

FINETTE.

J'augure
Que vous n'aurez jamais grande progéniture.

ARISTE.

Mais je n'ai pas trente ans. A mon âge, je crois...

FINETTE.

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à la fois,
Et que les grands esprits, d'ailleurs très-estimables,
Ont fort peu de talent pour former leurs sembla- [bles.

ARISTE.

Finette a de l'esprit, et s'en sert joliment :
Il faut faire réponse à son doux compliment.
On souffre un temps les airs d'une fille suivante,
Que trop de bonté gâte et rend impertinente :
Elle offense, elle aigrit sans s'en embarrasser;
Un jour elle conclut par se faire chasser.
Je pense que Finette est assez raisonnable
Pour prendre en bonne part cet avis charitable,
Et pour en profiter avec attention;
Sinon, gare l'instant de la conclusion.

FINETTE.

Ce conseil aigre-doux mérite une réplique.
Je vois qu'un philosophe est mauvais politique,
Puisqu'il n'observe pas que c'est être indiscret
Que de chasser quelqu'un qui sait notre secret;
Surtout si ce quelqu'un est d'un sexe qui penche
Au plaisir de jaser et d'avoir sa revanche.

ARISTE.

Ta réplique est très-juste; et les maîtres prudents
Doivent au poids de l'or payer leurs confidents.
(*Il lui donne de l'argent.*)
Voici pour t'apaiser et t'imposer silence.
(*à part.*)
Mon lot est de souffrir, et d'avoir patience.

FINETTE.

Votre secret, monsieur, grandement me pesait;
Mais ceci le rendra plus léger qu'il n'était.
Par vos riches leçons je me sens plus discrète:
Répétez-les souvent, et je serai muette.

ARISTE.

S'il ne tient qu'à cela, je puis compter sur toi?

FINETTE.

Tant que vous paierez, bien, je vous réponds de moi.
Mais, à propos, vraiment, j'oubliais de vous dire
Que votre femme... non, que madame désire...

ARISTE.

Madame?

FINETTE.

Ma maîtresse. Ah! j'y suis, Dieu merci!
Que ma maîtresse donc voudrait venir ici,
Pour vous entretenir sur certaines affaires...

ARISTE.

Nos entretiens de jour sont fort peu nécessaires;
Nous aurons cette nuit le temps de nous parler.
De grâce, empêche-la de venir me troubler;
Pendant une heure ou deux il faut que je médite.

FINETTE.

Cela suffit, je vais vous sauver sa visite.

SCÈNE V

ARISTE.

La douceur et l'argent sont plus persuasifs
Que les raisonnements les plus démonstratifs;
Et ce sont, à mon gré, deux moyens infaillibles
Pour corriger les gens les plus incorrigibles.
La maligne Finette à ma bourse sourit :
Je pourrai gouverner ce dangereux esprit.
Maintenant que je suis plus calme et plus tranquille,
Employons mon loisir à quelque ouvrage utile.

SCÈNE VI

ARISTE, MÉLITE.

ARISTE, *apercevant sa femme.*

Comment! c'est vous?

MÉLITE.

Mon Dieu! d'où vient cette frayeur?
Est-ce donc que ma vue inspire tant d'horreur?

ARISTE.

Eh non! Vous m'êtes chère autant qu'on puisse [l'être :
Mais dans mon cabinet devriez-vous paraître?
Je vous ai fait prier de ne pas y venir.

MÉLITE.

Oui; mais j'avais dessein de vous entretenir
Sur un fait important, auquel il faut mettre ordre.

ARISTE.

De ce que vous voulez rien ne vous fait démordre.

MÉLITE.

Devez-vous me blâmer si je cherche à vous voir?
Je contente mon goût, et je fais mon devoir.

Digitized by Google

ARISTE.

Le devoir d'une femme est d'être complaisante.

MÉLITE.

Tranchez le mot, mon cher, dites obéissante.
Vous n'aimez d'un mari que son autorité :
Je lui dois immoler toute ma liberté.

ARISTE.

Il n'est point question d'un pareil sacrifice.
Me traiter de tyran, c'est me faire injustice;
J'exige des égards, et non pas des respects :
Cachez notre secret par des soins circonspects:
C'est tout ce que je veux de votre complaisance,
Et vous obtiendrez tout de ma reconnaissance.

MÉLITE.

Vous distraire un moment, est-ce vous offenser?

ARISTE.

Si quelqu'un survenait, que pourrait-il penser?

MÉLITE.

Eh mais! il penserait... Après tout, que m'importe?

ARISTE.

Ciel! peut-on de sang-froid m'assommer de la sorte?
Que vous importe? Eh quoi! pouvez-vous oublier
Le motif qui m'engage à ne rien publier?...
Que dis-je, qui me force à tout mettre en usage
Pour ôter tout soupçon de notre mariage?

MÉLITE.

Cela ne se peut pas.

ARISTE.

Non, si vous en parlez.

MÉLITE.

Pour moi, je m'asservis à ce que vous voulez.
Mais comment empêcher que le monde ne voie?

ARISTE.

Tout va se découvrir.

MÉLITE.

Que j'en aurais de joie!

ARISTE.

Toujours contrarier!

MÉLITE.

Vous avoir pour époux
Est un bonheur pour moi si touchant et si doux,
Il me flatte à tel point, j'en suis si glorieuse,
Que, s'il était connu, je serais trop heureuse.
Si je suis criminelle en marquant ce désir,
Mon crime, je l'avoue, est mon plus grand plaisir.

ARISTE, *à part.*

Me voilà désarmé pour être trop sensible.
L'adresse d'une femme est incompréhensible.

MÉLITE.

Vous me voulez du mal, et je ne sais pourquoi.

ARISTE.

Non; si je suis fâché, ce n'est que contre moi.

MÉLITE.

La raison, s'il vous plaît?

ARISTE.

D'avoir eu la faiblesse
De vous croire discrète, et femme de promesse :
Car vous m'aviez promis très-solennellement,
Avant que nous prissions aucun engagement,
Que, tant que je voudrais qu'on en fît un mystère,
Votre sœur en serait seule dépositaire.

MÉLITE.

Il est vrai.

ARISTE.

Toutefois, grâce à vos soins prudents,
Nous avons aujourd'hui nombre de confidents.

MÉLITE.

Accusez-en ma sœur, dont la langue indiscrète
Ne peut tenir longtemps une affaire secrète.
Jamais sur ce sujet je ne vous ai trahi :
Je n'ai jusqu'à présent que trop bien obéi.

ARISTE.

Vous en repentez-vous?

MÉLITE.

Oui.

ARISTE.

Quelle en est la cause?

MÉLITE.

A d'indignes soupçons votre secret m'expose.
Nous demeurons ensemble; et j'apprends tous les jours
Que cela fait tenir d'impertinents discours.
Je n'en murmure pas. De ma seule innocence
Je me fais un rempart contre la médisance;
Et, sacrifiant tout à mon affection,
Je laisse déchirer ma réputation;
Mais, puisqu'à cet excès il faut que j'obéisse,
Je demande le prix d'un si dur sacrifice.

ARISTE.

Eh quoi?

MÉLITE.

C'est que, du moins, le marquis du Lauret,
Ou par vous, ou par moi, sache notre secret.

ARISTE.

Le marquis! Pouvez-vous me tenir ce langage?
C'est l'homme à qui je veux me cacher davantage.
Quoiqu'il soit courtisan, et qu'il ne sache rien,
C'est un sage caché sous un joyeux maintien,
Et qui ne connaît pas de plus grande faiblesse
Que de prendre une femme, et même une maîtresse,
Soutenant qu'il n'est point d'autre félicité
Que d'être, à tous égards, en pleine liberté.
Faut-il vous dire plus? cent fois, en sa présence,
J'ai défendu sa thèse avec tant d'imprudence,
Que, s'il sait une fois que je suis marié,
Par ses traits, en tous lieux, je serai décrié.

MÉLITE.

Quoi donc! doit-on rougir des nœuds du mariage?

ARISTE.

On doit rougir du moins de changer de langage,
De principes, d'humeur, ou soutenir l'affront
D'être tympanisé : je n'en ai pas le front.

MÉLITE.

Cependant il faut bien vaincre cette faiblesse,
Et tout dire au marquis.

ARISTE.

Et quel motif vous presse
De lui déclarer tout?

Digitized by Google

MÉLITE.

Un jour vous le saurez;
Et ce sera pour lors que vous l'approuverez.

ARISTE.

Sachons donc ce motif.

MÉLITE.

Il est très-raisonnable,
Et, pour ne rien celer, il est indispensable.

ARISTE.

Pourquoi? Vous m'étonnez.

MÉLITE.

Je ne dirai plus rien.

ARISTE.

Poursuivez, je le veux.

MÉLITE.

Vous le voulez? Eh bien!
Ce sage courtisan, ce railleur si terrible, [sensible,
Qui croit qu'on n'est point sage à moins qu'être in-
Quand il sort de chez vous, ne passe pas un jour
Sans venir me chercher pour me parler d'amour.

ARISTE.

A vous?

MÉLITE.

A moi.

ARISTE.

Mélite!

MÉLITE.

Eh bien!

ARISTE.

Quelle apparence
Que...

MÉLITE.

J'avais résolu de garder le silence,
De peur de vous commettre avec lui; mais enfin
Sa poursuite me cause un violent chagrin:
Pour la faire cesser, le moyen le plus sage
Est de lui faire part de notre mariage.
Décidez, s'il vous plaît, mais décidez dans peu
Qui de vous ou de moi lui fera cet aveu.
Je vous laisse un moment rêver à cette affaire;
Mais, ce jour expiré, je ne puis plus me taire.

SCÈNE VII

ARISTE.

Attendez... Elle fuit. Quel embarras maudit!
Dois-je donner croyance à ce qu'elle me dit?
Cela ne peut pas être; et le marquis... Je gage
Qu'elle invente ce trait pour... Non; elle est trop
Et je lui ferais tort d'oser la soupçonner. [sage.
Mais enfin que conclure et que déterminer?
Le marquis amoureux! Dans le fond de mon âme,
Je suis ravi... De quoi? qu'il en conte à ma femme?
Cela n'est point plaisant. Mon honneur effrayé...
Mon honneur! Qu'on est sot quand on est marié!
Allons voir le marquis. Tâchons avec adresse,
De lui faire à moi-même avouer sa faiblesse:
Plus elle sera grande, et moins je le craindrai.
Ensuite il faudra voir quel parti je prendrai.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente une salle.

SCÈNE I

CELIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

Le marquis du Lauret va venir?

FINETTE.

Oui, madame.

CÉLIANTE.

Crois-tu qu'il m'aime?

FINETTE.

Non.

CÉLIANTE.

Dans le fond de mon âme
J'en suis au désespoir.

FINETTE.

Oh! je n'en doute pas.
La plus rare beauté n'a pour lui nul appas.

CÉLIANTE.

C'est ce qui me ferait souhaiter sa conquête;
Et j'en viendrais à bout, si je l'avais en tête.
Il est un certain art, que je sais à ravir,
Pour fixer un tel homme et pour se l'asservir.

FINETTE.

Je vous conseille donc de tenter l'aventure.

CÉLIANTE.

Parles-tu tout de bon?

FINETTE.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Je te jure
Que bientôt de mes yeux il sentira les coups.
Je veux dès aujourd'hui le voir à mes genoux.

FINETTE.

S'il vous aime une fois, à quoi tend l'entreprise?

CÉLIANTE.

A lui dire pour lors que mon cœur le méprise;
Qu'un grand bien, cent aïeux, un haut rang dans l'État,
Ne peuvent m'imposer à la suite d'un fat.

FINETTE.

Pour fat, il ne l'est point. C'est un homme qui pense
Que le parfait bonheur est dans l'indifférence:
Du reste, auprès du sexe, il est respectueux,
Et se ferait aimer, s'il était amoureux.
Mais je veux qu'il soit tel que vous le voulez croire;
Je trouverais pour vous encore plus de gloire
A vous l'assujettir, à l'aimer tout de bon,
Qu'à vous sacrifier à votre beau Damon.

Digitized by Google

C'est l'ancien confident, c'est l'ami de mon maître;
Vous l'aimez. Cependant, si je puis m'y connaître,
Vous prétendez en faire un mari complaisant.
En ce cas, le marquis vous conviendrait autant :
Les gens de qualité suivent toujours la mode;
Et tout homme de cour doit être époux commode.
Voilà l'essentiel. Qu'importe qu'un mari
Soit fat, s'il vous permet d'avoir un favori?

CÉLIANTE.

Mais, au fond, tu dis vrai.

FINETTE.

Comment! je vous étale
Tout ce qu'on peut prêcher de plus fine morale.
Rompez avec Damon; j'insiste sur ce point;
N'étant pas gentilhomme, il ne vous convient point.

CÉLIANTE.

Tu te trompes, Finette; et, malgré l'apparence,
Mon cœur me dit qu'il est d'une illustre naissance,
Et que, par des raisons que nous saurons un jour...

FINETTE.

Ah! voilà justement de vos romans d'amour.
Pour moi, je le connais. Sa tendresse empressée
N'est que le pur effet d'une âme intéressée.
Une tante, en mourant, vous a laissé des biens
Dont il espère un jour rehausser ses moyens.
Voilà ce qui le rend si soumis, si facile :
Mais osez l'épouser, il sera moins docile.

CÉLIANTE.

J'entre dans tes raisons, et je les applaudis;
Je me suis dit cent fois tout ce que tu me dis.
Depuis plus de deux ans, avec un soin extrême,
J'élude mon penchant, et le combats moi-même;
J'ai maltraité souvent un amant trop aimé;
Contre lui mon orgueil s'est hautement armé;
Enfin, pour me guérir, je me suis exilée :
Tout cela vainement; je suis ensorcelée.
Attends.

FINETTE.

Quoi?

CÉLIANTE.

Je me sens aujourd'hui d'une humeur
A le désespérer.

FINETTE.

Quelque bonne vapeur
Vous serait à présent d'un secours admirable.
Quand vous extravaguez, vous êtes raisonnable.

CÉLIANTE.

Je ne me suis jamais trouvé tant de raison.

FINETTE.

Que Damon ne vient-il! Mais vous ferez l'oison
Sitôt qu'il paraîtra.

CÉLIANTE.

J'excite mon courage
A lui faire au plus tôt quelque sensible outrage.
Prête-moi ton secours pour m'y déterminer;
Traitons quelque sujet propre à me chagriner :
Parle-moi de ma sœur.

FINETTE.

Eh bien donc, ma maîtresse,
De notre philosophe a lassé la tendresse.
Il s'est abandonné, pour la première fois,
A des vivacités qui, comme je prévois,
Pourront dégénérer en aigreur très-fâcheuse,
Et rendre, quelque jour, votre sœur moins heu-
Cela vous déplaît-il? [reuse.

CÉLIANTE.

Non : tu me fais plaisir.
Un doux ravissement est prêt à me saisir.
Le bonheur de ma sœur excitait mon envie,
Et fait depuis deux ans le malheur de ma vie.

FINETTE.

Enragez donc, madame, et pestez bravement;
Leur querelle a produit un raccommodement
Si tendre, si touchant, et si rempli de charmes,
Que notre philosophe en a versé des larmes.
Et moi qui parle, moi, je ne puis y penser
Sans sentir que mes yeux sont tout prêts d'en verser.
(*Elle pleure.*)

CÉLIANTE.

Ils s'aiment donc toujours?

FINETTE.

Plus que jamais, madame.
Mon maître est à présent l'esclave de sa femme.

CÉLIANTE.

Le sot!

FINETTE.

Plus elle prend le ton d'autorité,
Et plus, depuis une heure, il en est enchanté.

CÉLIANTE.

Je n'y puis plus tenir. Par quel charme Mélite
Triomphe-t-elle ainsi d'un homme de mérite?
S'il était mon mari, comme je le voudrais,
Plus il serait soumis, plus je l'approuverais..
Mais avoir pour ma sœur une telle faiblesse,
C'est un aveuglement qui me choque et me blesse.
J'en crève de dépit, et j'en suis en fureur.

FINETTE.

Ferme. Comment Damon est-il dans votre cœur?

CÉLIANTE.

Comme un monstre.

FINETTE.

Fort bien. Le voici, ce me semble :
Il vient fort à propos, et je vous laisse ensemble.
(*Céliante, aussitôt que Finette est sortie, va se placer nonchalamment sur une chaise, et se met à rêver.*)

SCÈNE II

CÉLIANTE, DAMON.

DAMON, *regardant Céliante quelque temps sans qu'elle fasse semblant de l'apercevoir.*

Vous voulez être seule, à ce que je puis voir?

CÉLIANTE.

Vous auriez dû d'abord vous en apercevoir :
Mais vous ne sentez rien.

DAMON.

Quoique je vous ennuie,
Je ne puis me résoudre...

CÉLIANTE, *d'un air dédaigneux.*

A moins qu'on ne vous fuie,
On ne saurait jamais se défaire de vous.

DAMON, *à part.*

Elle est dans ses grands airs, il me faut filer doux.
(*Il s'assied dans un coin.*)

CÉLIANTE, *vivement.*

Je veux que vous sortiez.

DAMON.

Soit : mais daignez m'apprendre
Pourquoi.

CÉLIANTE, *reprenant l'air dédaigneux.*

Je n'ai, je pense, aucun compte à vous rendre.

DAMON.

J'en demeure d'accord : mais si ma vive ardeur
M'engage...

CÉLIANTE, *se levant brusquement.*

Ah! vous allez lâcher quelque fadeur.

DAMON.

Je ne dirai plus rien.

CÉLIANTE.

Ma vive ardeur m'engage!
Ne me tenez jamais ce doucereux langage :
Il me fait mal au cœur, je vous en avertis.
Votre goût et le mien sont bien mal assortis.
Ma vive ardeur!

DAMON, *à part.*

Il faut lui passer son caprice.

CÉLIANTE.

Vous prétendez, je crois, me traiter en novice?

DAMON.

Mon Dieu! non : je sais bien que vous ne l'êtes pas.

CÉLIANTE.

Qu'entendez-vous par là? Sortez.

DAMON.

Tout de ce pas
Je vais me retirer.

CÉLIANTE, *le retenant.*

Non, non; je me ravise.
On ne dit point en face une telle sottise
Sans avoir le dessein de rompre absolument.
Nous y procéderons dans un petit moment :
Mais je veux qu'avant tout votre bouche m'explique
Ce que vous entendez par le trait satirique
Qu'avec un fier souris vous m'avez décoché.

DAMON.

C'est vous qui, malgré moi, me l'avez arraché.
Vous croyez que je veux vous traiter en novice;
Moi je vous désabuse, et je vous rends justice.

CÉLIANTE.

Et comment?

DAMON.

En disant que vous ne l'êtes point.

CÉLIANTE.

Mais que voulez-vous dire? Expliquez-moi ce point.

DAMON.

Je veux dire... Eh! parbleu, cela s'entend de reste.

CÉLIANTE.

Vous ne valez rien.

DAMON.

Moi?

CÉLIANTE.

Mon Dieu, qu'il est modeste!
C'est lui qu'il faut traiter en novice.

DAMON, *en riant.*

Entre nous,
Madame, je le suis au même point que vous.

CÉLIANTE, *avec fureur.*

Ah! je ne puis souffrir un tel excès d'outrage.
Vous m'en ferez raison.

DAMON.

C'est à quoi je m'engage.

CÉLIANTE.

Au plus tôt.

DAMON.

A l'instant.

CÉLIANTE.

Et de quelle façon?

DAMON.

Quoique vous m'appeliez pour vous faire raison,
Je vous laisse le choix du temps, du lieu, des armes :
Mais, comme vous pourriez m'éblouir par vos char-
Pour rendre tout égal, ne conviendrez-vous pas [mes,
De choisir une nuit pour vider nos débats?
Vous riez?

CÉLIANTE.

Oui, je ris, quoique fort en colère.
Cette saillie est bonne, et ne peut me déplaire.
(*Elle rit plus fort.*)

DAMON.

Je suis ravi de voir par votre procédé,
Que notre différend sera bientôt vidé.

CÉLIANTE, *reprenant un air sérieux.*

Non, monsieur. Je vous jure une haine éternelle.

DAMON, *à part.*

Dans sa bizarrerie elle est toujours nouvelle;
Mais je sais le moyen de la faire finir.
(*à Célianie.*)
Je vois que mon pardon ne se peut obtenir,
Quoiqu'à dire le vrai j'ignore par quel crime
J'allume votre haine et je perds votre estime.
Mes soupirs, mes respects ne font que vous lasser.
Les inclinations ne se peuvent forcer :
Je le sens, j'en mourrai; mais, pour votre supplice,
Cruelle, après ma mort vous me rendrez justice.
Vous me regretterez quand vous ne m'aurez plus,
Et vous serez en proie aux regrets superflus.
Adieu.

CÉLIANTE, *s'attendrissant.*

Damon, Damon!

DAMON, *la regardant tendrement.*

O trop funestes charmes!

CÉLIANTE.

Le traître m'attendrit, et m'arrache des larmes.
Ecoutez.

Digitized by Google

DAMON.

Non, je veux que vous me regrettiez,
Et je vous laisse.

CÉLIANTE.

Et moi je veux que vous restiez.

DAMON.

Je demeurerai donc; mais c'est par complaisance.

CÉLIANTE.

Par complaisance?

DAMON.

Ou bien par pure obéissance;
Tout comme il vous plaira.

CÉLIANTE.

Je suis au désespoir!

DAMON.

De quoi?

CÉLIANTE.

De ne pouvoir me passer de vous voir.
Je voudrais vous haïr... autant que je vous aime.

DAMON.

Hélas! vous le pourrez sans une peine extrême.
Vous venez de jurer de me haïr toujours.

CÉLIANTE.

Ah! comme je mentais!

DAMON.

Quel étrange discours!
Jurer de me haïr, quand, soigneux de vous plaire,
Je...

CÉLIANTE.

Tenez, je vous jure à présent le contraire.

DAMON.

Auquel des deux serments croirai-je, par hasard?

CÉLIANTE.

Au dernier : c'est le seul où mon cœur ait eu [part.

DAMON.

Parlez-vous tout de bon?

CÉLIANTE.

Oui, je vous le proteste.
L'esprit a commencé, le cœur a fait le reste.
Mon esprit vous outrage, et mon cœur s'attendrit.

DAMON.

Croyez donc votre cœur et jamais votre esprit.
Mais encor, dites-moi par quel caprice étrange
Votre esprit contre moi se gendarme.

CÉLIANTE.

Il se venge
De ce qu'il ne peut pas régler mes sentiments :
Il m'inspire souvent de certains mouvements
Qui suspendent l'effet du penchant qui m'entraîne,
Et tiennent du mépris et même de la haine.
Vous êtes soutenu par l'inclination,
Mais souvent maltraité par la réflexion.

DAMON.

En voulant m'obliger, vous me faites injure.
J'ai donc bien des défauts dont votre esprit mur- [mure?

CÉLIANTE.

Des défauts! des défauts! Je ne finirais point,
Si je voulais à fond examiner ce point.

DAMON.

Cette discussion n'est pas fort nécessaire.

CÉLIANTE.

Premièrement, monsieur, sous un air très-sincère,
Vous êtes faux, rusé, malin comme un démon.

DAMON.

Je pense...

CÉLIANTE.

Écoutez-moi, cela vaut un sermon.
De plus, vous vous croyez un mérite suprême,
Et vous n'estimez rien à l'égal de vous-même :
Vous vous raillez sous main de vos meilleurs amis,
Quoique toujours près d'eux complaisant et soumis:
Votre intérêt vous guide, et seul vous détermine :
Chez vous, en grand secret, l'amour-propre domine:
Quand vous n'êtes point vu, vous courez au miroir,
Et vous vous régalez du plaisir de vous voir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage;
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

DAMON.

Quoique vous m'accusiez ici de fausseté,
Oserais-je imiter votre sincérité?

CÉLIANTE.

Fort bien.

DAMON.

Vous êtes belle, aimable, généreuse :
Mais vous êtes hautaine, inquiète, envieuse :
Le bonheur du prochain vous cause de l'ennui,
Et vous amaigrissez de l'embonpoint d'autrui :
Vous avez de l'esprit, mais souvent il s'égare;
Il vous rend d'une humeur inconstante et bizarre :
Toute femme qui plaît vous trouve en son chemin;
Et vos yeux font la guerre à tout le genre humain :
Votre sincérité, dont vous faites parade,
N'est jamais que l'effet d'une brusque incartade;
Sans choix, tout est pour vous matière à discourir,
Et le moindre secret vous fatigue à mourir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage;
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

CÉLIANTE.

Vous m'aimez?

DAMON.

Que le ciel m'écrase en ce moment,
S'il fut jamais, madame, un plus fidèle amant.
Bien que quelques défauts obscurcissent vos char- [mes,
Mon cœur, trop prévenu, n'en conçoit point d'a- [larmes.

CÉLIANTE.

Pour moi, j'en suis frappée; ils m'alarment pour [vous.
Vous me connaissez trop pour être mon époux :
On ne m'aura jamais sans me croire parfaite.

DAMON.

Eh bien! vous l'êtes donc. Êtes-vous satisfaite?

CÉLIANTE.

Non, ce fade retour ne saurait me toucher.

DAMON.

J'ai voulu badiner, et non pas vous fâcher.

CÉLIANTE.

Puis-je compter encor sur votre complaisance?

DAMON.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Pour jamais évitez ma présence.

DAMON.

Vous raillez.

CÉLIANTE.

Point du tout. Partez dès ce moment;
Ou je ne réponds pas de mon emportement.

SCÈNE III

CÉLIANTE.

Traître, de mes vertus tu fais un beau trophée!
S'il dit vrai, je suis folle et coquette fieffée.
Pour folle, je le suis, puisque j'ai pu l'aimer.
Mais quoi! n'est-il pas fait pour plaire et pour [charmer.
Cela n'est que trop vrai, c'est ce qui me désole :
Si je l'ai tant aimé, je ne suis donc pas folle.
Pour coquette, voyons, le suis-je? Franchement,
Ce qu'il dit là-dessus n'est pas sans fondement.
Je le sens; mais, au fond, est-ce un reproche à [faire?
Quoi! peut-on être femme, et ne pas vouloir plaire?
Toute femme est coquette, ou par raffinement,
Ou par ambition, ou par tempérament.
Je suis, ajoute-t-il, inquiète, envieuse.
J'ai grand tort d'enrager de voir ma sœur heureuse,
Et, moins belle que moi, posséder un époux
Qui ne devait jamais balancer entre nous?
J'ai de l'orgueil? Eh bien! suis-je si criminelle?
Peut-on n'être pas fière, et savoir qu'on est belle?
Je suis indiscrète? Oui, quelque chose à peu près :
Mais mon sexe est-il fait pour garder des secrets?
Enfin, je suis bizarre et d'un caprice extrême?
Rien n'est plus ennuyeux qu'être toujours la même.
Ainsi, monsieur Damon, tout pesé comme il faut,
Vous êtes un menteur, et je n'ai nul défaut.

SCÈNE IV

MÉLITE, CELIANTE.

MÉLITE.

Nul défaut? Cet éloge est assez magnifique.
Vous ne faites pas mal votre panégyrique.

CÉLIANTE.

En êtes-vous contente?

MÉLITE.

Assurément.

CÉLIANTE.

Fort bien :
Quand je ferai le vôtre, il n'y manquera rien.

MÉLITE, *en souriant.*

Vous me peignez souvent, mais c'est d'une autre [sorte.

CÉLIANTE.

Je dis ce que je crois; la vérité m'emporte.

MÉLITE.

Il n'est rien de si beau que la sincérité :
Mais souvent ce qu'on croit n'est pas la vérité.

CÉLIANTE.

De semblables erreurs je ne suis point capable;
Je ne crois jamais rien qui ne soit véritable.

MÉLITE.

Cependant vous croyez n'avoir aucun défaut.

CÉLIANTE.

C'est ce qu'en un besoin je prouverais bientôt.

MÉLITE.

Comment?

CÉLIANTE.

En faisant voir aisément, ce me semble,
Qu'en tout point, vous et moi, nous différons en- [semble.

MÉLITE.

Si votre caractère est différent du mien,
Je crois que contre moi cela ne conclut rien.

CÉLIANTE.

Vous croyez imposer par votre orgueil modeste;
Mais, malgré vos replis, on vous connaît de reste.

MÉLITE.

Plus je me fais connaître, et plus on est content :
Bien d'autres que je sais n'y gagneraient pas tant.

CÉLIANTE.

Vous vous targuez beaucoup d'avoir assez d'adresse
Pour mener un mari dont on plaint la faiblesse.

MÉLITE.

Je tâche de lui plaire; il reconnaît ce soin :
C'est tout mon art. Le vôtre irait un peu plus loin.

CÉLIANTE.

Vous êtes, je l'avoue, une fine hypocrite.
Vous ne l'avez charmé que par un faux mérite.

MÉLITE.

Le vôtre si solide, et par vous si vanté,
A manqué sa conquête, et s'en était flatté.

CÉLIANTE.

Qui? moi? je l'ai manquée? Ah! quelle imperti- [nence!
Il n'a tenu qu'à moi d'avoir la préférence.

MÉLITE.

Vous êtes mon aînée, et vous ne l'eûtes pas.

CÉLIANTE.

C'est que cette conquête eut pour moi peu d'appas.

MÉLITE.

Cependant mon bonheur vous rend un peu jalouse.
Vous m'aimiez comme sœur, vous haïssez l'épouse...

CÉLIANTE.

D'un sot.

MÉLITE.

De votre part rien ne doit m'étonner;
Mais ce dernier trait-là ne se peut pardonner.
Vous sortirez d'ici, si vous osez poursuivre.

CÉLIANTE.

Volontiers. Avec vous je ne saurais plus vivre.

Digitized by Google

Vous m'outrez, m'excédez; mais de tous vos mé-
Je me ferai raison, eussiez-vous vingt maris. [pris

SCÈNE V

ARISTE, *un livre à la main;* MÉLITE, CÉLIANTE.

CÉLIANTE *le tire par le bras, et lui fait tomber son livre.*

Ah! monsieur, vous voilà? Je m'en vais vous ap-
[prendre
Des choses qui devront sans doute vous surprendre.
(*Elle crie haut.*)
Votre femme...

ARISTE.

Eh! mon Dieu! laissons ce titre-là.
Nous sommes si souvent convenus de cela.

CÉLIANTE.

Ah! trêve, s'il vous plaît, à la délicatesse.

MÉLITE.

Si pour moi d'un mari vous avez la tendresse,
Vous devez...

ARISTE.

D'un mari! C'est fort bien commencé.
De grâce, que ce mot ne soit plus prononcé.
Mais de quoi s'agit-il? Sur quelque bagatelle
Sans doute vous venez d'avoir une querelle?

MÉLITE.

Bagatelle, monsieur!

CÉLIANTE.

Bagatelle est fort bon!

MÉLITE.

Ariste, puisqu'il faut vous nommer de ce nom,
Vous saurez que ma sœur...

CÉLIANTE.

Apprenez que Mélite...

ARISTE.

Oh! vous avez raison toutes deux.

MÉLITE.

Il m'irrite
Par son sang-froid.

CÉLIANTE.

Raillez un peu plus à propos.
Il s'agit...

ARISTE.

Il s'agit que l'on vive en repos.
Je n'examine point le fond de la querelle :
Un éclaircissement souvent la renouvelle.
Mais, pour l'amour de moi, demandez-vous pardon.

CÉLIANTE.

Moi, qu'elle veut contraindre à quitter la maison?

ARISTE.

Avez-vous pu, Mélite, avoir cette pensée?

MÉLITE.

Pouvez-vous m'en blâmer, lorsque j'y suis forcée?

ARISTE.

Et par qui?

MÉLITE.

Par ma sœur. Elle ose s'oublier,
Devant moi, jusqu'au point de vous injurier.

ARISTE.

Si ce n'est que cela, remettez-vous, mesdames :
Je ne m'offense point des injures des femmes.

MÉLITE.

Vous nous traitez, monsieur, avec bien du mépris!

CÉLIANTE.

Les femmes valent bien messieurs les beaux esprits.

MÉLITE.

Rien n'est digne de vous, s'il n'est pris dans un
[livre.

CÉLIANTE.

Fréquentez notre sexe, et vous saurez mieux vivre.

ARISTE.

Me voilà bien! C'est moi qu'on querelle à présent.
Quoi! vous me prenez donc pour un mauvais plai-
[sant?
Si je passe aisément les injures des femmes,
Je déclare que c'est par respect pour les dames.
Ne vous regardez plus d'un œil si courroucé,
Et dites-moi comment l'affaire a commencé.

MÉLITE, *après avoir un peu rêvé.*

Demandez-le à ma sœur.

CÉLIANTE.

Non; dites-le vous-même.

MÉLITE.

Je ne m'en souviens pas.

CÉLIANTE.

Ni moi.

ARISTE.

Bon; ce problème
Ne m'embarrasse plus. Le fait est clair. Je voi
Que vous vous querellez, et ne savez pourquoi.
Ainsi donc je conclus en fort peu de paroles
Qu'il faut faire la paix, ou que vous êtes folles.

MÉLITE.

Vous pourriez nous parler en des termes plus doux.

CÉLIANTE, *vivement.*

La plus folle des deux est plus sage que vous.

ARISTE.

Oh bien! querellez donc, si cela peut vous plaire.

CÉLIANTE, *gravement.*

Je querelle, monsieur, quand je suis en colère,
Mais de sang-froid, jamais.

ARISTE.

Ma foi, vous avez tort
Car vos vivacités me divertissaient fort : [grâces...
L'une et l'autre y mettait tant d'esprit, tant de
Allons, ranimez-vous; êtes-vous déjà lasses?

CÉLIANTE.

Divertissez monsieur!

MÉLITE.

Le joli passe-temps!

CÉLIANTE.

Vous n'aurez pas l'honneur de rire à nos dépens,
Et nous ferons la paix.

MÉLITE.

J'en avais pen d'envie;
Mais je me raccommode, et pour toute ma vie.

CÉLIANTE.

Touchez là.

Digitized by Google

MÉLITE.

Volontiers.

ARISTE.

Ah! c'est trop vous venger.

CÉLIANTE.

Tant mieux.

ARISTE.

Embrassez-vous pour me faire enrager.

CÉLIANTE.

Oui-da, de tout mon cœur.

MÉLITE.

Moi de même.

ARISTE.

Courage!
Et moi, pour vous montrer à quel point j'en enrage,
Je vais, dans mon transport, vous baiser toutes deux.

CÉLIANTE.

Le traître!

MÉLITE.

Il nous trompait.

ARISTE.

Oui, vous comblez mes vœux.

(*Il les embrasse l'une après l'autre. Géronte, qui entre dans le moment, s'arrête pour contempler Ariste; aussitôt qu'il parle, les deux sœurs s'enfuient.*)

SCÈNE VI

ARISTE, GERONTE.

GÉRONTE.

Appuyez, mon neveu; vous faites des merveilles.

ARISTE, *demeurant immobile, sans regarder Géronte.*

Ah, bon Dieu! quelle voix a frappé mes oreilles!
C'est mon oncle lui-même : autre surcroît de maux.

GÉRONTE.

Je suis fâché, vraiment, de troubler vos travaux.
Vous philosophez bien. Qui sont ces créatures?

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît, supprimez les injures.
Ce sont...

GÉRONTE.

Quoi?

ARISTE, *à part.*

Je ne sais que lui dire.

GÉRONTE.

Morbleu!
Achevez donc.

ARISTE.

Et vous, modérez votre feu :
Je vous l'ai dit cent fois, votre bile s'échauffe...

GÉRONTE.

Vous êtes un fripon, monsieur le philosophe;
Vous voulez éluder un éclaircissement :
Mais il faut me répondre, et positivement.

ARISTE.

Oui, je vous répondrai, la chose m'est facile :
Mais je voudrais vous voir d'une humeur plus tran-
[quille.

GÉRONTE.

Ventrebleu!

ARISTE.

Doucement, ou je ne dirai mot.
Il faut...

GÉRONTE.

Prétendez-vous me traiter comme un sot?

ARISTE.

Non; vous avez, mon oncle, un esprit vif et juste;
Vous jouissez encor d'une santé robuste;
Vous avez de gros biens.

GÉRONTE.

Ah!

ARISTE.

Vous êtes d'un sang
Qui peut vous égaler aux gens du plus haut rang.

GÉRONTE.

Répondez-moi.

ARISTE.

De plus, vous avez l'avantage
De n'avoir point d'enfants, de goûter le veuvage.

GÉRONTE.

Au fait.

ARISTE.

Et de jouir de cette liberté
Qui des gens de bon sens fait la félicité.

GÉRONTE.

Bourreau!

ARISTE.

Votre neveu vous respecte et vous aime;
Cependant, au milieu de ce bonheur extrême...

GÉRONTE.

Ce traître de neveu, qui m'aime et me chérit,
Par son maudit caquet me fait tourner l'esprit.

ARISTE.

Mais...

GÉRONTE.

Dis encore un mot, et je te déshérite.

ARISTE.

Je m'en vais, puisque enfin mon discours vous ir-
[rite.

GÉRONTE.

Non : il faut m'éclaircir, et m'apprendre à l'instant
Qui sont ces belles.

ARISTE.

Soit; je vous rendrai content.
Elles sont sœurs.

GÉRONTE.

Ensuite?

ARISTE, *ayant un peu rêvé.*

Elles sont de Bretagne.

GÉRONTE.

Fort bien.

ARISTE.

Elles partaient pour aller en campagne;
Et fort innocemment... je leur disais adieu,
Quand vous êtes venu nous surprendre en ce lieu.
Voilà tout.

GÉRONTE.

Hom! je viens pour affaire importante,

Digitized by Google

Et qui sera pour vous assez réjouissante.

ARISTE.

Le fait, en quatre mots; j'ose vous en prier,
Mon oncle.

GÉRONTE.

Mon neveu, je viens vous marier.

ARISTE.

Me marier?

GÉRONTE.

Sans doute. Est-ce vous faire injure?

ARISTE.

Non pas; mais...

GÉRONTE.

Qui plus est, j'amène la future.

ARISTE.

Et qui?

GÉRONTE.

Ma belle-fille.

ARISTE, *à part.*

Ah! me voilà perdu.

GÉRONTE.

Quoi! vous êtes fâché, si j'ai bien entendu?

ARISTE.

Point.

GÉRONTE.

Le parti n'est pas de ceux que l'on méprise...

ARISTE.

Il est vrai; mais, mon oncle, excusez la surprise...

GÉRONTE.

J'arrive de ma terre. Entrons un peu chez vous:
Nous parlerons à fond quand j'aurai bu deux coups.

SCÈNE VII

ARISTE.

Que vais-je devenir? Je souffre le martyre.

SCÈNE VIII

ARISTE, FINETTE.

FINETTE.

Le marquis du Lauret tantôt vous a fait dire,
Monsieur, ayant appris à son retour chez lui
Que vous l'aviez cherché, qu'il viendrait aujourd'hui
Dîner avec vous.

ARISTE.

Bon! Voici nouvelle affaire.
Qu'on aille l'avertir...

FINETTE.

Il n'est pas nécessaire.

ARISTE.

Comment?

FINETTE.

Il est céans.

ARISTE.

Faites-lui donc savoir
Que mon oncle...

FINETTE.

Attendant que vous puissiez le voir,
Il est venu, monsieur, visiter ma maîtresse.

ARISTE.

Est-il chez elle?

FINETTE.

Oui, oui. Le bon marquis s'empresse
A lui conter fleurette: Il lui fait les yeux doux,
Et même devant elle il s'est mis à genoux;
Le tout par passe-temps, je n'en fais aucun doute;
Car vous le connaissez.

ARISTE, *d'un ris forcé.*

(*à part.*) (*à Finette.*)
Oui, oui, j'enrage. Écoute.
Va lui dire à l'instant... Non, non, ne lui dis rien;
Car il faut qu'avec lui j'aie un long entretien,
Et plus tôt que plus tard. Je m'en vais donc me rendre...

FINETTE.

Étant avec madame, il peut bien vous attendre:
Il ne s'ennuiera point.

ARISTE.

Je le crois en effet;
Mais je veux lui parler.

FINETTE.

Où?

ARISTE.

Dans mon cabinet.

SCÈNE IX

ARISTE.

Ma situation est-elle assez cruelle?
Si je n'en deviens fou, je l'échapperai belle.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LE MARQUIS.

Oui, cet oncle d'Ariste est un original.
Jamais homme ne fut plus grossier, plus brutal.
Je n'y saurais tenir. Son humeur intraitable,
Avec beaucoup d'esprit le rend insupportable.
Le flegme du neveu vient de se surpasser,
Et sa philosophie a lieu de s'exercer.
Retournons chez Mélite, en attendant qu'Ariste
Se soit débarrassé d'un entretien si triste.
Mais le voici.

SCÈNE II

ARISTE, LE MARQUIS.

ARISTE.

Marquis, vous m'excusez, je crois?
Si mon oncle indiscret...

LE MARQUIS.

Vous moquez-vous de moi?
Je n'ai que trop senti votre embarras extrême :
J'entrais dans votre peine aussi bien que vous-[même.

ARISTE.

Me venir relancer jusqu'en mon cabinet!
Crier! nous interrompre! et vous brusquer tout net.
Je ne puis y penser sans en mourir de honte.

LE MARQUIS.

Avez-vous conclu?

ARISTE.

Non; nous sommes loin de compte.
Avec sa belle-fille il prétend me lier.

LE MARQUIS.

Vous n'êtes pas si sot que de vous marier.
Que la philosophie est un grand avantage!
Personne mieux que vous n'en a su faire usage.

ARISTE, *à part.*

Il me raille; aurait-il découvert mon secret?
(*au marquis.*)
Il est vrai que souvent, d'un ton fort indiscret,
Sur les pauvres maris j'ai lancé la satire.

LE MARQUIS.

Comment! en leur faveur voulez-vous vous dédire?

ARISTE.

Oui; leur état commence à me faire pitié!

LE MARQUIS.

Ah! mon pauvre garçon, seriez-vous marié? [croire,
Il court de certains bruits... Mais je ne puis les
Et j'ai querellé ceux qui forgeaient cette histoire.

ARISTE.

Et vous avez bien fait; je vous suis obligé.

LE MARQUIS.

Je ne saurais souffrir de vous voir outragé.

ARISTE.

Outragé, dites-vous? Quelle est votre pensée?
Ma réputation serait-elle blessée,
Si je...

LE MARQUIS.

Votre sagesse a fait un tel éclat,
Vous avez si souvent loué le célibat,
Vous avez tant raillé, déploré la folie
De tout homme d'esprit qui pour jamais se lie,
Vous avez en public si hautement fait vœu
De vivre philosophe et garçon, que, pour peu
Qu'il vous soupçonne enfin d'avoir fait le contraire,
Avec tout ce public vous aurez une affaire :
Filles, femmes, maris, toutes sortes de gens,
A la ville, à la cour, vont rire à vos dépens.

ARISTE.

(*à part.*)
Ils auraient bien raison. Je suis mort, s'il découvre
Que je suis marié.

LE MARQUIS.

Vous voyez que je m'ouvre
Librement avec vous.

ARISTE.

Oui, je le vois fort bien.

LE MARQUIS.

Mélite est votre amie, et rien de plus?

ARISTE.

Non, rien.

LE MARQUIS.

Je l'ai toujours bien dit: et je soutiens encore
Qu'on peut vous avouer qu'on l'aime, qu'on l'adore.

ARISTE, *d'un air embarrassé.*

(*à part.*)
Eh! mais... comme on voudra. Quel horrible tour-[ment!

LE MARQUIS.

Je vais donc vous parler tout naturellement.
Je l'aime.

ARISTE.

Vous riez?

LE MARQUIS.

Je l'adore.

ARISTE.

Quel conte!

LE MARQUIS.

Je dis vrai.

ARISTE.

Mais tant pis; et pour vous j'en ai honte.
Nous sommes, vous et moi, dans un cas tout pareil.
Fuyez Mélite.

LE MARQUIS.

Non; d'un si sage conseil,
Cher ami, je ne puis désormais faire usage.
J'aime jusqu'à vouloir... brusquer le mariage.

ARISTE.

On se rira de vous, et moi tout le premier.

LE MARQUIS.

D'un grand bien, d'un grand nom, je suis seul he-[ritier:
De choisir un parti ma famille me presse:
Ces prétextes sauront excuser ma faiblesse.
Et d'ailleurs je suis homme à rire effrontément
Avec ceux qui riront de cet événement...
Trêve donc d'arguments. La chose est résolue.
Et, si vous m'appuyez, sera bientôt conclue.

ARISTE.

Qui? moi, vous appuyer!

LE MARQUIS.

Oui; j'ai compté sur vous.

ARISTE, *d'un ton en colère.*

Vous avez très-mal fait.

LE MARQUIS.

D'où vous vient ce courroux?
Mélite à vos conseils me paraît si soumise...

ARISTE.

Je ne veux point aider à faire une sottise.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Voici Mélite. Au moins ne la détournez point
De m'épouser.

ARISTE.

Oh! non; je vous promets ce point.

SCÈNE III

ARISTE, LE MARQUIS, MELITE.

MÉLITE, *à part.*

Je brûle de savoir s'il a fait confidence
Du secret au marquis.

LE MARQUIS, *à Mélite.*

J'ai rompu le silence,
Madame, et j'ai tout dit à cet ami commun.

MÉLITE.

Et quoi?

LE MARQUIS.

Notre secret.

MÉLITE.

Nous n'en avons aucun,
Vous et moi. Vous m'aimez, si je veux vous en croire;
Je ne vous aime point : voilà toute l'histoire.

ARISTE, *à Mélite.*

Vous ne la chargez pas d'ornements superflus.

MÉLITE, *au marquis.*

Avez-vous quelque chose à lui dire de plus?
Parlez.

ARISTE.

Ne cachez rien.

MÉLITE.

Qu'avez-vous à répondre?

LE MARQUIS.

Bien des choses.

MÉLITE.

Voyons.

LE MARQUIS, *à Mélite.*

Et, pour ne rien confondre,
Je m'en vais commencer par vous parler de lui.
J'ai soupçonné longtemps, même jusque aujourd'hui,
Qu'il vous aimait, madame, et qu'en secret peut-être
Il prétendait à vous; mais il m'a fait connaître
Qu'à la philosophie uniquement soumis,
Il n'avait que l'honneur d'être de vos amis.
Cet aveu qu'à moi-même il vient ici de faire
Me rendra désormais un peu plus téméraire...

(*Mélite, pendant que le marquis parle, regarde Ariste en levant les épaules; Ariste lui fait signe de se taire.*)

MÉLITE, *bas, à Ariste.*

Vous l'entendez.

ARISTE, *à Mélite.*

Paix donc.

LE MARQUIS, *à Mélite.*

Si c'est témérité
Que de vous immoler jusqu'à ma liberté,
Que de vous protester que mon cœur ne respire
Que pour vivre à jamais sous votre aimable empire...

(*Mélite veut parler, et Ariste lui fait signe de se taire.*)

MÉLITE, *bas, à Ariste.*

Quoi!...

LE MARQUIS.

Que de vous offrir et ma vie et mes biens,
Et de m'unir à vous par d'éternels liens,
Recevez donc enfin mes vœux et mon hommage.

(*Il se jette aux genoux de Mélite.*)

ARISTE, *à part.*

Je joue ici vraiment un joli personnage!

MÉLITE, *au marquis.*

Levez-vous, finissez, ou je sors à l'instant.

LE MARQUIS.

C'est donc là tout le prix d'un amour si constant?

MÉLITE, *à Ariste.*

Vous pouvez endurer?...

ARISTE, *bas, à Mélite.*

Contraignez-vous, de grâce.

(*haut.*)

Madame, j'entrevois, par tout ce qui se passe,
Qu'il vous aime ardemment, qu'il ne peut vous toucher;
Que sa poursuite est vaine, et qu'il devrait tâcher
D'éteindre un feu qui met tant de trouble en son âme,
A moins que vous n'ayez entretenu sa flamme :
Auquel cas, entre nous, vous auriez très-grand tort.
Cela n'est-il pas vrai?

MÉLITE.

J'en demeure d'accord.
Si j'ai flatté monsieur de la moindre espérance,
Qu'il le dise.

ARISTE.

Je sors. Peut-être ma présence
L'empêche de parler librement avec vous.

MÉLITE, *le retenant.*

Cette discrétion excite mon courroux.
Restez. Et vous, marquis, expliquez-vous sans feindre.
De cet ami commun nous n'avons rien à craindre :
Il faut qu'il sache tout. Dites la vérité.

LE MARQUIS.

Eh bien! vous allez voir mon ingénuité.

ARISTE, *se mettant entre eux deux.*

Tant mieux. Pour me donner de plus sûres lumières,
Dites si ses discours, ses regards, ses manières,
Quand vos empressements l'obligeaient à vous voir,
Ont pu dans votre cœur exciter quelque espoir.
Pour bien juger, il faut d'exactes connaissances.
Ainsi n'oubliez pas les moindres circonstances.

MÉLITE, *d'un air piqué.*

Et sachez, pour ne pas l'éclaircir à demi,
Qu'il n'y prend d'autre part que celle d'un ami,
Tout prêt à me blâmer, tant il est juste et sage,
Pour peu que contre moi vous ayez d'avantage.

ARISTE.

Ah! je vous en réponds. Fiez-vous-en à moi.

LE MARQUIS.

Vous verrez à quel point ira ma bonne foi.

ARISTE.

Dépêchez.

LE MARQUIS.

Je dis donc, sans aucun préambule,

Digitized by Google

Que lorsque je lui fis un aveu ridicule
De mes feux (car il faut l'avouer franchement,
Je sais que je m'y pris très-ridiculement),
Elle me répondit par un éclat de rire,
Qui me déconcerta plus que je ne puis dire.

ARISTE.

Passons. Jusqu'à présent elle n'a point de tort.

LE MARQUIS.

Piqué jusques au vif, je jurai, mais trop fort,
De ne la plus revoir; et quelques jours ensuite,
En sortant de chez vous, je lui rendis visite.
Je crus qu'elle rirait d'un aussi prompt retour;
Mais, d'un grand sérieux accueillant mon amour,
Elle me fit trembler, et près d'elle en silence,
Pour la seconde fois je perdis contenance.

ARISTE.

Avancez.

LE MARQUIS.

Je sortis sans lui dire un seul mot,
Sentant que je m'étais comporté comme un sot.

ARISTE.

Ensuite?

LE MARQUIS.

Je boudai. Trois grands mois se passèrent;
Mais au bout de ce temps mes feux recommencèrent.
Je revins plein d'ardeur, et je parlai des mieux.
Elle me fit alors un accueil gracieux.

ARISTE, *vivement, à Mélite.*

Gracieux?

MÉLITE, *en souriant.*

Tout des plus.

LE MARQUIS.

Et me dit sans colère
Que, puisque j'aspirais au bonheur de lui plaire,
Elle voulait aussi m'en donner le moyen.
Elle me fit jurer de m'en servir.

ARISTE, *d'un air consterné.*

Fort bien.

LE MARQUIS.

Je promis, je jurai, sans savoir son idée:
Et quand mille serments l'eurent persuadée...
Ceci va vous surprendre.

ARISTE.

Achevez promptement.

LE MARQUIS.

« Marquis, écoutez-moi, dit-elle gravement:
« Quoique de tous vos soins je me tienne honorée,
« Je ne puis vous aimer, la chose est assurée;
« Mais ma sœur, plus aimable et plus belle que moi,
« Sans doute recevrait vos vœux et votre foi.
« Si vous voulez me plaire, offrez-lui l'un et l'autre;
« Demandez-lui son cœur, et donnez-lui le vôtre:
« Son mérite éclatant bientôt vous charmera,
« Et de votre mémoire enfin me bannira.
« J'exige cet effet de votre complaisance;
« Sinon, je vous défends pour jamais ma présence. »

ARISTE.

Mais vraiment ce discours était plein de raison.

LE MARQUIS, *vivement.*

Vos applaudissements sont fort peu de saison.

ARISTE.

Enfin que fîtes-vous?

LE MARQUIS.

Je devins en furie
De voir que l'on m'eût fait cette supercherie.
Ce n'est pas tout encor.

ARISTE.

Quoi! pas tout, dites-vous?
Que fait-elle de plus?

LE MARQUIS.

Elle me rend jaloux.

ARISTE.

Et de qui?

LE MARQUIS.

Je ne sais. Mais enfin la cruelle
M'a juré qu'elle aimait ailleurs. Jamais, dit-elle,
Rien ne pourra ravir son estime et son cœur
A celui qu'en secret elle en rend possesseur.

ARISTE, *à Mélite.*

Avez-vous dit cela?

MÉLITE.

Je ne puis m'en défendre:
Oui, j'aime, et j'aimerai.

ARISTE, *au marquis.*

Je ne saurais comprendre
Que vous l'aimiez encore après de tels aveux,
Vous dont mille beautés en vain briguent les vœux.

LE MARQUIS.

D'un cœur rebelle et fier l'ordinaire supplice,
C'est qu'il aime à la fin, et que l'on le haïsse.
Mais si d'elle, une fois, je puis me dégager,
Par les plus durs mépris je prétends me venger.

ARISTE.

Hâtez-vous, croyez-moi.

MÉLITE.

J'aime qu'on me méprise.

LE MARQUIS.

Morbleu!... Mais j'ai tout dit: Imitez ma franchise.
Ariste, est-ce pour vous que je suis maltraité?

ARISTE.

Je vous laisse avec elle en pleine liberté.
Voyez si vos efforts pourront en mon absence
Attirer plus d'égards et de reconnaissance.
Vous voulez l'épouser. Je vous jure d'honneur
Que, si cela se peut, j'y consens de bon cœur.
Mais je connais Mélite; et si quelqu'un possède
Son estime et son cœur, vous souffrez sans remède.
A moins que, résolu de n'aimer plus en vain,
Vous n'offriez ailleurs vos vœux et votre main:
Vous ne pourriez mieux faire, à vous parler sans feindre:
Croyez-en un ami qui ne peut que vous plaindre.

(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE IV

MÉLITE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.
Il est sûr de son fait, et lit dans votre cœur.
MÉLITE.
Je ne lui cache rien.
LE MARQUIS.
Eh! faites-moi l'honneur
De me traiter, au moins, de la même manière.
MÉLITE.
Non pas; il aura seul ma confiance entière.
Un ami me suffit.
LE MARQUIS.
A parler franchement,
Un ami de la sorte a bien l'air d'un amant.
MÉLITE.
Soit amant, soit ami, je l'estime, l'honore,
Et pourrais, sans rougir, aller plus loin encore.
LE MARQUIS.
A ce discours, enfin, j'ai lieu de présumer
Qu'il est l'heureux mortel qui vous a su charmer.
MÉLITE.
Vous l'entendrez ainsi, si vous voulez l'entendre;
Et je ne prendrai pas le soin de m'en défendre.
LE MARQUIS.
Eh bien donc, je m'en tiens à cette opinion;
Mais je dirai sans faste et sans présomption
Que je crois le valoir de toutes les manières.
MÉLITE.
Vous avez votre goût, et moi j'ai mes lumières:
Et de plus, quand un cœur consent à se donner,
Il n'examine pas, il se laisse entraîner.
LE MARQUIS.
Enfin, vous soupirez pour la philosophie?
MÉLITE.
Oui.
LE MARQUIS.
D'un si libre aveu mon esprit se défie.
MÉLITE.
Pour armer le dépit qui vous arrache à moi,
Je vous répète ici que mon cœur et ma foi [même
Ne sont plus à donner; qu'un prince, qu'un roi
M'aimerait vainement; que j'estime, que j'aime
Celui que je ferai ma gloire, mon plaisir,
D'aimer et d'estimer jusqu'au dernier soupir.

SCÈNE V

LE MARQUIS.

Je suis moins affligé de son indifférence
Que je ne suis surpris d'une telle constance.
Une femme constante est un monstre nouveau
Que le ciel a produit pour être mon bourreau:
Cependant à l'aimer mon lâche cœur persiste,
En dépit de moi-même et des conseils d'Ariste.
Ne puis-je...? Ah! j'aperçois cette charmante sœur,
A qui Mélite veut que je donne mon cœur.
Eh bien! offrons-le lui, non par obéissance,
Mais par un mouvement de gloire et de vengeance.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, CÉLIANTE.

CÉLIANTE, *à part.*
Voici ce fier marquis: je ne puis le souffrir;
Mais son cœur me résiste, il faut le conquérir.
Il y va de ma gloire: et je veux me contraindre,
Pour donner à Damon un rival très à craindre.
LE MARQUIS.
Voici pour moi, madame, un moment dangereux.
CÉLIANTE, *à part.*
Ce début me promet un succès très heureux.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, CÉLIANTE; DAMON, *qui se tient dans l'éloignement, et les écoute sans être aperçu.*

LE MARQUIS, *feignant de se retirer.*
Je crains de m'exposer au pouvoir de vos charmes.
CÉLIANTE, *d'un air gracieux.*
Ils sont trop peu brillants pour causer tant d'alar- [mes.
LE MARQUIS.
Déjà depuis longtemps, je l'avoue à regret,
Mon cœur vous rend, madame, un hommage se- [cret.
CÉLIANTE.
(*à part.*) (*au marquis.*)
Oh! je m'en doutais bien. Un penchant légitime
Pour vous depuis longtemps m'inspire de l'estime.
LE MARQUIS.
Votre estime, madame, est-elle le seul prix
Qui dût récompenser un cœur vraiment épris?
CÉLIANTE.
Vous vous piquez, marquis, de tant d'indifférence,
Que lorsqu'on vous estime, on fait beaucoup, je [pense.
LE MARQUIS.
Mais si je me rendais à vos divins appas,
Si je vous l'avouais?
CÉLIANTE.
Je ne le croirais pas.
LE MARQUIS.
Pourquoi voudriez-vous refuser de me croire?
CÉLIANTE, *se cachant de son éventail.*
C'est que je n'oserais prétendre à tant de gloire.
LE MARQUIS.
Ah! ne rougissez point d'un si charmant aveu,
Et daignez l'achever pour prix du plus beau feu...
CÉLIANTE, *mécontente.*
Eh! de grâce, marquis, finissez ce langage;
Vous feignez de m'aimer, et n'êtes qu'un volage.
LE MARQUIS.
Je vous aime, et je veux vous aimer constamment.
(*à part.*)
On ne peut pas mentir plus intrépidement.

CÉLIANTE.

Je n'ose vous promettre une égale tendresse;
Mais je sens que pour vous mon cœur parle et s'em-
Il me dit... [presse.

LE MARQUIS.

Que dit-il?

CÉLIANTE, *à part.*

Il dit que j'ai menti.

LE MARQUIS, *à part.*

Par ma foi, je la tiens.

CÉLIANTE, *à part.*

Le voilà converti.

LE MARQUIS, *à part.*

Qu'une femme coquette est facile et crédule!

CÉLIANTE, *à part.*

Oh! qu'un amant novice est fade et ridicule!

LE MARQUIS.

Vous venez de tomber dans les réflexions?

CÉLIANTE.

Je méditais à part sur vos perfections.

LE MARQUIS.

Et je me récriais en secret sur les vôtres.

DAMON, *se jetant tout d'un coup entre deux.*

Je croyais vos deux cœurs plus braves que les autres;
Mais, dès le premier choc, ils se rendent tous deux.

CÉLIANTE, *à part.*

Bon. Le voilà jaloux, et c'est ce que je veux.
(*à Damon.*)
Vous avez entendu?...

DAMON.

Tout ce qu'on vient de dire.

LE MARQUIS, *à part.*

Mélite le saura, c'est ce que je désire:
Peut-être le dépit produira son effet.
(*à Damon.*)
De votre procédé je suis peu satisfait.

DAMON.

Quoi, monsieur?

CÉLIANTE, *au marquis.*

Excusez un trait de jalousie.

DAMON.

Non, je ne donne point dans cette frénésie.

CÉLIANTE, *à Damon.*

Vous n'êtes pas jaloux?

DAMON.

Moi, jaloux? Et pourquoi?

CÉLIANTE.

L'impudent!

DAMON.

Je n'ai point compté sur votre foi.

CÉLIANTE, *à part.*

Ah! le traître!

DAMON.

Et tout homme aura peu de cervelle,
S'il ose se flatter de vous rendre fidèle.
Rien n'est plus naturel que votre changement:
Je le vois sans douleur et sans étonnement.

CÉLIANTE, *à part.*

Oh! je l'étranglerais.

LE MARQUIS, *à Céliante.*

Ceci me fait connaître
Que je suis plus heureux que je ne croyais l'être;
Et que non-seulement vous m'avez écouté,
Mais que je vous fais faire une infidélité.
Je vous laisse. Voyez s'il ne peut point reprendre
Ce cœur qui de mes feux n'avait pu se défendre:
Et, si vous résistez à ses transports jaloux,
Je sais jusqu'à quel point je dois compter sur vous.

SCÈNE VIII

DAMON, CÉLIANTE.

DAMON.

Il vous a démêlée.

CÉLIANTE.

Eh bien! que vous importe?
De quel droit osez-vous m'épier de la sorte?
Je vous ai commandé, si je m'en souviens bien,
D'éviter ma présence, et vous n'en faites rien.
Même avec le marquis vous osez me surprendre;
Et lorsque je m'efforce à lui faire comprendre
Que c'est le brusque effet d'un amour en courroux,
Vous vous donnez les airs de n'être point jaloux?

DAMON.

Non, je ne le suis point, je vous le dis encore.

CÉLIANTE, *en colère.*

Comment!

DAMON.

Quand le marquis jure qu'il vous adore,
Il vous trompe à coup sûr; quand vous juriez ici
De répondre à ses vœux, vous le trompiez aussi:
Devais-je être jaloux de cette comédie?

CÉLIANTE.

Et comment savez-vous tout cela, je vous prie?
Êtes-vous donc le seul que je puisse charmer?

DAMON.

Non pas: mais le marquis ne saurait vous aimer.

CÉLIANTE.

La raison?

DAMON.

La raison?

CÉLIANTE.

Oui.

DAMON.

Votre caractère
Ne peut lui convenir: le sien ne peut vous plaire.

CÉLIANTE.

Et moi, je vous soutiens qu'il m'aime à la fureur.

DAMON.

Je vous dirai bien plus; c'est qu'une autre a son cœur.

CÉLIANTE.

Et qui donc, s'il vous plaît?

DAMON.

Votre sœur elle-même.

CÉLIANTE.

Ma sœur? Quel conte!

Digitized by Google

DAMON.

Non; je vous jure qu'il l'aime.

CÉLIANTE.

Je ne le saurais croire, et vous jurez en vain.

DAMON.

Tout comme il vous plaira; mais le fait est certain.

CÉLIANTE.

Et pourquoi vient-il donc me dire qu'il m'adore?
Me presser de l'aimer?

DAMON.

Pour ce point, je l'ignore:
A moins que le dépit de se voir rebuté,
A vous offrir son cœur ne l'ait enfin porté.
De ce mystère-ci voulez-vous être instruite?
Allez sur ce sujet interroger Mélite;
Elle confirmera ce que je vous ai dit.

CÉLIANTE.

Le marquis m'aimerait seulement par dépit!
Il m'offrirait un cœur rebuté par une autre!
Est-ce son sentiment, serait-ce aussi le vôtre,
Qu'on ne puisse m'aimer qu'au refus de ma sœur?

DAMON.

Eh! délibère-t-on quand on donne son cœur?
Il se donne lui-même, et nous fait violence.
Ai-je fait à vos yeux la moindre résistance?
Ne m'ont-ils pas charmé dès le premier moment?

CÉLIANTE.

Pour vous, si vous m'aimez, c'est inutilement.
Je ne puis vous souffrir.

DAMON.

Votre bouche l'assure;
Mais votre cœur vous dit que c'est une imposture.

CÉLIANTE.

Et ma bouche et mon cœur sont d'accord là-dessus.

DAMON.

Vous l'avez dit cent fois, mais je ne le crois plus.

CÉLIANTE.

Peut-on à cet excès pousser la confiance?

DAMON.

Mais consultez-vous bien. Vous gardez le silence?

CÉLIANTE.

Vous n'avez plus le don de me persuader.
N'avons-nous pas rompu?

DAMON.

Pour nous raccommoder.

CÉLIANTE.

Pour nous raccommoder? Je n'en ai point d'envie.

DAMON.

Et moi, je crois qu'au fond vous en seriez ravie.
Malgré tous vos écarts, vous m'aimez constam-
Et le ciel m'a formé pour être votre amant. [ment;
Il fallait être moi pour avoir le courage
De dompter votre cœur par un constant hommage,
Pour se donner le temps d'être persuadé
Qu'il n'a jamais de part à votre procédé,
Qu'il est bon, généreux, sans fiel, sans artifice,
Et même très-fidèle, en dépit du caprice.

CÉLIANTE.

Je ne sais où j'en suis. Son air et ses discours...
(*Damon lui baise la main.*)
Ah, traître! malgré moi tu triomphes toujours.

SCÈNE IX

ARISTE, MELITE, CÉLIANTE, DAMON.

ARISTE, *à Mélite.*

Non, ne me faites point une telle demande.
Ayez le procédé que je vous recommande:
Remettez-vous, de grâce, et retenez vos pleurs.

MELITE.

Quoi! prête d'essuyer le plus grand des malheurs,
Vous voulez que je sois et muette et tranquille?

ARISTE.

Ah! je vais devenir la fable de la ville.

DAMON.

De quoi s'agit-il donc?

MÉLITE.

Son oncle est arrivé.

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur! Quant à moi, j'ai trouvé
Le moyen le plus prompt pour vous tirer d'affaire;
Et cela tout d'un coup.

ARISTE.

Voyons. Que faut-il faire?

CÉLIANTE.

Lui dire, sans tenir d'inutiles propos,
Qu'il s'aille promener, et vous laisse en repos.

ARISTE.

J'attendais ce conseil d'une aussi bonne tête.

MÉLITE.

Mais vous ne savez pas le tourment qu'il m'ap-
Ma sœur? [prête,

CÉLIANTE.

Et quel tourment?

MÉLITE.

Il veut le marier.

CÉLIANTE, *riant.*

Tout de bon? Ce trait-là me paraît singulier.

MÉLITE.

Et de plus...

CÉLIANTE.

Ecoutons. Cette histoire est divine.

MÉLITE.

Il est allé chercher celle qu'il lui destine,
Une enfant de treize ans, belle comme le jour.

SCÈNE X

GÉRONTE, ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, DAMON.

GÉRONTE, *à Ariste.*

Oh çà, mon cher neveu, me voici de retour.
Dépêchons, et venez saluer votre femme.
(*à Célionte.*)
Ah! ah! je vous croyais déjà bien loin, madame.

Digitized by Google

ARISTE, *à Mélite.*
Dites que le départ est différé.
MÉLITE.
Pourquoi?
ARISTE, *à Mélite.*
Vous le saurez tantôt.
GÉRONTE.
Vous m'avez dit, je croi,
Que ces dames étaient toutes deux de Bretagne,
Et qu'étant sur le point d'aller à la campagne...
DAMON, *à Géronte.*
Un petit accident retarde leur départ;
Mais elles partiront dès demain, au plus tard.
GÉRONTE. [que.
Le plus tôt vaut le mieux. Leur présence me cho-
C'est m'expliquer, je crois, sans aucune équivoque.
CÉLIANTE, *à Géronte.*
Pour répondre, monsieur, à ce doux compliment
Votre odieux aspect nous choque également.
(*à Ariste.*)
Adieu. Vous, mettez fin à tout ce beau mystère,
Ou je ne réponds pas que je puisse me taire.

SCÈNE XI

GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.
Qu'entend-elle par là?
ARISTE.
Rien. C'est que sa raison
Quelquefois...

SCÈNE XII

GÉRONTE, ARISTE, PICARD.

PICARD.
Un monsieur appelé Lisimon,
Vient d'entrer, et me suit.
ARISTE.
Qu'entends-je? Quoi! mon père?
PICARD.
A ce qu'il dit, au moins.
ARISTE, *à part.*
Ciel!
GÉRONTE.
Mon vieux fou de frère?
Ah! nous voilà fort bien.
ARISTE.
Mon oncle, s'il vous plaît,
Ne le maltraitez point.
GÉRONTE.
Comment! Quel intérêt
Y prenez-vous?
ARISTE.
Tout franc, la demande est fort bonne!
Celui de respecter et d'aimer sa personne.

SCÈNE XIII

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE.

LISIMON, *embrassant Ariste.*
Ah, mon fils! quel plaisir je sens de vous revoir!
ARISTE.
Vous m'avez prévenu, j'allais vous recevoir.
GÉRONTE, *à Lisimon.*
Eh bien! que voulez-vous?
LISIMON.
Il m'est permis, je pense.
De venir voir mon fils.
GÉRONTE.
Eh! l'on vous en dispense.
(*à Ariste.*)
Il ne vient de si loin que pour vous pressurer.
ARISTE, *à Géronte.*
Sa visite, en tout temps, ne peut que m'honorer.
Pouvez-vous à ce point mortifier un frère? [père;
Vous me percez le cœur. Songez qu'il est mon
Que, bien qu'il m'ait trouvé bon fils jusque aujour-
Je ne pourrai jamais m'acquitter envers lui. [d'hui.
LISIMON.
Je reconnais mon frère et mon fils tout ensemble.
Que le ciel vous bénisse! et, puisqu'il nous ras-
[semble,
Mon fils, de ce bonheur je veux me réjouir,
Sans que sa dureté m'empêche d'en jouir.
GÉRONTE, *à Lisimon.*
Vos bénédictions seront son seul partage.
ARISTE, *à Géronte.*
J'en fais bien plus de cas que de votre héritage;
Mon oncle, à son égard soyez plus circonspect,
Ou bien vous me verrez vous manquer de respect.
GÉRONTE.
Philosophe imbécile! Un père, d'ordinaire,
A son fils tout au moins fournit le nécessaire.
Ici, tout au rebours : le fils, depuis dix ans...
LISIMON.
Je suis plus glorieux de vivre à ses dépens
Que s'il vivait aux miens. Oui, ma vive tendresse
Se complaît à le voir l'appui de ma vieillesse;
Sentiments inconnus à votre mauvais cœur.
GÉRONTE.
Mais qui vous a rendu si pauvre?
LISIMON.
Mon honneur.
GÉRONTE.
Jargon qu'on n'entend point, quoiqu'il frappe
LISIMON. [l'oreille.
Mais celui de profit vous frappe et vous réveille
Avant le point du jour. Moi, dans ma pauvreté,
J'ai songé qui j'étais et me suis respecté.
Des malheurs imprévus ont causé ma ruine,
Sans me faire oublier une noble origine.
Mais vous, vous avez fait, devenu financier,
D'un pauvre gentilhomme un riche roturier.

Digitized by Google

GERONTE.

Ah! vous voilà bien gras avec votre chimère!
Pour vous, le roturier fait l'office de père.
A ce fils bien-aimé vous ne laisserez rien;
Et moi, je le marie et lui laisse un gros bien.
Blesserai-je par là votre délicatesse?

LISIMON.

Non, l'action est belle et vous rend la noblesse.
Mais qui lui faites-vous épouser?

GERONTE.

Un parti
Avec qui notre sang sera bien assorti :
C'est la fille, en un mot, de ma défunte femme.

LISIMON.

Je ne puis qu'applaudir; car c'était une dame
D'un très-illustre nom, comme feu son époux.
Pour former ce lien, réconcilions-nous, [juie
Mon frère. Et vous, mon fils, soyez sûr que ma
Est égale au bonheur que le ciel vous envoie.

ARISTE.

Un obstacle invincible en empêche l'effet.

LISIMON.

Point d'obstacle, mon fils, je suis trop satisfait.

ARISTE.

Mais la fille est si jeune; et vous savez...

GERONTE.

J'enrage.
Ventrebleu! mon neveu, craignez-vous qu'à son
LISIMON. [âge...
Sottise! Pour la noce allons tout préparer.

ARISTE.

Il ne manquait que lui pour me désespérer.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

ARISTE.

Dans mes sombres chagrins, quel parti dois-je pren-
[dre?
J'ai mille mouvemants : auquel faut-il me rendre?
Si je forme un projet un autre le détruit :
La raison m'abandonne, et le trouble me suit.
De tant d'objets divers mon âme est obsédée,
Qu'à force de penser elle n'a plus d'idée.
Pour calmer mon esprit je fais ce que je puis :
Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis.

SCÈNE II

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

Je vous cherchais, mon fils.

ARISTE.

Quel sujet vous amène?

LISIMON.

En nous quittant sitôt, vous m'avez mis en peine.

ARISTE.

J'étais indisposé.

LISIMON.

Pendant tout le repas.
J'ai bien vu qu'avec nous vous ne vous plaisiez pas.
Quelque important sujet vous gêne et vous applique:
Je vous trouve rêveur, sombre, mélancolique,
Vous que j'ai toujours vu d'une aimable gaieté,
Qui faisait rechercher votre société.
Nous n'avons pu tirer un mot de votre bouche;
Et votre oncle, qu'au fond rien n'afflige et ne touche,
Quoique souvent pour rien il se mette en courroux,
Lui-même me paraît fort en peine de vous.
Ouvrez-moi votre cœur. Qu'est-ce qui vous afflige?

ARISTE.

Rien.

LISIMON.

Vous me trompez.

ARISTE.

Moi?

LISIMON.

Vous me trompez, vous dis-je.
Si vous êtes fâché de me voir de retour,
Je suis prêt à partir avant la fin du jour.

ARISTE.

Moi fâché de vous voir! O ciel! quelle injustice!
Avoir un tel soupçon, c'est me mettre au supplice.
Que j'expire à vos yeux, s'il est plaisir pour moi
Plus grand que le plaisir que j'ai quand je vous voi.

LISIMON.

Je vous crois. Cependant d'où vient cette tristesse?
Quelque souci secret vous ronge et vous oppresse.

ARISTE.

Cela se peut.

LISIMON.

Pourquoi me parler à demi?
Suis-je pas votre père, et de plus votre ami?
Oui, votre ami, mon fils; et j'ai bien lieu de l'être,
D'un fils dont le bon cœur s'est si bien fait con-
[naître,
D'un fils de qui l'amour, de qui les tendres soins,
Ont depuis si longtemps prévenu mes besoins.

ARISTE.

Vous me rendez confus. Mais si j'ai pu vous plaire
En ne faisant pour vous que ce que j'ai dû faire,
J'en veux la récompense.

LISIMON.

Et quoi?

ARISTE.

C'est d'obtenir
Que vous n'en rappeliez jamais le souvenir.

LISIMON.

Soit. Je satisferai votre âme généreuse :
Je m'en fais une loi qui m'est bien onéreuse;
Mais à condition (je suis ami prudent)

Digitized by Google

Que vous me choisirez pour votre confident.

ARISTE.

Eh bien! vous le serez. Votre bonté décide...
Mais quand je veux parler, mon respect m'intimide.

LISIMON.

Est-ce ainsi qu'on en use avec un ami sûr?
Tout franc, ce procédé me paraît un peu dur.

ARISTE.

Ah! ne me blâmez point, et plaignez-moi.

LISIMON.

Je gage
Que ce trouble est l'effet de votre mariage.

ARISTE.

(*à part.*)
Quel mariage? O ciel! saurait-il mon secret?

LISIMON.

Celui qu'on vous propose.

ARISTE.

Il m'alarme en effet.

LISIMON.

Je m'en suis aperçu sans vouloir vous le dire.
Avançons. Avouez que votre cœur soupire
Pour quelque autre beauté.

ARISTE.

Sans doute.

LISIMON.

Apparemment
Que vous êtes lié par quelque engagement?

ARISTE.

Si jamais on le fut.

LISIMON.

Ce contre-temps m'afflige :
Mais n'importe, achevez.

ARISTE.

Je ne puis..

LISIMON.

Je l'exige.
Vous dévorez des pleurs qui coulent malgré vous!
Vous pâlissez! Pourquoi vous mettre à mes genoux?
Mon fils, j'approuve tout. L'objet qui vous en-
Est digne de vous? [flamme

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Quel est-il?

ARISTE.

C'est ma femme.

LISIMON.

Votre femme! Comment! vous êtes marié?

ARISTE.

Par un secret hymen vous me trouvez lié.

LISIMON.

Je reçois cet aveu plus en ami qu'en père :
Mais pourquoi jusqu'ici m'en avoir fait mystère?

ARISTE.

J'ai consulté l'amour et non l'ambition,
Et me suis marié par inclination.
J'ai fait choix d'une aimable et jeune demoiselle,
Qui n'avait d'autre bien que celui d'être belle :
Vous pouviez m'en blâmer; ainsi, quoique à regret,
A vous, comme au public, j'en ai fait un secret.

LISIMON.

A-t-elle un bon esprit? est-elle douce, sage?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Vous avez donc fait un très-bon mariage.

ARISTE.

Ah! vous me ravissez par ce trait de bonté;
Et je suis à présent comme ressuscité.

LISIMON.

Où loge-t-elle?

ARISTE.

Ici, chez une vieille dame,
En qualité de nièce; et la sœur de ma femme,
Qu'épousera Damon, demeure aussi céans.

LISIMON.

Il s'agit d'inventer quelques expédients
Pour amuser votre oncle : et nous devons tout faire
Afin de lui cacher quelque temps cette affaire;
Car cet homme, à coup sûr, la désapprouvera,
Et, croyant vous punir, vous déshéritera.

ARISTE.

Il est vrai.

LISIMON.

Feignez donc, et j'appuierai la chose,
De consentir sans peine à l'hymen qu'il propose.
Promettez d'épouser, mais demandez du temps;
Et pendant ce délai nous tâcherons...

ARISTE.

J'entends.

LISIMON.

Quand les affaires sont prudemment disposées,
On peut concilier les choses opposées.
Mais j'aperçois mon frère; agissons de concert.

SCÈNE III

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

Vous moquez-vous de moi? vous lever au dessert.
Et, pour me planter là, sortir l'un après l'autre!
(*à Ariste.*) (*à Lisimon.*)
Si vous étiez mon fils... Mais, morbleu! c'est le vôtre:
Il vous ressemble en tout, et j'en suis bien fâché.

LISIMON.

Le terme est un peu rude.

GÉRONTE.

Oh! puisqu'il est lâche,
Je ne m'en dédis point.

LISIMON.

Soit. Nous étions ensemble
Pour voir...

GÉRONTE.

Est-ce ma faute, à moi, s'il vous ressemble?

LISIMON.

Non; c'est la mienne. Il faut...

Digitized by Google

GÉRONTE.

Il faut qu'il soit poli,
Et qu'il m'imite, moi.

LISIMON.

Sans doute.

GÉRONTE, *à Ariste.*

Est-il joli,
Quand on traite quelqu'un, de s'ennuyer à table,
D'en sortir le premier, et...

ARISTE.

Je suis excusable;
Car...

GÉRONTE.

Exposer un oncle, un oncle tel que moi,
A s'enivrer tout seul!

LISIMON.

Il a tort.

GÉRONTE.

Quand je boi,
Je veux qu'on me seconde, ou bien je bois de rage.

LISIMON.

Mon frère, nous parlions de notre mariage.

GÉRONTE.

A demain, mon neveu; sinon, déshérité.

ARISTE.

Mais différez du moins...

GÉRONTE.

Le sort en est jeté.

LISIMON.

Sommes-nous si pressés?

GÉRONTE.

Oh! la lenteur m'assomme.
Veut-on? ne veut-on pas?

ARISTE, *à part.*

Quel insupportable homme!

GÉRONTE.

Les parents d'un marquis riche, bien à la cour,
Et même gentilhomme, écrivent chaque jour
Au frère de ma femme, à toute la famille,
Pour faire un mariage avec ma belle-fille.
Je n'ai, jusqu'à présent, voulu rien écouter:
Mais, morbleu! gardez-vous de me mécontenter;
Sinon, je pourrais bien leur donner audience.

ARISTE.

Eh bien! mon oncle, il faut faire cette alliance.

LISIMON.

Non. Ariste a dessein de vous complaire en tout:
Mais lorsque d'une affaire on veut venir à bout...

GÉRONTE.

Qu'allez-vous nous chanter, l'homme aux belles [maximes?

LISIMON.

Que vos intentions sont bonnes, légitimes:
Et sans doute mon fils semble avoir un peu tort
De ne pas se résoudre à les suivre d'abord;
Mais c'est un philosophe.

GÉRONTE.

Oui, morbleu! dont j'enrage.
Qu'est-ce qu'un philosophe? Un fou, dont le langage
N'est qu'un tissu confus de faux raisonnements;
Un esprit de travers, qui, par ses arguments,
Prétend, en plein midi, faire voir des étoiles;
Toujours après l'erreur courant à pleines voiles,
Quand il croit follement suivre la vérité;
Un bavard, inutile à la société,
Coiffé d'opinions et gonflé d'hyperboles,
Et qui, vide de sens, n'abonde qu'en paroles.

ARISTE.

Modérez, s'il vous plaît, cette injuste fureur:
Vous êtes, je le vois, dans la commune erreur;
Vous peignez un pédant, et non un philosophe.

GÉRONTE.

Mais je les crois tous deux taillés en même étoffe.

ARISTE.

Non. La philosophie est sobre en ses discours,
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus [courts;
Que de la vérité l'on atteint l'excellence
Par la réflexion et le profond silence.
Le but d'un philosophe est de si bien agir,
Que de ses actions il n'ait point à rougir.
Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même:
C'est là qu'il met sa gloire et son bonheur suprême.
Sans vouloir imposer par ses opinions,
Il ne parle jamais que par ses actions.
Loin qu'en systèmes vains son esprit s'alambique,
Être vrai, juste, bon, c'est son système unique.
Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
Dans la seule vertu trouvant la volupté,
Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices,
Plaignant les vicieux, et détestant les vices:
Voilà le philosophe; et, s'il n'est ainsi fait,
Il usurpe un beau titre, et n'en a pas l'effet.

GÉRONTE.

Êtes-vous fait ainsi?

ARISTE.

Non: mais j'aspire à l'être.

LISIMON.

Mon fils gagne toujours à se faire connaître:
Il est donc philosophe, ainsi que je disais;
Et voilà la raison sur quoi je me fondais
Pour vous représenter qu'en fait de mariage,
Rien ne l'empêcherait d'agir en homme sage.
Or le sage...

GÉRONTE.

Or le sage est différent de vous.
Je soutiens, moi, qu'il faut être le roi des fous
Pour se faire prier d'épouser une fille
Jeune, riche héritière, et de noble famille.

LISIMON.

Donnez-lui quelque temps pour se déterminer.

GÉRONTE.

Si le parti convient, à quoi bon lanterner?

ARISTE.

Votre fille me hait.

LISIMON.

Souffrez qu'avec adresse
Il cherche les moyens de gagner sa tendresse.

GÉRONTE.

Soit.

Digitized by Google

LISIMON.

A la fin...

GÉRONTE.

Cela se peut faire en un jour.

ARISTE.

Je ne sais pas sitôt inspirer de l'amour,
Surtout lorsque l'on marque autant de répugnance.

LISIMON.

Ne lui donner qu'un jour! Vous vous moquez, je [pense?

GÉRONTE.

Combien lui faut-il donc?

LISIMON.

Au moins un ou deux mois.

GÉRONTE, *s'en allant.*

Elle sera marquise.

LISIMON.

Attendez.

GÉRONTE.

Une fois,
Deux fois, la voulez-vous?

LISIMON.

Oui; mais sa fantaisie...

GÉRONTE.

Je lui donne huit jours, par pure courtoisie.

ARISTE.

Ah! le terme est trop court.

LISIMON.

Mais il faut l'accepter;
Et, pour vous faire aimer, tâcher d'en profiter.

GÉRONTE, *à Ariste.*

A huit jours donc la noce.

ARISTE.

A huit jours.

GÉRONTE.

Sans remise,
Ou je vous ferai cher payer votre sottise.
Adieu.

SCÈNE IV

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

Puisqu'au délai notre homme a consenti,
De ce brutal, enfin, nous tirerons parti.
Mais quel est ce marquis pour lequel on le presse?
Il faut, pour le savoir, user ici d'adresse:
J'espère y réussir. Pour en venir à bout,
J'attendrai qu'il se calme; alors je saurai tout.
Puis ensuite, appuyant le parti qu'on propose,
Peut-être je pourrai faciliter la chose.
Si j'amène votre oncle au point où je le veux,
Rien ne vous manquera pour être très-heureux.
Ne craignant plus de perdre un fort gros héritage,
Vous vous déclarerez sur votre mariage.

ARISTE.

Non vraiment.

LISIMON.

Et pourquoi?

ARISTE.

Je l'avoue à regret,
Tout mon bonheur consiste à garder le secret.

LISIMON.

Et quel sujet encor pourra vous y contraindre?
Si votre oncle se rend, qu'aurez-vous plus à crain- [dre,
Dites-moi?

ARISTE.

Ce n'est pas mon oncle que je crains.
C'est le public; c'est lui pour qui je me contrains.

LISIMON.

Le public? Pour le coup, votre discours m'étonne.
Avez-vous épousé, mon fils, une personne
Dont le nom, la conduite, ou quelque autre sujet,
Vous forcent à cacher ce que vous avez fait?

ARISTE.

Elle est d'un sang illustre; elle est belle, elle est
Et l'on ne peut rien dire à son désavantage. [sage:

LISIMON.

Pourquoi de votre hymen êtes-vous donc honteux?

ARISTE.

Pourquoi? C'est qu'il me donne un ridicule affreux:
Tous ceux que j'ai raillés vont railler sur mon compte.
Tôt ou tard je vaincrai cette mauvaise honte:
Aidez-moi maintenant à cacher mon secret.
J'appréhende surtout un marquis du Lauret,
Railleur impitoyable, amoureux de ma femme.

LISIMON.

Amoureux?

ARISTE.

Oui. Jugez de l'état de mon âme.
J'aime mieux le souffrir, le voir à ses genoux,
Que de me déclarer en qualité d'époux.

LISIMON.

Le cas est tout nouveau.

ARISTE.

Dites même bizarre.
Mais permettez du moins que je ne me déclare
Qu'après que ce marquis aura pris femme aussi,
Et que je me serai retiré loin d'ici.

LISIMON.

Pourquoi vous retirer?

ARISTE.

C'est un point nécessaire:
Car, pour vous achever un aveu si sincère,
Je n'oserai jamais, au milieu de Paris,
Figurer à mon tour au nombre des maris.

LISIMON.

Je ne sais si je dois vous blâmer ou vous plaindre;
Mais, pour l'amour de vous, je veux bien me con- [traindre
A suivre votre plan: et je vais tout tenter
Pour vous servir, mon fils, sans rien faire éclater.

SCÈNE V

ARISTE.

Il s'agit maintenant d'y disposer Mélite,
Et ma belle-sœur.

Digitized by Google

SCÈNE VI

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

Oui, son procédé m'irrite :
J'en veux avoir raison.

MÉLITE.

Modérez ce courroux :
Peut-être a-t-il dessein de se donner à vous.

CÉLIANTE.

Qu'il m'adore s'il veut; je le hais, le déteste.
Me croyez-vous donc fille à prendre votre reste?

ARISTE.

De qui parlez-vous là?

MÉLITE.

Nous parlons du marquis.

CÉLIANTE.

M'adorer par dépit! Ah! le trait est exquis.
Je voudrais bien savoir si, sans extravagance,
Quelqu'un vous peut sur moi donner la préférence.
Pour vous offrir ses vœux, ma sœur, plutôt qu'à moi,
Il faut être imbécile ou philosophe.

ARISTE.

Eh quoi!
Toujours désobligeante? Est-elle criminelle,
Si quelqu'un près de vous ose la trouver belle?

MÉLITE.

Me voyez-vous, ma sœur, chercher des soupirants,
Ou, pour vous les ôter, m'offrir à leur encens?
Faut-il même avouer, pour vous rendre contente,
Que mes traits font horreur, que vous êtes char-
Je le déclarerai devant qui vous voudrez, [mante?
Et tout autant de fois que vous l'exigerez.

CÉLIANTE.

Ce serait là nous rendre une égale justice;
Mais je n'exige point un pareil sacrifice.
Ne parlez point pour moi : mes traits parleront mieux
A quiconque a du goût, de l'esprit et des yeux.
Quant à notre marquis, c'est chose très-constante
Que j'ai dû, plus que vous, lui paraître charmante.
Étant homme de cour, et parfait connaisseur,
Il m'offense en osant me préférer ma sœur.
Pour s'arracher à vous, il m'offre son hommage
Me le fait agréer, et c'est un double outrage
Qui me pique à tel point que je m'en vengerai.

ARISTE.

Et de quelle façon!

CÉLIANTE.

Je lui déclarerai
Qu'il a parfaitement l'honneur de me déplaire.

ARISTE, *riant.*

Il sera fort touché d'un aveu si sincère!

CÉLIANTE.

Que si c'est par dépit qu'il s'est offert à moi,
C'est par dépit aussi que j'ai reçu sa foi.

ARISTE, *riant.*

Bon!

CÉLIANTE.

Que ma sœur, bien loin de répondre à sa flamme,
Le méprise.

ARISTE.

Fort bien!

CÉLIANTE.

Et qu'elle est votre femme.

ARISTE, *effrayé.*

J'ai des raisons encor pour cacher mon secret,
Et principalement au marquis du Lauret.

MÉLITE.

Quelle obstination! Votre oncle et votre père
Veulent vous marier : est-il temps de vous taire?

ARISTE.

Sur cet article-là ne vous alarmez pas;
Je trouverai moyen de sortir d'embarras.

MÉLITE.

Quoi! sans vous expliquer sur notre mariage?

ARISTE.

Si vous m'obéissez, c'est à quoi je m'engage.

MÉLITE.

J'obéirai, pourvu que vous juriez aussi
D'empêcher le marquis de revenir ici.

ARISTE.

Moi, l'empêcher! Comment? Que pourrai-je lui dire?

MÉLITE.

Que je suis votre femme.

ARISTE.

Il n'est point de martyre
Que je n'aimasse mieux mille fois endurer,
Que de prendre sur moi de le lui déclarer.

MÉLITE.

Eh bien! pour ne vous faire aucune violence,
Permettez qu'au marquis j'en fasse confidence.

ARISTE.

N'est-ce pas même chose? Et, dès qu'il me verra...

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur, quand il vous raillera!
Mon cher beau-frère, autant que je puis m'y connaî-
Vous êtes marié, mais très-honteux de l'être. [tre,

MÉLITE.

Prenez votre parti, le marquis vient à vous.

CÉLIANTE.

Je sens, à son aspect, redoubler mon courroux.
Ma langue se révolte, et n'est plus retenue.

ARISTE.

C'en est fait, je vois bien que mon heure est venue.

SCÈNE VII

MÉLITE, CÉLIANTE, ARISTE, LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS, *après les avoir observés quelque temps.*

Plus je vous considère avec attention,
Plus je vois que je cause ici d'émotion.
(*regardant Mélite.*)
L'une baisse les yeux, et paraît interdite;

Digitized by Google

(regardant Céliante.)
L'autre me fait sentir que mon aspect l'irrite;
Finette sous ses doigts sourit malignement;
Ariste consterné rêve profondément.
Chaque attitude est juste, énergique, touchante;
Et vous formez tous quatre un tableau qui m'en-
FINETTE. [chante.
Il ne nous manque à tous que la parole.
LE MARQUIS.
Eh bien!
Ne finirons-nous point ce muet entretien?
(à Mélite.)
Pour la dernière fois écoutez-moi, madame;
Je ne veux plus ici vous parler de ma flamme.
J'approuve les mépris dont vous m'avez payé.
ARISTE, *à part.*
Le traître a découvert que je suis marié.
MÉLITE.
Je ne demande point quel motif vous inspire.
Si vous ne m'aimez plus, c'est ce que je désire:
Et si ma sœur a pu causer ce changement,
Vous ne pouviez me faire un aveu plus charmant.

SCÈNE VIII

ARISTE, LE MARQUIS, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.
En tout cas, s'il est vrai, comme je dois le croire,
Que mes charmes aux siens arrachent la victoire,
Mon cher petit marquis, soyez bien averti
Que vous prenez encore un plus mauvais parti.
Pour être un pis-aller je ne fus jamais faite.
Adieu. Vous m'entendez, et je suis satisfaite.

SCÈNE IX

ARISTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *riant.*
L'incartade est plaisante, et me réjouit fort.
ARISTE.
On peut trouver moyen de vous mettre d'accord.
LE MARQUIS.
Laissons-lui le plaisir de faire la cruelle.
Si je veux m'engager, ce n'est pas avec elle.
ARISTE.
Quoi donc! voudriez-vous enfin vous marier?
LE MARQUIS.
Oui, mon cher; et de plus je vais le publier,
Afin que les rieurs se dépêchent de rire,
Et que, la noce faite, on n'ait plus rien à dire.
Je ferai sur moi-même un couplet de chanson,
Pour animer leur verve, et leur donner le ton.
ARISTE.
Le projet est hardi, mais il est raisonnable.
LE MARQUIS.
N'est-il pas vrai? Pour moi, je le tiens préférable
Au parti que prendrait un homme tel que nous
De faire le plongeon pour éviter les coups.
Vous, par exemple, vous, dont la veine comique
Aux dépens du beau sexe a paru si caustique,
Ne conviendrez-vous pas, si, par quelque retour,
Vous vous avisiez... là... de prendre femme un jour,
Et que vous voulussiez cacher ce mariage,
Que vous joueriez alors un fort sot personnage?
ARISTE.
Ah! très-sot en effet. Mais enfin, dites-moi,
Quel est l'objet qui va recevoir votre foi?
LE MARQUIS.
Une enfant de treize ans. Cela doit vous surprendre;
Mais ce n'est encor rien; et vous allez apprendre
Un fait qui causera votre admiration:
J'épouse cette enfant par procuration.
Mon oncle, dont j'attends une fortune immense,
Depuis longtemps sous main traite cette alliance,
Et veut que, sans tarder, l'hymen soit contracté.
Il trouve seulement une difficulté,
Qui ne lui paraît rien cependant.
ARISTE.
Quelle est-elle?
LE MARQUIS.
Eh! mais... c'est que celui de qui dépend la belle
Refuse absolument de me la donner.
ARISTE.
Bon!
LE MARQUIS.
On m'assure pourtant qu'il peut changer de ton,
Et que son frère aîné, plus doux et plus docile,
Apprenant ce projet, le rendra plus facile.
Voilà ce qu'on me vient de dire en ce moment.
ARISTE.
Je ne puis revenir de mon étonnement.
Ou je me trompe fort, ou mon oncle et mon père
Sont assurément ceux sur qui roule l'affaire:
Il s'agit du parti qui m'était destiné.
LE MARQUIS.
Ma foi, du premier coup vous l'avez deviné.
Nous voilà donc rivaux? L'aventure est cruelle.
ARISTE.
Oh! non! De tout mon cœur je vous cède la belle.
LE MARQUIS, *en souriant.*
J'admire cet excès de générosité!
La fille est-elle aimable?
ARISTE.
Oh! c'est une beauté.
LE MARQUIS.
A-t-elle de l'esprit, dites-moi?
ARISTE.
Comme un ange.
LE MARQUIS.
Et vous la refusez?
ARISTE.
Oui.
LE MARQUIS.
Vous êtes étrange!
Et si votre oncle va me donner tout son bien?

Digitized by Google

ARISTE.

Qu'il me laisse en repos, et je n'y prétends rien.

LE MARQUIS.

Malgré cela, pourtant, je regrette Mélite.

ARISTE.

Vous vous exagérez un peu trop son mérite;
Pour moi, je n'y vois rien qui soit si merveilleux.

LE MARQUIS.

On vous soupçonne fort d'avoir de meilleurs yeux.
Non, Mélite jamais ne peut être oubliée;
Mais j'y dois renoncer, puisqu'elle est mariée.

ARISTE.

Mariée?

LE MARQUIS.

Oui vraiment.

ARISTE.

Vous voulez plaisanter.

LE MARQUIS, *lui frappant sur l'épaule.*

Notre ami, c'est un point dont je ne puis douter :
On a su découvrir cette affaire secrète
Par la sœur de Mélite, et même par Finette;
Et ceux qu'elles avaient choisis pour confidents
M'ont confié le fait depuis quelques instants.
On sait même le nom du mari de Mélite;
On vante son esprit, son bon cœur, son mérite;
Grand philosophe, mais bizarre, singulier;
Honteux d'avoir enfin osé se marier,
Et voulant au public cacher cette sottise,
De crainte qu'à son tour on ne le tympanise.
(*Il rit.*)
Ne le pourriez-vous point connaître à ce portrait?

ARISTE.

A peu près.

LE MARQUIS.

Ah! tant mieux, j'en suis fort satisfait.
Eh bien! dites-lui donc qu'on sait son mariage;
Et conseillez-lui fort de s'armer de courage,
Afin de recevoir galamment aujourd'hui
Certains petits brocards qui vont fondre sur lui.
(*Il sort en riant.*)

SCÈNE X

ARISTE.

Suis-je mort ou vivant? Après ce coup de foudre,
Que vais-je devenir? et que puis-je résoudre?
Voici l'instant fatal que j'ai tant redouté :
Mais ne nous perdons point en cette extrémité.
Ici la diligence est un point nécessaire;
Et je sais le moyen de me tirer d'affaire.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ARISTE, DAMON.

DAMON.

Mais écoutez-moi.

ARISTE.

Non. Vous me parlez en vain;
Rien ne peut m'empêcher de suivre mon dessein.

DAMON.

Vous extravaguez donc?

ARISTE.

Soit folie ou sagesse,
Je pars, et dans l'instant.

DAMON.

Quelle étrange faiblesse!
Que dira-t-on de vous?

ARISTE.

Tout ce que l'on voudra.
Pourvu que je sois loin, rien ne me touchera.

DAMON.

Quoi! cet esprit nourri de la sagesse antique
Se perd quand il s'agit de la mettre en pratique?

ARISTE.

Je vous l'ai dit souvent : les sages autrefois,
De la seule vertu reconnaissant les lois,
Loin de fuir la douleur comme un affreux supplice,
Non contents de la vaincre, en faisaient leur délice.
Les plus sanglants affronts, les plus cruels mépris,
Ne pouvaient un instant ébranler leurs esprits :
Immobiles rochers, ils défiaient l'orage.
J'admire leur exemple, et n'ai pas leur courage.

DAMON.

Et moi, je vous réponds que vous l'égalerez
Dès le même moment que vous vous calmerez.

ARISTE.

Eh! comment me calmer au fort de ma disgrâce?
Je voudrais qu'un instant vous fussiez à ma place,
En butte à mille affronts pires que le trépas :
Un front à triple airain ne les soutiendrait pas.
A peine quelques gens savent mon mariage,
Qu'au même instant sur moi je vois fondre un orage,
Un déluge d'écrits, tant en prose qu'en vers,
Qui vont à mes dépens réjouir l'univers.
Et que sera-ce donc quand la cour et la ville...?

DAMON.

Pour parer tous ces traits, soyez ferme et tranquille
C'est le meilleur parti.

ARISTE.

Je le sens comme vous.
Mais pourriez-vous tenir contre de pareils coups?
Lisez.
(*Il présente plusieurs papiers à Damon.*)

Digitized by Google

DAMON.

Bon! jeux d'esprit et pures bagatelles!

ARISTE.

Morbleu! ce sont pour moi des blessures mortelles:
L'équitable public me rend ce qu'il me doit.
On va me rire au nez et me montrer au doigt;
Je n'y pourrais survivre : une retraite obscure
Me sauvera du moins cette triste aventure.

DAMON.

Et Mélite?

ARISTE.

Dans peu Mélite me suivra.

DAMON.

Croyez qu'à ce dessein elle s'opposera.

ARISTE.

En dépit d'elle-même, il faut qu'elle y consente.
Ma disgrâce est l'effet de sa langue imprudente :
A mes cruels chagrins je prétends qu'elle ait part;
Et je vais la résoudre à souffrir mon départ.
Holà! quelqu'un!

SCÈNE II

ARISTE, DAMON, PICARD.

PICARD.

Monsieur?

ARISTE.

Va-t'en voir si madame
Est de retour.

PICARD *s'en va et revient.*

De qui parlez-vous?

ARISTE, *vivement, après avoir un peu rêvé.*

De ma femme.

PICARD *s'en va et revient.*

Laquelle est-ce?

ARISTE.

Mélite.

PICARD, *se grattant l'oreille.*

Oh! je ne suis pas sot :
Je le savais fort bien, sans vous en dire mot.

ARISTE.

Va-t'en.

SCÈNE III

ARISTE, DAMON.

DAMON.

Où voulez-vous faire votre retraite?

ARISTE.

cet te circonstance, elle sera secrète.

DAMON.

Parbleu! je vous suivrai.

ARISTE.

Non, ne me suivez pas.
Et si ma belle-sœur a pour vous des appas,
Gardez-vous de la perdre un seul instant de vue;
Sinon, vous pourriez bien la retrouver pourvue.

DAMON.

Comment puis-je fixer son caprice éternel?

ARISTE.

En l'engageant à vous par un nœud solennel.
Votre nom supposé cause sa répugnance?
Il faut lui déclarer quelle est votre naissance.

DAMON.

Je le puis. Vous savez qu'une affaire d'honneur
M'a fait cacher mon rang et causait son erreur;
Grâce à mon frère aîné, cette affaire cruelle
Vient d'être accommodée, et j'en ai la nouvelle
Par un de mes parents arrivé de Lyon. [nom.
Je n'ai plus rien à craindre, et je reprends mon
Du moins, jusqu'à demain suspendez votre fuite
Pour rendre témoignage...

ARISTE.

Ah! j'aperçois Mélite!
Que je suis agité! Voici l'occasion
Où je dois recourir à votre affection.
Aidez-moi de vos soins.

DAMON.

Eh bien! que faut-il faire?
Me voilà prêt.

ARISTE.

De grâce, allez trouver mon père,
Dites-lui mon dessein. Faites si bien aussi,
Qu'il puisse l'approuver et demeurer ici,
Afin de consoler Mélite en mon absence.
Allez : je vous attends avec impatience.

SCÈNE IV

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

MÉLITE, *à Ariste.*

Ciel! que dois-je augurer du trouble où je vous [vois?

ARISTE, *agité.*

Ici fort à propos vous venez toutes trois.
(*à Mélite.*)
Ma femme, désormais vous serez satisfaite.

MÉLITE.

En quoi?

ARISTE.

Notre union cesse d'être secrète;
Et grâces à vos soins, à votre empressement,
De toutes parts enfin on m'en fait compliment.

MÉLITE.

Quoi! vous osez me faire une telle injustice?
Si je vous ai trahi, que le ciel me punisse!

ARISTE.

Vous verrez que c'est moi qui me serai trahi :
Car Finette, à coup sûr, m'a trop bien obéi
Pour avoir laissé même entrevoir le mystère.
Et pour ma belle-sœur, qui sait l'art de se taire,
Que dis-je? qui le porte à sa perfection,
Je n'ai qu'à me louer de sa discrétion.

CÉLIANTE.

Il est pourtant certain, malgré vos railleries,
Que je n'ai dit le fait qu'à six de mes amies.

Digitized by Google

FINETTE.

Et moi, qu'à deux ou trois de mes meilleurs amis.
Qui n'en auront rien dit, car ils me l'ont promis.
En les mettant ainsi de notre confidence,
Je les engageais tous à garder le silence.

MÉLITA.

Ah! cessez de railler, de grâce, et dites-nous...

ARISTA.

Eh bien! sans plaisanter, je prends congé de vous.
Adieu, ma femme.

MÉLITE.

O ciel! je n'y pourrai survivre.
Ariste, ne demeurez, ou laissez-moi vous suivre.

ARISTE.

Vous me suivrez aussi : soyez prête au départ.
Dans peu quelqu'un viendra vous trouver de ma part,
Et nous nous reverrons dans un séjour tranquille,
Où j'ai fixé le mien. Je renonce à la ville;
Voyez si vous pouvez y renoncer aussi,
Et n'espérez jamais de me revoir ici.

CÉLIANTE.

Eh quoi! pour un mari vous serez complaisante
Jusqu'à vouloir pour lui vous enterrer vivante?

MÉLITA.

(*à Ariste.*)

Oui, ma sœur. Je ferai tout ce que vous voudrez.
Je trouverai Paris partout où vous serez.

SCÈNE V

ARISTE, DAMON, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

DAMON.

Je viens vous informer d'une fâcheuse affaire :
J'ai trouvé près d'ici votre oncle et votre père,
Sortant de la maison du marquis du Laurel,
Où sans doute ils avaient appris votre secret.
Votre oncle, transporté de colère et de rage,
Prétend faire, dit-il, casser le mariage,
Comme ayant été fait à l'insu des parents;
Et trouve pour cela vingt moyens différents.

MÉLITE.

Ciel! que nous dites-vous?

DAMON.

Ce que je viens d'entendre.

ARISTA.

Et mon père?

DAMON.

Il s'efforce en vain à vous défendre.
Votre oncle, prévenu, refuse d'écouter,
Et, s'il n'est secondé, veut vous déshériter.
Une telle menace alarme votre père,
Qui ne sait de quel biais ajuster cette affaire.
Ils sont partis ensemble, et vont, je crois, tous deux
Consulter sur ce point un avocat fameux.

MÉLITA.

Et dans un tel péril Ariste m'abandonne!

ARISTA.

Non. L'éclat que j'ai craint n'a plus rien qui m'é-
Votre péril me rend la noble fermeté [tonne.
Qui des cœurs vertueux fait la félicité.
Je vais, d'un front serein, faire tête à l'orage.
Que le public surpris fronde mon mariage,
Que mon oncle irrité me prive de son bien;
On veut nous séparer, je ne ménage rien.
Je vais trouver mon oncle, et moi-même lui dire
Qu'à m'arracher à vous c'est en vain qu'il aspire;
Et je lui ferai voir, en bravant son courroux,
Que rien n'est à mon cœur si précieux que vous.

MÉLITA.

Je reconnais Ariste, et n'ai plus rien à craindre.
Mais au premier abord tâchez de vous contraindre
Et souffrez tout le feu du premier mouvement.

ARISTE.

C'est mon dessein. Allez à votre appartement,
Et ne paraissez plus qu'on ne vous avertisse.

MÉLITA.

O ciel, protége-nous! j'implore ta justice.

SCÈNE VI

CÉLIANTE, DAMON, FINETTE.

CÉLIANTE.

L'état où je les vois me fait compassion;
Malgré moi je prends part à leur affliction.
Il faut que je sois folle. Oh! oui, je suis trop bonne.
Moi, trembler pour ma sœur!

DAMON.

Quoi! cela vous étonne?

CÉLIANTA.

Pourquoi non? Songez-vous aux tours qu'elle m'a [faits?

DAMON.

Quels tours!

CÉLIANTA.

Ceux qu'une sœur ne pardonne jamais.

DAMON.

Mais encore, en quoi donc?

CÉLIANTE.

D'avoir eu l'art de plaire
A des gens dont l'hommage eût pu me satisfaire.

DAMON.

Je vous suis obligé de ce doux compliment :
Mais, puisque vous m'aimez, je ne vois pas comment
Vous lui voulez du mal d'avoir su plaire à d'autres.

FINETTA.

C'est que vos sentiments sont différents des nôtres.

CÉLIANTE.

Quoi! vous croyez encor que je vous aime, moi?

DAMON.

La question me charme! Eh, parbleu! je le crois,
Puisque vous me l'avez cent fois juré vous-même.

CÉLIANTE.

Ah! quelle vision! Moi, Finette, je l'aime?
Est-il vrai?

FINETTE.

Quelquefois, selon le temps qu'il fait.

DAMON.

Du caprice souvent j'ai ressenti l'effet.
Mais, malgré vous, je lis jusqu'au fond de votre âme;
Et je vous réponds, moi, que vous serez ma femme.

CÉLIANTE.

Moi, je serai sa femme! Ah! je voudrais le voir.

DAMON.

Oui, oui, vous le verrez.

CÉLIANTE.

Quand cela?

DAMON.

Dès ce soir.

CÉLIANTE, *à Finette.*

Ne le croirait-on pas, de l'air dont il l'assure?

FINETTE.

On croirait qu'il vous dit votre bonne aventure.

CÉLIANTE.

Ma mauvaise plutôt.

DAMON.

Oui, vos yeux, malgré vous,
M'annoncent que ce soir je serai votre époux.

CÉLIANTE.

Mes yeux en ont menti. Mais voyez l'impudence!
Qui? moi, j'épouserais un homme sans naissance!

DAMON.

Et si vous deveniez comtesse en m'épousant?

CÉLIANTE.

Vous, me faire comtesse?

DAMON.

Ariste est mon garant,
Et du sang dont je sors il pourra vous instruire :
L'en croirez-vous?

CÉLIANTE.

Eh! mais... je ne sais plus que dire.
Pourquoi donc feigniez-vous?...

DAMON.

Une forte raison
M'obligeait à cacher ma naissance et mon nom.

CÉLIANTE.

Je ne croirai cela que sur l'avis d'Ariste.
Le péril de ma sœur m'inquiète et m'attriste :
Nous songerons à nous quand je saurai son sort.
J'entends du bruit.

DAMON.

C'est l'oncle.

FINETTE.

Il querelle, et bien fort.

SCÈNE VII

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

GÉRONTE.

O le grand philosophe! ô le beau mariage!
Où se cache-t-il donc ce raisonneur si sage,
Qui n'impose jamais par ses opinions,
Et qui ne veut parler que par ses actions?
Ah! vraiment, l'imbécile en a fait une belle!

LISIMON.

Eh! mon frère!

FINETTE, *à Céliante.*

Il me fait une frayeur mortelle.

CÉLIANTE.

Je m'en vais lui répondre.

DAMON, *la retenant.*

Eh! ne l'irritez pas.
De sang-froid laissons-lui faire tout son fracas.

GÉRONTE.

Qu'il s'exhale en douceurs auprès de sa Mélite:
Mais qu'il sache, morbleu! que je le déshérite.
Avec ma belle-fille on aura tout mon bien.

LISIMON.

Quoi! ce neveu si cher...

GÉRONTE.

Ce neveu n'aura rien.

LISIMON.

Mais...

GÉRONTE.

Il mourra de faim, j'ai fait son horoscope;
Et je veux qu'il enrage avec sa Pénélope,
A moins qu'il ne la livre à mon ressentiment.

LISIMON.

Ah! ne vous flattez point de son consentement.

GÉRONTE.

L'affaire est entamée, il faut qu'il me le donne.
Mais je crois que voici justement la personne
Dont la beauté maudite a séduit mon neveu.

FINETTE.

Madame, il vient à vous.

CÉLIANTE.

Vous allez voir beau jeu.

DAMON, *à Céliante.*

Gardez-vous de l'aigrir.

CÉLIANTE.

Mon Dieu! laissez-moi faire.
Je m'en vais, en deux mots, accommoder l'affaire.

DAMON.

Ou plutôt la gâter.

GÉRONTE, *à Céliante.*

Ah! ma belle, est-ce vous
Dont mon sot de neveu prétend être l'époux?

CÉLIANTE.

Et quand cela serait, qu'y trouvez-vous à dire?

FINETTE, *à part.*

L'entretien sera vif, et je m'apprête à rire.

GÉRONTE.

Mais je n'y trouve, moi, qu'une difficulté :
Le mariage est nul, de toute nullité.

CÉLIANTE.

Je soutiens qu'il est bon, et bon par excellence,
Et qu'il n'y manque pas la moindre circonstance.

FINETTE.

On n'a rien oublié.

Digitized by Google

GÉRONTE.

Que mon consentement,
Et celui de mon frère.

CÉLIANTE.

On s'en passe aisément,
Comme vous le voyez.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Tubleu! quelle commère!

CÉLIANTE, *à Lisimon.*

Apparemment, monsieur, vous êtes le beau-père?

LISIMON.

Je suis père d'Ariste.

CÉLIANTE.

Ayez la fermeté
De vous servir ici de votre autorité.
Si j'en crois votre fils, vous êtes homme sage
Qui, loin de chicaner sur un bon mariage,
Signerez au contrat sans vous faire prier.
(*à Géronte.*)
Pour vous, il vous sied bien, mon petit financier,
Fier d'un bien mal acquis, de blâmer l'alliance
D'une fille d'honneur, et d'illustre naissance!
Oh bien! tenez de moi pour un fait assuré
Que vous vous en devez croire fort honoré;
Que c'est risquer beaucoup qu'insulter ma famille,
Et qu'on vaut mieux cent fois que votre belle-fille.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

C'est donc là cet esprit sage, modeste, doux,
Qui devait tout d'abord désarmer mon courroux?

LISIMON.

Mon fils me l'avait dit : mais quelle est ma surprise?
Je crois que notre sage a fait une sottise.

GÉRONTE.

Et vous me retiendrez encore après cela?

LISIMON.

Madame, il vous sied mal de prendre ce ton-là;
Et l'air dont vous venez de parler à mon frère
Me fait mal augurer de votre caractère.

CÉLIANTE.

Tant pis pour vous, monsieur.

LISIMON.

Dans cette occasion,
Votre unique parti c'est la soumission.

GÉRONTE.

Allons, sortons, mon frère, ou bien je vous renonce.
Ma belle, dans l'instant vous aurez ma réponse.

DAMON, *à Céliante.*

J'ai prévu ces effets de votre emportement.
Messieurs, vous vous trompez, écoutez un moment.

GÉRONTE.

Je n'écoute plus rien, je suis trop en colère.
J'aurais été peut-être aussi sot que mon frère:
Mais puisqu'on m'ose encor traiter de la façon,
Un bon procès, morbleu! va m'en faire raison.
Allons. Malgré ce fils que vous croyez si sage,
Je prétends qu'un arrêt casse le mariage.

SCÈNE VIII

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE, DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

ARISTE.

Casser mon mariage, avoir un tel dessein,
C'est vouloir me plonger un poignard dans le sein.

CÉLIANTE.

Qu'il s'y joue, il verra.

ARISTE, *à Lisimon.*

Même en votre présence,
On m'ose menacer de cette violence!
J'ai peine à retenir un trop juste courroux.
Mon oncle, contre moi, dispose-t-il de vous?
Mais j'ai tort, après tout, de craindre que mon père
Veuille à cet attentat prêter son ministère :
Sa bonté, sa vertu, m'en sont de sûrs garants.
Si vous connaissiez bien celle que je défends,
Loin de vouloir, mon oncle, armer la loi contre elle,
Vous-même vous seriez son défenseur fidèle.
Aussitôt qu'on la voit, tout parle en sa faveur,
Ses traits, sa modestie, et surtout sa douceur.

GÉRONTE.

Sa douceur! Oui parbleu! nous en avons des preu-
[ves.
De grâce, en faites-vous de fréquentes épreuves

ARISTE.

Sans cesse.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

A quel excès va son aveuglement!

LISIMON, *à Ariste.*

Nous avons tout sujet d'en penser autrement.

ARISTE.

De ma femme?

LISIMON.

Oui, mon fils.

FINETTE, *à part.*

L'équivoque est plaisante.

LISIMON.

Elle est très-emportée, encor plus imprudente;
Et devant elle, enfin, je vous déclare net
Que de son procédé je suis mal satisfait.

ARISTE, *regardant de tous côtés.*

Devant elle?

GÉRONTE.

Pour moi, j'en suis outré de rage.

LISIMON.

Elle a fait à votre oncle un très-sensible outrage,
Et vous avez grand tort de vanter sa douceur.

FINETTE, *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire de bon cœur.

DAMON.

Ariste, écoutez-moi.

ARISTE, *à Damon.*

Se peut-il que Mélite....

CÉLIANTE.

Allez, on l'a traité tout comme il le mérite.

GÉRONTE, *à Ariste.*

Eh bien! vous entendez?

ARISTE.

Moi? Non, je n'entends point.

LISIMON.

Puisqu'elle ose pousser l'arrogance à ce point,
Je vais donner les mains au dessein de mon frère.

ARISTE.

Non, Mélite n'est point d'un pareil caractère.
Je ne puis croire encor tout ce que l'on m'en dit;
Et je vais la chercher.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

A-t-il perdu l'esprit?

LISIMON.

Vous allez, dites-vous, la chercher? Où?

ARISTE.

Chez elle.

GÉRONTE.

Oh! la philosophie a brouillé sa cervelle.
Ne le voyez-vous pas?

ARISTE, *apercevant Mélite.*

En effet, la voici.
Nous allons avec elle éclaircir tout ceci.

SCÈNE IX

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, MÉLITE, ARISTE, CÉLIANTE, FINETTE.

ARISTE.

Mélite, approchez-vous.

LISIMON.

Que vois-je?

DAMON.

C'est sa femme.

GÉRONTE.

C'est sa femme?

FINETTE.

Elle-même.

ARISTE.

On me soutient, madame,
Que mon oncle et mon père, en ce même moment,
Ont essuyé cent traits de votre emportement;
Que, sans aucun respect, excitant leur colère...

MÉLITE.

Moi! j'aurais insulté votre oncle et votre père!
Eh! je n'ai jamais eu l'honneur de leur parler.

ARISTE.

Quel galimatias!

DAMON.

Je vais le démêler,
Si l'on m'écoute enfin. Une pure méprise
Forme l'embrouillement qui fait votre surprise;
Et les vivacités de votre belle-sœur,
Qu'ils prenaient pour Mélite, ont causé leur erreur.

ARISTE.

Vous auriez dû plus tôt le leur faire comprendre.

DAMON.

Et le moyen? jamais on n'a voulu m'entendre.

CÉLIANTE.

Ce que je leur ai dit, je le répéterai.
On veut nous faire affront, et je le souffrirai!
On intente un procès sur votre mariage,
Et je ne serai pas sensible à cet outrage!
Si j'étais votre femme et qu'on eût ce dessein,
Votre oncle ne mourrait jamais que de ma main.

MÉLITE, *à Lisimon et à Géronte.*

De quoi suis-je coupable? Ariste peut vous dire
Qu'à recevoir sa main il n'a pu me réduire
Qu'après m'avoir promis et juré mille fois
Que son père avec joie approuverait son choix.
(*à Lisimon.*)
C'est à vous, je le vois, qu'il faut que je m'adresse,
Pour vous entendre ici confirmer sa promesse.
Vous aimez trop ce fils, vous aimez trop l'honneur,
Pour condamner son choix et causer mon malheur.

LISIMON.

Madame, vos discours ont pénétré mon âme.
Mon fils ne pouvait prendre une plus digne femme,
Je le vois; et son choix entraînerait le mien
Si ce fils pour vous deux avait assez de bien.
Sa fortune dépend des bontés de mon frère,
Et votre mariage excite sa colère.
Il veut absolument rompre cette union,
Ou priver votre époux de sa succession.

MÉLITE, *à Géronte.*

Pour vous fléchir, monsieur, je n'ai point d'autres armes
Que ma soumission, mes soupirs et mes larmes.
Confirmez mon bonheur : pour l'obtenir de vous,
Je ne rougirai point d'embrasser vos genoux.
Mais si je presse en vain, si votre aigreur subsiste,
Je ne veux point causer l'infortune d'Ariste.
En brisant nos liens, rendez-lui votre cœur;
Un couvent cachera ma honte et ma douleur.

GÉRONTE, *attendri.*

Qui pourrait résister à sa voix de sirène?
Ma nièce, levez-vous. Me voilà fort en peine.
Tantôt, désespéré de votre hymen secret,
J'ai promis aux parents du marquis du Lauret
Qu'il aurait tout mon bien avec ma belle-fille,
En cas que je la fisse entrer dans leur famille.
Si je vous laisse Ariste, elle aura le marquis,
Et ma succession, puisque je l'ai promis.

ARISTE.

Mon oncle, vous pouvez accomplir vos promesses
Mélite me tient lieu de toutes vos richesses.

SCÈNE X

LE MARQUIS, LISIMON, GÉRONTE, ARISTE, DAMON, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

LE MARQUIS.

Vous voyant assemblés, je suppose d'abord
Qu'après un peu de bruit vous voilà tous d'accord:

Digitized by Google

C'est prendre, croyez-moi, le parti le plus sage.
(*à Ariste.*)
Je vous fais compliment sur votre mariage :
Si vous eussiez daigné me le faire savoir,
J'aurais su m'acquitter plus tôt de ce devoir.

ARISTE.

Épargnez-vous, marquis, ces froides railleries.
Vous perdez tout le fruit de vos plaisanteries,
Car je ne les crains plus. Vous aurez votre tour.

LE MARQUIS.

Si votre oncle y consent, ce sera dès ce jour.
(*à Géronte.*)
Vous destiniez Ariste à votre belle-fille,
Cela n'est plus faisable. En ce cas, ma famille,
Vous et moi, nous pourrons conclure en ce mo-
[ment.
Si vous voulez, monsieur, décider promptement.

GÉRONTE.

Vous êtes bien pressé.

LE MARQUIS, *regardant Ariste.*

Lorsqu'un homme si sage
Se soumet humblement au joug du mariage,
Et qu'il n'en rougit plus, puis-je trop me presser
De suivre le chemin qu'il vient de me tracer?

GÉRONTE.

Eh bien! ma belle fille est à vous. Sa naissance
Est égale à la vôtre, et tout au moins, je pense.

LE MARQUIS.

D'accord.

GÉRONTE.

Par elle-même elle a beaucoup de bien.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

GÉRONTE.

Et j'ai promis que j'y joindrais le mien.

LE MARQUIS.

Retranchez cet article, autrement point d'affaire.

GÉRONTE.

Vous opposer au don que je voulais vous faire?

LE MARQUIS.

Ce n'est point pour traurter ici du généreux.
Un jour je serai riche au delà de mes vœux :
Mais quand je serais né sans bien, sans espérance
D'en avoir, je mourrais plutôt dans l'indigence
Que de devenir riche aux dépens d'un ami.
Monsieur, ne soyez point indulgent à demi :
Non content d'approuver qu'il conserve Mélite,
De deux parfaits époux couronnez le mérite.
Je n'exige de vous d'autre condition
Que de leur assurer votre succession.

ARISTE, *en l'embrassant.*

Ami trop généreux!

LISIMON.

Ce procédé m'enchante.

GÉRONTE.

La déclaration est nouvelle et touchante.
Ma nièce, mon neveu, je voulais vous punir;
Mais tout parle pour vous, je n'y puis plus tenir :
Vous aurez tout mon bien, en dépit de moi-même.

MÉLITE.

Puisque Aristo est heureux, mon bonheur est
[extrême.

GÉRONTE.

Mon frère, allons dresser et signer deux contrats.

ARISTE, *à Célianie.*

Nous en signerons trois. N'y consentez-vous pas?

MÉLITE, *à Célianie.*

Vous résistez en vain : Damon a su vous plaire;
Donnez-lui votre main.

ARISTE.

Vous ne pouvez mieux faire.
Il vous cachait son rang; mais je suis caution
Qu'il est homme d'honneur et de condition.

CÉLIANTE.

Je vous crois : mais enfin...

FINETTE, *à Célianie.*

Allons, un bon caprice.

DAMON.

Je vois que, malgré vous, vous me rendez justice.

CÉLIANTE.

Oui, monstre, il est écrit que je t'épouserai :
Mon penchant m'y contraint; mais je m'en veu-
[gerai.

FINETTE.

Belle conclusion!

DAMON.

Pestez, sans vous contraindre.
Vous m'aimez, je vous aime, et je n'ai rien à
[craindre.

ARISTE, *à Mélite.*

Pour vous mettre, Mélite, au comble de vos vœux,
En face du public resserrons nos doux nœuds;
Et prouvons aux railleurs que, malgré leurs ou-
[trages,
La solide vertu fait d'heureux mariages.

FIN DU PHILOSOPHE MARIÉ.

Digitized by Google

LE GLORIEUX

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 18 JANVIER 1732

PERSONNAGES.

LISIMON, riche bourgeois anobli.
ISABELLE, fille de Lisimon.
VALÈRE, fils de Lisimon.
LE COMTE DE TUFIÈRE, amant d'Isabelle.
PHILINTE, autre amant d'Isabelle.
LYCANDRE, vieillard inconnu.

PERSONNAGES.

LISETTE, femme de chambre d'Isabelle.
PASQUIN, valet de chambre du comte.
LAFLEUR, laquais du comte.
M. JOSSE, notaire.
UN LAQUAIS de Lycandre.
Plusieurs autres LAQUAIS du comte.

La scène est à Paris, dans un hôtel garni.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

PASQUIN.

Lisette ne vient point : je crois que la friponne
A voulu se moquer un peu de ma personne,
En me donnant tantôt un rendez-vous ici.
Pour le coup, je m'en vais. Ah! ma foi, la voici.

SCÈNE II

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

Mon cher monsieur Pasquin, je suis votre servante.

PASQUIN.

Très-humble serviteur à l'aimable suivante
D'une aimable maîtresse.

LISETTE.

Un si doux compliment
Mérite de ma part un long remerciment,
Mais pour m'en acquitter je manque d'éloquence :
Vous vous contenterez de cette révérence.
Je vous ai fait attendre.

PASQUIN.

A vous parler sans fard,
Ma reine, au rendez-vous vous venez un peu tard.

LISETTE.

J'aurais voulu pouvoir un peu plus tôt m'y rendre.

PASQUIN.

Autrefois j'étais vif, et j'enrageais d'attendre;
Rien ne pouvait calmer mes désirs excités :
Mais l'âge a mis un frein à mes vivacités.

LISETTE.

Si bien que vous voilà devenu raisonnable?

PASQUIN.

Et j'en suis bien honteux.

LISETTE.

Honteux d'être estimable?

PASQUIN.

Oui, de l'être avec vous; et je lis dans vos yeux
Qu'avec moins de raison je vous plairais bien
[mieux.

LISETTE.

A moi? Je vous fuirais, si vous étiez moins sage.

PASQUIN.

Me voilà donc au fait, et j'entends ce langage.
Vous me trouvez trop vieux pour être un favori;
Et de moi vous ferez un honnête mari.
Je me sens pour ce titre un fonds de patience,
Dont vous pourrez bientôt faire l'expérience.

LISETTE.

Vous vous trompez bien fort; car je ne veux, de
Ni faire mon amant, ni faire mon époux. [vous.

PASQUIN.

Que me voulez-vous donc? Quel sujet nous assem-
[ble?

LISETTE.

Je veux que nous tenions ici conseil ensemble.

PASQUIN.

Sur quoi?

LISETTE.

Sur votre maître et ma maîtresse.

PASQUIN.

Eh bien!

LISETTE.

Traitons cette matière, et ne nous cachons rien.
Tous deux à les servir étant d'intelligence,
Nous leur pourrons tous deux être utiles, je pense.

PASQUIN.

Votre idée est très-juste; elle me plaît.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

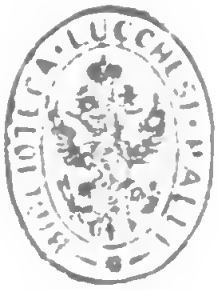
LE GLORIEUX

LE COMTE

Il me parle, je crois! Holà! qu'il se retire

(Acte II, sc. 1)

Digitized by Google



Digitized by Google

LISETTE.

Tant mieux.
Le comte votre maître est froid et sérieux; [meure,
Et, depuis trois grands mois qu'avec nous il de-
Je n'ai pas encore pu lui parler un quart d'heure.
Quel est son caractère? Entre nous, j'entrevois
Que ma maîtresse l'aime; et cependant je crois
Qu'il ne doit pas longtemps compter sur sa tendresse;
Car, avec de l'esprit, du sens, de la sagesse,
Des grâces, des attraits, elle n'a pas le don
D'aimer avec constance. Avant qu'aimer, dit-on,
Il faut connaître à fond; car l'Amour est bien traître.
Pour Isabelle, elle aime avant que de connaître;
Mais son penchant ne peut l'aveugler tellement,
Qu'il dérobe à ses yeux les défauts d'un amant.
Les cherchant avec soin, et les trouvant sans peine,
Après quelques efforts sa victoire est certaine;
Honteuse de son choix, elle reprend son cœur,
Et l'on voit à ses feux succéder la froideur :
Sur le point d'épouser, elle rompt sans mystère.

PASQUIN.

Voilà, sur ma parole, un plaisant caractère.
Un cœur tendre et volage, un esprit vif, ardent
Jusqu'à l'étourderie, et toutefois prudent;
Coquette au par-dessus.

LISETTE.

Non; point capricieuse,
Point coquette, et surtout point artificieuse.
Elle aime tendrement, et de très-bonne foi;
Mais cela ne tient pas. Maintenant dites-moi
Toutes les qualités du comte votre maître.
C'est pour le mieux servir que je veux le connaître.
Sans deviner pourquoi, j'ai du penchant pour lui;
Et vous l'éprouverez même dès aujourd'hui.
S'il a quelques défauts, empêchons ma maîtresse
De s'en apercevoir, et fixons sa tendresse :
Mais découvrez-les-moi, pour me mettre en état
De faire que l'hymen prévienne cet éclat.

PASQUIN.

Instruit de vos desseins, je parlerai sans craindre,
Et de la tête aux pieds je vais vous le dépeindre.
Ses bonnes qualités seront mon premier point;
Ses défauts, mon second. Je ne vous cache point
Que je serai très-court sur le premier chapitre;
Très-long sur le dernier. Premièrement, son titre
De comte de Tufière est un titre réel,
Et son air de grandeur est un air naturel :
Il est certainement d'une haute naissance.

LISETTE.

C'est l'effet du hasard. Passons.

PASQUIN.

Toute la France
Convient de sa valeur, et, bravo confirmé,
Parmi les gens de guerre il est très-estimé.
Il fera son chemin, à ce que l'on assure.
Il est homme d'honneur : on vante sa droiture.
Quoique vif, pétulant, il a le cœur très-bon.
Voilà mon premier point.

LISETTE.

Passons vite au second.

SCÈNE III

LISETTE, PASQUIN, LAFLEUR.

PASQUIN.

Ah! te voilà, Lafleur? Que fait monsieur le comte?

LAFLEUR.

Il joue; et, qui plus est, il y fait bien son compte;
Car il va mettre à sec un franc provincial,
Au moins aussi nigaud qu'il me paraît brutal.
Notre maître, tandis qu'il jure et se désole,
Embourse son argent, sans dire une parole.

PASQUIN.

Pourquoi viens-tu sitôt?

LAFLEUR.

Pour un dessein que j'ai.

PASQUIN.

Quel dessein?

LAFLEUR.

Je vous viens demander mon congé.

PASQUIN.

A moi?

LAFLEUR.

Sans doute. Autant que je puis m'y connaître,
Vous êtes factotum de monsieur notre maître.
On n'ose lui parler sans le mettre en courroux :
Il faut par conséquent que l'on s'adresse à vous.

PASQUIN.

Tu me surprends, Lafleur; je te croyais plus sage.
Servir monsieur le comte est un grand avantage;
Pourquoi donc le quitter? éclaircis-moi ce point.

LAFLEUR.

C'est que vous parlez trop, et qu'il ne parle point.

LISETTE.

Le trait est singulier, et la plainte est nouvelle.

LAFLEUR.

Tel que vous me voyez, ma chère demoiselle,
Vous ne le croiriez pas, on me prend pour un sot;
Et mon maître, en trois mois, ne m'a pas dit un mot.

PASQUIN.

Que t'importe cela?

LAFLEUR.

Comment donc, que m'importe?
Peut-il avec ses gens en user de la sorte!
Que je sois tout un jour dans son appartement,
Il ne daignera pas me gronder seulement;
Et j'ai quitté pour lui la meilleure maîtresse...
Qui voulait qu'on parlât, et qui parlait sans cesse.
On ne s'ennuyait point. Tous les jours, tour à tour
Elle nous chantait pouille avant le point du jour.
C'était un vrai plaisir.

LISETTE.

Tu veux donc qu'on te gronde?

LAFLEUR.

Je ne hais point cela, pourvu que je réponde.
Répondre, c'est parler. Encor vit-on. Mais, bon,

Digitized by Google

Avec monsieur le comte on ne dit oui ni non.
Il ne dit pas lui-même une pauvre syllabe.
Oh! j'aimerais autant vivre avec un Arabe.
Cela me fait sécher, cela me pousse à bout,
Moi qui dis volontiers mon sentiment sur tout
Le silence me tue; et... Vous riez?

LISETTE.

Achève.

LAFLEUR, *en pleurant.*

Si je reste céans, il faudra que je crève.

LISETTE, *à Pasquin.*

Que j'aime sa franchise et sa naïveté!

LAFLEUR.

Foi de garçon d'honneur, je dis la vérité.

PASQUIN.

Notre maître à ses gens fait garder le silence;
Mais ils sentent l'effet de sa magnificence :
Bien nourris, bien vêtus, et payés largement.

LAFLEUR.

Et tout cela pour moi n'est point contentement.

LISETTE.

Enfin, il faut qu'il parle; et c'est là sa folie.

LAFLEUR.

Autrement je succombe à la mélancolie.
J'eus un maître autrefois que je regrette fort,
Et que je ne sers plus, attendu qu'il est mort.
Il ne me faisait pas de fort gros avantages;
Il me nourrissait mal, me payait mal mes gages;
Jamais aucuns profits, et souvent en hiver
Il me laissait aller presque aussi nu qu'un ver:
Mais je l'aimais. Pourquoi? C'est qu'il me faisait rire,
Et que de mon côté je pouvais tout lui dire.
Il m'appelait son cher, son ami, son mignon;
Et nous vivions tous deux de pair à compagnon.
Mais pour monsieur le comte, au diantre si je l'aime!
Il est toujours gourmé, renfermé dans lui-même;
Toujours portant au vent, fier comme un Écossais.
Je ne puis le souffrir, à vous parler français:
Et, dût-il m'enrichir, que le diable m'emporte
Si je voulais servir un maître de la sorte.

PASQUIN.

Patience; à ta face on s'accoutumera,
Et tu verras qu'un jour monsieur te parlera.
Mais ne t'échappe point; attends l'heure propice.
Depuis dix ans au moins je suis à son service,
Et n'ose lui parler que par occasion.

LISETTE *à Pasquin.*

Ce pauvre garçon-là me fait compassion.
Faites que l'on lui dise au moins quelques paroles.

LAFLEUR.

Tenez, j'aimerais mieux deux mots que deux pis-
[toles.

PASQUIN.

J'y ferai de mon mieux.

LAFLEUR.

Enfin, point de milieu :
Il faut, ou qu'on me parle, ou qu'on me chasse.
[Adieu.
Voilà mon dernier mot; c'est moi qui vous l'an-
[nonce.
Et je parlerai, moi, si je n'ai pas réponse.

SCÈNE IV

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

J'ai pitié, comme vous, de ce pauvre Lafleur.

LISETTE.

Le comte de Tuffière est donc un fier seigneur?

PASQUIN.

C'est là mon second point.

LISETTE.

Fort bien.

PASQUIN.

Sa politique
Est d'être toujours grave avec un domestique.
S'il lui disait un mot, il croirait s'abaisser;
Et qu'un valet lui parle, il se fera chasser.
Enfin, pour ébauchier en deux mots sa peinture,
C'est l'homme le plus vain qu'ait produit la nature.
Pour ses inférieurs plein d'un mépris choquant,
Avec ses égaux même il prend l'air important:
Si fier de ses aïeux, si fier de sa noblesse,
Qu'il croit être ici-bas le seul de son espèce
Persuadé d'ailleurs de son habileté,
Et décidant sur tout avec autorité;
Se croyant en tout genre un mérite suprême;
Dédaignant tout le monde, et s'admirant lui-même;
En un mot, des mortels le plus impérieux,
Et le plus suffisant, et le plus glorieux.

LISETTE.

Ah! que nous allons rire.

PASQUIN.

Et de quoi donc?

LISETTE.

Son faste,
Sa fierté, ses hauteurs sont un parfait contraste
Avec les qualités de son humble rival,
Qui n'oserait parler, de peur de parler mal;
Qui par timidité rougit comme une fille;
Et qui, quoique fort riche, et de noble famille,
Toujours rampant, craintif, et toujours concerté,
Prodigue les excès de sa civilité;
Pour les moindres valets rempli de déférences,
Et ne parlant jamais que par ses révérences.

PASQUIN.

Oui, ma foi, le contraste est tout des plus parfaits:
Et nous en pourrons voir d'assez plaisants effets.
Ce doucereux rival, c'est Philinte, sans doute?
Mon maître, d'un regard, doit le mettre en dé-
[route.

LISETTE.

Mais ce comte si fier est donc bien riche aussi?
Du moins il le paraît.

PASQUIN.

Riche? Non, Dieu merci:
Car c'est là quelquefois ce qui rabat sa gloire;

Digitized by Google

Et tout son revenu, si j'ai bonne mémoire,
Vient de sa pension et de son régiment.
Mais il sait tous les jeux, et joue heureusement :
C'est par là qu'il soutient un train si magnifique.

LISETTE.

Et faites-vous fortune?

PASQUIN.

Oui, par ma politique.
Avec moi quelquefois il prend des libertés.
Je le boude, il sourit. Mes dépits concertés,
Un air froid et rêveur, quelques brusques paroles,
L'amènent où je veux. Par quatre ou cinq pistoles
Il cherche à m'apaiser, à me calmer l'esprit;
Et, comme j'ai bon cœur, son argent m'attendrit.

LISETTE.

Vous m'avez mise au fait, et je vais vous instruire.
Le comte va bientôt lui-même se détruire
Dans l'esprit d'Isabelle; oui, soyez-en certain,
S'il ne lui cache pas son naturel hautain.
Elle est d'humeur limite, affable, sociable :
L'orgueil est à ses yeux un vice insupportable;
Et, malgré les grands biens qui lui sont assurés,
Son air et ses discours sont simples, mesurés,
Honnêtes, prévenants, et pleins de modestie.

PASQUIN.

Si bien qu'avec mon maître elle est mal assortie?

LISETTE.

Il aura son congé, s'il ne se contraint point.
Donnez-lui cet avis.

PASQUIN.

Il est haut à tel point...

LISETTE.

J'entends du bruit. Je crois que c'est notre vieux
Ne me laissez pas seule avec lui. [maître.

PASQUIN.

Ce vieux reître[1]
Est-il si dangereux?

LISETTE.

A cinquante-cinq ans,
Il est plus libertin que tous nos jeunes gens;
Et ce qui me surprend, c'est que son fils Valère
A toute la sagesse et la vertu d'un père.

SCÈNE V

LISIMON, LISETTE, PASQUIN.

LISIMON, *courant à Lisette.*

Bonjour, ma chère enfant; embrasse-moi bien fort.
Comment donc, tu me fuis?

LISETTE.

Réservez ce transport
Pour madame.

LISIMON.

Eh! fi donc! Tu te moques, je pense?
J'arrive de campagne; et, plein d'impatience
De te revoir, j'accours... Quel est ce garçon-là?
Tête à tête tous deux? Je n'aime point cela.
Je gage qu'avec lui tu n'étais pas si fière?

LISETTE.

Nous nous entretenions du comte de Tufière,
Son maître.

LISIMON.

Ce seigneur que l'on m'a proposé
Pour ma fille?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

LISIMON.

Je suis très-disposé,
Sur ce qu'on m'en écrit, à le choisir pour gendre.
On me le vante fort; et l'on me fait entendre
Qu'il est homme d'honneur, de grande qualité.
Mais est-il vif, alerte, étourdi, bien planté,
Bon vivant? car je veux tout cela pour ma fille.

PASQUIN.

Vous faites son portrait, et c'est par là qu'il brille.

LISIMON.

Bon. Aime-t-il la table, et boit-il largement?

PASQUIN.

Diable! il est le plus fort de tout le régiment.
Il a fait son chef-d'œuvre en Allemagne, en Suisse.

LISIMON.

Voilà mon homme. Il faut que l'autre déguerpisse.

LISETTE.

Qui? Philinte?

LISIMON.

Lui-même. Il me cajole en vain.
C'est un homme qui met le tiers d'eau dans son vin.
Ce fade personnage, en ses façons discrètes,
Me donne la colique à force de courbettes.
Mon gendre buveur d'eau! Fût-il prince, morbleu,
Je le refuserais. Nous allons voir beau jeu;
Car ma femme, dit-on, le destine à ma fille.
Sait-elle que je suis le chef de ma famille,
Le monarque absolu d'elle et de mes enfants?
Que j'en veux disposer? Mais est-elle céans?

LISETTE.

Oui, monsieur.

LISIMON.

Tu diras à ma chère compagne
Qu'il faut que dès ce soir elle aille à la campagne.

LISETTE.

Et pourquoi donc?

LISIMON.

Pourquoi? C'est que je suis ici.
Belle demande!

LISETTE.

Mais...

LISIMON.

Dans cette maison-ci
Nous sommes à l'étroit, et trop près l'un de l'autre;
Et l'on travaille à force à rebâtir la nôtre.
Mon hôtel sera vaste, et je prendrai grand soin
Que nos appartements se regardent de loin,

1. On donnait encore cette épithète aux hommes âgés et de mauvaises mœurs. Les reîtres étaient une soldatesque étrangère, mercenaire et indisciplinée.

Digitized by Google

Afin qu'un même toit elle et moi nous assemble,
Sans nous apercevoir que nous logions ensemble.

LISETTE.

Je vais voir si madame est visible.

LISIMON.

Non, non;
J'ai deux mots à te dire. Et toi, sors, mon garçon.
Va-t'en chercher ton maître en toute diligence.
Il faut qu'incessamment nous fassions connais-
[sance.

LISETTE.

Son maître va rentrer.

PASQUIN.

Et je l'attends ici.

LISIMON.

Va l'attendre dehors, décampe.

SCÈNE VI

LISIMON, LISETTE.

LISIMON.

Dieu merci,
Nous sommes tête à tête; et ma vive tendresse...
Où vas-tu donc?

LISETTE.

Je vais rejoindre ma maîtresse :
Elle m'appelle.

LISIMON.

Non.

LISETTE.

Ne l'entendez-vous pas?

LISIMON.

Moi? Point.

LISETTE.

Moi, je l'entends; et j'y cours de ce pas.

LISIMON.

Qu'elle attende.

LISETTE.

Monsieur, voulez-vous qu'on me gronde?

LISIMON.

Qui l'oserait céans? Je veux que tout le monde
T'y regarde en maîtresse, et me respecte en toi;
Que femme, enfants, valets, tout t'obéisse.

LISETTE.

A moi.
Monsieur? Y pensez-vous?

LISIMON.

Oui, ma petite reine;
De mon cœur, de mes biens, je te rends souveraine.

LISETTE.

Ce langage est obscur, et je ne l'entends pas.

LISIMON.

Je m'en vais m'expliquer. Charmé de tes appas,
J'ai conçu le dessein de faire ta fortune.
Pour nous débarrasser d'une foule importune
Je te veux à l'écart loger superbement.
Les soirs, j'irai chez toi souper secrètement.
Je ferai tous les frais d'un nombreux domestique,
D'un équipage leste autant que magnifique :
Habits, ajustements, rien ne te manquera;
Et sur tous tes désirs mon cœur te préviendra.
M'entends-tu maintenant?

LISETTE.

Oui, monsieur, à merveille.

LISIMON.

Et ce discours, je crois, te ebatouille l'oreille?
Que réponds-tu, ma chère, à ces conditions?

LISETTE.

Je ne puis accepter vos propositions,
Monsieur, sans consulter une très-bonne dame
Que j'honore.

LISIMON.

Et qui donc?

LISETTE.

Madame votre femme.

LISIMON.

Comment diable, ma femme!

LISETTE.

Oui, monsieur, s'il vous plaît :
A ce qui me regarde elle prend intérêt;
Et je ne doute point qu'elle ne soit ravie
De me voir embrasser ce doux genre de vie.

LISIMON.

Te moques-tu?

LISETTE.

Je vais aussi prendre l'avis
De ma maîtresse, et puis de monsieur votre fils.
Tous trois, édifiés, à ce que j'imagine,
Du soin que vous prenez d'une pauvre orpheline.
Seront touchés de voir que, lui prêtant la main,
Vous la mettiez vous-même en un si beau chemin,
Et qu'à votre âge enfin votre charité brille
Jusques à les ruiner pour placer une fille.

LISIMON.

Tu le prends sur ce ton?

LISETTE.

Oui, monsieur, je l'y prends.
Apprenez, je vous prie, à connaître vos gens :
Un cœur tel que le mien méprise les richesses,
Quand il faut les gagner par de telles bassesses.

LISIMON.

Oh! puisque mon amour, mes offres, mes discours
Ne peuvent rien sur toi, je prétends...

LISETTE, *s'enfuyant.*

Au secours!

LISIMON.

Quoi, friponne! me faire une telle incartade!

SCÈNE VII

LISIMON, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, *accourant.*

Mon père, qu'avez-vous?

Digitized by Google

LISIMON.
Rien.
VALÈRE.
Êtes-vous malade?
LISIMON.
Non; je me porte bien. Que voulez-vous?
VALÈRE.
Qui? moi?
On criait au secours; et, plein d'un juste effroi,
Je suis vite accouru.
LISIMON.
C'est prendre trop de peine.
Lisette me suffit.
VALÈRE.
Mais...
LISIMON.
Votre aspect me gêne.
Sortez.
VALÈRE.
Moi, vous quitter en ce pressant besoin!
Je n'ai garde, à coup sûr. Lisette, j'aurai soin
De monsieur. Sortez vite; allez dire à ma mère
Qu'elle vienne au plus tôt.
LISIMON.
Eh! je n'en ai que faire,
Bourreau!
LISETTE.
J'y vais.
LISIMON.
(à Valère.)
Demeure. Et toi, sors à l'instant.
VALÈRE.
S'il ne tient qu'à cela pour vous rendre content,
Lisette restera : mais aussi je vous jure
De ne vous point quitter dans cette conjoncture.
Vous voilà trop ému. Vos yeux sont tout en feu.
Je crains quelque accident. Asseyez-vous un peu.
Vous êtes, je le vois, fatigué du voyage.
Il faut vous ménager un peu plus à votre âge.
Enverrai-je chercher le médecin?
LISIMON.
Tais-toi.
(en sortant.)
Traître, tu le paieras.

SCÈNE VIII

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE.
Vous voyez.
VALÈRE.
Oui, je voi
A quel indigne excès veut se porter mon père.
Quel exemple pour moi! quel chagrin pour ma mère!
Je ne m'étonne plus si sa faible santé
L'oblige à renoncer à la société,
Et si, toujours livrée à sa mélancolie,
Dans son appartement elle passe sa vie.
LISETTE.
Je veux sortir d'ici.
VALÈRE.
Non, non, ne craignez rien.
De mon père, après tout, nous vous défendrons bien.
LISETTE.
Je le sais; mais enfin, je veux sortir, vous dis-je.
VALÈRE.
Songez-vous à quel point votre discours m'afflige?
Oui, si vous nous quittez, je mourrai de douleur.
Vous savez mon dessein.
LISETTE.
Il ferait mon bonheur,
S'il pouvait s'accomplir; mais il est impossible.
Je sens de vous à moi la distance terrible.
Un mariage en forme est ce que je prétends.
Vous me le promettez; mais en vain je l'attends.
Chaque jour, chaque instant détruit mon espérance.
Vos parents sont puissants; une fortune immense
Doit vous faire aspirer aux plus nobles partis:
Jugez si vous et moi nous sommes assortis.
VALÈRE.
L'amour assortit tout, et mon âme ravie
Trouve en vous ce qui fait le bonheur de la vie.
LISETTE.
Songez que je n'ai rien, et ne sais d'où je sors.
VALÈRE.
Esprit, grâces, beauté, ce sont là vos trésors,
Vos titres, vos parents.
LISETTE.
Vous flattez-vous, Valère,
De faire à notre hymen consentir votre père?
VALÈRE.
Nous nous passerons bien de son consentement.
LISETTE.
Oui, vous; mais non pas moi.
VALÈRE.
Je puis secrètement...
LISETTE.
Non, non, ne croyez pas qu'un vain espoir m'endor-
Je vous l'ai dit, je veux un mariage en forme; [me.
Et me garderai bien de courir le hasard...
VALÈRE.
Vous n'avez rien à craindre; et... Que veut ce vieil-
LISETTE. [lard?
Tout pauvre qu'il paraît, sa sagesse est profonde,
Et c'est le seul ami qui me reste en ce monde.
Depuis près de deux ans, cet ami vertueux,
Sensible à mes besoins, empressé, généreux,
Fait de me secourir sa principale affaire:
Je trouve en sa personne un guide salutaire.
Laissez-nous un moment, s'il vous plaît.
VALÈRE.
De bon cœur.
Mais revenez bientôt me joindre chez ma sœur.

Digitized by Google

SCÈNE IX

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

Enfin je vous revois : cette rencontre heureuse
Me comble de plaisir.

LISETTE.

Moi, je suis bien honteuse
Que vous me retrouviez dans l'état où je suis.

LYCANDRE.

Que faites-vous ici?

LISETTE.

Je fais ce que je puis
Pour me le cacher; mais...

LYCANDRE.

Quoi?

LISETTE.

J'y suis en service.

LYCANDRE.

Juste ciel! Et c'est donc pour ce vil exercice
Que, sans m'en avertir, vous sortez du couvent?

LISETTE.

Autrefois, pour me voir, vous y veniez souvent;
Mais depuis quelque temps vous m'avez négligée.
De plus, ma mère est morte. Inquiète, affligée,
N'entendant rien de vous, sans espoir, sans appui,
Quelle ressource avais-je en ce cruel ennui?
La fille de céans, à présent ma maîtresse,
Mon amie au couvent, sensible à ma tristesse,
Sur le point de sortir, m'offrit obligeamment
De me prendre auprès d'elle. Elle me fit serment
Que je serais plutôt compagne que suivante :
Je ne pus résister à son offre pressante.
Ce ne fut pas pourtant sans verser bien des pleurs;
Mais mon sort le voulut : et voilà mes malheurs.

LYCANDRE.

O fortune cruelle! Et vous tient-on parole
Par de justes égards?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

Cela me console
D'un si triste incident, que j'aurais prévenu
Si mes infirmités ne m'eussent retenu,
Pendant près de six mois, dans la retraite obscure
Où je mène moi-même une vie assez dure.
Si bien que vous voilà plus heureuse aujourd'hui?

LISETTE.

Autant qu'on le peut être au service d'autrui.

LYCANDRE.

Hélas!

LISETTE.

Vous soupirez! Dans ma triste aventure
Je ne sais quel espoir me soutient, me rassure :
Mais je n'ai rien perdu de ma vivacité.

LYCANDRE.

Votre espoir est fondé. Le moment souhaité
Peut arriver bientôt. La fortune se lasse
De vous persécuter. Mais dites-moi, de grâce,
A qui parliez-vous là, quand je suis survenu?

LISETTE.

Au fils de la maison. S'il vous était connu,
Vous l'estimeriez fort.

LYCANDRE.

Il a donc votre estime?
Vous rougissez!

LISETTE.

Qui? moi? Me feriez-vous un crime
De lui rendre justice?

LYCANDRE.

Il est jeune, bien fait,
Riche. Il vous voit souvent?

LISETTE.

Oui, souvent, en effet.

LYCANDRE.

Vous êtes jeune, aimable, et sans expérience;
Voilà bien des écueils!

LISETTE.

Soyez en assurance.
Mon cœur est au-dessus de ma condition.
J'ai des principes sûrs contre l'occasion.

LYCANDRE.

J'y compte. Mais enfin que vous dit ce jeune [homme?

LISETTE.

Il se nomme Valère.

LYCANDRE.

Eh, mon Dieu, qu'il se nomme
Ou Valère, ou Cléon, que m'importe? Il s'agit
De m'informer à fond des choses qu'il vous dit.

LISETTE.

Qu'il m'aime.

LYCANDRE.

Est-ce là tout?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

C'est tout?

LISETTE.

Oui, vous dis-je.

LYCANDRE.

Vous me trompez.

LISETTE.

Eh! mais... Ce reproche m'afflige.
Eh bien donc, ce jeune homme, à ne rien déguiser,
Si j'y veux consentir, m'offre de m'épouser
En secret.

LYCANDRE.

En secret? Il cherche à vous surprendre.

LISETTE.

Non; je réponds de lui. Mais, bien loin de me [prendre,
En acceptant son cœur, je refuse sa main,
A moins que ses parents n'approuvent son dessein.
Ils le rejetteront, je n'en suis que trop sûre;
Et, pour fuir un éclat, monsieur, je vous conjure
De me tirer d'ici dès demain, dès ce soir, [voir.
Pour que Valère et moi nous cessions de nous

LYCANDRE.

D'un sort moins rigoureux ô fille vraiment digne!
Ce que vous exigez est une preuve insigne
Et de votre prudence et de votre vertu.
Il faut vous révéler ce que je vous ai tu.
Vous pouvez aspirer à la main de Valère,
Et même l'épouser, de l'aveu de son père.

LISETTE.

Moi, monsieur?

LYCANDRE.

Je dis plus; ils se tiendront heureux,
Dès qu'ils vous connaîtront, de former ces beaux [nœuds,
Et, respectant en vous une haute naissance,
Ils brigueront l'honneur d'une telle alliance.

LISETTE.

Vous vous moquez de moi. Pourquoi, jusqu'à sa [mort,
Ma mère a-t-elle eu soin de me cacher mon sort?
Mon père est-il vivant?

LYCANDRE.

Il respire, il vous aime,
Et viendra de ce lieu vous retirer lui-même.

LISETTE.

Et pourquoi si longtemps m'abandonner ainsi?

LYCANDRE.

Vous saurez ses raisons. Mais demeurez ici
Jusqu'à ce qu'il se montre, et gardez le silence :
C'est un point capital.

LISETTE.

Moi, d'illustre naissance?
Ah! je ne vous crois point, si vous n'éclaircissez
Tout ce mystère à fond.

LYCANDRE.

Non : j'en ai dit assez.
Pour savoir tout le reste, attendez votre père.
Adieu. Mais dites-moi, le comte de Tufière
Demeure-t-il céans?

LISETTE.

Oui, depuis quelques mois.

LYCANDRE.

Il faut que je lui parle.

LISETTE.

Ah! monsieur, je prévois
Qu'il vous recevra mal en ce triste équipage;
Car on me l'a dépeint d'un orgueil si sauvage...

LYCANDRE.

Je saurai l'abaisser.

LISETTE.

Il vous insultera.

LYCANDRE.

J'imagine un moyen qui le corrigera.
Jusqu'au revoir. Songez qu'une naissance illustre
Des sentiments du cœur reçoit son plus beau lustre:
Pour les faire éclater il est de sûrs moyens;
Et si le sort cruel vous a ravi vos biens,
D'un plus rare trésor envient le partage,
Soyez riche en vertus : c'est là votre apanage.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LISETTE.

Dois-je me réjouir? dois-je m'inquiéter?
Ce que m'a dit Lycandre est bien prompt à flatter
Mon petit amour-propre; et pourtant plus j'y pense,
Et moins à son discours je trouve d'apparence.
Le bonhomme, à coup sûr, s'est diverti de moi.
Mais non, il m'aime trop pour me railler. Je crois
Démêler sa finesse: il veut me rendre fière,
Afin que je me croie au-dessus de Valère;
Et le vieillard adroit, usant de ce détour,
Arme la vanité pour combattre l'amour.
Oui, oui, tout bien pesé, m'en voilà convaincue.
De toutes mes grandeurs je suis bientôt déchue :
Je redeviens Lisette; et le sort conjuré...
Pauvre Lisette! Hélas! ton règne a peu duré.
Je me suis endormie, et j'ai fait un beau songe;
Mais dans mon triste état le réveil me replonge.

SCÈNE II

VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE.

J'avais beau vous attendre. Eh quoi! seule à l'écart!
Qu'y faites-vous?

LISETTE.

Je rêve.

VALÈRE.

Il faut que ce vieillard
Qui vous est venu voir, vous ait dit quelque chose
D'affligeant.

LISETTE.

Au contraire.

VALÈRE.

Et quelle est donc la cause
De votre rêverie?

LISETTE.

Un fait qui sûrement
Devrait me réjouir; et c'est précisément
Ce qui m'afflige.

VALÈRE.

Oh! oh! le trait, sur ma parole,
Est des plus surprenants.

LISETTE.

Vous m'allez croire folle,
Sur ce que je vous dis; et cependant ce trait
D'un excès de sagesse est peut-être l'effet.

VALÈRE.

Je ne vous comprends point. Expliquez ce mystère.

LISETTE.

Cela m'est défendu; mais je ne puis me taire;

Et quoique l'on m'ordonne un silence discret,
Je sens bien que pour vous je n'ai point de secret.
Je soutiens avec peine un fardeau qui me lasse.

VALÈRE.

A la tentation succombez donc de grâce.

LISETTE.

C'est le meilleur moyen de m'en guérir, je crois :
Mais si je vais parler, vous vous rirez de moi.

VALÈRE.

Quoi! vous pouvez...

LISETTE.

Jurez que, quoi que je vous dise,
Vous n'en raillerez point.

VALÈRE.

J'en jure.

LISETTE.

Ma franchise,
Ou, si vous le voulez, mon indiscrétion,
Exige de ma part cette précaution.
Au surplus, vous pourrez m'éclaircir sur un doute
Qui me tourmente fort. Or, écoutez.

VALÈRE.

J'écoute.

LISETTE.

Ce bonhomme m'a dit... Vous allez vous moquer?

VALÈRE.

Eh non! vous dis-je, non.

LISETTE.

Avant de m'expliquer,
Valère, permettez que je vous interroge.
Répondez franchement, et surtout point d'éloge.

VALÈRE.

Voyons.

LISETTE.

Me trouvez-vous l'air de condition
Que donnent la naissance et l'éducation?
Et croyez-vous mes traits, mes façons, mon lan-
Propres à soutenir un noble personnage? [gage,

VALÈRE.

Un amant sur ce point est un juge suspect :
Mais vous m'avez d'abord inspiré le respect,
La vénération. Qui les a pu produire?
Votre rang? votre bien? Plût au ciel! Je soupire
Lorsque je vois l'état où vous réduit le sort :
Mais pour vous abaisser il fait un vain effort;
Et, de quelques parents que vous soyez issue,
Chacun remarque en vous, à la première vue,
Certain air de grandeur qui frappe, qui saisit;
Et ce que je vous dis, tout le monde le dit.

LISETTE.

Ce discours est flatteur; mais est-il bien sincère?

VALÈRE.

Oui, foi de galant homme.

LISETTE.

Apprenez donc, Valère,
Ce qu'on vient de me dire, et ce qui m'est bien
Parce que son effet rejaillira sur vous. [doux,
Par de fortes raisons qu'on doit bientôt m'ap-
[prendre,
On m'a caché mon rang. J'ai l'honneur de des-
D'une famille illustre et de condition, [cendre
Si l'on n'a point voulu me faire illusion.

VALÈRE.

Non, on vous a dit vrai, c'est moi qui vous l'assure;
Et j'en ferai serment.

LISETTE, *en riant.*

Fort bien.

VALÈRE.

Je vous conjure,
Charmante Lis... O ciel! je ne sais plus comment
Vous nommer; mais enfin je vous prie instamment,
Si vous m'aimez encor, d'être persuadée
Qu'on vous donne de vous une très-juste idée;
Et souffrez que l'amour, jaloux de votre droit,
Vous rende le premier l'hommage qu'on vous doit.
(*Il se met à genoux.*)

LISETTE.

Valère, levez-vous; vous me rendez confuse.

VALÈRE.

Quoi! vous, servir ma sœur! Ah! déjà je m'accuse
D'avoir été trop lent à la désabuser;
A vous manquer d'égards je pourrais l'exposer.
Mon père m'inquiète, et je sais que ma mère
Quelquefois avec vous prend un ton trop sévère.
Je vais donc avertir ma famille, et je crains...

LISETTE.

Ah! voilà mon secret en de fort bonnes mains!
On me défend surtout de me faire connaître.
Si vous dites un mot à qui que ce puisse être,
Bien loin de me servir...

VALÈRE.

Eh bien, je me tairai.
Je suis dans une joie... Oh! je me contraindrai,
Ne craignez rien.

LISETTE.

Paix donc! j'aperçois Isabelle.

SCÈNE III

ISABELLE, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, *courant au-devant d'elle.*

Ma sœur, que je vous dise une grande nouvelle.

LISETTE, *le retenant.*

Eh bien! ne voilà pas mon étourdi?

VALÈRE.

Mon cœur
Ne peut se contenir. Je sors. Adieu, ma sœur.

ISABELLE.

Adieu! vous moquez-vous? Dites-moi donc, mon
Cette grande nouvelle. [frère,

VALÈRE.

Oh! ce n'est rien.

ISABELLE.

Valère,
Quoi! vous me plaisantez?

VALÈRE. [saurez...

Non, non. Quand vous

Digitized by Google

LISETTE, *bas, à Valère.*
Allez-vous-en.
VALÈRE *sort et revient.*
Ma sœur, lorsque vous parlerez
A Lisette...
ISABELLE.
Eh bien donc?
VALÈRE.
Ayez toujours pour elle
Le respect...
ISABELLE.
Le respect?
VALÈRE.
Oui; car mademoiselle,
Je veux dire Lisette, a certainement lieu
De prétendre de vous, et de nous tous... Adieu.
(*Il sort brusquement.*)

SCÈNE IV

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.
Je ne sais que penser d'un discours aussi vague.
Qu'en dites-vous? Je crois que mon frère extra-
LISETTE. [vague.
Quelque chose à peu près.
ISABELLE. [pect!
Moi, pour vous du res-
C'est aller un peu loin : ce discours m'est suspect.
Oh çà, conviendrez-vous de ce que j'imagine?
LISETTE.
Quoi?
ISABELLE.
Mon frère vous aime. Oh! oui, oui, je devine;
Votre air embarrassé confirme mon soupçon.
LISETTE.
Et quand il m'aimerait, serait-ce un crime?
ISABELLE.
Non :
Mais...
LISETTE.
Si je l'en veux croire, il me trouve jolie;
Mais, bon! je n'en crois rien.
ISABELLE.
Pourquoi?
LISETTE.
Pure saillie
De jeune homme, qui sait prodiguer les douceurs,
Et qui, sans rien aimer, en veut à tous les cœurs.
ISABELLE.
Non, mon frère n'est point de ces conteurs volages
Qui d'objet en objet vont offrir leurs hommages.
Je connais sa droiture et sa sincérité;
Et s'il dit qu'il vous aime, il dit la vérité.
LISETTE, *vivement.*
Quoi! sérieusement?
ISABELLE.
Oui, la chose est certaine.
Je vois que ce discours ne vous fait point de peine.
Ah, ma bonne!
LISETTE.
Quoi donc?
ISABELLE.
Je pénètre aisément.
LISETTE.
Quoi? que pénétrez-vous?
ISABELLE.
Mon frère est votre amant,
Et mon frère, à coup sûr, n'aime point une ingrate.
Vous avez le cœur haut et l'âme délicate.
LISETTE.
Voici le fait. Il dit que si je n'étais point,
Ce que je suis...
ISABELLE.
Eh bien?
LISETTE.
Il m'estime à tel point,
Qu'il ferait son bonheur de m'obtenir pour femme.
ISABELLE.
Ensuite? Vous rêvez! Je vous ouvre mon âme
En toute occasion, Lisette; imitez-moi.
Que lui répondez-vous? Parlez de bonne foi.
LISETTE.
Eh! mais, je lui réponds... Vous êtes curieuse
A l'excès.
ISABELLE.
Poursuivez.
LISETTE.
Que je serais heureuse
Si j'étais un parti qui lui pût convenir!
Voilà tout.
ISABELLE.
Je le crois. Mais je crains l'avenir :
Votre amour vous rendra malheureux l'un et l'autre.
LISETTE.
Vous avez votre idée, et nous avons la nôtre.
ISABELLE.
Comment donc?
LISETTE.
Quelque jour j'éclaircirai ceci.
Sur votre frère enfin n'ayez aucun souci.
Ne vous alarmez point de ce que je hasarde,
Et venons maintenant à ce qui vous regarde.
ISABELLE.
Volontiers.
LISETTE.
De mon cœur vous connaissez l'état;
Parlons un peu du vôtre. Inquiet, délicat,
Aux révolutions il est souvent en proie.
Comment se porte-t-il?
ISABELLE.
Mal.
LISETTE.
J'en ai de la joie.
Il est donc bien épris?
ISABELLE.
Oui, Lisette; si bien

Digitized by Google

Qu'il le sera toujours.

LISETTE.

Oh! ne jurons de rien.

ISABELLE.

J'en ferais bien serment.

LISETTE.

Le ciel vous en préserve!

ISABELLE.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Votre esprit a toujours en réserve
Quelques si, quelques mais, qui, malgré votre ar-
Pénètrent tôt ou tard au fond de votre cœur. [deur,
Le comte est sûrement d'une aimable figure;
Son mérite y répond, ou du moins je l'augure:
Mais vous ne le voyez que depuis quelques mois,
Vous le connaissez peu. C'est pourquoi je prévois
Qu'avant qu'il soit huit jours, croyant le mieux con-
[naître,
Quelque défaut en lui vous frappera peut-être.

ISABELLE.

Cela ne se peut pas; c'est un homme accompli.
De ses perfections mon cœur est si rempli,
Qu'il le met à couvert de ma délicatesse.
S'il a quelque défaut, c'est son peu de tendresse.
Il me voit rarement.

LISETTE.

C'est qu'il a du bon sens:
Qui se fait souhaiter, se fait aimer longtemps;
Qui nous voit trop souvent, voit bientôt qu'il nous
[lasse.

ISABELLE.

Vous l'excusez toujours; mais dites-moi, de grâce,
Ne lui trouvez-vous point quelques défauts?

LISETTE.

Qui? moi?
Pas le moindre.

ISABELLE.

Tant mieux.

LISETTE.

Mais s'il en a, je crois
Qu'ils n'échapperont pas longtemps à votre vue;
Et c'est tant pis pour vous. Êtes-vous résolue
De ne prendre qu'un homme accompli de tout point?
Cet homme est le phénix; il ne se trouve point.
Si le comte à vos yeux est ce rare miracle,
Croyez-en votre cœur; que ce soit votre oracle:
Mettez l'esprit à part, suivez le sentiment.
S'il vous trompe, du moins c'est agréablement.
Il est bon quelquefois de s'aveugler soi-même,
Et bien souvent l'erreur est le bonheur suprême.

ISABELLE.

Me voilà résolue à suivre vos avis.

LISETTE.

Vous me remercierez de les avoir suivis.
Mais que va devenir notre pauvre Philinte?
Son mérite autrefois a porté quelque atteinte
A votre cœur.

ISABELLE.

Je sens qu'il m'ennuie à mourir.
Je l'estime beaucoup, et ne puis le souffrir.
Le moyen d'y durer? Toutes ses conférences
Consistent en regards, ou bien en révérences;
Dès qu'il parle, il s'égare, il se perd; en un mot,
Quoiqu'il ait de l'esprit, on le prend pour un sot.

LISETTE.

Le voici.

ISABELLE.

Que veut-il?

LISETTE.

A votre esprit critique
Il vient fournir des traits pour son panégyrique.

SCÈNE V

ISABELLE, PHILINTE, LISETTE.

PHILINTE, *du fond du théâtre, après plusieurs révérences.*

Madame..., je crains bien de vous importuner.

LISETTE, *à Isabelle.*

Cet homme a sûrement le don de deviner.

ISABELLE.

Un homme tel que vous...

PHILINTE, *redoublant ses révérences.*

Ah, madame!... De grâce.
Si je suis importun, punissez mon audace.

ISABELLE, *lui faisant la révérence.*

Monsieur...

PHILINTE.

Et faites-moi l'honneur de me chasser.

ISABELLE.

De ma civilité vous devez mieux penser.

PHILINTE, *lui faisant la révérence.*

Madame, en vérité.

ISABELLE, *le lui rendant.*

J'ai pour votre personne
(*à Lisette.*)
L'estime et les égards... Aidez-moi donc, ma bonne.

LISETTE, *après avoir fait plusieurs révérences à Philinte, lui présente un siége.*

Vous plaît-il vous asseoir?

PHILINTE, *vivement.*

Que me proposez-vous.
O ciel! devant madame il faut être à genoux.

LISETTE, *à Isabelle.*

A vous permis, monsieur. Dites-lui quelque chose.

ISABELLE.

Je ne saurais.

LISETTE.

Fort bien; l'entretien se dispose
(*à Philinte.*)
A devenir brillant... Monsieur, je m'aperçoi
Que vous faites façon de parler devant moi.
Je me retire.

PHILINTE, *la retenant.*

Non, il n'est pas nécessaire;
Et je ne veux ici qu'admirer et me taire.

Digitized by Google

LISETTE, *à Philinte.*
Vous vous contentez donc de lui parler des yeux?
PHILINTE.
Je ne m'en lasse point.
LISETTE.
Parlez de votre mieux,
Rien ne vous interrompt.
ISABELLE, *à Lisette.*
Oh! je perds contenance.
LISETTE, *bas, à Isabelle.*
Eh bien, interrogez-le; il répondra, je pense.
ISABELLE, *bas, à Lisette.*
Vous même avisez-vous de quelque question.
LISETTE, *bas, à Isabelle.*
C'est à vous d'entamer la conversation.
ISABELLE, *à Philinte, après avoir un peu rêvé.*
Quel temps fait-il, monsieur?
LISETTE, *à part.*
Matière intéressante!
PHILINTE.
Madame... en vérité... la journée est charmante.
ISABELLE.
Monsieur, en vérité... j'en suis ravie.
LISETTE.
Et moi,
J'en suis aussi charmée, en vérité. Mais quoi!
La conversation est donc déjà finie?
Çà, pour la relever, employons mon génie.
(*à part.*)
Dit-on quelque nouvelle? Enfin il parlera.
ISABELLE.
N'avez-vous rien appris du nouvel opéra?
PHILINTE.
On en parle assez mal.
LISETTE, *à part.*
Cet homme est laconique.
ISABELLE, *à Philinte.*
Qu'y désapprouvez-vous? Les vers, ou la musique?
PHILINTE.
Je sais peu de musique, et fais de méchants vers:
Ainsi j'en pourrais bien juger tout de travers.
Et d'ailleurs j'avouerai qu'au plus mauvais ouvrage
Bien souvent, malgré moi, je donne mon suffrage.
Un auteur, quel qu'il soit, me paraît mériter
Qu'aux efforts qu'il a faits on daigne se prêter.
LISETTE.
Mais on dit qu'aux auteurs la critique est utile.
PHILINTE.
La critique est aisée, et l'art est difficile.
C'est là ce qui produit ce peuple de censeurs,
Et ce qui rétrécit les talents des auteurs.
(*à Isabelle.*)
Mais vous êtes distraite, et paraissez en peine.
ISABELLE.
Je n'en puis plus.
PHILINTE.
Bon Dieu! qu'avez-vous?
ISABELLE.
La migraine.
PHILINTE, *s'en allant avec précipitation.*
Je m'enfuis.
ISABELLE, *le retenant.*
Non, restez.
PHILINTE.
Quel excès de faveur!
ISABELLE.
C'est moi qui vais m'enfuir. Je crains que ma dou-
Ne vous afflige trop. Je souffre le martyre. [leur
PHILINTE.
J'en suis au désespoir. Je veux vous reconduire.
(*Il met ses gants avec précipitation.*)
Madame, vous plaît-il de me donner la main?
ISABELLE.
Je n'en ai pas la force. Adieu, jusqu'à demain.
PHILINTE.
A quelle heure, madame?
ISABELLE.
Ah! monsieur, à toute heure;
Mais ne me suivez point, de grâce.

SCÈNE VI

PHILINTE, LISETTE.

PHILINTE, *à Lisette.*
Je demeure
Pour vous dire deux mots.
LISETTE, *embarrassée.*
Monsieur... en vérité
J'ai la migraine aussi. Vous aurez la bonté
De ne pas prendre garde à mon impolitesse;
Et mon devoir m'appelle auprès de ma maîtresse.
(*Philinte lui donne la main et la reconduit, puis revient.*)

SCÈNE VII

PHILINTE.

Cette migraine-là vient bien subitement!
C'est moi qui l'ai donnée indubitablement.
C'est ma timidité, que je ne saurais vaincre,
Qui me rend ridicule. On vient de m'en convaincre.
Que je suis malheureux! Des jeunes courtisans
Que n'ai-je le babil et les airs suffisants!
Quiconque s'est formé sur de pareils modèles
Est sûr de ne jamais rencontrer de cruelles.

SCÈNE VIII

PHILINTE; UN LAQUAIS, *mal vêtu.*

LE LAQUAIS.
Cette lettre, monsieur, s'adresse à vous, je croi.
PHILINTE *lit.*
Au comte de Tufière. Elle n'est pas pour moi;
Mais il demeure ici.
LE LAQUAIS.
Pardonnez, je vous prie.

PHILINTE, *lui faisant la révérence.*

(à part.)

Ah! monsieur! C'est à lui que l'on me sacrifie.
Madame Lisimon n'y pourra consentir,
Et je veux lui parler avant que de sortir.

(Il sort.)

SCÈNE IX

PASQUIN, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Holà! quelqu'un des gens du comte de Tufière!

PASQUIN, *d'un ton arrogant.*

Que voulez-vous?

LE LAQUAIS.

Cet homme a la parole fière.

PASQUIN.

Parlez donc.

LE LAQUAIS.

Est-ce vous qui vous nommez Pasquin?

PASQUIN.

C'est moi-même, en effet. Mais apprenez, faquin,
Que le mot de monsieur n'écorche point la bouche.

LE LAQUAIS.

Monsieur, je suis confus; ce reproche me touche.
J'ignorais qu'il fallût vous appeler monsieur;
Mais vous me l'apprenez, j'y souscris de bon cœur.

PASQUIN, *d'un ton important.*

Trêve de compliments.

LE LAQUAIS.

Voudrez-vous bien remettre
Au comte, votre maître, un petit mot de lettre?

PASQUIN.

Donnez. De quelle part?

LE LAQUAIS.

Je me tais sur ce point.
Elle est d'un inconnu qui ne se nomme point.
Adieu, monsieur Pasquin. Quoique mon ignorance
Ait pour monsieur Pasquin manqué de déférence,
Il verra désormais, à mon air circonspect,
Que pour monsieur Pasquin je suis plein de respect.

SCÈNE X

PASQUIN.

Ce maroufle me raille, et même je soupçonne
Qu'il n'a pas tort. Au fond, les airs que je me donne
Frisent l'impertinent, le suffisant, le fat,
Et si, tout bien pesé, je ne suis qu'un pied-plat.
Sans ce pauvre garçon j'allais me méconnaître,
Et me gonfler d'orgueil aussi bien que mon maître.
Je sens qu'un glorieux est un sot animal!
Mais j'entends du fracas. Ah! c'est l'original
De mes airs de grandeur, qui vient tête levée.
Mon éclat emprunté cesse à son arrivée.

SCÈNE XI

LE COMTE, PASQUIN, LAFLEUR, CINQ AUTRES LAQUAIS.

LE COMTE *entre, marchant à grands pas et la tête levée. Ses six laquais se rangent au fond du théâtre d'un air respectueux; Pasquin est un peu plus avancé.*

L'impertinent!

PASQUIN, *lui présentant la lettre.*

Monsieur...

LE COMTE, *marchant toujours.*

Le fat!

PASQUIN.

Monsieur...

LE COMTE.

Tais-toi.
Un petit campagnard s'emporter devant moi!
Me manquer de respect pour quatre cents pistoles!

PASQUIN.

Il a tort.

LE COMTE.

Hem? A qui s'adressent ces paroles?

PASQUIN.

Au petit campagnard.

LE COMTE.

Soit. Mais d'un ton plus bas,
S'il vous plaît. Vos propos ne m'intéressent pas.
Tenez, serrez cela.

(Il lui donne une grosse bourse.)

PASQUIN.

Peste, qu'elle est dodue!
A ce charmant objet je me sens l'âme émue.

(Il ouvre la bourse, et en tire quelques pièces.)

LE COMTE, *le surprenant.*

Que fais-tu?

PASQUIN.

Je veux voir si cet or est de poids.

LE COMTE, *lui reprenant la bourse.*

Vous êtes curieux.

(Il fait plusieurs signes, et, à mesure qu'il les fait, un laquais le servent. Deux approchent la table, deux autres un fauteuil; le cinquième apporte une écritoire et des plumes, et le sixième du papier; ensuite il se met à écrire.)

PASQUIN.

Monsieur, je puis, je crois,
Sans manquer au respect, vous donner cette lettre.
Que pour vous à l'instant on vient de me remettre?

LE COMTE, *continuant d'écrire après l'avoir prise.*

Ah! c'est du petit duc?

PASQUIN.

Non; un homme est venu.

LE COMTE.

C'est donc de la princesse?...

PASQUIN.

Elle est d'un inconnu
Qui ne se nomme pas.

Digitized by Google

LE COMTE.

Et qui vous l'a remise?

PASQUIN.

Un laquais mal vêtu...

LE COMTE, *lui jetant la lettre.*

C'est assez; qu'on la lise,
Et qu'on m'en rende compte. Entendez-vous?

PASQUIN.

J'entends.

(*Il lit la lettre bas.*)

LE COMTE, *toujours écrivant.*

Monsieur Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Faites sortir mes gens.

PASQUIN, *d'un air suffisant.*

Sortez.

LAPLEUR, *au comte.*

Monsieur...

LE COMTE.

Comment?

LAPLEUR.

Oserais-je vous dire...

LE COMTE.

Il me parle, je crois! Holà! qu'il se retire,
Qu'on lui donne congé.

PASQUIN, *à Lapleur.*

Je te l'avais prédit.
Va-t'en, je tâcherai de lui calmer l'esprit.

SCÈNE XII

LE COMTE, PASQUIN.

(*Le comte relit ce qu'il a écrit, et Pasquin lit la lettre.*)

LE COMTE, *après avoir lu ce qu'il écrivait.*

Tu ne partiras point, et c'est une bassesse,
Dans les gens de mon rang d'outrer la politesse.
Un homme tel que moi se ferait déshonneur
Si sa plume à quelqu'un donnait du monseigneur.
Non, mon petit seigneur, vous n'aurez pas la gloire
De gagner sur la mienne une telle victoire.
Vous pourriez m'assurer un bonheur très-complet;
Mais si c'est à ce prix, je suis votre valet.

(*Il déchire la lettre.*)

Ôte-moi cette table. Eh bien, que dit l'épître?

PASQUIN.

Elle roule, monsieur, sur un certain chapitre
Qui ne vous plaira point.

LE COMTE.

Pourquoi donc? lis toujours.

PASQUIN.

Vous me l'ordonnez; mais...

LE COMTE.

Oh! trêve de discours.

PASQUIN, *lit.*

« Celui qui vous écrit...

LE COMTE.

Qui vous écrit! Le style
Est familier.

PASQUIN.

Il va vous échauffer la bile.

(*Il lit.*)

« Celui qui vous écrit, s'intéressant à vous, [pule,
« Monsieur, vous avertit, sans crainte et sans scru-
« Que par vos procédés, dont il est en courroux,
« Vous vous rendez très-ridicule.

LE COMTE, *se levant brusquement.*

Si je tenais le fat qui m'ose écrire ainsi...

PASQUIN.

Poursuivrai-je?

LE COMTE.

Oui; voyons la fin de tout ceci.

PASQUIN, *lit.*

« Vous ne manquez pas de mérite;
« Mais...

LE COMTE.

Vous ne manquez pas! Ah! vraiment, je le croi.
Bel éloge, en parlant d'un homme tel que moi!

PASQUIN, *lit.*

« Vous ne manquez pas de mérite;
« Mais, bien loin de vous croire un prodige étonnant,
« Apprenez que chacun s'irrite
« De votre orgueil impertinent...

LE COMTE, *donnant un soufflet à Pasquin.*

Comment, maraud?

PASQUIN.

Fort bien; le trait est impayable!
De ce qu'on vous écrit suis-je donc responsable?
Au diable l'écrivain avec ses vérités!

(*Il jette la lettre sur la table.*)

LE COMTE.

Ah! je vous apprendrai...

PASQUIN.

Quoi! vous me maltraitez
Pour les fautes d'autrui? Si jamais je m'avise
D'être votre lecteur...

LE COMTE, *lui donnant sa bourse.*

Faut-il que je vous dise
Une seconde fois de serrer cet argent?
Tenez, voilà ma clef, et soyez diligent.

PASQUIN, *va et revient.*

Savez-vous à combien cette somme se monte.

LE COMTE.

Non, pas exactement.

PASQUIN.

Je vous en rendrai compte.

(*à part.*)

Je m'en vais du soufflet me payer par mes mains.

SCÈNE XIII

LE COMTE.

Puissé-je devenir le plus vil des humains,
Si j'épargne celui qui m'a fait cette injure!

Digitized by Google

Voyons si je pourrais connaître l'écriture.
(Il lit.)
« L'ami de qui vous vient cette utile leçon
« Emprunte une main étrangère;
(haut.)
Il fait fort bien.
« Mais il ne vous cache son nom
« Que pour donner le temps à votre âme trop fière
« De se prêter à la seule raison;
« Et lui-même, ce soir, il viendra sans façon,
« Vous demander si votre humeur altière
« Aura baissé de quelque ton. »
(Il jette le billet.)
Voilà, sur ma parole, un hardi personnage!
S'il vient, il paiera cher un si sensible outrage.
Qui peut m'avoir écrit ce libelle outrageant?
Plus j'y pense...

SCÈNE XIV

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN.
Monsieur, j'ai compté cet argent.
LE COMTE.
Il se monte?
PASQUIN.
A trois cent quatre-vingt-dix pistoles.
LE COMTE.
Mais...
PASQUIN.
Si vous y trouvez seulement deux oboles
De plus, je suis un fat.
LE COMTE.
Mais cependant mon gain
Montait à quatre cents, et j'en suis très-certain.
PASQUIN.
C'est vous qui vous trompez, ou c'est moi qui vous [trompe;
Et vous ne pensez pas que l'argent me corrompe?
LE COMTE.
Monsieur Pasquin!
PASQUIN.
Monsieur.
LE COMTE.
Vous êtes un fripon.
PASQUIN.
Je vous respecte trop pour vous dire que non;
Mais...
LE COMTE.
Brisons là-dessus.
PASQUIN.
Oui. Parlons d'Isabelle.
Vous vous refroidissez, ce me semble, pour elle.
Elle s'en plaint, du moins.
LE COMTE.
Elle sait mon amour.
J'ai parlé; c'est assez.
PASQUIN.
Son père est de retour.
LE COMTE.
C'est à lui de venir, et de m'offrir sa fille.
PASQUIN.
Ah, monsieur! vous voulez qu'un père de famille
Fasse les premiers pas?
LE COMTE.
Oui, monsieur, je le veux.
Un homme de mon rang doit tout exiger d'eux.
PASQUIN.
Prenez une manière un peu moins dédaigneuse;
Car Lisette m'a dit...
LE COMTE.
Petite raisonneuse,
Qui veut parler sur tout, et ne dit jamais rien.
PASQUIN.
Pour une raisonneuse, elle raisonne bien.
LE COMTE.
Et que dit-elle donc?
PASQUIN.
Elle dit qu'Isabelle
A pour les glorieux une haine mortelle;
Et qu'à ses yeux le rang, la haute qualité
Perd beaucoup de son lustre où règne la fierté.
LE COMTE, *se levant.*
Que dites-vous?
PASQUIN.
Moi? Rien. C'est Lisette. J'espère...
LE COMTE.
On vient; voyez qui c'est.
PASQUIN.
Ma foi, c'est le beau-père.
LE COMTE.
J'étais bien assuré qu'il ferait son devoir.
PASQUIN.
Il faudrait vous lever pour l'aller recevoir.
LE COMTE.
Je crois que ce coquin prétend m'apprendre à vivre.
Allez, faites-le entrer; et moi, je vais vous suivre.

SCÈNE XV

LE COMTE, LISIMON, PASQUIN.

LISIMON, *à Pasquin.*
Le comte de Tufière est-il ici, mon cœur?
PASQUIN.
Oui, monsieur, le voici.
(Le comte se lève nonchalamment, et fait un pas au-devant de Lisimon, qui l'embrasse.)
LISIMON.
Cher comte, serviteur.
LE COMTE, *à Pasquin.*
Cher comte! Nous voilà grands amis, ce me semble.
LISIMON.
Ma foi, je suis ravi que nous logions ensemble.
LE COMTE, *froidement.*
J'en suis fort aise aussi.
LISIMON.
Parbleu, nous boirons bien.

Digitized by Google

Vous buvez sec, dit-on? Moi, je n'y laisse rien.
Je suis impatient de vous verser rasade,
Et ce sera bientôt. Mais êtes-vous malade?
A votre froide mine, à votre sombre accueil...

LE COMTE, *à Pasquin, qui présente un siége.*

Faites asseoir monsieur... Non, offrez le fauteuil.
Il ne le prendra pas; mais...

LISIMON.

Je vous fais excuse.
Puisque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en [use;
Que je m'étale aussi; car je suis sans façon,
Mon cher, et cela doit vous servir de leçon;
Et je veux qu'entre nous toute cérémonie,
Dès ce même moment, pour jamais soit bannie.
Oh çà, mon cher garçon, veux-tu venir chez moi?
Nous serons tous ravis de dîner avec toi.

LE COMTE.

Me parlez-vous, monsieur?

LISIMON.

A qui donc, je te prie?
A Pasquin?

LE COMTE.

Je l'ai cru.

LISIMON.

Tout de bon? Je parie
Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela?

LE COMTE.

Non; mais je suis peu fait à ces manières-là.

LISIMON.

Oh bien, tu t'y feras, mon enfant. Sur les tiennes,
A mon âge, crois-tu que je forme les miennes?

LE COMTE.

Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON.

Tiens, chez moi le dedans gouverne le dehors.
Je suis franc.

LE COMTE.

Quant à moi, j'aime la politesse.

LISIMON.

Moi, je ne l'aime point; car c'est une traîtresse
Qui fait dire souvent ce qu'on ne pense pas.
Je hais, je fuis ces gens qui font les délicats,
Dont la fière grandeur d'un rien se formalise,
Et qui craint qu'avec elle on familiarise;
Et ma maxime, à moi, c'est qu'entre bons amis
Certains petits écarts doivent être permis.

LE COMTE.

D'amis avec amis on fait la différence.

LISIMON.

Pour moi, je n'en fais point.

LE COMTE.

Les gens de ma naissance
Sont un peu délicats sur les distinctions,
Et je ne suis ami qu'à ces conditions.

LISIMON. [comte,

Ouais! vous le prenez haut. Ecoute, mon cher
Si tu fais tant le fier, ce n'est pas là mon compte.
Ma fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit; [prit;
Elle est riche, elle est belle, elle a beaucoup d'es-
Tu lui plais; j'y souscris du meilleur de mon âme,
D'autant plus que par là je contredis ma femme,
Qui voudrait m'engendrer d'un grand complimen- [teur,
Qui ne dit pas un mot sans dire une fadeur.
Mais aussi, si tu veux que je sois ton beau-père,
Il faut baisser d'un cran, et changer de manière :
Ou sinon, marché nul.

LE COMTE, *à Pasquin, se levant brusquement.*

Je vais le prendre au mot.

PASQUIN. [sot.

Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu'un
Pour un faux point d'honneur perdre votre for- [tune?

LE COMTE.

Mais si...

LISIMON.

Toute contrainte, en un mot, m'importune.
L'heure du dîner presse; allons, veux-tu venir?
Nous aurons le loisir de nous entretenir
Sur nos arrangements; mais commençons par boire.
Grand' soif, bon appétit, et surtout point de gloire :
C'est ma devise. On est à son aise chez moi;
Et vivre comme on veut, c'est notre unique loi.
Viens, et, sans te gourmer avec moi de la sorte,
Laisse, en entrant chez nous, ta grandeur à la [porte.

SCÈNE XVI

PASQUIN.

Voilà mon glorieux bien tombé! Sa hauteur
Avait, ma foi, besoin d'un pareil précepteur;
Et si cet homme-là ne le rend pas traitable,
Il faut que son orgueil soit un mal incurable.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE.

Oui, quoique à mes valets je parle rarement,
Je veux bien en secret m'abaisser un moment,
Et descendre avec toi jusqu'à la confidence.
De ton attachement j'ai fait l'expérience;
Je te vois attentif à tous mes intérêts,
Et tu seras charmé d'apprendre mes progrès.

PASQUIN.

Je vois que vous avez empaumé le beau-père.

LE COMTE.

Il m'adore à présent.

PASQUIN.

J'en suis ravi.

Digitized by Google

LE COMTE.

J'espère
Que me connaissant mieux il me respectera,
Et je te garantis qu'il se corrigera.

PASQUIN.

Du moins pour le gagner vous avez fait merveilles,
Et vous avez vidé presque vos deux bouteilles,
Avec tant de sang-froid et d'intrépidité,
Que le futur beau-père en était enchanté.

LE COMTE.

Il vient de me jurer que je serais son gendre :
Sa fille était ravie, et me faisait entendre
Combien à ce discours son cœur prenait de part;
Et moi j'ai bien voulu, par un tendre regard,
Partager le plaisir qu'elle laissait paraître.

PASQUIN.

Quel excès de bonté !

LE COMTE.

Si son père est le maître,
L'affaire ira grand train. Par mon air de grandeur
J'ai frappé le bonhomme; il contraint son humeur,
Et n'ose presque plus me tutoyer.

PASQUIN.

Cet homme
Sent ce que vous valez; mais je veux qu'on m'as-
Si vous venez à bout de le rendre poli. [somme,

LE COMTE.

D'où vient?

PASQUIN. [pli.

C'est qu'il est vieux, et qu'il a pris son
D'ailleurs, il compte fort que sa richesse immense,
Est du moins comparable à la haute naissance.

LE COMTE.

Il veut le faire croire, et pourtant n'en croit rien.
Je vois clair; je suis sûr que, malgré tout son bien,
Il sent qu'il a besoin de se donner du lustre,
Et d'acheter l'éclat d'une alliance illustre.
De ces hommes nouveaux c'est là l'ambition.
L'avarice est d'abord leur grande passion;
Mais ils changent d'objet dès qu'elle est satisfaite,
Et courent les honneurs quand la fortune est faite.
Lisimon, nouveau noble, et fils d'un père heureux,
Qui le comblant de biens n'a pu combler ses vœux,
Souhaite de s'enter sur la vieille noblesse;
Et sa fille, sans doute, a la même faiblesse.
Un homme tel que moi flatte leur vanité :
Et c'est là ce qui doit redoubler ma fierté.
Je veux me prévaloir du droit de ma naissance;
Et, pour les amener à l'humble déférence
Qu'ils doivent à mon sang, je vais dans le discours
Leur donner à penser que mon père est toujours
Dans cet état brillant, superbe et magnifique,
Qui soutint si longtemps notre noblesse antique,
Et leur persuader que par rapport au bien,
Qui fait tout leur orgueil, je ne leur cède en rien.

PASQUIN.

Mais ne pourront-ils point découvrir le contraire?
Car un vieux serviteur de monsieur votre père
Autrefois m'a conté les cruels accidents
Qui lui sont arrivés; et peut-être...

LE COMTE.

Le temps
Les a fait oublier. D'ailleurs notre province,
Où mon père autrefois tenait l'état d'un prince,
Est si loin de Paris, qu'à coup sûr ces gens-ci
De nos adversités n'ont rien su jusqu'ici.
Si ta discrétion...

PASQUIN.

Croyez...

LE COMTE.

Point de harangue,
Les effets parleront.

PASQUIN.

Disposez de ma langue:
Je la gouvernerai tout comme il vous plaira.

LE COMTE.

Sur l'état de mes biens on t'interrogera.
Sans entrer en détail, réponds en assurance
Que ma fortune au moins égale ma naissance;
A Lisette surtout persuade-le bien.
Pour établir ce fait, c'est le plus sûr moyen;
Car elle a du crédit sur toute la famille.

PASQUIN.

Ma foi, vous devriez ménager cette fille.
Elle vous veut du bien, à ce qu'elle m'a dit.

LE COMTE.

D'une suivante, moi, ménager le crédit!
J'aurais trop à rougir d'une telle bassesse.
Près d'elle, j'y consens, fais agir ton adresse,
Sans dire que ce soit de concert avec moi;
J'approuve ce commerce, il convient d'elle à toi.
On vient : sors, et surtout fais bien ton personnage.

PASQUIN.

Oh! quand il faut mentir, nous avons du courage.

SCÈNE II

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Je vous trouve à propos, et mon père veut bien
Que nous ayons tous deux un moment d'entretien.
Il me destine à vous; l'affaire est sérieuse.

LE COMTE.

Et j'ose me flatter qu'elle n'est pas douteuse,
Que par vous mon bonheur me sera confirmé;
J'aspire à votre main, mais je veux être aimé
A ce bonheur parfait oserais-je prétendre?
C'est un charmant aveu que je brûle d'entendre.

LISETTE.

Je sais ce qu'elle pense; et je crois qu'en effet
Vous avez lieu, monsieur, d'en être satisfait.

LE COMTE, *à Isabelle, après avoir regardé dédaigneusement Lisette.*

Eh! faites-moi l'honneur de répondre vous-même.

LISETTE.

Une fille, monsieur, ne dit point, je vous aime;
Mais garder le silence en cette occasion,

Digitized by Google

C'est assez bien répondre à votre question.

LE COMTE, *à Isabelle.*

Ne parlez-vous jamais que par une interprète?

ISABELLE.

Comme elle est mon amie, et qu'elle est très-dis-

LE COMTE. crete...

Votre amie?

ISABELLE.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Cette fille est à vous,
Ce me semble?

ISABELLE.

Il est vrai; mais ne m'est-il pas doux
D'avoir en sa personne une compagne aimable,
Dont la société rend ma vie agréable?

LE COMTE.

Quoi! Lisette avec vous est en société?
Je ne vous croyais pas cet excès de bonté.

ISABELLE.

Et pourquoi non, monsieur?

LE COMTE.

Chacun a sa manière
De penser; mais pour moi...

LISETTE, *à part.*

Le comte de Tufière
Est un franc glorieux; on me l'avait bien dit.

ISABELLE.

Je lui trouve un bon cœur joint avec de l'esprit,
De la sincérité, de l'amitié, du zèle;
Et je ne puis avoir trop de retour pour elle.
Car enfin...

LE COMTE.

Votre père a-t-il fixé le jour
Où je dois recevoir le prix de mon amour?

ISABELLE.

Vous allez un peu vite, et nous devons peut-être,
Avant le mariage, un peu mieux nous connaître;
Examiner à fond quels sont nos sentiments,
Et ne pas nous fier aux premiers mouvements.
C'est peu qu'à nous unir le penchant nous anime,
Il faut que ce penchant soit fondé sur l'estime.
Et...

LE COMTE.

J'attendais de vous, à parler franchement,
Moins de précaution et plus d'empressement.
Je croyais mérite que d'une ardeur sincère
Votre cœur appuyât l'aveu de votre père,
Et que, sur votre hymen me voyant vous presser,
Vous me fissiez l'honneur de ne pas balancer.

ISABELLE.

Moi, j'ai cru mériter que du moins pour ma gloire
Vous me fissiez l'honneur de ne pas tant vous croire;
Que, de votre personne osant moins présumer,
Vous parussiez moins sûr que l'on dût vous aimer:
Et ce doute obligeant, qui ne pourrait vous nuire,
Calmerait un soupçon que je voudrais détruire.

LE COMTE.

Quel soupçon, s'il vous plaît?

ISABELLE.

Le soupçon d'un défaut
Dont l'effet contre vous n'agirait que trop tôt.

SCÈNE III

ISABELLE, LE COMTE, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE.

Dois-je croire, ma sœur, ce qu'on vient de m'ap-

ISABELLE. prendre?

Quoi?

VALÈRE.

Que vous épousez monsieur.

LE COMTE.

J'ose m'attendre,
Monsieur, que son dessein aura votre agrément.

VALÈRE.

Je crois...

LE COMTE.

Et vous pouvez m'en faire compliment.
(*il veut sortir.*)
J'en serais très-flatté. Je rejoins votre père,
Pour lui donner parole et conclure l'affaire.

VALÈRE.

Vous pourrez y trouver quelque difficulté.

LE COMTE.

Moi, monsieur?

VALÈRE.

J'en ai peur.

LE COMTE.

Aurez-vous la bonté
De me faire savoir qui peut la faire naître?
Qui me traversera?

VALÈRE.

Mais... ma mère, peut-être.

LE COMTE.

Votre mère!

VALÈRE.

Oui, monsieur.

LE COMTE, *riant.*

Cela serait plaisant.

ISABELLE, *bas, à Lisette.*

Il prend avec mon frère un ton bien suffisant.

LE COMTE.

Elle ne sait donc pas que j'adore Isabelle,
Et qu'un ami commun m'a proposé pour elle?

VALÈRE.

Pardonnez-moi, monsieur.

LE COMTE.

Vous m'étonnez.

VALÈRE.

Pourquoi?

LE COMTE.

C'est que j'avais compté qu'elle serait pour moi.
J'avais imaginé que mon rang, ma naissance,
Méritaient des égards et de la déférence;

Que bien d'autres raisons, que je pourrais citer
Si j'étais assez vain pour oser me vanter,
Feraient pencher pour moi madame votre mère.
Mais je me suis trompé, je le vois bien. Qu'y faire?
Peut-être en ma faveur suis-je trop prévenu.
Oui, j'ai quelque défaut qui ne m'est pas connu;
Et, loin que le mépris et m'offense et m'irrite,
Je ne m'en prends jamais qu'à mon peu de mérite.

VALÈRE.

Qui? nous, vous mépriser? En recherchant ma sœur,
Certainement, monsieur, vous nous faites honneur.

LE COMTE, *avec un sourire dédaigneux.*

Ah! mon Dieu, point du tout.

VALÈRE.

Mais, à parler sans feinte,
Depuis assez longtemps ma mère est pour Philinte;
Elle a même avec lui quelques engagements;
Et l'amitié, l'estime, en sont les fondements.

LE COMTE, *d'un ton railleur.*

Oh! je le crois. Philinte est un homme admirable.

VALÈRE.

Non; mais, à dire vrai, c'est un homme estimable:
Quoiqu'il ne soit plus jeune, il peut se faire aimer;
Et, riche sans orgueil...

LE COMTE.

Vous allez m'alarmer
Par le portrait brillant que vous en voulez faire.
Je commence à sentir que je suis téméraire
D'entrer en concurrence avec un tel rival,
Quoiqu'il soit, m'a-t-on dit, un franc original.
Oui, oui, j'ouvre les yeux. Ma figure, mon âge,
Tout ce qu'on vante en moi n'est qu'un faible avan-
Sitôt qu'avec Philinte on veut me comparer; [tage,
Et c'est lui faire tort que de délibérer.

LISETTE, *à Isabelle.*

Quoi! n'admirez-vous pas cette humble repartie?

ISABELLE.

Je n'en suis point la dupe, et cette modestie
N'est, selon mon avis, qu'un orgueil déguisé.

LE COMTE, *à Isabelle.*

Madame, en vain pour vous je m'étais proposé.
Mon ardeur est trop vive et trop peu circonspecte;
On m'oppose un rival qu'il faut que je respecte.

ISABELLE, *en souriant.*

Philinte du respect veut bien vous dispenser.

LE COMTE, *faisant la révérence.*

Il me fait trop d'honneur.

VALÈRE.

Mais, sans vous offenser,
Il a cent qualités respectables. Du reste,
Plus on veut l'en convaincre, et plus il est modeste.
Il se tait sur son rang, sur sa condition.

LE COMTE.

Et fait très-sagement; car, sans prévention,
Il aurait un peu tort de vanter sa naissance.

VALÈRE.

Il est bon gentilhomme.

LE COMTE.

On a la complaisance
De le croire.

VALÈRE.

Et, de plus, il le prouve.

LE COMTE.

Ma foi,
C'est tout ce qu'il peut faire. A des gens tel que moi,
Ce n'est pas là-dessus que l'on en fait accroire;
Et j'ose me vanter, sans me donner de gloire,
Car je suis ennemi de la présomption,
Que si Philinte était d'une condition
Et de quelque famille un peu considérable,
Nous n'aurions pas sur lui de dispute semblable.
Et que bien sûrement il me serait connu.
Mais son nom jusqu'ici ne m'est pas parvenu;
Preuve que sa noblesse est de nouvelle date.

VALÈRE.

C'est ce qu'on ne dit pas dans le monde.

LE COMTE.

On le flatte
Par exemple, monsieur, vous connaissiez mon nom
Avant de m'avoir vu?

VALÈRE.

Je vous jure que non.

LE COMTE.

Tant pis pour vous, monsieur; car le nom de Tufière
Nous ne le prenons pas d'une gentilhommière.
Mais d'un château fameux. L'histoire en cent en-
Parle de mes aïeux, et vante leurs exploits. droits
Daignez la parcourir, vous verrez qui nous sommes,
Et qu'entre mes vassaux j'ai trois cents gentilshom-
Plus nobles que Philinte. [mes

VALÈRE.

Ah! monsieur, je le crois.

LE COMTE.

Les gens de qualité le savent mieux que moi;
Pour moi, je n'en dis rien; il faut être modeste.

VALÈRE.

C'est très-bien fait à vous. L'orgueil...

LE COMTE.

Je le déteste.
Les grands perdent toujours à se glorifier.
Et rien ne leur sied mieux que de s'humilier.
Vous sortez?

VALÈRE.

Oui, monsieur, je quitte la partie,
Et je sors enchanté de votre modestie.

LE COMTE, *lui touchant dans la main.*

Sommes-nous bons amis?

VALÈRE.

Ce m'est bien de l'honneur;
Et je...

LE COMTE.

Parbleu, je suis votre humble serviteur.
Si vous voyez Philinte, engagez-le, de grâce,
A ne pas m'obliger à lui céder la place.
Il fera beaucoup mieux s'il renonce à l'espoir
D'épouser votre sœur, et cesse de la voir.

Digitized by Google

Dites-lui que je crois qu'il aura la prudence
De ne me pas porter à quelque violence;
Car je vous le déclare en termes très-exprès,
S'il l'emportait sur moi, nous nous verrions de près.

VALÈRE.

A cet égard, monsieur, je ne puis rien vous dire;
Mais j'entends ce discours, et je vais l'en instruire.

SCÈNE IV

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Vous traitez vos rivaux avec bien du mépris.

LE COMTE.

Personne, selon moi, n'en doit être surpris.
Je n'ai pas de fierté; mais, à parler sans feinte,
Je suis choqué de voir qu'on m'oppose Philinte.
Un rival comme lui n'est pas fait, que je crois,
Pour traverser les vœux d'un homme tel que moi.

ISABELLE.

D'un homme tel que moi! Ce terme-là m'étonne:
Il me paraît bien fort.

LE COMTE.

C'est selon la personne.
Je conviens avec vous qu'il sied à peu de gens,
Mais je crois que l'on peut me le passer.

ISABELLE.

J'entends.
Le ciel vous a fait naître avec tant d'avantage,
Que tout le genre humain vous doit un humble [hommage.

LE COMTE.

Comment donc? D'un rival prenez-vous le parti?

ISABELLE.

Non pas; mais à présent que mon frère est sorti,
Souffrez que je vous parle avec moins de contrainte,
Et blâme vos hauteurs à l'égard de Philinte.

LE COMTE.

Ah! j'attendais de vous un plus juste retour,
Et ma vivacité vous prouve mon amour.

ISABELLE. [croire,

Dites votre amour-propre. Oui, tout me le fait
Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

LE COMTE.

L'un et l'autre m'anime, et la gloire que j'ai
Soutient les intérêts de l'amour outragé.
Elle n'a pu souffrir l'indigne préférence
Dont j'étais menacé même en votre présence.
Vous dites qu'elle est fière, et parle avec hauteur.
Mais qu'est-ce que ma gloire, après tout? C'est l'hon- [neur.
Cet honneur, il est vrai, veut le respect, l'estime;
Mais il est généreux, sincère, magnanime;
Et, pour dire en deux mots quelque chose de plus,
Il est et fut toujours la source des vertus.

ISABELLE.

Des effets de l'honneur je suis persuadée;
Mais a-t-il de soi-même une si haute idée,
Qu'il la laisse éclater en propos fastueux?
Le véritable honneur est moins présomptueux;
Il ne se vante point, il attend qu'on le vante;
Et c'est la vanité qui, lasse de l'attente,
Et qui, fière des droits qu'elle sait s'arroger,
Croit obtenir l'estime en osant l'exiger.
Mais, loin d'y réussir, elle offense, elle irrite,
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

LE COMTE.

De grâce, à quel propos cette distinction?

ISABELLE.

Je vous laisse le soin de l'application;
Et de la modestie embrassant la défense,
Je soutiens que par elle on voit la différence
Du mérite apparent au mérite parfait.
L'un veut toujours briller; l'autre brille en effet,
Sans jamais y prétendre, et sans même le croire.
L'un est superbe et vain, l'autre n'a point de gloire;
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater;
L'un aspire aux égards, l'autre à les mériter.
Je dirai plus: les gens nés d'un sang respectable
Doivent se distinguer par un esprit affable,
Liant, doux, prévenant; au lieu que la fierté
Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur est partout odieuse, importune.
Avec la politesse, un homme de fortune
Est mille fois plus grand qu'un grand toujours gour- [mé,
D'un limon précieux se présumant formé,
Traitant avec dédain et même avec rudesse
Tout ce qui lui paraît d'une moins noble espèce;
Croyant que l'on est tout quand on est de son sang,
Et croyant qu'on n'est rien au-dessous de son rang.

LE COMTE.

Ce discours est fort beau; mais que voulez-vous [dire?

ISABELLE.

Lisette, mieux que moi, saura vous en instruire.
Je lui laisse le soin de vous interpréter
Un discours qui paraît déjà vous irriter.

LE COMTE.

Non, de grâce, avec vous souffrez que je m'explique.
Cette fille, après tout, est votre domestique;
Ne me commettez pas.

ISABELLE.

Quand vous la connaîtrez,
Des gens de son état vous la distinguerez:
Et vous me ferez voir une preuve fidèle
De vos égards pour moi, dans vos égards pour elle.
Elle connaît à fond mon esprit, mon humeur;
Écoutez, profitez, et méritez mon cœur.
Adieu.

SCÈNE V

LE COMTE, LISETTE.

LE COMTE.

Vous restez donc?

LISETTE.

Excusez mon audace,
Et souffrez une fois que je me satisfasse.

Digitized by Google

Il faut que je vous parle; on me l'ordonne; et moi,
J'en meurs d'envie aussi, mais je ne sais pourquoi.

LE COMTE.

Votre ton familier m'importune et me blesse.

LISETTE.

Vous n'êtes occupé que de votre noblesse;
Mais en interprétant ce que l'on vous a dit,
Quand on fait trop le grand, on paraît bien petit.

LE COMTE.

Quoi! vous osez...

LISETTE.

Oui, j'ose; et votre erreur extrême
Me force à vous prouver à quel point je vous aime.
Vous vous perdez, monsieur.

LE COMTE.

Comment donc, je me perds?

LISETTE.

Votre orgueil a percé. Vos hauteurs, vos grands airs,
Vous décèlent d'abord, malgré la politesse
Dont vous les décorez. La gloire est bien traitresse.
Le discours d'Isabelle était votre portrait,
Et son discernement vous a peint trait pour trait.
Dût la gloire en souffrir, je ne saurais me taire.
Je ne vous dirai pas, changez de caractère;
Car on n'en change point, je ne le sais que trop;
Chassez le naturel, il revient au galop:
Mais du moins je vous dis, songez à vous contraindre,
Et devant Isabelle efforcez-vous de feindre;
Paraissez quelque temps de l'humeur dont elle est,
Et faites que l'orgueil se prête à l'intérêt.
Car, après tout, monsieur, l'éclat de la richesse
Augmente encor celui de la haute noblesse.
Voilà mon sentiment. Profitez-en, ou non,
Mon cœur seul m'a dicté cette utile leçon.
Votre gloire irritée en paraît mécontente,
Je lui baise les mains, et je suis sa servante.

SCÈNE VI

LE COMTE.

Il n'est donc plus permis de sentir ce qu'on vaut?
Savoir tenir son rang passe ici pour défaut?
Et ces petits bourgeois traiteront d'arrogance
Les sentiments qu'inspire une haute naissance?
Si je m'en croyais... Non, je veux prendre sur moi:
L'amour et l'intérêt m'en imposent la loi.
Oui, devant Isabelle, il faudra me contraindre;
Mais l'indigne rival qu'on veut me faire craindre
Va dès ce même instant me voir tel que je suis
S'il m'ose disputer l'objet que je poursuis.
Je veux connaître un peu ce petit personnage,
Et lui parler d'un ton à le rendre plus sage.

SCÈNE VII

LE COMTE, PHILINTE.

PHILINTE, *faisant plusieurs révérences.*

Je ne viens vous troubler dans vos réflexions
Que pour vous assurer de mes soumissions,
Monsieur. Depuis longtemps je vous dois cet hommage,
Et je ne le saurais différer davantage.

LE COMTE.

Très-obligé, monsieur. D'où nous connaissons-nous?

PHILINTE.

Si je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous,
J'aurai bientôt celui de me faire connaître.
Mon nom n'impose pas; mais...

LE COMTE.

Cela peut bien être.

PHILINTE.

Tel qu'il est, puisqu'il faut qu'il vous soit décliné.
(*en faisant une profonde révérence.*)
Je m'appelle Philinte.

LE COMTE.

Oh! j'ai donc deviné.
Je vous ai reconnu d'abord aux révérences.

PHILINTE, *d'un air très-humble.*

Je ne puis vous marquer par trop de déférences
Combien je vous honore.

LE COMTE.

Et vous avez raison.
Mais de quoi s'agit-il? Parlez-moi sans façon.

PHILINTE.

Valère est mon ami; vous le savez, je pense.

LE COMTE.

Que m'importe cela?

PHILINTE.

Tantôt en sa présence,
Si j'en crois son rapport, et j'en suis peu surpris,
Vous m'avez honoré... d'un assez grand mépris.

LE COMTE.

Il vous exaltait fort; moi, j'ai dit ma pensée.
Votre délicatesse en est-elle blessée?

PHILINTE, *faisant la révérence.*

Ah! monsieur! point du tout: je me connais; je crois
Qu'on peut avec raison dire du mal de moi.
Mais on ajoute encore, à l'égard d'Isabelle,
Que vous me défendez de revenir chez elle.

LE COMTE.

Voilà précisément ce que j'ai prétendu
Qu'on vous dît.

PHILINTE.

Je croyais avoir mal entendu.

LE COMTE.

Pourquoi?

PHILINTE.

Vous exigez un cruel sacrifice,
Et je doute bien fort que je vous obéisse.

LE COMTE, *d'un air railleur.*

Vous en doutez, monsieur?

PHILINTE.

Jamais jusqu'à ce jour
Je ne me suis senti si plein de mon amour.

LE COMTE.

Je vous en guérirai.

PHILINTE.

Monsieur, j'en désespère,

Digitized by Google

Et j'en viens d'assurer Isabelle et sa mère.

LE COMTE, *mettant son chapeau.*

Et vous venez me faire un pareil compliment!

PHILINTE.

Avec confusion; mais très-distinctement.
La nature, envers moi moins mère que marâtre,
M'a formé très-rétif et très-opiniâtre,
Surtout lorsque quelqu'un veut m'imposer la loi.

LE COMTE.

L'opiniâtreté ne tient point contre moi,
Je vous en avertis.

PHILINTE.

La mienne est bien mutine :
Plus on lui fait la guerre, et plus elle s'obstine;
Et jamais la hauteur ne pourra la dompter.

LE COMTE.

Vous êtes bien hardi de venir m'insulter!
Un petit gentilhomme ose avoir cette audace?

PHILINTE.

Moi, monsieur? Je vous viens demander une grâce.

LE COMTE.

Et c'est?

PHILINTE.

De m'accorder le plaisir et l'honneur...
De me couper la gorge avec vous.

LE COMTE.

La faveur
Est bien grande en effet. Vous êtes téméraire;
Vous vous méconnaissez: mais il faut vous complaire.
L'honneur que vous avez d'être un de mes rivaux
Va vous faire monter au rang de mes égaux.

PHILINTE, *d'un air railleur, mettant ses gants.*

Je suis reconnaissant de cette grâce insigne,
Et je vais vous prouver que mon cœur en est digne.

LE COMTE.

Trêve de compliments. Moi, je vais vous prouver
Que l'on court un grand risque en osant me braver.

(*Ils mettent l'épée à la main.*)

SCÈNE VIII

LE COMTE, PHILINTE, LISIMON.

LISIMON, *accourant.*

Chez moi, morbleu, chez moi, faire un pareil va-
Par la mort, le premier... [carme!

PHILINTE.

Le respect me désarme.

LISIMON.

Ah! vous êtes mutin, monsieur le doucereux!

PHILINTE.

Quelquefois.

LE COMTE.

Par bonheur, il n'est pas dangereux.

PHILINTE.

C'est ce qu'il faudra voir. Du moins je vous assure
Que de cette maison si quelqu'un peut m'exclure,
Ce ne sera pas vous.

LISIMON.

Non, mais ce sera moi.

PHILINTE.

Je prends la liberté de vous dire...

LISIMON.

Je crois
Qu'un père de famille, en ce cas, est le maître.

PHILINTE.

J'en conviens.

LISIMON.

Et je prends la liberté de l'être,
En dépit de ma femme et de ses adhérents :
Si tu ne le sais pas, c'est moi qui te l'apprends.
Le comte aime ma fille, il a droit d'y prétendre;
J'ai pris la liberté de le choisir pour gendre.
Ma fille en est d'accord, et prend la liberté
De se soumettre en tout à mon autorité.
Ainsi, sans te flatter contre toute apparence,
En prenant ton congé, tire ta révérence.

PHILINTE.

J'aurai l'honneur, monsieur, de répondre à cela
Que madame n'est pas de ce sentiment-là.

LISIMON.

Madame n'en est pas? J'ai donné ma parole :
Si pour me chicaner madame est assez folle,
Madame sur-le-champ, par le pouvoir que j'ai,
En même temps que toi recevra son congé.

PHILINTE.

J'adore votre fille; et l'aveu de sa mère
Me permet d'aspirer au bonheur de lui plaire,
Dès qu'elles m'excluront, je leur obéirai.
Jusque-là j'ai mes droits, et je les soutiendrai.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX

LE COMTE, LISIMON.

LISIMON.

Quelle obstination!

LE COMTE.

Ceci vient de Valère,
Et je m'en vengerais si vous n'étiez son père.

LISIMON.

Je veux le faire, moi, mourir sous le bâton;
Ou le gueux, dès ce soir, quittera ma maison.
Il m'a joué d'un tour... Eh! là, là, patience.

LE COMTE.

C'est un petit monsieur rempli de suffisance.

LISIMON.

Le portrait de sa mère, un sot, un freluquet,
Qui fait le bel esprit et n'a que du caquet.
Oh! la méchante femme! avec son air affable,
Composé, doucereux, c'est un tyran, un diable
De sang-froid. Tout à l'heure, en termes éloquents,
Et tous bien de niveau, mais malins et piquants,
Devant ma fille même elle m'a fait entendre
Qu'elle me quittera si je vous prends pour gendre;
Et moi j'ai répondu que j'étais résigné

Digitized by Google

A souffrir ce malheur dès qu'elle aurait signé;
Qu'immédiatement après sa signature,
Elle pourrait aller à sa bonne aventure.
Sur cela, force pleurs, évanouissement.
Isabelle et Lisette avec gémissement
L'ont vite secourue, et par cérémonie
Toutes trois à présent pleurent de compagnie.
Car qu'une femme pleure, une autre pleurera,
Et toutes pleureront tant qu'il en surviendra.

LE COMTE.

Ainsi notre projet souffre de grands obstacles.

LISIMON.

Pour en venir à bout je ferai des miracles :
Ce que j'apprends de toi me réchauffe le cœur.
Je ne te croyais pas un si puissant seigneur.
Comment diable! ton père, à ce que l'on m'assure,
Fait dans sa baronnie une noble figure.

LE COMTE, *lui frappant sur l'épaule.*

Allez, mon cher, allez, quand vous me connaîtrez,
De vos tons familiers vous vous corrigerez;
Vous ne tutoierez plus un gendre de ma sorte.

LISIMON.

Ma foi, sans y penser, l'habitude m'emporte.
Au cérémonial enfin je me soumets.

LE COMTE.

Me le promettez-vous?

LISIMON.

Oui, je te le promets.
Va, tu seras content.

LE COMTE.

Fort bien! Belle manière
De se corriger!

LISIMON.

Oh! trêve à votre humeur fière;
Et consultons tous deux comment je m'y prendrai
Pour finir.

LE COMTE.

Le conseil que je vous donnerai,
C'est de ne plus souffrir qu'ici l'on se hasarde
A dire son avis sur ce qui me regarde.
Pour trancher en un mot toute difficulté,
Sachez vous prévaloir de votre autorité.

LISIMON.

Si vous vouliez m'aider...

LE COMTE.

Non, monsieur, je vous jure;
Quand vous serez d'accord, je suis prêt à conclure.

SCÈNE X

LISIMON.

Il faut que je sois bien possédé du démon,
Pour souffrir les hauteurs d'un pareil rodomont,
Et que l'ambition m'ait bien tourné la tête,
Puisque dans mon dépit son empire m'arrête!
Je vais rompre. Attendons. Si je prends ce parti,
De mon autorité me voilà départi;
Je ferai triompher et mon fils et ma femme,
Et monsieur désormais dépendra de madame.
Bel honneur que je fais à messieurs les maris!
Non, il n'en sera rien. Le dépit m'a surpris,
Mais l'honneur me réveille; il m'excite à combattre.
Et je m'en vais, pour lui, faire le diable à quatre.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

LISETTE, PASQUIN, *entrent par deux différents côtés du théâtre, Pasquin le premier, et marchant fort vite.*

LISETTE.

Quoi! sans me regarder, doubler ainsi le pas?

PASQUIN.

Ah! ma reine, pardon; je ne vous voyais pas.
Auriez-vous par hasard quelque chose à me dire?

LISETTE.

Oui. Sur de certains faits voudriez-vous m'instruire?

PASQUIN.

Le puis-je?

LISETTE.

Assurément.

PASQUIN.

Vous avez donc grand tort
D'en douter.

LISETTE.

Mais sur vous il faut faire un effort.

PASQUIN.

Vous n'avez qu'à parler. Je suis homme à tout faire
Pour vous marquer mon zèle et tâcher de vous plaire.
Quel est ce grand effort que votre autorité
M'impose?

LISETTE.

De me dire ici la vérité.

PASQUIN.

Rien ne me coûte moins.

LISETTE.

Pour entrer en matière.
Avez-vous jamais vu le château de Tufière?

PASQUIN.

(*à part.*)

Si je l'ai vu? cent fois. C'est mentir hardiment.

LISETTE.

Est-ce un si bel endroit qu'on nous l'a dit?

PASQUIN.

Comment?
C'est le plus beau château qui soit sur la Garonne.
Vous le voyez de loin, qui forme un pentagone...

LISETTE.

Pentagone, bon Dieu! Quel grand mot est-ce là?

PASQUIN.

C'est un terme de l'art.

LISETTE.

Je veux croire cela :

Digitized by Google

Mais expliquez-moi bien ce que ce mot veut dire.

PASQUIN.

Cela m'est très-facile, et je vais vous décrire
Ce superbe château, pour que vous en jugiez,
Et même beaucoup mieux que si vous le voyiez:
D'abord, ce sont sept tours entre seize courtines...
Avec deux tenaillons placés sur trois collines...,
Qui, formant un vallon dont le sommet s'étend
Jusque sur... un donjon... entouré d'un étang...
Et ce donjon placé justement... sous la zone...
Par trois angles saillants forme le pentagone.

LISETTE.

Voilà, je vous l'avoue, un merveilleux château!

PASQUIN.

Je crois, sans vanité, que vous le trouvez beau.

LISETTE.

Et c'est donc en ce lieu que le père du comte
Tient sa cour?

PASQUIN.

Oui, ma reine; et faites votre compte
Que dans tout le royaume il n'est point de seigneur
Qui soutienne son rang avec plus de splendeur.
Meutes, chevaux, piqueurs, superbes équipages,
Table ouverte en tout temps, deux écuyers, six pa-
Domestiques sans nombre et bien entretenus, [ges,
Tout cela ne saurait manger ses revenus.

LISETTE.

Mais c'est donc un seigneur d'une richesse immense?

PASQUIN.

Vous en pouvez juger par sa magnificence.

LISETTE.

Je trouve en vos récits quelque petit défaut:
Vous mentez à présent, ou vous mentiez tantôt.

PASQUIN.

Comment donc?

LISETTE.

Un menteur qui n'a pas de mémoire
Se décèle d'abord. Si je veux vous en croire,
Le comte est grand seigneur; dans un autre en-
[trefien,
Vous m'avez assuré qu'il n'avait pas de bien.

PASQUIN.

Tout franc, votre argument me paraît sans réplique.
Naturellement, moi, je suis très-véridique.
Mais j'obéis. Au fond les faits sont très-constants,
Et nous n'avons menti qu'en allongeant le temps.

LISETTE.

Rendez-moi, s'il vous plaît, cette énigme plus claire.

PASQUIN.

Quinze ans auparavant, ce que j'ai dit du père
Se trouvera très-vrai. Depuis, tout a changé.
Dans un piteux état le bonhomme est plongé,
Et le pauvre seigneur traîne une vie obscure.
Mais mon maître, voulant qu'il fasse encor figure,
Par un récit pompeux, fruit de sa vanité,
Vient de le rétablir de son autorité.
Qu'entre nous, s'il vous plaît, la chose soit secrète.

LISETTE.

Allez, ne craignez rien. Si j'étais indiscrète,
Je ferais tort au comte: et si je fais des vœux,
C'est pour pouvoir l'aider à devenir heureux.
Valère à mes efforts sans relâche s'oppose;
Mais à les seconder je veux qu'il se dispose.
Il vient fort à propos.

PASQUIN.

Fort à propos aussi
Je vais me retirer, puisqu'il vous cherche ici.

SCÈNE II

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE, *d'un air dédaigneux.*

Ah! vous voilà, monsieur? vraiment j'en suis ravie.

VALÈRE.

Quoi! vous voulez gronder?

LISETTE.

J'en aurais bien envie.

VALÈRE.

Et sur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Mais sur vos beaux exploits.
Mes moindres volontés, dites-vous, sont vos lois?

VALÈRE.

Il est vrai.

LISETTE.

Cependant, devant monsieur le comte,
Vous m'avez témoigné n'en faire pas grand compte;
Et, contre mon avis, votre zèle emporté
A su porter Philinte à toute extrémité.

VALÈRE.

J'ai dit à mon ami qu'on avait eu l'audace
De risquer contre lui jusques à la menace.
Je n'ai rien dit de plus. C'est un homme de cœur,
Qui n'a dû sur le reste écouter que l'honneur.

LISETTE.

Que l'honneur? Ce discours me fatigue et m'irrite.

VALÈRE.

Mais par quelle raison? Philinte a du mérite.

LISETTE.

Si vous n'employez pas vos soins avec ardeur
Pour faire que le comte épouse votre sœur,
Et pour bannir d'ici cet ennuyeux Philinte,
Je vous déclare, moi, sans mystère et sans feinte,
Que, demoiselle ou non, comme le ciel voudra,
Lisette, de ses jours, ne vous épousera.
J'ai conclu. C'est à vous maintenant de conclure.

VALÈRE.

(voyant Lycandre.)

Par quel motif?... Eh quoi? cette vieille figure
Viendra-t-elle toujours troubler nos entretiens?

LISETTE.

Il faut que je lui parle.

VALÈRE.

Adieu donc.

Digitized by Google

SCÈNE III

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

Je reviens,
Et je vous trouve encore en même compagnie.

LISETTE.

Oui, mais nous querellions. Valère a la manie
De vouloir empêcher que ce jeune seigneur
Qui demeure céans ne prétende à sa sœur.

LYCANDRE.

Et vous, vous soutenez le comte de Tufière?

LISETTE.

Oui, monsieur, contre tous, et de toute manière.
Il est vrai que le comte est si présomptueux,
Qu'on ne peut se prêter à ses airs fastueux :
Il ne respecte rien, ne ménage personne;
Et plus je le connais, plus sa gloire m'étonne.

LYCANDRE.

Ah! que vous m'affligez!

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

LYCANDRE.

Mais vous-même, pourquoi prenez-vous intérêt
A ce qui le concerne? Est-il donc bien possible
Qu'à votre empressement il se montre sensible
Jusques à vous marquer des égards, des bontés?

LISETTE.

Il n'a payé mes soins que par des duretés;
Je ne puis y penser sans répandre des larmes.
N'importe; à le servir je trouve mille charmes.

LYCANDRE.

Qu'entends-je? juste ciel! Quel bon cœur d'un côté!
De l'autre, quel excès d'insensibilité!
O détestable orgueil! Non, il n'est point de vice
Plus funeste aux mortels, plus digne de supplice.
Voulant tout asservir à ses injustes droits,
De l'humanité même il étouffe la voix.

LISETTE.

Je l'éprouve.

LYCANDRE.

Pour vous, vous serez, je l'espère,
La consolation d'un trop malheureux père.

LISETTE.

A chaque instant, monsieur, vous me parlez de lui.
Il devait à mes yeux se montrer aujourd'hui :
Mais il ne paraît point. Vous me trompiez peut-être.

LYCANDRE.

Un peu de patience; il va bientôt paraître.

LISETTE.

Pourquoi diffère-t-il de trop heureux moments?
Que ne vient-il s'offrir à mes embrassements?

LYCANDRE.

Malgré votre bon cœur, il craint que sa présence
Ne vous afflige.

LISETTE.

Moi? Se peut-il qu'il le pense?

LYCANDRE.

Il craint que ses malheurs, trop dignes de pitié,
Ne refroidissent même un peu votre amitié.

LISETTE.

Ah! qu'il me connaît mal!

LYCANDRE.

Enfin, avant qu'il vienne,
Sur sa triste aventure il veut qu'on vous prévienne.
Peut-être espérez-vous le voir dans son éclat,
Et vous le trouverez dans un cruel état.

LISETTE.

Il m'en sera plus cher; et, loin qu'il m'importune,
Il verra que mon cœur, plein de son infortune,
Redoublera pour lui de tendresse et d'amour.
Tout baigné de mes pleurs, avant la fin du jour
Il sera possesseur du peu que je possède.
Mon zèle à ses malheurs servira de remède.
Je ferai tout pour lui. Si je n'ai point d'argent,
J'ai de riches habits dont on m'a fait présent;
Je garde un diamant que m'a laissé ma mère.
Je vais tout engager, tout vendre, pour mon père.
Heureuse si je puis, et mille et mille fois,
Lui prouver que je l'aime autant que je le dois!

LYCANDRE.

Arrêtez. Laissez-moi respirer, je vous prie.
Donnez quelque relâche à mon âme attendrie.
Vous aimez votre père, il n'est plus malheureux.

LISETTE.

Ah! puisqu'il est si lent à contenter mes vœux,
Apprenez-moi quel monstre a causé sa misère.

LYCANDRE.

Quel monstre?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

L'orgueil... l'orgueil de votre mère :
Par son faste, les biens se sont évanouis;
Son orgueil a causé des malheurs inouïs.

LISETTE.

Et comment?

LYCANDRE.

Une dame assez considérable,
Lui disputant le pas dans un lieu respectable,
En reçut un affront si sanglant, si cruel,
Qu'elle en fit éclater un déplaisir mortel.
L'époux de cette dame, enflammé de colère,
Pour venger cet affront, attaqua votre père
Au retour d'une chasse, et prit si bien son temps,
Qu'ils se trouvèrent seuls pendant quelques in-
D'un trop funeste effet sa fureur fut suivie. [tants.
Il voulait se venger : il y perdit la vie.
En un mot, votre père, en défendant ses jours,
Tua son ennemi, mais sans autre secours
Que celui de son bras armé pour sa défense.
Les parents du défunt poussèrent la vengeance
Jusqu'à faire passer ce malheureux combat,
Par effet du hasard, pour un assassinat.
Des témoins subornés soutiennent l'imposture :
On les croit. Votre père, outré de cette injure,

Digitized by Google

Se défend, mais en vain. Il se cache. Aussitôt
Un arrêt le condamne : et, pour fuir l'échafaud,
Il passe en Angleterre, où quelques jours ensuite
Votre mère devient compagne de sa fuite,
Le rejoint avec vous qui sortiez du berceau ;
Et son orgueil puni la conduit au tombeau.

LISETTE.

Ciel! que m'apprenez-vous? Ce n'est donc pas ma mère
Que j'avais au couvent, et qui m'était si chère?

LYCANDRE.

C'était votre nourrice. Elle vous ramena,
Suivit exactement l'ordre que lui donna
Votre père, deux ans après sa décadence,
De venir dans ces lieux élever votre enfance,
Se disant votre mère, et cachant votre nom.

LISETTE.

Mais pourquoi ce secret? et par quelle raison
Me laisser ignorer de quel sang j'étais née?

LYCANDRE.

Pour vous rendre modeste autant qu'infortunée,
Et pour vous épargner des regrets, des douleurs,
Jusqu'à ce que le ciel adoucit vos malheurs.
C'est ainsi que l'avait ordonné votre père;
Et sa précaution vous était nécessaire.

LISETTE.

Je brûle de le voir, et je tremble pour lui.
Comment osera-t-il se montrer aujourd'hui,
Après l'injuste arrêt?...

LYCANDRE.

Pendant sa longue absence,
De fidèles amis, sûrs de son innocence,
Et puissants à la cour, ont eu tant de succès,
Qu'ils l'ont déterminée à revoir le procès;
Et deux des faux témoins, prêts à perdre la vie,
Ont enfin avoué leur noire calomnie.
Votre père, caché depuis près de deux ans,
Attendait les effets de ces secours puissants.
On vient de lui donner d'agréables nouvelles,
Il touche au terme heureux de ses peines mortelles.

LISETTE.

Qu'il ne s'expose point. Je crains quelque accident,
Quelque piège caché. N'est-il pas plus prudent
Que nous l'allions chercher? Par notre diligence
Prévenons ses bontés et son impatience.
Sortons, monsieur; je veux embrasser ses genoux,
Et mourir de plaisir dans des transports si doux.

LYCANDRE.

Vous n'irez pas bien loin pour goûter cette joie :
Vous voulez la chercher, et le ciel vous l'envoie.
Oui, ma fille, voici ce père malheureux;
Il vous voit, il vous parle; il est devant vos yeux.

LISETTE, *se jetant à ses pieds.*

Quoi! c'est vous-même? O ciel! que mon âme est ravie!
Je goûte le moment le plus doux de ma vie.

LYCANDRE.

Ma fille, levez-vous. Je connais votre cœur;
Et je vous l'ai prédit, vous ferez mon bonheur.
Mais, hélas! que je crains de revoir votre frère!

LISETTE.

Mon frère? Et quel est-il?

LYCANDRE.

Le comte de Tufière.

LISETTE.

Je ne sais où j'en suis! je ne respire plus!
Daignez me soutenir.

LYCANDRE.

Qu'il doit être confus,
Quand il vous connaîtra!

LISETTE.

Moi, sa sœur?

LYCANDRE.

Oui, ma fille.

LISETTE.

Sans doute, nous sortons de la même famille;
Oui, le comte est mon frère; et dès que je l'ai vu,
A travers ses mépris, mon cœur l'a reconnu.
De mon faible pour lui je ne suis plus surprise.

LYCANDRE.

Votre cœur le prévient, et l'ingrat vous méprise!
Ah! je veux profiter de cette occasion
Pour jouir devant vous de sa confusion,
Quand le temps permettra de vous faire connaître.

LISETTE.

Jusque-là devant lui ne dois-je plus paraître?

LYCANDRE.

Non. Je vais le trouver. La conversation
Sera vive, à coup sûr; et sa présomption
Mérite qu'avec lui, prenant le ton de père,
Je fasse à ses hauteurs une leçon sévère.

LISETTE.

S'il ne vous connaît pas, vous les éprouverez.

LYCANDRE.

Non. Nous nous sommes vus : il me connaît. Rentrez,
Ma fille; quelqu'un vient : gardez bien le silence.

LISETTE, *lui baisant la main.*

Mon père, attendez tout de mon obéissance.

SCÈNE IV

LYCANDRE; PASQUIN, *s'arrêtant à considérer Lycandre.*

LYCANDRE.

Le comte de Tufière est-il chez lui?

PASQUIN, *d'un ton brusque.*

Pourquoi?

LYCANDRE.

Je voudrais lui parler.

PASQUIN, *le regardant du haut en bas.*

Lui parler? Qui? vous!

LYCANDRE.

Moi.

PASQUIN, *d'un air méprisant.*

Cela ne se peut pas.

LYCANDRE.

La raison, je vous prie?

PASQUIN.

C'est qu'il est en affaire.

LYCANDRE.

Oh! je vous certifie,
Quelque occupé qu'il soit, que dès qu'il apprendra
Que je veux lui parler, il y consentira.

PASQUIN, *fièrement.*

Eh! qu'êtes-vous?

LYCANDRE.

Je suis... car je perds patience!
Un homme très-choqué de votre impertinence.

PASQUIN, *à part.*

Il a, ma foi, raison. Je retombe toujours,
(à Lycandre.)
Et je veux m'en punir. Je vois que mon discours,
Monsieur, n'a pas le don de vous être agréable.
Mais si je suis si fier, je suis très-excusable.

LYCANDRE, *vivement.*

Et par où, s'il vous plaît?

PASQUIN.

Pour le dire en un mot,
Et sans trop me vanter, c'est que je suis un sot.

LYCANDRE.

Allez, on ne l'est point quand on connaît sa faute.

PASQUIN.

Mon maître a très-souvent la parole si haute,
Il est si suffisant, que, par occasion,
Je le deviens aussi, mais sans réflexion.
Heureusement pour moi, la raison, la prudence,
Abrégent les accès de mon impertinence.
Vous voyez que d'abord j'ai bien baissé mon ton.
Mais daignez, s'il vous plaît, me dire votre nom.

LYCANDRE.

Mon enfant, dites-lui, s'il veut bien le permettre,
Que je viens demander sa réponse à la lettre
Que l'on vous a pour lui remise de ma part.
L'a-t-il lue?

PASQUIN.

Oui, monsieur. Seriez-vous par hasard
L'inconnu?

LYCANDRE.

Je le suis.

PASQUIN.

Moi, que je vous annonce!
Eh! vite, sauvez-vous. J'ai reçu sa réponse,
Et je la sens encor.

LYCANDRE, *souriant.*

Ne craignez rien pour moi,
Il sera plus honnête en me répondant.

PASQUIN.

Quoi!
Vous vous exposez...?

LYCANDRE.

Oui, j'en veux courir le risque.

PASQUIN.

Pour jouer avec lui, prenez mieux votre bisque.

LYCANDRE.

Dépêchez-vous, de grâce.

PASQUIN *va et revient.*

En vérité, je crains...

LYCANDRE, *d'un air impatient.*

Ah!

PASQUIN.

S'il vous en prend mal, je m'en lave les mains.

SCÈNE V

LYCANDRE.

Par les airs du valet on peut juger du maître.
Ah! du moins si mon fils pouvait se reconnaître,
Se blâmer quelquefois, comme fait ce garçon,
Tôt ou tard sa fierté plierait sous sa raison.
Mais je n'ose espérer.

SCÈNE VI

LYCANDRE, LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE *entre en furieux.*

Quel est le téméraire,
Quel est l'audacieux qui m'ose...? Ah! c'est mon [père!

LYCANDRE.

L'accueil est très-touchant; j'en suis édifié.

PASQUIN, *à part.*

Comment donc! le voilà comme pétrifié?

LE COMTE, *ôtant son chapeau.*

Un premier mouvement quelquefois nous abuse.
Excusez-moi, monsieur.

PASQUIN, *à part.*

Il lui demande excuse!

LE COMTE.

(à Pasquin.)
Je croyais... Sors, Pasquin.

LYCANDRE.

Pourquoi le chassez-vous?
Laissez-le ici; je veux...

LE COMTE, *poussant Pasquin.*

Sors, ou crains mon courroux.

LYCANDRE, *retenant Pasquin.*

Reste.

PASQUIN, *s'enfuyant.*

Il y fait trop chaud. Je fais ce qu'on m'ordonne.

LE COMTE.

Si quelqu'un vient me voir, je n'y suis pour per- [sonne.

SCÈNE VII

LYCANDRE, LE COMTE.

LYCANDRE.

Que veut dire ceci?

LE COMTE.

J'ai mes raisons.

LYCANDRE.

Pourquoi
Marquez-vous tant d'ardeur à l'éloigner de moi?

Digitized by Google

LE COMTE.

Aux regards d'un valet dois-je exposer mon père?

LYCANDRE.

Vous craignez bien plutôt d'exposer ma misère;
Voilà votre motif: et, loin d'être charmé
De me voir près de vous, votre orgueil alarmé
Rougit de ma présence; il se sent au supplice.
De sa confusion votre cœur est complice;
Et, tout bouffi de gloire, il n'ose se prêter
Aux tendres mouvements qui devraient l'agiter.
Ah! je ne vois que trop en cette conjoncture
Qu'une mauvaise honte étouffe la nature.
C'est en vain qu'un billet vous avait prévenu;
Et je me suis trompé, croyant qu'un inconnu
Vous corrigerait mieux qu'un père misérable,
Qu'à vos yeux la fortune a rendu méprisable.

LE COMTE.

Qui? moi! je vous méprise? Osez-vous le penser?
Qu'un soupçon si cruel a droit de m'offenser!
Croyez que votre fils vous respecte, vous aime.

LYCANDRE.

Vous? Prouvez-le-moi donc, et dans ce moment [même.

LE COMTE.

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.
Parlez; qu'exigez-vous?

LYCANDRE.

Qu'en l'état où je suis
Vous vous fassiez honneur de bannir tout mystère,
Et de me reconnaître en qualité de père
Dans cette maison-ci. Voyons si vous l'osez.

LE COMTE.

Songez-vous au péril où vous vous exposez?

LYCANDRE.

Dois-je me défier d'une honnête famille?
Allons voir Lisimon; menez-moi chez sa fille.

LE COMTE.

De grâce, à vous montrer ne soyez pas si prompt:
Vous les exposerez à vous faire un affront.
Vous ne savez donc pas jusqu'où va l'arrogance
D'un bourgeois anobli, fier de son opulence?
Si le faste et l'éclat ne soutiennent le rang,
Il traite avec dédain le plus illustre sang.
Mesurant ses égards aux dons de la fortune,
Le mérite indigent le choque, l'importune,
Et ne peut l'aborder qu'en faisant mille efforts,
Pour cacher ses besoins sous un brillant dehors.
Depuis votre malheur, mon nom et mon courage
Font toute ma richesse; et ce seul avantage,
Réchauffé par l'éclat de quelques actions,
M'a tenu lieu de biens et de protections.
J'ai monté par degrés, et, riche en apparence,
Je fais une figure égale à ma naissance;
Et sans ce faux relief, ni mon rang ni mon nom
N'auraient pu m'introduire auprès de Lisimon.

LYCANDRE.

On me l'a peint tout autre; et j'ai peine à vous croire.
Tout ce discours ne tend qu'à cacher votre gloire.
Mais pour moi, qui ne suis ni superbe ni vain,
Je prétends me montrer, et j'irai mon chemin.
(Il veut sortir.)

LE COMTE, *le retenant.*

Différez quelques jours; la faveur n'est pas grande:
(Il se jette aux pieds de Lycandre.)
Je me jette à vos pieds, et je vous la demande.

LYCANDRE.

J'entends. La vanité me déclare à genoux
Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous.
Oui, oui, j'ai tout perdu par l'orgueil de ta mère,
Et tu n'as hérité que de son caractère.

LE COMTE.

Eh! compatissez donc à la noble fierté
Dont mon cœur, il est vrai, n'a que trop hérité.
Du reste, soyez sûr que ma plus forte envie
Serait de vous servir aux dépens de ma vie.
Mais du moins ménagez un honneur délicat;
Pour mon intérêt même évitons un éclat.

LYCANDRE.

Vous me faites pitié! Je vois votre faiblesse,
Et veux, en m'y prêtant, vous prouver ma tendresse;
Mais à condition que si votre hauteur
Éclate devant moi, dès l'instant...

SCÈNE VIII

LYCANDRE, LE COMTE, LISIMON.

LISIMON, *au comte.*

Serviteur.
Je vous cherchais, mon cher; votre froideur m'é- [tonne,
Car il est temps d'agir. Je crois, Dieu me pardonne,
Que ma femme devient raisonnable.

LE COMTE.

Comment?

LISIMON.

Elle n'a plus pour vous ce grand éloignement
Qu'elle a marqué d'abord. La bonne dame est sage;
Car j'allais sans cela faire un joli tapage!
Je vais vous procurer un moment d'entretien
Avec ma digne épouse; et puis tout ira bien,
Pourvu que vous vouliez lui faire politesse.
N'y manquez pas, au moins; car c'est une princesse
Aussi fière que vous, et dont les préjugés...

LE COMTE.

Je suis ravi de voir que vous vous corrigez.

LISIMON, *se couvrant.*

Tu le vois, mon enfant, je cherche à te complaire.

LE COMTE.

Fort bien!

LISIMON, *se découvrant*

Enfin, monsieur, le succès de l'affaire
Est en votre pouvoir. Ainsi donc, croyez-moi,
De ce que je vous dis faites-vous une loi.

LYCANDRE.

Monsieur vous parle juste, et pour votre avantage:

Que votre unique objet soit votre mariage;
Et mettez à profit cet heureux incident.

LISIMON, *au comte.*

Quel est cet homme-là ?

LE COMTE, *tirant Lisimon à part.*

C'est... c'est mon intendant.

LISIMON.

Il a l'air bien grêlé. Selon toute apparence,
Cet homme n'a pas fait fortune à l'intendance.

LE COMTE, *à Lisimon.*

C'est un homme d'honneur.

LISIMON.

Il y paraît.

LYCANDRE, *à part.*

Je voi
Qu'il trompe Lisimon en lui parlant de moi.
Sa gloire est alarmée à l'aspect de son père.

LE COMTE, *à Lisimon.*

Sachez encore...

LISIMON.

Eh bien ?

LYCANDRE, *à part.*

Je retiens ma colère,
Espérant que bientôt il me sera permis
De me faire connaître et de punir mon fils;
Et mon juste dépit lui prépare une scène
Où je veux mettre enfin son orgueil à la gêne.

LE COMTE, *à demi-voix, à Lycandre.*

Contraignez-vous, de grâce; et ne lui dites rien
Qui lui fasse augurer qui vous êtes.

LYCANDRE.

Fort bien.

LE COMTE, *retournant à Lisimon.*

C'est un homme économe autant qu'il est fidèle.

LISIMON, *haut.*

Oh çà, je vous ai dit une bonne nouvelle:
Ne la négligeons pas. Ma femme veut vous voir;
Pour gagner son esprit, faites votre devoir.

LE COMTE, *en souriant.*

Mon devoir !

LISIMON.

Oui, vraiment.

LE COMTE.

L'expression est forte.

LYCANDRE, *au comte.*

Quoi ! faut-il pour un mot vous cabrer de la sorte?

LISIMON, *au comte.*

Il parle de bon sens.

LYCANDRE.

Il est bien question
De chicaner ici sur une expression !

LE COMTE, *d'un air un peu fier, à Lycandre.*

Mais, monsieur...

LYCANDRE, *d'un air impérieux.*

Mais, monsieur, je dis ce qu'il faut dire:
Faites ce qu'il faut faire au plus tôt.

LE COMTE, *à part.*

Quel martyre !
Il va se découvrir.

LISIMON, *au comte.*

Ce vieillard est bien vert.
Ce me semble.

LE COMTE.

(*à Lisimon.*) (*à Lycandre.*)
Il est vrai. Votre discours me perd.
Devant cet homme, au moins, tâchez de vous con-
LYCANDRE, *au comte.* [traindre.
Faites ce qu'il désire, ou je cesse de feindre.

LISIMON.

Ma femme vous attend: venez, d'un air soumis,
Prévenant, la prier d'être de vos amis.

LYCANDRE, *au comte.*

Soumis; vous entendez ?

LE COMTE, *d'un air piqué.*

Oui, j'entends à merveille.
(*à part.*)
Ciel !

LISIMON.

Vous approuvez donc ce que je lui conseille?
Bonhomme, expliquez-vous.

LYCANDRE.

Oui, je l'approuve fort;
Et s'il ne s'y rend pas, il aura très-grand tort.
Vous lui donnez, monsieur, une leçon très-sage.
Il en avait besoin. Je le connais.

LE COMTE, *à part.*

J'enrage.

LISIMON, *à Lycandre.*

Vous êtes donc à lui depuis longtemps ?

LE COMTE, *à Lisimon.*

Sortons.
Je regrette, monsieur, le temps que nous perdons.

LISIMON.

(*au comte.*) (*à Lycandre.*)
Un moment. A quoi vont les revenus du comte ?

LYCANDRE.

Je ne saurais vous dire à quoi cela se monte.

LISIMON.

Mais encor ?

LE COMTE, *à Lycandre.*

Dites-lui...

LYCANDRE, *au comte, bas.*

Je ne veux point mentir.
(*à Lisimon.*)
Une affaire, monsieur, m'oblige de sortir:
Mais avant qu'il soit peu je veux vous satisfaire.
Vous pouvez cependant conclure votre affaire;
Et j'ose me flatter qu'avec un peu de temps
Vous aurez lieu tous deux d'en être fort contents.
Adieu.

SCÈNE IX

LISIMON, LE COMTE.

LISIMON.

Votre intendant avec vous fait le maître.
Que veut dire cela ? Item ?

Digitized by Google

LE COMTE.

Comme il m'a vu naître,
Avec moi bien souvent il prend ces libertés.

LISIMON.

Allons trouver ma femme, et trêve de fierté.

LE COMTE.

J'irai, si vous voulez : mais que faut-il lui dire ?

LISIMON.

Plaisante question ! Quoi ! faut-il vous instruire ?

LE COMTE.

Mais je suis assez neuf sur ces démarches-là.
Prier ! solliciter ! je n'entends point cela.
Je souhaite de faire avec vous alliance ;
Mais songez aux égards qu'exige ma naissance.
Parlez pour moi vous-même, et faites bien ma cour :
Cela suffit, je crois ?

LISIMON.

Est-ce là le retour
Dont vous payez mes soins ? Suivi de ma famille,
Dois-je venir ici vous présenter ma fille,
Vous priant à genoux de vouloir l'accepter ?
Si tu te l'es promis, tu n'as qu'à décompter.
Ma fille vaut bien peu si l'on ne la demande.
Je te baise les mains, et je me recommande
A ta grandeur. Adieu.

SCÈNE X

LE COMTE.

Que ces gens inconnus
Sont fiers ! Voilà l'orgueil de tous nos parvenus.
C'est peu qu'à leurs grands biens notre gloire s'im-
Il faut, pour les avoir, fléchir devant l'idole. [mole,
Ah ! maudite fortune, à quoi me réduis-tu ?
Si tes coups redoublés ne m'ont point abattu,
Veux-tu m'humiller par l'appât des richesses ?
Et n'a-t-on tes faveurs qu'à force de bassesses ?

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Oh çà, mademoiselle, expliquons-nous un peu ;
Nous pouvons librement nous parler en ce lieu.

ISABELLE.

Et sur quoi, s'il vous plaît ?

LISETTE.

Votre mère apaisée
A vos tendres désirs paraît moins opposée ;
Vous pouvez espérer d'épouser votre amant :
Mais, loin de témoigner ce doux ravissement
Que vous devez sentir sur le point d'être heureuse,
Je ne vous vis jamais si triste et si rêveuse.

ISABELLE.

Il est vrai.

LISETTE.

Vous vouliez le comte pour époux ;
Son amour à vos yeux s'est signalé pour vous ;
Il vous a demandée, et cette âme si fière
Vient de plier enfin.

ISABELLE.

Mais de quelle manière ?
De ses soumissions la choquante froideur,
Son sourire dédaigneux, son air fier et moqueur,
Son silence affecté, tout me faisait comprendre
Que son cœur jusqu'à nous avait peine à descendre.
Mon père avec ardeur sollicitait pour lui ;
A peine de deux mots lui prêtait-il l'appui ;
Et sans votre crédit sur l'esprit de mon frère,
Qui s'est servi du sien pour ramener ma mère,
Le comte a si bien fait que tout était rompu.
Pour cacher mon dépit, j'ai fait ce que j'ai pu ;
Mais plus de cet instant j'occupe ma pensée,
Plus je sens que j'en suis vivement offensée.
Pour un cœur délicat quel triste événement !

LISETTE.

Si bien que votre amour est mort subitement ?

ISABELLE.

Il est bien refroidi.

LISETTE.

Parlez en conscience,
N'entre-t-il point ici quelque peu d'inconstance ?

ISABELLE.

Vous me connaissez mal.

LISETTE.

Oh ! que pardonnez-moi ;
Et s'il faut s'expliquer ici de bonne foi...

ISABELLE.

Eh bien ?

LISETTE.

D'aucun roman, à ce que j'imagine,
Vous ne pourrez jamais devenir l'héroïne.

ISABELLE.

Croyez-vous m'amuser quand vous me plaisantez ?

LISETTE.

Je ne plaisante point, je dis vos vérités.
Le soupçon d'un défaut vous trouble et vous alarme.
Dès qu'il est confirmé, votre cœur se gendarme.
Trop de délicatesse est un autre défaut,
Dont vous serez punie, et peut-être trop tôt.

ISABELLE.

Mais pouvez-vous blâmer cette délicatesse ?
Loin de me témoigner un retour de tendresse,
Le comte me désole à chaque occasion.

LISETTE.

Quoi ! pour un peu de gloire et de présomption ?
C'est là ce qui fait voir la grandeur de son âme.
Il est fier à présent ; mais devenez sa femme,
L'amant fier deviendra mari tendre et soumis.

ISABELLE.

Un espoir si flatteur peut-il m'être permis?

SCÈNE II

ISABELLE, VALERE, LISETTE.

LISETTE, *à Valère.*

Vous voilà bien rêveur?

VALÈRE.

Et j'ai sujet de l'être.
Aux yeux de mon ami je n'ose plus paraître.
J'ai servi son rival. Je ne puis m'empêcher,
Même devant vous deux, de me le reprocher.
C'est une trahison dont j'étais incapable,
Si l'amour n'eût voulu que j'en fusse coupable.

LISETTE.

Vous vous en repentez?

VALÈRE.

Je m'en repentirais
Si je vous aimais moins. Mais enfin je voudrais
Que vous déclarassiez le motif qui vous porte
A marquer pour le comte une amitié si forte.

LISETTE.

Ce motif est très-juste; et quand vous l'apprendrez,
Bien loin de m'en blâmer, vous m'en applaudirez.

VALÈRE.

Je le veux croire ainsi; mais daignez m'en instruire.

LISETTE.

Je l'ignorais tantôt, et ne pouvais le dire.
Je le sais à présent, et ne le dirai point.

VALÈRE.

Pourquoi vous obstiner à me cacher ce point?
Quoi! faut-il qu'un amant vous trouve si discrète?

ISABELLE, *à Valère.*

Mais c'est donc tout de bon que vous aimez Lisette?

VALÈRE.

Je l'aime, et m'en fais gloire.

ISABELLE.

Un tel attachement
Prouve mieux que jamais votre discernement :
Mais quel en est l'objet? quelle est votre espérance?

LISETTE.

Souffrez que là-dessus nous gardions le silence.

ISABELLE.

J'y veux bien consentir, et me fais cet effort
Jusqu'à ce que l'on ait décidé de mon sort.

VALÈRE.

Il est tout décidé.

ISABELLE.

Juste ciel!

VALÈRE.

Et mon père,
Pour dicter le contrat, est chez notre notaire.

ISABELLE.

Ma mère n'y met plus aucun empêchement?

VALÈRE.

Non; et vous me devez un si prompt changement.

SCÈNE III

LISIMON, VALERE, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON, *à Isabelle.*

Çà, réjouissons-nous. Enfin, vaille que vaille,
L'ennemi se soumet; j'ai gagné la bataille;
Le champ m'est demeuré. Je craignais un éclat;
Mais votre mère enfin va signer le contrat.
Elle a banni Philinte; et j'attends le notaire
Pour terminer enfin cette importante affaire.
Excepté quelques points dont il faut convenir,
Je ne prévois plus rien qui pût nous retenir.
Tu seras dès ce soir madame la comtesse,
Ma fille.

ISABELLE.

Dès ce soir?

LISIMON.

Sans délai.

ISABELLE.

Rien ne presse.
Cette affaire mérite un peu d'attention;
Et j'ai fait sur cela quelque réflexion.

LISIMON.

Quelque réflexion? Comment, mademoiselle,
Allez-vous nous donner une scène nouvelle,
Et vous dédire ici, comme vous avez fait
Sur cinq ou six projets qui n'ont point eu d'effet?
Pensez-vous que le comte entende raillerie,
Et soit homme à souffrir votre bizarrerie?

VALÈRE.

Mais, mon père, après tout...

LISIMON.

Mais, après tout, mon fils,
Croyez-vous que d'un fat j'écoute les avis?
Quoi donc! j'aurai su faire un miracle incroyable,
En rendant aujourd'hui ma femme raisonnable
(Chose qu'on n'a point vue, et qu'on ne verra plus),
Et mes enfants rendront mes travaux superflus!
Un chef-d'œuvre si beau deviendrait inutile?
Non, parbleu! Gardez-vous de m'échauffer la bile.
Ou vous aurez sujet de vous en repentir,
Et mon juste courroux se fera ressentir.

LISETTE.

Voilà parler, monsieur, en père de famille.
Courage! disposez enfin de votre fille :
Ne l'abandonnez plus à ses réflexions.
C'est à vous à trancher dans ces occasions.

ISABELLE.

Quoi, Lisette?...

LISETTE.

Monsieur a prononcé l'oracle :
A l'accomplissement rien ne peut mettre obstacle.
S'il vous destine au comte, il faut que ce dessein
S'exécute, en dépit de tout le genre humain.

LISIMON.

Cette fille me charme. Oui, ma chère Lisette,
Tiens, sois un peu moins sage, et tu seras parfaite.

Digitized by Google

LISETTE.

L'avis est bon.

LISIMON.

Le tien vient de m'édifier,
Et je veux t'embrasser pour te remercier.

LISETTE.

Reservez, s'il vous plait, cette tendre saillie
Jusqu'à ce que je sois une fille accomplie.

LISIMON.

J'attendrais trop longtemps. Il faut absolument
Que ma reconnaissance éclate en ce moment.

VALÈRE, *le retenant.*

Vous vous échaufferez, prenez garde, mon père.

LISIMON, *le repoussant.*

Monsieur le médecin, ce n'est pas votre affaire :
Que je m'échauffe ou non, vous aurez la bonté
De ne vous plus charger du soin de ma santé.
(*à part.*)
Je crois que ce coquin est jaloux de Lisette,
Et je soupçonne entre eux quelque intrigue secrète.
(*à Valère.*)
Je veux m'en éclaircir. Sachons un peu...

VALÈRE.

Voici
Votre notaire.

LISIMON.

(*à Valère qui veut sortir.*)
Ah ! bon. Non, non, demeure ici.
Dans un petit moment nous compterons ensemble.

SCÈNE IV

LISIMON, VALÈRE, ISABELLE, LISETTE, M. JOSSE.

LISIMON.

Approche, monsieur Josse.

M. JOSSE.

Est-ce ici qu'on s'assemble ?

LISIMON.

Oui.

M. JOSSE.

Lisons ma minute. A trois articles près,
Monsieur, j'ai stipulé vos communs intérêts.
C'est donc là la future ?

LISIMON.

A peu près. C'est ma fille.

M. JOSSE, *la regardant avec ses lunettes.*

Voilà de quoi former une belle famille.
Où donc est le futur ?

ISABELLE.

Je n'en sais encor rien.

M. JOSSE.

Comment ! se faire attendre ! Oh ! cela n'est pas [bien;
Et vous méritez fort...

LISIMON.

Le voici qui s'avance. [ce.
Assieds-toi, monsieur Josse; et nous, prenons sèan-

SCÈNE V

LES ACTEURS PRÉCÉDANTS, LE COMTE.

(*Ils sont tous assis, excepté Lisette.*)

M. JOSSE, *vis-à-vis une table, après avoir mis ses lunettes, lit.*

Par-devant...

LISIMON, *à Isabelle, qui parle à Lisette.*

Ecoutez.

M. JOSSE *lit.*

Les conseillers du roi,
Notaires soussignés, furent présents...

LISIMON, *à Valère, qui parle d'action à Lisette.*

Eh quoi !
Vous ne vous tairez point? Est-il temps que l'on [cause ?
Valère, ici. Laissez cette fille, et pour cause.

M. JOSSE, *au comte.*

Votre nom, s'il vous plait, vos titres, votre rang ?
Je ne les savais point; ils sont restés en blanc.

LE COMTE.

Je vais vous les dicter. N'oubliez rien, de grâce.
Vous avez pour cela laissé bien peu de place.

M. JOSSE.

La marge y suppléera. Voyez quelle largeur !

LE COMTE.

(*il dicte.*)
Écrivez donc. Très-haut et très-puissant seigneur...

M. JOSSE, *se levant.*

Monsieur, considérez qu'on ne se qualifie...

LE COMTE.

Point de raisonnements, je vous le signifie.

M. JOSSE, *écrivant.*

Et très-puissant seigneur...

LE COMTE, *dictant.*

Monseigneur Carloman,
Alexandre, César, Henri, Jules, Armand,
Philogène, Louis...

M. JOSSE.

Oh ! quelle kyrielle !
Ma foi, sur tant de noms ma mémoire chancelle.
(*il répète.*)
Philogène, Louis... Après ?

LE COMTE, *dictant.*

De Mont-sur-Mont.

M. JOSSE, *répétant.*

Sur-Mont.

LE COMTE, *dictant.*

Chevalier...

M. JOSSE, *répétant.*

Lier.

LE COMTE, *au notaire.*

Continuez. Baron
De Montorgueil.

M. JOSSE.

Orgueil.

LE COMTE, *d'un ton ampoulé.*

Bon. Marquis de Tufière.

LISIMON.

Quoi ! vous êtes marquis ?

LE COMTE.

Proprement, c'est mon père ;
Mais comme après sa mort j'aurai ce marquisat,
J'en prends d'avance ici le titre en mon contrat.

LISIMON, *lui frappant sur l'épaule.*

C'est bien fait, mon garçon ; la chose t'est permise.
(*à Isabelle.*)
Je te fais compliment, madame la marquise.

M. JOSSE, *au comte.*

Est-ce tout ?

LE COMTE, *se levant.*

Comment, tout ? Seigneur.

M. JOSSE.

Et cætera.
Cette tirade-là jamais ne finira.

LE COMTE.

Mettez, et autres lieux, en très-gros caractère.

ISABELLE, *à demi-voix, à Lisette.*

En lettres d'or.

LISETTE, *à demi-voix, à Isabelle.*

Paix donc.

ISABELLE, *à demi-voix, à Lisette.*

Je ne saurais me taire.
Je ne puis me prêter à tant de vanité.

LISETTE, *à demi-voix, à Isabelle.*

C'est le faible commun des gens de qualité.
Leurs titres bien souvent font tout leur patrimoine.

M. JOSSE, *à Lisimon.*

(*il lit.*)
A vous présentement, monsieur. Messire Antoine Lisimon...

LE COMTE, *d'un air surpris.*

Antoine ?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE.

Quoi ! c'est là votre nom ?
Antoine ! Est-il possible ?

LISIMON.

Eh ! parbleu, pourquoi non ?

LE COMTE.

Ce nom est bien bourgeois !

LISIMON.

Mais pas plus que les autres.
Je crois que mon patron valait bien tous les vôtres.

LE COMTE, *d'un air dédaigneux.*

Passons, monsieur, passons. Vos titres ? c'est le point
Dont il s'agit ici.

LISIMON.

Qui ? moi ! Je n'en ai point.

LE COMTE.

Comment donc ? vous n'avez aucune seigneurie ?

LISIMON.

Ah ! je me souviens d'une. Écrivez, je vous prie.
(*il dicte.*)
Antoine Lisimon, écuyer.

LE COMTE.

Rien de plus ?

LISIMON.

Et seigneur suzerain... d'un million d'écus.

LE COMTE.

Vous vous moquez, je crois ? L'argent est-il un titre ?

LISIMON.

Plus brillant que les tiens ; et j'ai dans mon pupitre
Des billets au porteur, dont je fais plus de cas
Que de vieux parchemins, nourriture des rats.

M. JOSSE, *à part.*

Il a raison.

LE COMTE.

Pour moi, je tiens que la noblesse...

M. JOSSE.

Oh ! nous autres bourgeois, nous tenons pour l'espèce.
(*à Lisimon.*)
Çà, stipulons la dot.

LISIMON.

Le gendre que je prends
M'engage à la porter à neuf cent mille francs.

M. JOSSE, *au comte.*

Voilà pour la future un titre magnifique,
Et qui soutiendra bien votre noblesse antique.

LE COMTE, *à M. Josse, bas.*

Monsieur le garde-note, oui, l'argent nous soutient
Mais nous purifions la source dont il vient.

M. JOSSE.

Et quel douaire aura l'épouse contractante ?

LE COMTE.

Quel douaire, monsieur ? Vingt mille francs de rente.

LISETTE, *à part.*

Mon frère est magnifique. En tout cas, je sais bien
Que, s'il donne beaucoup, il ne s'engage à rien.

M. JOSSE, *au comte.*

Sur quoi l'assignez-vous ?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE, *dictant.*

Sur la baronnie
De Montorgueil.

M. JOSSE, *se levant.*

Voilà votre affaire finie.

LISIMON.

Signons donc maintenant. La noce se fera
Aussitôt qu'à Paris ton père arrivera.

LE COMTE.

Mon père, dites-vous ? Il ne faut point l'attendre
Jamais en ce pays il ne pourra se rendre.
La goutte le retient au lit depuis six mois.

LISETTE, *à part.*

Mon frère, en vérité, ment fort bien quelquefois.

LE COMTE.

Mais nous irons le voir après le mariage.

LISIMON.

Avec bien du plaisir je ferai le voyage.

Digitized by Google

SCÈNE VI

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LYCANDRE.

LE COMTE, *à part.*
Ah! le voici lui-même. O ciel! quel incident!
LISIMON, *à Lycandre.*
Que voulez-vous? Parbleu, c'est monsieur l'inten-
LYCANDRE, *au comte.* [dant.
Je viens savoir, mon fils...
VALÈRE *et* ISABELLE.
Son fils!
LA COMTE, *à part.*
Je meurs de honte.
LISIMON.
Vous m'aviez donc trompé? Répondez, mon cher
LE COMTE, *à Lycandre.* [comte.
Eh quoi! dans cet état osez-vous vous montrer?
LYCANDRE.
Superbe, mon aspect ne peut que t'honorer.
Mon arrivée ici t'alarme et t'importune; [tune.
Mais apprends que mes droits vont devant ta for-
Rends-leur hommage, ingrat, par un plus tendre
LA COMTE. [accueil.
Eh? le puis-je au moment?...
LISIMON.
Baron de Montorgueil,
C'est donc là ce superbe et brillant équipage
Dont tu faisais tantôt un si bel étalage?
LYCANDRE, *à Lisimon.*
L'état où je parais, et sa confusion,
D'un excessif orgueil sont la punition.
(*au comte.*)
Je la lui réservais. Je bénis ma misère,
Puisqu'elle t'humilie, et qu'elle venge un père.
Ah! bien loin de rougir, adoucis mes malheurs.
Parle, reconnais-moi.
ISABELLE, *à Lisette.*
Vous voilà tout en pleurs,
Lisette?
LISETTE, *à Isabelle.*
Vous allez en apprendre la cause.
LYCANDRE, *au comte.*
Je vois qu'à ton penchant ta vanité s'oppose;
Mais je veux la dompter. Redoute mon courroux,
Ma malédiction, ou tombe à mes genoux.
LA COMTE.
Je ne puis résister à ce ton respectable.
Eh bien! vous le voulez? Rendez-moi méprisable:
Jouissez du plaisir de me voir si confus. [plus.
Mon cœur, tout fier qu'il est, ne vous méconnaît
Oui, je suis votre fils, et vous êtes mon père.
Rendez votre tendresse à ce retour sincère.
(*Il se met aux genoux de Lycandre.*)
Il me coûte assez cher pour avoir mérité
D'éprouver désormais toute votre bonté.
LISIMON, *à Lycandre.*
Il a, ma foi, raison. Par ce qu'il vient de faire,
Je jurerais, morbleu, que vous êtes son père.
LYCANDRE *relève le comte, et l'embrasse.*
En sondant votre cœur, j'ai frémi, j'ai tremblé:
Mais, malgré votre orgueil, la nature a parlé. [mes!
Qu'en ce moment pour moi ce triomphe a de char-
Je dois donc maintenant terminer vos alarmes,
Oublier vos écarts, qui sont assez punis.
Mon fils, rassurez-vous; nos malheurs sont finis.
Le ciel, enfin pour nous devenu plus propice,
A de mes ennemis confondu la malice.
Notre auguste monarque, instruit de mes malheurs,
Et des noirs attentats de mes persécuteurs,
Vient, par un juste arrêt, de finir ma misère.
Il me rend mon honneur; à vous, il rend un père,
Rétabli dans ses droits, dans ses biens, dans son
[rang,
Enfin dans tout l'éclat qui doit suivre mon sang.
J'en reçois la nouvelle, et ma joie est extrême
De pouvoir à présent vous l'annoncer moi-même.
LE COMTE.
Qu'entends-je? juste ciel! Fortune, ta faveur
Au mérite, aux vertus, égale le bonheur;
Oui, tu me rends mes biens, mon rang et ma nais-
Et j'en ai désormais la pleine jouissance. [sance,
LYCANDRE.
Devenez plus modeste, en devenant heureux.
LISIMON.
C'est bien dit. Je vous fais compliment à tous deux.
Je n'ai pas attendu ce que je viens d'apprendre
Pour choisir votre fils en qualité de gendre,
Parce qu'à l'orgueil près il est jôli garçon.
Voici notre contrat; signez-le sans façon.
LYCANDRE.
Quoique notre fortune ait bien changé de face,
De vos bontés pour lui je dois vous rendre grâce;
Et, pour m'en acquitter encor plus dignement,
Je prétends avec vous m'allier doublement.
LISIMON.
Comment?
LYCANDRE.
Pour votre fils je vous offre ma fille.
VALÈRE, *à Lisette.*
Je suis perdu.
LISIMON.
L'honneur est grand pour ma famille.
Très-agréablement vous me voyez surpris.
J'accepte le projet. Mais est-elle à Paris,
Votre fille?
LYCANDRE.
Sans doute. Approchez-vous, Constance;
Et recevez l'époux...
LISIMON.
Vous vous moquez, je pense?
C'est Lisette.
LYCANDRE.
Ce nom a causé votre erreur.
Venez, ma fille. Comte, embrassez votre sœur.
LISIMON.
Sa sœur, femme de chambre!

Digitized by Google

LYCANDRE, *au comte.*

Une telle aventure
Des jeux de la fortune est une preuve sûre.
Grâce au ciel, votre sœur est digne de son sang.
Sa vertu, plus que moi, la remet dans son rang.

VALÈRE.

Quel heureux dénoûment! Je vais mourir de joie.

ISABELLE, *à Lisette.*

Je prends part au bonheur que le ciel vous envoie.

LISETTE, *au comte.*

En me reconnaissant, confirmez mon bonheur.

LE COMTE.

Je m'en fais un plaisir, je m'en fais un honneur.

LISIMON, *à Lycandre.*

Et moi, de mon côté, je veux que ma famille
Puisse donner un rang sortable à votre fille :
Car avec de l'argent on acquiert de l'éclat;
Et je suis en marché d'un très-beau marquisat,
Dont je veux que mon fils décore sa future.
Dès ce soir, monsieur Josse, il faudra le conclure.
Allez voir le vendeur; et que demain mon fils
Ne se réveille point sans se trouver marquis.
(au comte.)
Êtes-vous satisfait?

LE COMTE.

On ne peut davantage.

LISIMON.

Bon. Nous allons donc faire un double mariage.

ISABELLE, *au comte.*

Mon cœur parle pour vous, mais je crains vos hau-
[teurs.

LE COMTE.

L'amour prendra le soin d'assortir nos humeurs.
Comptez sur son pouvoir. Que faut-il pour vous
[plaire?
Vos goûts, vos sentiments, feront mon caractère.

LYCANDRE.

Mon fils est glorieux, mais il a le cœur bon :
Cela répare tout.

LISIMON.

Oui, vous avez raison;
Et s'il reste entiché d'un peu de vaine gloire,
Avec tant de mérite on peut s'en faire accroire.

LE COMTE.

Non, je n'aspire plus qu'à triompher de moi;
Du respect, de l'amour, je veux suivre la loi.
Ils m'ont ouvert les yeux; qu'ils m'aident à me
[vaincre.
Il faut se faire aimer; on vient de m'en convaincre:
Et je sens que la gloire et la présomption
N'attirent que la haine et l'indignation.

FIN DU GLORIEUX.

Digitized by Google

MARIVAUX

Ce maître ingénieux de l'humble comédie, où l'esprit a remplacé l'intrigue et l'intérêt, *Pierre-Chamblin* DE MARIVAUX, naquit aux derniers jours du dix-septième siècle, en 1688, dans l'un de ces beaux hôtels que la magistrature de Paris s'était construits en l'Ile Saint-Louis. Noble et pauvre maison, habitée par des gens bien élevés. Là, de très-bonne heure, il apprit la politesse et l'art de bien dire. A l'heure où les jeunes gens ne sont pas éloignés de la mauvaise compagnie, il rechercha comme un grand honneur l'adoption des salons les plus célèbres, où tant de belles dames attiraient et charmaient les meilleurs esprits. Dans ces maisons choisies, régnaient Lamothe et Fontenelle; Voltaire y venait souvent, bien qu'il sût qu'on ne l'aimait pas. Marivaux se distinguait, parmi les philosophes, par son respect pour l'antique croyance. Il convenait volontiers qu'il était chrétien; il ne se cachait point pour aller à l'église. Il était bonhomme et bienfaisant, et même assez riche pour payer la dot d'une jeune orpheline qu'il avait arrachée au théâtre, et dont il fit une religieuse. A son tour, il accepta, sans rougir, une pension d'Helvétius, le fermier général, et comme un jour (il était malade) en même Fontenelle, accusé si souvent d'être un égoïste, apportait à son ami Marivaux cent louis d'or : — Mon ami, répondit celui-ci, permettez que je vous les rende, en vous promettant de les demander si j'en ai besoin. Ces gens-là sont de bonnes gens; ils méprisent le bruit, ils détestent le tapage. Ils n'auraient voulu à aucun prix de la renommée et des succès de Diderot, de Beaumarchais, de Voltaire lui-même. Ils ressemblent par un certain côté au bonhomme Rollin, mais Rollin vivait loin du théâtre, et ne savait, que par ouï-dire, la lutte ardente des philosophes. Parmi tant de batailles, Marivaux nous repose. Il nous attire à son charme; il écrit si doucement, si tendrement! La comédie arrivait à ce brave homme sous une apparence innocente. Il était fécond sans la vouloir, sans le savoir. Il nous faudrait plusieurs pages si nous voulions faire une liste à peu près complète du théâtre de Marivaux, en 7 volumes in-12. Le lecteur se contentera des comédies qu'il sait par cœur : les *Jeux de l'amour et du hasard* (1730); les *Fausses Confidences* (1736); le *Legs* 1736). Du théâtre italien, où elles furent représentées tout d'abord, ces belles comédies passèrent par droit de conquête au Théâtre-Français. Molé et mademoiselle Contat, plus tard mademoiselle Dangeville et mademoiselle Gausin, y laissèrent leur empreinte. Après mademoiselle Mars, Mme Arnould Plessy, aujourd'hui, en a fait le profit de sa grâce et de sa beauté. Quant à nous, nous sommes resté fidèle à ce causeur charmant, à ce doux rêveur, qui prenait le chemin des écoliers pour aller à son but : plaire aux honnêtes gens. Il y eut un jour où Marivaux, laissant la comédie, écrivit un chef-d'œuvre intitulé : *Marianne*. Encore aujourd'hui, les lecteurs délicats préfèrent *Marianne* aux plus gros romans d'Eugène Sue et de Balzac.

LE LEGS

COMÉDIE EN UN ACTE

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 11 JUIN 1736

PERSONNAGES.

LA COMTESSE.
LE MARQUIS.
HORTENSE.

PERSONNAGES.

LE CHEVALIER.
LISETTE, suivante de la comtesse.
LÉPINE, valet de chambre du marquis.

SCÈNE I

LE CHEVALIER, HORTENSE.

LE CHEVALIER.

La démarche que vous allez faire auprès du marquis m'alarme.

HORTENSE.

Je ne risque rien, vous dis-je. Raisonnons. Défunt son parent et le mien lui laisse six cent mille francs; à charge, il est vrai, de m'épouser, ou de m'en donner deux cent mille; cela est à son choix : mais le marquis ne sent rien pour moi. Je suis sûre qu'il a de l'inclination pour la comtesse.

Digitized by Google

D'ailleurs, il est déjà assez riche par lui-même. Voilà encore une succession de six cent mille francs qui lui vient à laquelle il ne s'attendait pas. Et vous croyez que, plutôt que d'en distraire deux cent mille, il aimera mieux m'épouser, moi qui lui suis indifférente, pendant qu'il a de l'amour pour la comtesse, qui peut-être ne le hait pas, et qui a plus de bien que moi? Il n'y a pas d'apparence.

LE CHEVALIER.

Mais à quoi jugez-vous que la comtesse ne le hait pas?

HORTENSE.

A mille petites remarques que je fais tous les jours; et je n'en suis pas surprise. Du caractère dont elle est, celui du marquis doit être de son goût. La comtesse est une femme brusque, qui aime à primer, à gouverner, à être la maîtresse. Le marquis est un homme doux, paisible, aisé à conduire; et voilà ce qu'il faut à la comtesse. Aussi ne parle-t-elle de lui qu'avec éloge. Son air de naïveté lui plaît : c'est, dit-elle, le meilleur homme, le plus complaisant, le plus sociable. D'ailleurs, le marquis est d'un âge qui lui convient : elle n'est plus de cette grande jeunesse; il a trente-cinq ou quarante ans; et je vois bien qu'elle serait charmée de vivre avec lui.

LE CHEVALIER.

J'ai peur que l'événement ne vous trompe. Ce n'est pas un petit objet que deux cent mille francs, qu'il faudra qu'on vous donne, si l'on ne vous épouse pas; et puis, quand le marquis et la comtesse s'aimeraient, de l'humeur dont ils sont tous deux, ils auront bien de la peine à se le dire.

HORTENSE.

Oh! moyennant l'embarras où je vais jeter le marquis, il faudra bien qu'il parle; et je veux savoir à quoi m'en tenir. Depuis le temps que nous sommes à cette campagne, chez la comtesse, il ne me dit rien. Il y a six semaines qu'il se tait; je veux qu'il s'explique. Je ne perdrai pas le legs qui me revient, si je n'épouse point le marquis.

LE CHEVALIER.

Mais s'il accepte votre main?

HORTENSE.

Eh non, vous dis-je. Laissez-moi faire. Je crois qu'il espère que ce sera moi qui le refuserai. Peut-être même feindra-t-il de consentir à notre union; mais que cela ne vous épouvante pas. Vous n'êtes point assez riche pour m'épouser avec deux cent mille francs de moins, je suis bien aise de vous les apporter en mariage. Je suis persuadée que la comtesse et le marquis ne se haïssent pas. Voyons ce que me diront là-dessus Lépine et Lisette, qui vont venir me parler. L'un est un Gascon froid, mais adroit; Lisette a de l'esprit. Je sais qu'ils ont tous deux la confiance de leurs maîtres; je les intéresserai à m'instruire, et tout ira bien. Les voilà qui viennent. Retirez-vous.

SCÈNE II

LISETTE, LÉPINE, HORTENSE.

HORTENSE.

Venez, Lisette, approchez.

LISETTE.

Que souhaitez-vous de nous, madame?

HORTENSE.

Rien que vous ne puissiez me dire sans blesser la fidélité que vous devez, vous au marquis, et vous à la comtesse.

LISETTE.

Tant mieux, madame.

LÉPINE.

Ce début encourage. Nos services vous sont acquis.

HORTENSE *tire quelque argent de sa poche.*

Tenez, Lisette, tout service mérite récompense.

LISETTE, *refusant d'abord.*

Au moins, madame, faudrait-il savoir auparavant de quoi il s'agit.

HORTENSE.

Prenez, je vous le donne, quoi qu'il arrive. Voilà pour vous, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Madame, je serais volontiers de l'avis de mademoiselle; mais je prends. Le respect défend que je raisonne.

HORTENSE.

Je ne prétends vous engager en rien, et voici de quoi il est question. Le marquis, votre maître, vous estime, Lépine?

LÉPINE, *froidement.*

Extrêmement, madame : il me connaît.

HORTENSE.

Je remarque qu'il vous confie aisément ce qu'il pense.

LÉPINE.

Oui, madame, de toutes ses pensées incontinent j'en ai copie : il n'en sait pas le compte mieux que moi.

HORTENSE.

Vous, Lisette, vous êtes sur le même ton avec la comtesse?

LISETTE.

J'ai cet honneur-là, madame.

HORTENSE.

Dites-moi, Lépine, je me figure que le marquis aime la comtesse : me trompé-je? Il n'y a point d'inconvénient à me dire ce qui en est.

LÉPINE.

Je n'affirme rien; mais patience : nous devons ce soir nous entretenir là-dessus.

HORTENSE.

Eh! soupçonnez-vous qu'il l'aime?

LÉPINE.

Des soupçons, j'en ai de violents. Je m'en éclaircirai bientôt.

Digitized by Google

HORTENSE.

Et vous, Lisette, quel est votre sentiment sur la comtesse?

LISETTE.

Qu'elle ne songe point du tout au marquis, madame.

LÉPINE.

Je diffère avec vous de pensée.

HORTENSE.

Je crois aussi qu'ils s'aiment. Et supposons que je ne me trompe pas, du caractère dont ils sont, ils auront de la peine à s'en parler. Vous, Lépine, voudriez-vous exciter le marquis à le déclarer à la comtesse? et vous, Lisette, disposer la comtesse à se l'entendre dire? Ce sera une industrie fort innocente.

LÉPINE.

Et même louable.

LISETTE, *rendant l'argent.*

Madame, permettez que je vous rende votre argent.

HORTENSE.

Gardez. D'où vient?

LISETTE.

C'est qu'il me semble que voilà précisément le service que vous exigez de moi, et c'est précisément celui que je ne puis vous rendre. Ma maîtresse est veuve, elle est tranquille, son état est heureux; ce serait dommage de l'en tirer : je prie le ciel qu'elle y reste.

LÉPINE, *froidement.*

Quant à moi, je garde mon lot; rien ne m'oblige à restitution. J'ai la volonté de vous être utile. Monsieur le marquis vit dans le célibat; mais le mariage, il est bon, très-bon; il a ses peines, chaque état a les siennes; quelquefois le mien me pèse : le tout est égal. Oui, je vous servirai, madame, je vous servirai; je n'y vois point de mal. On s'est marié de tout temps, on se mariera toujours : on n'a que cette honnête ressource quand on aime.

HORTENSE.

Vous me surprenez, Lisette, d'autant plus que je m'imaginais que vous pouviez vous aimer tous deux.

LISETTE.

C'est de quoi il n'est pas question de ma part.

LÉPINE.

De la mienne, j'en suis demeuré à l'estime. Néanmoins mademoiselle est aimable; mais j'ai passé mon chemin sans y prendre garde.

LISETTE.

J'espère que vous passerez toujours de même.

HORTENSE.

Voilà ce que j'avais à vous dire. Adieu, Lisette : vous ferez ce qu'il vous plaira; je ne vous demande que le secret. J'accepte vos services, Lépine.

SCÈNE III

LÉPINE, LISETTE.

LISETTE.

Nous n'avons rien à nous dire, mons de Lépine. J'ai affaire, et je vous laisse.

LÉPINE.

Doucement, mademoiselle, retardez d'un moment; je trouve à propos de vous informer d'un petit accident qui m'arrive.

LISETTE.

Voyons.

LÉPINE.

D'homme d'honneur, je n'avais pas envisagé vos grâces; je ne connaissais pas votre mine.

LISETTE.

Qu'importe? Je vous en offre autant : c'est tout au plus si je connais actuellement la vôtre.

LÉPINE.

Cette dame se figurait que nous nous aimions.

LISETTE.

Eh bien! elle se figurait mal.

LÉPINE.

Attendez; voici l'accident. Son discours a fait que mes yeux se sont arrêtés dessus vous plus attentivement que de coutume.

LISETTE.

Vos yeux ont pris bien de la peine.

LÉPINE.

Et vous êtes jolie, sandis! oh! très-jolie.

LISETTE.

Ma foi! monsieur de Lépine, vous êtes très-galant, oh! très-galant.

LÉPINE.

A mon exemple, envisagez-moi, je vous prie; faites-en l'épreuve.

LISETTE.

Oui-da. Tenez, je vous regarde.

LÉPINE.

Eh donc! Est-ce là ce Lépine que vous connaissiez? N'y voyez-vous rien de nouveau? Que vous dit le cœur?

LISETTE.

Pas le mot. Il n'y a rien là pour lui.

LÉPINE.

Quelquefois pourtant nombre de gens ont estimé que j'étais un garçon assez revenant; mais nous y retournerons, c'est partie à remettre. Ecoutez le restant. Il est certain que mon maître distingue tendrement votre maîtresse. Aujourd'hui même il m'a confié qu'il méditait de vous communiquer ses sentiments.

LISETTE.

Comme il lui plaira. La réponse que j'aurai l'honneur de lui communiquer sera courte.

LÉPINE.

Remarquons l'abondance que la comtesse se plaît avec mon maître, qu'elle a l'âme joyeuse en

Digitized by Google

le voyant. Vous me direz que nos gens sont d'étranges personnes, et je vous l'accorde. Le marquis, homme tout simple, peu hasardeux dans le discours, n'osera jamais aventurer la déclaration; et les déclarations, la comtesse les épouvante. Dans cette conjecture, j'opine que nous encouragions ces deux personnages. Qu'en sera-t-il? Qu'ils s'aimeront bonnomont en toute simplesse, et qu'ils s'épouseront de même. Qu'en arrivera-t-il? Qu'en me voyant votre camarade, vous me rendrez votre mari, par la douce habitude de me voir. Eh donc! Parlez, êtes-vous d'accord?

LISETTE.

Non.

LÉPINA.

Mademoiselle, est-ce mon amour qui vous déplaît?

LISETTE.

Oui.

LÉPINE.

En peu de mots vous dites beaucoup; mais considérez l'occurrence. Je vous prédis que nos maîtres se marieront : que la commodité vous tente.

LISETTE.

Je vous prédis qu'ils ne se marieront point. Je ne veux pas, moi. Ma maîtresse, comme vous dites fort habilement, tient l'amour au-dessous d'elle; et j'aurai soin de l'entretenir dans cette humeur, attendu qu'il n'est pas de mon petit intérêt qu'elle se marie. Ma condition n'en serait pas si bonne, entendez-vous? Il n'y a pas d'apparence que la comtesse y gagne, et moi j'y perdrais beaucoup. J'ai fait un petit calcul là-dessus, au moyen duquel je trouve que tous vos arrangements me dérangent, et ne me valent rien. Ainsi, croyez-moi, quelque jolie que je sois, continuez de n'en rien voir; laissez là la découverte que vous avez faite de mes grâces, et passez toujours sans y prendre garde.

LÉPINA, *froidement.*

Je les ai vues, mademoiselle; j'en suis frappé, et n'ai de remède que votre cœur.

LISETTE.

Tenez-vous donc pour incurable.

LÉPINE.

Me donnez-vous votre dernier mot?

LISETTE.

Je n'y changerai pas une syllabe.

(*Elle veut s'en aller.*)

LÉPINE, *l'arrêtant.*

Permettez que je reparte. Vous calculez; moi de même. Selon vous, il ne faut pas que nos gens se marient : il faut qu'ils s'épousent, selon moi; je le prétends.

LISETTE.

Mauvaise gasconnade.

LÉPINE.

Patience. Je vous aime, et vous me refusez le réciproque. Je calcule qu'il me fait besoin, et je l'aurai, sandis!

LISETTA.

Vous ne l'aurez pas, sandis!

LÉPINA.

J'ai tout dit. Laissez parler mon maître, qui nous arrive.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, LEPINE, LISETTE.

LE MARQUIS.

Ah! vous voici, Lisette? Je suis bien aise de vous trouver.

LISATTA.

Je vous suis obligée, monsieur; mais je m'en allais.

LE MARQUIS.

Vous vous en alliez? J'avais pourtant quelque chose à vous dire. Êtes-vous un peu de nos amis?

LÉPINE.

Petitement.

LISATTA.

J'ai beaucoup d'estime et de respect pour monsieur le marquis.

LA MARQUIS.

Tout de bon? Vous me faites plaisir, Lisette. Je fais beaucoup de cas de vous aussi. Vous me paraissez une très-bonne fille, et vous êtes à une maîtresse qui a bien du mérite.

LISETTE.

Il y a longtemps que je le sais, monsieur.

LE MARQUIS.

Ne vous parle-t-elle jamais de moi? Que vous en dit-elle?

LISETTE.

Oh! rien.

LA MARQUIS.

C'est qu'entre nous il n'y a pas de femme que j'aime tant qu'elle.

LISATTE.

Qu'appelez-vous aimer, monsieur le marquis? Est-ce de l'amour que vous entendez?

LE MARQUIS.

Eh! mais, oui! de l'amour, de l'inclination: comme tu voudras; le nom n'y fait rien : je l'aime mieux qu'une autre; voilà tout.

LISETTE.

Cela se peut.

LE MARQUIS.

Mais elle n'en sait rien; je n'ai pas osé le lui apprendre. Je n'ai pas trop le talent de parler d'amour.

LISETTA.

C'est ce qu'il me semble.

LA MARQUIS.

Oui, cela m'embarrasse; et, comme ta maîtresse est une femme fort raisonnable, j'ai peur qu'elle ne se moque de moi, et je ne saurais que lui dire:

Digitized by Google

de sorte que j'ai rêvé qu'il serait bon que tu la prévinsses en ma faveur.

LISETTE.

Je vous demande pardon, monsieur; mais il fallait rêver tout le contraire. Je ne puis rien pour vous, en vérité.

LE MARQUIS.

Eh! d'où vient? Je t'aurai grande obligation. Je payerai bien tes peines; (*montrant Lépine*) et si ce garçon-là te convenait, je vous ferais un fort bon parti à tous les deux.

LÉPINE, *froidement, et sans regarder Lisette.*

Derechef recueillez-vous là-dessus, mademoiselle.

LISETTE.

Il n'y a pas moyen, monsieur le marquis. Si je parlais de vos sentiments à ma maîtresse, vous avez beau dire que le nom n'y fait rien, je me brouillerais avec elle; je vous y brouillerais vous-même. Ne la connaissez-vous pas?

LE MARQUIS.

Tu crois donc qu'il n'y a rien à faire?

LISETTE.

Absolument rien.

LE MARQUIS.

Tant pis! cela me chagrine. Elle me fait tant d'amitié, cette femme! Allons, il ne faut donc plus y penser.

LÉPINE, *froidement.*

Monsieur, ne vous déconfortez pas du récit de mademoiselle; n'en tenez compte, elle vous triche. Retirons-nous. Venez me consulter à l'écart; je serai plus consolant. Partons.

LE MARQUIS.

Viens. Voyons ce que tu as à me dire. Adieu, Lisette : ne me nuis pas, voilà tout ce que j'exige.

SCÈNE V

LÉPINE, LISETTE.

LÉPINE.

N'exigez rien. Ne gênons point mademoiselle. Soyons galamment ennemis déclarés; faisons-nous du mal en toute franchise. Adieu, gentille personne, je ne vous chéris ni plus ni moins : gardez-moi votre cœur; c'est un dépôt que je vous laisse.

LISETTE.

Adieu, mon pauvre Lépine; vous êtes peut-être de tous les fous de la Garonne le plus effronté, mais aussi le plus divertissant.

SCÈNE VI

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

Voici ma maîtresse. De l'humeur dont elle est, je crois que cet amour-ci ne la divertira guère. Gare que le marquis ne soit bientôt congédié!

LA COMTESSE, *tenant une lettre.*

Tenez, Lisette; dites qu'on porte cette lettre à la poste. En voilà dix que j'écris depuis trois semaines. La sotte chose qu'un procès! que j'en suis lasse! Je ne m'étonne pas s'il y a tant de femmes qui se remarient.

LISETTE, *riant.*

Bon, votre procès! une affaire de dix mille francs! Voilà quelque chose de bien considérable pour vous. Avez-vous envie de vous remarier? J'ai votre affaire.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est qu'envie de me remarier? Pourquoi me dites-vous cela?

LISETTE.

Ne vous fâchez pas; je ne veux que vous divertir.

LA COMTESSE.

Ce pourrait être quelqu'un de Paris qui vous aurait fait une confidence. En tous cas, ne me le nommez pas.

LISETTE.

Oh! il faut pourtant que vous connaissiez celui dont je parle.

LA COMTESSE.

Brisons là-dessus. Je rêve à autre chose : le marquis n'a ici qu'un valet de chambre, dont il a peut-être besoin; et je voulais lui demander s'il n'a pas quelque paquet à mettre à la poste, on le porterait avec le mien. Où est-il le marquis? l'as-tu vu ce matin?

LISETTE.

Oh! oui. Malepeste! il a ses raisons pour être éveillé de bonne heure. Revenons au mari que j'ai à vous donner, celui qui brûle pour vous, et que vous avez enflammé de passion.

LA COMTESSE.

Qui est ce benêt-là?

LISETTE.

Vous le devinez.

LA COMTESSE.

Celui qui brûle est un sot. Je ne veux rien savoir de Paris.

LISETTE.

Ce n'est point de Paris. Votre conquête est dans le château. Vous l'appelez benêt; moi, je vais le flatter : c'est un soupirant qui a l'air fort simple, un air bon homme. Y êtes-vous?

LA COMTESSE.

Nullement. Qui est-ce qui ressemble à cela ici?

LISETTE.

Eh! le marquis.

LA COMTESSE.

Celui qui est avec nous?

LISETTE.

Lui-même.

LA COMTESSE.

Je n'avais garde d'y être. Où as-tu pris son air simple et de bon homme? Dis donc un air franc

Digitized by Google

ot ouvert, à la bonne heure; il sera reconnaissable.

LISETTE.

Ma foi, madame, je vous lu rends, comme je le vois.

LA COMTESSE.

Tu le vois très-mal, ou ne ne peut pas plus mal; en mille ans, on ne le devinerait pas à ce portrait-là. Mais do qui tiens-tu ce quo tu me contes de son amour?

LISETTE.

De lui, qui me l'a dit; rien que cela. N'en riez-vous pas? Ne faites pas semblant de le savoir. Au reste, il n'y a qu'à vous en défaire tout doucement.

LA COMTESSE.

Hélas! je ne lui en veux point do mal : c'est un fort honnête homme, qui a d'excellentes qualités; et j'aime encore mieux que ce soit lui qu'un autre. Mais ne te trompes-tu pas aussi? Il ne t'aura peut-être parlé que d'estime; il en a beaucoup pour moi, beaucoup: il me l'a marqué en mille occasions d'une manière fort obligeante.

LISETTE.

Non, madame; c'est de l'amour qui regarde vos appas; il en a prononcé le mot sans bredouiller comme à l'ordinaire. C'est de la flamme. Il languit, il soupire.

LA COMTESSE.

Est-il possible? Sur ce pied-là, je le plains; car ce n'est pas un étourdi : il faut qu'il le sente, puisqu'il le dit; et ce n'est pas do ces gens-là que je me moque : jamais leur amour n'est ridicule. Mais il n'osera m'en parler, n'est-ce pas?

LISETTE.

Oh! ne craignez rien, j'y ai mis bon ordre : il ne s'y jouera pas. Je lui ai ôté toute espérance : n'ai-je pas bien fait?

LA COMTESSE.

Mais... oui, sans doute, oui; pourvu que vous ne l'ayez pas brusqué, pourtant : il fallait y prendre garde; c'est un ami que je veux conserver. Et vous avez quelquefois le ton dur et revêche, Lisette; il valait mieux le laisser dire.

LISETTE.

Point du tout : il voulait que je vous parlasse en sa faveur.

LA COMTESSE.

Ce pauvre homme!

LISETTE.

Et je lui ai répondu que je ne pouvais pas m'en mêler; que je me brouillerais avec vous si je vous en parlais; que vous me donneriez mon congé, que vous lui donneriez le sien.

LA COMTESSE.

Le sien? Quelle grossièreté! Ah! que c'est mal parler! Son congé! Et même est-ce que je vous aurais donné le vôtre? vous savez bien que non. D'où vient mentir, Lisette? C'est un ennemi que vous m'allez faire d'un des hommes du monde que je considère le plus, et qui le mérite le mieux. Quel sot langage de domestique! Eh! il était si simple de vous en tenir à lui dire : Monsieur, je ne saurais; ce ne sont pas là mes affaires; parlez-en vous-même. Et je voudrais qu'il osât m'en parler, pour raccommoder un peu votre malhonnêteté. Son congé! il va se croire insulté.

LISETTE.

Eh! non, madame : il était impossible de vous en débarrasser à moins de frais. Faut-il que vous l'aimiez, de peur de le fâcher? Voulez-vous être sa femme par politesse, lui qui doit épouser Hortense? Je ne lui ai rien dit de trop; et vous en voilà quitte. Mais je l'aperçois qui vient en rêvant. Evitez-le, vous avez le temps.

LA COMTESSE.

L'éviter? lui qui me voit? Ah! je m'en garderai bien. Après les discours que vous lui avez tenus, il croirait que je les ai dictés. Non, non, je ne changerai rien à ma façon de vivre avec lui. Allez porter ma lettre.

LISETTE, *à part.*

Hum! il y a quelque chose. (*haut.*) Madame, je suis d'avis de rester auprès de vous; cela m'arrive souvent, et vous en serez plus à l'abri d'une déclaration.

LA COMTESSE.

Belle finesse! Quand je lui échapperais aujourd'hui, ne me trouvera-t-il pas demain? Il faudrait donc vous avoir toujours à mes côtés? Non, non; partez. S'il me parle, je sais répondre.

LISETTE, *à part.*

Ma foi! cette femme-là ne va pas droit avec moi.

SCÈNE VII

LA COMTESSE.

Elle avait la fureur de rester. Les domestiques sont haïssables : il n'y a pas jusqu'à leur zèle qui ne vous désoblige. C'est toujours de travers qu'ils vous servent.

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, LÉPINE.

LÉPINE.

Madame, monsieur le marquis vous a vue de loin avec Lisette. Il demande s'il n'y a point de mal qu'il approche : il a désir de vous consulter; mais il se fait le scrupule de vous être importun.

LA COMTESSE.

Lui, importun! Il ne saurait l'être. Dites-lui que je l'attends, Lépine; qu'il vienne.

LÉPINE.

Je vais le réjouir de la nouvelle. Vous l'allez

Digitized by Google

voir dans la minute. (*appelant le marquis.*) Monsieur, venez prendre audience; madame l'accorde.

SCÈNE IX

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Eh! d'où vient donc la cérémonie que vous faites, marquis? Vous n'y songez pas.

LE MARQUIS.

Madame, vous avez bien de la bonté : c'est que j'ai bien des choses à vous dire.

LA COMTESSE.

Effectivement, vous me paraissez rêveur, inquiet.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai l'esprit en peine : j'ai besoin de conseil, j'ai besoin de grâces; et le tout de votre part.

LA COMTESSE.

Tant mieux! Vous avez encore moins besoin de tout cela, que je n'ai envie de vous être bonne à quelque chose.

LE MARQUIS.

Oh! bonne? Il ne tient qu'à vous de m'être excellente, si vous voulez.

LA COMTESSE.

Comment, si je le veux? Manquez-vous de confiance? Ah! je vous prie, ne me ménagez point : vous pouvez tout sur moi, marquis; je suis bien aise de vous le dire.

LE MARQUIS.

Cette assurance m'est bien agréable, et je serais tenté d'en abuser.

LA COMTESSE.

J'ai grand'peur que vous ne résistiez à la tentation. Vous ne comptez pas assez sur vos amis; car vous êtes trop réservé avec eux.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai beaucoup de timidité.

LA COMTESSE.

Beaucoup; cela est vrai.

LE MARQUIS.

Vous savez dans quelle situation je suis avec Hortense; que je dois l'épouser, ou lui donner deux cent mille francs.

LA COMTESSE.

Oui; et je me suis aperçue que vous n'aviez pas grand goût pour elle.

LE MARQUIS.

Oh! on ne peut pas moins. Je ne l'aime point du tout.

LA COMTESSE.

Je n'en suis pas surprise. Son caractère est si différent du vôtre! Elle a quelque chose de trop arrangé pour vous.

LE MARQUIS.

Vous y êtes. Elle songe trop à ses grâces. Il faudrait toujours l'entretenir de compliments; et moi ce n'est pas là mon fort. La coquetterie me gêne; elle me rend muet.

LA COMTESSE.

Ah! ah! je conviens qu'elle en a un peu; mais presque toutes les femmes sont de même. Vous ne trouverez que cela partout, marquis.

LE MARQUIS.

Hors chez vous. Quelle différence, par exemple! Vous plaisez sans y songer; ce n'est pas votre faute. Vous ne savez pas seulement que vous êtes aimable; mais d'autres le savent pour vous.

LA COMTESSE.

Moi, marquis! je pense qu'à cet égard-là les autres songent aussi peu à moi que j'y songe moi-même.

LE MARQUIS.

Oh! j'en connais qui ne vous disent pas tout ce qu'ils songent.

LA COMTESSE.

Eh! qui sont-ils, marquis? Quelques amis comme vous, sans doute.

LE MARQUIS.

Bon, des amis! Voilà bien de quoi : vous n'en aurez encore de longtemps.

LA COMTESSE.

Je vous suis obligée du petit compliment que vous me faites en passant.

LE MARQUIS.

Point du tout. Je le dis exprès.

LA COMTESSE, *riant.*

Comment! Vous qui ne voulez pas que j'aie encore des amis, est-ce que vous n'êtes pas le mien?

LE MARQUIS.

Vous m'excuserez : mais quand je serais autre chose, il n'y aurait rien de surprenant.

LA COMTESSE.

Eh bien! je ne laisserais pas que d'en être surprise.

LE MARQUIS.

Et encore plus fâchée.

LA COMTESSE.

En vérité, surprise. Je veux pourtant croire que je suis aimable, puisque vous le dites.

LE MARQUIS.

Oh, charmante! Et je serais bienheureux si Hortense vous ressemblait; je l'épouserais d'un grand cœur : et j'ai bien de la peine à m'y résoudre.

LA COMTESSE.

Je le crois; et ce serait encore pis, si vous aviez de l'inclination pour une autre.

LE MARQUIS.

Eh bien! c'est que justement le pis s'y trouve.

LA COMTESSE, *par exclamation.*

Oui! vous aimez ailleurs?

LE MARQUIS.

De toute mon âme.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Je m'en suis doutée, marquis.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Et vous êtes-vous doutée de la personne?

LA COMTESSE.

Non; mais vous me la direz.

LE MARQUIS.

Vous me feriez grand plaisir de la deviner.

LA COMTESSE.

Et pourquoi m'en donneriez-vous la peine puisque vous voilà?

LE MARQUIS.

C'est que vous ne connaissez qu'elle; c'est la plus aimable femme, la plus franche. Vous parlez de gens sans façon; il n'y a personne comme elle; plus je la vois, plus je l'admire.

LA COMTESSE.

Épousez-la, marquis, épousez-la, et laissez là Hortense : il n'y a point à hésiter; vous n'avez point d'autre parti à prendre.

LE MARQUIS.

Oui; mais je songe à une chose : n'y aurait-il pas moyen de me sauver les deux cent mille francs? Je vous parle à cœur ouvert.

LA COMTESSE.

Regardez-moi dans cette occasion-ci comme un autre vous-même.

LE MARQUIS.

Ah! que c'est bien dit, un autre moi-même!

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît en vous, c'est votre franchise, qui est une qualité admirable. Revenons. Comment vous sauver ces deux cent mille francs?

LE MARQUIS.

C'est qu'Hortense aime le chevalier. Mais, à propos, c'est votre parent.

LA COMTESSE.

Oh! parent de loin.

LE MARQUIS.

Or, de cet amour qu'elle a pour lui, je conclus qu'elle ne se soucie pas de moi. Je n'ai donc qu'à faire semblant de vouloir l'épouser : elle me refusera, et je ne lui devrai plus rien; son refus me servira de quittance.

LA COMTESSE.

Oui-da, vous pouvez la tenter. Ce n'est pas qu'il n'y ait du risque; elle a du discernement, marquis. Vous supposez qu'elle vous refusera; je n'en sais rien : vous n'êtes pas un homme à dédaigner.

LE MARQUIS.

Est-il vrai?

LA COMTESSE.

C'est mon sentiment.

LE MARQUIS.

Vous me flattez, vous encouragez ma franchise.

LA COMTESSE.

Vous encouragez ma franchise! Eh! mais en êtes-vous encore là? Mettez-vous donc dans l'esprit que je ne demande qu'à vous obliger. Entendez-vous? Et que cela soit dit pour toujours.

LE MARQUIS.

Vous me ravissez d'espérance.

LA COMTESSE.

Allons par ordre. Si Hortense allait vous prendre au mot?

LE MARQUIS.

J'espère que non. En tout cas, je lui payerais la somme, pourvu qu'auparavant la personne qui a pris mon cœur ait la bonté de me dire qu'elle veut bien de moi.

LA COMTESSE.

Hélas! elle serait donc bien difficile? Mais, marquis, est-ce qu'elle ne sait pas que vous l'aimez?

LE MARQUIS.

Non, vraiment; je n'ai pas osé le lui dire.

LA COMTESSE.

Et le tout par timidité? Oh! en vérité, c'est la pousser trop loin; et, tout amie des bienséances que je suis, je ne vous approuve pas : ce n'est pas se rendre justice.

LE MARQUIS.

Elle est si sensée, que j'ai peur d'elle. Vous me conseillez donc de lui en parler?

LA COMTESSE.

Et cela devrait être fait. Peut-être vous attend-elle. Vous dites qu'elle est sensée : que craignez-vous? Il est louable de penser modestement sur soi; mais, avec de la modestie, on parle, on se propose. Parlez, marquis, parlez; tout ira bien.

LE MARQUIS.

Hélas! si vous saviez qui c'est, vous ne m'exhorteriez pas tant. Que vous êtes heureuse de n'aimer rien, et de mépriser l'amour!

LA COMTESSE.

Moi, mépriser ce qu'il y a au monde de plus naturel! cela ne serait pas raisonnable. Ce n'est pas l'amour, ce sont les amants, tels qu'ils sont la plupart, que je méprise, et non pas le sentiment qui fait qu'on aime, qui n'a rien en soi que de fort honnête et de fort involontaire : c'est le plus doux sentiment de la vie; comment le haïrais-je? Non, certes; et il y a tel homme à qui je pardonnerais de m'aimer, s'il me l'avouait avec cette simplicité de caractère, tenez, que je louais tout à l'heure en vous.

LE MARQUIS.

En effet, quand on le dit naïvement comme on le sent...

LA COMTESSE.

Il n'y a point de mal alors. On a toujours bonne grâce; voilà ce que je pense. Je ne suis pas une âme sauvage.

LE MARQUIS.

Ce serait bien dommage. Vous avez la plus belle santé.

LA COMTESSE, *à part.*

Il est bien question de ma santé! (*haut.*) C'est l'air de la campagne.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

L'air de la ville vous fait de même : l'œil le plus vif, le teint le plus frais...

LA COMTESSE.

Je me porte assez bien. Mais savez-vous bien que vous me dites des douceurs sans y penser?

LE MARQUIS.

Pourquoi, sans y penser? Moi, j'y pense.

LA COMTESSE.

Gardez-les pour la personne que vous aimez.

LE MARQUIS.

Eh! si c'était vous? il n'y aurait que faire de les garder.

LA COMTESSE.

Comment! si c'était moi? Est-ce de moi qu'il s'agit? Est-ce une déclaration d'amour que vous me faites?

LE MARQUIS.

Oh! point du tout. Quand ce serait vous, il n'est pas nécessaire de se fâcher. Ne dirait-on pas que tout est perdu? Calmez-vous. Prenez que je n'aie rien dit.

LA COMTESSE.

La belle chute! Vous êtes bien singulier.

LE MARQUIS.

Et vous, de bien mauvaise humeur. Ah! tout à l'heure, à votre avis, on avait si bonne grâce à dire naïvement qu'on aime. Voyez comme cela réussit. Me voilà bien avancé!

LA COMTESSE.

Ne le voilà-t-il pas bien reculé? A qui en avez-vous? Je vous demande à qui vous parlez?

LE MARQUIS.

A personne, madame, à personne. Je ne dirai plus mot. Êtes-vous contente? Si vous vous mettez en colère contre tous ceux qui me ressemblent, vous en querellerez bien d'autres.

LA COMTESSE, *à part.*

Quel original! (*haut.*) Eh! qui est-ce qui vous querelle?

LE MARQUIS.

Ah! la manière dont vous me refusez n'est pas douce.

LA COMTESSE.

Allez, vous rêvez.

LE MARQUIS.

Courage! Avec la qualité d'original, dont vous venez de m'honorer tout bas, il ne me manquait plus que celle de rêveur. Au surplus, je ne m'en plains pas. Je ne vous conviens point, qu'y faire? Il n'y a plus qu'à me taire, et je me tairai. Adieu, comtesse; n'en soyons pas moins bons amis; et du moins ayez la bonté de m'aider à me tirer d'affaire avec Hortense.

(*Il s'en va.*)

LA COMTESSE.

Quel homme! Celui-ci ne m'ennuiera pas du récit de mes rigueurs. J'aime les gens simples et unis; mais, en vérité, celui-là l'est trop.

SCÈNE X

HORTENSE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

HORTENSE, *arrêtant le marquis, prêt à sortir.*

Monsieur le marquis, je vous prie, ne vous en allez pas; nous avons à nous parler, et madame peut être présente.

LE MARQUIS.

Comme vous voudrez, madame.

HORTENSE.

Vous savez ce dont il s'agit?

LE MARQUIS.

Non, je ne sais pas ce que c'est; je ne m'en souviens plus.

HORTENSE.

Vous me surprenez. Je me flattais que vous seriez le premier à rompre le silence. Il est humiliant pour moi d'être obligée de vous prévenir. Avez-vous oublié qu'il y a un testament qui nous regarde?

LE MARQUIS.

Oh! oui, je me souviens du testament.

HORTENSE.

Et qui dispose de ma main en votre faveur?

LE MARQUIS.

Oui, madame, oui, il faut que je vous épouse; cela est vrai.

HORTENSE.

Eh bien, monsieur, à quoi vous déterminez-vous? Il est temps de fixer mon état. Je ne vous cache point que vous avez un rival; c'est le chevalier, qui est parent de madame; que je ne vous préfère pas, mais que je préfère à tout autre, et que j'estime assez pour en faire mon époux, si vous ne devenez pas le mien; c'est ce que je lui ai dit jusqu'ici. Et comme il m'assure avoir des raisons pressantes de savoir aujourd'hui même à quoi s'en tenir, je n'ai pu lui refuser de vous parler. Monsieur, le congédierai-je, ou non? Que voulez-vous que je lui dise? Ma main est à vous, si vous la demandez.

LE MARQUIS.

Vous me faites bien de la grâce; je la prends, madame.

HORTENSE.

Voilà donc qui est arrêté. Nous ne sommes qu'à une lieue de Paris; il est de bonne heure; envoyons chercher un notaire. Voici Lisette; je vais lui dire de nous faire venir Lépine.

SCÈNE XI

LA COMTESSE, HORTENSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

HORTENSE, *allant au-devant du chevalier.*

Il accepte ma main, mais de mauvaise grâce; ce n'est qu'une ruse, ne vous effrayez pas, et ne dites

mot. (*haut.*) Lisette, on doit passer ce soir un contrat de mariage entre monsieur le marquis et moi : il veut tout à l'heure faire partir Lépine pour amener son notaire de Paris; ayez la bonté de lui dire qu'il vienne recevoir ses ordres.

LISETTE.

J'y cours, madame.

LA COMTESSE.

Où allez-vous? En fait de mariage, je ne veux ni m'en mêler, ni que mes gens s'en mêlent.

LISETTE.

Moi, ce n'est que pour rendre service. Tenez, je n'ai que faire de sortir, je le vois sur la terrasse. (*elle l'appelle.*) Monsieur de Lépine!

LA COMTESSE, *à part.*

Cette sotte !

SCÈNE XII

LEPINE, LISETTE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, HORTENSE.

LÉPINE.

Qui est-ce qui m'appelle?

LISETTE.

Vite, vite, à cheval. Il s'agit d'un contrat de mariage entre madame et votre maître, et il faut aller à Paris chercher le notaire de monsieur le marquis.

LÉPINE, *au marquis.*

Nous avons une partie de chasse pour tantôt; je me suis arrangé pour courir le lièvre, et non pas le notaire.

LE MARQUIS.

C'est pourtant le dernier qu'on veut.

LÉPINE.

Ce n'est pas la peine que je voyage pour avoir le vôtre; je le compte pour mort. Ne savez-vous pas? La fièvre le travaillait quand nous partîmes, avec le médecin par-dessus.

LISETTE, *d'un air indifférent.*

Il n'y a qu'à prendre celui de madame.

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'à vous taire; car si celui de monsieur est mort, le mien l'est aussi. Il y a quelque temps qu'il me dit qu'il était le sien.

HORTENSE.

Dites-lui qu'il parte, marquis.

LE MARQUIS, *à Hortense.*

Comment voulez-vous que je m'y prenne avec cet opiniâtre? quand je me fâcherais, il n'en sera ni plus ni moins. Il faut donc le chasser. (*à Lépine.*) Retire-toi.

HORTENSE.

On se passera de lui. Allez toujours écrire.

(*Elle feint de se retirer avec le chevalier.*)

SCÈNE XIII

HORTENSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Si je lui offrais cent mille francs? Mais ils ne sont pas prêts; je ne les ai point.

LA COMTESSE.

Je vous les prêterai, moi; je les ai à Paris. Rappelez-les; votre situation me fait de la peine.

LE MARQUIS.

Madame, voulez-vous bien revenir? C'est que j'ai une proposition à vous faire, et qui est tout à fait raisonnable.

HORTENSE.

Une proposition, monsieur le marquis! Vous m'avez donc trompée? Votre amour n'est pas aussi vrai que vous me l'avez dit.

LE MARQUIS.

Que diantre voulez-vous? On prétend aussi que vous ne m'aimez point; cela me chicane. Ainsi, tenez, accommodons-nous plutôt; partageons le différend en deux : il y a deux cent mille francs sur le testament; prenez-en la moitié, quoique vous ne m'aimez pas.

LE CHEVALIER, *à Hortense, à part.*

Je ne crains plus rien.

HORTENSE.

Vous n'y pensez pas, monsieur? Cent mille francs ne peuvent entrer en comparaison avec l'avantage de vous épouser; et vous ne vous évaluez pas ce que vous valez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je ne les vaux pas quand je suis de mauvaise humeur; et je vous annonce que j'y serai toujours.

HORTENSE.

Ma douceur naturelle me rassure.

LE MARQUIS.

Vous ne voulez donc pas? Allons notre chemin, vous serez mariée.

HORTENSE.

Oui, finissons, monsieur; je vous épouserai; il n'y a que cela à dire.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIV

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *arrêtant le chevalier.*

Restez, chevalier; parlons un peu de ceci. Y eut-il jamais rien de pareil? Qu'en pensez-vous, vous qui aimez Hortense, vous qu'elle aime? ce mariage ne vous fait-il pas trembler? Moi, qui ne suis pas son amant, il m'effraye.

Digitized by Google

LE CHEVALIER, *avec un effroi hypocrite.*

C'est une chose affreuse : il n'y a point d'exemple de cela.

LE MARQUIS.

Je ne m'en soucie guère : elle sera ma femme; mais, en revanche, je serai son mari; c'est ce qui me console, et ce sont plus ses affaires que les miennes. Aujourd'hui le contrat, demain la noce, et ce soir confinée dans son appartement; pas plus de façon. Je suis piqué, je ne donnerais pas cela de plus.

LA COMTESSE.

Pour moi, je serais d'avis qu'on les empêchât absolument de s'engager. Hortense peut-elle se sacrifier à un aussi vil intérêt? Vous qui êtes né généreux, chevalier, et qui avez du pouvoir sur elle, retenez-la; faites-lui, par pitié, entendre raison, si ce n'est par amour. Je suis sûre qu'elle ne marchande si vilainement qu'à cause de vous.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il n'y a plus de risque à tenir bon. (*haut.*) Que voulez-vous que j'y fasse, comtesse? Je n'y vois point de remède.

LA COMTESSE.

Comment! que dites-vous? Il faut que j'aie mal entendu, car je vous estime.

LE CHEVALIER.

Je dis que je ne puis rien là dedans, et que c'est précisément ma tendresse qui me défend de la résoudre à ce que vous souhaitez.

LA COMTESSE.

Et par quel trait d'esprit me prouverez-vous la justesse de ce petit raisonnement-là?

LE CHEVALIER.

Je veux qu'elle soit heureuse. Si je l'épouse, elle ne le serait pas assez avec la fortune que j'ai; la douceur de notre union s'altérerait; je la verrais se repentir de m'avoir épousé, de n'avoir pas épousé monsieur; et c'est à quoi je ne m'exposerai point.

LA COMTESSE.

On ne peut vous répondre qu'en haussant les épaules. Est-ce vous qui me parlez, chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Vous avez donc l'âme mercenaire aussi, mon petit cousin? je ne m'étonne plus de l'inclination que vous avez l'un pour l'autre. Oui, vous êtes digne d'elle; vos cœurs sont parfaitement bien assortis. Ah! l'horrible façon d'aimer!

LE CHEVALIER.

Madame, la vraie tendresse ne raisonne pas autrement que la mienne.

LA COMTESSE.

Ah! monsieur, ne prononcez pas seulement le mot de tendresse; vous le profanez.

LE CHEVALIER.

Mais...

LA COMTESSE.

Vous me scandalisez, vous dis-je. Vous êtes mon parent malheureusement, mais je ne m'en vanterai point. Ah ciel! moi qui vous estimais! Quelle avarice sordide! quel cœur sans sentiment! Et de pareilles gens disent qu'ils aiment! Ah! le vilain amour! Vous pouvez vous retirer, je n'ai plus rien à vous dire.

LE MARQUIS, *brusquement.*

Ni moi plus rien à entendre. Monsieur, vous avez encore trois heures à entretenir Hortense; après quoi j'espère qu'on ne vous verra plus.

LE CHEVALIER.

Monsieur, le contrat signé, je pars. Pour vous, comtesse, quand vous y penserez bien sérieusement, vous excuserez votre parent, et vous lui rendrez plus de justice.

LA COMTESSE.

Ah! non : voilà qui est fini; je ne saurais le mépriser davantage.

SCÈNE XV

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Eh bien! suis-je assez à plaindre?

LA COMTESSE.

Ah! monsieur, délivrez-vous d'elle, et donnez-lui les deux cent mille francs.

LE MARQUIS.

Deux cent mille francs plutôt que de l'épouser! Non, parbleu! je n'irai pas m'incommoder jusque-là : je ne pourrais pas les trouver sans me déranger.

LA COMTESSE.

Ne vous ai-je pas dit que j'ai justement la moitié de cette somme-là toute prête? A l'égard du reste, on tâchera de vous le faire.

LE MARQUIS.

Eh! quand on emprunte, ne faut-il pas rendre? Si vous aviez voulu de moi, à la bonne heure; mais, dès qu'il n'y a rien à faire, je retiens la demoiselle; elle serait trop chère à renvoyer.

LA COMTESSE.

Trop chère! Prenez donc garde, vous parlez comme eux. Seriez-vous capable de sentiments si mesquins? Il vaudrait mieux qu'il vous en coûtât tout votre bien que de la retenir, puisque vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Eh! en aimerais-je une autre davantage? A l'exception de vous, toute femme m'est égale; brune, blonde, petite ou grande, tout cela revient au même, puisque je ne vous ai pas, que je ne puis vous avoir, et qu'il n'y a que vous que j'aimais.

LA COMTESSE.

Voyez donc comment vous ferez : car enfin est-ce une nécessité que je vous épouse, à cause de la

Digitized by Google

situation désagréable où vous êtes? En vérité, cela me paraît bien fort, marquis.

LE MARQUIS.

Oh! je ne dis pas que ce soit nécessité; vous me faites plus ridicule que je ne le suis. Je sais bien que vous n'êtes obligée à rien. Ce n'est pas votre faute si je vous aime, et je ne prétends pas que vous m'aimiez; je ne vous en parle point non plus.

LA COMTESSE, *impatiente, et d'un ton sérieux.*

Vous faites fort bien, monsieur; votre discrétion est tout à fait raisonnable.

LE MARQUIS.

Tout le mal qu'il y a, c'est que j'épouserai cette fille-ci avec un peu plus de peine que je n'en aurais eu sans vous. Voilà toute l'obligation que je vous ai. Adieu, comtesse.

LA COMTESSE.

Adieu, marquis. Eh bien! vous vous en allez donc gaillardement comme cela, sans imaginer d'autre expédient que ce contrat extravagant?

LE MARQUIS.

Eh! quel expédient? Je n'en sais qu'un, qui n'a pas réussi, et je n'en sais plus. Je suis votre très-humble serviteur.

LA COMTESSE.

Bonsoir, monsieur. Ne perdez point de temps en révérences, la chose presse.

SCÈNE XVI

LA COMTESSE.

Qu'on me dise en vertu de quoi cet homme-là s'est mis dans la tête que je ne l'aime point? Je suis quelquefois, par impatience, tentée de lui dire que je l'aime, pour lui montrer qu'il n'est qu'un idiot. Il faut que je me satisfasse.

SCÈNE XVII

LÉPINE, LA COMTESSE.

LÉPINE.

Puis-je prendre la licence de m'approcher de madame la comtesse?

LA COMTESSE.

Qu'as-tu à me dire?

LÉPINE.

De nous rendre réconciliés, monsieur le marquis et moi.

LA COMTESSE.

Il est vrai qu'avec l'esprit tourné comme il l'a, il est homme à te punir de l'avoir bien servi.

LÉPINE.

J'ai le contentement que vous avez approuvé mon refus de partir. Il vous a semblé que j'étais un serviteur excellent.

LA COMTESSE.

Oui, excellent.

LÉPINE.

C'est cependant mon excellence qui fait aujourd'hui que je chancelle dans mon poste.

LA COMTESSE, *brusquement.*

Cela se peut bien.

LÉPINE.

Madame, enseignez à monsieur le marquis le mérite de mon procédé. Ce notaire me consternait. Dans l'excès de mon zèle je l'ai fait malade, je l'ai fait mort; je l'aurais enterré, sandis! le tout par affection; et néanmoins on me gronde. (*s'approchant de la comtesse d'un air mystérieux.*) Je sais au demeurant que monsieur le marquis vous aime.

LA COMTESSE, *brusquement.*

Cela se peut bien.

LÉPINE.

Eh oui, madame! vous êtes le tourment de son cœur. Lisette le sait : nous l'avions même priée de vous en toucher deux mots pour exciter votre compassion; mais elle a craint la diminution de ses petits profits.

LA COMTESSE.

Je n'entends pas ce que cela veut dire.

LÉPINE.

Le voici au net. Elle prétend que votre état de veuve lui rapporte davantage que ne ferait votre état de femme en puissance d'époux; que vous lui êtes plus profitable, autrement dit, plus lucrative.

LA COMTESSE.

Plus lucrative! C'était donc là le motif de ses refus? Lisette est une jolie petite personne. L'impertinente! La voici. Va, laisse-nous : je te raccommoderai avec ton maître; dis-lui que je le prie de me venir parler.

SCÈNE XVIII

LISETTE, LA COMTESSE, LÉPINE.

LÉPINE, à *Lisette.*

Mademoiselle, vous allez trouver le temps orageux; mais ce n'est qu'une gentillesse de ma façon pour obtenir votre cœur.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE XIX

LISETTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! c'est donc vous?

LISETTE.

Oui, madame. La poste n'était point partie. Eh bien, que vous a dit le marquis?

LA COMTESSE.

Vous méritez bien que je l'épouse.

Digitized by Google

LISETTE.

Je ne sais pas en quoi je le mérite; mais ce qui est de certain, c'est que, toute réflexion faite, je venais pour vous le conseiller. (*à part.*) Il faut céder au torrent.

LA COMTESSE.

Vous me surprenez! Et vos profits que deviendront-ils?

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est que mes profits?

LA COMTESSE.

Oui : vous ne gagneriez plus tant avec moi si j'avais un mari, avez-vous dit à Lépine? Penserait-on que je serai peut-être obligée de me remarier, pour échapper à la fourberie et aux services intéressés de mes domestiques?

LISETTE.

Ah! le coquin! il m'a donc tenu parole. Vous ne savez pas qu'il m'aime, madame; que par là il a intérêt que vous épousiez son maître; et, comme j'ai refusé de vous parler en faveur du marquis, Lépine a cru que je le desservais auprès de vous; il m'a dit que je m'en repentirais : et voilà comme il s'y prend. Mais, en bonne foi, me reconnaissez-vous au discours qu'il me fait tenir? Y a-t-il même du bon sens? M'en aimeriez-vous moins quand vous seriez mariée? En seriez-vous moins bonne, moins généreuse?

LA COMTESSE.

Je ne pense pas.

LISETTE.

Surtout avec le marquis, qui de son côté est le meilleur homme du monde. Ainsi qu'est-ce que j'y perdrais? Au contraire, si j'aime tant mes profits, avec vos bienfaits, je pourrai encore espérer les siens.

LA COMTESSE.

Sans difficulté.

LISETTE.

Et enfin, je pense si différemment, que je venais actuellement, comme je vous l'ai dit, tâcher de vous porter au mariage en question, parce que je le juge nécessaire.

LA COMTESSE.

Voilà qui est bien, je vous crois. Je ne savais pas que Lépine vous aimait; et cela change tout, c'est un article qui te justifie. N'en parlons plus. Qu'est-ce que tu voulais me dire?

LISETTE.

Que je songeais que le marquis est un homme estimable.

LA COMTESSE.

Sans contredit; je n'ai jamais pensé autrement.

LISETTE.

Un homme en qui vous aurez l'agrément d'avoir un ami sûr, sans avoir un maître.

LA COMTESSE.

Cela est encore vrai; ce n'est pas là ce que je dispute.

LISETTE.

Vos affaires vous fatiguent.

LA COMTESSE.

Plus que je ne puis dire : je les entends mal, et je suis une paresseuse.

LISETTE.

Vous en avez des instants de mauvaise humeur qui nuisent à votre santé.

LA COMTESSE.

Je n'ai connu mes migraines que depuis mon veuvage.

LISETTE.

Procureurs, avocats, fermiers, le marquis vous délivrerait de tous ces gens-là. Savez-vous bien que c'est peut-être le seul homme qui vous convienne?

LA COMTESSE.

Il faut donc que j'y rêve.

LISETTE.

Vous ne vous sentez pas de l'éloignement pour lui?

LA COMTESSE.

Non, aucun. Je ne dis pas que je l'aime de ce qu'on appelle passion; mais je n'ai rien dans le cœur qui lui soit contraire.

LISETTE.

Eh! n'est-ce pas assez, vraiment? De la passion! Si, pour vous marier, vous attendez qu'il vous en vienne, vous resterez toujours veuve; et, à proprement parler, ce n'est pas lui que je vous propose d'épouser, c'est son caractère.

LA COMTESSE.

Qui est admirable, j'en conviens; on peut dire assurément que tu parles bien pour lui. Tu me disposes on ne peut pas mieux; mais il n'aura pas l'esprit d'en profiter, mon enfant.

LISETTE.

D'où vient donc? Ne vous a-t-il pas parlé de son amour?

LA COMTESSE.

Oui, il m'a dit qu'il m'aimait, et mon premier mouvement a été d'en paraître étonnée : c'était bien le moins. Sais-tu ce qui est arrivé? qu'il a pris mon étonnement pour de la colère. Il a commencé par établir que je ne pouvais pas le souffrir; en un mot, je le déteste, je suis furieuse contre son amour : voilà d'où il part; moyennant quoi je ne saurais le désabuser sans lui dire : Monsieur, vous ne savez ce que vous dites; et ce serait me jeter à sa tête : aussi n'en ferai-je rien.

LISETTE.

Oh! c'est une autre affaire; vous avez raison : ce n'est pas ce que je vous conseille non plus, et il n'y a qu'à le laisser là.

LA COMTESSE.

Bon! tu veux que je l'épouse, tu veux que je le

Digitized by Google

laisse là; tu te promènes d'une extrémité à l'autre. Eh! peut-être n'a-t-il pas tant de tort, et que c'est ma faute. Je lui réponds quelquefois avec aigreur.

LISETTA.

J'y pensais : c'est ce que j'allais vous dire. Voulez-vous que j'en parle à Lépine, et que je lui insinue de l'encourager.

LA COMTESSA.

Non : je te le défends, Lisette, à moins que je n'y sois pour rien.

LISETTA.

Apparemment : ce n'est pas vous qui vous en avisez, c'est moi.

LA COMTESSE.

En ce cas, je n'y prends point de part. Si je l'épouse, c'est à toi à qu'il en aura l'obligation ; et je prétends qu'il le sache, afin qu'il t'en récompense.

LISETTA.

Voyez comme votre mariage diminuera mes profits. Je vous quitte pour chercher Lépine : mais ce n'est pas la peine ; voilà le marquis et je vous laisse.

SCÈNE XX

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Voici cette lettre que je viens de faire pour le notaire; mais je ne sais pas si elle partira : je ne suis pas d'accord avec moi-même. On dit que vous souhaitez me parler, comtesse.

LA COMTESSE.

Oui; c'est en faveur de Lépine. Il n'a voulu que vous rendre service : il craint que vous ne le congédiez, et vous m'obligerez de le garder; c'est une grâce que vous ne me refuserez pas, puisque vous dites que vous m'aimez.

LE MARQUIS.

Vraiment oui, je vous aime, et ne vous aimerai encore que trop longtemps.

LA COMTESSA.

Je ne vous en empêche pas.

LE MARQUIS.

Parbleu! je vous en défierais, puisque je ne saurais m'en empêcher moi-même.

LA COMTESSE, *riant*.

Ah! ah! ah! Ce ton brusque me fait rire.

LE MARQUIS.

Oh! oui, la chose est fort plaisante!

LA COMTESSA.

Plus que vous ne pensez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je pense que je voudrais ne vous avoir jamais vue.

LA COMTESSE.

Votre inclination s'explique avec des grâces infinies.

LE MARQUIS.

Bon! des grâces! A quoi me serviraient-elles! N'a-t-il pas plu à votre cœur de me trouver haïssable?

LA COMTESSE.

Que vous êtes impatientant avec votre haine! Eh! quelles preuves avez-vous de la mienne? Vous n'en avez que de ma patience à écouter la bizarrerie des discours que vous me tenez toujours. Vous ai-je jamais dit un mot de ce que vous m'avez fait dire, ni que vous me fâchiez, ni que je vous hais, ni que je vous raille? Toutes visions que vous prenez, je ne sais comment, dans votre tête, et que vous vous figurez venir de moi; visions que vous grossissez, que vous multipliez à chaque fois que vous me répondez, ou que vous croyez me répondre; car vous êtes d'une maladresse! Ce n'est non plus à moi que vous répondez, qu'à celui qui ne vous parla jamais; et cependant, monsieur se plaint.

LE MARQUIS.

C'est que monsieur est un extravagant.

LA COMTESSA.

C'est du moins le plus insupportable homme que je connaisse. Oui, vous pouvez être persuadé qu'il n'y a rien de si original que vos conversations avec moi, de si incroyable.

LE MARQUIS.

Comme votre aversion m'accommode!

LA COMTESSE.

Vous allez voir. Tenez, vous dites que vous m'aimez, n'est-ce pas? et je vous crois. Mais voyons, que souhaiteriez-vous que je vous répondisse?

LE MARQUIS.

Ce que je souhaiterais? Voilà qui est bien difficile à deviner! Parbleu! vous le savez de reste.

LA COMTESSE.

Eh bien! ne l'ai-je pas dit? Est-ce là me répondre? Allez, monsieur, je ne vous aimerai jamais, non jamais.

LE MARQUIS.

Tant pis, madame, tant pis. Je vous prie de trouver bon que j'en sois fâché.

LA COMTESSE.

Apprenez donc, lorsqu'on dit aux gens qu'on les aime, qu'il faut du moins leur demander ce qu'ils en pensent.

LE MARQUIS.

Quelle chicane vous me faites?

LA COMTESSE.

Je n'y saurais tenir. Adieu.

LE MARQUIS.

Eh bien! madame, je vous aime. Qu'en pensez-vous? et, encore une fois, qu'en pensez-vous?

LA COMTESSE.

Ah! ce que j'en pense? que je le veux bien.

Digitized by Google

monsieur; et, encore une fois, que je le veux bien; car si je ne m'y prenais pas de cette façon, nous ne finirions jamais.

LE MARQUIS.

Ah! vous le voulez bien! Ah! je respire! Comtesse, donnez-moi votre main, que je la baise.

SCÈNE XXI

LA COMTESSE, LE MARQUIS, HORTENSE, LE CHEVALIER, LISETTE, LEPINE.

HORTENSE.

Votre billet est-il prêt, marquis? Mais vous baisez la main de la comtesse, ce me semble?

LE MARQUIS.

Oui; c'est pour la remercier du peu de regret que j'ai aux deux cent mille francs que je vous donne.

HORTENSE.

Et moi, sans compliment, je vous remercie de vouloir bien les perdre.

LE CHEVALIER.

Nous voilà donc contents. Que je vous embrasse, marquis. (*à la comtesse.*) Comtesse, voilà le dénoûment que nous attendions.

LA COMTESSE, *en s'en allant.*

Eh bien! vous n'attendrez plus.

FIN DU LEGS.

Digitized by Google

LES

FAUSSES CONFIDENCES

COMÉDIE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, EN 1736

PERSONNAGES.

ARAMINTE, fille de madame Argante.
DORANTE, neveu de M. Remi.
M. REMI, procureur.
MADAME ARGANTE.
LUBIN, valet d'Araminte.

PERSONNAGES.

DUBOIS, ancien valet de Dorante.
MARTHON, suivante d'Araminte.
LE COMTE.
UN DOMESTIQUE, parlant.
UN GARÇON JOAILLIER.

La scène est chez madame Argante.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

DORANTE, LUBIN.

LUBIN, *introduisant Dorante.*

Ayez la bonté, monsieur, de vous asseoir un moment dans cette salle. Mademoiselle Marthon est chez madame, et ne tardera pas à descendre.

DORANTE.

Je vous suis obligé.

LUBIN.

Si vous voulez, je vous tiendrai compagnie, de peur que l'ennui ne vous prenne : nous discourrons en attendant.

DORANTE.

Je vous remercie, ce n'est pas la peine; ne vous détournez point.

LUBIN.

Voyez, monsieur, n'en faites pas de façon : nous avons ordre de madame d'être honnêtes, et vous êtes témoin que je le suis.

DORANTE.

Non, vous dis-je; je serai bien aise d'être un moment seul.

LUBIN.

Excusez, monsieur, et restez à votre fantaisie.

SCÈNE II

DORANTE, DUBOIS, *entrant avec un air de mystère.*

DORANTE.

Ah! te voilà?

DUBOIS.

Oui, je vous guettais.

DORANTE.

J'ai cru que je ne pourrais me débarrasser d'un domestique qui m'a introduit ici, et qui voulait absolument me désennuyer en restant. Dis-moi, monsieur Remi n'est donc pas encore venu?

DUBOIS.

Non : mais voici l'heure à peu près qu'il vous a dit qu'il arriverait. (*il cherche, et regarde.*) N'y a-t-il là personne qui nous voie ensemble? Il est essentiel que les domestiques ici ne sachent pas que je vous connaisse.

DORANTE.

Je ne vois personne.

DUBOIS.

Vous n'avez rien dit de notre projet à monsieur Remi, votre parent?

DORANTE.

Pas le moindre mot. Il me présente de la meilleure foi du monde, en qualité d'intendant, à cette dame-ci, dont je lui ai parlé, et dont il se trouve le procureur; il ne sait point du tout que c'est toi qui m'as adressé à lui. Il la prévint hier; il m'a dit que je me rendisse ce matin ici; qu'il me présenterait à elle; qu'il y serait avant moi, ou que, s'il n'y était pas encore, je demandasse une mademoiselle Marthon. Voilà tout, et je n'aurais garde de lui confier notre projet, non plus qu'à personne : il me paraît extravagant à moi qui m'y prête. Je n'en suis pourtant pas moins sensible à ta bonne volonté. Dubois, tu m'as servi, je n'ai pu te garder, je n'ai pu même te récompenser de ton zèle: malgré cela, il t'est venu dans l'esprit de faire ma fortune : en vérité, il n'est point de reconnaissance que je ne te doive.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES FAUSSES CONFIDENCES

ARAMINTE

Il m'en est tombé un par hasard entre les mains
on l'a trouvé ici

Digitized by Google

Digitized by Google

DUBOIS.

Laissons cela, monsieur. Tenez, en un mot, je suis content de vous : vous m'avez toujours plu; vous êtes un excellent homme, un homme que j'aime; et si j'avais bien de l'argent, il serait encore à votre service.

DORANTE.

Quand pourrai-je reconnaître tes sentiments pour moi? Ma fortune serait la tienne; mais je n'attends rien de notre entreprise, que la honte d'être renvoyé demain.

DUBOIS.

Eh bien! vous vous en retournerez.

DORANTE.

Cette femme-ci a un rang dans le monde; elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux; veuve d'un mari qui avait une grande charge dans les finances : et tu crois qu'elle fera quelque attention à moi, que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai point de bien?

DUBOIS.

Point de bien! votre bonne mine est un Pérou. Tournez-vous un peu, que je vous considère encore : allons, monsieur, vous vous moquez; il n'y a point de plus grands seigneurs que vous à Paris. Voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles, et notre affaire est infaillible, absolument infaillible : il me semble que je vous vois déjà en déshabillé dans l'appartement de madame.

DORANTE.

Quelle chimère!

DUBOIS.

Oui, je le soutiens. Vous êtes actuellement dans votre salle, et vos équipages sont sous la remise.

DORANTE.

Elle a plus de cinquante mille livres de rente, Dubois.

DUBOIS.

Ah! vous en avez bien soixante pour le moins.

DORANTE.

Et tu me dis qu'elle est extrêmement raisonnable.

DUBOIS.

Tant mieux pour vous, et tant pis pour elle. Si vous lui plaisez, elle en sera si honteuse, elle se débattra tant, elle deviendra si faible, qu'elle ne pourra se soutenir qu'en vous épousant : vous m'en direz des nouvelles. Vous l'avez vue, et vous l'aimez?

DORANTE.

Je l'aime avec passion, et c'est ce qui fait que je tremble.

DUBOIS.

Oh! vous m'impatientez avec vos terreurs : hé! que diantre! un peu de confiance; vous réussirez, vous dis-je. Je m'en charge, je le veux, je l'ai mis là. Nous sommes convenus de toutes nos actions, toutes nos mesures sont prises; je connais l'humeur de ma maîtresse, je sais votre mérite, je sais mes talents, je vous conduis, et on vous aimera, toute raisonnable qu'on est; on vous épousera, toute fière qu'on est, et on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes; entendez-vous? Fierté, raison et richesse, il faudra que tout se rende. Quand l'amour parle, il est le maître; et il parlera. Adieu, je vous quitte; j'entends quelqu'un, c'est peut-être monsieur Remi : nous voilà embarqués, poursuivons. (*il fait quelques pas, et revient.*) A propos, tâchez que Marthon prenne un peu de goût pour vous : l'amour et moi nous ferons le reste.

SCÈNE III

M. REMI, DORANTE.

M. REMI.

Bonjour, mon neveu : je suis bien aise de vous voir exact. Mademoiselle Marthon va venir; on est allé l'avertir. La connaissez-vous?

DORANTE.

Non, monsieur. Pourquoi me le demandez-vous?

M. REMI.

C'est qu'en venant ici j'ai rêvé à une chose... Elle est jolie au moins!

DORANTE.

Je le crois.

M. REMI.

Et de fort bonne famille : c'est moi qui ai succédé à son père; il était fort ami du vôtre; homme un peu dérangé, sa fille est restée sans bien. La dame d'ici a voulu l'avoir; elle l'aime, la traite bien moins en suivante qu'en amie, lui fait beaucoup de bien, lui en fera encore, et a offert même de la marier. Marthon a d'ailleurs une vieille parente asthmatique, dont elle hérite, et qui est à son aise. Vous allez être tous deux dans la même maison; je suis d'avis que vous l'épousiez : qu'en dites-vous?

DORANTE *sourit, à part.*

Eh!... mais je ne pensais pas à elle.

M. REMI.

Eh bien! je vous avertis d'y penser; tâchez de lui plaire. Vous n'avez rien, mon neveu; je dis rien qu'un peu d'espérance. Vous êtes mon héritier; mais je me porte bien, et je ferai durer cela le plus longtemps que je pourrai, sans compter que je puis me marier. Je n'en ai point d'envie; mais cette envie-là vient tout d'un coup : il y a tant de minois qui vous la donnent! Avec une femme on a des enfants, c'est la coutume; auquel cas, serviteur au collatéral. Ainsi, mon neveu, prenez toutes vos petites précautions, et vous mettez en état de vous passer de mon bien, que je vous destine aujourd'hui, et que je vous ôterai demain peut-être.

DORANTE.

Vous avez raison, monsieur; et c'est aussi à quoi je vais travailler.

Digitized by Google

M. REMI.

Je vous y exhorte. Voici mademoiselle Marthon : éloignez-vous de deux pas, pour me donner le temps de lui demander comment elle vous trouve. (*Dorante s'écarte un peu.*)

SCÈNE IV

M. REMI, MARTHON, DORANTE.

MARTHON.

Je suis fâchée, monsieur, de vous avoir fait attendre; mais j'avais affaire chez madame.

M. REMI.

Il n'y a pas grand mal, mademoiselle; j'arrive. Que pensez-vous de ce grand garçon-là? (*montrant Dorante.*)

MARTHON, *riant.*

Et par quelle raison, monsieur Remi, faut-il que je vous le dise?

M. REMI.

C'est qu'il est mon neveu.

MARTHON.

Eh bien! ce neveu-là est bon à montrer; il ne dépare point la famille.

M. REMI.

Tout de bon? C'est lui dont j'ai parlé à madame pour intendant, et je suis charmé qu'il vous revienne : il vous a déjà vue plus d'une fois chez moi, quand vous y êtes venue; vous en souvenez-vous?

MARTHON.

Non, je n'en ai point d'idée.

M. REMI.

On ne prend pas garde à tout. Savez-vous ce qu'il me dit la première fois qu'il vous vit? Quelle est cette jolie fille-là? (*Marthon sourit.*) Approchez, mon neveu. Mademoiselle, votre père et le sien s'aimaient beaucoup : pourquoi les enfants ne s'aimeraient-ils pas? En voilà un qui ne demande pas mieux; c'est un cœur qui se présente bien.

DORANTE, *embarrassé.*

Il n'y a rien là de difficile à croire.

M. REMI.

Voyez comme il vous regarde! Vous ne feriez pas là une si mauvaise emplette.

MARTHON.

J'en suis persuadée : monsieur prévient en sa faveur, et il faudra voir.

M. REMI.

Bon! bon! il faudra voir. Je ne m'en irai point que cela ne soit vu.

MARTHON, *riant.*

Je craindrais d'aller trop vite.

DORANTE.

Vous importunez mademoiselle, monsieur.

MARTHON, *riant.*

Je n'ai pourtant pas l'air si indocile.

M. REMI, *joyeux.*

Ah! je suis content : vous voilà d'accord. Oh! ça, mes enfants (*il leur prend la main à tous deux.*) je vous fiance, en attendant mieux. Je ne saurais rester; je reviendrai tantôt. Je vous laisse le soin de présenter votre futur à madame. Adieu, ma nièce.

(*Il sort.*)

MARTHON, *riant.*

Adieu donc, mon oncle.

SCÈNE V

MARTHON, DORANTE.

MARTHON.

En vérité, tout ceci a l'air d'un songe. Comme monsieur Remi expédie! Votre amour me paraît bien prompt : sera-t-il aussi durable?

DORANTE.

Autant l'un que l'autre, mademoiselle.

MARTHON.

Il s'est trop hâté de partir. J'entends madame qui vient; et comme, grâce aux arrangements de monsieur Remi, vos intérêts sont presque les miens, ayez la bonté d'aller un moment sur la terrasse, afin que je la prévienne.

DORANTE.

Volontiers, mademoiselle.

MARTHON, *en le voyant sortir.*

J'admire ce penchant dont on se prend tout d'un coup l'un pour l'autre.

SCÈNE VI

ARAMINTE, MARTHON.

ARAMINTE.

Marthon, quel est donc cet homme qui vient de me saluer si gracieusement, et qui passe sur la terrasse? Est-ce vous à qui il en veut?

MARTHON.

Non, madame; c'est à vous-même.

ARAMINTE, *d'un air assez vif.*

Eh bien qu'on le fasse venir : pourquoi s'en va-t-il?

MARTHON.

C'est qu'il a souhaité que je vous parlasse auparavant. C'est le neveu de monsieur Remi, celui qu'il vous a proposé pour homme d'affaires.

ARAMINTE.

Ah! c'est là lui? Il a vraiment très-bonne façon.

MARTHON.

Il est généralement estimé; je le sais.

ARAMINTE.

Je n'ai pas de peine à le croire : il a tout l'air de le mériter. Mais, Marthon, il a si bonne mine pour un intendant, que je me fais quelque scrupule de le prendre. N'en dira-t-on rien?

Digitized by Google

MARTHON.

Et que voulez-vous qu'on dise? Est-on obligé de n'avoir que des intendants mal faits?

ARAMINTE.

Tu as raison. Dis-lui qu'il revienne. Il n'était pas nécessaire de me préparer à le recevoir : dès que c'est monsieur Remi qui me le donne, c'en est assez; je le prends.

MARTHON, *comme s'en allant.*

Vous ne sauriez mieux choisir. (*Et puis revenant.*) Êtes-vous convenus du parti que vous lui faites? monsieur Remi m'a chargé de vous en parler.

ARAMINTE.

Cela est inutile. Il n'y aura point de dispute là-dessus. Dès que c'est un honnête homme, il aura lieu d'être content. Appelez-le.

MARTHON, *hésitant de partir.*

On lui laissera ce petit appartement qui donne sur le jardin, n'est-ce pas?

ARAMINTE.

Oui; comme il voudra : qu'il vienne.

(*Marthon va dans la coulisse.*)

SCÈNE VII

DORANTE, ARAMINTE, MARTHON.

MARTHON.

Monsieur Dorante, madame vous attend.

ARAMINTE.

Venez, monsieur : je suis obligée à monsieur Remi d'avoir songé à moi. Puisqu'il me donne son neveu, je ne doute pas que ce ne soit un présent qu'il me fasse. Un de mes amis me parla avant-hier d'un intendant qu'il doit m'envoyer aujourd'hui; mais je m'en tiens à vous.

DORANTE.

J'espère, madame, que mon zèle justifiera la préférence dont vous m'honorez, et que je vous supplie de me conserver. Rien ne m'affligerait tant à présent que de la perdre.

MARTHON.

Madame n'a pas deux paroles.

ARAMINTE.

Non, monsieur; c'est une affaire terminée; je renverrai tout. Vous êtes au fait des affaires, apparemment; vous y avez travaillé?

DORANTE.

Oui, madame; mon père était avocat, et je pourrais l'être moi-même.

ARAMINTE.

C'est-à-dire que vous êtes un homme de très-bonne famille, et même au-dessus du parti que vous prenez?

DORANTE.

Je ne sens rien qui m'humilie dans le parti que je prends, madame; l'honneur de servir une dame comme vous n'est au-dessous de qui que ce soit, et je n'envierai la condition de personne.

ARAMINTE.

Mes façons ne vous feront point changer de sentiment. Vous trouverez ici tous les égards que vous méritez; et si, dans la suite, il y avait occasion de vous rendre service, je ne la manquerai point.

MARTHON.

Voilà madame; je la reconnais.

ARAMINTE.

Il est vrai, je suis toujours fâchée de voir d'honnêtes gens sans fortune, tandis qu'une infinité de gens de rien et sans mérite en ont une éclatante : c'est une chose qui me blesse, surtout dans les personnes de son âge; car vous n'avez que trente ans tout au plus?

DORANTE.

Pas tout à fait encore, madame.

ARAMINTE.

Ce qu'il y a de consolant pour vous, c'est que vous avez le temps de devenir heureux.

DORANTE.

Je commence à l'être aujourd'hui, madame.

ARAMINTE.

On vous montrera l'appartement que je vous destine; s'il ne vous convient pas, il y en a d'autres, et vous choisirez. Il faut aussi quelqu'un qui vous serve, et c'est à quoi je vais pourvoir. Qui lui donnerons-nous, Marthon?

MARTHON.

Il n'y a qu'à prendre Lubin, madame. Je le vois à l'entrée de la salle, et je vais l'appeler. Lubin, parlez à madame.

SCÈNE VIII

ARAMINTE, DORANTE, MARTHON, LUBIN, UN DOMESTIQUE.

LUBIN.

Me voilà, madame.

ARAMINTE.

Lubin, vous êtes à présent à monsieur; vous le servirez, je vous donne à lui.

LUBIN.

Comment! madame, vous me donnez à lui? Est-ce que je ne serai plus à moi? Ma personne ne m'appartiendra donc plus?

MARTHON.

Quel benêt!

ARAMINTE.

J'entends qu'au lieu de me servir, ce sera lui que tu serviras.

LUBIN, *comme pleurant.*

Je ne sais pas pourquoi madame me donne mon congé; je n'ai pas mérité ce traitement, je l'ai toujours servie à faire plaisir.

ARAMINTE.

Je ne te donne point ton congé; je te payerai pour être à monsieur.

Digitized by Google

LUBIN.

Je représente à madame que cela ne serait pas juste : je ne donnerai pas ma peine d'un côté, pendant que l'argent me viendra d'un autre. Il faut que vous ayez mon service, puisque j'aurai vos gages; autrement je friponnerais madame.

ARAMINTE.

Je désespère de lui faire entendre raison.

MARTHON.

Tu es bien sot! Quand je t'envoie quelque part, ou que je te dis, Fais telle ou telle chose, n'obéis-tu pas?

LUBIN.

Toujours.

MARTHON.

Eh bien, ce sera monsieur qui te le dira comme moi, et ce sera à la place de madame et par son ordre.

LUBIN.

Ah! c'est une autre affaire. C'est madame qui donnera ordre à monsieur de souffrir mon service, que je lui prêterai par le commandement de madame.

MARTHON.

Voilà ce que c'est.

LUBIN.

Vous voyez bien que cela méritait explication.

UN DOMESTIQUE.

Voici votre marchand qui vous apporte des étoffes, madame.

ARAMINTE.

Je vais les voir, et je reviendrai. Monsieur, j'ai à vous parler d'une affaire; ne vous éloignez pas.

SCÈNE IX

DORANTE, MARTHON, LUBIN.

LUBIN.

Oh! çà, monsieur, nous sommes donc l'un à l'autre, et vous avez le pas sur moi. Je serai le valet qui sert, et vous le valet qui serez servi par ordre.

MARTHON.

Ce faquin, avec ses comparaisons! Va-t'en.

LUBIN.

Un moment, avec votre permission. Monsieur, ne payerez-vous rien? Vous a-t-on donné ordre d'être servi *gratis*?

(*Dorante rit.*)

MARTON.

Allons, laisse-nous : madame te payera; n'est-ce pas assez?

LUBIN.

Pardi! monsieur, je ne vous coûterai donc guère? On ne saurait avoir un valet à meilleur marché.

DORANTE.

Lubin, tu as raison. Tiens, voilà d'avance ce que je te donne.

LUBIN.

Ah! voilà une action de maître. A votre aise pour le reste.

DORANTE.

Va boire à ma santé.

LUBIN, *s'en allant.*

Oh! s'il ne faut que boire afin qu'elle soit bonne, tant que je vivrai je vous la promets excellente. (*à part.*) Le gracieux camarade qui m'est venu là par hasard!

SCÈNE X

DORANTE, MARTON; MADAME ARGANTE, *qui arrive un instant après.*

MARTHON.

Vous avez lieu d'être satisfait de l'accueil de madame; elle paraît faire cas de vous, et tant mieux, nous n'y perdrons point. Mais voici madame Argante; je vous avertis que c'est sa mère, et je devine à peu près ce qui l'amène.

MADAME ARGANTE, *femme brusque et vaine.*

Eh bien, Marthon! ma fille a un nouvel intendant que son procureur lui a donné, m'a-t-elle dit. J'en suis fâchée; cela n'est point obligeant pour monsieur le comte, qui lui en avait retenu un. Du moins, devait-elle attendre, et les voir tous deux. D'où vient préférer celui-ci? Quelle espèce d'homme est-ce?

MARTHON.

C'est monsieur, madame.

MADAME ARGANTE.

Eh! c'est monsieur? Je ne m'en serais pas doutée; il est bien jeune.

MARTHON.

A trente ans on est en âge d'être intendant de maison, madame.

MADAME ARGANTE.

C'est selon. Êtes-vous arrêté, monsieur?

DORANTE.

Oui, madame.

MADAME ARGANTE.

Et de chez qui sortez-vous?

DORANTE.

De chez moi, madame; je n'ai encore été chez personne.

MADAME ARGANTE.

De chez vous! Vous allez donc faire ici votre apprentissage?

MARTHON.

Point du tout. Monsieur entend les affaires : il est fils d'un père extrêmement habile.

MADAME ARGANTE, *à Marthon, à part.*

Je n'ai pas grande opinion de cet homme-là.

Digitized by Google

Est-ce là la figure d'un intendant? Il n'en a non plus l'air...

MARTHON, *à part aussi.*

L'air n'y fait rien : je vous réponds de lui; c'est l'homme qu'il nous faut.

MADAME ARGANTE.

Pourvu que monsieur ne s'écarte pas des intentions que nous avons, il me sera indifférent que ce soit lui ou un autre.

DORANTE.

Peut-on savoir ces intentions, madame ?

MADAME ARGANTE.

Connaissez-vous monsieur le comte Dorimont? C'est un homme d'un beau nom. Ma fille et lui allaient avoir un procès ensemble, au sujet d'une terre considérable; il ne s'agissait pas moins que de savoir à qui elle resterait, et on a songé à les marier, pour empêcher qu'ils ne plaident. Ma fille est veuve d'un homme qui était fort considéré dans le monde, et qui l'a laissée fort riche : mais madame la comtesse Dorimont aurait un rang si élevé, irait de pair avec des personnes d'une si grande distinction, qu'il me tarde de voir ce mariage conclu; et, je l'avoue, je serais charmée moi-même d'être la mère de madame la comtesse Dorimont, et plus que cela peut-être : car monsieur le comte Dorimont est en passe d'aller à tout.

DORANTE.

Les paroles sont-elles données de part et d'autre?

MADAME ARGANTE.

Pas tout à fait encore, mais à peu près : ma fille n'en est pas éloignée. Elle souhaiterait seulement, dit-elle, d'être bien instruite de l'état de l'affaire, et savoir si elle n'a pas meilleur droit que monsieur le comte, afin que, si elle l'épouse, il lui en ait plus d'obligation : mais j'ai quelquefois peur que ce ne soit une défaite. Ma fille n'a qu'un défaut; c'est que je ne lui trouve pas assez d'élévation : le beau nom de Dorimont et le rang de comtesse ne la touchent pas assez; elle ne sent pas le désagrément qu'il y a de n'être qu'une bourgeoise. Elle s'endort dans cet état, malgré le bien qu'elle a.

DORANTE, *doucement.*

Peut-être n'en sera-t-elle pas plus heureuse, si elle en sort.

MADAME ARGANTE, *vivement.*

Il ne s'agit pas de ce que vous en pensez : gardez votre petite réflexion roturière, et servez-nous si vous voulez être de nos amis.

MARTHON.

C'est un petit trait de morale qui ne gâte rien à notre affaire.

MADAME ARGANTE.

Morale subalterne, qui me déplaît.

DORANTE.

De quoi est-il question, madame?

MADAME ARGANTE.

De dire à ma fille, quand vous aurez vu ses papiers, que son droit est le moins bon; que si elle plaidait, elle perdrait.

DORANTE.

Si effectivement son droit est le plus faible, je ne manquerai pas de l'en avertir, madame.

MADAME ARGANTE, *à part, à Marthon.*

Hum! quel esprit borné! (*à Dorante.*) Vous n'y êtes point; ce n'est pas là ce qu'on vous a dit : on vous charge de lui parler ainsi, indépendamment de son droit bien ou mal fondé.

DORANTE.

Mais, madame, il n'y aurait point de probité à la tromper.

MADAME ARGANTE.

De probité! J'en manque donc, moi? Quel raisonnement! C'est moi qui suis sa mère, et qui vous ordonne de la tromper à son avantage, entendez-vous? C'est moi, moi.

DORANTE.

Il y aura toujours de la mauvaise foi de ma part.

MADAME ARGANTE, *à part à Marthon.*

C'est un ignorant que cela, qu'il faut renvoyer. Adieu, monsieur l'homme d'affaires, qui n'avez fait celles de personne.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI

DORANTE, MARTHON.

DORANTE.

Cette mère-là ne ressemble guère à sa fille.

MARTHON.

Oui, il y a quelque différence, et je suis fâchée de n'avoir pas eu le temps de vous prévenir sur son humeur brusque. Elle est extrêmement entêtée de ce mariage, comme vous voyez. Au surplus, que vous importe ce que vous direz à la fille, dès que la mère sera votre garant? Vous n'aurez rien à vous reprocher, ce me semble; ce ne sera pas là une tromperie.

DORANTE.

Eh! vous m'excuserez : ce sera toujours l'engager à prendre un parti qu'elle ne prendrait peut-être pas sans cela. Puisque l'on veut que j'aide à l'y déterminer, elle y résiste donc?

MARTHON.

C'est par indolence.

DORANTE.

Croyez-moi, disons la vérité.

MARTHON.

Oh! çà, il y a une petite raison à laquelle vous devez vous rendre : c'est que monsieur le comte me fait présent de mille écus le jour de la signature du contrat; et cet argent-là, suivant le projet

Digitized by Google

de monsieur Itemi, vous regarde aussi bien que moi, comme vous voyez.

DORANTE.

Tenez, mademoiselle Marthon, vous êtes la plus aimable fille du monde; mais ce n'est que faute de réflexion que ces mille écus vous tentent.

MARTHON.

Au contraire, c'est par réflexion qu'ils me tentent : plus j'y rêve, et plus je les trouve bons.

DORANTE.

Mais vous aimez votre maîtresse; et, si elle n'était pas heureuse avec cet homme-là, ne vous reprocheriez-vous pas d'y avoir contribué pour une misérable somme?

MARTHON.

Ma foi, vous avez beau dire: d'ailleurs, le comte est un honnête homme, et je n'y entends point de finesse. Voilà madame qui revient; elle a à vous parler, je me retire : méditez sur cette somme; vous la goûterez aussi bien que moi.

DORANTE.

Je ne suis plus si fâché de la tromper.

SCÈNE XII

ARAMINTE, DORANTE.

ARAMINTE.

Vous avez donc vu ma mère?

DORANTE.

Oui, madame, il n'y a qu'un moment.

ARAMINTE.

Elle me l'a dit, et voudrait bien que j'en eusse pris un autre que vous.

DORANTE.

Il me l'a paru.

ARAMINTE.

Oui; mais ne vous embarrassez point, vous me convenez.

DORANTE.

Je n'ai point d'autre ambition.

ARAMINTE.

Parlons de ce que j'ai à vous dire; mais que ceci soit secret entre nous, je vous prie.

DORANTE.

Je me trahirais plutôt moi-même.

ARAMINTE.

Je n'hésite point non plus à vous donner ma confiance. Voici ce que c'est : on me veut marier avec monsieur le comte Dorimont, pour éviter un grand procès que nous aurions ensemble au sujet d'une terre que je possède.

DORANTE.

Je le sais, madame, et j'ai eu le malheur d'avoir déplu tout à l'heure là-dessus à madame Argante.

ARAMINTE.

Eh! d'où vient?

DORANTE.

C'est que, si dans votre procès vous avez le bon droit de votre côté, on souhaite que je vous dise le contraire, afin de vous engager plus vite à ce mariage; et j'ai prié qu'on m'en dispensât.

ARAMINTE.

Que ma mère est frivole! Votre fidélité ne me surprend point; j'y comptais. Faites toujours de même, et ne vous choquez point de ce que ma mère vous a dit; je la désapprouve. A-t-elle tenu quelques discours désagréables?

DORANTE.

Il n'importe, madame; mon zèle et mon attachement en augmentent, voilà tout.

ARAMINTE.

Et voilà aussi pourquoi je ne veux pas qu'on vous chagrine, et j'y mettrai bon ordre. Qu'est-ce que cela signifie? Je me fâcherai, si cela continue. Comment donc? vous ne seriez pas en repos! On aura de mauvais procédés avec vous, parce que vous en avez d'estimables! Cela serait plaisant.

DORANTE.

Madame, par toute la reconnaissance que je vous dois, n'y prenez point garde: je suis confus de vos bontés, et je suis trop heureux d'avoir été querellé.

ARAMINTE.

Je loue vos sentiments. Revenons à ce procès dont il est question : si je n'épouse point monsieur le comte...

SCÈNE XIII

DORANTE, ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Madame la marquise se porte mieux, madame (*il feint de voir Dorante avec surprise*), et vous est fort obligée... fort obligée de votre attention.

(*Dorante feint de détourner la tête pour se cacher de Dubois.*)

ARAMINTE.

Voilà qui est bien.

DUBOIS, *regardant toujours Dorante.*

Madame, on m'a chargé aussi de vous dire un mot qui presse.

ARAMINTE.

De quoi s'agit-il?

DUBOIS.

Il m'est recommandé de ne vous parler qu'en particulier.

ARAMINTE, *à Dorante.*

Je n'ai point achevé ce que je voulais vous dire; laissez-moi, je vous prie, un moment, et revenez.

Digitized by Google

SCÈNE XIV

ARAMINTE, DUBOIS.

ARAMINTE.

Qu'est-ce que c'est donc que cet air étonné que tu as marqué, ce me semble, en voyant Dorante? D'où vient cette attention à le regarder?

DUBOIS.

Ce n'est rien, sinon que je ne saurais plus avoir l'honneur de servir madame et qu'il faut que je lui demande mon congé.

ARAMINTE, *surprise.*

Quoi! seulement pour avoir vu Dorante ici?

DUBOIS.

Savez-vous à qui vous avez affaire?

ARAMINTE.

Au neveu de monsieur Remi, mon procureur.

DUBOIS.

Eh! par quel tour d'adresse est-il connu de madame? Comment a-t-il fait pour arriver jusqu'ici?

ARAMINTE.

C'est monsieur Remi qui me l'a envoyé pour intendant.

DUBOIS.

Lui! votre intendant! et c'est monsieur Remi qui vous l'envoie! Hélas! le bonhomme, il ne sait pas qui il vous donne; c'est un démon que ce garçon-là?

ARAMINTE.

Mais que signifient tes exclamations? Explique-toi, est-ce que tu le connais?

DUBOIS.

Si je le connais, madame! si je le connais! Ah! vraiment oui; et il me connaît bien aussi. N'avez-vous pas vu comme il se détournait, de peur que je ne le visse?

ARAMINTE.

Il est vrai, et tu me surprends à mon tour. Serait-il capable de quelque mauvaise action, que tu saches? Est-ce que ce n'est pas un honnête homme?

DUBOIS.

Lui! il n'y a pas de plus brave homme dans toute la terre; il a peut-être plus d'honneur à lui tout seul que cinquante honnêtes gens ensemble. Oh! c'est une probité merveilleuse; il n'a peut-être pas son pareil.

ARAMINTE.

Eh! de quoi peut-il donc être question? D'où vient que tu m'alarmes? En vérité, j'en suis tout émue.

DUBOIS.

Son défaut, c'est là. (*il se touche le front.*) C'est à la tête que son mal le tient.

ARAMINTE.

A la tête!

DUBOIS.

Oui, il est timbré; mais timbré comme cent.

ARAMINTE.

Dorante! il m'a paru de très-bon sens. Quelle preuve as-tu de sa folie?

DUBOIS.

Quelle preuve! il y a six mois qu'il est tombé fou; il y a six mois qu'il extravague d'amour, qu'il en a la cervelle brûlée, qu'il en est comme un perdu : je dois bien le savoir, car j'étais à lui, je le servais; et c'est ce qui m'a obligé de le quitter, et c'est ce qui me force de m'en aller encore. Otez cela, c'est un homme incomparable.

ARAMINTE, *un peu boudant.*

Oh bien, il sera ce qu'il voudra, mais je ne le garderai pas. On a bien affaire d'un esprit renversé, et peut-être encore, je gage, pour quelque objet qui n'en vaut pas la peine, car les hommes ont des fantaisies...

DUBOIS.

Ah! vous m'excuserez : pour ce qui est de l'objet, il n'y a rien à dire. Malepeste! sa folie est de bon goût.

ARAMINTE.

N'importe, je veux le congédier. Est-ce que tu la connais, cette personne?

DUBOIS.

J'ai l'honneur de la voir tous les jours : c'est vous, madame.

ARAMINTE.

Moi! dis-tu?

DUBOIS.

Il vous adore; il y a six mois qu'il n'en vit point, qu'il donnerait sa vie pour avoir le plaisir de vous contempler un instant. Vous avez dû voir qu'il a l'air enchanté quand il vous parle.

ARAMINTE.

Il y a bien en effet quelque petite chose qui m'a paru extraordinaire. Eh juste ciel! le pauvre garçon! de quoi s'avise-t-il?

DUBOIS.

Vous ne croiriez pas jusqu'où va sa démence : elle le ruine, elle lui coupe la gorge. Il est bien fait, d'une figure passable, bien élevé et de bonne famille; mais il n'est pas riche; et vous saurez qu'il n'a tenu qu'à lui d'épouser des femmes qui l'étaient, et de fort aimables, ma foi! qui offraient de lui faire sa fortune, et qui auraient mérité qu'on la leur fît à elles-mêmes : il y en a une qui n'en saurait revenir, et qui le poursuit encore tous les jours. Je le sais, car je l'ai rencontrée.

ARAMINTE, *avec négligence.*

Actuellement?

DUBOIS.

Oui, madame, actuellement; une grande brune très-piquante et qu'il fuit. Il n'y a pas moyen, monsieur refuse tout. Je les tromperais, me disait-il, je ne puis les aimer, mon cœur est parti: ce qu'il disait quelquefois la larme à l'œil; car il sent bien son tort.

ARAMINTE.

Cela est fâcheux. Mais où m'a-t-il vue avant que de venir chez moi, Dubois?

DUBOIS.

Hélas! madame, ce fut un jour que vous sortîtes de l'Opéra, qu'il perdit la raison; c'était un vendredi, je m'en ressouviens; oui, un vendredi, il vous vit descendre l'escalier, à ce qu'il me raconta, et vous suivit jusqu'à votre carrosse : il avait demandé votre nom, et je le trouvai qui était comme extasié; il ne remuait plus.

ARAMINTE.

Quelle aventure!

DUBOIS.

J'eus beau lui crier : Monsieur! Point de nouvelles; il n'y avait plus personne au logis. A la fin pourtant, il revint à lui avec un air égaré; je le jetai dans une voiture, et nous retournâmes à la maison. J'espérais que cela se passerait, car je l'aimais. C'est le meilleur maître. Point du tout, il n'y avait plus de ressource : ce bon sens, cet esprit jovial, cette humeur charmante, vous aviez tout expédié; et dès le lendemain nous ne fîmes plus tous deux, lui, que rêver à vous, que vous aimer; moi, qu'épier, depuis le matin jusqu'au soir, où vous alliez.

ARAMINTE.

Tu m'étonnes à un point...

DUBOIS.

Je me fis même ami d'un de vos gens qui n'y est plus; un garçon fort exact, et qui m'introduisait, et à qui je payais bouteille. C'est à la comédie qu'on va, me disait-il; et je courais faire mon rapport, sur lequel, dès quatre heures, mon homme était à la porte. C'est chez mademoiselle celle-ci, c'est chez madame celle-là; et, sur cet avis, nous allions toute la soirée habiter la rue, ne vous déplaise, pour voir madame entrer et sortir, lui dans un fiacre, et moi derrière; tous deux morfondus et gelés, car c'était dans l'hiver; lui, ne s'en souciant guère; moi, jurant par-ci par-là pour me soulager.

ARAMINTE.

Est-il possible?

DUBOIS.

Oui, madame. A la fin, ce train de vie m'ennuya; ma santé s'altérait, la sienne aussi. Je lui fis accroire que vous étiez à la campagne, il le crut, et j'eus quelque repos : mais n'alla-t-il pas, deux jours après, vous rencontrer aux Tuileries, où il avait été s'attrister de votre absence! Au retour il était furieux, il voulut me battre, tout bon qu'il est; je ne le voulus point, et je le quittai. Mon bonheur ensuite m'a mis chez madame, où, à force de se démener, je le trouve parvenu à votre intendance; ce qu'il ne troquerait pas contre la place d'un empereur.

ARAMINTE.

Y a-t-il rien de si particulier? Je suis si lasse d'avoir des gens qui me trompent, que je me réjouissais de l'avoir, parce qu'il a de la probité : ce n'est pas que je sois fâchée, car je suis bien au-dessus de cela.

DUBOIS.

Il y aura de la bonté à le renvoyer. Plus il voit madame, plus il s'achève.

ARAMINTE.

Vraiment, je le renverrai bien; mais ce n'est pas là ce qui le guérira. D'ailleurs, je ne sais que dire à monsieur Remi, qui me l'a recommandé, et ceci m'embarrasse. Je ne vois pas trop comment m'en défaire honnêtement.

DUBOIS.

Oui; mais vous en ferez un incurable, madame.

ARAMINTE, *vivement*.

Oh! tant pis pour lui. Je suis dans des circonstances où je ne saurais me passer d'un intendant: et puis il n'y a pas tant de risque que tu le crois; au contraire, s'il y avait quelque chose qui pût ramener cet homme, c'est l'habitude de me voir plus qu'il n'a fait : ce serait même un service à lui rendre.

DUBOIS.

Oui, c'est un remède bien innocent. Premièrement, il ne vous dira mot; jamais vous n'entendrez parler de son amour.

ARAMINTE.

En es-tu bien sûr?

DUBOIS.

Oh! il ne faut pas en avoir peur; il mourrait plutôt. Il a un respect, une adoration, une humilité pour vous, qui n'est pas concevable. Est-ce que vous croyez qu'il songe à être aimé? nullement. Il dit que dans l'univers il n'y a personne qui le mérite; il ne veut que vous voir, vous considérer, regarder vos yeux, vos grâces, votre belle taille; et puis c'est tout : il me l'a dit mille fois.

ARAMINTE, *haussant les épaules*.

Voilà qui est bien digne de compassion! Allons, je patienterai quelques jours en attendant que j'en aie un autre. Au surplus, ne crains rien, je suis contente de toi, je récompenserai ton zèle, et je ne veux pas que tu me quittes; entends-tu, Dubois?

DUBOIS.

Madame, je vous suis dévoué pour la vie.

ARAMINTE.

J'aurai soin de toi. Surtout qu'il ne sache pas que je suis instruite; garde un profond secret, et que tout le monde, jusqu'à Marthon, ignore ce que tu m'as dit : ce sont de ces choses qui ne doivent jamais percer.

DUBOIS.

Je n'en ai jamais parlé qu'à madame.

ARAMINTE.

Le voici qui revient; va-t'en.

Digitized by Google

SCÈNE XV

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE, *un moment seule.*

La vérité est que voici une confidence dont je me serais bien passée moi-même.

DORANTE.

Madame, je me rends à vos ordres.

ARAMINTE.

Oui, monsieur; de quoi vous parlais-je? je l'ai oublié.

DORANTE.

D'un procès avec monsieur le comte Dorimont.

ARAMINTE.

Je me remets. Je vous disais qu'on veut nous marier.

DORANTE.

Oui, madame. Vous alliez, je crois, ajouter que vous n'étiez pas portée à ce mariage.

ARAMINTE.

Il est vrai. J'avais envie de vous charger d'examiner l'affaire, afin de savoir si je ne risquerais rien à plaider; mais je crois devoir vous dispenser de ce travail : je ne suis pas sûre de pouvoir vous garder.

DORANTE.

Ah! madame, vous avez eu la bonté de me rassurer là-dessus.

ARAMINTE.

Oui; mais je ne faisais pas réflexion que j'ai promis à monsieur le comte de prendre un intendant de sa main. Vous voyez bien qu'il ne serait pas honnête de lui manquer de parole; et du moins faut-il que je parle à celui qu'il m'amènera.

DORANTE.

Je ne suis pas heureux; rien ne me réussit, et j'aurai la douleur d'être renvoyé.

ARAMINTE, *par faiblesse.*

Je ne dis pas cela; il n'y a rien de résolu là-dessus.

DORANTE.

Ne me laissez point dans l'incertitude où je suis, madame.

ARAMINTE.

Eh! mais, oui; je tâcherai que vous restiez; je tâcherai.

DORANTE.

Vous m'ordonnez donc de vous rendre compte de l'affaire en question?

ARAMINTE.

Attendons : si j'allais épouser le comte, vous auriez pris une peine inutile.

DORANTE.

Je croyais avoir entendu dire à madame qu'elle n'avait point de penchant pour lui.

ARAMINTE.

Pas encore.

DORANTE.

Et d'ailleurs votre situation est si tranquille et si douce!

ARAMINTE, *à part.*

Je n'ai pas le courage de l'affliger... Eh bien! oui-da; examinez toujours, examinez. J'ai des papiers dans mon cabinet, je vais les chercher. Vous viendrez les prendre, et je vous les donnerai. (*en s'en allant.*) Je n'oserais presque le regarder.

SCÈNE XVI

DORANTE; DUBOIS, *venant d'un air mystérieux, et comme passant.*

DUBOIS.

Marthon vous cherche pour vous montrer l'appartement qu'on vous destine. Lubin est allé boire; j'ai dit que j'allais vous avertir. Comment vous traite-t-on?

DORANTE.

Qu'elle est aimable! Je suis enchanté. De quelle façon a-t-elle reçu ce que tu lui as dit?

DUBOIS, *comme en fuyant.*

Elle epine tout doucement à vous garder par compassion; elle espère vous guérir par l'habitude de la voir.

DORANTE, *charmé.*

Sincèrement?

DUBOIS.

Elle n'en réchappera point; c'est autant de pris. Je m'en retourne.

DORANTE.

Reste, au contraire; je crois que voici Marthon. Dis-lui que madame m'attend pour me remettre des papiers, et que j'irai la trouver dès que je les aurai.

DUBOIS.

Parlez; aussi bien ai-je un petit avis à donner à Marthon. Il est bon de jeter dans tous les esprits les soupçons dont nous avons besoin.

SCÈNE XVII

MARTHON, DUBOIS.

MARTHON.

Où donc est Dorante? Il me semble l'avoir vu avec toi.

DUBOIS, *brusquement.*

Il dit que madame l'attend pour des papiers; il reviendra ensuite. Au reste, qu'est-il nécessaire qu'il voie cet appartement? S'il n'en voulait pas, il serait bien délicat : pardi, je lui conseillerais...

MARTHON.

Ce ne sont pas là tes affaires; je suis les ordres de madame.

DUBOIS.

Madame est bonne et sage; mais prenez garde:

Digitized by Google

ne trouvez-vous pas que ce petit galant-là fait les yeux doux?

MARTHON.

Il les fait comme il les a.

DUBOIS.

Je me trompe fort, si je n'ai pas vu la mine de ce freluquet considérer, je ne sais où, celle de madame.

MARTHON.

Eh bien! est-ce qu'on te fâche quand on la trouve belle?

DUBOIS.

Non : mais je me figure quelquefois qu'il n'est venu ici que pour la voir de plus près.

MARTHON, *riant.*

Ah! ah! quelle idée! Va, tu n'y entends rien, tu t'y connais mal.

DUBOIS, *riant.*

Ah! ah! je suis donc bien sot?

MARTHON, *riant en s'en allant.*

Ah! ah! l'original, avec ses observations!

DUBOIS, *seul.*

Allez, allez, prenez toujours. J'aurai soin de vous les faire trouver meilleures. Allons faire jouer toutes nos batteries.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

ARAMINTE, DORANTE.

DORANTE.

Non, madame, vous ne risquez rien; vous pouvez plaider en toute sûreté. J'ai même consulté plusieurs personnes, l'affaire est excellente; et si vous n'avez que le motif dont vous parlez pour épouser monsieur le comte, rien ne vous oblige à ce mariage.

ARAMINTE.

Je l'affligerai beaucoup, et j'ai de la peine à m'y résoudre.

DORANTE.

Il ne serait pas juste de vous sacrifier à la crainte de l'affliger.

ARAMINTE.

Mais avez-vous bien examiné? Vous me disiez tantôt que mon état était doux et tranquille : n'aimeriez-vous pas mieux que j'y restasse? N'êtes-vous pas un peu trop prévenu contre le mariage, et par conséquent contre monsieur le comte?

DORANTE.

Madame, j'aime mieux vos intérêts que les siens, et que ceux de qui que ce soit au monde.

ARAMINTE.

Je ne saurais y trouver à redire. En tous cas, si je l'épouse, et qu'il veuille en mettre un autre ici à votre place, vous n'y perdrez point; je vous promets de vous en trouver une meilleure.

DORANTE, *tristement.*

Non, madame; si j'ai le malheur de perdre celle-ci, je ne serai plus à personne : et apparemment que je la perdrai; je m'y attends.

ARAMINTE.

Je crois pourtant que je plaiderai : nous verrons.

DORANTE.

J'avais encore une petite chose à vous dire, madame. Je viens d'apprendre que le concierge d'une de vos terres est mort : on pourrait y mettre un de vos gens; et j'ai songé à Dubois, que je remplacerai ici par un domestique dont je réponds.

ARAMINTE.

Non; envoyez plutôt votre homme au château, et laissez-moi Dubois : c'est un garçon de confiance qui me sert bien, et que je veux garder. A propos, il m'a dit, ce me semble, qu'il avait été à vous quelque temps.

DORANTE, *feignant un peu d'embarras.*

Il est vrai, madame, il est fidèle, mais peu exact. Rarement, au reste, ces gens-là parlent-ils bien de ceux qu'ils ont servis. Ne me nuirait-il point dans votre esprit?

ARAMINTE, *négligemment.*

Celui-ci dit beaucoup de bien de vous, et voilà tout. Que me veut monsieur Remi?

SCÈNE II

ARAMINTE, DORANTE, M. REMI.

M. REMI.

Madame, je suis votre très-humble serviteur. Je viens vous remercier de la bonté que vous avez eue de prendre mon neveu à ma recommandation.

ARAMINTE.

Je n'ai pas hésité, comme vous l'avez vu.

M. REMI.

Je vous rends mille grâces. Ne m'aviez-vous pas dit qu'on vous en offrait un autre?

ARAMINTE.

Oui, monsieur.

M. REMI.

Tant mieux; car je viens vous demander celui-ci pour une affaire d'importance.

DORANTE, *d'un air de refus.*

Et d'où vient, monsieur?

M. REMI.

Patience.

ARAMINTE.

Mais, monsieur Remi, ceci est un peu vif; vous prenez assez mal votre temps; et j'ai refusé l'autre personne.

Digitized by Google

DORANTE.

Pour moi, je ne sortirai jamais de chez madame qu'elle ne me congédie.

M. REMI, *brusquement.*

Vous ne savez ce que vous dites. Il faut pourtant sortir; vous allez voir. Tenez, madame, jugez-en vous-même; voici de quoi il est question. C'est une dame de trente-cinq ans, qu'on dit jolie femme, estimable, et de quelque distinction; qui ne déclare pas son nom; qui dit que j'ai été son procureur; qui a quinze mille livres de rente pour le moins, ce qu'elle prouvera; qui a vu monsieur chez moi, qui lui a parlé, qui sait qu'il n'a pas de bien, et qui offre de l'épouser sans délai : et la personne qui est venue chez moi de sa part doit revenir tantôt pour savoir la réponse, et vous mener tout de suite chez elle. Cela est-il net? Y a-t-il à se consulter là-dessus? Dans deux heures il faut être au logis. Ai-je tort, madame?

ARAMINTE, *froidement.*

C'est à lui de répondre.

M. REMI.

Eh bien? A quoi pense-t-il donc? Viendrez-vous?

DORANTE.

Non, monsieur; je ne suis pas dans cette disposition-là.

M. REMI.

Hum! Quoi? entendez-vous ce que je vous dis, qu'elle a quinze mille livres de rente? entendez-vous?

DORANTE.

Oui, monsieur; mais en eût-elle vingt fois davantage, je ne l'épouserais pas; nous ne serions heureux ni l'un ni l'autre: j'ai le cœur pris; j'aime ailleurs.

M. REMI, *d'un ton railleur, et traînant ses mots.*

J'ai le cœur pris! Voilà qui est fâcheux. Ah, ah! le cœur est admirable! Je n'aurais jamais deviné la beauté des scrupules de ce cœur-là, qui veut qu'on reste intendant de la maison d'autrui, pendant qu'on peut l'être de la sienne. Est-ce là votre dernier mot, berger fidèle?

DORANTE.

Je ne saurais changer de sentiment, monsieur.

M. REMI.

Oh! le sot cœur! Mon neveu, vous êtes un imbécile, un insensé, et je tiens celle que vous aimez pour une guenon, si elle n'est pas de mon sentiment. N'est-il pas vrai, madame, et ne le trouvez-vous pas extravagant?

ARAMINTE, *doucement.*

Ne le querellez point. Il paraît avoir tort, j'en conviens.

M. REMI, *vivement.*

Comment! madame, il pourrait...

ARAMINTE.

Dans sa façon de penser, je l'excuse. Voyez pourtant, Dorante; tâchez de vaincre votre penchant, si vous le pouvez : je sais bien que cela est difficile.

DORANTE.

Il n'y a pas de moyen, madame; mon amour m'est plus cher que ma vie.

M. REMI, *d'un air étonné.*

Ceux qui aiment les beaux sentiments doivent être contents; en voilà un des plus curieux qui se fasse. Vous trouvez donc cela raisonnable, madame?

ARAMINTE.

Je vous laisse, parlez-lui vous-même. (*à part.*) Il me touche tant, qu'il faut que je m'en aille.

(*Elle sort.*)

DORANTE, *à part.*

Il ne croit pas si bien me servir.

SCÈNE III

DORANTE, M. REMI, MARTHON.

M. REMI, *regardant son neveu.*

Dorante, sais-tu bien qu'il n'y a point de fou aux Petites-Maisons de ta force? (*Marthon arrive.*) Venez, mademoiselle Marthon.

MARTHON.

Je viens d'apprendre que vous étiez ici.

M. REMI.

Dites-nous un peu votre sentiment : que pensez-vous de quelqu'un qui n'a point de bien, et qui refuse d'épouser une honnête et fort jolie femme, avec quinze mille livres de rente bien venant?

MARTHON.

Votre question est bien aisée à décider : ce quelqu'un rêve.

M. REMI, *montrant Dorante.*

Voilà le rêveur, et, pour excuse, il allègue son cœur, que vous avez pris : mais comme apparemment il n'a pas encore emporté le vôtre, et que je vous crois encore à peu près dans tout votre bon sens, vu le peu de temps qu'il y a que vous le connaissez, je vous prie de m'aider à le rendre plus sage. Assurément vous êtes fort jolie, mais vous ne le disputerez point à un pareil établissement : il n'y a point de beaux yeux qui vaillent ce prix-là.

MARTHON.

Quoi! monsieur Remi! c'est de Dorante que vous parlez? C'est pour se garder à moi qu'il refuse d'être riche?

M. REMI.

Tout juste; et vous êtes trop généreuse pour le souffrir.

MARTHON, *avec un air de passion.*

Vous vous trompez, monsieur; je l'aime trop moi-même pour l'en empêcher, et je suis enchantée. Ah! Dorante, que je vous estime! Je n'aurais pas cru que vous m'aimassiez tant.

M. REMI.

Courage! je ne fais que vous le montrer, et vous en êtes déjà coiffée! Pardi! le cœur d'une femme est bien étonnant; le feu y prend bien vite.

Digitized by Google

MARTHON, *comme chagrine.*

Eh! monsieur, faut-il tant de bien pour être heureux? Madame, qui a tant de bonté pour moi, suppléera en partie, par sa générosité, à ce qu'il me sacrifie. Que je vous ai d'obligation, Dorante!

DORANTE.

Oh! non, mademoiselle, aucune : vous n'avez point de gré à me savoir de ce que je fais; je me livre à mes sentiments, et ne regarde que moi là dedans; vous ne me devez rien, je ne pense pas à votre reconnaissance.

MARTHON.

Vous me charmez : que de délicatesse! Il n'y a encore rien du si tendre que ce que vous me dites.

M. REMI.

Par ma foi, je ne m'y connais donc guère, car je le trouve bien plat. (*A Marthon.*) Adieu, la belle enfant : je ne vous aurais, ma foi, pas évaluée ce qu'il vous achète. Serviteur, idiot; garde ta tendresse, et moi ma succession.

(*Il sort.*)

MARTHON.

Il est en colère; mais nous l'apaiserons.

DORANTE.

Je l'espère. Quelqu'un vient.

MARTHON.

C'est le comte, celui dont je vous ai parlé, et qui doit épouser madame.

DORANTE.

Je vous laisse donc; il pourrait me parler de son procès; vous savez ce que je vous ai dit là-dessus, et il est inutile que je le voie.

SCÈNE IV

LE COMTE, MARTHON.

LE COMTE.

Bonjour, Marthon.

MARTHON.

Vous voilà donc revenu, monsieur?

LE COMTE.

Oui : on m'a dit qu'Araminte se promenait dans le jardin, et je viens d'apprendre de sa mère une chose qui me chagrine. Je lui avais retenu un intendant qui devait aujourd'hui entrer chez elle, et cependant elle en a pris un autre qui ne plaît point à la mère, et dont nous n'avons rien à espérer.

MARTHON.

Nous n'en devons rien craindre non plus, monsieur. Allez, ne vous inquiétez point, c'est un galant homme; et si la mère n'en est pas contente, c'est un peu de sa faute; elle a débuté tantôt par le brusquer d'une manière si outrée, l'a traité si mal, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ne l'ait pas gagné. Imaginez-vous qu'elle l'a querellé de ce qu'il était bien fait.

LE COMTE.

Ne serait-ce point lui que je viens de voir sortir d'avec vous?

MARTHON.

Lui-même.

LE COMTE.

Il a bonne mine en effet, et n'a pas trop l'air de ce qu'il est.

MARTHON.

Pardonnez-moi, monsieur; car il est honnête homme.

LE COMTE.

N'y aurait-il pas moyen de raccommoder cela? Araminte ne me hait pas, je pense; mais elle est lente à se déterminer; et, pour achever de la résoudre, il ne s'agirait plus que de lui dire que le sujet de notre discussion est douteux pour elle : elle ne voudra pas soutenir l'embarras d'un procès. Parlons à cet intendant : s'il ne faut que de l'argent pour le mettre dans nos intérêts, je ne l'épargnerai pas.

MARTHON.

Oh! non, ce n'est point un homme à mener par là; c'est le garçon de France le plus désintéressé.

LE COMTE.

Tant pis! ces gens-là ne sont bons à rien.

MARTHON.

Laissez-moi faire.

SCÈNE V

LE COMTE, LUBIN, MARTHON.

LUBIN.

Mademoiselle, voilà un homme qui en demande un autre : savez-vous qui c'est?

MARTHON, *brusquement.*

Et qui est cet autre? A quel homme en veut-il?

LUBIN.

Ma foi, je n'en sais rien; c'est de quoi je m'informe à vous.

MARTHON.

Fais-le entrer.

LUBIN, *le faisant sortir des coulisses.*

Hé! le garçon! venez ici dire votre affaire.

SCÈNE VI

LE COMTE, LE GARÇON, MARTHON, LUBIN.

MARTHON.

Qui cherchez-vous?

LE GARÇON.

Mademoiselle, je cherche un certain monsieur à qui j'ai à rendre un portrait avec une boîte qu'il nous a fait faire. Il nous a dit qu'on ne la remît qu'à lui-même, et qu'il viendrait la prendre; mais comme mon père est obligé de partir demain pour un petit voyage, il m'a envoyé pour la lui rendre.

Digitized by Google

et on m'a dit que je saurais de ses nouvelles ici. Je le connais de vue, mais je ne sais pas son nom.

MARTHON.

N'est-ce pas vous, monsieur le comte?

LE COMTE.

Non, sûrement.

LE GARÇON.

Je n'ai point affaire à monsieur, mademoiselle; c'est une autre personne.

MARTHON.

Et chez qui vous a-t-on dit que vous le trouveriez?

LE GARÇON.

Chez un procureur, qui s'appelle monsieur Remi.

LE COMTE.

Ah! n'est-ce pas le procureur de madame? Montrez-nous la boîte.

LE GARÇON.

Monsieur, cela m'est défendu; je n'ai ordre de la donner qu'à celui à qui elle est : le portrait de la dame est dedans.

LE COMTE.

Le portrait d'une dame! Qu'est-ce que cela signifie? Serait-ce celui d'Araminte? Je vais tout à l'heure savoir ce qu'il en est.

SCÈNE VII

MARTHON, LE GARÇON.

MARTHON.

Vous avez mal fait de parler de ce portrait devant lui. Je sais qui vous cherchez; c'est le neveu de monsieur Remi, de chez qui vous venez.

LE GARÇON.

Je le crois aussi, mademoiselle.

MARTHON.

Un grand homme, qui s'appelle monsieur Dorante.

LE GARÇON.

Il me semble que c'est son nom.

MARTHON.

Il me l'a dit; je suis dans sa confidence. Avez-vous remarqué le portrait?

LE GARÇON.

Non; je n'ai pas pris garde à qui il ressemble.

MARTHON.

Eh bien! c'est de moi qu'il s'agit. Monsieur Dorante n'est pas ici, et ne reviendra pas sitôt. Vous n'avez qu'à me remettre la boîte; vous le pouvez en toute sûreté; vous lui ferez même plaisir. Vous voyez que je suis au fait.

LE GARÇON.

C'est ce qui me paraît. La voilà, mademoiselle. Ayez donc, je vous prie, le soin de la lui rendre quand il sera venu.

MARTHON.

Oh! je n'y manquerai pas.

LE GARÇON.

Il y a encore une bagatelle qu'il doit dessus; mais je tâcherai de repasser tantôt, et s'il n'y était pas, vous auriez la bonté d'achever de payer.

MARTHON.

Sans difficulté. Allez. (*à part.*) Voici Dorante. (*au garçon.*) Retirez-vous vite.

SCÈNE VIII

MARTHON, DORANTE.

MARTHON, *un moment seule et joyeuse.*

Ce ne peut être que mon portrait. Le charmant homme! Monsieur Remi a raison de dire qu'il y avait quelque temps qu'il me connaissait.

DORANTE.

Mademoiselle, n'avez-vous pas vu ici quelqu'un qui vient d'arriver? Lubin croit que c'est moi qu'il demande.

MARTHON, *le regardant avec tendresse.*

Que vous êtes aimable, Dorante! Je serais bien injuste de ne vous pas aimer. Allez, soyez en repos; l'ouvrier est venu, je lui ai parlé, j'ai la boîte, je la tiens.

DORANTE.

J'ignore...

MARTHON.

Point de mystère; je la tiens, vous dis-je, et je ne m'en fâche pas. Je vous la rendrai quand je l'aurai vue. Retirez-vous : voici madame avec sa mère et le comte; c'est peut-être de cela qu'ils s'entretiennent. Laissez-moi les calmer là-dessus et ne les attendez pas.

DORANTE, *en s'en allant et riant.*

Tout a réussi; elle prend le change à merveille.

SCÈNE IX

ARAMINTE, LE COMTE, MADAME ARGANTE, MARTHON.

ARAMINTE.

Marthon, qu'est-ce que c'est qu'un portrait dont monsieur le comte me parle, qu'on vient d'apporter ici à quelqu'un qu'on ne nomme pas, et qu'on soupçonne être le mien? Instruisez-moi de cette histoire-là.

MARTHON, *d'un air rêveur.*

Ce n'est rien, madame; je vous dirai ce que c'est : je l'ai démêlé après que monsieur le comte a été parti. Il n'a que faire de s'alarmer; il n'y a rien là qui vous intéresse.

LE COMTE.

Comment le savez-vous, mademoiselle? Vous n'avez point vu le portrait.

Digitized by Google

MARTHON.

N'importe; c'est tout comme si je l'avais vu. Je sais qui il regarde; n'en soyez point en peine.

LE COMTE.

Ce qu'il y a de certain, c'est un portrait de femme, et c'est ici qu'on vient chercher la personne qui l'a fait faire, à qui on doit le rendre; et ce n'est pas moi.

MARTHON.

D'accord. Mais quand je vous dis que madame n'y est pour rien, ni vous non plus...

ARAMINTE.

Eh bien! si vous êtes instruite, dites-nous donc de quoi il est question; car je veux le savoir. On a des idées qui ne me plaisent point. Parlez.

MADAME ARGANTE.

Oui, ceci a un air de mystère qui est désagréable. Il ne faut pourtant pas vous fâcher, ma fille : monsieur le comte vous aime, et un peu de jalousie, même injuste, ne messied pas à un amant.

LE COMTE.

Je ne suis jaloux que de l'inconnu qui ose se donner le plaisir d'avoir le portrait de madame.

ARAMINTE, *vivement.*

Comme il vous plaira, monsieur; mais j'ai entendu ce que vous vouliez dire, et je crains un peu ce caractère d'esprit-là. Eh bien, Marthon?

MARTHON.

Eh bien, madame! voilà bien du bruit! c'est mon portrait.

LE COMTE.

Votre portrait?

MARTHON.

Oui, le mien. Eh! pourquoi non, s'il vous plaît? Il ne faut pas tant se récrier.

MADAME ARGANTE.

Je suis assez comme monsieur le comte; la chose me paraît singulière.

MARTHON.

Ma foi, madame, sans vanité, on en peint tous les jours, et des plus huppées, qui ne me valent pas.

ARAMINTE.

Et qui est-ce qui a fait cette dépense-là pour vous?

MARTHON.

Un très-aimable homme, qui m'aime, qui a de la délicatesse et des sentiments, et qui me recherche; et, puisqu'il faut vous le nommer, c'est Dorante.

ARAMINTE.

Mon intendant?

MARTHON.

Lui-même.

MADAME ARGANTE.

Le fat! avec ses sentiments.

ARAMINTE, *brusquement.*

Eh! vous nous trompez : depuis qu'il est ici, a-t-il eu le temps de vous faire peindre?

MARTHON.

Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il me connaît.

ARAMINTE, *vivement.*

Donnez donc.

MARTHON.

Je n'ai pas encore ouvert la boîte, mais c'est moi que vous allez voir.

(*Araminte l'ouvre; tous regardent.*)

LE COMTE.

Eh! je m'en doutais bien; c'est madame.

MARTHON.

Madame?... Il est vrai, et me voilà bien loin de mon compte. (*à part.*) Dubois avait raison tantôt.

ARAMINTE.

(*A part.*) Et moi je vois clair. (*à Marthon.*) Par quel hasard avez-vous cru que c'était vous?

MARTHON.

Ma foi, madame, toute autre que moi s'y serait trompée. Monsieur Remi me dit que son neveu m'aime, qu'il veut nous marier ensemble; Dorante est présent, et ne dit point point non; il refuse devant moi un très-riche parti; l'oncle s'en prend à moi, me dit que j'en suis cause. Ensuite vient un homme qui apporte ce portrait, qui vient chercher celui à qui il appartient; je l'interroge : à tout ce qu'il répond, je reconnais Dorante. C'est un petit portrait de femme; Dorante m'aime jusqu'à refuser sa fortune pour moi : je conclus donc que c'est moi qu'il a fait peindre. Ai-je eu tort? J'ai pourtant mal conclu. J'y renonce; tant d'honneur ne m'appartient point. Je crois voir toute l'étendue de ma méprise, et je me tais.

ARAMINTE.

Ah! ce n'est pas là une chose bien difficile à deviner. Vous faites le fâché, l'étonné, monsieur le comte; il y a eu quelque malentendu dans les mesures que vous avez prises : mais vous ne m'abusez point; c'est à vous qu'on apportait le portrait. Un homme dont on ne sait pas le nom, qu'on vient chercher ici, c'est vous, monsieur, c'est vous.

MARTHON, *d'un air sérieux.*

Je ne crois pas.

MADAME ARGANTE.

Oui, oui, c'est monsieur. A quoi bon vous en défendre? Dans les termes où vous en êtes avec ma fille, ce n'est pas là un si grand crime : allons, convenez-en.

LE COMTE, *froidement.*

Non, madame, ce n'est point moi, sur mon honneur : je ne connais pas ce monsieur Remi; comment aurait-on dit chez lui qu'on aurait de mes nouvelles ici? Cela ne se peut pas.

MADAME ARGANTE, *d'un air pensif.*

Je ne faisais pas attention à cette circonstance.

ARAMINTE.

Bon! qu'est-ce que c'est qu'une circonstance de plus ou de moins? Je n'en rabats rien. Quoi qu'il

Digitized by Google

en soit, je le garde; personne ne l'aura. Mais quel bruit entendons-nous? Voyez ce que c'est, Marthon.

SCÈNE X

ARAMINTE, LE COMTE; MADAME ARGANTE, MARTHON, DUBOIS, LUBIN.

LUBIN, *en entrant, à Dubois.*

Tu est un plaisant magot!

MARTHON.

A qui en avez-vous donc, vous autres?

DUBOIS.

Si je disais un mot, ton maître sortirait bien vite.

LUBIN.

Toi? Nous nous soucions de toi et de toute ta race de canaille comme de cela.

DUBOIS.

Comme je te bâtonnerais, sans le respect de madame!

LUBIN.

Arrive, arrive! la voilà madame.

ARAMINTE.

Quel sujet avez-vous donc de quereller? De quoi s'agit-il?

MADAME ARGANTE.

Approchez, Dubois. Apprenez-nous ce que c'est que ce mot que vous diriez contre Dorante; il serait bon de savoir ce que c'est.

LUBIN.

Prononce donc ce mot.

ARAMINTE.

Tais-toi, laisse-le parler.

DUBOIS.

Il y a une heure qu'il me dit mille invectives, madame.

LUBIN.

Je soutiens les intérêts de mon maître, je tire des gages pour cela, et je ne souffrirai pas qu'un ostrogoth menace mon maître d'un mot : j'en demande justice à madame.

MADAME ARGANTE.

Mais, encore une fois, sachons ce que veut dire Dubois par ce mot : c'est le plus pressé.

LUBIN.

Je lui défie d'en dire seulement une lettre.

DUBOIS.

C'est par pure colère que j'ai fait cette menace, madame, et voici la cause de la dispute. En arrangeant l'appartement de monsieur Dorante, j'y ai vu par hasard un tableau où madame est peinte, et j'ai cru qu'il fallait l'ôter, qu'il n'avait que faire là, qu'il n'était point décent qu'il y restât; de sorte que j'ai été pour le détacher : ce butor est venu pour m'en empêcher, et peu s'en est fallu que nous ne nous soyons battus.

LUBIN.

Sans doute : de quoi t'avises-tu d'ôter ce tableau qui est tout à fait gracieux, que mon maître considérait, il n'y avait qu'un moment, avec toute la satisfaction possible? Car je l'avais vu qu'il l'avait contemplé de tout son cœur. Et il prend fantaisie à ce brutal de le priver d'une peinture qui réjouit cet honnête homme. Voyez la malice! Ote-lui quelque autre meuble, s'il en a trop; mais laisse-lui cette pièce, animal.

DUBOIS.

Et moi, je te dis qu'on ne la laissera point, que je la détacherai moi-même, que tu en auras le démenti, et que madame le voudra ainsi.

ARAMINTE.

Eh! que m'importe? Il était bien nécessaire de faire ce bruit-là pour un vieux tableau qu'on a mis là par hasard, et qui y est resté! Laissez-nous. Cela vaut-il la peine qu'on en parle?

MADAME ARGANTE, *d'un ton aigre.*

Vous m'excuserez, ma fille; ce n'est point là sa place, et il n'y a qu'à l'ôter : votre intendant se passera bien de ses contemplations.

ARAMINTE, *souriant d'un air railleur.*

Oh! vous avez raison; je ne pense pas qu'il les regrette. (*A Lubin et à Dubois.*) Retirez-vous tous deux.

SCÈNE XI

ARAMINTE, LE COMTE, MADAME ARGANTE, MARTHON.

LE COMTE, *d'un ton railleur.*

Ce qui est sûr, c'est que cet homme d'affaires-là est de bon goût.

ARAMINTE, *ironiquement.*

Oui, la réflexion est juste. Effectivement, il est fort extraordinaire qu'il ait jeté les yeux sur ce tableau.

MADAME ARGANTE.

Cet homme-là ne m'a jamais plu un instant, ma fille; vous le savez, j'ai le coup d'œil assez bon, et je ne l'aime pas. Croyez-moi, vous avez entendu la menace que Dubois a faite en parlant de lui : j'y reviens encore; il faut qu'il ait quelque chose à en dire. Interrogez-le; sachons ce que c'est : je suis persuadée que ce petit monsieur-là ne vous convient point; nous le voyons tous, il n'y a que vous qui n'y prenez pas garde.

MARTHON, *négligemment.*

Pour moi, je n'en suis pas contente.

ARAMINTE, *riant ironiquement.*

Qu'est-ce donc que vous voyez, et que je ne vois point? Je manque de pénétration : j'avoue que je m'y perds. Je ne vois pas le sujet de me défaire d'un homme qui m'est donné de bonne main, qui est un homme de quelque chose, qui me sert bien,

Digitized by Google

et que trop bien peut-être : voilà ce qui n'échappe pas à ma pénétration, par exemple.

MADAME ARGANTE.

Que vous êtes aveugle !

ARAMINTE, *d'un air souriant.*

Pas tant; chacun a ses lumières. Je consens, au reste, d'écouter Dubois; le conseil est bon, et je l'approuve. Allez, Marthon, allez lui dire que je veux lui parler. S'il me donne des motifs raisonnables de renvoyer cet intendant assez hardi pour regarder un tableau, il ne restera pas longtemps chez moi; sans quoi on aura la bonté de trouver bon que je le garde, en attendant qu'il me déplaise à moi.

MADAME ARGANTE, *vivement.*

Eh bien! il vous déplaira; je ne vous en dis pas davantage, en attendant de plus fortes preuves.

LE COMTE.

Quant à moi, madame, j'avoue que j'ai craint qu'il ne me servît mal auprès de vous, qu'il ne vous inspirât l'envie de plaider; et j'ai souhaité par pure tendresse qu'il vous en détournât. Il aura pourtant beau faire, je déclare que je renonce à tout procès avec vous, que je ne veux pour arbitre de notre succession que vous et vos gens d'affaires, et que j'aime mieux perdre tout que de rien disputer.

MADAME ARGANTE, *d'un ton décisif.*

Mais où serait la dispute? Le mariage terminerait tout, et le vôtre est comme arrêté.

LE COMTE.

Je garde le silence sur Dorante; je reviendrai simplement voir ce que vous pensez de lui; et si vous le congédiez, comme je le présume, il ne tiendra qu'à vous de prendre celui que je vous offrais, et que je retiendrai encore quelque temps.

MADAME ARGANTE.

Je ferai comme monsieur, je ne vous parlerai plus de rien non plus; vous m'accuseriez de vision, et votre entêtement finira sans notre secours. Je compte beaucoup sur Dubois que voici, et avec lequel nous vous laissons.

SCÈNE XII

DUBOIS, ARAMINTE.

DUBOIS.

On m'a dit que vous vouliez me parler, madame.

ARAMINTE.

Viens ici. Tu es bien imprudent, Dubois, bien indiscret; moi qui ai si bonne opinion de toi, tu n'as guère d'attention pour ce que je te dis. Je t'avais recommandé de te taire sur le chapitre de Dorante; tu en sais les conséquences ridicules, et tu me l'avais promis : pourquoi donc avoir prise, sur ce misérable tableau, avec un sot qui fait un vacarme épouvantable, et qui vient ici tenir des discours tout propres à donner des idées que je serais au désespoir qu'on eût?

DUBOIS.

Ma foi, madame, j'ai cru la chose sans conséquence, et je n'ai agi d'ailleurs que par un mouvement de respect et de zèle.

ARAMINTE, *d'un air vif.*

Eh! laisse là ton zèle : ce n'est pas là celui que je veux, ni celui qu'il me faut; c'est ton silence dont j'ai besoin pour me tirer de l'embarras où je suis, et où tu m'as jetée toi-même; car sans toi je ne saurais pas que cet homme-là m'aime, et je n'aurais que faire d'y regarder de si près.

DUBOIS.

J'ai bien senti que j'avais tort.

ARAMINTE.

Passe encore pour la dispute; mais pourquoi s'écrier : Si je disais un mot? Y a-t-il rien de plus mal à toi?

DUBOIS.

C'est encore une suite de ce zèle mal entendu.

ARAMINTE.

Eh bien! tais-toi donc, tais-toi; je voudrais pouvoir te faire oublier ce que tu m'as dit.

DUBOIS.

Oh! je suis bien corrigé.

ARAMINTE.

C'est ton étourderie qui me force actuellement de te parler, sous prétexte de t'interroger sur ce que tu sais de lui. Ma mère et monsieur le comte s'attendent que tu vas m'en apprendre des choses étonnantes : quel rapport leur ferai-je à présent?

DUBOIS.

Ah! il n'y a rien de plus facile à raccommoder. Ce rapport sera que des gens qui le connaissent m'ont dit que c'était un homme incapable de l'emploi qu'il a chez vous, quoiqu'il soit fort habile au moins; ce n'est pas cela qui lui manque.

ARAMINTE.

A la bonne heure; mais il y aura un inconvénient. S'il en est incapable, on me dira de le renvoyer, et il n'est pas encore temps. J'y ai pensé depuis; la prudence ne le veut pas, et je suis obligée de prendre des biais, et d'aller tout doucement avec cette passion si excessive que tu dis qu'il a, et qui éclaterait peut-être dans sa douleur. Me fierais-je à un désespéré? Ce n'est plus le besoin que j'ai de lui qui me retient, c'est moi que je ménage (*elle radoucit le ton*); à moins que ce qu'a dit Marthon ne soit vrai, auquel cas je n'aurais plus rien à craindre. Elle prétend qu'il l'avait déjà vue chez monsieur Remi, et que le procureur a dit même devant lui qu'il l'aimait depuis longtemps, et qu'il fallait qu'ils se mariassent : je le voudrais.

DUBOIS.

Bagatelle! Dorante n'a vu Marthon ni de près ni de loin; c'est le procureur qui a débité cette fable-là à Marthon, dans le dessein de les marier ensemble : et moi, je n'ai pas osé l'en dédire, m'a

Digitized by Google

dit Dorante, parce que j'aurais indisposé contre moi cette fille, qui a du crédit auprès de sa maîtresse, et qui a cru ensuite que c'était pour elle que je refusais les quinze mille livres de rente qu'on m'offrait.

ARAMINTE, *négligemment.*

Il t'a donc tout conté?

DUBOIS.

Oui, il n'y a qu'un moment, dans le jardin, où il a voulu presque se jeter à mes genoux pour me conjurer de lui garder le secret sur sa passion, et d'oublier l'emportement qu'il eut avec moi quand je le quittai. Je lui ai dit que je me tairais, mais que je ne prétendais pas rester dans la maison avec lui, et qu'il fallait qu'il sortît; ce qui l'a jeté dans des gémissements, dans des pleurs, dans le plus triste état du monde.

ARAMINTE.

Eh! tant pis : ne le tourmente point. Tu vois bien que j'ai raison de dire qu'il faut aller doucement avec cet esprit-là; tu le vois bien. J'augurais beaucoup de ce mariage avec Marthon; je croyais qu'il m'oublierait, et point du tout, il n'est question du rien.

DUBOIS, *comme s'en allant.*

Pure fable. Madame a-t-elle encore quelque chose à me dire?

ARAMINTE.

Attends : comment faire? Si, lorsqu'il me parle, il me mettait en droit de me plaindre de lui! mais il ne lui échappe rien; je ne sais rien de son amour que ce que tu m'en dis, et je ne suis pas assez fondée pour le renvoyer. Il est vrai qu'il me fâcherait, s'il parlait : mais il serait à propos qu'il me fâchât.

DUBOIS.

Vraiment, oui; monsieur Dorante n'est point digne de madame. S'il était dans une plus grande fortune, comme il n'y a rien à dire à ce qu'il est né, ce serait une autre affaire; mais il n'est riche qu'en mérite, et ce n'est pas assez.

ARAMINTE, *d'un ton comme triste.*

Vraiment, non; voilà les usages : je ne sais pas comment je le traiterai; je n'en sais rien, je verrai.

DUBOIS.

Eh bien! madame a un si beau prétexte... ce portrait que Marthon a cru être le sien, à ce qu'elle m'a dit.

ARAMINTE.

Eh! non, je ne saurais l'en accuser; c'est le comte qui l'a fait faire.

DUBOIS.

Point du tout : c'est de Dorante, je le sais de lui-même; et il y travaillait encore il n'y a que deux mois, lorsque je le quittai.

ARAMINTE.

Va-t'en; il y a longtemps que je te parle. Si on me demande ce que tu m'as appris de lui, je dirai ce dont nous sommes convenus. Le voici; j'ai envie de lui tendre un piége.

DUBOIS.

Oui, madame; il se déclarera peut-être, et tout de suite je lui dirais : Sortez.

ARAMINTE.

Laisse-nous.

SCÈNE XIII

DORANTE, ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS, *sortant et en passant auprès de Dorante, et rapidement.*

Il m'est impossible de l'instruire; mais qu'il se découvre ou non, les choses ne peuvent aller que bien.

DORANTE.

Je viens, madame, vous demander votre protection; je suis dans le chagrin et dans l'inquiétude : j'ai tout quitté pour avoir l'honneur d'être à vous; je vous suis plus attaché que je ne puis le dire : on ne saurait vous servir avec plus de fidélité ni de désintéressement; et cependant je ne suis pas sûr de rester! Tout le monde ici m'en veut, me persécute, et conspire pour me faire sortir. J'en suis consterné; je tremble que vous ne cédiez à leur inimitié pour moi, et j'en serais dans la dernière affliction.

ARAMINTE, *d'un ton doux.*

Tranquillisez-vous; vous ne dépendez point de ceux qui vous en veulent : ils ne vous ont encore fait aucun tort dans mon esprit, et tous leurs petits complots n'aboutiront à rien; je suis la maîtresse.

DORANTE, *d'un air inquiet.*

Je n'ai que votre appui, madame.

ARAMINTE.

Il ne vous manquera pas; mais je vous conseille une chose : ne leur paraissez pas si alarmé, vous leur feriez douter de votre capacité, et il leur semblerait que vous m'auriez beaucoup d'obligation de ce que je vous garde.

DORANTE.

Ils ne se tromperaient pas, madame; c'est une bonté qui me pénètre de reconnaissance.

ARAMINTE.

A la bonne heure; mais il n'est pas nécessaire qu'ils le croient. Je vous sais bon gré de votre attachement et de votre fidélité, mais dissimulez-en une partie; c'est peut-être ce qui les indispose contre vous. Vous leur avez refusé de m'en faire accroire sur le chapitre du procès; conformez-vous à ce qu'ils exigent; regagnez-les par là, je vous le permets : l'événement leur persuadera que vous les avez bien servis; car, toute réflexion faite, je suis déterminée à épouser le comte.

DORANTE, *d'un ton ému.*

Déterminée, madame!

Digitized by Google

ARAMINTE.

Oui, tout à fait résolue : le comte croira que vous y avez contribué; je lui dirai même, et je vous garantis que vous resterez ici; je vous le promets. (*à part.*) Il change de couleur.

DORANTE.

Quelle différence pour moi, madame !

ARAMINTE, *d'un air délibéré.*

Il n'y en aura aucune : ne vous embarrassez pas, et écrivez le billet que je vais vous dicter; il y a tout ce qu'il faut sur cette table.

DORANTE.

Et pour qui, madame ?

ARAMINTE.

Pour le comte, qui est sorti d'ici extrêmement inquiet, et que je vais surprendre bien agréablement par le petit mot que vous allez lui écrire en mon nom. (*Dorante reste rêveur, et par distraction ne va point à la table.*) Eh bien! vous n'allez pas à la table? A quoi rêvez-vous ?

DORANTE, *toujours distrait.*

Oui, madame.

ARAMINTE, *à part, pendant qu'il se place.*

Il ne sait ce qu'il fait. Voyons si cela continuera.

DORANTE, *cherche du papier.*

Ah! Dubois m'a trompé !

ARAMINTE, *poursuit.*

Êtes-vous prêt à écrire ?

DORANTE.

Madame, je ne trouve point de papier.

ARAMINTE, *allant elle-même.*

Vous n'en trouvez point? En voilà devant vous.

DORANTE.

Il est vrai.

ARAMINTE.

Écrivez. « Hâtez-vous de venir, monsieur; votre « mariage est sûr. « Avez-vous écrit?

DORANTE.

Comment, madame?

ARAMINTE.

Vous ne m'écoutez donc pas? « Votre mariage « est sûr; madame veut que je vous l'écrive, et « vous attend pour vous le dire. » (*à part.*) Il souffre, mais il ne dit mot. Est-ce qu'il ne parlera pas? « N'attribuez point cette résolution à la crainte « que madame pourrait avoir des suites d'un pro- « cès douteux. »

DORANTE.

Je vous ai assuré que vous le gagneriez, madame. Douteux! il ne l'est point.

ARAMINTE.

N'importe, achevez. « Non, monsieur; je suis » chargé de sa part de vous assurer que la seule « justice qu'elle rend à votre mérite la détermine. »

DORANTE.

Ciel! je suis perdu. Mais, madame, vous n'aviez aucune inclination pour lui?

ARAMINTE.

Achevez, vous dis-je. « Qu'elle rend à votre mé- « rite la détermine. » Je crois que la main vous tremble! Vous paraissez changé! Qu'est-ce que cela signifie? Vous trouvez-vous mal?

DORANTE.

Je ne me trouve pas bien, madame.

ARAMINTE.

Quoi! si subitement! cela est singulier. Pliez la lettre, et mettez : « A monsieur le comte Dorimont. » Vous direz à Dubois qu'il la lui porte. (« *part.*) Le cœur me bat! (*à Dorante.*) Voilà qui est écrit tout de travers : cette adresse-là n'est presque pas lisible. (*à part.*) Il n'y a pas encore là de quoi le convaincre.

DORANTE, *à part.*

Ne serait-ce point aussi pour m'éprouver? Dubois ne m'a averti de rien.

SCÈNE XIV

ARAMINTE, DORANTE, MARTHON.

MARTHON.

Je suis bien aise, madame, de trouver monsieur ici; il vous confirmera tout de suite ce que j'ai à vous dire. Vous avez offert, en différentes occasions, de me marier, madame; et jusqu'ici je ne me suis point trouvée disposée à profiter de vos bontés : aujourd'hui, monsieur me recherche; il vient même de refuser un parti infiniment plus riche, et le tout pour moi; du moins me l'a-t-il laissé croire, et il est à propos qu'il s'explique : mais comme je ne veux dépendre que de vous, c'est de vous aussi, madame, qu'il faut qu'il m'obtienne. Ainsi, monsieur, vous n'avez qu'à parler à madame : si elle m'accorde à vous, vous n'aurez point de peine à m'obtenir de moi-même.

SCÈNE XV

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE, *à part, émue.*

Cette folle! (*haut.*) Je suis charmée de ce qu'elle vient de m'apprendre. Vous avez fait là un très-bon choix : c'est une fille aimable et d'un excellent caractère.

DORANTE, *d'un air abattu.*

Hélas! madame, je ne songe point à elle.

ARAMINTE.

Vous ne songez point à elle? Elle dit que vous l'aimez, que vous l'aviez vue avant que de venir ici.

DORANTE, *tristement.*

C'est une erreur où monsieur Remi l'a jetée sans me consulter; et je n'ai point osé dire le contraire, dans la crainte de m'en faire une ennemie auprès de vous. Il en est de même de ce riche parti qu'elle croit que je refuse à cause d'elle; et je n'ai nulle part à tout cela. Je suis hors d'état de donner mon

Digitized by Google

cœur à personne, je l'ai perdu pour jamais, et la plus brillante de toutes les fortunes ne me tenterait pas.

ARAMINTA.

Vous avez tort. Il fallait désabuser Marthon.

DORANTE.

Elle vous aurait peut-être empêchée de me recevoir, et mon indifférence lui en dit assez.

ARAMINTE.

Mais, dans la situation où vous êtes, quel intérêt aviez-vous d'entrer dans ma maison, et de la préférer à une autre?

DORANTE.

Je trouve plus de douceur à être chez vous, madame.

ARAMINTE.

Il y a quelque chose d'incompréhensible dans tout ceci. Voyez-vous souvent la personne que vous aimez?

DORANTE, *toujours abattu.*

Pas souvent à mon gré, madame; et je la verrais à tout instant, que je ne croirais pas la voir assez.

ARAMINTA, *à part.*

Il a des expressions d'une tendresse! (*haut.*) Est-elle fille? a-t-elle été mariée?

DORANTE.

Madame, elle est veuve.

ARAMINTE.

Et ne devez-vous pas l'épouser? Elle vous aime, sans doute?

DORANTE.

Hélas! madame, elle ne sait pas seulement que je l'adore. Excusez l'emportement du terme dont je me sers. Je ne saurais presque parler d'elle qu'avec transport.

ARAMINTE.

Je ne vous interroge que par étonnement. Elle ignore que vous l'aimez, dites-vous? Et vous lui sacrifiez votre fortune? Voilà de l'incroyable. Comment, avec tant d'amour, avez-vous pu vous taire? On essaye de se faire aimer, ce me semble : cela est naturel et pardonnable.

DORANTA.

Me préserve le ciel d'oser concevoir la plus légère espérance! Être aimé, moi! non, madame. Son état est bien au-dessus du mien. Mon respect me condamne au silence; et je mourrai du moins sans avoir eu le malheur de lui déplaire.

ARAMINTA.

Je n'imagine point de femme qui mérite d'inspirer une passion si étonnante : je n'en imagine point. Elle est donc au-dessus de toute comparaison?

DORANTE.

Dispensez-moi de la louer, madame : je m'égarerais en la peignant. On ne connaît rien de si beau ni de si aimable qu'elle, et jamais elle ne me parle, ou ne me regarde, que mon amour n'en augmente.

ARAMINTE, *baisse les yeux, et continue.*

Mais votre conduite blesse la raison. Que prétendez-vous avec cet amour pour une personne qui ne saura jamais que vous l'aimez? Cela est bien bizarre. Que prétendez-vous?

DORANTA.

Le plaisir de la voir quelquefois et d'être avec elle est tout ce que je me propose.

ARAMINTE.

Avec elle? Oubliez-vous que vous êtes ici?

DORANTE.

Je veux dire, avec son portrait, quand je ne la vois point.

ARAMINTE.

Son portrait! Est-ce que vous l'avez fait faire?

DORANTE.

Non, madame; mais j'ai, par amusement, appris à peindre, et je l'ai peinte moi-même. Je me serais privé de son portrait, si je n'avais pu l'avoir que par le secours d'un autre.

ARAMINTE, *à part.*

Il faut le pousser à bout. (*haut.*) Montrez-moi ce portrait.

DORANTE.

Daignez m'en dispenser, madame : quoique mon amour soit sans espérance, je n'en dois pas moins un secret inviolable à l'objet aimé.

ARAMINTA.

Il m'en est tombé un par hasard entre les mains : on l'a trouvé ici. (*montrant la boîte.*) Voyez si ce ne serait point celui dont il s'agit.

DORANTE.

Cela ne se peut pas.

ARAMINTE, *ouvrant la boîte.*

Il est vrai que la chose serait assez extraordinaire : examinez.

DORANTE.

Ah! madame, songez que j'aurais perdu mille fois la vie avant que d'avouer ce que le hasard vous découvre. Comment pourrais-je expier...? (*il se jette à genoux.*)

ARAMINTE.

Dorante, je ne me fâcherai point. Votre égarement me fait pitié. Revenez-en, je vous le pardonne.

MARTHON *paraît, et s'enfuit.*

Ah!

(*Dorante se lève vite.*)

ARAMINTE.

Ah ciel! c'est Marthon! Elle vous a vu.

DORANTE, *feignant d'être déconcerté.*

Non, madame, non : je ne crois pas. Elle n'est point entrée.

ARAMINTE.

Elle vous a vu, vous dis-je : laissez-moi, allez-vous-en : vous m'êtes insupportable. Rendez-moi

Digitized by Google

ma lettre. (*quand il est parti.*) Voilà pourtant ce que c'est que de l'avoir gardé!

SCÈNE XVI

ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Dorante s'est-il déclaré, madame? Est-il nécessaire que je lui parle?

ARAMINTE.

Non, il ne m'a rien dit. Je n'ai rien vu d'approchant à ce que tu m'as conté; et qu'il n'en soit plus question : ne t'en mêle plus.

(*Elle sort.*)

DUBOIS.

Voici l'affaire dans sa crise.

SCÈNE XVII

DUBOIS, DORANTE.

DORANTE.

Ah! Dubois.

DUBOIS.

Retirez-vous.

DORANTE.

Je ne sais qu'augurer de la conversation que je viens d'avoir avec elle.

DUBOIS.

A quoi songez-vous? Elle n'est qu'à deux pas : voulez-vous tout perdre?

DORANTE.

Il faut que tu m'éclaircisses...

DUBOIS.

Allez dans dans le jardin.

DORANTE.

D'un doute...

DUBOIS.

Dans le jardin, vous dis-je : je vais m'y rendre.

DORANTE.

Mais...

DUBOIS.

Je ne vous écoute plus.

DORANTE.

Je crains plus que jamais.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

DORANTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Non, vous dis-je; ne perdons point de temps. La lettre est-elle prête?

DORANTE, *la lui montrant.*

Oui, la voilà, et j'ai mis dessus : Rue du Figuier.

DUBOIS.

Vous êtes bien assuré que Lubin ne sait pas ce quartier-là?

DORANTE.

Il m'a dit que non.

DUBOIS.

Lui avez-vous bien recommandé de s'adresser à Marthon ou à moi pour savoir ce que c'est?

DORANTE.

Sans doute, et je le lui recommanderai encore.

DUBOIS.

Allez donc la lui donner : je me charge du reste auprès de Marthon, que je vais trouver.

DORANTE.

Je t'avoue que j'hésite un peu. N'allons-nous pas trop vite avec Araminte? Dans l'agitation des mouvements où elle est, veux-tu encore lui donner l'embarras de voir subitement éclater l'aventure?

DUBOIS.

Oh! oui : point de quartier. Il faut l'achever pendant qu'elle est étourdie. Elle ne sait plus ce qu'elle fait. Ne voyez-vous pas bien qu'elle triche avec moi, qu'elle me fait accroire que vous ne lui avez rien dit? Ah! je lui apprendrai à vouloir me souffler mon emploi de confident pour vous aimer en fraude.

DORANTE.

Que j'ai souffert dans ce dernier entretien! Puisque tu savais qu'elle voulait me faire déclarer, que ne m'en avertissais-tu par quelques signes?

DUBOIS.

Cela aurait été joli, ma foi! elle ne s'en serait point aperçue, n'est-ce pas? Et d'ailleurs votre douleur n'en a paru que plus vraie. Vous repentez-vous de l'effet qu'elle a produit? Monsieur a souffert! Parbleu! il me semble que cette aventure-ci mérite un peu d'inquiétude.

DORANTE.

Sais-tu bien ce qui arrivera? Qu'elle prendra son parti, et qu'elle me renverra tout d'un coup.

DUBOIS.

Je l'en défie : il est trop tard. L'heure du courage est passée; il faut qu'elle nous épouse.

DORANTE.

Prends-y garde : tu vois que sa mère la fatigue.

DUBOIS.

Je serais bien fâché qu'elle la laissât en repos.

DORANTE.

Elle est confuse de ce que Marthon m'a surpris à ses genoux.

DUBOIS.

Ah! vraiment, des confusions! Elle n'y est pas : elle va en essuyer bien d'autres! C'est moi qui, voyant le train que prenait la conversation, ai fait venir Marthon une seconde fois.

Digitized by Google

DORANTE.

Araminte pourtant m'a dit que je lui étais insupportable.

DUBOIS.

Elle a raison. Voulez-vous qu'elle soit de bonne humeur avec un homme qu'il faut qu'elle aime en dépit d'elle? Cela est-il agréable? Vous vous emparez de son bien, de son cœur; et cette femme ne criera pas! Allez vite; plus de raisonnement: laissez-vous conduire.

DORANTE.

Songe que je l'aime, et que si notre précipitation réussit mal, tu me desespères.

DUBOIS.

Ah! je sais bien que vous l'aimez: c'est à cause de cela que je ne vous écoute pas. Êtes-vous en état de juger de rien? Allons, allons, vous vous moquez. Laissez faire un homme de sang-froid. Partez; d'autant plus que voilà Marthon qui vient à propos et que je vais tâcher d'amuser, en attendant que vous envoyiez Lubin.

SCÈNE II

DUBOIS, MARTHON.

MARTHON, *d'un air triste.*

Je te cherchais.

DUBOIS.

Qu'y a-t-il pour votre service, mademoiselle?

MARTHON.

Tu me l'avais bien dit, Dubois.

DUBOIS.

Quoi donc? Je ne me souviens plus de ce que c'est.

MARTHON.

Que cet intendant osait lever les yeux sur madame.

DUBOIS.

Ah! oui; vous parlez de ce regard que je lui vis jeter sur elle? Oh! jamais je ne l'ai oublié. Cette œillade-là ne valait rien. Il y avait quelque chose dedans qui n'était pas dans l'ordre.

MARTHON.

Oh! çà, Dubois, il s'agit de faire sortir cet homme-ci.

DUBOIS.

Pardi! tant qu'on voudra: je ne m'y épargne pas. J'ai déjà dit à madame qu'on m'avait assuré qu'il n'entendait pas les affaires.

MARTHON.

Mais est-ce là tout ce que tu sais de lui? C'est de la part de madame Argante et de monsieur le comte que je te parle, et nous avons peur que tu n'aies pas tout dit à madame, ou qu'elle ne cache ce que c'est. Ne nous déguise rien, tu n'en seras pas fâché.

DUBOIS.

Ma foi, je ne sais que son insuffisance, dont j'ai instruit madame.

MARTHON.

Ne dissimule point.

DUBOIS.

Moi, un dissimulé! moi, garder un secret! Vous avez bien trouvé votre homme. En fait de discrétion, je mériterais d'être femme. Je vous demande pardon de la comparaison; mais c'est pour vous mettre l'esprit en repos.

MARTHON.

Il est certain qu'il aime madame.

DUBOIS.

Il n'en faut point douter: je lui en ai même dit ma pensée à elle.

MARTHON.

Et qu'a-t-elle répondu?

DUBOIS.

Que j'étais un sot. Elle est si prévenue...

MARTHON.

Prévenue à un point que je n'oserais le dire, Dubois.

DUBOIS.

Oh! le diable n'y perd rien, ni moi non plus; car je vous entends.

MARTHON.

Tu as la mine d'en savoir plus que moi là-dessus.

DUBOIS.

Oh! point du tout, je vous jure. Mais, à propos, il vient tout à l'heure d'appeler Lubin pour lui donner une lettre: si nous pouvions la saisir, peut-être en saurions-nous davantage.

MARTHON.

Une lettre! oui-da; ne négligeons rien. Je vais, de ce pas, parler à Lubin, s'il n'est pas encore parti.

DUBOIS.

Vous n'irez pas loin, je crois qu'il vient.

SCÈNE III

DUBOIS, MARTHON, LUBIN.

LUBIN, *voyant Dubois.*

Ah! te voilà donc, mal hâti?

DUBOIS.

Tenez: n'est-ce pas là une belle figure, pour se moquer de la mienne?

MARTHON.

Que veux-tu, Lubin?

LUBIN.

Ne sauriez-vous pas où demeure la rue du Figuier, mademoiselle.

MARTHON.

Oui.

LUBIN.

C'est que mon camarade, que je sers, m'a dit de

Digitized by Google

porter cette lettre à quelqu'un qui est dans cette rue; et comme je ne la sais pas, il m'a dit que je m'en informasse à vous ou à cet animal-là; mais cet animal-là ne mérite pas que je lui parle, sinon pour l'injurier. J'aimerais mieux que le diable eût emporté toutes les rues, que d'en savoir une par le moyen d'un malotru comme lui.

DUBOIS, *à Marthon, à part.*

Prenez la lettre. (*haut.*) Non, non, mademoiselle, ne lui enseignez rien : qu'il galope.

LUBIN.

Veux-tu te taire?

MARTHON.

Ne l'interrompez donc point, Dubois. Eh bien! veux-tu me donner ta lettre? Je vais envoyer dans ce quartier-là, et on la rendra à son adresse.

LUBIN.

Ah! voilà qui est bien agréable! Vous êtes une fille de bonne amitié, mademoiselle.

DUBOIS, *s'en allant.*

Vous êtes bien bonne d'épargner de la peine à ce fainéant-là.

LUBIN.

Ce malhonnête! Va, va trouver le tableau, pour voir comme il se moque de toi.

MARTHON, *seule, avec Lubin.*

Ne lui réponds rien : donne ta lettre.

LUBIN.

Tenez, mademoiselle; vous me rendrez un service qui me fera grand bien. Quand il y aura à trotter pour votre serviable personne, n'ayez point d'autre postillon que moi.

MARTHON.

Elle sera rendue exactement.

LUBIN.

Oui, je vous recommande l'exactitude à cause de M. Dorante, qui mérite toutes sortes de fidélités.

MARTHON, *à part.*

L'indigne!

LUBIN, *s'en allant.*

Je suis votre serviteur éternel.

MARTHON.

Adieu.

LUBIN, *revenant.*

Si vous le rencontrez, ne lui dites point qu'un autre galope à ma place.

SCÈNE IV

MADAME ARGANTE, LE COMTE, MARTHON.

MARTHON, *un moment seule.*

Ne disons mot, que je n'aie vu ce que ceci contient.

MADAME ARGANTE.

Eh bien, Marthon, qu'avez-vous appris de Dubois?

MARTHON.

Rien que ce que vous saviez déjà, madame, et ce n'est pas assez.

MADAME ARGANTE.

Dubois est un coquin qui nous trompe.

LE COMTE.

Il est vrai que sa menace paraissait signifier quelque chose.

MADAME ARGANTE.

Quoi qu'il en soit, j'attends monsieur Remi, que j'ai envoyé chercher; et s'il ne nous défait pas de cet homme-là, ma fille saura qu'il ose l'aimer; je l'ai résolu. Nous en avons les présomptions les plus fortes; et ne fût-ce que par bienséance, il faudra bien qu'elle le chasse. D'un autre côté, j'ai fait venir l'intendant que monsieur le comte lui proposait. Il est ici, et je le lui présenterai sur-le-champ.

MARTHON.

Je doute que vous réussissiez, si nous n'apprenons rien de nouveau; mais je tiens peut-être son congé, moi qui vous parle. Voici monsieur Remi : je n'ai pas le temps de vous en dire davantage, et je vais m'éclaircir.

(*Elle veut sortir.*)

SCÈNE V

M. REMI, MADAME ARGANTE, LE COMTE, MARTHON.

M. REMI, *à Marthon qui se retire.*

Bonjour, ma nièce, puisque enfin il faut que vous la soyez. Savez-vous ce qu'on me veut ici?

MARTHON, *brusquement.*

Passez, monsieur, et cherchez votre nièce ailleurs : je n'aime point les mauvais plaisants.

(*Elle sort.*)

M. REMI.

Voilà une petite fille bien incivile. (*à madame Argante.*) On m'a dit de votre part de venir ici, madame : de quoi est-il donc question?

MADAME ARGANTE, *d'un ton revêche.*

Ah! c'est donc vous, monsieur le procureur?

M. REMI.

Oui, madame; je vous garantis que c'est moi-même.

MADAME ARGANTE.

Et de quoi vous êtes-vous avisé, je vous prie, de nous embarrasser d'un intendant de votre façon?

M. REMI.

Et par quel hasard madame y trouve-t-elle à redire?

MADAME ARGANTE.

C'est que nous nous serions bien passés du présent que vous nous avez fait.

M. REMI.

Ma foi! madame, s'il n'est pas de votre goût, vous êtes bien difficile.

Digitized by Google

MADAME ARGANTE.

C'est votre neveu, dit-on?

M. REMI.

Oui, madame.

MADAME ARGANTE.

Eh bien! tout votre neveu qu'il est, vous nous ferez un grand plaisir de le retirer.

M. REMI.

Ce n'est pas à vous que je l'ai donné.

MADAME ARGANTE.

Non; mais c'est à nous qu'il déplaît, à moi et à monsieur le comte que voilà, et qui doit épouser ma fille.

M. REMI, *élevant la voix.*

Celui-ci est nouveau! Mais madame, dès qu'il n'est pas à vous, il me semble qu'il n'est pas essentiel qu'il vous plaise. On n'a pas mis dans le marché qu'il vous plairait : personne n'a songé à cela; et pourvu qu'il convienne à madame Araminte, tout doit être content. Tant pis pour qui ne l'est pas. Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME ARGANTE.

Mais vous avez lu ton bien rauque, monsieur Remi.

M. REMI.

Ma foi! vos compliments ne sont point propres à l'adoucir, madame Argante.

LE COMTE.

Doucement, monsieur le procureur, doucement; il me paraît que vous avez tort.

M. REMI.

Comme vous voudrez, monsieur le comte, comme vous voudrez; cela ne vous regarde pas. Vous savez bien que je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et nous n'avons que faire ensemble, pas la moindre chose.

LE COMTE.

Que vous me connaissiez ou non, il n'est pas si peu essentiel que vous le dites que votre neveu plaise à madame. Elle n'est pas une étrangère dans la maison.

M. REMI.

Parfaitement étrangère pour cette affaire-ci, monsieur; on ne peut pas plus étrangère : au surplus, Dorante est un homme d'honneur, connu pour tel, dont j'ai répondu, dont je répondrai toujours, et dont madame parle ici d'une manière choquante.

MADAME ARGANTE.

Votre Dorante est un impertinent.

M. REMI.

Bagatelle! ce mot-là ne signifie rien dans votre bouche.

MADAME ARGANTE.

Dans ma bouche! A qui parle donc ce petit praticien, monsieur le comte? Est-ce que vous ne lui imposerez pas silence?

M. REMI.

Comment donc! m'imposer silence, à moi procureur! Savez-vous bien qu'il y a cinquante ans que je parle, madame Argante?

MADAME ARGANTE.

Il y a donc cinquante ans que vous ne savez ce que vous dites.

SCÈNE VI

ARAMINTE, MADAME ARGANTE, M. REMI, LE COMTE.

ARAMINTE.

Qu'y a-t-il donc? On dirait que vous vous querellez?

M. REMI.

Nous ne sommes pas fort en paix, et vous venez très à propos, madame : il s'agit de Dorante : avez-vous sujet de vous plaindre de lui?

ARAMINTE.

Non, que je sache.

M. REMI.

Vous êtes-vous aperçue qu'il ait manqué de probité?

ARAMINTE.

Lui? Non, vraiment. Je ne le connais que pour un homme très-estimable.

M. REMI.

Aux discours que madame en tient, ce doit pourtant être un fripon, dont il faut que je vous délivre; et on se passerait bien du présent que je vous en ai fait, et c'est un impertinent qui déplaît à madame, qui déplaît à monsieur, qui parle en qualité d'époux futur; et à cause que je le défends, on veut me persuader que je radote.

ARAMINTE, *froidement.*

On se jette là dans de grands excès. Je n'y ai point de part, monsieur. Je suis bien éloignée de vous traiter si mal. A l'égard de Dorante, la meilleure justification qu'il y ait pour lui, c'est que je le garde. Mais je venais pour savoir une chose, monsieur le comte. Il y a là-bas, m'a-t-on dit, un homme d'affaires que vous avez amené pour moi. On se trompe apparemment?

LE COMTE.

Madame, il est vrai qu'il est venu avec moi; mais c'est madame Argante...

MADAME ARGANTE.

Attendez, je vais répondre. Oui, ma fille, c'est moi qui ai prié monsieur de le faire venir pour remplacer celui que vous avez, et que vous allez mettre dehors : je suis sûre de mon fait. J'ai laissé dire votre procureur, au reste; mais il amplifie.

M. REMI.

Courage.

MADAME ARGANTE, *vivement.*

Paix! vous avez assez parlé. (*à Araminte.*) Je n'ai point dit que son neveu fût un fripon. Il ne serait pas impossible qu'il le fût, je n'en serais pas étonnée.

Digitized by Google

M. REMI.

Mauvaise parenthèse, avec votre permission; supposition injurieuse, et tout à fait hors d'œuvre.

MADAME ARGANTE.

Honnête homme, soit : du moins n'a-t-on pas encore de preuve du contraire, et je veux croire qu'il l'est. Pour un impertinent et très-impertinent, j'ai dit qu'il en était un, et j'ai raison. Vous dites que vous le garderez : vous n'en ferez rien.

ARAMINTE, *froidement.*

Il restera, je vous assure.

MADAME ARGANTE.

Point du tout; vous ne sauriez. Seriez-vous d'humeur à garder un intendant qui vous aime?

M. REMI.

Eh! à qui voulez-vous donc qu'il s'attache? A vous, à qui il n'a pas affaire?

ARAMINTE.

Mais, en effet, pourquoi faut-il que mon intendant me haïsse?

MADAME ARGANTE.

Eh! non, point d'équivoque. Quand je vous dis qu'il vous aime, j'entends qu'il est amoureux de vous, en bon français; qu'il est ce qu'on appelle amoureux; qu'il soupire pour vous; que vous êtes l'objet secret de sa tendresse.

M. REMI.

Dorante!

ARAMINTE, *vivement.*

L'objet secret de sa tendresse? Oh! oui, très-secret, je pense. Ah, ah! je ne me croyais pas si dangereuse à voir. Mais, dès que vous devinez de pareils secrets, que ne devinez-vous que tous mes gens sont comme lui? Peut-être qu'ils m'aiment aussi : que sait-on? Monsieur Remi, vous qui me voyez assez souvent, j'ai envie de deviner que vous m'aimez aussi.

M. REMI.

Ma foi, madame, à l'âge de mon neveu, je ne m'en tirerais pas mieux qu'on dit qu'il s'en tire.

MADAME ARGANTE.

Ceci n'est pas matière à plaisanterie, ma fille. Il n'est pas question de votre monsieur Remi; laissons là ce bonhomme, et traitons la chose un peu plus sérieusement. Vos gens ne vous font pas peindre, vos gens ne se mettent point à contempler vos portraits, vos gens n'ont point l'air galant, la mine doucereuse.

M. REMI.

J'ai laissé passer le bonhomme à cause de vous, au moins; mais le bonhomme est quelquefois brutal.

ARAMINTE.

En vérité, ma mère, vous seriez la première à vous moquer de moi, si ce que vous me dites me faisait la moindre impression; ce serait une enfance à moi que de le renvoyer sur un pareil soupçon. Est-ce qu'on ne peut me voir sans m'aimer? Je n'y saurais que faire : il faut bien m'y accoutumer, et prendre mon parti là-dessus. Vous lui trouvez l'air galant, dites-vous? Je n'y avais pas pris garde, et je ne lui en ferai point un reproche. Il y aurait de la bizarrerie à se fâcher de ce qu'il est bien fait. Je suis d'ailleurs comme tout le monde: j'aime assez les gens de bonne mine.

SCÈNE VII

ARAMINTE, MADAME ARGANTE, M. REMI, LE COMTE, DORANTE.

DORANTE.

Je vous demande pardon, madame, si je vous interromps. J'ai lieu de présumer que mes services ne vous sont plus agréables, et dans la conjoncture présente, il est naturel que je sache mon sort.

MADAME ARGANTE, *ironiquement.*

Son sort! le sort d'un intendant! Que cela est beau!

M. REMI.

Et pourquoi n'aurait-il pas un sort?

ARAMINTE, *d'un air vif à sa mère.*

Voilà des emportements qui m'appartiennent. (*à Dorante.*) Quelle est cette conjoncture, monsieur, et le motif de votre inquiétude?

DORANTE.

Vous le savez, madame. Il y a quelqu'un ici que vous avez envoyé chercher pour occuper ma place.

ARAMINTE.

Ce quelqu'un-là est fort mal conseillé. Désabusez-vous, ce n'est point moi qui l'ai fait venir.

DORANTE.

Tout a contribué à me tromper, d'autant plus que mademoiselle Marthon vient de m'assurer que dans une heure je ne serais plus ici.

ARAMINTE.

Marthon vous a tenu un fort sot discours.

MADAME ARGANTE.

Le terme est encore trop long : il devrait en sortir tout à l'heure.

M. REMI, *comme à part.*

Voyons par où cela finira.

ARAMINTE.

Allez, Dorante; tenez-vous en repos : fussiez-vous l'homme du monde qui me convint le moins, vous resteriez. Dans cette occasion-ci, c'est à moi-même que je dois cela : je me sens offensée du procédé qu'on a avec moi, et je vais faire dire à cet homme d'affaires qu'il se retire. Que ceux qui l'ont amené sans me consulter le remmènent, et qu'il n'en soit plus parlé.

Digitized by Google

SCÈNE VIII

ARAMINTE, MADAME ARGANTE, M. REMI, LE COMTE, DORANTE, MARTHON.

MARTHON, *froidement.*

Ne vous pressez pas de le renvoyer, madame; voilà une lettre de recommandation pour lui, et c'est monsieur Dorante qui l'a écrite.

ARAMINTE.

Comment?

MARTHON, *donnant la lettre au comte.*

Un instant, madame, cela mérite d'être écouté; la lettre est de monsieur, vous dis-je.

LE COMTE *lit haut.*

« Je vous conjure, mon cher ami, d'être demain « sur les neuf heures du matin chez vous; j'ai « bien des choses à vous dire. Je crois que je vais « sortir de chez la dame que vous savez; elle ne « peut plus ignorer la malheureuse passion que « j'ai prise pour elle, et dont je ne guérirai ja- « mais.

MADAME ARGANTE.

De la passion! entendez-vous, ma fille?

LE COMTE *lit.*

« Un misérable ouvrier que je n'attendais pas « est venu ici pour m'apporter la boîte de ce por- « trait que j'ai fait d'elle.

MADAME ARGANTE.

C'est-à-dire que le personnage sait peindre.

LE COMTE *lit.*

« J'étais absent, il l'a laissé à une fille de la « maison.

MADAME ARGANTE, *à Marthon.*

Fille de la maison : cela vous regarde.

LE COMTE *lit.*

« On a soupçonné que ce portrait m'appartenait. « Ainsi je pense qu'on va tout découvrir, et qu'a- « vec le chagrin d'être renvoyé, et de perdre le « plaisir de voir tous les jours celle que j'adore...

MADAME ARGANTE.

Que j'adore? Ah! que j'adore!

LE COMTE *lit.*

« J'aurai encore celui d'être méprisé d'elle.

MADAME ARGANTE.

Je crois qu'il n'a pas mal deviné celui-là, ma fille.

LE COMTE *lit.*

« Non pas à cause de la médiocrité de ma for- « tune, sorte de mépris dont je n'oserais la croire « capable...

MADAME ARGANTE.

Et pourquoi non?

LE COMTE *lit.*

« Mais seulement à cause du peu que je vaux « auprès d'elle, tout honoré que je suis de l'estime « de tant d'honnêtes gens.

MADAME ARGANTE.

En vertu de quoi l'estiment-ils tant?

LE COMTE *lit.*

« Auquel cas je n'ai plus que faire à Paris. Vous « êtes à la veille de vous embarquer, et je suis « déterminé à vous suivre. »

MADAME ARGANTE.

Bon voyage au galant!

M. REMI.

Le beau motif d'embarquement!

MADAME ARGANTE.

Eh bien! en avez-vous le cœur net, ma fille?

LE COMTE.

L'éclaircissement m'en paraît complet.

ARAMINTE, *à Dorante.*

Quoi! cette lettre n'est pas d'une écriture contrefaite? Vous ne la niez point?

DORANTE.

Madame...

ARAMINTE.

Retirez-vous.

M. REMI.

Eh bien! quoi? C'est de l'amour qu'il a; ce n'est pas d'aujourd'hui que les belles personnes en donnent; et tel que vous le voyez, il n'en a pas pris pour toutes celles qui auraient bien voulu lui en donner. Cet amour-là lui coûte quinze mille livres de rente, sans compter les mers qu'il veut courir: voilà le mal; car, au reste, s'il était riche, le personnage en vaudrait bien un autre : il pourrait bien dire qu'il adore. (*contrefaisant madame Argante.*) Et cela ne serait point si ridicule. Accommodez-vous; au reste, je suis votre serviteur, madame.

(*Il sort.*)

MARTHON.

Fera-t-on monter l'intendant que monsieur le comte a amené, madame?

ARAMINTE.

N'entendrai-je parler que d'intendants? Allez-vous-en; vous prenez mal votre temps pour me faire des questions.

(*Marthon sort.*)

MADAME ARGANTE.

Mais, ma fille, elle a raison; c'est monsieur le comte qui vous en répond, il n'y a qu'à le prendre.

ARAMINTE.

Et moi je n'en veux point.

LE COMTE.

Est-ce à cause qu'il vient de ma part, madame?

ARAMINTE.

Vous êtes le maître d'interpréter, monsieur; mais je n'en veux point.

LE COMTE.

Vous vous expliquez là-dessus d'un air de vivacité qui m'étonne.

MADAME ARGANTE.

Mais, en effet, je ne vous reconnais pas. Qu'est-ce qui vous fâche?

Digitized by Google

ARAMINTE.

Tout : on s'y est mal pris; il y a dans tout ceci des façons si désagréables, des moyens si offensants, que tout m'en choque.

MADAME ARGANTE, *étonnée.*

On ne vous entend point.

LE COMTE.

Quoique je n'aie aucune part à ce qui vient de se passer, je ne m'aperçois que trop, madame, que je ne suis pas exempt de votre mauvaise humeur, et je serais fâché d'y contribuer davantage par ma présence.

MADAME ARGANTE.

Non, monsieur, je vous suis. Ma fille, je retiens monsieur le comte; vous allez venir nous trouver apparemment. Vous n'y songez pas, Araminte; on ne sait que penser.

SCÈNE IX

ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Enfin, madame, à ce que je vois, vous en voilà délivrée : qu'il devienne tout ce qu'il voudra à présent; tout le monde a été témoin de sa folie, et vous n'avez plus rien à craindre de sa douleur; il ne dit mot. Au reste, je viens seulement de le rencontrer plus mort que vif, qui traversait la galerie pour aller chez lui. Vous auriez trop ri de le voir soupirer; il m'a pourtant fait pitié : je l'ai vu si défait, si pâle et si triste, que j'ai eu peur qu'il ne se trouvât mal.

ARAMINTE, *qui ne l'a pas regardé jusque-là, et qui a toujours rêvé, dit d'un ton haut :*

Mais qu'on aille donc voir; quelqu'un l'a-t-il suivi? Que ne le secouriez-vous? Faut-il tuer cet homme?

DUBOIS.

J'y ai pourvu, madame; j'ai appelé Luhin, qui ne le quittera pas, et je crois d'ailleurs qu'il n'arrivera rien; voilà qui est fini : je ne suis venu que pour vous dire une chose; c'est que je pense qu'il demandera à vous parler, et je ne conseille pas à madame de le voir davantage, ce n'est pas la peine.

ARAMINTE, *sèchement.*

Ne vous embarrassez pas; ce sont mes affaires.

DUBOIS.

En un mot, vous en êtes quitte; et cela par le moyen de cette lettre qu'on vous a lue, et que mademoiselle Marthon a tirée de Luhin par mon avis : je me suis douté qu'elle pourrait vous être utile; et c'est une excellente idée que j'ai eue là, n'est-ce pas, madame?

ARAMINTE, *froidement.*

Quoi! c'est à vous que j'ai l'obligation de la scène qui vient de se passer?

DUBOIS, *librement.*

Oui, madame.

ARAMINTE.

Méchant valet, ne vous présentez plus devant moi.

DUBOIS, *comme étonné.*

Hélas, madame! j'ai cru bien faire.

ARAMINTE.

Allez, malheureux, il fallait m'obéir; je vous avais dit de ne plus vous en mêler. Vous m'avez jetée dans tous les désagréments que je voulais éviter. C'est vous qui avez répandu tous les soupçons qu'on a eus sur son compte, et ce n'est pas par attachement pour moi que vous m'avez appris qu'il m'aimait; ce n'est que par le plaisir de faire du mal. Il m'importait peu d'en être instruite; c'est un amour que je n'aurais jamais su, et je le trouve bien malheureux d'avoir eu affaire à vous, lui qui a été votre maître, qui vous affectionnait, qui vous a bien traité, qui vient tout récemment encore de vous prier à genoux de lui garder le secret. Vous l'assassinez, vous me trahissez moi-même; il faut que vous soyez capable de tout. Que je ne vous voie jamais, et point de réplique.

DUBOIS *s'en va en riant.*

Allons, voilà qui est parfait.

SCÈNE X

ARAMINTE, MARTHON.

MARTHON, *triste.*

La manière dont vous m'avez renvoyée, il n'y a qu'un moment, me montre que je vous suis désagréable, madame; et je crois vous faire plaisir en vous demandant mon congé.

ARAMINTE, *froidement.*

Je vous le donne.

MARTHON.

Votre intention est-elle que je sorte dès aujourd'hui, madame?

ARAMINTE.

Comme vous voudrez.

MARTHON.

Cette aventure-ci est bien triste pour moi.

ARAMINTE.

Oh! point d'explication, s'il vous plaît.

MARTHON.

Je suis au désespoir.

ARAMINTE, *avec impatience.*

Est-ce que vous êtes fâchée de vous en aller? Eh bien? restez, mademoiselle, restez, j'y consens; mais finissons.

MARTHON.

Après les bienfaits dont vous m'avez comblée, que ferais-je auprès de vous à présent que je vous suis suspecte, et que j'ai perdu toute votre confiance?

ARAMINTE.

Mais que voulez-vous que je vous confie? Inventerai-je des secrets pour vous les dire?

Digitized by Google

MARTHON.

Il est pourtant vrai que vous me renvoyez, madame : d'où vient ma disgrâce?

ARAMINTE.

Elle est dans votre imagination. Vous me demandez votre congé, je vous le donne.

MARTHON.

Ah! madame, pourquoi m'avez-vous exposée au malheur de vous déplaire? J'ai persécuté par ignorance l'homme du monde le plus aimable, qui vous aime plus qu'on n'a jamais aimé.

ARAMINTE, *à part.*

Hélas!

MARTHON.

Et à qui je n'ai rien à reprocher; car il vient de me parler. J'étais son ennemie, et je ne le suis plus. Il m'a tout dit. Il ne m'avait jamais vue : c'est monsieur Remi qui m'a trompée, et j'excuse Dorante.

ARAMINTE.

A la bonne heure.

MARTHON.

Pourquoi avez-vous eu la cruauté de m'abandonner au hasard d'aimer un homme qui n'est pas fait pour moi, qui est digne de vous, et que j'ai jeté dans une douleur dont je suis pénétrée?

ARAMINTE, *d'un ton doux.*

Tu l'aimais donc, Marthon?

MARTHON.

Laissons là mes sentiments. Rendez-moi votre amitié comme je l'avais, et je serai contente.

ARAMINTE.

Ah! je te la rends tout entière.

MARTHON, *lui baisant la main.*

Me voilà consolée.

ARAMINTE.

Non, Marthon, tu ne l'es pas encore. Tu pleures, et tu m'attendris.

MARTHON.

N'y prenez point garde. Rien ne m'est si cher que vous.

ARAMINTE.

Va, je prétends bien te faire oublier tous tes chagrins. Je pense que voici Lubin.

SCÈNE XI

ARAMINTE, MARTON, LUBIN.

ARAMINTE.

Que veux-tu?

LUBIN, *pleurant et sanglotant.*

J'aurais bien de la peine à vous le dire, car je suis dans une détresse qui me coupe entièrement la parole, à cause de la trahison que mademoiselle Marthon m'a faite. Ah! quelle ingrate perfidie!

MARTHON.

Laisse-là ta perfidie, et nous dis ce que tu veux.

LUBIN.

Ah! cette pauvre lettre! quelle escroquerie!

ARAMINTE.

Dis donc.

LUBIN.

Monsieur Dorante vous demande à genoux qu'il vienne ici vous rendre compte des paperasses qu'il a eues dans les mains depuis qu'il est ici. Il m'attend à la porte, où il pleure.

MARTHON.

Dis-lui qu'il vienne.

LUBIN.

Le voulez-vous, madame? car je ne me fie pas à elle. Quand on m'a affronté une fois, je n'en reviens point.

MARTHON, *d'un air triste et attendri.*

Parlez-lui, madame, je vous laisse.

LUBIN, *quand Marthon est partie.*

Vous ne me répondez point, madame?

ARAMINTE.

Il peut venir.

SCÈNE XII

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE.

Approchez, Dorante.

DORANTE.

Je n'ose presque paraître devant vous.

ARAMINTE, *à part.*

Ah! je n'ai guère plus d'assurance que lui. (*haut.*) Pourquoi vouloir me rendre compte de mes papiers? Je m'en fie bien à vous. Ce n'est pas là-dessus que j'aurai à me plaindre.

DORANTE.

Madame... j'ai autre chose à dire... je suis si interdit, si tremblant, que je ne saurais parler.

ARAMINTE, *à part, avec émotion.*

Ah! que je crains la fin de tout ceci!

DORANTE, *ému.*

Un de vos fermiers est venu tantôt, madame.

ARAMINTE, *émue.*

Un de mes fermiers?... Cela se peut.

DORANTE.

Oui, madame... il est venu.

ARAMINTE, *toujours émue.*

Je n'en doute pas.

Digitized by Google

DORANTE, *ému.*

Et j'ai de l'argent à vous remettre...

ARAMINTE.

Ah! de l'argent?... nous verrons.

DORANTE.

Quand il vous plaira, madame, de le recevoir.

ARAMINTE.

Oui... je le recevrai... vous me le donnerez. (*à part.*) Je ne sais ce que je lui réponds.

DORANTE.

Ne serait-il pas temps de vous l'apporter ce soir ou demain, madame?

ARAMINTE.

Demain, dites-vous? Comment vous garder jusque-là, après ce qui est arrivé?

DORANTE, *plaintivement.*

De tout le temps de ma vie que je vais passer loin de vous, je n'aurais plus que ce seul jour qui m'en serait précieux.

ARAMINTE.

Il n'y a pas moyen, Dorante : il faut se quitter. On sait que vous m'aimez, et on croirait que je n'en suis pas fâchée.

DORANTE.

Hélas! madame, que je vais être à plaindre!

ARAMINTE.

Ah! allez, Dorante; chacun a ses chagrins.

DORANTE.

J'ai tout perdu : j'avais un portrait, et je ne l'ai plus.

ARAMINTE.

A quoi vous sert de l'avoir? Vous savez peindre.

DORANTE.

Je ne pourrai de longtemps m'en dédommager. D'ailleurs celui-ci m'aurait été bien cher. Il a été entre vos mains, madame.

ARAMINTE.

Mais vous n'êtes pas raisonnable.

DORANTE.

Ah! madame, je vais être éloigné de vous. Vous vous serez assez vengée. N'ajoutez rien à ma douleur.

ARAMINTE.

Vous donner mon portrait! Songez-vous que ce serait avouer que je vous aime?

DORANTE.

Que vous m'aimez, madame! Quelle idée! qui pourrait se l'imaginer?

ARAMINTE, *d'un ton vif et naïf.*

Et voilà pourtant ce qui m'arrive.

DORANTE, *se jetant à ses genoux.*

Je me meurs!

ARAMINTE.

Je ne sais plus où je suis. Modérez votre joie: levez-vous, Dorante.

DORANTE, *se levant, et tendrement.*

Je ne la mérite pas. Cette joie me transporte. Je ne la mérite pas, madame : vous allez me l'ôter; mais n'importe, il faut que vous soyez instruite.

ARAMINTE, *étonnée.*

Comment! que voulez-vous dire?

DORANTE.

Dans tout ce qui s'est passé chez vous il n'y a rien de vrai que ma passion, qui est infinie, et que le portrait que j'ai fait. Tous les incidents qui sont arrivés partent de l'industrie d'un domestique, qui savait mon amour, qui m'en plaint, qui, par le charme de l'espérance du plaisir de vous voir, m'a, pour ainsi dire, forcé de consentir à son stratagème; il voulait me faire valoir auprès de vous. Voilà, madame, ce que mon respect, mon amour et mon caractère ne me permettent pas de vous cacher. J'aime encore mieux regretter votre tendresse que de la devoir à l'artifice qui me l'a acquise; j'aime mieux votre haine que le remords d'avoir trompé ce que j'adore.

ARAMINTE, *le regardant quelque temps sans parler.*

Si j'apprenais cela d'un autre que de vous, je vous haïrais sans doute; mais l'aveu que vous m'en faites vous-même, dans un moment comme celui-ci, change tout. Ce trait de sincérité me charme, me paraît inexprimable, et vous êtes le plus honnête homme du monde. Après tout, puisque vous m'aimez véritablement, ce que vous avez fait pour gagner mon cœur n'est point blâmable : il est permis à un amant de chercher les moyens de plaire, et on doit lui pardonner lorsqu'il a réussi.

DORANTE.

Quoi! la charmante Araminte daigne me justifier?

ARAMINTE.

Voici le comte avec ma mère : ne dites mot, et laissez-moi parler.

SCÈNE XIII

DORANTE, ARAMINTE, LE COMTE, MADAME ARGANTE, DUBOIS, LUBIN.

MADAME ARGANTE, *voyant Dorante.*

Quoi! le voilà encore?

ARAMINTE, *froidement.*

Oui, ma mère. (*au comte.*) Monsieur le comte, il était question de mariage entre vous et moi, et il n'y faut plus penser : vous méritez qu'on vous aime; mon cœur n'est point en état de vous rendre justice, et je ne suis pas d'un rang qui vous convienne.

Digitized by Google

MADAME ARGANTE.

Quoi donc! que signifie ce discours?

LE COMTE.

Je vous entends, madame; et, sans l'avoir dit à madame, je songeais à me retirer : j'ai deviné tout. Dorante n'est venu chez vous qu'à cause qu'il vous aimait : il vous a plu; vous voulez lui faire sa fortune : voilà tout ce que vous allez dire.

ARAMINTE.

Je n'ai rien à ajouter.

MADAME ARGANTE, *outrée.*

La fortune à cet homme-là!

LE COMTE, *tristement.*

Il n'y a plus que notre discussion, que nous réglerons à l'amiable, j'ai dit que je ne plaiderais point, et je tiendrai parole.

ARAMINTE.

Vous êtes bien généreux : envoyez-moi quelqu'un qui en décide, et ce sera assez.

MADAME ARGANTE.

Ah! la belle chute! ah! ce maudit intendant! Qu'il soit votre mari tant qu'il vous plaira; mais il ne sera jamais mon gendre.

ARAMINTE.

Laissons passer sa colère, et finissons.

(*Ils sortent.*)

DUBOIS.

Ouf! ma gloire m'accable : je mériterais bien d'appeler cette femme-là ma bru.

LUBIN.

Pardi! nous nous soucions bien de ton tableau à présent! l'original nous en fournira bien d'autres copies.

FIN DES FAUSSES CONFIDENCES.

Digitized by Google

LE JEU

DE L'AMOUR ET DU HASARD

COMÉDIE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, EN 1796

PERSONNAGES.

M. ORGON.
MARIO.
SILVIA.
DORANTE.

PERSONNAGES.

LISETTE, femme de chambre de Silvia.
PASQUIN, valet de Dorante.
UN VALET.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Mais, encore une fois, de quoi vous mêlez-vous? pourquoi répondre de mes sentiments?

LISETTE.

C'est que j'ai cru que dans cette occasion-ci vos sentiments ressembleraient à ceux de tout le monde. Monsieur votre père me demande si vous êtes bien aise qu'il vous marie, si vous en avez quelque joie : moi je lui réponds que oui; cela va tout de suite; et il n'y a peut-être que vous de fille au monde pour qui ce *oui*-là ne soit pas vrai : le *non* n'est pas naturel.

SILVIA.

Le *non* n'est pas naturel? Quelle sotte naïveté! Le mariage aurait donc de grands charmes pour vous?

LISETTE.

Eh bien! c'est encore *oui*, par exemple.

SILVIA.

Taisez-vous; allez répondre vos impertinences ailleurs, et sachez que ce n'est pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre.

LISETTE.

Mon cœur est fait comme celui de tout le monde : de quoi le vôtre s'avise-t-il de n'être fait comme celui de personne?

SILVIA.

Je vous dis que, si elle osait, elle m'appellerait une originale.

LISETTE.

Si j'étais votre égale, nous verrions.

SILVIA.

Vous travaillez à me fâcher, Lisette.

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein. Mais, dans le fond, voyons, quel mal ai-je fait de dire à monsieur Orgon que vous étiez bien aise d'être mariée?

SILVIA.

Premièrement c'est que tu n'as pas dit vrai; je ne m'ennuie pas d'être fille.

LISETTE.

Cela est encore tout neuf.

SILVIA.

C'est qu'il n'est pas nécessaire que mon père croie me faire tant de plaisir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne servira peut-être de rien.

LISETTE.

Quoi! vous n'épouserez pas celui qu'il vous destine?

SILVIA.

Que sais-je? peut-être ne me conviendra-t-il point, et cela m'inquiète.

LISETTE.

On dit que votre futur est un des plus honnêtes hommes du monde; qu'il est bien fait, aimable, de bonne mine, qu'on ne peut pas avoir plus d'esprit; qu'on ne saurait être d'un meilleur caractère : que voulez-vous de plus? Peut-on se figurer de mariage plus doux, d'union plus délicieuse?

SILVIA.

Délicieuse? Que tu es folle avec tes expressions!

LISETTE.

Ma foi! madame, c'est qu'il est heureux qu'un

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD

DORANTE

C'est moi qui suis Dorante

SILVIA (à part)

Ah! je vous claire dans mon cœur

Acte II sc. XII

Digitized by Google

Digitized by Google

amant de cette espèce-là veuille se marier dans les formes; il n'y a presque point de fille, s'il lui faisait la cour, qui ne fût en danger de l'épouser sans cérémonie. Aimable, bien fait, voilà de quoi vivre pour l'amour; sociable et spirituel, voilà pour l'entretien de la société: pardi! tout en sera bon dans cet homme-là; l'utile et l'agréable, tout s'y trouve.

SILVIA.

Oui, dans le portrait que tu en fais, et on dit qu'il y ressemble; mais c'est un *on dit*, et je pourrais bien n'être pas de ce sentiment-là, moi : il est bel homme, dit-on, et c'est presque tant pis.

LISETTE.

Tant pis, tant pis : mais voilà une pensée bien hétéroclite.

SILVIA.

C'est une pensée de très-bon sens: volontiers un bel homme est fat, je l'ai remarqué.

LISETTE.

Oh! il a tort d'être fat, mais il a raison d'être beau.

SILVIA.

On ajoute qu'il est bien fait; passe.

LISETTE.

Oui-da, cela est pardonnable.

SILVIA.

De beauté et de bonne mine; je l'en dispense; ce sont là des agréments superflus.

LISETTE.

Vertuchoux! si je me marie jamais, ce superflu là sera mon nécessaire.

SILVIA.

Tu ne sais ce que tu dis; dans le mariage, on a plus souvent affaire à l'homme raisonnable qu'à l'aimable homme: en un mot, je ne lui demande qu'un bon caractère, et cela est plus difficile à trouver qu'on ne pense. On loue beaucoup le sien, mais qui est-ce qui a vécu avec lui? Les hommes ne se contrefont-ils pas, surtout quand ils ont de l'esprit? N'en ai-je pas vu, moi, qui paraissaient, avec leurs amis, les meilleurs gens du monde? C'est la douceur, la raison, l'enjouement même; il n'y a pas jusqu'à leur physionomie qui ne soit garant de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. Monsieur un tel a l'air d'un galant homme, d'un homme bien raisonnable, disait-on tous les jours d'Ergaste : aussi l'est-il, répondait-on; je l'ai répondu moi-même. Sa physionomie ne vous ment pas d'un mot. Oui, fiez-vous-y à cette physionomie si douce, si prévenante, qui disparaît un quart d'heure après pour faire place à un visage sombre, brutal, farouche, qui devient l'effroi de toute une maison. Ergaste s'est marié; sa femme, ses enfants, son domestique, ne lui connaissent encore que ce visage-là, pendant qu'il promène partout ailleurs cette physionomie si aimable que nous lui voyons, et qui n'est qu'un masque qu'il prend au sortir de chez lui!

LISETTE.

Quel fantasque avec ces deux visages!

SILVIA.

N'est-on pas content de Léandre, quand on le voit? Eh bien! chez lui, c'est un homme qui ne dit mot, qui ne rit ni qui ne gronde; c'est une âme glacée, solitaire, inaccessible; sa femme ne la connaît point, n'a point de commerce avec elle; elle n'est mariée qu'avec une figure qui sort d'un cabinet, qui vient à table, et qui fait expirer de langueur, de froid et d'ennui tout ce qui l'environne: n'est-ce pas là un mari bien amusant?

LISETTE.

Je gèle au récit que vous m'en faites; mais Tersandre, par exemple?

SILVIA.

Oui, Tersandre! il venait l'autre jour de s'emporter contre sa femme; j'arrive, on m'annonce; je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d'un air serein, dégagé; vous auriez dit qu'il sortait de la conversation la plus badine; sa bouche et ses yeux riaient encore. Le fourbe! Voilà ce que c'est que les hommes: qui est-ce qui croit que sa femme est à plaindre avec lui? Je la trouvai tout abattue, le teint plombé, avec des yeux qui venaient de pleurer; je la trouvai comme je serai peut-être: voilà mon portrait à venir; je vais du moins risquer d'en être une copie. Elle me fit pitié, Lisette; si j'allais te faire pitié aussi? cela est terrible, qu'en dis-tu? Songe à ce que c'est qu'un mari.

LISETTE.

Un mari? c'est un mari : vous ne deviez pas finir par ce mot-là; il me raccommode avec tout le reste.

SCÈNE II

M. ORGON, SILVIA, LISETTE.

M. ORGON.

Eh! bonjour, ma fille. La nouvelle que je viens t'annoncer te fera-t-elle plaisir? Ton prétendu arrive aujourd'hui, son père me l'apprend par cette lettre-ci. Tu ne me réponds rien : tu me parais triste. Lisette, de son côté, baisse les yeux. Qu'est-ce que cela signifie? Parle donc, toi, de quoi s'agit-il?

LISETTE.

Monsieur, un visage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une âme gelée qui se tient à l'écart, et puis le portrait d'une femme qui a le visage abattu, un teint plombé, des yeux bouffis et qui viennent de pleurer; voilà, monsieur, tout ce que nous considérons avec tant de recueillement.

M. ORGON.

Que veut dire ce galimatias? une âme, un portrait. Explique-toi donc : je n'y entends rien.

Digitized by Google

SILVIA.

C'est que j'entretenais Lisette du malheur d'une femme maltraitée par son mari : je lui citais celle de Tersandre, que je trouvai l'autre jour fort abattue, parce que son mari venait de la quereller; et je faisais là-dessus mes réflexions.

LISETTE.

Oui, nous parlions d'une physionomie qui va et qui vient; nous disions qu'un mari porte un masque avec le monde, et une grimace avec sa femme.

M. ORGON.

De tout cela, ma fille, je comprends que le mariage t'alarme, d'autant plus que tu ne connais point Dorante.

LISETTE.

Premièrement, il est beau; et c'est presque tant pis.

M. ORGON.

Tant pis! Rêves-tu, avec ton tant pis?

LISETTE.

Moi, je dis ce qu'on m'apprend; c'est la doctrine de madame; j'étudie sous elle.

M. ORGON.

Allons, allons, il n'est pas question de tout cela. Tiens, ma chère enfant, tu sais combien je t'aime. Dorante vient pour t'épouser : dans le dernier voyage que je fis en province, j'arrêtai ce mariage-là avec son père, qui est mon intime et ancien ami; mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, et que vous auriez entière liberté de vous expliquer là-dessus. Je te défends toute complaisance à mon égard : si Dorante ne te convient point, tu n'as qu'à le dire, et il repart; si tu ne lui convenais pas, il repart de même.

LISETTE.

Un *duo* de tendresse en décidera comme à l'Opéra : Vous me voulez, je vous veux, vite un notaire; ou bien : M'aimez-vous? non, ni moi non plus; vite à cheval.

M. ORGON.

Pour moi, je n'ai jamais vu Dorante; il était absent quand j'étais chez son père : mais, sur tout le bien qu'on m'en a dit, je ne saurais craindre que vous vous remerciiez ni l'un ni l'autre.

SILVIA.

Je suis pénétré de vos bontés, mon père; vous me défendez toute complaisance, et je vous obéirai.

M. ORGON.

Je te l'ordonne.

SILVIA.

Mais si j'osais, je vous proposerais, sur une idée qui me vient, de m'accorder une grâce qui me tranquilliserait tout à fait.

M. ORGON.

Parle; si la chose est faisable, je te l'accorde.

SILVIA.

Elle est très-faisable; mais je crains que ce ne soit abuser de vos bontés.

M. ORGON.

Eh bien! abuse : va, dans ce monde, il faut être un peu trop bon pour l'être assez.

LISETTE.

Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puisse dire cela.

M. ORGON.

Explique-toi, ma fille.

SILVIA.

Dorante arrive ici aujourd'hui : si je pouvais le voir, l'examiner un peu sans qu'il me connût? Lisette a de l'esprit, monsieur : elle pourrait prendre ma place pour un peu de temps, et je prendrais la sienne.

M. ORGON, *à part.*

Son idée est plaisante. (*haut.*) Laisse-moi rêver un peu à ce que tu me dis là. (*à part.*) Si je la laisse faire, il doit arriver quelque chose de bien singulier; elle ne s'y attend pas elle-même. (*haut.*) Soit, ma fille, je te permets le déguisement. Es-tu bien sûre de soutenir le tien, Lisette?

LISETTE.

Moi, monsieur? Vous savez qui je suis; essayez de m'en conter, et manquez de respect, si vous l'osez, à cette contenance-ci : voilà un échantillon des bons airs avec lesquels je vous attends. Qu'en dites-vous? Hem! retrouvez-vous Lisette?

M. ORGON.

Comment donc! je m'y trompe actuellement moi-même. Mais il n'y a point de temps à perdre; va t'ajuster suivant ton rôle. Dorante peut nous surprendre; hâtez-vous, et qu'on donne le mot à toute la maison.

SILVIA.

Il ne me faut presque qu'un tablier.

LISETTE.

Et moi, je vais à ma toilette : venez m'y coiffer, Lisette, pour vous accoutumer à vos fonctions. Un peu d'attention à votre service s'il vous plaît.

SILVIA.

Vous serez contente, marquise; marchons.

SCÈNE III

MARIO, M. ORGON, SILVIA.

MARIO.

Ma sœur, je te félicite de la nouvelle que j'apprends; nous allons voir ton amant, dit-on.

SILVIA.

Oui, mon frère. Mais je n'ai pas le temps de m'arrêter : j'ai des affaires sérieuses, et mon père vous les dira; je vous quitte.

Digitized by Google

SCÈNE IV

M. ORGON, MARIO.

M. ORGON.

Ne l'amusez pas, Mario; venez, vous saurez de quoi il s'agit.

MARIO.

Qu'y a-t-il de nouveau, monsieur?

M. ORGON.

Je commence par vous recommander d'être discret sur ce que je vais vous dire, au moins.

MARIO.

Je suivrai vos ordres.

M. ORGON.

Nous verrons Dorante aujourd'hui; mais nous ne le verrons que déguisé.

MARIO.

Déguisé! Viendra-t-il en partie de masque? lui donnerez-vous le bal?

M. ORGON.

Ecoutez l'article de la lettre du père. Hum. « Je « ne sais, au reste, ce que vous penserez d'une « imagination qui est venue à mon fils; elle est « bizarre, il en convient lui-même, mais le motif « en est pardonnable et même délicat : c'est qu'il « m'a prié de lui permettre de n'arriver d'abord « chez vous que sous la figure de son valet, qui, « de son côté, fera le personnage de son maître...

MARIO.

Ah! ah! cela sera plaisant.

M. ORGON.

Ecoutez le reste. « Mon fils sait combien l'engagement qu'il va prendre est sérieux, et il espère, « dit-il, sous ce déguisement de peu de durée, saisir quelques traits du caractère de notre future, « et la mieux connaître, pour se régler ensuite sur « ce qu'il doit faire, suivant la liberté que nous sommes convenus de leur laisser. Pour moi, qui m'en « fie bien à ce que vous m'avez dit de votre aimable « fille, j'ai consenti à tout, en prenant la précaution de vous avertir, quoiqu'il m'ait demandé le « secret : de votre côté, vous en usserez là-dessus « avec la future comme vous le jugerez à propos. » Voilà ce que le père m'écrit. Ce n'est pas le tout, voici ce qui arrive : c'est que votre sœur, inquiète de son côté sur le chapitre de Dorante, dont elle ignore le secret, m'a demandé de jouer ici la même comédie, et cela précisément pour observer Dorante, comme Dorante veut l'observer. Qu'en dites-vous? Savez-vous rien de plus particulier que cela? Actuellement la maîtresse et la suivante se travestissent. Que me conseillez-vous, Mario? avertirai-je votre sœur, ou non?

MARIO.

Ma foi, monsieur, puisque les choses prennent ce train-là, je ne voudrais pas les déranger, et je respecterais l'idée qui leur est inspirée à l'un et à l'autre : il faudra bien qu'ils se parlent souvent tous deux sous ce déguisement; voyons si leur cœur ne les avertira pas de ce qu'ils valent. Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma sœur, toute soubrette qu'elle sera, et cela serait charmant pour elle.

M. ORGON.

Nous verrons un peu comment elle se tirera d'intrigue.

MARIO.

C'est une aventure qui ne saurait manquer de nous divertir; je veux me trouver au début, et les agacer tous deux.

SCÈNE V

SILVIA, M. ORGON, MARIO, UN VALET.

SILVIA.

Me voilà, monsieur; ai-je mauvaise grâce en femme de chambre? Et vous, mon frère, vous savez de quoi il s'agit apparemment : comment me trouvez-vous?

MARIO.

Ma foi, ma sœur, c'est autant de pris que le valet; mais tu pourrais bien aussi escamoter Dorante à ta maîtresse.

SILVIA.

Franchement, je ne haïrais pas de lui plaire sous le personnage que je joue; je ne serais pas fâchée de subjuguer sa raison, de l'étourdir un peu sur la distance qu'il y aura de lui à moi. Si mes charmes font ce coup-là, ils me feront plaisir, je les estimerai. D'ailleurs cela m'aiderait à démêler Dorante. A l'égard de son valet, je ne crains pas ses soupirs; ils n'oseront m'aborder : il y aura quelque chose dans ma physionomie qui inspirera plus de respect que d'amour à ce faquin-là.

MARIO.

Allons, doucement, ma sœur; ce faquin-là sera votre égal.

M. ORGON.

Et ne manquera pas de t'aimer.

SILVIA.

Eh bien! l'honneur de lui plaire ne me sera pas inutile; les valets sont naturellement indiscrets; l'amour est babillard, et j'en ferai l'historien de son maître.

LE VALET.

Monsieur, il vient d'arriver un domestique qui demande à vous parler. Il est suivi d'un crocheteur qui porte une valise.

M. ORGON.

Qu'il entre. C'est sans doute le valet de Dorante; son maître peut être resté au bureau pour affaires. Où est Lisette?

SILVIA.

Lisette s'habille, et dans son miroir nous trouve très-imprudents de lui livrer Dorante : elle aura bientôt fait.

Digitized by Google

M. ORGON.

Doucement, on vient.

SCÈNE VI

DORANTE, *en valet*; M. ORGON, SILVIA, MARIO.

DORANTE.

Je cherche monsieur Orgon : n'est-ce pas à lui que j'ai l'honneur de faire la révérence?

M. ORGON.

Oui, mon ami, c'est à lui-même.

DORANTE.

Monsieur, vous avez sans doute reçu de nos nouvelles; j'appartiens à monsieur Dorante, qui me suit, et qui m'envoie toujours devant, vous assurer de ses respects, en attendant qu'il vous en assure lui-même.

M. ORGON.

Tu fais ta commission de fort bonne grâce. Lisette, que dis-tu de ce garçon-là?

SILVIA.

Moi, monsieur, je dis qu'il est bien venu, et qu'il promet.

DORANTE.

Vous avez bien de la bonté; je fais du mieux qu'il m'est possible.

MARIO.

Il n'est pas mal tourné, au moins; ton cœur n'a qu'à se bien tenir, Lisette.

SILVIA.

Mon cœur? c'est bien des affaires.

DORANTE.

Ne vous fâchez pas, mademoiselle; ce que dit monsieur ne m'en fait point accroire.

SILVIA.

Cette modestie-là me plaît; continuez de même.

MARIO.

Fort bien! mais il me semble que ce nom de mademoiselle qu'il te donne est bien sérieux. Entre gens comme vous, le style des compliments ne doit pas être si grave, vous seriez toujours sur le qui-vive. Allons, traitez-vous plus commodément; tu as nom Lisette; et toi, mon garçon, comment t'appelles-tu?

DORANTE.

Bourguignon, monsieur, pour vous servir.

SILVIA.

Eh bien! Bourguignon, soit.

DORANTE.

Va donc pour Lisette; je n'en serai pas moins votre serviteur.

MARIO.

Votre serviteur! Ce n'est point encore là votre jargon; c'est ton serviteur qu'il faut dire.

M. ORGON.

Ah! ah! ah! ah!

SILVIA, *bas, à Mario.*

Vous me jouez, mon frère.

DORANTE.

A l'égard du tutoiement, j'attends les ordres de Lisette.

SILVIA.

Fais comme tu voudras, Bourguignon; voilà la glace rompue, puisque cela divertit ces messieurs.

DORANTE.

Je t'en remercie, Lisette, et je réponds sur-le-champ à l'honneur que tu me fais.

M. ORGON.

Courage, mes enfants! si vous commencez à vous aimer, vous voilà débarrassés des cérémonies.

MARIO.

Oh! doucement, s'aimer, c'est une autre affaire : vous ne savez peut-être pas que j'en veux au cœur de Lisette, moi qui vous parle. Il est vrai qu'il m'est cruel, mais je ne veux pas que Bourguignon aille sur mes brisées.

SILVIA.

Oui : le prenez-vous sur ce ton-là? Et moi je veux que Bourguignon m'aime.

DORANTE.

Tu te fais tort de dire je veux, belle Lisette; tu n'as pas besoin d'ordonner pour être servie.

MARIO.

Monsieur Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie-là quelque part.

DORANTE.

Vous avez raison, monsieur, c'est dans ses yeux que je l'ai prise.

MARIO.

Tais-toi, c'est encore pis; je te défends d'avoir tant d'esprit.

SILVIA.

Il ne l'a pas à vos dépens, et s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à prendre.

M. ORGON.

Mon fils, vous perdrez votre procès, retirons-nous : Dorante va venir, allons le dire à ma fille; et vous, Lisette, montrez à ce garçon l'appartement de son maître. Adieu, Bourguignon.

DORANTE.

Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

SCÈNE VII

SILVIA, DORANTE.

SILVIA, *à part.*

Ils se donnent la comédie; n'importe, mettons tout à profit; ce garçon-ci n'est pas sot, et je ne plains pas la soubrette qui l'aura. Il va m'en conter; laissons-le dire, pourvu qu'il m'instruise.

DORANTE, *à part.*

Cette fille-ci m'étonne; il n'y a point de femme au monde à qui sa physionomie ne fît honneur : liens connaissance avec elle... (*haut.*) Puisque nous sommes dans le style amical, et que nous avons abjuré les façons, dis-moi, Lisette, ta maîtresse te

vaut-elle? Elle est bien hardie d'oser avoir une femme de chambre comme toi.

SILVIA.

Bourguignon, cette question-là m'annonce que, suivant la coutume, tu arrives avec l'intention de me conter des douceurs; n'est-il pas vrai?

DORANTE.

Ma foi! je n'étais pas venu dans ce dessein-là, je te l'avoue; tout valet que je suis, je n'ai jamais eu de grandes liaisons avec les soubrettes : je n'aime pas l'esprit domestique; mais à ton égard, c'est une autre affaire. Comment donc, tu me soumets, je suis presque timide, ma familiarité n'oserait s'apprivoiser avec toi; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de dessus ma tête; et quand je te tutoie, il me semble que je joue; enfin j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te feraient rire. Quelle espèce de suivante es-tu donc avec ton air de princesse?

SILVIA.

Tiens, tout ce que tu dis avoir senti en me voyant, est précisément l'histoire de tous les valets qui m'ont vue.

DORANTE.

Ma foi, je ne serais pas surpris quand ce serait aussi l'histoire de tous les maîtres.

SILVIA.

Le trait est joli assurément; mais, je te le répète encore, je ne suis point faite aux cajoleries de ceux dont la garde-robe ressemble à la tienne.

DORANTE.

C'est-à-dire que ma parure ne te plaît pas?

SILVIA.

Non, Bourguignon; laissons là l'amour, et soyons bons amis.

DORANTE.

Rien que cela! ton petit traité n'est composé que de deux clauses impossibles.

SILVIA, *à part.*

Quel homme pour un valet! (*haut.*) Il faut pourtant qu'il s'exécute; on m'a prédit que je n'épouserai jamais qu'un homme de condition, et j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE.

Parbleu! cela est plaisant; ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi : j'ai fait serment de n'aimer sérieusement qu'une fille de condition.

SILVIA.

Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE.

Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons : tu as l'air bien distingué, et l'on est quelquefois fille de condition sans le savoir.

SILVIA.

Ah! ah! ah! je te remercierais de ton éloge, si ma mère n'en faisait pas les frais.

DORANTE.

Eh bien! venge-t'en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

SILVIA, *à part.*

Il le mériterait. (*haut.*) Mais ce n'est pas là de quoi il est question; trêve de badinage, c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, et je n'en rabattrai rien.

DORANTE.

Parbleu! si j'étais tel, la prédiction me menacerait; j'aurais peur de la vérifier : je n'ai pas de foi à l'astrologie, mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA, *à part.*

Il ne tarit point. (*haut.*) Finiras-tu? Que t'importe la prédiction, puisqu'elle t'exclut?

DORANTE.

Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerais point.

SILVIA.

Non; mais elle a dit que tu n'y gagnerais rien, et moi je te le confirme.

DORANTE.

Tu fais fort bien, Lisette : cette fierté-là te va à merveille, et quoiqu'elle me fasse mon procès, je suis pourtant bien aise de te la voir; je te l'ai souhaitée d'abord que je t'ai vue; il te fallait encore cette grâce-là, et je me console d'y perdre, parce que tu y gagnes.

SILVIA, *à part.*

Mais en vérité voilà un garçon qui me surprend, malgré que j'en aie. (*haut.*) Dis-moi, qui es-tu, toi qui me parles ainsi?

DORANTE.

Le fils d'honnêtes gens qui n'étaient pas riches.

SILVIA.

Va, je te souhaite de bon cœur une meilleure situation que la tienne, et je voudrais pouvoir y contribuer : la fortune a tort avec toi.

DORANTE.

Ma foi! l'amour a plus de tort qu'elle : j'aimerais mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA, *à part.*

Nous voilà, grâce au ciel, en conversation réglée. (*haut.*) Bourguignon, je ne saurais me fâcher des discours que tu me tiens; mais, je t'en prie, changeons d'entretien; venons à ton maître : tu peux te passer de me parler d'amour, je pense?

DORANTE.

Tu pourrais bien te passer de m'en faire sentir, toi.

SILVIA.

Ah! je me fâcherai, tu m'impatientes; encore une fois, laisse là ton amour.

DORANTE.

Quitte donc ta figure.

Digitized by Google

SILVIA, *à part.*

A la fin, je crois qu'il m'amuse. (*haut.*) Eh bien, Bourguignon, tu ne veux donc pas finir? Faudra-t-il que je te quitte? (*à part.*) Je devrais déjà l'avoir fait.

DORANTE.

Attends, Lisette; je voulais moi-même te parler d'autre chose, mais je ne sais plus ce que c'est.

SILVIA.

J'avais, de mon côté, quelque chose à te dire; mais tu m'as fait perdre mes idées aussi à moi.

DORANTE.

Je me rappelle de t'avoir demandé si ta maîtresse te valait.

SILVIA.

Tu reviens à ton chemin par un détour. Adieu.

DORANTE.

Eh non! te dis-je, Lisette; il ne s'agit ici que de mon maître.

SILVIA.

Eh bien, soit; je voulais te parler de lui aussi, et j'espère que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il est : ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion; il faut qu'il ait du mérite, puisque tu le sers.

DORANTE.

Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis là, par exemple?

SILVIA.

Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eue de le dire?

DORANTE.

Voilà encore de ces réponses qui m'emportent : fais comme tu voudras, je n'y résiste point, et je suis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SILVIA.

Et moi, je voudrais bien savoir comment il se fait que j'ai la bonté de t'écouter; car, assurément, cela est singulier.

DORANTE.

Tu as raison, notre aventure est unique.

SILVIA, *à part.*

Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie, je ne pars point, me voilà encore, et je réponds! En vérité, cela passe la raillerie. (*haut.*) Adieu.

DORANTE.

Achevons donc ce que nous voulions dire.

SILVIA.

Adieu, te dis-je, plus de quartier. Quand ton maître sera venu, je tâcherai, en faveur de ma maîtresse, de le connaître par moi-même, s'il en vaut la peine : en attendant, tu vois cet appartement, c'est le vôtre.

DORANTE.

Tiens, voici mon maître.

SCÈNE VIII

DORANTE, SILVIA, PASQUIN.

PASQUIN.

Ah! te voilà, Bourguignon? Mon porte-manteau et toi, avez-vous été bien reçus ici?

DORANTE.

Il n'était pas possible qu'on nous reçût mal, monsieur.

PASQUIN.

Un domestique là-bas m'a dit d'entrer ici, et qu'on allait avertir mon beau-père, qui était avec ma femme.

SILVIA.

Vous voulez dire monsieur Orgon et sa fille sans doute, monsieur?

PASQUIN.

Eh oui! mon beau-père et ma femme, autant vaut; je viens pour épouser, et ils m'attendent pour être mariés, cela est convenu : il ne manque plus que la cérémonie, qui est une bagatelle.

SILVIA.

C'est une bagatelle qui vaut bien la peine qu'on y pense.

PASQUIN.

Oui; mais quand on y a pensé, on n'y pense plus.

SILVIA, *bas, à Dorante.*

Bourguignon, on est homme de mérite à bon marché chez vous, ce me semble?

PASQUIN.

Que dites-vous là à mon valet, la belle?

SILVIA.

Rien; je lui dis seulement que je vais faire descendre monsieur Orgon.

PASQUIN.

Et pourquoi ne pas dire mon beau-père, comme moi?

SILVIA.

C'est qu'il ne l'est pas encore.

DORANTE.

Elle a raison, monsieur; le mariage n'est pas fait.

PASQUIN.

Eh bien! me voilà pour le faire.

DORANTE.

Attendez donc qu'il soit fait.

PASQUIN.

Pardi! voilà bien des façons pour un beau-père de la veille ou du lendemain.

SILVIA.

En effet, quelle si grande différence y a-t-il entre être mariée ou ne l'être pas? Oui, monsieur, nous avons tort, et je cours informer votre beau-père de votre arrivée.

PASQUIN.

Et ma femme aussi, je vous prie. Mais, avant que de partir, dites-moi une chose : vous qui êtes si jolie, n'êtes-vous pas la soubrette de l'hôtel?

SILVIA.

Vous l'avez dit.

PASQUIN.

C'est fort bien fait, je m'en réjouis. Croyez-vous que je plaise ici? Comment me trouvez-vous?

SILVIA.

Je vous trouve plaisant...

PASQUIN.

Bon! tant mieux : entretenez-vous dans ce sentiment-là, il pourra trouver sa place.

SILVIA.

Vous êtes bien modeste de vous en contenter. Mais je vous quitte : il faut qu'on ait oublié d'avertir votre beau-père, car assurément il serait venu; et j'y vais.

PASQUIN.

Dites-lui que je l'attends avec affection.

SILVIA, *à part.*

Que le sort est bizarre! Aucun de ces deux hommes n'est à sa place.

SCÈNE IX

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Eh bien, monsieur! mon commencement va bien; je plais déjà à la soubrette.

DORANTE.

Butor que tu es!

PASQUIN.

Pourquoi donc? Mon entrée est si gentille!

DORANTE.

Tu m'avais tant promis de laisser là tes façons de parler sottes et triviales, je t'avais donné de si bonnes instructions; je ne t'avais recommandé que d'être sérieux. Va, je vois bien que je suis un étourdi de m'en être fié à toi.

PASQUIN.

Je ferai encore mieux dans la suite; et, puisque le sérieux n'est pas suffisant, je donnerai du mélancolique; je pleurerai, s'il le faut.

DORANTE.

Je ne sais plus où j'en suis; cette aventure-ci m'étourdit : que faut-il que je fasse?

PASQUIN.

Est-ce que la fille n'est pas plaisante?

DORANTE.

Tais-toi; voici monsieur Orgon qui vient.

SCÈNE X

M. ORGON, DORANTE, PASQUIN.

M. ORGON.

Mon cher monsieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre; mais ce n'est que de cet instant que j'apprends que vous êtes ici.

PASQUIN.

Monsieur, mille pardons, c'est beaucoup trop, et il n'en faut qu'un quand on n'a fait qu'une faute; au surplus, tous mes pardons sont à votre service.

M. ORGON.

Je tâcherai de n'en avoir pas besoin.

PASQUIN.

Vous êtes le maître, et moi votre serviteur.

M. ORGON.

Je suis, je vous assure, charmé de vous voir, et je vous attendais avec impatience.

PASQUIN.

Je serais d'abord venu ici avec Bourguignon; mais quand on arrive de voyage, vous savez qu'on est si mal bâti, et j'étais bien aise de me présenter dans un état plus ragoûtant.

M. ORGON.

Vous y avez fort bien réussi. Ma fille s'habille : elle a été un peu indisposée; en attendant qu'elle descende, voulez-vous vous rafraîchir?

PASQUIN.

Oh! je n'ai jamais refusé de trinquer avec personne.

M. ORGON.

Bourguignon, ayez soin de vous, mon garçon.

PASQUIN.

Le gaillard est gourmet, il boira du meilleur.

M. ORGON.

Qu'il ne l'épargne pas.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LISETTE, M. ORGON.

M. ORGON.

Eh bien! que me veux-tu, Lisette?

LISETTE.

J'ai à vous entretenir un moment.

M. ORGON.

De quoi s'agit-il?

LISETTE.

De vous dire l'état où sont les choses, parce qu'il est important que vous en soyez éclairci, afin que vous n'ayez point à vous plaindre de moi.

M. ORGON.

Ceci est donc bien sérieux?

LISETTE.

Oui, très-sérieux. Vous avez consenti au déguisement de mademoiselle Silvia : moi-même je l'ai trouvé d'abord sans conséquence; mais je me suis trompée.

Digitized by Google

M. ORGON.

Et de quelle conséquence est-il donc!

LISETTE.

Monsieur, on a de la peine à se louer soi-même; mais, malgré toutes les règles de la modestie, il faut pourtant que je vous dise que, si vous ne mettez ordre à ce qui arrive, votre prétendu gendre n'aura plus de cœur à donner à mademoiselle votre fille : il est temps qu'elle se déclare, cela presse; car, un jour plus tard, je n'en réponds plus.

M. ORGON.

Eh! d'où vient qu'il ne voudrait plus de ma fille quand il la connaîtra? Te défies-tu de ses charmes?

LISETTE.

Non; mais vous ne vous méfiez pas assez des miens : je vous avertis qu'ils vont leur train, et que je ne vous conseille pas de les laisser faire.

M. ORGON.

Je vous en fais mes compliments, Lisette. (*il rit.*) Ah! ah! ah!

LISETTE.

Nous y voilà : vous plaisantez, monsieur, vous vous moquez de moi; j'en suis fâchée, car vous y serez pris.

M. ORGON.

Ne t'en embarrasse pas, Lisette, va ton chemin.

LISETTE.

Je vous le répète encore, le cœur de Dorante va bien vite : tenez, actuellement je lui plais beaucoup, ce soir il m'aimera, il m'adorera demain; je ne le mérite pas, il est de mauvais goût, vous en direz ce qu'il vous plaira; mais cela ne laissera pas que d'être, voyez-vous; demain je me garantis adorée.

M. ORGON.

Eh bien! que vous importe? S'il vous aime tant, qu'il vous épouse.

LISETTE.

Quoi! vous ne l'en empêcheriez pas?

M. ORGON.

Non, d'homme d'honneur, si tu le mènes jusque-là.

LISETTE.

Monsieur, prenez-y garde : jusqu'ici je n'ai pas aidé à mes appas, je les ai laissés faire tout seuls, j'ai ménagé sa tête; si je m'en mêle, je la renverse, il n'y aura plus de remède.

M. ORGON.

Renverse, ravage, brûle, enfin épouse; je te le permets, si tu le peux.

LISETTE.

Sur ce pied-là, je compte ma fortune faite.

M. ORGON.

Mais, dis-moi, ma fille t'a-t-elle parlé? Que pense-t-elle de son prétendu?

LISETTE.

Nous n'avons encore guère trouvé le moment de nous parler, car ce prétendu m'obsède; mais, à vue de pays, je ne la crois pas contente : je la trouve triste, rêveuse, et je m'attends bien qu'elle me priera de le rebuter.

M. ORGON.

Et moi, je te le défends, j'évite de m'expliquer avec elle, j'ai mes raisons pour faire durer ce déguisement. Je veux qu'elle examine son futur plus à loisir. Mais le valet, comment se gouverne-t-il? Ne se mêle-t-il pas d'aimer ma fille?

LISETTE.

C'est un original : j'ai remarqué qu'il fait l'homme de conséquence avec elle, parce qu'il est bien fait. Il la regarde et soupire.

M. ORGON.

Et cela la fâche?

LISETTE.

Mais... elle rougit.

M. ORGON.

Bon, tu te trompes : les regards d'un valet ne l'embarrassent pas jusque-là.

LISETTE.

Monsieur, elle rougit.

M. ORGON.

C'est donc d'indignation?

LISETTE.

A la bonne heure.

M. ORGON.

Eh bien, quand tu lui parleras, dis-lui que tu soupçonnes ce valet de la prévenir contre son maître, et si elle se fâche, ne t'en inquiète point, ce sont mes affaires. Mais voici Dorante, qui te cherche apparemment.

SCÈNE II

LISETTE, PASQUIN, M. ORGON.

PASQUIN.

Ah! je vous trouve, merveilleuse dame; je vous demandais à tout le monde. Serviteur, cher beau-père, ou peu s'en faut.

M. ORGON.

Serviteur. Adieu, mes enfants; je vous laisse ensemble : il est bon que vous vous aimiez un peu avant que de vous marier.

PASQUIN.

Je ferais bien ces deux besognes-là à la fois, moi.

M. ORGON.

Point d'impatience. Adieu.

SCÈNE III

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Madame, il dit que je ne m'impatiente pas; il en parle bien à son aise le bonhomme.

LISETTE.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en coûte tant

d'attendre, monsieur; c'est par galanterie que vous faites l'impatient; à peine êtes vous arrivé! Votre amour ne saurait être bien fort; ce n'est tout au plus qu'un amour naissant.

PASQUIN.

Vous vous trompez, prodige de nos jours, un amour de votre façon ne reste pas longtemps au berceau : votre premier coup d'œil a fait naître le mien, le second lui a donné des forces, et le troisième l'a rendu grand garçon. Tâchons de l'établir au plus vite; ayez soin de lui, puisque vous êtes sa mère.

LISETTE.

Trouvez-vous qu'on le maltraite? est-il si abandonné?

PASQUIN.

En attendant qu'il soit pourvu, donnez-lui seulement votre belle main blanche, pour l'amuser un peu.

LISETTE.

Tenez donc, petit importun, puisqu'on ne saurait avoir la paix qu'en vous amusant.

PASQUIN, *lui baisant la main.*

Cher joujou de mon âme! cela me réjouit comme du vin délicieux. Quel dommage de n'en avoir que roquille[1].

LISETTE.

Allons, arrêtez-vous; vous êtes trop avide.

PASQUIN.

Je ne demande qu'à me soutenir en attendant que je vive.

LISETTE.

Ne faut-il pas avoir de la raison?

PASQUIN.

De la raison? Hélas! je l'ai perdue : vos beaux yeux sont les filous qui me l'ont volée.

LISETTE.

Mais est-il possible que vous m'aimiez tant? Je ne saurais me le persuader.

PASQUIN.

Je ne me soucie pas de ce qui est possible, moi; mais je vous aime comme un perdu, et vous verrez bien dans votre miroir que cela est juste.

LISETTE.

Mon miroir ne servirait qu'à me rendre plus incrédule.

PASQUIN.

Ah! mignonne adorable, votre humilité ne serait donc qu'une hypocrite!

LISETTE.

Quelqu'un vient à nous : c'est votre valet.

1. Petite mesure de vin, anciennement en usage, et qui valait environ un quart de litre.

SCÈNE IV

DORANTE, PASQUIN, LISETTE.

DORANTE.

Monsieur, pourrais-je vous entretenir un moment.

PASQUIN.

Non : maudit soit la valetaille qui ne saurait nous laisser en repos!

LISETTE.

Voyez ce qu'il vous veut, monsieur.

DORANTE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

PASQUIN.

Madame, s'il en dit deux, son congé fera le troisième. Voyons.

DORANTE, *bas, à Pasquin.*

Viens donc, impertinent.

PASQUIN, *bas, à Dorante.*

Ce sont des injures, et non pas des mots cela... (*à Lisette.*) Ma reine, excusez.

LISETTE.

Faites, faites.

DORANTE.

Débarrasse-moi de tout ceci; ne te livre point: parais sérieux et rêveur, et même mécontent, entends-tu?

PASQUIN.

Oui, mon ami : ne vous inquiétez pas, et retirez-vous.

SCÈNE V

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

Ah! madame! sans lui j'allais vous dire de belles choses, et je n'en trouverai plus que de communes à cette heure, hormis mon amour, qui est extraordinaire. Mais à propos de mon amour, quand-est-ce que le vôtre lui tiendra compagnie?

LISETTE.

Il faut espérer que cela viendra.

PASQUIN.

Et croyez-vous que cela vienne?

LISETTE.

La question est vive : savez-vous bien que vous m'embarrassez.

PASQUIN.

Que voulez-vous? je brûle et je crie au feu.

LISETTE.

S'il m'était permis de m'expliquer si vite...

PASQUIN.

Je suis du sentiment que vous le pouvez en conscience.

LISETTE.

La retenue de mon sexe ne le veut pas.

Digitized by Google

PASQUIN.

Ce n'est donc pas la retenue d'à présent, qui donne bien d'autres permissions.

LISETTE.

Mais que demandez-vous?

PASQUIN.

Dites-moi un petit brin que vous m'aimez : tenez, je vous aime, moi; faites l'écho, répétez, princesse.

LISETTE.

Quel insatiable! Eh bien! monsieur, je vous aime.

PASQUIN.

Eh bien, madame, je me meurs; mon bonheur me confond, j'ai peur d'en courir les champs; vous m'aimez, cela est admirable.

LISETTE.

J'aurais lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hommage; peut-être m'aimerez-vous moins quand nous nous connaîtrons mieux.

PASQUIN.

Ah! madame, quand nous en serons là, j'y perdrai beaucoup, il y aura bien à decompter.

LISETTE.

Vous me croyez plus de qualités que je n'en ai.

PASQUIN.

Et vous, madame, vous ne savez pas les miennes, et je ne devrais vous parler qu'à genoux.

LISETTE.

Souvenez-vous qu'on n'est pas les maîtres de son sort.

PASQUIN.

Les pères et mères font tout à leur tête.

LISETTE.

Pour moi, mon cœur vous aurait choisi, dans quelque état que vous eussiez été.

PASQUIN.

Il a beau jeu pour me choisir encore.

LISETTE.

Puis-je me flatter que vous êtes de même à mon égard?

PASQUIN.

Hélas! quand vous ne seriez que Perrette ou Margot, quand je vous aurais vue, le martinet à la main, descendre à la cave, vous auriez toujours été ma princesse.

LISETTE.

Puissent de si beaux sentiments être durables!

PASQUIN.

Pour les fortifier de part et d'autre, jurons-nous de nous aimer toujours, en dépit de toutes les fautes d'orthographe que vous aurez faites sur mon compte.

LISETTE.

J'ai plus d'intérêt à ce serment-là que vous, et je le fais de tout mon cœur.

PASQUIN *se met à genoux.*

Votre bonté m'éblouit, et je me prosterne devant elle.

LISETTE.

Arrêtez-vous, je ne saurais vous souffrir dans cette posture-là; je serais ridicule de vous y laisser, levez-vous. Voilà encore quelqu'un.

SCÈNE VI

LISETTE, PASQUIN, SILVIA.

LISETTE.

Que voulez-vous, Lisette?

SILVIA.

J'aurais à vous parler, madame.

PASQUIN.

Ne voilà-t-il pas? eh! ma mie, revenez dans un quart d'heure; allez, les femmes de chambre de mon pays n'entrent point qu'on ne les appelle.

SILVIA.

Monsieur, il faut que je parle à madame.

PASQUIN.

Mais voyez l'opiniâtre soubrette! Reine de ma vie, renvoyez-la. Retournez-vous-en, ma fille; nous avons ordre de nous aimer avant qu'on nous marie, n'interrompez point nos fonctions.

LISETTE.

Ne pouvez-vous pas revenir dans un moment, Lisette?

SILVIA.

Mais, madame...

PASQUIN.

Mais, ce mais-là n'est bon qu'à me donner la fièvre.

SILVIA, *à part les premiers mots.*

Ah! le vilain homme! Madame, je vous assure que cela est pressé.

LISETTE.

Permettez donc que je m'en défasse, monsieur.

PASQUIN.

Puisque le diable le veut, et elle aussi... patience... Je me promènerai, en attendant qu'elle ait fait. Ah! les sottes gens que nos gens!

SCÈNE VII

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Je vous trouve admirable de ne pas le renvoyer tout d'un coup, et de me faire essuyer les brutalités de cet animal-là.

LISETTE.

Pardi! madame, je ne puis pas jouer deux rôles à la fois; il faut que je paraisse ou la maîtresse ou la suivante, que j'obéisse ou que j'ordonne.

SILVIA.

Fort bien; mais puisqu'il n'y est plus, écoutez-

Digitized by Google

moi comme votre maîtresse : vous voyez bien que cet homme-là ne me convient point.

LISETTE.

Vous n'avez pas eu le temps de l'examiner beaucoup.

SILVIA.

Êtes-vous folle avec votre examen? Est-il nécessaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance? En un mot, je n'en veux point. Apparemment que mon père n'approuve pas la répugnance qu'il me voit, car il me fuit, et ne me dit mot. Dans cette conjoncture, c'est à vous à me tirer tout doucement d'affaire, en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouser.

LISETTE.

Je ne saurais, madame.

SILVIA.

Vous ne sauriez? Et qu'est-ce qui vous en empêche ?

LISETTE.

Monsieur Orgon me l'a défendu.

SILVIA.

Il vous l'a défendu? Mais je ne reconnais point mon père à ce procédé-là.

LISETTE.

Positivement défendu.

SILVIA.

Eh bien! je vous charge de lui dire mes dégoûts, et de l'assurer qu'ils sont invincibles. Je ne saurais me persuader qu'après cela il veuille pousser les choses plus loin.

LISETTE.

Mais, madame, le lutin qu'a-t-il donc de si désagréable, de si rebutant?

SILVIA.

Il me déplaît, vous dis-je, et votre peu de zèle aussi.

LISETTE.

Donnez-vous le temps de voir ce qu'il est; voilà tout ce qu'on vous demande.

SILVIA.

Je le hais assez, sans prendre du temps pour le haïr davantage.

LISETTE.

Son valet, qui fait l'important, ne vous aurait-il point gâté l'esprit sur son compte?

SILVIA.

Hum! la sotte! Son valet a bien affaire ici!

LISETTE.

C'est que je me défie de lui, car il est raisonneur.

SILVIA.

Finissez vos portraits, on n'en a que faire; j'ai soin que ce valet me parle peu, et, dans le peu qu'il m'a dit, il ne m'a jamais rien dit que de très-sage.

LISETTE.

Je crois qu'il est homme à vous avoir conté des histoires maladroites, pour faire briller son bel esprit.

SILVIA.

Mon déguisement ne m'expose-t-il pas à m'entendre dire de jolies choses? A qui en avez-vous? D'où vient la manie d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part? car enfin vous m'obligez à le justifier; il n'est pas question de le brouiller avec son maître, ni d'en faire un fourbe, pour me faire, moi, une imbécile qui écoute ses histoires.

LISETTE.

Oh! madame, dès que vous le défendez sur ce ton-là, et que cela va jusqu'à vous fâcher, je n'ai plus rien à dire.

SILVIA.

Dès que je le défends sur ce ton-là? Qu'est-ce que c'est que le ton dont vous dites cela vous-même? qu'entendez-vous par ce discours? que se passe-t-il dans votre esprit?

LISETTE.

Je dis, madame, que je ne vous ai jamais vue comme vous êtes, et que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien! si ce valet n'a rien dit, à la bonne heure; il ne faut pas vous emporter pour le justifier; je vous crois, voilà qui est fini; je ne m'oppose pas à la bonne opinion que vous en avez, moi.

SILVIA.

Voyez-vous le mauvais esprit! comme elle tourne les choses! Je me sens dans une indignation... qui... va jusqu'aux larmes.

LISETTE.

En quoi donc, madame? quelle finesse entendez-vous à ce que je dis?

SILVIA.

Moi, j'y entends finesse! moi, je vous querelle pour lui! j'ai bonne opinion de lui! Vous me manquez de respect jusque-là? Bonne opinion, juste ciel! bonne opinion! Que faut-il que je réponde à cela? Qu'est-ce que cela veut dire? à qui parlez-vous? qui est-ce qui est à l'abri de ce qui m'arrive? où en sommes-nous?

LISETTE.

Je n'en sais rien ; mais je ne reviendrai de longtemps de la surprise où vous me jetez.

SILVIA.

Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi. Retirez-vous, vous m'êtes insupportable; laissez-moi, je prendrai d'autres mesures.

SCÈNE VIII

SILVIA.

Je frissonne encore de ce que je lui ai entendu dire. Avec quelle impudence les domestiques ne nous traitent-ils pas dans leur esprit! comme ces gens-là vous dégradent! Je ne saurais m'en re-

Digitized by Google

mettre; je n'oserais songer aux termes dont elle s'est servie, ils me font toujours peur; il s'agit d'un valet : ah! l'étrange chose! Ecartons l'idée dont cette insolente est venue me noircir l'imagination. Voici Bourguignon, voilà cet objet en question pour lequel je m'emporte; mais ce n'est pas sa faute, le pauvre garçon, et je ne dois pas m'en prendre à lui.

SCÈNE IX

DORANTE, SILVIA.

DORANTE.

Lisette, quelque éloignement que tu aies pour moi, je suis forcé de te parler; je crois que j'ai à me plaindre de toi.

SILVIA.

Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

DORANTE.

Comme tu voudras.

SILVIA.

Tu n'en fais pourtant rien.

DORANTE.

Ni toi non plus; tu me dis : Je t'en prie.

SILVIA.

C'est que cela m'est échappé.

DORANTE.

Eh bien! crois-moi, parlons comme nous pourrons; ce n'est pas la peine de nous gêner pour le peu de temps que nous avons à nous voir.

SILVIA.

Est-ce que ton maître s'en va? Il n'y aurait pas grande perte.

DORANTE.

Ni à moi non plus, n'est-il pas vrai? J'achève ta pensée.

SILVIA.

Je l'achèverais bien moi-même, si j'en avais envie; mais je ne songe pas à toi.

DORANTE.

Et moi, je ne te perds point de vue.

SILVIA.

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t'en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, et me l'est en effet! je ne te veux ni bien ni mal; je ne te hais ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'esprit ne me tourne : voilà mes dispositions; ma raison ne m'en permet point d'autres, et je devrais me dispenser de te le dire.

DORANTE.

Mon malheur est inconcevable; tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

SILVIA.

Quelle fantaisie il s'est allé mettre dans l'esprit! Il me fait de la peine : reviens à toi; tu me parles, je te réponds; c'est beaucoup, c'est trop même, tu peux m'en croire; et si tu étais instruit, en vérité, tu serais content de moi, tu me trouverais d'une bonté sans exemple, d'une bonté que je blâmerais dans une autre : je ne me la reproche pourtant pas, le fond de mon cœur me rassure; ce que je fais est louable; c'est par générosité que je te parle, mais il ne faut pas que cela dure; ces générosités-là ne sont bonnes qu'en passant, et je ne suis pas faite pour me rassurer toujours sur l'innocence de mes intentions; à la fin, cela ne ressemblerait plus à rien : ainsi finissons, Bourguignon, finissons, je t'en prie. Qu'est-ce que cela signifie? C'est se moquer; allons, qu'il n'en soit plus parlé.

DORANTE.

Ah! ma chère Lisette, que je souffre!

SILVIA.

Venons à ce que tu voulais me dire : tu te plaignais de moi quand tu es entré; de quoi était-il question?

DORANTE.

De rien, d'une bagatelle; j'avais envie de te voir, et je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

SILVIA, *à part.*

Que dire à cela? Quand je me fâcherais, il n'en serait ni plus ni moins.

DORANTE.

Ta maîtresse, en partant, a paru m'accuser de t'avoir parlé au désavantage de mon maître.

SILVIA.

Elle se l'imagine; et si elle t'en parle encore, tu peux nier hardiment : je me charge du reste.

DORANTE.

Eh! ce n'est pas cela qui m'occupe.

SILVIA.

Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire ensemble.

DORANTE.

Laisse-moi du moins le plaisir de te voir.

SILVIA.

Le beau motif qu'il me fournit là! j'amuserai la passion de Bourguignon! Le souvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE.

Tu me railles; tu as raison : je ne sais ce que je dis, ni ce que je te demande. Adieu.

SILVIA.

Adieu : tu prends le bon parti... Mais, à propos de tes adieux, il me reste encore une chose à savoir. Vous partez, m'as-tu dit : cela est-il sérieux?

DORANTE.

Pour moi, il faut que je parte, ou que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtais pas pour cette réponse-là, par exemple.

DORANTE.

Et je n'ai fait qu'une faute, c'est de n'être pas parti dès que je t'ai vue.

Digitized by Google

SILVIA, *à part.*

J'ai besoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

DORANTE.

Si tu savais, Lisette, l'état où je me trouve...

SILVIA.

Oh! il n'est pas si curieux à savoir que le mien, je t'en assure.

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher? Je ne me propose pas de te rendre sensible.

SILVIA.

Il ne faudrait pas s'y fier.

DORANTE.

Et que pourrai-je espérer en tâchant de me faire aimer? Hélas? quand même j'aurais ton cœur...

SILVIA.

Que le ciel m'en préserve! Quand tu l'aurais, tu ne le saurais pas; et je ferais si bien, que je ne le saurais pas moi-même. Tenez, quelle idée il lui vient là!

DORANTE.

Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras?

SILVIA.

Sans difficulté.

DORANTE.

Sans difficulté! Qu'ai-je donc de si affreux?

SILVIA.

Rien : ce n'est pas là ce qui te nuit.

DORANTE.

Eh bien! chère Lisette, dis-le-moi cent fois, que tu ne m'aimeras point.

SILVIA.

Oh! je te l'ai assez dit; tâche de me croire.

DORANTE.

Il faut que je le croie! Désespère une passion dangereuse, sauve-moi des effets que j'en crains : tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras! Accable mon cœur de cette certitude-là! J'agis de bonne foi; donne-moi du secours contre moi-même; il m'est nécessaire : je te le demande à genoux. (*Il se jette à genoux. Dans ce moment, M. Orgon et Mario entrent, et ne disent mot.*)

SCÈNE X

MONSIEUR ORGON, MARIO, SILVIA, DORANTE.

SILVIA.

Ah! nous y voilà! il ne manquait plus que cette façon-là à mon aventure. Que je suis malheureuse! c'est ma facilité qui le place là. Lève-toi donc, Bourguignon, je t'en conjure; il peut venir quelqu'un. Je dirai ce qu'il te plaira : que me veux-tu? je ne te hais point, lève-toi : je t'aimerais si je pouvais; tu ne me déplais point, cela doit te suffire.

DORANTE.

Quoi! Lisette, si je n'étais pas ce que je suis, si j'étais riche, d'une condition honnête, et que je t'aimasse autant que je t'aime, ton cœur n'aurait point de répugnance pour moi?

SILVIA.

Assurément.

DORANTE.

Tu ne me haïrais pas? tu me souffrirais?

SILVIA.

Volontiers : mais lève-toi.

DORANTE.

Tu parais le dire sérieusement; et si cela est, ma raison est perdue.

SILVIA.

Je dis ce que tu veux, et tu ne te lèves point.

MONSIEUR ORGON, *s'approchant.*

C'est bien dommage de vous interrompre : cela va à merveille, mes enfants; courage.

SILVIA.

Je ne saurais empêcher ce garçon de se mettre à genoux, monsieur; je ne suis pas en état de lui en imposer, je pense.

MONSIEUR ORGON.

Vous vous convenez parfaitement bien tous deux. Mais j'ai à te dire un mot, Lisette, et vous reprendrez votre conversation quand nous serons partis : vous le voulez bien, Bourguignon?

DORANTE.

Je me retire, monsieur.

MONSIEUR ORGON.

Allez, et tâchez de parler de votre maître avec un peu plus de ménagement que vous ne faites.

DORANTE.

Moi, monsieur?

MARIO.

Vous-même, monsieur Bourguignon; vous ne brillez pas trop dans le respect que vous avez pour votre maître, dit-on.

DORANTE.

Je ne sais ce qu'on veut dire.

MONSIEUR ORGON.

Adieu, adieu; vous vous justifierez une autre fois.

SCÈNE XI

SILVIA, MARIO, MONSIEUR ORGON.

MONSIEUR ORGON.

Eh bien! Silvia, vous ne nous regardez pas; vous avez l'air tout embarrassé.

SILVIA.

Moi, mon père? et où serait le motif de mon embarras? Je suis, grâce au ciel, comme à mon ordinaire; je suis fâchée de vous dire que c'est une idée.

Digitized by Google

MARIO.

Il y a quelque chose, ma sœur, il y a quelque chose.

SILVIA.

Quelque chose dans votre tête, à la bonne heure, mon frère; mais pour dans la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

MONSIEUR ORGON.

C'est donc ce garçon qui vient de sortir qui l'inspire cette extrême antipathie que tu as pour son maître?

SILVIA.

Qui? le domestique de Dorante?

MONSIEUR ORGON.

Oui, le galant Bourguignon.

SILVIA.

Le galant Bourguignon, dont je ne savais pas l'épithète, ne me parle pas de lui.

MONSIEUR ORGON.

Cependant on prétend que c'est lui qui le détruit auprès de toi, et c'est sur quoi j'étais bien aise de le parler.

SILVIA.

Ce n'est pas la peine, mon père, et personne au monde que son maître ne m'a donné l'aversion naturelle que j'ai pour lui.

MARIO.

Ma foi, tu as beau dire, ma sœur, elle est trop forte pour être si naturelle, et quelqu'un y a aidé.

SILVIA, *avec vivacité.*

Avec quel air mystérieux vous me dites cela, mon frère! Et qui est donc ce quelqu'un qui y a aidé? voyons.

MARIO.

Dans quelle humeur es-tu, ma sœur! Comme tu t'emportes!

SILVIA.

C'est que je suis bien lasse de mon personnage, et que je me serais déjà démasquée si je n'avais pas craint de fâcher mon père.

MONSIEUR ORGON.

Gardez-vous-en bien, ma fille; je viens ici pour vous le recommander. Puisque j'ai eu la complaisance de vous permettre votre déguisement, il faut, s'il vous plaît, que vous ayez celle de suspendre votre jugement sur Dorante, et de voir si l'aversion qu'on vous a donnée pour lui est légitime.

SILVIA.

Vous ne m'écoutez donc point, mon père? Je vous dis qu'on ne me l'a point donnée.

MARIO.

Quoi! ce babillard qui vient de sortir ne t'a pas un peu dégoûtée de lui?

SILVIA, *avec feu.*

Que vos discours sont désobligeants! M'a dégoûtée de lui, dégoûtée! J'essuie des expressions bien étranges; je n'entends plus que des choses inouïes, qu'un langage inconcevable; j'ai l'air embarrassé, il y a quelque chose; et puis c'est le galant Bourguignon qui m'a dégoûtée. C'est tout ce qu'il vous plaira, mais je n'y entends rien.

MARIO.

Pour le coup, c'est toi qui es étrange. A qui en as-tu donc? d'où vient que tu es si fort sur le qui-vive? dans quelle idée nous soupçonnes-tu?

SILVIA.

Courage, mon frère. Par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque? Quel soupçon voulez-vous qui me vienne? avez-vous des visions?

MONSIEUR ORGON.

Il est vrai que tu es si agitée, que je ne te reconnais point non plus. Ce sont apparemment ces mouvements-là qui sont cause que Lisette nous a parlé comme elle a fait; elle accusait ce valet de ne t'avoir pas entretenue à l'avantage de son maître; et madame, nous a-t-elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colère, que j'en suis encore toute surprise: et c'est sur ce mot de surprise que nous l'avons querellée; mais ces gens-là ne savent pas la conséquence d'un mot.

SILVIA.

L'impertinente! y a-t-il rien de plus haïssable que cette fille-là? J'avoue que je me suis fâchée par un esprit de justice pour ce garçon.

MARIO.

Je ne vois point de mal à cela.

SILVIA.

Y a-t-il rien de plus simple? Quoi! parce que je suis équitable, que je veux qu'on ne nuise à personne, que je veux sauver un domestique du tort qu'on peut lui faire auprès de son maître, on dit que j'ai des emportements, des fureurs dont on est surprise. Un moment après, un mauvais esprit raisonne; il faut se fâcher, il faut la faire taire, et prendre mon parti contre elle à cause de la conséquence de ce qu'elle dit. Mon parti! j'ai donc besoin qu'on me défende, qu'on me justifie? on peut donc mal interpréter ce que je fais? Mais que fais-je? de quoi m'accuse-t-on? instruisez-moi, je vous en conjure. Cela est-il sérieux? me joue-t-on? se moque-t-on de moi? je ne suis pas tranquille.

M. ORGON.

Doucement donc.

SILVIA.

Non, monsieur, il n'y a point de douceur qui tienne. Comment donc? des surprises! des conséquences! Eh! qu'on s'explique, que veut-on dire? On accuse ce valet, et on a tort; vous vous trompez tous. Lisette est une folle; il est innocent, et voilà qui est fini: pourquoi donc m'en parler encore? car je suis outrée.

M. ORGON.

Tu te retiens, ma fille; tu aurais grande envie de me quereller aussi: mais faisons mieux; il n'y

Digitized by Google

a que ce valet qui est suspect ici, Dorante n'a qu'à le chasser.

SILVIA.

Quel malheureux déguisement! Surtout, que Lisette ne m'approche pas; je la hais plus que Dorante.

M. ORGON.

Tu la verras, si tu veux : mais tu dois être charmée que ce garçon s'en aille; car il t'aime, et cela t'importune assurément.

SILVIA.

Je n'ai point à m'en plaindre; il me prend pour une suivante, et il me parle sur ce ton-là : mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.

MARIO.

Tu n'en es pas tant la maîtresse que tu le dis bien.

M. ORGON.

Ne l'avons-nous pas vu se mettre à genoux malgré toi? N'as-tu pas été obligée, pour le faire lever, de lui dire qu'il ne te déplaisait pas?

SILVIA, *à part.*

J'étouffe!

MARIO.

Encore a-t-il fallu, quand il t'a demandé si tu l'aimerais, que tu aies tendrement ajouté, Volontiers; sans quoi il y serait encore.

SILVIA.

L'heureuse apostille, mon frère! Mais comme l'action m'a déplu, la répétition n'en est pas aimable. Ah çà! parlons sérieusement : quand finira la comédie que vous vous donnez sur mon compte?

M. ORGON.

La seule chose que j'exige de toi, ma fille, c'est de ne te déterminer à le refuser qu'avec connaissance de cause : attends encore; tu me remercieras du délai que je demande, je t'en réponds.

MARIO.

Tu épouseras Dorante, et même avec inclination, je te le prédis... Mais, mon père, je vous demande grâce pour le valet.

SILVIA.

Pourquoi grâce? Et moi je veux qu'il sorte.

M. ORGON.

Son maître en décidera : allons-nous-en.

MARIO.

Adieu, adieu, ma sœur; sans rancune.

SCÈNE XII

SILVIA, *seule;* DORANTE, *qui vient peu après.*

SILVIA.

Ah! que j'ai le cœur serré! je ne sais ce qui se mêle à l'embarras où je me trouve; toute cette aventure-ci m'afflige; je me défie de tous les visages, je ne suis contente de personne, je ne le suis pas de moi-même.

DORANTE.

Ah! je te cherchais, Lisette.

SILVIA.

Ce n'était pas la peine de me trouver, car je te fuis, moi.

DORANTE, *l'empêchant de sortir.*

Arrête donc, Lisette, j'ai à te parler pour la dernière fois; il s'agit d'une chose de conséquence qui regarde tes maîtres.

SILVIA.

Va la dire à eux-mêmes : je ne te vois jamais que tu ne me chagrines; laisse-moi.

DORANTE.

Je t'en offre autant; mais écoute-moi, te dis-je : tu vas voir les choses bien changer de face par ce que je te vais dire.

SILVIA.

Eh bien! parle donc, je t'écoute, puisqu'il est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

DORANTE.

Me promets-tu le secret?

SILVIA.

Je n'ai jamais trahi personne.

DORANTE.

Tu ne dois la confidence que je vais te faire qu'à l'estime que j'ai pour toi.

SILVIA.

Je le crois; mais tâche de m'estimer sans me le dire, car cela sent le prétexte.

DORANTE.

Tu te trompes, Lisette : tu m'a promis le secret; achevons. Tu m'as vu dans de grands mouvements, je n'ai pu me défendre de t'aimer.

SILVIA.

Nous y voilà : je me défendrai bien de t'entendre, moi; adieu.

DORANTE.

Reste, ce n'est plus Bourguignon qui te parle.

SILVIA.

Eh! qui es-tu donc?

DORANTE.

Ah, Lisette! c'est ici où tu vas juger des peines qu'a dû ressentir mon cœur.

SILVIA.

Ce n'est pas à ton cœur que je parle, c'est à toi.

DORANTE.

Personne ne vient-il?

SILVIA.

Non.

DORANTE.

L'état où sont les choses me force à te le dire, je suis trop honnête homme pour ne pas en arrêter le cours.

SILVIA.

Soit.

DORANTE.

Sache que celui qui est avec ta maîtresse n'est pas ce qu'on pense.

Digitized by Google

SILVIA, *vivement.*

Qui est-il donc?

DORANTE.

Un valet.

SILVIA.

Après?

DORANTE.

C'est moi qui suis Dorante.

SILVIA, *à part.*

Ah! je vois clair dans mon cœur.

DORANTE.

Je voulais sous cet habit pénétrer un peu ce que c'était que ta maîtresse avant que de l'épouser. Mon père en partant me permit ce que j'ai fait, et l'événement m'en paraît un songe. Je hais la maîtresse dont je devais être l'époux, et j'aime la suivante, qui ne devait trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je fasse à présent? Je rougis pour elle de le dire; mais ta maîtresse a si peu de goût qu'elle est éprise de mon valet, au point qu'elle l'épousera, si on la laisse faire : quel parti prendre?

SILVIA, *à part.*

Cachons-lui qui je suis... (*haut.*) Votre situation est neuve assurément. Mais, monsieur, je vous fais d'abord mes excuses de tout ce que mes discours ont pu avoir d'irrégulier dans nos entretiens.

DORANTE, *vivement.*

Tais-toi, Lisette; tes excuses me chagrinent : elles me rappellent la distance qui nous sépare, et ne me la rendent que plus douloureuse.

SILVIA.

Votre penchant pour moi est-il si sérieux? m'aimez-vous jusque-là?

DORANTE.

Au point de renoncer à tout engagement, puisqu'il ne m'est pas permis d'unir mon sort au tien; et dans cet état la seule douceur que je pouvais goûter, c'était de croire que tu ne me haïssais pas.

SILVIA.

Un cœur qui m'a choisie dans la condition où je suis est assurément bien digne qu'on l'accepte; et je le payerais volontiers du mien, si je ne craignais pas de le jeter dans un engagement qui lui ferait tort.

DORANTE.

N'as-tu pas assez de charmes, Lisette? y ajoutes-tu encore la noblesse avec laquelle tu me parles?

SILVIA.

J'entends quelqu'un : patientez encore sur l'article de votre valet, les choses n'iront pas si vite; nous nous reverrons, et nous chercherons les moyens de vous tirer d'affaire.

DORANTE.

Je suivrai tes conseils. (*il sort.*)

SILVIA.

Allons, j'avais grand besoin que ce fût là Dorante.

SCÈNE XIII

SILVIA, MARIO.

MARIO.

Je viens te retrouver, ma sœur : nous t'avons laissée dans des inquiétudes qui me touchent; je veux t'en tirer, écoute-moi.

SILVIA, *vivement.*

Ah! vraiment, mon frère, il y a bien d'autres nouvelles.

MARIO.

Qu'est-ce que c'est?

SILVIA.

Ce n'est point Bourguignon, mon frère; c'est Dorante.

MARIO.

Duquel parlez-vous donc?

SILVIA.

De lui, vous dis-je; je viens de l'apprendre tout à l'heure; il sort, il me l'a dit lui-même.

MARIO.

Qui donc?

SILVIA.

Vous ne m'entendez donc pas?

MARIO.

Si j'y comprends rien, je veux mourir.

SILVIA.

Venez, sortons d'ici; allons trouver mon père, il faut qu'il le sache. J'aurais besoin de vous aussi, mon frère; il me vient de nouvelles idées : il faudra feindre de m'aimer; vous en avez déjà dit quelque chose en badinant. Mais surtout gardez bien le secret, je vous en prie.

MARIO.

Oh! je le garderai bien, car je ne sais ce que c'est.

SILVIA.

Allons, mon frère, venez, ne perdons point de temps; il n'est jamais rien arrivé d'égal à cela.

MARIO.

Je prie le ciel qu'elle n'extravague pas.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Hélas! monsieur, mon très-honoré maître, je vous en conjure.

DORANTE.

Encore?

Digitized by Google

PASQUIN.

Ayez compassion de ma bonne aventure; ne portez point guignon à mon bonheur, qui va son train si rondement : ne lui fermez point le passage.

DORANTE.

Allons donc, misérable; je crois que tu te moques de moi? Tu mériterais cent coups de bâton.

PASQUIN.

Je ne les refuse point, si je les mérite; mais quand je les aurai reçus, permettez-moi d'en mériter d'autres. Voulez-vous que j'aille chercher le bâton?

DORANTE.

Maraud!

PASQUIN.

Maraud, soit; mais cela n'est point contraire à faire fortune.

DORANTE.

Ce coquin! quelle imagination il lui prend!

PASQUIN.

Coquin est encore bon; il me convient aussi. Un maraud n'est point déshonoré d'être appelé coquin; mais un coquin peut faire un bon mariage.

DORANTE.

Comment, insolent! tu veux que je laisse un honnête homme dans l'erreur, et que je souffre que tu épouses sa fille sous mon nom? Écoute, si tu me parles encore de cette impertinence-là, dès que j'aurai averti monsieur Orgon de ce que tu es, je te chasse, entends-tu?

PASQUIN.

Accommodons-nous : cette demoiselle m'adore, elle m'idolâtre; si je lui dis mon état de valet, et que nonobstant son tendre cœur soit toujours friand de la noce avec moi, ne laisserez-vous pas jouer les violons?

DORANTE.

Dès qu'on te connaîtra, je ne m'en embarrasse plus.

PASQUIN.

Bon! et je vais de ce pas prévenir cette généreuse personne sur mon habit de caractère; j'espère que ce ne sera pas un galon de couleur qui nous brouillera ensemble, et que son amour me fera passer à la table en dépit du sort qui ne m'a mis qu'au buffet.

SCÈNE II

DORANTE *seul, et ensuite* MARIO.

DORANTE.

Tout ce qui se passe ici, tout ce qui m'y est arrivé à moi-même, est incroyable... Je voudrais pourtant bien voir Lisette, et savoir le succès de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de sa maîtresse pour me tirer d'embarras. Allons voir si je pourrai la trouver seule.

MARIO.

Arrêtez, Bourguignon, j'ai un mot à vous dire.

DORANTE.

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

MARIO.

Vous en contez à Lisette?

DORANTE.

Elle est si aimable, qu'on aurait de la peine à ne lui pas parler d'amour.

MARIO.

Comment reçoit-elle ce que vous lui dites?

DORANTE.

Monsieur, elle en badine.

MARIO.

Tu as de l'esprit : ne fais-tu pas l'hypocrite?

DORANTE.

Non. Mais qu'est-ce que cela vous fait, supposé que Lisette eût du goût pour moi?

MARIO.

Du goût pour lui! Où prenez-vous vos termes? Vous avez le langage bien précieux pour un garçon de votre espèce.

DORANTE.

Monsieur, je ne saurais parler autrement.

MARIO.

C'est apparemment avec ces petites délicatesses-là que vous attaquez Lisette? Cela imite l'homme de condition.

DORANTE.

Je vous assure, monsieur, que je n'imite personne. Mais sans doute que vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule, et vous aviez autre chose à me dire? Nous parlions de Lisette, de mon inclination pour elle, et de l'intérêt que vous y prenez.

MARIO.

Comment, morbleu! il y a déjà un ton de jalousie dans ce que tu me réponds? Modère-toi un peu. Eh bien! tu me disais qu'en supposant que Lisette eût du goût pour toi; après?

DORANTE.

Pourquoi faudrait-il que vous le sussiez, monsieur?

MARIO.

Ah! le voici : c'est que, malgré le ton badin que j'ai pris tantôt, je serais très-fâché qu'elle t'aimât; c'est que, sans autre raisonnement, je te défends de t'adresser davantage à elle : non pas dans le fond que je craigne qu'elle t'aime, elle me paraît avoir le cœur trop haut pour cela; mais c'est qu'il me déplaît, à moi, d'avoir Bourguignon pour rival.

DORANTE.

Ma foi, je vous crois; car Bourguignon, tout Bourguignon qu'il est, n'est pas même content que vous soyez le sien.

MARIO.

Il prendra patience.

Digitized by Google

DORANTE.

Il faudra bien : mais, monsieur, vous l'aimez donc beaucoup?

MARIO.

Assez pour m'attacher sérieusement à elle dès que j'aurai pris de certaines mesures. Comprends-tu ce que cela signifie?

DORANTE.

Oui; je crois que je suis au fait : et sur ce pied-là vous êtes aimé sans doute.

MARIO.

Qu'en penses-tu? Est-ce que je ne vaux pas la peine de l'être?

DORANTE.

Vous ne vous attendez pas à être loué par vos propres rivaux, peut-être?

MARIO.

La réponse est de bon sens je te la pardonne : mais je suis bien mortifié de ne pouvoir pas dire qu'on m'aime; et je ne le dis pas pour t'en rendre compte, comme tu le crois bien, mais c'est qu'il faut dire la vérité.

DORANTE.

Vous m'étonnez, monsieur? Lisette ne sait donc pas vos desseins?

MARIO.

Lisette sait tout le bien que je lui veux, et n'y paraît pas sensible; mais j'espère que la raison me gagnera son cœur. Adieu; retire-toi sans bruit. Son indifférence pour moi, malgré tout ce que je lui offre, doit te consoler du sacrifice que tu feras... Ta livrée n'est pas propre à faire pencher la balance en ta faveur, et tu n'es pas fait pour lutter contre moi.

SCÈNE III

SILVIA, DORANTE, MARIO.

MARIO.

Ah! te voilà, Lisette?

SILVIA.

Qu'avez-vous, monsieur? Vous me paraissez ému.

MARIO.

Ce n'est rien; je disais un mot à Bourguignon.

SILVIA.

Il est triste : est-ce que vous le querelliez?

DORANTE.

Monsieur m'apprend qu'il vous aime, Lisette.

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute.

DORANTE.

Et me défend de vous aimer.

SILVIA.

Il me défend donc de vous paraître aimable.

MARIO.

Je ne saurais empêcher qu'il ne t'aime, belle Lisette; mais je ne veux pas qu'il te le dise.

SILVIA.

Il ne me le dit plus, il ne fait que me le répéter.

MARIO.

Du moins ne te le répétera-t-il pas quand je serai présent. Retirez-vous, Bourguignon.

DORANTE.

J'attends qu'elle me l'ordonne.

MARIO.

Encore?

SILVIA.

Il dit qu'il attend; ayez donc patience.

DORANTE.

Avez-vous de l'inclination pour monsieur?

SILVIA.

Quoi, de l'amour? Oh! je crois qu'il ne sera pas nécessaire qu'on me le défende.

DORANTE.

Ne me trompez-vous pas?

MARIO.

En vérité, je joue ici un joli personnage : qu'il sorte donc? à qui est-ce que je parle?

DORANTE.

A Bourguignon, voilà tout.

MARIO.

Eh bien! qu'il s'en aille.

DORANTE, *à part.*

Je souffre.

SILVIA.

Cédez, puisqu'il se fâche.

DORANTE, *bas, à Silvia.*

Vous ne demandez peut-être pas mieux?

MARIO.

Allons, finissons.

DORANTE.

Vous ne m'aviez pas dit cet amour-là, Lisette

SCÈNE IV

M. ORGON, MARIO, SILVIA.

SILVIA.

Si je n'aimais pas cet homme-là, avouons que je serais bien ingrate.

MARIO, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

M. ORGON.

De quoi riez-vous, Mario?

MARIO.

De la colère de Dorante, qui sort, et que j'ai obligé de quitter Lisette.

SILVIA.

Mais que vous a-t-il dit dans le petit entretien que vous avez eu tête à tête avec lui?

MARIO.

Je n'ai jamais vu d'homme ni plus intrigué, ni de plus mauvaise humeur.

M. ORGON.

Je ne suis pas fâché qu'il soit la dupe de son

propre stratagème ; et d'ailleurs, à le bien prendre, il n'y a rien de si flatteur, ni de plus obligeant pour lui que tout ce que tu as fait jusqu'ici, ma fille : mais en voilà assez.

MARIO.

Mais où en est-il précisément, ma sœur?

SILVIA.

Hélas! mon frère, je vous avoue que j'ai lieu d'être contente.

MARIO.

Hélas! mon frère, me dit-elle. Sentez-vous cette paix douce qui se mêle à ce qu'elle dit?

M. ORGON.

Quoi! ma fille, tu espères qu'il ira jusqu'à t'offrir sa main sous le déguisement où te voilà?

SILVIA.

Oui, mon cher père, je l'espère.

MARIO.

Friponne que tu es, avec ton cher père; tu ne nous grondes plus à présent, tu nous dis des douceurs.

SILVIA.

Vous ne me passez rien.

MARIO.

Ah! ah! je prends ma revanche. Tu m'as tantôt chicané sur les expressions, il faut bien à mon tour que je badine un peu sur les tiennes; ta joie est bien aussi divertissante que l'était ton inquiétude.

M. ORGON.

Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille; j'acquiesce à tout ce qui vous plaît.

SILVIA.

Ah, monsieur! si vous saviez combien je vous aurai d'obligation! Dorante et moi, nous sommes destinés l'un pour l'autre; il doit m'épouser. Si vous saviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mon cœur gardera le souvenir de l'excès de tendresse qu'il me montre; si vous saviez combien tout ceci va rendre notre union aimable! Il ne pourra jamais se rappeler notre histoire sans m'aimer, je n'y songerai jamais que je ne l'aime. Vous avez fondé notre bonheur pour la vie, en me laissant faire : c'est un mariage unique ; c'est une aventure dont le seul récit est attendrissant; c'est le coup de hasard le plus singulier, le plus heureux, le plus...

MARIO.

Ah! ah! ah! que ton cœur a de caquet, ma sœur! quelle éloquence!

M. ORGON.

Il faut convenir que le régal que tu te donnes est charmant, surtout si tu achèves.

SILVIA

Cela vaut fait, Dorante est vaincu; j'attends mon captif.

MARIO.

Ses fers seront plus dorés qu'il ne pense; mais je lui crois l'âme en peine, et j'ai pitié de ce qu'il souffre.

SILVIA.

Ce qu'il lui en coûte à se déterminer ne me le rend que plus estimable : s'il pense qu'il chagrinera son père en m'épousant, il croit trahir sa fortune et sa naissance; voilà de grands sujets de réflexion. Je serai charmée de triompher; mais il faut que j'arrache ma victoire, et non pas qu'il me la donne : je veux un combat entre l'amour et la raison.

MARIO.

Et que la raison y périsse?

M. ORGON.

C'est-à-dire que tu veux qu'il sente toute l'étendue de l'impertinence qu'il croira faire : quelle insatiable vanité d'amour-propre!

MARIO.

Cela, c'est l'amour-propre d'une femme, et il est tout au plus uni.

SCÈNE V

M. ORGON, SILVIA, MARIO, LISETTE.

M. ORGON.

Paix, voici Lisette : voyons ce qu'elle nous veut.

LISETTE.

Monsieur, vous m'avez dit tantôt que vous m'abandonniez Dorante, que vous livriez sa tête à ma discrétion : je vous ai pris au mot, j'ai travaillé comme pour moi, et vous verrez de l'ouvrage bien fait; allez, c'est une tête bien conditionnée. Que voulez-vous que j'en fasse à présent? madame me le cède-t-elle?

M. ORGON.

Ma fille, encore une fois, n'y prétendez-vous rien?

SILVIA.

Non. Je te le donne, Lisette, je te remets tous mes droits; et, pour dire comme toi, je ne prendrai jamais de part à un cœur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

LISETTE.

Quoi! vous voulez bien que je l'épouse? monsieur le veut bien aussi?

M. ORGON.

Oui; qu'il s'accommode : pourquoi t'aime-t-il?

MARIO.

J'y consens aussi, moi.

LISETTE.

Moi aussi ; et je vous en remercie tous.

M. ORGON.

Attends : j'y mets pourtant une petite restriction; c'est qu'il faudrait pour nous disculper de ce qui arrivera, que tu lui dises un peu qui tu es.

LISETTE.

Mais si je le lui dis un peu, il le saura tout à fait.

Digitized by Google

M. ORGON.

Eh bien! cette tête en si bon état ne soutiendra-t-elle pas cette secousse-là? Je ne le crois pas de caractère à s'effaroucher là-dessus.

LISETTE.

Le voici qui me cherche, ayez donc la bonté de me laisser le champ libre; il s'agit ici de mon chef-d'œuvre.

M. ORGON.

Cela est juste, retirons-nous.

SILVIA.

De tout mon cœur.

MARIO.

Allons.

SCÈNE VI

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Enfin, ma reine, je vous vois, et je ne vous quitte plus; car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre présence, et j'ai cru que vous esquiviez la mienne.

LISETTE.

Il faut vous avouer, monsieur, qu'il en était quelque chose.

PASQUIN.

Comment donc, ma chère âme, élixir de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie?

LISETTE.

Non, mon cher; la durée m'en est trop précieuse.

PASQUIN.

Ah! que ces paroles me fortifient!

LISETTE.

Et vous ne devez point douter de ma tendresse.

PASQUIN.

Je voudrais bien pouvoir baiser ces petits mots-là, et les cueillir sur votre bouche avec la mienne.

LISETTE.

Mais vous me pressiez sur notre mariage, et mon père ne m'avait pas encore permis de vous répondre. Je viens de lui parler, et j'ai son aveu pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main quand vous voudrez.

PASQUIN.

Avant que je la demande à lui, souffrez que je la demande à vous; je veux lui rendre mes grâces de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer dans la mienne, qui en est véritablement indigne.

LISETTE.

Je ne refuse pas de vous la prêter un moment, à condition que vous la prendrez pour toujours.

PASQUIN.

Chère petite main rondelette et potelée, je vous prends sans marchander : je ne suis pas en peine de l'honneur que vous me ferez; il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiète.

LISETTE.

Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en faut.

PASQUIN.

Ah! que nenni; vous ne savez pas cette arithmétique-là aussi bien que moi.

LISETTE.

Je regarde pourtant votre amour comme un présent du ciel.

PASQUIN.

Le présent qu'il vous a fait ne le ruinera pas; il est bien mesquin.

LISETTE.

Je ne le trouve que trop magnifique.

PASQUIN.

C'est que vous ne le voyez pas au grand jour.

LISETTE.

Vous ne sauriez croire combien votre modestie m'embarrasse.

PASQUIN.

Ne faites point dépense d'embarras; je serais bien effronté, si je n'étais pas modeste.

LISETTE.

Enfin, monsieur, faut-il vous dire que c'est moi que votre tendresse honore?

PASQUIN.

Ahi! ahi! je ne sais plus où me mettre.

LISETTE.

Encore une fois, monsieur, je me connais.

PASQUIN.

Eh! je me connais bien aussi, et je n'ai pas là une fameuse connaissance, ni vous non plus, quand vous l'aurez faite : mais c'est là le diable que de me connaître; vous ne vous attendez pas au fond du sac.

LISETTE, *à part.*

Tant d'abaissement n'est pas naturel. (*haut.*) D'où vient me dites-vous cela?

PASQUIN.

Et voilà où gît le lièvre.

LISETTE.

Mais encore? Vous m'inquietez : est-ce que vous n'êtes pas...

PASQUIN.

Ahi! ahi! vous m'ôtez ma couverture.

LISETTE.

Sachons de quoi il s'agit.

PASQUIN, *à part.*

Préparons un peu cette affaire-là. (*haut.*) Madame, votre amour est-il d'une constitution bien robuste? soutiendra-t-il bien la fatigue que je vais lui donner? un mauvais gîte lui fait-il peur? Je vais le loger petitement.

LISETTE.

Ah! tirez-moi d'inquiétude : en un mot, qui êtes-vous?

PASQUIN.

Je suis... N'avez-vous jamais vu de fausse monnaie? savez-vous ce que c'est qu'un louis d'or faux? Eh bien! je ressemble assez à cela.

LISETTE.

Achevez donc; quel est votre nom?

Digitized by Google

PASQUIN.

Mon nom? (*à part.*) Lui dirai-je que je m'appelle Pasquin? Non; cela rime trop avec coquin.

LISETTE.

Eh bien?

PASQUIN.

Ah! dame, il y a un peu à tirer ici. Haïssez-vous la qualité de soldat?

LISETTE.

Qu'appelez-vous un soldat?

PASQUIN.

Oui; par exemple, un soldat d'antichambre.

LISETTE.

Un soldat d'antichambre! Ce n'est donc point Dorante à qui je parle enfin?

PASQUIN.

C'est lui qui est mon capitaine.

LISETTE.

Faquin!

PASQUIN, *à part.*

Je n'ai pu éviter la rime.

LISETTE.

Mais voyez ce magot! tenez!

PASQUIN, *à part.*

La jolie culbute que je fais là!

LISETTE.

Il y a une heure que je lui demande grâce, et que je m'épuise en humilités pour cet animal-là!

PASQUIN.

Hélas! madame, si vous préfériez l'amour à la gloire, je vous ferais bien autant de profit qu'un monsieur.

LISETTE, *riant.*

Ah! ah! ah! Je ne saurais pourtant m'empêcher d'en rire, avec sa gloire; et il n'y a plus que ce parti-là à prendre. Va, va, ma gloire te pardonne, elle est de bonne composition.

PASQUIN.

Tout de bon, charitable dame? Ah! que mon amour vous promet de reconnaissance!

LISETTE.

Touche là, Pasquin; je suis prise pour dupe : le soldat d'antichambre de monsieur vaut bien la coiffeuse de madame.

PASQUIN.

La coiffeuse de madame?

LISETTE.

C'est mon capitaine, ou l'équivalent.

PASQUIN.

Masque!

LISETTE.

Prends ta revanche.

PASQUIN.

Mais voyez cette magotte, avec qui, depuis une heure, j'entre en confusion de ma misère!

LISETTE.

Venons au fait; m'aimes-tu?

PASQUIN.

Pardi oui! En changeant de nom, tu n'as pas changé de visage, et tu sais bien que nous nous sommes promis fidélité en dépit de toutes les fautes d'orthographe.

LISETTE.

Va, le mal n'est pas grand; consolons-nous, ne faisons semblant de rien, et n'apprêtons point à rire. Il y a apparence que ton maître est encore dans l'erreur à l'égard de ma maîtresse : ne l'avertis de rien, laissons les choses comme elles sont. Je crois que le voici qui entre. Monsieur, je suis votre servante.

PASQUIN.

Et moi votre valet, madame. (*riant.*) Ah! ah! ah!

SCÈNE VII

DORANTE, PASQUIN.

DORANTE.

Eh bien! tu quittes la fille d'Orgon; lui as-tu dit qui tu étais?

PASQUIN.

Pardi oui! La pauvre enfant! j'ai trouvé son cœur plus doux qu'un agneau; il n'a pas soufflé. Quand je lui ai dit que je m'appelais Pasquin, que j'avais un habit d'ordonnance : Eh bien! mon ami, m'a-t-elle dit, chacun a son nom dans la vie, chacun a son habit; le vôtre ne vous coûte rien, cela ne laisse pas d'être gracieux.

DORANTE.

Quelle sotte histoire me contes-tu là?

PASQUIN.

Tant y a que je vais la demander en mariage.

DORANTE.

Comment! elle consent à t'épouser?

PASQUIN.

La voilà bien malade!

DORANTE.

Tu m'en imposes; elle ne sait pas qui tu es.

PASQUIN.

Par la ventrebleu! voulez-vous gager que je l'épouse avec la casaque sur le corps, avec une souquenille si vous me fâchez? Je veux bien que vous sachiez qu'un Amour de ma façon n'est point sujet à la casse, que je n'ai pas besoin de votre friperie pour pousser ma pointe, et que vous n'avez qu'à me rendre la mienne.

DORANTE.

Tu es un fourbe; cela n'est pas concevable, et je vois bien qu'il faudra que j'avertisse monsieur Orgon.

PASQUIN.

Qui? notre père? Ah! le bon homme, nous l'avons dans notre manche; c'est le meilleur hu-

Digitized by Google

main, la meilleure pâte d'homme... Vous m'en direz des nouvelles.

DORANTE.

Quel extravagant! As-tu vu Lisette?

PASQUIN.

Lisette? non. Peut-être a-t-elle passé devant mes yeux; mais un honnête homme ne prend pas garde à une chambrière : je vous cède ma part de cette attention-là.

DORANTE.

Va-t'en; la tête te tourne.

PASQUIN.

Vos petites manières sont un peu aisées; mais c'est la grande habitude qui fait cela. Adieu; quand j'aurai épousé, nous vivrons but à but. Votre soubrette arrive. Bonjour, Lisette, je vous recommande Bourguignon; c'est un garçon qui a quelque mérite.

SCÈNE VIII

DORANTE, SILVIA.

DORANTE, *à part.*

Qu'elle est digne d'être aimée! Pourquoi faut-il que Mario m'ait prévenu?

SILVIA.

Où étiez-vous donc, monsieur? Depuis que j'ai quitté Mario, je n'ai pu vous retrouver pour vous rendre compte de ce que j'ai dit à monsieur Orgon.

DORANTE.

Je ne me suis pourtant pas éloigné; mais de quoi s'agit-il?

SILVIA, *à part.*

Quelle froideur! (*haut.*) J'ai eu beau décrier votre valet, et prendre sa conscience à témoin de son peu de mérite; j'ai eu beau lui représenter qu'on pouvait du moins reculer le mariage, il ne m'a pas seulement écoutée; je vous avertis même qu'on parle d'envoyer chez le notaire, et qu'il est temps de vous déclarer.

DORANTE.

C'est mon intention; je vais partir *incognito*, et je laisserai un billet qui instruira monsieur Orgon de tout.

SILVIA, *à part.*

Partir! Ce n'est pas là mon compte.

DORANTE.

N'approuvez-vous pas mon idée?

SILVIA.

Mais... pas trop.

DORANTE.

Je ne vois pourtant rien de mieux dans la situation où je suis, à moins que de parler moi-même, et je ne saurais m'y résoudre. J'ai d'ailleurs d'autres raisons qui veulent que je me retire; je n'ai plus que faire ici.

SILVIA.

Comme je ne sais pas vos raisons, je ne puis ni les approuver ni les combattre; et ce n'est pas à moi à vous les demander.

DORANTE.

Il vous est aisé de les soupçonner, Lisette.

SILVIA.

Mais je pense, par exemple, que vous avez du dégoût pour la fille de monsieur Orgon.

DORANTE.

Ne voyez-vous que cela?

SILVIA.

Il y a bien encore certaines choses que je pourrais supposer; mais je ne suis pas folle, et je n'ai pas la vanité de m'y arrêter.

DORANTE.

Ni le courage d'en parler; car vous n'auriez rien d'obligeant à me dire. Adieu, Lisette.

SILVIA.

Prenez garde; je crois que vous ne m'entendez pas, je suis obligée de vous le dire.

DORANTE.

A merveille! et l'explication ne me serait pas favorable : gardez-moi le secret jusqu'à mon départ.

SILVIA.

Quoi! sérieusement, vous partez?

DORANTE.

Vous avez bien peur que je ne change d'avis.

SILVIA.

Que vous êtes aimable d'être si bien au fait!

DORANTE.

Cela est bien naïf : adieu. (*il s'en va.*)

SILVIA, *à part.*

S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épouserai jamais... (*elle le regarde aller.*) Il s'arrête pourtant, il rêve, il regarde si je tourne la tête. Je ne saurais le rappeler, moi... Il serait pourtant singulier qu'il partît après tout ce que j'ai fait... Ah! voilà qui est fini, il s'en va; je n'ai pas tant de pouvoir sur lui que je le croyais : mon frère est un maladroit; il s'y est mal pris : les gens indifférents gâtent tout. Ne suis-je pas bien avancée? quel dénoûment! Dorante reparaît pourtant; il me semble qu'il revient; je me dédis donc, je l'aime encore... Feignons de sortir, afin qu'il m'arrête : il faut bien que notre réconciliation lui coûte quelque chose.

DORANTE, *l'arrêtant.*

Restez, je vous prie; j'ai encore quelque chose à vous dire.

SILVIA.

A moi, monsieur?

DORANTE.

J'ai de la peine à partir sans vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

SILVIA.

Eh! monsieur, de quelle conséquence est-il de vous justifier auprès de moi? Ce n'est pas la

peise; je ne suis qu'une suivante, et vous me le faites bien sentir.

DORANTE.

Moi, Lisette! Est-ce à vous à vous plaindre, vous qui me voyez prendre mon parti sans me rien dire?

SILVIA.

Hum! si je voulais, je vous répondrais bien là-dessus.

DORANTE.

Répondez donc; je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais que dis-je? Mario vous aime.

SILVIA.

Cela est vrai.

DORANTE.

Vous êtes sensible à son amour; je l'ai vu par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allasse : ainsi vous ne sauriez m'aimer.

SILVIA.

Je suis sensible à son amour, qui est-ce qui vous l'a dit? Je ne saurais vous aimer, qu'en savez-vous? Vous décidez bien vite.

DORANTE.

Eh bien! Lisette, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, instruisez-moi de ce qui en est, je vous en conjure.

SILVIA.

Instruire un homme qui part!

DORANTE.

Je ne partirai point.

SILVIA.

Laissez-moi; tenez, si vous m'aimez, ne m'interrogez point; vous ne craignez que mon indifférence, et vous êtes trop heureux que je me taise. Que vous importent mes sentiments?

DORANTE.

Ce qu'ils m'importent, Lisette! Peux-tu douter encore que je ne t'adore?

SILVIA.

Non, et vous me le répétez si souvent que je vous crois; mais pourquoi m'en persuadez-vous? que voulez-vous que je fasse de cette peu-ée-là, monsieur? Je vais vous parler à cœur ouvert : vous m'aimez, mais votre amour n'est pas une chose bien sérieuse pour vous. Que de ressources n'avez-vous pas pour vous en défaire? La distance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver sur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre sensible, les amusements d'un homme de condition, tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement. Vous en rirez peut-être au sortir d'ici, et vous aurez raison; mais moi, monsieur, si je m'en ressouviens, comme j'en ai peur; s'il m'a frappée, quel secours aurai-je contre l'impression qu'il m'aura faite? qui est-ce qui me dédommagera de votre perte? qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place? Savez-vous bien que, si je vous aimais, tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me toucherait plus? Jugez donc de l'état où je resterais; ayez la générosité de me cacher votre amour : moi qui vous parle, je me ferais un scrupule de vous dire que je vous aime dans les dispositions où vous êtes; l'aveu de mes sentiments pourrait exposer votre raison; et vous voyez bien aussi que je vous les cache.

DORANTE.

Ah! ma chère Lisette, que viens-je d'entendre? Tes paroles ont un feu qui me pénètre; je t'adore, je te respecte. Il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune, qui ne disparaisse devant une âme comme la tienne; j'aurais honte que mon orgueil tînt encore contre toi, et mon cœur et ma main t'appartiennent.

SILVIA.

En vérité, ne mériteriez-vous pas que je les prisse? Ne faut-il pas être bien généreuse pour vous dissimuler le plaisir qu'ils me font, et croyez-vous que cela puisse durer?

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

SILVIA.

Non, non : mais si vous me le demandez encore, tant pis pour vous.

DORANTE.

Vos menaces ne me font point de peur.

SILVIA.

Et Mario, vous n'y songez donc plus?

DORANTE.

Non, Lisette; Mario ne m'alarme plus, vous ne l'aimez point; vous ne pouvez plus me tromper, vous avez le cœur vrai, vous êtes sensible à ma tendresse, je ne saurais en douter au transport qui m'a pris, j'en suis sûr, et vous ne sauriez plus m'ôter cette certitude-là.

SILVIA.

Oh! je n'y tâcherai point; gardez-la, nous verrons ce que vous en ferez.

DORANTE.

Ne consentez-vous pas d'être à moi?

SILVIA.

Quoi! vous m'épouserez malgré ce que vous êtes, malgré la colère d'un père, malgré votre fortune?

DORANTE.

Mon père me pardonnera dès qu'il vous aura vue; ma fortune nous suffit à tous deux, et le mérite vaut bien la naissance : ne disputons point, car je ne changerai jamais.

SILVIA.

Il ne changera jamais! Savez-vous bien que vous me charmez, Dorante?

DORANTE.

Ne gênez donc plus votre tendresse, et laissez-la répondre...

Digitized by Google

SILVIA.

Enfin j'en suis venue à bout; vous... vous ne changerez jamais.

DORANTE.

Non, ma chère Lisette.

SILVIA.

Que d'amour!

SCÈNE IX

M. ORGON, SILVIA, DORANTE, LISETTE, PASQUIN, MARIO.

SILVIA.

Ah! mon père, vous avez voulu que je fusse à Dorante, venez voir votre fille vous obéir avec plus de joie qu'on n'en eut jamais.

DORANTE.

Qu'entends-je! vous, son père, monsieur?

SILVIA.

Oui, Dorante, la même idée de nous connaître nous est venue à tous deux; après cela, je n'ai plus rien à vous dire; vous m'aimez, je n'en saurais douter : mais, à votre tour, jugez de mes sentiments pour vous, jugez du cas que j'ai fait de votre cœur par la délicatesse avec laquelle j'ai tâché de l'acquérir.

M. ORGON.

Connaissez-vous cette lettre-là? Voilà par où j'ai appris votre déguisement, qu'elle n'a pourtant su que par vous.

DORANTE.

Je ne saurais vous exprimer mon bonheur, madame; mais ce qui m'enchante le plus, ce sont les preuves que je vous ai données de ma tendresse.

MARIO.

Dorante me pardonne-t-il la colère où j'ai mis Bourguignon?

DORANTE.

Il ne vous la pardonne pas, il vous en remercie.

PASQUIN.

De la joie, madame! vous avez perdu votre rang; mais vous n'êtes point à plaindre, puisque Pasquin vous reste.

LISETTE.

Belle consolation! il n'y a que toi qui gagnes à cela.

PASQUIN.

Je n'y perds pas : avant notre reconnaissance votre dot valait mieux que vous, à présent vous valez mieux que votre dot. Allons, saute, marquis.

FIN DU JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD.

Digitized by Google

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

LA MÉTROMANIE.

DAMIS

Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révèle
Vers l'immortalité je fais mes premiers pas

Digitized by Google

LA METROMANIE

Digitized by Google

Digitized by Google

PIRON

Celui-là est le plus turbulent des poëtes. *Alexis* Piron naquit à Dijon, le 9 juillet 1689, si bien qu'il avait un siècle à parcourir avant de rencontrer la politique en ses sentiers. Il était le fils d'un apothicaire, auteur de ces Noëls bourguignons, *salés* par excellence ; et tel que vous le voyez, battant les drogues dans son mortier, cet apothicaire était le bien venu chez le grand Condé et chez le duc de Bourbon, où le vin de Bourgogne était un si bon entremetteur de l'amitié. Voilà de quelle souche bienveillante était sorti l'auteur de la *Métromanie*, et toute sa vie il se ressentit des grands exemples qu'il avait reçus de son père et de sa mère. Hélas ! ces braves gens! leur fortune disparut dans une faillite, et pour comble de malheur, la jeune Piron écrivit, d'une main sans vergogne, cette ode abominable, étincelante des plus étranges beautés. Ce fut sa perte et sa gloire. Il fut célèbre, il fut à l'index ; enfin, obligé de quitter sa ville natale, il s'en vint à Paris, où il commença par écrire *Arlequin-Deucalion*, sur un théâtre où il était défendu de faire parler plus d'un personnage. Heureux temps pour l'art dramatique ! *Arlequin-Deucalion* ouvrit à ce jeune homme le théâtre de la foire, et longtemps il s'en contenta. A la fin, Crébillon le tragique, l'auteur d'*Atrée* et de *Thyeste* : — Eh quoi, lui dit-il, n'as-tu pas honte de vivre ainsi de ces bagatelles, quand le Théâtre-Français t'appelle et te provoque ? Or, ce fut ainsi que Piron écrivit l'*École des Pères* et *Gustave Wasa* ; plus tard, *Fernand Cortez*, jusqu'à l'heure où la *Métromanie* éclata comme un coup de foudre. En effet, c'est un chef-d'œuvre ; chaque vers est un proverbe, et la popularité de ce bel ouvrage a toujours été grandissant. Aussitôt, que d'envies, que de haines, quelle opposition du café Procope, et comme la critique s'en donna à cœur-joie ! Il n'était pas homme à ne point se défendre. Il avait, comme on dit, l'ongle et le bec, c'est-à-dire l'épigramme, une épigramme à l'emporte-pièce, une repartie à pleine dent ; sa morsure était terrible... Un vrai sauve-qui-peut. Dieu merci, plusieurs braves gens se rencontrèrent pour applaudir à l'enjouement, à la bonne humeur, au courage, à l'amitié même de ce grand poëte. On lui tint compte de son zèle au travail, de sa modestie à la récompense.

Enfin, quelques bienfaiteurs lui vinrent, qui l'aidèrent à vivre, à savoir : le comte de Maurepas, le duc de Nivers, le maréchal de Saxe et le comte de Livry. Un inconnu lui faisait une pension de six cents livres : il mourut sans avoir su le nom du marquis de Lassay, son bienfaiteur. Plus tard, il devint l'ami des meilleurs écrivains de son temps, charmés de sa bonne humeur, de son esprit, de cette inépuisable causerie, abondante et piquante, à la façon de ces eaux qui jaillissent des Alpes et des Pyrénées.

Quand le roi (le roi Louis XV) lui fermait les portes de l'Académie, il lui donna une pension de mille livres sur sa cassette, et messieurs de l'Académie eurent la bon goût de ne pas se souvenir des épigrammes de Piron. On a recueilli ses bons mots dans un gros tome. Il mourut le 21 janvier 1773, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. L'illustre auteur de l'*Esprit des lois*, qui ne plaisantait guère, appelait Piron son ami, son cher confrère. Un certain Rigoley de Juvigny, qui ne savait que faire, a publié les œuvres de Piron en sept gros tomes in-octavo ; la *Métromanie* eût suffi à la gloire de ce rare et charmant écrivain.

LA MÉTROMANIE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 10 JANVIER 1738

PERSONNAGES.	PERSONNAGES.
FRANCALEU, père de Lucile.	LUCILE, fille de Francaleu.
BALIVEAU, capitoul, oncle de Damis.	LISETTE, suivante de Lucile.
DAMIS, poëte.	MONDOR, valet de Damis.
DORANTE, amant de Lucile.	

La scène est chez M. Francaleu, dans les jardins d'une maison de plaisance, aux portes de Paris.

Digitized by Google

ACTE PREMIER

SCÈNE I

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

Cette maison des champs me paraît un bon gîte.
Je voudrais bien ne pas en décamper si vite;
Surtout m'y retrouvant avec tes yeux fripons,
Auprès de qui pour moi tous les gîtes sont bons.
Mais, de mon maître ici n'ayant point de nouvel-
Il faut que je revole à Paris. [les,

LISETTE.

Tu l'appelles...!

MONDOR.

Damis. Le connais-tu?

LISETTE.

Non.

MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR, *revenant.*

On m'a pourtant bien dit : Chez monsieur Franca-
LISETTE. [leu.

C'est ici.

MONDOR.

Jouez-vous chez vous la comédie?

LISETTE.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

MONDOR.

Le patron n'a-t-il pas une fille unique?

LISETTE.

Oui.

MONDOR.

Et qui sort du couvent depuis peu?

LISETTE.

D'aujourd'hui.

MONDOR.

Vivement recherchée?

LISETTE.

Et très-digne de l'être.

MONDOR.

Et vous avez grand monde?

LISETTE.

A ne pas nous connaître.

MONDOR.

Illuminations, bal, concert?

LISETTE.

Tout cela.

MONDOR.

Un beau feu d'artifice?

LISETTE.

Il est vrai.

MONDOR.

M'y voilà.
Damis doit être ici; chaque mot me le prouve.
Quand le diable en serait, il faut que je l'y trouve.

LISETTE.

Sa mine? Ses habits? Son état? Sa façon?

MONDOR.

Oh! c'est ce qui n'est pas facile à peindre, non.
Car, selon la pensée où son esprit se plonge,
Sa face, à chaque instant, s'élargit ou s'allonge.
Il se néglige trop, ou se pare à l'excès.
D'état, il n'en a point, ni n'en aura jamais.
C'est un homme isolé qui vit en volontaire;
Qui n'est bourgeois, abbé, robin, ni militaire;
Qui va, vient, veille, suc, et, se tourmentant bien,
Travaille nuit et jour, et jamais ne fait rien;
Au surplus, rassemblant dans sa seule personne
Plusieurs originaux qu'au théâtre on nous donne:
Misanthrope, Etourdi, Complaisant, Glorieux,
Distrait... ce dernier-ci le désigne le mieux.
Et, tiens, s'il est ici, je gage mes oreilles
Qu'il est dans quelque allée à bayer aux corneilles,
S'approchant pas à pas, d'un ha-ha qui l'attend,
Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.

LISETTE.

Je m'oriente. On a l'homme que tu souhaites.
N'est-ce pas de ces gens que l'on nomme poëtes?

MONDOR.

Oui.

LISETTE.

Nous en avons un.

MONDOR.

C'est lui.

LISETTE.

Peut-être bien.

MONDOR.

Quoi donc?

LISETTE.

Le personnage en tout ressemble au tien:
Sinon que ce n'est pas Damis que l'on le nomme.

MONDOR.

Contente-moi, n'importe et montre-moi cet homme.

LISETTE.

Cherche! il est à rêver là-bas dans ces bosquets.
Mais vas-y seul; on vient; et je crains les caquets.

SCÈNE II

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Dorante ici! Dorante!

DORANTE.

Ah! Lisette! ah! ma belle!
Que je t'embrasse! Eh bien, dis-moi donc la nou-
velle.
Félicite-moi donc. Quel plaisir! L'heureux jour!
Que ce jour a tardé longtemps à mon amour!
De la chose, avant moi, tu dois être avertie.
Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie? [moi.
Que je vais... que je puis... Conçois-tu...? Baise-

Digitized by Google

LISETTE.
Mais vous n'êtes pas sage, en vérité.
DORANTE.
Pourquoi?
LISETTE.
Si monsieur vous trouvait? songez-donc où vous [êtes.
Y pensez-vous, d'oser venir, comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre père en pro-
DORANTE. [cès...?
Bon! m'a-t-il jamais vu ni de loin ni de près?
Je vois le parc ouvert : j'entre.
LISETTE.
Vous le dirai-je?
Eussiez-vous cent fois plus d'audace et de manége,
Lucile même à nous daignât-elle s'unir,
Je ne sais trop comment vous pourrez l'obtenir.
DORANTE.
Oh! je le sais bien, moi. Mon père m'idolâtre :
Il n'a que moi d'enfants : je suis opiniâtre.
Je le veux; qu'il le veuille (autrement j'ai des [mœurs) :
Je ne lui manque point; mais je fais pis : je meurs.
LISETTE.
Mais si le grand procès qu'il a...
DORANTE.
Qu'il y renonce.
Le père de Lucile a gagné. Je prononce.
LISETTE.
Mais si votre père ose en appeler?
DORANTE.
Jamais.
LISETTE.
Mais si...
DORANTE.
Finis, de grâce; et laisse là tes mais.
LISETTE.
Croyez-vous donc, monsieur, vous seul avoir un [père?
Le nôtre y voudra-t-il consentir?
DORANTE.
Je l'espère?
LISETTE.
Moi, je l'espère peu.
DORANTE.
Sois en paix là-dessus.
LISETTE.
Le vieillard est entier.
DORANTE.
Le jeune homme encor plus.
LISETTE.
Lucile est un parti...
DORANTE.
Je suis bon pour Lucile.
LISETTE.
Elle a cent mille écus.
DORANTE.
J'en aurai deux cent mille.
LISETTE.
Mais vous aimera-t-elle?
DORANTE.
Ah! laisse là ta peur!
Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.
LISETTE.
Je vous l'ai dit cent fois, c'est une nonchalante
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente :
De l'amour d'elle-même éprise uniquement,
Incapable en cela d'aucun attachement;
Une idole du Nord, une froide femelle,
Qui voudrait qu'on parlât, que l'on pensât pour elle;
Et, sans agir, sentir, craindre, ni désirer,
N'avoir que l'embarras d'être et de respirer.
Et vous voulez qu'elle aime! Elle, avoir une intrigue!
Y songez-vous, monsieur? Fi donc! cela fatigue.
Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,
Si votre amour vous laisse un moment de répit.
Et c'est, ma foi, bien pis chez nous que chez les [hommes.
DORANTE.
Enfin, depuis un mois, sachons où nous en sommes.
LISETTE.
Elle aime éperdument ces vers passionnés
Que votre ami compose, et que vous nous donnez;
Et je guette l'instant d'oser dire à la belle
Que ces vers sont de vous, et qu'ils sont faits pour [elle.
DORANTE.
Qu'ils sont de moi! mais c'est mentir effrontément.
LISETTE.
Eh bien! je mentirai : mais j'aurai l'agrément
D'intéresser pour vous l'indifférence même.
DORANTE.
Lucile en est encore à savoir que je l'aime?
Que ne profitions-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont son goût est flatté!
Un trait pouvait m'y faire aisément reconnaître,
Et, mieux que tu ne crois, m'eût réussi peut-être.
LISETTE.
Eh non! vous dis-je, non! Vous auriez tout gâté.
L'indifférence incline à la sévérité.
Il fallait bien d'abord préparer toutes choses,
De l'empire amoureux lui déplier les roses,
L'induire à se vouloir baisser pour en cueillir.
D'aise, en lisant vos vers, je la vois tressaillir;
Surtout quand un amour qui n'est plus guère en vo-
Y brille sous le titre ou d'idylle ou d'églogue. [gue
Elle n'a plus l'esprit maintenant occupé
Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé,
De bergers figurant quelques danses légères,
Ou tout le jour assis aux pieds de leurs bergères,
Et, couronnés de fleurs, au son du chalumeau,
Le soir, à pas comptés, regagnant le hameau.
La voyant s'émouvoir à ces fades esquisses,
Et de ces visions savourer les délices,
J'ai cru devoir mener tout doucement son cœur,
De l'amour de l'ouvrage à l'amour de l'auteur.
DORANTE.
C'est une églogue aussi qu'on lui prépare encore.
Damis se lève exprès, chez vous, avant l'aurore.
LISETTE.
Damis?

Digitized by Google

DORANTE.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas.
Et sa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas.

LISETTE.

Celui que nous nommons monsieur de l'Empirée?

DORANTE.

Oui. Son talent, chez nous, lui donne aussi l'entrée.
Mon père en est épris jusqu'à l'aimer, je crois,
Un peu plus que ma mère, et presque autant que [moi.

LISETTE.

Laissons là son églogue.

DORANTE.

Ah! soit : je l'en dispense.
Sur un pareil emprunt tu sais comme je pense.

LISETTE.

Monsieur de Francaleu ne vous connaît pas?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Faites-vous présenter à lui sous un faux nom.
Ici, l'amour des vers est un tic de famille.
Le père, qui les aime encor plus que la fille,
Regarde votre ami comme un homme divin;
Et vous plairez d'abord, présenté de sa main.

DORANTE.

Il peut me demander la raison qui m'attire?

LISETTE.

Le goût pour le théâtre en est une à lui dire.
Désirez de jouer avec nous. Justement,
Quelques acteurs nous font faux-bond en ce mo- [ment.

DORANTE.

Oui-da! je les remplace, et je m'offre à tout faire.

LISETTE.

A la pièce du jour rendez-vous nécessaire.
Il s'agit de cela maintenant. Après quoi...

DORANTE.

Voici notre poëte. Adieu. Retire-toi.

SCÈNE III

DORANTE, DAMIS.

DORANTE.

Tout à l'heure, mon cher, il faut prendre la peine...

DAMIS, *sans l'écouter.*

Non, jamais si beau feu ne m'échauffa la veine.
Ma foi! j'ai fait pour vous bien des vers jusqu'ici :
Mais je donne ma voix et la palme à ceux-ci.

DORANTE.

Il s'agit...

DAMIS.

De vous faire une églogue; elle est faite.

DORANTE.

Eh! n'allons pas si vite...

DAMIS.

Oh! mais faite et parfaite.

DORANTE.

Je le crois...

DAMIS.

Au bon coin ceci sera frappé.

DORANTE.

D'accord...

DAMIS.

Et je le donne en quatre au plus huppé.

DORANTE.

Laissons; je vous demande...

DAMIS.

Oui, du noble et du tendre.

DORANTE, *perdant patience.*

Non, du tranquille!

DAMIS, *tirant ses tablettes.*

Aussi, vous en allez entendre.

DORANTE.

Eh! j'en jugerais mal.

DAMIS.

Mieux qu'un autre. Écoutez.

DORANTE.

Je suis sourd.

DAMIS.

Je crierai.

DORANTE.

Vainement.

DAMIS.

Permettez.

DORANTE.

Quelle rage!

DAMIS *lit.*

Daphnis et l'Écho, dialogue.

Daphnis.

DORANTE, *à part.*

Au diable soit l'Écho, l'homme et l'églogue!

DAMIS, *avec emphase.*

« Écho, que je retrouve en ce bocage épais... »

DORANTE, *d'une voix éclatante.*

Paix! dit l'Écho. Paix! dis-je; une bonne fois, paix!
Sinon.

DAMIS.

Comment, monsieur? Quand pour vous je [compose...

DORANTE.

Mais quand de vous, monsieur, on demande autre [chose.

DAMIS, *reprenant sa volubilité.*

Ode? épître? cantate?

DORANTE.

Aïe!

DAMIS.

Élégie?

DORANTE.

Eh bien!

DAMIS.

Portrait? sonnet? bouquet? triolet? ballet?

DORANTE.

Rien.
Mon amour se retranche au langage ordinaire:
Et désormais du vôtre il n'aura plus affaire.

DAMIS, *resserrant ses tablettes.*

C'est autre chose : alors ces vers seront pour moi.

Digitized by Google

DORANTE.

Non que je ne ressente, ainsi que je le doi,
La bonté qu'en ce jour encor vous avez eue.
J'ai regret à la peine...

DAMIS.

Elle n'est pas perdue.
Mes vers, sans aller loin, sauront où se placer;
Et l'on a, pour son compte, à qui les adresser.

DORANTE, *avec émotion.*

Ah! vous aimez?

DAMIS.

Qui donc aimerait, je vous prie?
La sensibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai poëte est prompt à s'enflammer;
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer.

DORANTE.

(*à part.*) (*haut.*)
Je le crois mon rival. Quelle est votre bergère?

DAMIS.

De la vôtre, pour moi, le nom fut un mystère :
Que le nom de la mienne en puisse être un pour [vous.

DORANTE.

Et votre sort, monsieur, sans doute...

DAMIS.

Est des plus doux.

DORANTE.

Une plume si tendre a de quoi plaire aux belles.

DAMIS.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE.

Ce jour?

DAMIS.

Est un grand jour.

DORANTE.

(*à part.*) (*haut.*)
Ah! c'est Lucile. Oh çà!
Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

DAMIS.

Je le voudrais.

DORANTE.

(*à part.*)
A qui tient-il? Son froid me tue!

DAMIS.

Je ne le puis.

DORANTE.

Pourquoi?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vue.

DORANTE.

(*à part.*) (*haut.*)
C'est elle. Expliquez-vous.

DAMIS.

Mes termes sont fort clairs.

DORANTE.

D'où naîtraient donc vos feux?

DAMIS.

De son goût pour les [vers.

DORANTE.

(*bas.*)
De son goût pour les vers! Mon infortune est sûre :
Mais n'importe; feignons, et poussons l'aventure.

DAMIS.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous? D'où vient tant [d'aparté?

DORANTE.

De mon premier objet c'est trop m'être écarté.
Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

DAMIS.

Parlez, me voilà prêt. Que faut-il entreprendre?

DORANTE.

Donnez-moi pour acteur à monsieur Francaleu.
Je me sens du talent; et je voudrais un peu,
En m'essayant chez lui, voir ce que je sais faire.

DAMIS.

Venez.

DORANTE.

Mon nom pourrait me nuire.

DAMIS.

Il faut le taire.
Vous êtes mon ami; ce titre suffira.
Ecoutez seulement les vers qu'il vous lira.
C'est un fort galant homme, excellent caractère.
Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon père;
Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours par quelque faible on paya le tribut.
Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve;
De s'être, en cheveux gris, avisé de sa verve;
Si l'on peut nommer verve une démangeaison
Qui fait honte à la rime ainsi qu'à la raison.
Et malheureusement ce qui vicie abonde.
Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde.
Tout le premier lui-même il en raille, il en rit.
Grimace! l'auteur perce; il les lit, les relit. [rie,
Prétend qu'ils fassent rire; et, pour peu qu'on en
Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie,
Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et, charmé du flatteur, le paie en l'assommant.

DORANTE.

Oh! je suis patient. Je veux lasser votre homme;
Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme!

DAMIS.

Pour moi, je meurs, je tombe, écrasé sous le faix.

DORANTE.

Qui vous retient chez lui?

DAMIS.

Des raisons que je tais;
Et je m'y plairais fort, sans sa muse funeste,
Dont le poison maudit nous glace et nous empreste.
Heureux, quand mon esprit vole à sa région,
S'il n'y porte pas l'air de la contagion!
Le voici. Tout le corps me frissonne à l'approche
Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche.

Digitized by Google

SCÈNE IV

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU.

Peste soit de ces coups où l'on ne s'attend pas!
Voilà ma pièce au diable, et mon théâtre à bas.

DAMIS.

Comment donc?

FRANCALEU.

Trois acteurs : l'amant, l'oncle, le [père,
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.
L'un est inoculé; l'autre, aux eaux; l'autre, mort.
C'est bien prendre son temps!

DAMIS.

Le dernier a grand [tort.

FRANCALEU.

Je croyais célébrer le retour de ma fille.
A grands frais je convoque amis, parents, famille,
J'assemble un auditoire et nombreux et galant;
Et nous fermons. Cela n'est-il pas régalant?

DAMIS, *froidement.*

Certes, les trois sujets étaient bons; c'est dommage.

FRANCALEU.

Quelle sérénité! Savez-vous, quand j'enrage,
Que j'enrage encor plus si l'on n'enrage aussi?

DAMIS.

C'est que je vois, monsieur, bon remède à ceci.
Le rôle des vieillards n'est pas de longue haleine;
Les deux premiers venus le rempliront sans peine.

FRANCALEU.

Et l'amant?

DAMIS, *présentant Dorante.*

Mon ami s'en acquitte à ravir.

DORANTE, *à Francaleu.*

Vous me voyez, monsieur, tout prêt à vous servir.

FRANCALEU, *à Damis.*

Il a d'un amoureux tout à fait l'encolure.

DAMIS.

Le jeu bien au-dessus encor de la figure.

FRANCALEU.

Mais il s'agit ici d'un amant maltraité;
Et peut-être monsieur ne l'a jamais été. [dre,
Or il faut, quelque loin qu'un talent puisse atteindre,
Éprouver pour sentir, et sentir pour bien peindre.

DAMIS, *avec un rire malin.*

Aussi n'ira-t-il pas se chercher en autrui :
Le rôle qu'il accepte est modelé sur lui.
Le pauvre infortuné meurt pour une inhumaine,
Sans oser déclarer son amoureuse peine;
De façon qu'il en est encore à s'aviser,
Quand peut-être quelque autre est tout près d'é-

DORANTE, *suite.* [pouser.

Ma situation sans doute est peu commune;
Et je sens en effet toute mon infortune.

FRANCALEU.

Bon! tant mieux! vous voilà selon notre désir.
Venez; et, croyez-moi, vous aurez du plaisir.

(*Il sort avec Dorante.*)

DAMIS, *seul.*

J'ai beau le voir partir, je ne m'en crois pas quitte.
Mais, grâce à l'embarras qui l'occupe et l'agite,
Sain et sauf, une fois, j'échappe à mon bourreau.

FRANCALEU, *revenant.*

Attendez-vous à voir quelque chose de beau.
J'achève de brocher une pièce en six actes.
La rime et la raison n'y sont pas trop exactes;
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens.

(*Il s'en retourne.*)

SCÈNE V

DAMIS.

Et je n'armerais pas contre ce guet-apens?
Ce devrait être fait. Qu'il reste à sa campagne,
Où me vienne chercher au fond de la Bretagne.
L'amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a devancé;
C'est un nœud que de loin l'esprit a commencé:
Il est temps que la vue et l'achève et le serre.
Partons.

SCÈNE VI

DAMIS, MONDOR,

MONDOR, *rendant une lettre à Damis.*

Ah! grâce au ciel, enfin je vous déterre!
Je vous cherche, monsieur, depuis huit jours en- [tiers,
Et de Paris cent fois j'ai fait tous les quartiers:
J'ai craint au bord de l'eau vos visions cornues,
Que, cherchant quelque rime, et lisant dans les [nues,
Pégase imprudemment, la bride sur le cou,
N'eût voituré la muse aux filets de Saint-Clou.

DAMIS, *resserrant la lettre qu'il a lue.*

Oh! oh! bon gré, mal gré, voici qui me retarde.

MONDOR.

Écoutez donc, monsieur, ma foi, prenez-y garde!
Un beau jour...

DAMIS.

Un beau jour, ne le tairas-tu point?

MONDOR.

A votre aise! après tout, liberté sur ce point.
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être.
Mais personne, monsieur, ne veut vous y connaître:
Et, dans ce vaste enclos que j'ai tout parcouru,
Je vous manquais encor si vous n'eussiez paru.

DAMIS.

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille :
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille?

MONDOR.

Sans doute. Comment donc aurais-je interrogé?

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom-là.

MONDOR.

Vous en avez changé?

Digitized by Google

DAMIS.

Oui, j'ai depuis huit jours imité mes confrères.
Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent guères;
Et parmi ces messieurs c'est l'usage commun
De prendre un nom de terre ou de s'en forger un.

MONDOR.

Votre nom maintenant, c'est donc...?

DAMIS.

De l'Empirée.
Et j'en oserais bien garantir la durée.

MONDOR.

De l'Empirée? Oui-da! n'ayant sur l'horizon
Ni feu ni lieu qui puisse allonger votre nom,
Et ne possédant rien sous la voûte céleste,
Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.
Voilà donc votre esprit devenu grand terrien.
L'espace est vaste : aussi s'y promène-t-il bien.
Mais quand il va là-haut lui seul à sa campagne,
Que le corps, ici-bas, souffre qu'on l'accompagne.

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un homme à talents, tel que moi,
Puisse régler sa marche et disposer de soi?
Les gens de mon espèce ont le destin des belles :
Tout le monde voudrait nous enlever comme elles.
Je me laisse entraîner chez monsieur Francaleu
Par un impertinent que je connaissais peu.
C'est lui qui me présente; et, dupe du manége,
Je sers de passe-port au fat qui me protége.
On tenait table encore. On se serre pour nous.
La joie en circulant me gagne ainsi qu'eux tous;
Je la sens : j'entre en verve; et le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs et des foudres;
J'ai le vol si rapide et si prodigieux, cieux :
Qu'à me suivre on se perd, après moi, dans les
Et c'est là qu'à grands cris je reçois des convives,
Ce nom qui va du Pindu enrichir les archives...

MONDOR.

Qui va nous appauvrir, à coup sûr, tous les deux.

DAMIS.

Ensuite un équipage et commode et pompeux
Me roule en un quart d'heure à celieu de plaisance,
Où je ris, chante et bois : le tout par complaisance.

MONDOR.

Par complaisance, soit. Mais vous ne savez pas?

DAMIS.

Et quoi?

MONDOR.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La fortune, à la ville, en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau...

DAMIS.

Heim?

MONDOR.

Votre oncle de Toulouse...

DAMIS.

Après?

MONDOR.

Est à Paris.

DAMIS.

Qu'il y reste.

MONDOR.

Fort bien.
Sans croire, sans vouloir que vous en sachiez rien.

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire?

MONDOR.

Ah! quelle indifférence!
Et rien est-il pour vous de plus de conséquence?
Un oncle riche et vieux, dont votre sort dépend;
Qui du bien qu'il vous veut sans cesse se repent;
Prétendant sur son goût régler votre génie;
De vos diables de vers détestant la manie;
Et qui, depuis cinq ans bien comptés, Dieu merci,
Pour faire votre droit, nous pensionne ici!
Attendez-vous, monsieur, à d'horribles tempêtes.
Il vient incognito, pour voir où vous en êtes.
Peut-être il sait déjà que, vous donnant l'essor,
Vous n'avez pris ici d'autres licence encor
Que celles qu'il craignait, et que, dans vos rubri-
Vous nommez, entre vous, licences poétiques. [ques,
Ah! monsieur, redoutez son indignation.
Vous aurez encouru l'exhérédation.
Ce mot doit vous toucher, ou votre âme est bien dure.

DAMIS, *lui donnant un papier.*

Mondor, porte ces vers à l'auteur du Mercure.

MONDOR, *refusant de le prendre.*

Beau fruit de mon sermon!

DAMIS.

Digne du sermonneur.

MONDOR.

Et que doit nous valoir ce papier?

DAMIS.

De l'honneur.

MONDOR, *secouant la tête.*

Bon! de l'honneur!

DAMIS.

Tu crois que je dis des sornettes?

MONDOR.

C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses det-
Et qu'avec celui-ci vous les paierez très-mal. [tes,

DAMIS.

Qu'un valet raisonneur est un sot animal!
Eh! fais ce qu'on te dit.

MONDOR.

Aussi, ne vous déplaise,
Vous en parlez, monsieur, un peu trop à votre aise.
Vous avez les plaisirs; et moi, tout l'embarras.
Vous et vos créanciers, je vous ai sur les bras :
C'est moi qui les écoute, et qui les congédie.
Je suis las de jouer, pour vous, la comédie,
De vous celer, d'oser remettre au lendemain,
Pour emprunter encore, avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce monde aboyant cherchez qui vous délivre.
Pour moi, plein désormais d'un juste repentir,
J'abandonne le rôle, et ne veux plus mentir.

Digitized by Google

Viennent baigneur, marchand, tailleur, hôte, au-
[bergiste,
Que leur cour vous talonne, et vous suive à la piste,
Tirez-vous-en vous seul, et voyons une fois...

DAMIS, *lui rendant le même papier.*

Tu me rapporteras le Mercure du mois;
Entends-tu?

MONDOR, *le prenant.*

Trouvez bon aussi que je revienne
Environné des gens que je vous nomme.

DAMIS.

Amène.

MONDOR.

Vous pensez rire?

DAMIS.

Non.

MONDOR.

Vous verrez.

DAMIS.

Je t'attends.

MONDOR, *sortant.*

Oh! bien, vous en allez avoir le passe-temps.

DAMIS.

Et toi, celui de voir des gens comblés de joie.

MONDOR, *revenant.*

Les paierez-vous?

DAMIS.

Sans doute.

MONDOR.

Et de quelle monnoie?

DAMIS.

Ne t'embarrasse pas.

MONDOR, *à part.*

Ouais! serait-il en fonds?

DAMIS.

Arrangeons-nous déjà sur ce que nous devons.

MONDOR, *à part.*

Morbleu! c'est pour m'apprendre à peser mes pa-
[roles.

DAMIS.

Au répétiteur?

MONDOR, *d'un ton radouci.*

Trente ou quarante pistoles.

DAMIS.

A la lingère? A l'hôte? Au perruquier?

MONDOR.

Autant.

DAMIS.

Au tailleur?

MONDOR.

Quatre-vingts.

DAMIS.

A l'aubergiste?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A toi?

MONDOR, *faisant d'humbles révérences.*

Monsieur...

DAMIS.

Combien?

MONDOR.

Monsieur...

DAMIS.

Parle.

MONDOR.

J'abuse...

DAMIS.

De ma patience!

MONDOR.

Oui, je vous demande excuse.
Il est vrai que... le zèle... a manqué de respect.
Mais le passé rendait l'avenir très-suspect.

DAMIS.

Cent écus, supposons. Plus ou moins, il n'importe.
Çà, partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR.

Les prix?

DAMIS.

Oui; de l'argent, de l'or qu'en lieux divers
La France distribue à qui fait mieux les vers.
A Paris, à Rouen, à Toulouse, à Marseille,
J'ai concouru partout : partout j'ai fait merveille...

MONDOR.

Ah! si bien que Paris paiera donc le loyer;
Rouen, le maître en droit; Toulouse, le barbier;
Marseille, la lingère; et le diable, mes gages.

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages?

MONDOR.

Non; ne doutons de rien. Et sur un fonds meilleur
N'hypothéquez-vous pas l'auberge et le tailleur?

DAMIS.

Sans doute; et sur un fonds de la plus noble espèce.
Le Théâtre-Français donne aujourd'hui ma pièce.
Le secret m'est gardé. Hors un acteur et toi,
Personne au monde encor ne sait qu'elle est de moi.
Ce soir même on la joue : en voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révèle :
Vers l'immortalité je fais les premiers pas.
Cher ami, que pour moi ce grand jour a d'appas!
Autre espoir...

MONDOR.

Chimérique.

DAMIS.

Une fille adorable,
Rare, célèbre, unique, habile, incomparable...

MONDOR.

De cette incomparable, après, qu'espérez-vous?

DAMIS.

Aujourd'hui triomphant, demain j'en suis l'époux.
Demain... Où vas-tu donc, Mondor?

MONDOR.

Chercher un maître.

DAMIS.

Et pourquoi tout à coup suis-je indigne de l'être?

MONDOR.

C'est que l'air est, monsieur, un fort sot aliment.

Digitized by Google

DAMIS.

Qui te veut nourrir d'air? Es-tu fou?

MONDOR.

Nullement.

DAMIS.

Ma foi! tu n'es pas sage. Hé quoi! tu te révoltes
A la veille, que dis-je? au moment des récoltes!
Car enfin rassemblons (puisqu'il faut avec toi
Descendre à des détails si peu dignes de moi),
Rassemblons en un point de précision sûre
L'état de ma fortune et présente et future.
De tes gages déjà le paiement est certain.
Ce soir, une partie; et l'autre, après-demain.
Je réussis. J'épouse une femme savante.
Vois le bel avenir qui de là se présente!
Vois naître tour à tour, de nos feux triomphants,
Des pièces de théâtre et de rares enfants!
Les aiglons généreux, et dignes de leurs races,
A peine encore éclos, volerent sur nos traces.
Ayons-en trois. Léguons le comique au premier;
Le tragique au second; le lyrique au dernier.
Par eux seuls, en tous lieux, la scène est occupée.
Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'épopée,
Et mon épouse et moi nous ne lâchions par an,
Moi, qu'un demi-poëme; elle, que son roman :
Vers nous, de tous côtés, nous attirons la foule.
Voilà dans la maison l'or et l'argent qui roule;
Et notre esprit qui met, grâce à notre union,
Le théâtre et la presse à contribution.

MONDOR.

En bonne opinion, vous êtes un rare homme;
Et sur cet oreiller vous dormez d'un bon somme :
Mais un coup de sifflet peut vous réveiller.

DAMIS, *lui faisant prendre enfin le papier.*

Pars.
L'embarras où je suis mérite un peu d'égards.
Une pièce affichée; une autre dans la tête;
Une où je joue; une autre, à lire toute prête :
Voilà de quoi, sans doute, avoir l'esprit tendu.

MONDOR.

Dites un héritage et bien du temps perdu.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

BALIVEAU, FRANCALEU.

BALIVEAU.

L'heureux tempérament! Ma joie en est extrême :
Gai, vif, aimant à rire; enfin toujours le même.

FRANCALEU.

C'est que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,
Embrassons-nous encore; et que, tout de nouveau,
De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.
La séparation n'est pas de fraîche date;
Convenez-en : pendant l'intervalle écoulé,
La Parque, à la sourdine, a diablement filé.
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde et moins vive?
Pour moi, je suis de tout; joueur, amant, convive;
Fréquentant, fêtoyant les bons faiseurs de vers..
J'en fais même comme eux.

BALIVEAU.

Comme eux?

FRANCALEU.

Oui.

BALIVEAU.

Quel travers!

FRANCALEU.

Pas tout à fait comme eux; car je les fais sans peine.
Aussi me traitent-ils de poëte à la douzaine;
Mais, en dépit d'eux tous, ma muse en tapinois,
Se fait, dans le Mercure, applaudir tous les mois.

BALIVEAU.

Comment?

FRANCALEU.

J'y prends le nom d'une Basse-Bretonne.
Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne;
Et le masque femelle, agaçant le lecteur,
De tel qui m'a raillé fait mon adorateur.

BALIVEAU, *à part.*

Il est devenu fou!

FRANCALEU.

Lisez-vous le Mercure?

BALIVEAU.

Jamais.

FRANCALEU.

Tant pis, morbleu, tant pis! bonne lecture!
Lisez celui du mois; vous y verrez encor
Comme, aux dépens d'un fou, je m'y donne l'essor.
Je ne sais pas qui c'est; mais le benêt s'abuse,
Jusque-là qu'il me nomme une dixième Muse;
Et qu'il me veut pour femme avoir absolument.
Moi j'ai, par un sonnet, ripesté galamment.
Je goûte à ce commerce un plaisir incroyable :
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable?

BALIVEAU.

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
Vous, poëte! eh! bon Dieu, depuis quand? Vous!

FRANCALEU.

Moi-même.
Je ne saurais vous dire au juste le quantième.
Dans ma tête, un beau jour, ce talent se trouva;
Et j'avais cinquante ans quand cela m'arriva.
Enfin je veux chez moi que tout chante et tout rie.
L'âge avance; et le goût avec l'âge varie.
Je ne saurais fixer le temps ni les désirs;
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs.
Aujourd'hui nous jouons une pièce excellente;
J'en suis l'auteur. Elle a pour titre, *l'Indolente.*
Ridicule jamais ne fut si bien daubé;
Et vous êtes, pour rire, on ne peut mieux tombé.

Digitized by Google

BALIVEAU.

Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque affaire en [tête
Qui ne ferait chez vous, de moi, qu'un trouble-[fête.

FRANCALEU.

Et quelle affaire encore?

BALIVEAU.

Un diable de neveu
Me fait, par ses écarts, mourir à petit feu. [rence,
C'est un un garçon d'esprit, d'assez belle appa-
De qui j'avais conçu la plus haute espérance;
J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel;
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever son droit (n'est-ce pas une honte?)
Il est depuis cinq ans à Paris, dè bon compte.
J'arrive : je le trouve encore au premier pas,
Endetté, vagabond, sans ce qu'on ne sait pas.
Ne pourrais-je obtenir, pour peu qu'on me seconde,
Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde?
Ne connaissant personne, et vous sachant ici,
Je venais...

FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

BALIVEAU.

Grand merci!

FRANCALEU.

Mais plaisir pour plaisir.

BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire?

FRANCALEU.

Dans la pièce du jour prendre un rôle de père.

BALIVEAU.

Un rôle! à moi?

FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

BALIVEAU.

C'est tout de bon?

FRANCALEU.

Oui. N'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon?

BALIVEAU.

Soit. Mais...

FRANCALEU.

Vous en avez les dehors.

BALIVEAU.

Je l'avoue.

FRANCALEU.

Assez l'humeur.

BALIVEAU.

Que trop.

FRANCALEU.

Et tant soit peu la moue.

BALIVEAU.

Avec raison.

FRANCALEU.

Et puis le rôle n'est pas fort.

BALIVEAU.

Quel qu'il soit, j'y répugne.

FRANCALEU.

Il faut faire un effort.

BALIVEAU.

Eh fi! que dirait-on?

FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise?

BALIVEAU.

Un capitoul.

FRANCALEU.

Eh bien?

BALIVEAU.

La gravité.

FRANCALEU.

Sottise.

BALIVEAU.

Ma noblesse d'ailleurs.

FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu.

BALIVEAU.

D'accord.

FRANCALEU, *lui faisant prendre le rôle.*

Tenez, tenez.

BALIVEAU.

Quoi! je serais venu?...

FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble et rendre un bon office.

BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.
Mon coquin paiera donc...

FRANCALEU.

Oui, oui : j'en suis garant:
Demain on vous le coffre au faubourg Saint-Laurent.

BALIVEAU.

Il faudra commencer par savoir où le prendre.

FRANCALEU.

Dans son lit.

BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre:
Mais son hôte ne sait ce qu'il est devenu.

FRANCALEU.

On saura bien l'avoir après l'ordre obtenu.
Adieu; car il est temps de vous mettre à l'étude.

BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude.
Et là, gesticulant et braillant tout le soû,
Faire un apprentissage, en vérité, bien fou.

SCÈNE II

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

Moi, je fais l'oncle; et toi, Lisette, es-tu contente?
Tu voulais un beau rôle; et tu fais l'indolente.
Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux:
Tâche à la copier. Tu ne peux faire mieux;
Le modèle est parfait.

LISETTE.

N'en soyez pas en peine.
Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.

Digitized by Google

J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien :
J'ai sa taille; j'aurai son geste et son maintien :
Enfin, je veux si bien représenter l'idole,
Qu'elle se reconnaisse à la fadeur du rôle;
Et, comme en un miroir, s'y voyant traits pour traits,
Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais.
Car, monsieur, excusez; mais vous et votre femme,
Vous avez fait un corps où je veux mettre une âme.

FRANCALEU.

L'indolence en effet laisse tout ignorer;
Et combien l'ignorance en fait-elle égarer!
Le danger vole autour de la simple colombe;
Et, sans lumière enfin, le moyen qu'on ne tombe?
Tu feras donc fort bien de la morigéner.
Qu'elle sache connaître, applaudir, condamner;
Qu'à son gré d'elle-même elle dispose ensuite :
Le penchant satisfait répond de la conduite.
C'est contre le torrent du siècle intéressé :
Mais, me regardât-on comme un père insensé,
Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente;
Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente;
Qu'elle n'écoute qu'elle et que son propre cœur
Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur;
Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse.
Ce lieu rassemble exprès une belle jeunesse :
Vingt honnêtes partis, dont le meilleur, je crois,
Ne refusera pas de s'allier à moi.
Ma fille est riche et belle. En un mot, je la donne
Au premier qui lui plaît; je n'excepte personne.

LISETTE.

Pas même le poëte?

FRANCALEU.

Au contraire, c'est lui
Que je préférerais à tout autre aujourd'hui.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche.

FRANCALEU.

Eh bien! j'en ai de reste.
J'aurai fait un heureux : c'est passe-temps céleste.
Favorisant ainsi l'honnête homme indigent,
Le mérite une fois aura valu l'argent.

LISETTE.

Je vois, dans ce choix libre, un contre-temps à craindre,
Qui rendrait votre fille extrêmement à plaindre.

FRANCALEU.

Et quel?

LISETTE.

C'est que son choix pourrait tomber très-bien
Sur tel qui sur une autre aurait fixé le sien;
Et pour lors il serait moins aisé qu'on ne pense
De ramener son cœur à de l'indifférence.

SCÈNE III

FRANCALEU, DORANTE, *écoutant sans être vu ce que dit Lisette;* LISETTE.

FRANCALEU.

Tu parles juste. Aussi j'ai pris soin de savoir
L'histoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

LISETTE.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle,
La savez-vous?

(*Dorante redouble ici d'attention.*)

FRANCALEU.

On dit, à propos, que le drôle...

LISETTE.

Je vous en avertis, il est fort amoureux.
Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux,
Très-positivement songez donc à l'exclure.

FRANCALEU.

J'y cours tout de ce pas, tu peux en être sûre;
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laisser un libre choix, ce jeune homme excepté.

SCÈNE IV

DORANTE, LISETTE.

DORANTE, *se présentant devant Lisette.*

Je ne t'interromps point.

LISETTE.

Bien malgré vous, je gage.

DORANTE.

Non; j'écoute, j'admire, et je me tais. Courage!

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir point parlé.

DORANTE.

En effet, me voilà joliment installé.

LISETTE.

Installé! Tout des mieux; j'en réponds.

DORANTE.

Quelle audace!
Quoi! tu peux sans rougir me regarder en face?

LISETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baisserais-je les yeux?

DORANTE.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux?

LISETTE.

Eh! c'est le coup de maître.

DORANTE.

Il est bon là!

LISETTE.

Sans doute.
Ne décidons jamais où nous ne voyons goutte.

DORANTE.

De grâce, fais-moi voir...

LISETTE.

Oh! qui va rondement
Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

DORANTE.

Je n'en demande plus. Ma perte était jurée.
Je trouve en mon chemin monsieur de l'Empirée :
Il aime, il a su plaire; oui, je le tiens de lui.
J'ignorais seulement quel était son appui;
Mais, sans voir ta maîtresse, il osait tout écrire,
Tandis qu'en la voyant, moi, je n'osais rien dire.
Et ta bouche infidèle, ouverte en sa faveur,

Digitized by Google

Des vers que j'empruntais le déclarait l'auteur.

LISETTE.

Vous croyez que je sers le poële?

DORANTE.

Oui, perfide!

LISETTE.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide?
Pauvre cervelle! Ainsi je l'ai donc bien servi,
Quand j'ai tourné le plan que vous avez suivi?
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes?
Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes
Pour vous conduire au lieu où pas un ne parvient?
Et quand enfin...? Allez, je ne sais qui me tient...

DORANTE.

Mais cette exclusion, que veux-tu que j'en pense?

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira. Je hais la défiance.

DORANTE.

Encore! A quoi d'heureux peut-elle préparer?

LISETTE.

A vous tirer du pair, à vous faire adorer.
Tel est le cœur humain, surtout celui des femmes:
Un ascendant mutin fait naître dans nos âmes,
Pour ce qu'on nous permet, un dégoût triomphant,
Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

DORANTE.

Mais si cet ascendant se taisait dans Lucile?

LISETTE.

Oh! que non! l'indolence est toujours indocile.
Et telle qu'est la sienne, à ce que j'en puis voir,
La contrariété seule peut l'émouvoir.
Ce n'est pas même assez des défenses du père,
Si je ne les seconde en duègne sévère.

DORANTE.

Eh bien! les yeux fermés, je m'abandonne à toi.

LISETTE.

Défense encor d'oser lui parler avant moi.

DORANTE.

Oh! c'est aussi trop loin pousser la patience.

LISETTE.

Dans un quart d'heure au plus, je vous livre au-
[dience.

DORANTE.

Dans un quart d'heure?

LISETTE.

Au plus. Promenez-vous là-bas:
Tenez, dans un moment j'y conduirai ses pas.
La voici. Partez donc; laissez-nous.

DORANTE, *hésitant.*

Quel supplice!

LISETTE.

Désirez-vous, ou non, qu'on vous rende service?

DORANTE.

L'éviter!

LISETTE.

On tout perdre.

DORANTE.

Ah! que c'est à regret!

Il fait des révérences à Lucile, qui les lui rend. Il les réitère jusqu'à ce que, par un geste impérieux, Lisette lui fait signe de se retirer, au moment qu'il paraissait tout d'aborder.)

SCÈNE V

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Voilà, mademoiselle, un cavalier bien fait.

LUCILE.

J'y prends peu garde.

LISETTE.

Aimable autant qu'on le peut être.

LUCILE.

Tu le dis; je le crois.

LISETTE.

Vous semblez le connaître.

LUCILE.

Je l'ai vu quelquefois au parloir.

LISETTE.

Sans plaisir?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avais, comme vous, à choisir,
Celui-là, je l'avoue, aurait la préférence.

LUCILE.

La multitude augmente en moi l'indifférence.
Je hais de ces galants le concours importun;
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi! sans yeux pour eux tous? On vous fera de-
[dire.

LUCILE.

Si j'en ai, ce sera pour un seul.

LISETTE.

C'est-à-dire
Qu'en faveur de ce seul votre cœur se résout,
Et que le choix en est déjà fait?

LUCILE.

Point du tout.
Je ne le veux choisir, ni ne le connais même.
Mon père le désigne; il défend que je l'aime;
J'obéirai. Je sais le devoir d'un enfant.
Nous n'oserions aimer lorsqu'on nous le défend.

LISETTE.

Oh! non.

LUCILE.

Mais devait-on, sachant mon caractère,
M'embarrasser l'esprit d'une défense austère?

LISETTE.

En effet.

LUCILE.

Exiger par delà ma froideur,
Et de l'obéissance où m'eût suffi l'humeur.

LISETTE.

Cela pique.

LUCILE.

Vovons ce conquérant terrible.
Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible.

Digitized by Google

La curiosité me fera succomber :
Et sur lui seul enfin mes regards vont tomber.

LISETTE.

On vous l'aura donc bien désigné? Lequel est-ce ?

LUCILE.

C'est celui qui jouera l'amoureux dans la pièce.

LISETTE.

C'est celui qui jouera...

LUCILE.

Quel air d'austérité!

LISETTE.

Mademoiselle, point de curiosité.
C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinuer la désobéissance.

LUCILE.

Qu'est-ce à dire?

LISETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi ?

LISETTE.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence était un fort mauvais précepte.

LUCILE.

Que me dis-tu? C'est là celui que l'on excepte?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grâce à l'inattention
Qui ferma votre cœur à la séduction.
Vous gagnez tout au monde à ne le pas connaître.
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître;
Et, sûre de l'aveu d'un père complaisant,
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me reviennent,
Qui véritablement engagent et préviennent.

LISETTE.

Ce que, depuis un mois, de lui vous m'avez lu
Témoigne assez combien son esprit vous eût plu.

LUCILE.

Quoi! ces vers que je lis, que je relis sans cesse...

LISETTE.

Sont les siens.

LUCILE.

Quel esprit! quelle délicatesse!
De plaisirs et de jeux quel mélange amusant!
Que sous des traits si doux l'amour est séduisant!
L'auteur veut plaire et plaît sans doute à quelque [belle,
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

LISETTE.

C'est ce qu'apparemment votre père en conclut,
Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre...
D'une autre! Mais j'y songe : et s'il était la vôtre?
Vous riez! Et moi, non. C'est au plus sérieux :
Les vers étaient pour vous. J'ouvre à présent les yeux.
Oui, je vous reconnais traits pour traits dans l'image
De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

LUCILE.

Je remarque en effet... Prenons par ce chemin.
Monsieur de l'Empirée approche, un livre en main.
On m'a, pour le choisir, presque tyrannisée;
Et mon âme jamais n'y fut moins disposée.

LISETTE, *seule.*

Bon! ce préliminaire est, je crois, suffisant;
Et Dorante, s'il veut, peut traiter à présent.

SCÈNE VI

LISETTE, MONDOR.

MONDOR.

Lisette, ai-je un rival ici? Qu'il disparaisse.

LISETTE.

S'il me plaît?

MONDOR.

Plaise ou non; tu n'es plus ta maîtresse.

LISETTE.

Comment ?

MONDOR.

Tu m'appartiens.

LISETTE.

Et de quel droit encor ?

MONDOR.

Lucile est à Damis; donc, Lisette à Mondor.

LISETTE.

Lucile est à ton maître? Ah! tout beau; j'en appelle.

MONDOR.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la belle.
Celui du père est sûr, à tout ce que j'entends.

LISETTE, *s'en allant.*

La belle avance!

MONDOR, *courant après.*

Écoute.

LISETTE.

Oh! je n'ai pas le temps.

SCÈNE VII

DAMIS, *le Mercure à la main.*

Oui, divine inconnue, oui, céleste Bretonne,
Possédez seule un cœur que je vous abandonne.
Sans la fatalité de ce jour où mon front
Ceint le premier laurier ou rougit d'un affront,
Je désertais ces lieux, et volais où vous êtes.

SCÈNE VIII

DAMIS, MONDOR.

MONDOR.

Je ne m'étonne plus si nous payons nos dettes.
Entre vingt prétendants on vous le donne beau;
Et vous avez pour vous, monsieur, l'air du bureau.

DAMIS, *se croyant toujours seul.*

Si, comme je le crois, ma pièce est applaudie,

Digitized by Google

Vous êtes la puissance à qui je la dédie.
Vous eûtes un esprit que la France admira;
J'en eus un qui vous plut. L'univers le saura.
(Il donne à Mondor du livre par le nez.)

MONDOR.

Ouf!

DAMIS.

Qui te savait là? Dis.

MONDOR.

Maugrebleu du geste!

DAMIS.

Tu m'écoutais? Eh bien! raille, blâme, conteste.
Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouir.
Tu vois : je suis heureux!

MONDOR.

Plus que sage.

DAMIS.

A t'ouïr,
Je ne me repaissais que de vaines chimères.

MONDOR.

Votre bonheur, tout franc, ne se devinait guères.

DAMIS.

Par un sot comme toi.

MONDOR.

Mon Dieu, pas tant d'orgueil!
Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil :
Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre;
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'une autre.

DAMIS.

De pas une autre aussi je ne me soucierais.
Celle-ci seule a tout ce que je désirais.
De ma muse elle seule, épuisant les caresses,
Me fait prendre congé de toutes mes maîtresses.

MONDOR.

Il faudrait en avoir, pour en prendre congé.

DAMIS.

Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.

MONDOR.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux, peut-être!
Un valet veut tout voir, voit tout, et sait son maître
Comme à l'observatoire un savant sait les cieux;
Et vous-même, monsieur, ne vous savez pas mieux.

DAMIS.

Pas tant d'orgueil toi-même! ami! Va tu t'abuses.
En fait d'amour, le cœur d'un favori des Muses
Est un astre vers qui l'entendement humain
Dresserait d'ici-bas son télescope en vain :
Sa sphère est au-dessus de toute intelligence.
L'illusion nous frappe autant que l'existence.
Et, par le sentiment suffisamment heureux,
De l'amour seulement nous sommes amoureux.
Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage,
Et nos feux pour objet ne veulent qu'une image.

MONDOR.

Monsieur, à ma portée ajustez-vous un peu.
Et, de grâce, en français, mettez moi cet hébreu.

DAMIS.

Volontiers. Imagine une jeune merveille;
Elégance, fraîcheur et beauté sans pareille;
Taille de nymphe...

MONDOR, *regardant aux loges.*

Après. Je vois cela d'ici.

DAMIS.

C'est de mes premiers feux l'objet en raccourci.
T'accommoderais-tu d'une femme ainsi faite?

MONDOR.

La peste!

DAMIS.

Aussi ma flamme a-t-elle été parfaite.

MONDOR.

Mais je n'ai jamais vu cet objet plein d'appas.

DAMIS.

Parbleu! je le crois bien, puisqu'il n'existait pas.

MONDOR.

Et vous l'aimiez?

DAMIS.

Très-fort.

MONDOR.

D'honneur?

DAMIS.

A la folie!

MONDOR.

Une maîtresse en l'air, et qui n'eut jamais vie!

DAMIS.

Oui; je l'aimais avec autant de volupté
Que le vulgaire en trouve à la réalité :
La réalité même est moins satisfaisante.
Sous une même forme elle se représente;
Mais une Iris en l'air en prend mille en un jour.
La mienne était bergère et nymphe tour à tour;
Brune ou blonde, coquette ou prude, fille ou veuve:
Et, comme tu crois bien, fidèle à toute épreuve.

MONDOR.

Monsieur, parlez tout bas.

DAMIS.

Et par quelles raisons?

MONDOR.

C'est qu'on pourrait vous mettre aux Petites-Maisons.

DAMIS.

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vide;
Et je ne pus tenir à l'appât du solide.
Je répudiai donc la chimérique Iris :
D'une beauté palpable enfin je fus épris.
J'ai chanté celle-ci sous le nom d'Uranie.
Ah! que j'ai bien pour elle exercé mon génie;
Et que de tendres vers consacrent ce beau nom!

MONDOR.

Et je n'ai pas plus vu l'une que l'autre?

DAMIS.

Non.
La fierté, la naissance et le rang de la dame,
Renfermaient dans mon cœur le secret de ma flamme.
Comment aurais-tu fait pour t'en être aperçu?
Elle-même elle était aimée à son insu.

MONDOR.

Mais vraiment un amour de si légère espèce
Pourrait prendre son vol bien par delà l'altesse.

Digitized by Google

DAMIS.

N'en doute pas; et même y goûter des douceurs.
L'amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous sentons que fait ce que nous sommes?
L'astre du jour se lève, il luit pour tous les hommes;
Et le plaisir commun que répand sa clarté,
Représente l'effet que produit la beauté.

MONDOR.

J'entends. Tout vous est bon: rien ne vous importune,
Pourvu que votre esprit soit en bonne fortune.
A ce compte un jaloux ne vous craindra jamais;
Et vos rivaux, monsieur, peuvent dormir en paix.
Et deux! A l'autre.

DAMIS.

Hélas! en ce moment encore
Je revois son image; et mon esprit l'adore.
Pour la dernière fois tu me fais soupirer,
Divinité chérie! Il faut nous séparer:
Plus de commerce! Adieu. Nous rompons.

MONDOR.

Quel dommage!
L'unieu était belle. Et que répond l'image?

DAMIS.

De mon cœur attendri pour jamais elle sort,
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

MONDOR.

D'un poste mal acquis l'équité la dépose;
Et rien, avec raison, fait place à quelque chose.

DAMIS.

Que celle-ci, Mondor, a de grâce et d'esprit!

MONDOR.

C'est qu'elle aime les vers; et cela vous suffit.

DAMIS.

C'est que... c'est qu'elle en fait des mieux tournés du monde.

MONDOR.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde
Où nous allons puiser désormais les ducats.

DAMIS.

Les ducats?

MONDOR.

C'est de quoi vous faites peu de cas.
L'un de nous deux a tort; mais qu'à cela ne tienne:
Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

DAMIS.

Enfin tu conçois donc qu'on en saura gagner?

MONDOR.

Le bonhomme du moins ne veut pas l'épargner.

DAMIS.

Le bonhomme?

MONDOR.

Oui, monsieur; si vous êtes son gendre;
Monsieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

DAMIS.

Extravagues-tu?

MONDOR.

Non, foi d'honnête valet.

DAMIS.

Et qui diable te parle, en cette circonstance,
De monsieur Francaleu, ni de son alliance?

MONDOR.

Bon! ne voilà-t-il pas encore un quiproquo?
De qui parlez-vous donc, monsieur?

DAMIS.

D'une Sapho,
D'un prodige, qui doit, aidé de mes lumières,
Effacer quelque jour l'illustre Deshoulières;
D'une fille à laquelle est uni mon destin.

MONDOR.

Où diantre est cette fille?

DAMIS.

A Quimper-Corentin.

MONDOR.

A Quimp...

DAMIS.

Oh! ce n'est pas un bonheur en idée,
Celui-ci! L'espérance est saine et bien fondée.
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers:
Douze fois l'an sa plume en instruit l'univers;
Elle a, douze fois l'an, réponse de la nôtre;
Et nous nous encensons tous les mois l'un et l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes-vous vus?

DAMIS.

Nulle part. A quoi bon?

MONDOR.

Et vous l'épouseriez!

DAMIS.

Sans doute. Pourquoi non?

MONDOR.

Et si c'était un monstre?

DAMIS.

Oh! tais-toi. Tu m'excèdes.
Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides?

MONDOR.

Oui; mais répondra-t-elle à votre folle ardeur?

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre ambassadeur.

MONDOR.

Et quel est l'intrigant d'une telle aventure?

DAMIS.

Le messager des dieux lui-même, le Mercure.

MONDOR.

Oh! oh! bel entrepôt, vraiment, pour coqueter!

DAMIS.

Tiens, lis dans celui-ci que tu viens d'apporter.

MONDOR, *lit.*

Sonnet de mademoiselle Mériadec de Kersie, de Quimper en Bretagne, à monsieur cinq étoiles.....

DAMIS.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles,
Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles.
Oui, qu'à jamais pour moi, belle Mériadec,
Pégase soit rétif et l'Hippocrène à sec,
Si ma lyre, de myrte et de palmes ornée,
Ne consacre les nœuds d'un si rare hyménée!

MONDOR.

Je respecte, monsieur, un si noble transport.

Digitized by Google

Qui vous chicanerait, franchement aurait tort.
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue
A se forger les traits d'une femme inconnue :
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent.
Lucile a, par exemple, un visage amusant...

DAMIS.

J'entends.

MONDOR.

Suivez, lorgnez, obsédez sa personne.
Croyez voir et voyez en elle la Bretonne...

DAMIS.

C'est bien dit : cette idée, échauffant mes esprits,
N'en portera que plus de feu dans mes écrits.
Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.

MONDOR.

Molière, avec raison, consultait sa servante.

DAMIS.

On se peint, dans l'objet présent et plein d'appas,
L'objet qu'on idolâtre et que l'on ne voit pas.
Aussi bien, transporté du bonheur de ma flamme,
Déjà dans mon cerveau roule un épithalame, [not,
Que, devant qu'il soit peu, je prétends mettre au
Et donner au Mercure, en paiement du sonnet.
Muse, évertuons-nous! Ayons les yeux sans cesse
Sur l'astre qui fait naître en ces lieux la tendresse!
Cherche, en le contemplant, matière à tes crayons;
Et que ton feu divin s'allume à ses rayons!
Que cette solitude est paisible et touchante!
J'y veux relire encor le sonnet qui m'enchante.

(Il va s'asseoir à l'écart.

MONDOR, *seul.*

Quelle tête! Il faut bien le prendre comme il est.
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.
L'assiduité peut, Lucile étant jolie,
Lui faire de Quimper abjurer la folie.

SCÈNE IX

DORANTE, LUCILE; DAMIS, *à l'écart et sans être vu.*

DORANTE.

A cet aveu si tendre, à de tels sentiments
Que je viens d'appuyer du plus saint des serments;
A tout ce que je crains, madame; à ce que j'ose;
A vos charmes enfin plus qu'à toute autre chose,
Reconnaissez que j'aime, et réparez l'erreur
D'un père qui m'exclut du don de votre cœur.
Je ne veux pour tout droit que sa volonté même.
Père équitable et tendre, il veut que l'on vous aime.
Dès que c'est à ce prix que l'on met votre foi,
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi?

LUCILE.

Mais enfin là-dessus qu'importe qu'on l'éclaire,
S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire;
Et si, dès qu'il saura de qui vous êtes fils,
Nul espoir près de moi ne vous est plus permis?

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu; rien ne m'est plus facile.
Mais, parmi tant d'amants, adorable Lucile,
N'auriez-vous pas déjà nommé votre vainqueur?

LUCILE, *tirant des vers de sa poche.*

L'auteur seul de ces vers a au toucher mon cœur.
Je l'avoue, et pour lui me voilà déclarée.

DORANTE, *apercevant Damis.*

On nous écoute.

LUCILE.

Eh! c'est monsieur de l'Empirée!
Lisons-les-lui ces vers; il en sera charmé.

DORANTE, *à part.*

Est-ce lui, juste ciel! ou moi qu'elle a nommé!

LUCILE, *à Damis.*

Venez, monsieur, venez, pour qu'en votre présence
Nous discutions un fait de votre compétence.
Il s'agit d'une idylle où j'ai quelque intérêt;
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

DORANTE.

Madame, on fait grand tort à messieurs les poëtes
Quand on les interrompt dans leurs doctes retraites.
Laissons donc celui-ci rêver en liberté;
Et détournons nos pas de cet autre côté.

DAMIS. [faire.

Le plus grand tort, monsieur, que l'on puisse nous
C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.
Peut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,
Qu'étant avec madame on ne pense encor mieux?
Madame, je vous prête une oreille attentive.
Rien ne me plaira tant. Lisez; et s'il m'arrive
Quelque distraction dont je ne réponds pas,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

LUCILE.

Votre façon d'écrire, élégante et fleurie,
Vous accoutume au ton de la galanterie.
Allons, messieurs, passons sous ce feuillage épais,
Où, loin des importuns, nous puissions lire en paix.

(Damis lui présente la main, qu'elle accepte, au moment que Dorante lui présentait aussi la sienne.)

DORANTE, *seul.*

Est-ce un coup du hasard ou de leur perfidie?
Voyons. Il faut de près que je les étudie,
Et que je sorte enfin de la perplexité
La plus grande où peut-être on ait jamais été.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

DORANTE, *ramassant des tablettes.*

Quelqu'un regrette bien les secrets confiés
A ces tablettes-ci, que je trouve à mes pieds.
(Il les ouvre.)
Épithalame. Ah! ah! j'en reconnais le maître.
J'y pourrais bien aussi développer un traître...
Lisons.

Digitized by Google

SCÈNE II

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Suis-je une fourbe? Ai-je trahi vos feux?
Le seul qu'on veut exclure est-il si malheureux?
Dès que je vous ai vu près d'aborder Lucile,
Je me suis éclipsée en confidente habile;
Et je vous ai laissé le champ libre à l'instant.
Eh bien! quelle nouvelle? En êtes-vous content?

DORANTE.

Ah! quelle est ravissante! et que ce tête-à-tête
Achève de lui bien assurer sa conquête!
Je l'aimais, l'adorais, l'idolâtrais; mais rien
N'exprime mon état depuis cet entretien.
Jusqu'au son de sa voix, tout me pénètre en elle...
Son défaut me la rend plus piquante et plus belle;
Oui, ce qu'en elle on nomme indolence et froideur
Redouble de mes feux la tendresse et l'ardeur.

LISETTE.

La dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée?
Je l'avais, ce me semble, assez bien disposée.

DORANTE.

Tu me vois dans un trouble...

LISETTE.

Eh! vivez en repos.

DORANTE.

Ses grâces m'ont charmé, mais non pas ses propos.

LISETTE.

A-t-elle, avec rigueur, fermé l'oreille aux vôtres?

DORANTE.

Non; mais j'aurais voulu qu'elle en eût tenu d'au-
[tres.

LISETTE.

Quoi? qu'elle eût dit: Monsieur, je suis folle de vous:
Je voudrais que déjà vous fussiez mon époux.
Mais oui; c'est avoir l'âme assurément bien dure,
De ne pas abréger ainsi la procédure.

DORANTE.

Ayant fait de ma flamme un libre et tendre aveu,
Et promis d'agréer à monsieur Francaleu?
Comme je témoignais la plus ardente envie
D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie,
Elle m'a répondu (dirai-je avec douceur?):
L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur.
A ces mots, de sa poche elle a tiré l'idylle,
Dont le succès me rend de moins en moins tran-
[quille.

LISETTE.

C'est qu'elle a cru parler à l'auteur.

DORANTE.

Je ne sais;
Mais elle a mis mon âme à de rudes essais.
Elle a vu mon rival d'un œil de complaisance;
Elle a lu, malgré moi, l'idylle en sa présence.
C'était me démasquer. Sous cape il en riait,
Peut-être en homme à qui l'on me sacrifiait.
Le serais-je en effet? Serait-ce lui qu'on aime?
Me joueraient-ils tous deux? me jouerais-tu toi-
[même?

LISETTE.

Les honnêtes soupçons! Rendez grâce, entre nous,
Au cas particulier que je fais des jaloux.
Sans les égards qu'on doit à leur tendre caprice,
Mon honneur offensé se ferait bien justice.

DORANTE.

L'auteur seul de ces vers a su toucher son cœur,
Dit-elle; encore un coup, je n'en suis point l'auteur.
Supposé qu'on la trompe, et qu'elle me le croie,
Où donc est encor là le grand sujet de joie?
Je jouis d'une erreur; et j'aurais souhaité
Une source plus pure à ma félicité!
Un mérite étranger est cause que l'on m'aime;
Et je me sens jaloux d'un autre dans moi-même?

LISETTE.

Que la délicatesse est folle en ses excès!
Eh! monsieur, y faut-il regarder de si près?
Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraie?

DORANTE.

Tout ce que j'entrevois de plus en plus m'effraie.
Le bonheur du poëte était encor douteux;
Mais il est mon rival, et mon rival heureux.
De Lucile, sans cesse, il contemple les charmes;
Il se voit vingt rivaux sans en prendre d'alarmes.
A l'estime du père il a le plus de part.
Seule avec son valet je te trouve à l'écart:
Que te veut-il? Pourquoi s'enfuit-il à ma vue?
Quels étaient vos complots? D'où vient paraître émue?
Réponds.

LISETTE.

Tout bellement! vous prenez trop de soin,
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin.

DORANTE.

Je t'épierai si bien aujourd'hui... Prends-y garde.
Quelque part que tu sois, crois que je te regarde.
Cependant allons voir, en les feuilletant bien,
Si ces tablettes-ci ne m'instruiront de rien.

SCÈNE III

LISETTE.

M'épier! doucement! ce serait une chaîne. [gêne.
Quoiqu'on soit sans reproche, on ne veut rien qui
Ah! c'est peu d'être injuste; il ose être importun!
Aux trousses du fâcheux je vais en lâcher un,
Qui, s'attachant à lui, saura bien m'en défaire.
Le voici justement.

SCÈNE IV

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

Qu'as-tu donc tant à faire
Avec ce cavalier qui ne semble chez moi
S'être impatronisé que pour être avec toi?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

Digitized by Google

FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

LISETTE.

Tout simple. Le jeune homme entend vanter à tous
Certaine tragédie en six actes, de vous, [dre,
Que l'on dit fort plaisante, et qu'il brûle d'enten-
Sans qu'il sache par qui ni trop comment s'y pren-
FRANCALEU. [dre.
Et n'a-t-il pas l'ami qui me l'a présenté?

LISETTE.

Monsieur de l'Empirée? Il aura plaisanté,
De caustique et de fat joué les mauvais rôles,
Et parlé de vos vers en pliant les épaules.

FRANCALEU.

J'en croirais quelque chose à son rire moqueur.
Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur.
Oh bien! bien! double joie en ce cas pour le nôtre.
Je mortifierai l'un et satisferai l'autre; [tout.
L'autre aussi bien m'a plu, comme il plaira par-
Il a tout à fait l'air d'un homme de bon goût;
Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de rire, et veux, malgré mon [asthme,
Lui lire tous mes vers, sans en excepter un.

LISETTE.

Vous me déferez là d'un terrible importun.

FRANCALEU.

Va donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre affaire.
Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire :
Il faut que je m'habille.

FRANCALEU.

Et pourquoi donc si tôt?

LISETTE.

Voulant représenter Lucile comme il faut,
J'ôte dès à présent mes habits de soubrette,
Pour être, sous les siens, plus libre et moins dis-
FRANCALEU. [traite.
C'est fort bien avisé. Va. Je me charge, moi...

SCÈNE V

FRANCALEU, BALIVEAU.

FRANCALEU.

Ah! c'est vous? comment va la mémoire?

BALIVEAU.

Ma foi,
Quelques raisonnements que votre goût m'oppose,
Je hais bien la démarche où mon neveu m'expose :
Pour s'y résoudre, il faut à cet original
Vouloir étrangement et de bien et de mal.
Enfin mon rôle est su : voyons, que faut-il faire?

FRANCALEU.

Et moi, de mon côté, je songe à votre affaire.
Cependant soyez gai. Débutez seulement,
Et vous serez bientôt de notre sentiment.
De vos talents à peine aurons-nous les prémices,
Que nous voulons vous voir un pilier de coulisses;
Et, quoi que vous disiez, vers un plaisir si doux,
De la force du charme, entraîné comme nous.
J'ai vu ce charme, en France, opérer des miracles;
Nos palais devenir des salles de spectacles;
Et nos marquis, chaussant à l'envi l'escarpin,
Représenter Hector, Sganarelle et Crispin.

BALIVEAU.

Je ne le cache pas, malgré ma répugnance,
Une chose me fait quelque plaisir d'avance :
C'est le parfait rapport qui, par un cas plaisant,
Se trouve entre mon rôle et mon état présent.
Je représente un père austère et sans faiblesse,
Qui d'un fils libertin gourmande la jeunesse...
Le vieillard, à mon gré, perle comme un Caton;
Et je me réjouis de lui donner le ton.

FRANCALEU.

Celui qui fait le fils s'y prend le mieux de monde.
Car nous ne jouons bien qu'autant qu'on nous se- [conde;
Tout dépend de l'acteur mis vis-à-vis de nous.
Si celui-ci venait répéter avec vous?

BALIVEAU.

Je voudrais que ce fût déjà fait.

FRANCALEU, *appelant ses valets.*

Holà! hée!
Que l'on aille chercher monsieur de l'Empirée.
(*A Baliveau.*)
Tenez, voilà par où le jeune homme entrera.
Vous pouvez commencer sitôt qu'il paraîtra.
Faites comme l'on fait aux choses imprévues :
Soyez comme quelqu'une qui tomberait des nues;
Car c'est l'esprit du rôle : et vous vous souvenez
Que vous vous trouvez, vous et ce fils, nez à nez
L'instant précis qu'il sort, ou d'une académie,
Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il [fuie;
Et qu'à cette rencontre, un silence fâcheux
Exprime une surprise égale entre vous deux.
C'est un coup de théâtre admirable : et j'espère...

SCÈNE VI

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS.

FRANCALEU, *à Damis.*

Monsieur, voilà celui qui fera votre père.
Il sait son rôle; allons, concertez-vous un peu;
Et, tout en vous voyant, commencez votre jeu.
(*A Baliveau, voyant son profond étonnement.*)
Comment diable! à merveille! à miracle! courage!
Personne ne jouera mieux que vous du visage.
(*A Damis.*)
Vous avez joué, vous, la surprise assez bien;
Mais le rire vous prend, et cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

BALIVEAU.

Je sens qu'ainsi que lui votre aspect me démonte.

DAMIS, *à Francaleu.*

C'est que, lorsqu'on répète, un tiers est importun.

Digitized by Google

FRANCALEU.

Adieu donc; aussi bien je fais languir quelqu'un.
(*à Damis.*) [l'être,
Monsieur l'homme accompli, qui du moins croyez
Prenez, prenez leçon : car voilà votre maître.
(*à Baliveau.*)
Bravo! bravo! bravo!

SCÈNE VII

BALIVEAU, DAMIS.

BALIVEAU, *à part.*

Le sot événement!

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Après un tel prodige, on en croira mille autres.
Quoi! mon oncle, c'est vous? Et vous êtes des [nôtres!
Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous re- [joint!

BALIVEAU.

Raisonnons d'autre chose, et ne plaisantons point.
Le hasard a voulu...

DAMIS.

Voici qui paraît drôle.
Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

BALIVEAU.

C'est moi-même qui parle, et qui parle à Damis.
Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris?
Qu'a produit un séjour de si longue durée?
Que veut dire ce nom : *monsieur de l'Empirée?*
Sied-il, dans ton état, d'aller ainsi vêtu?
Dans quelle compagnie, ou quelle école es-tu?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience.
Imitez-moi : voyez si je romps le silence
Sur mille questions qu'on vous trouvant ici
Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.
Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire,
Et que de nos débats le public n'a que faire.

BALIVEAU, *levant sa canne.*

Coquin, tu te prévaux du contre-temps maudit...

DAMIS.

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit.
Nous sommes, vous et moi, membres de comédie.
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité;
Et l'on ne connaît point, chez nous, de primauté.

BALIVEAU, *à part.*

C'est à moi de plier, après mon incartade.

DAMIS, *gaiement.*

Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade.
Je suis un fils...

BALIVEAU, *à part.*

J'ai ri : me voilà désarmé.

DAMIS.

Et vous, un père...

BALIVEAU.

Eh oui, bourreau! tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour toi les entrailles de père;
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frère.
Quel usage en fais-tu? Qu'ont servi tous mes soins?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance.
Je ne mets point de borne à ma reconnaissance;
Et c'est pour le prouver, que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits;
Me suffire à moi-même en volant à la gloire,
Et chercher la fortune au temple de mémoire.

BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher? Ce temple prétendu
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu,
Où la nécessité, de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil, se repaît de fumée.
Eh, malheureux! crois-moi : fuis ce terroir ingrat;
Prends un parti solide, et fais choix d'un état
Qu'ainsi que le talent, le bon sens autorise;
Qui te distingue, et non qui te singularise;
Où le génie heureux brille avec dignité;
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS.

Le barreau!

BALIVEAU.

Protégeant la veuve et la pupille,
C'est là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile;
Sur la gloire et le gain établir sa maison,
Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom.

DAMIS.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune :
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poëte?
De ce dernier la gloire est durable et complète;
Il vit longtemps après que l'autre a disparu :
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand hom- [me;
L'autre de la Chicane et sa barbare voix
N'y défiguraient pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte : et mes talents, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger.
Mais l'abus ne pouvant si tôt se corriger,
Qu'on me laisse à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse anoblir ma mémoire;
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
La fraude impunément, dans le siècle où nous [sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes:
Est-il, pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre;
C'en est fait : pour barreau, je choisis le théâtre :
Pour client, la vertu; pour lois, la vérité;
Et pour juges, mon siècle et la postérité.

Digitized by Google

BALIVEAU.

Eh bien! porte plus haut ton espoir et tes vues :
A ces beaux sentiments les dignités sont dues.
La moitié de mon bien, remise en ton pouvoir,
Parmi nos sénateurs s'offre à te faire asseoir.
Ton esprit généreux, si la vertu t'est chère,
Si tu prends à sa cause un intérêt sincère,
Ne préférera pas, la croyant en danger,
L'effort de la défendre, au droit de la juger.

DAMIS.

Non : mais d'un si beau droit l'abus est trop facile;
L'esprit est généreux, et le cœur est fragile.
Qu'un juge incorruptible est un homme étonnant !
Du guerrier le mérite est sans doute éminent :
Mais presque tout consiste au mépris de la vie;
Et de servir son roi la glorieuse envie,
L'espérance, l'exemple, un je ne sais quel prix,
L'horreur du mépris même, inspire ce mépris.
Mais avoir à braver le sourire ou les larmes
D'une solliciteuse aimable et sous les armes!
Tout sensible, tout homme enfin que vous soyez,
Sans oser être ému la voir presque à vos pieds!
Jusqu'à la cruauté pousser le stoïcisme!
Je ne me sens point fait pour un tel héroïsme.
De tous nos magistrats la vertu me confond;
Et je ne conçois pas comment ces messieurs font.
La mienne donc se borne au mépris des richesses;
A chanter des héros de toutes les espèces;
A sauver, s'il se peut, par mes travaux constants,
Et leurs noms et le mien des injures du temps.
Infortuné! je touche à mon cinquième lustre
Sans avoir publié rien qui me rende illustre,
On m'ignore; et je rampe encore à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étaient déjà fameux!

BALIVEAU.

Quelle étrange manie! Eh! dis-moi, misérable,
A de si grands esprits te crois-tu comparable?
Et ne sais-tu pas bien qu'au métier que tu fais
Il faut, ou les atteindre, ou ramper à jamais?

DAMIS.

Eh bien! voyons le rang que le destin m'apprête.
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avaient les leurs en débutant;
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

BALIVEAU.

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
Tu m'avoueras du moins que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal appui,
Moissonnaient à leur aise, où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS.

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'a-
[vance;
Mais le remède est simple : il faut faire comme eux.
Ils nous ont dérobés; dérobons nos neveux;
Et, tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi.
Malheur aux écrivains qui viendront après moi!

BALIVEAU.

Va, malheur à toi-même, ingrat! cours à ta perte!
A qui veut s'égarer la carrière est ouverte.
Indigne du bonheur qui t'était préparé,
Rentre dans le néant dont je t'avais tiré.
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Tun châtiment se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller, où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.
Va subir du public les jugements fantasques,
D'une cabale aveugle essuyer les bourrasques,
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer!
Va des auteurs sans nom grossir la foule obscure,
Égayer la satire, et servir de pâture
A je ne sais quel tas de brouillons affamés,
Dont les écrits mordants sur les quais sont semés!
Déjà dans les cafés tes projets se répandent;
Le parodiste oisif et les forains t'attendent.
Va, après t'être vu sur leur scène avili,
De l'opprobre, avec eux, retomber dans l'oubli!

DAMIS.

Que peut contre le roc une vague animée?
Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pygmée?
L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna.
Zoïle contre Homère en vain se déchaîna;
Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît et s'élève encore au sommet du Parnasse.

BALIVEAU.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin?
Eh bien! tu braveras la honte et le besoin.
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle,
Et qu'aux siècles futurs ta sottise en appelle;
Que, de ton vivant même, on admire tes vers :
Tremble, et vois sous tes pas mille abîmes ouverts!
L'impudence d'autrui va devenir ton crime :
On mettra sur ton compte un libelle anonyme.
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle?

DAMIS.

A ses mœurs.

BALIVEAU.

A ses mœurs? Et le monde, en ces sortes d'orages,
Est-il instruit des mœurs ainsi que des ouvrages?

DAMIS.

Oui; de mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

BALIVEAU.

Et comment, s'il vous plaît?

DAMIS.

Comment? Par mes écrits.
Je veux que la vertu plus que l'esprit y brille.
La mère en prescrira la lecture à sa fille;
Et j'ai, grâce à vos soins, le cœur fait de façon
A monter aisément ma lyre sur ce ton.
Sur la scène aujourd'hui mon coup d'essai l'annonce.
Je suis un malheureux; mon oncle me renonce;
Je me tais : mais l'erreur est sujette au retour;
J'espère triompher avant la fin du jour :
Et peut-être la chance alors tournera-t-elle.

Digitized by Google

BALIVEAU.

Quoi! vous seriez l'auteur de la pièce nouvelle
Que ce soir aux Français l'on doit représenter?

DAMIS.

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

BALIVEAU.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS.

J'en augure une heureuse et pleine réussite.

BALIVEAU.

Cependant gardez-vous de dire à Francaleu
Que de son bon ami vous êtes le neveu.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira: mais je vois avec peine
Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

BALIVEAU.

J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.

DAMIS.

J'obéirai, monsieur.

BALIVEAU.

J'y compte.

DAMIS.

Mais aussi,
Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,
Laissez-moi quelque temps jouir de l'anonyme,
Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers,
Et m'entendre louer sans rougir.

BALIVEAU.

Volontiers.

(*à part.*)

A demain, scélérat! Si jamais tu rimailles,
Ce ne sera, morbleu, qu'entre quatre murailles!

SCÈNE VIII

DAMIS.

Il ne veut m'avouer qu'après l'événement.
Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment.
La scène est théâtrale, unique, inopinée:
Je voudrais pour beaucoup l'avoir imaginée;
Mon succès serait sûr. Du moins profitons-en,
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.
J'en ai plusieurs: voyons. Où sont donc mes ta-
[blettes?
La perte, pour le coup, serait des plus complètes.
Tout à l'heure à la main je les avais encor.
Ah! je suis ruiné! j'ai perdu mon trésor!
Nombre de canevas, deux pièces commencées,
Caractères, portraits, maximes, et pensées,
Dont la plus triviale, en vers alexandrins,
Au bout d'une tirade eût fait battre des mains!
Que j'ai regret surtout à mon épithalame!
Hélas! ma muse, au gré de l'espoir qui m'enflamme,
Dans un premier transport venait de l'ébaucher.
Deux fois du même enfant pourra-t-elle accoucher?

SCÈNE IX

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

Ah! monsieur, secourez les Muses attristées!
Mes tablettes, là-bas, dans le bois sont restées.
Suivez-moi! cherchons-les! aidons-nous!

DORANTE, *les lui rendant.*

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir...

DORANTE.

Brisons là.

DAMIS.

Vous me rendez l'espoir, le repos, et la vie.

DORANTE.

Mon dessein n'est pas tel; car je vous signifie
Qu'il faut en ce logis ne plus vous remontrer,
Et vous faire une affaire, ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étrange alternative! un ami la propose!
Ne puis-je avant d'opter en demander la cause?

DORANTE.

Eh! fi, l'air ingénu sied mal à votre front;
Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.

DAMIS.

C'est la pure franchise. En vérité, j'ignore...

DORANTE.

Quoi, monsieur? que Lucile est celle que j'adore?

DAMIS.

Non. Quand j'ai vu tantôt mes vers entre ses mains.

DORANTE.

Vous m'avez insulté; c'est de quoi je me plains.

DAMIS.

En quoi donc?

DORANTE.

Oui, c'est vous qui les lui faisiez lire.

DAMIS.

Moi!

DORANTE.

Vous. Plus je souffrais, plus je vous voyais rire.

DAMIS.

De ce qu'innocemment la belle, malgré vous,
Révélait un secret dont vous étiez jaloux?

DORANTE.

Non. Mais de la noirceur de cette âme cruelle,
Et du plaisir malin de jouir avec elle
De la confusion d'un rival malheureux
Que vous avez joué de concert tous les deux.
C'est à quoi votre esprit depuis un mois s'occupe;
Mais je ne serai pas jusqu'au bout votre dupe.
Je veux de mon côté mettre aussi les railleurs;
Et votre épithalame ira servir ailleurs.

DAMIS.

Ah! ce mot échappé me fait enfin comprendre...

DORANTE.

Songez vite au parti que vous avez à prendre.

Digitized by Google

DAMIS.

Dorante!

DORANTE.

Vous voulez temporiser en vain.
Renoncez à Lucile, ou l'épée à la main.

DAMIS.

Opposons quelque flegme aux vapeurs de la bile.
La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tran-
Et je vois... [quille;

DORANTE.

Oh! je vois qu'un versificateur
Entend l'art de rimer mieux que le point d'honneur.

DAMIS.

C'en est trop. A vous-même un mot eût pu vous ren-
Je ne le dirais plus, voulussiez-vous l'entendre. [dre;
C'est moi qui maintenant vous demande raison.
Cependant on pourrait nous voir de la maison.
La place pour nous battre ici près est meilleure.
Marchons!

SCÈNE X

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU, *prenant Dorante par le bras, et ne le lâchant plus.*

Eh! venez donc, monsieur, depuis une heure
Je vous cherche partout, pour vous lire mes vers.

DORANTE.

A moi, monsieur?

FRANCALEU.

A vous.

DAMIS, *à part.*

Autre esprit à l'envers!

FRANCALEU.

Vous désirez, dit-on, ce petit sacrifice.

DORANTE.

Et qui m'a près de vous rendu ce bon office?

FRANCALEU.

C'est Lisette.

DORANTE, *à Damis.*

C'est vous qu'elle veut servir.

FRANCALEU.

Lui?
Il voudrait qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'est moi qui l'y convie.

DORANTE, *à Damis.*

Je lis dans votre cœur, et je vois votre envie.

FRANCALEU.

Vous dites bien, l'envie! Oui, c'est un envieux,
Qui voudrait sur lui seul attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon ami, par bonheur, est là pour me défendre.
Tantôt je l'exhortais encore à vous entendre.

DORANTE, *bas, à Damis.*

Vous osez m'attester?

DAMIS, *bas, à Dorante.*

Je songe à votre amour.
Songez, si vous voulez, à faire votre cour.

FRANCALEU.

On me voudrait pourtant assurer du contraire.

DAMIS.

Lisez, et qu'il admire : il ne saurait mieux faire.

DORANTE, *bas.*

Tu crois m'échapper. Mais...

DAMIS, *à Francaleu.*

D'autant plus que monsieur
A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.

FRANCALEU, *tirant un gros cahier de sa poche.*

Ah! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il
Et pour cela d'abord je lis ma tragédie. [rie;

DAMIS.

Rien ne pouvait pour lui venir plus à propos.

FRANCALEU.

Pourvu que les fâcheux nous laissent en repos!

DAMIS, *bas, à Dorante.*

Dès que vous le pourrez, songez à disparaître.
Je vous attends.

FRANCALEU, *à Damis.*

Et vous, vous n'en voulez pas être?

DORANTE, *au même, s'efforçant de faire lâcher prise à Francaleu.*

Je ne vous quitte point.

DAMIS, *à Francaleu.*

Monsieur, excusez-moi;
J'aime, et c'est un état où l'on n'est guère à soi.
Vous savez qu'un amant ne peut rester en place.
(Il s'en va.)

DORANTE, *voulant courir après lui.*

Par la même raison...

SCÈNE XI

FRANCALEU, DORANTE.

FRANCALEU, *le retenant ferme.*

Laissez, laissez, de grâce!
Il en veut à ma fille; et je serais charmé
Qu'il parvînt à lui plaire, et qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh! parbleu, qu'il vous aime et vous et vos ouvra-
[ges!

FRANCALEU.

Comme si nous avions besoin de ses suffrages!

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

FRANCALEU.

Je serai trop heureux que vous me le donniez.

DORANTE.

Prodiguer à moi seul le fruit de tant de veilles!

FRANCALEU.

Moins l'assemblée est grande et plus elle a d'oreilles.

DORANTE.

Si vous vouliez, pour lui, différer d'un moment!

FRANCALEU.

Non; qui satisfait tôt satisfait doublement.
(Il lâche Dorante pour tirer ses lunettes. Dorante s'évade, et Francaleu continue, sans s'en apercevoir.)

Digitized by Google

Et c'est le moins qu'on doive à votre politesse,
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la pièce.
(*Il déroule son cahier, et lit*) :
LA MORT DE BUCÉPHALE...
(*Se retournant.*)
Où diable est-il? Comment?
On me fuit! Oh! parbleu, ce sera vaincment.
Je cours après mon homme; et s'il faut qu'il m'é-
[chappe,
Je me cramponne après le premier que j'attrape;
Et, bénévole ou non, dût-il ronfler debout,
L'auditeur entendra ma pièce jusqu'au bout.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

MONDOR, LISETTE, *habillée pour jouer, et tirant Mondor après elle d'un air inquiet.*

MONDOR.
A quoi bon dans le parc ainsi tourner sans cesse,
Pirouetter, courir, voltiger?
LISETTE.
Mondor.
MONDOR.
Qu'est-ce?
LISETTE.
Tu ne voyais pas?...
MONDOR.
Quoi?
LISETTE.
Qu'on nous épiait.
MONDOR.
Quand?
LISETTE.
Le voilà bien sot!
MONDOR.
Qui?
LISETTE.
Le trait certe et piquant.
MONDOR.
Quel?
LISETTE.
Quel, qu'est-ce, quoi, quand, qui? L'amant de Lu-
[cile,
Que son mauvais démon ne peut laisser tranquille :
Dorante.
MONDOR.
Eh bien! Dorante?
LISETTE.
Il nous a vus de loin,
Ainsi que tu croyais m'aborder sans témoin.
Sous ce nouvel habit, du bout de l'avenue,
Qu'il ait cru voir Lucile, ou qu'il m'ait reconnue
Près de toi, l'un vaut l'autre; et surtout son destin
Semblant te mettre exprès une lettre à la main.
Nous entrons dans le parc : il nous guette, il pé-
[tille;
Il se glisse, et nous suit le long de la charmille.
Moi qui du coin de l'œil observe tous ses tours,
Je me laisse entrevoir et disparais toujours :
Dieu sait si le cerveau de plus en plus lui tinte!
Tant qu'enfin je le plante au fond du labyrinthe,
Où le pauvre jaloux, pour longtemps en défaut,
Peste et jure, je crois, maintenant comme il faut.
Je ferais encore pis, si je pouvais pis faire.
De ces cœurs défiants l'espèce atrabilaire
Ressemble, je le vois, aux chevaux ombrageux :
Il faut les aguerrir pour venir à bout d'eux.
MONDOR.
Oh! parbleu, ce n'est pas le faible de mon maître!
Au contraire, il se livre aux gens sans les connaître;
Et présume assez bien de soi-même et d'autrui,
Pour se croire adoré, sans que l'on songe à lui.
Du reste, sait-il bien se tirer d'une affaire?
LISETTE.
Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire
Disent qu'il s'y prenait en brave cavalier,
Et, pour un bel esprit, qu'il est franc du collier.
MONDOR.
Il n'est sorte de gloire à laquelle il ne coure :
Le bel esprit en nous n'exclut pas la bravoure.
D'ailleurs ne dit-on pas : Telles gens, tel patron,
Et dès que je le sers, peut-il être un poltron?
LISETTE.
Voilà donc cet amour dont j'étais ignorante,
Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante?
MONDOR.
Mon maître ne dit mot; mais à la vérité
Ce combat-là tient bien de la rivalité.
En ce cas, mon adresse a tout fait.
LISETTE.
Ton adresse?
MONDOR.
Oui. J'ai de sa conquête honoré ta maîtresse.
Celle qu'il recherchait ne me convenant pas,
De Lucile à propos j'ai vanté les appas,
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle,
Et de mettre un peu l'une et l'autre en parallèle.
Il paraît qu'il n'a pas négligé mes avis.
LISETTE.
Il se repentirait de les avoir suivis.
Envers et contre tous, je protége Dorante.
MONDOR.
Gageons que, malgré toi, mon maître le supplante.
Car, étant né poëte au suprême degré,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.
Monsieur de Francaleu déjà l'aime et l'estime.
Du père de Dorante il n'est pas moins l'intime :
Et je porte un billet à ce père adressé,
Qu'après s'être battu sur l'heure il a tracé.
Sachant des deux vieillards la mésintelligence,
Il mande à celui-ci, selon toute apparence,

Digitized by Google

De rappeler un fils qui fait ici l'amour,
Et dont l'entêtement croîtrait de jour en jour.
Il saura là-dessus le rendre impitoyable.
S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable,
Prends de mes almanachs, et tiens pour assuré
Que le bonheur de l'autre est fort aventuré.

LISETTE.

Mais cet autre avec qui je suis de connivence
A pris, depuis un mois, terriblement l'avance.
J'ai vu pâlir Lucile au récit du combat :
D'une tendre frayeur le cœur encor lui bat.
Lucile s'est émue, et c'est pour lui, te dis-je.
Il a visiblement tout l'honneur du prodige.
Depuis ils se sont même entretenus longtemps,
Et s'étaient séparés l'un de l'autre contents,
Lorsque, dans cet esprit soupçonneux à la rage,
Ma présence équivoque a ramené l'orage ;
Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement
Qui coulera ton maître à fond dans le moment.

MONDOR.

Je réponds de la barque, en dépit de Neptune.
Songe donc qu'elle porte un poëte et sa fortune!
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui,
Qui mettrait père et fille à genoux devant lui.
De ce coup décisif l'instant fatal approche :
L'amour m'arrache un temps que l'honneur me re-
[proche.
Adieu. Que devant nous tout s'abaisse en ce jour:
Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour!

SCÈNE II

LISETTE.

Telle gloire le peut couronner... J'ai beau dire,
Dorante pourrait bien avoir ici du pire.
Faisons la guerre à l'œil; et mettons-nous au fait
De ce coup qui doit faire un si terrible effet.

SCÈNE III

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU, *à Lisette, qu'il ne voit que par derrière.*

Lucile, redoublez de fierté pour Dorante;
Vous n'êtes pas encore assez indifférente.
Vous souffrez qu'il vous parle ; et je défends cela
Tout net. Entendez-vous, ma fille?

LISETTE, *se tournant et faisant la révérence.*

Oui, mon père.

FRANCALEU.

Ah!
C'est toi, Lisette?

LISETTE.

Eh bien! c'est moi, je tiens parole.
Lui ressemblé-je assez! Jouerai-je bien mon rôle?
L'œil du père s'y trompe; et je conclus d'ici
Que bien d'autres tantôt s'y tromperont aussi.

FRANCALEU, *à Damis.*

Admirez en effet comme elle lui ressemble!

LISETTE.

Quand commencera-t-on?

FRANCALEU.

Tout à l'heure : on s'assemble.
Cependant va chercher ta maîtresse et l'instruis
Des dispositions où tu vois que je suis.
Si j'eus une raison, maintenant j'en ai trente
Qui doivent à jamais disgracier Dorante.

SCÈNE IV

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU.

La coquine le sert indubitablement,
Et m'en a sur son compte imposé doublement.
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t-il fait que-
[relle?

DAMIS.

Sur un malentendu : pour une bagatelle.

FRANCALEU.

Ce procédé l'exclut du rang de vos amis?

DAMIS.

Quelque ressentiment pourrait m'être permis?
Mais je suis sans rancune; et ce qui se prépare
Va me venger assez de cet esprit bizarre.

FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor lui fait bien moins d'hon-
[neur.

DAMIS.

Quoi donc?

FRANCALEU.

Qu'il est le fils d'un maudit chicaneur,
Qui, n'écoutant prière, avis, ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans me plaide à toute outrance.
Des sottises d'un père un fils n'est pas garant;
Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand,
Que je puis, à bon droit, haïr jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sotte paperasse;
Et sans le temps, les pas et les soins qu'il y faut,
J'aurais été poëte onze ou douze ans plus tôt.
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables?

DAMIS.

Le dommage est vraiment des plus considérables.
Il faut que le public intervienne au procès.
Et conclue avec vous à de gros intérêts.
Et Dorante n'a-t-il contre lui que son père?

FRANCALEU.

Pardonnez-moi, monsieur, il a son caractère.
Je lui croyais du goût, de l'esprit, du bon sens;
Ce n'est qu'un étourdi. Cela tourne à tous vents :
Cervelle évaporée, esprit jeune et frivole,
Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole:
Qui me choque, en un mot, et qui me choque au point
Que chez moi, sans ma pièce, il ne resterait point.
Mais il le faut avoir, si je veux qu'on la joue;
Et voilà trop de fois que mon spectacle échoue.
A propos, ce bonhomme avec qui vous jouez,
Plaît-il? Que vous en semble? Excellent! avouez.

Digitized by Google

DAMIS.

Admirable!

FRANCALEU.

A-t-il l'air d'un père qui querelle?
Heim? Comme sa surprise a paru naturelle!

DAMIS.

Attendez, à juger de ce qu'il peut valoir,
Que vous en ayez vu ce que je viens d'en voir.
Il est original en ces sortes de rôle.

FRANCALEU.

Pour un mois avec nous il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

FRANCALEU.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti, tandis qu'à nous complaire
Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

DAMIS.

La troupe ne saurait faire un meilleur acquêt.

FRANCALEU.

Si vous le souhaitez, c'est une affaire faite.

DAMIS.

Personne plus que moi, monsieur, ne le souhaite.

FRANCALEU.

Et personne, monsieur, n'y peut mieux réussir.

DAMIS.

Que moi?

FRANCALEU.

Que vous.

DAMIS.

Par où? Daignez m'en éclaircir.

FRANCALEU.

Vous pouvez à la cour lui rendre un bon office.

DAMIS.

Plût au ciel! Il n'est rien que pour lui je ne fisse.

FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des ministres?

DAMIS.

Un fat
Avouerait que la cour fait de lui quelque état;
Et, passant du mensonge à la sottise extrême,
En le faisant accroire, il le croirait lui-même.
Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi.
Un poëte à la cour est de bien mince aloi :
Des superfluités il est la plus futile.
On court au nécessaire; on y songe à l'utile :
Ou si vers l'agréable on penche quelquefois,
Nous sommes éclipsés par le moindre minois;
Et là, comme autre part, les sens entraînant l'homme,
Minerve est éconduite, et Vénus a la pomme.
Ainsi je n'oserais vous promettre pour lui,
Sur un crédit si frêle, un bien solide appui.

FRANCALEU.

Ma parole, en ce cas, sera donc mal gardée;
Car je comptais sur vous quand je l'ai hasardée.

DAMIS.

Et de quoi s'agit-il encor? Voyons un peu.

FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un fripon de neveu,
Un libertin qui s'est attiré sa disgrâce,
En ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il [fasse.

DAMIS, *vivement.*

Oh! je le servirai, si ce n'est que cela;
Et mon peu de crédit ira bien jusque-là.

FRANCALEU, *voulant rentrer.*

Non, non, laissez! Parbleu, j'admire ma sottise!

DAMIS, *l'arrêtant.*

Quoi donc?

FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

DAMIS.

Ah! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît!

FRANCALEU.

Et pourquoi?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi!

FRANCALEU.

C'est qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vite.

DAMIS.

Je serais très-fâché qu'il en eût le mérite.

FRANCALEU.

Songez donc que ce soir il aura mon billet,
Et que j'aurai demain la lettre de cachet.

DAMIS.

Mon Dieu, laissez-moi faire! Ayez cette indulgence.

FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence.

DAMIS.

Plus grande encore.

FRANCALEU.

Oh! non.

DAMIS.

Que direz-vous pourtant,
Si votre homme ce soir, ce soir même, est content?

FRANCALEU.

Ce soir? Ah! sur ce pied je n'ai plus rien à dire.
Mais comment ce temps-là pourra-t-il vous suffire?

DAMIS.

Je ne vous promets rien par delà mon pouvoir.

FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir.
Mais, monsieur, on dirait, à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même.

FRANCALEU.

Sans doute : et j'ai raison. L'oncle me fait pitié;
Et tout mauvais sujet mérite inimitié.
Tenez, j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.
Vous menez, par exemple, un train de vie honnête,
Vous; cela fait plaisir, mais n'étonnera pas;
Car vous me fréquentez, et vous suivez mes pas.
Des travers du jeune homme un fou sera la cause.
Aussi l'ordre du roi, pour le bien de la chose,
Devrait faire enfermer avec le libertin
Tel chez qui l'on saura qu'il est soir et matin.

Digitized by Google

Vous riez; mais je parle en père de famille.

SCÈNE V

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU.

Que viens-tu m'annoncer?

LISETTE.

Que je me déshabille.

FRANCALEU.

Quoi! la pièce...

LISETTE.

Est au croc une seconde fois.

FRANCALEU.

Faute d'acteurs?

LISETTE.

Tantôt il n'en manquait que trois;
Mais, ma foi, maintenant c'est bien une autre his-
FRANCALEU. [toire.

Quoi donc?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'acteurs, ni d'auditoire.

FRANCALEU.

Que dis-tu?

LISETTE.

Tout défile, et vole vers Paris.

FRANCALEU.

Désertion totale!

LISETTE.

Oui, pour avoir appris
Que ce soir on y joue une pièce nouvelle,
Dont le titre les pique et les met en cervelle.

FRANCALEU.

Ah! j'en suis!

LISETTE.

L'heure presse; et tous ont décampé,
Comptant se retrouver ici pour le soupé.

DAMIS.

Quelle rage! A quoi bon cette brusque sortie?
Comme s'ils n'eussent pu remettre la partie!

FRANCALEU.

Non. Le sort d'une pièce est-il en notre main?
Nous en voyons mourir du soir au lendemain.
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre:
Si nous la voulons voir, songeons donc à les suivre.
Venez.

DAMIS.

J'augure mieux de la pièce que vous.
D'ailleurs, ce qui se vient de conclure entre nous
De soins très-sérieux remplira ma soirée.

FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurez, monsieur de l'Empirée.
Votre refus fait place à monsieur Baliveau,
Qui, dans l'art du théâtre étant encore nouveau,
Ne sera pas fâché qu'on le mène à l'école.
Qui plus est, son neveu l'occupe et le désole:
Et la pièce nouvelle est un amusement
Qui pourra le lui faire oublier un moment.

DAMIS, *à part.*

Oui-da, c'est bien s'y prendre.

SCÈNE VI

DAMIS, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

Un peu de hardiesse!
Cet homme-ci, je crois, est l'auteur de la pièce!
Faisons qu'il se trahisse. Il en est un moyen.
(*haut.*)
Vous risquez, en tardant, de ne trouver plus rien.
Monsieur raisonnait juste, et votre attente est vaine;
Car la pièce est mauvaise, et sa chute est certaine.

DAMIS.

Certaine?

LISETTE.

Oui; cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiselle a donc le don de deviner?

LISETTE. [titre,

Non; mais c'est ce que mande un connaisseur en
Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.

DAMIS.

Et ce grand connaisseur, dont le goût est si fin...

LISETTE.

Ne croit pas que la pièce aille jusqu'à la fin.

DAMIS.

Je voudrais bien savoir sur quelle conjecture.

LISETTE.

Sur ce qu'hier, chez lui, l'auteur en fit lecture.

DAMIS.

Chez lui! L'auteur! hier!

LISETTE.

Oui. Qu'a donc ce discours?...

DAMIS.

Je ne suis pas sorti d'ici depuis huit jours!

LISETTE, *à part.*

Je le tiens.

DAMIS.

C'est Alcippe! Oh! c'est lui, je le gage.
Nouvelliste effronté, suffisant personnage,
Qui raisonne au hasard de nous et de nos vers,
Et pour ou contre nous prévient tout l'univers.
Cela sait ses foyers, sa ville, ses provinces,
Ses intrigues de cour, son cabinet des princes;
Pèse ou règle à son gré les plus grands intérêts,
Et croit ses visions d'immuables arrêts.
Présent, passé, futur, tout est de sa portée.
Le livre des destins s'emplit sous sa dictée.
Rien ne doit arriver que ce qu'il a prédit;
Et l'événement seul toujours le contredit.
(*à Lisette.*)
Et n'a-t-il pas poussé l'impertinence extrême
Jusqu'à nommer l'auteur?

LISETTE.

Non, monsieur; c'est vous-même
Qui veuez de tout dire et de vous déceler.

Digitized by Google

Alcippe en tout ceci n'a rien à démêler.
Moi seule je montais; et je m'en remercie,
Vu le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.

(*Elle veut sortir.*)

DAMIS, *la retenant.*

Lisette!

LISETTE.

Eh bien?

DAMIS.

(*à part.*)

De grâce...! Étourdi que je suis!

LISETTE.

Que voulez-vous de moi?

DAMIS.

Du secret.

LISETTE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quelques jours seulement!

LISETTE.

Cela n'est pas possible.

DAMIS.

Hé! ne me faites pas ce déplaisir sensible!
Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,
En cas de réussite, ainsi que j'en suis sûr.

LISETTE.

J'imagine un marché dont l'espèce est plaisante.
D'un secret tout entier la charge est trop pesante:
Partageons celui-ci par la belle moitié.
Tenez, si vous tombez, je parle sans pitié:
Si vous réussissez, je consens à me taire.
Voilà, pour vous servir tout ce que je puis faire.

DAMIS.

Et je n'en veux pas plus; car je réussirai.

LISETTE.

Oh bien! en ce cas-là, monsieur, je me tairai.

(*Dorante, du fond du théâtre, les voit et les écoute.*)

DAMIS, *baisant les mains de Lisette.*

Avec cette promesse où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, et m'en vais le plus content du [monde.

SCÈNE VII

DORANTE, LISETTE.

LISETTE, *bas, apercevant Dorante, et lui tournant brusquement le dos.*

Le jaloux nous surprend; le voilà furieux:
Car je passe, à coup sûr, pour Lucile à ses yeux.

DORANTE, *se tenant à trois pas derrière elle.*

« Avec cette promesse où mon espoir se fonde,
« Je vous laisse, et m'en vais le plus content du [monde. »
Madame, on n'aura pas de peine à concevoir
Quelle était la promesse, et quel est cet espoir.
Mais ce que l'on aurait de la peine à comprendre,
C'est que cette promesse et si douce et si tendre,
Reçue à la même heure, et presque au même lieu,
Mot à mot dans ma bouche ait mis le même adieu.
Il faut vous en faire un de plus longue durée,
Et dont vous vous teniez un peu moins honorée.
Adieu, madame; adieu. Ne vous flattez jamais
Que je vous aie aimée autant que je vous hais!

(*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

LISETTE, *bas.*

Donnons-nous à notre aise ici la comédie,
Car il va revenir.

(*Elle s'assied à l'un des coins du théâtre, en face du parterre, et lève l'éventail du côté par où Dorante peut l'aborder.*)

DORANTE, *croyant voir dans cette attitude l'embarras d'une personne confondue, et sans avancée.*)

Monstre de perfidie!
Pouvoir ainsi passer, d'abord et sans égard,
Des mains de la nature à ce comble de l'art!
M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre!
M'avoir persuadé presque au point de le plaindre!
Qu'avez-vous prétendu par cette trahison?
Pourquoi d'un espoir vain y mêlant le poison,
Me venir étaler d'obligeantes alarmes?
Me dire, en paraissant prête à verser des larmes:
« Dorante, on je fléchis mon père, ou de mes jours
« A l'asile où j'étais je consacre le cours. »
Quels étaient vos desseins? Répondez-moi, cruelle.
Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une belle,
Qui, jalouse des droits d'un éclat peu commun,
Veut gagner tous les cœurs et ne pas en perdre un?
Ce reproche fût-il le seul que j'eusse à faire!
Mais, hélas! malgré moi la vérité m'éclaire.
Ce rival, dès longtemps, est le rival aimé.
C'est pour lui que j'ai vu votre front alarmé;
Et quand vous me disiez que j'en étais la cause,
Quand vous me promettiez bien plus que l'amour [n'ose,
C'est que de votre amant vous protégiez les jours,
Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.
Oui, j'y vole; on ne l'a tantôt que différée;
Et ma rage, à vos yeux, l'aurait déjà tirée;
J'attaquais devant vous le traître en arrivant,
Si je n'eusse voulu jouir auparavant
De la confusion qui vous ferme la bouche!
Que ma plainte à présent vous révolte ou vous tou- [che,
Repentez-vous ou non de m'avoir outragé,
Vous ne me verrez plus que mort ou que vengé.

LISETTE, *effrayée.*

Dorante!

DORANTE.

Je m'arrête au cri de l'infidèle!
Elle tremble, il est vrai: mais pour qui trem- [ble-t-elle?
N'importe: je l'adore; écoutons-la. Parlez.

(*se rapprochant.*)

Je veux encor, je veux tout ce que vous voulez.
Rejetons le passé sur l'inexpérience,
Et redemandez-moi toute ma confiance.
Un regard, un seul mot n'a qu'à vous échapper:
Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper.

Digitized by Google

Ah! Lucile, ai-je pu si tôt perdre le vôtre?
Vous me haïssez!

LISETTE, *tendrement.*

Non.

DORANTE.

Vous en aimez un autre?

LISETTE.

Eh! non!

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

LISETTE.

Oui.

DORANTE.

M'y fierai-je?

LISETTE.

Hélas!

DORANTE.

Eh bien, je n'en veux plus douter! Ne sais-je pas
Que l'infidélité, surtout dans la jeunesse, [blesse
Souvent est moins un crime au fond qu'une fai-
Qui peut servir ensuite à vous en détourner,
Lorsque le nôtre va jusqu'à vous pardonner?
(*Il s'approche enfin d'elle, tout transporté.*)
Je vous pardonne donc, et même vous excuse.
Lisette est contre moi; Lisette vous abuse:
Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits;
C'est elle qui me met dans l'état où je suis.

LISETTE, *sans mettre bas encore l'éventail.*

Il est vrai.

DORANTE, *se jetant à ses genoux, et lui prenant la main.*

C'est assez. Mon âme satisfaite...

SCÈNE VIII

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE, *haut, du fond du théâtre.*

Veillé-je, ou non? Dorante aux genoux de Lisette!

LISETTE, *baissant enfin l'éventail, et se levant.*

Lui-même! et qui me fait fort joliment sa cour.
(*à Dorante.*)
On vous prend sur le fait, monsieur, à votre tour:
Songez à bien jouer le rôle que je quitte,
Car vous nous voyez deux que votre faute irrite.
Enfin, concevez-vous combien vous vous trom-

DORANTE, *à Lucile.*

[piez?
Je croyais en effet, madame, être à vos pieds.
Son habit m'a fait faire une lourde bévue.

LISETTE.

Madame, vous plaît-il que je vous restitue
Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux
Monsieur me débitait, croyant parler à vous?
N'en déplaise à l'amour, si doux dans ses peintures,
Je vous restituerais un beau torrent d'injures.

DORANTE.

Eh! quel autre à ma place eût pu se contenir?

LISETTE.

Je vous devais cela, monsieur, pour vous punir.

LUCILE.

Eh quoi! Dorante, après mille et mille assurances
Qui, tout à l'heure encor, passaient vos espérances,
Le reproche et l'injure aigrissaient vos discours;
Et sur le ton plaintif on vous trouve toujours!

DORANTE.

Avant que sur ce ton vous le preniez vous-même,
Vous qui savez, madame, à quel point je vous aime,
Souffrez qu'on vous instruise; après quoi, décidez
Si mes soupçons jaloux n'étaient pas bien fondés.
Je surprends mon rival...

LUCILE.

Oui, j'ai tort de me plaindre!
En effet, ma faiblesse autorise à tout craindre;
El l'aveu que j'ai fait, trop naïf et trop prompt,
De votre défiance a mérité l'affront.
Mais vous trouverez bon qu'en me faisant justice,
Cette justice même aussi nous désunisse,
Et rompe entre nous deux un nœud mal assorti,
Dont jamais on ne s'est assez tôt repenti.

DORANTE.

[dame,
Entendons-nous, de grâce! Encore un coup, ma-
Bien loin qu'en tout ceci je mérite aucun blâme,
Croyez, si j'eusse pu ne me pas alarmer,
Que je ne serais pas digne de vous aimer.
Devais-je voir en paix...

LUCILE.

Depuis quand, je vous prie,
N'est-on digne d'aimer qu'autant qu'on se défie?
Ainsi l'amour jamais doit n'être satisfait?
Et le plus soupçonneux est donc le plus parfait?
Vos vers m'en avaient fait tout une autre peinture.
Juste sujet pour moi de crainte et de rupture!
J'aime trop mon repos pour le perdre à ce prix;
Et ne jugerai plus des gens par leurs écrits.

DORANTE.

Mais ayez la bonté...

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie.
Vous feriez, je le vois, le malheur de ma vie:
Je ne recueillerais de mes soins les plus doux
Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux.
Que n'ai-je conservé, prévoyante et soumise,
L'insensibilité que je m'étais promise!
Lisette, je t'ai crue; et toi seule tu m'as...

LISETTE, *à Dorante, voyant pleurer Lucile.*

N'avez-vous point de honte...

DORANTE.

Eh! ne m'accable pas!
Tu sais mon innocence. Apaisez vos alarmes,
Lucile! retenez ces précieuses larmes!
C'est mon injuste amour qui les a fait couler;
C'est lui qui toutefois pour moi doit vous parler.
L'amour est défiant quand l'amour est extrême.

LUCILE.

S'il se faut quelquefois défier quand on aime,
C'est de tout ce qui peut, dans le cœur alarmé,
Soulever des soupçons contre l'objet aimé.
Je tiens, vous le savez, cette sage maxime

De ces vers qui vous ont mérité mon estime;
De votre propre idylle, ouvrage séducteur.
Du votre esprit se montre, et non pas votre cœur.

DORANTE.

Ni l'un ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse.
Madame, et que je cède au remords qui me presse.
Du moins vous concevrez, après un tel aveu,
Pourquoi tout mon bonheur me rassurait si peu.
C'est que je n'en jouis qu'à titre illégitime;
C'est que tous ces écrits, source de votre estime.
Vous venaient par mes soins, mais ne sont pas de [moi.

LUCILE.

Ils ne sont pas de vous!

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Le sot homme!

LUCILE.

Quoi...?

DORANTE.

Laissant lire, il est vrai, dans le fond de mon âme,
J'aspirais le poëte en lui peignant ma flamme.
Que son art, à mon gré, s'y prenait faiblement!
Et que le bel esprit est loin du sentiment!
Mais cet art vous amuse; il a fallu vous plaire,
Laisser dire des riens, sentir mieux, et se taire.
N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû?
Et ma sincérité m'aurait-elle perdu?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime,
Dorante; aussi pour vous suis-je toujours la même.
Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lus:
J'étais indifférente, et je ne le suis plus;
Et je sens que sans vous je le serais encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous [adore,
Ou vous établissez la paix et le bonheur,
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE, *à Dorante.*

Trêve de beaux discours! Il est temps que j'y pense.
De par monsieur; expresse et nouvelle défense
De souffrir que jamais vous osiez nous parler.

DORANTE.

Il aura su mon nom.

LUCILE.

Ah! tu me fais trembler.

LISETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
Séparez-vous: rentrez, madame, je vous prie.
Nous allons concerter un projet important.

DORANTE.

Rassurez-moi d'un mot encore, en me quittant;
Ou déjà mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

LUCILE.

De vos rivaux du moins vous n'avez rien à craindre.
Mon père pourra bien, en ce commun danger,
Désapprouver mon choix, mais jamais le changer.

SCÈNE IX

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Quelqu'un m'a desservi près de lui, je parie.

LISETTE.

Eh! ne vous en prenez qu'à votre étourderie,
Et qu'au brusque mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avait, tantôt, d'être écouté.

DORANTE.

Oui, j'ai tort, je l'avoue; à présent il peut lire:
Je l'écoute; ou plutôt, sans cela, je l'admire,
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira,
De me couper la gorge avec qui le niera.

LISETTE.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire:
Songez à profiter d'un avis salutaire.
Pourriez-vous nous trouver de ces perturbateurs
Du repos du parterre et des pauvres auteurs,
Contre les nouveautés signalant leurs prouesses,
Et se faisant un jeu de la chute des pièces?

DORANTE.

Que diable en veux-tu faire? Oui, pour un j'en sais [trois.

LISETTE.

Courez les ameuter, pour aller aux François,
Sur ce qui se jouera, faire éclater l'orage.
La pièce est de l'auteur qui vous fait tant d'om-
Le père de Lucile y vient d'aller... [brage.

DORANTE.

Tu veux...

LISETTE.

Ah! j'en serais d'avis: faites le scrupuleux.
Damis ne l'est pas tant, lui; car à votre père
Il a de votre amour écrit tout le mystère.
Ce n'aura pas été pour vous servir, je crois.
Et vous le voudriez ménager? Et sur quoi?
Les plaisants intérêts pour balancer les vôtres!
Une pièce tombée, il en rennit mille autres.
Mais Lucile perdue, où sera votre espoir?
Monsieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.
Il n'a déjà que trop ce bel auteur en tête.
S'il le voit triompher, c'est fait, rien ne l'arrête;
Il lui donne sa fille, et croirait aujourd'hui
S'allier à la gloire en s'alliant à lui.

DORANTE.

Ah! tu me fais frémir! et des transes pareilles
Me livrent en aveugle à ce que tu conseilles.

SCÈNE X

LISETTE.

Ah! ah! monsieur l'auteur, avec votre air humain
Vous endormez les gens; vous écrivez sous main;
Vous avez du manége; et votre esprit superbe
Croit déjà sous le pied nous avoir coupé l'herbe!
Un bon coup de sifflet va vous être lâché;
Et vous savez alors quel est notre marché.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

DAMIS.

Je ne me connais plus aux transports qui m'agitent.
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent :
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux, volent autour de moi.
Je ne suis plus le même enfin depuis deux heures.
Ma pièce auparavant me semblait des meilleures :
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,
Du faible, du clinquant, de l'obscur et du faux.
De là, plus d'une image annonçant l'infamie :
La critique éveillée, une loge endormie,
Le reste de fatigue et d'ennui harassé,
Le souffleur étourdi, l'acteur embarrassé,
Le théâtre distrait, le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence;
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble et la terreur.
(*Regardant à sa montre.*)
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce!
Je sèche, je me meurs. Quel métier! J'y renonce.
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,
Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis?
Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe.
Car enfin, c'en est fait; je péris si je tombe.
Où me cacher? où fuir? et par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer?
Quelle égide opposer aux traits de la satire?
Comment paraître aux yeux de celle à qui j'aspire?
De quel front, à quel titre oserais-je m'offrir,
Moi, misérable auteur qu'on viendrait de flétrir?
(*après quelques moments de silence et d'agitation.*)
Mais mon incertitude est mon plus grand supplice :
Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse. (cours,
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son
Abrége au moins d'un an le nombre de mes jours.

SCÈNE II

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS.

FRANCALEU, *à Damis.*
Eh bien! une autre fois, malgré mes conjectures,
Vous fierez-vous encore à vos heureux augures,
Monsieur? J'avais donc tort tantôt de vous prêcher
Que lorsqu'on veut tout voir il faut se dépêcher?
Voilà pourtant, voilà la nouveauté... flambée?

DAMIS.
(*à part.*) (*haut.*)
Et mon sort décidé! je respire. Tombée?

FRANCALEU.
Tout à plat.

DAMIS.
Tout à plat!

BALIVEAU.
Oh! tout à plat.

DAMIS, *froidement.*
Tant pis.
(*à part.*)
C'est qu'ils auront joué comme des étourdis.

BALIVEAU.
Sifflée et resifflée.

DAMIS.
Et le méritait-elle?

BALIVEAU.
Il ne faut pas douter que l'auteur n'en appelle.
Le plus impertinent n'a jamais dit : J'ai tort.

FRANCALEU.
Celui-ci pourrait bien n'en pas tomber d'accord,
Sans être, pour cela, taxé de suffisance :
Car jamais le public n'eut moins de complaisance.
Comment veut-il juger d'une pièce en effet,
Au tintamarre affreux qu'au parterre on a fait?
Ah! nous avons bien vu des fureurs de cabale;
Mais jamais il n'en fut ni n'en sera d'égale.
La pièce était vendue aux sifflets aguerris
De tous les étourneaux des cafés de Paris.
Il en est venu fondre un essaim, des nuées!
Cependant, à travers les brocards, les huées,
Le carillon des toux, des nez, des Paix-là, paix!
J'ai trouvé...

BALIVEAU.
Ma foi, moi, j'ai trouvé tout mauvais.

FRANCALEU.
On en peut mieux juger, puisque l'on s'en escrime.
Morbleu! je le maintiens : j'ai trouvé... telle rime...
(*à Damis qui l'écoutait avidement, et qui ne l'écoute plus.*)
Oui, telle rime digne elle seule, à mon gré,
De relever l'auteur que l'on a dénigré.

BALIVEAU.
Tout ce que peut de mieux l'auteur avec sa rime,
Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme;
Et de n'exercer plus un talent suborneur,
Dont les productions lui font si peu d'honneur.

DAMIS.
C'est s'il eût réussi qu'il pourrait vous en croire.
Et demeurer oisif au sein de la victoire,
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers :
Mais contre ses rivaux, et leur noire malice,
Le parti qui lui reste est de rentrer en lice,
Sans que jamais il songe à la désemparer
Qu'il ne les force même à venir l'admirer.
Le nocher dans son art s'instruit pendant l'orage :
Il n'y devient expert qu'après plus d'un naufrage.
Notre sort est pareil dans le métier des vers :
Et pour y triompher il y faut des revers.

FRANCALEU.
C'est parler en héros, en grand homme, en poète!

Digitized by Google

(*à Baliveau.*)
Vous êtes stupéfait; moi, non. Je le répète : [cœurs.
Vivent les grands esprits, pour former les grands
Mais cela n'appartient qu'à nous autres auteurs.
(*à Damis.*)
N'est-ce pas, mon confrère?

SCÈNE III

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS, MONDOR.

DAMIS, *à Mondor, qui le veut tirer à part.*
Eh bien?
MONDOR, *bas et sanglotant.*
Je vous annonce...
DAMIS.
Je sais, je sais. Ma lettre?
MONDOR.
En voilà la réponse.
DAMIS.
Laisse-nous, je te suis. Messieurs, permettez-moi
D'aller décacheter à l'écart; après quoi
Je compte vous rejoindre : et, laissant vers et prose,
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre [chose.

SCÈNE IV

FRANCALEU, BALIVEAU.

BALIVEAU.
Oui, changeons de propos, et laissons tout cela.
FRANCALEU.
Si vous saviez combien j'aime ce garçon-là...
BALIVEAU.
C'est qu'à ce que je vois, sa marotte est la vôtre.
FRANCALEU.
C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.
BALIVEAU.
Belle prérogative!
FRANCALEU.
« Une lice! un nocher!
« Comme nous n'allons droit qu'à force de bron-
Plaît-il? Vous l'entendiez? [cher! »
BALIVEAU.
Moi? non : j'avais en tête
La lettre de cachet qui, dites-vous, est prête.
FRANCALEU.
Ce jeune homme n'est pas du commun des humains.
Peste! les grands seigneurs s'l'arrachent des mains.
BALIVEAU.
J'enrage! Revenons, de grâce, à la promesse
Dont vous m'avez tantôt flatté pendant la pièce.
FRANCALEU.
Vous parlez d'une pièce? Ah! s'il en fait jamais,
Ce sera de l'exquis; c'est moi qui le promets :
Et je défierai bien la cabale d'y mordre.
BALIVEAU, *s'emportant.*
Parlez : aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon ordre?
FRANCALEU.
Eh! tranquillisez-vous! soyez sûr de l'avoir.
Oui, vous serez content, ce soir même; ce soir!
C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine.
Et, tenez, son retour va vous tirer de peine;
Car je gagerais bien que, tout en badinant,
L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.
BALIVEAU.
Qu'il ouvre maintenant! qui?
FRANCALEU.
Celui qui nous quitte.
BALIVEAU.
Plaît-il?
FRANCALEU.
Êtes-vous sourd? Cet homme de mérite.
BALIVEAU.
Monsieur de l'Empirée?
FRANCALEU.
Et qui donc?
BALIVEAU.
Quoi! c'est lui
Dont le zèle pour moi sollicite aujourd'hui?
FRANCALEU.
Lui-même. Il a trouvé que vous jouiez en maître;
Et, votre admirateur autant que l'on doit l'être,
Il veut vous enrôler pour un mois parmi nous.
Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour vous,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue,
Et des égarements de votre enfant prodigue.
Il a sur cette affaire obligeamment pris feu,
Comme si c'eût été la sienne propre.
BALIVEAU.
Adieu.
FRANCALEU, *l'arrêtant.*
Comment donc?
BALIVEAU.
Vous avez opéré des prodiges.
FRANCALEU.
Monsieur le capitoul, vous avez des vertiges.
BALIVEAU.
Eh! c'est vous qui, plutôt que mon neveu, cent fois
Mériteriez... Je suis le moins sensé des trois.
Serviteur.
FRANCALEU.
Mais encore! entre amis, l'on s'explique.
Ne pourrait-on savoir quelle mouche vous pique?
Quoi! lorsque nous tenons...
BALIVEAU.
Nous, nous ne tenons rien.
Puisqu'il faut vous le dire; et cet homme de bien,
Au mérite de qui vous êtes si sensible,
Est le pendard à qui j'en veux.
FRANCALEU.
Est-il possible?
BALIVEAU.
Le voilà! maintenant soyez émerveillé
Du jeu de la surprise où j'ai tantôt brillé.
Si j'eusse vu le diable, elle eût été moins grande.

Digitized by Google

FRANCALEU.

Je vous en offre autant. A présent je demande
Ou vous prenez le mal que vous m'en avez dit.
Un garçon studieux, de probité, d'esprit,
Beau feu, judiciaire, en qui tout se rassemble;
Un phénix, un trésor...

BALIVEAU.

Un fou qui vous ressemble!
Allez, vous méritez cette apostrophe-là.
De bonne foi, sied-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour morigéner la jeunesse étourdie,
Que par vous-même au mal elle soit enhardie;
Et que l'écervelé qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un adversaire, en vous trouve un appui?
Il versifiera donc! Le beau genre de vie!
Ne se rendre fameux qu'à force de folie!
Être, pour ainsi dire, un homme hors des rangs,
Et le jouet titré des petits et des grands!
Examinez les gens du métier qu'il embrasse.
La paresse ou l'orgueil en ont produit la race.
Devant quelques oisifs elle peut triompher;
Mais, en bonne police, on devrait l'étouffer.
Oui! comment souffre-t-on leurs licences extrêmes?
Que font-ils pour l'Etat, pour les leurs, pour eux-mêmes?
De la société véritables freluns,
Chacun les y méprise, ou craint leurs aiguillons.
Damis eût figuré dans un poste honorable:
Mais ce ne sera plus qu'un gueux, qu'un misérable,
A la perte duquel, en homme infatué,
Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.
Félicitez-vous bien, l'œuvre est très-méritoire!

FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
D'un neveu qui déjà vous a trop honoré!
Savez-vous ce que c'est que tout ce long narré?
Préjugé populaire, esprit de bourgeoisie,
De tout temps gendarmé contre la poésie!
Mais apprenez de moi qu'un ouvrage d'éclat
Anoblit bien autant que le capitoulat.
Apprenez...

BALIVEAU.

Apprenez de moi qu'on ne voit guère
Les honneurs en ce siècle accueillir la misère;
Et que la pauvreté, par qui tout s'avilit,
Faite pour dégrader, rarement anoblit.
Forgez-vous des plaisirs de toutes les espèces.
On fait comme on l'entend, quand on a vos richesses:
Mais lui, que voulez-vous qu'il devienne à la fin?
Son partage assuré, c'est la soif et la faim.
Et d'un œil satisfait on veut que je le voie?
Soit! à vos visions je l'abandonne en proie.
Il peut se reposer de ses nobles destins
Sur ceux qui, dites-vous, se l'arrachent des mains.
Qu'il périsse! il est libre. Adieu!

FRANCALEU.

Je vous arrête,
En véritable ami dont la réplique est prête;
Et vais vous faire voir, avec précision,
Que nous ne sommes pas des gens à vision.
Si j'admire en Damis un don qui vous irrite,
Votre chagrin me touche autant que son mérite.
Afin donc que son sort ne vous alarme plus,
Je lui donne ma fille, avec cent mille écus.

BALIVEAU.

Avec cent mille écus?

FRANCALEU.

Eh bien! est-il à plaindre?
Car elle a de l'esprit, est belle, faite à peindre...
Holà, quelqu'un!... Vous-même en jugerez ainsi.
(à un valet.)
Que l'on cherche Lucile; et qu'elle vienne ici.
(à part.)
Aussi bien elle hésite, et rien ne se décide.
(à Baliveau.)
Qu'est-ce? Vous mollissez? votre front se déride?
Vous paraissez ému?

BALIVEAU.

Je le suis en effet.
Vous êtes un ami bien rare et bien parfait!
Un procédé si noble est-il imaginable?
Ne me trouvez donc pas, au fond, si condamnable.
Nous perçons l'avenir ainsi que nous pouvons,
Et sur le train des mœurs du siècle où nous vivons.
Quand à faire des vers un jeune esprit s'adonne.
Même en l'applaudissant, je vois qu'on l'abandonne
Damis de ce côté se porte avec chaleur,
Et je ne lui pouvais pardonner son malheur:
Mais, dès que d'un tel choix votre bonté l'honore.

SCÈNE V

BALIVEAU, FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU, *à Damis.*

Venez, venez, monsieur! Une autre fois encore
Vous serez à la cour notre solliciteur.
Vous vous flattiez, ce soir, de contenter monsieur.

DAMIS, *à Baliveau.*

M'avez-vous trahi?

BALIVEAU.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie.
Damis. Voici quelqu'un qui nous réconcilie;
Qui signale à tel point son amitié pour nous,
Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'eus sur vous.
Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir pour gendre.
(voyant Damis interdit.)
Ainsi que moi, la chose a lieu de vous surprendre:
Car, de quelques talents dont vous fussiez pourvu.
Nous n'osions espérer ce bonheur imprévu.
Mais la joie aurait dû, suspendant sa puissance.
Avoir déjà fait place à la reconnaissance.
Tombez donc aux genoux de votre bienfaiteur.

DAMIS, *d'un air embarrassé.*

Mon oncle...

BALIVEAU.

Eh bien?

Digitized by Google

DAMIS.

Je suis...

FRANCALEU.

Quoi?

DAMIS.

L'humble adorateur
Des grâces, de l'esprit, des vertus de Lucile.
Mais de tant de bonté l'excès m'est inutile.
Rien ne doit l'emporter sur la foi des serments;
Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagements.

FRANCALEU.

Ha!

BALIVEAU, *à Francaleu.*

Le voilà cet homme au-dessus du vulgaire,
Dont vous vantiez l'esprit et la judiciaire,
Qui tout à l'heure était un phénix, un trésor!
Eh bien! de ces beaux noms le nommez-vous encor?
Va, maudit soit l'instant où mon malheureux frère
M'embarrassa d'un monstre, en devenant ton père!

SCÈNE VI

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU.

Monsieur, la poésie a ses licences: mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets;
Et votre oncle, entre nous, n'a pas tort de se plain-
[dre.

DAMIS.

Les inclinations ne sauraient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon oncle mécontent;
Mais vous-même, à ma place, en auriez fait autant.
Car je vous ai surpris, louant celle que j'aime,
A la louer en homme épris plus que moi-même,
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

FRANCALEU.

Comment! La connaîtrais-je?

DAMIS.

Oui; du moins son es-
Grâce à l'heureux talent dont l'orna la nature, [prit,
Il est connu partout où se lit le Mercure.
C'est là que, sous les yeux de nos lecteurs jaloux,
L'amour, entre elle et moi, forma des nœuds si
[doux.

FRANCALEU.

Quoi, ce serait...? Quoi! c'est... la muse originale
Qui de ses impromptus tous les mois nous régale?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

FRANCALEU.

Ce bel esprit sans pair?...

DAMIS.

Eh, oui!

FRANCALEU.

Mériadec... de Kersac... de Quimper...

DAMIS.

En Bretagne. Elle-même! il faut être équitable:
Avouez maintenant; rien est-il plus sortable?

FRANCALEU, *éclatant de rire.*

Embrassez-moi.

DAMIS.

De quoi riez-vous donc si haut?

FRANCALEU.

Du pauvre oncle qui s'est effarouché trop tôt.
Mais nous l'apaiserons; rien n'est gâté.

DAMIS.

Sans doute
Il sortira d'erreur, pour peu qu'il nous écoute.

FRANCALEU.

Oh! c'est vous qui, pour peu que nous vous écoutiez,
Laisserez, s'il vous plaît, l'erreur où vous étiez.

DAMIS.

Quelle erreur? Qu'insinue un pareil verbiage?

FRANCALEU.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah! vous aurez beau dire!

FRANCALEU.

Et vous, beau protester!

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête.

FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter.

DAMIS.

Parbleu non!

FRANCALEU.

Parbleu si! Parions.

DAMIS.

Bagatelle!

FRANCALEU.

La personne pourrait, par exemple, être telle...

DAMIS.

Telle qu'il vous plaira! suffit qu'elle ait un nom.

FRANCALEU.

Mais laissez dire un mot, et vous verrez que non.

DAMIS.

Rien! rien!

FRANCALEU.

Sans la chercher si loin...

DAMIS.

J'irais à Rome.

FRANCALEU.

Quoi faire?

DAMIS.

L'épouser. Je l'ai promis.

FRANCALEU.

Quel homme!

DAMIS.

Et, tout en vous quittant, j'y vais tout disposer.

FRANCALEU.

Oh! disposez-vous donc, monsieur, à m'épouser;
A m'épouser, vous dis-je. Oui, moi! moi! C'est moi-
Qui suis le bel objet de votre amour extrême. [même

DAMIS.

Vous ne plaisantez point?

FRANCALEU.

Non; mais, en vérité,
J'ai bien à vos dépens jusqu'ici plaisanté, [change.
Quand, sous le masque heureux qui vous donnait le

Digitized by Google

Je vous faisais chanter des vers à ma louange.
Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût!
L'ouvrage est peu de chose, et le seul nom fait tout.
Oh çà, laissons donc là ce burlesque hyménée :
Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.
Ne songeons désormais qu'à vous dédommager
De la faute où ce jeu vient de vous engager. [dre.
Je vous fais perdre un oncle, et je dois vous le ren-
Pour cela, je persiste à vous nommer mon gendre.
Ma fille, en cas pareil, me vaudra bien, je crois,
Et n'est pas un parti moins sortable que moi.
Tenez, lui pourriez-vous refuser quelque estime?

DAMIS, *à part.*

Ah! Lisette la suit! malheur à l'anonyme!

SCÈNE VII

FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

FRANCALEU.

Mignonne, venez çà! vous voyez devant vous
Celui dont j'ai fait choix pour être votre époux.
Ses talents...

LISETTE.

Ses talents! c'est où je vous arrête...

FRANCALEU.

Qu'on se taise!

LISETTE.

Apprenez...

FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête,
Coquine! Tu crois donc que je sois à sentir
Que tout le jour ici tu n'as fait que mentir?

DAMIS, *bas, à Francaleu.*

Faites qu'elle nous laisse un moment, et pour cause.

FRANCALEU.

Va-t'en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous dise une chose.

FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

LISETTE.

Et moi, je veux parler.
Tenez, voilà l'auteur que l'on vient de siffler.

DAMIS, *à Francaleu.*

Maintenant elle peut rester.

FRANCALEU.

L'impertinente!

DAMIS.

A dit vrai.

LISETTE, *bas, à Lucile.*

Tenez bon; je vais chercher Dorante.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII

FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

FRANCALEU.

Elle a dit vrai?

DAMIS.

Très-vrai.

FRANCALEU.

La nouvelle en ce cas,
M'étonne bien un peu, mais ne me change pas.
Non, je n'en rabats rien de ma première estime :
Loin de là, votre chute est si peu légitime,
Fait voir tant de rivaux déchaînés contre vous,
Qu'elle prouve combien vous les surpassez tous.
Et ma fille n'est pas non plus si malhabile...

LUCILE.

Mon père...

DAMIS.

Permettez, belle et jeune Lucile...

LUCILE.

Permettez-moi, monsieur, vous-même, de parler.
Mon père, il n'est plus temps de rien dissimuler.
D'un père, je le sais, l'autorité suprême
Indique ce qu'il faut qu'on haïsse ou qu'on aime :
Mais de ce droit jamais vous ne fûtes jaloux.
Aujourd'hui-même encor vous vouliez, disiez-vous,
Que, par mon propre choix, je me rendisse heu-
Vous vous en étiez fait une loi généreuse : [reuse:
Et c'est ainsi qu'un père est toujours adoré,
Et que moins il est craint, plus il est révéré.
Vous m'avez ordonné surtout d'être sincère,
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystère.
Mon devoir le veut donc, ainsi que mon repos.

FRANCALEU.

(*bas.*)

Au fait! J'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes gens que ce lieu-ci rassemble...

FRANCALEU.

Ah! fort bien!

LUCILE.

Rassurez votre fille qui tremble,
Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.

FRANCALEU. [vous.

Vous penchiez pour quelqu'un? J'en suis fâché pour
Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire?

LUCILE.

C'est que celui vers qui ce doux penchant m'attire
Est le seul justement que vous aviez exclus.

FRANCALEU.

Quoi? Quand j'ai mes raisons...

LUCILE.

Vous ne les avez plus.
Son cœur, à mon égard, était selon le vôtre.
Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une au-
Et jamais un soupçon ne fut si mal fondé. [tre :
Il m'adore : et de moi près de vous secondé...
Ah! je lis mon arrêt sur votre front sévère!

Digitized by Google

Eh bien! j'ai mérité toute votre colère :
Je n'ai pas contre moi fait d'assez grands efforts;
Mais est-ce donc avoir mérité mille morts?
Car enfin, c'est à quoi je serais condamnée,
S'il fallait à tout autre unir ma destinée.
Non, vous n'userez pas de tout votre pouvoir,
Mon père! Accordons mieux mon cœur et mon devoir.
Arrachez-moi du monde à qui j'étais rendue!
Hélas! il n'a brillé qu'un instant à ma vue.
Je fermerai les yeux sur ce qu'il a d'attraits :
Puisse le ciel m'y rendre insensible à jamais!

FRANCALEU.

La sotte chose en nous que l'amour paternelle!
Ne suis-je pas déjà prêt à pleurer comme elle!

DAMIS.

Eh! laissez-vous aller à ce doux mouvement,
Monsieur! ayez pitié d'elle et de son amant.
Je ne vous rejoignais, après ma lettre lue,
Que pour servir Dorante, à qui Lucile est due.
Laissez là ma fortune, et ne songez qu'à lui.

FRANCALEU.

Votre ennemi mortel! qui voulait aujourd'hui...

DAMIS.

Souffrez que ma vengeance à cela se termine.

FRANCALEU.

Mais c'est le fils d'un homme ardent à ma ruine...

DAMIS, *lui remettant une lettre ouverte.*

Non. Voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCÈNE IX

DORANTE, FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

DORANTE, *se jetant aux genoux de Francaleu.*

Écoutez-moi, monsieur, ou je meurs à vos pieds,
Après avoir percé le cœur de ce perfide!
Il est temps que je rompe un silence timide.
J'adore votre fille. Arbitre de mon sort,
Vous tenez en vos mains et ma vie et ma mort.
Prononcez; et souffrez cependant que j'espère.
Un malheureux procès vous brouille avec mon père.
Mais vous fûtes amis : il m'aime tendrement;
Le procès finirait par son désistement.
Je cours donc me jeter à ses pieds comme aux vô-
Faire à vos intérêts immoler tous les nôtres; [tres,
Vous réunir tous deux, tous deux vous émouvoir,
Ou me laisser aller à tout mon désespoir!
(*à Damis.*)
D'une ou d'autre façon, tu n'auras pas la gloire,
Traître, de couronner la méchanceté noire
Qui croit avoir ici disposé tout pour toi,
Et qui t'a fait écrire à Paris contre moi.

DAMIS.

Enfin l'on s'entendra, malgré votre colère.
J'ai véritablement écrit à votre père,
Dorante; mais je crois avoir fait ce qu'il faut.
Monsieur tient la réponse, et peut lire tout haut.

FRANCALEU *lit.*

« Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile,
« Je ne suis pas surpris de l'amour de mon fils.
« Par son médiateur il est des mieux servis;
« Et vous plaidez sa cause en orateur habile.
« La rigueur, il est vrai, serait très-inutile;
« Et je défère à vos avis.
« Reste à lui faire avoir cette beauté qu'il aime.
« Il n'aura que trop mon aveu;
« Celui de monsieur Francaleu
« Puisse-t-il s'obtenir de même!
« Parlez, pressez, priez! Je désire à l'excès
« Que sa fille aujourd'hui termine nos procès;
« Et que le don d'un fils qu'un tel ami protége.
« Entre votre hôte et moi, renouvelle à jamais
« La vieille amitié de collége.

« MÉTROPHILE. »

Maîtresse, amis, parents, puisque tout est pour vous,
Aimez donc bien Lucile, et soyez son époux.

DORANTE.

(*à Lucile.*)
Ah, monsieur! ô mon père! Enfin je vous possède.

DAMIS.

Sans en moins estimer l'ami qui vous la cède.

DORANTE.

Cher Damis, vous devez en effet m'en vouloir;
Et vous voyez un homme...

DAMIS.

Heureux..

DORANTE.

Au désespoir.
Je suis un monstre!

DAMIS.

Non : mais, en termes honnêtes,
Amoureux et Français, voilà ce que vous êtes.

DORANTE, *aux autres.*

Un furieux! qui, plein d'un ridicule effroi,
Tandis qu'il agissait si noblement pour moi,
Impitoyablement ai fait siffler sa pièce.

DAMIS.

Quoi?... Mais je m'en prends moins à vous qu'à la [traîtresse
Qui vous a confié que j'en étais l'auteur.
Je suis bien consolé : j'ai fait votre bonheur.

DORANTE.

J'ai demain, pour ma part, cent places retenues;
Et veux, après-demain, vous faire aller aux nues.

DAMIS.

Non; j'appelle, en auteur soumis, mais peu craintif,
Du parterre en tumulte au parterre attentif.
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.
Ne songez qu'aux plaisirs que l'hymen vous apprête.
Vous à qui cependant je consacre mes jours,
Muses, tenez-moi lieu de fortune et d'amours.

FIN DE LA MÉTROMANIE.

Digitized by Google

GRESSET

Jean-Baptiste-Louis GRESSET, naquit dans Amiens en 1709. Le siècle venait de finir; le siècle de la Révolution commençait. Son père était riche, et le fit élever au collége Louis-le-Grand, chez les Jésuites, qui bientôt l'eurent affilié à leur ordre, entouré de tant de prestiges. On montre encore à Louis le-Grand la mansarde où vivait le jeune et spirituel jésuite. Il en fit un poëme intitulé *la Chartreuse*, et ce gai poëme annonçait dignement ce chef-d'œuvre intitulé *Vert-Vert*. Que de grâce et de bon goût! Quel style étincelant, varié, rare et charmant! Voltaire en fut jaloux; il devait l'être, en effet, quand il comparait ce *Vert-Vert* de la poésie innocente, au poëme enfoui dans les ténèbres, qu'il écrivait dans le silence et dans la terreur. *Vert-Vert* courut le monde avec les ailes de l'oiseau. Les gens de goût le savaient par cœur. Il publia plus tard le *Carême impromptu*, les *Ombres*, l'*Epître d'un Chartreux*, et chaque fois se retrouvait la main du maître, avec cette aimable négligence, qui était pour beaucoup dans ce succès populaire. Esprit fécond, âme ouverte à toutes les honnêtes impressions! Et cependant, qui le croirait? il voulut, mais en vain, reproduire en ses vers charmants l'harmonie et l'enchantement des églogues de Virgile. Il avait trouvé l'obstacle: il ne s'obstina pas. Il fit mieux encore, il quitta l'habit de jésuite; mais en prenant congé des amis de sa jeunesse, il trouva des accents pathétiques. C'était un brave homme. Aussitôt, le grand monde, sa patrie, lui fut ouvert, et il frappa surtout à la porte du Théâtre Français, et donna, en 1747, cette œuvre admirable, égale au moins à la *Métromanie* de Piron : le *Méchant*. Jamais plus de style, uni à plus de vérité, n'avait encore éclaté dans une comédie. En ces vers, bien frappés sur l'enclume du bon sens, les proverbes s'échappent comme autant d'étincelles sous le marteau du forgeron. Quiconque a lu le *Méchant* avec les respects dus aux chefs-d'œuvre, aussitôt le sait par cœur. La lecture, plus que la représentation, a glorifié cette œuvre excellente, et si les comédiens en tirent encore aujourd'hui un parti médiocre, les bons esprits en reviennent attentifs et charmés.

Là devait s'arrêter le travail du poëte Gresset.

> Le repos! le repos! plaisir délicieux,
> Dont on a fait le partage des Dieux.

Ses dernières années appartenaient désormais à l'étude, à la révision de soi-même et de ses œuvres : à la prière, au silence, aux devoirs qu'il rendait à l'Académie française. Même, en 1774, étant directeur de l'Académie, il eut l'honneur de complimenter le roi Louis XVI sur son avénement :

> O vanas hominum mentes, o pectora cæca.

Peu à peu, c'est un grand signe de mort, son talent s'éteignit; il ne fut plus que l'ombre de lui-même, et, comblé de toutes les faveurs royales, il finit, sans éclat, dans sa ville natale, une existence entourée à plaisir de toutes les gloires. Voltaire eut le malheur de l'attaquer, mais ce fut peine perdue. Au-dessus du plus bel esprit, l'estime publique est la plus forte. En vain la satire voudrait obscurcir l'honneur, la gloire et la vertu d'un homme tel que Gresset.

LE MÉCHANT

COMEDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, EN 1745

PERSONNAGES.

CLÉON, méchant.
GERONTE, frère de Florise.
FLORISE, mere de Chloe.
CHLOÉ.
ARISTE, ami de Géronte.

PERSONNAGES.

VALÈRE, amant de Chloé.
LISETTE, suivante.
FRONTIN, valet de Cléon.
UN LAQUAIS.

La scéne est à la campagne, dans un château de Géronte

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Te voilà de bonne heure, et toujours plus jolie.

LISETTE.

Je n'en suis pas plus gaie.

FRONTIN.

Eh! pourquoi, je te prie!

LISETTE.

Oh! pour bien des raisons.

FRONTIN.

Es-tu folle? comment!
On prépare une noce, une fête...

LISETTE.

Oui, vraiment,
Crois cela; mais pour moi, j'en suis bien convaincue,
Nos affaires vont mal, et la noce est rompue.

FRONTIN.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Oh! pourquoi? dans toute la maison
Il règne un air d'aigreur et de division
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aisance
Qu'établissait ici l'entière confiance,
On se boude, on s'évite, on bâille, on parle bas,
Et je crains que demain on ne se parle pas.
Va, la noce est bien loin, et j'en sais trop la cause:
Ton maître sourdement...

FRONTIN.

Lui! bien loin qu'il s'oppose
Au choix qui doit unir Valère avec Chloé,
Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé,
Et qu'au bonhomme d'oncle il répète sans cesse
Que c'est le seul parti qui convienne à sa nièce.

LISETTE.

S'il s'en mêle, tant pis; car, s'il fait quelque bien,
C'est que, pour faire mal, il lui sert de moyen.
Je sais ce que je sais; et je ne puis comprendre
Que, connaissant Cléon, tu veuilles le défendre.
Droit, franc comme tu l'es, comment estimes-tu
Un fourbe, un homme faux, déshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde, et croit tout légitime?

FRONTIN.

Oh! quand on est fripon, je rabats de l'estime.
Mais, autant qu'on peut voir et que je m'y connais,
Mon maître est honnête homme, à quelque chose [près.
La première vertu qu'en lui je considère,
C'est qu'il est libéral; excellent caractère!
Un maître, avec cela, n'a jamais de défaut;
Et, de sa probité, c'est tout ce qu'il me faut.
Il me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

LISETTE.

Il faut, puisqu'il te fait de si grands avantages,
Que de ton savoir-faire il ait souvent besoin.
Mais tiens, parle-moi vrai, nous sommes sans té-
Cette chanson qui fit une si belle histoire... [moin:

FRONTIN.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.
Les rapports font toujours plus de mal que de bien:
Et de tout le passé je ne sais jamais rien.

LISETTE.

Cette méthode est bonne, et j'en veux faire usage.
Adieu, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Quel est donc ce langage?
Mais, Lisette, un moment.

LISETTE.

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, et que tu dois m'en croire?

LISETTE.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN.

Mais que veux-tu?

LISETTE.

Je veux que, sans autre façon,
Si tu veux m'épouser, tu laisses là Cléon.

FRONTIN.

Oh! le quitter ainsi, c'est de l'ingratitude;
Et puis, d'ailleurs, je suis animal d'habitude.
Où trouverais-je mieux?

LISETTE.

Ce n'est pas l'embarras.
Si, malgré ce qu'on voit, et ce qu'on ne voit pas,
La noce en question parvenait à se faire,
Je pourrais, par Chloé, te placer chez Valère.
Mais à propos de lui, j'apprends avec douleur
Qu'il connaît fort ton maître, et c'est un grand [malheur.
Valère, à ce qu'on dit, est aimable, sincère,
Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractère;
Mais, séduit par l'esprit ou la fatuité,
Croyant qu'on réussit par la méchanceté,
Il a choisi, dit-on, Cléon pour son modèle;
Il est son complaisant, son copiste fidèle...

FRONTIN.

Mais tu fais des malheurs et des monstres de tout.
Mon maître a de l'esprit, des lumières, du goût,
L'air et le ton du monde; et le bien qu'il peut faire
Est au-dessus du mal que tu crains pour Valère.

LISETTE.

Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide; il arrive aujourd'hui:
Tu verras; les méchants nous apprennent à l'être;
Par d'autres, ou par moi, je lui peindrai ton maître:
Au reste, arrange-toi, fais tes réflexions:
Je t'ai dit ma pensée et mes conditions:
J'attends une réponse, et positive, et prompte.
Quelqu'un vient, laisse-moi... Je crois que c'est Gé-
Comment! il parle seul! [ronte.

SCÈNE II

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *sans voir Lisette.*

Ma foi, je tiendrai bon.
Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison
Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice :
Mais moi, je veux la paix, le bien, et la justice :
Valère aura Chloé.

LISETTE.

Quoi ! sérieusement ?

GÉRONTE.

Comment! tu m'écoutais?

LISETTE.

Tout naturellement.
Mais n'est-ce point un rêve, une plaisanterie?
Comment, monsieur! j'aurais, une fois en ma vie,
Le plaisir de vous voir, en dépit des jaloux,
De votre sentiment, et d'un avis à vous?

GÉRONTE.

Qui m'en empêcherait? je tiendrai ma promesse;
Sans l'avis de ma sœur, je marierai ma nièce :
C'est sa fille, il est vrai; mais les biens sont à moi :
Je suis le maître enfin. Je te jure ma foi
Que la donation, que je suis prêt à faire,
N'aura lieu pour Chloé qu'en épousant Valère :
Voilà mon dernier mot.

LISETTE.

Voilà parler, cela !

GÉRONTE.

Il n'est point de parti meilleur que celui-là.

LISETTE.

Assurément.

GÉRONTE.

C'était pour traiter cette affaire
Qu'Ariste vint ici la semaine dernière.
La mère de Valère, entre tous ses amis,
Ne pouvait mieux choisir pour proposer son fils.
Ariste est honnête homme, intelligent et sage :
L'amitié qui nous lie est, ma foi, de notre âge.
Il est parti muni de mon consentement,
Et l'affaire sera finie incessamment;
Je n'écouterai plus aucun avis contraire;
Pour la conclusion l'on n'attend que Valère :
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci;
Et ce soir au plus tard je les attends ici.

LISETTE.

Fort bien.

GÉRONTE.

Toujours plaider m'ennuie et me ruine :
Des terres du futur cette terre est voisine,
Et, confondant nos droits, je finis des procès
Qui, sans cette union, ne finiraient jamais.

LISETTE.

Rien n'est plus convenable.

GÉRONTE.

Et puis d'ailleurs, ma nièce
Ne me dédira point, je crois, de ma promesse,
Ni Valère non plus. Avant nos différends,
Ils se voyaient beaucoup, n'étant encor qu'enfants;
Ils s'aimaient; et souvent cet instinct de l'enfance
Devient un sentiment quand la raison commence.
Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris,
Ils ne se sont pas vus : mais je serais surpris
Si, par ses agréments et son bon caractère,
Chloé ne retrouvait tout le goût de Valère.

LISETTE.

Cela n'est pas douteux.

GÉRONTE.

Encore une raison
Pour finir : j'aime fort ma terre, ma maison;
Leur embellissement fit toujours mon étude.
On n'est pas immortel : j'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra :
Je voudrais mettre au fait celui qui me suivra,
Lui laisser mes projets. J'ai vu naître Valère :
J'aurai, pour le former, l'autorité d'un père.

LISETTE.

Rien de mieux : mais...

GÉRONTE.

Quoi, mais? J'aime qu'on parle net.

LISETTE.

Tout cela serait beau : mais cela n'est pas fait.

GÉRONTE.

Eh! pourquoi donc?

LISETTE.

Pourquoi? pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y consent-elle?
Si j'ai bien entendu, ce n'est pas son avis.

GÉRONTE.

Qu'importe? ses conseils ne seront pas suivis.

LISETTE.

Ah! vous êtes bien fort, mais c'est loin de Florise :
Au fond, elle vous mène en vous semblant soumise.
Et, par malheur pour vous et toute la maison,
Elle n'a pour conseil que ce monsieur Cléon, [rible.
Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme ter-
Et pour qui votre goût m'est incompréhensible.

GÉRONTE.

Ah! te voilà toujours. On ne sait pas pourquoi
Il te déplaît si fort.

LISETTE.

Oh! je le sais bien, moi.
Ma maîtresse autrefois me traitait à merveille,
Et ne peut me souffrir depuis qu'il la conseille.
Il croit que de ses tours je ne soupçonne rien;
Je ne suis point ingrate, et je lui rendrai bien.
Je vous l'ai déjà dit, vous n'en voulez rien croire :
C'est l'esprit le plus faux et l'âme la plus noire :
Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit...

GÉRONTE.

Toujours la calomnie en veut aux gens d'esprit.
Quoi donc! parce qu'il sait saisir le ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un flatteur dissimule,
On le prétend méchant! c'est qu'il est naturel :
Au fond, c'est un bon cœur, un homme essentiel

Digitized by Google

LISETTE.

Mais je ne parle pas seulement de son style.
S'il n'avait de mauvais que le fiel qu'il distille,
Ce serait peu de chose, et tous les médisants
Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller, et du plaisir de nuire;
Semer l'aigreur, la haine et la division,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon;
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de son âme,
Dans le dernier voyage où j'ai suivi madame:
Dans votre terre ici fixé depuis longtemps,
Vous ignorez Paris et ce qu'on dit des gens.
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Florise,
Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise,
Je m'informai de l'homme, et ce qu'on m'en a dit
Est le tableau parfait du plus méchant esprit; [tes,
C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secrè-
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites:
Enfin, un caractère effroyable, odieux.

GÉRONTE.

Fables que tout cela, propos des envieux.
Je le connais, je l'aime, et je lui rends justice.
Chez moi, j'aime qu'on rie, et qu'on me divertisse;
Il y réussit mieux que tout ce que je voi.
D'ailleurs, il est toujours de même avis que moi;
Preuve que nos esprits étaient faits l'un pour l'autre,
Et qu'une sympathie, un goût comme le nôtre,
Sont pour durer toujours. Et puis j'aime ma sœur;
Et quiconque lui plaît convient à mon humeur:
Elle n'amène ici que bonne compagnie;
Et, grâce à ses amis, jamais je ne m'ennuie.
Quoi! si Cléon était un homme décrié,
L'aurais-je ici reçu? l'aurait-elle prié?
Mais quand il serait tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant, moi, qu'en aurais-je à
Isolé dans nos bois, loin des sociétés, [craindre?
Que me font les discours et les méchancetés?

LISETTE.

Je ne jurerais pas qu'en attendant pratique,
Il ne divisât tout dans votre domestique.
Madame me paraît déjà d'un autre avis
Sur l'établissement que vous avez promis;
Et d'une... Mais enfin je me serai méprise,
Vous en êtes content; madame en est éprise.
Je croirais même assez...

GÉRONTE.

Quoi? qu'elle aime Cléon?

LISETTE.

C'est vous qui l'avez dit, et c'est avec raison
Que je le pense, moi; j'en ai la preuve sûre.
Si vous me permettez de parler sans figure,
J'ai déjà vu madame avoir quelques amants;
Elle en a toujours pris l'humeur, les sentiments,
Le différent esprit. Tour à tour je l'ai vue
Ou folle ou de bon sens, sauvage ou répandue;
Six mois dans la morale, et six dans les romans,
Selon l'amant du jour et la couleur du temps;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même,
Et n'ayant d'âme enfin que par celui qu'elle aime.
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle était,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle détestait,
Je conclus que Cléon est assez bien chez elle.
Autre conclusion tout aussi naturelle:
Elle en prendra conseil; vous en croirez le sien
Pour notre mariage, et nous ne tenons rien.

GÉRONTE.

Ah! je voudrais le voir! Corbleu! tu vas connaître
Si je ne suis qu'un sot, ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très-chère sœur,
Et la faire expliquer. J'ai déjà sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtée à bien traiter Ariste;
Tu m'y fais réfléchir: outre un accueil fort triste,
Elle m'avait tout l'air de se moquer de lui,
Et ne lui répondait qu'avec un ton d'ennui:
Oh! par exemple, ici tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariste, ou de contrarier
Un projet dont ma sœur paraissait s'ennuyer,
Car il ne disait mot.

LISETTE.

Non, mais à la sourdine,
Quand Ariste parlait, Cléon faisait la mine;
Il animait madame en l'approuvant tout bas:
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricanement, un silence perfide;
Voilà comme il parlait, et tout cela décide.
Vraiment il n'ira pas se montrer tel qu'il est,
Vous présent: il entend trop bien son intérêt;
Il se sert de Florise, et sait se satisfaire
Du mal qu'il ne fait point, par le mal qu'il fait faire.
Enfin, à me prêcher vous perdez votre temps:
Je ne l'aimerai pas, j'abhorre les méchants:
Leur esprit me déplaît comme leur caractère;
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.
Vous, monsieur, par exemple, à parler sans façon,
Je vous aime; pourquoi? c'est que vous êtes bon.

GÉRONTE.

Moi! je ne suis pas bon. Et c'est une sottise
Que pour un compliment...

LISETTE.

Oui, bonté c'est bêtise,
Selon ce beau docteur: mais vous en reviendrez.
En attendant, en vain vous vous en défendrez,
Vous n'êtes pas méchant, et vous ne pouvez l'être.
Quelquefois, je le sais, vous voulez le paraître;
Vous êtes, comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement:
Mais au fond la bonté fait votre caractère,
Vous aimez qu'on vous aime, et je vous en révère.

GÉRONTE.

Ma sœur vient: tu vas voir si j'ai tant de douceur,
Et si je suis si bon.

LISETTE.

Voyons.

Digitized by Google

SCÈNE III

FLORISE, GERONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *d'un ton brusque.*

Bonjour, ma sœur.

FLORISE.

Ah dieu! parlez plus bas, mon frère, je vous prie.

GÉRONTE.

Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

FLORISE.

Je suis anéantie:
Je n'ai pas fermé l'œil; et vous criez si fort...

GÉRONTE, *bas, à Lisette.*

Lisette, elle est malade.

LISETTE, *bas, à Géronte.*

Et vous, vous êtes mort.
Voilà donc ce courage?

FLORISE.

Allez savoir, Lisette,
Si l'on peut voir Cléon... Faut-il que je répète?

SCÈNE IV

FLORISE, GÉRONTE.

FLORISE.

Je ne sais ce que j'ai, tout m'excède aujourd'hui:
Aussi c'est vous... hier...

GÉRONTE.

Quoi donc?

FLORISE.

Oui, tout l'ennui
Que vous m'avez causé sur ce beau mariage,
Dont je ne vois pas bien l'important avantage,
Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit
Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit.

GÉRONTE.

Mais, ma sœur, ce parti...

FLORISE.

Finissons là, de grâce:
Allez-vous m'en parler? je vous cède la place.

GÉRONTE.

Un moment: je ne veux...

FLORISE.

Tenez, j'ai de l'humeur,
Et je vous répondrais peut-être avec aigreur.
Vous savez que je n'ai de désirs que les vôtres:
Mais, s'il faut quelquefois prendre l'avis des autres,
Je crois que c'est surtout dans cette occasion.
Eh bien! sur cette affaire entretenez Cléon:
C'est un ami sensé, qui voit bien, qui vous aime.
S'il approuve ce choix, j'y souscrirai moi-même.
Mais je ne pense pas, à parler sans détours,
Qu'il soit de votre avis, comme il en est toujours.
D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promesse?
Tout bien considéré, je ne vois rien qui presse.
Oh! mais, me dites-vous, on nous chicanera:
Ce seront des procès. Eh bien! on plaidera.
Faut-il qu'un intérêt d'argent, une misère,
Nous fasse ainsi brusquer une importante affaire?
Cessez de m'en parler, cela m'excède.

GÉRONTE.

Moi!
Je ne dis rien, c'est vous...

FLORISE.

Belle alliance!

GÉRONTE.

Eh! quoi...

FLORISE.

La mère de Valère est maussade, ennuyeuse,
Sans usage du monde, une femme odieuse:
Que voulez-vous qu'on dise à de pareils oisons?

GÉRONTE.

C'est une femme simple et sans prétentions,
Qui, veillant sur ses biens...

FLORISE.

La belle emplette encore
Que ce Valère! un fat qui s'aime, qui s'adore.

GÉRONTE.

L'agrément de cet âge en couvre les défauts:
Eh! qui donc n'est pas fat? tout l'est, jusques aux sots.
Mais le temps remédie aux torts de la jeunesse.

FLORISE.

Non: il peut rester fat; n'en voit-on pas sans cesse
Qui jusqu'à quarante ans gardent l'air évente,
Et sont les vétérans de la fatuité?

GÉRONTE.

Laissons cela. Cléon sera donc notre arbitre.
Je veux vous demander sur un autre chapitre
Un peu de complaisance, et j'espère, ma sœur...

FLORISE.

Ah! vous savez trop bien tous vos droits sur mon cœur.

GÉRONTE.

Ariste doit ici...

FLORISE.

Votre Ariste m'assomme:
C'est, je vous l'avouerai, le plus plat honnête homme.

GÉRONTE.

Ne vous voilà-t-il pas? j'aime tous vos amis;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis:
Et moi je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon compte:
Et vous le détestez: oh! cela me démonte.
Vous l'avez accablé, contredit, abruti;
Croyez-vous qu'il soit sourd, et qu'il n'ait rien senti
Quoiqu'il n'ait rien marqué? Vous autres, fortes têtes,
Vous voilà! vous prenez tous les gens pour des bêtes:
Et ne ménageant rien...

FLORISE.

Eh mais! tant pis pour lui.
S'il s'en est offensé; c'est aussi trop d'ennui
S'il faut, à chaque mot, voir comme on peut le prendre.
Je dis ce qui me vient, et l'on peut me le rendre.
Le ridicule est fait pour notre amusement,
Et la plaisanterie est libre.

GÉRONTE.

Mais vraiment
Je sais bien, comme vous, qu'il faut un peu médire.

Digitized by Google

Mais en face des gens, il est trop fort d'en rire.
Pour conserver vos droits, je veux bien vous laisser
Tous ces lourds campagnards que je voudrais chasser
Quand ils viennent : raillez leurs façons, leur lan-
Et tout l'arrière-ban de notre voisinage; [gage;
Mais grâce, je vous prie, et plus d'attention
Pour Aristc : il revient. Faites réflexion
Qu'il me croira, s'il est traité de même sorte,
Un maître à qui bientôt on fermera sa porte :
Je ne crois pas avoir cet air-là. Dieu merci.
Enfin, si vous m'aimez, traitez bien mon ami.

FLORISE.

Par malheur je n'ai point l'art de me contrefaire.
Il vient pour un sujet qui ne saurait me plaire,
Et je lui manquerais indubitablement :
Je ne sortirai pas de mon appartement.

GÉRONTE.

Ce serait une scène.

FLORISE.

Eh non ! je ferai dire
Que je suis malade.

GÉRONTE.

Oh ! toujours me contredire !

FLORISE.

Mais, marier Chloé ! mon frère, y pensez-vous?
Elle est si peu formée, et si sotte, entre nous...

GÉRONTE.

Je ne vois pas cela. Je lui trouve, au contraire,
De l'esprit naturel, un fort bon caractère;
Ce qu'elle est devant vous ne vient que d'embarras.
On imaginerait que vous ne l'aimez pas,
A vous la voir traiter avec tant de rudesse.
Loin de l'encourager, vous l'effrayez sans cesse,
Et vous l'abrutissez dès que vous lui parlez.
Sa figure est fort bien d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez.
Mais c'est un air si gauche, une maussaderie...

GÉRONTE *élève la voix, apercevant Lisette.*

Tout comme il vous plaira. Finissons, je vous prie.
Puisque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parce que je suis sûr de sa décision.
Mais quoi qu'on puisse dire, il faut ce mariage;
Il n'est point pour Chloé d'arrangement plus sage :
Feu son père, on le sait, a mangé tout son bien;
Le vôtre est médiocre, elle n'a que le mien :
Et quand je donne tout, c'est bien la moindre chose
Qu'on daigne se prêter à ce que je propose.

(*Il sort.*)

FLORISE.

Qu'un sot est difficile à vivre !

SCÈNE V

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien ! Cléon
Paraîtra-t-il bientôt?

LISETTE.

Mais oui, si ce n'est non.

FLORISE.

Comment donc ?

LISETTE.

Mais, madame, au ton dont il s'explique,
A son air, où l'on voit dans un rire ironique
L'estime de lui-même et le mépris d'autrui,
Comment peut-on savoir ce qu'on tient avec lui?
Jamais ce qu'il vous dit n'est ce qu'il veut vous dire.
Pour moi, j'aime les gens dont l'âme peut se lire,
Qui disent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon.

LISETTE.

Madame, je serai peut-être trop sincère :
Mais il a pleinement le don de me déplaire.
On lui croit de l'esprit, vous dites qu'il en a :
Moi, je ne voudrais point du tout cet esprit-là,
Quand il serait pour rien. Je n'y vois, je vous jure,
Qu'un style qui n'est pas celui de la droiture;
Et sous cet air capable, où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête homme, il le cache très-bien.

FLORISE.

Tous vos raisonnements ne valent pas la peine
Que j'y réponde : mais, pour calmer cette haine,
Disposez pour Paris tout votre arrangement :
Vous y suivrez Chloé; je l'envoie au couvent.
Dites-lui de ma part...

LISETTE.

Voici mademoiselle :
Vous-même apprenez-lui cette belle nouvelle.

FLORISE, *à Chloé, qui lui baise la main.*

Vous êtes aujourd'hui coiffée à faire horreur.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Quoi ! suis-je donc si mal?

LISETTE.

Bon ! c'est une douceur
Qu'on vous dit en passant, par humeur, par envie;
Le tout pour vous punir d'oser être jolie :
N'importe ; là-dessus allez votre chemin.

CHLOÉ.

Du chagrin qui me suit quand verrai-je la fin?
Je cherche à mériter l'amitié de ma mère;
Je veux la contenter, je fais tout pour lui plaire;
Je me sacrifierais : et tout ce que je fais
De son aversion augmente les effets.
Je suis bien malheureuse !

LISETTE.

Ah ! quittez ce langage :
Les lamentations ne sont d'aucun usage :
Il faut de la vigueur. Nous en viendrons à bout,
Si vous me secondez : vous ne savez pas tout.

Digitized by Google

CHLOÉ.

Est-il quelque malheur au delà de ma peine?

LISETTE.

D'abord parlez-moi vrai, sans que rien vous retienne.
Voyons; qu'aimez-vous mieux du cloître ou d'un-
CHLOÉ. [époux?

A quoi bon ce propos?

LISETTE.

C'est que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux. Votre oncle m'a chargée
De vous dire que c'est une affaire arrangée
Que votre mariage; et, d'un autre côté,
Votre mère m'a dit, avec même clarté,
De vous notifier qu'il fallait sans remise
Partir pour le couvent : jugez de ma surprise.

CHLOÉ.

Ma mère est ma maîtresse, il lui faut obéir :
Puisse-t-elle à ce prix cesser de me haïr!

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît, l'affaire n'est pas faite,
Et ma décision n'est pas pour la retraite;
Je ne suis point d'humeur d'aller périr d'ennui :
Frontin veut m'épouser, et j'ai du goût pour lui;
Je ne souffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne.
Mais vous, n'aimez-vous plus Valère, qu'on vous
CHLOÉ. donne?

Tu le vois bien, Lisette, il n'y faut plus songer.
D'ailleurs, longtemps absent, Valère a pu changer:
La dissipation, l'ivresse de son âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout engage,
Tant d'objets séduisants, tant de divers plaisirs,
Ont loin de moi sans doute emporté ses désirs.
Si Valère m'aimait, s'il songeait que je l'aime,
J'aurais dû quelquefois l'apprendre de lui-même.
Qu'il soit heureux du moins! pour moi, j'obéirai :
Aux ennuis de l'exil mon cœur est préparé;
Et j'y dois expier le crime involontaire
D'avoir pu mériter la haine de ma mère.
A quoi rêves-tu donc? tu ne m'écoutes pas.

LISETTE.

Fort bien... Voilà de quoi nous tirer d'embarras...
Et sûrement Florise...

CHLOÉ.

Eh bien?

LISETTE.

Mademoiselle,
Soyez tranquille; allez, fiez-vous à mon zèle;
Nous verrons sans pleurer la fin de tout ceci.
C'est Cléon qui nous perd, et brouille tout ici :
Mais malgré son crédit je vous donne Valère.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mère
Sur le fourbe insolent qui la mène aujourd'hui;
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui :
Vous verrez.

CHLOÉ.

Ne fais rien que ce qu'elle souhaite:
Que ses vœux soient remplis, et je suis satisfaite.

SCÈNE VII

LISETTE.

Pour faire son bonheur je n'épargnerai rien.
Hélas! on ne fait plus de cœurs comme le sien.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

CLÉON, FRONTIN.

CLÉON.

Qu'est-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience?
Tu fais tout de travers : tu gardes le silence;
Je ne t'ai jamais vu de si mauvaise humeur.

FRONTIN.

Chacun a ses chagrins.

CLÉON.

Ah! tu me fais l'honneur
De me parler enfin. Je parviendrai peut-être
A voir de quel sujet tes chagrins peuvent naître.
Mais, à propos, Valère?

FRONTIN.

Un de vos gens viendra
M'avertir en secret dès qu'il arrivera.
Mais pourrais-je savoir d'où vient tout ce mystère?
Je ne comprends pas trop le secret de Valère :
Pourquoi, lui qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maison,
Prétend-il vous parler sans se faire connaître?

CLÉON.

Quand il en sera temps, je le ferai paraître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas trop clair : mais le peu que j'y vois
Me paraît mal à vous, et dangereux pour moi.
Je vous ai, comme un sot, obéi sans mot dire :
J'ai réfléchi depuis. Vous m'avez fait écrire
Deux lettres, dont chacune, en honnête maison
A celui qui l'écrit vaut cent coups de bâton.

CLÉON.

Je te croyais du cœur. Ne crains point d'aventure.
Personne ne connaît ici ton écriture;
Elles arriveront de Paris. Et pourquoi
Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi?
La mère de Valère a sa lettre sans doute;
Et celle de Géroute?...

FRONTIN.

Elle doit être en route :
La poste d'aujourd'hui va l'apporter ici.
Mais sérieusement tout ce manège-ci
M'alarme, me déplaît, et, ma foi, j'en ai honte.
Y pensez-vous, monsieur? Quoi! Florise et Géroute
Vous comblent d'amitié, de plaisirs et d'honneurs.

Digitized by Google

Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs!
Valère, d'autre part, vous aime à la folie :
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie;
Et, grâce à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin et d'un colifichet.
Cela finira mal.

CLÉON.

Oh! tu prends au tragique
Un débat qui pour moi ne sera que comique;
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure scène, et le plus grand plaisir...
J'ai bien voulu pour eux quitter un temps la ville:
Ne point m'en amuser, serait être imbécile,
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me paiera du temps que je perds avec eux.
Valère à mon projet lui-même contribue :
C'est un de ces enfants dont la folle recrue
Dans les sociétés vient tomber tous les ans,
Et lasse tout le monde, excepté leurs parents.
Crois-tu que sur ma foi tout son espoir se fonde?
Le hasard me l'a fait rencontrer dans le monde :
Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,
Et me croit son ami, je ne sais pas pourquoi.
Avant que dans ces lieux je vinsse avec Florise,
J'avais tout arrangé pour qu'il eût Cidalise :
Elle a, pour la plupart, formé nos jeunes gens :
J'ai demandé pour lui quelques mois de son temps,
Soit que cette aventure, ou quelque autre, l'engage...
Voulant absolument rompre son mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins
Pour le faire manquer, ou l'éloigner du moins;
Parbleu, je vous le sers de la bonne manière.

FRONTIN.

Oui, vous voilà chargé d'une très-belle affaire!

CLÉON.

Mon projet était bien qu'il se tînt à Paris;
C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce pays.
Depuis longtemps, dit-il, il n'a point vu sa mère;
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il espère.

FRONTIN.

Mais vous, quel intérêt... pourquoi vouloir aigrir
Des gens que pour toujours ce nœud doit réunir?
Et pourquoi seconder la bizarre entreprise
D'un jeune écervelé qui fait une sottise?

CLÉON.

Quand je n'y trouverais que de quoi m'amuser,
Oh! c'est le droit des gens, et je veux en user.
Tout languit, tout est mort, sans la tracasserie;
C'est le ressort du monde et l'âme de la vie :
Bien fou qui là-dessus contraindrait ses désirs;
Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.
Mais un autre intérêt que la plaisanterie
Me détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN.

Comment donc! à Chloé songeriez-vous aussi?
Florise croit pourtant que vous n'êtes ici
Que pour son compte, au moins. Je pense que sa fille
Lui pèse horriblement; et la voir si gentille
L'afflige : je lui vois l'air sombre et soucieux
Lorsque vous regardez longtemps Chloé.

CLÉON.

Tant mieux.
Elle ne me dit rien de cette jalousie :
Mais j'ai bien remarqué qu'elle en était remplie,
Et je la laisse aller...

FRONTIN.

C'est-à-dire, à peu près,
Que Valère écarté sert à vos intérêts.
Mais je ne comprends pas quel dessein est le vôtre :
Quoi! Florise et Chloé?...

CLÉON.

Moi! ni l'une, ni l'autre.
Je n'agis ni par goût ni par rivalité :
M'as-tu donc jamais vu dupe d'une beauté? [che:
Je sais trop les défauts, les retours qu'on nous ca-
Toute femme m'amuse, aucune ne m'attache :
Si par hasard aussi je me vois marié,
Je ne m'ennuierai point pour ma chère moitié;
Aimera qui pourra. Florise, cette folle,
Dont je tourne à mon gré l'esprit faux et frivole,
Qui, malgré l'âge, encore a des prétentions,
Et me croit transporté de ses perfections,
Florise pense à moi. C'est pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage,
Vu que l'oncle à la nièce assurant tout son bien,
S'il venait à mourir, Florise n'aurait rien.
Le point est d'empêcher qu'il ne se dessaisisse;
Et je souhaite fort que cela réussisse :
Si nous pouvons parer cette donation,
Je ne répondrais pas d'une tentation
Sur cet hymen secret dont Florise me presse;
D'un bien considérable elle sera maîtresse;
Et je n'épouserais que sous condition
D'une très-bonne part dans la succession. [faire
D'ailleurs Géronte m'aime : il se peut très-bien
Que son choix me regarde en renvoyant Valère;
Et, sur la fille alors arrêtant mon espoir,
Je laisserai la mère à qui voudra l'avoir.
Peut-être tout ceci n'est que vaines chimères.

FRONTIN.

Je le croirais assez.

CLÉON.

Aussi n'y tiens-je guères,
Et je ne m'en fais point un fort grand embarras :
Si rien ne réussit, je ne m'en pendrai pas.
Je puis avoir Chloé, je puis avoir Florise; [prise,
Mais, quand je manquerais l'une et l'autre entre-
J'aurai, chemin faisant, les ayant conseillés,
Le plaisir d'être craint et de les voir brouillés.

FRONTIN.

Fort bien! mais si j'osais vous dire en confidence
Où cela va tout droit.

CLÉON.

Eh bien?

FRONTIN.

En conscience,
Cela vise à nous voir donner notre congé.
Déjà, vous le savez, et j'en suis affligé,

Digitized by Google

Pour vos maudits plaisirs on nous a pour la vie
Chassés de vingt maisons.

CLÉON.

Chassés? quelle folie!

FRONTIN. [choisir,

Oh! c'est un mot pour l'autre, et puisqu'il faut
Point chassés, mais priés de ne plus revenir.
Comment n'aimez-vous pas un commerce plus [stable?
Avec tout votre esprit, et pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triste amusement
De vous faire haïr universellement?

CLÉON.

Cela m'est fort égal : on me craint, on m'estime;
C'est tout ce que je veux; et je tiens pour maxime
Que la plate amitié, dont on fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on n'aime pas:
Être cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les histoires nouvelles;
Être craint à la fois et désiré partout,
Voilà ma destinée et mon unique goût. [donne
Quant aux amis, crois-moi, ce vain nom qu'on se
Se prend chez tout le monde, et n'est vrai chez [personne;
J'en ai mille, et pas un. Veux-tu que, limité
Au petit cercle obscur d'une société,
J'aille m'ensevelir dans quelque coterie?
Je vais où l'on me plaît, je pars quand on m'ennuie;
Je m'établis ailleurs, me moquant au surplus
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus :
C'est ainsi qu'en ce lieu, si la chance varie,
Je compte planter là toute la compagnie.

FRONTIN.

Cela vous plaît à dire, et ne m'arrange pas.
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas;
Mais je suis las, monsieur, de cette vie errante :
Toujours visages neufs, cela m'impatiente;
On ne peut, grâce à vous, conserver un ami;
On est tantôt au nord, et tantôt au midi.
Quand je vous crois logé, j'y compte; je me lie
Aux femmes de madame, et je fais leur partie;
J'ose même avancer que je vous fais honneur :
Point du tout, on vous chasse, et votre serviteur.
Je ne puis plus souffrir cette humeur vagabonde,
Et vous ferez tout seul le voyage du monde.
Moi j'aime ici, j'y reste.

CLÉON.

Et quels sont les appas,
L'heureux objet...?

FRONTIN.

Parbleu, ne vous en moquez pas;
Lisette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête;
Et je veux l'épouser.

CLÉON.

Tu serais assez bête
Pour te marier, toi? Ton amour, ton dessein,
N'ont pas le sens commun.

FRONTIN.

Il faut faire une fin;
Et ma vocation est d'épouser Lisette :
J'aimais assez Marton, et Nérine, et Finette;
Mais quinze jours chacune, ou toutes à la fois;
Mon amour le plus long n'a point passé le mois :
Mais ce n'est plus cela, tout autre amour m'en- [nuie:
Je suis fou de Lisette, et j'en ai pour la vie.

CLÉON.

Quoi! tu veux te mêler aussi de sentiment?

FRONTIN.

Comme un autre.

CLÉON.

Le fat! Aime moins tristement;
Pasquin, Lolive, et cent d'amour aussi fidèle,
L'ont aimée avant toi, mais sans se charger d'elle:
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs?
Fais de même; aucun d'eux n'est mort de ses ri- [gueurs.

FRONTIN.

Vous la connaissez mal, c'est une fille sage.

CLÉON.

Oui, comme elles le sont.

FRONTIN.

Oh! monsieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLÉON, *après un moment de silence.*

Eh bien! écoute-moi.
Tu me conviens, je t'aime, et si l'on veut de toi,
J'emploierai tous mes soins pour t'unir à Lisette :
Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire faite.

FRONTIN.

Monsieur, vous m'enchantez.

CLÉON.

Ne va point nous trahir!
Vois si Valère arrive, et reviens m'avertir.

SCÈNE II

CLÉON.

Frontin est amoureux; je crains bien qu'il ne [cause:
Comment parer le risque où son amour m'expose?
Mais si je lui donnais quelque commission
Pour Paris? Oui, vraiment, l'expédient est bon :
J'aurai seul mon secret; et si, par aventure,
On sait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étais défié,
Que c'était un coquin, et qu'il est renvoyé.

SCÈNE III

FLORISE, CLÉON.

FLORISE. [frère

Je vous cherche partout. Ce que prétend mon
Est-il vrai? Vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valère :
Changeriez-vous d'avis?

CLÉON.

Comment! vous l'avez cru?

FLORISE.

Mais il en est si plein et si bien convaincu...

CLÉON.

Tant mieux. Malgré cela, soyez persuadée
Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée,
Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout;
En ne paraissant pas contrarier son goût,
J'en suis beaucoup plus maître; et la bête est si
Soit dit sans vous fâcher... [bonne,

FLORISE.

Ah! je vous l'abandonne;
Faites-en les honneurs : je me sens, entre nous,
Sa sœur on ne peut moins.

CLÉON.

Je pense comme vous;
La parenté m'excède, et ces liens, ces chaînes
De gens dont on partage ou les torts ou les peines,
Tout cela préjugés, misères du vieux temps :
C'est pour le peuple enfin que sont faits les parents.
Vous avez de l'esprit, et votre fille est sotte;
Vous avez pour surcroît un frère qui radote;
Eh bien! c'est leur affaire après tout : selon moi,
Tous ces noms ne sont rien; chacun n'est que
[pour soi.

FLORISE.

Vous avez bien raison; je vous dois le courage
Qui me soutient, contre eux, contre ce mariage.
L'affaire presse au moins! il faut se décider :
Ariste nous arrive, il vient de le mander;
Et, par une façon des galants du vieux style,
Géronte sur la route attend l'autre imbécile;
Il compte voir ce soir les articles signés.

CLÉON.

Et ce soir finira tout ce que vous craignez.
Premièrement, sans vous on ne peut rien conclure:
Il faudra, ce me semble, un peu de signature
De votre part; ainsi tout dépendra de vous :
Refusez de signer, grondez, et boudez-nous;
Car, pour me conserver toute sa confiance,
Je serai contre vous moi-même en sa présence,
Et je me fâcherais, s'il en était besoin :
Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce soin.
Il m'est venu d'ailleurs une assez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pourrez être aidée...
Mais non; car ce serait un moyen un peu fort :
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE.

Oh! vous me le direz. Quel scrupule est le vôtre?
Quoi! ne pensons-nous pas tout haut l'un devant
[l'autre?
Vous savez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos seuls conseils sont ma règle aujourd'hui.
Vous êtes honnête homme, et je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre:
Ainsi, confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Géronte, ainsi qu'à nous unir.

CLÉON.

Au fond, je n'y vois pas de quoi faire un mystère...
Et c'est ce que de vous mérite votre frère.
Vous m'avez dit, je crois, que jamais sur les biens
On n'avait éclairci ni vos droits ni les siens,
Et que, vous assurant d'avoir son héritage,
Vous aviez au hasard réglé votre partage :
Vous savez à quel point il déteste un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix :
Cela fait contre lui la plus belle matière.
Des biens à répéter, des partages à faire;
Vous voyez qu'en voilà de quoi le mettre aux champs,
En lui faisant prévoir un procès de dix ans :
S'il va donc s'obstiner, malgré vos répugnances,
A l'établissement qui rompt nos espérances,
Partons d'ici, plaidez; une assignation
Détruira le projet de la donation:
Il ne peut pas souffrir d'être seul; vous partie,
On ne me verra plus lui tenir compagnie;
Et quant à vos procès, ou vous les gagnerez,
Ou vous plaiderez tant que vous l'achèverez.

FLORISE.

Contre les préjugés dont votre âme est exempte,
La mienne, par malheur, n'est pas aussi puissante,
Et je vous avouerai mon imbécillité :
Je n'irais pas sans peine à cette extrémité.
Il m'a toujours aimée, et j'aimais à lui plaire;
Et soit cette habitude, ou quelque autre chimère,
Je ne puis me résoudre à le désespérer :
Mais votre idée au moins sur lui peut opérer;
Dites-lui qu'avec vous, paraissant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ; et qu'enfin, s'il me poussait à bout,
Vous avez entrevu que je suis prête à tout.

CLÉON.

S'il s'obstine pourtant, quoi qu'on lui puisse dire...
On pourrait consulter pour le faire interdire,
Ne le laisser jouir que d'une pension.
Mon procureur fera cette expédition;
C'est un homme admirable, et qui, par son adresse,
Aurait fait enfermer les sept sages de Grèce,
S'il eût plaidé contre eux. S'il est quelque moyen
De vous faire passer ses droits et tout son bien,
L'affaire est immanquable; il ne faut qu'une lettre
De moi.

FLORISE.

Non, différez... Je crains de me commettre:
Dites-lui seulement, s'il ne veut point céder,
Que je suis, malgré vous, résolue à plaider.
De l'humeur dont il est, je crois être bien sûre
Que sans mon agrément il craindra de conclure;
Et, pour me ramener ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'assurer son bien.
Au reste, vous savez pourquoi je le désire.

CLÉON.

Vous connaissez aussi le motif qui m'inspire,
Madame : ce n'est point du bien que je prétends,
Et mon goût seul pour vous fait mes engagements.
Des amants du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon usage;
Mais je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'esprit me plaît infiniment :
Et je ne sais que vous avec qui j'aie envie
De penser, de causer, et de passer ma vie :
C'est un goût décidé.

Digitized by Google

FLORISE.

Puis-je m'en assurer,
Et loin de tout ici pourrez-vous demeurer?
Je ne sais, répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites:
Peut-être votre goût vous a séduit d'abord;
Mais tout Paris...

CLÉON.

Paris! il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice;
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer.
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité!...
Des femmes d'un caprice et d'une fausseté!...
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaieté de l'épaisse opulence;
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi;
Des réputations on ne sait pas pourquoi;
Des protégés si bas! des protecteurs si bêtes!...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui;
Veiller par air, enfin se tuer pour autrui;
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte,
Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte;
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant ni valet de personne,
Que tous ces gens brillants qu'on mange, qu'on [friponne,
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

FLORISE.

J'en reconnais grand nombre à ce portrait fidèle.

CLÉON.

Paris me fait pitié, lorsque je me rappelle
Tant d'illustres faquins, d'insectes freluquets...

FLORISE.

Votre estime, je crois, n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes?

CLÉON.

Pour vous je n'ai point de mystères,
Et vous verrez ma liste avec les caractères:
J'aime l'ordre, et je garde une collection
Des lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie;
Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et désoler là-bas bien des sociétés;
Je suis tenté, parbleu, d'écrire mes mémoires;
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires
Qu'on veut cacher...

FLORISE.

Cela sera délicieux.

CLÉON.

J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux.
Il m'en vient déjà vingt qui retiennent des places:
Vous y verrez Mélite avec toutes ses grâces;
Et ce que j'en dirai tempérera l'amour
De nos petits messieurs qui rôdent à l'entour;
Sur l'aigre Céliante et la fade Uranie,
Je compte bien aussi passer ma fantaisie;
Pour le petit Damis, et monsieur Dorilas,
Et certain plat seigneur, l'automate Aleidas,
Qui, glorieux et bas, se croit un personnage;
Tant d'autres importants, esprits du même étage;
Oh! fiez-vous à moi, je veux les célébrer
Si bien, que de six mois ils n'oseront se montrer.
Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on en [cause.
Un vice, un déshonneur, font assez peu de chose,
Tout cela dans le monde est oublié bientôt;
Un ridicule reste, et c'est ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous? cela peut faire un bruit du diable,
Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien scandaleux, bien bon: le style n'y fait rien;
Pourvu qu'il soit méchant, il sera toujours bien.

FLORISE.

L'idée est excellente, et la vengeance est sûre.
Je vous prierai d'y joindre avec quelque aventure
Une madame Orphise, à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs;
Quoiqu'elle soit affreuse, elle se croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie:
Je voudrais que déjà votre ouvrage fût fait.

CLÉON.

On peut toujours à compte envoyer son portrait,
Et dans trois jours d'ici désespérer la belle.

FLORISE.

Et comment?

CLÉON.

On peut faire une chanson sur elle;
Cela vaut mieux qu'un livre, et court tout l'univers.

FLORISE.

Oui, c'est très-bien pensé; mais faites-vous des vers?

CLÉON.

Qui n'en fait pas? est-il si mince coterie
Qui n'ait son bel esprit, son plaisant, son génie?
Petits auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chansons, et des vers innocents.
Oh! pour quelques couplets, fiez-vous à ma muse:
Si votre Orphise en meurt, vous plaire est mon ex- [cuse;
Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir,
Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir.
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compose,
Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.

SCÈNE IV

CLÉON, FLORISE, FRONTIN.

FRONTIN, *un peu éloigné.*

Monsieur, je voudrais bien...

CLÉON.

(*à Florise.*)

Attends... Permettez-vous?

FLORISE.

Veut-il vous parler seul?

FRONTIN.

Mais, madame...

FLORISE.

Entre nous
Entière liberté. Frontin est impayable;
Il vous sert bien; je l'aime.

CLÉON, *à Florise, qui sort.*

Il est assez bon diable,
Un peu bête...

SCÈNE V

CLÉON, FRONTIN

FRONTIN.

Ah! monsieur, ma réputation
Se passerait fort bien de votre caution;
De mon panégyrique épargnez-vous la peine.
Valère entrera-t-il?

CLÉON.

Je ne veux pas qu'il vienne.
Ne t'avais-je pas dit de venir m'avertir.
Que j'irais le trouver?

FRONTIN.

Il a voulu venir:
Je ne suis point garant de cette extravagance;
Il m'a suivi de loin, malgré ma remontrance.
Se croyant invisible, à ce que je conçois,
Parce qu'il a laissé sa chaise dans le bois.
Caché près de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLÉON.

Florise heureusement vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne. Observe tout pendant notre entretien

SCÈNE VI

CLÉON.

L'affaire est en bon train, et tout ira fort bien
Après que j'aurai fait la leçon à Valère
Sur toute la maison, et sur l'art d'y déplaire:
Avec son ton, ses airs, et sa frivolité,
Il n'est pas mal en fonds pour être détesté;
Une vieille franchise à ses talents s'oppose;
Sans cela l'on pourrait en faire quelque chose.

SCÈNE VII

VALÈRE, *en habit de campagne*; CLÉON.

VALÈRE, *embrassant Cléon.*

Eh! bonjour, cher Cléon! je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidèle ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable
Ce mariage affreux: vous êtes adorable!
Comment reconnaîtrai-je...?

CLÉON.

Ah! point de compliments;
Quand on peut être utile, et qu'on aime les gens,
On est payé d'avance... Eh bien! quelles nouvelles
A Paris?

VALÈRE.

Oh! cent mille, et toutes des plus belles:
Paris est ravissant, et je crois que jamais
Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,
Les talents plus féconds, les esprits plus aimables:
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables;
Chaque jour le génie et la diversité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLÉON.

Tout vous paraît charmant, c'est le sort de votre [âge.
Quelqu'un pourtant m'écrit (et j'en crois son suffrage)
Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé;
Que les arts, les plaisirs, les esprits, font pitié;
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties;
Et qu'à force d'esprit et de petits talents,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon [sens.
Comment vous qui voyez si bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien? tenez-vous aux scrupules,
Toujours bon, toujours dupe?

VALÈRE.

Oh! non, en vérité,
Mais c'est que je vois tout assez du bon côté:
Tout est colifichet, pompon et parodie;
Le monde, comme il est, me plaît à la folie.
Les belles tous les jours vous trompent, on leur rend;
On se prend, on se quitte, assez publiquement;
Les maris savent vivre, et sur rien ne contestent;
Les hommes s'aiment tous; les femmes se détestent
Mieux que jamais: enfin c'est un monde charmant,
Et Paris s'embellit délicieusement.

CLÉON.

Et Cidalise?

VALÈRE.

Mais...

CLÉON.

C'est une affaire faite?
Sans doute vous l'avez?... Quoi! la chose est secrète?

VALÈRE.

Mais cela fût-il vrai, le dirais-je?

CLÉON.

Partout;
Et ne point l'annoncer c'est mal servir son goût.

VALÈRE.

Je m'en détacherais, si je la croyais telle.
J'ai, je vous l'avouerai, beaucoup de goût pour elle;
Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLÉON, *avec un grand éclat de rire.*

Feu Céladon, je crois, vous a légué son âme:

Il faudrait des six mois pour aimer une femme,
Selon vous; on perdrait son temps, la nouveauté.
Et le plaisir de faire une infidélité.
Laissez la bergerie, et, sans trop de franchise,
Soyez de votre siècle, ainsi que Cidalise :
Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez,
Et vous l'estimerez après si vous pouvez :
Au reste, affichez tout. Quelle erreur est la vôtre!
Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre;
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a pris
A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.

VALÈRE.

Je vous en crois assez... Eh bien! mon mariage?
Concevez-vous ma mère, et tout ce radotage?

CLÉON.

N'en appréhendez rien. Mais, soit dit entre nous,
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous;
Car enfin, si, voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, et si vous vous trompez vous-
En fuyant un parti peut-être avantageux? [même

VALÈRE.

Eh! non : vous me donnez un ridicule affreux.
Que dirait-on de moi, si j'allais, à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le personnage?
Ou j'aurais une prude au ton triste, excédant,
Une bégueule enfin qui serait mon pédant;
Ou, si pour mon malheur ma femme était jolie,
Je serais le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris, ce serait m'égorger de ma main.
Quand je puis m'avancer et faire mon chemin,
Irais-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre et borner ma fortune.
Ma foi, se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi! cela me paraît ignoble, crapuleux.

CLÉON.

Vous pensez juste.

VALÈRE.

A vous en est toute la gloire :
D'après vos sentiments, je prévois mon histoire
Si j'allais m'enchaîner; et je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLÉON.

Mais malheureusement on dit que votre mère
Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire:
Elle a chez elle un homme, ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle est assez bien aussi;
Un Ariste, un esprit d'assez grossière étoffe :
C'est une espèce d'ours qui se croit philosophe:
Le connaissez-vous?

VALÈRE.

Non, je ne l'ai jamais vu;
Chez moi depuis six ans je ne suis pas venu;
Ma mère m'a mandé que c'est un homme sage,
Fixé depuis longtemps dans notre voisinage;
Que c'était son ami, son conseil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendait me lier avec lui.

CLÉON.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte;
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte :
Mais moi, qui vois pour vous les choses de sang-froid,
Au fond je ne puis croire Ariste un homme droit.
Géronte est son ami, cela depuis l'enfance.

VALÈRE.

A mes dépens peut-être ils sont d'intelligence?

CLÉON.

Cela m'en a tout l'air.

VALÈRE.

J'aime mieux un procès :
J'ai des amis là-bas, je suis sûr du succès.

CLÉON.

Quoique je sois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc : à moins d'aimer leur fille,
Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance. On dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici?

VALÈRE.

Mais assez ce me semble:
Nous étions élevés, accoutumés ensemble;
Je la trouvais gentille, elle me plaisait fort :
Mais Paris guérit tout, et les absents ont tort.
On m'a mandé souvent qu'elle était embellie;
Comment la trouvez-vous?

CLÉON.

Ni laide, ni jolie;
C'est un de ces minois que l'on a vus partout,
Et dont on ne dit rien.

VALÈRE.

J'en crois fort votre goût.

CLÉON.

Quant à l'esprit, néant; il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paraître, et je doute qu'il vienne.
Ce qu'on voit à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, et qu'elle a de l'humeur:
On la croit une Agnès; mais comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son âge.
Je la crois avancée; et, sans trop me vanter,
Si je m'étais donné la peine de tenter...
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,
La faute en est aux dieux qui la firent si... bête.

VALÈRE.

Assurément Chloé serait une beauté,
Que, sur ce portrait-là, j'en serais peu tenté.
Allons, je vais partir; et comptez que j'espère
Dans deux heures d'ici désabuser ma mère:
Je laisse en bonnes mains...

CLÉON.

Non; il vous faut rester

VALÈRE.

Mais comment voulez-vous ici me présenter?

CLÉON.

Non pas dans le moment, dans une heure.

VALÈRE.

A votre aise.

CLÉON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise:
Dans l'instant que Géronte ici sera rentré
(Car c'est lui qu'il nous faut), je vous le manderai:
Et vous arriverez par la route ordinaire,

Comme ayant prétendu nous surprendre et nous [plaire.

VALÈRE.

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie, avec mon compliment?
C'est se moquer de l'oncle, et c'est me contredire:
Toute mon ambassade est réduite à lui dire
Que je serai (soit dit dans le plus simple aveu)
Toujours son serviteur, et jamais son neveu.

CLÉON.

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire:
Ce ton d'autorité choquerait votre mère:
Il faut dans vos propos paraître consentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réussir.
Écoutez: conservons toutes les vraisemblances;
On ne doit se lâcher sur les impertinences
Que selon le besoin, selon l'esprit des gens;
Il faut pour les mener, les prendre dans leur sens:
L'important est d'abord que l'oncle vous déteste;
Si vous y parvenez, je vous réponds du reste:
Or, notre oncle est un sot, qui croit avoir reçu
Toute sa part d'esprit en bon sens prétendu;
De tout usage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre;
Homme d'un autre siècle, et ne suivant en tout
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux [goût,
Cerveau des plus bornés, qui, tenant pour maxime
Qu'un seigneur de paroisse est un être sublime,
Vous entretient sans cesse avec stupidité
De son banc, de ses soins, et de sa dignité.
On n'imagine pas combien il se respecte;
Ivre de son château, dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du démon de la propriété,
Il réglera pour vous son penchant ou sa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.
D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre partout, tout voir, tout admirer,
Son parc, son potager, ses bois, son avenue;
Il ne vous fera pas grâce d'une laitue. [mun,
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort com-
Vous ne lui paraîtrez qu'un fat très-importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile;
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécile.

VALÈRE.

Oh! vous êtes charmant... Mais n'aurais-je point tort?
J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLÉON.

Eh bien!... mariez-vous... Ce que je viens de dire
N'était que pour forcer Géronte à se dédire,
Comme vous désiriez: moi, je n'exige rien;
Tout ce que vous ferez sera toujours très-bien;
Ne consultez que vous.

VALÈRE.

Écoutez-moi, de grâce;
Je cherche à m'éclairer.

CLÉON.

Mais tout vous embarrasse,
Et vous ne savez point prendre votre parti.
Je n'approuverais pas ce début étourdi
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable,
Dont la vue exigeât un maintien raisonnable;
Mais avec un vieux fou dont on peut se moquer,
J'avais imaginé qu'on pouvait tout risquer,
Et que, pour vos projets, il fallait sans scrupule
Traiter légèrement un vieillard ridicule.

VALÈRE.

Soit. Il a la fureur de me croire à son gré:
Mais, fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

SCÈNE VIII

CLÉON, VALÈRE, FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur, j'entends du bruit, et je crains qu'on ne [vienne.

CLÉON.

Ne perdez point de temps; que Frontin vous ramène.

SCÈNE IX

CLÉON.

Maintenant éloignons Frontin, et qu'à Paris,
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frère.
Florise s'en défend; son faible caractère
Ne sait point embrasser un parti courageux:
Embarquons-la si bien, qu'amenée où je veux,
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne sais si je dois trop compter sur Valère...
Il pourrait bien manquer de résolution,
Et je veux appuyer son expédition:
C'est un fat subalterne; il est né trop timide:
On ne va point au grand, si l'on n'est intrépide.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Oui, je te le répète, oui, c'est lui que j'ai vu;
Mieux encor que mes yeux mon cœur l'a reconnu:
C'est Valère lui-même. Et pourquoi ce mystère?
Venir sans demander mon oncle ni ma mère,
Sans marquer pour me voir le moindre empresse- [ment!
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE.

Eh! non, ce n'est pas lui; vous vous serez trompée.

CHLOÉ.

Non, crois-moi; de ses traits je suis trop occupée

Pour pouvoir m'y tromper; et nul autre sur moi
N'aurait jamais produit le trouble où je me voi.
Si tu le connaissais, si tu pouvais l'entendre, [dre;
Ah! tu saurais trop bien qu'on ne peut s'y méprendre
Que rien ne lui ressemble, et que ce sont des traits
Qu'avec d'autres, Lisette, on ne confond jamais.
Le doux saisissement d'une joie imprévue,
Tous les plaisirs du cœur m'ont remplie à sa vue :
J'ai voulu l'appeler, je l'aurais dû, je crois;
Mes transports m'ont ôté l'usage de la voix,
Il était déjà loin... Mais dis-tu vrai, Lisette?
Quoi! Frontin...

LISETTE.

Il me tient l'aventure secrète :
Son maître l'attendait, et je n'ai pu savoir...

CHLOÉ.

Informe-toi d'ailleurs : d'autres l'auront pu voir;
Demande à tout le monde... Eh! va donc.

LISETTE.

Patience!
Du zèle n'est pas tout, il faut de la prudence :
N'allons pas nous jeter dans d'autres embarras;
Raisonnons : c'est Valère, ou bien ce ne l'est pas :
Si c'est lui, dans la règle il faut qu'il vous prévienne;
Et si ce ne l'est pas, ma course serait vaine;
On le saurait; Cléon, dans ses jeux innocents,
Dirait que nous courons après tous les passants.
Ainsi, tout bien pensé, le plus sûr est d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre...
Serait-ce bien Valère?... Eh! mais, en vérité,
Je commence à le croire... Il l'aura consulté :
De quelque bon conseil cette fuite est l'ouvrage;
Oui, brouiller des parents le jour d'un mariage,
Pour prélude chasser l'époux de la maison,
L'histoire est toute simple, et digne de Cléon :
Plus le trait serait noir, plus il est vraisemblable.

CHLOÉ.

Il faudrait que ce fût un homme abominable :
Tes soupçons vont trop loin; qu'ai-je fait contre lui?
Et pourquoi voudrait-il m'affliger aujourd'hui?
Peut-il être des cœurs assez noirs pour se plaire
A faire ainsi du mal pour le plaisir d'en faire?
Mais toi-même pourquoi soupçonner cette horreur?
Je te vois lui parler avec tant de douceur.

LISETTE.

Vraiment, pour mon projet, il ne faut pas qu'il sache
Le fonds d'aversion qu'avec soin je lui cache.
Souvent il m'interroge, et du ton le plus doux
Je flatte les desseins qu'il a, je crois, sur vous :
Il imagine avoir toute ma confiance,
Il me croit sans ombrage et sans expérience;
Il en sera la dupe : allez, ne craignez rien :
Géronte amène Ariste, et j'en augure bien.
Les desseins de Cléon ne nuiront point aux nôtres :
J'ai vu ces gens si fins plus attrapés que d'autres :
On l'emporte souvent sur la duplicité
En allant son chemin avec simplicité,
Et...

FRONTIN, *derrière le théâtre.*

Lisette!

LISETTE, *à Chloé.*

Rentrez; c'est Frontin qui m'appelle.

SCÈNE II

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *sans voir Lisette.*

Parbleu, je vais lui dire une bonne nouvelle!
On est bien malheureux d'être né pour servir :
Travailler, ce n'est rien : mais toujours obéir!

LISETTE.

Comment! ce n'est que vous? Moi, je cherchais Ariste.

FRONTIN.

Tiens, Lisette, finis, ne me rends pas plus triste;
J'ai déjà trop ici de sujet d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger :
Il m'envoie à Paris, que dis-tu du message?

LISETTE.

Rien.

FRONTIN.

Comment, rien! un mot, pour le moins.

LISETTE.

Bon voyage.
Partez ou demeurez, cela m'est fort égal.

FRONTIN.

Comment as-tu le cœur de me traiter si mal?
Je n'y puis plus tenir, ta gravité me tue;
Il ne tiendra qu'à moi (si cela continue),
Oui... de mourir.

LISETTE.

Mourez.

FRONTIN.

Pour t'avoir résisté
Sur celui qui tantôt s'est ici présenté...
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore...

LISETTE.

Vous le savez très-bien, je le répète encore :
Vous aimez les secrets : moi, chacun a son goût,
Je ne veux point d'amant qui ne me dise tout.

FRONTIN.

Ah! comment accorder mon honneur et Lisette?
Si je te le disais...

LISETTE.

Oh! la paix serait faite,
Et pour nous marier tu n'aurais qu'à vouloir.

FRONTIN.

Eh bien! l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir
Etait un inconnu... dont je ne sais pas l'âge...
Qui, pour nous consulter sur certain mariage
D'une fille... non, veuve... ou les deux... Au surplus,
Tout va bien... M'entends-tu?

LISETTE.

Moi? non.

FRONTIN.

Ni moi non plus:
Si bien, que pour cacher et l'homme et l'aventure...

LISETTE.

As-tu dit? A quoi bon te donner la torture?
Va, mon pauvre Frontin, tu ne sais pas mentir,
Et je t'en aime mieux : moi, pour te secourir,
Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, si tu veux, qui c'était.

FRONTIN.

Qui?

LISETTE.

Valère.
Il ne faut pas rougir ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh bien, si tu le sais, pourquoi le demander?

LISETTE.

Comme je n'aime pas les demi-confidences,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses
De l'apparition de Valère en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux :
Mais je n'ai pas le temps d'en dire davantage;
Voici mon dernier mot, je défends ton voyage;
Ta m'aimes, obéis. Si tu pars, dès demain
Toute promesse est nulle, et j'épouse Pasquin.

FRONTIN.

Mais...

LISETTE.

Point de mais... On vient. Va, fais croire à [ton maître
Que tu pars; nous saurons te faire disparaître.

SCÈNE III

ARISTE, GERONTE, CLEON, LISETTE.

GÉRONTE.

Que fait donc ta maîtresse? où chercher mainte-
Je cours... j'appelle... [nant?

LISETTE.

Elle est dans son appartement.

GERONTE.

Cela peut être, mais elle ne répond guère.

LISETTE.

Monsieur, elle a si mal passé la nuit dernière...

GERONTE.

Oh! parbleu, tout ceci commence à m'ennuyer :
Je suis las des humeurs qu'il me faut essuyer.
Comment! on ne peut plus être un seul jour tranquil-
Je vois bien qu'elle boude, et je connais son style; [le:
Oh! bien, moi, les boudeurs sont mon aversion,
Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison:
A mon exemple ici je prétends qu'on en use;
Je tâche d'amuser, et je veux qu'on m'amuse:
Sans cesse de l'aigreur, des scènes, des refus,
Et des maux éternels, auxquels je ne crois plus;
Cela m'excède enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que personne n'y gronde,
Et qu'avec moi chacun aime à se réjouir:
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent partir.

ARISTE.

Florise a de l'esprit : avec cet avantage
On a de la ressource; et je crois bien plus sage
Que vous la ramenicz par raison, par douceur,
Que d'aller opposer la colère à l'humeur:
Ces nuages légers se dissipent d'eux-mêmes:
D'ailleurs je ne suis point pour les partis extrêmes;
Vous vous aimez tous deux.

GÉRONTE.

Et qu'en pense Cléon?

CLÉON.

Que vous n'avez pas tort, et qu'Ariste a raison.

GÉRONTE.

Mais encor quel conseil...

CLÉON.

Que voulez-vous qu'on dise?
Vous savez mieux que nous comment mener Flo-
S'il faut se déclarer pourtant de bonne foi, [rise:
Je voudrais, comme vous, être maître chez moi.
D'autre part, se brouiller... A propos de querelle,
Il faut que je vous parle : en causant avec elle,
Je crois avoir surpris un projet dangereux,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux;
Car vous voir bien ensemble est ce que je désire.

GÉRONTE.

Allons, chemin faisant, vous pourrez me le dire,
Je vais la retrouver; venez-y; je verrai,
Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.
Ariste, permettez qu'un moment je vous quitte,
Je vais avec Cléon voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir;
Car de façon ou d'autre... Enfin nous allons voir.

SCÈNE IV

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! que votre retour nous était nécessaire,
Monsieur! vous seul pouvez rétablir cette affaire:
Elle tourne au plus mal; et si votre crédit
Ne détrompe Géronte et ne nous garantit,
Cléon va perdre tout.

ARISTE.

Que veux-tu que je fasse?
Géronte n'entend rien : ce que je vois me passe;
J'ai beau citer des faits et lui parler raison,
Il ne croit rien, il est aveugle sur Cléon.
J'ai pourtant tout espoir dans une conjecture
Qui le détromperait si la chose était sûre;
Il s'agit de soupçons, que je puis voir détruits:
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,
Je n'ai rien dit encor; mais aux yeux de Géronte
Je démasque le traître et le couvre de honte,
Si je puis avérer le tour le plus sanglant
Dont je l'ai soupçonné, grâces à son talent.

LISETTE.

Le soupçonner! comment, c'est là que vous en êtes?
Ma foi, c'est trop d'honneur, monsieur, que vous lui
Croyez d'avance, et tout... [faites.

ARISTE.

Il s'en est peu fallu

Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu :
Sans toutes mes raisons, qui l'ont bien ramenée,
La mère de Valère était déterminée
A les remercier.

LISETTE.

Pourquoi?

ARISTE.

C'est une horreur
Dont je veux dévoiler et confondre l'auteur:
Et tu m'y serviras.

LISETTE.

A propos de Valère,
Où croyez-vous qu'il soit?

ARISTE.

Peut-être chez sa mère
Au moment où j'en parle; à toute heure on l'attend.

LISETTE.

Bon! il est ici.

ARISTE.

Lui?

LISETTE.

Lui; le fait est constant.

ARISTE.

Mais quelle étourderie!

LISETTE.

Oh! toutes ses mesures
Semblaient, pour le cacher, bien prises et bien sûres.
Il n'a vu que Cléon; et, l'oracle entendu,
Dans le bois près d'ici Valère s'est perdu,
Et je l'y crois encor : comptez que c'est lui-même;
Je le sais de Frontin.

ARISTE.

Quel embarras extrême!
Que faire? L'aller voir, on saurait tout ici :
Lui mander mes conseils est le meilleur parti.
Donne-moi ce qu'il faut; hâte-toi, que j'écrive.

LISETTE.

J'y vais... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous [arrive.

SCÈNE V

ARISTE.

Ce voyage insensé, d'accord avec Cléon,
Sur la lettre anonyme augmente mon soupçon :
La noirceur masque en vain les poisons qu'elle verse,
Tout se sait tôt ou tard, et la vérité perce :
Par eux-mêmes souvent les méchants sont trahis.

SCÈNE VI

VALÈRE, ARISTE.

VALÈRE.

Ah! les affreux chemins, et le maudit pays!
(*à Ariste.*)
Mais, de grâce, monsieur, voulez-vous bien m'ap-
Où je puis voir Géronte? [prendre

ARISTE.

Il serait mieux d'attendre:
En ce moment, monsieur, il est fort occupé.

VALÈRE.

Et Florise? On viendrait, ou je suis bien trompé :
L'étiquette du lieu serait un peu légère;
Et quand un gendre arrive, on n'a point d'autre af-
[faire

ARISTE.

Quoi! vous êtes...

VALÈRE.

Valère.

ARISTE.

Eh quoi! surprendre ainsi!
Votre mère voulait vous présenter ici,
A ce qu'on m'a dit.

VALÈRE.

Bon! vieille cérémonie :
D'ailleurs, je sais très-bien que l'affaire est finie,
Ariste a décidé... Cet Ariste, dit-on,
Est aujourd'hui chez moi maître de la maison:
On suit aveuglément tous les conseils qu'il donne :
Ma mère est, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE.

Sur l'amitié d'Ariste et sur sa bonne foi...

VALÈRE.

Oh! cela...

ARISTE.

Doucement; cet Ariste, c'est moi.

VALÈRE.

Ah! monsieur...

ARISTE.

Ce n'est point sur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur ha-
[sarde;
Ne me connaissant point, ne pouvant me juger,
Vous ne m'offensez pas : mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mère estimable,
Qui vous croit de l'esprit, un caractère aimable;
Qui veut votre bonheur : voilà ses seuls défauts.
Si votre cœur au fond ressemble à vos propos...

VALÈRE.

Vous me faites ici les honneurs de ma mère,
Je ne sais pas pourquoi : son amitié m'est chère;
Le hasard vous a fait prendre mal mes discours.
Mais mon cœur la respecte et l'aimera toujours.

ARISTE.

Valère, vous voilà; ce langage est le vôtre : [autre.
Oui, le bien vous est propre; et le mal est d'un

VALÈRE.

(*à part.*) (*haut.*) [plaît,
Oh! voici les sermons, l'ennui!... Mais, s'il vous
Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on est?
Il convient...

ARISTE.

Un moment. Si l'amitié sincère
M'autorise à parler au nom de votre mère,
De grâce, expliquez-moi ce voyage secret
Qu'aujourd'hui même ici vous avez déjà fait.

VALÈRE.

Vous savez...?

ARISTE.

Je le sais.

VALÈRE.

Ce n'est point un mystère
Bien merveilleux; j'avais à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon et m'intéresse fort :
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mère et la fille,
Et nous voir assiégés de toute une famille.
Comme il est mon ami...

ARISTE.

Lui?

VALÈRE.

Mais assurément.

ARISTE.

Vous osez l'avouer?

VALÈRE.

Ah! très-parfaitement :
C'est un homme d'esprit, de bonne compagnie,
Et je suis son ami de cœur et pour la vie.
Ah! ne l'est pas qui veut.

ARISTE.

Et si l'on vous montroit
Que vous le haïrez?

VALÈRE.

On serait bien adroit.

ARISTE.

Si l'on vous faisait voir que ce bon air, ces grâces,
Ce clinquant de l'esprit, ces trompeuses surfaces,
Cachent un homme affreux, qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir sans se déshonorer?

VALÈRE.

C'est juger par des bruits de pédants, de com-
ARISTE. [mères.
Non, par la voix publique; elle ne trompe guères.
Géronte peut venir, et je n'ai pas le temps
De vous instruire ici de tous mes sentiments :
Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne,
Après quoi choisissez son commerce ou sa haine.
Je sens que je vous lasse, et je m'aperçois bien,
A vos distractions, que vous ne croyez rien :
Mais, malgré vos mépris, votre bien seul m'occupe;
Il serait odieux que vous fussiez sa dupe.
L'unique grâce encor qu'attend mon amitié,
C'est que vous n'alliez point paraître si lié
Avec lui : vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeais pas une vaine prudence.
Quant au ton dont il faut ici vous présenter,
Rien, je crois, là-dessus ne doit m'inquiéter;
Vous avez de l'esprit, un heureux caractère,
De l'usage du monde; et je crois que, pour plaire,
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui.
Géronte vient; allons...

SCÈNE VII

GERONTE, ARISTE, VALERE.

GÉRONTE, *d'un air fort empressé.*

Eh! vraiment oui, c'est lui.
Bonjour, mon cher enfant... Viens donc que je t'em-
(*à Ariste.*) [brasse.
Comme le voilà grand!... Ma foi, cela nous chasse.

VALÈRE.

Monsieur, en vérité...

GÉRONTE.

Parbleu! je l'ai vu là,
Je m'en souviens toujours, pas plus haut que cela;
C'était hier, je crois... Comme passe notre âge!
Mais te voilà, vraiment, un grave personnage.
(*à Ariste.*)
Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon;
C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre ton.

VALÈRE.

Monsieur, c'est trop d'honneur...

GÉRONTE.

Oh! non pas, je te prie,
N'apporte point ici l'air de cérémonie,
Regarde-toi déjà comme de la maison.
(*à Ariste.*)
A propos, nous comptons qu'elle entendra raison.
Oh! j'ai fait un beau bruit! c'est bien moi qu'on
[étonne :
La menace est plaisante! ah! je ne crains personne :
Je ne la croyais pas capable de cela.
Mais je commence à voir que tout s'apaisera,
Et que ma fermeté remettra sa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous présenter chez elle :
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui;
Je vais renouveler connaissance avec lui.
Allez; si l'on ne peut la résoudre à descendre,
J'irai dans un moment lui présenter son gendre.

SCÈNE VIII

GERONTE, VALERE.

GÉRONTE.

Eh bien! es-tu toujours vif, joyeux, amusant?
Tu nous réjouissais.

VALÈRE.

Oh! j'étais fort plaisant.

GÉRONTE.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire;
Je t'aime comme un fils, et tu dois...

VALÈRE, *à part.*

Comment faire?
Son amitié me touche.

GÉRONTE, *à part.*

Il paraît bien distrait.
Eh bien?...

VALÈRE.

Assurément, monsieur... j'ai tout sujet
De chérir les bontés...

GÉRONTE.

Non; ce ton-là m'ennuie :
Je te l'ai déjà dit, point de cérémonie.

SCÈNE IX

CLÉON, GERONTE, VALERE.

CLÉON.

Ne suis-je pas de trop?

GERONTE.

Non, non, mon cher Cléon ;
Venez, et partagez ma satisfaction.

CLÉON.

Je ne pouvais trop tôt renouer connaissance
Avec monsieur.

VALÈRE.

J'avais la même impatience.

CLÉON, *bas, à Valère.*

Comment va?

VALÈRE, *bas, à Cléon.*

Patience.

GÉRONTE, *bas, à Cléon.*

Il est complimenteur ;
C'est un défaut.

CLÉON.

Sans doute ; il ne faut que le cœur.

GÉRONTE.

J'avais grande raison de prédire à ta mère
Que tu serais bien fait, noblement, sûr de plaire :
Je m'y connais, je sais beaucoup de bien de toi.
Des lettres de Paris et des gens que je croi...

VALÈRE.

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles ?
Les dernières, monsieur, les sait-on ?

GÉRONTE.

Qui sont-elles?
Nous est-il arrivé quelque chose d'heureux ?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je suis toujours sensible aux biens de ma patrie.
Eh bien ? voyons donc, qu'est-ce ? apprends-moi,

VALÈRE, *d'un ton précipité.*

[je te prie...
Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort ;
Mais il avait Phryné, qu'elle hait à la mort.
Lisidor à la fin a quitté Doralise :
Elle est bien, mais, ma-foi, d'une horrible bêtise;
Déjà depuis longtemps cela devait finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvait plus tenir.

CLÉON, *bas, à Valère.*

Très-bien : continuez.

VALÈRE.

J'oubliais de vous dire
Qu'on a fait des couplets sur Lucile et Delphire :
Lucile en est outrée, et ne se montre plus;
Mais Delphire a mieux pris sont parti là-dessus;
On la trouve partout s'affichant de plus belle,
Et se moquant du ton, pourvu qu'on parle d'elle.
Lise a quitté le rouge, et l'on se dit tout bas
Qu'elle ferait bien mieux de quitter Licidas;
On prétend qu'il n'est pas compris dans la réforme,
Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

GÉRONTE.

Quels diables de propos me tenez-vous donc là?

VALÈRE.

Quoi ! vous ne saviez pas un mot de tout cela?
On n'en dit rien ici ? l'ignorance profonde!
Mais c'est, en vérité, n'être pas de ce monde;
Vous n'avez donc, monsieur, aucune liaison?
Eh mais! où vivez-vous ?

GÉRONTE.

Parbleu! dans ma maison,
M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de freluquets, d'une troupe de folles;
Aux gens que je connais paisiblement borné.
Eh! que m'importe à moi si madame Phryné
Ou madame Lucile affichent leurs folies?
Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos,
Ces puérilités, la pâture des sots.

CLÉON.

(*à Géronte.*) (*bas, à Valère.*)
Vous avez bien raison... Courage.

GÉRONTE.

Cher Valère,
Nous avons, je le vois, la tête un peu légère,
Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté :
Mais nous te guérirons de ta frivolité.
Ma nièce est raisonnable, et ton amour pour elle
Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALÈRE.

C'est moi, sans me flatter qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien ; et je vous conterai...

GÉRONTE.

Je t'en dispense.

VALÈRE.

On peut vous rendre un homme aimable.
Mettre votre maison sur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde, au lieu des vieilles
On ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs. [mœurs:

CLÉON.

(*bas, à Valère.*) (*bas, à Géronte.*)
Ferme !... Il est singulier.

GÉRONTE.

Mais c'est de la folie.
Il faut qu'il ait...

VALÈRE.

La nièce est-elle encore jolie?

GÉRONTE.

Comment! encor, je crois qu'il a perdu l'esprit;
Elle est dans son printemps, chaque jour l'embellit.

VALÈRE.

Elle était assez bien.

CLÉON, *bas, à Géronte.*

L'éloge est assez mince.

VALÈRE.

Elle avait de beaux yeux pour des yeux de province

GÉRONTE.

Sais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'est très-mal débuter?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma nièce,
Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse...

VALÈRE.

Vous voulez des faveurs, de l'adoration?
Je ne me pique pas de belle passion,
Je l'aime... sensément.

GÉRONTE.

Comment donc?

VALÈRE.

Comme on aime...
Sans que la tête tourne... Elle en fera de même:
Je réserve au contrat toute ma liberté;
Nous vivrons bons amis chacun de son côté.

CLÉON, *bas, à Valère.*

A merveille! appuyez.

GÉRONTE.

Ce petit train de vie
Est tout à fait touchant, et donne grande envie...

VALÈRE.

Je veux d'abord...

GÉRONTE.

D'abord il faut changer de ton.

CLÉON, *bas, à Valère.*

Dites, pour l'achever, du mal de la maison.

GÉRONTE.

Or, écoute...

VALÈRE.

Attendez, il me vient une idée.

(*Il se promène au fond du théâtre, regardant de côté et d'autre, sans écouter Géronte.*)

GÉRONTE, *à Cléon.*

Quelle tête! Oh! ma foi, la noce est retardée:
Je ferais à ma nièce un fort joli présent!
Je lui veux un mari sensible, complaisant;
Et s'il veut l'obtenir (car je sens que je l'aime),
Il faut sur mes avis qu'il change son système.
Mais qu'examine-t-il?

VALÈRE.

Pas mal... Cette façon...

GÉRONTE.

Tu trouves bien, je crois, le goût de la maison?
Elle est belle, en bon air; enfin c'est mon ouvrage;
Il faut bien embellir son petit ermitage:
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi?

VALÈRE.

Je suis à vous... En abattant ceci...

CLÉON, *à Géronte.*

Que parle-t-il d'abattre?

VALÈRE.

Oh! rien.

GÉRONTE.

Mais je l'espère
Sachons ce qui l'occupe: est-ce donc un mystère?

VALÈRE.

Non, c'est que je prenais quelques dimensions
Pour des ajustements, des augmentations.

GÉRONTE.

En voici bien d'une autre! Eh! dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils souvent tes accès de folie?

VALÈRE.

Parlons raison, mon oncle; oubliez un moment
Que vous avez tout fait, et point d'aveuglement:
Avouez, la maison est maussade, odieuse;
Je trouve tout ici d'une vieillesse affreuse:
Vous voyez...

GÉRONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun.
De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun.

VALÈRE.

Oui... vous avez raison; il serait inutile
D'ajuster, d'embellir...

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il devient plus docile;
Il change de langage.

VALÈRE.

Écoutez, faisons mieux:
En me donnant Chloé, l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison?

GÉRONTE.

C'est-à-dire
Après ma mort.

VALÈRE.

Vraiment, c'est tout ce qu'on désire,
Mon cher oncle: or voici mon projet sur cela:
Un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a.
La maison est à nous, on ne peut rien en faire;
Un jour je l'abattrais: donc il est nécessaire,
Pour jouir tout à l'heure et pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié, je bâtisse demain:
J'aurai soin...

GÉRONTE.

De partir: ce n'était pas la peine
De venir m'ennuyer.

CLÉON, *bas, à Géronte.*

Sa folie est certaine.

GÉRONTE.

Et quant à vos beaux plans et vos dimensions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VALÈRE.

Parce que pour nos biens je prends quelques mesures,
Mon cher oncle se fâche, et me dit des injures!

GÉRONTE.

Oui, va, je t'en réponds, mon cher oncle! Oh! parbleu,
La peste emportorait jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrais pas pour rétablir l'espèce.

VALÈRE, *à Cléon.*

Par malheur j'ai du goût; l'air maussade me blesse;
Et monsieur ne veut rien changer dans sa façon!
Sous prétexte qu'il est maître de la maison,
Il prétend...

GÉRONTE.

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

CLÉON.

Sans doute.

VALÈRE.

Mais, monsieur, je ne prétends pas l'être.
(*à Cléon.*)
Faites ici ma paix; je ferai ce qu'il faut...
Arrangez tout, je vais faire ma cour là-haut.

SCÈNE X

GERONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

A-t-on vu quelque part un fonds d'impertinences
De cette force-là?

CLÉON.

Si sur les apparences...

GÉRONTE.

Où diable preniez-vous qu'il avait de l'esprit?
C'est un original qui ne sait ce qu'il dit,
Un de ces merveilleux gâtés par des *caillettes*,
Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes,
Et monsieur celui-ci, madame celle-là,
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà.
Ma foi, sauf votre avis...

CLÉON.

Je m'en rapporte au vôtre;
Vous vous y connaissez tout aussi bien qu'un autre.
Prenez qu'on m'a surpris, et que je n'ai rien dit;
Après tout, je n'ai fait que rendre le récit [guère
De gens qu'il voit beaucoup; moi, qui ne le vois
Qu'en passant, j'ignorais le fond du caractère.

GÉRONTE.

Oh! sur parole ainsi ne louons point les gens:
Avant que de louer, j'examine longtemps;
Avant que de blâmer, même cérémonie :
Aussi connais-je bien mon monde; et je défie, [rien.
Quand j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en
Autrefois j'ai tant vu, soit en mal, soit en bien,
De réputations contraire aux personnes,
Que je n'en admets plus ni mauvaises ni bonnes;
Il faut y voir soi-même. Et, par exemple, vous,
Si je les en croyais, ne disent-ils pas tous
Que vous êtes méchant? Ce langage m'assomme :
Je vous ai bien suivi, je vous trouve bon homme.

CLÉON.

Vous avez dit le mot; et la méchanceté
N'est qu'un nom odieux par les sots inventé;
C'est là, pour se venger, leur formule ordinaire :
Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphère,
Que de peur d'être absurde on fronde leur avis,
Et qu'on ne rampe pas comme eux : fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sachant que répondre.
Croyant qu'on les remarque, et qu'on veut les con- [fondre :
Un tel est très-méchant, vous disent-ils tout bas;
Et pourquoi? C'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont
(*Un laquais arrive.*) [pas.

GÉRONTE.

Eh bien! qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Monsieur, ce sont vos lettres.

GÉRONTE.

Donne.
Cela suffit.
(*Le laquais sort.*)
Voyons... Ah! celle-ci m'étonne...
Quelle est cette écriture?... Oui-da! j'allais vraiment
Faire une belle affaire! Oh! je crois aisément
Tout ce qu'on dit de lui; la matière est féconde :
Je vois qu'il est encor des amis dans le monde.

CLÉON.

Que vous mande-t-on? Qui?

GÉRONTE.

Je ne sais pas qui c'est;
Quelqu'un, sans se nommer, sans aucun intérêt...
Mais je ne sais s'il faut vous montrer cette lettre :
On parle mal de vous.

CLÉON.

De moi! daignez permettre...

GÉRONTE.

C'est peu de chose; mais...

CLÉON.

Voyons : je ne veux pas
Que sur mes procédés vous ayez d'embarras,
Qu'il soit aucun soupçon, ni le moindre nuage.

GÉRONTE.

Ne craignez rien; sur vous je ne prends nul ombrage:
Vous pensez comme moi sur ce plat freluquet :
Tenez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

CLÉON, *lit.*

« J'apprends, monsieur, que vous donnez votre « nièce à Valère : vous ignorez apparemment que « c'est un libertin, dont les affaires sont très-de- « rangées, et le courage fort suspect. Un ami de sa « mère, dont on ne m'a pas dit le nom, s'est fait le « médiateur de ce mariage, et vous sacrifie. Il m'est « revenu aussi que Cléon est fort lié avec Valère; « prenez garde que ses conseils ne vous embar- « quent dans une affaire qui ne peut que vous faire « tort de toute façon. »

GÉRONTE.

Eh bien, qu'en dites-vous?

CLÉON.

Je dis, et je le pense,
Que c'est quelque noirceur sous l'air de confidence.
Pourquoi cacher son nom?
(*Il déchire la lettre.*)

GÉRONTE.

Comment? vous déchirez!...

CLÉON.

Oui... Qu'en voulez-vous faire?

GÉRONTE.

Et vous conjecturez
Que c'est quelque ennemi; qu'on en veut à Valère?

CLÉON.

Mais je n'assure rien : dans toute cette affaire

Me voila suspect, moi, puisqu'on me dit lie...

GERONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLÉON.

Le mieux sera d'agir selon votre système;
N'en croyez point autrui, jugez tout par vous-même.
Je veux croire qu'Ariste est honnête homme; mais
Votre écrivain peut-être... Enfin sachez les faits;
Sans humour, sans parler de l'avis qu'on vous donne,
Soit calomnie ou non, la lettre est toujours bonne.
Quant à vos sûretés, rien encor n'est signé :
Voyez, examinez...

GÉRONTE.

Tout est examiné :
Je renverrai mon fat, et mon affaire est faite.
Il vient... proposez-lui de hâter sa retraite;
Deux mots : je vous attends.

SCÈNE XI

CLEON, VALÈRE, *d'un air rêveur.*

CLÉON, *fort vite et à demi-voix.*

Vous êtes trop heureux;
Géronte vous déteste : il s'en va furieux;
Il m'attend, je ne puis vous parler davantage;
Mais ne craignez plus rien sur votre mariage.

SCÈNE XII

VALERE.

Je ne sais où j'en suis, ni ce que je résous.
Ah! qu'un premier amour a d'empire sur nous!
J'allais braver Chloé par mon étourderie:
La braver! j'aurais fait le malheur de ma vie;
Ses regards ont changé mon âme en un moment;
Je n'ai pu lui parler qu'avec saisissement.
Que j'étais pénétré! que je la trouve belle!
Que cet air de douceur, et noble et naturelle,
A bien renouvelé cet instinct enchanteur,
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur!
Ma conduite à mes yeux me pénètre de honte.
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte?
Il m'aimait autrefois; j'espère mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon?
Moi sérieusement amoureux!... Il n'importe :
Qu'il m'en plaisante ou non, ma tendresse l'emporte.
Je ne vois que Chloé... Si j'avais pu prévoir...
Allons tout réparer : je suis au désespoir.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

CHLOE, LISETTE.

LISETTE.

Eh! quoi, mademoiselle, encor cette tristesse!
Comptez sur moi, vous dis-je; allons, point de fai-
[blesse.

CHLOÉ.

Que les hommes sont faux! et qu'ils savent, hélas!
Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas!
Je n'aurais jamais cru l'apprendre par Valère :
Il revient, il me voit, il semblait vouloir plaire;
Son trouble lui prêtait de nouveaux agréments,
Ses yeux semblaient répondre à tous mes senti-
[ments :
Le croiras-tu, Lisette, et qu'y puis-je comprendre?
Cet amant adoré que je croyais si tendre,
Oui, Valère, oubliant ma tendresse et sa foi,
Valère me méprise!... Il parle mal de moi.

LISETTE.

Il en parle très-bien; je le sais, je vous jure.

CHLOÉ.

Je le tiens de mon oncle, et ma peine est trop sûre :
Tout est rompu; je suis dans un chagrin mortel.

LISETTE.

Quais! tout ceci me passe, et n'est pas naturel;
Valère vous adore, et fait cette équipée!
Je vois là du Cléon, ou je suis bien trompée.
Mais il faut par vous-même entendre votre amant;
Je vous ménagerai cet éclaircissement,
Sans que dans mon projet Florise nous dérange :
Ma foi, je lui prépare un tour assez étrange,
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil sur vous.
Le moment est heureux; tous les noms les plus doux
Ne reviennent-ils pas? c'est, *ma chère Lisette,*
Mon enfant... On m'écoute, on me trouve parfaite;
Tantôt on ne pouvait me souffrir : à présent,
Vu que pour terminer Géronte est moins pressant,
Elle est d'une gaieté, d'une folie extrême :
Moi, je vais profiter de l'instant où l'on m'aime,
Dès qu'à tous ses propos Cléon aura mis fin :
Il *est délicieux, incroyable, divin;*
Cent autres petits mots qu'elle redit sans cesse.
Ces noms dureront peu, comptez sur ma promesse.
Géronte le demande; on le dit en fureur :
Mais je compte guérir le frère par la sœur.

CHLOÉ.

Eh! que fait Valère?

LISETTE.

Ah! j'oubliais de vous dire
Qu'il est à sa toilette, et cela doit détruire
Vos soupçons mal fondés; car vous concevez bien
Que s'il va se parer, ce soin n'est pas pour rien.
Ariste est avec lui, j'en tire bon augure.

Digitized by Google

Pour Valère et Cléon, quoique je sois bien sûre
Qu'ils se connaissent fort, ils s'évitent tous deux :
Serait-ce intelligence ou brouillerie entre eux?
Je le démêlerai, quoiqu'il soit difficile...
Votre mère descend; allez, soyez tranquille.

SCÈNE II

LISETTE.

Moi, tout ceci me donne une peine, un tourment!...
N'importe, si mes soins tournent heureusement.
Mais que prétend Ariste? et pour quelle aventure
Veut-il que je lui fasse avoir de l'écriture
De Frontin? Comment faire? Et puis d'ailleurs Fron-
Au plus signe son nom, et n'est pas écrivain. [tin

SCÈNE III

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien, Lisette?

LISETTE.

Eh bien, madame?

FLORISE.

Es-tu contente?

LISETTE.

Mais, madame, pas trop : ce couvent m'épouvante.

FLORISE.

Pour y suivre Chloé je destine Marton;
Tu resteras ici. Je parlais de Cléon.
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente?
Ai-je tort de défendre un esprit qui m'enchante?
J'ai bien vu tout à l'heure (et ton goût me plaisait)
Que tu t'amusais fort de tout ce qu'il disait :
Conviens qu'il est charmant; et laisse, je te prie,
Tous les petits discours que fait tenir l'envie.

LISETTE.

Moi, madame! eh, mon Dieu! je n'aimerais rien tant
Que d'en croire du bien : vous pensez sensément,
Et si vous persistez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE.

Ah! tu l'aimeras donc; je te jure aujourd'hui
Que de tout l'univers je n'estime que lui :
Cléon a tous les tons, tous les esprits ensemble;
Il est toujours nouveau : tout le reste me semble
D'une misère affreuse, ennuyeux à mourir;
Et je rougis des gens qu'on me voyait souffrir.

LISETTE.

Vous avez bien raison : quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus sage
Est de s'y tenir; mais...

FLORISE.

Quoi?

LISETTE.

Rien.

FLORISE.

Je veux savoir...

LISETTE.

Non.

FLORISE.

Je l'exige.

LISETTE.

Eh bien!... J'ai cru m'apercevoir
Qu'il n'avait pas pour vous tout le goût qu'il vous [marque :
Il me parle souvent, et souvent je remarque
Qu'il a, quand je vous loue, un air embarrassé :
Et sur certains discours si je l'avais poussé...

FLORISE.

Chimère! Il faut pourtant éclaircir ce nuage;
Il est vrai que Chloé me donne quelque ombrage,
Et que c'est à dessein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui.
Toi, fais causer Cléon; et que je puisse apprendre...

LISETTE.

Je voudrais qu'en secret vous vinssiez nous entendre;
Vous ne m'en croiriez pas.

FLORISE.

Quelle folie!

LISETTE.

Oh! non.
Il faut s'aider de tout dans un juste soupçon;
Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi-même,
J'ai l'esprit défiant : vous voulez que je l'aime,
Et je ne puis l'aimer comme je le prétends
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE.

Mais comment ferions-nous?

LISETTE. [facile :

Ah! rien n'est plus
C'est avec moi tantôt que vous verrez son style;
Faux-on vrai, bien ou mal, il s'expliquera là.
Vous avez vu souvent qu'au moment où l'on va
Se promener ensemble au bois, à la prairie,
Cléon ne part jamais avec la compagnie;
Il reste à me parler, à me questionner :
Et de ce cabinet vous pourriez vous donner
Le plaisir de l'entendre appuyer ou détruire...

FLORISE.

Tout ce que tu voudras; je ne veux que m'instruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je crois :
Mais je ne puis penser qu'il parle mal de moi.

LISETTE.

Eh bien! c'est de ma part une galanterie;
L'éloge des absents se fait sans flatterie.
Il faudra que sur vous, dans tout cet entretien,
Je dise un peu de mal, dont je ne pense rien,
Pour lui faire beau jeu.

FLORISE.

Je te le passe encore.

LISETTE.

S'il trompe mon attente, oh! ma foi, je l'adore.

FLORISE, *voyant venir Ariste et Valère.*

Encore monsieur Ariste avec son protégé!

Digitized by Google

Je voudrais bien tous deux qu'ils prissent leur [congé ;
Mais ils ne sentent rien; laissons-les.

SCÈNE IV

ARISTE, VALÈRE, *paré.*

VALÈRE.

On m'évite ;
O ciel ! je suis perdu.

ARISTE.

Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, et fiez-vous à moi
Du soin de mettre fin au trouble où je vous voi :
Soyez-en sûr, j'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien; et c'est sur quoi je compte.
Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchise et de la vérité,
Et nous éclaircirons ce qui nous embarrasse.

VALÈRE.

Mais il a, par malheur, fort peu d'esprit.

ARISTE.

De grâce,
Le connaissez-vous ?

VALÈRE.

Non ; mais je vois ce qu'il est :
D'ailleurs ne juge-t-on que ceux que l'on connaît ?
La conversation deviendrait fort stérile.
J'en sais assez pour voir que c'est un imbécile.

ARISTE.

Vous retombez encore, après avoir m'avoir promis
D'éloigner de votre air et de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous est étrangère.
Eh ! pourquoi s'opposer à son bon caractère ?
Tenez, devant vos gens je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon : il faut absolument
Rompre...

VALÈRE.

Que je me donne un pareil ridicule !
Rompre avec un ami !

ARISTE.

Que vous êtes crédule !
On entre dans le monde, on en est enivré ;
Au plus frivole accueil on se croit adoré ;
On prend pour des amis de simples connaissances :
Et que de repentirs suivent ces imprudences !
Il faut pour votre honneur que vous y renonciez.
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez :
Ce préjugé s'étend sur votre vie entière,
Et c'est des premiers pas que dépend la carrière.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé !

VALÈRE.

Je vous réponds, monsieur, qu'il est très-estimé :
Il a les ennemis que nous fait le mérite;
D'ailleurs on le consulte, on l'écoute, on le cite :
Aux spectacles surtout il faut voir le crédit
De ses décisions, le poids de ce qu'il dit ;
Il faut l'entendre après une pièce nouvelle,
Il règne, on l'environne ; il prononce sur elle ;
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage et les admirateurs.

ARISTE.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre :
Est-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre ?
L'orateur des foyers et des mauvais propos !
Quels titres sont les siens ? l'insolence, et des mots,
Des applaudissements, le respect idolâtre
D'un essaim d'étourdis, chenilles du théâtre,
Et qui, venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer d'après lui l'ignoble parodie
Sur les fruits des talents et les dons du génie.
Cette audace d'ailleurs, cette présomption
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre.
L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure;
Il sait que sur les arts, les esprits et les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous ;
Qu'attendre est pour juger la règle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALÈRE.

Il est vrai ; mais enfin Cléon est respecté,
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire ?
Du rôle de plaisant connaissez la misère :
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmants qui n'étaient que des [sots;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien;
Et, malgré les plaisants, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchants d'un grave caractère,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire :
Examinez-les bien, un ton sentencieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux.
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance;
Il veut être méchant jusque dans son silence :
Mais, qu'il se taise ou non, tous les esprits bien [faits
Sauront le mépriser jusque dans ses succès.

VALÈRE.

Lui refuseriez-vous l'esprit ? j'ai peine à croire...

ARISTE.

Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire.
Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé !
Le plus stupide obtient la même réussite :
Et pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite ?
Stérilité de l'âme, et de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse et sans fiel.
On dit l'esprit commun : par son succès bizarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare :
Ami du bien, de l'ordre, et de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumière :
La réputation des mœurs est la première;
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur :

Mon estime toujours commence par le cœur; [mes
Sans lui l'esprit n'est rien : et, malgré vos maxi-
Il produit seulement des erreurs et des crimes.
Fait pour être chéri, ne serez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté?

VALÈRE.

Je vois tout le contraire; on le recherche, on [l'aime;
Je voudrais que chacun me détestât de même :
On se l'arrache au moins; je l'ai vu quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois;
Quand il est à Paris, il ne peut y suffire :
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on désire?

ARISTE.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent!
On recherche un esprit dont on hait le talent :
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre;
Et, loin de le proscrire, on l'encourage encore.
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens, dont il est l'oracle ou le bouffon,
Craignent pour eux le sort des absents qu'il leur [livre,
Et que tous avec lui seraient fâchés de vivre :
On le voit une fois, il peut être applaudi;
Mais quelqu'un voudrait-il en faire son ami?

VALÈRE.

On le craint, c'est beaucoup.

ARISTE.

Mérite pitoyable!
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable?
C'est ordinairement à de faibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à con- [fondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre?
Ce triomphe honteux de la méchanceté,
Réunit la bassesse et l'inhumanité. [tage,
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avan-
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la faiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois et l'amour et l'appui?

VALÈRE.

Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertueuse,
Vous m'avouerez du moins que sa vie est heu- [reuse :
On épuise bientôt une société;
On sait tout votre esprit; vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf; il faut une autre [scène
Et d'autres spectateurs : il passe, il se promène
Dans les cercles divers, sans gêne, sans lien;
Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien...

ARISTE.

Vous le croyez heureux? Quelle âme méprisable!
Si c'est là son bonheur, c'est être misérable,
Etranger au milieu de la société,
Et partout fugitif, et partout rejeté.
Vous connaîtrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur est dans la confiance :
Un commerce de suite avec les mêmes gens,
L'union des plaisirs, des goûts, des sentiments,
Une société peu nombreuse, et qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, sans crainte, et sans malignité,
Dans le sein de la paix et de la sûreté :
Voilà le seul bonheur honorable et paisible
D'un esprit raisonnable, et d'un cœur né sensible.
Sans amis, sans repos, suspect et dangereux,
L'homme frivole et vague est déjà malheureux :
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché, dont on craint le passage;
Qui, traînant avec lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie.
Voilà le vrai proscrit, et vous le connaissez.

VALÈRE.

Je ne le verrais plus, si ce que vous pensez
Allait m'être prouvé : mais on outre les choses;
C'est donner à des riens les plus horribles causes.
Quant à la probité, nul ne peut l'accuser;
Ce qu'il dit, ce qu'il fait n'est que pour s'amuser.

ARISTE.

S'amuser, dites-vous? Quelle erreur est la vôtre!
Quoi! vendre tour à tour, immoler l'une à l'autre
Chaque société, diviser les esprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables;
Ce germe d'infamie et de perversité
Est-il dans la même âme avec la probité?
Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme!

VALÈRE.

Je ne le connais plus, s'il n'est point honnête [homme :
Mais il me reste un doute; avec trop de bonté
Je crains de me piquer de singularité :
Sans condamner l'avis de Cléon, ni le vôtre, [tre.
J'ai l'esprit de mon siècle, et je suis comme un au-
Tout le monde est méchant; et je serais partout
Ou dupe, ou ridicule, avec un autre goût.

ARISTE.

Tout le monde est méchant? Oui, ces cœurs bais- [sables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs, esprits bas et jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.
En vain ce peuple affreux, sans frein et sans scru-
De la bonté du cœur veut faire un ridicule : [pule,
Pour chasser ce nuage, et voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,
Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés; voyez à nos spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de [bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.

VALÈRE.

Vous me persuadez.

ARISTE.

Vous ne réussirez

Qu'en suivant ces conseils; soyez bon, vous plairez.
Si la raison ici vous a plu dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur, que votre intérêt touche.

VALÈRE.

Géronte vient : calmez son esprit irrité,
Et comptez pour toujours sur ma docilité.

SCÈNE V

GERONTE, ARISTE, VALERE.

GÉRONTE.

Le voilà bien paré! Ma foi, c'est grand dommage
Que vous ayez ici perdu votre étalage!

VALÈRE.

Cessez de m'accabler, monsieur; et par pitié
Songez qu'avant ce jour j'avais votre amitié.
Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie :
Je n'ai qu'une espérance, ah! m'est-elle ravie?
Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux :
Voulez-vous mon malheur?

GÉRONTE.

Elle a d'assez beaux yeux...
Pour des yeux de province.

VALÈRE.

Ah! laissez là, de grâce,
Des torts que pour toujours mon repentir efface!
Laissez un souvenir...

GÉRONTE.

Vous-même laissez-nous :
Monsieur veut me parler. Au reste, arrangez-vous
Tout comme vous voudrez; vous n'aurez point ma [nièce.

VALÈRE.

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'ivresse...

GÉRONTE.

Oh! pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres rai- [sons.

VALÈRE.

Quoi donc?

GÉRONTE.

Je ne dis rien : mais, sans tant de façons,
Laissez-nous, je vous prie; ou bien je me retire.

VALÈRE.

Non, monsieur, j'obéis... A peine je respire...
Ariste, vous savez mes vœux et mes chagrins :
Décidez de mes jours, leur sort est dans vos mains.

SCÈNE VI

GERONTE, ARISTE.

ARISTE.

Vous le traitez bien mal; je ne vois pas quel crime...

GÉRONTE.

A la bonne heure; il peut obtenir votre estime;
Vous avez vos raisons apparemment; et moi
J'ai les miennes aussi : chacun juge pour soi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valère
Vous pouviez ignorer le mauvais caractère.

ARISTE.

Ce ton-là m'est nouveau; jamais votre amitié
Avec moi jusqu'ici ne l'avait employé.

GÉRONTE.

Que diable voulez-vous? Quelqu'un qui me conseille
De m'empêtrer ici d'une espèce pareille.
M'aime-t-il? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit suffisant qui n'a que du caquet;
D'ailleurs mauvais esprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, et mal de tout le monde?

ARISTE.

Il est jeune, il peut être indiscret, vain, léger;
Mais quand le cœur est bon, tout peut se corriger.
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence, [cœur,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son
Qu'à de mauvais conseils, dont on saura l'auteur.
Sur la méchanceté vous lui rendez justice :
Valère a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice;
Il peut en avoir eu l'apparence et le ton
Par vanité, par air, par indiscrétion;
Mais de ce caractère il a vu la bassesse :
Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse...

GÉRONTE.

Il fait donc l'hypocrite avec vous : en effet,
Il lui manquait ce vice, et le voilà parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage.
Ce que je sais de lui...

ARISTE.

Cléon...

GÉRONTE.

Encor! J'enrage :
Vous avez la fureur de mal penser d'autrui;
Qu'a-t-il à faire là? Vous parlez mal de lui,
Tandis qu'il vous estime et qu'il vous justifie.

ARISTE.

Moi! me justifier! eh! de quoi, je vous prie?

GÉRONTE.

Enfin...

ARISTE.

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais :
Vous ne m'estimez plus, si des soupçons secrets...

GÉRONTE.

Tenez, voilà Cléon : il pourra vous apprendre,
S'il veut, des procédés que je ne puis comprendre.
C'est de mon amitié faire bien peu de cas...
Je sors... car je dirais ce que je ne veux pas...

SCÈNE VII

CLÉON, ARISTE.

ARISTE. [toire

M'apprendrez-vous, monsieur, quelle odieuse his-
Me brouille avec Géronte, et quelle âme assez noire...

CLÉON.

Vous n'êtes pas brouillés; amis de tous les temps,
Vous êtes au-dessus de tous les différends :
Vous verrez simplement que c'est quelque usage;

Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a sur le cœur nos persécutions
Sur un parti qu'en vain vous et moi conseillons.
Moi, j'aime fort Valère, et je vois avec peine
Qu'il se soit annoncé par donner une scène;
Mais, soit dit entre nous, peut-on compter sur lui?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui,
On imaginerait qu'il détruit notre ouvrage,
Qu'il agit sourdement contre son mariage;
Il veut, il ne veut plus: sait-il ce qu'il lui faut?
Il est près de Chloé, qu'il refusait tantôt.

ARISTE.

Tout serait expliqué si l'on cessait de nuire,
Si la méchanceté ne cherchait à détruire...

CLÉON.

Oh bon! quelle folie! Êtes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux? croyez-vous aux mé-
Et réalisez-vous cet être imaginaire, [chants?
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire?
Pour moi, je n'y crois pas : soit dit sans intérêt,
Tout le monde est méchant, et personne ne l'est :
On reçoit et l'on rend; on est à peu près quitte.
Parlez-vous des propos? comme il n'est ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien; qu'importe ce qu'on
Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre : [dit?
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.
Je dis ici qu'Eraste est un mauvais plaisant;
Eh bien, on dit ailleurs qu'Eraste est amusant.
Si vous parlez des faits et des tracasseries,
Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries;
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là.
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime :
Aujourd'hui dans le monde on ne connaît qu'un
[crime,
C'est l'ennui; pour le fuir tous les moyens sont bons.
Il gagnerait bientôt les meilleures maisons,
Si l'on s'aimait si fort; l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule :
Au reste, chacun parle et fait comme il l'entend.
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est con-
[tent.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes :
Tout est indifférent pour les âmes sublimes.
Le plaisir, dites-vous, y gagne; en vérité,
Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté :
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie,
Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin;
Toujours avec un air qui voudrait être fin;
Ces indiscrétions, ces rapports infidèles,
Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles;
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine, et la mort du plaisir?
Aussi ne voit-on plus, où sont ces caractères,
L'aisance, la franchise, et les plaisirs sincères.
On est en garde, on doute enfin si l'on rira.
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
De la joie et du cœur on perd l'heureux langage,
Pour l'absurde talent d'un triste persiflage.
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air? [cher,
Mais sans perdre en discours un temps qui nous est
Venons au fait, monsieur; connaissez ma droiture.
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maison; si vous voulez le bien;
Allons trouver Géronte, et qu'il ne cache rien.
Sa défiance ici tous deux nous déshonore:
Je lui révélerai des choses qu'il ignore;
Vous serez notre juge : allons, secondez-moi,
Et soyons tous trois sûrs de notre bonne foi.

CLÉON.

Une explication? en faut-il quand on s'aime?
Ma foi, laissez tomber tout cela de soi-même.
Me mêler là dedans!... ce n'est pas mon avis:
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis;
Et je crains... Vous sortez? Mais vous me faites rire.
De grâce, expliquez-moi...

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.

SCÈNE VIII

CLÉON, ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Messieurs, on vous attend dans le bois.

ARISTE, *bas, à Lisette, en sortant.*

Songe au moins...

LISETTE, *bas, à Ariste.*

Silence.

SCÈNE IX

CLÉON, LISETTE.

CLÉON.

Heureusement nous voilà sans témoins :
Achève de m'instruire, et ne fais aucun doute...

LISETTE.

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute
Par hasard à la porte, ou dans ce cabinet.
Quelqu'un des gens pourrait entendre mon secret.

CLÉON, *seul.*

La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourrait vouloir de moi! l'aventure est parfaite:
Feignons; c'est à Valère assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE, *à part, en revenant.*

Tout va bien.

CLÉON.

Tu me vois dans la plus douce ivresse:
Je l'aimais sans oser lui dire ma tendresse.
Sonde encor ses désirs : s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès longtemps j'ai prévenu les siens.

LISETTE.

Je crains pourtant toujours.

CLÉON.
Quoi?
LISETTE.
Ce goût pour madame.
CLÉON.
Si tu n'as pour raison que cette belle flamme...
Je te l'ai déjà dit; non, je ne l'aime pas.
LISETTE.
Ma foi, ni moi non plus. Je suis dans l'embarras,
Je veux sortir d'ici, je ne saurais m'y plaire.
Ce n'est pas pour monsieur : j'aime son caractère,
Il est assez bon maître, et le même en tout temps,
Bon homme...
CLÉON.
Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.
LISETTE.
Pour madame! ... Oh! d'honneur... Mais je crains ma [franchise:
Si vous redeveniez amoureux de Florise...
Car vous l'avez été sûrement, et je crois...
CLÉON.
Moi, Lisette, amoureux! Tu te moques de moi:
Je ne me le suis cru qu'une fois en ma vie.
J'eus Araminte un mois; elle était très-jolie,
Mais coquette à l'excès; cela m'ennuyait fort:
Elle mourut, je fus enchanté de sa mort.
Il faut, pour m'attacher, une âme simple et pure,
Comme Chloé, qui sort des mains de la nature,
Faite pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des désirs;
Mais madame Florise!...
LISETTE.
Elle est insupportable;
Rien n'est bien : autrefois je la croyais aimable,
Je ne la trouvais pas difficile à servir:
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir;
Et pour rester ici, j'y suis trop malheureuse.
Comment la trouvez-vous?
CLÉON.
Ridicule, odieuse...
L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant;
Ne pouvant se guérir de se croire un enfant.
Tant de prétentions, tant de petites grâces,
Que je mets, vu leur date, au nombre des grimaces;
Tout cela dans le fond m'ennuie horriblement:
Une femme qui fuit le monde en enrageant,
Parce qu'on n'en veut plus, et se croit philosophe
Qui veut être méchante, et n'en a pas l'étoffe;
Courant après l'esprit, ou plutôt se parant
De l'esprit répété qu'elle attrape en courant;
Jouant le sentiment : il faudrait, pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cythère,
Ou sans cesse essuyer des scènes de dépit,
Des fureurs sans amour, de l'humeur sans esprit;
Un amour-propre affreux, quoique rien ne sou- [tienne...
LISETTE.
Au fond, je ne vois pas ce qui la rend si vaine.
CLÉON.
Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,
De grands mots sur le cœur, qui n'a-t-elle pas eu?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire;
Mais tout Paris pourrait en retrouver l'histoire:
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.
LISETTE, *allant vers le cabinet.*
Paix! j'entends là dedans... Je crains quelque aven- [ture.
CLÉON, *seul.*
Lisette est difficile, ou la voilà bien sûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnait;
Et si, comme elle, aussi Chloé l'imaginait,
Elle ne craindra plus...
LISETTE, *à part, en revenant.*
Elle est, ma foi, partie,
De rage apparemment, ou bien par modestie.
CLÉON.
Eh bien!
LISETTE.
On me cherchait. Mais vous n'y pensez pas,
Monsieur; souvenez-vous qu'on vous attend là-bas.
Gardons bien le secret, vous sentez l'importance...
CLÉON.
Compte sur les effets de ma reconnaissance,
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.
LISETTE.
Je ne demande rien, j'oblige pour l'honneur.
(*à part, en sortant.*)
Ma foi, nous le tenons.
CLÉON, *seul.*
Pour couronner l'affaire,
Achevons de brouiller et de noyer Valère.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.
Entre donc... ne crains rien, te dis-je, ils n'y sont [pas.
Eh bien, de ta prison tu dois être fort las?
FRONTIN.
Moi! non. Qu'on veuille ainsi me faire bonne chère,
Et que j'aie en tout temps Lisette pour geôlière,
Je serai prisonnier, ma foi, tant qu'on voudra.
Mais si mon maître enfin...
LISETTE.
Supprime ce nom-là;
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valère:
Chloé doit l'épouser, et voilà ton affaire;
Grâce à la noce, ici tu restes attaché,
Et nous nous marierons par-dessus le marché.
FRONTIN.
L'affaire de la noce est donc raccommodée?

LISETTE.

Pas tout à fait encor, mais j'en ai bonne idée.
Je ne sais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne sommes pas loin de la conclusion :
En gens congédiés je crois me bien connaître,
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton maître;
Dans l'esprit de Florise il est expédié.
Grâce aux conseils d'Ariste, au pouvoir de Chloé,
Valère l'abandonne : ainsi, selon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui par nous tous dans peu saura la vérité :
Veux-tu lui rester seul, et que ta probité?...

FRONTIN.

Mais le quitter! jamais je n'oserai lui dire.

LISETTE.

Bon! Eh bien! écris-lui... Tu ne sais pas écrire
Peut-être?

FRONTIN.

Si, parbleu!

LISETTE.

Tu te vantes?

FRONTIN.

Moi? non :
Tu vas voir.

(*Il écrit.*)

LISETTE.

Je croyais que tu signais ton nom
Simplement; mais tant mieux. Mande-lui, sans mys-
[tère,
Qu'un autre arrangement que tu crois nécessaire,
Des raisons de famille enfin, t'ont obligé
De lui signifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi, sans compliment, je demande mes gages.
Tiens, tu lui porteras...

LISETTE.

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter sur moi,
Et j'attendais cela pour finir avec toi.
Valère, c'en est fait, te prend à son service.
Tu peux dès ce moment entrer en exercice :
Et, pour que ton état soit dûment éclairci
Sans retour, sans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter au château de Valère
Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à sa mère :
Cela te sauvera toute explication,
Et le premier moment de l'humeur de Cléon...
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN.

Il pourrait nous surprendre,
J'en meurs de peur : adieu.

LISETTE.

Ne crains rien : va m'attendre.
Je vais t'expedier.

FRONTIN, *revenant sur ses pas.*

Mais à propos vraiment,
J'oubliais...

LISETTE.

Sauve-toi : j'irai dans dans un moment
T'entendre et te parler.

SCÈNE II

LISETTE.

J'ai de son écriture :
Je voudrais bien savoir quelle est cette aventure,
Et pour quelle raison Ariste m'a prescrit
Un si profond secret quand j'aurais cet écrit.
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cléon. En tout cas, je ne rends cette pièce
Que sous condition, et s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien :
Car enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici.

SCÈNE III

ARISTE, FLORISE, LISETTE.

LISETTE, *à part, à Ariste.*

Monsieur, pourrais-je vous parler?

ARISTE.

Je te suis dans l'instant.

SCÈNE IV

FLORISE, ARISTE.

ARISTE.

C'est trop vous désoler;
En vérité, madame, il ne vaut point la peine
Du moindre sentiment de colère ou de haine :
Libre de vos chagrins, partagez seulement
Le plaisir que Chloé ressent en ce moment
D'avoir pu recouvrer l'amitié de sa mère,
Et de vous voir sensible à l'espoir de Valère.
Vous ne m'étonnez point, au reste, et vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE.

Qu'on ne m'en parle plus : c'est un fourbe exécrable,
Indigne du nom d'homme, un monstre abominable.
Trop tard pour mon malheur, je déteste aujourd'hui
Le moment où j'ai pu me lier avec lui.
Je suis outrée!

ARISTE.

Il faut, sans tarder, sans mystère,
Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE.

Je ne sais comment faire,
Je le crains : c'est pour moi le plus grand embarras.

ARISTE.

Méprisez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre?
Vous l'honoreriez trop en paraissant le craindre;
Osez l'apprécier : tous ces gens redoutés,

Fameux par les propos et par les faussetés,
Vus de près ne sont rien; et toute cette espèce
N'a de force sur nous que par notre faiblesse.
Des femmes sans esprit, sans grâces, sans pudeur,
Des hommes décriés, sans talents, sans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,
Et se feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas su qu'ils avaient existé!
Non; il faut s'épargner tout égard, toute feinte;
Les braver sans faiblesse, et les nommer sans crainte.
Tôt ou tard la vertu, les grâces, les talents,
Sont vainqueurs des jaloux, et vengés des méchants.

FLORISA.

Mais songez qu'il peut nuire à toute ma famille,
Qu'il va tenir sur moi, sur Géronte et ma fille,
Les plus affreux discours...

ARISTE.

Qu'il parle mal ou bien,
Il est déshonoré, ses discours ne sont rien;
Il vient de couronner l'histoire de sa vie :
Je vais mettre le comble à son ignominie
En écrivant partout les détails odieux
De la division qu'il semait en ces lieux.
Autant qu'il faut de soins, d'égards et de prudence
Pour ne point accuser l'honneur et l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité
Pour déférer un traître à la société;
Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un méchant, pour en faire justice.
J'instruirai l'univers de sa mauvaise foi
Sans me cacher; je veux qu'il sache que c'est moi :
Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête [homme;
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois, et me nomme.

FLORISE.

Non, si vous m'en croyez, laissez-moi tout le soin
De l'éloigner de nous sans éclat, sans témoin.
Quelque peine que j'aie à soutenir sa vue,
Je veux l'entretenir; et, dans cette entrevue,
Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il est de trop ici : tout autre arrangement
Ne réussirait pas sur l'esprit de mon frère;
Cléon plus que jamais a le don de lui plaire;
Ils ne se quittent plus, et Géronte prétend
Qu'il doit à sa prudence un service important.
Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire
Qu'on soupçonnait Cléon d'une affreuse satire,
Géronte ne croit rien : nul doute, nul soupçon
N'a pu faire sur lui la moindre impression...
Mais ils viennent, je crois. Sortons, je vais atten-
Que Cléon soit tout seul. [dre

SCÈNE V

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

Je ne veux rien entendre;
Votre premier conseil est le seul qui soit bon,
Je n'oublierai jamais cette obligation.
Cessez de me parler pour ce petit Valère;
Il ne sait ce qu'il veut, mais il sait me déplaire :
Il refusait tantôt, il consent maintenant.
Moi, je n'ai qu'un avis; c'est un impertinent.
Ma sœur sur son chapitre est, dit-on, revenue :
Autre esprit inégal, sans aucune tenue;
Mais ils ont beau s'unir, je ne suis pas un sot :
Un fou n'est pas mon fait, voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous, je n'en suis pas plus triste.
Que dites-vous aussi de ce bonhomme Ariste?
Ma foi, mon vieux ami n'a plus le sens commun;
Plein de préventions, discoureur importun :
Il veut que vous soyez l'auteur d'une satire
Où je suis pour ma part; il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt : vainement je lui dis
Qu'elle était clairement d'un de vos ennemis,
Puisqu'on voulait donner des soupçons sur vous-
[même;
Rien n'y fait; il soutient son absurde système.
Soit dit confidemment, je crois qu'il est jaloux
De tous les sentiments qui m'attachent à vous.

CLÉON.

Qu'il choisisse donc mieux les crimes qu'il me [donne;
Car moi, je suis si loin d'écrire sur personne,
Que, sans autre sujet, j'ai renvoyé Frontin
Sur le simple soupçon qu'il était écrivain;
Il m'était revenu que dans des brouilleries
On l'avait employé pour des tracasseries :
On peut nous imputer les fautes de nos gens,
Et je m'en suis défait, de peur des accidents.
Je ne répondrais pas qu'il n'eût part au mystère
De l'écrit contre vous; et peut-être Valère,
Qui refusait d'abord, et qui connaît Frontin
Depuis qu'il me connaît, s'est servi de sa main
Pour écrire à sa mère une lettre anonyme.
Au reste..., il ne faut point que cela vous anime
Contre lui; ce soupçon peut n'être pas fondé.

GÉRONTE.

Oh! vous êtes trop bon : je suis persuadé,
Par le ton qu'employait ce petit agréable, [pable
Qu'il est faux, méchant, noir, et qu'il est bien ca-
Du mauvais procédé dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuse encore! oh! laissez-les venir.
Puisque de leur présence on ne peut se défaire,
Je vais leur déclarer d'une façon très-claire
Que je romps tout accord; car, sans comparaison,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maison.

SCÈNE VI

CLÉON.

Que je tiens bien mon sot! Mais par quelle in-
[constance
Florise semble-t-elle éviter ma présence?
L'imprudente Lisette aurait-elle avoué?
Elle consent, dit-on, à marier Chloé.

On ne sait ce qu'on tient avec ces femmelettes :
Mais je l'ai subjuguée... un mot, quelques fleurettes,
Me la ramèneront... ou si je suis trahi,
J'en suis tout consolé, je me suis réjoui.

SCÈNE VII

CLÉON, FLORISE.

CLÉON.

Vous venez à propos : j'allais chez vous, madame...
Mais quelle rêverie occupe donc votre âme?
Qu'avez-vous? vos beaux yeux me semblent moins sereins :
Faite pour les plaisirs, auriez-vous des chagrins?

FLORISE.

J'en ai de trop réels.

CLÉON.

Dites-les-moi, de grâce :
Je les partagerai, si je ne les efface.
Vous connaissez...

FLORISE.

J'ai fait bien des réflexions,
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLÉON.

Comment, belle Florise! et quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injustice?
Quelle était mon erreur! quand je vous adorais,
Je me croyais aimé...

FLORISE.

Je me l'imaginais;
Mais je vois à présent que je me suis trompée :
Par d'autres sentiments mon âme est occupée;
Des folles passions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raison enfin a détrompé mon cœur.

CLÉON.

Mais est-ce bien à moi que ce discours s'adresse?
A moi dont vous savez l'estime et la tendresse,
Qui voulais à jamais tout vous sacrifier,
Qui ne voyais que vous dans l'univers entier?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute;
Tranquillisez mon cœur : vous l'éprouvez, sans doute?

FLORISE.

Une autre vous aurait fait perdre votre temps,
Ou vous amuserait par l'air des sentiments;
Moi, qui ne suis point fausse...

CLÉON, *à genoux, et de l'air le plus affligé.*

Et vous pouvez, cruelle,
M'annoncer froidement cette affreuse nouvelle?

FLORISE.

Il faut ne nous plus voir.

CLÉON, *se relevant et éclatant de rire.*

Ma foi, si vous voulez
Que je vous parle aussi très-vrai, vous me comblez.
Vous m'avez épargné, par cet aveu sincère,
Le même compliment que je voulais vous faire.
Vous cessez de m'aimer, vous me croyez quitté;
Mais j'ai depuis longtemps gagné de primauté.

FLORISE.

C'est trop souffrir ici la bonte où je m'abaisse;
Je rougis des égards qu'employait ma faiblesse.
Eh bien! allez, monsieur : que vos talents sur nous
Épuisent tous les traits qui sont dignes de vous;
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre.
Vous êtes démasqué, vous n'êtes plus à craindre
Je ne demande pas d'autre éclaircissement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment;
Ne me voyez jamais.

CLÉON.

La dignité s'en mêle!
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle!
Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous deux.
Épargnons à Géronte un éclat scandaleux,
Ne donnons point ici de scène extravagante :
Attendons quelques jours, et vous serez contente.
D'ailleurs il m'aime assez, et je crois malaisé...

FLORISE.

Oh! je veux sur-le-champ qu'il soit désabusé.

SCÈNE VIII

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE, CLÉON, FLORISE, CHLOE.

GÉRONTE.

Eh bien, qu'est-ce, ma sœur? Pourquoi tout ce tapage?

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage,
Si monsieur, qu'il faliait n'y recevoir jamais...

CLÉON.

L'éloge n'est pas fade.

GÉRONTE.

Oh! qu'on me laisse en paix:
Ou si vous me poussez, tel ici qui m'écoute...

ARISTE.

Valère ne craint rien : pour moi, je ne redoute
Nulle explication. Voyons, éclaircissez...

GÉRONTE.

Je m'entends, il suffit.

ARISTE.

Non, ce n'est point assez :
Ainsi que l'amitié la vérité m'engage...

GÉRONTE.

Et moi je n'en veux point entendre davantage :
Dans ces misères-là je n'ai plus rien à voir,
Et je sais là-dessus tout ce qu'on peut savoir.

ARISTE.

Sachez donc avec moi confondre l'imposture;
De la lettre sur vous connaissez l'écriture...
C'est Frontin, le valet de monsieur que voilà.

GÉRONTE.

Vraiment oui, c'est Frontin! je savais tout cela :
Belle nouvelle!

ARISTE.

Eh quoi! votre raison balance?
Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence...

GÉRONTE.

Un valet, un coquin!...

VALÈRE.

Connaissez mieux les gens;
Vous accusez Frontin, et moi je le défends.

GÉRONTE.

Parbleu! je le crois bien, c'est votre secrétaire.

VALÈRE.

Quedites-vous, monsieur? et quel nouveau mystère...
Pour vous en éclaircir interrogeons Frontin.

CLÉON.

Il est parti; je l'ai renvoyé ce matin.

VALÈRE.

Vous l'avez renvoyé : moi je l'ai pris. Qu'il vienne;
(*à un laquais.*)
Qu'on appelle Lisette, et qu'elle nous l'amène.

GÉRONTE.

(*à Valère.*) (*à Cléon.*)
Frontin vous appartient? Autre preuve pour nous!
Il était à monsieur même en servant chez vous,
Et je ne doute pas qu'il ne le justifie.

CLÉON.

Valère, quelle est donc cette plaisanterie?

VALÈRE.

Je ne plaisante plus, et ne vous connais point.
Dans tous les lieux, au reste, observez bien ce point:
Respectez ce qu'ici je respecte et que j'aime;
Songez que l'offenser, c'est m'offenser moi-même.

GÉRONTE.

Mais vraiment il est brave; on me mandait que non.

SCÈNE IX

CLÉON, GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

ARISTE, *à Lisette.*

Qu'as-tu fait de Frontin? et par quelle raison...

LISETTE.

Il est parti.

ARISTE.

Non, non : ce n'est plus un mystère.

LISETTE.

Il est allé porter la lettre de Valère.
Vous ne m'aviez pas dit...

ARISTE.

Quel contre-temps fâcheux!

CLÉON.

Comment! malgré mon ordre il était en ces lieux!
Je veux de ce fripon...

LISETTE.

Un peu de patience,
Et moins de compliments; Frontin vous en dispense.
Il peut bien par hasard avoir l'air d'un fripon,
Mais dans le fond il est fort honnête garçon.
(*montrant Valère.*)
Il vous quitte d'ailleurs, et monsieur en ordonne :
Mais comme il ne prétend rien avoir à personne,
J'aurais bien à vous rendre un paquet qu'à Paris
A votre procureur vous auriez cru remis;
Mais...

FLORISE, *se saisissant du paquet.*

Donne cet écrit; j'en sais tout le mystère.

CLÉON, *très-vivement.*

Mais, madame, c'est vous... Songez.

FLORISE.

Lisez, mon frère.
Vous connaissez la main de monsieur; apprenez
Les dons que son bon cœur vous avait destinés,
Et jugez par ce trait des indignes manœuvres...

GÉRONTE, *en fureur, après avoir lu.*

M'interdire! corbleu!... Voilà donc de vos œuvres!
Ah! monsieur l'honnête homme, enfin je vous con-
[nais :
Remarquez ma maison, pour n'y rentrer jamais.

CLÉON.

C'est à l'attachement de madame Florise
Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise.
Au reste, serviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vu, je suis en fonds, je crois.
Pour prendre ma revanche.
(*Il sort.*)

SCÈNE X

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

GÉRONTE, *à Cléon qui sort.*

Oh! l'on ne vous craint guère...
Je ne suis pas plaisant, moi, de mon caractère;
Mais, morbleu! s'il ne part...

ARISTE.

Ne pensez plus à lui.
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre sentiment si son âme est capable,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GÉRONTE.

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspirait pour vous.
Ma sœur, faisons la paix... Ma nièce aurait Valère
Si j'étais bien certain...

ARISTE.

S'il a pu vous déplaire
(Je vous l'ai déjà dit), un conseil ennemi...

GÉRONTE.

(*à Valère.*) (*à Ariste.*)
Allons, je te pardonne... Et nous, mon cher ami,
Qu'il ne soit plus parlé de torts ni de querelles,
Ni de gens à la mode, et d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le succès de l'esprit des méchants,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

FIN DU MÉCHANT.

FAVART

Celui-là qui fut un bel esprit, très-recherché, était le fils d'un pâtissier célèbre, et dont l'œuvre ne saurait périr, ce pâtissier Favart ayant inventé l'échaudé cher aux bonnes gens, aux petits enfants, le pain des vieillards. L'échaudé est un bienfait; il permit au père de *Charles-Simon* Favart, né au mois de novembre de l'an de grâce 1710, de donner à son fils une assez belle éducation sur les bancs du collége de Louis-le-Grand. Le jeune homme, à peine délivré des études sérieuses, composait déjà, sur toutes sortes de petits contes populaires, de petites comédies très-légères et très-courues : *Annette et Lubin*, *Ninette à la cour*, la *Belle Arsène*. On les chantait à l'Opéra-Comique, et bientôt la *Chercheuse d'Esprit*, les *Trois Sultanes*, le mirent hors de page, et firent si bien, qu'il se passa du secours de la musique et des musiciens, de Grétry lui-même.

Sur l'entrefaite, il avait épousé une aimable et populaire comédienne, Mlle Duranceray, élevée à Lunéville, sur la théâtre et sous les yeux du bon roi de Pologne, Stanislas. On l'appelait alors Mlle de Chantilly; ce fut son nom de guerre, et quand elle vint à Paris, elle prit fièrement le titre de première danseuse du feu roi de Pologne. Elle avait, aussi bien que son mari, l'accent de la comédie, et s'ils n'avaient pas rencontré sur leur chemin ce terrible maréchal de Saxe, qui était de toute façon irrésistible, la femme et le mari, auraient mené une existence moins brillante et plus heureuse. En vain, le bonhomme Favart voulut résister au vainqueur de Fontenoy, sa femme étant de moitié dans cette héroïque résistance,.... il devint le directeur de la troupe du maréchal de Saxe, et sa femme en fut le premier sujet.

Nous ne raconterons pas ces malheureuses amours, ces travaux souvent stériles, cet esprit dépensé dans les camps pour le plaisir des capitaines et des soldats. Cette histoire appartient à l'histoire du dix-huitième siècle. Il faudrait citer aussi dans l'association de Favart et de Mme Favart : la *Fée Urgèle*, et surtout *Bastienne et Bastien*. La jeune dame était charmante en sa paysannerie : habit de laine et bas de coton, cotillon simple et souliers plats. Ah! la charmante femme! Était-elle assez gaie dans les *Fêtes de l'Amour*? Elle mourut jeune et résignée en 1772; l'abbé de Voisenon lui ferma les yeux; son mari beaucoup plus tard, et dans un temps misérable, 1792. On lui fit cependant les honneurs de l'apothéose : *Favart aux Champs-Élysées*. Aux Champs-Élysées de 1793! le moment était mal choisi.

LES TROIS SULTANES

OU

SOLIMAN II

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 9 AVRIL 1761

PERSONNAGES.	PERSONNAGES.
SOLIMAN II, surnommé le Magnifique, empereur des Turcs.	ROXELANE, Française.
OSMIN, kislar-aga ou chef des eunuques.	Eunuques noirs.
ELMIRE, Espagnole.	Bostangis.
DÉLIA, Circassienne.	Muets et autres esclaves du sérail.

La scène est à Constantinople, dans le sérail du Grand Seigneur.

Digitized by Google

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

LES TROIS SULTANES

ROXELANE

Delia recevez ce present
C'est sans doute a vous quil s'adresse

Digitized by Google

Digitized by Google

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une salle des appartements intérieurs du sérail, ornée de tapis, de cassolettes, de sofas et autres meubles, selon la coutume des Turcs. Il y a un sofa garni de carreaux, placé sur l'avant-scène, à droite des acteurs.

—

SCÈNE I

SOLIMAN, OSMIN.

(Soliman entre d'un air triste, et se promène à grands pas sur le théâtre. Osmin le suit à quelque distance.)

OSMIN.

Très-gracieux sultan, votre esclave fidèle
Attend vos ordres... Mot... Seigneur... je parle en vain.
Seigneur ?

SOLIMAN.

Dis-moi, mon cher Osmin :
Depuis qu'à tes soins, à ton zèle,
J'ai confié la garde du sérail,
Et le gouvernement des femmes...

OSMIN.

Parbleu ! c'est un rude travail.

SOLIMAN, *continuant.*

Entre mille beautés, ces délices des âmes,
En as-tu vue, Osmin, dont les attraits
Égalent ceux d'Elmire ?

OSMIN.

Oh ! non, seigneur, jamais :
Et puisque vous l'aimez...

SOLIMAN.

Ah ! dis que je l'adore.
Que je suis malheureux !

OSMIN.

Fort bien !
Allez, allez, seigneur ; il est encore
Un état pire : c'est le mien.

SOLIMAN.

Elmire part, cette Elmire charmante,
Tout à la fois si fière et si touchante ;
Elmire, mon tourment et mon souverain bien,
Elle va me quitter. Toujours je me rappelle
L'instant qui l'offrit à mes yeux ;
Glacée entre vos bras d'une frayeur mortelle,
Elle s'évanouit : ô dieux ! qu'elle était belle !
En reprenant la vie, elle leva sur nous
De grands yeux bleus, intéressants, si doux,
Embellis encor par ses larmes !
Déjà tout occupé du plaisir enchanteur
De faire succéder l'amour à ses alarmes,
Je me flattais d'être aisément vainqueur
D'une âme sensible au malheur.
Je m'abusais, Osmin ; enivré de ses charmes,
Je ne fus plus son maître, Hélas ! dès ce moment
J'oubliais mon pouvoir, je devins son amant,
Son esclave. Cessez, lui dis-je, de vous plaindre,
Je ne suis pas un tyran odieux ;
A vivre sous mes lois je n'ose vous contraindre ;
Mais, un mois seulement, demeurez en ces lieux ;
Et je vous promets, belle Elmire,
Que vous serez renduc ensuite à vos parents,
Si mes soupirs vous sont indifférents.
Je l'ai juré, le terme expire,
Que vais-je devenir ?

OSMIN.

Elle attendra plus tard.
Seigneur, si je lis dans son âme,
Autant que vous, elle craint son départ.

SOLIMAN.

Sur quoi le juges-tu ?

OSMIN.

Mais sur ce qu'elle est femme,
Et qu'on n'a pas tous les jours aisément
Un empereur turc pour amant.
Elmire est Espagnole : elle est fière, mais tendre ;
Et son cœur, en secret, ne cherche qu'à se rendre.

SOLIMAN.

Tu lui fais tort !

OSMIN.

Eh ! non, non, sûrement.
Chaque matin, à sa toilette,
Elmire vous reçoit.

SOLIMAN.

Oui, mais si froidement !

OSMIN.

Pour mieux vous attirer : manége de coquette ;
Et je fonde mon sentiment
Sur des distractions avec art ménagées,
Des négligences arrangées,
Un hasard préparé, qu'on place heureusement,
Et de petites maladresses
Faites le plus adroitement.
Tantôt de ses cheveux on rassemble les tresses,
Pour couronner son front d'un nouvel ornement ;
On veut les arranger soi-même.
Moi, désintéressé, je sens le stratagème ;
Un fidèle miroir réfléchit à vos yeux
De deux bras potelés les contours gracieux.
Tantôt c'est un ruban qui coule :
Elmire veut le rattacher,
Et d'un soulier mignon fait voir le joli moule :
Alors, comme il faut se pencher,
Dans l'attitude, un peignoir s'ouvre ;
Elle s'en aperçoit, et sa vivacité
Le tire brusquement, pour cacher d'un côté
Ce que de l'autre elle découvre.
Dans ce désordre, Elmire en rougissant
Lève des yeux où la pudeur confuse
Semble demander qu'on l'excuse,
Mais où l'on peut voir cependant
Bien moins d'embarras que de ruse.
Une autre fois, sa maladroite main,
Qui veut assujettir un habit du matin,
Se fait une piqûre : on jette
Au loin l'épingle : aïe ! aïe ! on fait un petit cri.

Digitized by Google

Dont le sultan est attendri;
Et tandis qu'on en cherche une autre à la toilette,
On vous laisse le temps de fixer un regard,
A travers le tissu d'une gaze assez claire,
Sur une taille élégante et légère,
Qui s'arrondit sans le secours de l'art.

SOLIMAN.

Arrête, Osmin; apprends à mieux connaître
Un objet respectable, adoré de ton maître.

OSMIN.

Eh bien! j'ai tort, je connais mon erreur :
Vous n'êtes point aimé, seigneur,
Puisque vous ne voulez pas l'être.

SOLIMAN.

Moi! je ne le veux point?...

OSMIN.

Mais non : c'est un malheur
Qui vous est attaché sans doute;
Vous n'estimez un bien que par ce qu'il vous coûte.
Qu'une jeune beauté cède enfin à vos vœux,
Vous vous en détachez; qu'elle vous soit sévère,
Vous gémissez, cela vous désespère :
On ne sait trop comment vous rendre heureux.

SOLIMAN.

Il est vrai que mon caractère
Me rend à plaindre.

OSMIN.

Je le vois;
Mais hâtez-vous, seigneur, de faire un choix,
Pour rétablir la paix entre cinq cents rivales;
Car toutes brigueut à la fois
L'emploi de favorite; et ce sont des cabales,
Des trames, des caquets; enfin, c'est un sabbat!...

SOLIMAN.

Elmire seule est digne de me plaire.

OSMIN.

Eh bien! soyez moins délicat:
Gardez-la donc, puisqu'elle vous est chère;
Et renvoyez plutôt, seigneur,
Ce nombre superflu d'inutiles femelles,
Que cent de mes pareils, moins nécessaires qu'elles,
Désolent par devoir, ou plutôt par humeur.
Avec des intérêts si différents des vôtres,
Dans ce chaos de volontés,
Ce conflit d'inutilités,
Quand on ne peut tirer parti les uns des autres,
On se hait, se déteste; effet très-naturel :
C'est le besoin commun et mutuel
Qui sert de base à la concorde.

SOLIMAN.

C'est ton affaire; et je veux qu'on s'accorde.

OSMIN.

Ma foi, j'aimerais mieux quitter le gouvernail:
On ne tient plus dans le sérail.
Entre autres, nous avons une jeune Française,
Vive, étourdie, altière, et qui se rit de tout:
Elle vit sans contrainte, et n'est jamais plus aise
Que lorsqu'elle me pousse à bout.

SOLIMAN.

A ce portait je la devine:
N'est-ce point Roxelane?

OSMIN.

Oui.

SOLIMAN.

Depuis plus d'un jour
Je l'étudie et l'examine :
C'est bien la plus drôle de mine.

OSMIN.

Son nez en l'air semble narguer l'Amour.

SOLIMAN.

Il faut la contenir.

OSMIN.

Oh! je perds patience.
Quand je la gronde, elle chante, elle danse,
Me contrefait, vous contrefait aussi.
C'est celle-là qui n'a point de souci,
Qui ne cherche point à vous plaire.

SOLIMAN.

Tu la verrais bientôt changer de caractère,
Si je la flattais d'un regard.
Laissons cela; les présents pour Elmire
Sont-ils prêts?

OSMIN.

Oui, seigneur. Puis-je ici l'introduire?

SOLIMAN.

Oui.

SCÈNE II

SOLIMAN.

Quel moment! quel funeste départ!
Je n'avais point encore éprouvé ce martyre.
Hélas! faut-il que je soupire
Pour un objet que je perds sans retour?
Elle vient...

SCÈNE III

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN, *et plusieurs esclaves chargés de présents, qui se tiennent dans le fond du théâtre*

SOLIMAN, *à Elmire.*

Ah! je sais ce que vous m'allez dire:
Partez, n'écoutez point la voix de mon amour.
Je vous ai retenue un mois dans ce séjour,
Pour vous accoutumer à commander vous-même:
Vous aviez, comme moi, l'autorité suprême.
Loin d'imposer un joug à votre liberté,
J'ai reconnu l'abus d'une loi tyrannique:
Si les mortels ont droit au pouvoir despotique,
Il n'appartient qu'à la beauté.

ELMIRE.

Seigneur, votre âme généreuse
Me procure un plaisir bien doux:
C'est de vous estimer, c'est d'admirer en vous
La bonté, la douceur; et j'étais trop heureuse.

Les vertus d'un sultan qui se fait adorer
L'emportent sur les droits qu'il tient de la couronne:
Les sentiments que l'on sait inspirer
Rendent plus absolu que les ordres qu'on donne.

SOLIMAN.

Et cependant Elmire m'abandonne!
Et ce jour va nous séparer!

ELMIRE.

Comment! déjà le mois expire?

SOLIMAN.

Que dites-vous? Se pourrait-il, Elmire?...

ELMIRE.

Je puis différer mon départ,
S'il vous cause, seigneur, une douleur si vive;
Et par égard je dois...

SOLIMAN.

Si ce n'est que l'égard,
Partez, de mon bonheur il faut que je me prive:
Le vôtre m'est plus cher, je dois le préférer.
Si c'était par amour... je cesse d'espérer...
Allez revoir votre patrie,
Allez embrasser vos parents:
Vous devez en être chérie.

ELMIRE.

Souvent sur notre sort ils sont indifférents.
Leur amitié s'affaiblit avec l'âge;
Vous avez eu pour moi des soins plus généreux.
Et l'on appartient davantage
A ceux qui nous rendent heureux.

SOLIMAN.

Mon exemple doit être une règle pour eux;
Vous leur direz combien vous m'étiez chère:
Ils verront ces présents, tribut d'un cœur sincère.
(*Montrant les présents que portent les esclaves.*)

ELMIRE.

Seigneur, je dois les refuser.

SOLIMAN.

Quoi! vous me feriez cet outrage!
Quoi! vous m'humiliez jusqu'à les mépriser!

ELMIRE.

Je n'emporte que votre image:
Vos traits, si ce n'est par l'amour,
Sont gravés dans mon cœur par la reconnaissance.
Je crois, en quittant ce séjour,
Abandonner les lieux de ma naissance.
(*avec un sentiment joué.*)
Adieu donc, Soliman.

SOLIMAN.

Elmire... vous partez!
Elmire...

ELMIRE, *à part.*

Il s'attendrit; courage!

SOLIMAN.

Et ces présents ne sont point acceptés?
Recevez-les, du moins, comme le gage
De l'amour le plus pur et du plus tendre hommage.

ELMIRE.

Non, je n'accepterais des dons si précieux
Que pour m'en parer à vos yeux.

SOLIMAN.

Eh bien!... vainement je désire.
Vous êtes insensible aux peines que je sens!...

ELMIRE, *avec un trouble affecté.*

Mais...

SOLIMAN.

Achevez... Eh bien! partirez-vous, Elmire!

ELMIRE.

Seigneur... j'accepte vos présents.

SOLIMAN.

Quoi! mon bonheur...

ELMIRE.

Oui, c'est trop me contraindre.
Qui peut dissimuler n'aime que faiblement.
Tout le temps que l'on perd à feindre
Est un larcin qu'on fait à son amant.
Oui, mon cœur fut à vous dès le premier moment.
Si l'on m'a vu verser des larmes,
La crainte de vous voir échapper à mes vœux
Excitait seule mes alarmes.

SOLIMAN, *d'un ton qui doit moins marquer sa satisfaction que son étonnement de voir Elmire céder sitôt.*

Ah! je n'espérais pas être sitôt heureux.
(*à part.*)
Osmin me l'a bien dit.

ELMIRE, *vivement.*

Vous m'aimez, je vous aime:
Mon cœur se livre au plus ardent transport;
Je vais contremander moi-même
Les apprêts d'un départ qui m'eût causé la mort.
(*à part.*)
Enfin, enfin, j'ai la victoire.

SCÈNE IV

SOLIMAN, OSMIN.

OSMIN.

Seigneur, je vous fais compliment:
Vous êtes, je le vois, dans un ravissement...

SOLIMAN.

Non, je n'aurais jamais pu croire
Qu'elle eût cédé si promptement...

OSMIN.

Comment! depuis un mois qu'elle est à se défendre!
Elle est, ma foi, l'unique, en pareil cas,
Dont le cœur eût tardé si longtemps à se rendre.

SOLIMAN.

Osmin, ne serait-elle pas
Plus ambitieuse que tendre?
Je ne sais; mais je n'ai point reconnu
Ce trouble intéressant, ce désordre ingénu,
Garant d'une flamme sincère.

OSMIN.

C'est se forger une chimère.

SOLIMAN.

J'aurais voulu jouir de ce tendre embarras
Que par degré j'aurais fait naître,
Préparer mon bonheur, l'attendre, le connaître,

Digitized by Google

Combattre des refus, et vaincre pas à pas.
Je suis aimé d'Elmire, et tout obstacle cesse :
Ah! que son cœur encor ne s'est-il déguisé?
Ou véritable ou feinte, à présent sa tendresse
Ne m'offre qu'un triomphe aisé,
Qui n'a rien de piquant pour ma délicatesse.

OSMIN.

Nous y voilà. Peut-on vous résister longtemps?
Pour un monarque est-il des cœurs rebelles?
Dans ce pays surtout, il n'est point de cruelles :
On connaît le prix des instants.
Je vous l'ai déjà dit, toutes femmes sont femmes :
Croyons-en Mahomet, notre législateur;
La nature prudente imprime dans leurs âmes
La complaisance, la douceur.
Eh! pourquoi voulons-nous, injustes que nous sommes,
Exiger des efforts qui passent leur pouvoir?
Tous ces êtres créés pour le bonheur des hommes
Sont tendres par état et faibles par devoir;
Une résistance infinie
Violerait les lois de l'harmonie,
Détruirait les accords de la société :
Pour l'intérêt commun tout est bien ajusté.
Autant vaut Elmire qu'une autre :
Céder est son destin, triompher est le vôtre.

SOLIMAN.

Mon cœur se rend à ses attraits.
Mais quoi! ne verrai-je jamais
Que de ces femmes complaisantes,
De ces machines caressantes?
Je dois me préparer encore à des langueurs,
A des louanges, des fadeurs,
Des ennuis où l'âme succombe.
Ah! si tu vois que je retombe
Dans cet état cruel où l'amour s'assoupit
Ne m'abandonne pas à moi-même.

OSMIN.

Il suffit.
Mon art vous sera favorable.
Des danses, des chansons, les plaisirs de la table,
Pourront, dans ces moments, égayer votre esprit.

SCÈNE V

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN.

ELMIRE, *avec un habit plus riche.*

Seigneur, j'ai choisi cet habit;
Si la couleur vous en semble agréable,
C'est celle qui m'ira le mieux.
Comment me trouvez-vous?

SOLIMAN.

Ah! toujours adorable.

ELMIRE.

Je n'ai dessein de plaire qu'à vos yeux.

SOLIMAN.

Avec autant d'attraits, vous êtes toujours sûre
De l'effet de votre parure;
Mais cependant l'habit que vous avez quitté...
Sans rien me dérober des charmes que j'admire...
Plus naturel... plus simple... oserai-je le dire?
Imitait mieux votre beauté.

ELMIRE.

J'ai préféré la couleur la plus tendre :
J'ai mieux aimé qu'elle imitât mon cœur.

OSMIN, *à part.*

Oui, oui, c'est le ton qu'il faut prendre.

ELMIRE.

Dans les moindres objets, on doit avec ardeur
Marquer l'attention de plaire à ce qu'on aime :
Tous mes sens, occupés de ce bonheur suprême...

SOLIMAN, *l'interrompant.*

Elmire...

ELMIRE.

Ah! laissez-moi m'applaudir de mon choix.
Oui, c'est la vérité qui me prête sa voix.
Eh! qui mérite mieux d'être aimé que vous-même?
Tant de vertus qu'en vous nous voyons éclater...

OSMIN, *à part.*

Continue.

SOLIMAN, *avec un peu d'impatience.*

Elmire, de grâce,
Ne cherchez point à me flatter.

ELMIRE.

La louange vous embarrasse :
La craindre, c'est la mériter;
Vous m'en êtes plus cher.

SOLIMAN.

Quoi! toujours insister!

OSMIN, *s'apercevant que l'ennui commence à gagner le sultan.*

Seigneur, voulez-vous une fête?

SOLIMAN.

Oui, que pour ma sultane à l'instant on l'apprête.

ELMIRE.

Seigneur, épargnez-vous ce soin :
Une fête! en est-il besoin?
L'amour se suffit à lui-même :
Lui seul doit remplir nos moments.
Solitaire au milieu des vains amusements,
On ne voit que l'objet qu'on aime;
Tous nos sens, tous nos goûts à lui sont enchaînés :
A tout autre plaisir l'âme est inaccessible.
Les spectacles, les jeux, ne sont imaginés
Que pour dédommager de n'être pas sensible.

SOLIMAN.

Les plaisirs sont plus vifs pour les amants heureux :
Leur félicité les augmente.
Les fêtes ne sont que pour eux :
Il n'en est point pour l'âme indifférente.

OSMIN.

C'est fort bien dit. Seigneur, si vous le trouvez bon,
Je vais faire danser vos esclaves.

ELMIRE.

Non, non.

OSMIN.

C'est moi qui les enseigne.

SOLIMAN.

Osmin, qu'on avertisse
Cette nouvelle cantatrice
Que j'ai dans mon sérail : on vante son talent.

OSMIN.

Je vais l'envoyer à l'instant.

SCÈNE VI

SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Elmire, aimez-vous la musique?

ELMIRE.

Mais... comme il vous plaira; ne cherchez point [mon goût :
Vous aimer, vous chérir, est mon plaisir unique;
Et vous me tenez lieu de tout.
Si vous m'aimiez de même...

SOLIMAN.

Ah! c'est me faire injure.

ELMIRE.

Vous ne formericz point, seigneur, d'autre désir.

SOLIMAN.

Elle vient. Si j'en crois ce que l'on m'en assure,
Oui, sa voix nous fera plaisir.

(*Il fait asseoir Elmire à côte de lui sur le sofa de l'avant-scène, et dit en voyant Délia :*)

Placez-vous. Comment donc! elle a de la figure!

ELMIRE.

Mais... oui... Ses sourcils peints font ressortir ses [traits;
Cependant elle perd quand on la voit de près.

SCÈNE VII

SOLIMAN, ELMIRE, DÉLIA.

(*Soliman et Elmire sont assis à la turque sur le sofa; Délia avance timidement, s'arrête au milieu du théâtre, et met un genou à terre devant le sultan.*)

DÉLIA, *au sultan.*

A tes ordres, seigneur, Délia vient se rendre.
Osmin m'a dit que tu voulais m'entendre :
Je ne m'attendais pas à l'honneur sans pareil...

SOLIMAN, *à Delia, froidement.*

Levez-vous, et chantez.

DÉLIA, *se levant.*

Pardon, je suis tremblante.
L'aigle seul a le droit de fixer le soleil.
Que ton âme soit indulgente.

(*Elle chante.*)

ARIETTE.

Dans la paix et dans la guerre
Tu triomphes tour à tour;
Tu lances les traits de l'Amour,
Tu lances les feux du tonnerre.
Mars et Vénus te comblent de faveurs;
Et ta valeur, dans les champs de la gloire,
Remporte la victoire,
Aussi rapidement que tu gagnes les cœurs.

SOLIMAN.

Par quel charme mon cœur se sent-il excité?
Sa voix me transporte et m'enchante.

ELMIRE.

Ce qui m'en plaît le mieux, c'est que ce qu'elle [chante
Est conforme à la vérité.

(*à part, regardant Délia.*)

Mais je crois qu'elle prend un air de vanité.

SOLIMAN.

Elle a je ne sais quoi qui prévient et qui touche.

(*à Elmire, en lui prenant la main.*)

Je veux qu'elle s'attache à vous faire sa cour.

(*en regardant Délia.*)

Ah! que les sons flatteurs d'une si belle bouche
Doivent bien exprimer l'amour!

DÉLIA.

Je vais, si vous voulez, célébrer l'inconstance.

ELMIRE.

C'en est assez.

SOLIMAN, *à Elmire.*

Ayez la complaisance...
C'est un talent qu'il faut encourager.

ELMIRE, *se contraignant.*

Je me soumets.

SOLIMAN, *à Délia.*

Chantez : ce sera m'obliger.

ELMIRE, *à part.*

C'en est trop, je perds patience.

DÉLIA *chante.*

ARIETTE.

Jeunes amants, imitez le Zéphyr :
Il caresse l'œillet, l'anémone et la rose;
Jamais son vol ne repose;
Nouvel abjet, nouveau désir.
De beautés en beautés, sans vous fixer pour une,
Comme lui, voltigez toujours;
Voltigez et passez de la blonde à la brune :
Les belles sont les fleurs du jardin des Amours.

SOLIMAN, *se levant.*

Rien n'est plus parfait à mon gré :
Elle charme à la fois et le cœur et l'oreille.

(*A Elmire.*)

Qu'en pensez-vous?

ELMIRE, *avec humeur.*

Son chant est trop maniéré.

SOLIMAN.

Ah! vous avez raison : elle chante à merveille.

ELMIRE.

La réponse est très-juste : eh bien, écoutez-la.
De votre attention je crains de vous distraire.

(*A part.*)

Cachons-leur mon dépit.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII

SOLIMAN, DÉLIA.

SOLIMAN, *qui ne voit, qui n'entend que Délia, ne s'aperçoit point qu'Elmire se retire.*

O belle Délia!
Un cœur, comme il te plaît, change de caractère,
Sur tout ce que tu dis un charme se répand :
Tu chantes l'inconstance, on devient inconstant.
Mais je ne songe pas qu'Elmire...

DÉLIA, *avec un petit air de satisfaction.*

Elle est sortie avec un air piqué.

SOLIMAN.

Comment! je n'ai point remarqué...
C'est l'effet du plaisir que votre voix inspire.

SCÈNE IX

SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

OSMIN.

Seigneur, on ne peut plus tenir
A l'indocilité de la petite esclave :
Permettez-moi de la punir.
Elle m'insulte, elle me brave,
Elle me fait des tours : oh! c'est, en vérité,
Un prodige d'espiègleries.
Je suis toujours l'objet de ses plaisanteries;
Elle pince en riant : méchante avec gaieté,
Elle badine avec la haine,
Et ne connaît nul égard, nulle gêne.
Je suis de ce sérail le premier officier,
Je représente ici la majesté suprême;
Et me désobéir c'est manquer à vous-même.

SOLIMAN.

Ce caractère est singulier!

OSMIN.

Elle est d'une insolence extrême.

SOLIMAN.

Je veux la voir.

OSMIN.

J'étais dans son appartement;
Je lui défends expressément
D'en sortir, sous peine exemplaire :
Elle me prend par le bras poliment,
Me chasse, rit de ma colère,
Et me suit pour goûter deux plaisirs à la fois :
Pour se plaindre de moi devant vous, et pour faire
Ce que je lui défends. Mais, seigneur, je la vois.

SCÈNE X

ROXELANE, SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

ROXELANE.

Ah! voiri, grâce au ciel, une figure humaine.
Vous êtes donc ce sublime sultan
Do qui je suis esclave? Eh bien! prenez la peine,
Mon cher seigneur, de chasser à l'instant
(*montrant Osmin.*)
Cet oiseau de mauvais augure.

OSMIN.

Hem, le début est leste.

ROXELANE.

Allons, allons, va-t'en :
Délivre-nous de ta triste figure.
Sors.

SOLIMAN.

Roxelane, respectez
Le ministre des volontés
D'un maître à qui tout doit obéir en silence.

ROXELANE.

Ah, ah!

SOLIMAN.

Vous n'êtes pas en France.
Ayez l'esprit plus liant et plus doux;
Et, croyez-moi, soumettez-vous :
On punit au sérail le caprice et l'audace.

ROXELANE.

Ce discours a fort bonne grâce.
Qu'un empereur turc est galant!
Prenez-vous ce ton-là pour être aimé des femmes?
Vous devez enchanter leurs âmes.
En vérité, c'est avoir du talent :
Mais, mais je vous trouve excellent.
(*montrant Osmin.*)
Et de vos volontés voilà donc le ministre?
Respectons ce magot avec son air sinistre.
Aveuglément nous devons obéir :
Il a vraiment de brillants avantages.
Hom! si vous le payez pour vous faire haïr,
Il ne vous vole pas ses gages.
Un vrai monstre amphibie, un triste épouvantail;
Jaloux, non pas pour lui, qui sans cesse nous gronde;
Qui, pour nous désoler, nuit et jour fait sa ronde,
Et nous renferme ici comme dans un bercail.
Ah! comme il était en colère
Pour m'avoir vue hier seule dans vos bosquets!
Est-ce encor par votre ordre? Eh! quel mal peut-on
Nous est-il défendu d'y respirer le frais? [faire?
Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes?
Et quand cela serait, voyez le grand malheur!
Le ciel, dans l'état où nous sommes,
Nous devrait ce miracle.

OSMIN.

Eh bien, eh bien! seigneur.
Qu'en dites-vous?

SOLIMAN, *à Osmin, considérant Roxelane*

Quel jeu de physionomie!
Qu'elle a de feu dans le regard!

ROXELANE.

Comment! vous vous parlez à part?
Je vous avertis en amie
Qu'il n'est rien de plus impoli.
Oui, vous feriez mieux de m'entendre;
Je veux faire de vous un sultan accompli :
C'est un soin que je veux bien prendre.

Commencez, s'il vous plaît, par vous désabuser
Que vous ayez des droits pour nous tyranniser :
C'est précisément le contraire.
Les hommes ne sont faits que pour nous amuser.
Corrigez-vous, cherchez à plaire;
Chez vous on s'ennuie à périr.
Au lieu d'avoir pour émissaire
(*montrant Osmin.*)
Ce prétendu monsieur que je ne puis souffrir,
Prenez un officier jeune, bien fait, aimable,
Qui vienne les matins consulter nos désirs,
Et nous faire un plan agréable
De jeux, de fêtes, de plaisirs.
Pourquoi de cent barreaux vos fenêtres couvertes?
C'est de fleurs qu'il faut les garnir;
Que du sérail les portes soient ouvertes,
Et que le bonheur seul empêche d'en sortir.
Traitez vos esclaves en dames,
Soyez galant avec toutes les femmes,
Tendre avec une seule; et si vous méritez
Qu'on ait peur vous quelques bontés,
On vous en instruira. J'ai dit, je me me retire :
C'est à vous de vous mieux conduire;
Voilà ma première leçon :
Profitez; nous verrons si vous valez la peine
Qu'on vous en donne une autre.

OSMIN, *à Soliman.*

Bon.
Elle vous parle en souveraine.

SCÈNE XI

SOLIMAN, DÉLIA, OSMIN.

DÉLIA *à Soliman.*

Vous plaît-il, auguste sultan,
D'écouter encore un air tendre?

SOLIMAN, *d'un ton sec.*

Non, l'heure m'appelle au divan :
On vous fera savoir si je veux vous entendre.

DÉLIA, *à part, en sortant.*

Il a le ton bien imposant;
Il a besoin d'une leçon nouvelle.

OSMIN.

Seigneur, qu'ordonnez-vous d'une esclave rebelle?
Comment dois-je punir ce mépris insultant?

SOLIMAN, *après un instant de réflexion.*

C'est une enfant, une petite folle :
Il faut l'excuser.
(*Il sort.*)

OSMIN.

Cette enfant
Pourra bien envoyer le sultan à l'école.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

(Soliman entre, suivi de plusieurs esclaves, officiers de sa personne. l'un porte une petite table d'or carrée, haute de six à huit pouces, et large d'un pied et demi environ; l'autre pose sur cette table un riche vase de porcelaine; un troisième y place une soucoupe d'or garnie de pierreries, avec deux tasses de porcelaine et une cuiller faite avec le bec d'un oiseau des Indes très-rare, lequel bec est plus rouge que le corail, et de très-grand prix; un quatrième esclave, après que Soliman s'est assis à la turque sur le sofa, lui présente à genoux une grande pipe allumée. Soliman fait un geste de la main, les esclaves se retirent.)

SOLIMAN, *fumant par intervalle.*

Je ne sors point de mon étonnement :
Une esclave parler avec cette arrogance! (*il fume.*)
Elmire, Elmire, ah! quelle différence!
Que vous méritez bien tout mon attachement!
Osmin ne revient point; je meurs d'impatience.
Douceur de caractère, égards, respect, décence...
Et cette Roxelane... Oui, je suis curieux
De démêler au fond ce qu'elle pense :
C'est la première fois que l'on voit en ces lieux
Le caprice et l'indépendance.
Nous allons voir ce qu'elle me dira.
Mais il faut s'amuser de son extravagance.
Osmin ne revient point. A la fin le voilà.

SCÈNE II

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN.

Eh bien?

OSMIN.

Seigneur, j'ai fait votre message.

SOLIMAN.

Que t'a-t-on répondu?

OSMIN.

Seigneur, sur un sofa
Roxelane dormait...

SOLIMAN.

Parle sans verbiage.
Au fait : le sofa n'y fait rien.

OSMIN.

Aussitôt en l'éveille; elle me voit.

SOLIMAN.

Eh bien?

OSMIN.

Que nous demande ce vieux singe,
Ce marabout coiffé de linge?
Dit-elle en se frottant les yeux.
A ce compliment gracieux
Je répends : Trésor de lumière,
Je viens de la part du sultan,
De vos pieds baiser la poussière,

Et vous dire qu'il vous attend
Pour prendre du sorbet avec lui...

SOLIMAN, *vivement.*

Viendra-t-elle?

OSMIN.

Va dire à ton sultan, réplique cette belle,
Que je ne prends point de sorbet,
Et que mes pieds n'ont point de poussière.

SOLIMAN.

En effet...
Tu t'y prends toujours mal; tu pouvais bien atten-
Osmin, on lui doit des égards. [dre...

OSMIN.

Elle en a tant pour nous!

SOLIMAN.

Oui, malgré ses écarts,
Il est certains devoirs qu'à son sexe il faut rendre.
Elle est excusable.

OSMIN, *avec ménagement.*

A vos yeux.

SOLIMAN.

Sa vivacité, sa jeunesse...

OSMIN.

Vous prenez sa défense, elle vous intéresse.
Et cette belle esclave, au gosier merveilleux,
De la part du sultan n'ai-je rien à lui dire?

SOLIMAN.

A Délia? Non, rien.

OSMIN.

Et votre tendre Elmire

SOLIMAN.

Elmire! Ah! je l'aime toujours.
Mais va trouver Roxelane; va, cours...
Qui peut lever cette portière?

SCÈNE III

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

ROXELANE, *lestement.*

C'est moi.

SOLIMAN.

Vous êtes la première...
(*à part.*)
Mais elle ne sait pas les devoirs imposés.
(*à Roxelane.*)
Passons, Roxelane, excusez;
Je suis fâché qu'on ait eu l'imprudence
D'interrompre votre sommeil.

ROXELANE.

Je m'attends tous les jours à quelque trait pareil.
Ces Turcs sont si polis!

OSMIN, *à part.*

Voyez l'impertinence...

ROXELANE, *à Soliman, qui continue de fumer.*

Mais voudriez-vous bien avoir la complaisance?...

SOLIMAN, *qui s'imagine que Roxelane lui demande sa pipe pour fumer, la lui présente.*

Très-volontiers; tenez.
(*Roxelane prend la pipe, et la jette au fond du théâtre.*)

OSMIN.

Quel attentat!

SOLIMAN, *se levant avec courroux.*

Comment! après un tel éclat...

OSMIN, *saisi d'indignation, passe du côté de Soliman.*

Qu'ordonnez-vous, seigneur?

SOLIMAN, *à Osmin, d'un ton foudroyant.*

Silence!
(*Osmin se retire tout étonné.*)
Roxelane...

ROXELANE, *tranquillement.*

Fi donc! mais cela n'est pas beau.
Comment! comment! devant des femmes...
Vous qui faites la cour aux dames!
En vérité...

SOLIMAN.

Tout cela m'est nouveau.
(*à Roxelane.*)
Qu'elle est folle! Ecoutez, Roxelane.

ROXELANE.

J'écoute.

SOLIMAN.

En France l'on agit sans doute
Aussi légèrement?

ROXELANE.

A peu près...

SOLIMAN.

Par bonté,
Je veux bien excuser votre vivacité;
A l'avenir, soyez plus circonspecte.
J'oublie entièrement ce que vous m'avez dit.

ROXELANE.

Vous l'oubliez? Tant pis.

SOLIMAN.

Il faut qu'on me respecte.

ROXELANE.

Tant pis encor.

SOLIMAN.

Comment!

ROXELANE.

Sans contredit:
Vous y perdrez, vous y perdrez, vous dis-je.
Eh! comment voulez-vous, monsieur, qu'on vous
SOLIMAN. [corrige?
Me corriger? De quoi donc, s'il vous plaît?

ROXELANE.

De quoi? de quoi? Ces sultans me font rire;
Ils pensent que sur eux nous n'avons rien à dire.
Je prends à vous quelque intérêt;
Croyez-moi, bannissons la gêne.
L'amitié me conduit; quand ce serait la haine,
Vous pourriez y gagner encor:
La haine est franche, elle vaut un trésor;
Nous devons lui prêter l'oreille.
Un ami par pitié faiblement nous conseille:

Notre ennemi connaît tous nos défauts;
D'une gloire usurpée il distingue le faux:
L'amitié dort, la haine veille;
Consultez-la, vous qui voulez régner.
L'orgueil nous trompe; eh! faut-il l'épargner?
Non...

SOLIMAN, *à part*

Cette femme est étonnante.
(*à Roxelane, fièrement.*)
Brisons là.

ROXELANE, *respectueusement.*

Soit, ce serait vous fâcher.
Ce n'est pas mon dessein.

SOLIMAN.

Soyez donc plus prudente.

ROXELANE.

La franchise, il est vrai, doit vous effaroucher:
Vos oreilles n'y sont pas faites.

SOLIMAN.

Encor! Vous oubliez qui je suis, qui vous êtes.

ROXELANE.

Qui vous êtes, et qui je suis?
Vous êtes Grand Seigneur, et moi je suis jolie:
On peut aller de pair.

SOLIMAN.

Oui, dans votre patrie.

ROXELANE.

Ah! que n'y suis-je encor! Quels dégoûts! quels en-[nuis!
Vous faites bien sentir quelle est la différence
De ce maudit pays au mien.
Point d'esclaves chez nous; on ne respire en France
Que les plaisirs, la liberté, l'aisance.
Tout citoyen est roi, sous un roi citoyen.

SOLIMAN.

A ce que je puis voir, vous seriez enchantée
Si vous pouviez vous séparer de moi.

ROXELANE.

Assurément; je suis de bonne foi.

SOLIMAN.

Mais si par les plaisirs vous étiez arrêtée?
Si l'on faisait votre bonheur?

ROXELANE.

En quoi?

SOLIMAN.

Vous ne seriez donc pas tentée
De plaire à Soliman, d'obtenir sa faveur?

ROXELANE.

Non.

SOLIMAN.

Vous dites cela d'un cœur!...

ROXELANE.

Je le dis comme je le pense.

SOLIMAN.

Cependant j'ai quelque espérance...

ROXELANE.

Détrompez-vous, c'est une erreur.

SOLIMAN.

Vous ne me rendez pas justice.
Quoi! jamais...

ROXELANE, *minaudant.*

Oh!... jamais!... Je ne jure de rien.
Une fantaisie, un caprice
Peut décider de tout.

SOLIMAN.

Eh bien!
J'attends tout du caprice et de la fantaisie.
Vous soupez avec moi.

ROXELANE.

Je n'en ai nulle envie.

SOLIMAN.

Je pense que c'est un honneur;
Vous devriez...

ROXELANE.

Je devrais! Eh! seigneur,
Vous devriez plutôt vous-même vous défaire
Des mots humiliants d'honneur et de devoir,
Qui font sentir votre pouvoir,
Sans vous donner le mérite de plaire.

SOLIMAN.

Allons, je le veux bien.

ROXELANE.

C'est agir sensément:
En ce cas, laissez-vous conduire;
Vous promettez, et je veux vous instruire.
Çà, faisons un arrangement:
Un souper tire à conséquence,
Et vous n'êtes pas mon amant:
Nous n'en sommes pas là. Pour faire connaissance
C'est moi qui vous donne à dîner.

SOLIMAN.

Très-volontiers. Osmin!

SCÈNE IV

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

ROXELANE.

C'est à moi d'ordonner.
(*à Osmin.*)
Osmin, fais avertir l'intendant des cuisines
Que je traite ici le sultan.
Que la chère soit des plus fines,
Et que l'on nous serve à l'instant.
Vole...

(*Osmin se tourne avec étonnement du côté de Soliman, pour savoir son intention.*)

SOLIMAN.

Obéis à Roxelane.

(*Osmin sort.*)

SCÈNE V

ROXELANE, SOLIMAN.

ROXELANE.

N'avez-vous point quelque aimable sultane
Qui puisse exciter l'enjouement?

Tenez, il faut qu'Elmire vienne :
Vous l'aimez, m'a-t-on dit, assez passablement.

SOLIMAN.

Oui... mais...

ROXELANE.

Et Délia, cette Circassienne,
Dont le gosier vous cause un doux ravissement ?
Il faudrait l'inviter.

SOLIMAN.

Il n'est pas nécessaire :
Nous serons seuls.

ROXELANE.

Oui-dà !

SOLIMAN.

J'y compte.

ROXELANE.

Laissez faire,
J'arrangerai tout cela joliment.

SCÈNE VI

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

OSMIN, *à Roxelane.*

Vos ordres sont donnés.

SOLIMAN *tire Osmin à part, et lui dit tout bas :*

Osmin, va chez Elmire,
Va rassurer son cœur; promets-lui que ce soir...

ROXELANE.

Que dites-vous ?

SOLIMAN, *à Roxelane.*

Rien, rien. (*à Osmin.*) J'irai la voir.

ROXELANE.

Quels secrets avez-vous à dire ?

SOLIMAN, *à Osmin.*

Pars.

ROXELANE.

Laissez-le-moi, s'il vous plaît ;
J'en ai besoin.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Demeure.

ROXELANE, *à Osmin.*

Et suis comme un arrêt
Tout ce que je vais te prescrire.
(*à Soliman.*)
Et vous, allez vaquer aux soins de votre empire.
Vous reviendrez lorsque tout sera prêt.

SOLIMAN, *à part.*

Non, je n'ai rien vu de ma vie
De si plaisant. Contentons son envie,
Je veux m'en donner le plaisir.

Il sort en faisant une inclination à Roxelane, qui lui rend son salut avec une dignité comique.)

SCÈNE VII

ROXELANE, OSMIN.

OSMIN, *à part, pendant que Roxelane reconduit le Grand Seigneur.*

Soliman veut se divertir,
C'est un moment de fantaisie.
Puisqu'elle prend faveur, faisons-lui notre cour :
Son ascendant pourrait nous nuire;
Quitte, après tout, pour la détruire
Dès que nous y trouverons jour.
(*à Roxelane.*)
Enfin, vous triomphez.

ROXELANE.

Eh, quoi ! cela t'étonne ?..

OSMIN.

Oh ! point du tout ; vous méritez très-fort
La préférence qu'on vous donne.
Chacun doit en tomber d'accord :
Quand on a votre esprit, quand on est aussi belle...

ROXELANE, *riant.*

Tout de bon ?

OSMIN.

Croyez-en un esclave fidèle
Qui vous est attaché ; comptez qu'il n'en est point
De plus vrai, de plus...

ROXELANE.

Oui, oui, je sais à quel point
Je dois me fier à ton zèle.
Je vous connais, messieurs les courtisans.
Va, va, porte ailleurs ton encens :
Je vois ton cœur à travers ton visage :
Tu veux sacrifier à l'idole du jour.
Ces thermomètres de la cour
Ont cependant quelque avantage :
Ils marquent à coup sûr les changements de temps.
Le froid, le chaud, et le calme, et l'orage,
Tantôt haut, tantôt bas, suivant les accidents:
Ils ne sont bons qu'à cet usage.

OSMIN, *à part.*

Elle me connaît trop pour ne pas l'écraser.
(*haut.*)
Non, je ne sais point déguiser :
En vérité, je suis plus que personne...

ROXELANE.

Voici l'ordre que je te donne,
Suis-le sans rien examiner.
Passe chez Délia, de là, va chez Elmire :
Dis-leur que Soliman les attend à dîner.
Mais ne t'avise pas de dire
Que tu viens de ma part : ta tête m'en répond;
Que le sultan même l'ignore.

OSMIN, *à part.*

Par la barbe d'Ali ! tout cela me confond.

ROXELANE.

Comment ! tu ne pars pas encore !
Dépêche, et garde-toi surtout de me trahir.

SCÈNE VIII

ROXELANE ET LES ESCLAVES.

ROXELANE.

Oh! je ne veux point qu'on s'endorme
Quand il s'agit de m'obéir.
Je veux dans ce sérail établir la réforme.
(apercevant les esclaves.)
Qu'est-ce que je vois là? des carreaux, un tapis.
Allons, allons, ôtez cet étalage.
(Elle donne du pied dans les carreaux.)
Un dîner à la turque! oh! le plaisant usage!
Vous autres, vous mangez sur la terre, accroupis
Comme des sapajous. Une table, des chaises :
Suivez les coutumes françaises.
(Les esclaves marquent leur étonnement par leurs gestes.)
Eh bien! ils sont tout étourdis.
Que l'on baisse ces jalousies,
Qu'on défende l'entrée au jour,
Et que nous dînions aux bougies :
Leur éclat nous suffit, il répand alentour
Ce demi-jour si doux qui convient à l'amour.
J'oubliais la meilleure chose :
Il nous faut du vin, songez-y.
(Les esclaves paroissent scandalisés. Ils font entendre par signe qu'il n'y a point de vin dans le sérail.)
Comment! ils ont horreur de ce que je propose!
Hem? quoi? plaît-il? on n'en a point ici?
Que l'on aille chez le mufti,
On en trouvera, j'en suis sûre.
C'est un esprit juste, un cœur droit,
Qui saisit tout le vin : c'est par là qu'il s'assure
Qu'aucun vrai musulman n'en boit.
Il nous en donnera du grec et du champagne,
Tout ce que nous voudrons.

SCÈNE IX

OSMIN, ROXELANE.

OSMIN.

Étoile du serail,
Vous êtes obéie; Elmire m'accompagne.

ROXELANE, *à part.*

Fort bien. Je vais songer moi-même à ce détail.
(à Osmin.)
Je reviens à l'instant.

SCÈNE X

ELMIRE, OSMIN.

ELMIRE.

Osmin, quelle est ma joie!
Il est donc vrai que Soliman t'envoie?
Ah! je croyais que Délia...

OSMIN.

Bon, bon! rassurez-vous : ces virtuoses-là,
Tant pour le chant que pour la danse,
Quelquefois au sérail ont une préférence
Qui ne dure pas plus longtemps
Qu'un entrechat, une cadence.
Il n'en est pas de même chez les Francs,
A ce que l'on dit.

ELMIRE.

Non : elles ont un empire
Qui, bien souvent, mène au délire.
Par un aveuglement qu'on ne peut excuser,
A leur art léger et frivole,
Devoir, fortune, honneur, il n'est rien qu'on n'im-
Le premier des talents est celui d'amuser. [mole.
J'avais tout lieu de craindre.

OSMIN.

Eh! non, non; Sa Hautesse
Ne s'est point prise à ses faibles appas.

SCÈNE XI

ELMIRE, ROXELANE, OSMIN.

(Roxelane s'aperçoit qu'Elmire et Osmin se parlent en confidence; elle s'approche doucement, se met derrière eux sur le sofa de l'avant-scène, et les écoute.)

OSMIN, *continuant, sans voir Roxelane.*

Mais un danger d'une autre espèce
Vous menace peut-être.

ELMIRE.

Hélas!
Achève, Osmin.

OSMIN, *sans voir Roxelane.*

C'est Roxelane.

ELMIRE.

Cette petite esclave? Ah! je ne le crois pas.
Le beau sujet pour faire une sultane!

OSMIN.

Elle serait peu de mon goût.

ELMIRE.

Un air vif, étourdi, décidé.

OSMIN.

Voilà tout.
Soliman vous rend bien justice;
Mais je crains l'effet du caprice.

ELMIRE.

Comment le prévenir? Osmin,
Daigne recevoir cet écrin,
Et sers-moi.

OSMIN, *prenant l'écrin et le mettant dans son sein.*

De grand cœur, sans rien faire paraître.

ELMIRE.

Intendant des plaisirs, tu règnes sur ton maître.
Il ne voit rien que par tes yeux,
Il n'entend que par tes oreilles :
Tu le guides, tu le conseilles,
Tu décides son choix, tu peux tout en ces lieux.
J'aurais trop à rougir de me voir des égales.
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi,

En toute occasion rabaisse mes rivales :
N'épargne aucun moyen, et dis du bien de moi.

ROXELANE, *haut.*

Fort bien.

OSMIN, *à part, apercevant Roxelane.*

Je suis perdu.
(*bas, à Roxelane.*) Vous me croyez un traître :
En effet, j'en suis un pour vous servir.

ROXELANE *se lève et présente une bague à Osmin, qui la reçoit; et elle dit, en parodiant Elmire :*

Osmin,
Reçois ce bijou de ma main.
O toi qui règnes sur ton maître,
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi.
J'aurais trop à rougir si j'avais des rivales :
En toute occasion vante-lui mes égales;
Ne me ménage pas, et dis du mal de moi.

ELMIRE.

Cette froide plaisanterie
Vous sied très-mal, je vous en avertis.
Oui, Solimau m'est plus cher que la vie :
Je veux avoir son cœur; il n'importe à quel prix.

OSMIN.

L'émulation est louable.
Je vous laisse entre vous disputer cet honneur.
(*à Elmire, bas.*) (*à Roxelane.*)
Comptez sur moi. Je vous suis favorable.

ROXELANE, *avec un sourire moqueur.*

Va, je n'ai pas besoin de ta faveur.
Et tu peux protéger Elmire :
Je le permets.

ELMIRE.

Ce fier sourire
Nous décèle un orgueil qu'on pourrait réprimer.

ROXELANE.

C'est douter du succès que de vous alarmer.

OSMIN, *à part.*

Courage; allons, j'aime assez les querelles,
C'est un revenant-bon pour moi :
Le casuel de mon emploi
Est la discorde entre les belles.
(*Il sort.*)

(*Pendant cet aparté d'Osmin, Elmire mesure des yeux Roxelane, d'un air fier et dédaigneux.*)

SCÈNE XII

ROXELANE, ELMIRE.

ROXELANE.

Eh bien? comment suis-je à vos yeux?

ELMIRE.

Comme un objet qui doit m'être odieux;
Je ne le cache point.

ROXELANE, *d'un air ouvert.*

Venez, ma chère amie :
Embrassez-moi : gardez votre sultan.
Vous croyez que je m'en soucie;
Mais point du tout : allons, débarrassez-nous-en;
Et de grand cœur je vous en remercie.
Qui peut donc encor vous troubler?

ELMIRE.

Roxelane, nous sommes femmes.
Ce n'est pas entre nous qu'il faut dissimuler:
Et nous nous connaissons. Je m'attends à vos trames.

ROXELANE.

Eh bien! vous me jugez très-mal.
Je resterai toujours esclave, s'il faut l'être;
Mais mon amant ne sera point mon maître :
Je n'aimerai jamais que mon égal.
Si vous avez moins de délicatesse,
Je vous cède mes droits; usez de votre adresse
Pour réussir dans vos amours.

ELMIRE.

Je n'emploierai que ma tendresse.

ROXELANE.

Et des écrins... Abrégeons ces discours.
Pour vous prouver comme je pense,
Apprenez que c'est moi qui vous prie à dîner
Avec votre sultan : voyez ma complaisance.
Profitez des moyens que je veux vous donner:
Tâchez que pour vous seule il soit tendre et fidèle.
(*à la cantonade, en élevant la voix.*)
Holà! faites venir ici le Grand Seigneur.

ELMIRE, *à part.*

Veut-elle me tromper? J'aurai les yeux sur elle.
(*à Roxelane.*)
Si vous ne cherchez point à troubler mon bonheur.
Comptez sur l'amitié, sur la reconnaissance...

ROXELANE.

Taisons-nous; voici Délia :
Je l'ai fait inviter aussi.

ELMIRE.

Quelle imprudence!

ROXELANE.

Bon! bon! la craignez-vous? On s'en amusera.

SCÈNE XIII

ROXELANE, ELMIRE, DÉLIA.

ROXELANE, *à Délia.*

Venez sur l'horizon, astre de Circassie :
Aux yeux de Soliman, ce soleil de l'Asie,
Etalez vos brillants appas;
(*à Elmire.*)
Il va paraître. Elmire, je vous prie,
Il faut égayer le repas.
Point de flegme espagnol; vive l'étourderie!
Le sentiment est beau, mais il n'amuse pas.
Qu'en pense Délia?

DÉLIA.

Qu'on doit devant son maître
Rester toujours dans la soumission,
Le silence, l'attention.
La nature a borné notre être.
Pour un amant le ciel nous a fait maître :
Qu'il soit sujet ou souverain,
Il a les mêmes droits; enfin nous devons être

Par l'arrêt de notre destin,
Esclaves.

ELMIRE.

Compagnes.

ROXELANE.

Maîtresses.

DÉLIA.

Les hommes ont l'empire.

ROXELANE.

Il faut leur commander.

ELMIRE.

Quels sont nos titres ?

ROXELANE.

Leurs faiblesses.

DÉLIA.

Encor plus faibles qu'eux, nous devons leur céder.

ELMIRE.

Ne leur disputons rien : n'ont-ils pas en partage
La valeur, le courage,
Les sciences, les arts ?

ROXELANE.

Pourquoi s'en alarmer ?
Nous en savons plus qu'eux, mille fois davantage.

DÉLIA.

Et que savons-nous ?

ROXELANE.

Les charmer.

ELMIRE.

C'est présumer beaucoup.

ROXELANE.

Selon ma fantaisie
Laissez-moi gouverner le vainqueur de l'Asie
Quelques jours seulement : je vous le rends après
Aussi complaisant qu'un Français,
Et l'amène à vos pieds... à vos pieds, j'en suis sûre :
Ce sera sans beaucoup d'efforts.
Je veux ici venger l'honneur du corps.

ELMIRE, *à part.*

Son insolence me rassure;
Elle en sera punie, et je ne crains plus rien.

ROXELANE.

Sa Hautesse paraît; cessons notre entretien.
(*à la cantonade.*)
Esclaves, servez-nous.

SCÈNE XIV

SOLIMAN, ROXELANE, ELMIRE, DÉLIA, OSMIN.

SOLIMAN, *à part.*

O ciel ! je vois Elmire !
(*bas, à Roxelane.*)
J'ai cru vous trouver seule ; encore Délia ?

ROXELANE.

Oui, ce sont les objets que votre cœur désire :
Saluez donc.
(*Soliman salue.*)
Plus bas.
(*Il salue plus bas.*)
Fort bien : vous y voilà.
(*à Elmire et à Délia.*)
Mesdames, vous voyez un aimable convive.
Un peu novice encor; mais il se formera.

ELMIRE, *à Roxelane.*

Cette saillie est un peu vive.
Roxelane, songez...

SOLIMAN, *bas, à Elmire.*

Laissez, laissez cela.
Elle m'amuse.

ROXELANE.

Allons, placez-vous là.
(*à Elmire et à Délia.*)
Et vous, à ses côtés. Je prendrai cette chaise ;
Car je fais les honneurs.

SOLIMAN, *étonné de voir une table servie à la française.*

Quel est cet appareil ?
Mais je n'ai rien vu de pareil.

ROXELANE.

C'est un dîner à la française.

(*Soliman s'assied dans un fauteuil, Elmire à droite, Délia à gauche, et Roxelane à côté de Délia, un peu sur le devant. Tous les officiers sont rangés autour de la table.*)

(*L'écuyer tranchant s'avance pour couper les viandes avec un grand couteau qui ressemble à un sabre.*)

Que veut cet estafier ?

SOLIMAN.

C'est l'écuyer tranchant.

ROXELANE.

Les dames serviront; c'est l'usage à présent :
La peine est un peu fatigante;
Mais tout le monde y gagne : une main élégante,
De ses doigts délicats agitant les ressorts,
Découvre cent jolis trésors.
Et donne un goût exquis à ce qu'elle présente.
(*à Elmire, en lui présentant une volaille.*)
Coupez, Elmire.

SOLIMAN.

Oui, l'usage en est charmant,
(*à l'écuyer tranchant.*)
Je te supprime.

ROXELANE, *à Délia.*

Et vous, très-agréablement
Vous verserez à boire à Sa Hautesse.
(*à Osmin.*)
Donne le vin.

SOLIMAN, *avec étonnement.*

Du vin !

OSMIN, *avec un étonnement plus marqué.*

Du vin !

ROXELANE.

Du vin.
C'est la source de l'allégresse,
C'est l'âme du plaisir.

(*Osmin va prendre avec le bord de sa robe le flacon de vin, qu'il pose sur la table en détournant la tête.*)

(*à Osmin.*)
Pourquoi donc ce délai

(*à part.*) (*à Osmin.*)
Commençons par l'esclave. Approche : pour ta
De ce flacon tu vas avoir l'étrenne. [peine,
(*Roxelane remplit de vin un verre, et le présente à Osmin.*)
Tiens.

OSMIN.

Moi, goûter ce breuvage odieux!

ROXELANE, *regardant Soliman.*

Il me désobéit.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Bois.

OSMIN.

O ciel! je frissonne!
(*à Soliman.*)
Seigneur, un musulman...

SOLIMAN.

Eh! fais ce qu'on l'ordonne.

OSMIN *prend le verre, lève les yeux au ciel, fait une grimace de répugnance, et dit avant que de boire :*

O Mahomet! ferme les yeux.
(*à part, après avoir bu.*)
Bon, bon.

SOLIMAN.

Je ris d'Osmin.

OSMIN, *rendant son verre.*

Seigneur, je me résigne.

ROXELANE, *à Osmin.*

(*à Délia.*)
C'en est assez. Allons, charmante Délia,
Versez à Soliman les trésors de la vigne.
Donnez son verre, Elmire.

ELMIRE *tend le verre du sultan.*

Le voilà.
(*Délia verse.*)

SOLIMAN.

Dispensez-moi...

ROXELANE.

J'entends; vos officiers sont là.
(*Elle fait signe aux officiers et aux esclaves de se retirer. Tous sortent, à l'exception d'Osmin.*)
(*à Soliman.*)
Éloignez-vous. J'approuve la décence.

ELMIRE. [France;

Mais sur ce point, dit-on, vous en manquez en
Car devant vos valets, francs espions gagés,
Vous parlez, agissez sans aucune prudence;
Pendant tout le service, autour de vous rangés,
Ils s'amusent tout bas de votre extravagance.
Vos travers, vos écarts, vos propos négligés,
Établissent les droits de leur impertinence.

SOLIMAN.

N'en sent-on pas la conséquence?
Dans le jour le plus pur il faut se faire voir;
Et le respect que l'on imprime
Doit être un sentiment et non pas un devoir.

ROXELANE.

Seigneur, vous gagnez mon estime.
Mais on n'est pas toujours dans la sublimité :
Entre nous, croyez-moi, soyons ce que nous sommes.
Pour qui serait la volupté
Si l'on en privait les grands hommes?
Cette imposante gravité,
Qui vous interdit la gaieté,
Éloigne cent plaisirs qu'un souverain ignore.
Ah! malheureux qui n'a jamais goûté
Les plaisirs de l'égalité!
(*Elle regarde Soliman d'un air coquet et agaçant.*)
Et celui d'obéir, souvent plus doux encore!
Allons, c'est à votre santé.

ELMIRE, *au sultan.*

Vous nous ferez raison.

SOLIMAN.

Il faut vous satisfaire.
(*Il boit avec Elmire, Roxelane et Délia. Osmin suivit ce moment pour boire en cachette, à même le flacon.*)

ROXELANE.

Voilà le moyen de nous plaire.
(*à Soliman, après qu'il a bu.*)
N'est-il pas vrai que ce breuvage est doux?
(*à Délia.*)
Délia, vous rêvez! Allons, animez-vous :
Vous ne nous dites rien.

DÉLIA, *d'un air réservé.*

Moi, je n'ai rien à dire.

ROXELANE.

Eh qu'importe? parlez toujours.
Lorsque la gaieté nous inspire,
Un rien fournit matière à cent jolis discours.

ELMIRE.

Eh mais, oui : si j'en crois ce que l'on nous raconte,
La langue, en France, est toujours prompte;
Le bon sens ennuyeux jamais ne la conduit;
Et, comme d'un volcan, la parole élancée
Part sans attendre la pensée.
On parle toujours bien lorsque l'on fait du bruit.

ROXELANE.

Mais, oui; dans les soupers qu'à Paris on se donne
Sur tout légèrement on discute, on raisonne;
Et l'on n'a jamais plus d'esprit
Que quand on ne sait ce qu'on dit.
Les Français sont charmants.

SOLIMAN, *d'un air complaisant pour Roxelane.*

Et surtout les Françaises.

ROXELANE, *montrant Elmire.*

Et les Espagnoles aussi.
Convenez-en.

SOLIMAN.

Sans doute.

ROXELANE.

Allons, prenons nos aises :
Que la liberté règne ici.
(*montrant Elmire.*)
Au cher objet qui vous engage,
Sans vous gêner, parlez de votre amour.

SOLIMAN, *à part.*

Elle veut me piquer, je vais avoir mon tour...

(haut, à Elmire.)
Elmire assurément mérite mon hommage.
Ses attraits...

ELMIRE.

Ah! seigneur, c'est un faible avantage.
Rendez plutôt justice à ma sincère ardeur.

ROXELANE.

Ah! nous allons tomber dans la langueur.
Y pensez-vous, de tenir ce langage?
Vous le ferez redevenir sultan.
Ne nous gâtez point Soliman.

ELMIRE.

Sans contrainte, sans art, ma tendresse s'explique.

ROXELANE.

Osmin, fais entrer la musique.
(Osmin fait un signal; tous les musiciens et musiciennes du séroil entrent, et se rangent dans le fond de la salle.)
(à Délia.)
Pendant ce bel entretien-là,
Chantez un air, aimable Délia.

ARIETTE.

DÉLIA *chante au son des instruments turcs.*

Dans l'univers tout aime, tout désire;
Du tendre amour tout peint la volupté.
Si le papillon vole avec légèreté,
Un autre papillon l'attire.
Les fleurs, en s'agitant, semblent se caresser.
Le lierre à l'ormeau s'unit pour l'embrasser:
Les ruisseaux sont charmés de pouvoir se répandre;
Et le doux murmure des eaux
Est causé par plusieurs ruisseaux,
Qui se cherchent pour se confondre.

ROXELANE, *à Délia.*

Ils sont tout occupés de leur amour transi.
(à un musicien qui tient une harpe.)
Donnez cet instrument, je veux chanter aussi.
(On lui donne la harpe; elle prélude. Le Grand Seigneur se lève, et va s'appuyer sur le dos de la chaise de Roxelane.)
(Elmire et Délia se lèvent aussi, et se parlent tout bas. Pendant ce temps les officiers enlèvent la table.)

ROXELANE *chante, et s'accompagne sur la harpe.*

O vous que Mars rend invincible,
Voulez-vous être au rang des dieux?
Défendez-vous, s'il est possible,
D'être esclave de deux beaux yeux.
Vous triomphez par la victoire;
Mais tout l'éclat de votre gloire
S'anéantit devant l'amour;
Et vous cédez à votre tour.
O vous, etc.

SOLIMAN.

De plus en plus je vous admire.

ROXELANE.

Comment! vous m'écoutiez?

SOLIMAN.

Avec ravissement.

ROXELANE.

Ah! vous auriez encor plus de contentement,
Si vous voyiez danser Elmire.
Il faut varier le plaisir.
(à Elmire.)
Dansez.

ELMIRE, *au sultan.*

Si c'est votre désir...
(Le sultan fait un signe de consentement.)

ROXELANE, *aux musiciens.*

Animez-vous, flûtes, cymbales.

SOLIMAN, *à part.*

Je ne puis concevoir l'intérêt qu'elle prend
A faire briller ses rivales :
Il n'est rien de plus étonnant.
(Elmire danse un air vif exécuté par les musiciens turcs, et ensuite un air plus tendre, que Délia et Roxelane chantent en même temps).

DUO.

ROXELANE.	DÉLIA.
(à Soliman.)	
Animez leurs jeux;	Animez nos jeux;
Écoutez leurs vœux.	Écoutez nos vœux.
Partagez les ardeurs	Au vainqueur des vainqueurs
De ces jeunes cœurs.	Nous offrons nos cœurs.
Du plus tendre amour,	Du plus tendre amour,
En ce jour,	En ce jour,
Elles vont aux houris	Nous pouvons aux houris
Disputer le prix.	Disputer le prix.
(aux odalisques.)	
Pour un maître	Pour un maître
Qui doit être	Qui doit être
L'objet de tous vos désirs,	L'objet de tous nos désirs.
Que sans cesse	Que sans cesse
L'on s'empresse.	L'on s'empresse.
Par de doux plaisirs	Par de doux plaisirs
Charmez ses loisirs.	Charmons ses loisirs.
Animez leurs, etc.	Animez nos, etc.
(à Soliman.)	
Comme l'astre des cieux,	Comme l'astre des cieux,
Dont les feux radieux	Dont les feux radieux
Font éclore	Font éclore
Les roses de Flore,	Les roses de Flore,
Votre flamme	Votre flamme
Donne l'âme	Donne l'âme
A la volupté,	A la volupté,
A la beauté.	A la beauté.
Animez leurs, etc.	Animez nos, etc.

(Soliman n'écoute que Roxelane : il est charmé de l'entendre; il regarde si Elmire ne le voit point; il prend un mouchoir de soie, qu'il porte à sa ceinture, et le donne en cachette à Roxelane.)

SOLIMAN.

Je n'y tiens plus : mon cœur est dans l'ivresse.
(à Roxelane, en lui donnant le mouchoir.)
Acceptez ..

ROXELANE *prend le mouchoir, et le présente à Délia.*

Délia, recevez ce présent :

C'est sans doute à vous qu'il s'adresse :
C'est le prix de votre talent.

SOLIMAN, *à part.*

Quel mépris!

DÉLIA, *s'inclinant devant le sultan.*

Quel bonheur!

ELMIRE, *se laissant tomber sur le sofa.*

J'expire.

SOLIMAN, *après un moment de silence, arrache le mouchoir de la main de Délia, et le porte à Elmire.*

Elmire, il est à vous : oui, je déclare, Elmire...

ELMIRE.

Ah! je renais.

SOLIMAN, *à Roxelane.*

Ôte-toi de mes yeux.
C'est trop souffrir; ingrate! tu me braves :
Qu'elle soit mise au rang des plus viles esclaves.

(*Roxelane est emmenée par quatre eunuques noirs. En sortant, elle regarde Soliman avec une fierté noble, qui marque la tranquillité de son âme. Délia se retire confuse. Tous les personnages qui sont sur la scène disparaissent, excepté Osmin, que Soliman retient, et Elmire, qui s'éloigne dans le fond du théâtre.*)

SCÈNE XV

SOLIMAN, OSMIN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Viens, Osmin : je suis furieux!

(*Il veut sortir, Osmin lui fait apercevoir qu'Elmire l'attend.*)

OSMIN.

Mais Elmire, seigneur...

SOLIMAN.

Il faut que je l'évite.

OSMIN.

Mais vous l'aimez?

SOLIMAN.

Oui, je l'aime; je veux...
Oui, je l'adore... Osmin, que je suis malheureux!
Viens, suis-moi, dissipons le trouble qui m'agite.

(*Il sort du côté opposé à Elmire, qui, voyant que Soliman ne la suit point, se retire avec douleur.*)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

ELMIRE.

Soliman ne vient point : je tremble sur mon sort.
Je ne le vois que trop, il aime Roxelane.
Je ne dois qu'au dépit l'honneur d'être sultane;
Mais j'aurai Soliman... Soliman, ou la mort.
L'ambition à l'amour est égale.
Quoi! je verrais... je verrais ma rivale
Jouir?... Je la perdrai... Dois-je la perdre, hélas!

(*apercevant Soliman.*)

Mais d'un air inquiet il porte ici ses pas.
Il semble m'éviter, il s'arrête, il soupire.

(*à Soliman.*)

Seigneur...

SCÈNE II

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN.

SOLIMAN *voit Elmire, et se retourne du côté d'Osmin.*

Osmin!

ELMIRE, *à Soliman.*

Quel sombre accueil!

SOLIMAN, *à Elmire.*

Rassurez-vous; vous triomphez, Elmire.

(*à Osmin.*)

Un air altier, un fier coup d'œil,
Dans le moment de sa disgrâce,
Annonçait encor son audace.
As-tu remarqué cet orgueil?

(*à Elmire.*)

J'ai conçu des désirs qui vous ont outragée.
Elmire, pardonnez à l'erreur d'un moment.
Roxelane reçoit un juste châtiment.
Hélas! vous êtes bien vengée!

ELMIRE.

Non, je ne le suis pas, si je n'ai votre amour.

SOLIMAN.

Ah! vous le méritez : qu'en ce jour il éclate.
Ce cœur est à vous sans retour;
Oui, sans retour pour une ingrate.

ELMIRE.

Pour une ingrate!

SOLIMAN.

Elle n'est plus à moi :
C'est votre esclave, et je vous l'abandonne.

ELMIRE.

Vous me l'abandonnez?

SOLIMAN.

Oui, oui, je vous la donne:
Et ma parole est une loi.

ELMIRE.

Je l'accepte, il suffit.

OSMIN, *à part.*

Je ne sais plus, ma foi,
Qui je dois protéger; son caprice m'étonne.

SOLIMAN.

Mérite-t-elle aucun égard?

ELMIRE.

Non, puisqu'elle a pu vous déplaire,
Je ne veux point sur elle abaisser un regard;
Je ne pourrais jamais la voir qu'avec colère.
Je veux...

SOLIMAN, *l'interrompant avec une vivacité qui fait apercevoir tout l'intérêt qu'il prend encore à Roxelane.*

Que voulez vous?

ELMIRE.

Ordonner son départ.
Du sérail qu'elle soit bannie.

OSMIN.

Je lui vais, de grand cœur, annoncer son congé.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Attends, attends, je serais peu vengé :
Elle n'est pas assez punie.
Va la chercher.

ELMIRE, *à Osmin.*

Arrête, Osmin.
(à Soliman.)
Seigneur, quel est votre dessein?

SOLIMAN.

Il faut qu'à ses yeux je répare
Mon injustice et mes torts envers vous;
Que devant elle je déclare
Que nous sommes unis par les nœuds les plus doux.
Témoin du bonheur de ma vie,
Qu'elle sente le prix de ce qu'elle a perdu,
(plus vivement.)
De ce cœur qui l'aimait, et qui vous était dû.
Excitons chaque jour ses regrets, son envie:
Que, pour attiser son tourment,
La dévorante jalousie
Cherche dans notre flamme un nouvel aliment.

ELMIRE.

Eh! laissons Roxelane.

SOLIMAN.

Il est vrai, je m'égare.
N'y pensons plus.
(après un temps.)
Qu'elle compare
Votre splendeur, et cet abaissement
Où par sa faute elle se trouve.
Redoublons nos transports, et qu'ils soient remar-
On est moins affecté des peines qu'on éprouve (qués:
Que des biens que l'on a manqués.
(à Osmin.)
Va la chercher...
(Osmin veut sortir; Elmire l'arrête.)

ELMIRE.

Un moment.

SOLIMAN, *d'un ton à être obéi.*

Va, te dis-je.
(Osmin sort.)

SCÈNE III

SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Qu'elle soit confondue; Elmire, je l'exige.

ELMIRE.

Eh! que voulez-vous exiger?

SOLIMAN.

Vengez-vous, vengez-moi d'une esclave insolente.

ELMIRE.

Croyez-moi, cessez d'y songer.
C'est une Française imprudente,
Dont la légèreté détruit le sentiment;
Qui croit que tout est fait pour son amusement.
Qui croit que le caprice est ce qui rend aimable.
Et dont le cœur n'est point capable
D'un véritable attachement.
Je sais qu'on peut être agréable
Par une gaieté vive, un frivole enjouement;
Mais ce n'est pas assez : il faut être estimable
Pour fixer le cœur d'un amant;
Et la raison rend seule respectable.

SOLIMAN.

Ah! telle est Roxelane en sa frivolité :
Sa raison perce à travers sa gaieté.
D'un nuage léger c'est l'éclair qui s'échappe,
Et dont la lumière nous frappe.

ELMIRE.

Seigneur, c'est la défendre avec vivacité.

SOLIMAN.

Non, je ne prétends point excuser Roxelane;
Mais qu'appréhendez-vous? N'êtes-vous pas sultane?

ELMIRE.

L'orgueil est satisfait; mais le cœur ne l'est pas.

SOLIMAN.

Il le sera, croyez-en vos appas.
(Soliman aperçoit Roxelane vêtue en vile esclave; elle s'avance à pas lents, en se couvrant le visage.)
Je l'aperçois : elle est dans la tristesse,
Et sa main cache un front humilié.
(à part.)
N'écoutons point un reste de pitié.

SCÈNE IV

SOLIMAN, ELMIRE, ROXELANE.

SOLIMAN, *à Roxelane.*

Approchez, approchez; voilà votre maîtresse.
(à Elmire.)
Ordonnez de son sort.

ELMIRE.

Je conçois ses regrets,
Elle est assez punie en perdant vos bienfaits.

SOLIMAN.

Ah! que ce sentiment augmente ma tendresse!
Je sors d'une honteuse ivresse.
(regardant Roxelane.)
Je ne sais par quel art elle m'avait surpris.
De mon égarement innocente victime,
Votre cœur gémissait; j'en connais mieux le prix.
(regardant Roxelane.)
Qu'elle soit désormais l'objet de nos mépris.
(à Elmire tendrement.)
Rendez-moi votre amour, et pardonnez mon crime.

ELMIRE.

On n'est point criminel lorsque l'on est aimé :
(d'un ton plus bas.)
Je vous pardonne tout. Mais mon cœur alarmé...

SOLIMAN, *baisant la main d'Elmire, mais regardant toujours Roxelane pour juger de l'état de son âme.*

Il reprend sur le mien un éternel empire.
(*Il examine Roxelane.*)
J'excite ses regrets...
(*Roxelane, pour examiner aussi le sultan, détourne un peu la main dont elle se couvroit le visage : leurs regards se rencontrent. Roxelane rit, et Soliman marque la plus grande surprise. Ce moment doit faire situation.*)
Oh ciel! je la vois rire.

ROXELANE, *riant à gorge déployée.*

Ah! ah! ah! ah! Seigneur, vous allez vous fâcher;
Mais, malgré mon respect, je ne puis m'empêcher...

ELMIRE.

Quelle nouvelle insulte!

ROXELANE.

Ah! ah! ah!

SOLIMAN.

Quelle audace!

ROXELANE.

Ah! laissez-moi rire, de grâce.
Ah! eh! ah! ah!

SOLIMAN.

Je veux savoir pourquoi...

ROXELANE.

Il se peut qu'Elmire vous aime;
Mais vous ne l'aimez pas.

SOLIMAN.

Qui donc aimé-je?

ROXELANE.

Moi.
Je ne suis pas dupe du stratagème.

SOLIMAN.

Vous que je dois punir! qui m'osez outrager!

ROXELANE.

Seigneur, on aime encor quand on veut se venger.
Si je vous suis indifférente,
Renvoyez-moi; nous y gagnerons tous.
Déjà je commençais à me trouver contente.
Pourquoi me rappeler? et quelle est votre attente?
Espérez-vous un sort plus doux?

SOLIMAN.

Eh bien! préférez l'infamie
A toutes les grandeurs...

ELMIRE.

Laissez ce cœur abject.
(*à Roxelane.*)
Roxelane, sortez; vous perdez le respect.

ROXELANE.

Fort bien, c'est parler en amie;
Et je vais éviter votre sublime aspect.
(*Elle veut se retirer; Soliman l'arrête avec colère.*)

SOLIMAN, *à Roxelane.*

Demeurez! demeurez...
(*à Elmire.*)
Eloignez-vous, Elmire.
Je me retiens à peine, et n'ose devant vous
Laisser échapper mon courroux.
Je vais l'humilier...

ELMIRE.

Seigneur, je me retire;
Mais songez que l'amour n'a que des fers honteux.
Lorsque le sentiment n'épure point ses feux.
(*à part, en sortant.*)
Si cet indigne objet remporte l'avantage,
Il n'est point de terme à ma rage.

SCÈNE V

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN, *après un temps.*

Si je cédais à mon transport,
Je rendrais ton état plus cruel que la mort;
Mais je fais grâce à ta faiblesse.
Méprise mes bienfaits, la gloire, ma tendresse;
Ton âme ne sent rien, ne connaît point son tort.
Loin de gémir dans la tristesse...
(*Roxelane sourit.*)
Ah! tu mérites bien ton sort :
Ton cœur est fait pour la bassesse.

ROXELANE, *fièrement.*

Tu te trompes, sultan : céder à son malheur
Est l'effet d'une âme commune.
Modeste au sein de la grandeur,
Tranquille et fier dans l'infortune,
C'est à ces traits qu'on connaît un grand cœur.

SOLIMAN.

Un grand cœur est fier sans audace :
Quand le sort a marqué sa place,
Il cède; et lorsqu'il veut braver,
Il se rabaisse, au lieu de s'élever.

ROXELANE.

Moi, je ne brave rien; ce n'est pas mon système
Mais dans les fers, ou sous le diadème,
On ne me verra point changer.
Aussi gaie, aussi franche, enfin toujours la même.
Je sais jouir de tout sans craindre le danger:
Mon bonheur n'est jamais dans ce qui m'environne :
Il est en moi : rien ne m'étonne.
Tenez... Je ris toujours. Eh! pourquoi s'affliger?
(*gaiement.*)
Le monde est une comédie :
Malgré l'intérêt que j'y prends,
Je m'en amuse, et j'étudie
Les ridicules différents.
Vos grandeurs sont des mascarades;
Jeux d'enfants que tous vos projets :
Lorsque la toile tombe, empereurs et sujets,
Tous sont égaux et camarades.

SOLIMAN.

Achevez, achevez, épuisez les bontés
D'un maître que vous irritez.

ROXELANE, *d'un ton plus grave.*

Oui, vous êtes mon maître, à vous on m'a vendue :
Mais vous a-t-on donné quelque droit sur mon cœur?
Et de mon gré me suis-je enfin rendue?
Essayez de me vaincre, employez la rigueur :
Qui ne craint rien n'est point dans l'esclavage.

SOLIMAN.

Ah! Roxelane, quelle image!
Me croyez-vous un barbare, un tyran?
Ah! connaissez mieux Soliman :
Il n'abusera point de son pouvoir suprême
Pour obtenir un cœur à ses vœux refusé;
Allez, ne craignez rien d'un amour méprisé :
Je vous abandonne à vous-même.

ROXELANE.

Que vous dites cela d'un petit air aisé!
(*En minaudant.*)
Venez, venez, ou vous pardonne.
En vérité, je suis trop bonne.

SOLIMAN.

Qu'espérez-vous?

ROXELANE.

Vous remettre l'esprit;
Vous guérir de votre faiblesse.
Vos fureurs, vos dédains, sont l'effet d'un dépit
Qui prouve encor votre tendresse;
(*Avec sentiment.*)
Vous avez le cœur bon, et cela m'intéresse.

SOLIMAN, *à part.*

Je voulais la confondre, et je reste interdit.
De mes transports elle se rend maîtresse.
(*A Roxelane, avec un peu d'émotion.*)
Il est vrai, je vous chérissais;
Mais à présent...

ROXELANE, *tendrement.*

A présent on m'abhorre.

SOLIMAN.

Oui, je t'aimais, ingrate. O dieux! je t'aime encore.
Je t'aime encore, et je te hais.
Ces mouvements opposés, que j'ignore...
Mais elle s'attendrit...

ROXELANE.

Je pleure de pitié.
Vous me touchez, et je vois avec peine
Un superbe empereur qui s'est humilié;
Qui d'une esclave a fait sa souveraine,
Sans pouvoir à son sort être jamais lié.

SOLIMAN.

Eh! qui m'en empêche?

ROXELANE, *avec sentiment.*

Moi-même.
Vous méritez que l'on vous aime;
Mais je vous plains d'être sultan.
A vous parler sans flatterie,
J'eus des amants, dans ma patrie,
Qui ne valaient pas Soliman.

SOLIMAN.

Et vous avez aimé?

ROXALANE.

Pourquoi non, je vous prie?
Croyez-vous que, vive, jolie,
Et dans l'âge de plaire, on a jusqu'à présent
Gardé son cœur, ce fardeau si pesant,
Pour qui? Pour le Grand Turc? Mais quelle extrava-
Je devais prendre patience; [gance!
Je devais vous attendre... Ah! vous êtes plaisant.

SOLIMAN.

Quoi! vous avez aimé? Ciel! j'en aurai vengeance.
Ah! périssent les imposteurs
Qui m'ont trompé, trahi...

ROXELANE.

Pourquoi donc ces fureurs?
Ecoutez, écoutez; ayez la complaisance
D'entendre un peu ma confidence.

SOLIMAN.

Sortez.

ROXELANE.

Vous me rappellerez;
Car je vois que vous m'adorez.
Ce badinage qui vous pique
Me met au fait.
(*Elle fait deux pas pour se retirer.*)

SOLIMAN, *à part.*

Elle est unique.
(*A Roxelane.*)
Restez.

ROXELANE, *revenant.*

J'avais bien dit. Venez, allez-vous-en,
Restez. En vérité, mon aimable sultan,
Vous avez la tête tournée.
De ces misères-là je suis fort étonnée :
Où donc est le grand Soliman,
Qui fait trembler l'Europe, et l'Afrique, et l'Asie?
Une petite fantaisie
Trouble l'esprit d'un monarque ottoman.
(*D'un ton ferme, et avec noblesse.*)
A quoi s'occupe ici le plus brave des princes?
L'arabe révolté menace tes provinces;
Cours le punir, laisse gémir l'amour :
Donne-lui, si tu veux, des soins à son retour.

SOLIMAN, *à part.*

De quel éclat frappe-t-elle mon âme!
Est-ce un génie, est-ce une femme
Qui me présente le miroir?
(*A Roxelane.*)
Quel être êtes-vous donc?... Quel être inconceva-
Tout à la fois frivole et respectable, [ble?...
Vous séduisez mon cœur, et tracez mon devoir.

ROXALANE, *affectueusement.*

Je ne suis rien que votre amie.

SOLIMAN.

Ah! soyez-la toujours, soyez-la, je vous prie.
Jusqu'à présent on m'a flatté :
Il n'appartient qu'à vous de me faire connaître
Et l'amour et la vérité.
Mais que je sois heureux autant que je dois l'être;
Que votre cœur...

ROXELANE.

Ah! je vous vois venir.
Eh bien! mon cœur?

SOLIMAN.

Pourrai-je l'obtenir?
La haine que pour moi vous avez fait paraître...

ROXELANE.

Mais ce n'est pas vous que je hais :
C'est l'abus de votre puissance,
Qui nous tient dans la dépendance;
Ce sont ces gardiens si révoltants, si laids,
Supplices des yeux et des âmes...

SOLIMAN.

Vous savez que j'ai cinq cents femmes
Qu'ils doivent gouverner.

ROXELANE.

Cinq cents!
Mais, entre nous, cinq cents!... cela m'étonne.

SOLIMAN.

Ici c'est un usage établi de tout temps;
Ce sont nos lois, c'est un faste du trône,
Qui sert moins au bonheur qu'à l'orgueil des sultans.

ROXELANE.

Voilà des lois bien généreuses,
Et cinq cents femmes bien heureuses
Vous prétendez peut-être encor
Que de Votre Hautesse elles soient amoureuses?
Car vous êtes tout leur trésor.

SOLIMAN.

On les voit à l'envi s'empresser à me plaire.

ROXELANE.

Vraiment, quand on est seul on devient nécessaire.
Oubliez votre autorité,
Obtenez un cœur de lui-même;
Vous serez sûr alors que l'on vous aime.
Si vous surmontiez ma fierté,
Vous croiriez qu'en cédant à l'ardeur la plus pure,
J'aimerais par orgueil ou par timidité;
Je dois m'épargner cette injure.
L'amour devient suspect, s'il n'a sa liberté.

SOLIMAN.

Oui, je sens que l'amour veut un juste équilibre.
Roxelane, vous êtes libre.
De mon bonheur, décidez à l'instant.

ROXELANE.

Seigneur, ma maîtresse m'attend.

SOLIMAN.

Qui donc?

ROXELANE.

Elmire.

SOLIMAN.

Ah! soyez son égale.

ROXELANE.

Vous m'avez soumise à sa loi.

SOLIMAN.

Entre elle et vous il n'est plus d'intervalle :
Vous êtes libre, et je prends tout sur moi.

ROXELANE, *du ton de la reconnaissance et du sentiment le plus tendre.*

Seigneur, tant de bonté me touche :
Jamais mon cœur ne suffira...
Souffrez que je m'éloigne... Osmin vous apprendra
Ce que n'ose dire ma bouche.

(Elle sort.)

SCÈNE VI

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN *appelle Osmin.*

Osmin!

(à part.)

Enfin, ce cœur farouche
De quelque espoir flatte mes vœux.

(à Osmin.)

Enfin, mon cher Osmin, tu me verras heureux.

OSMIN.

Oui, seigneur, la sultane Elmire...

SOLIMAN.

Roxelane a sa liberté :
Je l'aime, j'obtiendrai le bien que je désire.
Conçois-tu ma félicité?
Cet amour pur, né de l'égalité,
Que réciproquement l'un à l'autre on s'inspire.
Ce bien que j'ignorais, te l'imagines-tu?

OSMIN, *en soupirant.*

Non, seigneur.

SOLIMAN.

Ne crois pas que ce soit le caprice
Qui m'entraîne vers elle : Osmin, c'est la justice.
C'est la raison, c'est la vertu.
N'examinons plus rien; je l'aime.
Avant de la connaître, une sombre langueur
Au milieu des plaisirs engourdissait mon cœur;
Je jouissais de tout, sans jouir de moi-même.
Que dis-je? rien ne pouvait me charmer.
L'indifférence est le sommeil de l'âme :
Un feu triste et couvert cherchait à s'animer;
Roxelane paraît, elle y donne la flamme :
Je lui dois le bonheur d'aimer.

OSMIN.

Pauvre Elmire!

SOLIMAN.

Elle aura toujours même avantage :
Nos lois admettent le partage.
Roxelane t'attend : c'est pour te confirmer
Un doux aveu qui de mon sort décide;
Un aveu que j'ai lu dans son regard timide,
Et que sa bouche a craint de m'exprimer.
Va, cours; de mon bonheur tu viendras m'informer.

SCÈNE VII

SOLIMAN, UN MUET, *qui présente à genoux une lettre de la part d'Elmire.*

SOLIMAN.

Qu'est-ce? C'est de la part de la sultane Elmire.
Lisons; que peut-elle m'écrire?
Je sens qu'elle doit s'alarmer.

(il lit.)

« Sultan, ta parole est sacrée;
« Roxelane est à moi, je puis en disposer;
« Je venge ton pouvoir, qu'on ose mépriser :

« Une saïque préparée,
« Pour jamais, à l'instant, éloigne de ces lieux
« L'esclave que tu m'as livrée.
« Tu ne reverras plus un objet odieux,
« Et je t'épargne ses adieux. »

[Après avoir lu, il frappe des mains : à ce signal, les noirs, les muets et les bostangis paraissent, reçoivent ses ordres, et courent les exécuter.]

Noirs, muets, bostangis, il y va de la tête :
Qu'on cherche Roxelane; allez, et qu'on l'arrête.
Je ne la verrai plus! Ah! quelle trahison!
Je suis juste, Elmire a raison;
J'ai donné Roxelane... Ah! trop barbare Elmire,
S'il faut vous payer sa rançon,
Prenez tous mes trésors et tous ceux de l'empire :
Mais j'exige sa liberté.
(au muet qui lui a apporté la lettre d'Elmire.)
Annonce-lui ma volonté.

SCÈNE VIII

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Osmin, je t'attendais avec impatience :
Viens-tu rendre le calme à mon cœur agité?
Te suit-elle?

OSMIN.

Seigneur, elle m'a protesté
Que le respect, l'estime et la reconnaissance...

SOLIMAN.

Ah! c'est trop peu... trop peu...

OSMIN.

Donnez-vous patience :
J'ai vu couler ses pleurs, et j'en suis pénétré.
Elle vous aime.

SOLIMAN.

O flatteuse espérance!

OSMIN.

Elle s'embarque pour la France.

SOLIMAN.

Elle s'embarque!... Ciel! je suis désespéré.
Courons.

OSMIN.

Rassurez-vous, seigneur; on vous l'amène.

SCÈNE IX

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

Roxelane, venez; vous me tirez de peine.
Elmire osait...

ROXELANE.

Seigneur, ne la condamnez point.
Il est tout naturel que votre favorite
Cherche à se conserver un rang qu'elle mérite,
Nous étions d'accord sur ce point :
Je la priais avec instance
De me sauver, de hâter mon départ,
De ne souffrir aucun retard.
C'est ma faute.

SOLIMAN.

Et voilà quelle est ma recompense!...

ROXELANE.

De quoi vous plaignez-vous? Ai-je ma liberté?
S'il ne faut pas que j'en jouisse...

SOLIMAN.

Mais enfin, je m'étais flatté...

ROXELANE.

J'entends; vous exigez le prix de ce service.
C'est pour son intérêt que l'on est généreux.
Voilà les hommes.

SOLIMAN.

Mais le sort le plus heureux,
Les honneurs du sérail...

ROXELANE.

Moi, que je m'avilisse
Jusqu'à les recevoir! ils ne sont pas pour moi.
Quel titre aurais-je ici pour y donner la loi?

SOLIMAN.

Ainsi, mon amour, ma puissance,
N'ont rien qui soit digne de vous.

ROXELANE, *avec trouble, embarras et tendresse.*

Non... laissez-moi vous fuir... Peut-être que l'absence...
Nous pourrons, vous et moi, jouir d'un sort plus doux.
Je vous crains, je me crains moi-même.

SOLIMAN.

Je ne vous comprends pas.

ROXELANE, *à part.*

Mon cœur est oppressé.

SOLIMAN.

Achevez...

ROXELANE.

Eh bien! quoi? quelle rigueur extrême!
Quand vous saurez que l'on vous aime,
En serez-vous plus avancé?

SOLIMAN.

Quoi! vous m'aimez?

ROXELANE.

Laissez-moi.

SOLIMAN.

Roxelane,
Vous m'aimez?

ROXELANE.

Oui; mais n'en espérez rien.
Maîtresse d'un penchant que ma fierté condamne,
Allez, j'y remédierai bien.

SOLIMAN.

M'aimer, me fuir; mais quelle inconséquence!

ROXELANE.

L'amour aime la liberté :
Il veut encor l'égalité;
Votre pouvoir emporte la balance.
Mon très-auguste souverain
Me prendrait aujourd'hui pour me quitter demain.
Oh! je dois m'assurer contre son inconstance;

Il ne m'obtiendra point sans être mon époux.

SOLIMAN.

Quoi! Roxelane, y pensez-vous?

ROXELANE.

Si mon amant n'avait qu'une chaumière,
Je voudrais partager sa chaumière avec lui :
Je soulagerais sa misère;
Je le consolerais, je serais son appui;
L'offre même d'une couronne
Ne me ferait jamais changer de sentiment.
Mais mon amant possède un trône :
Si je ne le partage, il n'est pas mon amant.

SOLIMAN.

Vous me jetez dans un étonnement!...

ROXELANE.

Je n'ai point l'orgueil téméraire
De vous prescrire aucune loi : [chère.
Vos grandeurs ne sont rien; mais ma gloire m'est
Vous aimer en esclave est un affront pour moi.
Si vous ne me trouvez pas digne
De régner sur vos Turcs, j'en ai peu de souci :
Je ne désire point cette faveur insigne.
Dans mon pays je serai mieux qu'ici :
Toute femme jolie, en France, est souveraine.
De grâce, laissez-moi partir.
Je l'avouerai, je vous quitte avec peine;
Mais il le faut : adieu.

SOLIMAN.

Pourrais-je y consentir?
S'il dépendait de moi, Roxelane, je jure...

ROXELANE.

C'est une mauvaise raison.

SOLIMAN.

Peut-être avec le temps...

ROXELANE.

Non, non.
De mon sort je veux être sûre :
Que je sois votre épouse, ou bien vous me perdez;
J'ai pris mon parti. Décidez.

SOLIMAN.

Mais un sultan...

ROXELANE.

Peut tout.

SOLIMAN.

Mais nos lois...

ROXELANE.

Je m'en moque.

SOLIMAN.

Le mufti, le vizir, l'aga...

ROXELANE.

Qu'on les révoque.

SOLIMAN.

Mon peuple...

ROXELANE.

A-t-il le droit de gêner votre cœur?
Vous le rendez heureux; il vous défend de l'être!
Est-ce à lui de borner les désirs de son maître,
De lui marquer le degré du bonheur?
Epouse d'un sultan, une femme estimable,
Qui fait asseoir la tendre humanité
A côté de la majesté,
Qui tend à l'infortune une main secourable,
Adoucit la rigueur des lois,
Protège l'innocence, et lui prête sa voix,
Aux yeux de ses sujets le rend-elle coupable?
Sans cesse, avec activité,
Elle étudie, elle remarque
Ce qui nuit, ce qui sert à votre autorité;
Vous présente la vérité,
Le premier besoin d'un monarque :
En la montrant dans tout son jour,
Elle sait l'embellir des roses de l'amour.
Eh! quel autre aurait le courage
D'en offrir seulement l'image?
Est-ce un courtisan toujours faux,
Qui ne trouve son avantage
Qu'à vous tromper, qu'à flatter vos défauts?
Une compagne, qui vous aime,
A vous rendre parfait fait consister le sien.
Les vertus d'un époux deviennent notre bien,
Et sa gloire est la nôtre même.

SOLIMAN.

Que le sérail se rassemble à ma voix.
C'en est assez, ma crainte cesse,
Et mon amour n'est plus une faiblesse;
Vous êtes digne de mon choix.

SCÈNE X

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN, *esclaves du serail de l'un et de l'autre sexe, avec les officiers.*

OSMIN.

Seigneur, eh vite! eh vite!

SOLIMAN.

Qu'est-ce donc?

OSMIN.

La sultane, en proie à ses chagrins...

SOLIMAN.

Eh bien?

OSMIN.

A l'instant prend la fuite.
Elle part.

SOLIMAN.

Elle part?...

OSMIN.

Oui, seigneur.

SOLIMAN.

Je la plains.
Ali-Mahmout, accompagnez Elmire,
Et comblez-la de mes bienfaits.
(*à Osmin.*)
Toi, dont la voix annonce mes décrets,
Fais assembler les ordres de l'empire.
Informe les vizirs, déclare à mes sujets,
Que j'associe une épouse à mon trône;
Qu'en ce jour Roxelane, en comblant mes souhaits,
Va recevoir ma main et ma couronne.

S'ils osaient murmurer, dis-leur que je le veux.
(*à Roxelane.*)
Ils vivront sous vos lois, ils seront trop heureux.
Vous m'enseignez la douceur, la clémence;
Et d'une équitable puissance
Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis revêtu.
D'un souverain le règne ne commence
Que du moment qu'il connaît la vertu.

ROXELANE.

Sultan, j'ai pénétré ton âme;
J'en ai démêlé les ressorts.
Elle est grande, elle est fière, et la gloire l'enflam-
Tant de vertus excitent mes transports. [me.
A ton tour, tu vas me connaître :
Je t'aime, Soliman; mais tu l'as mérité.
Reprends tes droits, reprends ma liberté;
Sois mon sultan, mon héros, et mon maître.
Tu me soupçonnerais d'injuste vanité.
Va, ne fais rien que ta loi n'autorise :
Il est des préjugés qu'on ne doit point trahir;
Et je veux un amant qui n'ait point à rougir.
Tu vois dans Roxelane une esclave soumise.

SOLIMAN.

Par de tels sentiments le trône vous est dû.
(*Aux officiers et aux femmes du sérail.*)
O vous! d'un si doux hyménée
Célébrez l'heureuse journée.

ROXELANE.

S'il m'est permis d'user du pouvoir absolu,
Pour la rendre plus signalée,
Aux femmes du sérail je donne la volée.

SOLIMAN, *en lui présentant la main.*

J'y consens.

OSMIN.

Me voilà cassé.
Ah! qui jamais aurait pu dire
Que ce petit nez retroussé
Changerait les lois d'un empire?...

DIVERTISSEMENT

Le théâtre représente une salle du sérail superbement ornée. Soliman et Roxelane sont assis sur un trône; tous les officiers du sérail et les principaux de l'empire viennent leur rendre hommage. Le mufti chante ces paroles :

ARIETTE.

O Mahomet! prends soin des destinées
Du plus grand des sultans :
Que le nombre de ses années
Soit égal aux fleurs du printemps.
Mahomet! Mahomet! prends soin des destinées
Du plus grand des sultans.
Armé du glaive de la guerre,
Qu'il soit des musulmans le héros et l'appui:
Qu'il marche sur les vents, qu'il souffle le tonnerre;
Que la terre
Tremble et se taise devant lui.
Mahomet! etc.

Mais pour un peuple qui l'adore,
Qu'il paraisse comme l'aurore;
Qu'il fasse régner les zéphyrs;
Et que le char de la victoire,
Éclatant du feu de sa gloire,
Le ramène au sein des plaisirs.
Mahomet! etc.

DANSE DES DERVICHES.

Ils commencent sur un air lent et mesuré, au son de leurs tambours longs et de leurs flûtes : ensuite ils tournent sur un air plus vif, jusqu'à ce qu'ils tombent en extase.

LE MUFTI.

ARIETTE.

Hâtez-vous, ardente jeunesse,
Accourez, élèves de Mars,
Disputer de force et d'adresse;
De Soliman méritez les regards.
(*aux femmes du sérail.*)
Du sérail brillantes étoiles,
Jouissez de la liberté.
Pour animer leurs jeux, laissez tomber ces voiles
Qui font injure à la beauté.
Charmantes rivales des Grâces,
Devenez le prix des vainqueurs;
Lancez la flamme dans les cœurs;
Que les plaisirs voltigent sur vos traces.

UNE ODALISQUE ET UN OFFICIER.

DUO.

Heureux vainqueurs, faites un choix;
L'amour nous soumet à vos lois.
Il est doux, après la victoire,
D'être couronné par l'amour.
Mais apprenez, en ce jour,
Qu'en unissant les plaisirs et la gloire,
Ils doivent régner tour à tour.
Heureux vainqueurs, etc.

LE MUFTI, *à Roxelane.*

ARIETTE.

Fleur du printemps, ô reine de beauté,
Tu pares les jardins de la félicité.
Le parfum de ton âme est monté vers le trône
De l'invincible Soliman.
Que ta douceur nous environne,
Comme les odeurs du Liban.
(*Les derviches se relèvent pour reprendre leur danse.*)

LE MUFTI, *à Roxelane.*

ARIETTE.

Étoile étincelante,
Lumière de l'amour,

Que la clarté naissante
Nous annonce un beau jour!
Du vainqueur de la terre
Partage la grandeur:
C'est l'astre de la guerre;
Sois l'astre du bonheur.

Les odalisques et les esclaves du sérail, de l'un et de l'autre sexe, forment plusieurs danses variées.

Entrée de baladins et baladines turcs. Ils exécutent une pantomime selon la coutume du pays.

Proclamation et couronnement de Roxelane.

Contredanse générale, pendant laquelle les Francs chantent

Vivir, vivir Sultana!
Vivir, vivir Roxelana!

ET LES TURCS.

	Sens des paroles turques.
Eyuvallah, Eyuvallah,	Gloire, gloire, félicité,
Salem alekim,	Salut, salut, honneur, honneur,
Sultan Zilullah,	A notre sublime empereur,
Soliman Padichaïm.	A Soliman, miroir de la Divinité.
Eyuvallah, Eyuvallah.	Salut, gloire, félicité.

FIN DES TROIS SULTANES.

BARTHE

Nicolas-Thomas Barthe est l'un des meilleurs hommes de la période littéraire dont nous écrivons l'histoire, en recherchant leurs plus belles œuvres. Il naquit à Marseille, en 1734; il était, comme on dit, fils de bonne mère, et ses parents croyaient aux bonnes études. L'enfant bien né devait connaître et savoir les anciens; et les bons maîtres se rencontraient surtout chez les pères de l'Oratoire. A vingt ans, Barthe écrivait quelques-unes de ses poésies fugitives, très-recherchées du siècle où florissaient Dorat et le cardinal de Bernis, que l'on appelait Babet-la-Bouquetière. Un peu plus tard, il portait à la Comédie-Française une pièce en vers : *L'Amateur*; bientôt les *Fausses Infidélités* signalèrent le jeune poète. « On n'a rien fait de mieux, disait La Harpe, depuis les pièces de Dufresny. » Les *Fausses Infidélités* représentent tout l'esprit de Barthe. En vain la *Mère jalouse*, en cinq actes, et l'*Homme personnel*, une grande comédie, sollicitèrent l'attention publique; elle ne voulut pas de la *Mère jalouse*, elle siffla l'*Homme personnel*, qui s'appela d'abord l'*Égoïste*. Un bonhomme appelé Colardeau, qui se mourait dans son lit, fut forcé d'écouter toute la pièce : « Ah! disait-il, mon « cher ami, vous avez oublié dans votre *Égoïste* une scène « excellente, lire à son ami qui se meurt une comédie « en cinq actes! »

Il n'en fallut pas davantage pour décourager Barthe; et, renonçant au théâtre, il voulut traduire Ovide en vers, comme Banier l'avait traduit en prose, oubliant que la traduction de Banier se sauvait par les gravures. Il se contenta de composer un nouvel *Art d'aimer*, qui n'a pas fait oublier celui d'Ovide. Enfin, Barthe aimait le plaisir; il jouait volontiers. Il revint à la poésie légère. Il mourut un beau matin du mois de juin 1785, succombant *sous les roses d'Anacréon*, comme on disait alors.

On n'a publié que ses œuvres choisies; on a bien fait. C'est par un choix intelligent que seront sauvés tous les petits poètes. Fi des gros bagages! L'éditeur du présent livre aime à croire, en effet, que son recueil s'appellera quelque jour : le livre des résurrections.

LES

FAUSSES INFIDÉLITÉS

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 25 JANVIER 1768

PERSONNAGES.

DORIMÈNE, jeune veuve.
ANGÉLIQUE, cousine de Dorimène.
LE MARQUIS DE VALSAIN, amant de Dorimène.

PERSONNAGES.

LE CHEVALIER DORMILLI, amant d'Angélique.
MONDOR.

La scène est à Paris, chez Dorimène.

SCÈNE I

VALSAIN, DORMILLI.

VALSAIN.

Chevalier, votre amour est une frénésie.

DORMILLI.

Marquis, le vôtre à peine est une fantaisie.

VALSAIN.

Vous aimez Angélique un peu trop vivement.

DORMILLI.

Vous aimez Dorimène un peu trop froidement.

VALSAIN.

Vous faites le malheur de la plus tendre amante.
Votre scène d'hier fut bien extravagante!
Angélique est outrée.

DORMILLI.

Ah! que dites-vous là?
Il lui sied de bouder! Les femmes, les voilà :
Ont-elles quelque tort, si nous osons nous plaindre,
Elles sont d'une adresse! elles savent contraindre
A demander pardon du tort qu'elles ont eu.

VALSAIN.

Mais voulez-vous toujours douter de leur vertu?
Vous êtes plus jaloux qu'il n'est permis de l'être...

DORMILLI.

Moi?

VALSAIN.

Sous un triste nom c'est se faire connaître.
On cause, disons mieux, on rit à vos dépens.

DORMILLI.

Qui? ces gens du bel air, cœurs légers, froids plai-
De maîtresse et d'ami changeant comme de modes, [sants,
Pacifiques époux, et même amants commodes.
Je leur permets de rire; un cœur tel que le mien
Doit étonner le leur. Oh! vous, vous aimez bien :
C'est le plus beau sang-froid!

VALSAIN.

Nous n'aimons pas de même.
Tyranniser les gens, ce n'est pas mon système.
L'air froid cache souvent un cœur qui sait aimer;
Et d'ailleurs, l'amour vrai doit savoir estimer.
Les femmes, j'en conviens, peuvent être infidèles...

DORMILLI.

Peuvent être est fort bon.

VALSAIN.

Mais, pour les croire telles,
Pour les juger enfin coupables en amour,
Je veux des preuves, moi, plus claires que le jour...

DORMILLI.

J'entends.

VALSAIN.

L'amour jaloux a trop l'air de la haine.
Formons d'heureux liens, et point de triste chaîne.
De l'amour, s'il se peut, n'ayons que les douceurs :
Moi, j'en ai la tendresse... et d'autres, les fureurs.

DORMILLI.

D'accord; vous êtes doux. Vous verriez Dorimène
Pour quelque heureux mortel n'être point inhu-
Qu'immobile témoin, et rival complaisant, [maine,
Vous trouveriez, je crois, le procédé plaisant.
Cela s'appelle aimer.

VALSAIN, *riant.*

Pour vous prouver que j'aime,
Je veux être jaloux, jaloux de Mondor même.

DORMILLI.

Pourquoi non? Ce Mondor me déplaît.

VALSAIN.

Je le crois.
Il est si dangereux!

DORMILLI.

Vous riez; mais je vois,
Je vois tout. Franchement, votre Mondor m'as-
[somme.

VALSAIN.

Hier je m'en doutai.

DORMILLI.

Soyez sûr que cet homme
A des desseins secrets. Je n'en suis point jaloux;
Mais je sais que Mondor conspire contre nous.
Oui, j'ai vu Dorimène, et même sa cousine
(*bas et d'un air effrayé.*)
Rire avec lui, d'un air, là...

VALSAIN.

C'est qu'on le badine.
De tels originaux sont si divertissants!
Un riche au ton badin, un fat de quarante ans,
Quelque esprit, mais si vain qu'il en est parfois bête;
Croyant à tout le sexe avoir tourné la tête,
Lui prodiguant les bals, les fêtes, les soupés,
Assez mauvais railleur sur les maris trompés;
Achetant des travers par ses dépenses folles...

DORMILLI.

Eh bien! il réussit.

VALSAIN.

Oui : ces femmes frivoles,
Qui ne se piquent pas de choisir leurs amants,
Ont daigné quelquefois lui donner des moments;
Et, trompant avec art sa vanité crédule,
En ont fait à plaisir un fat très-ridicule.
Et vous ne voulez pas qu'on en rie?

DORMILLI.

Oh! j'ai vu
De vos femmes de bien, prodiges de vertu.
Tel homme était d'abord plaisanté par ces dames,
Qui bientôt... Tout s'arrange avec les bonnes âmes.
Tenez, mon cher marquis, notre siècle, nos mœurs,
Nos maris, nos amants, nos charmantes noirceurs,
Et ce sexe maudit que je hais, que j'adore,
Et mon amante enfin, jeune et fidèle encore,
Mais qui peut-être, hélas! dans peu me trahira...
Vous ne connaissez rien, monsieur, de tout cela.
J'ai peine à concevoir comment on se marie :
Vous le concevez, vous.

VALSAIN.

Très-bien; mais, je vous prie,
Du respect pour le sexe, ou je romps avec vous :
Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous.
Croyez à ses vertus...

DORMILLI, *l'interrompant.*

Comment, lorsque Angélique...

VALSAIN.

Apaisez-la bien vite; et, d'un ton pathétique,
Jurez-lui d'être enfin plus doux, moins emporté;
De ne plus tant crier à l'infidélité.
Mais surtout il faudra, comme à votre ordinaire,
Après avoir juré, protesté, n'en rien faire.
(*Dormilli, apercevant Mondor, s'en va, le regarde d'un air ennemi, et le salue à peine. Mondor s'arrête quelque temps, étonné de l'accueil.*)

SCÈNE II

VALSAIN, MONDOR.

MONDOR, *riant.*

Qu'a-t-il donc? Il me fuit; il salue à demi.
Le moyen que cela puisse avoir un ami?
J'observe qu'avec vous il dispute sans cesse.
Et qu'il me boude, moi.

VALSAIN.

Peu de chose le blesse,
Il est vrai; je m'accorde avec lui rarement.

MONDOR.

Nous sympathiserions tous deux plus aisément.

VALSAIN.

Vous me flattez.

MONDOR, *d'un air léger.*

Non, non; mais je plains sa manie.
On dit qu'il est atteint d'un peu de jalousie;
Qu'il veut garder un cœur après l'avoir vaincu.
Dans Paris! à son âge! Où diable a-t-il vécu?
Il est quitté? La chose est-elle si cruelle?
Une belle bientôt nous venge d'une belle; [trahit;
C'est dans l'ordre : on se prend, on s'aime, on se
Et les femmes toujours y trouvent leur profit.
Je perds une conquête? eh bien! j'en fais dix autres.

VALSAIN.

(*à part.*) (*haut.*)
Amusons-nous du fat. Des soins comme les vôtres
Lui donnent de l'ombrage; il vous craint.

MONDOR.

Qui? moi!

VALSAIN.

Vous.
Au reste, on est flatté de l'humeur d'un jaloux.

MONDOR.

On en est amusé. Mais il pourrait me craindre?
Vous croyez?

VALSAIN.

Pourquoi non? Je ne sais pas me plaindre :
Si je voulais pourtant, à ne vous point mentir,
Je vous ferais aussi l'honneur de vous haïr.

MONDOR, *d'un air modeste.*

Ah! monsieur!

VALSAIN.

Vous lorgnez d'assez près Doriméne.

MONDOR, *d'un ton moitié badin.*

Vous tremblez donc aussi?

VALSAIN.

Ma peur est-elle vaine?
Pour gagner tant de cœurs, et pour n'en perdre au- [eun,
Comment faites-vous donc?

MONDOR.

J'ai cent moyens pour un.
J'éveille l'amour-propre, et le pique et le flatte;
En paraissant la fuir, je ramène une ingrate;
On me voit triste, gai, timide, entreprenant.
Et puis, sans me piquer d'un esprit transcendant,
J'ai toujours cru l'esprit... une grande ressource
Dans la société.

VALSAIN.

Sans doute.

MONDOR.

Une autre source
De tous les agrements dont on me voit jouir,
C'est... un peu de fortune; et l'or sait éblouir,
L'or, mobile puissant des humaines faiblesses.
Je ne me targue point de mes vaines richesses.
Mon théâtre, mes bals, ma petite maison,
Peut-être un cuisinier qui s'est fait quelque nom,
Et mes feux d'artifice, et mon hôtel qu'on cite,
Et mon vin de Tokai, ne font pas mon mérite;
Tout cela n'est pas moi, je le sais; mais enfin,
On éblouit ainsi le pauvre genre humain.

VALSAIN.

Savez-vous que voilà de la philosophie?
Allier tant d'esprit à tant de modestie!
Vous devenez sublime, et c'est ce que je crains.
Adieu; ménagez-moi dans vos vastes desseins.

SCÈNE III

MONDOR.

Je le crois mon ami; sa franchise intéresse :
Mais, amicalement, soufflons-lui sa maîtresse.
Sa maîtresse! c'est peu; deux cœurs me sont acquis:
Monsieur le chevalier et monsieur le marquis
Me seront immolés, la chose est manifeste;
Je ne puis en douter sans être trop modeste.
Ils s'y prenaient fort mal. Le cœur d'une beauté
Du sang-froid de Valsain doit être peu flatté :
Et Dormilli, fougueux, a cette humeur jalouse
Qui fatigue une amante et qui gêne une épouse.
Bien vu! Quant aux billets que je viens de risquer,
Elles n'oseront pas se les communiquer;
Elles m'aiment : l'amour rend les femmes discrètes.
Je vais mener de front deux intrigues secrètes.
Le jeu sera piquant : deux belles à la fois!
Ou bien, au pis aller, je pourrai faire un choix.
Mais les voici; sortons prudemment : il me semble
Qu'il n'est pas à propos que je les voie ensemble.

SCÈNE IV

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORIMÈNE.

Que se passe-t-il donc? Vous riez de bon cœur.
Je ne vous vis jamais d'une si belle humeur.

ANGÉLIQUE.

Je reçois une lettre assez divertissante.

DORIMÈNE.

J'en reçois une aussi dont le style m'enchante.
La vôtre? Peut-on voir?

(*Angélique donne sa lettre.*)

Mais le tour n'est pas mal.

Vous avez la copie, et moi l'original.
Nos billets sont pareils.

(*Elle donne sa lettre à Angélique.*)

ANGÉLIQUE, *la lisant.*

Oh ! la plaisante chose !
C'est un trait de Mondor.

DORIMÈNE.

Voilà donc de sa prose :
Un billet circulaire !... Il faut nous réunir.
Mettez-vous là.

(*montrant une table où l'on peut écrire.*)

ANGÉLIQUE.

Pourquoi ?

DORIMÈNE.

Pourquoi ? pour le punir.
Le at ! Et puis je veux... L'idée est excellente.
Par ses transports jaloux Dormilli vous tourmente ;
Valsain me déplaît fort avec ses tons glacés ;
Votre amant aime trop, et le mien pas assez :
Ce seraient deux maris également à craindre.

ANGÉLIQUE.

Oui.

DORIMÈNE.

Je vois un moyen ; mais il s'agit de feindre.
Répondez à l'épître, et même tendrement.

ANGÉLIQUE, *riant.*

Oui, par un billet doux peut-être ?

DORIMÈNE.

Justement.
C'est là le vrai moyen de guérir l'un et l'autre.
Feignons d'aimer Mondor. Vous allez voir le vôtre
Si plaisamment jaloux, que, s'il veut l'être encor,
Nous le ferons rougir au seul nom de Mondor ;
Et Valsain, alarmé, malgré tout son mérite,
Croira qu'il peut déplaire... Allons, écrivez ; vite.

ANGÉLIQUE, *avec réflexion.*

Feindre d'aimer Mondor ?

DORIMÈNE.

Eh oui, pour nous venger.

ANGÉLIQUE.

Et trahir un jaloux !

DORIMÈNE.

Pour mieux le corriger.
Il est bon quelquefois d'affliger ce qu'on aime :
On guérit un défaut par ce défaut-là même.
Ne perdons pas de temps.

(*Angélique s'assied.*)

Je dicte. Écrivez... Bon !

ANGÉLIQUE.

Mais il ne sera plus jaloux au moins ?

DORIMÈNE.

Eh ! non.

(*dictant.*)

« Je ne sais, monsieur, si je fais bien de vous répondre.

ANGÉLIQUE.

Je sais que je fais mal.

DORIMÈNE, *dictant.*

« J'ai combattu longtemps...

ANGÉLIQUE *répète ce qu'elle écrit.*

« Longtemps ;

DORIMÈNE, *dictant.*

« mais je suis excédée de monsieur Dormilli...

ANGÉLIQUE, *écrivant.*

Dites que je l'abhorre ;
Je l'aimerais autant.

DORIMÈNE.

Eh bien ?
« je suis... si cruellement tourmentée.

ANGÉLIQUE.

Plus dur encore
Vous vous divertissez.

DORIMÈNE.

Cent fois vous m'avez dit
Qu'il vous tourmentait fort.

ANGÉLIQUE.

Oui ; mais quand on écrit !

DORIMÈNE.

Otez *cruellement.*

ANGÉLIQUE, *avec vivacité.*

J'y pensais.

DORIMÈNE, *dictant.*

« En vérité, dans les impatiences qu'il me cause...

ANGÉLIQUE.

A merveille.

DORIMÈNE, *dictant.*

« je ne sais qui je ne lui préférerais pas. »

ANGÉLIQUE.

Je ne mettrai jamais d'expression pareille.

DORIMÈNE.

Quelle enfance !

ANGÉLIQUE.

Jamais. Cédez-moi sur ce point,
Ou...

DORIMÈNE.

Qu'importe le moi, quand la chose n'est point ?

ANGÉLIQUE.

Il est fort, ce billet.

DORIMÈNE.

Et moi, j'ose prétendre
Qu'un jaloux ou qu'un fat peuvent seuls s'y mé-

ANGÉLIQUE, *achevant d'écrire.* [prendre.

Vous vous figurez donc que Mondor nous croira ?
Se croire aimé de nous !

DORIMÈNE.

Bon ! il le croit déjà.
Et les hommes d'ailleurs... Quelle crainte est la vôtre !
Ce sexe est vain, très-vain... presque autant que le
Donnez-moi ce billet, je saurai l'envoyer ; [nôtre.
Et... soyez inflexible avec le chevalier ;
Profitez du moment. Allons. Je vais écrire.

(*Angélique se lève pour lui céder la place.*)

Moi, j'aime aussi Mondor, et je veux le lui dire.

(*en s'asseyant.*)

Ils seront bien joués, bien plaisants tous les trois.
Quel plaisir d'intriguer trois hommes à la fois !

ANGÉLIQUE.

Mon Dieu, vous aimez bien à voir souffrir !... Silence :

Ils approchent tous deux. C'est Valsain qui s'avance;
Cachez votre papier.

DORIMÈNE, *assez haut pour être entendue de Valsain.*

Vous vous moquez de moi.
Oh! je ne suis point fausse.

SCÈNE V

VALSAIN, DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORMILLI, *bas, à Valsain.*

Elle écrit.

VALSAIN, *froidement.*

Je le voi.

DORMILLI, *à Angélique.*

Je vous retrouve enfin; vous me fuyez, cruelle.

ANGÉLIQUE.

M'allez-vous faire encor quelque scène nouvelle?
Il est vrai, je vous fuis.

DORMILLI.

Vous fuyez vainement,
Je vous suivrai partout.

(*Angélique se réfugie auprès de Dorimène.*)

DORIMÈNE, *à part.*

C'est là bien un amant.
Quand pourrai-je obtenir que Valsain lui ressemble?
(*à Valsain.*)
Ah! vous voilà, monsieur?

VALSAIN.

Nous arrivons ensemble,
Et je n'osais, madame, interrompre un billet.

DORIMÈNE, *sans le regarder et continuant d'écrire.*

Mais vous faites fort bien; il faut être discret.

DORMILLI.

Discret! Vous écririez, madame, en sa présence
A cinq ou six rivaux; toujours sans défiance,
Monsieur serait content de lui-même et de vous.

DORIMÈNE.

C'est que précisément j'écris un billet doux.

DORMILLI.

Valsain, vous entendez? un billet doux.

VALSAIN.

Peut-être
Daigne-t-on s'occuper...

DORIMÈNE.

De qui?

VALSAIN.

De moi.

DORIMÈNE, *à part.*

Le traître!
Encore un mot.

(*Elle écrit d'un air très-animé.*)

VALSAIN.

Le style en doit être charmant.
Vous avez dans les yeux le feu du sentiment.
Ce billet sera tendre; heureux qui doit le lire!

(*Dorimène plie son billet.*)

Mais c'est finir trop tôt: on ne peut trop écrire
Quand c'est le cœur qui dicte.

DORIMÈNE, *à part.*

Il raille, le cruel!
Il me ferait écrire un billet doux réel.
Holà, quelqu'un!

(*à un laquais.*)

Portez bien vite cette lettre.

VALSAIN.

C'est peut-être chez moi que l'on va la remettre.

DORIMÈNE.

Chez vous? Eh bien, monsieur, allez la recevoir.

(*Elle sort.*)

VALSAIN, *souriant.*

Ah! je suis pénétré d'un si flatteur espoir;
J'y cours.

SCÈNE VI

DORMILLI, ANGÉLIQUE.

DORMILLI, *retenant Angélique, qui veut suivre Dorimène.*

Un moment donc.

ANGÉLIQUE.

Je suis trop en colère.
Ne me retenez point.

DORMILLI.

Ai-je pu vous déplaire
Par un excès d'amour?

ANGÉLIQUE.

Oh, discours superflus!
Monsieur.

DORMILLI.

Toujours monsieur!

ANGÉLIQUE.

Je ne pardonne plus.
J'ai pardonné vingt fois, toujours dans l'espérance
Que vous pourriez changer; mais je perds patience.
Hier, tout cet éclat, tout cet emportement
Fut encor précédé d'un raccommodement.

DORMILLI.

Convenez donc aussi qu'hier, mademoiselle...
J'attends, vous arrivez, vous étiez la plus belle:
Dès lors je ne vois plus que vous, que vos appas;
Et moi, je suis le seul que vous ne voyez pas.
Vos discours, pleins d'esprit, amusent, intéressent;
Mais à d'autres qu'à moi tous vos discours s'adres-
Mondor, à vos côtés, d'un air mystérieux, [sent.
Vous tient de sots propos, vous cache à tous les yeux;
Vous ne soupçonnez point que ce fat-là m'ennuie.
On parle enfin d'un whist; il fait votre partie.
J'en fais une autre, moi, loin de vous! et comment?
Je suis distrait; je perds, je joue horriblement,
On me gronde, on se plaint; vous éclatez de rire
Et vous et votre fat.

ANGÉLIQUE.

J'ai ri; mais je puis dire
Que je n'étais pas seule.

DORMILLI.

Eh! vraiment, je le crois.
C'est que personne n'aime, ou n'aime comme moi;

C'est qu'ils ne sentent point, c'est qu'ils n'ont pas mon
J'extravague en effet; car je veux qu'une femme [âme.
N'ait pas l'ambition... de plaire... au monde entier.

ANGÉLIQUE.

Voilà comme un jaloux sait se justifier.
Ah! dût-il m'en coûter l'effort le plus pénible,
Je dois pour vous, monsieur, cesser d'être sensible?
A votre folle humeur il faut m'assujettir.
Je ne puis ni marcher, ni m'asseoir, ni sortir,
Ni parler, ni me taire. On me donne une lettre;
C'est celle d'un rival qu'on vient de me remettre.
Je danse avec quelqu'un; vous rêvez tristement.
Me voyez-vous parée; ah! c'est pour un amant.
Ai-je fait à Mondor de simples politesses;
On met, sans le savoir, mon éventail en pièces.
J'aimerais cent fois mieux un cœur indifférent.
Devenu mon époux, vous seriez mon tyran.

DORMILLI.

Votre tyran! Jamais. Quelle crainte cruelle!
N'auriez-vous pas alors juré d'être fidèle?

ANGÉLIQUE.

Je crains que pour s'unir nos cœurs ne soient pas faits.

DORMILLI.

Ah! sans mon fol amour, que je vous haïrais!
Vous saurez à la fin me faire aimer Julie:
Elle m'aime; et pour moi vous l'avez embellie.
Elle ne me voit point ces travers odieux:
Ayant un autre cœur, Julie a d'autres yeux.

ANGÉLIQUE, *avec dépit.*

Eh bien! monsieur, volez; fixez-vous auprès d'elle.

DORMILLI.

Oui, je vais l'adorer... l'aimer... Mademoiselle,
Je vais vous obéir. Mais, du moins, nommez-moi
Celui qui m'a ravi votre cœur.

ANGÉLIQUE, *souriant.*

Et pourquoi
Faut-il vous le nommer?

DORMILLI.

Qu'il tremble pour sa vie!

ANGÉLIQUE.

Ciel! encor des fureurs! Il faut que l'on vous fuie.

DORMILLI, *la suivant.*

Fuyez-moi, j'y consens, je ne vous cherche plus.
Que m'importe un rival, son nom, et vos refus?

SCÈNE VII

DORMILLI.

C'est ici qu'un jaloux aurait bien droit de l'être.
Mais quel est ce rival?

(*Mondor paraît.*)

Je l'aperçois peut-être...
C'est lui; précisément je le trouve aujourd'hui
Deux fois plus fat encore, et plus content de lui.

SCÈNE VIII

DORMILLI, MONDOR.

MONDOR, *de loin et à part.*

Bon! (*haut, et d'un air triomphant.*)
Toujours de l'humeur? dans l'âge des conquêtes.
Quand on plaît, quand on aime!

DORMILLI.

Oh! je sais que vous êtes
Un excellent raillour; mais moi, qui raille peu,
Je vais, monsieur Mondor, vous faire un libre aveu.
Votre présence ici... m'était fort agréable:
Cependant...

MONDOR, *riant.*

Vous croyez que je suis redoutable,
Et que sur Angélique on a quelque dessein?

DORMILLI.

De grâce, expliquons-nous. Daignez m'apprendre
A qui vous en voulez. [enfin

MONDOR.

La demande est fort bonne.
Chevalier, si je puis n'en vouloir à personne,
On peut...

DORMILLI.

Vous en vouloir? Eh bien! qui vous en veut?

MONDOR.

Vous ne le diriez pas à ma place.

DORMILLI.

Il se peut;
(*en riant, et du ton d'un homme qui compte sur la fatuité de Mondor.*)
Mais vous le direz, vous, n'est-ce pas?

MONDOR.

Il est leste!
Ma foi, si je le dis, c'est, je vous le proteste,
Pour vous tranquilliser: vous êtes si pressant...
Je vois que vous souffrez, je suis compatissant.

DORMILLI.

Au fait, par grâce.

MONDOR.

Eh bien! s'il faut vous en instruire...
(*Il s'amuse de l'attention que lui prête Dormilli.*)
Ces choses-là pourtant ne doivent pas se dire.

DORMILLI, *avec une impatience qu'il veut masquer sous un ton badin.*

Aujourd'hui l'on dit tout: dites donc.

MONDOR.

Trop de feu.
Trop de feu, chevalier; modérez-vous un peu.
Si de mes soins ici quelqu'un doit être en peine,
Ce n'est pas vous encor.

DORMILLI.

Quoi! monsieur; Dorimène...

MONDOR, *négligemment.*

Mais, oui.

DORMILLI.

Plaisantez-vous?

MONDOR.
Mais non.
DORMILLI.
D'honneur?
MONDOR.
D'honneur.
Valsain vous vexe un peu : je suis votre vengeur.
Réjouissez-vous bien de sa triste aventure.
Dorimène a pour nous (c'est une chose sûre)
Un goût très-décidé, mais je dis décidé.
DORMILLI.
Ce soupçon-là, monsieur, peut être mal fondé.
MONDOR. [ves?
Soupçon n'est pas le mot : en voulez-vous des preu-
Oh! parbleu, c'est me mettre à de rudes épreuves!
Le moyen avec vous de garder un secret!
(*Il tire un portefeuille de sa poche.*)
Parmi certains papiers, j'ai là... certain billet.
Faut-il, à l'instant même, avoir la complaisance
De vous en faire part?
DORMILLI.
Non, vraiment; car je pense
Que vous ne l'avez point.
MONDOR.
Je ne l'ai point?... lisez.
(*Il lui présente le billet : Dormilli veut s'en saisir, et Mondor le retient.*)
Sous un style badin ses feux sont déguisés :
On badine d'abord, puis on est attendrie;
Puis le moment fatal, et puis la jalousie;
On tremble de nous perdre, on veut toujours nous
Et le roman finit par un beau désespoir. [voir;
(*Il éclate de rire.*)
Mais n'admirez-vous pas le sommeil léthargique
De monsieur de Valsain? Vous craigniez qu'Angé-
[lique
N'eût pour moi quelque goût; lui, qu'on a supplanté,
Il est, le cher marquis, d'une sécurité!
DORMILLI.
Le voilà donc enfin trahi par sa maîtresse!
J'avais su le prévoir; je le disais sans cesse.
MONDOR.
Depuis que j'ai paru?
DORMILLI.
Non, très-longtemps avant.
Mais Angélique!...
MONDOR.
Eh bien?
DORMILLI, *d'un ton brusque.*
Eh bien, je crois souvent
Qu'elle me trompe aussi.
MONDOR.
Moi, je le conjecture.
DORMILLI.
Vous êtes consolant.
MONDOR, *d'un air fin.*
Néanmoins je vous jure
Qu'à votre affliction (c'est vous parler sans fard)
Personne en vérité ne prend autant de part.
Mais adieu; je vous laisse à votre inquiétude.
(*Il chante le vers suivant, pris d'un opéra.*)
Les amants affligés aiment la solitude.

SCÈNE IX

DORMILLI.

Il chante! il est heureux! Mondor n'est point haï,
On l'aime, et l'on me hait! et Valsain est trahi!
Angélique du moins, quoiqu'elle dissimule,
N'a sûrement pas fait un choix si ridicule.
Mon pauvre ami Valsain sera fort étonné.

SCÈNE X

DORMILLI, VALSAIN.

DORMILLI, *à part.*
Il me paraît bien triste.
VALSAIN, *à part.*
Il a l'air indigné.
DORMILLI.
Je vous l'ai dit cent fois; je n'entends rien aux fem-
[mes.
VALSAIN.
Ma foi, ni moi non plus.
DORMILLI.
Mon ami, quelles âmes!
VALSAIN.
Quelles têtes, mon cher!
DORMILLI, *à part, en s'éloignant de Valsain*
A-t-il quelque soupçon?
VALSAIN, *à part, s'éloignant de même.*
Je dois lui dire tout; mais de quelle façon?
DORMILLI, *à part.*
Comment m'y prendre?
(*Ils se rapprochent l'un de l'autre.*)
(*haut.*)
Il faut qu'avec vous je m'explique.
Je viens d'entretenir tout à l'heure Angélique :
Je ne la conçois plus. Je crois, sans vous flatter,
Que votre aimable veuve a su me la gâter.
C'est une étrange femme, au moins, que Dorimène!
Êtes-vous bien sûr d'elle?
VALSAIN.
Ah! très-sûr; j'aurais peine
A croire... Mais la vôtre, avez-vous bien son cœur?
Écoutez, cher ami; surtout point de fureur.
Je commence à penser enfin comme vous-même.
Oui, je doute, entre nous, qu'Angélique vous aime.
DORMILLI.
Fort bien! de mes amours vous êtes occupé?
Et vous ne craignez pas de vous être trompé
Sur les vôtres?
VALSAIN.
Quoi donc?
DORMILLI.
Pourriez-vous, je suppose,
Me dire qu'Angélique aime... quelqu'un: qu'elle ose

Écrire à ce quelqu'un; que cet amant discret,
Ce modeste rival, montre d'elle un billet?
Que ce billet, enfin, vous venez de le lire?

VALSAIN.

Ma foi, vous m'étonnez; je n'osais vous le dire;
Vous savez tout. Mondor, qui nous croit ennemis,
Et qui me met, de plus, au rang de ses amis,
Vient de me confier ce billet d'Angélique,
Écrit à lui Mondor. L'affaire est moins tragique,
Puisque vous la saviez.

DORMILLI.

Comment donc?

VALSAIN.

Je l'ai lu.

DORMILLI.

Vous l'avez lu?

VALSAIN.

Deux fois : j'en étais confondu.

DORMILLI, *d'une voix étouffée.*

Qu'entends-je?... se peut-il?... Angélique perfide?
Je n'en doute donc plus!... Quel coup!... Il me décide.
Ami, consolons-nous. Plus sensés désormais,
Jurons de renoncer aux femmes pour jamais.
Ce parti...

VALSAIN.

Serait dur : il faut être équitable.
La mienne m'est fidèle, et je serais coupable
Si...

DORMILLI, *très-vivement.*

Fidèle? oui, fidèle : adorez-la. Mondor,
Quelle fidélité! Là, tout à l'heure encor...
Elles poussent bien loin la feinte et le caprice!
Ne me croyez donc pas le seul que l'on trahisse.
La vôtre... Mais au reste elle m'étonne moins.

VALSAIN, *posément.*

Qu'a-t-elle fait? voyons.

DORMILLI.

Digne objet de leurs soins,
Mondor tient un billet écrit par Dorimène,
Billet qu'il montre aussi, que je croyais à peine.
Voilà ce qu'elle a fait; voyez.

VALSAIN, *à part.*

Que dit-il là?
Deux billets à Mondor!...

(*haut.*)

Répétez-moi cela.
Dorimène...

DORMILLI, *avec impatience.*

Oui, monsieur.

VALSAIN.

Elle a donc fait remettre...?

DORMILLI.

Oui, monsieur.

VALSAIN.

A Mondor?

DORMILLI.

Oui, monsieur.

VALSAIN.

Une lettre?

DORMILLI, *impétueusement.*

Oui, monsieur; oui, monsieur; oui, monsieur.

VALSAIN, *à part, et toujours de sang-froid.*

A Mondor
Deux billets!... c'est un jeu.

DORMILLI.

Répéterai-je encor?

VALSAIN, *souriant.*

Je vous suis obligé de votre complaisance.

DORMILLI.

J'avais tort d'accuser ce sexe d'inconstance;
Il ne trahit pas, non. « Ses vertus, disiez-vous,
« Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous.
« Croyez à ses vertus. » Oh! j'y crois.

VALSAIN.

Moi de même.

DORMILLI.

Aux vertus d'Angélique! et c'est Mondor qu'elle [aime.

VALSAIN.

Mondor de tout ceci doit être bien content.

DORMILLI.

Belle réflexion!

VALSAIN, *riant.*

Je reviens à l'instant.

(*Il va pour sortir.*)

DORMILLI.

La vôtre disait bien (mais rien ne vous effraie);
« J'écris un billet doux. »

VALSAIN.

Du moins est-elle vraie.

(*Il veut sortir.*)

DORMILLI, *lui serrant le bras avec colère.*

Du moins! Concevez-vous, homme froid, cœur glacé,
Concevez-vous Mondor? Le fat s'est empressé
A vous communiquer le billet d'Angélique :
Celui de Dorimène, il me le communique.
Des procédés pareils se peuvent-ils souffrir?

VALSAIN.

Mondor est né plaisant; il veut se réjouir.

DORMILLI.

(*à Valsain.*) (*à lui-même.*)

Ah! fort bien. Croira-t-on qu'Angélique, à son âge,
Avec cet air naïf et le plus doux langage...?
Que n'ai-je aimé Julie!...

(*à Valsain.*)

Enfin, vous l'avez lu
Cet indigne billet? L'auriez-vous retenu?
Je puis, soyez-en sûr, l'écouter sans colère :
Dites les propres mots.

VALSAIN.

Mais Mondor pourra faire
Quelque jour un recueil; alors vous l'y verrez.

DORMILLI.

Quel ami! quel amant! vous me désespérez...
Voyons de près mon fat.

(*Il va pour sortir.*)

VALSAIN, *alarmé.*

Pour une bagatelle
Tant de bruit! Arrêtez. Angélique est fidèle.

Mondor n'est point aimé.

DORMILLI, *revenant.*

Comment? Que dites-vous?

VALSAIN.

Qu'on s'amuse à la fois de Mondor et de nous.

DORMILLI.

Quoi! ces billets...

VALSAIN.

Font voir l'accord des deux cousines.
Deux lettres à la fois, et deux lettres badines
A Mondor... qui les montre! Allons, réfléchissez.

DORMILLI, *avec vivacité.*

Est-il bien vrai?... Comment?... De grâce... éclair-
VALSAIN. [cissez...
Mais tout est éclairci. L'une est jeune et timide;
L'autre n'est que maligne, et point du tout perfide.
Vous croyez leurs billets! Je crois plutôt leurs cœurs.
Qu'un fat ait des succès, j'y consens, mais ailleurs;
Il n'en a point ici.

DORMILLI, *l'embrassant avec transport.*

Vous me rendez la vie.
En effet, Angélique... Oh! oui, je le parie,
Je suis encore aimé. Vous avez bien raison;
J'ai mille souvenirs: elle, une trahison!
J'ai cru... J'étais donc fou. La découverte est bonne.
Angélique me trompe: eh bien! je lui pardonne.
Elles nous ont joués toutes deux! mais enfin,
Pour nous en imposer il faut être plus fin.
Nous sommes clairvoyants... Je ris de leur malice.

VALSAIN.

De vous présentement puis-je attendre un service?

DORMILLI.

Ah! je souscris d'avance à vos moindres désirs.

VALSAIN.

Laissez vivre Mondor pour nos menus plaisirs.

DORMILLI.

Je ne le tuerai point.

VALSAIN.

Je vais chez Dorimène,
De mon faux désespoir réjouir l'inhumaine.
(*Il va pour sortir.*)

DORMILLI, *le retenant.*

Mais sommes-nous bien sûrs?... Croyez-vous ferme-
C'est qu'on ne doit jamais croire légèrement. [ment?

VALSAIN.

Ah! voilà mon jaloux!

DORMILLI.

Nous n'avons pas de preuve.

VALSAIN, *rêvant.*

Eh bien! j'en vais avoir. J'imagine une épreuve
Qui vous démontrera que leur crime est un jeu,
Et qui pourra surtout les chagriner un peu.

DORMILLI.

Prenez garde pourtant.

VALSAIN.

Cœur faible que vous êtes!
C'est pour vous détromper...
(*à part.*)
Et leur payer nos dettes.

DORMILLI.

A quoi songez-vous donc?

VALSAIN.

Je songe à vous servir.
Je doute aussi; je doute, et je vais m'éclaircir.
Partez.
(*Il veut le faire sortir.*)

DORMILLI, *revenant.*

Mais, mon ami, lisez sur leur visage.
Dans leurs yeux, finement.

VALSAIN, *le poussant toujours.*

C'est à quoi je m'engage.

DORMILLI.

Vous ne tarderez point à me venir trouver?

VALSAIN.

Je ne tarderai point.

DORMILLI, *résistant.*

Mais il faut...

VALSAIN.

Vous sauver.

DORMILLI.

Si vous êtes sûr d'elle, épargnez mon amante.

VALSAIN.

Une femme affligée est plus intéressante.

DORMILLI.

Que ferez-vous? Je crains...

VALSAIN.

Calmez ce tendre effroi.
Sortez, dis-je, et gardez de paraître sans moi.
(*Il le pousse enfin hors du théâtre. Un moment après Dormilli rentre, et, sans être aperçu de Valsain, se glisse dans un cabinet.*)

SCÈNE XI

VALSAIN.

Comment! il a crié, fait un affreux vacarme;
Moi-même (car ceci m'a causé quelque alarme)
J'aurais vu le Mondor, et rire à nos dépens,
Et de ses deux rivaux faire deux confidents,
Le tout pour s'égayer, pour distraire ces dames!
Non, parbleu, c'en est trop; ne gâtons pas les femmes.
Oh! rien n'est dangereux comme l'impunité...
N'y mettons pas pourtant trop d'inhumanité;
Ne soyons pas cruels... Bonnes gens que nous som-
(*gaiement.*) [mes!
Qui désole une femme est le vengeur des hommes.
Les voici. Bon.

SCÈNE XII

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE, VALSAIN.

DORIMÈNE, *bas, à Angélique, dans le fond du théâtre.*

Il est accablé de douleur;
Mondor aura parlé.

ANGÉLIQUE, *bas, à Dorimène.*

Voyons.

Digitized by Google

DORIMÈNE, *à Valsain, qui se promène d'un air fort triste.*
Où va monsieur?

VALSAIN.
Je ne sais.

DORIMÈNE.
Cet air triste a lieu de me surprendre.

VALSAIN, *se promenant toujours.*
A tant de perfidie aurais-je dû m'attendre?
Engager un amant, l'enflammer, l'attendrir,
Lui promettre son cœur, sa main, et le trahir!
Le moyen qu'à ce coup l'infortuné survive?

DORIMÈNE.
Je ne mérite pas une douleur si vive.

VALSAIN.
Votre inconstance aussi me touche infiniment,
Mais je n'en parlais pas, madame, en ce moment;
Je pense à mon ami, qui prend tout au tragique.
Trahi, comme Rolaud, par une autre Angélique;
Furieux comme lui, plus digne de pitié,
Il a maudit l'amour, et même l'amitié.
Madame, je l'ai vu prêt à perdre la tête:
Il la perdait sans moi.

DORIMÈNE.
Vous êtes bien honnête.
La vôtre était plus calme?

VALSAIN.
Aussi, pour le sauver,
Ai-je pris un moyen... qu'il aurait pu trouver.

ANGÉLIQUE.
Et quel moyen?

VALSAIN.
Très-simple; il s'offrait de lui-même.
Vous connaissez Julie, et savez qu'elle l'aime?
Brune vive, piquante!

DORIMÈNE.
Eh bien! il doit l'aimer.

VALSAIN.
Pour elle, tout d'un coup, je n'ai pu l'enflammer...

DORIMÈNE, *à part.*
Bon.

VALSAIN.
Mais comme Julie est jeune, tendre, et belle...

DORIMÈNE.
Jeune! tendre! achevons. Il a volé chez elle?

VALSAIN.
Non, madame; c'est moi qui viens de l'y mener.
Il résistait d'abord; mais... j'ai su l'entraîner.

DORIMÈNE, *à part.*
Le monstre!

ANGÉLIQUE, *à part.*
Ah! dieux!

VALSAIN, *à Dorimène.*
Voyez cette scène touchante,
Mon ami consolé, les transports d'une amante:
Ils voulaient tout se dire, et ne se parlaient pas;
Mais quels regards! J'aimais jusqu'à leur embarras.
(*à Angélique.*)
Vous auriez pris plaisir surtout à voir Julie:
Tous deux me ravissaient; j'en ai l'âme attendrie:
(*à Dorimène.*)
C'est que rien n'est si beau que l'aspect du bonheur;
Pour moi du moins. Enfin, j'ai décidé son cœur,
(*à Angélique.*) (*à Dorimène.*)
Ils seront l'un à l'autre... Et quant à moi, madame,
J'attends: peut-être un jour trouverai-je une femme
Qui daignera m'aimer: notre rival heureux,
Mondor, monsieur Mondor en a bien trouvé deux.
(*Il salue respectueusement; on ne lui rend point ses révérences; il sort.*)

SCÈNE XIII

DORIMENE, ANGÉLIQUE.

DORIMÈNE, *après un long silence pendant lequel elle n'ose lever les yeux sur Angélique.*
Quel homme!... et je l'aimais!

ANGÉLIQUE.
Ah! vous m'avez perdue.
Mais quelle idée aussi! c'est vous qui l'avez eue,
Qui m'avez fait écrire. Il le faut avouer,
De votre habileté j'ai fort à me louer.
(*Dormilli sort du cabinet où on l'a vu entrer, et s'arrête dans le fond du théâtre.*)

DORMILLI, *bas.*
Écoutons.

DORIMÈNE.
L'aventure est heureuse peut-être;
Et je me félicite enfin de les connaître.
Ils ne méritent point que l'on se plaigne d'eux.
Les voilà donc! voilà comme ils aimaient tous deux!
L'un...

ANGÉLIQUE.
Ils ont fort bien fait; oui, madame, à leur [place,
J'en aurais fait autant. Quoi! Mondor a l'audace
D'écrire un sot billet, et nous lui répondons!
C'est pour un tel rival que nous les trahissons!
Pouvaient-ils...

DORIMÈNE.
Ils pouvaient, au moins par bienséance,
Gémir un jour ou deux; ce n'est pas trop, je pense.
J'ai vu votre jaloux, soupirant à vos pieds,
Promettre de mourir, si vous l'abandonniez.
Eh bien! qui l'empêchait de vous tenir parole?

ANGÉLIQUE.
Qui l'empêchait? ô ciel!

DORIMÈNE.
Oui; c'était là son rôle,
Le rôle de Valsain, de tout amant quitté:
Le nôtre est à présent celui de la fierté.
Cachez donc vos regrets quand l'honneur vous l'or-

ANGÉLIQUE, *pleurant presque.* [donne.
L'honneur! l'honneur consiste à ne tromper per-

DORMILLI. [sonne.
Charmante!
(*Il s'approche d'elle.*)

ANGÉLIQUE.
Il m'aimait tant! vous vouliez aujourd'hui

Que votre froid Valsain fût jaloux comme lui.
Ah! par son défaut même il doit plaire à Julie;
Et je dois regretter jusqu'à sa jalousie.
Où retrouver jamais un cœur comme le sien?
Si du moins il voyait le désespoir du mien!
Je veux le détromper.

SCÈNE XIV

DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORMILLI, *avec transport.*
Il l'est, il vous adore.
ANGÉLIQUE.
Ah, ciel! ah, Dormilli!
DORMILLI.
Quoi! vous m'aimez encore?
Quoi! vous doutiez d'un cœur où vous régnez tou-
[jours?
Disposez de mon sort, de ma main, de mes jours.
DORIMÈNE, *avec un air de dépit et de joie.*
Ce traître de Valsain!
DORMILLI.
A vu votre artifice,
Et s'est un peu vengé.
ANGÉLIQUE.
Vous étiez son complice?
DORMILLI.
Oh! non, pas tout à fait; mais quelle heureuse er-
(*à Dorimène.*) [reur!
N'allez pas le gronder; je lui dois mon bonheur.
Sans lui j'ignorerais ce que je viens d'entendre;
(*à Angélique.*)
Je n'aurais pas joui d'une douleur si tendre.
Me le pardonnez-vous?
ANGÉLIQUE.
Vous avez entendu?
DORMILLI.
Je vous ai laissé dire, et n'en ai rien perdu.
DORIMÈNE, *qui voit venir Valsain.*
Paix!

SCÈNE XV

VALSAIN, DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

VALSAIN, *entrant de l'air d'un homme qui cherche quelqu'un.*
C'est lui que je vois. Aura-t-il pu se taire?
Ces dames savent tout.
DORIMÈNE.
Votre affreux caractère
M'est enfin dévoilé; vous êtes le mortel
Le plus faux!...
VALSAIN.
J'en conviens; mais lui, le plus cruel.
On ne peut, avec lui, se venger à son aise.
Mon pauvre chevalier, ah! qu'un secret vous pèse!
Plus de société désormais entre nous:
(*gaiement.*)
Du moins, pour les noirceurs, je les ferai sans vous.
DORMILLI.
Je le veux bien, sans moi.
DORIMÈNE.
Comme il se justifie!
DORMILLI.
(*à Angélique.*) (*à Valsain.*)
Le croirez-vous encor? J'épouse donc Julie!
(*à Angélique.*)
Quand je jure à vos pieds...
(*Il tombe aux pieds d'Angélique.*)

SCÈNE XVI

MONDOR, VALSAIN, DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

MONDOR, *avec un éclat de rire, voyant Dormilli à genoux.*
Il est, ma foi, charmant!
Ce tendre chevalier aime excessivement.
Pourquoi le maltraiter ainsi, mademoiselle?
(*bas, à Valsain, qui rit.*)
Vous riez de le voir aux pieds d'une infidèle,
Méchant! Il aime encor l'objet que j'ai charmé.
(*bas, à Dormilli, qui rit aussi.*)
Le malheureux Valsain se croit toujours aimé.
(*à part.*)
Bon, chacun rit de l'autre.
VALSAIN, *à Mondor.*
On rit de vous.
(*à Dorimène.*)
Madame,
Pour qu'il n'en doute pas, daignez être ma femme.
DORIMÈNE.
Traître, tu t'applaudis: mais le cœur est pour toi.
Je te cède l'honneur de tromper mieux que moi.
VALSAIN.
D'un simple amusement ne faites pas un crime.
Je n'étais point jaloux, mais par excès d'estime;
Et mon ami l'était par un excès d'amour.
Allons, pardonnez-nous; et qu'en cet heureux jour
(*désignant Mondor.*)
Monsieur soit seul puni de toutes nos querelles.
DORMILLI, *du ton le plus railleur.*
C'est ainsi que Mondor triomphe de deux belles.
(*Dorimène, Angélique, Valsain et Dormilli font à Mondor des révérences ironiques, et sortent en riant.*)

SCÈNE XVII

MONDOR, *seul.*

Expliquera, morbleu, les femmes qui pourra.
L'amour me les ravit, l'hymen me les rendra.

FIN DES FAUSSES INFIDÉLITÉS.

Digitized by Google

SEDAINE

Michel Sedaine ! Il faut saluer ce brave homme avec le plus profond respect. Son talent, sa vie honorable, entourée de respects mérités, et la simplicité de ses mœurs, le recommandent à notre admiration.

Sedaine est un enfant de Paris (4 juillet 1719). Son père était un pauvre architecte ; il mourut que son fils était encore un enfant. Son oncle, un père adoptif, n'eut pas le temps d'élever ce neveu qui lui servait de fils. — Michel se fit tailleur de pierres, sous un maître appelé Buron, qui le surprit un jour étudiant l'histoire des grands architectes d'Italie et de France. Il avoit inventé une façon plus rapide et plus logique aussi de tailler sa pierre, et reçut les encouragements d'un savant de l'Académie. Il fut donc adopté par l'architecte Buron, l'aïeul du peintre David. Mais l'architecture eut bientôt cédé le pas à la poésie ; il écrivait toutes sortes de chansons : chansons de guerre et chansons d'amour. Il réunissait la coquetterie à l'épigramme, et les dames et les vieillards étaient attentifs à toute cette poésie légère :

> Ah ! mon habit que je vous remercie !
> C'est vous qui me valez cela.

fut répété par la France entière, et chacun sut enfin le nom du bon Sedaine.

En ce temps-là, brillait d'un grand charme un drame ingénieux, qui n'était pas la comédie, et moins encore l'opéra. Cela s'appelait l'opéra comique, et quand on vit que l'ancien tailleur de pierres excellait dans ces compositions faciles, les musiciens les plus aimés : Philidor, Monsigny, et ce nouveau venu, dont le monde entier disait les refrains, la jeune Grétry, imploraient, chaque jour, de Sedaine, un livret d'opéra comique. Au défaut de Sedaine, ils acceptaient les couplets de Marmontel. Chose heureuse ! encore aujourd'hui, après un long siècle, Paris et la province font leurs délices du *Diable à quatre*, de *Blaise le Savetier*, de *Rose et Colas*, des *Troqueurs*, un emprunt de Sedaine à La Fontaine, son cousin germain.

Enfin, un beau jour de l'an de grâce 1765, le jeune Sedaine, hardi plus que d'habitude, apportait à la Comédie-Française un chef-d'œuvre intitulé : le *Philosophe sans le savoir*. L'œuvre était toute nouvelle ; on eût dit la défense du duel, contrairement à toutes les lois du cardinal de Richelieu, et du serment que prêtaient les rois de France aux autels de Reims, le jour de leur sacre. « Ah ! mon ami, s'écriait Diderot, la belle chose ! et quel malheur que ma fille soit si jeune, je te la donnerais en mariage ! » — Il y eut tout d'abord dans le public une certaine résistance ou *Philosophe sans le savoir* ; mais enfin, l'admiration fut la plus forte, et Sedaine, après tant d'obstacles, malgré la défense de M. de Sartines, s'empara, triomphant, du Théâtre-Français.

La *Gageure imprévue* (un des plus beaux rôles de Mlle Mars avec celui de Victorine) ajouta son charme à l'intérêt du premier drame. Or, ceci fait, Sedaine en toute hâte revint à ses chansons. *Richard Cœur-de-Lion* accomplit cette suite ingénieuse d'inventions délicates, et désormais le nom de Sedaine fut populaire. *Aline, reine de Golconde*, les *Sabots*, le *Déserteur*, autant de succès de la dernière heure. Enfin, quand il eut soixante-cinq ans, il écrivit à l'Académie une lettre touchante : « Permettez, disait-il, à mon cercueil de traverser le Louvre. » L'Académie entendit cette juste prière, et les portes diffelles furent ouvertes à l'auteur du *Philosophe* et de la *Gageure*. Il ne sait pas la grammaire, disait La Harpe, un jaloux... Il savait mieux que la grammaire, il savait plaire et toucher.

Ce bonhomme, en fin de compte, eut une vie heureuse ; une tendre épouse lui ferma les yeux, le 18 mai 1797 ; ses nombreux enfants le pleurèrent. Ame droite et généreuse, il n'avait jamais oublié les bienfaits de l'architecte Buron, et, par reconnaissance, il fit élever à ses frais le jeune David, qui devait être un jour le maître absolu de la peinture française.

Autour de Sedaine étant vieux, accoururent les plus célèbres artistes et les meilleurs écrivains de son siècle. Ils étaient charmés de la bonté, autant que de l'esprit de cet inépuisable amuseur. Plus tard, quand on croyait sa famille oubliée, un vrai poëte, Alfred de Vigny, écrivit en l'honneur de Sedaine un petit roman qui fit le tour du monde, et, grâce à ces pages touchantes, la petite-fille de Sedaine eut de quoi vivre et de quoi mourir.

BIBLIOTECA · LUCCHESI

Digitized by Google

LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR

M. VANDERCK

Mon fils est mort ! Je l'ai vu là et je ne l'ai pas embrassé

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE PHILOSOPHE

SANS LE SAVOIR

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 2 NOVEMBRE 1765

PERSONNAGES.

M. VANDERK PÈRE.
M. VANDERK FILS.
M. DESPARVILLE PÈRE, ancien officier.
M. DESPARVILLE FILS, officier de cavalerie.
MADAME VANDERK.
UNE MARQUISE, sœur de M. Vanderk père.
ANTOINE, homme de confiance de M. Vanderk.

PERSONNAGES.

VICTORINE, fille d'Antoine.
Mlle SOPHIE VANDERK, fille de M. Vanderk.
UN PRÉSIDENT, futur époux de Mlle Vanderk.
UN DOMESTIQUE DE M. DESPARVILLE.
UN DOMESTIQUE DE M. VANDERK FILS.
LES DOMESTIQUES DE LA MAISON.
LE DOMESTIQUE DE LA MARQUISE.

La scène se passe dans une grande ville de France.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un grand cabinet éclairé de bougies; un secrétaire sur un des côtés : il est chargé de papiers et de cartons.

SCÈNE I

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Quoi! je vous surprends votre mouchoir à la main, l'air embarrassé, vous essuyant les yeux, et je ne peux pas savoir pourquoi vous pleurez?

VICTORINE.

Bon, mon papa! les jeunes filles pleurent quelquefois pour se désennuyer.

ANTOINE.

Je ne me paye pas de cette raison-là.

VICTORINE.

Je venais vous demander...

ANTOINE.

Me demander? Et moi je vous demande ce que vous avez à pleurer; et je vous prie de me le dire.

VICTORINE.

Vous vous moquerez de moi.

ANTOINE.

Il y aurait assurément un grand danger.

VICTORINE.

Si cependant ce que j'ai à vous dire était vrai, vous ne vous en moqueriez certainement pas.

ANTOINE.

Cela peut être.

VICTORINE.

Je suis descendue chez le caissier, de la part de madame.

ANTOINE.

Eh bien?

VICTORINE.

Il y avait plusieurs messieurs qui attendaient leur tour, et qui causaient ensemble. L'un d'eux a dit : « Ils ont mis l'épée à la main, nous sommes sortis, et on les a séparés. »

ANTOINE.

Qui?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai demandé. « Je ne sais, m'a dit l'un de ces messieurs; ce sont deux jeunes gens : l'un est officier dans la cavalerie, et l'autre dans la marine. — Monsieur, l'avez-vous vu? — Oui. — Habit bleu, parements rouges? — Oui. — Jeune? — Oui; de vingt à vingt-deux ans. — Bien fait? » Ils ont souri : j'ai rougi, et je n'ai osé continuer.

ANTOINE.

Il est vrai que vos questions étaient fort modestes.

VICTORINE.

Mais si c'était le fils de monsieur?...

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui d'officier?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai pensé.

ANTOINE.

Est-il le seul dans la marine?

VICTORINE.

C'est ce que je me disais.

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui de jeune?

VICTORINE.

C'est vrai.

ANTOINE.

Il faut avoir le cœur bien sensible!

VICTORINE.

Ce qui me ferait croire encore que ce n'est pas lui, c'est que ce monsieur a dit que l'officier de marine avait commencé la querelle.

ANTOINE.

Et cependant vous pleuriez.

VICTORINE.

Oui, je pleurais.

ANTOINE.

Il faut bien aimer quelqu'un pour s'alarmer si aisément.

VICTORINE.

Eh, mon papa! après vous, qui voulez-vous donc que j'aime le plus? Comment! c'est le fils de la maison : feu ma mère l'a nourri : c'est mon frère de lait; c'est le frère de ma jeune maîtresse, et vous-même vous l'aimez bien.

ANTOINE.

Je ne vous le défends pas; mais soyez raisonnable.

VICTORINE.

Ah! cela me faisait de la peine.

ANTOINE.

Allez, vous êtes folle.

VICTORINE.

Je le souhaite. Mais si vous alliez vous informer?

ANTOINE.

Et où dit-on que la querelle a commencé?

VICTORINE.

Dans un café.

ANTOINE.

Il n'y va jamais.

VICTORINE.

Peut-être par hasard... Ah! si j'étais homme, j'irais.

SCÈNE II

VICTORINE, ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur.

ANTOINE.

Que voulez-vous?

LE DOMESTIQUE.

C'est une lettre pour remettre à M. Vanderk.

ANTOINE.

Vous pouvez me la laisser.

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette moi-même : mon maître me l'a ordonné.

ANTOINE.

Monsieur n'est pas ici; et quand il y serait, vous prenez bien mal votre temps : il est tard.

LE DOMESTIQUE.

Il n'est pas neuf heures.

ANTOINE.

Oui; mais c'est ce soir même les accords de sa fille. Si ce n'est qu'une lettre d'affaires, je suis son homme de confiance, et je...

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette en main propre.

ANTOINE.

En ce cas, passez au magasin et attendez, je vous ferai avertir.

LE DOMESTIQUE.

Par là?

ANTOINE.

Oui... à gauche, à gauche.

SCÈNE III

VICTORINE, ANTOINE.

VICTORINE.

Monsieur n'est donc pas rentré?

ANTOINE.

Non. Il est retourné chez le notaire.

VICTORINE.

Madame m'envoie vous demander... Ah! je voudrais que vous vissiez mademoiselle avec ses habits de noce! on vient de les essayer. Les diamants, le collier, la rivière de diamants! Ah, ils sont beaux! il y en a un gros comme cela : et mademoiselle, ah! comme elle est charmante! Le cher amoureux est en extase. Il est là, il la mange des yeux. On lui a mis du rouge et une mouche. Vous ne la reconnaîtriez pas.

ANTOINE.

Sitôt qu'elle a une mouche...

VICTORINE.

Madame m'a dit : « Va demander à ton père si monsieur est revenu, s'il n'est pas en affaire, et si on peut lui parler. » Je vous dirai; mais vous n'en parlerez pas... Mademoiselle va se faire annoncer comme une dame de condition, sous un autre nom; et je suis sûre que monsieur y sera trompé.

ANTOINE.

Certainement un père ne reconnaîtra pas sa fille?

VICTORINE.

Non, il ne la reconnaîtra pas, j'en suis sûre. Quand il arrivera, vous nous avertirez : il y aura de quoi rire. Cependant il n'a pas coutume de rentrer si tard.

Digitized by Google

ANTOINE.

Qui?

VICTORINE.

Son fils.

ANTOINE.

Tu y penses encore?

VICTORINE.

Je m'en vais : vous nous avertirez. Ah! voilà monsieur!

SCÈNE IV

M. VANDERK, ANTOINE; DEUX HOMMES *portant de l'argent dans des hottes.*

M. VANDERK, *aux porteurs.*

Allez à ma caisse : descendez trois marches, et montez-en cinq, au bout du corridor.

ANTOINE.

Je vais les y mener.

M. VANDERK.

Non, reste. Les notaires ne finissent point. (*Il pose son chapeau et son épée; il ouvre un secrétaire.*) Au reste, ils ont raison : nous ne voyons que le présent, et ils voient l'avenir. Mon fils est-il rentré?

ANTOINE.

Non, monsieur. Voici les rouleaux de vingt-cinq louis que j'ai pris à la caisse.

M. VANDERK.

Gardes-en un. Oh çà, mon pauvre Antoine, tu vas demain avoir bien de l'embarras.

ANTOINE.

N'en ayez pas plus que moi.

M. VANDERK.

J'en aurai ma part.

ANTOINE.

Pourquoi? Reposez-vous sur moi.

M. VANDERK.

Tu ne peux pas tout faire.

ANTOINE.

Je me charge de tout. Imaginez-vous n'être qu'invité. Vous aurez bien assez d'occupation de recevoir votre monde.

M. VANDERK.

Tu auras un tas de domestiques étrangers : c'est ce qui m'effraye : surtout ceux de ma sœur.

ANTOINE.

Je le sais.

M. VANDERK.

Je ne veux pas de débauches.

ANTOINE.

Il n'y en aura pas.

M. VANDERK.

Que la table des commis soit servie comme la mienne.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

M. VANDERK.

J'irai y faire un tour.

ANTOINE.

Je le leur dirai.

M. VANDERK.

Je veux recevoir leur santé, et boire à la leur.

ANTOINE.

Ils seront charmés.

M. VANDERK.

La table des domestiques sans profusion du côté du vin.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Un demi-louis à chacun, comme présent de noce.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Si tu n'as pas assez de ce que je t'ai donné, avance-le.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Je crois que voilà tout... Les magasins fermés;... que personne n'y entre passé dix heures... Que quelqu'un reste dans les bureaux, et ferme la porte en dedans.

ANTOINE.

Ma fille y restera.

M. VANDERK.

Non : il faut que ta fille soit près de sa bonne amie. J'ai entendu parler de quelques fusées, de quelques pétards. Mon fils veut brûler ses manchettes.

ANTOINE.

C'est peu de chose.

M. VANDERK.

Aie toujours soin que les réservoirs soient pleins d'eau.

(*Ici Victorine entre; elle parle à son père à l'oreille: il lui répond.*)

ANTOINE, *à sa fille.*

Oui. (*Après qu'elle est partie.*) Monsieur, vous sentez-vous capable d'un grand secret?

M. VANDERK.

Encore quelques fusées, quelques violons!

ANTOINE.

C'est bien autre chose. Une demoiselle qui a pour vous la plus grande tendresse...

M. VANDERK.

Ma fille?

ANTOINE.

Juste. Elle vous demande un tête-à-tête.

M. VANDERK.

Sais-tu pourquoi?

ANTOINE.

Elle vient d'essayer ses diamants, sa robe de noce : on lui a mis du rouge et une mouche. Madame et elle pensent que vous ne la reconnaîtrez pas. La voici.

SCÈNE V

Mlle SOPHIE VANDERK, *annoncée sous le nom de* Mme DE VANDERVILLE; M. VANDERK, ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *riant.*

Monsieur, madame la marquise de Vanderville.

M. VANDERK.

Faites entrer.

(*On ouvre les deux battants. De grandes révérences.*)

SOPHIE, *interdite.*

Mon... monsieur.

M. VANDERK.

Madame... Avancez un siége. (*Ils s'asseyent. — A Antoine.*) Elle n'est pas mal. (*A Sophie.*) Puis-je savoir de madame ce qui me procure l'honneur de la voir?

SOPHIE, *tremblante.*

C'est que... mon... monsieur, j'ai... j'ai un papier à vous remettre.

M. VANDERK.

Si madame veut bien me le confier.

(*Pendant qu'elle cherche, il regarde Antoine.*)

ANTOINE.

Ah, monsieur! qu'elle est belle comme cela!

SOPHIE.

Le voici. (*Le père se lève pour prendre le papier.*) Ah, monsieur! pourquoi vous déranger? (*A part.*) Je suis toute interdite.

M. VANDERK.

Cela suffit. C'est trente louis. Ah! rien de mieux. Je vais... (*Pendant que M. Vanderk va à son secrétaire, Sophie fait signe à Antoine de ne rien dire.*) Ce billet est excellent : il vous est venu par la Hollande?

SOPHIE.

Non... oui.

M. VANDERK.

Vous avez raison, madame... Voici la somme.

SOPHIE.

Monsieur, je suis votre très-humble et très-obéissante servante.

M. VANDERK.

Madame ne compte pas?

SOPHIE.

Ah! mon cher... mon... monsieur, vous êtes un si honnête homme,... que... la réputation,... la renommée dont...

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS; Mme VANDERK.

SOPHIE.

Ah! maman! papa s'est moqué de moi.

M. VANDERK.

Comment! c'est vous, ma fille?

SOPHIE.

Ah! vous m'aviez reconnue.

MADAME VANDERK.

Comment la trouvez-vous?

M. VANDERK.

Fort bien.

SOPHIE.

Vous ne m'avez seulement pas regardée. Je ne suis pas une voleuse; et voici votre argent, que vous donnez avec tant de confiance à la première personne.

M. VANDERK.

Garde-le, ma fille. Je ne veux pas que dans toute ta vie tu puisses te reprocher une fausseté, même en badinant. Ton billet, je le tiens pour bon. Garde les trente louis.

SOPHIE.

Ah! mon cher père!

M. VANDERK.

Vous aurez des présents à faire demain.

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS; LE GENDRE.

M. VANDERK.

Vous allez, monsieur, épouser une jolie personne! Se faire annoncer sous un faux nom, se servir d'un faux sein pour tromper son père : tout cela n'est qu'un badinage pour elle.

LE GENDRE.

Ah, monsieur! vous avez à punir deux coupables. Je suis complice, et voici la main qui a signé.

M. VANDERK, *prenant la main de sa fille et celle de son futur.*

Voilà comme je la punis.

LE GENDRE.

Si vous punissez ainsi, comment récompensez-vous donc?

SOPHIE, *au futur.*

Permettez-moi, monsieur, de vous prier...

LE GENDRE.

Commandez.

SOPHIE.

Devinez ce que je veux vous dire.

MADAME VANDERK, *à son mari.*

Votre fille est très-embarrassée.

M. VANDERK.

Quel est son embarras?

LE GENDRE.

Je voudrais bien vous deviner... Ah! c'est de vous laisser?

SOPHIE.

Oui.

MADAME VANDERK.

Votre fille nous quitte; elle veut vous demander...

M. VANDERK.

Ah, madame!

MADAME VANDERK.

Ma fille!

SOPHIE.

Ma mère! Ah, mon cher père! je...

(Faisant le mouvement pour se mettre à genoux; le père la retient.)

M. VANDERK.

Ma fille, épargne à ta mère et à moi l'attendrissement d'un pareil moment. Toutes nos actions ne tendent, jusqu'à présent, qu'à attirer sur toi et sur ton frère toutes les faveurs du ciel. Ne perds jamais de vue, ma fille, que la bonne conduite des père et mère est la bénédiction des enfants.

SOPHIE.

Ah! si jamais je l'oublie...

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS; M. VANDERK FILS, *qui entre quelque temps après*; VICTORINE.

VICTORINE.

Le voilà! le voilà!

MADAME VANDERK.

Qui? qui donc?

VICTORINE.

Monsieur votre fils.

MADAME VANDERK.

Je vous assure, Victorine, que plus vous avancez en âge, et plus vous extravaguez.

VICTORINE.

Madame!

MADAME VANDERK.

Premièrement, vous entrez ici sans qu'on vous appelle.

VICTORINE.

Mais, madame...

MADAME VANDERK.

A-t-on coutume d'annoncer mon fils?

SOPHIE.

Ma bonne amie, vous êtes bien folle.

VICTORINE.

C'est que le voilà.

(Le fils fait des révérences.)

SOPHIE.

Ah! mon frère ne me reconnaît pas!

M. VANDERK FILS.

Eh! c'est ma sœur! Oh! elle est charmante!

MADAME VANDERK.

Tu la trouves donc bien?

M. VANDERK FILS.

Oui, ma mère.

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS; LE GENDRE.

LE GENDRE.

M'est-il permis d'approcher? *(A Sophie; ensuite au père.)* Les notaires sont arrivés.

(Il veut donner le bras à Sophie, qui montre sa mère.)

SOPHIE.

A ma mère.

SCÈNE X

M. VANDERK FILS, SOPHIE, VICTORINE.

SOPHIE.

Vous me trouvez donc bien, mon frère?

M. VANDERK FILS.

Oui, très-bien, ma sœur.

SOPHIE.

Et moi, mon frère, je trouve fort mal de ce qu'un jour comme celui-ci vous êtes revenu si tard. Demandez à Victorine.

M. VANDERK FILS.

Mais quelle heure est-il donc?

SOPHIE, *lui donnant une montre.*

Tenez, regardez.

M. VANDERK FILS.

Il est vrai qu'il est un peu tard. Cette montre est jolie, très-jolie.

(Il veut la rendre.)

SOPHIE.

Non, mon frère, je veux que vous la gardiez comme un reproche éternel de ce que vous vous êtes fait attendre.

M. VANDERK FILS.

Et moi je l'accepte de bon cœur. Puissé-je, à chaque fois que j'y regarderai, me féliciter de vous savoir heureuse!

(Le gendre rentre : il prend la main de Sophie. Le frère regarde la montre, rêve, et soupire. Victorine le regarde.)

SCÈNE XI

M. VANDERK FILS, VICTORINE.

VICTORINE.

Vous m'avez bien inquiétée. Une dispute dans un café!

M. VANDERK FILS.

Est-ce que mon père sait cela?

VICTORINE.

Est-ce que cela est vrai?

M. VANDERK FILS.

Non, non, Victorine.

VICTORINE.

Ah! que cela m'inquiète!

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

ANTOINE, LE DOMESTIQUE *qui a déjà paru.*

ANTOINE.

Où diable étiez-vous donc?

LE DOMESTIQUE.

J'étais dans le magasin.

ANTOINE.

Qui vous y avait envoyé?

LE DOMESTIQUE.

Vous.

ANTOINE.

Et que faisiez-vous là?

LE DOMESTIQUE.

Je dormais.

ANTOINE.

Vous dormiez! il faut qu'il y ait plus de deux heures.

LE DOMESTIQUE.

Je n'en sais rien. Eh bien! votre maître est-il rentré?

ANTOINE.

Bon! on a soupé depuis.

LE DOMESTIQUE.

Enfin, puis-je lui remettre ma lettre?

ANTOINE.

Attendez.

SCÈNE II

ANTOINE, LE DOMESTIQUE, M. VANDERK FILS.

LE DOMESTIQUE.

N'est-ce pas là lui?

ANTOINE.

Non, non, restez; parbleu, vous êtes un drôle d'homme de rester dans ce magasin pendant trois heures!

LE DOMESTIQUE.

Ma foi, j'y aurais passé la nuit, si la faim ne m'avait pas réveillé.

ANTOINE.

Venez, venez.

SCÈNE III

M. VANDERK FILS.

Quelle fatalité! je ne voulais pas sortir; il semblait que j'avais un pressentiment. Les commerçants... les commerçants... C'est l'état de mon père, et je ne souffrirai jamais qu'on l'avilisse... Ah, mon père! mon père! un jour de noce! Je vois toutes ses inquiétudes, toute sa douleur, le désespoir de ma mère, ma sœur, cette pauvre Victorine, Antoine, toute une famille. Ah, Dieu! que ne donnerais-je pas pour reculer d'un jour, d'un seul jour?... Reculer... (*Le père entre, et le regarde.*) Non certes, je ne reculerai pas. Ah, Dieu!

(*Il aperçoit son père; il prend un air gai.*)

SCÈNE IV

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK PÈRE.

Hé mais! mon fils, quelle petulance! quels mouvements! que signifie?...

M. VANDERK FILS.

Ce n'est rien, mon père... C'est que... je déclamais; je... je faisais le héros.

M. VANDERK PÈRE.

Vous ne représenteriez pas demain quelque pièce de théâtre, une tragédie?

M. VANDERK FILS.

Non, non, mon père.

M. VANDERK PÈRE.

Faites, si cela vous amuse : mais il faudrait quelques précautions. Dites-le-moi; et s'il ne faut pas que je le sache, je ne le saurai pas.

M. VANDERK FILS.

Je vous suis obligé, mon père; je vous le dirais.

M. VANDERK PÈRE.

Si vous me trompez, prenez-y garde : je ferai cabale.

M. VANDERK FILS.

Je ne crains pas cela. Mais, mon père, on vient de lire le contrat de mariage de ma sœur : nous l'avons tous signé. Quel nom y avez-vous pris? et quel nom m'avez-vous fait prendre?

M. VANDERK PÈRE.

Le vôtre.

M. VANDERK FILS.

Le mien! est-ce que celui que je porte?...

M. VANDERK PÈRE.

Ce n'est qu'un surnom.

M. VANDERK FILS.

Vous vous êtes titré de chevalier, d'ancien baron de Savières, de Clavières, de...

M. VANDERK PÈRE.

Je le suis.

M. VANDERK FILS.

Vous êtes donc gentilhomme?

M. VANDERK PÈRE.

Oui.

M. VANDERK FILS.

Oui?

M. VANDERK PÈRE.

Vous doutez de ce que je dis?

M. VANDERK FILS.

Non, mon père : mais est-il possible?...

M. VANDERK PÈRE.

Il n'est pas possible que je sois gentilhomme!

M. VANDERK FILS.

Je ne dis pas cela. Mais est-il possible, fussiez-vous le plus pauvre des nobles, que vous ayez pris un état?

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils, lorsqu'un homme entre dans le monde, il est le jouet des circonstances.

M. VANDERK FILS.

En est-il d'assez fortes pour descendre du rang le plus distingué au rang...

M. VANDERK PÈRE.

Achevez : au rang le plus bas.

M. VANDERK FILS.

Je ne voulais pas dire cela.

M. VANDERK PÈRE.

Écoutez : le compte le plus rigide qu'un père doive à son fils est celui de l'honneur qu'il a reçu de ses ancêtres. Asseyons-nous. (*Le père s'assied; le fils prend un siège, et s'assied ensuite.*) J'ai été élevé par votre bisaïeul : mon père fut tué fort jeune à la tête de son régiment. Si vous étiez moins raisonnable, je ne vous confierais pas l'histoire de ma jeunesse; et la voici. Votre mère, fille d'un gentilhomme voisin, a été ma seule et unique passion. Dans l'âge où l'on ne choisit pas, j'ai eu le bonheur de bien choisir. Un jeune officier, venu en quartier d'hiver dans la province, trouva mauvais qu'un enfant de seize ans (c'était mon âge) attirât les attentions d'un autre enfant : votre mère n'avait pas douze ans; il me traita avec une hauteur... Je ne le supportai pas, nous nous battîmes?

M. VANDERK FILS.

Vous vous battîtes?

M. VANDERK PÈRE.

Oui, mon fils.

M. VANDERK FILS.

Au pistolet?

M. VANDERK PÈRE.

Non; à l'épée. Je fus forcé de quitter la province : votre mère me jura une constance qu'elle a eue toute sa vie. Je m'embarquai. Un bon Hollandais, propriétaire du bâtiment sur lequel j'étais, me prit en affection. Nous fûmes attaqués, et je lui fus utile (c'est là où j'ai connu Antoine). Le bon Hollandais m'associa à son commerce, il m'offrit sa nièce et sa fortune. Je lui dis mes engagements; il m'approuve, il part, il obtient le consentement des parents de votre mère, il me l'amène avec sa nourrice : c'est cette bonne vieille qui est ici. Nous nous marions; le bon Hollandais mourut dans mes bras; je pris, à sa prière, et son nom et son commerce. Le ciel a béni ma fortune, je ne peux pas être plus heureux, je suis estimé. Voici votre sœur bien établie; votre beau-frère remplit avec honneur une des premières places dans la robe. Pour vous, mon fils, vous serez digne de moi et de vos aïeux : j'ai déjà remis dans notre famille tous les biens que la nécessité de servir le prince avait fait sortir des mains de nos ancêtres : ils seront à vous, ces biens; et si vous pensez que j'aie fait par le commerce une tache à leur nom, c'est à vous de l'effacer. Mais, dans un siècle aussi éclairé que celui-ci, ce qui peut donner la noblesse n'est pas capable de l'ôter.

M. VANDERK FILS.

Ah! mon père, je ne le pense pas; mais le préjugé est malheureusement si fort...

M. VANDERK PÈRE.

Un préjugé! Un tel préjugé n'est rien aux yeux de la raison.

M. VANDERK FILS.

Cela n'empêche pas que le commerce ne soit considéré comme un état.

M. VANDERK PÈRE.

Quel état, mon fils, que celui d'un homme qui, d'un trait de plume, se fait obéir d'un bout de l'univers à l'autre! Son nom, son seing n'a pas besoin, comme la monnaie des souverains, que la valeur du métal serve de caution à l'empreinte : sa personne a tout fait; il a signé, cela suffit.

M. VANDERK FILS.

J'en conviens; mais...

M. VANDERK PÈRE.

Ce n'est pas un peuple, ce n'est pas une seule nation qu'il sert; il les sert toutes, et en est servi : c'est l'homme de l'univers.

M. VANDERK FILS.

Cela peut être vrai; mais enfin en lui-même qu'a-t-il de respectable?

M. VANDERK PÈRE.

De respectable! Ce qui légitime dans un gentilhomme les droits de la naissance, ce qui fait la base de ses titres : la droiture, l'honneur, la probité.

M. VANDERK FILS.

Votre conduite, mon père.

M. VANDERK PÈRE.

Quelques particuliers audacieux font armer les rois, la guerre s'allume, tout s'embrase, l'Europe est divisée; mais ce négociant anglais, hollandais, russe ou chinois, n'en est pas moins l'ami de mon cœur : nous sommes, sur la surface de la terre, autant de fils qui lient ensemble les nations, et les ramènent à la paix par la nécessité du commerce. Voilà, mon fils, ce que c'est qu'un honnête négociant.

M. VANDERK FILS.

Et le gentilhomme donc? et le militaire?

M. VANDERK PÈRE.

Je ne connais que deux états au-dessus du commerçant (en supposant encore qu'il y ait quelque différence entre ceux qui font le mieux qu'ils peuvent dans le rang où le ciel les a placés); je ne connais que deux états : le magistrat qui fait parler les lois, et le guerrier qui défend la patrie.

M. VANDERK FILS.

Je suis donc gentilhomme.

M. VANDERK PÈRE.

Oui, mon fils; il est peu de bonnes maisons auxquelles vous ne teniez, et qui ne tiennent à vous.

M. VANDERK FILS.

Mon père, pourquoi donc me l'avoir caché si longtemps?

M. VANDERK PÈRE.

Par une prudence peut-être inutile : j'ai craint que l'orgueil d'un grand nom ne devînt le germe de vos vertus; j'ai désiré que vous les tinssiez de vous-même. Je vous ai épargné jusqu'à cet instant les réflexions que vous venez de faire, réflexions qui dans un âge moins avancé se seraient produites avec plus d'amertume.

M. VANDERK FILS.

Je ne crois pas que jamais...

M. VANDERK PÈRE.

Qu'est-ce?

SCÈNE V

M. VANDERK PÈRE; M. VANDERK FILS, *qui rêve*; ANTOINE, LE DOMESTIQUE.

ANTOINE.

C'est un domestique... Il y a, monsieur, plus de trois heures qu'il est là.

M. VANDERK PÈRE.

Pourquoi faire attendre? Pourquoi ne pas faire parler? Son temps peut être précieux, son maître peut avoir besoin de lui.

ANTOINE.

Je l'ai oublié, on a soupé, il s'est endormi.

LE DOMESTIQUE.

Je me suis endormi; ma foi, on est las... on est las. Où diable est-elle à présent? cette chienne de lettre me fera damner aujourd'hui.

M. VANDERK PÈRE.

Donnez-vous patience.

LE DOMESTIQUE.

Ah! la voilà!

(*Il bâille pendant que le père lit; le fils rêve.*)

M. VANDERK PÈRE.

Vous direz à votre maître... Qu'est-il votre maître?

LE DOMESTIQUE.

M. Desparville.

M. VANDERK PÈRE.

J'entends; mais quel est son état?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a pas longtemps que je suis à lui; mais il a servi.

M. VANDERK PÈRE.

Servi?

LE DOMESTIQUE.

Oui, c'est un officier distingué.

M. VANDERK PÈRE.

Dites à votre maître, dites à M. Desparville que demain, entre trois et quatre heures après midi, je l'attends ici.

LE DOMESTIQUE.

Oui.

M. VANDERK PÈRE.

Dites, je vous en prie, que je suis bien fâché de ne pouvoir lui donner une heure plus prompte; que je suis dans l'embarras.

LE DOMESTIQUE.

Je sais, je sais... La noce de... oui, oui.

ANTOINE, *au domestique, qui tourne du côté du magasin.*

Eh bien! allez-vous encore dormir?

SCÈNE VI

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS.

Mon père, je vous prie de pardonner à mes réflexions.

M. VANDERK PÈRE.

Il vaut mieux les dire que les taire.

M. VANDERK FILS.

Peut-être avec trop de vivacité.

M. VANDERK PÈRE.

C'est de votre âge: vous allez voir ici une femme qui a bien plus de vivacité que vous sur cet article. Quiconque n'est pas militaire n'est rien.

M. VANDERK FILS.

Qui donc?

M. VANDERK PÈRE.

Votre tante, ma propre sœur; elle devrait être arrivée; c'est en vain que je l'ai établie honorablement : elle est veuve à présent et sans enfants; elle jouit de tous les revenus des biens que je vous ai achetés, je l'ai comblée de tout ce que j'ai cru devoir satisfaire ses vœux : cependant elle ne me pardonnera jamais l'état que j'ai pris; et lorsque mes dons ne profanent pas ses mains, le nom de frère profanerait ses lèvres : elle est cependant la meilleure de toutes les femmes; mais voilà comme un honneur de préjugé étouffe les sentiments de la nature et de la reconnaissance.

M. VANDERK FILS.

Mais, mon père, à votre place, je ne lui pardonnerais jamais.

M. VANDERK PÈRE.

Pourquoi? Elle est ainsi, mon fils; c'est une faiblesse en elle, c'est de l'honneur mal entendu, mais c'est toujours de l'honneur.

M. VANDERK FILS.

Vous ne m'aviez jamais parlé de cette tante.

M. VANDERK PÈRE.

Ce silence entrait dans mon système à votre égard; elle vit dans le fond du Berri; elle n'y soutient qu'avec trop de hauteur le nom de nos ancêtres; et l'idée de noblesse est si forte en elle, que je ne lui aurais pas persuadé de venir au mariage de votre sœur, si je ne lui avais écrit qu'elle épouse un homme de qualité : encore a-t-elle mis des conditions singulières.

M. VANDERK FILS.

Des conditions!

M. VANDERK PÈRE.

« Mon cher frère, m'écrit-elle, j'irai; mais ne

« serait-il pas mieux que je ne passasse que pour « une parente éloignée de votre femme, pour une « protectrice de la famille? » Elle appuie cela de tous les mauvais raisonnements qui... J'entends une voiture.

M. VANDERK FILS.

Je vais voir.

SCÈNE VII

M. VANDERK PÈRE, Madame VANDERK, M. VANDERK FILS, LE GENDRE, SOPHIE.

MADAME VANDERK.

Voici, je crois, ma belle-sœur.

M. VANDERK PÈRE.

Il faut voir.

SOPHIE.

Voici ma tante.

M. VANDERK PÈRE.

Restez ici, je vais au-devant d'elle.

LE GENDRE.

Vous accompagnerai-je, monsieur?

M. VANDERK PÈRE.

Non, restez. Victorine, éclairez-moi.

SCÈNE VIII

MADAME VANDERK, M. VANDERK FILS, LE GENDRE, SOPHIE.

LE GENDRE.

Eh bien! mon cher frère, vous avez aujourd'hui un petit air sérieux...

M. VANDERK FILS.

Non, je vous assure.

LE GENDRE.

Pensez-vous que votre sœur ne sera pas heureuse avec moi?

M. VANDERK FILS.

Je ne doute pas qu'elle ne le soit.

SOPHIE, *à sa mère.*

L'appellerai-je ma tante?

MADAME VANDERK.

Gardez-vous-en bien! laissez-moi parler.

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS; M. VANDERK PÈRE, LA TANTE; UN LAQUAIS *en veste, une ceinture de soie, botté, un fouet sur l'épaule; cependant il porte la robe de la tante.*

LA TANTE.

Ah! j'ai les yeux éblouis; écartez ces flambeaux... Point d'ordre sur les routes: je devrais être ici il y a deux heures. Soyez de condition, n'en soyez pas; une duchesse, une financière, c'est égal... Des chevaux terribles; mes femmes ont eu des peurs!... (*à son laquais.*) Laissez ma robe, vous... Ah! c'est madame Vanderk!

MADAME VANDERK.

Madame, voici ma fille que j'ai l'honneur de vous présenter.

LA TANTE, *à M. Vanderk père.*

Quel est ce monsieur noir, et ce jeune homme?

M. VANDERK PÈRE.

C'est mon gendre futur.

LA TANTE, *en regardant le fils.*

Il ne faut que des yeux pour juger qu'il est d'un sang noble.

M. VANDERK PÈRE.

Ne trouvez-vous pas qu'il a quelque chose du grand-père?

LA TANTE.

Quelque chose?... oui, le front. Il est sans doute avancé dans le service?

M. VANDERK PÈRE.

Non, il est trop jeune.

LA TANTE.

Il a sans doute un régiment?

M. VANDERK PÈRE.

Non.

LA TANTE.

Pourquoi donc?

M. VANDERK PÈRE.

Lorsque par ses services il aura mérité la faveur de la cour, je suis tout prêt.

LA TANTE.

Vous avez eu vos raisons, il est fort bien : votre fille l'aime apparemment.

M. VANDERK PÈRE.

Oui, ils s'aiment beaucoup.

LA TANTE.

Moi, je me serais peu embarrassée de cet amour-là, et j'aurais voulu que mon gendre eût un rang avant de lui donner ma fille.

M. VANDERK PÈRE.

Il est président.

LA TANTE.

Président! Pourquoi porte-t-il l'uniforme?

M. VANDERK PÈRE.

Qui? Voici mon gendre futur.

LA TANTE.

Cela! Monsieur est donc de robe?

LE GENDRE.

Oui, madame, et je m'en fais honneur.

LA TANTE.

Monsieur, il y a dans la robe des personnes qui tiennent à ce qu'il y a de mieux.

LE GENDRE.

Et qui le sont, madame.

LA TANTE, *au père.*

Vous ne m'aviez pas écrit que c'était un homme de robe. (*Au gendre.*) Monsieur, je vous fais mon compliment, je suis charmée de vous voir uni à une famille...

LE GENDRE.

Madame...

LA TANTE.

A une famille à laquelle je prends le plus vif intérêt.

LE GENDRE.

Certainement, madame...

LA TANTE.

Mademoiselle a dans toute sa personne un air, une grâce, une modestie...; elle sera dignement madame la présidente. Et ce jeune monsieur?

M. VANDERK PÈRE.

C'est mon fils.

LA TANTE.

Votre fils! votre fils! vous ne me le dites pas... C'est mon neveu! Ah! il est charmant, il est charmant! Embrassez-moi, mon cher enfant. Ah! vous avez raison, c'est tout le portrait de mon grand-père; il m'a saisie : ses yeux, son front, l'air noble. Ah! mon frère, ah! monsieur! je veux l'emmener, je veux le faire connaître dans la province, je le présenterai : ah! il est charmant.

MADAME VANDERK.

Madame, voulez-vous passer dans votre appartement?

M. VANDERK PÈRE.

On va vous servir.

LA TANTE.

Ah! mon lit, mon lit et un bouillon. Ah! il est charmant : je le retiens demain pour me donner la main. Bonsoir, mon cher neveu, bonsoir.

M. VANDERK FILS.

Ma chère tante, je vous souhaite...

SCÈNE X

M. VANDERK FILS, VICTORINE.

M. VANDERK FILS.

Ma chère tante est assez folle, à ce qu'il me paraît.

VICTORINE.

C'est madame votre tante?

M. VANDERK FILS.

Oui, sœur de mon père.

VICTORINE.

Ses domestiques font un train... Elle en a quatre, cinq, sans compter les femmes : ils sont d'une arrogance... Madame la marquise par-ci, madame la marquise par-là; elle veut ci, elle veut ça : il semble que tout soit à elle.

M. VANDERK FILS.

Je m'en doute bien.

VICTORINE.

Vous ne la suivez pas, votre chère tante?

M. VANDERK FILS.

J'y vais. Bonsoir, Victorine.

VICTORINE.

Attendez donc.

M. VANDERK FILS.

Que veux-tu?

VICTORINE.

Voyons donc votre nouvelle montre.

M. VANDERK FILS.

Est-ce que tu ne l'as pas vue?

VICTORINE.

Que je la voie encore! Ah, quelle est belle! des diamants! à répétition! Il est onze heures sept, huit, neuf, dix minutes, onze heures dix minutes. Demain, à pareille heure... Voulez-vous que je vous dise tout ce que vous ferez demain?

M. VANDERK FILS.

Comment, ce que je ferai?

VICTORINE.

Oui. Vous vous lèverez à sept, disons à huit heures; vous descendrez à dix; vous donnerez la main à la mariée : on reviendra à deux heures : on dînera, on jouera; ensuite votre feu d'artifice... pourvu encore que vous ne soyez pas blessé.

M. VANDERK FILS.

Ah! si je le suis?...

VICTORINE.

Il ne faut pas l'être.

M. VANDERK FILS.

Oui, cela vaudrait mieux.

VICTORINE.

Je parie que voilà tout ce que vous ferez demain.

M. VANDERK FILS.

Tu serais bien étonnée si je ne faisais rien de tout cela.

VICTORINE.

Que ferez-vous donc?

M. VANDERK FILS.

Au reste, tu peux avoir raison.

VICTORINE.

C'est joli, une montre à répétition; lorsqu'on se réveille, on sonne l'heure : je crois que je me réveillerais exprès.

M. VANDERK FILS.

Eh bien! je veux qu'elle passe la nuit dans ta chambre, pour savoir si tu te réveilleras.

VICTORINE.

Oh! non.

M. VANDERK FILS.

Je t'en prie.

VICTORINE.

Si on le savait, on se moquerait de moi.

M. VANDERK FILS.

Qui le dira? Tu me la rendras demain au matin.

VICTORINE.

Vous pouvez en être sûr; mais... vous?

M. VANDERK FILS.

N'ai-je pas ma pendule? Et puis tu me la rendras.

VICTORINE.

Sans doute.

M. VANDERK FILS.

Qu'à moi.

VICTORINE.

A qui donc?

M. VANDERK FILS.

Qu'à moi.

VICTORINE.

Eh! mais, sans doute.

M. VANDERK FILS.

Bonsoir, Victorine. Adieu. Bonsoir. Qu'à moi... qu'à moi.

SCÈNE XI

VICTORINE.

Qu'à moi, qu'à moi! Que veut-il dire? Il a quelque chose d'extraordinaire aujourd'hui : ce n'est pas sa gaieté, son air franc : il rêvait... Si c'était... non...

SCÈNE XII

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Eh bien! on vous appelle, on vous sonne depuis une heure. Quatre ou cinq misérables laquais de condition donnent plus de peine qu'une maison de quarante personnes. Nous verrons demain : ce sera un beau bruit! Je n'oublie rien? Non. (*Il souffle les bougies.*) Je vais me coucher.

SCÈNE XIII

ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Antoine?

ANTOINE.

Quoi?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Antoine, monsieur dit qu'avant de vous coucher vous montiez chez lui par le petit escalier.

ANTOINE.

Oui, j'y vais.

LE DOMESTIQUE.

Bonsoir, monsieur Antoine.

ANTOINE.

Bonsoir, bonsoir.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

M. VANDERK FILS, SON DOMESTIQUE.

M. Vanderk fils entre en tâtonnant avec précaution : le domestique ouvre le volet fermé le soir par Antoine : M. Vanderk regarde partout. Le domestique est botté ainsi que son maître, qui tient deux pistolets.

M. VANDERK FILS.

Champagne.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur.

M. VANDERK FILS.

Va ouvrir le volet.

LE DOMESTIQUE.

J'y vais... le voilà ouvert.

M. VANDERK FILS.

Eh bien! les clefs?

LE DOMESTIQUE.

J'ai cherché partout, sur la fenêtre, derrière la porte; j'ai tâté le long de la barre de fer, je n'ai rien trouvé : enfin j'ai réveillé le portier.

M. VANDERK FILS.

Eh bien?

LE DOMESTIQUE.

Il dit que M. Antoine les a.

M. VANDERK FILS.

Et pourquoi Antoine a-t-il pris ces clefs?

LE DOMESTIQUE.

Je n'en sais rien.

M. VANDERK FILS.

A-t-il coutume de les prendre?

LE DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas demandé : voulez-vous que j'y aille?

M. VANDERK FILS.

Non... Et nos chevaux?

LE DOMESTIQUE.

Ils sont dans la cour.

M. VANDERK FILS.

Tiens, mets ces pistolets à l'arçon, et n'y touche pas. As-tu entendu du bruit dans la maison?

LE DOMESTIQUE.

Non. Tout le monde dort : j'ai cependant vu de la lumière.

M. VANDERK FILS.

Où?

LE DOMESTIQUE.

Au troisième.

M. VANDERK FILS.

Au troisième?

LE DOMESTIQUE.

Ah! c'est dans la chambre de mademoiselle Victorine : mais c'est sa lampe.

M. VANDERK FILS.

Victorine... Va-t'en.

LE DOMESTIQUE.

Où irai-je?

M. VANDERK FILS.

Descends dans la cour, écoute, cache les chevaux sous la remise à gauche, près du carrosse de ma mère : point de bruit surtout; il ne faut réveiller personne.

SCÈNE II

M. VANDERK FILS.

Pourquoi Antoine a-t-il pris ces clefs? Que vais-je faire? C'est de le réveiller. Je lui dirai... Je veux sortir... J'ai des emplettes... j'ai quelques affaires... Frappons. Antoine?... il n'entend rien... Antoine?... Il va me faire cent questions : « Vous sortez de bonne heure. Quelle affaire avez-vous donc? Vous sortez à cheval : attendez le grand jour. » Je ne veux pas attendre, moi. Qu'il me donne les clefs. (*Il frappe.*) Antoine?

ANTOINE, *en dehors.*

Qui est là?

M. VANDERK FILS.

Il a répondu. Antoine?

ANTOINE.

Qui peut frapper si matin?

M. VANDERK FILS.

Moi.

ANTOINE.

Tout à l'heure! j'y vais.

M. VANDERK FILS.

Il se lève... Rien de moins extraordinaire; j'ai affaire, moi; je sors. Je vais à deux pas : quand j'irais plus loin? — Mais vous êtes en bottes? Mais ce cheval, ce domestique? — Eh bien! je vais à deux lieues d'ici; mon père m'a dit de lui faire une commission. Comme l'esprit va chercher bien loin les raisons les plus simples! Ah! je ne sais pas mentir.

SCÈNE III

M. VANDERK FILS; ANTOINE, *son cal à la main.*

ANTOINE.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? Ah! monsieur, c'est vous?

M. VANDERK FILS.

Oui; donne-moi vite les clefs de la porte cochère.

ANTOINE.

Les clefs?

M. VANDERK FILS.

Oui.

ANTOINE.

Les clefs? Mais le portier doit les avoir.

M. VANDERK FILS.

Il dit que vous les avez.

ANTOINE.

Ah! c'est vrai : hier au soir, je ne m'en ressouvenais pas. Mais, à propos, monsieur votre père les a.

M. VANDERK FILS.

Mon père! et pourquoi les a-t-il?

ANTOINE.

Demandez-lui; je n'en sais rien.

M. VANDERK FILS.

Il ne les a pas ordinairement.

ANTOINE.

Mais vous sortez de bonne heure?

M. VANDERK FILS.

Il faut qu'il ait eu quelques raisons pour prendre ces clefs.

ANTOINE.

Peut-être quelque domestique : ce mariage... Il a appréhende de l'embarras, des fêtes... des aubades... Il veut se lever le premier : enfin, que sais-je?

M. VANDERK FILS.

Eh bien! mon pauvre Antoine, rends-moi le plus grand... rends-moi un petit service : entre tout doucement, je t'en prie, dans l'appartement de mon père : il aura mis les clefs sur quelque table, sur quelque chaise; apporte-les-moi. Prends garde de le réveiller, je serais au désespoir d'avoir été la cause que son sommeil eût été troublé.

ANTOINE.

Mais pourquoi n'y allez-vous pas vous-même?

M. VANDERK FILS.

C'est que... S'il t'entend, tu lui donneras mieux que moi une raison.

ANTOINE.

J'y vais : ne sortez pas, ne sortez pas.

M. VANDERK FILS.

Où veux-tu que j'aille? je n'ai point de clefs.

ANTOINE.

Ah! c'est vrai.

SCÈNE IV

M. VANDERK FILS.

J'aurais bien cru qu'il m'aurait fait plus de questions; Antoine est un bon homme... Il se sera bien imaginé... Ah! mon père, mon père!... Il dort... il ne sait pas... Ce cabinet, cette maison, tout ce qui m'entoure m'est plus cher : quitter cela pour toujours, ou pour longtemps; cela fait une peine qui. . N'importe... Ah, ciel! c'est mon père!

SCÈNE V

M. VANDERK PÈRE, *en robe de chambre;* M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS.

Ah, mon père! que je suis fâché! c'est la faute d'Antoine : je le lui avais dit; mais il aura fait du bruit, il vous aura réveillé.

M. VANDERK PÈRE.

Non, je l'étais.

M. VANDERK FILS.

Vous l'étiez! Apparemment, mon père, que l'embarras d'aujourd'hui, et que...

M. VANDERK PÈRE.

Vous ne me dites pas bonjour.

M. VANDERK FILS.

Mon père, je vous demande pardon, je vous souhaite bien le bonjour.

M. VANDERK PÈRE.

Vous sortez de bonne heure.

M. VANDERK FILS.

Oui : je voulais...

M. VANDERK PÈRE.

Il y a des chevaux dans la cour.

M. VANDERK FILS.

C'est pour moi, c'est le mien, et celui de mon domestique.

M. VANDERK PÈRE.

Et où allez-vous si matin?

M. VANDERK FILS.

Une fantaisie d'exercice; je voulais faire le tour du rempart : une idée... un caprice qui m'a pris tout d'un coup ce matin.

M. VANDERK PÈRE.

Non, non, dès hier vous aviez dit qu'on tînt vos chevaux prêts.

M. VANDERK FILS.

Non pas absolument.

M. VANDERK PÈRE.

Non, mon fils, vous avez quelque dessein..

M. VANDERK FILS.

Quel dessein voudriez-vous que j'eusse?

M. VANDERK PÈRE.

Je vous le demande.

M. VANDERK FILS.

Croyez, mon père...

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils, jusqu'à cet instant je n'ai connu en vous ni détour ni mensonge : si ce que vous me dites est vrai, répétez-le-moi, et je vous croirai... Si ce sont quelques raisons, quelques folies de votre âge, de ces niaiseries qu'un père peut soupçonner, mais ne doit jamais savoir, quelque peine que cela me fasse, je n'exige pas une confidence dont nous rougirions l'un et l'autre : voici les clefs, sortez... (*Le fils tend la main, et les prend.*) Mais, mon fils, si cela pouvait intéresser votre repos, et le mien, et celui de votre mère?...

M. VANDERK FILS.

Ah, mon père!

M. VANDERK PÈRE.

Il n'est pas possible qu'il y ait rien de déshonorant dans ce que vous allez faire.

M. VANDERK FILS.

Ah! bien plutôt...

M. VANDERK PÈRE.

Achevez.

M. VANDERK FILS.

Que me demandez-vous? Ah, mon père! vous me l'avez dit hier : vous avez été insulté; vous étiez jeune; vous vous êtes battu; vous le feriez encore. Ah, que je suis malheureux! je sens que je vais faire le malheur de votre vie. Non... jamais... Quelle leçon!... vous pouvez m'en croire : si la fatalité...

M. VANDERK PÈRE.

Insulté... battu... le malheur de ma vie! Mon fils, causons ensemble, et ne voyez en moi qu'un ami.

M. VANDERK FILS.

S'il était possible que j'exigeasse de vous un serment... Promettez-moi que, quelque chose que je vous dise, votre bonté ne me détournera pas de ce que je dois faire.

M. VANDERK PÈRE.

Si cela est juste.

M. VANDERK FILS.

Juste ou non.

M. VANDERK PÈRE.

Ou non?

M. VANDERK FILS.

Ne vous alarmez pas. Hier au soir j'ai eu quelque altercation, une querelle avec un officier de cavalerie : nous sommes sortis; on nous a séparés... Parole aujourd'hui.

M. VANDERK PÈRE, *en s'appuyant sur le dos d'une chaise.*

Ah, mon fils!

M. VANDERK FILS.

Mon père, voilà ce que je craignais.

M. VANDERK PÈRE.

Puis-je savoir de vous un détail plus étendu de votre querelle, et de ce qui l'a causée, enfin de tout ce qui s'est passé?

M. VANDERK FILS.

Ah! comme j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter votre présence!

M. VANDERK PÈRE.

Vous fait-elle du chagrin?

M. VANDERK FILS.

Ah! jamais, jamais je n'ai eu tant besoin d'un ami, et surtout de vous.

M. VANDERK PÈRE.

Enfin vous avez eu dispute.

M. VANDERK FILS.

Voici le fait. La pluie qui est survenue hier m'a forcé d'entrer dans un café; je jouais une partie d'échecs; j'entends à quelques pas de moi quelqu'un qui parlait avec chaleur : il racontait je ne sais quoi de son père, d'un marchand, d'un escompte de billets; mais je suis certain d'avoir entendu très-distinctement : « Oui... tous ces négociants, tous ces commerçants sont des fripons, sont des misérables! » Je me suis retourné, je l'ai regardé : lui, sans nul égard, sans nulle attention, a répété le même discours. Je me suis levé, je lui ai dit à l'oreille qu'il n'y avait qu'un malhonnête homme qui pût tenir de pareils propos : nous sommes sortis; on nous a séparés.

M. VANDERK PÈRE.

Vous me permettrez de vous dire...

M. VANDERK FILS.

Ah! je sais, mon père, tous les reproches que vous pouvez me faire : cet officier pouvait être dans un instant d'humeur; ce qu'il disait pouvait ne pas me regarder : lorsqu'on dit tout le monde, on ne dit personne; peut-être même ne faisait-il que raconter ce qu'on lui avait dit : et voilà mon chagrin, voilà mon tourment. Mon retour sur moi-même a fait mon supplice : il faut que je cherche à égorger un homme qui peut n'avoir pas tort. Je crois cependant qu'il l'a dit parce que j'étais présent.

M. VANDERK PÈRE.

Vous le désirez. Vous connaît-il?

M. VANDERK FILS.

Je ne le connais pas.

M. VANDERK PÈRE.

Et vous cherchez querelle! Ah, mon fils! pourquoi n'avez-vous pas pensé que vous aviez un père? je pense si souvent que j'ai un fils!

M. VANDERK FILS.

Mon père, c'est parce que j'y pensais.

M. VANDERK PÈRE.

Eh! dans quelle incertitude, dans quelle peine jetiez-vous aujourd'hui votre mère et moi!

M. VANDERK FILS.

J'y avais pourvu.

M. VANDERK PÈRE.

Comment?

M. VANDERK FILS.

J'avais laissé sur ma table une lettre adressée à vous : Victorine vous l'aurait donnée.

M. VANDERK PÈRE.

Est-ce que vous vous êtes confié à Victorine?

M. VANDERK FILS.

Non, mon père; mais elle devait rapporter quelque chose sur ma table, et elle l'aurait vue.

M. VANDERK PÈRE.

Et quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des lois?

M. VANDERK FILS.

La juste rigueur!

M. VANDERK PÈRE.

Oui : elles sont justes ces lois... Jadis un peuple... je ne sais lequel... les Romains, je crois, accordaient des récompenses à qui conservait la vie d'un citoyen. Quelle punition ne mérite pas un Français qui médite d'en égorger un autre, qui projette un assassinat?

M. VANDERK FILS.

Un assassinat!

M. VANDERK PÈRE.

Oui, mon fils, un assassinat : la confiance que l'agresseur a dans ses propres forces fait presque toujours sa témérité.

M. VANDERK FILS.

Mais vous-même, mon père, lorsque autrefois...

M. VANDERK PÈRE.

Le ciel est juste : il m'en punit en vous. Enfin, quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des lois?

M. VANDERK FILS.

La fuite.

M. VANDERK PÈRE.

Et quelle était votre marche, le lieu, l'instant?

M. VANDERK FILS.

Sur les trois heures après midi, derrière les petits remparts.

M. VANDERK PÈRE.

Et pourquoi donc sortez-vous si tôt?

M. VANDERK FILS.

Pour ne pas manquer à ma parole; j'ai redouté l'embarras de cette noce, de ma tante, et de me trouver engagé de façon à ne pouvoir m'échapper. Ah! comme j'aurais voulu retarder d'un jour!

M. VANDERK PÈRE.

Et d'ici à trois heures ne pourriez-vous rester?

M. VANDERK FILS.

Ah, mon père! imaginez...

M. VANDERK PÈRE.

Vous aviez raison; mais cette raison ne subsiste plus. Faites rentrer vos chevaux : remontez chez vous. Je vais réfléchir aux moyens qui peuvent vous sauver et l'honneur et la vie.

M. VANDERK FILS.

(*A part.*) Me sauver l'honneur!... (*Haut.*) Mon père, mon malheur mérite plus de pitié que d'indignation.

M. VANDERK PÈRE.

Je n'en ai aucune.

M. VANDERK FILS.

Eh bien, monsieur, prouvez-le-moi, en me permettant de vous embrasser.

M. VANDERK PÈRE.

Non, monsieur; remontez chez vous.

M. VANDERK FILS.

J'y vais, mon père.

(*Il se retire précipitamment, s'arrête, s'aperçoit que son père, plongé dans la douleur, ne le suit pas des yeux; il en profite, et sort pour s'aller battre.*)

SCÈNE VI

M. VANDERK PÈRE.

Infortuné! comme on doit peu compter sur le bonheur présent! je me suis couché le plus tranquille, le plus heureux des pères, et me voilà... Antoine!... Je ne puis avoir trop de confiance... Ah! si son sang coulait pour son roi ou pour sa patrie: mais...

SCÈNE VII

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

ANTOINE.

Que voulez-vous?

Digitized by Google

M. VANDERK PÈRE.

Ce que je veux! Ah! qu'il vive!

ANTOINE.

Qu'il vive, qui donc?

M. VANDERK PÈRE.

Je ne t'ai pas entendu entrer.

ANTOINE.

Vous m'avez appelé.

M. VANDERK PÈRE.

Je t'ai appelé?... Antoine, je connais ta discrétion, ton amitié pour moi et pour mon fils; il sortait pour se battre.

ANTOINE.

Contre qui? Je vais...

M. VANDERK PÈRE.

Cela est inutile.

ANTOINE.

Tout le quartier va le défendre: je vais réveiller...

M. VANDERK PÈRE.

Non, ce n'est pas...

ANTOINE.

Vous me tueriez plutôt que de...

M. VANDERK PÈRE.

Tais-toi, il est iel: cours à son appartement, dis-lui que je le prie de m'envoyer la lettre dont il vient de me parler. Ne dis pas autre chose; ne fais voir aucun intérêt sur ce qui le regarde... Remarque... Va, qu'il te donne cette lettre, et qu'il m'attende: je vais voir.

SCÈNE VIII

M. VANDERK PÈRE.

Ah ciel! Fouler aux pieds la raison, la nature et les lois! Préjugé funeste! abus cruel du point d'honneur! Tu ne pouvais avoir pris naissance que dans les temps les plus barbares; tu ne pouvais subsister qu'au milieu d'une nation vaine et pleine d'elle-même, qu'au milieu d'un peuple dont chaque particulier compte sa personne pour tout, et sa patrie et sa famille pour rien! Et vous, lois sages, mais insuffisantes, vous avez désiré mettre un frein à l'honneur: vous avez ennobli l'échafaud; votre sévérité cruelle n'a servi qu'à froisser le cœur d'un honnête homme entre l'infamie et le supplice. Ah, mon fils!

SCÈNE IX

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

ANTOINE.

Monsieur, vous l'avez laissé partir?

M. VANDERK PÈRE.

Il est parti! O ciel! arrêtez...

ANTOINE.

Ah, monsieur! il est déjà bien loin. Je traversais la cour; il a mis ses pistolets à l'arçon.

M. VANDERK PÈRE.

Ses pistolets!

ANTOINE.

Il m'a crié: « Antoine, je te recommande mon père! » et il a mis son cheval au galop.

M. VANDERK PÈRE.

Il est parti! Ah, Dieu! il est parti! (*Il rêve douloureusement; il reprend sa fermeté, et dit:*) Antoine, je t'en conjure, que rien ne transpire ici! Hélas! sa malheureuse mère!... Viens, suis-moi, je vais m'habiller.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

VICTORINE.

Je le cherche partout: qu'est-il devenu? Cela me passe. Il ne sera jamais prêt: il n'est pas habillé. Ah! que je suis fâchée de m'être embarrassée de sa montre! Je l'ai vu toute la nuit qui me disait: « Qu'à moi, qu'à moi, qu'à moi. » Il est sorti de bien bonne heure, et à cheval; mais si c'était cette dispute, et si c'était vrai qu'il fût allé... Ah! j'ai un pressentiment! mais que risqué-je d'en parler? J'en vais parler à monsieur. Je parierais que c'est ce domestique qui s'est endormi hier au soir; il avait une mauvaise physionomie. Il lui aura donné un rendez-vous. Ah!

SCÈNE II

M. VANDERK PÈRE, VICTORINE.

VICTORINE.

Monsieur, on est bien inquiet. Madame la marquise dit: « Mon neveu est-il habillé? qu'on l'avertisse. Est-il prêt? Pourquoi ne vient-il pas? »

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils?

VICTORINE.

Oui, monsieur; je l'ai demandé, je l'ai fait chercher: je ne sais s'il est sorti ou s'il n'est pas sorti; mais je ne l'ai pas trouvé.

M. VANDERK PÈRE.

Il est sorti.

VICTORINE.

Vous savez donc, monsieur, qu'il est dehors?

M. VANDERK PÈRE.

Oui, je le sais. Voyez si tout le monde est prêt: pour moi, je le suis. Où est votre père?

VICTORINE *fait un pas, et revient.*

Avez-vous vu, monsieur, hier un domestique qui voulait parler à vous ou à monsieur votre fils?

M. VANDERK PÈRE.

Un domestique? C'était à moi : j'ai donné ma parole à son maître aujourd'hui ; vous faites bien de m'en faire ressouvenir.

VICTORINE, *à part.*

Il faut que ce ne soit pas cela : tant mieux, puisque monsieur sait où il est.

M. VANDERK PÈRE.

Voyez donc où est votre père.

VICTORINE.

J'y cours.

SCÈNE III

M. VANDERK PÈRE.

Au milieu de la joie la plus légitime... Antoine ne vient point... Je voyais devant moi toutes les misères humaines... je m'y tenais préparé; la mort même... Mais ceci... Eh! que dire...? Ah, ciel!...

SCÈNE IV

M. VANDERK PÈRE, LA TANTE.

M. VANDERK PÈRE.

Eh bien, ma sœur, puis-je enfin me livrer au plaisir de vous revoir?

LA TANTE.

Mon frère, je suis très en colère ; vous gronderez après, si vous voulez.

M. VANDERK PÈRE.

J'ai tout lieu d'être fâché contre vous.

LA TANTE.

Et moi contre votre fils.

M. VANDERK PÈRE.

J'ai cru que les droits du sang n'admettaient point de ces ménagements, et qu'un frère...

LA TANTE.

Et moi, qu'une sœur comme moi mérite de certains égards.

M. VANDERK PÈRE.

Quoi! vous aurait-on manqué en quelque chose?

LA TANTE.

Oui, sans doute.

M. VANDERK PÈRE.

Qui?

LA TANTE.

Votre fils.

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils! Et quand peut-il vous avoir désobligée?

LA TANTE.

A l'instant.

M. VANDERK PÈRE.

A l'instant?

LA TANTE.

Oui, mon frère, à l'instant. Il est bien singulier que mon neveu, qui doit me donner la main aujourd'hui, ne soit pas ici, et qu'il sorte.

M. VANDERK PÈRE.

Il est sorti pour une affaire indispensable.

LA TANTE.

Indispensable! indispensable! votre sang-froid me tue : il faut me le trouver mort ou vif; c'est lui qui me donne la main.

M. VANDERK PÈRE.

Je compte vous la donner, s'il le faut.

LA TANTE.

Vous? Au reste, je le veux bien, vous me ferez honneur. Oh! çà, mon frère, parlons raison; il n'y a point de choses que je n'aie imaginées pour mon neveu, quoiqu'il soit malhonnête à lui d'être sorti. Il y a près mon château, ou plutôt près du vôtre, et je vous en rends grâces, il y a un certain fief qui a été enlevé à la famille en 1573; mais il n'est pas rachetable.

M. VANDERK PÈRE.

Soit.

LA TANTE.

C'est un abus; mais c'est fâcheux.

M. VANDERK PÈRE.

Cela peut être : allons rejoindre...

LA TANTE.

Nous avons le temps. Il faut repeindre les vitraux de la chapelle; cela vous étonne!

M. VANDERK PÈRE.

Nous parlerons de cela.

LA TANTE.

C'est que les armoiries sont écartelées d'Aragon, et que le lambel...

M. VANDERK PÈRE.

Ma sœur, vous ne partez pas aujourd'hui.

LA TANTE.

Non, je vous assure.

M. VANDERK PÈRE.

Eh bien! nous en parlerons demain.

LA TANTE.

C'est que cette nuit j'ai arrangé pour votre fils, j'ai arrangé des choses étonnantes : il est aimable, il est aimable! Nous avons dans la province la plus riche héritière; c'est une Cramont-Ballière de la Tour d'Argor; vous savez ce que c'est : elle est même parente de votre femme. Votre fils l'épouse, j'en fais mon affaire : vous ne paraîtrez pas, vous; je le propose, je le marie, il ira à l'armée; et moi je reste avec sa femme, avec ma nièce, et j'élève ses enfants.

M. VANDERK PÈRE.

Eh! ma sœur...

LA TANTE.

Ce sont les vôtres, mon frère.

M. VANDERK PÈRE.

Entrons dans le salon; sans doute on nous y attend.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

LA TANTE, *en s'en allant.*

Je vois qu'il est heureux, mais très-heureux pour mon neveu, que je sois venue ici. Vous, mon frère, vous avez perdu toute idée de noblesse, de grandeur : ah! le commerce rétrécit l'âme, mon frère. Ce cher neveu! ce cher enfant! mais c'est que je l'aime de tout mon cœur.

M. VANDERK PÈRE.

Antoine, reste ici.

SCÈNE VI

ANTOINE.

Oui, ma résolution est prise : comment! un misérable! un drôle...

SCÈNE VII

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Qu'est-ce que tu demandes?

VICTORINE.

J'entrais.

ANTOINE.

Je n'aime pas tout cela, toujours sur mes talons; c'est bien étonnant : la curiosité, la curiosité... Mademoiselle, voilà peut-être le dernier conseil que je vous donnerai de ma vie; mais la curiosité dans une fille ne peut que la tourner à mal.

VICTORINE.

Eh, mais! je venais vous dire...

ANTOINE.

Va-t'en, va-t'en : écoute, ma fille, sois sage, et vis toujours honnêtement; et tu ne pourras jamais manquer...

VICTORINE, *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire?

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, M. VANDERK PÈRE.

M. VANDERK PÈRE.

Sortez, Victorine; laissez-nous, et fermez la porte.

SCÈNE IX

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

M. VANDERK PÈRE.

Avez-vous dit au chirurgien de ne pas s'éloigner?

ANTOINE.

Non.

M. VANDERK PÈRE.

Non!

ANTOINE.

Non, non. .

M. VANDERK PÈRE.

Pourquoi?

ANTOINE.

Pourquoi? C'est que monsieur votre fils ne se battra pas.

M. VANDERK PÈRE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ANTOINE.

Monsieur, monsieur, un gentilhomme, un militaire, un diable, fût-ce un capitaine de vaisseau du roi, c'est ce qu'on voudra; mais il ne se battra pas, vous dis-je : ce ne peut être qu'un malhonnête homme, un assassin; il lui a cherché querelle : il croit le tuer, il ne le tuera pas.

M. VANDERK PÈRE.

Antoine!

ANTOINE.

Non, monsieur, il ne le tuera pas, j'y ai regardé... Je sais par où il doit venir, je l'attendrai, je l'attaquerai, je le tuerai, ou il me tuera : s'il me tue, il sera plus embarrassé que moi; si je le tue, monsieur, je vous recommande ma fille. Au reste, je n'ai pas besoin de vous la recommander.

M. VANDERK PÈRE.

Antoine, ce que vous dites est inutile; et jamais...

ANTOINE.

Vos pistolets! vos pistolets! Vous m'avez vu, vous m'avez vu sur ce vaisseau, il y a longtemps. Qu'importe! en fait de valeur, il ne faut qu'être homme, et des armes.

M. VANDERK PÈRE.

Eh, mais! Antoine.

ANTOINE.

Monsieur! ah, mon cher maître! un jeune homme d'une aussi belle espérance! Ma fille me l'avait dit, et l'embarras d'aujourd'hui, et la noce, et tout ce monde : à l'instant même... les clefs du magasin! je les emportais. (*Il remet les clefs sur la table.*) Ah, j'en deviendrai fou! ah, Dieu!

M. VANDERK PÈRE.

Il me brise le cœur : écoutez-moi; je vous dis de m'écouter.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

M. VANDERK PÈRE.

Croyez-vous que je n'aime pas mon fils plus que vous l'aimez?

ANTOINE.

Et c'est à cause de cela, vous en mourrez.

M. VANDERK PÈRE.

Antoine, vous manquez de raison; je ne vous conçois pas aujourd'hui : écoutez-moi. Écoutez-

moi, vous dis-je; rappelez toute votre présence d'esprit, j'en ai besoin; écoutez avec attention ce que je vais vous confier. On peut venir à l'instant, et je ne pourrais plus vous parler... Crois-tu, mon pauvre Antoine, crois-tu, mon vieux camarade, que je sois insensible? N'est-ce pas mon fils? n'est-ce pas lui qui fonde dans l'avenir tout le bonheur de ma vieillesse? Et ma femme... Ah! quel chagrin! sa santé faible; mais c'est sans remède : le préjugé qui afflige notre nation rend son malheur inévitable.

ANTOINE.

Mais, monsieur, ne serait-il pas possible d'accommoder cette affaire?

M. VANDERK PÈRE.

L'accommoder! Tu ne connais pas toutes les entraves de l'honneur : où trouver son adversaire? où le rencontrer à présent? Est-ce sur le champ de bataille que de pareilles affaires s'accommodent? Eh! n'est-il pas contre les mœurs et contre les lois que je paraisse en être instruit?... Et si mon fils eût hésité, s'il eût molli, si cette cruelle affaire s'était accommodée, combien s'en préparait-il dans l'avenir! Il n'est point de demi-brave, il n'est point de petit homme qui ne cherchât à le tâter; il lui faudrait dix affaires heureuses pour faire oublier celle-ci. Elle est affreuse dans tous ses points; car il a tort.

ANTOINE.

Il a tort!

M. VANDERK PÈRE.

Une étourderie...

ANTOINE.

Une étourderie!

M. VANDERK PÈRE.

Oui. Mais ne perdons pas le temps en vaines discussions. Antoine!

ANTOINE.

Monsieur.

M. VANDERK PÈRE.

Exécutez de point en point ce que je vais vous dire.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

M. VANDERK PÈRE.

Ne passez mes ordres en aucune manière, songez qu'il y va de l'honneur de mon fils et du mien : c'est vous dire tout. Je ne peux me confier qu'à vous, et je me fie à votre âge, à votre expérience, et je peux dire à votre amitié. Rendez-vous au lieu où ils doivent se rencontrer, derrière les petits remparts : déguisez-vous de façon à n'être pas reconnu; tenez-vous-en le plus loin que vous pourrez : ne soyez, s'il est possible, reconnu en aucune manière. Si mon fils a le bonheur cruel de renverser son adversaire, montrez-vous alors; il sera agité, il sera égaré, il verra mal : voyez pour lui, portez sur lui toute votre attention; veillez à sa fuite, donnez-lui votre cheval, faites ce qu'il vous dira, faites ce que la prudence vous conseillera. Lui parti, portez sur-le-champ tous vos soins à son rival, s'il respire encore; emparez-vous de ses derniers moments, donnez-lui tous les secours qu'exige l'humanité; expiez autant qu'il est en vous le crime auquel je participe, puisque... puisque... cruel honneur!... Mais, Antoine, si le ciel me punit autant que je dois l'être, s'il dispose de mon fils... je suis père, et je crains mes premiers mouvements : je suis père, et cette fête, cette noce... ma femme... sa santé... moi-même... alors tu accourras; mon fils a son domestique, tu accourras : mais comme ta présence m'en dirait trop, aie cette attention : écoute bien, aie-la pour moi, je t'en supplie : tu frapperas trois coups à la porte de la basse-cour, trois coups distinctement, et tu te rendras ici, ici dedans, dans ce cabinet : tu ne parleras à personne, mes chevaux seront mis, nous y courrons.

ANTOINE.

Mais, monsieur...

M. VANDERK PÈRE.

Voici quelqu'un : eh, c'est sa mère!

SCÈNE X

ANTOINE, MADAME VANDERK, M. VANDERK PÈRE.

MADAME VANDERK.

Ah! mon cher ami, tout le monde est prêt : voici vos gants. Antoine, eh! comme te voilà fait! tu aurais bien dû te faire parer, te faire beau le jour du mariage de ma fille. Je ne te pardonne pas cela.

ANTOINE.

C'est que... madame... Je vais en affaire. Oui, oui... madame.

M. VANDERK PÈRE.

Allez, allez, Antoine; faites ce que je vous ai dit.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

MADAME VANDERK.

Antoine?

ANTOINE.

Madame.

MADAME VANDERK.

Si tu trouves mon fils, ah! je t'en prie, dis-lui qu'il ne tarde point.

M. VANDERK PÈRE.

Allez, Antoine, allez.

SCÈNE XI

MADAME VANDERK, MONSIEUR VANDERK PÈRE.

MADAME VANDERK.

Antoine a l'air bien effarouché.

M. VANDERK PÈRE.

Tout cela l'échauffe et le dérange.

MADAME VANDERK.

Ah! mon ami, faites-moi compliment; il y a plus de deux ans que je ne me suis si bien portée... Ma fille... mon gendre... toute cette famille est si respectable, si honnête! la bonne robe est sage comme les lois! Mais, mon ami, j'ai un reproche à vous faire, et votre sœur a raison; vous donnez aujourd'hui de l'occupation à votre fils, vous l'envoyez je ne sais en quel endroit; au reste, vous le savez : il faut cependant que ce soit très-loin, car je suis sûre qu'il ne s'est point amusé : lorsqu'il va revenir, il ne pourra nous rejoindre. Victorine a dit à ma fille qu'il n'était pas habillé, et qu'il était montû à cheval.

M. VANDERK PÈRE, *lui prenant la main affectueusement.*

Laissez-moi respirer, et permettez-moi de ne penser qu'à votre satisfaction; votre santé me fait le plus grand plaisir : nous avons tellement besoin de nos forces, l'adversité est si près de nous... La plus grande félicité est si peu stable, si peu... Ne faisons point attendre, on doit nous trouver de moins dans la compagnie. La voici.

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE, *et un groupe de compagnie de femmes et d'hommes.*

M. VANDERK PÈRE.

Allons, belle jeunesse. Madame, nous avons été ainsi. Puissiez-vous, mes enfants, voir un pareil jour (*à part*), et plus beau que celui-ci!

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

VICTORINE, *se tournant vers la coulisse d'où elle sort.*

Monsieur Antoine, monsieur Antoine, monsieur Antoine! Le maître d'hôtel, les gens, les commis, tout le monde demande monsieur Antoine. Il faut que j'aie la peine de tout. Mon père est bien étonnant : je le cherche partout, je ne le trouve nulle part. Jamais ici il n'y a eu tant de monde, et jamais... Eh quoi!... hein... Antoine, Antoine? Eh bien, qu'ils appellent. Cette cérémonie que je croyais si gaie, grand Dieu, comme elle est triste! Mais lui, ne pas se trouver au mariage de sa sœur; et d'un autre côté... aussi mon père, avec ses raisons... « Sois sage, sois sage, et tu ne pourras jamais manquer... » Où est-il allé? Je...

SCÈNE II

M. DESPARVILLE PÈRE, VICTORINE.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Mademoiselle, puis-je entrer?

VICTORINE.

Monsieur, vous êtes sans doute de la noce? Entrez dans le salon.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Je n'en suis pas, mademoiselle, je n'en suis pas.

VICTORINE.

Ah, monsieur! si vous n'en êtes pas, pour quelle raison?...

M. DESPARVILLE PÈRE

Je viens pour parler à M. Vanderk.

VICTORINE.

Lequel?

M. DESPARVILLE PÈRE.

Mais le négociant. Est-ce qu'il y a deux négociants de ce nom-là? C'est celui qui demeure ici.

VICTORINE.

Ah, monsieur! quel embarras! je vous assure que je ne sais comment monsieur pourra vous parler au milieu de tout ceci; et même on serait à table si on n'attendait pas quelqu'un qui se fait bien attendre.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Mademoiselle, M. Vanderk m'a donné parole ici aujourd'hui à cette heure.

VICTORINE.

Il ne savait donc pas l'embarras...

M. DESPARVILLE PÈRE.

Il ne savait pas, il ne savait pas... C'est hier au soir qu'il me l'a fait dire.

VICTORINE.

J'y vais donc... si je peux l'aborder; car il répond à l'un, il répond à l'autre. Je dirai... Qu'est-ce que je dirai?

M. DESPARVILLE PÈRE.

Dites que c'est quelqu'un qui voudrait lui parler, que c'est quelqu'un à qui il a donné parole à cette heure-ci, sur une lettre qu'il en a reçue. Ajoutez que... Non... dites-lui seulement cela.

VICTORINE.

J'y vais... quelqu'un... Mais, monsieur, permettez-moi de vous demander votre nom.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Il le sait bien peu. Dites, au reste, que c'est M. Desparville; que c'est le maître d'un domestique...

VICTORINE.

Ah! je sais, un homme qui avait un visage... qui avait un air... Hier au soir... J'y vais, j'y vais.

Digitized by Google

SCÈNE III

M. DESPARVILLE PÈRE.

Que de raisons! Parbleu! ces choses-là sont bien faites pour moi. Il faut que cet homme marie justement sa fille aujourd'hui, le jour, le même jour que j'ai à lui parler : c'est fait exprès; oui, c'est fait exprès pour moi; ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Peste soit des enfants! Je ne veux plus m'embarrasser de rien. Je vais me retirer dans ma province. « Mais, mon père, mon père... — Mais, mon fils, va te promener : j'ai fait mon temps, fais le tien. » Ah! c'est apparemment notre homme. Encore un refus que je vais essuyer.

SCÈNE IV

M. DESPARVILLE PÈRE, M. VANDERK PÈRE.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Monsieur, monsieur, je suis fâché de vous déranger. Je sais tout ce qui vous arrive. Vous mariez votre fille. Vous êtes à l'instant en compagnie: mais un mot, un seul mot.

M. VANDERK PÈRE.

Et moi, monsieur, je suis fâché de ne vous avoir pas donné une heure plus prompte. On vous a peut-être fait attendre. J'avais dit à quatre heures, et il est trois heures seize minutes. Monsieur, asseyez-vous.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Non, parlons debout, j'aurai bientôt dit. Monsieur, je crois que le diable est après moi. J'ai depuis quelques jours besoin d'argent, et encore plus depuis hier, pour la circonstance la plus pressante, et que je ne peux pas dire. J'ai une lettre de change, bonne, excellente : c'est, comme disent vos marchands, c'est de l'or en barre; mais elle sera payée quand? quand? je n'en sais rien : ils ont des usages, des usances, des termes que je ne comprends pas. J'ai été chez plusieurs de vos confrères; mais tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent sont des arabes, des juifs; pardonnez-moi le terme, oui, des juifs. Ils m'ont demandé des remises considérables, parce qu'ils voient que j'en ai besoin. D'autres m'ont refusé tout net. Mais que je ne vous retarde point. Pouvez-vous m'avancer le payement de ma lettre de change, ou ne le pouvez-vous pas?

M. VANDERK PÈRE.

Puis-je la voir?

M. DESPARVILLE PÈRE.

La voilà... (*Pendant que M. Vanderk lit.*) Je payerai tout ce qu'il faudra. Je sais qu'il y a des droits. Faut-il le quart? faut-il?... J'ai besoin d'argent.

M. VANDERK PÈRE *sonne.*

Monsieur, je vais vous la faire payer.

M. DESPARVILLE PÈRE.

A l'instant?

M. VANDERK PÈRE.

Oui, monsieur.

M. DESPARVILLE PÈRE.

A l'instant! prenez, prenez, monsieur. Ah! quel service vous me rendez! Prenez, prenez, monsieur.

M. VANDERK PÈRE, *un domestique qui entre.*

Allez à ma caisse, apportez le montant de cette lettre, deux mille quatre cents livres.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Monsieur, au service que vous me rendez pouvez-vous ajouter celui de me faire donner de l'or?

M. VANDERK PÈRE.

Volontiers, monsieur. (*Au domestique.*) Apportez la somme en or.

M. DESPARVILLE PÈRE, *au domestique qui sort.*

Faites retenir, monsieur, l'escompte, l'à-compte.

M. VANDERK PÈRE.

Non, monsieur, je ne prends point d'escompte, ce n'est point mon commerce; et, je vous l'avoue avec plaisir, ce service ne me coûte rien. Votre lettre vient de Cadix, elle est pour moi une rescription, elle devient pour moi de l'argent comptant.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Monsieur, monsieur, voilà de l'honnêteté, voilà de l'honnêteté : vous ne savez pas toute l'obligation que je vous dois, toute l'étendue du service que vous me rendez.

M. VANDERK PÈRE.

Je souhaite qu'il soit considérable.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Ah! monsieur, monsieur, que vous êtes heureux! Vous n'avez qu'une fille, vous?

M. VANDERK PÈRE.

J'espère que j'ai un fils.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Un fils! mais il est apparemment dans le commerce, dans un état tranquille; mais le mien, le mien est dans le service : à l'instant que je vous parle, n'est-il pas occupé à se battre!

M. VANDERK PÈRE.

A se battre!

M. DESPARVILLE PÈRE.

Oui, monsieur, à se battre... Un autre jeune homme, dans un café... un étourdi lui a cherché querelle, je ne sais pourquoi, je ne sais comment : il ne le sait pas lui-même.

M. VANDERK PÈRE.

Que je vous plains! et qu'il est à craindre...

M. DESPARVILLE PÈRE.

A craindre! je ne crains rien : mon fils est brave, il tient de moi, et adroit! adroit : à vingt pas il couperait une balle en deux sur une lame de couteau. Mais il faut qu'il s'enfuie, c'est le diable! vous entendez bien, vous entendez : je me fie à vous, vous m'avez gagné l'âme.

M. VANDERK PÈRE.

Monsieur, je suis flatté de votre... (*On frappe à la porte un coup.*) Je suis flatté de ce que...

(*Un second coup.*)

M. DESPARVILLE PÈRE.

Ce n'est rien; c'est qu'on frappe chez vous. (*Un troisième coup. — M. Vanderk père tombe sur un siége.*) Monsieur, vous ne vous trouvez pas indisposé?

M. VANDERK PÈRE.

Ah! monsieur, tous les pères ne sont pas malheureux! (*Le domestique entre avec des rouleaux de louis.*) Voilà votre somme! partez, monsieur, vous n'avez pas de temps à perdre.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Que vous m'obligez!

M. VANDERK PÈRE.

Permettez-moi de ne pas vous reconduire.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Ah! vous avez affaire? Ah! le brave homme! ah! l'honnête homme! Monsieur, mon sang est à vous; restez, restez, je vous en prie.

SCÈNE V

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils est mort!... Je l'ai vu là... et je ne l'ai pas embrassé!... Que de peines sa naissance me préparait! Que de chagrin sa mère...

SCÈNE VI

ANTOINE, M. VANDERK PÈRE.

M. VANDERK PÈRE.

Eh bien?

ANTOINE.

Ah! mon maître! tous deux; j'étais très-loin, mais j'ai vu, j'ai vu... Ah, monsieur!

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils!

ANTOINE.

Oui, ils se sont approchés à bride abattue. L'officier a tiré, votre fils ensuite. L'officier est tombé d'abord; il est tombé le premier. Après cela, monsieur... Ah! mon cher maître! Les chevaux se sont séparés... je suis accouru... je... je...

M. VANDERK PÈRE.

Voyez si mes chevaux sont mis; faites approcher par la porte de derrière, venez m'avertir : courons-y; peut-être n'est-il que blessé.

ANTOINE.

Mort! mort! j'ai vu sauter son chapeau : mort!

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS; VICTORINE.

VICTORINE.

Mort! Eh! qui donc? qui donc?

M. VANDERK PÈRE.

Que demandez-vous?

ANTOINE.

Qu'est-ce que tu demandes? Sors d'ici tout à l'heure.

M. VANDERK PÈRE.

Laissez-la. Allez, Antoine, faites ce que je vous dis.

SCÈNE VIII

M. VANDERK PÈRE, VICTORINE; ANTOINE, *dans l'appartement.*

M. VANDERK PÈRE.

Eh bien! que voulez-vous, Victorine?

VICTORINE.

Je venais demander si on doit faire servir, et j'ai rencontré un monsieur qui m'a dit que vous vous trouviez mal.

M. VANDERK PÈRE.

Non, je ne me trouve pas mal. Où est la compagnie?

VICTORINE.

On va servir.

M. VANDERK PÈRE.

Tâchez de parler à madame en particulier; vous lui direz que je suis à l'instant forcé de sortir, que je la prie de ne pas s'inquiéter : mais qu'elle fasse en sorte qu'on ne s'aperçoive pas de mon absence; je serai peut-être... Mais vous pleurez, Victorine.

VICTORINE.

Mort! et qui donc? Monsieur votre fils?

M. VANDERK PÈRE.

Victorine!

VICTORINE.

J'y vais, monsieur; non, je ne pleurerai pas, je ne pleurerai pas.

M. VANDERK PÈRE.

Non, restez, je vous l'ordonne : vos pleurs vous trahiraient; je vous défends de sortir d'ici que je ne sois rentré.

VICTORINE, *apercevant M. Vanderk fils.*

Ah, monsieur!

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils!

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS; M. VANDERK FILS, M. DESPARVILLE PÈRE, M. DESPARVILLE FILS.

M. VANDERK FILS.

Mon père!

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils... je t'embrasse... Je te revois sans doute honnête homme?

M. DESPARVILLE PÈRE.

Oui, morbleu ! il l'est.

M. VANDERK FILS.

Je vous présente messieurs Desparville.

M. VANDERK PÈRE.

Messieurs...

M. DESPARVILLE PÈRE.

Monsieur, je vous présente mon fils... N'était-ce pas mon fils, lui justement, qui était son adversaire?

M. VANDERK PÈRE.

Comment! Est-il possible que cette affaire...

M. DESPARVILLE PÈRE.

Bien, bien, morbleu ! bien. Je vais vous raconter.

M. DESPARVILLE FILS.

Mon père, permettez-moi de parler.

M. VANDERK FILS.

Qu'allez-vous dire?

M. DESPARVILLE FILS.

Souffrez de moi cette vengeance.

M. VANDERK FILS.

Vengez-vous donc.

M. DESPARVILLE FILS.

Le récit serait trop court si vous le faisiez, monsieur; et à présent votre honneur est le mien. Il me paraît, monsieur, que vous étiez aussi instruit que mon père l'était. Mais voici ce que vous ne saviez pas. Nous nous sommes rencontrés; j'ai couru sur lui : j'ai tiré. Il a foncé sur moi, il m'a dit : « Je tire en l'air; » et il l'a fait. « Écoutez, m'a-t-il dit en me serrant la botte, j'ai ern hier que vous insultiez mon père, en parlant des négociants. Je vous ai insulté; j'ai senti que j'avais tort : je vous en fais mes excuses. N'êtes-vous pas content? Éloignez-vous, et recommençons. » Je ne puis, monsieur, vous exprimer ce qui s'est passé en moi. Je me suis précipité de mon cheval; il en a fait autant, et nous nous sommes embrassés. J'ai rencontré mon père, lui à qui, pendant ce temps-là, vous rendiez le plus important service. Ah ! monsieur !

M. DESPARVILLE PÈRE.

Eh! vous le saviez, morbleu! et je parie que ces trois coups frappés à la porte... Quel homme êtes-vous? Et vous m'obligiez pendant ce temps-là ! Moi, je suis ferme, je suis honnête; mais en pareille occasion, à votre place, j'aurais envoyé le baron Desparville à tous les diables.

M. VANDERK PÈRE.

Ah, messieurs ! qu'il est difficile de passer d'un grand chagrin à une grande joie ! Messieurs, j'entends du bruit. Nous allons nous mettre à table, faites-moi l'honneur d'être du dîner. Que rien ne transpire ici : cela troublerait la fête. (*A M. Desparville fils.*) Après ce qui s'est passé, monsieur, vous ne pouvez être que le plus grand ennemi ou le plus grand ami de mon fils, et vous n'avez pas la liberté du choix.

M. DESPARVILLE FILS.

Ah, monsieur!

(*En baisant la main de M. Vanderk père.*)

M. DESPARVILLE PÈRE.

Mon fils, ce que vous faites là est bien.

VICTORINE, *à M. Vanderk fils.*

Qu'à moi, qu'à moi! Ah, cruel!

M. VANDERK FILS, *à Victorine.*

Que je suis aise de te revoir.

M. VANDERK PÈRE.

Victorine, taisez-vous.

SCÈNE X

LES PRÉCÉDANTS; MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE.

MADAME VANDERK.

Ah, te voilà, mon fils ! Mon cher ami, peut-on faire servir? il est tard.

M. VANDERK PÈRE.

Ces messieurs veulent bien rester. (*A messieurs Desparville.*) Voici, messieurs, ma femme, mon gendre et ma fille, que je vous présente.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Quel bonheur mérite une telle famille !

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS; LA TANTE.

LA TANTE.

On dit que mon neveu est arrivé. Eh! te voilà, mon cher enfant ! Je n'ai eu qu'un cri après toi. Je t'ai demandé, je t'ai désiré. Ah ! ton père est singulier, mais très-singulier : te donner une commission le jour du mariage de ta sœur !

M. VANDERK PÈRE.

Madame, vous demandiez des militaires, en voici. Aidez-moi à les retenir.

LA TANTE.

Eh! c'est le vieux baron Desparville !

M. DESPARVILLE PÈRE.

Eh! c'est vous, madame la marquise? Je vous croyais en Berri.

LA TANTE.

Que faites-vous ici ?

M. DESPARVILLE PÈRE.

Vous êtes, madame, chez le plus brave homme, le plus, le plus...

M. VANDERK PÈRE.

Monsieur, monsieur, passons dans le salon, vous y renouerez connaissance. Ah, messieurs! ah, mes enfants ! je suis dans l'ivresse de la plus grande joie. (*A sa femme.*) Madame, voilà notre fils.

(*Il embrasse son fils; le fils embrasse sa mère.*)

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS; ANTOINE.

ANTOINE.

Le carrosse est avancé, monsieur; et... Ah, ciel!... ah, Dieu! ah, monsieur!

M. VANDERK PÈRE.

Eh bien! eh bien, Antoine! Eh mais, la tête lui tourne aujourd'hui.

LA TANTE.

Cet homme est fou, il faut le faire enfermer.

(*Victorine court à son père, lui met la main sur la bouche, et l'embrasse.*)

M. VANDERK PÈRE.

Paix, Antoine. Voyez à nous faire servir.

ANTOINE.

Je ne sais si c'est un rêve. Ah, quel bonheur! il fallait que je fusse aveugle... Ah! jeunes gens, jeunes gens, ne penserez-vous jamais que l'étourderie, même la plus pardonnable, peut faire le malheur de tout ce qui vous entoure!

FIN DU PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR.

LA

GAGEURE IMPRÉVUE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, EN MAI 1768

PERSONNAGES.	PERSONNAGES.
M. DE CLAINVILLE.	GOTTE.
MADAME DE CLAINVILLE.	DUBOIS, concierge.
M. DÉTIEULETTE.	LAFLEUR, domestique.
MADEMOISELLE ADELAIDE.	La gouvernante de mademoiselle Adelaide.

La scène est au château de M. de Clainville.

SCÈNE I

GOTTE.

Nous nous plaignons, nous autres domestiques, et nous avons tort. Il est vrai que nous avons à souffrir des caprices, des humeurs, des brusqueries, souvent des querelles dont nous ne devinons pas la cause; mais au moins, si cela fâche, cela désennuie. Et l'ennui!... l'ennui!... Ah! c'est une terrible chose que l'ennui... Si cela dure encore deux heures, ma maîtresse en mourra. Oui, elle en mourra. Mais, pour une femme d'esprit, n'avoir pas l'esprit de s'amuser, cela m'étonne. C'est peut-être que plus on a d'esprit, moins on a de ressources pour se désennuyer. Vivent les sots, pour s'amuser de tout! Ah! la voilà qui quitte enfin son balcon.

SCÈNE II

GOTTE, LA MARQUISE.

GOTTE.

Madame a-t-elle vu passer bien du monde?

LA MARQUISE.

Oui, des gens bien mouillés, des voituriers, de pauvres gens qui font pitié. Voilà une journée d'une tristesse... La pluie est encore augmentée.

GOTTE.

Je ne sais si madame s'ennuie; mais je vous assure que moi... De ce temps-là on est tout je ne sais comment.

LA MARQUISE.

Il m'est venu l'idée la plus folle... S'il était passé sur le grand chemin quelqu'un qui eût eu figure humaine, je l'aurais fait appeler pour me tenir compagnie.

GOTTE.

Il n'est point de cavalier qui n'en eût été bien aise. Mais, madame, monsieur le marquis n'aura pas lieu d'être satisfait de sa chasse.

LA MARQUISE.

Je n'en suis pas fâchée.

GOTTE.

Hier au soir vous lui avez conseillé d'y aller.

LA MARQUISE.

Il en mourait d'envie, et j'attendais des visites: la comtesse de Wordacle...

GOTTE.

Quoi! cette dame si laide?

LA MARQUISE.

Je ne hais pas les femmes laides.

GOTTE.

Ah! madame pourrait même aimer les jolies.

LA MARQUISE.

Je badine, je ne hais personne. Donnez-moi ce livre. (*Elle prend le livre.*) Ah! de la morale: je ne tirai pas. Si mon clavecin... Je vous avais dit de faire arranger mon clavecin; mais vous ne songez à rien. S'il était accordé, j'en toucherais.

GOTTE.

Il l'est, madame; le facteur est venu ce matin.

LA MARQUISE.

J'en toucherai ce soir, cela amusera M. de Clainville... Je vais broder... Non; approchez une table, je veux écrire. Ah, dieux!

GOTTE *approche une table.*

La voilà.

LA MARQUISE *se met à la table, rêve, regarde des plumes, et les jette.*

Ah! pas une seule plume en état d'écrire!

GOTTE.

En voici de toutes neuves.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA GAGEURE IMPRÉVUE.

LA MARQUISE

Le cerf que vous avez couru. Vous a t il mené loin Monsieur ?

Digitized by Google

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Pensez-vous que je ne les vole pas?... Faites donc fermer cette fenêtre... Non, je vais m'y remettre; laissez. (*La marquise va se remettre à la fenêtre.*)

GOTTE.

Ah! de l'humeur, c'est un peu trop. Voilà donc de la morale! de la morale : il faut que je lise cela, pour savoir ce que c'est que de la morale. (*Elle lit.*) *Essai sur l'homme.* Voilà une singulière morale. Il faut que je lise cela. (*Elle remet le livre.*)

LA MARQUISE.

Gotte! Gotte!

GOTTE.

Madame!

LA MARQUISE.

Sonnez quelqu'un. Cela sera plaisant... Ah! c'est un peu... Il faut que ma réputation soit aussi bien établie qu'elle l'est, pour risquer cette plaisanterie.

SCÈNE III

LA MARQUISE, GOTTE, UN DOMESTIQUE.

LA MARQUISE, *au domestique.*

Allez vite à la petite porte du parc : vous verrez passer un officier qui a un surtout bleu, un chapeau bordé d'argent. Vous lui direz : Monsieur, une dame, que vous venez de saluer, vous prie de vouloir bien vous arrêter un instant. Vous le ferez entrer par les basses-cours. S'il vous demande mon nom, vous lui direz que c'est madame la comtesse de Wordacle.

LE DOMESTIQUE.

Madame la comtesse de Wordacle?

LA MARQUISE.

Oui; courez vite.

SCÈNE IV

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE.

Madame la comtesse de Wordacle?

LA MARQUISE.

Oui.

GOTTE.

Cette comtesse si vieille, si laide, si bossue?

LA MARQUISE.

Oui, cela sera très-singulier. Partout où mon officier en fera le portrait, on se moquera de lui.

GOTTE.

Connaissez-vous cet officier?

LA MARQUISE.

Non.

GOTTE.

Eh, madame! s'il vous connaît?

LA MARQUISE.

En ce cas, le domestique n'avait pas le sens commun : il aura dit un nom pour un autre.

GOTTE.

Mais, madame, avez-vous pensé?...

LA MARQUISE.

J'ai pensé à tout : je ne dînerai pas seule. En fait de compagnie, à la campagne, on prend ce qu'on trouve.

GOTTE.

Mais si c'était quelqu'un qui ne convînt pas à madame?

LA MARQUISE.

Ne vais-je pas voir quel homme c'est? Faites fermer les fenêtres. (*Gotte sonne.*)

SCÈNE V

LA MARQUISE, GOTTE, LAFLEUR.

La marquise tire son miroir de poche; elle regarde si ses cheveux ne sont pas dérangés, si son rouge est bien. Lafleur, après avoir fermé la fenêtre, parle à l'oreille de Gotte, et finit en disant.

LAFLEUR.

Je l'ai vue.

GOTTE.

Ah! madame, voilà bien de quoi vous désennuyer. Il y a une dame enfermée dans l'appartement de monsieur le marquis.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que cela signifie?

GOTTE.

Parle, parle; conte donc.

LAFLEUR.

Madame... (*A Gotte.*) Babillarde!

LA MARQUISE.

Je vous écoute.

LAFLEUR.

Madame, parlant par révérence...

LA MARQUISE.

Supprimez vos révérences.

LAFLEUR.

Sauf votre respect, madame...

LA MARQUISE.

Que ces gens-là sont bêtes avec leur respect et leurs révérences! Ensuite?

LAFLEUR.

J'allais, madame, au bout du corridor, lorsque, par la petite fenêtre qui donne sur la terrasse du cabinet de monsieur, j'ai vu, comme j'ai l'honneur de voir madame la marquise...

LA MARQUISE.

Voilà de l'honneur à présent. Eh bien! qu'avez-vous vu?

LAFLEUR.

J'ai vu derrière la croisée du grand cabinet de monsieur le marquis, j'ai vu remuer un rideau,

ensuite une petite main, une main droite ou une main gauche; oui, c'était une main droite, qui a tiré le rideau comme ça. J'ai regardé, j'ai aperçu une jeune demoiselle de seize à dix-huit ans, je n'assurerais pas qu'elle a dix-huit ans : mais elle en a bien seize.

LA MARQUISE.

Et... Êtes-vous sûr de ce que vous dites?

LAFLEUR.

Ah! madame, voudrais-je...?

LA MARQUISE.

C'est sans doute quelque femme que le concierge aura fait entrer dans l'appartement. Faites venir Dubois. Lafleur, n'en avez-vous parlé à personne?

LAFLEUR.

Hors à mademoiselle Gotte.

LA MARQUISE.

Si l'un ou l'autre vous dites un mot, je vous renvoie. Faites venir Dubois.

SCÈNE VI

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE, *faisant la pleureuse.*

Je ne crois pas, madame, avoir jamais eu le malheur de manquer envers vous. Je n'ai jamais dit aucun secret.

LA MARQUISE.

Je vous permets de dire les miens.

GOTTE.

Madame, est-il possible... que vous puissiez... penser... que...

LA MARQUISE.

Ah! ah! vous allez pleurer. Je n'aime pas ces petites simagrées; je vous prie de finir, ou allez dans votre chambre : cela se passera.

SCÈNE VII

LA MARQUISE, GOTTE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Monsieur Dubois, qu'est-ce que cette jeune personne qui est dans l'appartement de mon mari?

DUBOIS.

Une jeune personne qui est dans l'appartement de monsieur?

LA MARQUISE.

Je vois que vous cherchez à me mentir; mais je vous prie de songer que ce serait me manquer de respect, et je ne le pardonne pas.

DUBOIS.

Madame, depuis vingt-sept ans que j'ai l'honneur d'être valet de chambre de monsieur le marquis, il n'a jamais eu sujet de penser que je pouvais manquer de respect; et lorsque les maîtres font tant que de vouloir bien nous interroger... Il y a onze ans, madame...

LA MARQUISE.

Vous cherchez à éluder ma question; mais je vous prie d'y répondre précisément. Quelle est cette jeune personne qui est dans le cabinet de M. de Clainville?

DUBOIS.

Ah, madame! vous pouvez me perdre; et si monsieur sait que je vous l'ai dit... Peut-être veut-il en faire un secret.

LA MARQUISE.

Eh bien, ce secret, vous n'êtes pas venu me trouver pour me le dire. M. de Clainville saura que je vous ai interrogé sur ce que je savais, et que vous n'avez osé ni me mentir ni me désobéir.

DUBOIS.

Ah, madame! quel tort cela pourrait me faire!

LA MARQUISE.

Aucun. Ceci me regarde; et j'aurai assez de pouvoir sur son esprit...

DUBOIS.

Ah, madame! vous pouvez tout; et si vous interrogiez monsieur, je suis sûr qu'il vous dirait...

LA MARQUISE.

Revenons à ce que je vous demandais. Sortez, Gotte.

GOTTE, *à part.*

On ne peut rien savoir avec cette femme-là.

SCÈNE VIII

LA MARQUISE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Vous ne devez avoir aucun sujet de crainte.

DUBOIS.

Madame, hier au matin monsieur me dit : Dubois, prends ce papier, et exécute de point en point ce qu'il renferme.

LA MARQUISE.

Quel papier?

DUBOIS.

Je crois l'avoir encore. Le voici.

LA MARQUISE.

Lisez.

DUBOIS.

C'est de la main de monsieur le marquis. « Ce « jeudi 16 du courant, au matin. Aujourd'hui, à « cinq heures un quart du soir, Dubois dira à sa « femme de s'habiller, et de mettre une robe : à « six heures et demie, il partira de chez lui avec sa « femme, sous le prétexte d'aller promener; à sept « heures et demie, il se trouvera à la petite porte « du parc; à huit heures sonnées, il confiera à sa « femme qu'ils sont là l'un et l'autre pour m'at- « tendre. Huit heures et demie... »

LA MARQUISE.

Voilà bien du détail. Donnez, donnez. (*Elle parcourt le papier des yeux.*) Eh bien?

DUBOIS.

Monsieur est arrivé à dix heures passées. Ma femme mourait de froid : c'est qu'il était survenu un accident à la voiture. Monsieur était dans sa diligence; il en a fait descendre deux femmes, l'une jeune, et l'autre âgée. Il a dit à ma femme : Conduisez-les dans mon appartement par votre escalier. Monsieur est rentré; il n'a dit que deux mots à la plus jeune, et il nous les a recommandées.

LA MARQUISE.

Et où ont-elles passé la nuit?

DUBOIS.

Dans la chambre de ma femme, où j'ai dressé un lit.

LA MARQUISE.

Et monsieur n'a pas eu plus d'attention pour elles?

DUBOIS.

Vous me pardonnerez, madame. Il est venu ce matin avant d'aller à la chasse; il a fait demander la permission d'entrer; il a fait beaucoup d'honnêtetés, beaucoup d'amitiés à la jeune personne, beaucoup, ah! beaucoup...

LA MARQUISE.

Voilà ce que je ne vous demande pas. Et vous ne voyez pas à peu près quelles sont ces femmes?

DUBOIS.

Madame, j'ai exécuté les ordres; mais ma femme m'a dit que c'est quelqu'un comme il faut.

LA MARQUISE.

Amenez-les-moi.

DUBOIS.

Ah, madame!

LA MARQUISE.

Oui, priez-les; dites-leur que je les prie de vouloir bien passer chez moi.

DUBOIS.

Mais si...

LA MARQUISE.

Faites ce que je vous dis; n'appréhendez rien. Faites rentrer Gotte.

SCÈNE IX

LA MARQUISE.

Ceci me paraît singulier... Non, je ne peux croire... Ah! les hommes sont bien trompeurs!... Au reste, je vais voir.

SCÈNE X

LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Je vous prie de garder le silence sur ce que vous pouvez savoir et ne savoir pas. (*A part.*) Je suis à présent fâchée de mon étourderie, et de mon officier. Sitôt qu'il paraîtra...

GOTTE.

Qui, madame?

LA MARQUISE.

Cet officier. Vous le ferez entrer dans mon petit cabinet : vous le prierez d'attendre un instant, et vous reviendrez.

SCÈNE XI

LA MARQUISE, DUBOIS, MADEMOISELLE ADELAIDE, SA GOUVERNANTE.

LA MARQUISE.

Mademoiselle, je suis très-fâchée de troubler votre solitude; mais il faut que monsieur le marquis ait eu des raisons bien essentielles pour me cacher que vous étiez dans son appartement. J'attends de vous la découverte d'un mystère aussi singulier.

LA GOUVERNANTE.

Madame, je vous dirai que...

LA MARQUISE.

Cette femme est à vous?

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Oui, madame; c'est ma gouvernante.

LA MARQUISE.

Permettez-moi de la prier de passer dans mon cabinet.

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Madame, depuis mon enfance elle ne m'a point quittée. Permettez-lui de rester.

LA MARQUISE, *à Dubois.*

Avancez un siége, et sortez. (*Dubois avance un siége; la marquise en montre un plus loin.*) Asseyez-vous, la bonne, asseyez-vous. Mademoiselle, toute l'honnêteté qui paraît en vous devait ne pas faire hésiter monsieur le marquis à vous présenter chez moi.

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

J'ignore, madame, les raisons qui l'en ont empêché : j'aurais été la première à lui demander cette grâce, si je n'apprenais à l'instant que j'avais l'honneur d'être chez vous.

LA MARQUISE.

Vous ne saviez pas?

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Vous redoublez ma curiosité.

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Je n'ai nulle raison pour ne pas la satisfaire. Monsieur le marquis ne m'a jamais recommandé le secret sur ce qui me concerne.

LA MARQUISE.

Y a-t-il longtemps qu'il a l'honneur de vous connaître?

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Depuis mon enfance, madame. Dans le couvent où j'ai passé ma vie, je n'ai connu que lui pour tuteur, pour parent et pour ami.

LA MARQUISE, *à la gouvernante.*

Comment se nomme mademoiselle ?

LA GOUVERNANTE.

Mademoiselle Adelaïde.

LA MARQUISE.

Point d'autre nom ?

LA GOUVERNANTE.

Non, madame.

LA MARQUISE, *avec fierté.*

Non !... Et vous me direz, mademoiselle, que vous ignorez les idées de monsieur le marquis en vous amenant chez lui, et en vous dérobant à tous les yeux ?

MADEMOISELLE ADELAÏDE, *d'un ton un peu sec.*

Lorsqu'on respecte les personnes, on ne les presse pas de questions, madame ; et je respectais trop monsieur le marquis pour le presser de me dire ce qu'il a voulu me taire.

LA MARQUISE.

On ne peut pas avoir plus de discrétion.

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Et j'ai déjà eu l'honneur de vous dire, madame, que j'ignorais que j'étais chez vous.

LA MARQUISE.

Vous me le feriez oublier.

MADEMOISELLE ADELAÏDE, *se levant.*

Madame, je me retire.

LA MARQUISE, *levée, d'un ton radouci.*

Mademoiselle, je désire que monsieur le marquis ne retarde pas le plaisir que j'aurais de vous connaître.

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Je le désire aussi.

LA MARQUISE.

Il a sans doute eu des motifs que je ne crois injurieux ni pour vous ni pour moi ; mais convenez que ce mystérieux silence a besoin de tous les sentiments que vous inspirez, pour n'être pas mal interprété.

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

J'en conviens, madame ; et, pour vous confirmer dans l'idée que je mérite que l'on prenne de moi, je vous dirai quelle est la mienne sur la conduite de M. de Clainville à mon égard. Il y a quelques mois...

LA MARQUISE.

Asseyez-vous, je vous en prie.

MADEMOISELLE ADELAÏDE *s'assied, ainsi que la marquise et la gouvernante.*

Il y a quelques mois que M. de Clainville vint à mon couvent ; il était accompagné d'un gentilhomme de ses amis ; il me le présenta. Il me demanda, pour lui, la permission de paraître à la grille : je l'accordai. Il y vint... je l'ai vu... quelquefois, souvent même ; et lundi passé, monsieur le marquis revint me voir ; il me dit de me disposer à sortir du couvent. Dans la conversation qu'il eut avec moi, il sembla me prévenir sur un changement d'état. Quelques jours après (c'était hier), il est revenu un peu tard, car la retraite était sonnée. Il m'a fait sortir, non sans quelque chagrin : j'étais dans ce couvent dès l'enfance ; et il m'a conduite ici. Voici, madame, toute mon histoire ; et s'il était possible que j'imaginasse quelque sujet de craindre l'homme que je respecte le plus, ce serait près de vous que je me réfugierais.

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS ; GOTTE.

GOTTE, *à la marquise.*

Il se nomme monsieur Détieulette.

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Monsieur Détieulette !

LA GOUVERNANTE.

Monsieur Détieulette !

LA MARQUISE, *à Gotte.*

Dans mon cabinet. Faites-le ensuite entrer ici ;... j'y serai dans un moment. (*A mademoiselle Adelaïde.*) Mademoiselle, je ne crois pas que M. de Clainville me prive longtemps du plaisir de vous voir. Je ne lui dirai pas que j'ai pris la liberté de l'anticiper ; je vous demanderai, mademoiselle, de vouloir bien ne lui en rien dire.

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Madame, j'observerai le même silence.

LA MARQUISE.

Faites entrer Dubois. Ah !...

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS ; DUBOIS.

LA MARQUISE.

Dubois, ayez pour mademoiselle tous les égards, toutes les attentions dont vous êtes capable. Vous ne direz point à monsieur le marquis que mademoiselle a bien voulu passer dans mon appartement, à moins qu'il ne vous le demande. Mademoiselle, j'espère que...

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Madame...

(*La marquise reconduit jusqu'à la deuxième porte. Gotte est restée : elle voit entrer M. Détieulette.*)

GOTTE.

Il n'a pas mauvaise mine : elle peut le faire rester à dîner.

SCÈNE XIV

M. DÉTIEULETTE, LAFLEUR.

M. DÉTIEULETTE.

Tu demeures ici ?

LAFLEUR.

Chez le marquis de Clainville.

M. DÉTIEULETTE.

Chez le marquis de Clainville? On m'a dit la comtesse de Wordacle.

LAFLEUR.

Madame a donné ordre de le dire.

M. DÉTIEULETTE.

Ordre de dire qu'elle se nommait la comtesse de Wordacle?

LAFLEUR.

Oui, monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LAFLEUR.

Je n'en sais rien.

M. DÉTIEULETTE.

Et où est le marquis?

LAFLEUR.

On le dit à la chasse.

M. DÉTIEULETTE.

N'est-il pas à Montfort? Je comptais l'y trouver. Revient-il ce soir?

LAFLEUR.

Oui; madame l'attend.

M. DÉTIEULETTE.

Mais avoir fait dire qu'elle se nommait la comtesse de Wordacle : je n'y conçois rien.

LAFLEUR.

Monsieur, avez-vous toujours Champagne à votre service?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, je l'ai laissé derrière; son cheval n'a pu me suivre. Mais voilà un singulier hasard! Et tu ne sais pas le motif...

LAFLEUR.

Non, monsieur; mais ne dites pas... Ah! voilà madame.

SCÈNE XV

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Quoi! monsieur le baron, vous passez devant mon château sans me faire l'honneur... Ah! monsieur... ah! que j'ai de pardons à vous demander! Je vous ai fait prier de vous arrêter ici un moment. Je comptais vous faire des reproches, et ce sont des excuses que je vous dois... Ah! monsieur... Ah! que je suis fâchée de la peine que je vous ai donnée!

M. DÉTIEULETTE.

Madame...

LA MARQUISE.

Que d'excuses j'ai à vous faire!

M. DÉTIEULETTE.

Je rends grâce à votre méprise; elle me procure l'honneur de saluer madame la comtesse de Wordacle.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, on ne peut être plus confuse que je le suis. Mais, Gotte, mais voyez comme monsieur ressemble au baron!

GOTTE.

Oui, madame, à s'y méprendre.

LA MARQUISE.

Je ne reviens pas de mon étonnement : même taille, même air de tête...

SCÈNE XVI

LES PRÉCÉDENTS; UN MAÎTRE D'HÔTEL.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Madame est servie.

LA MARQUISE.

Monsieur, restez; peut-être n'avez-vous pas dîné. Monsieur, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître...

M. DÉTIEULETTE.

Madame...

LA MARQUISE, *au maître d'hôtel.*

Monsieur reste.

M. DÉTIEULETTE.

Je ne sais, madame la comtesse, si je dois accepter l'honneur...

LA MARQUISE.

Vous devez, monsieur, me donner le temps d'effacer de votre esprit l'opinion d'étourderie que vous devez sans doute m'accorder.

(*M. Détieulette donne la main; ils passent dans la salle à manger.*)

SCÈNE XVII

GOTTE.

Ah! pour celui-là, on ne peut mieux jouer la comédie. Ah! les femmes ont un talent merveilleux. Elle l'a dit, elle ne dînera pas seule. Je ne reviens pas de sa tranquillité!

SCÈNE XVIII

GOTTE, LAFLEUR.

(*Gotte lève un coussin de bergère, tire de dessous une manchette, qu'elle brode. Lafleur paraît; elle est près de la cacher, et voyant que c'est Lafleur, elle se remet à broder. Lafleur a une serviette à la main, comme un domestique qui sert à table.*)

LAFLEUR.

Enfin, on peut causer.

GOTTE.

Ah! te voilà? Je pensais à toi. Tu ne sers pas à table?

LAFLEUR.

Est-ce qu'il faut être douze pour servir deux personnes?

GOTTE.

Et si madame te demande?

LAFLEUR.

Elle a Julien. Je suis cependant fâché de n'être pas resté, j'aurais écouté. (*Il tire le fil de Gotte.*)

GOTTE.

Finis donc!

LAFLEUR.

C'est que je t'aime bien.

GOTTE.

Ah! tu m'aimes? je veux bien le croire. Mais il faut avouer que tu es bien simple avec tes niaiseries.

LAFLEUR.

Quoi donc?

GOTTE.

Madame, sur votre respect. Madame, révérence parler. Madame, j'ai eu l'honneur d'aller au bout du corridor.

(*Pendant ce couplet, Lafleur rit.*)

LAFLEUR.

Ah! ah!

GOTTE.

Et de quoi ris-tu?

LAFLEUR.

Comment, tu es la dupe de cela, toi?

GOTTE.

Quoi, la dupe?

LAFLEUR.

Oui, quand je parle comme cela à madame?

GOTTE.

Sans doute.

LAFLEUR.

Et que je fais le nigaud?

GOTTE.

Comment?

LAFLEUR.

Je le fais exprès.

GOTTE.

Tu le fais exprès?

LAFLEUR.

Tu ne sais donc pas comme les maîtres sont aises quand nous leur donnons occasion de dire: Ah! que ces gens-là sont bêtes! Ah! quelle ineptie! Ah! quelle sotte espèce! Ils devraient bien manger de l'herbe; et mille autres propos. C'est comme s'ils se disaient à eux-mêmes: Ah! que j'ai d'esprit! Ah! quelle pénétration! Ah! comme je suis bien au-dessus de tout ça! Hé, pourquoi leur épargner ce plaisir-là? Moi, je le leur donne toujours, et tant qu'ils veulent, et je m'en trouve bien. Qu'est-ce que cela me coûte?

GOTTE.

Je ne te croyais ni si fin ni si adroit.

LAFLEUR.

J'ai déjà fait cinq conditions; j'ai été renvoyé de chez trois pour avoir fait l'entendu, pour leur avoir prouvé que j'avais plus de bon sens qu'eux. Depuis ce temps-là j'ai fait tout le contraire, et cela me réussit; car j'ai déjà devant moi une assez bonne petite somme, que je veux mettre aux pieds de la charmante brodeuse qui veut bien...

(*Il veut l'embrasser.*)

GOTTE.

Mais finis donc, tu m'impatientes!

LAFLEUR.

Tiens, Gotte, j'ai lu dans un livre relié que, pour faire fortune, il suffit de n'avoir ni honneur ni humeur.

GOTTE.

A l'humeur près, ta fortune est faite.

LAFLEUR.

Ah! je ferai fortune.

GOTTE.

Mais tu as lu: est-ce que tu sais lire?

LAFLEUR.

Oui. Quand je suis entré ici, j'ai dit que je ne savais ni lire ni écrire. Cela fait bien, on se méfie moins de nous; et pourvu qu'on remplisse son devoir, qu'on fasse bien ses commissions, avec cela l'air un peu stupide, attaché, secret, voilà tout. Ah! je ferai fortune. Mais avant, ô ma charmante petite Gotte...

GOTTE.

Mais finis donc, finis donc, finis donc! tu m'as fait casser mon fil! Tiens, tes manchettes seront faites quand elles voudront.

(*Elle les jette par terre; Lafleur les ramasse.*)

LAFLEUR.

Vous respectez joliment mes manchettes. Ah! c'est bien brodé. Mais les as-tu commencées pour moi?

GOTTE.

Donne, donne. Tu as donc peur de faire voir à madame que tu as de l'esprit?

LAFLEUR.

Oui, vraiment.

GOTTE.

Vraiment! Mais ne t'y fie pas: madame voit tout ce qu'on croit lui cacher. Il y a sept ans que je suis à son service, je l'ai bien observée: c'est un ange pour la conduite, c'est un démon pour la finesse. Cette finesse-là l'entraîne souvent plus loin qu'elle ne le veut, et la jette dans des étourderies: étourderies pour toute autre, témoin celle-ci. Mais je ne sais comment elle fait; ce qui me désolerait, moi, finit toujours par lui faire honneur. Je ne suis pas sotte: eh bien, elle me devine une heure avant que je parle. Pour monsieur le marquis, qui se croit le plus savant, le plus fin, le plus habile, le premier des hommes, il n'est que l'humble serviteur des volontés de madame; et il jurerait ses grands dieux qu'elle ne pense, n'agit et ne parle que d'après lui. Ainsi, mon pauvre Lafleur, mets-toi à ton aise, ne te gêne pas, déploie tous les rares

Digitized by Google

trésors de ton bel esprit, et près de madame tu ne seras jamais qu'un sot, entends-tu?

LAFLEUR.

Et, avec cet esprit-là, elle n'a jamais eu la moindre petite affaire de cœur? là, quelque...

GOTTE.

Jamais.

LAFLEUR.

Jamais? On dit cependant monsieur jaloux.

GOTTE.

Ah! comme cela, par saillie. C'est elle bien plutôt qui serait jalouse. Pour lui, il a tort; car c'est presque la seule femme de laquelle je jurerais, et de moi, s'entend.

LAFLEUR.

Ah! sûrement. Mais cela doit te faire une assez mauvaise condition.

GOTTE.

Ah! madame est fort généreuse.

LAFLEUR.

Imagine donc ce qu'elle serait s'il y avait quelque amourette en campagne! Avec les maîtres qui vivent bien ensemble, il n'y a ni plaisir, ni profit. Ah! que je voudrais être à la place de Dubois!

GOTTE.

Pourquoi?

LAFLEUR.

Pourquoi? Et cette jolie personne enfermée chez monsieur, n'est-ce rien? Je parie que c'est la plus charmante petite intrigue. Monsieur va l'envoyer à Paris; il lui louera un appartement, il la mettra dans ses meubles; le valet de chambre fera les emplettes : c'est tout gain. Madame se doutera de la chose, ou quelque bonne amie viendra en poste de Paris pour lui en parler, sans le faire exprès. Ah! Gotte, si tu as de l'esprit, ta fortune est faite. Tu feras de bons rapports, vrais ou faux; tu attiseras le feu, madame se piquera, prendra de l'humeur, et se vengera. Crois-tu que je ne l'ai dit à madame que pour la mettre dans le goût de se venger?

GOTTE.

Tu es un dangereux coquin.

LAFLEUR.

Bon, qu'est-ce que cela fait? Il y a sept ans, dis-tu, que tu es à son service. Il faut qu'un domestique soit bien sot, lorsqu'au bout de sept ans il ne gouverne pas son maître.

GOTTE.

Il ne faudrait pas s'y jouer avec madame; elle me jetterait là comme une épingle.

LAFLEUR.

Voici, par exemple, pour elle une belle occasion : M. Détieulette est aimable.

GOTTE.

Monsieur?...

LAFLEUR.

Monsieur Détieulette : cet officier.

GOTTE.

Est-ce que tu le connais?

LAFLEUR.

Oui : il m'a reconnu d'abord. Je l'ai beaucoup vu chez mon ancien maître : il était étonné de me voir chez le marquis de Clainville.

GOTTE.

Est-ce que tu lui as dit chez qui tu étais?

LAFLEUR.

Oui.

GOTTE.

Chez M. de Clainville?

LAFLEUR.

Oui, à madame de Clainville.

GOTTE.

A madame de Clainville? Ah! la bonne chose. C'est bien fait, avec ses détours, j'en suis bien aise : sa finesse a ce qu'elle mérite.

LAFLEUR.

Pourquoi donc?

GOTTE.

Je ne m'étonne plus s'il se tuait de l'appeler madame la comtesse. C'est que, sous le nom de la comtesse de Wordacle... Quoi! on a déjà dîné?

LAFLEUR.

Comme le temps passe vite!

GOTTE *cache les manchettes.*

Ciel! voilà madame.

SCÈNE XIX

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE.

LA MARQUISE *jette un regard sévère sur Lafleur et sur Gotte.*

Oui, monsieur, notre sexe trouvera toujours aisément le moyen de gouverner le vôtre. L'autorité que nous prenons marche par une route si fleurie, la pente est si insensible, notre constance dans le même projet a l'air si simple et si naturel, notre patience a si peu d'humeur, que l'empire est pris avant que vous vous en doutiez.

M. DÉTIEULETTE.

Que je m'en doutasse ou non, j'aimerais, madame, à vous le céder.

LA MARQUISE.

Je reçois cela comme un compliment; mais faites une réflexion. Dès l'enfance on nous ferme la bouche, on nous impose silence jusqu'à notre établissement; cela tourne au profit de nos yeux et de nos oreilles. Notre coup d'œil en devient plus fin, notre attention plus soutenue, nos réflexions plus délicates; et la modestie avec laquelle nous nous énonçons donne presque toujours aux hommes une confiance dont nous profiterions aisément, si nous nous abaissions jusqu'à les tromper.

M. DÉTIEULETTE.

Ah! madame, que n'ai-je ici pour second le colonel d'un régiment dans lequel j'ai servi, le marquis de Clainville!

LA MARQUISE.

Le marquis de Clainville! Vous connaissez le marquis de Clainville?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, madame.

(*Ici Gotte écoute avec attention.*)

LA MARQUISE.

Ne vous trompez-vous pas?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame. C'est un homme qui doit avoir à présent... oui, il doit avoir à présent cinquante à cinquante-deux ans; de moyenne taille, fort bien prise; beau joueur, bon chasseur, grand parleur; savant, se piquant de l'être, même dans les détails; connaissant tous les arts, tous les talents, toutes les sciences, depuis la peinture jusqu'à la serrurerie, depuis l'astronomie jusqu'à la médecine : d'ailleurs excellent officier, d'un esprit droit et d'un commerce sûr.

(*Ici Gotte sourit.*)

LA MARQUISE.

La serrurerie! Ah! vous le connaissez.

M. DÉTIEULETTE.

Je ne sais s'il n'a pas des terres dans cette province.

LA MARQUISE.

Et M. de Clainville vous disait?...

M. DÉTIEULETTE.

Vous le connaissez aussi, madame?

LA MARQUISE.

Beaucoup. Et il vous disait...

M. DÉTIEULETTE.

On m'avait dit qu'il était veuf, et qu'il allait se remarier.

LA MARQUISE.

Non, monsieur, il n'est pas veuf.

M. DÉTIEULETTE.

On le plaignait beaucoup de ce que sa femme...

LA MARQUISE.

Sa femme?...

M. DÉTIEULETTE.

Avait la tête un peu...

LA MARQUISE.

Un peu?...

M. DÉTIEULETTE.

Oui, qu'elle avait une mélardie... d'esprit... des absences... jusqu'à ne pas se ressouvenir des choses les plus simples, jusqu'à oublier son nom.

LA MARQUISE.

Pure calomnie.

(*Gotte, pendant ces couplets, rit, et enfin éclate. La marquise se retourne, et dit à Gotte :*)

Qu'est-ce que c'est donc?

GOTTE.

Madame, j'ai un mal de dents affreux.

LA MARQUISE.

Allez plus loin; nous n'avons pas besoin de vos gémissements. (*A M. Détieulette.*) Enfin, que vous disait M. de Clainville sur le chapitre des femmes?

M. DÉTIEULETTE.

Ce qu'il disait était fort simple, et avait l'air assez réfléchi. Les femmes, disait M. de Clainville... Vous m'y forcez, madame; je n'oserais jamais...

LA MARQUISE.

Dites, monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Les femmes, disait-il, n'ont d'empire que sur les âmes faibles; leur prudence n'est que de la finesse, leur raison n'est souvent que du raisonnement; habiles à saisir la superficie, le jugement en elles est sans profondeur : aussi n'ont-elles que le sang-froid de l'instant, la présence d'esprit de la minute; et cet esprit est souvent peu de chose. Il éblouit sous le coloris des grâces, il passe avec elles, il s'évapore avec leur jeunesse, il se dissipe avec leur beauté. Elles aiment mieux... Madame, c'est M. de Clainville qui parle, ce n'est pas moi : je suis loin de penser...

LA MARQUISE.

Continuez, monsieur. Elles aiment mieux?...

M. DÉTIEULETTE.

Elles aiment mieux réussir par l'intrigue et par la finesse, que par la droiture et par la simplicité : secrètes sur un seul article, mystérieuses sur quelques autres, dissimulées sur tous, elles ne sont presque jamais agitées que de deux passions, qui même n'en font qu'une, l'amour d'un sexe et la haine de l'autre. Défendez-vous, ajoutait-il. Mais, madame, je...

LA MARQUISE.

Achevez, monsieur, achevez.

M. DÉTIEULETTE.

Défendez-vous, ajoutait-il, de leur premier coup d'œil, ne croyez jamais leur première phrase, et elles ne pourront vous tromper. Je ne l'ai jamais été par elles dans la moindre petite affaire, et je ne le serai jamais.

LA MARQUISE.

Et M. de Clainville vous disait cela?

M. DÉTIEULETTE.

A moi, madame, et à tous les officiers qui avaient l'honneur de manger chez lui. Là-dessus il entrait dans des détails...

LA MARQUISE.

Je n'en suis pas fort curieuse. Et sans doute, messieurs, que vous applaudissiez? car lorsque quelqu'un de vous s'amuse sur notre chapitre...

M. DÉTIEULETTE.

Je me taisais, madame. Mais si j'avais eu le bonheur de vous connaître, quel avantage n'aurais-je pas eu sur lui, pour lui prouver que la force de la raison, la solidité du jugement...

LA MARQUISE, *un peu piquée.*

Monsieur, je ne m'aperçois pas que j'abuse de la complaisance que vous avez eue de vous arrêter ici. Vous m'avez dit qu'il vous restait encore dix lieues à faire; et la nuit...

SCÈNE XX

LA MARQUISE, GOTTE, M. DÉTIEULETTE.

GOTTE.

Madame, voici monsieur le marquis... non, monsieur le comte, qui revient de la chasse.

LA MARQUISE *joue l'embarras.*

Quoi! déjà!... O ciel! monsieur... Je ne sais... je suis...

M. DIÉTEULETTE.

Madame, quelque chose paraît altérer votre tranquillité. Serais-je la cause?...

LA MARQUISE.

J'hésite sur ce que j'ai à vous proposer. Mon mari n'est pas jaloux, non, il ne l'est pas, et il n'a pas sujet de l'être; mais il est si délicat sur de certaines choses, et la manière dont je vous ai reçu...

M. DÉTIEULETTE.

Eh bien, madame?

LA MARQUISE.

Il va, sans doute, venir me dire des nouvelles de sa chasse, et il ne restera pas longtemps.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, que faut-il faire?

LA MARQUISE.

Si vous vouliez passer un instant dans ce cabinet?

M. DÉTIEULETTE.

Avec plaisir.

LA MARQUISE.

Vous n'y serez pas longtemps. Sitôt qu'il sera sorti de mon appartement, vous serez libre. Vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer; vous pourrez, de là, entendre notre conversation. Je serai même charmée que vous nous écoutiez.

SCÈNE XXI

LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur de Clainville, nous ne prenons d'empire que sur les âmes faibles!... Je suis piquée au vif... Oui... oui... il peut avoir tenu de ces discours-là... je le reconnais. Lui... lui... qui, par l'idée qu'il a de son propre mérite, aurait été l'homme le plus aisé... Ah! que je serais charmée si je pouvais me venger!... m'en venger, là, à l'instant, et prouver!... Mais comment pourrais-je m'y prendre?... Si je lui faisais raconter à lui-même, ou plutôt en lui faisant croire... Non... il faut que que cela intéresse particulièrement mon officier... je veux qu'il soit en quelque sorte... Si par quelque gageure... (*Ici elle fixe la porte et la clef en rêvant.*) Monsieur de Clainville... Ah! (*Elle dit cela en souriant à l'idée qu'elle a trouvée.*) Non, non... Il serait pourtant plaisant... Mais que risque-je? (*Elle se lève, tire la clef du cabinet avec mystère.*) Il serait bien singulier que cela réussît. (*Elle rit de son idée en mettant la clef dans sa poche. Elle s'assied.*) Gotte, donnez-moi mon sac à ouvrage.

GOTTE.

Le voilà.

LA MARQUISE, *rêveuse.*

Donnez-moi donc mon sac à ouvrage!

GOTTE.

Hé! le voilà, madame.

LA MARQUISE.

Ah!

SCÈNE XXII

LA MARQUISE, LE MARQUIS, BRÉVAUT, *piqueur*; GOTTE, DEUX DOMESTIQUES.

LE MARQUIS, *dans la coulisse.*

Oui, oui, qu'on en ait soin. Brévaut!

BRÉVAUT.

Monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Ecoute, je crois que tu as deux de tes chiens en assez mauvais état, la Blanche et Briffaut; prends-y garde.

BRÉVAUT.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Et vous autres, voyez qu'on me serve le plus tôt qu'on pourra; je me meurs de faim. Madame a dîné?

(*Les domestiques sortent.*)

LA MARQUISE.

Oui, monsieur; je n'espérais pas vous voir si tôt.

LE MARQUIS.

Je ne l'espérais pas non plus.

LA MARQUISE.

Eh bien! monsieur, avez-vous été bien mouillé?

LE MARQUIS.

J'aime la pluie. Et vous, madame, avez-vous eu beaucoup de monde?

LA MARQUISE.

Qui que ce soit. Votre chasse a sans doute été heureuse?

LE MARQUIS.

Ah! madame, des tours perfides. Nous débusquions des bois de Salveux : voilà nos chiens en défaut. Je soupçonne une traversée; enfin nous ramenons. Je crie à Brévaut que nous en revoyons : il me soutient le contraire. Mais je lui dis : Vois donc, la sole pleine, les côtés gros, les pinces rondes, et le talon large! Il me soutient que c'est une biche bréhaigne, cerf dix cors, s'il en fut.

LA MARQUISE.

Je suis toujours étonnée, monsieur, de la prodigieuse quantité de mots, de termes, que seulement la chasse fait employer. Les femmes croient savoir la langue française; et nous sommes bien ignorantes. Que de termes d'arts, de sciences, de talents, et de ces arts que vous appelez...

LE MARQUIS.

Mecaniques.

LA MARQUISE.

Mecaniques. Eh bien! voilà encore un terme.

LE MARQUIS.

Madame, un homme un peu instruit les sait tous, à peu de chose près.

LA MARQUISE.

Quoi! de ces arts mécaniques?

LE MARQUIS.

Oui, madame. Je ne me citerai pas pour exemple : je me suis donné une éducation si singulière! et, sans avoir un empire à réformer, Pierre le Grand n'est pas entré plus que moi dans de plus petits détails. Il y a peu, je ne dis pas de choses servant aux arts, aux sciences et aux talents, mais même aux métiers, dont je n'eusse dit les noms : j'aurais jouté contre un dictionnaire.

LA MARQUISE.

Je ne jouterais donc pas contre vous; car moi, à l'instant, je regardais cette porte, et je me disais : Chaque petit morceau de fer qui sert à la construire a certainement son nom; et, hors la serrure, je n'aurais pas dit le nom d'un seul.

LE MARQUIS.

Eh bien! moi, madame, je les dirais tous.

LA MARQUISE.

Tous? Cela ne se peut pas.

LE MARQUIS.

Je le parierais.

LA MARQUISE.

Ah! cela est bientôt dit.

LE MARQUIS.

Je le parie, madame, je le parie.

LA MARQUISE.

Vous le pariez?

GOTTE, *à part.*

Notre prisonnier a bien besoin de tout cela!

LE MARQUIS.

Oui, madame, je le parie.

LA MARQUISE.

Soit : aussi bien, depuis quelques jours, ai-je besoin de vingt louis.

LE MARQUIS.

Que ne vous adressiez-vous à vos amis?

LA MARQUISE.

Non, monsieur, je ne veux pas vous devoir un si faible service; je vous réserve pour de plus grandes occasions, et j'aime mieux vous les gagner.

LE MARQUIS.

Vingt louis?

LA MARQUISE.

Vingt louis... soit.

GOTTE, *à part.*

Cela m'impatiente pour lui. Demandez-moi à quel propos cette gageure?

LE MARQUIS.

Soit; je le veux bien.

LA MARQUISE.

Et vous me direz le nom de tous les morceaux de fer qui entrent dans la composition d'une porte, d'une porte de chambre, de celle-ci?

LE MARQUIS.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Mais il faut écrire à mesure que vous les nommerez; car je ne me souviendrai jamais...

LE MARQUIS.

Sans doute, écrivons. Dubois... (*A Gotte.*) Mademoiselle, je vous prie de faire venir Dubois. (*A la marquise.*) Toutes les fois, madame, que je trouverai une occasion de vous prouver que les hommes ont l'avantage de la science, de l'érudition, et d'une sorte de profondeur de jugement... Il est vrai, madame, que ce talent divin, accordé par la nature, ce charme, cet ascendant avec lequel un seul de vos regards...

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, songez que je suis votre femme : et un compliment n'est rien quand il est déplacé. Revenons à notre gageure : vous voudriez, je crois, me la faire oublier.

LE MARQUIS.

Non, je vous assure.

SCÈNE XXIII

LES PRÉCÉDENTS; DUBOIS.

LA MARQUISE.

Voici Dubois : nous n'avons pas de temps à perdre pour prouver ce que j'ai avancé; et nous avons encore dix lieues à faire aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Que dites-vous, madame, aujourd'hui?

LA MARQUISE.

Je vous expliquerai cela. Notre gageure! notre gageure!

LE MARQUIS.

Dubois, prends une plume et de l'encre; mets-toi à cette table, et écris ce que je vais te dicter.

LA MARQUISE.

Dubois, mettez en tête : Vous donnerez vingt louis au porteur du présent, dont je vous tiendrai compte.

LE MARQUIS.

Ils ne sont pas gagnés, madame.

LA MARQUISE.

Voyons, voyons, commencez.

LE MARQUIS.

Madame, ces détails-là vont vous paraître bien bas, bien singuliers, bien ignobles.

LA MARQUISE.

Dites bien brillants; je les trouverai d'or, si j'en obtiens ce que je désire. Je suis cependant si bonne, que je veux vous aider à me faire perdre.

Digitized by Google

Vous n'oublierez pas, sans doute, la serrure, et les petits clous qui l'attachent.

LE MARQUIS.

Ce ne sont pas des clous; on appelle cela des vis, serrées par des écrous. (*A Dubois.*) Mettez : la serrure, les vis, les écrous.

DUBOIS, *écrivant.*

Écrous.

LE MARQUIS.

L'entrée, la pomme, la rosette, les fiches...

LA MARQUISE.

Ah! quelle vivacité, monsieur. Ah! vous m'effrayez!

DUBOIS.

Les fiches.

LE MARQUIS.

Attendez, madame, tout n'est pas dit.

LA MARQUISE.

Ah! j'ai perdu, monsieur, j'ai perdu!

LE MARQUIS.

Madame, un instant. Fiches à vase, fiches de brisure, tiges, équerre, verrous, gâches.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, monsieur, c'est fait de mes vingt louis.

LE MARQUIS.

Je n'hésite pas, madame, je n'hésite pas, vous le voyez. Un instant, un instant.

DUBOIS.

Gâches.

LA MARQUISE.

Mais voyez comme en deux mots, monsieur...!

LE MARQUIS.

Madame...

LA MARQUISE.

Voulez-vous dix louis de la gageure?

LE MARQUIS.

Non, non, madame. Équerre, verrous, gâches.

DUBOIS.

C'est mis.

LA MARQUISE.

Dix louis, monsieur, dix louis?

LE MARQUIS.

Non, non, madame. Ah! vous voulez parier!

LA MARQUISE.

En voulez-vous quinze louis?

LE MARQUIS.

Je ne ferai pas grâce d'une obole. J'ai perdu trois paris la semaine passée; il est juste que j'aie mon tour.

LA MARQUISE.

Je baisse pavillon. Je ne demande pas si vous avez oublié quelque terme.

LE MARQUIS.

Je ne crois pas. Équerre, gâches, verrous, serrure.

LA MARQUISE.

Si c'était de ces grandes portes, vous auriez eu plus de peine.

LE MARQUIS.

Je les aurais dit de même. Gâches, verrous.

LA MARQUISE.

Eh bien, monsieur! avez-vous tout dit?

LE MARQUIS.

Oui,... oui, madame, à ce que je crois. Équerre,... serrure...

LA MARQUISE.

Monsieur, ce qui me jette dans la plus grande surprise, c'est la promptitude, la précision du coup d'œil avec laquelle vous saisissez...

LE MARQUIS.

Cela vous étonne, madame?

LA MARQUISE.

Cela ne devrait pas me surprendre. Enfin, il ne reste plus rien?...

LE MARQUIS.

Que de me payer, madame.

LA MARQUISE.

De vous payer? Ah! monsieur, vous êtes un créancier terrible! Si vous avez perdu, je serai plus honnête, et je vous ferai plus de crédit.

LE MARQUIS.

Je n'en demande point.

LA MARQUISE.

Dubois, fermez ce papier, et cachetez-le. Voici mon étui.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc, madame? cela est inutile.

LA MARQUISE.

Vous me pardonnerez. J'ai l'attention si paresseuse! Les femmes n'ont que la présence d'esprit de la minute, et elle est passée, cette minute.

LE MARQUIS.

Vous croyez rire; mais ce que vous dites là, je l'ai dit cent fois.

LA MARQUISE.

Oh, je vous crois. J'espère, moi, de mon côté, que vous voudrez bien m'accorder une heure pour réfléchir, et examiner si vous n'avez rien oublié.

LE MARQUIS.

Deux jours, si vous l'exigez.

LA MARQUISE.

Non; je ne veux pas plus de temps qu'il ne m'en faut pour vous raconter l'histoire de ma journée, et la voici : Je me suis ennuyée : mais très-ennuyée; je me suis mise sur le balcon, la pluie m'en a chassée; j'ai voulu lire, j'ai voulu broder, faire de la musique; l'ennui jetait un voile si noir sur toutes mes idées, que je me suis remise à regarder le grand chemin. J'ai vu passer un cavalier qui pressait fort sa monture : il m'a saluée; il m'a pris fantaisie de ne pas dîner seule. Je lui ai envoyé dire que madame la comtesse de Wordacle le priait d'entrer chez elle.

LE MARQUIS.

Pourquoi la comtesse de Wordacle?

LA MARQUISE.

Une idée; je ne voulais pas qu'il sût que je suis

femme de M. de Clainville (*en élevant la voix*), de M. de Clainville, qui a des terres dans cette province.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

LA MARQUISE.

Je vous le dirai. Il a accepté ma proposition. J'ai vu un cavalier qui se présente très-bien; il est de ces hommes dont la physionomie honnête et tranquille inspire la confiance. Il m'a fait le compliment le plus flatteur, il n'a échappé aucune occasion de me prouver que je lui avais plu, il a même osé me le dire; et soit que naturellement il soit hardi avec les femmes, ou peut-être, malgré moi, a-t-il vu dans mes yeux tout le plaisir que sa présence me faisait... Enfin, que vous dirai-je?... excusez ma sincérité; mais je connais l'empire que j'ai sur votre âme. Dans l'instant le plus décidé d'une conversation assez vive, vous êtes arrivé, et je n'ai eu que le temps de le faire passer dans ce cabinet, d'où il m'entend, si le récit que je vous fais lui laisse assez d'attention pour nous écouter. Alors vous êtes entré; je vous ai proposé ce pari assez indiscrètement : je ne supposais pas que vous l'accepteriez; et j'ai eu tort, fatigué comme vous devez l'être, de vous avoir arrêté... (*Le marquis, par degrés, prend un air sérieux, froid et sec.*)

LE MARQUIS.

Madame...

LA MARQUISE.

Mais,... monsieur,... je m'aperçois... Le cerf que vous avez couru vous a-t-il mené loin?

LE MARQUIS.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Vous me paraissez avoir quelque chagrin.

LE MARQUIS.

Non, madame, je n'en ai point. Mais ce monsieur doit s'ennuyer dans ce cabinet.

GOTTE, *à part.*

Ah, ciel!

LA MARQUISE.

N'en parlons plus; je vois que cela vous a fait quelque peine, et j'en suis mortifiée. Je... je... souhaiterais être seule.

(*Dubois et Gotte se retirent d'un air embarrassé dans le fond du théâtre; Gotte a l'air plus effrayé.*)

LE MARQUIS.

Je le crois.

LA MARQUISE.

Je désirerais...

LE MARQUIS.

Et moi je désire entrer dans ce cabinet, et voir l'homme qui a eu la témérité...

GOTTE.

Ah! quelle imprudence!

LA MARQUISE, *jouant l'embarras.*

Permettez-moi, monsieur, de vous proposer un accommodement.

LE MARQUIS.

Un accommodement, madame! Je ne vois pas quel accommodement...

LA MARQUISE.

Si j'ai perdu le pari, donnez-m'en ma revanche.

LE MARQUIS.

Madame, il n'est pas question de plaisanter.

LA MARQUISE.

Je ne plaisante point : je vous demande ma revanche.

LE MARQUIS.

Et moi, madame, je vous demande la clef de ce cabinet; et je vous prie de me la donner.

LA MARQUISE.

La clef, monsieur!

LE MARQUIS.

Oui, la clef, la clef.

LA MARQUISE.

Et si je ne l'ai pas?

LE MARQUIS.

Il est un moyen d'entrer : c'est de jeter la porte en dedans.

LA MARQUISE.

Monsieur, point de violence; ce que vous projetez vous sera aussi facile lorsque vous m'aurez accordé un moment d'audience.

LE MARQUIS.

Je vous écoute, madame.

LA MARQUISE.

Asseyez-vous, monsieur.

LE MARQUIS.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Avant de vous emporter à des extrémités qui sont indignes de vous et de moi, je vous prie de me faire payer les vingt louis du pari, parce que vous avez perdu.

LE MARQUIS.

Ah! morbleu, madame! c'en est trop.

LA MARQUISE.

Arrêtez, monsieur; dans ce pari vous avez oublié de parler d'une clef! d'une clef! d'une clef! Vous ne doutez pas qu'elle ne soit de fer. Vous l'avez bien nommée depuis avec une fureur et un emportement que je n'attendais pas; mais il n'est plus temps. J'ai voulu faire un badinage de ceci, et vous faire demander à vous-même le morceau de fer que vous aviez oublié; mais je vois, et trop tard, que je ne devais pas m'exposer à la singularité de vos procédés. Lisez, monsieur. (*Elle prend le papier, rompt le cachet, et le lui donne tout ouvert. Il le prend avec dépit, et lit d'un air indécis, distrait et confus.*) Quant à cette clef que vous demandez, tenez, monsieur, la voici cette clef; ouvrez ce cabinet, ouvrez-le vous-même, regardez partout, justifiez vos soupçons, et accordez-moi assez d'esprit pour penser que, lorsque j'ai la prudence d'y faire cacher quelqu'un, je ne dois pas avoir la sottise de vous le dire.

LE MARQUIS, *confus.*

Ah, madame!

LA MARQUISE.

Quoi! vous hésitez, monsieur? Que n'entrez-vous dans ce cabinet? je vais l'ouvrir moi-même.

LE MARQUIS.

Ah, madame, madame! c'est battre un homme à terre.

LA MARQUISE.

Non, non! ce que je vous ai dit est sans doute vrai.

LE MARQUIS.

Ah! madame, que je suis coupable!

LA MARQUISE.

Eh non, monsieur, vous ne l'êtes pas.

LE MARQUIS.

Madame, je tombe à vos genoux.

LA MARQUISE.

Relevez-vous, monsieur.

LE MARQUIS.

Me pardonnez-vous?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Vous ne le dites pas du profond du cœur.

LA MARQUISE.

Je vous assure que je n'y ai nulle peine.

LE MARQUIS.

Que de bonté!

LA MARQUISE.

Ce n'est pas par bonté, c'est par raison.

LE MARQUIS.

Ah, madame! qui s'en serait méfié? (*En regardant le papier.*) Oui... oui. O ciel, avec quelle adresse, avec quelle finesse j'ai été conduit à demander cette clef, cette clef, cette maudite clef! (*Il lit.*) Oui, oui, voilà bien la serrure, les vis, les écrous. Diable de clef! maudite clef! Mais, Dubois, ne l'ai-je pas dit?

DUBOIS.

Non, monsieur. J'ai pensé vous le dire.

LE MARQUIS.

Madame, madame, j'en suis charmé, j'en suis enchanté; cela m'apprendra à n'avoir plus de vivacités avec vous; voici la dernière de ma vie. Je vais vous envoyer vos vingt louis, et je les paye du meilleur de mon cœur. Vous me pardonnez, madame?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur; oui, monsieur.

LE MARQUIS, *revenant sur ses pas.*

Mais admirez combien j'étais simple, avec l'esprit que je vous connais, d'aller penser... d'aller croire... Ah! je suis... je suis... Je vais, madame, je vais faire acquitter ma dette. (*En s'en allant.*) Diable de clef! maudite clef! Mais demandez-moi donc... Ah, ah, ah...

LA MARQUISE *le conduit des yeux, et met la clef à la porte du cabinet.*

Gotte, voyez si monsieur ne revient pas.

SCÈNE XXIV

LA MARQUISE, GOTTE, M. DÉTIEULETTE.

LA MARQUISE *ouvre le cabinet.*

Sortez, sortez; eh bien, monsieur, sortez.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, je suis étonné, je suis confondu de tout ce que je viens d'entendre.

LA MARQUISE.

Eh bien, monsieur, avez-vous besoin d'autre preuve pour être convaincu de l'avantage que toute femme peut avoir sur son mari? Et si j'étais plus jolie et plus spirituelle...

M. DÉTIEULETTE.

Cela ne se peut pas.

LA MARQUISE.

Encore, monsieur, ne me suis-je servie que de nos moindres ressources. Que serait-ce si j'avais fait jouer tous les mouvements de dépit, les accents étouffés d'une douleur profonde? si j'avais employé les reproches, les larmes, le désespoir d'une femme qui se dit outragée? Vous ne vous doutez pas, vous n'avez pas l'idée de l'empire d'une femme qui a su mettre une seule fois son mari dans son tort. Je ne suis pas moins honteuse du personnage que j'ai fait : je n'y penserai jamais sans rougir. Ma petite idée de vengeance m'a conduite plus loin que je ne le voulais. Je suis convaincue que le désir de montrer de l'esprit ne nous mène qu'à dire ou à faire des sottises.

M. DÉTIEULETTE.

Quel nom donnez-vous à une plaisanterie!

LA MARQUISE.

Ah, monsieur! en présence d'un étranger que j'ai cependant tout sujet de croire un galant homme!

M. DÉTIEULETTE.

Et le plus humble de vos serviteurs.

LA MARQUISE.

J'ai jeté une sorte de ridicule sur mon mari, sur M. de Clainville; car vous savez ma petite finesse à votre égard.

M. DÉTIEULETTE.

Je le savais avant.

LA MARQUISE.

Quoi! monsieur, vous saviez...

M. DÉTIEULETTE.

Que j'avais l'honneur d'être chez madame de Clainville. Un de vos domestiques me l'avait dit.

LA MARQUISE.

Comment, monsieur, j'étais votre dupe?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame; mais je n'étais pas la vôtre.

LA MARQUISE.

Ah! comme cela me confond! Et cette femme

Digitized by Google

qui a des absences, qui oublie son nom? Quoi! monsieur, vous me persifliez?

M. DÉTIEULETTE.

Madame, je vous en demande pardon.

LA MARQUISE.

Ah! comme cela me confond, et me fortifie dans la pensée d'abjurer toute finesse! (*Elle se promène avec dépit.*) Ah! ciel! J'espère, monsieur, que cet hiver, à Paris, vous nous ferez l'honneur de nous voir. Je veux alors, en votre présence, demander à M. de Clainville pardon du peu de décence de mon procédé. (*à Gotte.*) Gotte, faites passer monsieur par votre escalier. (*à M. Détieulette.*) Adieu, monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Adieu, madame.

LA MARQUISE.

Je vous souhaite un bon voyage!

SCÈNE XXV

LA MARQUISE.

Comment! il le savait? Ah! les hommes, les hommes nous valent bien... J'ai bien mal agi... Il a heureusement l'air d'un honnête homme. J'en suis au désespoir... Mon procédé n'est pas bien; cela est affreux, devant un étranger qui peut aller raconter partout... Voilà ce qui s'appelle se manquer à soi-même.

SCÈNE XXVI

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE.

Ah! madame, je n'ai pas une goutte de sang dans les veines : vous m'avez fait trembler.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc?

GOTTE.

Et si monsieur était entré?

LA MARQUISE.

Eh bien?

GOTTE.

Et s'il avait vu ce monsieur?

LA MARQUISE.

Alors je lui aurais demandé si, lorsqu'il tient cachées dans son appartement deux femmes qu'il connaît depuis quinze ans, il ne m'est pas permis de cacher dans le mien un homme que je ne connais que depuis quinze minutes.

GOTTE.

Ah! c'est vrai : je n'y pensais pas.

LA MARQUISE.

Gotte, vous direz à Dubois de faire demain matin le compte de Lafleur, et de le renvoyer.

GOTTE.

Madame, que peut-il avoir fait? c'est un si bon garçon! Il est vrai qu'il est un peu bête.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas cela : je le crois bête et malin. Je n'aime pas les domestiques qui reportent chez madame ce qui se passe chez monsieur. Cela peut servir de leçon.

GOTTE, *à part.*

Le voilà bien avancé avec son bel esprit! Il a bien l'air de ne pas avoir mes manchettes. (*à la marquise.*) Madame, j'entends la voix de monsieur.

SCÈNE XXVII

LA MARQUISE, LE MARQUIS, M. DÉTIEULETTE.

LA MARQUISE.

Ah! ciel!

LE MARQUIS, *à M. Détieulette.*

Madame, madame excusera. Vous êtes en bottines, vous descendez de cheval. (*à la marquise.*) Voici, madame, M. Détieulette que je vous présente; bon gentilhomme, brave officier, et mon ami, et qui nous appartiendra bientôt de plus près que par l'amitié. Voici les cinquante louis; j'ai voulu vous les apporter moi-même.

LA MARQUISE.

Cinquante louis? ce n'est que vingt louis.

LE MARQUIS.

Cinquante, madame : je me suis mis à l'amende. Je vous supplie de les accepter, au désespoir de ma vivacité.

LA MARQUISE.

C'est moi qui suis interdite.

LE MARQUIS.

Je ne m'en souviendrai jamais que pour me corriger.

LA MARQUISE.

Et moi de même.

LE MARQUIS.

Vous, madame? point du tout : vous badinez. (*à M. Détieulette.*) Mon cher ami, vous n'êtes pas au fait, mais je vous conterai cela; c'est un tour aussi bien joué... Il est charmant, il est délicieux : vous jugerez de l'esprit de madame et de toute sa bonté. Puisse celle que vous épouserez avoir d'aussi excellentes qualités... Elle les aura, elle les aura, soyez-en sûr.

M. DÉTIEULETTE.

Je crois que j'ai tout sujet de le souhaiter.

LA MARQUISE.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Madame, retenez monsieur ici un instant. (*à M. Détieulette.*) Ah! mon ami, quelle satisfaction je me prépare! Je reviens, je reviens à l'instant.

SCÈNE XXVIII

LA MARQUISE, M. DETIEULETTE.

LA MARQUISE.

Eh bien! monsieur, tout ne sert-il pas à augmenter ma confusion? M. de Clainville vous a donc rencontré?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame; je me suis fait présenter chez lui: il sortait, il m'a conduit ici. Lorsque j'ai eu l'honneur de vous saluer sur le grand chemin, c'est chez lui que je descendais, c'est chez M. de Clainville que j'avais affaire. Jugez de ma surprise lorsque, avec un air de mystère, on m'a fait entrer chez vous par la petite porte du parc; ajoutez-y le changement de nom. Je vous l'avouerai, je me suis cru destiné aux grandes aventures.

LA MARQUISE.

Et que veut dire M. de Clainville en disant que vous nous appartiendrez de plus près que par l'amitié?

M. DÉTIEULETTE.

C'est à lui, madame, à vous expliquer cette énigme, et il me paraît qu'il n'a pas dessein de vous faire attendre. Le voici. Ciel! mademoiselle de Clainville!

SCÈNE XXIX

LA MARQUISE, LE MARQUIS, M. DETIEULETTE, GOTTE, MADEMOISELLE ADELAIDE, SA GOUVERNANTE.

LE MARQUIS.

Oui, la voilà. Est-il rien de plus aimable? Mon ami, recevez l'amour des mains de l'amitié. (*à la marquise.*) Madame, vous ne saviez pas avoir mademoiselle dans votre château : elle y est depuis hier. Je suis rentré trop tard, et je suis aujourd'hui sorti trop matin, pour vous la présenter. Elle nous appartient de très-près : c'est la fille de feu mon frère, ce pauvre chevalier mort dans mes bras à la journée de Laufeldt. Son mariage n'était su que de moi. Vous approuverez certainement les raisons qui m'ont forcé de vous le cacher : mon père était si dur, et dans la famille... Je vous expliquerai cela. (*à mademoiselle Adelaïde.*) Ma chère fille, embrassez votre tante.

LA MARQUISE.

C'est, je vous assure, de tout mon cœur.

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Et moi, madame, quelle satisfaction ne dois-je pas avoir!

LE MARQUIS.

Madame, je la marie, et je la donne à monsieur: je dis, je la donne, c'est un vrai présent; et il ne l'aurait pas, si je connaissais un plus honnête homme.

M. DÉTIEULETTE.

Quoi, madame! j'aurai le bonheur d'être votre neveu?

LE MARQUIS.

Oui, mon ami, et avant trois jours. Je cours demain à Paris; il y a quelques détails dont je veux me mêler.

M. DÉTIEULETTE.

Mademoiselle, consentez-vous à ma félicité?

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Monsieur, je ne connaissais pas toute la mienne, et vous avez à présent à m'obtenir de madame.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, puis-je espérer?...

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, et j'en suis enchantée. Le ciel ne m'a point accordé d'enfant, et de cet instant-ci je crois avoir une fille et un gendre. Monsieur, je vous l'accorde.

MADEMOISELLE ADELAÏDE, *en donnant sa main.*

C'est autant par inclination que par obéissance.

LE MARQUIS.

Cela doit être. (*à la marquise.*) Ma nièce est charmante!

LA MARQUISE.

Je suis bien trompée si mademoiselle n'a pas beaucoup d'esprit; et je suis sûre que, sans détours, sans finesse, elle n'en fera usage que pour se garantir de la finesse des autres, pour bien régler sa maison, et faire le bonheur de son mari.

M. DÉTIEULETTE.

Si mademoiselle avait besoin d'un modèle, je suis assuré, madame, qu'elle le trouverait en vous.

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, oui, monsieur; la finesse n'est bonne à rien. Point de finesse, point de finesse; on en est toujours la dupe.

LE MARQUIS.

Et surtout avec moi.

LA MARQUISE.

Ah, monsieur de Clainville! ah, comme j'ai eu tort!

LE MARQUIS.

Quoi?

LA MARQUISE.

Passons chez vous.

GOTTE *les regarde partir, et dit :*

Ah! si cette aventure pouvait la guérir de ses finesses! Que de femmes, que de femmes à qui, pour être corrigées, il en a coûté davantage!

FIN DE LA GAGEURE IMPRÉVUE.

COLLÉ

Charles Collé appartient par sa naissance aux premiers jours du dix-huitième siècle. Il naquit à Paris (toujours Paris!) en 1709. Son père était trésorier de la chancellerie du Châtelet. Il eut encore cette chance heureuse : un sien cousin s'appelait Regnard, l'auteur des *Folies amoureuses*, la gaieté même et l'esprit en personne. Ce cousin Regnard déteignait sur le cousin Collé, et de bonne heure il apprit au jeune homme à chanter de belles chansons, et bientôt à les écrire, en collaboration avec son ami Galet et son ami Panard. On dirait que tous ces chansonniers se rencontrent à la lueur de la même étoile, et sous le même bouchon. Ils sont vraiment nés sous des astres favorables. Leur gaieté les sauve; ambitieux d'un instant, amoureux tout le jour, le cabaret est leur demeure et leur rendez-vous; la bombance est leur mot d'ordre.

Ils attrapaient aux piéges de leur esprit les plus honnêtes gens. Lui-même, un jour, le roi des beaux esprits, Fontenelle, se laissa prendre à ce couplet du petit Collé :

Qu'il est heureux de se défendre
Quand le cœur ne s'est pas rendu!
Mais qu'il est fâcheux de se rendre,
Quand le bonheur est suspendu!
Par un discours sans suite et tendre,
Égarez un cœur éperdu;
Souvent, par un malentendu,
L'amant adroit se fait entendre.

— C'est charmant, disait Fontenelle à Mme de Tencin. Je donnerais toutes mes églogues pour avoir écrit ce couplet-là.

— Mais ne vois-tu pas, grosse bête, que c'est du pur galimatias, reprenait la dame.

Heureusement, le jeune Collé rencontra Crébillon le fils, dans cette aimable société du Caveau, remplie d'honnêtes gens, et le petit Crébillon présenta le petit Collé à M. le duc d'Orléans, grand amateur de spectacles. Collé faisait les comédies de son théâtre; le prince fit la fortune de Collé. Il est l'auteur d'une pièce intéressante au degré suprême : la *Partie de chasse de Henri IV*, où le Béarnais joue un si beau rôle. A peine Collé fut son maître, il revint à la chanson. Il chantait, naturellement, le vin, l'amour, les grandes coquettes et les moindres. Il chantait toutes nos victoires; la chanson du Port-Mahon lui valut une pension de six cents livres.

Sa verve et sa bonne humeur ne connaissaient pas d'obstacle. Il écrivit aussi son *Journal historique*, aujourd'hui réimprimé et complété. C'est l'homme même. Il se moque agréablement de MM. ses contemporains. Il rit de M. de Voltaire, et parfois lui donne un bon coup de griffe, en passant. Homme heureux, à tout prendre, et qui fait aimer la profession des belles-lettres, en dépit de tous les déclamateurs. Il mourut le 3 novembre 1781, comme il entrait, sans crainte et sans remords, dans ses soixante-quinze ans.

LA PARTIE DE CHASSE

DE HENRI IV

COMEDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

1774

PERSONNAGES.

HENRI IV, roi de France.
Le duc DE SULLY, son premier ministre.
Le duc DE BELLEGARDE, grand écuyer.
Le marquis DE CONCHINI, favori de la reine.
Le marquis DE PRASLIN, capitaine des gardes, } Personnages muets.
Différents seigneurs de la cour, } Personnages muets.
Deux gardes du corps, } Personnages muets.
LA BRISÉE, } Officiers des chasses de la forêt de Fontainebleau.
SAINT-JEAN, } Officiers des chasses de la forêt de Fontainebleau.

PERSONNAGES.

MICHEL RICHARD, dit MICHAU, meunier à Lieursaint.
RICHARD, fils de Michau, amoureux d'Agathe.
MARGOT, femme de Michau.
CATAU, fille de Michau, amoureuse de Lucas.
LUCAS, paysan de Lieursaint, amoureux de Catau.
AGATHE, paysanne de Lieursaint, amoureuse de Richard.
Un Bucheron.
Deux Braconniers.
Un Garde-Chasse, demeurant à Lieursaint.

Digitized by Google

Digitized by Google

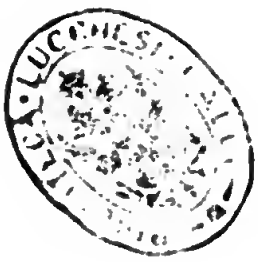
LA PARTIE DE CHASSE D'HENRI IV.

HENRI IV

Appelle-moi ton ami, mon cher Rosny, ton ami!

Acte I, sc. VI

Digitized by Google



Digitized by Google

ACTE PREMIER

La scène est à Fontainebleau, dans la galerie des Réformés, au bout de laquelle est l'antichambre du roi.

SCÈNE I

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, *tous deux en uniforme de chasse.*

LE MARQUIS DE CONCHINI, *d'un air triste.*

Nous voici donc depuis quatre jours à ce Fontainebleau... et nous allons partir dans deux heures pour la chasse, mon cher duc de Bellegarde?

LE DUC DE BELLEGARDE, *à part.*

Mon cher duc de Bellegarde!... le fat!... (*Haut.*) Oui, mon très-cher marquis de Conchini; nous allons aujourd'hui prendre un cerf... peut-être deux... et au retour nous soupons avec le roi (car il vous a nommé aussi, vous, monsieur). (*D'un air mystérieux.*) Cela s'arrange merveilleusement avec vos vues, que j'ai pénétrées... Pour moi... cela me contrarie un peu... mais cela fait le désespoir, à coup sûr, d'une très-grande dame qui ne m'avait pas destiné à souper avec le roi.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Je vous en livre autant. Et cette chasse... et ce souper surtout... que dans tout autre temps j'eusse désiré avec passion, me désolent dans ce moment-ci.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air léger.*

Vous désolent, monsieur de Conchini?... Eh! mon Dieu, oui, je sais bien; et vous me dites encore hier au soir que votre dessein était d'aller faire aujourd'hui un tour à Paris, pour voir votre petite Agathe... (*D'un ton plus sérieux.*) Mais, mon très-cher monsieur, vous n'êtes pas assez constamment dans les bonnes grâces du roi, pour que ce contre-temps-ci (si c'en est si un grand que l'honneur de souper avec votre maître) puisse tant vous désoler.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

D'accord, monsieur le duc; et je sens bien que je dois tout sacrifier pour suivre ici cette grande affaire que vous savez...

LE DUC DE BELLEGARDE, *l'interrompant.*

Eh! y a-t-il donc à balancer? Oh! monsieur, il faut faire marcher les affaires d'abord... Que les femmes viennent après, rien n'est plus juste; on leur donne ensuite son temps, s'il en reste.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Je conviens de tout cela; mais c'est que vous ignorez que, dans l'instant même, je reçois une lettre de Fabricio, de mon valet de chambre de confiance, de celui qui a chez moi le détail de ces choses-là... et... ce négligent coquin me marque que cette petite paysanne s'est sauvée hier dès le grand matin, en attachant ses draps à sa fenêtre, de la maison de Paris où je la faisais garder à vue par ce maraud-là.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air surpris.*

Agathe s'est enfuie de chez vous?... Je ne conçois rien à cela. Comment! eh! à quoi en étiez-vous donc avec elle?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

J'en étais... j'en étais à rien.

LE DUC DE BELLEGARDE.

A rien! Allons donc, quel conte!

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Oh! à rien, ce qui s'appelle rien.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh! mais, cela est fabuleux ce que vous voulez me faire croire là.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ce n'est point une fable, vous dis-je; d'honneur, rien n'est plus vrai. La petite sotte aime un animal de paysan qu'elle allait épouser, quand je la fis enlever par Fabricio... Elle adore M. Richard... le fils d'un meunier qui est de son village, qui est de Lieursaint.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Un paysan de Lieursaint!... l'héritier présomptif d'un meunier! voilà ce qui s'appelle un rival à craindre! Comment, diable! voilà des obstacles qui ont dû vous arrêter tout court.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ne pensez pas rire, monsieur le duc; ils ont été insurmontables, du moins pour moi. C'est que c'est une vertu!... c'était des fureurs!... Quoi donc! une fois n'a-t-elle pas pensé se poignarder avec un couteau qu'elle trouva sous sa main, et que j'eus toutes les peines du monde à lui arracher?

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air badin.*

Fort bien, continuez, monsieur; vous rendez de plus en plus votre petit roman fort vraisemblable; car enfin rien n'est plus commun que de voir une femme se tuer... et surtout quand on l'en empêche.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *vivement.*

Oh! parbleu, elle ne jouait pas cela; elle y allait bon jeu, bon argent.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un ton badin.*

Tout de bon? cela était sérieux?... Mais c'est du vrai tragique, en ce cas-là.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *sans l'écouter, et après avoir rêvé un moment.*

J'aurais toutes les envies du monde de vous laisser courre votre cerf à vous autres... et de pousser jusqu'à Paris, moi; si le rendez-vous de la chasse était de ce côté-là... Eh! parbleu, j'aperçois là dedans deux officiers des chasses : permettez-vous que je sache d'eux?... Messieurs, messieurs, un mot, s'il vous plaît.

SCÈNE II

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, LES DEUX OFFICIERS DES CHASSES.

LES OFFICIERS DES CHASSES, *ensemble.*

Que souhaitez-vous, monsieur le marquis?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Dites-moi un peu, messieurs, de quel côté de la forêt est le rendez-vous de la chasse aujourd'hui?

PREMIER OFFICIER DES CHASSES.

Monsieur le marquis, c'est au carrefour de Chailly.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Et où est ce carrefour-là?

SECOND OFFICIER DES CHASSES.

Eh, mais! monsieur le marquis, c'est à près de trois lieues d'ici... en tirant droit vers Paris... Et, par le rapport que nous en avons entendu faire à la Brisée, qui a détourné le cerf au buisson des Halliers, il vous fera faire du chemin : il a les pinces et les os gros; il est fort bas joinlé : et par les fumées (a-t-il dit) qu'il a vues dans les Gaignages, il le juge tout aussi cerf qu'il l'est à coup sûr par le pied.

PREMIER OFFICIER DES CHASSES.

Oh! oui, il assure que c'est un cerf dix cors... Oh! il vous conduira loin... Que sait-on?... peut-être jusqu'à Rosny... (*d'une voix basse et d'un air de mystère, au duc de Bellegarde*) où l'on dit que M. de Sully est exilé d'hier au soir.

SECOND OFFICIER DES CHASSES, *d'un air important.*

Non, il n'est parti que de ce matin... La nouvelle est-elle vraie, monsieur le duc?

LE DUC DE BELLEGARDE, *avec indignation.*

Eh, fi donc! Eh non, messieurs! il n'y en a point de plus fausse.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Et qui ait moins d'apparence. Je viens de le voir entrer au conseil avec le roi.

PREMIER OFFICIER DES CHASSES, *d'un air d'humeur.*

J'aimerais bien mieux qu'il fût entré dans son exil; il ne continuerait pas là ses injustices, qu'il appelle des économies royales.

SECOND OFFICIER DES CHASSES.

Cela est vrai; car, tout récemment encore, il vient de nous supprimer de nos droits; et sûrement c'est pour en profiter lui-même. Je suis bien certain qu'il ne revient rien au roi de ces retranchements-là.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Doucement, messieurs, doucement! parlez avec plus de retenue et de respect d'un si grand ministre.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Messieurs, M. le duc de Bellegarde a raison; il ne faut jamais dire du mal des gens en place (*à part*) tant qu'ils y sont.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Allons, allons, messieurs, laissez-nous.

(*Ces deux officiers se retirent dans la pièce du fond, où ils restent jusqu'à la fin de l'acte.*)

SCÈNE III

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *vivement.*

Eh bien! monsieur le duc, vous voyez par ce bruit général de l'exil de M. de Sully, la preuve du désir que l'on en a... Ma foi, je ne m'éloignerai pas. Je ne veux m'occuper que du souper de ce soir... et d'y saisir l'occasion de parler au roi, pour achever de le désabuser de son M. de Rosny, que je crois actuellement perdu, si vous voulez y donner les mains.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh bien! tenez, je serais fâché qu'il le fût; au vrai, j'en serais fâché; car j'aime la personne de M. de Sully, moi. Mais cependant on ne saurait s'empêcher de désirer un peu qu'il ne soit plus en place; car dès qu'on demande la moindre grâce, l'on rencontre toujours en son chemin l'humeur inflexible de ce cher homme-là... et cela est excédant.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *vivement.*

Sans doute; et c'est ce caractère intraitable, et qui ne se plie point, qui aurait dû vous engager, monsieur le duc, à vous mettre de notre partie, qui est bien liée... Pour vous y déterminer, je vais m'ouvrir entièrement à vous. J'ose vous assurer d'abord que, pour peu que nous fussions appuyés d'ailleurs, notre homme serait bientôt culbuté; je vois cela clairement. La signora Galigaï est sublime pour ces sortes d'opérations-là; c'est elle qui a tout conduit... c'est un génie.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Oui, c'est une femme adroite, à ce qu'ils disent tous.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *très-vivement.*

Oh! elle est admirable! Indépendamment des écrits satiriques et des pasquinades qu'elle a fait semer à la cour contre M. de Rosny (et que je crois même qu'elle a fait composer), c'est encore par ses soins et d'après ses recherches que le public a été inondé de mémoires véridiques et sanglants qui dévoilent toutes les malversations de M. de Sully, et qui démasquent ses projets ambitieux et criminels... Ensuite je sais qu'elle s'est fait passer jusqu'au roi, par des personnes sûres et honnêtes, des accusations plus directes, où le vrai est si bien mêlé avec le vraisemblable, qu'à moins d'un miracle, je le défie de s'en tirer.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Monsieur... monsieur... je ne serais point surpris qu'il s'en tirât encore; il a de furieuses ressources

dans l'ascendant qu'il a pris sur l'esprit du roi, et dans l'inclination naturelle que ce prince a toujours eue pour lui.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *très-vivement.*

Eh! monsieur le duc, c'est tout cela même qui tournera encore contre lui. Plus le roi a eu et conserve d'amitié pour M. de Sully, et plus il sera indigné de l'abus qu'il en aura fait.

(*Conduisant mystérieusement le duc de Bellegarde à un coin du théâtre, et baissant le ton de la voix.*)

Nous avons porté hier le dernier coup : c'est un écrit de M. de Rosny lui-même; c'est un billet de lui que nous avons tourné contre lui... et cela pourtant sans malignité... Après l'avoir lu, le roi, dans la dernière colère, le lui renvoya sur-le-champ par La Varenne, qui vint me le redire, et qui, sur quelques mots échappés à Sa Majesté, a semé ici le bruit de son exil, qui s'est répandu, comme vous l'avez vu... Ah! monsieur le duc, si vous aviez voulu nous aider!

LE DUC DE BELLEGARDE, *légèrement.*

Vous aider, moi!... j'en suis bien éloigné, monsieur de Conchini, assurément; et, comme je vous l'ai dit, il me reste toujours pour ce chien d'homme-là un fonds d'amitié dont je ne saurais me débarrasser... Et puis, d'ailleurs, c'est que je suis si peu fait à l'intrigue, j'y suis si gauche, que j'aime cent fois mieux me trouver à une surprise de place que dans une tracasserie de cour. J'y suis moins maladroit, vous dis-je.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *souriant.*

Monsieur le duc, vous avez plus d'adresse que vous n'en voulez faire paraître. La vôtre dans ce moment-ci ne m'échappe pas, et voici en quoi elle consiste : vous profiterez de l'effet de la mine, s'il est heureux; et au cas qu'elle soit éventée, vous ne pourrez pas même être soupçonné d'avoir été un des ingénieurs.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air sérieux et fier, et avec beaucoup de hauteur.*

Un moment, monsieur, s'il vous plaît; vous ne pouvez ni ne devez penser que...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant, d'un air soumis et respectueux.*

Eh! non, non, monsieur le duc; je vois à présent ce que je puis et ce que je dois penser de votre inaction. Tenez : votre vieille franchise, à vous autres seigneurs français, vous fait regarder toute intrigue, même la plus juste, comme un mal; moi, je n'y en trouve aucun. Au contraire, vu celui que M. de Rosny cause dans le royaume, c'est une obligation que la France nous aura, à la signora Galigaï et à moi, d'avoir intrigué pour la délivrer de ce ministre-là. Dans tout ceci notre intention est bonne: nous ne voulons que le bien du Français, nous autres.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Oh! je sais bien que c'est là votre but... Mais voici le roi qui sort du conseil.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *bas, au duc de Bellegarde.*

M. de Sully l'accompagne. Ils ont toujours l'air du plus grand froid, ils sont toujours mal ensemble : cela est excellent!

SCÈNE IV

HENRI, *en uniforme de chasse;* LE DUC DE SULLY, *en habit ordinaire;* LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, SUITE DE COURTISANS, ET LES DEUX OFFICIERS DES CHASSES *qui se tiennent tous à la porte de l'antichambre du roi.*

HENRI, *s'avançant avec le duc de Sully, auquel il marque avoir envie de parler d'abord; il se contient, et se retourne vers le duc de Bellegarde.*

Bonjour, mon cher Bellegarde; bonjour, monsieur de Conchini. (*à Sully*) Le conseil a fini plus tôt que je ne croyais, monsieur de Sully. Notre rendez-vous n'est qu'à midi, messieurs; nous aurons du temps pour tout.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ma foi, sire, Votre Majesté aura aujourd'hui un temps admirable pour sa chasse.

HENRI, *d'un air inquiet.*

Oui, l'on ne pouvait pas désirer une plus belle journée pour cette saison-ci... pour l'automne.

LE DUC DE SULLY.

Avant son départ, Votre Majesté n'aurait-elle point encore quelques autres ordres à me donner?

HENRI, *d'un air froid et gêné.*

Non, monsieur; il me semble vous les avoir tous donnés dans le conseil... à moins que vous-même vous n'ayez quelque chose de particulier à me dire.

LE DUC DE SULLY.

Non, sire; je ne crois avoir rien oublié... Ah! pardonnez-moi; je me rappelle à présent l'affaire du brave Crillon, et je vais de ce pas chez lui pour...

HENRI, *l'interrompant avec un air d'impatience.*

Vous n'auriez pas le temps de finir avec Crillon, monsieur; il vient à la chasse avec moi... Mais n'auriez-vous rien à me dire (*de l'air de l'embarras*) qui vous regardât, vous, monsieur?... Tenez, auriez-vous le loisir de m'attendre ici un moment... Cela ne vous gêne-t-il point, monsieur?

LE DUC DE SULLY, *s'inclinant profondément.*

Moi, sire? ma vie et mon temps ont toujours appartenu à Votre Majesté. Dans l'instant même, si vous l'ordonnez...

HENRI, *d'un air plus affectueux.*

Non; dans cet instant-ci, il faut que j'aille voir la reine, que j'aille embrasser mes enfants; je m'en meurs d'envie. Attendez-moi ici même dans cette galerie... (*D'un air contraint.*) Il faut bien que je vous parle de vous, puisque vous ne voulez point m'en parler le premier... Vous, mon cher Bellegarde, suivez-moi; vous n'entrerez pas chez la reine, il est de trop bonne heure, il ne fera pas encore grand

jour; mais, en y allant, j'ai un mot à vous dire sur votre gouvernement de Bourgogne. Venez avec moi, mon ami.

(*Le roi sort avec M. de Bellegarde; une partie de ses courtisans le suivent; les autres restent dans la pièce du fond avec les deux gardes-chasses; M. de Sully et M. de Conchini s'avancent.*)

SCÈNE V

LE DUC DE SULLY, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *à part.*

Faisons parler M. de Sully; il lui échappera sûrement quelques propos indiscrets et pleins de hauteur, et je les rendrai au roi ce soir, tels qu'il me les aura tenus. (*Haut.*) Vous me voyez, monsieur le duc, dans la plus grande joie de l'entretien particulier que le roi veut avoir avec vous. Vous dissiperez facilement tous les nuages qui se sont élevés entre vous et lui depuis quelque temps... Je le désire bien vivement, du moins.

LE DUC DE SULLY, *d'un air froid.*

Je vous en ai toute l'obligation que je dois vous en avoir, monsieur de Conchini.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *très-vivement.*

Ah! monsieur, qu'un grand ministre est à plaindre! L'envie et la calomnie le poursuivent sans relâche. Avec tout autre prince que notre monarque, je craindrais que...

LE DUC DE SULLY, *l'interrompant d'un ton fier.*

Oui; mais avec lui je n'ai rien à craindre, et je ne crains rien, monsieur.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *très-vivement.*

Vous pouvez avoir raison avec ce prince-ci, qui a toujours devant les yeux vos services en tout genre... qui se souvient que dans les premiers temps vous lui avez sacrifié votre fortune; que vous avez exposé mille fois votre vie à ses côtés; que des blessures dont vous êtes couvert, vous en avez encore...

LE DUC DE SULLY, *l'interrompant avec impatience.*

Eh, monsieur! de grâce, abrégeons.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *continuant.*

Je n'en dis point trop, monsieur; et le roi doit toujours avoir présent à l'esprit que vous avez négocié au dedans avec tous les grands de son État, desquels il a été obligé de racheter son royaume pièce à pièce... qu'au dehors vos négociations ont encore été plus brillantes. Il ne doit pas lui sortir de la mémoire que la feue reine Élisabeth vous donna à Londres...

LE DUC DE SULLY, *avec une impatience encore plus vive.*

Vive Dieu! monsieur, encore une fois, finissons. Toutes ces louanges si sincères ne me tourneront point la tête, je vous en préviens. Voyons, à quoi en voulez-vous venir?

LE MARQUIS DE CONCHINI, *avec la plus grande vivacité.*

J'en veux venir, monsieur le duc, à la conséquence de tout cela : c'est qu'il est impossible que le roi n'ait pas conservé pour vous, au fond de son cœur, toute la reconnaissance qu'il doit à vos services; et je vous supplie de me dire si vous n'êtes pas de la dernière surprise que ce prince, après toutes les obligations qu'il vous a, et connaissant aussi bien votre âme, puisse un instant prêter l'oreille aux imputations calomnieuses dont on ne cesse de vous noircir dans son esprit depuis quelques mois.

LE DUC DE SULLY, *avec un air froid et railleur.*

Tenez, monsieur de Conchini... avec un homme moins franc que vous ne l'êtes... et qui n'aurait pas le cœur sur les lèvres comme vous l'avez, je pourrais imaginer que la question que vous me faites là serait tout à fait insidieuse, et qu'il me serait également dangereux d'y répondre ou de me taire : mais avec vous...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant.*

Moi, qui vous suis dévoué, et qui...

LE DUC DE SULLY, *l'interrompant aussi.*

Oh! je le sais bien, monsieur de Conchini! Aussi je vous dis qu'avec tout autre que vous, si je gardais le silence dans ce cas-ci, ce silence pourrait être interprété au roi (par tout autre que par vous) comme l'effet d'une fierté criminelle; et que... si je parlais, au contraire, et que je convinsse de la facilité prétendue du roi à croire mes ennemis, j'offenserais injustement mon maître et mon bienfaiteur.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Oui, j'entends très-bien...

LE DUC DE SULLY, *l'interrompant.*

Cependant, monsieur, malgré les risques qu'il y aurait à courir en s'expliquant dans une circonstance si délicate, je dirais à ce quelqu'un d'artificieux, de malintentionné, et qui viendrait pour sonder mes sentiments sur tout cela, ce que je vous dirai à vous-même, monsieur de Conchini, ce que je dirais à mon meilleur ami : c'est qu'ayant toujours vécu sans reproches, et comptant fermement sur la justice du roi, je suis si persuadé, si convaincu d'ailleurs de ses bontés pour moi, que, quand j'entendrais de la bouche même de Sa Majesté qu'elle m'abandonne, je ne l'en croirais pas; et que j'imaginerais que sa langue a trompé son cœur.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *d'un air d'embarras.*

Ah! monsieur!... oui... mais gardez-vous bien de vous livrer... à cette confiance aveugle... et voyez...

LE DUC DE SULLY, *d'un air fier et avec un mépris marqué.*

Je ne vois rien et ne veux rien voir que cela, monsieur. Ce sont les purs sentiments de mon âme, et que vous pouvez rendre à Sa Majesté dans les mêmes termes... Dans les mêmes termes... c'est ce que je n'attends pas de vous. Cependant, monsieur, si vous voulez que je vous parle à présent d'un style plus clair et moins figuré...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *troublé.*

Comment, monsieur!... moi! pourriez-vous me croire capable?... Mais, voici le roi de retour.

SCÈNE VI

HENRI IV, LE DUC DE SULLY.

(Le roi s'arrête à la porte de la galerie. Le duc de Sully et le marquis de Conchini vont à lui; ce dernier entre dans l'antichambre du roi: il doit y rester en vue avec le duc de Bellegarde pendant la scène.

HENRI, *donnant ses ordres à l'entrée de la galerie.*

Bellegarde, d'Aumont, Brissac, Duplessis, Matignon, Villars, la Châtre, Clermont, et vous aussi, monsieur de Montmorency, tenez-vous tous quelques moments dans cette pièce-ci, je vous prie; nous partirons après pour la chasse. Mais, j'ai à parler auparavant, en particulier, à M. de Sully... Marquis de Praslin?

LE MARQUIS DE PRASLIN.

Sire...

HENRI, *au marquis de Praslin.*

Tenez-vous aussi là dedans, et mettez à cette porte deux de mes gardes en sentinelle, avec la consigne de ne laisser entrer personne dans ma galerie. N'en faites pourtant pas fermer les portes; je ne m'embarrasse pas que l'on nous voie, mais je ne veux pas que l'on soit à portée de nous entendre.

(M. de Praslin pose lui-même les deux sentinelles en dehors de la galerie.)

HENRI, *prenant M. de Sully par la main, et l'amenant sans rien dire jusqu'au bord des lampes. Quittant ensuite sa main, il le regarde, et reste un moment sans parler.*

Eh bien, monsieur! la façon dont nous sommes ensemble depuis six semaines; le froid que je vous marque, et la contrainte dans laquelle nous vivons vis-à-vis l'un de l'autre; vous vous accommodez donc de tout cela, monsieur? Vous n'en êtes donc point inquiet?

LE DUC DE SULLY, *d'un air noble et respectueux.*

Sire, avec tout autre prince que Henri, je me croirais perdu en voyant que vous m'avez retiré cette bonté familière que vous me témoigniez toujours; mais, avec Votre Majesté, j'ai pour moi votre équité, vos sentiments... oserais-je dire votre amitié et mon innocence. Tout cela me rassure, et je suis tranquille.

HENRI, *d'un air un peu attendri.*

Cette tranquillité peut marquer, je vous l'avoue, le témoignage d'une conscience pure, et qui n'a point de reproche à se faire; mais cependant, monsieur, vous ne pouvez pas ignorer que toute la France crie et m'adresse des plaintes contre vous, et vous gardez le plus profond silence.

LE DUC DE SULLY, *d'un air ferme et respectueux.*

Oui, sire, c'est dans un silence respectueux que je dois attendre que Votre Majesté m'ouvre la bouche sur des faits dont il n'y a pas un seul qui ne soit de la plus grossière calomnie... Parler le premier à Votre Majesté de toutes ces imputations odieuses et absurdes, c'eût été en quelque façon leur donner du crédit et en reconnaître la vérité. Il ne me convient pas de craindre de pareilles accusations, auxquelles vous-même ne croyez pas, sire.

HENRI, *avec bonté.*

Eh! mais, mais...

LE DUC DE SULLY, *reprenant avec force.*

Non, Sire, vous n'y croyez pas. Il n'y a qu'une seule de ces accusations qui ait quelque air de la vérité, ou, pour mieux dire, de la vraisemblance. *(Tirant de sa poche un papier.)* C'est ce billet de moi, que vous me renvoyâtes hier au soir par La Varenne: quatre mots que j'ai mis au bas vous en développeront toute l'énigme. Que Votre Majesté daigne jeter les yeux sur l'explication que j'en donne. *(Il donne au roi ce papier.)*

HENRI.

Je tombe de mon haut. *(Prenant la main du duc de Sully.)* Ah! monsieur de Rosny, comme ils m'ont trompé! les cruelles gens!

LE DUC DE SULLY.

Quant aux satires, et surtout, sire, au libelle fait par Juvigny avec tant de force de stylo et d'éloquence, et que j'ai lu tout aussi bien que Votre Majesté...

HENRI, *l'interrompant avec feu.*

Quoi! vous l'avez lu, Rosny? et vous n'êtes pas venu tout de suite pour vous expliquer avec moi?

LE DUC DE SULLY, *l'interrompant.*

Non, sire; je l'ai méprisé. Ce n'est pas que si Votre Majesté m'en eût parlé la première, j'eusse voulu et que je veuille encore avoir l'orgueil criminel de ne point entrer dans les détails d'une justification qui doit...

HENRI, *l'interrompant.*

Qu'appelez-vous justification, mon ami? Ventre-saint-gris! l'éclaircissement que vous me donnez sur ce billet répond lui seul à tout, à tout; et je n'ai plus rien à entendre.

LE DUC DE SULLY, *avec le plus grand feu.*

Pardonnez-moi, sire, il est de toute nécessité que vous ayez la bonté d'entendre ma justification; et la voici... Depuis trente-trois ans je vous sers; j'ose dire plus, je vous aime. A mon attachement inviolable pour Votre Majesté se joint l'honneur, dont je ne me suis et dont je ne veux jamais m'écarter; ils se réunissent l'un et l'autre à mon intérêt personnel, qui est de vous servir jusqu'à mon dernier soupir... Ce sont là mes vrais sentiments... Pour vous persuader, au contraire, ou que je veux ou que je puis vous trahir, mes ennemis couverts, ces petites gens, n'établissent dans leurs propos et dans leurs libelles que des possibilités purement chimériques... Et, en effet, quel serait mon but dans une trahison prise dans le grand?... De me mettre votre couronne sur la tête?... Vous ne me croyez pas assez dépourvu de jugement pour tenter l'impossible. De la faire passer à quelque autre branche de votre maison, ou à quelque puissance

étrangère? Ah, mon prince! ah, mon héros! quel autre monarque, quelles puissances, quels Etats, peuvent jamais élever ma fortune aussi haut que vous avez élevé la mienne?

HENRI, *le serrant dans ses bras.*

Ah! mon cher Rosny! mon cher Rosny!

LE DUC DE SULLY, *poursuivant avec feu.*

Ah! mon cher maître! vous le serez toujours... Vous m'aimez, vous m'estimez... oui, sire, vous m'estimez au point que j'ai la noble présomption de croire que vous n'avez point eu (dans cette affaire-ci même) de soupçons réels sur ma fidélité; ce que j'appelle de véritables soupçons. Non, sire, vous n'en avez point eu.

HENRI, *reprenant vivement.*

Pour de vrais soupçons, non, mon ami, je n'en ai point eu; à peine étaient-ce de légères inquiétudes... et si faibles encore, qu'elles n'avaient aucune tenue. Eh! tiens, mon cher Rosny, je vais t'ouvrir mon cœur: je n'eusse même jamais eu ces légères inquiétudes, jamais l'on ne fût parvenu à me donner les moindres ombrages sur ta fidélité, si nous eussions tous les deux vécu dans un autre temps. Mais dans ce siècle affreux, dans ce siècle de troubles, de conspirations, de trahisons, où j'ai vu, où j'ai éprouvé les plus noires perfidies de la part de ceux que j'avais traités comme mes meilleurs amis; où j'ai pensé être mille fois le jouet et la victime de la scélératesse de leurs complots... tu me pardonneras bien, mon cher ami, ces petites échappées de défiance... Je les réparerai, monsieur de Rosny, par de nouveaux bienfaits, qui porteront au plus haut degré d'élévation et vous et votre maison. Je veux que...

LE DUC DE SULLY, *l'interrompant avec feu.*

Arrêtez, sire, vos bontés pour moi iraient peut-être trop loin; il faut y mettre des bornes. Vos malheurs, et les plus noires ingratitudes, ont dû nourrir et étendre vos défiances : que votre cœur n'en ait plus désormais pour moi... je le mérite... mais que Votre Majesté mette la plus grande prudence et une extrême circonspection dans les bienfaits dont elle voudrait encore m'honorer... Je suis le premier à lui demander à genoux de ne jamais me donner de places fortes, de principautés; en un mot, de ne jamais me faire de ces sortes de grâces qui pussent me donner la possibilité de me déclarer chef de parti, si je voulais le tenter. Ces grâces-là, sire, sont des armes qui n'en seraient jamais pour moi; mais je veux ôter à mes ennemis le prétexte de m'en faire des crimes.

HENRI, *avec la plus grande vivacité de sentiment.*

Grand maître, tu n'auras jamais d'ennemis à craindre tant que je vivrai.

LE DUC DE SULLY, *après s'être incliné pour le remercier.*

Ah! sire, plût à Dieu que cela fût vrai! Mais cet entretien-ci est la preuve du contraire, et des effets cruels que peuvent produire des calomnies travaillées de main de courtisan.

HENRI, *avec la dernière vivacité.*

Eh, mais! elles n'en auraient produit aucun, si depuis que je vous boude, cruel homme que vous êtes, vous eussiez voulu venir bonnement vous éclaircir avec moi... Ah! Rosny, cela n'est pas bien à vous. Depuis trente ans que je vous ai juré amitié, moi, je n'ai rien eu sur le cœur que je ne l'aie déposé dans votre sein : projets, affaires, plaisirs, amitiés, amours, chagrins domestiques, je vous ai tout confié; et vous, vous vous tenez sur la réserve pour une mince explication avec moi! Est-ce là être mon ami?... Ah! les larmes m'en viennent aux yeux!... Les princes ne peuvent-ils donc avoir un ami?

LE DUC DE SULLY, *du ton le plus attendri.*

Ah, mon adorable maître! cette force, cette vérité de sentiment m'éclaire à présent sur ma faute. Oui, sire, j'ai eu tort de ne m'être pas expliqué dès le premier instant, et de...

HENRI, *avec la plus grande vivacité.*

Oui, monsieur; et vous sentiriez encore mille fois davantage votre tort si vous saviez, mon ami, ce que j'ai souffert, moi, pendant notre espèce de brouillerie. Que cela n'arrive donc plus, je ne veux pas que nos petits dépits durent plus de vingt-quatre heures; entendez-vous, Rosny?

LE DUC DE SULLY, *avec passion.*

Oh! je les prévicudrai dès leur naissance. Ah, sire!... ah, mon ami!... pardonnez au trouble de mon cœur... ce mot qui vient de m'échapper...

HENRI, *avec la dernière vivacité.*

Appelle-moi ton ami, mon cher Rosny, ton ami. Eh! que je l'ai bien sentie cette amitié que j'ai pour toi! Tiens, lorsque tout à l'heure, avant de passer chez la reine, je me suis contraint à te faire un accueil froid, et que je t'ai appelé *monsieur*, te rappelles-tu de ne m'avoir répondu que par une inclination de tête et une révérence profonde? Eh bien! en voyant ta douleur et ton attendrissement, mon cher Rosny, peu s'en est fallu que, dans ce moment, je ne t'aie jeté les bras au cou, et que je n'aie commencé par là notre explication.

LE DUC DE SULLY, *dans le dernier attendrissement, et d'une voix entrecoupée.*

Ah, sire! ce dernier trait... ah! permettez qu'avec les larmes de la joie... et de la plus tendre sensibilité... je me précipite à vos pieds... pour vous remercier...

HENRI, *le relevant avec vivacité.*

Eh! que faites-vous donc là, Rosny? Relevez-vous donc, prenez donc garde; ces gens là qui nous voient, mais qui n'ont pas pu entendre ce que nous disions, vont croire que je vous pardonne. Vous n'y songez pas! relevez-vous donc.

Rosny, un genou en terre, reste la bouche collée sur la main du roi, pendant tout ce couplet; le roi le relève, et l'embrasse à plusieurs reprises.)

SCÈNE VII

HENRI, LE DUC DE SULLY, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, LES SEIGNEURS DE LA SUITE DU ROI, LES OFFICIERS DES CHASSES.

HENRI, *s'avançant vers la porte.*

Marquis de Praslin, faites relever vos sentinelles. Tout le monde peut entrer; et partons pour la chasse. Mais, avant que de monter à cheval, je suis bien aise, messieurs, de vous déclarer à tous que j'aime Rosny plus que jamais... et qu'entre lui et moi, c'est à la vie et à la mort.

LE DUC DE SULLY.

Ah! sire, comment pourrai-je jamais reconnaître...

HENRI, *l'interrompant.*

En continuant de me servir comme vous m'avez toujours servi, monsieur de Rosny.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au duc de Sully.*

Ah! parbleu, mon cher duc, je prends bien part...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant.*

Ah! monsieur, l'excès de ma joie...

HENRI, *l'interrompant.*

Allons, allons, vous lui ferez tous vos compliments à la chasse, où je veux qu'il vienne avec nous.

LE DUC DE SULLY.

Moi, sire?

HENRI.

Vous-même, mon cher Rosny. Je sais bien que vous n'aimez pas autrement la chasse; mais j'aime à être avec vous aujourd'hui, moi, toute la journée, mon ami.

LE DUC DE SULLY.

Je suis pénétré de ce que vous dites là, sire. Cependant si Votre Majesté me dispensait...

HENRI, *l'interrompant.*

Non, mon pauvre Rosny, ma chasse ne peut être heureuse si vous n'y venez pas; et j'ai des pressentiments que si vous en êtes, il nous y arrivera des aventures agréables : j'ai cela dans l'idée. Allez donc vous habiller, et venez nous joindre au rendez-vous; l'on n'attaquera pas que vous n'y soyez. (*Il lui donne un petit coup sur la joue, en signe d'amitié.*)

LE DUC DE SULLY.

Allons, sire, je cours donc vite m'habiller.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII

HENRI ET LES PRÉCÉDENTS.

HENRI.

Monsieur de Conchini, il y aura bien des gens à qui ce raccommodement-ci ne plaira pas jusqu'à un certain point.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ce n'est pas à moi, sire, je vous le jure.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ma foi, sire, ce raccommodement-ci était désiré de tous ceux qui aiment le bien de votre État. Cet homme-là sera toujours le bras droit de Votre Majesté, et il est d'une habileté dans les affaires...

HENRI, *l'interrompant.*

Qu'appelez-vous dans les affaires? Ajoutez donc, à la tête de mes armées, dans mes conseils, dans les ambassades... Je l'ai toujours présenté avec succès à mes amis et à mes ennemis. Mais partons, partons.

(*Le roi sort, suivi de toute sa cour.*)

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente l'entrée de la forêt de Senart, du côté de Lieursaint.

SCÈNE I

LUCAS, CATAU, *habillés en paysans du temps de Henri IV.*

(*L'on entend un cor de chasse dans l'éloignement.*)

LUCAS.

Parguenne, ma'm'selle Catau, entendais-vous ces corneux-là? Encore un coup, v'nais-vous-en voir la chasse avec moi; all' n'est pas loin d'ici : allons du côté que j'entendons les cors.

CATAU.

Oh! Lucas, je n'ons pas le temps; il faut que je nous en retournions cheux nous.

LUCAS.

Dame! c'est que ça n'arrive pas tous les jours au moins, que la chasse vienne jusqu'à Lieursaint! J'y verrons peut-être notre bon roi Henri.

CATAU.

Vraiment, j'aurions ben envie de l'voir; car je ne l'connaissons pas pus qu'toi, Lucas. Mais il se fait tard, ma mère m'attend : faut que je l'y aide à faire le souper. Mon frère Richard arrive ce soir.

LUCAS.

Quoi! M. Richard arrive ce soir! Queu plaisir! queue joie! J'asperons qu'il déterminera à mon mariage avec vous M. Michau, votre père, qui barguigne toujours... Mais, morguenne! c'est bian mal à vous de ne m'avoir pas dit c'te nouvelle-là!

CATAU.

Est-ce que j'ai pu vous la dire pus tôt donc? je viens de l'apprendre tout à c't'heure.

LUCAS.

Eh bian! fallait me la dire tout de suite.

CATAU.

Queue raison! Est-ce que je pouvais vous dire ça, paravant que de vous avoir rencontré?

LUCAS.

Bon! vous pensiais bian à me rencontrer tant seulement! vous ne pensiais qu'à courir après la chasse. Est-ce là de l'amiquié donc, quand on a une bonne nouvelle à apprendre à queuqu'un?

CATAU.

Mais voyez donc queue querelle il me fait, pendant que je n'ai voulu voir la chasse que parce que je savais ben que je l'rencontrions en chemin, ce bijou-là!... Et il faut encore qu'il me groude!... Allez, vous êtes un ingrat.

LUCAS, *d'un air tendre.*

Eh! pardon, ma'm'selle Catau : c'est que j'ignorions tout ça, nous... Dame, voyais-vous, c'est que j'vous aimons tant, tant, tant...

CATAU.

Eh pardi! je vous aimons ben aussi, nous, monsieur Lucas; mais je n'vous grondons pas que vous ne l'méritiais.

LUCAS, *en riant.*

Oh! tatigué! vous me grondais bian queuquefois sans que je l'méritions. Par exemple, hier encore, devant monsieur et madame Michau, ne me grondites-vous pas d'importance à propos de c'te dévergondée d'Agathe, qui a pris sa volée avec ce jeune seigneur? Dirais-vous encore que j'avions tort?

CATAU, *d'un air mutin.*

Oui, sans doute, je le dirai encore. Je ne saurais croire, moi, qu'Agathe s'en soit en allée exprès avec ce monsieur; c'est une fille si raisonnable, elle aimait tant mon frère Richard! Allais, allais, il y a queuque chose à cela que je n'comprenons pas.

LUCAS, *en se moquant.*

Oh! jarnigoi! je l'comprends bian, moi.

CATAU.

Oh! tiens, Lucas, ne renouvelons pas c'te querelle-là, car je te gronderions encore, si j'avions le temps. Mais j'ons affaire. Adieu, Lucas.

LUCAS.

Adieu, méchante.

CATAU, *lui jetant son bouquet au nez.*

Méchante! Tiens, v'là pour t'apprendre à parler.

SCÈNE II

LUCAS.

Attendais donc, attendais donc. La petite espiègle! alle est déjà bian loin... C'est gentil pourtant ça! la façon dont all' me baille son bouquet, en faisant semblant de me l'jeter au nez! ça est tout à fait agriable! (*Ramassant le bouquet, et apercevant Agathe en se relevant.*) Mais que vois-je? ons-je la barlue? avec tous ces biaux ajustorions-là, c'est ma'm'selle Agathe, Dieu me pardonne!

SCÈNE III

LUCAS, AGATHE, *habillée comme une bourgeoise étoffée du temps de Henri IV, en vertugadin, en grand collet monté, en dentelles fort empesées, et coiffée en dentelles noires.*

AGATHE.

C'est moi-même, mon cher Lucas. De grâce, écoute-moi un moment...

LUCAS, *l'interrompant.*

Tatigué! comm'vous v'là brave, ma'm'selle Agathe! vous v'là vêtue comme une princesse! Vous arrivais donc de Paris?... de la cour?... Faut qu'vous y ayez fait une belle fortune, depis six semaines qu'ous êtes disparue de Lieursaint? M. Jérôme vot'père, qu'est l'pus p'tit fermier de ce canton, n'a pas dû vous reconnaître... Allais, vous devriais mourir de pure honte!

AGATHE, *d'un air triste.*

Hélas! les apparences sont contre moi; mais je ne suis point coupable. Le marquis de Conchini m'a fait enlever malgré moi, et m'a fait conduire à Paris : ce cruel m'a tenue six semaines dans une espèce de prison... Ma vertu, mon courage, et mon désespoir, m'ont prêté les forces nécessaires pour me tirer de ses mains : je me suis échappée, j'arrive à l'instant; et t'ayant aperçu d'abord, et ayant à te parler, je n'ai pas voulu me donner le temps de quitter ces habits, qu'on m'avait forcée de prendre, et qui paraissent déposer contre mon honneur.

LUCAS, *d'un air moqueur.*

Déposer contre mon honneur! les biaux tarmes! comme ça est bian dit! V'là c'que c'est que d'avoir demeuré, depis vot'enfance jusqu'à l'âge de quatorze ans, cheux c'te signora Léonore Galigaï, là ousque le marquis de Conchini est devenu vot' amoureux. Dame! d'avoir été élevée cheux ces grands seigneurs, ça vous ouvre l'esprit d'eune jeune fille, ça! ça vous a apprins à bian parler, et à mal agir... Mais parce qu'ous avais de l'esprit, pensais-vous pour ça que je sommes des bêtes, nous?... Crayais-vous que je vous crairons? Tarare, comme je sis la dupe de c'te belle loquence-là!

AGATHE.

Mais si tu veux bien, mon ami...

LUCAS, *l'interrompant.*

Moi, vot' ami! après ce qu'ous avais fait! l'ami d'une perfide qui trahit monsieur Richard, à qui alle assure qu'all' l'aime; et qui, par après, le plante là, pour eun seigneur qu'all' ne peut épouser!... à qui all' vend son honneur pour avoir de biaux habits, et n'être pus vêtue en paysanne! Moi, l'ami d'une criature comm' ça!... Fi, morgué! i gn'y a non pus d'amiquié pour vous, dans mon cœur, qu'i gn'y en a sur ma main, voyais-vous.

AGATHE.

Encore un coup, Lucas, rien n'est plus faux que...

LUCAS, *l'interrompant.*

Rian n'est pus vrai... Et ça est indigne à vous, d'avoir mis comm'ça le trouble dans not' village... d'avoir arrêté tout court nos mariages!... J'étais prêt d'apouser, moi, ma'm'selle Catau, la sœur de monsieur Richard; monsieur Michau, son père à elle et à lui... monsieur Michau, qu'est le pus riche meunier de ce royaume, vous aurait mariée vous-même à monsieur Richard, son fils, qu'est un garçon d'esprit... qu'a fait ses ôtudes à Melun, qui parle comme un livre, de même que vous... qui sait le latin, et qui, à cause de ça, et de dépit de ce que vous l'avais abandonné, va, dit-il, se percipiter dans l'Eglise, à celle fin de devenir par après not' curé.

AGATHE.

Puisque tu ne veux pas m'entendre, dis-moi, du moins, si Richard est ici.

LUCAS.

Non, il n'y est pas; il n'y sera que ce soir. N'a-t-il pas eu la duperie d'aller pour vous à Paris, ma'm'selle, à celle fin de demander justice à not' bon roi, qui ne la refuse pas pus aux petits qu'aux grands?

AGATHE, *à part, en soupirant.*

Que je suis malheureuse! Comment me justifier?... (*Haut.*) Sans que je puisse m'en plaindre, Richard aura toujours droit de conserver des soupçons odieux.

LUCAS.

Il aurait un gros tort d'en conserver, oui!... Bon! vous larmoyez! eh ouiche! Toutes ces pleurs de femmes-là sont de vrais attrape-minette.

AGATHE.

Hélas! je te pardonne de ne pas me croire sincère; mais si ce n'est pas pour moi, du moins, par amitié pour Richard, rends-lui un service, qu'en t'apercevant au commencement de la forêt je suis venue te demander ici... C'est pour lui que tu agiras.

LUCAS.

Voyons, queuqu' c'est, ma'm'selle?

AGATHE, *très-affectueusement.*

C'est un service qui tend à me justifier vis-à-vis de mon amant, s'il est possible... De grâce, rends-lui cette lettre (*elle lui présente une lettre*), que je lui écrivais à tout hasard, et que l'occasion que je trouvai sur-le-champ de me sauver ne m'a pas même laissé le temps d'achever... Donne-la-lui donc... prends-moi en pitié... et ne me réduis pas au désespoir en me refusant.

LUCAS, *attendri, et se retenant.*

Baillez-moi c'te lettre, la belle pleureuse; je la li rendrons. Vous m'avais attendri; mais ne pensais pas pour ça m'avoir fait donner dans le pagniau, non... Nou, palsangué! et je l'y parlerons contre vous, je vous en pervenons d'avance... Je n'voulons pas que not' ami Richard, et qui sera biantôt not' biau-frère, achetient chat en poche, entendais-vous?

AGATHE.

Va, ce n'est pas toi qu'il m'importe de convaincre de mon innocence: c'est mon amant, c'est son père, aux pieds desquels je suis résolue de m'aller jeter, pour leur jurer que je ne suis point coupable. Avertis-moi seulement dès que Richard sera arrivé.

LUCAS.

Oui, oui; je vous avertirons. Allais, allais, je vous le permettons.

SCÈNE IV

LUCAS, *seul, et mettant la lettre dans sa poche.*

Comme ces femelles avions les larmes à commandement! Ça pleure quand ça veut déjà, et d'un;... et pis, quand s'agit de leux honneur, ces filles vous font d'shistoires, d'shistoires... qui n'ont ni père ni mère: et presque toujours, nous autres hommes, après avoir bian bataillé pour ne les pas craire, j'finissons toujours par gober ça; je sommes assez benêts pour ça. Et d'ailleurs, c'te petite mijaurée-là, qui par son équipée m'a reculé, à moi, mon mariage avec ma petite Catau, que j'aimons de tout not' cœur! C'est-il' pas endêvant, ça!... Mais l'ami Richard devrait être arrivé; car le jour commence à tomber un tantinet. Eh! mais, c'est li-même!

SCÈNE V

RICHARD, LUCAS.

LUCAS, *courant l'embrasser.*

Pardi, monsieur Richard, que je nous embrassions!... Encore... morgué, encore. Je n'me sens pas d'aise, mon ami!

RICHARD.

Ah! mon cher Lucas! j'ai plus besoin de ton amitié que jamais: mon malheur est sans ressource.

LUCAS.

J'nous en équions toujours bian douté. Mais comment ça, donc?

RICHARD.

Comment? Tu as vu que j'étais parti pour Paris, dans le dessein de m'aller jeter aux pieds de Sa Majesté; mais ce malheureux marquis de Concini, qui a su mon projet, sans doute par ses espions, dont je me suis bien aperçu que j'étais suivi, m'a fait dire qu'il me ferait arrêter si je restais à Paris.

LUCAS.

Queu scélérat!

RICHARD.

Ce ne sont point ses menaces qui m'ont dé-

terminé à revenir; c'est une lettre qu'après cela j'ai reçue d'Agathe. La perfide m'écrit qu'elle ne m'aime plus.

LUCAS.

All' vous avait déjà écrit?

RICHARD, *très-vivement.*

Oui, Lucas; elle m'a écrit qu'elle ne m'aimait plus, elle!... elle!... Ah! sans doute, cet infâme séducteur, soit par force, soit par adresse, est parvenu à s'en faire aimer lui-même!... Elle aura été éblouie par la grandeur imposante de ce vil seigneur étranger.

LUCAS.

Quoi! alle l'aime, vrai?

RICHARD, *avec transport.*

Oui, elle l'aime... elle ne m'aime plus... ma rage... Mais calmons ces transports, qui ne font qu'irriter mes maux; oublions-la... Je ne la veux voir de ma vie.

LUCAS.

Oh! vous ferez très-bian. Alle est ici c'tapendant.

RICHARD, *très-vivement.*

Elle est ici! elle est ici!

LUCAS.

Oui, alle est ici de tout à c't'heure. All' m'est déjà venue mentir sur tout ça, la petite fourbe... Et, pour se justifier, ce dit-elle, all' m'a méme baillé pour vous eune lettre, que j'ons là.

RICHARD, *encore plus vivement.*

Quoi! tu as une lettre d'elle, et pour moi? Donne donc vite, donne donc.

LUCAS, *lui montrant la lettre sans la donner.*

Tenais, la v'là; mais croyais-moi, déchirons-la sans la lire. I gn'y a que des faussetés là dedans.

RICHARD, *la lui arrachant.*

Eh! donne toujours... Quelle est ma faiblesse! Tu as raison, Lucas; je ne devrais pas la lire. Mon plus grand tourment est de sentir que j'adore encore Agathe plus que jamais.

LUCAS.

C'est bian adorer à vous! Mais lisais donc tout haut, que je voylons c'qu'a chante.

RICHARD, *lisant la lettre d'une voix altérée, et le cœur palpitant.*

Très-volontiers. (*Il lit.*) « Le lundi, à six heures « du matin. N'ajoutez aucune foi, mon cher Ri- « chard, à l'affreuse lettre que vous avez sans doute « reçue de moi : c'est le valet de chambre du mar- « quis de Conchini, ce vilain Fabricio, qui m'a « forcée de vous l'écrire, en m'apprenant que vous « étiez à Paris, et que son maître était déterminé « à se porter contre vous aux dernières violences, « si je ne vous l'écrivais pas. Il m'a promis en « même temps que, pour prix de ma complaisance, « l'on m'accorderait plus de liberté. Ce dernier ar- « ticle m'a décidée; car si l'on me tient parole, je « compte employer cette liberté à me sauver d'ici; « nul danger ne m'effrayera : je crains moins la « mort que de cesser d'être digne de vous. Je vous « écris cette lettre sans savoir par où ni par qui « je puis vous la faire tenir; c'est un bonheur que « je n'attends que du ciel, qui doit protéger l'in- « nocence. Je vous aime toujours, je n'aimerai ja- « mais que... Mais j'aperçois que la petite porte « du jardin est ouverte... ma fenêtre n'est pas bien « haute... avec mes draps je pourrai... J'y vole. »

Ah, ciel! elle sera descendue par sa fenêtre! Eh! si elle s'était blessée, Lucas!

LUCAS, *d'un air railleur.*

Blessée! Eh! je venons de la voir. Vous donnais donc comme un gniais dans toute e't'écriture-là, vous?

RICHARD.

Comment? que veux-tu dire?

LUCAS.

Tatigué! qu'all' a d'génie c'te fille-là! la belle lettre! queu biau style! comm' ça est en même temps magnifique et parfide!

RICHARD.

Quoi! Lucas, tu pourrais penser qu'elle me trompe, qu'elle me trahit, qu'elle pousserait la perfidie jusqu'à...

LUCAS, *l'interrompant.*

Oui, morguè! je l'croyons de reste. Ce marquis et elle ils auront arrangé c'te lettre-là ensemblement et par exprès, pour qu'ous en soyais le Claude.

RICHARD.

Non, elle n'est point capable d'une telle horreur; et toi-même...

LUCAS, *l'interrompant.*

Et moi-même... Je vous disons que c'est sûrement là un tour de ce marquis. Il n'en veut pus, il la renvoie à son village.

RICHARD.

Comment! malheureux, tu t'obstines... à vouloir qu'une fille comme Agathe...

LUCAS.

Malheureux! Oh! point d'injures, not' ami! Mais, tenais, quand je n'nous y obstinerions pas... là, posez qu'all' soit innocente... Après avoir été six semaines cheux ce seigneur, qu'est-ce qui le croira? Faut qu'all' le prouve, paravant que vous pissiez la revoir avec honneur. Voudriais-vous, en la revoyant sans qu'all' soit justifiée, courir les risques de vous laisser encore ensorceler par all't et qu'all' vous conduise à l'épouser? C'est ce qui arriverait, da! et ce qui serait biau, n'est-ce pas?

RICHARD, *très-tristement.*

Oui, tu as raison, Lucas; je ne dois pas m'exposer à la voir, je sens trop bien la pente que j'ai à me faire illusion. Mais allons chez toi, mon cher ami; j'y veux passer une heure ou deux, pour calmer mes sens et me remettre un peu. (*Tendrement.* Ne portons point chez mon père, et au sein de ma famille, les apparences, du moins, du chagrin qui me dévore.

LUCAS.

Oui, v'nais-vous-en choux nous; aussi bian v'la la nuit close; et c'te forêt, comme vous savais, n'est pas sûre à ces heures-ci : i gn'y a tant de braconniers et de voleurs, c'est tout un... Tenais, tenais, il me semble que j'en entends déjà quelques-uns dans ces taillis.

RICHARD, *en soupirant.*

Oui, allons, mon ami. Nous parlerons chez toi de ton mariage avec ma sœur Catau; et puisque le mien ne peut pas se faire, je veux presser mon père de finir le tien. Il n'est pas juste que tu souffres de mon malheur; ce serait un chagrin de plus pour moi.

(*Ils se retirent.*)

SCÈNE VI

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *arrivant dans l'obscurité, et en tâtonnant.*

Nous avons manqué nos relais, monsieur le duc; cela est cruel!

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ah! d'autant plus cruel, mon cher Conchini, que nos chevaux ne peuvent plus même aller le pas. Comme la nuit est noire!

LE MARQUIS DE CONCHINI.

L'on n'y voit point du tout; j'ai même de la peine à vous distinguer. Il faut que ce damné cerf nous ait fait faire un chemin...

LE DUC DE BELLEGARDE, *l'interrompant.*

Un chemin du diable!... Quel cerf! Il s'est fait battre d'abord pendant trois heures dans ces bois de Chailly; il passe ensuite la rivière, nous fait traverser la forêt de Rougeant, où il tient encore deux mortelles heures; et il nous conduit enfin bien avant dans Sedart, où nous sommes...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant.*

Sans savoir où nous sommes. Mais, j'entends marcher... quelqu'un vient à nous.

SCÈNE VII

LE DUC DE SULLY (*il arrive en tâtonnant, et saisit le bras du duc de Bellegarde*), LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE DUC DE SULLY.

Ah! sire, serait-ce vous? Est-ce vous, sire?

LE DUC DE BELLEGARDE.

C'est la voix de M. de Rosny, et son cœur; car il n'est occupé que de son roi.

LE DUC DE SULLY.

C'est moi-même... Eh! c'est vous duc de Bellegarde! Êtes-vous seul ici? Savez-vous où est le roi? A-t-il quelqu'un avec lui?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Il y a deux heures que j'en suis séparé; il n'était point avec le gros de la chasse quand je l'ai perdu; et, pour moi, je suis ici uniquement avec le marquis de Conchini.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Avec votre serviteur, duc de Sully. Mais vous, qu'avez-vous donc fait de votre cheval?

LE DUC DE SULLY.

Je l'ai donné à un malheureux valet qui s'est cassé la jambe devant moi. Mais, dites-moi donc, messieurs, en quel endroit de la forêt nous trouvons-nous ici?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ma foi, nous y sommes égarés; voilà tout ce que nous savons.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Cela est agréable!... et surtout pour un galant chevalier comme moi, qui devait, ce soir même, mettre fin à une aventure des plus brillantes... soit dit entre nous... sans vanité et sans indiscrétion, messieurs.

LE DUC DE SULLY, *d'un air brusque.*

Duc de Bellegarde, vous n'avez que vos folies en tête! Je pense au roi, moi. Il n'aura peut-être été suivi de personne; la nuit est sombre, je crains qu'il ne lui arrive quelque accident.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Bon! quel accident voulez-vous qu'il lui arrive?

LE DUC DE SULLY, *vivement.*

Eh quoi! monsieur, ne peut-il pas être rencontré par un braconnier, par quelque voleur? Que sais-je, moi?.... (*Avec colère.*) En vérité, le roi devrait bien nous épargner les alarmes où il nous met pour lui! Que diable! Ne devrait-il pas être content d'être échappé à mille périls, qui étaient peut-être nécessaires dans le temps? et cet homme-là ne saurait-il se tenir de s'exposer encore aujourd'hui à des dangers tout à fait inutiles?

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un ton léger.*

Eh! mais, mais, mon cher Sully, vous mettez les choses au pis. J'aime le roi autant que vous l'aimez, et...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *d'un air indifférent.*

Et moi aussi, assurément... Mais, par ma foi, c'est vouloir s'inquiéter à plaisir, que de...

LE DUC DE SULLY, *l'interrompant brusquement.*

Vive Dieu! messieurs, nous avons donc une façon d'aimer le roi tout à fait différente... Car, moi, je vous jure que, dans ce moment-ci, je ne suis nullement rassuré sur sa personne. J'ai peur de tout pour lui, moi; je ne suis point aussi tranquille que vous l'êtes.

SCÈNE VIII

UN PAYSAN, *ayant sur le dos une charge de bois*; LE DUC DE SULLY, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE PAYSAN, *chantant sur l'air des Forgerons de Cythère.*

Je suis un bûcheron
Qui travaille et qui chante...

LE DUC DE SULLY, *arrêtant le paysan.*

Qui va là? qui es-tu?

LE PAYSAN, *jetant son bois de fayeur, et tombant aux genoux de M. de Sully.*

Miséricorde, messieurs les voleurs! ne me tuais pas!... Mon cher monsieur, si vous êtes leux capitaine, ordonnais-leux qu'ils me laissions la vie... La vie, monsieur le capitaine! la vie!... V'là quatre patards et trois carolus; c'est tout c'que j'avons.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Vous, capitaine des voleurs, mon cher surintendant! Cela est piquant au moins, mais très-piquant!

LE DUC DE SULLY, *d'un ton sévère.*

C'est plaisanter bien mal à propos et bien légèrement, monsieur!

LE DUC DE BELLEGARDE, *au paysan.*

Lève-toi, mon bon homme, lève-toi; nous ne sommes point des voleurs, mais des chasseurs égarés, qui te prions de nous conduire au plus prochain village.

LE PAYSAN.

Eh! parguenne, messieurs, vous n'êtes qu'à une portée de fusil de Lieursaint.

LE DUC DE SULLY.

De Lieursaint, dis-tu?

LE PAYSAN.

Oui, monsieur, et v'n'avais qu'à me suivre.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Bien nous prend que ce soit si près; car nous sommes excédés de lassitude.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Et nous mourons de faim. Dis-moi, l'ami, trouverons-nous là de quoi...

LE PAYSAN, *l'interrompant.*

Oh! oui, car je vons vous mener cheux le garde-chasse de ce canton; vous y trouverais des lapins par centaine; car ces gens-là ils mangiont les lapins, eux; et les lapins nous mangiont, nous.

LE DUC DE SULLY *donnant de l'argent au paysan.*

Tiens, mon enfant, voilà un henri; conduis-nous.

LE DUC DE BELLEGARDE, *lui en donnant aussi.*

Tiens, mon pauvre garçon.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *lui en donnant de même.*

Tiens, encore. Eh bien! nous crois-tu toujours des voleurs?

LE PAYSAN.

Au contraire; et grand merci, mes bons seigneurs. Suivais-moi. Damel si j'vous ont pris pour des voleurs, c'est que c'te forêt-ci en fourmille; car, depis nos guerres civiles, beaucoup de ligueux avont pris c'te profession-là.

LE DUC DE SULLY.

Allons, allons; conduis-nous, et marche le premier.

LE PAYSAN.

Venais, venais par ce petit sentier, par ilà, par ilà.

LE DUC DE SULLY, *faisant passer les autres, dit en s'en allant :*

Je suis toujours inquiet du roi; il ne me sort point de l'esprit.

(*Il suit le dernier.*)

SCÈNE IX

HENRI IV, *arrive, en tâtonnant.*

Où vais-je?... où suis-je? où cela me conduit-il?... Ventre-saint-gris! je marche depuis deux heures pour pouvoir trouver l'issue de cette forêt. Arrêtons-nous un moment... et voyons... Parbleu! je vois... que je n'y vois rien; il fait une obscurité de tous les diables! (*Tâtant le sol avec son pied.*) Ceci n'est point un chemin battu, ce n'est point une route; je suis en plein bois. Allons, je suis égaré tout de bon. C'est ma faute aussi; je me suis laissé emporter trop loin de ma suite, et l'on sera en peine de moi : c'est tout ce qui me chagrine; car, du reste, le malheur d'être égaré n'est pas bien grand. Prenons notre parti cependant... reposons-nous, car je suis d'une lassitude... Je suis rendu. (*Il s'assied au pied d'un arbre.*) Oh! oh! cette place-ci n'est pas trop désagréable : eh mais! là, l'on n'y passerait pas mal la nuit; ce coucher-ci n'est pas trop dur; j'en ai parbleu trouvé, parfois, de plus mauvais... (*Il se couche, et se remet de suite à son séant.*) Si ce pauvre diable de duc de Sully, qui ne vient à la chasse que par complaisance, que j'ai forcé aujourd'hui de m'y suivre, s'est par malheur égaré comme moi, oh! je suis perdu... je suis perdu; et ce serait encore bien pis si j'étais obligé de passer la nuit dans la forêt; il me ferait un train... il me ferait un train!... je n'aurais qu'à bien me tenir!... Il me semble que je l'entends qui me dit, avec son air austère : « J'adore Dieu, sire : vous avez beau rire de tout cela, je ne vois rien de plaisant, moi, à faire mourir d'inquiétude tous vos serviteurs... » Si je pouvais cependant reposer et m'endormir quelques heures, je reprendrais des forces pour me tirer d'ici. Essayons...

(*Il paraît se reposer un instant; on tire un coup de fusil, il s'éveille, et se relève en mettant la main sur la garde de son épée.*)

Il y a ici quelques voleurs, tenons-nous sur nos gardes.

SCÈNE X

HENRI IV, DEUX BRACONNIERS.

PREMIER BRACONNIER, *sortant de la coulisse, et voyant son camarade tirer en paraissant.*

Es-tu sûr de l'avoir mis à bas?

SECOND BRACONNIER.

Oui; c'est une biche. Il me semble l'avoir entendue tomber.

HENRI, *allant vers le fond du théâtre.*

Ce sont des braconniers; je vois cela à leur entretien.

PREMIER BRACONNIER.

Ne dis-tu pas que tu la tiens?

SECOND BRACONNIER.

Tu rêves creux; je n'ai point parlé.

PREMIER BRACONNIER.

Si ce n'est pas toi qui as parlé, il y a donc ici quelqu'un qui nous guette. Je me sauve, moi.

SECOND BRACONNIER.

Parguenne, et moi je m'enfuis.

HENRI, *les appelant.*

Oh! messieurs!... messieurs!... Bon, ils sont déjà bien loin... ils auraient pu me tirer d'ici, et me voilà tout aussi avancé que je l'étais.

SCÈNE XI

HENRI IV, MICHAU, *ayant deux pistolets à sa ceinture, et une lanterne sourde à la main.*

MICHAU, *saisissant Henri par le bras.*

Ah! j'tenons le coquin qui vient de tirer sur les cerfs de notre bon roi. Qu'êtes-vous? allons, qu'êtes-vous?

HENRI, *hésitant.*

Je suis, je suis... (*A part, et se boutonnant pour cacher son cordon bleu.*) Ne nous découvrons pas.

MICHAU.

Allons, coquin, répondais donc, qu'êtes-vous?

HENRI, *riant.*

Mon ami, je ne suis point un coquin.

MICHAU.

M'est avis que vous n'valiens guère mieux; car vous ne me répondais pas net. Qu'est-ce qu' a tiré le coup de fusil que je venons d'entendre?

HENRI.

Ce n'est pas moi, je vous jure.

MICHAU.

Vous mentais, vous mentais.

HENRI.

Je mens... je mens?... (*à part.*) Il me semble bien étrange de m'entendre parler de la sorte... (*haut.*) Je ne mens point; mais...

MICHAU.

Mais... mais... mais je ne sons pas obligé de vous craire. Queul est vot' nom?

HENRI, *en riant.*

Mon nom... mon nom?...

MICHAU.

Vot' nom, oui, vot' nom. N'a'vous pas de nom? D'où veniens-vous? Queuque vous faites ici?

HENRI, *à part.*

Il est pressant... (*haut.*) Mais voilà des questions... des questions...

MICHAU, *l'interrompant.*

Qui vous embarrassent, je voyons ça. Si vous étiez un honnête homme, vous ne tortilleriez pas tant pour y répondre. Mais c'est qu'vous ne l'êtes pas... et, dans ce cas-là, qu'on me suive chez le garde-chasse de c'canton.

HENRI.

Vous suivre! Eh! de quel droit? de quelle autorité?

MICHAU.

De queu droit? Du droit que j'nous arrogeons, tous tant que nous sommes de paysans ici, de garder les plaisirs de not' maître... Dame! c'est que, voyais-vous, d'inclination, par amiquié pour not' bon roi, tous l'shabitants d'ici l'y sarviont de garde-chasses, sans être payés pour ça, afin que vous l'sachiais.

HENRI, *à part, et d'un ton très-attendri.*

M'entendre dire cela à moi-même! Ma foi, c'est une sorte de plaisir que je ne connaissais pas encore!

MICHAU.

Queu'que vous marmotais là tout bas? Allons, allons, qu'on me suive.

HENRI, *d'un ton de badinage.*

Je le veux bien; mais auparavant voudriez-vous bien m'entendre? Me ferez-vous cette grâce-là?

MICHAU.

C'est, je crois, pus qu'ous n'méritais. Mais, voyons ce qu'ous avais à dire pour vot' défense?

HENRI, *toujours du ton badin.*

Je vous représenterai bien humblement, monsieur, que j'ai l'honneur d'appartenir au roi, et que, quoique je sois un des plus minces officiers de Sa Majesté, je suis aussi peu disposé que vous à souffrir qu'on lui fasse tort. J'ai suivi le roi à la chasse; le cerf nous a menés de la forêt de Fontainebleau jusqu'en celle-ci; je me suis perdu, et...

MICHAU, *l'interrompant.*

De Fontainebleau, le cerf vous mener à Lieursaint! Ça n'est guère vraisemblable.

HENRI, *à part.*

Ah, ah! je suis à Lieursaint!

MICHAU.

Ça se peut pourtant. Mais, pourquoi av'ous quitté, av'ous abandonné not' cher roi à la chasse? Ça est indigne, ça!

HENRI.

Hélas! mon enfant, c'est que mon cheval est mort de lassitude.

MICHAU.

Fallait le suivre à pied, morgué! S'il y arrive queuque accident, vous m'en répondrais déjà. Mais,

tenais, j'ons ben de la peine à craire... La, dites-moi, là, dites-vous vrai?

HENRI.

Encore un coup, je vous dis que je ne mens jamais.

MICHAU.

Queu chien de conte! Ça vit à la cour, et ça ne ment jamais! Eh! c'est mentir, ça!

HENRI, *légèrement.*

Eh bien, monsieur l'incrédule, donnez-moi retraite chez vous, et je vous convaincrai que je dis la vérité. Pour commencer, voici d'abord une pièce d'or; et demain je vous promets de vous payer mon gîte, au delà même de vos souhaits.

MICHAU.

Oh, tatigué! jo voyons à présent qu'vous dites vrai; vous êtes de la cour. Vous baillais cune bagatelle aujourd'hui, et vous faisiens pour le lendemain de grandes promesses, quo vous n'quiendrais pas.

HENRI, *à part.*

Il a de l'esprit.

MICHAU.

Mais appernais que je n'sis pas courtisan, moi; que je m'appelle Michel Richard, ou plutôt qu'on me nomme Michau; et j'aime mieux ça, parce que ça est plus court; que je sis meunier de ma profession; que je n'ons que faire de vot' argent; quo je sons riche.

HENRI.

Tu me parais un bon compagnon; et je serai charmé de lier connaissance avec toi.

MICHAU, *fronçant le sourcil.*

Tu me parais!... avec toi!... Eh mais! v'sêtes familier, monsieur le mince officier du roi! Eh mais! j'vous valons bian, peut-être! Morgué! ne m'tutoyais pas, j'n'aimons pas ça.

HENRI, *du ton du badinage.*

Ah! mille excuses, monsieur! bien des pardons...

MICHAU, *l'interrompant.*

Eh! non, ne gouaillais pas; c'n'est point que jo soyons fiar, mais c'est que je n'admettons point de famigliarité avec qui que ce soit, que paravant je n'sachions s'il le mérite, voyais-vous.

HENRI, *d'un air de bonté.*

Je vous aime de cette humeur-là; je veux devenir votre ami, monsieur Michau, et que nous nous tutoyions quelque jour.

MICHAU, *lui frappant sur l'épaule.*

Oh! quand jo vous connaîtrons, ça s'ra différent.

HENRI, *souriant.*

Oh! oui, tout différent... Mais, de grâce, tirez-moi d'ici à présent.

MICHAU.

Très-volontiers; et pisque vous êtes honnête, je veux vous faire voir, moi, que jo sis bonhomme. Venais-vous-en cheux nous; vous y verrais ma femme Margot, qui n'est pas encore si déchirée; et ma fille Catau, qui est jeune et jolie, elle.

HENRI, *avec vivacité.*

Votre fille Catau est jolie? Elle est jolie, dites-vous?

MICHAU.

Guiable! comme vous pernais feu d'abord! vous m'avais l'air d'un gaillard.

HENRI, *vivement.*

Mais oui; j'aime tout ce qui est joli, moi; j'aime tout ce qui est joli.

MICHAU.

Eh, oui! l'on vous en garde! Oh! mais ne badinons pas; venais-vous-en tant seulement souper cheux moi. Mon fils arrive c'soir; j'ons eune poitraine de viau en ragoût, un cochon de lait, et un grand lièvre en civet.

HENRI, *gaiement.*

Vous avez donc un lit à me donner? Mais sans découcher mademoiselle Catau.

MICHAU.

Oh! j'vous coucherons dans un lit qui est dans not' greguier en haut, et qu'est au contraire fort éloigné de l'endroit où couche Catau; et ça, pour cause. Je vous aurions ben baillé le lit de not' fils, s'il n'était pas revenu; mais, dame, je voulons que not' enfant soit bian couché par perférence.

HENRI, *toujours gaiement et avec bonté.*

Cela est trop juste. Pardieu! je serais fâché de le déranger; et vous avez raison, cela est d'un bon père.

MICHAU.

C'est qu'i sera las, c'est qu'i sera harassé, voyais-vous. Allons, allons, venais-vous-en, monsieur. Av'ous faim?

HENRI, *vivement.*

Oh! une faim terrible.

MICHAU.

Et soif à l'avenant, n'est-ce pas?

HENRI.

La soif d'un chasseur, c'est tout dire.

MICHAU.

Tant mieux, morgué! V'm'avais l'air d'un bon vivant. Buvez-vous sec?

HENRI, *gaiement.*

Oui, oui, pas mal, pas mal.

MICHAU.

Vous êtes mon homme. Suivais-moi; je voyons que nous nous tutoyerons bientôt à table. J'allons vous faire boire du vin que je faisons ici; il est excellent, quand ce serait pour la bouche du roi. Laissais faire, nous allons nous en taper.

HENRI.

Ventre-saint-gris! je ne demande pas mieux.

MICHAU.

Oh! pour le coup, je voyons bian q'vous n'avais pas menti; vous êt' officier de not' bon roi, car vous v'nais de dire son juron.

HENRI, *à part, en s'en allant.*

Continuons à lui cacher qui nous sommes; il me paraît plaisant de ne me point faire connaître.

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente l'intérieur de la maison du meunier. L'on voit au fond une table longue de cinq pieds sur trois et demi de largeur, sur laquelle le couvert est mis. La nappe et les serviettes sont de grosse toile jaune; à chaque extrémité, une pinte en plomb. Les assiettes, de terre commune. Au lieu de verres, des timbales et des gobelets d'argent; des fourchettes d'acier. Sur le devant, deux escabelles : près de l'une est un rouet à filer, au pied de l'autre est un sac de blé sur lequel est empreint le nom de Michau.

—

SCÈNE I

MARGOT, CATAU, *suivant sa mère.*

MARGOT.

Vois, Catau, vois, ma fille, s'il ne manque rian a not' couvart; si t'as ben apporté tout c'qui faut sus la table. V'là Michau, v'là ton père qui va rentrer de la forêt.

CATAU, *regardant sur la table.*

Non, ma mère, rien n'y manque; tout est ben arrangé à présent : mon père trouvera tout prêt.

MARGOT, *y regardant elle-même.*

Oui, oui ; v'là qu'est ben, mon enfant. Le souper est retiré du feu, je l'ons mis sus d'la cendre chaude; il n'y a plus rien à voir de ce côté-là : ainsi, remettons-nous donc à not' ouvrage, car ne faut pas ét' un moment sans rian faire.

CATAU, *se remettant à l'ouvrage, ainsi que sa mère.*

Vous avez raison, ma mère.

MARGOT.

C'est que l'oisiveté est la mère de tous vices. Eh! tiens, si c'te petite Agathe n'avait pas été élevée sans rien faire cheux c'te grande dame, elle n'aurait pas écouté ce biau marquis; elle ne s'en serait pas allée avec lui comme une criature, si elle avait su s'occuper comme nous, ma fille.

CATAU.

Tenez, maman, v'là mon frère qui arrive ce soir : je gage qu'il nous apprendra qu'Agathe est innocente de tout ça! Oh! je le gagerais, car je l'ai cruo toujours sage, moi.

MARGOT.

Oui, sage, je t'en réponds! v'là eune belle sagesse encore! Mais n'en parlons pus; c'est eune trop vilaine histoire.

CATAU.

Eh ben, ma mère, contez-moi donc d'autres histoires. Contez-moi, par exemple, des histoires d'esprits... C'est ben singulier! Je n'voudrais pas voir eun esprit pour tout l'or du monde, et si cependant je sis charmée quand j'entends raconter d'shistoires d'esprits. Si ben donc, ma mère, que vous m'allez en dire eune.

MARGOT, *tout en filant.*

Volontiers, Catau, pisqu'ça te réjouit. Mais celle-là est ben sûre, ma fille; c'est Michau, c'est vot' père li-même qu'a vu revenir c'l esprit-là qui revenait.

CATAU.

Mon père l'a vu! il l'a vu!

MARGOT.

Vot' père : ce ne sont pas là des contes, pisqu' c'est li-même qui l'a vu. Je n'venions quo d'être mariés, et y venait de pardre son père; et v'là que tout d'un coup, quand Michau fut couché et que sa chandelle fut éteinte, il entendit d'abord l'esprit, qui revenait sans doute du sabbat... qui glissit tout le long de sa cheminée... et qui entrit dans sa chambre, en traînant de grosses chaînes, trela à, trela à... trela à... trela.

CATAU, *toute tremblante.*

De grosses chaînes! Ah! le cœur me bat!... de grosses chaînes!

MARGOT.

Oui, mon enfant, de grosses chaînes, et qui faisient un bruit terrible... Et pis après, le revenant allit tout droit tirer les rideaux de son lit : cric, crac!... cric, crac!...

CATAU, *tremblant encore davantage.*

Ah! bon Dieu! bon Dieu! que j'aurais t'eu de frayeur!... Eh! de quoue couleur sont les esprits? Dites-moi donc ça, pisque mon père a vu c'tilà.

MARGOT.

Oh! pardinne! il ne l'vit pas en face; car, de peur de l'voir, vot' père fourrit bravement sa tête sous sa couverture... Mais il entendit ben distinctement l'esprit qui lui disit : « Rends à monsieur le curé six gearbes de blé dont ton père li a fait tort sur sa dixme; ou, sinon, demain je viendrai te tirer par les pieds. »

CATAU, *plus tremblante.*

Ah! tout mon sang se fige! Et mon père out-il ben peur? (*On frappe à la porte.*) Bonté divine! n'est-ce pas là un esprit?

MARGOT, *tremblante aussi.*

Non, non, c'est qu'on frappe à la porte. Va-t'en ouvrir, Catau.

CATAU, *mourant de peur.*

Ah! ma mère, je n'oserais... Allais-y vous-même... vous êtes plus basardeuse que moi.

MARGOT.

Eh ben! eh ben! allons-y toutes les deux ensemble.

CATAU.

Mais ne parlais donc pas, comme si vous aviais peur, ma mère : ça me fait trembler davantage.

MARGOT.

Non, non, mon enfant; si je pis m'en empêcher. (*L'on frappe encore plus fort.*) Qui va là? qui va là?

RICHARD, *en dehors.*

C'est moi; ouvrez.

CATAU, *frissonnant de tout son corps.*

Ah! ma mère, ça ressemble à la voix de mon frère Richard !... V sera mort, et c'est son esprit qui reviant.

MARGOT, *se rassurant.*

A Dieu ne plaise! J'ai dans l'idée, moi, que c'est li-même. (*On frappe encore.*)

RICHARD, *en dehors.*

Ouvrez donc. Eh mais! ouvrez donc.

MARGOT, *courant ouvrir.*

Oh! c'est li-même; je vons ouvrir.

SCÈNE II

RICHARD, MARGOT, CATAU.

RICHARD, *embrassant sa mère.*

Comment vous portez-vous, ma mère?

MARGOT.

Fort bian, mon cher enfant.

RICHARD, *embrassant Catau.*

Et vous, ma sœur Catau?

CATAU.

A marveille, mon cher frère.

RICHARD.

J'ai cru, ma mère, que vous ne vouliez pas m'ouvrir.

MARGOT.

Mon Dieu, si fait, mon pauvre garçon; mais c'est qu'ta sœur a eu une sotte frayeur...

CATAU, *l'interrompant.*

Oui, c'est que ma mère a eu peur... Mais qu'av'ous fait, cher frère? Eh ben! av'ous vu le roi?

MARGOT.

Est-il bel homme? Oh! il doit être biau, il est si bon!

RICHARD.

Hélas! je n'ai pas pu le voir; je vous conterai tout cela. Mais permettez-moi de vous demander auparavant où est mon père.

MARGOT.

Il a entendu tirer un coup de fusil, et il est sorti pour voir qui c'peut être.

RICHARD.

Les braconniers ne vous laissent point tranquilles?

MARGOT.

Oh! c'est une varmine qu'on ne peut détranger.

MICHAU, *frappant en dehors.*

Holà! hé! Margot, Catau, une lumière, une lumière!

MARGOT, *allant ouvrir.*

Tians, tians, v'là ton père qu'arrive.

SCÈNE III

MARGOT, CATAU, RICHARD, MICHAU, HENRI.

MARGOT.

Eh ben! l'coquin qu'a tiré le coup de fusil est-il pris?

MICHAU.

Non, Margot. Je n'ons rian trouvé que c'tétranger, à qui faut qu'tu donnes à souper et eun logement pour c'te nuit.

MARGOT.

Oh! j'ons ben, nous, trouvé un étranger ben meilleur, pisqu'il nous appartient: v'là Richard revenu.

MICHAU, *poussant très-fort Henri.*

Not' fils est revenu! Eh! le v'là ce cher enfant!

HENRI, *à part, et en riant.*

Qu'il m'eût poussé un peu plus fort, et il m'eût jeté à terre.

MICHAU.

Mais queue joie de te revoir! Eh bian! comment t'en va, mon garçon?

RICHARD.

A merveille, mon père; et le cœur attendri de votre bon accueil.

HENRI, *à part.*

Quelle joie naïve!

MICHAU.

Ma foi, monsieu, vous m'excuserais, je sis ravi de revoir ce pauvre Richard, si ravi... (*Tournant le dos à Henri.*) I gn'y a pus d'un mois que je n'l'ons vu; oh oui! faut qu'gn'y ait pus d'un mois.

MARGOT.

Je t'trouvons un peu maigri.

CATAU.

Oui, t'as la mine un peu pâlotte.

RICHARD.

Je me porte bien, ma mère; cela va bien, Catau.

MICHAU, *s'asseyant pour se faire ôter ses guêtres.*

Tant mieux, mon ami. Mais aidez-moi un peu, vous autres, à me débarrasser de mes guêtres, car j'ons peine à nous baisser... Et toi, mon fils, dis-nous donc, acoute ici. (*Il continue de parler bas avec Margot, Richard et Catau, qui paraissent lui répondre; et il ne se lève que lorsque le roi finit son aparté.*)

HENRI, *à part, tandis qu'ils causent tous ensemble.*

Quel plaisir! Je vais donc avoir encore une fois la satisfaction d'être traité comme un homme ordinaire... de voir la nature humaine sans déguisement! Cela est charmant! ils ne prennent seulement pas garde à moi.

MICHAU, *paraissant achever ce qu'il disait tout bas.*

Mais enfin, Richard, qu'est-ce qui t'a fait revenir si tôt? Est-ce que t'aurais réussi? Aurais-tu parlé au roi?

RICHARD.

Non, mon père; je ne l'ai pas même pu voir, ce qui m'aurait fait grand plaisir, car je ne l'ai pas vu plus que vous tous... et ce qui m'en a empêché, c'est que... Je vous expliquerai cela en détail, quand nous serons en particulier.

MICHAU.

T'as raison, je causerons de tout ça quand je serons seuls... Mais à c't'heure-ci, moi, parlons donc de la chasse du roi qu'est venue ici de Fontainebleau: c'est singulier ça! et ce monsieu qu'est un petit officier de Sa Majesté, à ce qu'il

dit, qui l'a suivi à la chasse, qui s'est égaré, et que je ramassons.

RICHARD.

Cela est très-bien à vous, mon père; et nous le recevrons de notre mieux.

HENRI.

En vérité, messieurs, je suis bien sensible à vos bonnes façons pour moi. (*à part.*) Pardieu, ces paysans-ci sont de bien bonnes gens!

MICHAU.

Allons, Margot, allons, Catau, faites-nous souper, mes enfants.

MARGOT.

Not' homme, je vous demandons oncore un petit quart d'heure. (*Elle sort.*)

CATAU.

Mon père, v'là la nappe qu'était déjà mise d'avance; je vons chercher encore un couvert pour monsieur. (*à Henri, lui faisant la révérence.*) Monsieur a-t-il un couteau sur lui?

HENRI.

Non, belle Catau, je n'en ai point.

CATAU.

Je vous apporterons donc celui de la cuisine.

SCÈNE IV

HENRI, MICHAU, RICHARD.

HENRI.

Vous aviez bien raison, papa Michau; mademoiselle Catau est la beauté même.

MICHAU.

Ah! sans vanité, j'n'ons jamais fait que d'biaux enfants, nous. Mais Catau, hé! J'oubliais...

SCÈNE V

CATAU, HENRI, MICHAU, RICHARD.

CATAU.

Queu'qu' vous souhaitez, mon père?

MICHAU.

Parguienne, fille, c'est que j'n'y pensions pas. Rince un grand gobelet, et apporte à monsieu un coup de cidre; il le boira bian en attendant le souper; il doit être altéré, c'n'est pas comme nous, lui.

HENRI.

Vous me prévenez, j'allais vous demander un coup à boire.

CATAU, *à Henri.*

Vous l'allais avoir dans l'instant, monsieu.

HENRI, *lui passant la main sous le menton.*

Et de votre main il sera délicieux.

SCÈNE VI

HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, *à Henri.*

C'est qu'on a soif quand on a chassé, je savons ça. (*à Richard.*) Eh bian, mon garçon! dis-nous donc que'qu' t'as vu de biau à Paris?

RICHARD.

Mon père, quand j'y suis arrivé, quoiqu'il y eût plus d'un mois passé depuis la maladie de notre grand monarque, tout Paris était encore ivre de joie de la convalescence de ce roi bien-aimé.

MICHAU.

Ç'a été d'même par toute la France, mon enfant. Eh! tians: le seigneur de not' village avait bian raison de dire que c'est lorsqu'un roi est bian malade, qu'on peut connaître jusqu'à quen point il est aimé de ses sujets.

HENRI, *à part.*

Quelle douce satisfaction!

RICHARD.

Oui, mon père. Hélas! j'ai vu à Paris tout le monde heureux, excepté moi.

HENRI, *avec une grande vivacité de sentiment.*

Excepté vous, monsieur Richard? Et pourquoi cette exception? Quelle raison? Quel chagrin vous avait donc fait quitter votre village pour aller à Paris?

MICHAU.

Oh! ça, c'est une autre histoire, que Richard ne se soucient peut-êt' pas de vous dire, voyais-vous.

HENRI.

En ce cas-là, j'ai tort; pardonnez mon indiscrétion.

MICHAU.

Oh! i gn'y a pas grand mal à ça.

SCÈNE VII

HENRI, MICHAU, RICHARD, CATAU, *apportant du cidre.*

MICHAU.

Allons, varse à boire à monsieu', ma Catau : il t'sarvira le jour de tes noces. (*à Henri.*) J'vous ons fait donner du cidre putôt que du vin, parce qu'ça rafraîchit mieux. Avalais-moi ça, père.

(*Il lui frappe sur l'épaule.*)

HENRI.

A votre santé, monsieur Michau; à la vôtre, monsieur Richard; à la vôtre, et pour vous remercier, très-belle et très-obligeante Catau.

MICHAU.

Eh, morguéi j'oubliais... Richard, avant de souper, viens t'en ranger avec moi queuques sacs de farine qui sont dans not' cour. Ne faut point leux laisser passer la nuit à l'air... Vous voulais bian le

permettre, monsieu?... Toi, Catau, reste avec not' hôte, pour li tenir compagnie.

CATAU, *courant après son père.*

Vous n'aurez donc pas besoin de moi, mon père?

MICHAU, *derrière la coulisse.*

Non, fille; tiens-toi là.

SCÈNE VIII

HENRI, CATAU.

HENRI, *à part, sur le bord du théâtre.*

En vérité, la petite Catau est charmante... mais charmante... Si elle savait qui je suis!... Non, non, rejetons cette idée; ce serait violer les droits de l'hospitalité.

CATAU.

Queu'qu' vous faites donc là tout debout dans un coin, monsieu? Que ne vous assisez-vous? Je vons vous chercher eune chaise.

HENRI, *l'arrêtant par la main.*

Demeurez, belle Catau; je ne souffrirai point que vous preniez cette peine.

CATAU.

Aga, v'là encore eune belle peine! Est-ce que vous nous pernez pour vos poupées de filles de Paris?.. Mais lâchez, lâchez-moi donc la main.

HENRI, *la lui retenant, et la caressant.*

Votre main? Oh! pour cela, non; elle est trop jolie; je veux la garder.

CATAU, *retirant sa main rudement.*

Oh! laissez, s'il vous plaît. Je n'aimons pas les compliments, et surtout ceux des messieurs: i gn'y a toujours à craindre pour les filles qui les écoutent, je savons ça.

HENRI.

Oh! mon petit cœur, vous n'avez rien à craindre avec moi.

CATAU.

Je ne nous y fions pas, voyais-vous. Vous me regardais... vous me regardais avec des yeux... avec des yeux qui me font peur... Oh! vous m'avais tout l'air d'un bon enjoleux de filles! Voyais encore comme il me regarde!

HENRI, *en riant.*

Eh! mais, vous, Catau, vous m'avez l'air bien farouche! Dites-moi donc, l'êtes-vous autant que cela avec tous les paysans de votre village?... Avec une aussi jolie mine, vous devez avoir bien des amoureux?

CATAU.

Eh mais, tredame! monsieu, je n'en manquons pas.

HENRI.

Je le crois bien. Et, sans doute, il y en a quelqu'un auquel votre petit cœur donne la préférence? Je le trouve bien heureux!

CATAU.

Eh ben! il dit toujours comme ça, lui, qu'il n'est pas assez heureux. Ces hommes ne sont jamais contents.

HENRI.

Cependant vous l'aimez bien. Avouez-le-moi?

CATAU.

Eh! qu'est-ce qui n'aimerait pas Lucas? C'tapendant, parce qu'il n'est pas autrement riche, mon père barguigne toujours à nous marier ensemble.

HENRI.

Oh! il faut que votre père vous fasse épouser Lucas; qu'il en finisse. Je le veux absolument, je le veux.

CATAU.

Je le veux, je le veux... Comme il dit ça, ce monsieu! Je le veux! Et le roi dit ben: Nous voulons. Oh! sachez qu'on ne fait vouloir à mon père que ce qu'il veut, lui.

HENRI, *en riant.*

Quand je dis... que je le veux... cela signifie seulement que je le souhaite. (*A part, en s'éloignant.*) J'ai pensé me trahir; j'ai fait là le roi, sans m'en apercevoir.

CATAU, *allant à lui.*

Il le souhaite!... et il me plante là pour aller se moquer de moi tout là-bas.

HENRI, *la caressant.*

Non, ma chère fille; et vous verrez si je me moque. Je compte parler à M. Michau de façon que vous épouserez votre amoureux... Et j'ose vous prédire qu'avant que je sorte d'ici, vous serez heureuse (*la serrant entre ses bras*), mais bien heureuse.

CATAU, *se défendant de ses caresses.*

Allons, allons, ne me pernais pas comme ça: aussi ben v'là que j'aperçois mon père.

SCÈNE IX

MICHAU, MARGOT, RICHARD, HENRI, CATAU.

MICHAU.

Pardon, monsieu, de not' incivilité, de vous avoir laissé seul avec c'te petite fille, qui ne sait pas encore entretenir les gens; mais c'est qu'faut faire ses affaires *primo*, d'abord.

MARGOT.

Mon mari, tout est prêt pour le souper.

MICHAU.

Eh bian! boutons-nous à table.

CATAU.

Faudrait l'avancer ici la table, pour qu'on puisse passer derrière. Mon frère, prêtez-moi un peu la main.

(*Elle va pour prendre la table avec Richard, et Henri veut lui en épargner la peine.*)

HENRI, *à Catau.*

Laissez-moi faire, ma belle enfant; vous n'êtes pas assez forte.

CATAU, *le repoussant.*

Je ne sons pas assez forte? Allons donc, monsieu, je n'souffrirons pas qu'cheux nous vous preniez la peine...

HENRI.

Eh non! laissez-moi faire.

MICHAU.

A nous deux, Richard. (*Ils vont prendre la table, et l'apportent sur le devant du théâtre.*) Toi, Catau, va-t'en avertir ta mère, et servez-nous à souper tout de suite.

(*Catau sort.*)

SCÈNE X

HENRI, MICHAU, RICHARD.

(*Pendant que Michau et Richard apportent la table, Henri IV va chercher le banc, et range les deux chaises de paille aux deux coins de la table.*)

MICHAU, *arrachant une chaise des mains de Henri.*

Oh! parguenne, monsieu, permettez-nous d'faire les honneurs de cheuz nous. Richard et moi, j'aurions été chercher le banc, et arrangé fort bian nos chaises, peut-être.

HENRI.

Bon, bon, sans façon, monsieur Michau; oh! parbleu, sans façon.

MICHAU, *arrachant l'autre chaise.*

Non, monsieur; ça ne se passera pas comme ça, vous dit-on.

SCÈNE XI

MARGOT, CATAU, *apportant les plats*; HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU.

Allons, boutons-nous vite tretous à table. Mettais-vous sus c'te chaise-là, monsieu; toi, Margot, prends c't'autr' chaise, et mets-toi ilà.

MARGOT, *à son mari, avec respect.*

Eh non! pernais-la putôt; vous avais d'coutcume de vous motte sus eune chaise, mon ami.

HENRI, *offrant sa chaise.*

Mon Dieu, ne vous déplacez pas, monsieur Michau, reprenez votre chaise; je serai ravi d'être sur le banc, moi : cela m'est égal, en vérité.

MICHAU, *à Henri.*

Morgué! monsieu, est-c' qu'vous vous gaussez de nous, avec vos façons? Je savons vivre. Est-c' qu'vous nous pernais pour des cochons? Faut-il pas qu'un étranger ait le meilleur siége, donc?

HENRI.

Allons, allons; j'obéis, monsieur.

MICHAU.

Vous faites bian... Sieds-toi donc, femme; je voulons rester là entre ma fille et mon fils. (*Ils s'asseyent tous.*) Oh çà! buvons un coup d'abord; ça ouvre l'appétit.

HENRI.

Vous êtes homme de bon conseil, et vous inspirez la franche gaieté, monsieur Michau... (*Refusant de la pinte de Michau, et se saisissant de celle qui est devant lui.*) Non, servez madame Michau; je vais en verser, moi, à notre belle enfant, et je m'en servirai après.

MICHAU.

C'est bian dit. Tiens donc, femme; tends donc, Richard. (*Ils boivent tous à la santé de Henri, comme leur convié.*) Monsieur, j'ons l'honneur de boire à vot' santé.

RICHARD, *buvant aussi à la santé de Henri.*

Monsieur, permettez-vous?...

HENRI.

Bien obligé, messieurs et mesdames. (*Serrant la main de Catau.*) Je vous remercie, charmante Catau.

CATAU, *faisant un petit cri.*

Aie, aie! monsieu, comme vous me sarrez la main! Ça m'a fait mal, da!

HENRI.

Pardon, ma belle enfant; je suis bien éloigné d'avoir l'intention de vous faire du mal; au contraire.

MICHAU.

Tenais, monsieu, je vous sars c'te première fois-ci; passé ça, sarvons-nous nous-mêmes, sans cérimonie : c'est aisé, car nos viandes sont toutes coupées.

HENRI.

Grand merci, monsieur. (*Il sert Catau.*) Que j'aie l'honneur de vous servir, ma belle voisine. Je ne sais si vous avez de l'appétit; mais vous en donneriez.

CATAU.

C'est vot' grâce! Ben obligée, monsieur; v'sêtes ben poli!

MICHAU, *à Margot.*

Prends donc, femme. Allons, pernais, vous autres; je sis sarvi, moi... (*Ils mangent comme des gens affamés : surtout Henri, qui mange avec une grande vivacité, ce qui est marqué par des silences...*) V'là un biau moment de silence. (*Silence.*) Allons, ça va bian; nous mangeons comme des diables.

CATAU.

C'est qu'il n'est chère que d'appetit.

HENRI, *tout en mangeant avec vitesse.*

Oh! ma foi, voilà un civet qui en donnerait, quand on n'en aurait pas! Il est accommodé admirablement bien.

MARGOT.

Oh! je l'ons accommodé à la grosse morguenne; mais c'est qu'monsieu n'est pas difficile.

RICHARD.

Non, ma mère, c'est que monsieur est honnête : il veut bien trouver à son goût ce qu'il voit que nous lui donnons de bon cœur.

HENRI, *en mangeant et dévorant encore.*

Non, en vérité, sans compliment, ce civet-là est une bonne chose, d'honneur.

MICHAU, *prenant la pinte.*

Eh mais! si je beuvième?

HENRI.

C'est bien dit, car je m'engoue; et puis je veux griser un peu mademoiselle Catau, pour savoir si elle a le vin tendre.

CATAU, *haussant son gobelet.*

Assais, assais, monsieu; comme vous y allais!

(*Ils boivent, et choquent tous.*)

MARGOT, *à Richard.*

Queu'qu' t'as, mon fils? tu ne manges point.

RICHARD.

J'ai assez mangé, ma mère; et je n'si rien.

MICHAU, *la bouche pleine.*

Eh bian! Richard, pisque tu n'manges pus, chante-nous la petite chanson. — Ou putôt, femme, commence, toi; ça vaura mieux. Tiens, dis-nous la celle que le garde-chasse rapportit de Paris la semaine dergnière.

MARGOT.

Laquelle donc?

MICHAU.

Eh, parguenne! la celle qui découvre le pot aux roses des amours de not' bon maître avec c'te belle jardinière du châtiau d'Anet.

MARGOT, *d'un air d'embarras.*

Eh! mon ami, je n'me souvians pus de l'air.

MICHAU.

Tu rêves donc? Eh! c'est l'air de ce noël nouviau!

(*Il chante : Où s'en vont ces gais bergers?*)

MARGOT, *l'interrompant.*

Ah! oui, oui! je me l'rappelle! en v'là assez. (*à Henri.*) Vous excus'rais, monsieu, si je chantons comme au village.

HENRI.

Oh! je suis sûr que vous chantez très-bien.

MARGOT.

C'est vot' grâce! — Mais v'là toujours la chanson, à bon compte. (*Elle chante.*)

(*Très-lentement.*)

C'est dans Anet que l'an vait
La belle jardinière
Qu'un grand prince, à ce qu'on croit,
Aime d'une manière
Qu'avant deux au trois mais, l'on prévait
Qu'elle deviendra mère [1].

MICHAU, *à Henri.*

Alle deviendra mère?... C'est un peu libre ça!

HENRI, *en souriant.*

Oui, oui; ce n'est pas autrement se gêner.

1. Le grand-père de Dufresny, dont nous avons des comédies, était fils de la belle jardinière d'Anet et de Henri IV.

MARGOT, *à Henri.*

Acoutez donc le reste. I gn'y en a encore deux versets.

DEUXIÈME COUPLET

C'est lui qui de ta beauté,
La belle jardinière,
Cueillit, avec loyauté,
Cette fleur printanière
Dont le fruit, à sa maturité,
Te doit rendre bien fière.

MICHAU, *à Henri.*

Alle aura raison d'être fiare. Tenais, si j'svisis été jolie fille, j'auriais voulu, moi, avoir un rejeton de c'théros-là, par moi-même.

CATAU.

Fi donc! mon père.

MARGOT.

Ah! ça n'est pas sage, not' homme, ce qu'ous diteş là! ça n'est pas bian seyant! Vaut mieux me laisser achever de chanter.

TROISIÈME ET DERNIER COUPLET

Tu fais courir après lui,
La belle jardinière,
Un galant qui sous sa loi
A mis la France entière :
Gascon, soldat, capitaine et roi.
Tu dois être bien fière!

MICHAU, *à Henri.*

L'appeler Gascon, ça est plaisant, ça, pas vrai?

HENRI, *d'un air badin, mais sans rire.*

Oh! très-plaisant, très-plaisant!

MICHAU.

Oh! oui, oui, ça est drôle. Mais à toi, à persent, Richard : dégoise-nous c'te chanson que t'svsis faite pour Agathe.

RICHARD.

Ah! mon père, depuis qu'elle m'a trahi...

HENRI, *l'interrompant tout en dévorant.*

Quoi! votre maîtresse vous a trahi, monsieur Richard? Eh! contez-moi donc ça.

MICHAU, *toujours en mangeant.*

Ne li en parlais donc pas; vous le feriais pleurer. Point de qucustion là-dessus : vous êtes trop curieux au moins. Allons, chante ça, te dis-je.

MARGOT

Oui, chante, mon fieu; ça t'égayera, et nous itou.

CATAU.

Oh! oui, oui; chantez, chantez, mon frère; et pis j'en chanterons eune après.

HENRI, *à Catau, avec feu.*

Je serai ravi de vous entendre, j'en serai enchanté.

MICHAU.

Allons, chante donc, je l'veux; ne fais pas le benêt.

RICHARD, *d'un air triste et contraint.*

C'est par obéissance pour vous, mon père, et par égard pour monsieur, qui n'a que faire de ma tristesse, que je vais chanter; car je n'en ai nulle envie, en vérité.

(*Il chante.*)

Si le roi m'avait donné
Paris sa grand' ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie;
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris;
J'aime mieux ma mie.
O gué,
J'aime mieux ma mie.

(*Henri se détournant et répétant à demi-voix,* au roi Henri, *d'une façon gaie, et d'un air satisfait.*)

HENRI.

La chanson est jolie, très-jolie; et monsieur la chante à merveille.

MICHAU.

Je l'crois qu'il la chante bian! Parguenne! eh! c'est li qui l'a faite. Dame, monsieu! il est savant not' fils!

HENRI.

A vous, aimable Catau; la vôtre à présent.

CATAU.

Je ne nous ferons pas presser : je n'avons pas une assez belle voix pour ça.

(*Elle chante le visage tourné vers Henri IV.*)

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars,
Cruelle départie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie,
Ou sans amour!

(*Henri se détourne, et répète avec émotion :* Charmante Gabrielle, *pendant que Catau continue à chanter, et sans qu'elle s'interrompe pour cela.*)

HENRI.

C'est chanter comme un ange! (*Il embrasse Catau.*) Cela méritait bien un baiser.

CATAU, *honteuse, et s'essuyant la joue.*

Pardi, monsieu, vous êtes ben libre avec les filles!

MICHAU, *à Catau.*

Allons, tu t'es attiré ça par ta gentillesse, faut en convenir... (*Sérieusement, à Henri.*) Mais il ne faurait pas recommencer, au moins, monsieu; je vous en prions. Guiable! il ne faut que vous en montrer, à ce qu'il me paraît.

HENRI, *gaiement.*

Pardon, papa Michau; mademoiselle Catau m'avait transporté! Je n'ai, ma foi, pas été le maître de moi.

MICHAU, *se versant à boire.*

Gn'y a pas grand mal. Eh bian! moi, je vons itou vous dire eune chanson, et pis vous viendrais me baiser par après, si je l'ons mérité. Attendais que je retrouvions l'air... C'est l'air du *Pas d'Henri IV dans les Tricolets.* La, la, la, la, m'y voici : j'y suis.

J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin.

Allons, chorus.

De nos bons drilles
Voilà tout le refrain :
J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin.

Chorus.

(*L'on reprend le refrain en chœur.*)

Moins de soudrilles
Eussent troublé le sein
De nos familles,
Si l'ligueux, plus humain,
Eût aimé les filles,
Eût aimé le bon vin.

Chorus.

(*Tous chantent les deux derniers vers en chœur.*)

Vive Henri Quatre!
Vive ce roi vaillant!

(*Henri doit marquer, pendant que l'on chante ce couplet, une sensibilité si grande, qu'elle paraisse aller jusqu'aux larmes; et c'est dans ce point de vue qu'il doit jouer le reste de cette scène, jusqu'au moment où l'on lève la table.*)

Vive Henri Quatre!
Vive ce roi vaillant!
Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre,
Et d'être un vert galant.

Ah! grand chorus pour celui-là.

(*Tous reprennent en chœur.*)

Vive Henri Quatre!
Vive ce roi vaillant!

Mais, parguenne, monsieu, beuvons à la santé de ce bon roi, et vous li dirais, au moins; mais dites-li, vous qu'avais l'honneur de l'approcher; dites-li, permettais-le-moi.

HENRI, *dans l'attendrissement.*

Je vous le promets, il le saura sûrement.

(*Ils se versent du vin, et choquent tous avec le roi.*)

MARGOT, *se levant pour choquer.*

Et que je l'bénissons.

MICHAU, *debout et choquant.*

Et que je l'chérissons.

CATAU, *debout aussi, et choquant.*

Et que je l'aimons pus que nous-mêmes.

RICHARD, *debout, et s'allongeant pour choquer.*

Et que nous l'adorons.

HENRI, *attendri au point d'être prêt à verser des larmes.*

Je n'y puis... plus tenir... je suis prêt... à verser des larmes... de tendresse et de joie. (*Il se détourne.*)

MICHAU, *à Henri.*

Commo vous vous détournais! Est-c' que vous n'topais pas à tout c'quo jo disons là de not' roi, donc?

HENRI, *d'un ton entrecoupé.*

Si fait, mes amis... au contraire: votre amour pour votre roi... m'attendrit au point quo mon cœur... Allons, allons, à la santé do ce prince. (*Ils recommencent à choquer.*)

MARGOT.

De ce bon roi.

CATAU.

De ce cher roi.

MICHAU.

De ce vaillant roi.

RICHARD.

De ce grand roi.

MICHAU.

De ses enfants, de ses descendants... Eh bian! dites donc itou un mot d'éloge de not' roi! Est-c'que vous n'oseriais le louer donc, vous? Av'ous peur qu'ça ne vous écorche la langue? M'est avis, morgué, que vous ne l'aimais pas autant que nous. Ne seriais-vous pas un d'ces anciens ligueux? Oh! vous n'êtes pas un bon Français, morgué!

HENRI, *dans le dernier attendrissement.*

Pardonnez-moi... de tout mon cœur... A la santé... de ce bon roi!

MICHAU, *avant d'avoler son vin.*

De ce bon roi!... Parguenne! l'on a ben de la peine à vous arracher ça!

MICHAU, *après avoir bu.*

C'tapendant ses louanges venont d'elles-mêmes à la bouche.

CATAU.

Alles ne coûtent rian.

RICHARD.

Elles partent du cœur.

MICHAU.

Tatigué! ça fait du bian de boire à la santé d'Heurit Oh çà, je n'mangeons plus; levons-nous de table. Aussi ben quand on a eune fois bu à la santé du roi, on n'oserait pus boire à personne.

RICHARD.

Reportons la table, mon père, afin qu'on puisse desservir plus commodément.

MICHAU.

T'as raison... (*à Henri, qui veut aider à transporter la table.*) Oh çà, allais-vous encore faire vos çarimonies? J'vous les défendons.

HENRI, *aidant toujours à desservir.*

Je vous laisserai faire; j'aiderai seulement un peu à la belle Catau.

MICHAU.

Je ne l'voulons pas, vous dis-je... Allons, Margot, Catau, achovais de nous ôter tout ça; et pis allais mettre des draps blancs au lit de monsieu.

MARGOT.

Oui, mon ami; ça va êt' fait.

CATAU.

Oui, mon père; quand j'aurons tout rangé ici, j'irons, ma mère et moi, faire le lit de monsieu.

HENRI, *tenant quelques assiettes.*

Tenez, ma chère Catau, où faut-il porter ce que je tiens là?

CATAU.

Eh! laissez-moi faire. Pardi, mon cher monsieu, vous avez toujours les mains fourrées partout.

MICHAU.

Parguenne! voulais-vous bian leux laisser faire leux besogne elles-mêmes? Vous êtes bian têtu toujours!

HENRI, *aidant encore à desservir.*

Eh non, non; je ne me mêlerai plus de rien: voilà qui est fait.

(*L'on frappe à la porte de la maison.*)

MICHAU.

L'on frappe à not' porte: va voir qui c'est, Richard.

(*Margot et Catau sortent.*)

RICHARD.

J'y cours, mon père... Juste ciel! c'est Agathe!

SCÈNE XII

HENRI, MICHAU, RICHARD, AGATHE, LUCAS.

LUCAS, *à Agathe, vêtue en paysanne.*

Eh bian! ma'm'selle, le v'là monsieu Richard: parlais-li donc; mais il ne vous craira pas, vantais-vous-en.

AGATHE, *se jetant aux pieds de Michau et de Richard successivement.*

Ah, monsieur Michau!... ah, Richard!... je viens me jeter à vos pieds, et vous supplier de m'entendre...

RICHARD, *la relevant.*

Relevez-vous, Agathe... je ne souffrirai pas...

MICHAU, *à Agathe.*

Oh, oh! qui vous amène ici, ma mie? Faut êtr' ben impudente pour oser encore remettre les pieds cheux nous, après c'qu'ous avais fait!

RICHARD.

Eh! mon père, épargnez...

AGATHE, *en pleurs.*

J'avoue, monsieur, que l'excès de ma hardiesse mériterait ce nom, si j'étais coupable; mais c'est le marquis de Conchini qui m'a enlevée malgré moi... Mes pleurs m'empêchent...

Google

HENRI, *à part.*

Conchini! Conchini! (*haut, à Michau.*) Qui est cette fille-là? Elle m'intéresse infiniment; elle est jolie.

MICHAU.

Ah, ouiche! c'est une jolie fille, qui s'est vendue à ce vilain marquis de Conchini, plutôt que d'épouser honnêtement mon fils! Ça fait une jolie fille, ça!

(*L'on frappe à la porte; Margot et Catau arrivent et ouvrent.*)

SCÈNE XIII

HENRI, MICHAU, AGATHE, RICHARD, LUCAS, MARGOT, CATAU, LE GARDE-CHASSE.

MARGOT ET CATAU, *ensemble.*

Mon mari, / Mon père, } c'est monsieu le garde-chasse.

MICHAU.

Ah! ah! c'est bian tard que...

LE GARDE-CHASSE.

C'est, monsieur Michau, qu'il y a trois seigneurs qui ont chassé aujourd'hui avec le roi, qui ont soupé chez moi, et à qui ma femme vient de dire que vous aviez chez vous un seigneur de leurs amis, avec lequel elle vous avait vu rentrer de la forêt. Mais les voici... Bonsoir, monsieur Michau.

MICHAU.

Bonsoir, monsieu le garde-chasse.

(*Le garde-chasse se retire.*)

SCÈNE XIV

HENRI, MICHAU, AGATHE, RICHARD, LUCAS, MARGOT, CATAU, LE DUC DE SULLY, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

MICHAU.

Voyais, mes biaux seigneurs, si ce monsieu-là est un seigneur itou. Je ne l'crois pas, il s'est dit officier du roi. (*Tirant par le bras le roi, qui a le visage tourné d'un autre côté.*) Voyais, reconnaissais-vous c'thonnête homme-là?

LE DUC DE SULLY, LE DUC DE BELLEGARDE ET LE MARQUIS DE CONCHINI, *ensemble.*

Quoi! c'est vous, sire!... sire, c'est vous-même!

MICHAU, MARGOT, LUCAS, CATAU, RICHARD ET AGATHE, *tombant tous à genoux aux pieds du roi.*

Quoi! c'est là le roi! c'est là notre bon roi! notre grand roi!

HENRI, *avec attendrissement.*

Relevez-vous, mes bonnes gens; relevez-vous, mes amis. Je le veux, mes enfants; relevez-vous, je vous l'ordonne.

AGATHE, *restant seule aux genoux du roi.*

Non, sire; puisque c'est vous, je resterai à vos pieds, pour vous demander justice d'un cruel ravisseur; du marquis de Conchini, qui m'a arrachée à tout ce que j'aime, au moment que j'étais prête à épouser Richard... Les larmes étouffent ma voix au point...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *à part.*

Ciel! c'est Agathe!

HENRI, *relevant Agathe, et d'un ton sévère.*

Conchini... qu'avez-vous à répondre?... Eh bien! eh bien! répondez donc! Vous paraissez interdit.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *se rassurant un peu.*

C'est qu'un rien m'embarrasse, sire... car, dans le fond, pourquoi serais-je interdit?... et... n'avouerais-je pas à Votre Majesté une affaire de pure galanterie?

LE DUC DE SULLY, *vivement.*

J'adore Dieu : quelle galanterie!

LE DUC DE BELLEGARDE, *légèrement, au duc de Sully.*

Eh mais! il ne faut pas prendre cela au grave.

HENRI.

Laissez-le donc achever. Eh bien?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Eh bien! sire, le fait est que j'ai eu envie (*avec un air forcé*), mais bien envie, de cette jeune paysanne... qu'à la vérité, j'ai aidé un peu à la lettre pour lui faire voir Paris malgré elle.

HENRI, *l'interrompant.*

Malgré elle!... Vous y avez donc employé la violence?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Eh mais! sire, si vous vouloz!... C'est mon valet de chambre qui me l'a amenée avec bien de la peine; et je vais...

HENRI, *d'un air sévère.*

Et c'est cette violence que je punirai.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *avec feu.*

Ah! sire, ne m'accablez point de votre colère! J'avoue mon crime; mais mon crime m'a été inutile, et n'a fait que tourner à ma honte. Agathe est vertueuse, Agathe ne m'a point cédé la victoire; et, pour la remporter, elle a été jusqu'à vouloir attenter elle-même à sa vie. J'atteste le ciel de la vérité de ce que je dis; et qu'il me punisse sur-le-champ si je vous en impose!... Et dans cet instant c'est moins, je le jure à Votre Majesté, la crainte de ma disgrâce, que les remords cruels et le repentir, qui...

HENRI, *l'interrompant, d'un air noble et sévère.*

Mais il ne me suffit point, à moi, que par cet aveu, par vos remords, par votre repentir, Agathe soit justifiée vis-à-vis de ces gens-ci : le crime de votre part n'en est pas moins commis; je leur en dois la réparation. Ainsi donc, je veux que vous fassiez une rente de deux cents écus d'or à cette fille, et que...

AGATHE, *l'interrompant.*

Non, sire; je me croirais déshonorée si j'acceptais de cet homme des bienfaits honteux, qui pourraient laisser des soupçons...

RICHARD, *l'interrompant.*

Ah! divine Agathe! cet aveu du marquis de Concbini... et plus encore le refus que vous venez de faire des biens ignominieux que l'on voulait le forcer de vous donner, est pour moi une pleine et entière conviction de votre innocence... Non, vous ne fûtes jamais coupable : c'est moi qui le suis d'avoir pu vous croire un seul instant criminelle; et...

MICHAU.

T'as raison, mon fils; et tu peux à présent épouser c'te digne enfant-là.

HENRI.

En ce cas-là, je me charge donc de la dette de Concbini. (*au marquis.*) Retirez-vous, et ne paraissez pas devant moi que je ne vous le fasse dire. (*Concbini se retire.*) (*à part, au duc de Sully.*) Aussi bien, mon ami Rosny, je soupçonne violemment ce malheureux Italien-là d'être l'auteur de toutes les noirceurs qu'on vous a faites : nous en parlerons dans un autre temps... (*haut.*) Ok çà! mes enfants, j'ai bien des engagements à remplir ici : pour m'acquitter du premier, je donne dix mille francs à Agathe et à votre fils, monsieur Michau. Mais vous ne savez pas que j'ai promis à la belle Catau de lui faire épouser un certain Lucas, son amoureux, qui n'est pas bien riche : et, pour réparer cela, je leur donne aussi dix mille francs pour les unir.

LUCAS, *sautant de joie.*

Dix mille francs et Catau!

Tous ensemble.

MICHAU.
Quel bon roi!
RICHARD.
Ah, sire!
CATAU ET AGATHE.
Quel bon prince!

HENRI.

Duc de Sully, que cette somme de vingt mille francs leur soit comptée ici, demain, dans la journée; je vous en donne l'ordre.

LE DUC DE SULLY, *s'inclinant.*

Vous serez obéi, sire. (*Se relevant, et d'un air attendri.*) Ah! mon cher maître, par ces traits de justice et de générosité, vous me ravissez! Vous venez d'en agir en roi et en père avec ces bons paysans, qui sont vos sujets et vos enfants, tout aussi bien que votre noblesse. Mais, sire, vous nous devez aux uns et aux autres de ne point exposer votre vie à la chasse, comme vous le faites tous les jours. (*Avec colère.*) Permettez-moi de le dire à Votre Majesté : cela me met, moi, dans une véritable colère. Vive Dieu! sire, votre vie n'est point à vous; vous en êtes comptable (*montrant le duc de Bellegarde*) à des serviteurs comme nous, qui vous adorent (*montrant les paysans*) et au peuple français, dont vous voyez que vous êtes l'idole.

HENRI, *de l'air de la plus grande bonté.*

Oui, oui, tu as raison, mon ami; tu m'attendris. Ne me gronde plus, mon cher Rosny; à l'avenir je serai plus sage.

MICHAU, *très-vivement.*

Morgué, sire! c'est que ce gentilhomme-là n'a pas tort! Au nom de Dieu, consarvez-nous vos jours; ils nous sont si chers!

TOUS LES PAYSANS, *ensemble, s'inclinant.*

Ah, notre roi! ah, notre père! consarvais-vous, consarvais-vous!

HENRI, *regardant tous ces paysans.*

Quel spectacle divin!

MICHAU, *encore plus vivement.*

Eh oui, ventregué! consarvais-vous! Vous venais de marier nos jeunes gens : faut, sire, que vous viviais plus qu'eux... Mais queul excellent homme! Pardon, Votre Majesté, si je vous ons si mal reçu; je n'connaissions pas tout not' bonheur: et si j'avons manqué au respect... de la considération...

HENRI, *l'interrompant.*

Vous m'avez très-bien reçu; et je veux demeurer votre ami au moins, monsieur Michau... Mais brisons là; j'ai besoin de repos, et...

MICHAU, *l'interrompant.*

Venais, sire, venais coucher dans mon propre lit. Ces seigneurs prendront ceux de mon fils et de Catau. Et nous, j'irons tretous passer la nuit au moulin. Eune nuit est bientôt passée, quand on la passe pour Votre Majesté.

(*Michau conduit le roi et les deux seigneurs.*)

LUCAS, *prenant Agathe sous le bras.*

Et nous, je vons remener Agathe cheux elle: et à demain aux noces, mes enfants.

FIN DE LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV.

BIBLIOTECA

Digitized by Google

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

LE BARBIER DE SÉVILLE.

FIGARO

Je me presse de rire de tout de peur
d'être obligé d'en pleurer

Acte I sc II

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BEAUMARCHAIS

Pierre-Augustin-Caron DE BEAUMARCHAIS (né à Paris le 24 avril 1732, mort le 19 mai 1799). Certes, celui-là, par son caractère et par son esprit, par son audace et par ses rares talents, par tant de joie et tant d'amertume, enfin par les rôles si divers qu'il a joués jusqu'à la fin de ses jours, remplit trop de place en notre histoire littéraire, pour qu'une simple notice suffise à le contenir. Nous avons tâché de le représenter, *ad vivum*, dans notre introduction au présent livre, et c'est là où il faudra le chercher.

Il était le fils d'un horloger; la nature l'avait doué des talents les plus rares. Il connaissait toute chose; il avait inventé plusieurs mécaniques à vingt ans. La musique en fit un des professeurs des filles du roi Louis XV; son art de compter en fit un teneur de livres du célèbre Pâris-Duverney. Il comprit, tout d'abord, que pour être au-dessus de ses confrères, il devait être un peu riche... Il fut très-riche, et tout de suite, il écrivit des drames à la façon du maître Diderot. Les drames de Beaumarchais n'eurent jamais le succès du *Père de famille*. Son grand succès, sa popularité sans réplique, lui vinrent de ses procès par-devant le Parlement Maupeou. Ses mémoires, écrits d'une plume vaillante et légère, obtinrent une popularité sans réserve. On ne résistait pas à l'ironie, au mépris, à l'éloquence, aux violences calculées d'un pareil homme. Il retrouva plus tard, après le *Barbier de Séville*, un succès pareil avec le *Mariage de Figaro*. C'était sa limite; il ne pouvait pas aller plus loin. D'ailleurs la Révolution française et ce nouveau venu, nommé Mirabeau, envahissaient toutes les renommées d'alentour.

Quels dangers Beaumarchais a couru dans ces journées funestes où l'esprit était un crime! Il se défendit longtemps; mais enfin, las de vivre et de combattre, il mourut doucement, semblable à l'homme qui s'endort, après avoir disputé aux envahisseurs la fortune de ses enfants. Le *Mariage de Figaro* marquera éternellement le passage de Beaumarchais sur la terre des vivants et des combattants.

LE

BARBIER DE SÉVILLE

OU

LA PRÉCAUTION INUTILE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES ET EN PROSE

1775

PERSONNAGES.

LE COMTE ALMAVIVA, grand d'Espagne, amant inconnu de Rosine.
BARTHOLO, médecin, tuteur de Rosine.
ROSINE, jeune personne d'extraction noble et pupille de Bartholo.
FIGARO, barbier de Séville.
DON BAZILE, organiste, maître à chanter de Rosine.
LA JEUNESSE, vieux domestique de Bartholo.
L'ÉVEILLÉ, autre valet de Bartholo, garçon niais et endormi.
UN NOTAIRE.
UN ALCADE, homme de justice.
Plusieurs alguazils et valets avec des flambeaux.

HABILLEMENT DES PERSONNAGES

SUIVANT L'ANCIEN COSTUME ESPAGNOL

LE COMTE ALMAVIVA, grand d'Espagne, amant inconnu de Rosine, paraît, au premier acte, en veste et culotte de satin; il est enveloppé d'un grand manteau brun ou cape espagnole; chapeau noir rabattu, avec un ruban de couleur autour de la forme. Au deuxième acte, habit uniforme de cavalier, avec des moustaches et des bottines. Au troisième, habillé en bachelier; cheveux ronds, grande fraise au cou; veste, culotte, bas et manteau d'abbé. Au quatrième acte, il est vêtu superbement à l'espagnole avec un riche manteau; par-dessus tout, le large manteau brun dont il se tient enveloppé.

BARTHOLO, médecin, tuteur de Rosine: habit noir, court, boutonné; grande perroque; fraise et manchettes relevées; une ceinture noire; et quand il veut sortir de chez lui, un long manteau écarlate.

ROSINE, jeune personne d'extraction noble, et pupille de Bartholo: habillée à l'espagnole.

FIGARO, barbier de Séville. La tête couverte d'un rescille ou filet; un liche de soie attaché fort lâche à son cou, gilet et haut-de-chausse de satin, avec des boutons et boutonnières fraugés d'argent; une grande ceinture de soie, les jarretières nouées avec des glands qui pendent sur chaque jambe; veste de couleur tranchante, à grands revers de la couleur du gilet; bas blancs et souliers gris.

DON BAZILE, organiste, maître à chanter de Rosine: che-

peau noir rabattu, soutanelle et long manteau, sans fraise ni manchettes.

La Jeunesse, vieux domestique de Bartholo.

L'Éveillé, autre valet de Bartholo, garçon ainsi et endormi. Tous deux habillés en Galiciens; tous les cheveux dans la queue; gilet couleur de chamois; large ceinture de peau avec une boucle; culotte blanche et veste de même, dont les manches, ouvertes aux épaules pour le passage des bras, sont pendantes par derrière.

Un Notaire.

Un Alcade, homme de justice, avec une longue baguette blanche à la main.

Plusieurs Alguazils et Valets avec des flambeaux.

La scène est à Séville, dans la rue et sous les fenêtres de Rosine, au premier acte; et, le reste de la pièce, dans la maison du docteur Bartholo.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une rue de Séville, où toutes les croisées sont grillées.

—

SCÈNE I

LE COMTE *seul, en grand manteau brun et chapeau rabattu. Il tire sa montre en se promenant.*

Le jour est moins avancé que je ne croyais. L'heure à laquelle elle a coutume de se montrer derrière sa jalousie est encore éloignée. N'importe! il vaut mieux arriver trop tôt que de manquer l'instant de la voir. Si quelque aimable de la cour pouvait me deviner à cent lieues de Madrid, arrêté tous les matins sous les fenêtres d'une femme à qui je n'ai jamais parlé, il me prendrait pour un Espagnol du temps d'Isabelle. — Pourquoi non? Chacun court après le bonheur. Il est pour moi dans le cœur de Rosine. — Mais quoi! suivre une femme à Séville, quand Madrid et la cour offrent de toutes parts des plaisirs si faciles? — Et c'est cela même que je fuis. Je suis las des conquêtes que l'intérêt, la convenance ou la vanité nous présentent sans cesse. Il est si doux d'être aimé pour soi-même! Et si je pouvais m'assurer sous ce déguisement... Au diable l'importun!

SCÈNE II

FIGARO, LE COMTE *caché.*

FIGARO, *une guitare sur le dos, attachée en bandoulière avec un large ruban; il chantonne gaiement, un papier et un crayon à la main.*

Bannissons le chagrin,
Il nous consume :
Sans le feu du bon vin
Qui nous rallume,
Réduit à languir,
L'homme, sans plaisir,
Vivrait comme un sot,
Et mourrait bientôt.

Jusque-là ceci ne va pas mal, hen, hen.

Et mourrait bientôt.
Le vin et la paresse
Se disputent mon cœur.

Eh non! ils ne se le disputent pas, ils y règnent paisiblement ensemble...

Se partagent... mon cœur.

Dit-on se partagent?... Eh! mon Dieu, nos faiseurs d'opéras-comiques n'y regardent pas de si près. Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante.

(*Il chante.*)

Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur.

Je voudrais finir par quelque chose de beau, de brillant, de scintillant, qui eût l'air d'une pensée.

(*Il met un genou en terre et écrit en chantant.*)

Se partagent mon cœur.
Si l'une a ma tendresse...
L'autre fait mon bonheur.

Fi donc! c'est plat. Ce n'est pas ça... Il me faut une opposition, une antithèse :

Si l'une... est ma maîtresse,
L'autre...

Eh! parbleu, j'y suis...

L'autre est mon serviteur.

Fort bien, Figaro!... (*Il écrit en chantant.*)

Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur.
Si l'une est ma maîtresse,
L'autre est mon serviteur.
L'autre est mon serviteur.
L'autre est mon serviteur.

Hen, hen, quand il y aura des accompagnements là-dessous, nous verrons encore, messieurs de la

cabale, si je ne sais ce que je dis... (*Il aperçoit le comte.*) J'ai vu cet abbé-là quelque part.

LA COMTE, *à part.*

Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO.

Eh non, ce n'est pas un abbé! Cet air altier et noble...

LE COMTE.

Cette tournure grotesque...

FIGARO.

Je ne me trompe point; c'est le comte Almaviva.

LE COMTE.

Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

FIGARO.

C'est lui-même, monseigneur.

LE COMTE.

Maraud! si tu dis un mot...

FIGARO.

Oui, je vous reconnais; voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE.

Je ne te reconnaissais pas, moi. Te voilà si gros et si gras...

FIGARO.

Que voulez-vous, monseigneur, c'est la misère.

LE COMTE.

Pauvre petit! Mais que fais-tu à Séville? Je t'avais autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

FIGARO.

Je l'ai obtenu, monseigneur; et ma reconnaissance...

LE COMTE.

Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas, à mon déguisement, que je veux être inconnu?

FIGARO.

Je me retire.

LE COMTE.

Au contraire. J'attends ici quelque chose, et deux hommes qui jasent sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. Eh bien, cet emploi?

FIGARO.

Le ministre, ayant égard à la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire.

LE COMTE.

Dans les hôpitaux de l'armée?

FIGARO.

Non; dans les haras d'Andalousie.

LE COMTE, *riant.*

Beau début!

FIGARO.

Le poste n'était pas mauvais, parce qu'ayant le district des pansements et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COMTE.

Qui tuaient les sujets du roi!

FIGARO.

Ah, ah, il n'y a point de remède universel : mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE.

Pourquoi donc l'as-tu quitté?

FIGARO.

Quitté? C'est bien lui-même; on m'a desservi auprès des puissances.

L'envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide...

LE COMTE.

Oh! grâce! grâce, ami! Est-ce que tu fais aussi des vers? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

FIGARO.

Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis dire assez joliment, des bouquets à Chloris; que j'envoyais des énigmes aux journaux, qu'il courait des madrigaux de ma façon; en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE.

Puissamment raisonné! Et tu ne lui fis pas représenter...

FIGARO.

Je me crus trop heureux d'en être oublié, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.

Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

FIGARO.

Eh! mon Dieu, monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE.

Paresseux, dérangé...

FIGARO.

Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets?

LE COMTE, *riant.*

Pas mal. Et tu t'es retiré en cette ville?

FIGARO.

Non, pas tout de suite.

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Un moment... J'ai cru que c'était elle... Dis toujours, je t'entends de reste.

FIGARO.

De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires; et le théâtre me parut un champ d'honneur...

LE COMTE.

Ah! miséricorde!

FIGARO.

(*Pendant sa réplique, le comte regarde avec attention du côté de la jalousie.*)

En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès, car j'avais rempli le parterre des plus excellents travailleurs; des mains... comme des battoirs. J'avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds; et d'honneur, avant la pièce, le café m'avait paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE.

Ah! la cabale! monsieur l'auteur tombé.

FIGARO.

Tout comme un autre: pourquoi pas? Ils m'ont sifflé; mais si jamais je puis les rassembler..

LE COMTE.

L'ennui te vengera bien d'eux?

FIGARO.

Ah! comme je leur en garde, morbleu!

LE COMTE.

Tu jures! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au palais pour maudire ses juges?

FIGARO.

On a vingt-quatre ans au théâtre; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE.

Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO.

C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres était celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que, livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuillistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevait de déchiqueter et sucer le peu de substance qui leur restait; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de dettes et léger d'argent; à la fin convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid; et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadure, la Sierra-Morena, l'Andalousie; accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événements; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là; aidant au bon temps, supportant le mauvais; me moquant des sots, bravant les méchants; riant de ma misère et faisant la barbe à tout le monde; vous me voyez enfin établi dans Séville, et prêt à servir de nouveau Votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

LE COMTE.

Qui t'a donné une philosophie aussi gaie?

FIGARO.

L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté?

LE COMTE.

Sauvons-nous.

FIGARO.

Pourquoi?

LE COMTE.

Viens donc, malheureux! tu me perds.

(*Ils se cachent.*)

SCÈNE III

BARTHOLO, ROSINE. (*La jalousie du premier étage s'ouvre, et Bartholo et Rosine se mettent à la fenêtre.*)

ROSINE.

Comme le grand air fait plaisir à respirer!... Cette jalousie s'ouvre si rarement...

BARTHOLO.

Quel papier tenez-vous là?

ROSINE.

Ce sont des couplets de la *Précaution inutile*, que mon maître à chanter m'a donnés hier.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que la *Précaution inutile?*

ROSINE.

C'est une comédie nouvelle.

BARTHOLO.

Quelque drame encore! quelque sottise d'un nouveau genre!

ROSINE.

Je n'en sais rien.

BARTHOLO.

Euh, euh, les journaux et l'autorité nous en feront raison. Siècle barbare!...

ROSINE.

Vous injuriez toujours notre pauvre siècle.

BARTHOLO.

Pardon de la liberté! Qu'a-t-il produit pour qu'on le loue? Sottises de toute espèce: la liberté de penser, l'attraction, l'électricité, le tolérantisme, l'inoculation, le quinquina, l'Encyclopédie, et les drames...

ROSINE. (*Le papier lui échappe et tombe dans la rue.*)

Ah! ma chanson! ma chanson est tombée en vous écoutant; courez, courez donc, monsieur! ma chanson, elle sera perdue!

BARTHOLO.

Que diable aussi, l'on tient ce qu'on tient.

(*Il quitte le balcon.*)

ROSINE *regarde en dedans et fait signe dans la rue.*

St, st (*le comte paraît*); ramassez vite et sauvez-vous. (*Le comte ne fait qu'un saut, ramasse le papier et rentre.*)

BARTHOLO *sort de la maison et cherche.*

Où donc est-il? Je ne vois rien.

ROSINE.

Sous le balcon, au pied du mur.

BARTHOLO.

Vous me donnez là une jolie commission ! Il est donc passé quelqu'un?

ROSINE.

Je n'ai vu personne.

BARTHOLO, *à lui-même.*

Et moi qui ai la bonté de chercher!... Bartholo, vous n'êtes qu'un sot, mon ami : ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalousies sur la rue. (*Il rentre.*)

ROSINE, *toujours au balcon.*

Mon excuse est dans mon malheur : seule, enfermée, en butte à la persécution d'un homme odieux, est-ce un crime de tenter à sortir d'esclavage?

BARTHOLO, *paraissant au balcon.*

Rentrez, senora : c'est ma faute si vous avez perdu votre chanson ; mais ce malheur ne vous arrivera plus, je vous jure. (*Il ferme la jalousie à la clef.*)

SCÈNE IV

LE COMTE, FIGARO. (*Ils entrent avec précaution.*)

LE COMTE.

A présent qu'ils sont retirés, examinons cette chanson, dans laquelle un mystère est sûrement renfermé. C'est un billet!

FIGARO.

Il demandait ce que c'est que la *Précaution inutile!*

LE COMTE *lit vivement.*

« Votre empressement excite ma curiosité : sitôt « que mon tuteur sera sorti, chantez indifférem- « ment, sur l'air connu de ces couplets, quelque « chose qui m'apprenne enfin le nom, l'état et les « intentions de celui qui paraît s'attacher si obsti- « nément à l'infortunée Rosine. »

FIGARO, *contrefaisant la voix de Rosine.*

Ma chanson, ma chanson est tombée; courez, courez donc. (*Il rit.*) Ah, ah, ah, ah! Oh! ces femmes! Voulez-vous donner de l'adresse à la plus ingénue? enfermez-la.

LE COMTE.

Ma chère Rosine!

FIGARO.

Monseigneur, je ne suis plus en peine des motifs de votre mascarade; vous faites ici l'amour en perspective.

LE COMTE.

Te voilà instruit; mais si tu jases...

FIGARO.

Moi, jaser! Je n'emploierai point pour vous rassurer les grandes phrases d'honneur et de dévouement dont on abuse à la journée; je n'ai qu'un mot : mon intérêt vous répond de moi; pesez tout à cette balance, et...

LE COMTE.

Fort bien. Apprends donc que le hasard m'a fait rencontrer au Prado, il y a six mois, une jeune personne d'une beauté!... Tu viens de la voir. Je l'ai fait chercher en vain par tout Madrid. Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai découvert qu'elle s'appelle Rosine, est d'un sang noble, orpheline, et mariée à un vieux médecin de cette ville, nommé Bartholo.

FIGARO.

Joli oiseau, ma foi! difficile à dénicher! Mais qui vous a dit qu'elle était femme du docteur?

LE COMTE.

Tout le monde.

FIGARO.

C'est une histoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change aux galants et les écarter; elle n'est encore que sa pupille, mais bientôt...

LE COMTE, *vivement.*

Jamais. Ah! quelle nouvelle! J'étais résolu de tout oser pour lui présenter mes regrets, et je la trouve libre! Il n'y a pas un moment à perdre; il faut m'en faire aimer, et l'arracher à l'indigne engagement qu'on lui destine. Tu connais donc ce tuteur?

FIGARO.

Comme ma mère.

LE COMTE.

Quel homme est-ce?

FIGARO, *vivement.*

C'est un beau gros, court, jeune vieillard, gris pommelé, rusé, rasé, blasé, qui guette et furète et gronde et geint tout à la fois.

LE COMTE, *impatienté.*

Eh! je l'ai vu. Son caractère?

FIGARO.

Brutal, avare, amoureux et jaloux à l'excès de sa pupille, qui le hait à la mort.

LE COMTE.

Ainsi, ses moyens de plaire sont...

FIGARO.

Nuls.

LE COMTE.

Tant mieux. Sa probité?

FIGARO.

Tout juste autant qu'il en faut pour n'être point pendu.

LE COMTE.

Tant mieux. Punir un fripon en se rendant heureux...

FIGARO.

C'est faire à la fois le bien public et particulier : chef-d'œuvre de morale, en vérité, monseigneur!

LE COMTE.

Tu dis que la crainte des galants lui fait fermer sa porte?

FIGARO.

A tout le monde : s'il pouvait la calfeutrer...

LE COMTE.

Ah! diable, tant pis. Aurais-tu de l'accès chez lui?

FIGARO.

Si j'en ai! *Primo*, la maison que j'occupe appartient au docteur, qui m'y loge *gratis*.

LE COMTE.

Ah, ah!

FIGARO.

Oui. Et moi, en reconnaissance, je lui promets dix pistoles d'or par an, *gratis* aussi.

LE COMTE, *impatienté*.

Tu es son locataire?

FIGARO.

De plus, son barbier, son chirurgien, son apothicaire; il ne se donne pas dans sa maison un coup de rasoir, de lancette ou de piston, qui ne soit de la main de votre serviteur.

LE COMTE *l'embrasse*.

Ah! Figaro, mon ami, tu seras mon ange, mon libérateur, mon dieu tutélaire.

FIGARO.

Peste! comme l'utilité vous a bientôt rapproché les distances! Parlez-moi des gens passionnés!

LE COMTE.

Heureux Figaro, tu vas voir ma Rosine! tu vas la voir! Conçois-tu tou bonheur?

FIGARO.

C'est bien là un propos d'amant! Est-ce que je l'adore, moi? Puissiez-vous prendre ma place!

LE COMTE.

Ah! si l'on pouvait écarter tous les surveillants!

FIGARO.

C'est à quoi je rêvais.

LE COMTE.

Pour douze heures seulement!

FIGARO.

En occupant les gens de leur propre intérêt, on les empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien?

FIGARO, *rêvant*.

Je cherche dans ma tête si la pharmacie ne fournirait pas quelques petits moyens innocents...

LE COMTE.

Scélérat!

FIGARO.

Est-ce que je veux leur nuire? Ils ont tous besoin de mon ministère. Il ne s'agit que de les traiter ensemble.

LE COMTE.

Mais ce médecin peut prendre un soupçon.

FIGARO.

Il faut marcher si vite que le soupçon n'ait pas le temps de naître. Il me vient une idée : le régiment de Royal-Infant arrive en cette ville.

LA COMTE.

Le colonel est de mes amis.

FIGARO.

Bon. Présentez-vous chez le docteur en habit de cavalier, avec un billet de logement; il faudra bien qu'il vous héberge; et moi, je me charge du reste.

LE COMTE.

Excellent!

FIGARO.

Il ne serait même pas mal que vous eussiez l'air entre deux vins...

LA COMTE.

A quoi bon?

FIGARO.

Et le mener un peu lestement sous cette apparence déraisonnable.

LA COMTE.

A quoi bon?

FIGARO.

Pour qu'il ne prenne aucun ombrage, et vous crole plus pressé de dormir que d'intriguer chez lui.

LA COMTE.

Supérieurement vu! Mais que n'y vas-tu, toi?

FIGARO.

Ah! oui, moi! Nous serons bien heureux s'il ne vous reconnaît pas, vous qu'il n'a jamais vu. Et comment vous introduire après?

LE COMTE.

Tu as raison.

FIGARO.

C'est que vous ne pourrez peut-être pas soutenir ce personnage difficile. Cavalier... pris de vin...

LA COMTE.

Tu te moques de moi. (*prenant un ton ivre.*) N'est-ce point ici la maison du docteur Bartholo, mon ami?

FIGARO.

Pas mal, en vérité; vos jambes seulement un peu plus avinées. (*d'un ton plus ivre.*) N'est-ce pas ici la maison...

LE COMTE.

Fi donc! tu as l'ivresse du peuple.

FIGARO.

C'est la bonne; c'est celle du plaisir.

LA COMTE.

La porte s'ouvre.

FIGARO.

C'est notre homme : éloignons-nous jusqu'à ce qu'il soit parti.

SCÈNE V

LE COMTE et FIGARO, *cachés*; BARTHOLO.

BARTHOLO *sort en parlant à la maison*.

Je reviens à l'instant; qu'on ne laisse entrer personne. Quelle sottise à moi d'être descendu! Dès qu'elle m'en priait, je devais bien me douter... Et Bazile qui ne vient pas! Il devait tout arranger pour que mon mariage se fît secrètement de-

main : et point de nouvelles! Allons voir ce qui peut l'arrêter.

SCÈNE VI

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

Qu'ai-je entendu? Demain, il épouse Rosine en secret!

FIGARO.

Monseigneur, la difficulté de réussir ne fait qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre.

LE COMTE.

Quel est donc ce Bazile qui se mêle de son mariage?

FIGARO.

Un pauvre hère qui montre la musique à sa pupille, infatué de son art, friponneau, besoigneux, à genoux devant un écu, et dont il sera facile de venir à bout, monseigneur... (*Regardant à la jalousie.*) La v'là, la v'là.

LE COMTE.

Qui donc?

FIGARO.

Derrière sa jalousie, la voilà, la voilà. Ne regardez pas, ne regardez donc pas!

LE COMTE.

Pourquoi?

FIGARO.

Ne vous écrit-elle pas : *Chantez indifféremment?* c'est-à-dire, chantez comme si vous chantiez... seulement pour chanter. Oh! la v'là, la v'là.

LE COMTE.

Puisque j'ai commencé à l'intéresser sans être connu d'elle, ne quittons point le nom de Lindor que j'ai pris; mon triomphe en aura plus de charmes. (*Il déploie le papier que Rosine a jeté.*) Mais comment chanter sur cette musique? Je ne sais pas faire de vers, moi.

FIGARO.

Tout ce qui vous viendra, monseigneur, est excellent : en amour, le cœur n'est pas difficile sur les productions de l'esprit... Et prenez ma guitare.

LE COMTE.

Que veux-tu que j'en fasse? J'en joue si mal!

FIGARO.

Est-ce qu'un homme comme vous ignore quelque chose? Avec le dos de la main : from, from, from... Chanter sans guitare à Séville! vous seriez bientôt reconnu, ma foi, bientôt dépisté. (*Figaro se colle au mur, sous le balcon.*)

LE COMTE *chante en se promenant, et s'accompagnant sur sa guitare.*

PREMIER COUPLET.

Vous l'ordonnez, je me ferai connaître;
Plus inconnu, j'osais vous adorer :
En me nommant, que pourrais-je espérer?
N'importe. Il faut obéir à son maître.

FIGARO, *bas.*

Fort bien, parbleu! Courage, monseigneur!

LE COMTE.

DEUXIÈME COUPLET.

Je suis Lindor, ma naissance est commune,
Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier :
Que n'ai-je, hélas! d'un brillant chevalier
A vous offrir le rang et la fortune!

FIGARO.

Et comment, diable! Je ne ferais pas mieux, moi qui m'en pique.

LE COMTE.

TROISIÈME COUPLET.

Tous les matins, ici, d'une voix tendre,
Je chanterai mon amour sans espoir;
Je bornerai mes plaisirs à vous voir;
Et puissiez-vous en trouver à m'entendre!

FIGARO.

Oh! ma foi, pour celui-ci...! (*Il s'approche, et baise le bas de l'habit de son maître.*)

LE COMTE.

Figaro?

FIGARO.

Excellence?

LE COMTE.

Crois-tu que l'on m'ait entendu?

ROSINE, *en dedans, chante.*

AIR : *du Maître en droit.*

Tous me dit que Lindor est charmant,
Que je dois l'aimer constamment...

(*On entend une croisée qui se ferme avec bruit.*)

FIGARO.

Croyez-vous qu'on vous ait entendu, cette fois?

LE COMTE.

Elle a fermé sa fenêtre; quelqu'un apparemment est entré chez elle.

FIGARO.

Ah! la pauvre petite! comme elle tremble en chantant! Elle est prise, monseigneur.

LE COMTE.

Elle se sert du moyen qu'elle-même a indiqué. *Tout me dit que Lindor est charmant.* Que de grâces! que d'esprit!

FIGARO.

Que de ruse! que d'amour!

LE COMTE.

Crois-tu qu'elle se donne à moi, Figaro?

FIGARO.

Elle passera plutôt à travers cette jalousie que d'y manquer.

LE COMTE.

C'en est fait, je suis à ma Rosine... pour la vie.

FIGARO.

Vous oubliez, monseigneur, qu'elle ne vous entend plus.

LE COMTE.

Monsieur Figaro! je n'ai qu'un mot à vous dire : elle sera ma femme; et si vous servez bien mon projet en lui cachant mon nom... Tu m'entends, tu me connais...

FIGARO.

Je me rends. Allons, Figaro, vole à la fortune, mon fils.

LE COMTE.

Retirons-nous, craintes de nous rendre suspects.

FIGARO, *vivement.*

Moi, j'entre ici, où, par la force de mon art, je vais, d'un seul coup de baguette, endormir la vigilance, éveiller l'amour, égarer la jalousie, fourvoyer l'intrigue, et renverser tous les obstacles. Vous, monseigneur, chez moi l'habit de soldat, le billet de logement, et de l'or dans vos poches.

LE COMTE.

Pour qui, de l'or?

FIGARO, *vivement.*

De l'or, mon Dieu, de l'or : c'est le nerf de l'intrigue.

LE COMTE.

Ne te fâche pas, Figaro, j'en prendrai beaucoup.

FIGARO, *s'en allant.*

Je vous rejoins dans peu.

LE COMTE.

Figaro?

FIGARO.

Qu'est-ce que c'est?

LE COMTE.

Et ta guitare?

FIGARO *revient.*

J'oublie ma guitare, moi! je suis donc fou! (*Il s'en va.*)

LE COMTE.

Et ta demeure, étourdi?

FIGARO *revient.*

Ah! réellement je suis frappé! — Ma boutique à quatre pas d'ici, peinte en bleu, vitrage en plomb, trois palettes en l'air, l'œil dans la main. *Consilio manuque*, FIGARO.

(*Il s'enfuit.*)

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente l'appartement de Rosine. La croisée dans le fond du théâtre est fermée par une jalousie grillée.

SCÈNE I

ROSINE, *seule, un bougeoir à la main. Elle prend du papier sur la table et se met à écrire.*

Marceline est malade; tous les gens sont occupés, et personne ne me voit écrire. Je ne sais si ces murs ont des yeux et des oreilles, ou si mon argus a un génie malfaisant qui l'instruit à point nommé; mais je ne puis dire un mot ni faire un pas, dont il ne devine sur-le-champ l'intention... Ah! Lindor! (*Elle cachette la lettre.*) Fermons toujours ma lettre, quoique j'ignore quand et comment je pourrai la lui faire tenir. Je l'ai vu à travers ma jalousie parler longtemps au barbier Figaro. C'est un bonhomme qui m'a montré quelque fois de la pitié : si je pouvais l'entretenir un moment!

SCÈNE II

ROSINE, FIGARO.

ROSINE, *surprise.*

Ah! M. Figaro, que je suis aise de vous voir!

FIGARO.

Votre santé, madame?

ROSINE.

Pas trop bonne, monsieur Figaro. L'ennui me tue.

FIGARO.

Je le crois; il n'engraisse que les sots.

ROSINE.

Avec qui parliez-vous donc là-bas si vivement? Je n'entendais pas; mais...

FIGARO.

Avec un jeune bachelier de mes parents, de la plus grande espérance, plein d'esprit, de sentiments, de talents, et d'une figure fort revenante.

ROSINE.

Oh! tout à fait bien, je vous assure! Il se nomme?...

FIGARO.

Lindor. Il n'a rien; mais s'il n'eût pas quitté brusquement Madrid, il pouvait y trouver quelque bonne place.

ROSINE, *étourdiment.*

Il en trouvera, monsieur Figaro; il en trouvera. Un jeune homme tel que vous le dépeignez n'est pas fait pour rester inconnu.

FIGARO, *à part.*

Fort bien. (*haut.*) Mais il a un grand défaut, qui nuira toujours à son avancement.

ROSINE.

Un défaut, monsieur Figaro! Un défaut! En êtes-vous bien sûr?

FIGARO.

Il est amoureux.

ROSINE.

Il est amoureux! et vous appelez cela un défaut?

FIGARO.

A la vérité, ce n'en est un que relativement à sa mauvaise fortune.

ROSINE.

Ah! que le sort est injuste! Et nomme-t-il la personne qu'il aime? Je suis d'une curiosité...

FIGARO.

Vous êtes la dernière, madame, à qui je voudrais faire une confidence de cette nature.

ROSINE, *vivement.*

Pourquoi, monsieur Figaro? Je suis discrète. Ce

jeune homme vous appartient, il m'intéresse infiniment... dites donc.

FIGARO, *la regardant finement.*

Figurez-vous la plus jolie petite mignonne, douce, tendre, accorte et fraîche, agaçant l'appétit; pied furtif, taille droite, élancée, bras dodus, bouche rosée, et des mains! des joues! des dents! des yeux!...

ROSINE.

Qui reste en cette ville?

FIGARO.

En ce quartier.

ROSINE.

Dans cette rue peut-être?

FIGARO.

A deux pas de moi.

ROSINE.

Ah! que c'est charmant... pour monsieur votre parent. Et cette personne est?...

FIGARO.

Je ne l'ai pas nommée?

ROSINE, *vivement.*

C'est la seule chose que vous ayez oubliée, monsieur Figaro. Dites donc, dites donc vite; si l'on rentrait, je ne pourrais plus savoir...

FIGARO.

Vous le voulez absolument, madame? Eh bien! cette personne est... la pupille de votre tuteur.

ROSINE.

La pupille?...

FIGARO.

Du docteur Bartholo : oui, madame.

ROSINE, *avec émotion.*

Ah! monsieur Figaro!... je ne vous crois pas, je vous assure.

FIGARO.

Et c'est ce qu'il brûle de venir vous persuader lui-même.

ROSINE.

Vous me faites trembler, monsieur Figaro.

FIGARO.

Fi donc, trembler! mauvais calcul, madame. Quand on cède à la peur du mal, on ressent déjà le mal de la peur. D'ailleurs, je viens de vous débarrasser de tous vos surveillants jusqu'à demain.

ROSINE.

S'il m'aime, il doit me le prouver en restant absolument tranquille.

FIGARO.

Eh! madame! amour et repos peuvent-ils habiter en même cœur? La pauvre jeunesse est si malheureuse aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible choix : amour sans repos, ou repos sans amour.

ROSINE, *baissant les yeux.*

Repos sans amour... paraît...

FIGARO.

Ah! bien languissant. Il semble, en effet, qu'amour sans repos se présente de meilleure grâce : et pour moi, si j'étais femme...

ROSINE, *avec embarras.*

Il est certain qu'une jeune personne ne peut empêcher un honnête homme de l'estimer.

FIGARO.

Aussi mon parent vous estime-t-il infiniment.

ROSINE.

Mais s'il allait faire quelque imprudence, monsieur Figaro, il nous perdrait.

FIGARO, *à part.*

Il nous perdrait! (*haut*) Si vous le lui défendiez expressément par une petite lettre... Une lettre a bien du pouvoir.

ROSINE *lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire.*

Je n'ai pas le temps de recommencer celle-ci; mais en la lui donnant, dites-lui... dites-lui bien... (*Elle écoute.*)

FIGARO.

Personne, madame.

ROSINE.

Que c'est par pure amitié tout ce que je fais.

FIGARO.

Cela parle de soi. Tudieu! l'amour a bien une autre allure!

ROSINE.

Que par pure amitié, entendez-vous? Je crains seulement que, rebuté par les difficultés...

FIGARO.

Oui, quelque feu follet. Souvenez-vous, madame, que le vent qui éteint une lumière allume un brasier, et que nous sommes ce brasier-là. D'en parler seulement, il exhale un tel feu qu'il m'a presque enfiévré de sa passion, moi qui n'y ai que voir!

ROSINE.

Dieux! j'entends mon tuteur. S'il vous trouvait ici... Passez par le cabinet du clavecin, et descendez le plus doucement que vous pourrez.

FIGARO.

Soyez tranquille. (*à part, montrant la lettre.*) Voici qui vaut mieux que toutes mes observations. (*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE III

ROSINE, *seule.*

Je meurs d'inquiétude jusqu'à ce qu'il soit dehors... Que je l'aime, ce bon Figaro! C'est un bien honnête homme, un bon parent! Ah! voilà mon tyran; reprenons mon ouvrage. (*Elle souffle la bougie, s'assied et prend une broderie au tambour.*)

SCÈNE IV

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO, *en colère.*

Ah! malédiction! l'enragé, le scélérat corsaire de Figaro! Là, peut-on sortir un moment de chez soi sans sans être sûr en rentrant...?

ROSINE.

Qui vous met donc si fort en colère, monsieur?

BARTHOLO.

Ce damné de barbier qui vient d'éclopper toute ma maison en un tour de main : il donne un narcotique à l'Éveillé, un sternutatoire à la Jeunesse; il saigne au pied Marceline; il n'y a pas jusqu'à ma mule... Sur les yeux d'une pauvre bête aveugle, un cataplasme! Parce qu'il me doit cent écus, il se presse de faire des mémoires. Ah! qu'il les apporte!... Et personne à l'antichambre! On arrive à cet appartement comme à la place d'armes.

ROSINE.

Et qui peut y pénétrer que vous, monsieur?

BARTHOLO.

J'aime mieux craindre sans sujet, que de m'exposer sans précaution. Tout est plein de gens entreprenants, d'audacieux... N'a-t-on pas, ce matin encore, ramassé lestement votre chanson pendant que j'allais la chercher? Oh! je...

ROSINE.

C'est bien mettre à plaisir de l'importance à tout! Le vent peut avoir éloigné ce papier, le premier venu; que sais-je?

BARTHOLO.

Le vent, le premier venu!... Il n'y a point de vent, madame, point de premier venu dans le monde; et c'est toujours quelqu'un posté là exprès qui ramasse les papiers qu'une femme a l'air de laisser tomber par mégarde.

ROSINE.

A l'air, monsieur?

BARTHOLO.

Oui, madame, a l'air.*

ROSINE, *à part.*

Oh! le méchant vieillard!

BARTHOLO.

Mais tout cela n'arrivera plus; car je vais faire sceller cette grille.

ROSINE.

Faites mieux; murez les fenêtres tout d'un coup: d'une prison à un cachot, la différence est si peu de chose!

BARTHOLO.

Pour celles qui donnent sur la rue, ce ne serait peut-être pas si mal... Ce barbier n'est pas entré chez vous, au moins?

ROSINE.

Vous donne-t-il aussi de l'inquiétude?

BARTHOLO.

Tout comme un autre.

ROSINE.

Que vos répliques sont honnêtes!

BARTHOLO.

Ah! fiez-vous à tout le monde, et vous aurez bientôt à la maison une bonne femme pour vous tromper, de bons amis pour vous la souffler, et de bons valets pour les y aider.

ROSINE.

Quoi! vous n'accordez pas même qu'on ait des principes contre la séduction de M. Figaro?

BARTHOLO.

Qui diable entend quelque chose à la bizarrerie des femmes, et combien j'en ai vu de ces vertus à principes!...

ROSINE, *en colère.*

Mais, monsieur, s'il suffit d'être homme pour nous plaire, pourquoi donc me déplaisez-vous si fort?

BARTHOLO, *stupéfait.*

Pourquoi?... pourquoi?... Vous ne répondez pas à ma question sur ce barbier.

ROSINE, *outrée.*

Eh bien, oui, cet homme est entré chez moi; je l'ai vu, je lui ai parlé. Je ne vous cache pas même que je l'ai trouvé fort aimable : et puissiez-vous en mourir de dépit!

SCÈNE V

BARTHOLO, *seul.*

Oh! les juifs, les chiens de valets! La Jeunesse! l'Éveillé! l'Éveillé maudit!

SCÈNE VI

BARTHOLO, L'ÉVEILLÉ.

L'ÉVEILLÉ *arrive en bâillant, tout endormi.*

Aah, aah, ah, ah...

BARTHOLO.

Où étais-tu, peste d'étourdi, quand ce barbier est entré ici?

L'ÉVEILLÉ.

Monsieur, j'étais... ah, aah, ah...

BARTHOLO.

A machiner quelque espiéglerie, sans doute? Et tu ne l'as pas vu?

L'ÉVEILLÉ.

Sûrement je l'ai vu, puisqu'il m'a trouvé tout malade, à ce qu'il dit; et faut bien que ça soit vrai, car j'ai commencé à me douloir dans tous les membres, rien qu'en l'en-entendant parl... Ah, ah, aah...

BARTHOLO *le contrefait.*

Rien qu'en l'en-entendant!... Où donc est ce vaurien de la Jeunesse? Droguer ce petit garçon sans mon ordonnance! Il y a quelque friponnerie là-dessous.

SCÈNE VII

LES ACTEURS PRÉCÉDANTS. (*La Jeunesse arrive en vieillard avec une canne en béquille; il éternue plusieurs fois.*)

L'ÉVEILLÉ, *toujours bâillant.*

La Jeunesse?

BARTHOLO.

Tu éternueras dimanche.

LA JEUNESSE.

Voilà plus de cinquante... cinquante fois... dans un moment! (*Il éternue.*) Je suis brisé.

BARTHOLO.

Comment! je vous demande à tous deux s'il est entré quelqu'un chez Rosine, et vous ne me dites pas que ce barbier...

L'ÉVEILLÉ, *continuant de bâiller.*

Est-ce que c'est quelqu'un donc, M. Figaro? Aah, ah...

BARTHOLO.

Je parie que le rusé s'entend avec lui.

L'ÉVEILLÉ, *pleurant comme un sot.*

Moi... je m'entends!...

LA JEUNESSE, *éternuant.*

Eh mais, monsieur, y a-t-il... y a-t-il de la justice?...

BARTHOLO.

De la justice! C'est bon entre vous autres misérables, la justice! Je suis votre maître, moi, pour avoir toujours raison.

LA JEUNESSE, *éternuant.*

Mais, pardi, quand une chose est vraie...

BARTHOLO.

Quand une chose est vraie! Si je ne veux pas qu'elle soit vraie, je prétends bien qu'elle ne soit pas vraie. Il n'y aurait qu'à permettre à tous ces faquins-là d'avoir raison, vous verriez bientôt ce que deviendrait l'autorité.

LA JEUNESSE, *éternuant.*

J'aime autant recevoir mon congé. Un service terrible, et toujours un train d'enfer!

L'ÉVEILLÉ, *pleurant.*

Un pauvre homme de bien est traité comme un misérable.

BARTHOLO.

Sors donc, pauvre homme de bien! (*Il les contrefait.*) Et t'chi et t'cha; l'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

LA JEUNESSE.

Ah, monsieur! je vous jure que, sans mademoiselle, il n'y aurait... il n'y aurait pas moyen de rester dans la maison.

(*Il sort en éternuant.*)

BARTHOLO.

Dans quel état ce Figaro les a mis tous! Je vois ce que c'est : le maraud voudrait me payer mes cent écus sans bourse délier...

SCÈNE VIII

BARTHOLO, DON BAZILE; FIGARO, *caché dans le cabinet, paraît de temps en temps et les écoute.*

BARTHOLO *continue.*

Ah! don Bazile, vous veniez donner à Rosine sa leçon de musique?

BAZILE.

C'est ce qui presse le moins.

BARTHOLO.

J'ai passé chez vous sans vous trouver.

BAZILE.

J'étais sorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle assez fâcheuse.

BARTHOLO.

Pour vous?

BAZILE.

Non, pour vous. Le comte Almaviva est en cette ville.

BARTHOLO.

Parlez bas. Celui qui faisait chercher Rosine dans tout Madrid?

BAZILE.

Il loge à la grande place, et sort tous les jours déguisé.

BARTHOLO.

Il n'en faut point douter, cela me regarde. Et que faire?

BAZILE.

Si c'était un particulier, on viendrait à bout de l'écarter.

BARTHOLO.

Oui, en s'embusquant le soir, armé, cuirassé...

BAZILE.

Bone Deus! se compromettre! Susciter une méchante affaire, à la bonne heure; et pendant la fermentation calomnier à dire d'experts : *concedo.*

BARTHOLO.

Singulier moyen de se défaire d'un homme!

BAZILE.

La calomnie, monsieur! Vous ne savez guère ce que vous dédaignez; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien : et nous avons ici des gens d'une adresse!... D'abord un bruit léger, rasant le sol comme hirondelle avant l'orage, *pianissimo* murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et *piano, piano,* vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait; il germe, il rampe, il rhemine, et *rinforzando* de bouche en bouche il va le diable; puis tout à coup, ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait?

BARTHOLO.

Mais quel radotage me faites-vous donc là, Bazile? Et quel rapport ce *piano-crescendo* peut-il avoir à ma situation?

BAZILE.

Comment, quel rapport? Ce qu'on fait partout

pour écarter son ennemi, il faut le faire ici pour empêcher le vôtre d'approcher.

BARTHOLO.

D'approcher? Je prétends bien épouser Rosine avant qu'elle apprenne seulement que ce comte existe.

BAZILE.

En ce cas, vous n'avez pas un instant à perdre.

BARTHOLO.

Et à qui tient-il, Bazile? Je vous ai chargé de tous les détails de cette affaire.

BAZILE.

Oui, mais vous avez lésiné sur les frais; et dans l'harmonie du bon ordre, un mariage inégal, un jugement inique, un passe-droit évident, sont des dissonances qu'on doit toujours préparer et sauver par l'accord parfait de l'or.

BARTHOLO, *lui donnant de l'argent.*

Il faut en passer par où vous voulez; mais finissons.

BAZILE.

Cela s'appelle parler. Demain tout sera terminé: c'est à vous d'empêcher que personne, aujourd'hui, ne puisse instruire la pupille.

BARTHOLO.

Fiez-vous-en à moi. Viendrez-vous ce soir, Bazile?

BAZILE.

N'y comptez pas. Votre mariage seul m'occupera toute la journée; n'y comptez pas.

BARTHOLO *l'accompagne.*

Serviteur.

BAZILE.

Restez, docteur, restez donc.

BARTHOLO.

Non pas. Je veux fermer sur vous la porte de la rue.

SCÈNE IX

FIGARO, *seul, sortant du cabinet.*

Oh! la bonne précaution! Ferme, ferme la porte de la rue; et moi je vais la rouvrir au comte en sortant. C'est un grand maraud que ce Bazile! Heureusement il est encore plus sot. Il faut un état, une famille, un nom, un rang, de la consistance enfin, pour faire sensation dans le monde en calomniant. Mais un Bazile! il médirait, qu'on ne le croirait pas.

SCÈNE X

ROSINE, *accourant*; FIGARO.

ROSINE.

Quoi! vous êtes encore là, monsieur Figaro?

FIGARO.

Très-heureusement pour vous, mademoiselle. Votre tuteur et votre maître à chanter, se croyant seuls ici, viennent de parler à cœur ouvert...

ROSINE.

Et vous les avez écoutés, monsieur Figaro? Mais savez-vous que c'est fort mal!

FIGARO.

D'écouter? C'est pourtant tout ce qu'il y a de mieux pour bien entendre. Apprenez que votre tuteur se dispose à vous épouser demain.

ROSINE.

Ah! grands dieux!

FIGARO.

Ne craignez rien; nous lui donnerons tant d'ouvrage, qu'il n'aura pas le temps de songer à celui-là.

ROSINE.

Le voici qui revient; sortez donc par le petit escalier. Vous me faites mourir de frayeur.

(*Figaro s'enfuit.*)

SCÈNE XI

BARTHOLO, ROSINE.

ROSINE.

Vous étiez ici avec quelqu'un, monsieur?

BARTHOLO.

Don Bazile que j'ai reconduit, et pour cause. Vous eussiez mieux aimé que c'eût été M. Figaro?

ROSINE.

Cela m'est fort égal, je vous assure.

BARTHOLO.

Je voudrais bien savoir ce que ce barbier avait de si pressé à vous dire?

ROSINE.

Faut-il parler sérieusement? Il m'a rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'est pas trop bien, à ce qu'il dit.

BARTHOLO.

Vous rendre compte! Je vais parier qu'il était chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE.

Et de qui, s'il vous plaît?

BARTHOLO.

Oh, de qui! De quelqu'un que les femmes ne nomment jamais. Que sais-je, moi? Peut-être la réponse au papier de la fenêtre.

ROSINE, *à part.*

Il n'en a pas manqué une seule. (*haut.*) Vous mériteriez bien que cela fût.

BARTHOLO *regarde les mains de Rosine.*

Cela est. Vous avez écrit.

ROSINE, *avec embarras.*

Il serait assez plaisant que vous eussiez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO, *lui prenant la main droite.*

Moi! point du tout; mais votre doigt encore taché d'encre! Hein? rusée senora!

ROSINE, *à part.*

Maudit homme!

BARTHOLO, *lui tenant toujours la main.*

Une femme se croit bien en sûreté, parce qu'elle est seule.

ROSINE.

Ah! sans doute... La belle preuve!... Finissez donc, monsieur, vous me tordez le bras. Je me suis brûlée en chiffonnant autour de cette bougie; et l'on m'a toujours dit qu'il fallait aussitôt tremper dans l'encre : c'est ce que j'ai fait.

BARTHOLO.

C'est ce que vous avez fait? Voyons donc si un second témoin confirmera la déposition du premier. C'est ce cahier de papier où je suis certain qu'il y avait six feuilles; car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore.

ROSINE, *à part.*

Oh! imbécile!...

BARTHOLO, *comptant.*

Trois, quatre, cinq...

ROSINE.

La sixième...

BARTHOLO.

Je vois bien qu'elle n'y est pas, la sixième.

ROSINE, *baissant les yeux.*

La sixième? Je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro.

BARTHOLO.

A la petite Figaro? Et la plume qui était toute neuve, comment est-elle devenue noire? Est-ce en écrivant l'adresse de la petite Figaro?

ROSINE.

(*à part.*) Cet homme a un instinct de jalousie!... (*haut.*) Elle m'a servi à retracer une fleur effacée sur la veste que je vous brode au tambour.

BARTHOLO.

Que cela est édifiant! Pour qu'on vous crût, mon enfant, il faudrait ne pas rougir en déguisant coup sur coup la vérité; mais c'est ce que vous ne savez pas encore.

ROSINE.

Eh! qui ne rougirait pas, monsieur, de voir tirer des conséquences aussi malignes des choses le plus innocemment faites?

BARTHOLO.

Certes, j'ai tort. Se brûler le doigt, le tremper dans l'encre, faire des cornets aux bonbons pour la petite Figaro, et dessiner ma veste au tambour! quoi de plus innocent? Mais que de mensonges entassés pour cacher un seul fait!... *Je suis seule, on ne me voit point; je pourrai mentir à mon aise.* Mais le bout du doigt reste noir, la plume est tachée, le papier manque! On ne saurait penser à tout. Bien certainement, senora, quand j'irai par la ville, un bon double tour me répondra de vous.

SCÈNE XII

LE COMTE, BARTHOLO, ROSINE.

LE COMTE, *en uniforme de cavalier, ayant l'air d'être entre deux vins, et chantant :* Réveillons-la, etc.

BARTHOLO.

Mais que nous veut cet homme? Un soldat! Rentrez chez vous, senora.

LE COMTE *chante,* Réveillons-la, *et s'avance vers Rosine.*

Qui de vous deux, mesdames, se nomme le docteur Balordo? (*à Rosine, bas.*) Je suis Lindor.

BARTHOLO.

Bartholo!

ROSINE, *à part.*

Il parle de Lindor.

LE COMTE.

Balordo, Barque à l'eau; je m'en moque comme de ça. Il s'agit seulement de savoir laquelle des deux... (*à Rosine, lui montrant un papier.*) Prenez cette lettre.

BARTHOLO.

Laquelle! Vous voyez bien que c'est moi! Laquelle! Rentrez donc, Rosine; cet homme paraît avoir du vin.

ROSINE.

C'est pour cela, monsieur; vous êtes seul. Une femme impose quelquefois.

BARTHOLO.

Rentrez, rentrez; je ne suis pas timide.

SCÈNE XIII

LE COMTE, BARTHOLO.

LE COMTE.

Oh! je vous ai reconnu d'abord à votre signalement.

BARTHOLO, *au comte, qui serre la lettre.*

Qu'est-ce que c'est donc que vous cachez là dans votre poche?

LE COMTE.

Je le cache dans ma poche, pour que vous ne sachiez pas ce que c'est.

BARTHOLO.

Mon signalement! Ces gens-là croient toujours parler à des soldats.

LE COMTE.

Pensez-vous que ce soit une chose si difficile à faire que votre signalement?

Le chef branlant, la tête chauve,
Les yeux vérons, le regard fauve,
L'air farouche d'un Algonquin,
La taille lourde et déjetée,
L'épaule droite surmontée,
Le teint grenu d'un Maroquin,
Le nez fait comme un baldaquin,

La jambe potte et circonflexe,
Le ton bourru, la voix perplexe,
Tous les appétits destructeurs;
Enfin, la perle des docteurs.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que cela veut dire? Êtes-vous ici pour m'insulter? Délogez à l'instant.

LE COMTE.

Déloger! Ah, fi! que c'est mal parler! Savez-vous lire, docteur... Barbe à l'eau?

BARTHOLO.

Autre question saugrenue.

LE COMTE.

Oh! que cela ne vous fasse point de peine; car, moi qui suis pour le moins aussi docteur que vous...

BARTHOLO.

Comment cela?

LE COMTE.

Est-ce que je ne suis pas le médecin des chevaux du régiment? Voilà pourquoi l'on m'a exprès logé chez un confrère.

BARTHOLO.

Oser comparer un maréchal!...

LE COMTE.

Sans chanter.
Non, docteur, je ne prétends pas
Que notre art obtienne le pas
Sur Hippocrate et sa brigade.

En chantant.
Votre savoir, mon camarade,
Est d'un succès plus général;
Car, s'il n'emporte point le mal,
Il emporte au moins le malade.

C'est-il poli ce que je vous dis là?

BARTHOLO.

Il vous sied bien, manipuleur ignorant, de ravaler ainsi le premier, le plus grand et le plus utile des arts!

LE COMTE.

Utile tout à fait, pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO.

Un art dont le soleil s'honore d'éclairer les succès!

LE COMTE.

Et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues.

BARTHOLO.

On voit bien, malappris, que vous n'êtes habitué de parler qu'à des chevaux.

LE COMTE.

Parler à des chevaux? Ah, docteur! pour un docteur d'esprit... N'est-il pas de notoriété que le maréchal guérit toujours ses malades sans leur parler; au lieu que le médecin parle beaucoup aux siens...

BARTHOLO.

Sans les guérir, n'est-ce pas?

LE COMTE.

C'est vous qui l'avez dit.

BARTHOLO.

Qui diable envoie ici ce maudit ivrogne?

LE COMTE.

Je crois que vous me lâchez des épigrammes, l'Amour!

BARTHOLO.

Enfin, que voulez-vous, que demandez-vous?

LE COMTE, *feignant une grande colère.*

Eh bien donc, il s'enflamme! Ce que je veux? Est-ce que vous ne le voyez pas?

SCÈNE XIV

ROSINE, LE COMTE, BARTHOLO.

ROSINE, *accourant.*

Monsieur le soldat, ne vous emportez point, de grâce! (*A Bartholo.*) Parlez-lui doucement, monsieur : un homme qui déraisonne...

LE COMTE.

Vous avez raison; il déraisonne, lui; mais nous sommes raisonnables, nous! Moi poli, et vous jolie... Enfin suffit. La vérité, c'est que je ne veux avoir affaire qu'à vous dans la maison.

ROSINE.

Que puis-je pour votre service, monsieur le soldat?

LE COMTE.

Une petite bagatelle, mon enfant. Mais s'il y a de l'obscurité dans mes phrases...

ROSINE.

J'en saisirai l'esprit.

LE COMTE, *lui montrant la lettre.*

Non, attachez-vous à la lettre, à la lettre. Il s'agit seulement... mais je dis en tout bien, tout honneur, que vous me donniez à coucher ce soir.

BARTHOLO.

Rien que cela?

LE COMTE.

Pas davantage. Lisez le billet doux que notre maréchal des logis vous écrit.

BARTHOLO.

Voyons. (*Le comte cache la lettre et lui donne un autre papier.*) (*Bartholo lit.*) « Le docteur Bartholo recevra, « nourrira, hébergera, couchera...

LE COMTE, *appuyant.*

Couchera.

BARTHOLO.

« Pour une nuit seulement, le nommé Lindor, « dit l'Écolier, cavalier au régiment... »

ROSINE.

C'est lui, c'est lui-même.

BARTHOLO, *vivement, à Rosine.*

Qu'est-ce qu'il y a?

LE COMTE.

Eh bien, ai-je tort à présent, docteur Barbaro?

Digitized by Google

BARTHOLO.

On dirait que cet homme se fait un malin plaisir de m'estropier de toutes les manières possibles. Allez au diable, Barbaro! Barbe à l'eau! et dites à votre impertinent maréchal des logis que, depuis mon voyage à Madrid, je suis exempt de loger des gens de guerre.

LE COMTE, *à part.*

O ciel! fâcheux contre-temps!

BARTHOLO.

Ah, ah, notre ami, cela vous contrarie et vous dégrise un peu! Mais n'en décampez pas moins à l'instant.

LE COMTE, *à part.*

J'ai pensé me trahir. (*haut.*) Décamper! Si vous êtes exempt de gens de guerre, vous n'êtes pas exempt de politesse peut-être? Décamper! Montrez-moi votre brevet d'exemption ; quoique je ne sache pas lire, je verrai bientôt.

BARTHOLO.

Qu'à cela ne tienne. Il est dans ce bureau.

LE COMTE, *pendant qu'il y va, dit, sans quitter sa place :*

Ah! ma belle Rosine!

ROSINE.

Quoi! Lindor, c'est vous?

LE COMTE.

Recevez au moins cette lettre.

ROSINE.

Prenez garde, il a les yeux sur nous.

LE COMTE.

Tirez votre mouchoir, je la laisserai tomber. (*Il s'approche.*)

BARTHOLO.

Doucement, doucement, seigneur soldat; je n'aime point qu'on regarde ma femme de si près.

LE COMTE.

Elle est votre femme?

BARTHOLO.

Eh quoi donc?

LE COMTE.

Je vous ai pris pour son bisaïeul paternel, maternel, sempiternel : il y a au moins trois générations entre elle et vous.

BARTHOLO *lit un parchemin.*

« Sur les bons et fidèles témoignages qui nous « ont été rendus... »

LE COMTE *donne un coup de main sous les parchemins, qui les envoie au plancher.*

Est-ce que j'ai besoin de tout ce verbiage?

BARTHOLO.

Savez-vous bien, soldat, que si j'appelle mes gens, je vous fais traiter sur-le-champ comme vous le méritez?

LE COMTE.

Bataille? Ah, volontiers, bataille! c'est mon métier, à moi (*montrant son pistolet de ceinture*), et voici de quoi leur jeter de la poudre aux yeux. Vous n'avez peut-être jamais vu de bataille, madame?

ROSINE.

Ni ne veux en voir.

LE COMTE.

Rien n'est pourtant aussi gai que bataille. Figurez-vous (*poussant le docteur*) d'abord que l'ennemi est d'un côté du ravin, et les amis de l'autre. (*à Rosine, en lui montrant la lettre.*) Sortez le mouchoir. (*Il crache à terre.*) Voilà le ravin, cela s'entend.

ROSINE *tire son mouchoir; le comte laisse tomber sa lettre entre elle et lui.*

BARTHOLO, *se baissant.*

Ah, ah!

LE COMTE *la reprend et dit.*

Tenez... moi qui allais vous apprendre ici les secrets de mon métier... Une femme bien discrète, en vérité! ne voilà-t-il pas un billet doux qu'elle laisse tomber de sa poche?

BARTHOLO.

Donnez, donnez.

LE COMTE.

Dulciter, papa! chacun son affaire. Si une ordonnance de rhubarbe était tombée de la vôtre?

ROSINE *avance la main.*

Ah! je sais ce que c'est, monsieur le soldat. (*Elle prend la lettre, qu'elle cache dans la petite poche de son tablier.*)

BARTHOLO.

Sortez-vous enfin?

LE COMTE.

Eh bien, je sors. Adieu, docteur; sans rancune. Un petit compliment, mon cœur : priez la mort de m'oublier encore quelques campagnes; la vie ne m'a jamais été si chère.

BARTHOLO.

Allez toujours. Si j'avais ce crédit-là sur la mort...

LE COMTE.

Sur la mort? N'êtes-vous pas médecin? Vous faites tant de choses pour elle, qu'elle n'a rien à vous refuser. (*Il sort.*)

SCÈNE XV

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO *le regarde aller.*

Il est enfin parti! (*à part.*) Dissimulons.

ROSINE.

Convenez pourtant, monsieur, qu'il est bien gai, ce jeune soldat! A travers son ivresse, on voit qu'il ne manque ni d'esprit, ni d'une certaine éducation.

BARTHOLO.

Heureux, m'amour, d'avoir pu nous en délivrer! Mais n'es-tu pas un peu curieuse de lire avec moi le papier qu'il t'a remis?

ROSINE.

Quel papier?

BARTHOLO.

Celui qu'il a feint de ramasser pour te le faire accepter.

ROSINE.

Bon ! c'est la lettre de mon cousin l'officier, qui était tombée de ma poche.

BARTHOLO.

J'ai idée, moi, qu'il l'a tirée de la sienne.

ROSINE.

Je l'ai très-bien reconnue.

BARTHOLO.

Qu'est-ce qu'il coûte d'y regarder?

ROSINE.

Je ne sais pas seulement ce que j'en ai fait.

BARTHOLO, *montrant la pochette.*

Tu l'as mise là.

ROSINE.

Ah, ah ! par distraction.

BARTHOLO.

Ah ! sûrement. Tu vas voir que ce sera quelque folie.

ROSINE, *à part.*

Si je ne le mets pas en colère, il n'y aura pas moyen de refuser.

BARTHOLO.

Donne donc, mon cœur.

ROSINE.

Mais quelle idée avez-vous en insistant, monsieur? Est-ce encore quelque méfiance?

BARTHOLO.

Mais vous, quelle raison avez-vous de ne pas la montrer?

ROSINE.

Je vous répète, monsieur, que ce papier n'est autre que la lettre de mon cousin, que vous m'avez rendue hier toute décachetée; et puisqu'il en est question, je vous dirai tout net que cette liberté me déplaît excessivement.

BARTHOLO.

Je ne vous entends pas.

ROSINE.

Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent? Pourquoi vous donnez-vous les airs de toucher à ceux qui me sont adressés? Si c'est jalousie, elle m'insulte; s'il s'agit de l'abus d'une autorité usurpée, j'en suis plus révoltée encore.

BARTHOLO.

Comment, révoltée! Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

ROSINE.

Si je me suis modérée jusqu'à ce jour, ce n'était pas pour vous donner le droit de m'offenser impunément.

BARTHOLO.

De quelle offense me parlez-vous?

ROSINE.

C'est qu'il est inouï qu'on se permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

BARTHOLO.

De sa femme?

ROSINE.

Je ne la suis pas encore. Mais pourquoi lui donnerait-on la préférence d'une indignité qu'on ne fait à personne?

BARTHOLO.

Vous voulez me faire prendre le change et détourner mon attention du billet, qui, sans doute, est une missive de quelque amant. Mais je le verrai, je vous assure.

ROSINE.

Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maison, et je demande retraite au premier venu.

BARTHOLO.

Qui ne vous recevra point.

ROSINE.

C'est ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO.

Nous ne sommes pas ici en France, où l'on donne toujours raison aux femmes : mais, pour vous en ôter la fantaisie, je vais fermer la porte.

ROSINE, *pendant qu'il y va.*

Ah ciel ! que faire?... Mettons vite à la place la lettre de mon cousin, et donnons-lui beau jeu à la prendre.

(*Elle fait l'échange, et met la lettre du cousin dans sa pochette, de façon qu'elle sorte un peu.*

BARTHOLO, *revenant.*

Ah ! j'espère maintenant la voir.

ROSINE.

De quel droit, s'il vous plaît ?

BARTHOLO.

Du droit le plus universellement reconnu, celui du plus fort.

ROSINE.

On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

BARTHOLO, *frappant du pied.*

Madame! madame!...

ROSINE *tombe sur un fauteuil et feint de se trouver mal.*

Ah ! quelle indignité!...

BARTHOLO.

Donnez cette lettre, ou craignez ma colère.

ROSINE, *renversée.*

Malheureuse Rosine!

BARTHOLO.

Qu'avez-vous donc?

ROSINE.

Quel avenir affreux!

BARTHOLO.

Rosine!

ROSINE.

J'étouffe de fureur.

BARTHOLO.

Elle se trouve mal.

ROSINE.

Je m'affaiblis, je meurs.

BARTHOLO *lui tâte le pouls, et dit à part :*

Dieux! la lettre! Lisons-la sans qu'elle en soit instruite. (*Il continue à lui tâter le pouls, et prend la lettre qu'il tâche de lire en se tournant un peu.*)

ROSINE, *toujours renversée.*

Infortunée! ah!...

BARTHOLO *lui quitte le bras, et dit à part.*

Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de savoir!

ROSINE.

Ah! pauvre Rosine!

BARTHOLO.

L'usage des odeurs... produit ces affections spasmodiques.

(*Il lit par derrière le fauteuil en lui tâtant le pouls. Rosine se relève un peu, le regarde finement, fait un geste de tête, et se remet sans parler.*)

BARTHOLO, *à part.*

O ciel! c'est la lettre de son cousin. Maudite inquiétude! Comment l'apaiser maintenant? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue!

(*Il fait semblant de la soutenir, et remet la lettre dans la pochette.*)

ROSINE *soupire.*

Ah!...

BARTHOLO.

Eh bien! ce n'est rien, mon enfant; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout; car ton pouls n'a seulement pas varié.

(*Il va prendre un flacon sur la console.*)

ROSINE, *à part.*

Il a remis la lettre! fort bien.

BARTHOLO.

Ma chère Rosine, un peu de cette eau spiritueuse.

ROSINE.

Je ne veux rien de vous : laissez-moi.

BARTHOLO.

Je conviens que j'ai montré trop de vivacité sur ce billet.

ROSINE.

Il s'agit bien du billet! C'est votre façon de demander les choses qui est révoltante.

BARTHOLO, *à genoux.*

Pardon : j'ai bientôt senti tous mes torts; et tu me vois à tes pieds, prêt à les réparer.

ROSINE.

Oui, pardon! lorsque vous croyez que cette lettre ne vient pas de mon cousin.

BARTHOLO.

Qu'elle soit d'un autre ou de lui, je ne veux aucun éclaircissement.

ROSINE, *lui présentant la lettre.*

Vous voyez qu'avec de bonnes façons on obtient tout de moi. Lisez-la.

BARTHOLO.

Cet honnête procédé dissiperait mes soupçons, si j'étais assez malheureux pour en conserver.

ROSINE.

Lisez-la donc, monsieur.

BARTHOLO, *se relève.*

A Dieu ne plaise que je te fasse une pareille injure!

ROSINE.

Vous me contrariez de la refuser.

BARTHOLO.

Reçois en réparation cette marque de ma parfaite confiance. Je vais voir la pauvre Marceline, que ce Figaro a, je ne sais pourquoi, saignée du pied : n'y viens-tu pas aussi?

ROSINE.

J'y monterai dans un moment.

BARTHOLO.

Puisque la paix est faite, mignonne, donne-moi ta main. Si tu pouvais m'aimer, ah! comme tu serais heureuse!

ROSINE, *baissant les yeux.*

Si vous pouviez me plaire, ah! comme je vous aimerais!

BARTHOLO.

Je te plairai, je te plairai; quand je te dis que je te plairai! (*Il sort.*)

SCÈNE XVI

ROSINE *le regarde aller.*

Ah! Lindor! Il dit qu'il me plaira!... Lisons cette lettre, qui a manqué de me causer tant de chagrin. (*Elle lit et s'écrie :*) Ha!... j'ai lu trop tard; il me recommande de tenir une querelle ouverte avec mon tuteur : j'en avais une si bonne, et je l'ai laissée échapper. En recevant la lettre, j'ai senti que je rougissais jusqu'aux yeux. Ah! mon tuteur a raison : je suis bien loin d'avoir cet usage du monde qui, me dit-il souvent, assure le maintien des femmes en toute occasion! Mais un homme injuste parviendrait à faire une rusée de l'innocence même.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

BARTHOLO, *seul et désolé.*

Quelle humeur! quelle humeur! Elle paraissait apaisée... Là, qu'on me dise qui diable lui a fourré dans la tête de ne plus vouloir prendre leçon de don Bazile! Elle sait qu'il se mêle de mon mariage..... (*On heurte à la porte.*) Faites tout au monde pour plaire aux femmes; si vous omettez un seul petit point... je dis un seul... (*On heurte une seconde fois.*) Voyons qui c'est.

SCÈNE II

BARTHOLO, LE COMTE, *en bachelier.*

LE COMTE.

Que la paix et la joie habitent toujours céans!

BARTHOLO, *brusquement.*

Jamais souhait ne vint plus à propos. Que voulez-vous?

LE COMTE.

Monsieur, je suis Alonzo, bachelier licencié...

BARTHOLO.

Je n'ai pas besoin de précepteur.

LE COMTE.

... Élève de don Bazile, organiste du grand couvent, qui a l'honneur de montrer la musique à madame votre...

BARTHOLO.

Bazile! organiste! qui a l'honneur!... Je le sais; au fait.

LE COMTE.

(*à part.*) Quel homme! (*haut.*) Un mal subit qui le force à garder le lit...

BARTHOLO.

Garder le lit! Bazile! Il a bien fait d'envoyer; je vais le voir à l'instant.

LE COMTE.

(*à part.*) Oh! diable! (*haut.*) Quand je dis le lit, monsieur, c'est... la chambre que j'entends.

BARTHOLO.

Ne fût-il qu'incommodé. Marchez devant, je vous suis.

LE COMTE, *embarrassé.*

Monsieur, j'étais chargé... Personne ne peut-il nous entendre?

BARTHOLO.

(*à part.*) C'est quelque fripon. (*haut.*) Eh non, monsieur le mystérieux! parlez sans vous troubler, si vous pouvez.

LE COMTE.

(*à part.*) Maudit vieillard! (*haut.*) Don Bazile m'avait chargé de vous apprendre...

BARTHOLO.

Parlez haut, je suis sourd d'une oreille.

LE COMTE, *élevant la voix.*

Ah! volontiers. Que le comte Almaviva, qui restait à la grande place...

BARTHOLO, *effrayé.*

Parlez bas; parlez bas!

LE COMTE, *plus haut.*

... En est délogé ce matin. Comme c'est par moi qu'il a su que le comte Almaviva...

BARTHOLO.

Bas; parlez bas, je vous prie.

LE COMTE, *du même ton.*

... Etait en cette ville, et que j'ai découvert que la senora Rosine lui a écrit...

BARTHOLO.

Lui a écrit? Mon cher ami, parlez plus bas, je vous en conjure! Tenez, asseyons-nous, et jasons d'amitié. Vous avez découvert, dites-vous, que Rosine...

LE COMTE, *fièrement.*

Assurément. Bazile, inquiet pour vous de cette correspondance, m'avait prié de vous montrer sa lettre; mais la manière dont vous prenez les choses...

BARTHOLO.

Eh mon dieu! je les prends bien. Mais ne vous est-il donc pas possible de parler plus bas?

LE COMTE.

Vous êtes sourd d'une oreille, avez-vous dit.

BARTHOLO.

Pardon, pardon, seigneur Alonzo, si vous m'avez trouvé méfiant et dur; mais je suis tellement entouré d'intrigants, de piéges... et puis votre tournure, votre âge, votre air... Pardon, pardon. Eh bien! vous avez la lettre?

LE COMTE.

A la bonne heure sur ce ton, monsieur! Mais je crains qu'on ne soit aux écoutes.

BARTHOLO.

Eh! qui voulez-vous? Tous mes valets sur les dents! Rosine enfermée de fureur! Le diable est entré chez moi. Je vais encore m'assurer...

(*Il va ouvrir doucement la porte de Rosine.*)

LE COMTE, *à part.*

Je me suis enferré de dépit. Garder la lettre à présent! il faudra m'enfuir: autant vaudrait n'être pas venu... La lui montrer!... Si je puis en prévenir Rosine, la montrer est un coup de maître.

BARTHOLO *revient sur la pointe du pied.*

Elle est assise auprès de sa fenêtre, le dos tourné à la porte, occupée à relire une lettre de son cousin l'officier, que j'avais décachetée... Voyons donc la sienne.

LE COMTE *lui remet la lettre de Rosine.*

La voici. (*à part.*) C'est ma lettre qu'elle relit.

BARTHOLO *lit.*

« *Depuis que vous m'avez appris votre nom et votre* « *état.* » Ah! la perfide! c'est bien là sa main.

LE COMTE, *effrayé.*

Parlez donc bas à votre tour.

BARTHOLO.

Quelle obligation, mon cher!...

LE COMTE.

Quand tout sera fini, si vous croyez m'en devoir, vous serez le maître. D'après un travail que fait actuellement don Bazile avec un homme de loi...

BARTHOLO.

Avec un homme de loi, pour mon mariage?

LE COMTE.

Vous aurais-je arrêté sans cela? Il m'a chargé de vous dire que tout peut être prêt pour demain. Alors, si elle résiste...

BARTHOLO.

Elle résistera.

LE COMTE *veut reprendre la lettre, Bartholo la serre.*

Voilà l'instant où je puis vous servir : nous lui montrerons sa lettre, et s'il le faut (*plus mystérieusement*), j'irai jusqu'à lui dire que je la tiens d'une femme à qui le comte l'a sacrifiée. Vous sentez que le trouble, la honte, le depit, peuvent la porter sur-le-champ...

BARTHOLO, *riant.*

De la calomnie! Mon cher ami, je vois bien maintenant que vous venez de la part de Bazile! Mais pour que ceci n'eût pas l'air concerté, ne serait-il pas bon qu'elle vous connût d'avance?

LE COMTE *réprime un grand mouvement de joie.*

C'était assez l'avis de don Bazile. Mais comment faire? Il est tard... au peu de temps qui reste.

BARTHOLO.

Je dirai que vous venez en sa place. Ne lui donnerez-vous pas bien une leçon?

LE COMTE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour vous plaire. Mais prenez garde que toutes ces histoires de maîtres supposés sont de vieilles finesses, des moyens de comédie. Si elle va se douter?...

BARTHOLO.

Présenté par moi, quelle apparence! Vous avez plus l'air d'un amant déguisé que d'un ami officieux.

LE COMTE.

Oui? Vous croyez donc que mon air peut aider à la tromperie?

BARTHOLO.

Je le donne au plus fin à deviner. Elle est ce soir d'une humeur horrible. Mais quand elle ne ferait que vous voir... Son clavecin est dans ce cabinet. Amusez-vous en l'attendant : je vais faire l'impossible pour l'amener.

LE COMTE.

Gardez-vous bien de lui parler de la lettre.

BARTHOLO.

Avant l'instant décisif? Elle perdrait tout son effet. Il ne faut pas me dire deux fois les choses : il ne faut pas me les dire deux fois. (*Il s'en va.*)

SCÈNE III

LE COMTE, *seul.*

Me voilà sauvé. Ouf! Que ce diable d'homme est rude à manier! Figaro le connaît bien. Je me voyais mentir; cela me donnait un air plat et gauche; et il a des yeux!... Ma foi, sans l'inspiration subite de la lettre, il faut l'avouer, j'étais éconduit comme un sot. O ciel! on dispute là-dedans. Si elle allait s'obstiner à ne pas venir! Écoutons... Elle refuse de sortir de chez elle, et j'ai perdu le fruit de ma ruse. (*Il retourne écouter.*) La voici; ne nous montrons pas d'abord. (*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE IV

LE COMTE, ROSINE, BARTHOLO.

ROSINE, *avec une colère simulée.*

Tout ce que vous direz est inutile, monsieur. J'ai pris mon parti; je ne veux plus entendre parler de musique.

BARTHOLO.

Écoute donc, mon enfant; c'est le seigneur Alonzo, l'élève et l'ami de don Bazile, choisi par lui pour être un de nos témoins. — La musique te calmera, je t'assure.

ROSINE.

Oh! pour cela, vous pouvez vous en détacher. Si je chante ce soir!... Où donc est-il ce maître que vous craignez de renvoyer? Je vais, en deux mots, lui donner son compte, et celui de Bazile. (*Elle aperçoit son amant : elle fait un cri.*) Ah!...

BARTHOLO.

Qu'avez-vous?

ROSINE, *les deux mains sur son cœur, avec un grand trouble.*

Ah! mon Dieu, monsieur... Ah! mon Dieu, monsieur...

BARTHOLO.

Elle se trouve encore mal! Seigneur Alonzo!

ROSINE.

Non, je ne me trouve pas mal... mais c'est qu'en me tournant... Ah!...

LE COMTE.

Le pied vous a tourné, madame?

ROSINE.

Ah! oui, le pied m'a tourné. Je me suis fait un mal horrible.

LE COMTE.

Je m'en suis bien aperçu.

ROSINE, *regardant le comte.*

Le coup m'a porté au cœur.

BARTHOLO.

Un siège, un siège. Et pas un fauteuil ici?

(*Il va le chercher.*)

LE COMTE.

Ah! Rosine!

ROSINE.

Quelle imprudence!

LE COMTE.

J'ai mille choses essentielles à vous dire.

ROSINE.

Il ne nous quittera pas.

LE COMTE.

Figaro va venir nous aider.

BARTHOLO *apporte un fauteuil.*

Tiens, mignonne, assieds-toi. — Il n'y a pas d'apparence, bachelier, qu'elle prenne leçon ce soir; ce sera pour un autre jour. Adieu.

ROSINE, *au comte.*

Non, attendez; ma douleur est un peu apaisée. (*à Bartholo.*) Je sens que j'ai eu tort avec vous, mon-

sieur : je veux vous imiter, en réparant sur-le-champ...

BARTHOLO.

Oh! le bon petit naturel de femme! Mais, après une pareille émotion, mon enfant, je ne souffrirai pas que tu fasses le moindre effort. Adieu, adieu, barbelier.

ROSINE, *au comte.*

Un moment, de grâce! (*à Bartholo.*) Je croirai, monsieur, que vous n'aimez pas à m'obliger, si vous m'empêchez de vous prouver mes regrets en prenant ma leçon.

LE COMTE, *à part, à Bartholo.*

Ne la contrariez pas, si vous m'en croyez.

BARTHOLO.

Voilà qui est fini, mon amoureuse. Je suis si loin de chercher à te déplaire, que je veux rester là tout le temps que tu vas étudier.

ROSINE.

Non, monsieur. Je sais que la musique n'a nul attrait pour vous.

BARTHOLO.

Je t'assure que ce soir elle m'enchantera.

ROSINE, *au comte, à part.*

Je suis au supplice.

LE COMTE, *prenant un papier de musique sur le pupitre.*

Est-ce là ce que vous voulez chanter, madame?

ROSINE.

Oui, c'est un morceau très-agréable de la *Précaution inutile.*

BARTHOLO.

Toujours la *Précaution inutile!*

LE COMTE.

C'est ce qu'il y a de plus nouveau aujourd'hui. C'est une image du printemps, d'un genre assez vif. Si madame veut l'essayer...

ROSINE, *regardant le comte.*

Avec grand plaisir : un tableau du printemps me ravit; c'est la jeunesse de la nature. Au sortir de l'hiver, il semble que le cœur acquière un plus haut degré de sensibilité : comme un esclave, enfermé depuis longtemps, goûte avec plus de plaisir le charme de la liberté qui vient de lui être offerte.

BARTHOLO, *bas au comte.*

Toujours des idées romanesques en tête.

LE COMTE, *bas.*

En sentez-vous l'application?

BARTHOLO.

Parbleu! (*Il va s'asseoir dans le fauteuil qu'a occupé Rosine.*)

ROSINE *chante.*

Quand, dans la plaine
L'amour ramène
Le printemps
Si chéri des amants,
Tout reprend l'être,
Son feu pénètre
Dans les fleurs
Et dans les jeunes cœurs.
On voit les troupeaux
Sortir des hameaux;
Dans tous les coteaux
Les cris des agneaux
Retentissent;
Ils bondissent :
Tout fermente,
Tout augmente;
Les brebis paissent
Les fleurs qui naissent;
Les chiens fidèles
Veillent sur elles;
Mais Lindor enflammé
Ne songe guère
Qu'au bonheur d'être aimé
De sa bergère.

MÊME AIR.

Loin de sa mère,
Cette bergère
Va chantant
Où son amant l'attend.
Par cette ruse,
L'amour l'abuse;
Mais chanter
Sauve-t-il du danger?
Les doux chalumeaux,
Les chants des oiseaux,
Ses charmes naissants,
Ses quinze ou seize ans,
Tout l'excite,
Tout l'agite;
La pauvrette
S'inquiète;
De sa retraite,
Lindor la guette;
Elle s'avance;
Lindor s'élance;
Il vient de l'embrasser :
Elle, bien aise,
Feint de se courroucer
Pour qu'on l'apaise.

PETITE REPRISE

Les soupirs,
Les soins, les promesses,
Les vives tendresses,
Les plaisirs,
Le fin badinage,
Sont mis en usage;
Et bientôt la bergère
Ne sent plus de colère.
Si quelque jaloux
Trouble un bien si doux,
Nos amants d'accord
Ont un soin extrême...

... De voiler leur transport;
Mais quand on s'aime,
La gêne ajoute encor
Au plaisir même.

En l'écoutant, Bartholo s'est assoupi. Le comte, pendant la petite reprise, se hasarde à prendre une main qu'il couvre de baisers. L'émotion ralentit le chant de Rosine, l'affaiblit, et finit même par lui couper la voix au milieu de la cadence, au mot extrême. L'orchestre suit les mouvements de la chanteuse, affaiblit son jeu, et se tait avec elle. L'absence du bruit, qui avait endormi Bartholo, le réveille. Le comte se relève, Rosine et l'orchestre reprennent subitement la suite de l'air. Si la petite reprise se répète, le même jeu recommence.)

LE COMTE.

En vérité, c'est un morceau charmant; et madame l'exécute avec une intelligence...

ROSINE.

Vous me flattez, seigneur; la gloire est tout entière au maître.

BARTHOLO, *bâillant.*

Moi, je crois que j'ai un peu dormi pendant le morceau charmant. J'ai mes malades. Je vas, je viens, je toupille, et sitôt que je m'assieds, mes pauvres jambes...

(*Il se lève et pousse le fauteuil.*)

ROSINE, *bas au comte.*

Figaro ne vient point!

LE COMTE.

Filons le temps.

BARTHOLO.

Mais, bachelier, je l'ai déjà dit à ce vieux Bazile: est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de lui faire étudier des choses plus gaies que toutes ces grandes aria, qui vont en haut, en bas, en roulant, hi, ho, a, a, a, a, et qui me semblent autant d'enterrements? La, de ces petits airs qu'on chantait dans ma jeunesse, et que chacun retenait facilement? J'en savais autrefois... Par exemple...

(*Pendant la ritournelle, il cherche en se grattant la tête, et chante en faisant claquer ses pouces et dansant des genoux comme les vieillards.*)

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris?...

(*au comte, en riant.*) Il y a Fanchonnette dans la chanson; mais j'y ai substitué Rosinette pour la lui rendre plus agréable et la faire cadrer aux circonstances. Ah, ah, ah, ah! Fort bien! pas vrai?

LE COMTE, *riant.*

Ah, ah, ah! Oui, tout au mieux.

SCÈNE V

FIGARO, *dans le fond;* ROSINE, BARTHOLO, LE COMTE.

BARTHOLO, *chante.*

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris?
Je ne suis point Tircis:
Mais la nuit, dans l'ombre,
Je vaux encor mon prix;
Et quand il fait sombre,
Les plus beaux chats sont gris.

(*Il répète la reprise en dansant. Figaro, derrière lui, imite ses mouvements.*)

Je ne suis point Tircis.

(*apercevant Figaro.*) Ah! entrez, monsieur le barbier; avancez: vous êtes charmant!

FIGARO *salue.*

Monsieur, il est vrai que ma mère me l'a dit autrefois; mais je suis un peu déformé depuis ce temps-là. (*à part, au comte.*) Bravo, monseigneur!

(*Pendant toute cette scène, le comte fait ce qu'il peut pour parler à Rosine; mais l'œil inquiet et vigilant du tuteur l'en empêche toujours, ce qui forme un jeu muet de tous les acteurs, étrangers au début du docteur et de Figaro.*)

BARTHOLO.

Venez-vous purger encore, saigner, droguer, mettre sur le grabat toute ma maison?

FIGARO.

Monsieur, il n'est pas tous les jours fête; mais, sans compter les soins quotidiens, monsieur a pu voir que, lorsqu'ils en ont besoin, mon zèle n'attend pas qu'on lui commande...

BARTHOLO.

Votre zèle n'attend pas! Que direz-vous, monsieur le zélé, à ce malheureux qui bâille et dort tout éveillé? et l'autre qui, depuis trois heures, éternue à se faire sauter le crâne et jaillir la cervelle! que leur direz-vous?

FIGARO.

Ce que je leur dirai?

BARTHOLO.

Oui.

FIGARO.

Je leur dirai... Eh, parbleu! je dirai à celui qui éternue: *Dieu vous bénisse!* et *Va te coucher,* à celui qui bâille. Ce n'est pas cela, monsieur, qui grossira le mémoire.

BARTHOLO.

Vraiment non; mais c'est la saignée et les médicaments qui le grossiraient, si je voulais y entendre. Est-ce par zèle aussi que vous avez empaqueté les yeux de ma mule? et votre cataplasme lui rendra-t-il la vue?

Digitized by Google

FIGARO.

S'il ne lui rend pas la vue, ce n'est pas cela non plus qui l'empêchera d'y voir.

BARTHOLO.

Que je le trouve sur le mémoire!... On n'est pas de cette extravagance-là!

FIGARO.

Ma foi, monsieur, les hommes n'ayant guère à choisir qu'entre la sottise et la folie, où je ne vois point de profit je veux au moins du plaisir; et vive la joie! Qui sait si le monde durera encore trois semaines?

BARTHOLO.

Vous feriez bien mieux, monsieur le raisonneur, de me payer mes cent écus et les intérêts sans lanterner; je vous en avertis.

FIGARO.

Doutez-vous de ma probité, monsieur? Vos cent écus! j'aimerais mieux vous les devoir toute ma vie, que de les nier un seul instant.

BARTHOLO.

Et dites-moi un peu comment la petite Figaro a trouvé les bonbons que vous lui avez portés?

FIGARO.

Quels bonbons? Que voulez-vous dire?

BARTHOLO.

Oui, ces bonbons, dans ce cornet fait avec cette feuille de papier à lettre, ce matin.

FIGARO.

Diable emporte si...

ROSINE, *l'interrompant.*

Avez-vous eu soin au moins de les lui donner de ma part, monsieur Figaro? Je vous l'avais recommandé.

FIGARO.

Ah! ah! les bonbons de ce matin? Que je suis bête, moi! j'avais perdu tout cela de vue... Oh! excellents, madame! admirables!

BARTHOLO.

Excellents! admirables! Oui, sans doute, monsieur le barbier, revenez sur vos pas! Vous faites là un joli métier, monsieur!

FIGARO.

Qu'est-ce qu'il a donc, monsieur?

BARTHOLO.

Et qui vous fera une belle réputation, monsieur!

FIGARO.

Je la soutiendrai, monsieur.

BARTHOLO.

Dites que vous la supporterez, monsieur.

FIGARO.

Comme il vous plaira, monsieur.

BARTHOLO.

Vous le prenez bien haut, monsieur! Sachez que quand je dispute avec un fat, je ne lui cède jamais.

FIGARO *lui tourne le dos.*

Nous différons en cela, monsieur; moi, je lui cède toujours.

BARTHOLO.

Hein? qu'est-ce qu'il dit donc, bachelier?

FIGARO.

C'est que vous croyez avoir affaire à quelque barbier de village, et qui ne sait manier que le rasoir? Apprenez, monsieur, que j'ai travaillé de la plume à Madrid, et que sans les envieux...

BARTHOLO.

Eh! que n'y restiez-vous, sans venir ici changer de profession?

FIGARO.

On fait comme on peut. Mettez-vous à ma place.

BARTHOLO.

Me mettre à votre place! Ah! parbleu, je dirais de belles sottises!

FIGARO.

Monsieur, vous ne commencez pas trop mal; je m'en rapporte à votre confrère qui est là rêvassant.

LE COMTE, *revenant à lui.*

Je... je ne suis pas le confrère de monsieur.

FIGARO.

Non! Vous voyant ici à consulter, j'ai pensé que vous poursuiviez le même objet.

BARTHOLO, *en colère.*

Enfin, quel sujet vous amène? Y a-t-il quelque lettre à remettre encore ce soir à madame? Parlez, faut-il que je me retire?

FIGARO.

Comme vous rudoyez le pauvre monde! Eh! parbleu, monsieur, je viens vous raser, voilà tout: n'est-ce pas aujourd'hui votre jour?

BARTHOLO.

Vous reviendrez tantôt.

FIGARO.

Ah! oui, revenir! Toute la garnison prend medecine demain matin, j'en ai obtenu l'entreprise par mes protections. Jugez donc comme j'ai du temps à perdre! Monsieur passe-t-il chez lui?

BARTHOLO.

Non, monsieur ne passe point chez lui. Eh mais... qui empêche qu'on ne me rase ici?

ROSINE, *avec dédain.*

Vous êtes honnête! Et pourquoi pas dans mon appartement?

BARTHOLO.

Tu te fâches! Pardon, mon enfant, tu vas achever de prendre ta leçon; c'est pour ne pas perdre un instant le plaisir de t'entendre.

FIGARO, *bas, au comte.*

On ne le tirera pas d'ici! (*haut.*) Allons, l'Éveillé? la Jeunesse? le bassin, de l'eau, tout ce qu'il faut à monsieur.

BARTHOLO.

Sans doute, appelez-les! Fatigués, harassés, moulus de votre façon, n'a-t-il pas fallu les faire coucher?

FIGARO.

Eh bien! j'irai tout chercher. N'est-ce pas, dans

votre chambre? (*bas, au comte.*) Je vais l'attirer dehors.

BARTHOLO *détache son trousseau de clefs, et dit par réflexion :*

Non, non, j'y vais moi-même. (*bas, au comte en s'en allant.*) Ayez les yeux sur eux, je vous prie.

SCÈNE VI

FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

FIGARO.

Ah! que nous l'avons manqué belle! Il allait me donner le trousseau. La clef de la jalousie n'y est-elle pas?

ROSINE.

C'est la plus neuve de toutes.

SCÈNE VII

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *revenant.*

(*à part.*) Bon! je ne sais ce que je fais, de laisser ici ce maudit barbier. (*à Figaro.*) Tenez. (*Il lui donne le trousseau.*) Dans mon cabinet, sous mon bureau; mais ne touchez à rien.

FIGARO.

La peste! il y ferait bon, méfiant comme vous êtes! (*à part, en s'en allant.*) Voyez comme le ciel protége l'innocence!

SCÈNE VIII

BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *bas, au comte.*

C'est le drôle qui a porté la lettre au comte.

LE COMTE, *bas.*

Il m'a l'air d'un fripon.

BARTHOLO.

Il ne m'attrapera plus.

LE COMTE.

Je crois qu'à cet égard le plus fort est fait.

BARTHOLO.

Tout considéré, j'ai pensé qu'il était plus prudent de l'envoyer dans ma chambre que de le laisser avec elle.

LE COMTE.

Ils n'auraient pas dit un mot que je n'eusse été en tiers.

ROSINE.

Il est bien poli, messieurs, de parler bas sans cesse! Et ma leçon?

(*Ici l'on entend un bruit, comme de la vaisselle renversée.*)

BARTHOLO, *criant.*

Qu'est-ce que j'entends donc! Le cruel barbier aura tout laissé tomber par l'escalier, et les plus belles pièces de mon nécessaire!...

(*Il court dehors.*)

SCÈNE IX

LE COMTE, ROSINE.

LE COMTE.

Profitons du moment que l'intelligence de Figaro nous ménage. Accordez-moi, ce soir, je vous en conjure, madame, un moment d'entretien indispensable pour vous soustraire à l'esclavage où vous alliez tomber.

ROSINE.

Ah! Lindor!

LE COMTE.

Je puis monter à votre jalousie; et quant à la lettre que j'ai reçue de vous ce matin, je me suis vu forcé...

SCÈNE X

ROSINE, BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

Je ne m'étais pas trompé; tout est brisé, fracassé.

FIGARO.

Voyez le grand malheur pour tant de train! On ne voit goutte sur l'escalier. (*Il montre la clef au comte.*) Moi, en montant, j'ai accroché une clef...

BARTHOLO.

On prend garde à ce qu'on fait. Accrocher une clef! L'habile homme!

FIGARO.

Ma foi, monsieur, cherchez-en un plus subtil.

SCÈNE XI

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS; DON BAZILE.

ROSINE, *effrayée.* (*à part.*)

Don Bazile!...

LE COMTE, *à part.*

Juste ciel!

FIGARO, *à part.*

C'est le diable!

BARTHOLO *va au-devant de lui.*

Ah! Bazile, mon ami, soyez le bien rétabli. Votre accident n'a donc point eu de suites? En vérité, le seigneur Alonzo m'avait fort effrayé sur votre état; demandez-lui, je partais pour vous aller voir, et s'il ne m'avait point retenu...

BAZILE, *étonné.*

Le seigneur Alonzo?...

FIGARO *frappe du pied.*

Eh quoi! toujours des accrocs? Deux heures pour une méchante barbe... Chienne de pratique!

BAZILE, *regardant tout le monde.*

Me ferez-vous bien le plaisir de me dire, messieurs?...

FIGARO.

Vous lui parlerez quand je serai parti.

BAZILE.

Mais encore faudrait-il...

Digitized by Google

LA COMTE.

Il faudrait vous taire, Bazile. Croyez-vous apprendre à monsieur quelque chose qu'il ignore? Je lui ai raconté que vous m'aviez chargé de venir donner une leçon de musique à votre place.

BAZILE, *plus étonné.*

La leçon de musique!... Alonzo!...

ROSINE, *à part, à Bazile.*

Eh! taisez-vous.

BAZILE.

Elle aussi!

LE COMTE, *bas, à Bartholo.*

Dites-lui donc tout bas que nous en sommes convenus.

BARTHOLO, *à Bazile, à part.*

N'allez pas nous démentir, Bazile, en disant qu'il n'est pas votre élève, vous gâteriez tout.

BAZILE.

Ah! ah!

BARTHOLO, *haut.*

En vérité, Bazile, on n'a pas plus de talent que votre élève.

BAZILE, *stupéfait.*

Que mon élève!... (*bas.*) Je venais pour vous dire que le comte est déménagé.

BARTHOLO, *bas.*

Je le sais, taisez-vous.

BAZILE, *bas.*

Qui vous l'a dit?

BARTHOLO, *bas.*

Lui, apparemment!

LE COMTE, *bas.*

Moi, sans doute : écoutez seulement.

ROSINE, *bas, à Bazile.*

Est-il si difficile de vous taire?

FIGARO, *bas, à Bazile.*

Hum! Grand escogriffe! Il est sourd!

BAZILE, *à part.*

Qui diable est-ce donc qu'on trompe ici? Tout le monde est dans le secret!

BARTHOLO, *haut.*

Eh bien, Bazile, votre homme de loi?...

FIGARO.

Vous avez toute la soirée pour parler de l'homme de loi.

BARTHOLO, *à Bazile.*

Un mot; dites-moi seulement si vous êtes content de l'homme de loi?

BAZILE, *effaré.*

De l'homme de loi?

LE COMTE, *souriant.*

Vous ne l'avez pas vu, l'homme de loi?

BAZILE, *impatienté.*

Eh! non, je ne l'ai pas vu, l'homme de loi.

LE COMTE, *à Bartholo, à part.*

Voulez-vous donc qu'il s'explique ici devant elle? Renvoyez-le.

BARTHOLO, *bas, au comte.*

Vous avez raison. (*à Bazile.*) Mais quel mal vous donc pris si subitement?

BAZILE, *en colère.*

Je ne vous entends pas.

LE COMTE *lui met à part une bourse dans la main.*

Oui : monsieur vous demande ce que vous venez faire ici, dans l'état d'indisposition où vous êtes?

FIGARO.

Il est pâle comme un mort!

BAZILE.

Ah! je comprends...

LA COMTE.

Allez vous coucher, mon cher Bazile : vous n'êtes pas bien, et vous nous faites mourir de frayeur. Allez vous coucher.

FIGARO.

Il a la physionomie toute renversée. Allez vous coucher.

BARTHOLO.

D'honneur, il sent la fièvre d'une lieue. Allez vous coucher.

ROSINE.

Pourquoi donc êtes-vous sorti? On dit que cela se gagne. Allez vous coucher.

BAZILE, *au dernier étonnement.*

Que j'aille me coucher!

TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE.

Eh! sans doute.

BAZILE, *les regardant tous.*

En effet, messieurs, je crois que je ne ferai pas mal de me retirer; je sens que je ne suis pas ici dans mon assiette ordinaire.

BARTHOLO.

A demain, toujours : si vous êtes mieux.

LE COMTE.

Bazile, je serai chez vous de très-bonne heure.

FIGARO.

Croyez-moi, tenez-vous bien chaudement dans votre lit.

ROSINE.

Bonsoir, monsieur Bazile.

BAZILE, *à part.*

Diable emporte si j'y comprends rien! et sans cette bourse...

TOUS.

Bonsoir, Bazile, bonsoir.

BAZILE, *en s'en allant.*

Eh bien! bonsoir donc, bonsoir.

(*Ils l'accompagnent tous en riant.*)

SCÈNE XII

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *excepté* BAZILE.

BARTHOLO, *d'un ton important.*

Cet homme-là n'est pas bien du tout.

ROSINE.

Il a les yeux égarés.

LA COMTE.

Le grand air l'aura saisi.

FIGARO.

Avez-vous vu comme il parlait tout seul? Ce que

c'est que de nous! (*à Bartholo.*) Ah çà, vous décidez-vous, cette fois? (*Il lui pousse un fauteuil très-loin du comte et lui présente le linge.*)

LE COMTE.

Avant de finir, madame, je dois vous dire un mot essentiel au progrès de l'art que j'ai l'honneur de vous enseigner. (*Il s'approche, et lui parle bas à l'oreille.*)

BARTHOLO, *à Figaro.*

Eh mais! il semble que vous le fassiez exprès de vous approcher, et de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir...

LE COMTE, *bas, à Rosine.*

Nous avons la clef de la jalousie, et nous serons ici à minuit.

FIGARO *passe le linge au cou de Bartholo.*

Quoi voir? Si c'était une leçon de danse, on vous passerait d'y regarder; mais du chant!... ahi, ahi.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est?

FIGARO.

Je ne sais ce qui m'est entré dans l'œil.

(*Il rapproche sa tête.*)

BARTHOLO.

Ne frottez donc pas.

FIGARO.

C'est le gauche. Voudriez-vous me faire le plaisir d'y souffler un peu fort?

BARTHOLO *prend la tête de Figaro, regarde par-dessus, le pousse vivement et va derrière les amants écouter leur conversation.*

LA COMTE, *bas, à Rosine.*

Et quant à votre lettre, je me suis trouvé tantôt dans un tel embarras pour rester ici...

FIGARO, *de loin pour avertir.*

Hem!... hem!...

LA COMTE.

Désolé de voir encore mon déguisement inutile...

BARTHOLO, *passant entre deux.*

Votre déguisement inutile!

ROSINE, *effrayée.*

Ah!...

BARTHOLO.

Fort bien, madame, ne vous gênez pas. Comment! sous mes yeux mêmes, en ma présence, on m'ose outrager de la sorte!

LA COMTE.

Qu'avez-vous donc, seigneur?

BARTHOLO.

Perfide Alonzo!

LE COMTE.

Seigneur Bartholo, si vous avez souvent des lubies comme celle dont le hasard me rend témoin, je ne suis plus étonné de l'éloignement que mademoiselle a pour devenir votre femme.

ROSINE.

Sa femme! Moi! Passer mes jours auprès d'un vieux jaloux, qui, pour tout bonheur, offre à ma jeunesse un esclavage abominable!

BARTHOLO.

Ah! qu'est-ce que j'entends!

ROSINE.

Oui, je le dis tout haut : je donnerai mon cœur et ma main à celui qui pourra m'arracher de cette horrible prison, où ma personne et mon bien sont retenus contre toute justice. (*Rosine sort.*)

SCÈNE XIII

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

La colère me suffoque.

LA COMTE.

En effet, seigneur, il est difficile qu'une jeune femme...

FIGARO.

Oui, une jeune femme et un grand âge, voilà ce qui trouble la tête d'un vieillard.

BARTHOLO.

Comment! lorsque je les prends sur le fait! Maudit barbier! il me prend des envies...

FIGARO.

Je me retire, il est fou.

LE COMTE.

Et moi aussi; d'honneur, il est fou.

FIGARO.

Il est fou, il est fou... (*Ils sortent.*)

SCÈNE XIV

BARTHOLO, *seul, les poursuit.*

Je suis fou! Infâmes suborneurs, émissaires du diable, dont vous faites ici l'office, et qui puisse vous emporter tous... je suis fou !... Je les ai vus comme je vois ce pupitre... et me soutenir effrontément!... Ah! il n'y a que Bazile qui puisse m'expliquer ceci. Oui, envoyons-le chercher. Holà! quelqu'un... Ah! j'oublie que je n'ai personne... Un voisin, le premier venu, n'importe. Il y a de quoi perdre l'esprit! il y a de quoi perdre l'esprit!

(*Pendant l'entr'acte, le théâtre s'obscurcit : on entend un bruit d'orage.*)

ACTE QUATRIÈME

Le théâtre est obscur.

SCÈNE I

BARTHOLO, DON BAZILE, *une lanterne de papier à la main.*

BARTHOLO.

Comment! Bazile, vous ne le connaissez pas! Ce que vous dites est-il possible?

BAZILE.

Vous m'interrogeriez cent fois, que je vous ferais toujours la même réponse. S'il vous a remis la lettre de Rosine, c'est sans doute un des émissaires du comte. Mais, à la magnificence du présent qu'il m'a fait, il se pourrait que ce fût le comte lui-même.

BARTHOLO.

Quelle apparence? Mais, à propos de ce présent, eh! pourquoi l'avez-vous reçu?

BAZILE.

Vous aviez l'air d'accord; je n'y entendais rien: et, dans les cas difficiles à juger, une bourse d'or me paraît toujours un argument sans réplique. Et puis, comme dit le proverbe, ce qui est bon à prendre...

BARTHOLO.

J'entends, est bon...

BAZILE.

A garder.

BARTHOLO, *surpris.*

Ah! ah!

BAZILE.

Oui, j'ai arrangé comme cela plusieurs petits proverbes avec des variations. Mais allons au fait: à quoi vous arrêtez-vous?

BARTHOLO.

En ma place, Bazile, ne feriez-vous pas les derniers efforts pour la posséder?

BAZILE.

Ma foi non, docteur. En toute espèce de biens, posséder est peu de chose; c'est jouir qui rend heureux: mon avis est qu'épouser une femme dont on n'est point aimé, c'est s'exposer...

BARTHOLO.

Vous craindriez les accidents?

BAZILE.

Hé, hé, monsieur... on en voit beaucoup cette année. Je ne ferais point violence à son cœur.

BARTHOLO.

Votre valet, Bazile. Il vaut mieux qu'elle pleure de m'avoir, que moi je meure de ne l'avoir pas.

BAZILE.

Il y va de la vie? Epousez, docteur, épousez.

BARTHOLO.

Aussi ferai-je, et cette nuit même.

BAZILE.

Adieu donc. — Souvenez-vous, en parlant à la pupille, de les rendre tous plus noirs que l'enfer.

BARTHOLO.

Vous avez raison.

BAZILE.

La calomnie, docteur, la calomnie! Il faut toujours en venir là.

BARTHOLO.

Voici la lettre de Rosine que cet Alonzo m'a remise; et il m'a montré, sans le vouloir, l'usage que j'en dois faire auprès d'elle.

BAZILE.

Adieu: nous serons tous ici à quatre heures.

BARTHOLO.

Pourquoi pas plus tôt?

BAZILE.

Impossible; le notaire est retenu.

BARTHOLO.

Pour un mariage?

BAZILE.

Oui, chez le barbier Figaro; c'est sa nièce qu'il marie.

BARTHOLO.

Sa nièce? il n'en a pas.

BAZILE.

Voilà ce qu'ils ont dit au notaire.

BARTHOLO.

Ce drôle est du complot: que diable!...

BAZILE.

Est-ce que vous penseriez?...

BARTHOLO.

Ma foi, ces gens-là sont si alertes! Tenez, mon ami, je ne suis pas tranquille. Retournez chez le notaire. Qu'il vienne ici sur-le-champ avec vous.

BAZILE.

Il pleut, il fait un temps du diable; mais rien ne m'arrête pour vous servir. Que faites-vous donc?

BARTHOLO.

Je vous reconduis: n'ont-ils pas fait estropier tout mon monde par ce Figaro! Je suis seul ici.

BAZILE.

J'ai ma lanterne.

BARTHOLO.

Tenez, Bazile, voilà mon passe-partout. Je vous attends, je veille; et vienne qui voudra, hors le notaire et vous, personne n'entrera de la nuit.

BAZILE.

Avec ces précautions, vous êtes sûr de votre fait.

SCÈNE II

ROSINE, *seule, sortant de sa chambre.*

Il me semblait avoir entendu parler. Il est minuit sonné; Lindor ne vient point! Ce mauvais temps même était propre à le favoriser. Sûr de ne rencontrer personne... Ah! Lindor! si vous m'aviez trompée!... Quel bruit entends-je?... Dieux! c'est mon tuteur. Rentrons.

SCÈNE III

ROSINE, BARTHOLO.

BARTHOLO, *tenant de la lumière.*

Ah! Rosine, puisque vous n'êtes pas encore rentrée dans votre appartement...

ROSINE.

Je vais me retirer.

BARTHOLO.

Par le temps affreux qu'il fait, vous ne reposerez pas, et j'ai des choses très-pressées à vous dire.

ROSINE.

Que me voulez-vous, monsieur? N'est-ce donc pas assez d'être tourmentée le jour?

BARTHOLO.

Rosine, écoutez-moi.

ROSINE.

Demain je vous entendrai.

BARTHOLO.

Un moment, de grâce!

ROSINE, *à part.*

S'il allait venir!

BARTHOLO *lui montre sa lettre.*

Connaissez-vous cette lettre?

ROSINE *la reconnaît.*

Ah! grands dieux!...

BARTHOLO.

Mon intention, Rosine, n'est point de vous faire de reproches : à votre âge, on peut s'égarer; mais je suis votre ami; écoutez-moi.

ROSINE.

Je n'en puis plus.

BARTHOLO.

Cette lettre que vous avez écrite au comte Almaviva...

ROSINE, *étonnée.*

Au comte Almaviva!

BARTHOLO.

Voyez quel homme affreux est ce comte : aussitôt qu'il l'a reçue, il en a fait trophée. Je la tiens d'une femme à qui il l'a sacrifiée.

ROSINE.

Le comte Almaviva!...

BARTHOLO.

Vous avez peine à vous persuader cette horreur. L'inexpérience, Rosine, rend votre sexe confiant et crédule; mais apprenez dans quel piége on vous attirait. Cette femme m'a fait donner avis de tout, apparemment pour écarter une rivale aussi dangereuse que vous. J'en frémis! le plus abominable complot entre Almaviva, Figaro et cet Alonzo, cet élève supposé de Bazile qui porte un autre nom, et n'est que le vil agent du comte, allait vous entraîner dans un abîme dont rien n'eût pu vous tirer.

ROSINE, *accablée.*

Quelle horreur!... Quoi, Lindor!... quoi, ce jeune homme!...

BARTHOLO, *à part.*

Ah! c'est Lindor.

ROSINE.

C'est pour le comte Almaviva... C'est pour un autre...

BARTHOLO.

Voilà ce qu'on m'a dit en me remettant votre lettre.

ROSINE, *outrée.*

Ah! quelle indignité!... Il en sera puni. — Monsieur, vous avez désiré de m'épouser?

BARTHOLO.

Tu connais la vivacité de mes sentiments.

ROSINE.

S'il peut vous en rester encore, je suis à vous.

BARTHOLO.

Eh bien! le notaire viendra cette nuit même.

ROSINE.

Ce n'est pas tout. O ciel! suis-je assez humiliée!... Apprenez que dans peu le perfide ose entrer par cette jalousie, dont ils ont eu l'art de vous dérober la clef.

BARTHOLO, *regardant au trousseau.*

Ah! les scélérats! Mon enfant, je ne te quitte plus.

ROSINE, *avec effroi.*

Ah, monsieur! et s'ils sont armés?

BARTHOLO.

Tu as raison : je perdrais ma vengeance. Monte chez Marceline : enferme-toi chez elle à double tour. Je vais chercher main-forte, et l'attendre auprès de la maison. Arrêté comme voleur, nous aurons le plaisir d'on être à la fois vengés et délivrés! Et compte que mon amour te dédommagera...

ROSINE, *au désespoir.*

Oubliez seulement mon erreur. (*à part.*) Ah! je m'en punis assez!

BARTHOLO, *s'en allant.*

Allons nous embusquer. A la fin je la tiens. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

ROSINE, *seule.*

Son amour me dédommagera!... Malheureuse!... (*Elle tire son mouchoir et s'abandonne aux larmes.*) Que faire?... Il va venir. Je veux rester et feindre avec lui, pour le contempler un moment dans toute sa noirceur. La bassesse de son procédé sera mon préservatif... Ah! j'en ai grand besoin. Figure noble, air doux, une voix si tendre! et ce n'est que le vil agent d'un corrupteur! Ah, malheureuse! malheureuse!... Ciel! on ouvre la jalousie! (*Elle se sauve.*)

SCÈNE V

LE COMTE, FIGARO, *enveloppé d'un manteau, paraît à la fenêtre.*

FIGARO *parle en dehors.*

Quelqu'un s'enfuit : entrerai-je?

LE COMTE, *en dehors.*

Un homme?

FIGARO.

Non.

LA COMTE.

C'est Rosine, que ta figure atroce aura mise en fuite.

FIGARO *saute dans la chambre.*

Ma foi, je le crois... Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, la foudre et les éclairs.

LE COMTE, *enveloppé d'un long manteau.*

Donne-moi la main. (*Il saute à son tour.*) A nous la victoire!

FIGARO *jette son manteau.*

Nous sommes tout percés. Charmant temps, pour aller en bonne fortune! Monseigneur, comment trouvez-vous cette nuit?

LA COMTE.

Superbe pour un amant.

FIGARO.

Oui; mais pour un confident?... Et si quelqu'un allait nous surprendre ici?

LE COMTE.

N'es-tu pas avec moi? J'ai bien une autre inquiétude : c'est de la déterminer à quitter sur-le-champ la maison du tuteur.

FIGARO.

Vous avez pour vous trois passions toutes-puissantes sur le beau sexe : l'amour, la haine et la crainte.

LE COMTE *regarde dans l'obscurité.*

Comment lui annoncer brusquement que le notaire l'attend chez toi pour nous unir? Elle trouvera mon projet bien hardi; elle va me nommer audacieux.

FIGARO.

Si elle vous nomme audacieux, vous l'appellerez cruelle. Les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles. Au surplus, si son amour est tel que vous le désirez, vous lui direz qui vous êtes; elle ne doutera plus de vos sentiments.

SCÈNE VI

LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

(*Figaro allume toutes les bougies qui sont sur la table.*)

LA COMTE.

La voici. — Ma belle Rosine!...

ROSINE, *d'un ton très-composé.*

Je commençais, monsieur, à craindre que vous ne vinssiez pas.

LA COMTE.

Charmante inquiétude!... Mademoiselle, il ne me convient point d'abuser des circonstances pour vous proposer de partager le sort d'un infortuné; mais, quelque asile que vous choisissiez, je jure mon honneur...

ROSINE.

Monsieur, si le don de ma main n'avait pas dû suivre à l'instant celui de mon cœur, vous ne seriez pas ici. Que la nécessité justifie à vos yeux ce que cette entrevue a d'irrégulier.

LA COMTE.

Vous, Rosine! la compagne d'un malheureux, sans fortune, sans naissance!...

ROSINE.

La naissance, la fortune! Laissons-là les jeux du hasard; et si vous m'assurez que vos intentions sont pures...

LA COMTE, *à ses pieds.*

Ah! Rosine! je vous adore!...

ROSINE, *indignée.*

Arrêtez, malheureux!... vous osez profaner!... Tu m'adores!... Va! tu n'es plus dangereux pour moi; j'attendais ce mot pour te détester. Mais avant de t'abandonner au remords qui t'attend (*en pleurant*), apprends que je t'aimais! apprends que je faisais mon bonheur de partager ton mauvais sort. Misérable Lindor! j'allais tout quitter pour te suivre. Mais le lâche abus que tu as fait de mes bontés, et l'indignité de cet affreux comte Almaviva, à qui tu me vendais, ont fait rentrer dans mes mains ce témoignage de ma faiblesse. Connais-tu cette lettre?

LA COMTE, *vivement.*

Que votre tuteur vous a remise?

ROSINE, *fièrement.*

Oui, je lui en ai l'obligation.

LA COMTE.

Dieux, que je suis heureux! Il la tient de moi. Dans mon embarras, hier, je m'en suis servi pour arracher sa confiance; et je n'ai pu trouver l'instant de vous en informer. Ah, Rosine! il est donc vrai que vous m'aimez véritablement!

FIGARO.

Monseigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous-même...

ROSINE.

Monseigneur!... Que dit-il?

LE COMTE, *jetant son large manteau, paraît en habit magnifique.*

O la plus aimée des femmes! il n'est plus temps de vous abuser : l'heureux homme que vous voyez à vos pieds n'est point Lindor; je suis le comte Almaviva, qui meurt d'amour, et vous cherche en vain depuis six mois.

ROSINE *tombe dans les bras du comte.*

Ah!...

LA COMTE, *effrayé.*

Figaro!

FIGARO.

Point d'inquiétude, monseigneur : la douce émotion de la joie n'a jamais de suites fâcheuses; la voilà, la voilà qui reprend ses sens. Morbleu, qu'elle est belle!

ROSINE.

Ah, Lindor!... Ah, monsieur! que je suis coupable! J'allais me donner cette nuit même à mon tuteur.

LE COMTE.

Vous, Rosine !

ROSINE.

Ne voyez que ma punition ! J'aurais passé ma vie à vous détester. Ah, Lindor ! le plus affreux supplice n'est-il pas de haïr, quand on sent qu'on est faite pour aimer ?

FIGARO *regarde à la fenêtre.*

Monseigneur, le retour est fermé ; l'échelle est enlevée.

LE COMTE.

Enlevée !

ROSINE, *troublée.*

Oui, c'est moi... c'est le docteur. Voilà le fruit de ma crédulité. Il m'a trompée. J'ai tout avoué, tout trahi : il sait que vous êtes ici, et va venir avec main-forte.

FIGARO *regarde encore.*

Monseigneur ! on ouvre la porte de la rue.

ROSINE, *courant dans les bras du comte avec frayeur.*

Ah, Lindor !...

LE COMTE, *avec fermeté.*

Rosine, vous m'aimez ! Je ne crains personne, et vous serez ma femme. J'aurai donc le plaisir de punir à mon gré l'odieux vieillard !...

ROSINE.

Non, non ; grâce pour lui, cher Lindor ! Mon cœur est si plein, que la vengeance ne peut y trouver place.

SCÈNE VII

LE NOTAIRE, DON BAZILE, LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

FIGARO.

Monseigneur, c'est notre notaire.

LE COMTE.

Et l'ami Bazile avec lui !

BAZILE.

Ah ! qu'est-ce que j'aperçois ?

FIGARO.

Et ! par quel hasard, notre ami ?...

BAZILE.

Par quel accident, messieurs ?...

LE NOTAIRE.

Sont-ce là les futurs conjoints ?

LE COMTE.

Oui, monsieur. Vous deviez unir la signora Rosine et moi cette nuit, chez le barbier Figaro ; mais nous avons préféré cette maison, pour des raisons que vous saurez. Avez-vous notre contrat ?

LE NOTAIRE.

J'ai donc l'honneur de parler à Son Excellence monsieur le comte Almaviva ?

FIGARO.

Précisément.

BAZILE, *à part.*

Si c'est pour cela qu'il m'a donné le passe-partout...

LE NOTAIRE.

C'est que j'ai deux contrats de mariage, monseigneur. Ne confondons point : voici le vôtre ; et c'est ici celui du seigneur Bartholo avec la signora... Rosine aussi ? Les demoiselles apparemment sont deux sœurs qui portent le même nom.

LE COMTE.

Signons toujours. Don Bazile voudra bien nous servir de second témoin. (*Ils signent.*)

BAZILE.

Mais, Votre Excellence... je ne comprends pas...

LE COMTE.

Mon maître Bazile, un rien vous embarrasse, et tout vous étonne.

BAZILE.

Monseigneur... Mais si le docteur...

LE COMTE, *lui jetant une bourse.*

Vous faites l'enfant ! Signez donc vite.

BAZILE, *étonné.*

Ah ! ah !...

FIGARO.

Où donc est la difficulté de signer ?

BAZILE, *pesant la bourse.*

Il n'y en a plus. Mais c'est que moi, quand j'ai donné ma parole une fois, il faut des motifs d'un grand poids... (*Il signe.*)

SCÈNE VIII

BARTHOLO, UN ALCADE, DES ALGUAZILS, DES VALETS *avec des flambeaux*, LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

BARTHOLO *voit le comte baiser la main de Rosine, et Figaro qui embrasse grotesquement don Bazile ; il crie en prenant le notaire à la gorge :*

Rosine avec ces fripons ! Arrêtez tout le monde. J'en tiens un au collet.

LE NOTAIRE.

C'est votre notaire.

BAZILE.

C'est votre notaire. Vous moquez-vous ?

BARTHOLO.

Ah ! don Bazile ! eh comment êtes-vous ici ?

BAZILE.

Mais plutôt vous, comment n'y êtes-vous pas ?

L'ALCADE, *montrant Figaro.*

Un moment ! je connais celui-ci. Que viens-tu faire en cette maison, à des heures indues ?

FIGARO.

Heure indue ? Monsieur voit bien qu'il est aussi près du matin que du soir. D'ailleurs, je suis de la compagnie de Son Excellence monseigneur le comte Almaviva.

BARTHOLO.

Almaviva !

L'ALCADE.

Ce ne sont donc pas des voleurs?

BARTHOLO.

Laissons cela... Partout ailleurs, monsieur le comte, je suis le serviteur de Votre Excellence; mais vous sentez que la supériorité du rang est ici sans force. Ayez, s'il vous plaît, la bonté de vous retirer.

LE COMTE.

Oui, le rang doit être ici sans force; mais ce qui en a beaucoup est la préférence que mademoiselle vient de m'accorder sur vous, en se donnant à moi volontairement.

BARTHOLO.

Que dit-il, Rosine?

ROSINE.

Il dit vrai. D'où naît votre étonnement? Ne devais-je pas, cette nuit même, être vengée d'un trompeur? Je le suis.

BAZILE.

Quand je vous disais que c'était le comte lui-même, docteur?

BARTHOLO.

Que m'importe à moi? Plaisant mariage! Où sont les témoins?

LE NOTAIRE.

Il n'y manque rien. Je suis assisté de ces deux messieurs.

BARTHOLO.

Comment, Bazile! vous avez signé?

BAZILE.

Que voulez-vous? ce diable d'homme a toujours ses poches pleines d'arguments irrésistibles.

BARTHOLO.

Je me moque de ses arguments. J'useraï de mon autorité.

LE COMTE.

Vous l'avez perdue en en abusant.

BARTHOLO.

La demoiselle est mineure.

FIGARO.

Elle vient de s'émanciper.

BARTHOLO.

Qui te parle à toi, maître fripon?

LE COMTE.

Mademoiselle est noble et belle; je suis homme de qualité, jeune et riche; elle est ma femme : à ce titre, qui nous honore également, prétend-on me la disputer?

BARTHOLO.

Jamais on ne l'ôtera de mes mains.

LE COMTE.

Elle n'est plus en votre pouvoir. Je la mets sous l'autorité des lois; et monsieur, que vous avez amené vous-même, la protégera contre la violence que vous voulez lui faire. Les vrais magistrats sont les soutiens de tous ceux qu'on opprime.

L'ALCADE.

Certainement. Et cette inutile résistance au plus honorable mariage indique assez sa frayeur sur la mauvaise administration des biens de sa pupille, dont il faudra qu'il rende compte.

LE COMTE.

Ah! qu'il consente à tout, et je ne lui demande rien.

FIGARO.

Que la quittance de mes cent écus : ne perdons pas la tête.

BARTHOLO, *irrité.*

Ils étaient tous contre moi; je me suis fourré la tête dans un guêpier.

BAZILE.

Quel guêpier? Ne pouvant avoir la femme, calculez, docteur, que l'argent vous reste; et oui, vous reste!

BARTHOLO.

Eh! laissez-moi donc en repos, Bazile! Vous ne songez qu'à l'argent. Je me soucie bien de l'argent, moi! A la bonne heure, je le garde; mais croyez-vous que ce soit le motif qui me détermine? (*Il signe.*)

FIGARO, *riant.*

Ah, ah, ah, monseigneur! ils sont de la même famille.

LE NOTAIRE.

Mais, messieurs, je n'y comprends plus rien. Est-ce qu'elles ne sont pas deux demoiselles qui portent le même nom?

FIGARO.

Non, monsieur, elles ne sont qu'une.

BARTHOLO, *se désolant.*

Et moi qui leur ai enlevé l'échelle, pour que le mariage fût plus sûr! Ah! je me suis perdu faute de soins.

FIGARO.

Faute de sens. Mais soyons vrais, docteur : quand la jeunesse et l'amour sont d'accord pour tromper un vieillard, tout ce qu'il fait pour l'empêcher peut bien s'appeler à bon droit la *Précaution inutile.*

FIN DU BARBIER DE SÉVILLE

BIBLIOTECA

Digitized by Google

LE MARIAGE DE FIGARO.

CHERUBIN

Monseigneur, j'ai fait ce que j'ai pu pour ne rien entendre

Acte I sc. II

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA FOLLE JOURNÉE

OU

LE MARIAGE DE FIGARO

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

1784

PERSONNAGES.

LE COMTE ALMAVIVA, grand corregidor d'Andalousie.
LA COMTESSE, sa femme.
FIGARO, valet de chambre du comte et concierge du château.
SUZANNE, première camériste de la comtesse, et fiancée de Figaro.
MARCELINE, femme de charge.
ANTONIO, jardinier du château, oncle de Suzanne et père de Fanchette.
FANCHETTE, fille d'Antonio.
CHÉRUBIN, premier page du comte.
BARTHOLO, médecin de Séville.
BAZILE, maître de clavecin de la comtesse.
DON GUSMAN BRID'OISON, lieutenant du siége.
DOUBLE-MAIN, greffier, secrétaire de don Gusman.
UN HUISSIER-AUDIENCIER.
GRIPE-SOLEIL, jeune pastoureau.
UNE JEUNE BRAGANE.
PÉDRILLE, piqueur du comte.

PERSONNAGES MUETS.

TROUPE DE VALETS.
TROUPE DE PAYSANNES.
TROUPE DE PAYSANS.

CARACTÈRES ET HABILLEMENTS
DE LA PIÈCE.

LE COMTE ALMAVIVA doit être joué très-noblement, mais avec grâce et liberté. La corruption du cœur ne doit rien ôter au bon ton de ses manières. Dans les mœurs de ce temps-là, les grands traitaient en badinant toute entreprise sur les femmes. Ce rôle est d'autant plus pénible à bien rendre, que le personnage est toujours sacrifié. Mais joué par un comédien excellent (M. Molé), il a fait ressortir tous les rôles, et assuré le succès de la pièce.

Son vêtement du premier et du second acte est un habit de chasse avec des bottines à mi-jambe, de l'ancien costume espagnol. Du troisième acte jusqu'à la fin, un habit superbe de ce costume.

LA COMTESSE, agitée de deux sentiments contraires, ne doit montrer qu'une sensibilité réprimée, ou une colère très-modérée rien surtout qui dégrade, aux yeux du spectateur, son caractère aimable et vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la pièce, a fait infiniment d'honneur au grand talent de mademoiselle Saint-Val cadette.

Son vêtement du premier, second et quatrième acte, est une lévite commode, et nul ornement sur la tête : elle est chez elle, et censée incommodée. Au cinquième acte, elle a l'habillement et la haute coiffure de Suzanne.

FIGARO. L'on ne peut trop recommander à l'acteur qui jouera ce rôle de bien se pénétrer de son esprit, comme l'a fait M. Dazincourt. S'il y voyait autre chose que de la raison assaisonnée de gaieté et de saillies, surtout s'il y mettait la moindre charge, il avilirait un rôle que le premier comique du théâtre, M. Préville, a jugé devoir honorer le talent de tout comédien qui saurait en saisir les nuances multipliées, et pourrait s'élever à son entière conception.

Son vêtement comme dans le *Barbier de Séville*.

SUZANNE. Jeune personne adroite, spirituelle et rieuse, mais non de cette gaieté presque effrontée de nos soubrettes corruptrices; son joli caractère est dessiné dans la préface, et c'est là que l'actrice qui n'a point vu mademoiselle Contat doit l'étudier pour le bien rendre.

Son vêtement des quatre premiers actes est un juste blanc à basques, très-élégant, la jupe de même, avec une toque, appelée depuis, par nos marchandes, *à la Suzanne*. Dans la fête du quatrième acte, le comte lui pose sur la tête une toque à long voile, à hautes plumes et à rubans blancs. Elle porte au cinquième acte la lévite de sa maîtresse, et nul ornement sur la tête.

MARCELINE est une femme d'esprit, née un peu vive, mais dont les fautes et l'expérience ont réformé le caractère. Si l'actrice qui le joue s'élève avec une fierté bien placée à la hauteur très-morale qui nit la reconnaissance du troisième acte, elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement est celui des duègnes espagnoles, d'une couleur modeste, un bonnet noir sur la tête.

ANTONIO ne doit montrer qu'une demi-ivresse, qui se dissipe par degrés; de sorte qu'au cinquième acte on n'en aperçoive presque plus.

Son vêtement est celui d'un paysan espagnol, ou les manches pendent par derrière; un chapeau et des souliers blancs.

FANCHETTE est une enfant de douze ans, très-naïve. Son petit habit est un juste bleu avec des ganses et des boutons d'argent, la jupe de couleur tranchante, et une toque noire à plumes sur la tête. Il sere celui des autres paysannes de la noce.

CHÉRUBIN. Ce rôle ne peut être joué, comme il l'a été, que par une jeune et très-jolie femme; nous n'avons point à nos théâtre de très-jeune homme assez formé pour en bien sentir les finesses. Timide à l'excès devant la comtesse, ailleurs un charmant polisson; au désir inquiet et vague est le fond de son caractère. Il s'élance à la puberté, mais sans projet, sans connaissances, et tout entier à chaque événement; enfin il est ce que toute mère, au fond du cœur, voudrait peut-être que fût son fils, quoiqu'elle dût beaucoup en souffrir.

Son riche vêtement, au premier et second acte, est celui d'un page de cour espagnol, blanc et brodé d'argent; le léger manteau bleu sur l'épaule, et un chapeau chargé de plumes. Au quatrième acte, il a le corset, la jupe et la toque des jeunes paysannes qui l'amènent. Au cinquième acte, un habit uniforme d'officier, une cocarde et une épée.

BARTHOLO. Le caractère et l'habit comme dans le *Barbier de Séville*; il n'est ici qu'un rôle secondaire.

BAZILE. Caractère et vêtement comme dans le *Barbier de Séville*; il n'est aussi qu'un rôle secondaire.

BRID'OISON doit avoir cette bonne et franche assurance des bêtes qui n'ont plus leur timidité. Son bégaiement n'est qu'une grâce de plus, qui doit être à peine sentie; et l'acteur se tromperait lourde-

ment et jouerait à contre-sens, s'il y cherchait le plaisant de son rôle. Il est tout entier dans l'opposition de la gravité de son état au ridicule du caractère; et moins l'acteur le chargera, plus il montrera de vrai talent.

Son habit est une robe de juge espagnol, moins ample que celle de nos procureurs, presque une soutane; une grosse perruque, une gonille ou rabat espagnol au cou, et une longue baguette blanche à la main.

DOUBLE-MAIN. Vêtu comme le juge; mais la baguette blanche plus courte.

L'HUISSIER ou ALGUAZIL. Habit, manteau, épée de Crispin, mais portée à son côté sans ceinture de cuir. Point de bottines, une chaussure noire, une perruque blanche naissante et longue, à mille bouclés, une courte baguette blanche.

GRIPE-SOLEIL. Habit de paysan, les manches pendantes, veste de couleur tranchée, chapeau blanc.

UNE JEUNE BERGÈRE. Son vêtement comme celui de Fanchette.

PÉDRILLE. En veste, gilet, ceinture, fouet et bottes de poste, une résille sur la tête, chapeau de courrier.

PERSONNAGES MUETS, les uns en habits de juges, d'autres en habits de paysans, les autres en habits de livrée.

La scène est au château d'Aguas-Frescas, à trois lieues de Séville.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une chambre à demi démeublée; un grand fauteuil de malade est au milieu. Figaro, avec une toise, mesure le plancher. Suzanne attache à sa tête, devant une glace, le petit bouquet de fleurs d'oranger appelé chapeau de la mariée.

SCÈNE I

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO.

Dix-neuf pieds sur vingt-six.

SUZANNE.

Tiens, Figaro, voilà mon petit chapeau : le trouves-tu mieux ainsi?

FIGARO *lui prend les mains.*

Sans comparaison, ma charmante. Oh! que ce joli bouquet virginal, élevé sur la tête d'une belle fille, est doux, le matin des noces, à l'œil amoureux d'un époux!...

SUZANNE *se retire.*

Que mesures-tu donc là, mon fils?

FIGARO.

Je regarde, ma petite Suzanne, si ce beau lit que monseigneur nous donne aura bonne grâce ici.

SUZANNE.

Dans cette chambre?

FIGARO.

Il nous la cède.

SUZANNE.

Et moi je n'en veux point.

FIGARO.

Pourquoi?

SUZANNE.

Je n'en veux point.

FIGARO.

Mais encore?

SUZANNE.

Elle me déplaît.

FIGARO.

On dit une raison.

SUZANNE.

Si je n'en veux pas dire?

FIGARO.

Oh! quand elles sont sûres de nous!

SUZANNE.

Prouver que j'ai raison serait accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon serviteur, ou non?

FIGARO.

Tu prends de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, et qui tient le milieu des deux appartements. La nuit, si madame est incommodée, elle sonnera de son côté; zeste, en deux pas tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose; il n'a qu'à tinter du sien; crac, en trois sauts me voilà rendu.

SUZANNE.

Fort bien! Mais quand il aura *tinté* le matin, pour te donner quelque bonne et longue commission; zeste, en deux pas, il est à ma porte, et crac, en trois sauts...

FIGARO.

Qu'entendez-vous par ces paroles?

SUZANNE.

Il faudrait m'écouter tranquillement.

FIGARO.

Et qu'est-ce qu'il y a, bon dieu?

SUZANNE.

Il y a, mon ami, que, las de courtiser les beautés des environs, M. le comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme; c'est sur la tienne, entends-tu, qu'il a jeté ses vues, auxquelles il espère que ce logement ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal Bazile, honnête agent de ses plaisirs, et mon noble maître à chanter, me répète chaque jour, en me donnant leçon.

FIGARO.

Bazile! ô mon mignon, si jamais volée de bois vert, appliquée sur une échine, a dûment redressé la moelle épinière à quelqu'un...

SUZANNE.

Tu croyais, bon garçon, que cette dot qu'on me donne était pour les beaux yeux de ton mérite?

FIGARO.

J'avais assez fait pour l'espérer.

SUZANNE.

Que les gens d'esprit sont bêtes!

FIGARO.

On le dit.

Digitized by Google

SUZANNE.

Mais c'est qu'on ne veut pas le croire.

FIGARO.

On a tort.

SUZANNE.

Apprends qu'il la destine à obtenir de moi, secrètement, certain quart d'heure, seul à seule, qu'un ancien droit du seigneur... Tu sais s'il était triste!

FIGARO.

Je le sais tellement, que si M. le comte en se mariant n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'eusse épousée dans ses domaines.

SUZANNE.

Eh bien! s'il l'a détruit, il s'en repent; et c'est de ta fiancée qu'il veut le racheter en secret aujourd'hui.

FIGARO, *se frottant la tête.*

Ma tête s'amollit de surprise, et mon front fertilisé...

SUZANNE.

Ne le frotte donc pas!

FIGARO.

Quel danger?

SUZANNE, *riant.*

S'il y venait un petit bouton, des gens superstitieux...

FIGARO.

Tu ris, friponne! Ah! s'il y avait moyen d'attraper ce grand trompeur, de le faire donner dans un bon piége, et d'empocher son or!

SUZANNE.

De l'intrigue et de l'argent, te voilà dans ta sphère.

FIGARO.

Ce n'est pas la honte qui me retient.

SUZANNE.

La crainte?

FIGARO.

Ce n'est rien d'entreprendre une chose dangereuse, mais d'échapper au péril en la menant à bien : car d'entrer chez quelqu'un la nuit, de lui souffler sa femme, et d'y recevoir cent coups de fouet pour la peine, il n'est rien de plus aisé; mille sots coquins l'ont fait. Mais... (*On sonne de l'intérieur.*)

SUZANNE.

Voilà madame éveillée; elle m'a bien recommandé d'être la première à lui parler le matin de mes noces.

FIGARO.

Y a-t-il encore quelque chose là-dessous?

SUZANNE.

Le berger dit que cela porte bonheur aux épouses délaissées. Adieu, mon petit fi, fi, Figaro; rêve à notre affaire.

FIGARO.

Pour m'ouvrir l'esprit, donne un petit baiser.

SUZANNE.

A mon amant aujourd'hui? Je t'en souhaite! Et qu'en dirait demain mon mari? (*Figaro l'embrasse.*)

SUZANNE.

Hé bien! hé bien!

FIGARO.

C'est que tu n'as pas d'idée de mon amour.

SUZANNE, *se défrippant.*

Quand cesserez-vous, importun, de m'en parler du matin au soir?

FIGARO, *mystérieusement.*

Quand je pourrai te le prouver du soir jusqu'au matin. (*On sonne une seconde fois.*)

SUZANNE, *de loin, les doigts unis sur sa bouche.*

Voilà votre baiser, monsieur; je n'ai plus rien à vous.

FIGARO *court après elle.*

Oh! mais ce n'est pas ainsi que vous l'avez reçu.

SCÈNE II

FIGARO, *seul.*

La charmante fille! toujours riante, verdissante, pleine de gaieté, d'esprit, d'amour et de délices! mais sage!... (*Il marche vivement en se frottant les mains.*) Ah! monseigneur, mon cher monseigneur! vous voulez m'en donner... à garder! Je cherchais aussi pourquoi, m'ayant nommé concierge, il m'emmène à son ambassade, et m'établit courrier de dépêches. J'entends, monsieur le comte : trois promotions à la fois : vous, compagnon ministre; moi, casse-cou politique, et Suzon, dame du lieu, l'ambassadrice de poche, et puis fouette courrier! Pendant que je galoperais d'un côté, vous feriez faire de l'autre à ma belle un joli chemin! Me crottant, m'échinant pour la gloire de votre famille; vous, daignant concourir à l'accroissement de la mienne! Quelle douce réciprocité! Mais, monseigneur, il y a de l'abus. Faire à Londres, en même temps, les affaires de votre maître et celles de votre valet! représenter à la fois le roi et moi dans une cour étrangère, c'est trop de moitié, c'est trop. — Pour toi, Bazile, fripon mon cadet, je veux t'apprendre à ricocher devant les boiteux; je veux... Non, dissimulons avec eux, pour les enferrer l'un par l'autre. Attention sur la journée, monsieur Figaro! D'abord avancer l'heure de votre petite fête, pour épouser plus sûrement; écarter une Marceline qui de vous est friande en diable; empocher l'or et les présents; donner le change aux petites passions de M. le comte; étriller rondement M. du Bazile, et...

SCÈNE III

MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO.

FIGARO *s'interrompt.*

..... Hé ééé, voilà le gros docteur; la fête sera complète. Hé, bonjour, cher docteur de mon cœur!

Est-ce ma noce avec Suzon qui vous attire au château ?

BARTHOLO, *avec dédain.*

Ah! mon cher monsieur, point du tout!

FIGARO.

Cela serait bien généreux!

BARTHOLO.

Certainement, et par trop sot.

FIGARO.

Moi qui eus le malheur de troubler la vôtre!

BARTHOLO.

Avez-vous autre chose à nous dire?

FIGARO.

On n'aura pas pris soin de votre mule!

BARTHOLO, *en colère.*

Bavard enragé, laissez-nous!

FIGARO.

Vous vous fâchez, docteur? Les gens de votre état sont bien durs! Pas plus de pitié des pauvres animaux... en vérité... que si c'était des hommes! Adieu, Marceline : avez-vous toujours envie de plaider contre moi?

Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse?

Je m'en rapporte au docteur.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est?

FIGARO.

Elle vous le contera de reste. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

MARCELINE, BARTHOLO.

BARTHOLO *le regarde aller.*

Ce drôle est toujours le même! Et à moins qu'on ne l'écorche vif, je prédis qu'il mourra dans la peau du plus fier insolent...

MARCELINE *le retourne.*

Enfin, vous voilà donc, éternel docteur? toujours si grave et compassé, qu'on pourrait mourir en attendant vos secours, comme on s'est marié jadis, malgré vos précautions.

BARTHOLO.

Toujours amère et provoquante! Eh bien, qui rend donc ma présence au château si nécessaire? M. le comte a-t-il eu quelque accident?

MARCELINE.

Non, docteur.

BARTHOLO.

La Rosine, sa trompeuse comtesse, est-elle incommodée, dieu merci?

MARCELINE.

Elle languit.

BARTHOLO.

Et de quoi?

MARCELINE.

Son mari la néglige.

BARTHOLO, *avec joie.*

Ah! le digne époux qui me venge!

MARCELINE.

On ne sait comment définir le comte; il est jaloux et libertin.

BARTHOLO.

Libertin par ennui, jaloux par vanité; cela va sans dire.

MARCELINE.

Aujourd'hui, par exemple, il marie notre Suzanne à son Figaro, qu'il comble en faveur de cette union...

BARTHOLO.

Que Son Excellence a rendue nécessaire?

MARCELINE.

Pas tout à fait; mais dont Son Excellence voudrait égayer en secret l'événement avec l'épousée...

BARTHOLO.

De M. Figaro? C'est un marché qu'on peut conclure avec lui.

MARCELINE.

Bazile assure que non.

BARTHOLO.

Cet autre maraud loge ici? C'est une caverne! Hé qu'y fait-il?

MARCELINE.

Tout le mal dont il est capable. Mais le pis que j'y trouve est cette ennuyeuse passion qu'il a pour moi depuis si longtemps.

BARTHOLO.

Je me serais débarrassée vingt fois de sa poursuite.

MARCELINE.

De quelle manière?

BARTHOLO.

En l'épousant.

MARCELINE.

Railleur fade et cruel, que ne vous débarrassez-vous de la mienne à ce prix? Ne le devez-vous pas? Où est le souvenir de vos engagements? Qu'est devenu celui de notre petit Emmanuel, ce fruit d'un amour oublié, qui devait nous conduire à des noces?

BARTHOLO, *ôtant son chapeau.*

Est ce pour écouter ces sornettes que vous m'avez fait venir de Séville? Et cet accès d'hymen qui vous reprend si vif...

MARCELINE.

Eh bien! n'en parlons plus. Mais si rien n'a pu vous porter à la justice de m'épouser, aidez-moi donc du moins à en épouser un autre.

BARTHOLO.

Ah! volontiers : parlons. Mais quel mortel abandonné du ciel et des femmes?...

MARCELINE.

Eh! qui pourrait-ce être, docteur, sinon le beau, le gai, l'aimable Figaro?

BARTHOLO.

Ce fripon-là?

MARCELINE.

Jamais fâché, toujours en belle humeur; donnant le présent à la joie, et s'inquiétant de l'avenir tout aussi peu que du passé; sémillant, généreux! généreux...

BARTHOLO.

Comme un voleur.

MARCELINE.

Comme un seigneur. Charmant enfin : mais c'est le plus grand monstre!

BARTHOLO.

Et sa Suzanne?

MARCELINE.

Elle ne l'aurait pas, la rusée, si vous vouliez m'aider, mon petit docteur, à faire valoir un engagement que j'ai de lui.

BARTHOLO.

Le jour de son mariage?

MARCELINE.

On en rompt de plus avancés : et si je ne craignais d'éventer un petit secret des femmes!...

BARTHOLO.

En ont-elles pour le médecin du corps?

MARCELINE.

Ah! vous savez que je n'en ai pas pour vous. Mon sexe est ardent, mais timide. Un certain charme a beau nous attirer vers le plaisir, la femme la plus aventurée sent en elle une voix qui lui dit : Sois belle si tu peux, sage si tu veux; mais sois considérée, il le faut. Or, puisqu'il faut être au moins considérée, que toute femme en sent l'importance, effrayons d'abord la Suzanne sur la divulgation des offres qu'on lui fait.

BARTHOLO.

Où cela mènera-t-il?

MARCELINE.

Que, la honte la prenant au collet, elle continuera de refuser le comte, lequel, pour se venger, appuiera l'opposition que j'ai faite à son mariage : alors le mien devient certain.

BARTHOLO.

Elle a raison. Parbleu! c'est un bon tour que de faire épouser ma vieille gouvernante au coquin qui fit enlever ma jeune maîtresse.

MARCELINE, *vite.*

Et qui croit ajouter à ses plaisirs en trompant mes espérances.

BARTHOLO, *vite.*

Et qui m'a volé dans le temps cent écus que j'ai sur le cœur.

MARCELINE.

Ah! quelle volupté!...

BARTHOLO.

De punir un scélérat...

MARCELINE.

De l'épouser, docteur, de l'épouser!

SCÈNE V

MARCELINE, BARTHOLO, SUZANNE.

SUZANNE, *un bonnet de femme avec un large ruban dans la main, une robe de femme sur le bras.*

L'épouser, l'épouser! Qui donc? Mon Figaro?

MARCELINE, *aigrement.*

Pourquoi non? Vous l'épousez bien!

BARTHOLO, *riant.*

Le bon argument de femme en colère! Nous parlions, belle Suzon, du bonheur qu'il aura de vous posséder.

MARCELINE.

Sans compter monseigneur, dont on ne parle pas.

SUZANNE, *une révérence.*

Votre servante, madame; il y a toujours quelque chose d'amer dans vos propos.

MARCELINE, *une révérence.*

Bien la vôtre, madame; où donc est l'amertume? N'est-il pas juste qu'un libéral seigneur partage un peu la joie qu'il procure à ses gens?

SUZANNE.

Qu'il procure?

MARCELINE.

Oui, madame.

SUZANNE.

Heureusement, la jalousie de madame est aussi connue que ses droits sur Figaro sont légers.

MARCELINE.

On eût pu les rendre plus forts en les cimentant à la façon de madame.

SUZANNE.

Oh! cette façon, madame, est celle des dames savantes.

MARCELINE.

Et l'enfant ne l'est pas du tout! Innocente comme un vieux juge!

BARTHOLO, *attirant Marceline.*

Adieu, jolie fiancée de notre Figaro.

MARCELINE, *une révérence.*

L'accordée secrète de monseigneur.

SUZANNE, *une révérence.*

Qui vous estime beaucoup, madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Me fera-t-elle aussi l'honneur de me chérir un peu, madame?

SUZANNE, *une révérence.*

A cet égard, madame n'a rien à désirer.

MARCELINE, *une révérence.*

C'est une si jolie personne que madame!

SUZANNE, *une révérence.*

Eh! mais assez pour désoler madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Surtout bien respectable!

SUZANNE, *une révérence.*

C'est aux duègnes à l'être.

MARCELINE, *outrée.*

Aux duègnes! aux duègnes!

BARTHOLO, *l'arrêtant.*

Marceline !

MARCELINE.

Allons, docteur, car je n'y tiendrais pas. Bonjour, madame. (*Une révérence.*)

SCÈNE VI

SUZANNE, *seule.*

Allez, madame! allez, pédante! Je crains aussi peu vos efforts que je méprise vos outrages.—Voyez cette vieille sibylle! parce qu'elle a fait quelques études et tourmenté la jeunesse de madame, elle veut tout dominer au château! (*Elle jette la robe qu'elle tient sur une chaise.*) Je ne sais plus ce que je venais prendre.

SCÈNE VII

SUZANNE, CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN, *accourant.*

Ah! Suzon! depuis deux heures j'épie le moment de te trouver seule. Hélas! tu te maries, et moi je vais partir.

SUZANNE.

Comment mon mariage éloigne-t-il du château le premier page de monseigneur?

CHÉRUBIN, *piteusement.*

Suzanne, il me renvoie.

SUZANNE *le contrefait.*

Chérubin, quelque sottise!

CHÉRUBIN.

Il m'a trouvé hier au soir chez ta cousine Fanchette, à qui je faisais répéter son petit rôle d'innocente, pour la fête de ce soir : il s'est mis dans une fureur en me voyant! — *Sortez*, m'a-t-il dit, *petit*... Je n'ose pas prononcer devant une femme le gros mot qu'il a dit : *sortez, et demain, vous ne coucherez pas au château.* Si madame, si ma belle marraine ne parvient pas à l'apaiser, c'est fait, Suzon; je suis à jamais privé du bonheur de te voir.

SUZANNE.

De me voir! moi? c'est mon tour! Ce n'est donc plus pour ma maîtresse que vous soupirez en secret?

CHÉRUBIN.

Ah, Suzon! qu'elle est noble et belle! mais qu'elle est imposante!

SUZANNE.

C'est-à-dire que je ne le suis pas, et qu'on peut oser avec moi...

CHÉRUBIN.

Tu sais trop bien, méchante, que je n'ose pas oser. Mais que tu es heureuse! A tous moments la voir, lui parler, l'habiller le matin et la déshabiller le soir, épingle à épingle... Ah, Suzon! je donnerais... Qu'est-ce que tu tiens donc là?

SUZANNE, *riaillant.*

Hélas! l'heureux bonnet et le fortuné ruban qui renferment la nuit les cheveux de cette belle marraine. .

CHÉRUBIN, *vivement.*

Son ruban de nuit! donne-le-moi, mon cœur.

SUZANNE, *le retirant.*

Hé que non pas! — *Son cœur!* Comme il est familier donc! Si ce n'était pas un morveux sans conséquence. (*Chérubin arrache le ruban.*) Ah! le ruban!

CHÉRUBIN *tourne autour du grand fauteuil.*

Tu diras qu'il est égaré, gâté; qu'il est perdu. Tu diras tout ce que tu voudras.

SUZANNE *tourne après lui.*

Oh! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous serez le plus grand petit vaurien!.... Rendez-vous le ruban? (*Elle veut le reprendre.*)

CHÉRUBIN *tire une romance de sa poche.*

Laisse, ah! laisse-le-moi, Suzon; je te donnerai ma romance; et pendant que le souvenir de ta belle maîtresse attristera tous mes moments, le tien y versera le seul rayon de joie qui puisse encore amuser mon cœur.

SUZANNE *arrache la romance.*

Amuser votre cœur, petit scélérat! vous croyez parler à votre Fanchette. On vous surprend chez elle, et vous soupirez pour madame; et vous m'en contez à moi, par-dessus le marché!

CHÉRUBIN, *exalté.*

Cela est vrai d'honneur! Je ne sais plus ce que je suis; mais depuis quelque temps je sens ma poitrine agitée; mon cœur palpite au seul aspect d'une femme; les mots *amour* et *volupté* le font tressaillir et le troublent. Enfin le besoin de dire à quelqu'un *je vous aime* est devenu pour moi si pressant, que je le dis tout seul, en courant dans le parc, à ta maîtresse, à toi, aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues. — Hier je rencontrai Marceline...

SUZANNE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah!

CHÉRUBIN.

Pourquoi non? elle est femme, elle est fille! Une fille! une femme! Ah! que ces noms sont doux! qu'ils sont intéressants!

SUZANNE.

Il devient fou!

CHÉRUBIN.

Fanchette est douce; elle m'écoute, au moins : tu ne l'es pas, toi!

SUZANNE.

C'est bien dommage; écoutez donc monsieur!

(*Elle veut arracher le ruban.*)

CHÉRUBIN *tourne en fuyant.*

Ah! ouiche! on ne l'aura, vois-tu, qu'avec ma vie. Mais si tu n'es pas contente du prix, j'y joindrai mille baisers.

(*Il lui donne chasse à son tour.*)

SUZANNE *tourne en fuyant.*

Mille soufflets si vous approchez. Je vais m'en plaindre à ma maîtresse; et, loin de supplier pour vous, je dirai moi-même à monseigneur : C'est bien fait, monseigneur; chassez-nous ce petit voleur; renvoyez à ses parents un petit mauvais sujet qui se donne les airs d'aimer madame, et qui veut toujours m'embrasser par contre-coup.

CHÉRUBIN *voit entrer le comte; il se jette derrière le fauteuil avec effroi.*

Je suis perdu!

SUZANNE.

Quelle frayeur!

SCÈNE VIII

SUZANNE, LE COMTE, CHÉRUBIN, *caché.*

SUZANNE *aperçoit le comte.*

Ah!... (*Elle s'approche du fauteuil pour masquer Chérubin.*)

LE COMTE *s'avance.*

Tu es émue, Suzon! tu parlais seule, et ton petit cœur paraît dans une agitation... bien pardonnable, au reste, un jour comme celui-ci.

SUZANNE, *troublée.*

Monseigneur, que me voulez-vous? Si l'on vous trouvait avec moi...

LE COMTE.

Je serais désolé qu'on m'y surprît; mais tu sais tout l'intérêt que je prends à toi. Bazile ne t'a pas laissé ignorer mon amour. Je n'ai qu'un instant pour t'expliquer mes vues; écoute. (*Il s'assied dans le fauteuil.*)

SUZANNE, *vivement.*

Je n'écoute rien.

LE COMTE *lui prend la main.*

Un seul mot. Tu sais que le roi m'a nommé son ambassadeur à Londres. J'emmène avec moi Figaro; je lui donne un excellent poste; et comme le devoir d'une femme est de suivre son mari...

SUZANNE.

Ah! si j'osais parler!

LE COMTE *la rapproche de lui.*

Parle, parle, ma chère; use aujourd'hui d'un droit que tu prends sur moi pour la vie.

SUZANNE, *effrayée.*

Je n'en veux point, monseigneur; je n'en veux point. Quittez-moi, je vous prie.

LE COMTE.

Mais dis auparavant.

SUZANNE, *en colère.*

Je ne sais plus ce que je disais.

LE COMTE.

Sur le devoir des femmes.

SUZANNE.

Eh bien! lorsque monseigneur enleva la sienne de chez le docteur, et qu'il l'épousa par amour; lorsqu'il abolit pour elle un certain affreux droit du seigneur...

LE COMTE, *gaiement.*

Qui faisait bien de la peine aux filles! Ah! Suzette! ce droit charmant! si tu venais en jaser sur la brune au jardin, je mettrais un tel prix à cette légère faveur...

BAZILE *parle en dehors.*

Il n'est pas chez lui, monseigneur.

LE COMTE *se lève.*

Quelle est cette voix?

SUZANNE.

Que je suis malheureuse!

LE COMTE.

Sors, pour qu'on n'entre pas.

SUZANNE, *troublée.*

Que je vous laisse ici?

BAZILE *crie en dehors.*

Monseigneur était chez madame, il en est sorti: je vais voir.

LE COMTE.

Et pas un lieu pour se cacher! Ah! derrière ce fauteuil... assez mal; mais renvoie-le bien vite.

(*Suzanne lui barre le chemin; il la pousse doucement, elle recule, et se met ainsi entre lui et le petit page; mais pendant que le comte s'abaisse et prend sa place, Chérubin tourne et se jette effrayé sur le fauteuil à genoux, et s'y blottit. Suzanne prend la robe qu'elle apportait, en couvre le page, et se met devant le fauteuil.*)

SCÈNE IX

LE COMTE ET CHÉRUBIN, *cachés;* SUZANNE, BAZILE.

BAZILE.

N'auriez-vous pas vu monseigneur, mademoiselle?

SUZANNE, *brusquement.*

Hé! pourquoi l'aurais-je vu? Laissez-moi.

BAZILE *s'approche.*

Si vous étiez plus raisonnable, il n'y aurait rien d'étonnant à ma question. C'est Figaro qui le cherche.

SUZANNE.

Il cherche donc l'homme qui lui veut le plus de mal après vous?

LE COMTE, *à part.*

Voyons un peu comme il me sert.

BAZILE.

Désirer du bien à une femme, est-ce vouloir du mal à son mari?

SUZANNE.

Non, dans vos affreux principes, agent de corruption.

BAZILE.

Que vous demande-t-on ici que vous n'alliez prodiguer à un autre? Grâce à la douce cérémonie, ce

qu'on vous défendait hier, on vous le prescrira demain.

SUZANNE.

Indigne!

BAZILE.

De toutes les choses sérieuses le mariage étant la plus bouffonne, j'avais pensé...

SUZANNE, *outrée.*

Des horreurs! Qui vous permet d'entrer ici?

BAZILE.

Là, là, mauvaise! Dieu vous apaise! il n'en sera que ce que vous voudrez : mais ne croyez pas non plus que je regarde M. Figaro comme l'obstacle qui nuit à monseigneur; et sans le petit page...

SUZANNE, *timidement.*

Don Chérubin?

BAZILE *la contrefait.*

Cherubino di amore, qui tourne autour de vous sans cesse, et qui ce matin encore rôdait ici pour y entrer, quand je vous ai quittée. Dites que cela n'est pas vrai?

SUZANNE.

Quelle imposture! Allez-vous-en, méchant homme!

BAZILE.

On est un méchant homme, parce qu'on y voit clair. N'est-ce pas pour vous aussi cette romance dont il fait mystère?

SUZANNE, *en colère.*

Ah! oui, pour moi!

BAZILE.

A moins qu'il ne l'ait composée pour madame? En effet, quand il sert à table, on dit qu'il la regarde avec des yeux!... Mais, peste! qu'il ne s'y joue pas! Monseigneur est *brutal* sur l'article.

SUZANNE, *outrée.*

Et vous bien scélérat, d'aller semant de pareils bruits pour perdre un malheureux enfant tombé dans la disgrâce de son maître.

BAZILE.

L'ai-je inventé? Je le dis, parce que tout le monde en parle.

LE COMTE *se lève.*

Comment! tout le monde en parle?

SUZANNE.

Ah, ciel!

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE.

Courez, Bazile, et qu'on le chasse.

BAZILE.

Ah! que je suis fâché d'être entré!

SUZANNE, *troublée.*

Mon Dieu! mon Dieu!

LE COMTE, *à Bazile.*

Elle est saisie. Asseyons-la dans ce fauteuil.

SUZANNE *le repousse vivement.*

Je ne veux pas m'asseoir. Entrer ainsi librement, c'est indigne!

LE COMTE.

Nous sommes deux avec toi, ma chère. Il n'y a plus le moindre danger!

BAZILE.

Moi, je suis désolé de m'être égayé sur le page, puisque vous l'entendiez. Je n'en usais ainsi que pour pénétrer ses sentiments; car, au fond...

LE COMTE.

Cinquante pistoles, un cheval, et qu'on le renvoie à ses parents.

BAZILE.

Monseigneur, pour un badinage?

LE COMTE.

Un petit libertin que j'ai surpris encore hier avec la fille du jardinier.

BAZILE.

Avec Fanchette?

LE COMTE.

Et dans sa chambre.

SUZANNE, *outrée.*

Où monseigneur avait sans doute affaire aussi!

LE COMTE, *gaiement.*

J'en aime assez la remarque.

BAZILE.

Elle est d'un bon augure.

LE COMTE, *gaiement.*

Mais non; j'allais chercher ton oncle Antonio, mon ivrogne de jardinier, pour lui donner des ordres. Je frappe, on est longtemps à m'ouvrir; ta cousine a l'air empêtré; je prends un soupçon, je lui parle, et, tout en causant, j'examine. Il y avait derrière la porte une espèce de rideau, de portemanteau, de je ne sais pas quoi, qui couvrait des hardes; sans faire semblant de rien, je vais doucement, doucement lever ce rideau (*pour imiter le geste il lève la robe du fauteuil*), et je vois... (*Il aperçoit le page.*) Ah!...

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE.

Ce tour-ci vaut l'autre.

BAZILE.

Encore mieux.

LE COMTE, *à Suzanne.*

A merveille, mademoiselle! A peine fiancée, vous faites de ces apprêts? C'était pour recevoir mon page que vous désiriez d'être seule? Et vous, monsieur, qui ne changez point de conduite, il vous manquait de vous adresser, sans respect pour votre marraine, à sa première camériste, à la femme de votre ami! Mais je ne souffrirai point que Figaro, qu'un homme que j'estime et que j'aime, soit victime d'une pareille tromperie. Était-il avec vous, Bazile?

SUZANNE, *outrée.*

Il n'y a tromperie ni victime; il était là lorsque vous me parliez.

LE COMTE, *emporté.*

Puisses-tu mentir en le disant! Son plus cruel ennemi n'oserait lui souhaiter ce malheur.

Digitized by Google

SUZANNE.

Il me priait d'engager madame à vous demander sa grâce. Votre arrivée l'a si fort troublé, qu'il s'est masqué de ce fauteuil.

LE COMTE, *en colère.*

Ruse d'enfer! je m'y suis assis en entrant.

CHÉRUBIN.

Hélas! monseigneur, j'étais tremblant derrière.

LE COMTE.

Autre fourberie! je viens de m'y placer moi-même.

CHÉRUBIN.

Pardon; mais c'est alors que je me suis blotti dedans.

LE COMTE, *plus outré.*

C'est donc une couleuvre que ce petit... serpent-là! Il nous écoutait!

CHÉRUBIN.

Au contraire, monseigneur, j'ai fait ce que j'ai pu pour ne rien entendre.

LE COMTE.

O perfidie! (*à Suzanne.*) Tu n'épouseras pas Figaro.

BAZILE.

Contenez-vous, on vient.

LE COMTE, *tirant Chérubin du fauteuil et le mettant sur ses pieds.*

Il resterait là devant toute la terre!

SCÈNE X

CHERUBIN, SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE, FANCHETTE, BAZILE.

(*Beaucoup de valets, paysannes, paysans vêtus de blanc.*)

FIGARO, *tenant une toque de femme, garnie de plumes blanches et de rubans blancs, parle à la comtesse.*

Il n'y a que vous, madame, qui puissiez nous obtenir cette faveur.

LA COMTESSE.

Vous les voyez, monsieur le comte, ils me supposent un crédit que je n'ai point; mais comme leur demande n'est pas déraisonnable...

LE COMTE, *embarrassé.*

Il faudrait qu'elle le fût beaucoup...

FIGARO, *bas, à Suzanne.*

Soutiens bien mes efforts.

SUZANNE, *bas, à Figaro.*

Qui ne mèneront à rien.

FIGARO, *bas.*

Va toujours.

LE COMTE, *à Figaro.*

Que voulez-vous?

FIGARO.

Monseigneur, vos vassaux, touchés de l'abolition d'un certain droit fâcheux que votre amour pour madame...

LE COMTE.

Eh bien, ce droit n'existe plus. Que veux-tu dire?

FIGARO, *malignement.*

Qu'il est bien temps que la vertu d'un si bon maître éclate; elle m'est d'un tel avantage aujourd'hui, que je désire être le premier à la célébrer à mes noces.

LE COMTE, *plus embarrassé.*

Tu te moques, ami! l'abolition d'un droit honteux n'est que l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un Espagnol peut vouloir conquérir la beauté par des soins; mais en exiger le premier, le plus doux emploi, comme une servile redevance; ah! c'est la tyrannie d'un Vandale, et non le droit avoué d'un noble Castillan.

FIGARO, *tenant Suzanne par la main.*

Permettez donc que cette jeune créature, de qui votre sagesse a préservé l'honneur, reçoive de votre main, publiquement, la toque virginale, ornée de plumes et de rubans blancs, symbole de la pureté de vos intentions : adoptez-en la cérémonie pour tous les mariages, et qu'un quatrain chanté en chœur rappelle à jamais le souvenir...

LE COMTE, *embarrassé.*

Si je ne savais pas qu'amoureux, poëte et musicien sont trois titres d'indulgence pour toutes les folies...

FIGARO.

Joignez-vous à moi, mes amis!

TOUS ENSEMBLE.

Monseigneur! monseigneur!

SUZANNE, *au comte.*

Pourquoi fuir un éloge que vous méritez si bien?

LE COMTE, *à part.*

La perfide!

FIGARO.

Regardez-la donc, monseigneur. Jamais plus jolie fiancée ne montrera mieux la grandeur de votre sacrifice.

SUZANNE.

Laissez là ma figure, et ne vantons que sa vertu.

LE COMTE, *à part.*

C'est un jeu que tout ceci.

LA COMTESSE.

Je me joins à eux, monsieur le comte; et cette cérémonie me sera toujours chère, puisqu'elle doit son motif à l'amour charmant que vous aviez pour moi.

LE COMTE.

Que j'ai toujours, madame; et c'est à ce titre que je me rends.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat!

LE COMTE, *à part.*

Je suis pris. (*haut.*) Pour que la cérémonie eût un peu plus d'éclat, je voudrais seulement qu'on la remît à tantôt. (*à part.*) Faisons vite chercher Marceline.

FIGARO, *à Chérubin.*

Eh bien, espiègle, vous n'applaudissez pas?

SUZANNE.

Il est au désespoir; monseigneur le renvoie.

LA COMTESSE.

Ah! monsieur, je demande sa grâce.

LE COMTE.

Il ne la mérite point.

LA COMTESSE.

Hélas! il est si jeune!

LE COMTE.

Pas tant que vous le croyez.

CHÉRUBIN, *tremblant.*

Pardonner généreusement n'est pas le droit du seigneur auquel vous avez renoncé en épousant madame.

LA COMTESSE.

Il n'a renoncé qu'à celui qui vous affligeait tous.

SUZANNE.

Si monseigneur avait cédé le droit de pardonner, ce serait sûrement le premier qu'il voudrait racheter en secret.

LE COMTE, *embarrassé.*

Sans doute.

LA COMTESSE.

Et pourquoi le racheter?

CHÉRUBIN, *au comte.*

Je fus léger dans ma conduite, il est vrai, monseigneur; mais jamais la moindre indiscrétion dans mes paroles...

LE COMTE, *embarrassé.*

Eh bien, c'est assez!

FIGARO.

Qu'entend-il?

LE COMTE, *vivement.*

C'est assez, c'est assez. Tout le monde exige son pardon, je l'accorde; et j'irai plus loin : je lui donne une compagnie dans ma légion.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat!

LE COMTE.

Mais c'est à condition qu'il partira sur-le-champ pour rejoindre en Catalogne.

FIGARO.

Ah! monseigneur, demain.

LE COMTE *insiste.*

Je le veux.

CHÉRUBIN.

J'obéis.

LE COMTE.

Saluez votre marraine, et demandez sa protection.

CHÉRUBIN *met un genou en terre devant la comtesse et ne peut parler.*

LA COMTESSE, *émue.*

Puisqu'on ne peut vous garder seulement aujourd'hui, partez, jeune homme. Un nouvel état vous appelle; allez le remplir dignement. Honorez votre bienfaiteur. Souvenez-vous de cette maison, où votre jeunesse a trouvé tant d'indulgence. Soyez soumis, honnête et brave; nous prendrons part à vos succès. (*Chérubin se relève, et retourne à sa place.*)

LE COMTE.

Vous êtes bien émue, madame!

LA COMTESSE.

Je ne m'en défends pas. Qui sait le sort d'un enfant jeté dans une carrière aussi dangereuse? Il est allié de mes parents; et de plus, il est mon filleul.

LE COMTE, *à part.*

Je vois que Bazile avait raison. (*haut.*) Jeune homme, embrassez Suzanne... pour la dernière fois.

FIGARO.

Pourquoi cela, monseigneur? Il viendra passer ses hivers. Baise-moi donc aussi, capitaine! (*Il l'embrasse.*) Adieu, mon petit Chérubin. Tu vas mener un train de vie bien différent, mon enfant: dame! tu ne rôderas plus tout le jour au quartier des femmes; plus d'échaudés, de goûters à la crème; plus de main-chaude ou de colin-maillard. De bons soldats, morbleu! basanés, mal vêtus; un grand fusil bien lourd : tourne à droite, tourne à gauche, en avant, marche à la gloire; et ne va pas broncher en chemin, à moins qu'un bon coup de feu...

SUZANNE.

Fi donc, l'horreur!

LA COMTESSE.

Quel pronostic!

LE COMTE.

Où donc est Marceline? Il est bien singulier qu'elle ne soit pas des vôtres!

FANCHETTE.

Monseigneur, elle a pris le chemin du bourg, par le petit sentier de la ferme.

LE COMTE.

Et elle en reviendra?...

BAZILE.

Quand il plaira à Dieu.

FIGARO.

S'il lui plaisait qu'il ne lui plût jamais...

FANCHETTE.

M. le docteur lui donnait le bras.

LE COMTE, *vivement.*

Le docteur est ici?

BAZILE.

Elle s'en est d'abord emparée...

LE COMTE, *à part.*

Il ne pouvait venir plus à propos.

FANCHETTE.

Elle avait l'air bien échauffé; elle parlait tout haut en marchant, puis elle s'arrêtait, et faisait comme ça de grands bras... et M. le docteur lui faisait comme ça de la main, en l'apaisant : elle paraissait si courroucée! elle nommait mon cousin Figaro.

LE COMTE *lui prend le menton.*

Cousin... futur.

FANCHETTE, *montrant Chérubin.*

Monseigneur, nous avez-vous pardonné d'hier?...

LE COMTE *interrompt.*

Bonjour, bonjour, petite.

FIGARO.

C'est son chien d'amour qui la berce; elle aurait troublé notre fête.

LA COMTE, *à part.*

Elle la troublera, je t'en réponds. (*haut.*) Allons, madame, entrons. Bazile, vous passerez chez moi.

SUZANNE, *à Figaro.*

Tu me rejoindras, mon fils?

FIGARO, *bas, à Suzanne.*

Est-il bien enfilé?

SUZANNE, *bas.*

Charmant garçon!

(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE XI

CHERUBIN, FIGARO, BAZILE.

(*Pendant qu'on sort, Figaro les arrête tous deux et les ramène.*)

FIGARO.

Ah çà, vous autres, la cérémonie adoptée, ma fête de ce soir en est la suite; il faut bravement nous recorder: ne faisons point comme ces acteurs qui ne jouent jamais si mal que le jour où la critique est le plus éveillée. Nous n'avons point de lendemain qui nous excuse, nous. Sachons bien nos rôles aujourd'hui.

BAZILE, *malignement.*

Le mien est plus difficile que tu ne crois.

FIGARO, *faisant, sans qu'il le voie, le geste de le rosser.*

Tu es loin aussi de savoir tout le succès qu'il te vaudra.

CHÉRUBIN.

Mon ami, tu oublies que je pars.

FIGARO.

Et toi, tu voudrais bien rester!

CHÉRUBIN.

Ah! si je le voudrais!

FIGARO.

Il faut ruser. Point de murmure à ton départ. Le manteau de voyage à l'épaule; arrange ouvertement ta trousse, et qu'on voie ton cheval à la grille. Un temps de galop jusqu'à la ferme; reviens à pied par les derrières. Monseigneur te croira parti; tiens-toi seulement hors de sa vue; je me charge de l'apaiser après la fête.

CHÉRUBIN.

Mais Fanchette qui ne sait pas son rôle!

BAZILE.

Que diable lui apprenez-vous donc, depuis huit jours que vous ne la quittez pas?

FIGARO.

Tu n'as rien à faire aujourd'hui : donne-lui, par grâce, une leçon.

BAZILE.

Prenez garde, jeune homme, prenez garde! Le père n'est pas satisfait; la fille a été soufflettée; elle n'étudie pas avec vous : Chérubin! Chérubin! vous lui causerez des chagrins! *Tant va la cruche à l'eau!...*

FIGARO.

Ah! voilà notre imbécile avec ses vieux proverbes! Hé bien! pédant, que dit la sagesse des nations? *Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin...*

BAZILE.

Elle s'emplit.

FIGARO, *en s'en allant.*

Pas si bête, pourtant, pas si bête!

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente une chambre à coucher superbe, un grand lit en alcôve, une estrade au devant. La porte pour entrer s'ouvre et se ferme à la troisième coulisse à droite; celle d'un cabinet, à la première coulisse à gauche. Une porte dans le fond va chez les femmes. Une fenêtre s'ouvre de l'autre côté.

SCÈNE I

SUZANNE, LA COMTESSE *entrent par la porte à droite.*

LA COMTESSE *se jette dans une bergère.*

Ferme la porte, Suzanne, et conte-moi tout dans le plus grand détail.

SUZANNE.

Je n'ai rien caché à madame.

LA COMTESSE.

Quoi! Suzon, il voulait te séduire?

SUZANNE.

Oh! que non! monseigneur n'y met pas tant de façon avec sa servante : il voulait m'acheter.

LA COMTESSE.

Et le petit page était présent?

SUZANNE.

C'est-à-dire caché derrière le grand fauteuil. Il venait me prier de vous demander sa grâce.

LA COMTESSE.

Eh pourquoi ne pas s'adresser à moi-même? Est-ce que je l'aurais refusé, Suzon?

SUZANNE.

C'est ce que j'ai dit : mais ses regrets de partir, et surtout de quitter madame! *Ah! Suzon, qu'elle est noble et belle! mais qu'elle est imposante!*

LA COMTESSE.

Est-ce que j'ai cet air-là, Suzon? Moi qui l'ai toujours protégé.

SUZANNE.

Puis il a vu votre ruban de nuit que je tenais : il s'est jeté dessus...

LA COMTESSE, *souriant.*

Mon ruban?... Quelle enfance!

SUZANNE.

J'ai voulu le lui ôter; madame, c'était un lion; ses yeux brillaient... Tu ne l'auras qu'avec ma vie, disait-il en forçant sa petite voix douce et grêle.

LA COMTESSE, *rêvant.*

Eh bien, Suzon?

SUZANNE.

Eh bien, madame, est-ce qu'on peut faire finir ce petit démon-là? Ma marraine par ci; je voudrais bien par l'autre; et parce qu'il n'oserait seulement baiser la robe de madame, il voudrait toujours m'embrasser, moi.

LA COMTESSE, *rêvant.*

Laissons... laissons ces folies... Enfin, ma pauvre Suzanne, mon époux a fini par te dire?...

SUZANNE.

Que si je ne voulais pas l'entendre, il allait protéger Marceline.

LA COMTESSE *se lève et se promène en se servant fortement de l'éventail.*

Il ne m'aime plus du tout.

SUZANNE.

Pourquoi tant de jalousie?

LA COMTESSE.

Comme tous les maris, ma chère! uniquement par orgueil. Ah! je l'ai trop aimé! je l'ai lassé de mes tendresses et fatigué de mon amour; voilà mon seul tort avec lui: mais je n'entends pas que cet honnête aveu te nuise, et tu épouseras Figaro. Lui seul peut nous y aider: viendra-t-il?

SUZANNE.

Dès qu'il verra partir la chasse.

LA COMTESSE, *se servant de l'éventail.*

Ouvre un peu la croisée sur le jardin. Il fait une chaleur ici!...

SUZANNE.

C'est que madame parle et marche avec action. (*Elle va ouvrir la croisée du fond.*)

LA COMTESSE, *rêvant longtemps.*

Sans cette constance à me fuir... Les hommes sont bien coupables!

SUZANNE *crie de la fenêtre.*

Ah! voilà monseigneur qui traverse à cheval le grand potager, suivi de Pédrille, avec deux, trois, quatre lévriers.

LA COMTESSE.

Nous avons du temps devant nous. (*Elle s'assied.*) On frappe, Suzon!

SUZANNE *court ouvrir en chantant.*

Ah! c'est mon Figaro! ah! c'est mon Figaro!

SCÈNE II

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, *assise.*

SUZANNE.

Mon cher ami, viens donc. Madame est dans une impatience!...

FIGARO.

Et toi, ma petite Suzanne? — Madame n'en doit prendre aucune. Au fait, de quoi s'agit-il? d'une misère. M. le comte trouve notre jeune femme aimable, il voudrait en faire sa maîtresse; et c'est bien naturel.

SUZANNE.

Naturel?

FIGARO.

Puis il m'a nommé courrier de dépêches, et Suzon conseiller d'ambassade. Il n'y a pas là d'étourderie.

SUZANNE.

Tu finiras?

FIGARO.

Et parce que Suzanne, ma fiancée, n'accepte pas le diplôme, il va favoriser les vues de Marceline. Quoi de plus simple encore? Se venger de ceux qui nuisent à nos projets en renversant les leurs, c'est ce que chacun fait, ce que nous allons faire nous-mêmes. Eh bien, voilà tout pourtant.

LA COMTESSE.

Pouvez-vous, Figaro, traiter si légèrement un dessein qui nous coûte à tous le bonheur?

FIGARO.

Qui dit cela, madame?

SUZANNE.

Au lieu de t'affliger de nos chagrins...

FIGARO.

N'est-ce pas assez que je m'en occupe? Or, pour agir aussi méthodiquement que lui, tempérons d'abord son ardeur de nos possessions, en l'inquiétant sur les siennes.

LA COMTESSE.

C'est bien dit; mais comment?

FIGARO.

C'est déjà fait, madame; un faux avis donné sur vous...

LA COMTESSE.

Sur moi! La tête vous tourne!

FIGARO.

Oh! c'est à lui qu'elle doit tourner.

LA COMTESSE.

Un homme aussi jaloux!...

FIGARO.

Tant mieux! pour tirer parti des gens de ce caractère, il ne faut qu'un peu leur fouetter le sang: c'est ce que les femmes entendent si bien! Puis, les tient-on fâchés tout rouge, avec un brin d'intrigue on les mène où l'on veut, par le nez, dans le Guadalquivir. Je vous ai fait rendre à Bazile un billet inconnu, lequel avertit monseigneur qu'un galant doit chercher à vous voir aujourd'hui pendant le bal.

LA COMTESSE.

Et vous vous jouez ainsi de la vérité sur le compte d'une femme d'honneur!...

FIGARO.

Il y en a peu, madame, avec qui je l'eusse osé, crainte de rencontrer juste.

LA COMTESSE.

Il faudra que je l'en remercie!

FIGARO.

Mais dites-moi s'il n'est pas charmant de lui avoir

taillé ses morceaux de la journée, de façon qu'il passe à rôder, à jurer après sa dame, le temps qu'il destinait à se complaire avec la nôtre? Il est déjà tout déroute : galopera-t-il celle-ci? surveillera-t-il celle-là? Dans son trouble d'esprit, tenez, tenez, le voilà qui court la plaine, et force un lièvre qui n'en peut mais. L'heure du mariage arrive en poste; il n'aura pas pris de parti contre, et jamais il n'osera s'y opposer devant madame.

SUZANNE.

Non; mais Marceline, le bel esprit, osera le faire, elle.

FIGARO.

Brrrr! Cela m'inquiète bien, ma foi! Tu feras dire à monseigneur que tu te rendras sur la brune au jardin.

SUZANNE.

Tu comptes sur celui-là?

FIGARO.

Oh dame! écoutez donc, les gens qui ne veulent rien faire de rien n'avancent rien et ne sont bons à rien. Voilà mon mot.

SUZANNE.

Il est joli!

LA COMTESSE.

Comme son idée. Vous consentiriez qu'elle s'y rendît?

FIGARO.

Point du tout. Je fais endosser un habit de Suzanne à quelqu'un : surpris par nous au rendez-vous, le comte pourra-t-il s'en dédire?

SUZANNE.

A qui mes habits?

FIGARO.

Chérubin.

LA COMTESSE.

Il est parti.

FIGARO.

Non pas pour moi. Veut-on me laisser faire?

SUZANNE.

On peut s'en fier à lui pour mener une intrigue.

FIGARO.

Deux, trois, quatre à la fois; bien embrouillées, qui se croisent. J'étais né pour être courtisan.

SUZANNE.

On dit que c'est un métier si difficile!

FIGARO.

Recevoir, prendre et demander, voilà le secret en trois mots.

LA COMTESSE.

Il a tant d'assurance qu'il finit par m'en inspirer.

FIGARO.

C'est mon dessein.

SUZANNE.

Tu disais donc?

FIGARO.

Que, pendant l'absence de monseigneur, je vais vous envoyer Chérubin : coiffez-le, habillez-le; je le renferme et l'endoctrine; et puis dansez, monseigneur. (*Il sort.*)

SCÈNE III

SUZANNE, LA COMTESSE, *assise.*

LA COMTESSE, *tenant sa boîte à mouches.*

Mon Dieu, Suzon, comme je suis faite!... Ce jeune homme qui va venir!...

SUZANNE.

Madame ne veut donc pas qu'il en réchappe?

LA COMTESSE *rêve devant sa petite glace.*

Moi?... tu verras comme je vais le gronder.

SUZANNE.

Faisons-lui chanter sa romance. (*Elle la met sur la comtesse.*)

LA COMTESSE.

Mais c'est qu'en vérité mes cheveux sont dans un désordre...

SUZANNE, *riant.*

Je n'ai qu'à reprendre ces deux boucles, madame le grondera bien mieux.

LA COMTESSE, *revenant à elle.*

Qu'est-ce que vous dites donc, mademoiselle?

SCÈNE IV

CHÉRUBIN, *l'air honteux,* SUZANNE, LA COMTESSE, *assise.*

SUZANNE.

Entrez, monsieur l'officier; on est visible.

CHÉRUBIN *avance en trembiant.*

Ah! que ce nom m'afflige, madame! Il m'apprend qu'il faut quitter des lieux... une marraine si... bonne!...

SUZANNE.

Et si belle!

CHÉRUBIN, *avec un soupir.*

Ah! oui.

SUZANNE, *le contrefait.*

Ah! oui. Le bon jeune homme! avec ses longues paupières hypocrites. Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à madame.

LA COMTESSE *la dépite.*

De qui... dit-on qu'elle est?

SUZANNE.

Voyez la rougeur du coupable : en a-t-il un pied sur les joues?

CHÉRUBIN.

Est-ce qu'il est défendu... de chérir?...

SUZANNE *lui met le poing sous le nez.*

Je dirai tout, vaurien!

LA COMTESSE.

La... chante-t-il?

CHÉRUBIN.

Oh! madame, je suis si tremblant!...

SUZANNE, *en riant.*

Et gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian; dès que madame le veut, modeste auteur! Je vais l'accompagner.

LA COMTESSE.

Prends ma guitare. (*La comtesse assise tient le papier pour suivre. Suzanne est derrière son fauteuil, et prélude en regardant la musique par-dessus sa maîtresse. Le petit page est devant elle, les yeux baissés.*)

ROMANCE

AIR : *Malbrong s'en va-t-en guerre.*

PREMIER COUPLET.

Mon coursier hors d'haleine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'errais de plaine en plaine,
Au gré du destrier.

DEUXIÈME COUPLET.

Au gré du destrier,
Sans varlet, n'écuyer.
Là, près d'une fontaine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Songeant à ma marraine,
Sentais mes pleurs couler.

TROISIÈME COUPLET.

Sentais mes pleurs couler.
Prêt à me désoler,
Je gravais sur un frêne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Sa lettre sans la mienne.
Le roi vint à passer.

QUATRIÈME COUPLET.

Le roi vint à passer.
Ses barons, son clergier.
Beau page, dit la reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Qui vous met à la gêne?
Qui vous fait tant pleurer?

CINQUIÈME COUPLET.

Qui vous fait tant pleurer?
Nous faut le déclarer.
Madame et souveraine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'avais une marraine,
Que toujours aderai.

SIXIÈME COUPLET.

Que toujours aderai :
Je sens que j'en mourrai.
Beau page, dit la reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
N'est-il qu'une marraine?
Je vous en servirai.

SEPTIÈME COUPLET

Je vous en servirai;
Mon page vous ferai;
Puis à ma jeune Hélène,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Fille d'un capitaine,
Un jour vous marirai.

HUITIÈME COUPLET.

Un jour vous marirai.
Nenni, n'en faut parler!
Je veux, traînant ma chaîne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Mourir de cette peine,
Mais non m'en consoler.

LA COMTESSE.

Il y a de la naïveté... du sentiment même.

SUZANNE *va poser la guitare sur un fauteuil.*

Oh! pour du sentiment, c'est un jeune homme qui... Ah çà, monsieur l'officier, vous a-t-on dit que pour égayer la soirée, nous voulons savoir d'avance si un de mes habits vous ira passablement?

LA COMTESSE.

J'ai peur que non.

SUZANNE *se mesure avec lui.*

Il est de ma grandeur. Otons d'abord le manteau. (*Elle le détache.*)

LA COMTESSE.

Et si quelqu'un entrait?

SUZANNE.

Est-ce que nous faisons du mal donc? Je vais fermer la porte (*elle court*), mais c'est la coiffure que je veux voir.

LA COMTESSE.

Sur ma toilette, une baigneuse à moi. (*Suzanne entre dans le cabinet dont la porte est au bord du théâtre.*)

SCÈNE V

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, *assise.*

LA COMTESSE.

Jusqu'à l'instant du bal, le comte ignorera que vous soyez au château. Nous lui dirons après que le temps d'expédier votre brevet nous a fait naître l'idée...

CHÉRUBIN, *le lui montrant.*

Hélas, madame, le voici! Bazile me l'a remis de sa part.

LA COMTESSE.

Déjà? L'on a craint d'y perdre une minute. (*Elle lit.*) Ils se sont tant pressés, qu'ils ont oublié d'y mettre son cachet. (*Elle le lui rend.*)

SCÈNE VI

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE *entre avec un grand bonnet.*

Le cachet, à quoi?

LA COMTESSE.

A son brevet.

SUZANNE.

Déjà?

LA COMTESSE.

C'est ce que je disais. Est-ce là ma baigneuse?

SUZANNE *s'assied près de la comtesse.*

Et la plus belle de toutes. (*Elle chante avec des épingles dans sa bouche.*)

Tournez-vous donc envers ici,
Jean de Lyra, mon bel ami.

(*Chérubin se met à genoux. Elle le coiffe.*)

Madame, il est charmant!

LA COMTESSE.

Arrange son collet d'un air un peu plus féminin.

SUZANNE *l'arrange.*

Là... Mais voyez donc ce morveux, comme il est joli en fille! J'en suis jalouse, moi! (*Elle lui prend le menton.*) Voulez-vous bien n'être pas joli comme çà!

LA COMTESSE.

Qu'elle est folle! Il faut relever la manche, afin que l'amadis prenne mieux... (*Elle le retrousse.*) Qu'est-ce qu'il a donc au bras? Un ruban?

SUZANNE.

Et un ruban à vous. Je suis bien aise que madame l'ait vu. Je lui avais dit que je le dirais, déjà! Oh! si monseigneur n'était pas venu, j'aurais bien repris le ruban; car je suis presque aussi forte que lui.

LA COMTESSE.

Il y a du sang! (*Elle détache le ruban.*)

CHÉRUBIN, *honteux.*

Ce matin, comptant partir, j'arrangeais la gourmette de mon cheval; il a donné de la tête, et la bossette m'a effleuré le bras.

LA COMTESSE.

On n'a jamais mis un ruban...

SUZANNE.

Et surtout un ruban volé. — Voyons donc ce que la bossette... la courbette... la cornette du cheval... Je n'entends rien à tous ces noms-là. — Ah, qu'il a le bras blanc! c'est comme une femme! plus blanc que le mien! Regardez donc, madame! (*Elle les compare.*)

LA COMTESSE, *d'un ton glacé.*

Occupez-vous plutôt de m'avoir du taffetas gommé dans ma toilette.

(*Suzanne lui pousse la tête en riant; il tombe sur les deux mains. Elle entre dans le cabinet au bord du théâtre.*)

SCÈNE VII

CHÉRUBIN, *à genoux*; LA COMTESSE, *assise.*

LA COMTESSE *reste un moment sans parler, les yeux sur son ruban. Chérubin la dévore de ses regards:*

Pour mon ruban, monsieur... comme c'est celui dont la couleur m'agrée le plus... j'étais fort en colère de l'avoir perdu.

SCÈNE VIII

CHÉRUBIN, *à genoux*; LA COMTESSE, *assise*; SUZANNE.

SUZANNE, *revenant.*

Et la ligature à son bras? (*Elle remet à la comtesse du taffetas gommé et des ciseaux.*)

LA COMTESSE.

En allant lui chercher tes hardes, prends le ruban d'un autre bonnet.

(*Suzanne sort par la porte du fond, en emportant le manteau du page.*)

SCÈNE IX

CHÉRUBIN, *à genoux*; LA COMTESSE, *assise.*

CHÉRUBIN, *les yeux baissés.*

Celui qui m'est ôté m'aurait guéri en moins de rien.

LA COMTESSE.

Par quelle vertu? (*lui montrant le taffetas.*) Ceci vaut mieux.

CHÉRUBIN, *hésitant.*

Quand un ruban... a serré la tête... ou touché la peau d'une personne...

LA COMTESSE, *coupant la phrase.*

... Étrangère! il devient bon pour les blessures? J'ignorais cette propriété. Pour l'éprouver, je garde celui-ci qui vous a serré le bras. A la première égratignure... de mes femmes, j'en ferai l'essai.

CHÉRUBIN, *pénétré.*

Vous le gardez, et moi je pars!

LA COMTESSE.

Non pour toujours.

CHÉRUBIN.

Je suis si malheureux!

LA COMTESSE, *émue.*

Il pleure à présent! C'est ce vilain Figaro avec son pronostic!

CHÉRUBIN, *exalté.*

Ah! je voudrais toucher au terme qu'il m'a prédit! Sûr de mourir à l'instant, peut-être ma bouche oserait...

LA COMTESSE *l'interrompt, et lui essuie les yeux avec son mouchoir.*

Taisez-vous, taisez-vous, enfant. Il n'y a pas un brin de raison dans tout ce que vous dites. (*On frappe à la porte, elle élève la voix.*) Qui frappe ainsi chez moi?

SCÈNE X

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, LE COMTE, *en dehors.*

LE COMTE, *en dehors.*

Pourquoi donc enfermée?

LA COMTESSE, *troublée, se lève.*

C'est mon époux! grands dieux!... (*à Chérubin qui s'est levé aussi.*) Vous, sans manteau, le col et les bras nus! seul avec moi! cet air de désordre, un billet reçu, sa jalousie!...

LE COMTE, *en dehors.*

Vous n'ouvrez pas?

LA COMTESSE.

C'est que... je suis seule.

LE COMTE, *en dehors.*

Seule! Avec qui parlez-vous donc?

LA COMTESSE, *cherchant.*

... Avec vous, sans doute.

CHÉRUBIN, *à part.*

Après les scènes d'hier et de ce matin, il me tuerait sur la place! (*Il court vers le cabinet de toilette, y entre, et tire la porte sur lui.*)

SCÈNE XI

LA COMTESSE, *seule, en ôte la clef, et court ouvrir au comte.*

Ah! quelle faute! quelle faute!

SCÈNE XII

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *d'un ton un peu sévère.*

Vous n'êtes pas dans l'usage de vous enfermer?

LA COMTESSE, *troublée.*

Je... je chiffonnais... oui je chiffonnais avec Suzanne; elle est passée un moment chez elle.

LE COMTE *l'examine.*

Vous avez l'air et le ton bien altérés!

LA COMTESSE.

Cela n'est pas étonnant... pas étonnant du tout... je vous assure... Nous parlions de vous... Elle est passée, comme je vous dis...

LE COMTE.

Vous parliez de moi?... Je suis ramené par l'inquiétude; en montant à cheval, un billet qu'on m'a remis, mais auquel je n'ajoute aucune foi, m'a... pourtant agité.

LA COMTESSE.

Comment, monsieur?... quel billet?

LE COMTE.

Il faut avouer, madame, que vous ou moi sommes entourés d'êtres... bien méchants! On me donne avis que, dans la journée, quelqu'un que je crois absent doit chercher à vous entretenir.

LA COMTESSE.

Quel que soit cet audacieux, il faudra qu'il pénètre ici; car mon projet est de ne pas quitter ma chambre de tout le jour.

LE COMTE.

Ce soir, pour la noce de Suzanne?

LA COMTESSE.

Pour rien monde; je suis très-incommodée.

LE COMTE.

Heureusement le docteur est ici. (*Le page fait tomber une chaise dans le cabinet.*) Quel bruit entends-je?

LA COMTESSE, *plus troublée.*

Du bruit?

LE COMTE.

On a fait tomber un meuble.

LA COMTESSE.

Je... je n'ai rien entendu, pour moi.

LE COMTE.

Il faut que vous soyez furieusement préoccupée!

LA COMTESSE.

Préoccupée! de quoi?

LE COMTE.

Il y a quelqu'un dans ce cabinet, madame.

LA COMTESSE.

Hé... qui voulez-vous qu'il y ait, monsieur?

LE COMTE.

C'est moi qui vous le demande; j'arrive.

LA COMTESSE.

Hé mais... Suzanne apparemment qui range.

LE COMTE.

Vous avez dit qu'elle était passée chez elle!

LA COMTESSE.

Passée... ou entrée là; je ne sais lequel.

LE COMTE.

Si c'est Suzanne, d'où vient le trouble où je vous vois?

LA COMTESSE.

Du trouble pour ma camériste?

LE COMTE.

Pour votre camériste, je ne sais; mais, pour du trouble, assurément.

LA COMTESSE.

Assurément, monsieur, cette fille vous trouble et vous occupe beaucoup plus que moi.

LE COMTE, *en colère.*

Elle m'occupe à tel point, madame, que je veux la voir à l'instant.

LA COMTESSE.

Je crois, en effet, que vous le voulez souvent; mais, voilà bien les soupçons les moins fondés...

SCÈNE XIII

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE *entre avec des hardes et pousse la porte du fond.*

LE COMTE.

Ils en seront plus aisés à détruire. (*Il crie en regardant du côté du cabinet:*) Sortez, Suzon; je vous l'ordonne.

(*Suzanne s'arrête auprès de l'alcôve dans le fond.*

LA COMTESSE.

Elle est presque nue, monsieur; vient-on troubler ainsi des femmes dans leur retraite? Elle

Digitized by Google

essayait des hardes que je lui donne en la mariant; elle s'est enfuie quand elle vous a entendu.

LE COMTE.

Si elle craint tant de se montrer, au moins elle peut parler. (*Il se tourne vers la porte du cabinet.*) Répondez-moi, Suzanne; êtes-vous dans ce cabinet? (*Suzanne, rentrée au fond, se jette dans l'alcôve, et s'y cache.*)

LA COMTESSE, *vivement, tournée vers le cabinet.*

Suzon, je vous défends de répondre. (*au comte.*) On n'a jamais poussé si loin la tyrannie!

LE COMTE *s'avance vers le cabinet.*

Oh! bien, puisqu'elle ne parle pas, vêtue ou non, je la verrai.

LA COMTESSE *se met au devant.*

Partout ailleurs je ne puis l'empêcher; mais j'espère aussi que chez moi...

LE COMTE.

Et moi j'espère savoir dans un moment, quelle est cette Suzanne mystérieuse. Vous demander la clef serait, je le vois, inutile; mais il est un moyen sûr de jeter en dedans cette légère porte. Holà, quelqu'un!

LA COMTESSE.

Attirer vos gens, et faire un scandale public d'un soupçon qui nous rendrait la fable du château!

LE COMTE.

Fort bien, madame. En effet, j'y suffirai; je vais à l'instant prendre chez moi ce qu'il faut... (*Il marche pour sortir, et revient.*) Mais, pour que tout reste au même état, voudrez-vous bien m'accompagner sans scandale et sans bruit, puisqu'il vous déplaît tant?... Une chose aussi simple, apparemment, ne me sera pas refusée!

LA COMTESSE, *troublée.*

Eh! monsieur, qui songe à vous contrarier?

LE COMTE.

Ah! j'oubliais la porte qui va chez vos femmes; il faut que je la ferme aussi, pour que vous soyez pleinement justifiée. (*Il va fermer la porte du fond et en ôte la clef.*)

LA COMTESSE, *à part.*

O ciel! étourderie funeste!

LE COMTE, *revenant à elle.*

Maintenant que cette chambre est close, acceptez mon bras, je vous prie (*il élève la voix*), et quant à la Suzanne du cabinet, il faudra qu'elle ait la bonté de m'attendre; et le moindre mal qui puisse lui arriver à mon retour...

LA COMTESSE.

En vérité, monsieur, voilà bien la plus odieuse aventure... (*Le comte l'emmène et ferme la porte à la clef.*)

SCÈNE XIV

SUZANNE, CHÉRUBIN.

SUZANNE *sort de l'alcôve, accourt vers le cabinet et parle à travers la serrure.*

Ouvrez, Chérubin, ouvrez vite, c'est Suzanne; ouvrez et sortez.

CHÉRUBIN *sort.*

Ah! Suzon, quelle horrible scène!

SUZANNE.

Sortez, vous n'avez pas une minute.

CHÉRUBIN, *effrayé.*

Et par où sortir?

SUZANNE.

Je n'en sais rien, mais sortez.

CHÉRUBIN.

S'il n'y a pas d'issue?

SUZANNE.

Après la rencontre de tantôt, il vous écraserait, et nous serions perdues. — Courez conter à Figaro...

CHÉRUBIN.

La fenêtre du jardin n'est peut-être pas bien haute. (*Il court y regarder.*)

SUZANNE, *avec effroi.*

Un grand étage! Impossible! Ah! ma pauvre maîtresse! Et mon mariage, ô ciel!

CHÉRUBIN *revient.*

Elle donne sur la melonnière; quitte à gâter une couche ou deux.

SUZANNE *le retient et s'écrie :*

Il va se tuer!

CHÉRUBIN, *exalté.*

Dans un gouffre allumé, Suzon! oui, je m'y jetterais plutôt que de lui nuire... Et ce baiser va me porter bonheur. (*Il l'embrasse et court sauter par la fenêtre.*)

SCÈNE XV

SUZANNE, *seule, au cri de frayeur.*

Ah! (*Elle tombe assise un moment. Elle va péniblement regarder à la fenêtre et revient.*) Il est déjà bien loin. Oh! le petit garnement! aussi leste que joli. Si celui-là manque de femmes... Prenons sa place au plus tôt. (*En entrant dans le cabinet.*) Vous pouvez à présent, monsieur le comte, rompre la cloison, si cela vous amuse; au diantre qui répond un mot!

(*Elle s'y enferme.*)

SCÈNE XVI

LE COMTE, LA COMTESSE *rentrent dans la chambre.*

LE COMTE, *une pince à la main, qu'il jette sur le fauteuil.*

Tout est bien comme je l'ai laissé. Madame, en m'exposant à briser cette porte, réfléchissez aux suites : encore une fois, voulez-vous l'ouvrir?

LA COMTESSE.

Eh! monsieur, quelle horrible humeur peut altérer ainsi les égards entre deux époux? Si l'amour vous dominait au point de vous inspirer ces fureurs, malgré leur déraison, je les excuserais; j'oublierais peut-être, en faveur du motif, ce qu'elles

Digitized by Google

ont d'offensant pour moi. Mais la seule vanité peut-elle jeter dans cet excès un galant homme?

LE COMTE.

Amour ou vanité, vous ouvrirez la porte; ou je vais à l'instant...

LA COMTESSE, *au devant.*

Arrêtez, monsieur, je vous prie! Me croyez-vous capable de manquer à ce que je me dois?

LE COMTE.

Tout ce qu'il vous plaira, madame; mais je verrai qui est dans ce cabinet.

LA COMTESSE, *effrayée.*

Eh bien! monsieur, vous le verrez. Écoutez-moi... tranquillement.

LE COMTE.

Ce n'est donc pas Suzanne?

LA COMTESSE, *timidement.*

Au moins n'est-ce pas non plus une personne... dont vous deviez rien redouter... Nous disposions une plaisanterie... bien innocente, en vérité, pour ce soir... et je vous jure...

LE COMTE.

Et vous me jurez...

LA COMTESSE.

Que nous n'avions pas plus de dessein de vous offenser l'un que l'autre.

LE COMTE, *vite.*

L'un que l'autre? C'est un homme?

LA COMTESSE.

Un enfant, monsieur.

LE COMTE.

Hé, qui donc?

LA COMTESSE.

A peine osé-je le nommer!

LE COMTE, *furieux.*

Je le tuerai.

LA COMTESSE.

Grands dieux!

LE COMTE.

Parlez donc!

LA COMTESSE.

Ce jeune... Chérubin...

LE COMTE.

Chérubin! l'insolent! Voilà mes soupçons et le billet expliqués.

LA COMTESSE, *joignant les mains.*

Ah! monsieur! gardez de penser...

LE COMTE, *frappant du pied.*

(*à part.*) Je trouverai partout ce maudit page! (*haut.*) Allons, madame, ouvrez; je sais tout maintenant. Vous n'auriez pas été si émue, en le congédiant ce matin; il serait parti quand je l'ai ordonné; vous n'auriez pas mis tant de fausseté dans votre conte de Suzanne; il ne se serait pas si soigneusement caché, s'il n'y avait rien de criminel.

LA COMTESSE.

Il a craint de vous irriter en se montrant.

LE COMTE, *hors de lui, et criant, tourné vers le cabinet.*

Sors donc, petit malheureux!

LA COMTESSE, *le prend à bras-le-corps, en l'éloignant.*

Ah! monsieur, monsieur, votre colère me fait trembler pour lui. N'en croyez pas un injuste soupçon, de grâce! et que le désordre où vous l'allez trouver...

LE COMTE.

Du désordre!

LA COMTESSE.

Hélas! oui, Prêt à s'habiller en femme, une coiffure à moi sur la tête, en veste et sans manteau, le col ouvert, les bras nus : il allait essayer...

LE COMTE.

Et vous vouliez garder votre chambre! Indigne épouse! Ah! vous la garderez... longtemps; mais il faut avant que j'en chasse un insolent, de manière à ne plus le rencontrer nulle part.

LA COMTESSE *se jette à genoux, les bras élevés.*

Monsieur le comte, épargnez un enfant; je ne me consolerais pas d'avoir causé...

LE COMTE.

Vos frayeurs aggravent son crime.

LA COMTESSE.

Il n'est pas coupable, il partait : c'est moi qui l'ai fait appeler.

LE COMTE, *furieux.*

Levez-vous. Otez-vous... Tu es bien audacieuse d'oser me parler pour un autre!

LA COMTESSE.

Eh bien! je m'ôterai, monsieur, je me lèverai; je vous remettrai même la clef du cabinet : mais, au nom de votre amour...

LE COMTE.

De mon amour, perfide!

LA COMTESSE *se lève et lui présente la clef.*

Promettez-moi que vous laisserez aller cet enfant sans lui faire aucun mal; et puisse après tout votre courroux tomber sur moi, si je ne vous convainc pas...

LE COMTE, *prenant la clef.*

Je n'écoute plus rien.

LA COMTESSE *se jette sur une bergère, un mouchoir sur les yeux.*

O ciel! il va périr!

LE COMTE *ouvre la porte et recule.*

C'est Suzanne!

SCÈNE XVII

LA COMTESSE, LE COMTE, SUZANNE.

SUZANNE *sort en riant.*

Je le tuerai! je le tuerai! Tuez-le donc, ce méchant page!

LE COMTE, *à part.*

Ah! quelle école! (*regardant la comtesse qui est restée stupéfaite.*) Et vous aussi, vous jouez l'étonnement?... Mais peut-être elle n'y est pas seule. (*Il entre.*)

SCÈNE XVIII

LA COMTESSE, *assise*, SUZANNE.

SUZANNE *accourt à sa maîtresse.*

Remettez-vous, madame; il est bien loin; il a fait un saut...

LA COMTESSE.

Ah! Suzon, je suis morte!

SCÈNE XIX

LA COMTESSE, *assise*, SUZANNE, LE COMTE.

LE COMTE *sort du cabinet d'un air confus. Après un court silence:*

Il n'y a personne, et, pour le coup, j'ai tort. — Madame... vous jouez fort bien la comédie.

SUZANNE, *gaiement.*

Et moi, monseigneur?

LA COMTESSE, *son mouchoir sur sa bouche pour se remettre, ne parle pas.*

LE COMTE *s'approche.*

Quoi! madame, vous plaisantiez?

LA COMTESSE, *se remettant un peu.*

Et pourquoi non, monsieur?

LE COMTE.

Quel affreux badinage! Et par quel motif, je vous prie?...

LA COMTESSE.

Vos folies méritent-elles de la pitié?

LE COMTE.

Nommer folies ce qui touche à l'honneur!

LA COMTESSE, *assurant son ton par degrés.*

Me suis-je unie à vous pour être éternellement dévouée à l'abandon et à la jalousie, que vous seul osez concilier?

LE COMTE.

Ah! madame, c'est sans ménagement.

SUZANNE.

Madame n'avait qu'à vous laisser appeler les gens.

LE COMTE.

Tu as raison, et c'est à moi de m'humilier... Pardon, je suis d'une confusion!...

SUZANNE.

Avouez, monseigneur, que vous la méritez un peu.

LE COMTE.

Pourquoi donc ne sortais-tu pas lorsque je t'appelais, mauvaise?

SUZANNE.

Je me rhabillais de mon mieux, à grand renfort d'épingles; et madame, qui me le défendait, avait bien ses raisons pour le faire.

LE COMTE.

Au lieu de rappeler mes torts, aide-moi plutôt à l'apaiser.

LA COMTESSE.

Non, monsieur; un pareil outrage ne se couvre point. Je vais me retirer aux Ursulines, et je vois trop qu'il en est temps.

LE COMTE.

Le pourriez-vous sans quelques regrets?

SUZANNE.

Je suis sûre, moi, que le jour du départ serait la veille des larmes.

LA COMTESSE.

Eh! quand cela serait, Suzon? j'aime mieux le regretter que d'avoir la bassesse de lui pardonner; il m'a trop offensée.

LE COMTE.

Rosine!...

LA COMTESSE.

Je ne la suis plus, cette Rosine que vous avez tant poursuivie! Je suis la pauvre comtesse Almaviva, la triste femme délaissée, que vous n'aimez plus.

SUZANNE.

Madame!

LE COMTE, *suppliant.*

Par pitié!

LA COMTESSE.

Vous n'en aviez aucune pour moi.

LE COMTE.

Mais aussi ce billet... Il m'a tourné le sang!

LA COMTESSE.

Je n'avais pas consenti qu'on l'écrivît.

LE COMTE.

Vous le saviez?

LA COMTESSE.

C'est cet étourdi de Figaro...

LE COMTE.

Il en était?

LA COMTESSE.

...Qui l'a remis à Bazile.

LE COMTE.

Qui m'a dit le tenir d'un paysan. O perfide chanteur, lame à deux tranchants! C'est toi qui payeras pour tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous demandez pour vous un pardon que vous refusez aux autres : voilà bien les hommes! Ah! si jamais je consentais à pardonner en faveur de l'erreur où vous a jeté ce billet, j'exigerais que l'amnistie fût générale.

LE COMTE.

Eh bien, de tout mon cœur, comtesse. Mais comment réparer une faute aussi humiliante?

LA COMTESSE *se lève.*

Elle l'était pour tous deux.

LE COMTE.

Ah! dites pour moi seul. — Mais je suis encore à concevoir comment les femmes prennent si vite et si juste l'air et le ton des circonstances. Vous rougissiez, vous pleuriez, votre visage était défait... D'honneur, il l'est encore.

LA COMTESSE, *s'efforçant de sourire.*

Je rougissais... du ressentiment de vos soupçons. Mais les hommes sont-ils assez délicats pour dis-

Digitized by Google

tinguer l'indignation d'une âme honnête outragée, d'avec la confusion qui naît d'une accusation méritée?

LE COMTE, *souriant.*

Et ce page en désordre, en veste et presque nu...

LA COMTESSE, *montrant Suzanne.*

Vous le voyez devant vous. N'aimez-vous pas mieux l'avoir trouvé que l'autre? En général, vous ne haïssez pas de rencontrer celui-ci.

LE COMTE, *riant plus fort.*

Et ces prières, ces larmes feintes...

LA COMTESSE.

Vous me faites rire, et j'en ai peu d'envie.

LE COMTE.

Nous croyons valoir quelque chose en politique, et nous ne sommes que des enfants. C'est vous, c'est vous, madame, que le roi devrait envoyer en ambassade à Londres! Il faut que votre sexe ait fait une étude bien réfléchie de l'art de se composer, pour réussir à ce point!

LA COMTESSE.

C'est toujours vous qui nous y forcez.

SUZANNE.

Laissez-nous prisonniers sur parole, et vous verrez si nous sommes gens d'honneur.

LA COMTESSE.

Brisons-là, monsieur le comte. J'ai peut-être été trop loin; mais mon indulgence en un cas aussi grave doit au moins m'obtenir la vôtre.

LE COMTE.

Mais vous répéterez que vous me pardonnez.

LA COMTESSE.

Est-ce que je l'ai dit, Suzon?

SUZANNE.

Je ne l'ai pas entendu, madame.

LE COMTE.

Eh bien! que ce mot vous échappe!

LA COMTESSE.

Le méritez-vous, ingrat?

LE COMTE.

Oui, par mon repentir.

SUZANNE.

Soupçonner un homme dans le cabinet de madame!

LE COMTE.

Elle m'en a si sévèrement puni!

SUZANNE.

Ne pas s'en fier à elle, quand elle dit que c'est sa camériste!

LE COMTE.

Rosine, êtes-vous donc implacable?

LA COMTESSE.

Ah! Suzon, que je suis faible! quel exemple je te donne! (*tendant la main au comte.*) On ne croira plus à la colère des femmes.

SUZANNE.

Bon! madame, avec eux, ne faut-il pas toujours en venir là?

(*Le comte baise ardemment la main de sa femme.*)

SCÈNE XX

SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE.

FIGARO, *arrivant tout essoufflé.*

On disait madame incommodée. Je suis vite accouru... je vois avec joie qu'il n'en est rien.

LE COMTE, *sèchement.*

Vous êtes fort attentif.

FIGARO.

Et c'est mon devoir. Mais puisqu'il n'en est rien, monseigneur, tous vos jeunes vassaux des deux sexes sont en bas avec les violons et les cornemuses, attendant, pour m'accompagner, l'instant où vous permettrez que je mène ma fiancée...

LE COMTE.

Et qui surveillera la comtesse au château?

FIGARO.

La veiller! elle n'est pas malade.

LE COMTE.

Non; mais cet homme absent qui doit l'entretenir?

FIGARO.

Quel homme absent?

LE COMTE.

L'homme du billet que vous avez remis à Bazile.

FIGARO.

Qui dit cela?

LE COMTE.

Quand je ne le saurais pas d'ailleurs, fripon, ta physionomie qui t'accuse me prouverait déjà que tu mens.

FIGARO.

S'il est ainsi, ce n'est pas moi qui mens, c'est ma physionomie.

SUZANNE.

Va, mon pauvre Figaro, n'use pas ton éloquence en défaites; nous avons tout dit.

FIGARO.

Et quoi dit? Vous me traitez comme un Bazile!

SUZANNE.

Que tu avais écrit le billet de tantôt pour faire accroire à monseigneur, quand il entrerait, que le petit page était dans ce cabinet, où je me suis enfermée.

LE COMTE.

Qu'as-tu à répondre?

LA COMTESSE.

Il n'y a plus rien à cacher, Figaro: le badinage est consommé.

FIGARO, *cherchant à deviner.*

Le badinage... est consommé?

LE COMTE.

Oui, consommé. Que dis-tu là-dessus?

FIGARO.

Moi! je dis... que je voudrais bien qu'on en pût dire autant de mon mariage; et si vous l'ordonnez...

Digitized by Google

LE COMTE.

Tu conviens donc enfin du billet?

FIGARO.

Puisque madame le veut, que Suzanne le veut, que vous le voulez vous-même, il faut bien que je le veuille aussi : mais à votre place, en vérité, monseigneur, je ne croirais pas un mot de tout ce que nous vous disons.

LE COMTE.

Toujours mentir contre l'évidence! A la fin, cela m'irrite.

LA COMTESSE, *en riant.*

Eh, ce pauvre garçon! pourquoi voulez-vous, monsieur, qu'il dise une fois la vérité?

FIGARO, *bas, à Suzanne.*

Je l'avertis de son danger; c'est tout ce qu'un honnête homme peut faire.

SUZANNE, *bas.*

As-tu vu le petit page?

FIGARO, *bas.*

Encore tout froissé.

SUZANNE, *bas.*

Ah, pécaire!

LA COMTESSE.

Allons, monsieur le comte, ils brûlent de s'unir : leur impatience est naturelle! entrons pour la cérémonie.

LE COMTE, *à part.*

Et Marcelino, Marceline... (*haut.*) Je voudrais être au moins vêtu.

LA COMTESSE.

Pour nos gens! Est-ce que je le suis?

SCÈNE XXI

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE, ANTONIO.

ANTONIO, *demi-gris, tenant un pot de giroflées écrasées.*

Monseigneur! monseigneur!

LE COMTE.

Que me veux-tu, Antonio?

ANTONIO.

Faites donc une fois griller les croisées qui donnent sur mes couches. On jette toutes sortes de choses par ces fenêtres, et tout à l'heure encore on vient d'en jeter un homme.

LE COMTE.

Par ces fenêtres?

ANTONIO.

Regardez comme on arrange mes giroflées!

SUZANNE, *bas, à Figaro.*

Alerte! Figaro, alerte!

FIGARO.

Monseigneur, il est gris dès le matin.

ANTONIO.

Vous n'y êtes pas. C'est un petit reste d'hier. Voilà comme on fait des jugements... ténébreux.

LE COMTE, *avec feu.*

Cet homme! cet homme! où est-il?

ANTONIO.

Où il est?

LE COMTE.

Oui.

ANTONIO.

C'est ce que je dis. Il faut me le trouver, déjà. Je suis votre domestique; il n'y a que moi qui prends soin de votre jardin. Il y tombe un homme; et vous sentez... que ma réputation en est effleurée.

SUZANNE, *bas, à Figaro.*

Détourne, détourne!

FIGARO.

Tu boiras donc toujours?

ANTONIO.

Eh! si je ne buvais pas, je deviendrais enragé.

LA COMTESSE.

Mais en prendre ainsi sans besoin...

ANTONIO.

Boire sans soif et faire l'amour en tout temps, madame, il n'y a que ça qui nous distingue des autres bêtes.

LE COMTE, *vivement.*

Réponds-moi donc, ou je vais te chasser.

ANTONIO.

Est-ce que je m'en irais?

LE COMTE.

Comment donc?

ANTONIO, *se touchant le front.*

Si vous n'avez pas assez de ça pour garder un bon domestique, je ne suis pas assez bête, moi, pour renvoyer un si bon maître.

LE COMTE *le secoue avec colère.*

On a, dis-tu, jeté un homme par cette fenêtre?

ANTONIO.

Oui, mon excellence; tout à l'heure, en veste blanche, et qui s'est enfui, jarni, courant...

LE COMTE, *impatienté.*

Après?

ANTONIO.

J'ai bien voulu courir après; mais je me suis donné contre la grille une si fière gourde à la main, que je ne peux plus remuer ni pied ni patte de ce doigt-là. (*Levant le doigt.*)

LE COMTE.

Au moins tu reconnaîtrais l'homme?

ANTONIO.

Oh! que oui-dà!... si je l'avais vu pourtant.

SUZANNE, *bas, à Figaro.*

Il ne l'a pas vu.

FIGARO.

Voilà bien du train pour un pot de fleurs! Combien te faut-il, pleurard, avec ta giroflée? Il est inutile de chercher, monseigneur; c'est moi qui ai sauté.

LE COMTE.

Comment, c'est vous!

Digitized by Google

ANTONIO.

Combien te faut-il, pleurard? Votre corps a donc bien grandi depuis ce temps-là; car je vous ai trouvé beaucoup plus moindre et plus fluet!

FIGARO.

Certainement; quand on saute, on se pelotonne...

ANTONIO.

M'est avis que c'était plutôt... qui dirait, le gringalet de page.

LE COMTE.

Chérubin, tu veux dire?

FIGARO.

Oui, revenu tout exprès avec son cheval de la porte de Séville, où peut-être il est déjà.

ANTONIO.

Oh! non, je ne dis pas ça, je ne dis pas ça; je n'ai pas vu sauter de cheval, car je le dirais de même.

LE COMTE.

Quelle patience!

FIGARO.

J'étais dans la chambre des femmes en veste blanche : il fait un chaud!... J'attendais là ma Suzanette, quand j'ai ouï tout à coup la voix de monseigneur, et le grand bruit qui se faisait : je ne sais quelle crainte m'a saisi à l'occasion de ce billet; et s'il faut avouer ma bêtise, j'ai sauté sans réflexion sur les couches, où je me suis même un peu foulé le pied droit. (*Il frotte son pied.*)

ANTONIO.

Puisque c'est vous, il est juste de vous rendre ce brimborion de papier qui a coulé de votre veste en tombant.

LE COMTE *se jette dessus.*

Donne-le-moi. (*Il ouvre le papier et le referme.*)

FIGARO, *à part.*

Je suis pris.

LE COMTE, *à Figaro.*

La frayeur ne vous aura pas fait oublier ce que contient ce papier, ni comment il se trouvait dans votre poche?

FIGARO, *embarrassé, fouille dans ses poches et en tire des papiers.*

Non sûrement... Mais c'est que j'en ai tant. Il faut répondre à tout... (*Il regarde un des papiers.*) Ceci? Ah! c'est une lettre de Marceline, en quatre pages; elle est belle!... Ne serait-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en prison?... Non, la voici... J'avais l'état des meubles du petit château dans l'autre poche... (*Le comte rouvre le papier qu'il tient.*)

LA COMTESSE, *bas, à Suzanne.*

Ah, dieux! Suzon, c'est le brevet d'officier.

SUZANNE, *bas, à Figaro.*

Tout est perdu, c'est le brevet.

LE COMTE *replie le papier.*

Eh bien! l'homme aux expédients, vous ne devinez pas?

ANTONIO, *s'approchant de Figaro.*

Monseigneur dit si vous ne devinez pas?

FIGARO *le repousse.*

Fi donc! vilain qui me parle dans le nez!

LE COMTE.

Vous ne vous rappelez pas ce que ce peut être?

FIGARO.

A, a, a, ah! *povero!* ce sera le brevet de ce malheureux enfant, qu'il m'avait remis, et que j'ai oublié de lui rendre. O, o, o, oh! étourdi que je suis! que fera-t-il sans son brevet? Il faut courir...

LE COMTE.

Pourquoi vous l'aurait-il remis?

FIGARO, *embarrassé.*

Il... désirait qu'on y fît quelque chose.

LE COMTE *regarde son papier.*

Il n'y manque rien.

LA COMTESSE, *bas, à Suzanne.*

Le cachet.

SUZANNE, *bas, à Figaro.*

Le cachet manque.

LE COMTE, *à Figaro.*

Vous ne répondez pas?

FIGARO.

C'est... qu'en effet il y manque peu de chose. Il dit que c'est l'usage.

LE COMTE.

L'usage! l'usage! l'usage de quoi?

FIGARO.

D'y apposer le sceau de vos armes. Peut-être aussi que cela ne valait pas la peine.

LE COMTE *rouvre le papier et le chiffonne de colère.*

Allons, il est écrit que je ne saurai rien. (*à part.*) C'est ce Figaro qui les mène, et je ne m'en vengerais pas! (*Il veut sortir avec dépit.*)

FIGARO, *l'arrêtant.*

Vous sortez sans ordonner mon mariage?

SCÈNE XXII

BAZILE, BARTHOLO, MARCELINE, FIGARO, LE COMTE, GRIPPE-SOLEIL, LA COMTESSE, SUZANNE, ANTONIO; *valets du comte, ses vassaux.*

MARCELINE, *au comte.*

Ne l'ordonnez pas, monseigneur! Avant de lui faire grâce, vous nous devez justice. Il a des engagements avec moi.

LE COMTE, *à part.*

Voilà ma vengeance arrivée.

FIGARO.

Des engagements! De quelle nature? Expliquez-vous.

MARCELINE.

Oui, je m'expliquerai, malhonnête!

(*La comtesse s'assied sur une bergère. Suzanne est derrière elle.*)

LE COMTE.

De quoi s'agit-il, Marceline?

MARCELINE.

D'une obligation de mariage.

Digitized by Google

FIGARO.

Un billet, voilà tout, pour de l'argent prêté.

MARCELINE, *au comte.*

Sous condition de m'épouser. Vous êtes un grand seigneur, le premier juge de la province...

LE COMTE.

Présentez-vous au tribunal, j'y rendrai justice à tout le monde.

BAZILE, *montrant Marceline.*

En ce cas, votre grandeur permet que je fasse aussi valoir mes droits sur Marceline?

LE COMTE, *à part.*

Ah! voilà mon fripon du billet.

FIGARO.

Autre fou de la même espèce!

LE COMTE, *en colère, à Bazile.*

Vos droits! vos droits! Il vous convient bien de parler devant moi, maître sot!

ANTONIO, *frappant dans sa main.*

Il ne l'a, ma foi, pas manqué du premier coup: c'est son nom.

LE COMTE

Marceline, on suspendra tout jusqu'à l'examen de vos titres, qui se fera publiquement dans la grande salle d'audience. Honnête Bazile, agent fidèle et sûr, allez au bourg chercher les gens du siége.

BAZILE.

Pour son affaire?

LE COMTE.

Et vous m'amènerez le paysan du billet.

BAZILE.

Est-ce que je le connais?

LE COMTE.

Vous résistez!

BAZILE.

Je ne suis pas entré au château pour en faire les commissions.

LE COMTE.

Quoi donc?

BAZILE.

Homme à talent sur l'orgue du village, je montre le clavecin à madame, à chanter à ses femmes, la mandoline aux pages; et mon emploi surtout est d'amuser votre compagnie avec ma guitare, quand il vous plaît me l'ordonner.

GRIPE-SOLEIL *s'avance.*

J'irai bien, monsieur, si cela vous plaira.

LE COMTE.

Quel est ton nom et ton emploi?

GRIPE-SOLEIL.

Je suis Gripe-Soleil, mon bon seigneur; le petit patouriau des chèvres, commandé pour le feu d'artifice. C'est fête aujourd'hui dans le troupiau; et je sais ous-ce-qu'est toute l'enragée boutique à procès du pays.

LE COMTE.

Ton zèle me plaît; vas-y: mais vous (*à Bazile*), accompagnez monsieur en jouant de la guitare, et chantant pour l'amuser en chemin. Il est de ma compagnie.

GRIPE-SOLEIL, *joyeux.*

Oh! moi, je suis de la?...

(*Suzanne l'apaise de la main, en lui montrant la comtesse.*)

BAZILE, *surpris.*

Que j'accompagne Gripe-Soleil en jouant?...

LE COMTE.

C'est votre emploi. Partez, ou je vous chasse. (*Il sort.*)

SCÈNE XXIII

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *excepté* LE COMTE.

BAZILE, *à lui-même.*

Ah! je n'irai pas lutter contre le pot de fer, moi qui ne suis...

FIGARO.

Qu'une cruche.

BAZILE, *à part.*

Au lieu d'aider à leur mariage, je m'en vais assurer le mien avec Marceline. (*à Figaro.*) Ne conclus rien, crois-moi, que je ne sois de retour. (*Il va prendre la guitare sur le fauteuil du fond.*)

FIGARO *le suit.*

Couleuvre! oh! va, ne crains rien; quand même tu ne reviendrais jamais... Tu n'as pas l'air en train de chanter; veux-tu que je commence?... Allons, gai, haut la-mi-la, pour ma fiancée. (*Il se met en marche à reculons, danse en chantant la séguedille suivante. Bazile accompagne, et tout le monde le suit.*)

SÉGUEDILLE.

Je préfère à richesse
La sagesse
De ma Suzon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Aussi sa gentillesse
Est maîtresse
De ma raison,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon.

(*Le bruit s'éloigne, on n'entend pas le reste.*)

SCÈNE XXIV

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *dans sa bergère.*

Vous voyez, Suzanne, la jolie scène que votre étourdi m'a valu avec son billet.

SUZANNE.

Ah! madame, quand je suis rentrée du cabinet, si vous aviez vu votre visage! Il s'est terni tout à coup : mais ce n'a été qu'un nuage; et par degrés vous êtes devenue rouge, rouge, rouge!

LA COMTESSE.

Il a donc sauté par la fenêtre?

SUZANNE.

Sans hésiter, le charmant enfant! Léger...comme une abeille!

LA COMTESSE.

Ah! ce fatal jardinier! Tout cela m'a remuée au point... que je ne pouvais rassembler deux idées.

SUZANNE.

Ah! madame, au contraire; et c'est là que j'ai vu combien l'usage du grand monde donne d'aisance aux dames comme il faut, pour mentir sans qu'il y paraisse.

LA COMTESSE.

Crois-tu que le comte en soit la dupe? Et s'il trouvait cet enfant au château!

SUZANNE.

Je vais recommander de le cacher si bien...

LA COMTESSE.

Il faut qu'il parte. Après ce qui vient d'arriver, vous croyez bien que je ne suis pas tentée de l'envoyer au jardin à votre place.

SUZANNE.

Il est certain que je n'irai pas non plus. Voilà donc mon mariage encore une fois...

LA COMTESSE *se lève.*

Attends... Au lieu d'un autre, ou de toi, si j'y allais moi-même?

SUZANNE.

Vous, madame?

LA COMTESSE.

Il n'y aurait personne d'exposé... Le comte alors ne pourrait nier... Avoir puni sa jalousie et lui prouver son infidélité, cela serait... Allons, le bonheur d'un premier hasard m'enhardit à tenter le second. Fais-lui savoir promptement que tu te rendras au jardin. Mais surtout que personne...

SUZANNE.

Ah! Figaro.

LA COMTESSE.

Non, non. Il voudrait mettre ici du sien... Mon masque de velours et ma canne; que j'aille y rêver sur la terrasse. (*Suzanne entre dans le cabinet de toilette.*)

SCÈNE XXV

LA COMTESSE, *seule.*

Il est assez effronté, mon petit projet! (*Elle se retourne.*) Ah! le ruban! mon joli ruban! je t'oubliais! (*Elle le prend sur sa bergère et le roule.*) Tu ne me quitteras plus... tu me rappelleras la scène où ce malheureux enfant... Ah! M. le comte, qu'avez-vous fait? Et moi! que fais-je en ce moment?

SCÈNE XXVI

LA COMTESSE, SUZANNE.

(*La comtesse met furtivement le ruban dans son sein.*)

SUZANNE.

Voici la canne et votre loup.

LA COMTESSE.

Souviens-toi que je t'ai défendu d'en dire un mot à Figaro.

SUZANNE, *avec joie.*

Madame, il est charmant votre projet! Je viens d'y réfléchir. Il rapproche tout, termine tout, embrasse tout; et, quelque chose qui arrive, mon mariage est maintenant certain.

(*Elle baise la main de sa maîtresse. Elles sortent.*)

Pendant l'entr'acte, des valets arrangent la salle d'audience : on apporte les deux banquettes à dossier des avocats, que l'on place aux deux côtés du théâtre, de façon que le passage soit libre par derrière. On pose une estrade à deux marches dans le milieu du théâtre, vers le fond, sur laquelle on place le fauteuil du comte. On met la table du greffier et son tabouret de côté sur le devant, et des siéges pour Brid'oison et d'autres juges, des deux côtés de l'estrade du comte.

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente une salle du château, appelée salle du trône, et servant de salle d'audience, ayant sur le côté une impériale en dais, et dessous, le portrait du roi.

SCÈNE I

LE COMTE, PEDRILLE, *en veste, botté, tenant un paquet cacheté.*

LE COMTE. *vite.*

M'as-tu bien entendu?

PÉDRILLE.

Excellence, oui. (*Il sort.*)

SCÈNE II

LE COMTE, *seul, criant.*

Pédrille!

SCÈNE III

LE COMTE, PEDRILLE *revient.*

PEDRILLE.

Excellence?

LE COMTE.

On ne l'a pas vu?

Digitized by Google

PÉDRILLE.

Ame qui vive.

LE COMTE.

Prenez le cheval barbe

PÉDRILLE.

Il est à la grille du potager, tout sellé.

LE COMTE.

Ferme, d'un trait, jusqu'à Séville.

PÉDRILLE.

Il n'y a que trois lieues, elles sont bonnes.

LE COMTE.

En descendant, sachez si le page est arrivé.

PÉDRILLE.

Dans l'hôtel?

LE COMTE.

Oui; surtout depuis quel temps.

PÉDRILLE.

J'entends.

LE COMTE.

Remets-lui son brevet, et reviens vite.

PÉDRILLE.

Et s'il n'y était pas?

LE COMTE.

Revenez plus vite, et m'en rendez compte. Allez.

SCÈNE IV

LE COMTE, *seul, marche en rêvant.*

J'ai fait une gaucherie en éloignant Bazile!... La colère n'est bonne à rien. — Ce billet, remis par lui, qui m'avertit d'une entreprise sur la comtesse; la camériste enfermée quand j'arrive; la maîtresse affectée d'une terreur fausse ou vraie; un homme qui saute par la fenêtre, et l'autre après qui avoue... ou qui prétend que c'est lui... Le fil m'échappe. Il y a là dedans une obscurité... Des libertés chez mes vassaux, qu'importe à gens de cette étoffe? Mais la comtesse! Si quelque insolent attentait... Où m'égaré-je? En vérité, quand la tête se monte, l'imagination la mieux réglée devient folle comme un rêve! — Elle s'amusait; ces ris étouffés, cette joie mal éteinte! — Elle se respecte; et mon honneur... Où diable on l'a placé! De l'autre part, où suis-je? Cette friponne de Suzanne a-t-elle trahi mon secret?... Comme il n'est pas encore le sien!... Qui donc m'enchaîne à cette fantaisie? J'ai voulu vingt fois y renoncer... Étrange effet de l'irrésolution! si je la voulais sans débat, je la désirerais mille fois moins. — Ce Figaro se fait bien attendre! Il faut le sonder adroitement (*Figaro paraît dans le fond; il s'arrête*), et tâcher, dans la conversation que je vais avoir avec lui, de démêler d'une manière détournée s'il est instruit ou non de mon amour pour Suzanne.

SCÈNE V

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO, *à part.*

Nous y voilà.

LE COMTE.

...S'il en sait par elle un seul mot...

FIGARO, *à part.*

Je m'en suis douté.

LE COMTE.

...Je lui fais épouser la vieille.

FIGARO, *à part.*

Les amours de monsieur Bazile?

LE COMTE.

...Et voyons ce que nous ferons de la jeune.

FIGARO, *à part.*

Ah! ma femme, s'il vous plaît.

LE COMTE *se retourne.*

Hein! quoi? qu'est-ce que c'est?

FIGARO *s'avance.*

Moi, qui me rends à vos ordres.

LE COMTE.

Et pourquoi ces mots?...

FIGARO.

Je n'ai rien dit.

LE COMTE *répète.*

Ma femme, s'il vous plaît?

FIGARO.

C'est... la fin d'une réponse que je faisais : *allez le dire à ma femme, s'il vous plaît.*

LE COMTE *se promène.*

Sa femme!... Je voudrais bien savoir quelle affaire peut arrêter monsieur, quand je le fais appeler?

FIGARO, *feignant d'assurer son habillement.*

Je m'étais sali sur ces couches en tombant; je me changeais.

LE COMTE.

Faut-il une heure?

FIGARO.

Il faut le temps.

LE COMTE.

Les domestiques ici... sont plus longs à s'habiller que les maîtres!

FIGARO.

C'est qu'ils n'ont point de valets pour les y aider.

LE COMTE.

... Je n'ai pas trop compris ce qui vous avait forcé tantôt de courir un danger inutile, en vous jetant...

FIGARO.

Un danger! on dirait que je me suis engouffré tout vivant...

LE COMTE.

Essayez de me donner le change en feignant de le prendre, insidieux valet! Vous entendez fort bien que ce n'est pas le danger qui m'inquiète, mais le motif.

Digitized by Google

FIGARO.

Sur un faux avis, vous arrivez furieux, renversant tout, comme le torrent de la Morena; vous cherchez un homme, il vous le faut, ou vous allez briser les portes, enfoncer les cloisons! Je me trouve là par hasard : qui sait dans votre emportement si...

LE COMTE, *interrompant.*

Vous pouviez fuir par l'escalier.

FIGARO.

Et vous, me prendre au corridor.

LE COMTE, *en colère.*

Au corridor! (*à part.*) Je m'emporte, et nuis à ce que je veux savoir.

FIGARO, *à part.*

Voyons-le venir, et jouons serré.

LE COMTE, *radouci.*

Ce n'est pas ce que je voulais dire; laissons cela. J'avais... oui, j'avais quelque envie de t'emmener à Londres, courrier de dépêches... Mais, toutes réflexions faites...

FIGARO.

Monseigneur a changé d'avis?

LE COMTE.

Premièrement, tu ne sais pas l'anglais.

FIGARO.

Je sais *God-dam.*

LE COMTE.

Je n'entends pas.

FIGARO.

Je dis que je sais *God-dam.*

LE COMTE.

Hé bien?

FIGARO.

Diable! c'est une belle langue que l'anglais, il en faut peu pour aller loin. Avec *God-dam*, en Angleterre, on ne manque de rien nulle part. — Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras? entrez dans une taverne, et faites seulement ce geste au garçon. (*Il tourne la broche.*) *God-dam!* On vous apporte un pied de bœuf salé sans pain. C'est admirable! Aimez-vous à boire un coup d'excellent bourgogne ou de clairet? rien que celui-ci. (*Il débouche une bouteille.*) *God-dam!* On vous sert un pot de bière, en bel étain, la mousse aux bords. Quelle satisfaction! Rencontrez-vous une de ces jolies personnes qui vont trottant menu, les yeux baissés, coudes en arrière, et tortillant un peu des hanches? mettez mignardement tous les doigts unis sur la bouche. Ah! *God-dam!* Elle vous sangle un soufflet de crocheteur : preuve qu'elle entend. Les Anglais, à la vérité, ajoutent par-ci, par-là, quelques autres mots en conversant; mais il est bien aisé de voir que *God-dam* est le fond de la langue; et si monseigneur n'a pas d'autre motif de me laisser en Espagne...

LE COMTE, *à part.*

Il veut venir à Londres; elle n'a pas parlé.

FIGARO, *à part.*

Il croit que je ne sais rien; travaillons-le un peu dans son genre.

LE COMTE.

Quel motif avait la comtesse pour me jouer un pareil tour?

FIGARO.

Ma foi, monseigneur, vous le savez mieux que moi.

LE COMTE.

Je la prévieus sur tout, et la comble de présents.

FIGARO.

Vous lui donnez, mais vous êtes infidèle. Sait-on gré du superflu à qui nous prive du nécessaire?

LE COMTE.

... Autrefois tu me disais tout.

FIGARO.

Et maintenant je ne vous cache rien.

LE COMTE.

Combien la comtesse t'a-t-elle donné pour cette belle association?

FIGARO.

Combien me donnâtes-vous pour la tirer des mains du docteur? Tenez, monseigneur, n'humilions pas l'homme qui nous sert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE.

Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais?

FIGARO.

C'est qu'on en voit partout quand on cherche des torts.

LE COMTE.

Une réputation détestable!

FIGARO.

Et si je vaux mieux qu'elle? Y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant?

LE COMTE.

Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, et jamais aller droit.

FIGARO.

Comment voulez-vous? La foule est là : chacun veut courir; on se presse, on pousse, on coudoie, on renverse, arrive qui peut: le reste est écrasé. Aussi c'est fait; pour moi, j'y renonce.

LE COMTE.

A la fortune? (*à part.*) Voici du neuf.

FIGARO.

(*à part.*) A mon tour maintenant. (*haut.*) Votre Excellence m'a gratifié de la conciergerie du château; c'est un fort joli sort : à la vérité, je ne serai pas le courrier étrenné des nouvelles intéressantes; mais, en revanche, heureux avec ma femme au fond de l'Andalousie...

LE COMTE.

Qui t'empêcherait de l'emmener à Londres?

FIGARO.

Il faudrait la quitter si souvent, que j'aurais bientôt du mariage par-dessus la tête.

LE COMTE.

Avec du caractère et de l'esprit, tu pourrais un jour t'avancer dans les bureaux.

FIGARO.

De l'esprit pour s'avancer? Monseigneur se rit du mien. Médiocre et rampant, et l'on arrive à tout.

LE COMTE.

... Il ne faudrait qu'étudier un peu sous moi la politique.

FIGARO.

Je la sais.

LE COMTE.

Comme l'anglais, le fond de la langue!

FIGARO.

Oui, s'il y avait ici de quoi se vanter. Mais feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore; d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend; surtout de pouvoir au delà de ses forces; avoir souvent pour grand secret de cacher qu'il n'y en a point; s'enfermer pour tailler des plumes, et paraître profond quand on n'est, comme on dit, que vide et creux; jouer bien ou mal un personnage; répandre des espions et pensionner des traîtres; amollir des cachets, intercepter des lettres, et tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens par l'importance des objets : voilà toute la politique, ou je meure!

LE COMTE.

Eh! c'est l'intrigue que tu définis!

FIGARO.

La politique, l'intrigue, volontiers; mais, comme je les crois un peu germaines, en fasse qui voudra! *J'aime mieux ma mie, oh gai!* comme dit la chanson du bon roi.

LE COMTE, *à part.*

Il veut rester. J'entends... Suzanne m'a trahi.

FIGARO, *à part.*

Je l'enfile, et le paye en sa monnaie.

LE COMTE.

Ainsi tu espères gagner ton procès contre Marceline?

FIGARO.

Me feriez-vous un crime de refuser une vieille fille, quand Votre Excellence se permet de nous souffler toutes les jeunes?

LE COMTE, *raillant.*

Au tribunal le magistrat s'oublie, et ne voit plus que l'ordonnance.

FIGARO.

Indulgente aux grands, dure aux petits...

LE COMTE.

Crois-tu donc que je plaisante?

FIGARO.

Eh! qui le sait, monseigneur? *Tempo e galant' uomo*, dit l'italien; il dit toujours la vérité : c'est lui qui m'apprendra qui me veut du mal, ou du bien.

LE COMTE, *à part.*

Je vois qu'on lui a tout dit; il épousera la duègne.

FIGARO, *à part.*

Il a joué au fin avec moi, qu'a-t-il appris?

SCÈNE VI

LE COMTE, UN LAQUAIS, FIGARO.

LE LAQUAIS, *annonçant.*

Don Gusman Brid'oison.

LE COMTE.

Brid'oison.

FIGARO.

Eh! sans doute. C'est le juge ordinaire, le lieutenant du siége, votre prud'homme.

LE COMTE.

Qu'il attende.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE VII

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO *reste un moment à regarder le comte qui rêve.*

... Est-ce là ce que monseigneur voulait?

LE COMTE, *revenant à lui.*

Moi?... Je disais d'arranger ce salon pour l'audience publique.

FIGARO.

Hé, qu'est-ce qu'il manque? Le grand fauteuil pour vous, de bonnes chaises aux prud'hommes, le tabouret du greffier, deux banquettes aux avocats, le plancher pour le beau monde et la canaille derrière. Je vais renvoyer les frotteurs.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII

LE COMTE, *seul.*

Le maraud m'embarrassait! En disputant il prend son avantage; il vous serre, vous enveloppe... Ah! friponne et fripon, vous vous entendez pour me jouer! Soyez amis, soyez amants, soyez ce qu'il vous plaira, j'y consens; mais, parbleu, pour époux...

SCÈNE IX

SUZANNE, LE COMTE.

SUZANNE, *essoufflée.*

Monseigneur... pardon, monseigneur...

LE COMTE, *avec humeur.*

Qu'est-ce qu'il y a, mademoiselle?

SUZANNE.

Vous êtes en colère!

LE COMTE.

Vous voulez quelque chose apparemment?

Digitized by Google

SUZANNE, *timidement.*

C'est que ma maîtresse a ses vapeurs. J'accourais vous prier de nous prêter votre flacon d'éther. Je l'aurais rapporté dans l'instant.

LE COMTE *le lui donne.*

Non, non, gardez-le pour vous-même. Il ne tardera pas à vous être utile.

SUZANNE.

Est-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs, donc? C'est un mal de condition, qu'on ne prend que dans les boudoirs.

LE COMTE.

Une fiancée bien éprise, et qui perd son futur...

SUZANNE.

En payant Marceline avec la dot que vous m'avez promise...

LE COMTE.

Que je vous ai promise, moi?

SUZANNE, *baissant les yeux.*

Monseigneur, j'avais cru l'entendre.

LE COMTE.

Oui, si vous consentiez à m'entendre vous-même.

SUZANNE, *les yeux baissés.*

Et n'est-ce pas mon devoir d'écouter Son Excellence?

LE COMTE.

Pourquoi donc, cruelle fille, ne me l'avoir pas dit plus tôt!

SUZANNE.

Est-il jamais trop tard pour dire la vérité?

LE COMTE.

Tu te rendrais sur la brune au jardin?

SUZANNE.

Est-ce que je ne m'y promène pas tous les soirs?

LE COMTE.

Tu m'as traité ce matin si sévèrement!

SUZANNE.

Ce matin? — Et le page derrière le fauteuil?

LE COMTE.

Elle a raison, je l'oubliais. Mais pourquoi ce refus obstiné, quand Bazile, de ma part?...

SUZANNE.

Quelle nécessité qu'un Bazile?...

LE COMTE.

Elle a toujours raison. Cependant il y a un certain Figaro à qui je crains bien que vous n'ayez tout dit!

SUZANNE.

Dame! oui, je lui dis tout... hors ce qu'il faut lui taire.

LE COMTE, *en riant.*

Ah! charmante! Et tu me le promets? Si tu manquais à ta parole, entendons-nous, mon cœur : point de rendez-vous, point de dot, point de mariage.

SUZANNE, *faisant la révérence.*

Mais aussi point de mariage, point de droit du seigneur, monseigneur.

LE COMTE.

Où prend-elle ce qu'elle dit? D'honneur j'en rafollerai! Mais ta maîtresse attend le flacon...

SUZANNE, *riant et rendant le flacon.*

Aurais-je pu vous parler sans un prétexte?

LE COMTE *veut l'embrasser.*

Délicieuse créature!

SUZANNE *s'échappe.*

Voilà du monde.

LE COMTE, *à part.*

Elle est à moi.

(*Il s'enfuit.*)

SUZANNE.

Allons vite rendre compte à madame.

SCÈNE X

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

Suzanne, Suzanne! où cours-tu donc si vite en quittant monseigneur?

SUZANNE.

Plaide à présent, si tu le veux; tu viens de gagner ton procès.

(*Elle s'enfuit.*)

FIGARO *la suit.*

Ah! mais, dis donc...

SCÈNE XI

LE COMTE *rentre seul.*

Tu viens de gagner ton procès! — Je donnais là dans un bon piége! O mes chers insolents! je vous punirai de façon... Un bon arrêt, bien juste... Mais s'il allait payer la duègne... Avec quoi?... S'il payait... Eeeeh! n'ai-je pas le fier Antonio, dont le noble orgueil dédaigne, en Figaro, un inconnu pour sa nièce? En caressant cette manie... Pourquoi non? Dans le vaste champ de l'intrigue il faut savoir tout cultiver, jusqu'à la vanité d'un sot. (*Il appelle.*) Anto... (*Il voit entrer Marceline, etc.*)

(*Il sort.*)

SCÈNE XII

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON.

MARCELINA, *à Brid'oison.*

Monsieur, écoutez mon affaire.

BRID'OISON *en robe, et bégayant un peu.*

Eh bien! pa-arlons-en verbalement.

BARTHOLO.

C'est une promesse de mariage.

MARCELINA.

Accompagnée d'un prêt d'argent.

BRID'OISON.

J'en-entends, et cætera, le reste.

Digitized by Google

MARCELINE.

Non, monsieur, point d'*et cætero*.

BRIN'OISON.

J'en-entends : vous avez la somme.

MARCELINE.

Non, monsieur; c'est moi qui l'ai prêtée.

BRIO'OISON.

J'en-entends bien, veu-ous redemandez l'argent?

MARCELINE.

Non, monsieur; je demande qu'il m'épouse.

BRIO'OISON.

Eh mais! j'en-entends fort bien; et lui, veu-ent-il vous épouser?

MARCELINE.

Non, monsieur; voilà tout le procès!

BRIN'OISON.

Croyez-vous que je ne l'en-entende pas, le procès?

MARCELINE.

Non, monsieur. (*à Bartholo.*) Où sommes-nous? (*à Brid'oison.*) Quoi! c'est vous qui nous jugerez?

BRIN'OISON.

Est-ce que j'ai acheté ma charge pour autre chose!

MARCELINE, *en soupirant.*

C'est un grand abus que de les vendre!

BRIN'OISON.

Oui; l'on-on ferait mieux de nous les donner pour rien. Contre qui plai-aidez-vous?

SCÈNE XIII

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON, FIGARO *rentre en se frottant les mains.*

MARCELINE, *montrant Figaro.*

Monsieur, contre ce malhonnête homme.

FIGARO, *très-gaiement, à Marceline.*

Je vous gêne peut-être. — Monseigneur revient dans l'instant, M. le conseiller.

BRID'OISON.

J'ai vu ce ga-arçon quelque part.

FIGARO.

Chez madame votre femme, à Séville, pour la servir, M. le conseiller.

BRIN'OISON.

Dan-ans quel temps?

FIGARO.

Un peu moins d'un an avant la naissance de monsieur votre fils le cadet, qui est un bien joli enfant, je m'en vante.

BRIO'OISON.

Oui, c'est le plus jo-oli de tous. On dit que tu-u fais ici des tiennes?

FIGARO.

Monsieur est bien bon. Ce n'est là qu'une misère.

BRIN'OISON.

Une promesse de mariage! A-ah! le pauvre benêt.

FIGARO.

Monsieur...

BRIO'OISON.

A-t-il vu mon-on secrétaire, ce bon garçon?

FIGARO.

N'est-ce pas Double-Main, le greffier?

BRIN'OISON.

Oui; c'è-est qu'il mange à deux râteliers.

FIGARO.

Manger! je suis garant qu'il dévore. Oh! que oui, je l'ai vu pour l'extrait et pour le supplément d'extrait; comme cela se pratique, au reste.

BRIN'OISON.

On-on doit remplir les formes.

FIGARO.

Assurément, monsieur : si le fond des procès appartient aux plaideurs, on sait bien que la forme est le patrimoine des tribunaux.

BRIN'OISON.

Ce garçon-là n'è-est pas si niais que je l'avais cru d'abord. Hé bien, l'ami, puisque tu en sais tant, nou-ous aurons soin de ton affaire.

FIGARO.

Monsieur, je m'en rapporte à votre équité, quoique vous soyez de notre justice.

BRIN'OISON.

Hein?... Oui, je suis de la-a justice. Mais si tu dois, et que tu-u ne payes pas?...

FIGARO.

Alors monsieur voit bien que c'est comme si je ne devais pas.

BRIN'OISON.

San-ans doute. — Hé! mais qu'est-ce donc qu'il dit?

SCÈNE XIV

BARTHOLO, MARCELINE, LE COMTE, BRID'OISON, FIGARO, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *précédant le comte, crie.*

Monseigneur, messieurs.

LE COMTE.

En robe ici, seigneur Brid'oison! Ce n'est qu'une affaire domestique : l'habit de ville était trop bon.

BRIN'OISON.

C'è-est vous qui l'êtes, monsieur le comte. Mais je ne vais jamais san-ans elle, parce que la forme, voyez-vous, la forme! Tel rit d'un juge en habit court, qui-i tremble au seul aspect d'un procureur en robe. La forme, la-a forme!

LE COMTE, *à l'huissier.*

Faites entrer l'audience.

L'HUISSIER *va ouvrir en clapissant.*

L'audience!

SCÈNE XV

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ANTONIO, LES VALETS DU CHATEAU, LES PAYSANS ET PAYSANNES *en habits de fête: le comte s'assied sur le grand fauteuil; Brid'oison, sur une chaise à côté; le greffier, sur le tabouret derrière sa table; les juges, les avocats, sur les banquettes: Marceline, à côté de Bartholo; Figaro, sur l'autre banquette; les paysans et les valets debout derrière.*

BRID'OISON, *à Double-Main.*

Double-Main, a-appelez les causes.

DOUBLE-MAIN *lit un papier.*

« Noble, très-noble, infiniment noble, don Pedro « George, hidalgo, baron de los Altos, y Montes « Fieros, y otros montes; contre Alonzo Calderon, « jeune auteur dramatique. Il est question d'une « comédie mort-née, que chacun désavoue, et re- « jette sur l'autre. »

LE COMTE.

Ils ont raison tous deux Hors de cour. S'ils font ensemble un autre ouvrage, pour qu'il marque un peu dans le grand monde, ordonné que le noble y mettra son nom, le poëte son talent

DOUBLE-MAIN *lit un autre papier.*

« André Petrutchio, laboureur; contre le rece- « veur de la province. » Il s'agit d'un forcement arbitraire.

LE COMTE.

L'affaire n'est pas de mon ressort. Je servirai mieux mes vassaux en les protégeant près du roi. Passez.

DOUBLE-MAIN *en prend un troisième. Bartholo et Figaro se lèvent.*

« Barbe-Agar-Raab-Madeleine-Nicole-Marceline « de Verte-Allure, fille majeure (*Marceline se lève et se salue*); contre Figaro... » Nom de baptême en blanc.

FIGARO.

Anonyme.

BRID'OISON.

A-anonyme! Qué-el patron est-ce là?

FIGARO.

C'est le mien.

DOUBLE-MAIN, *écrit.*

Contre anonyme *Figaro*. Qualités?

FIGARO.

Gentilhomme.

LE COMTE.

Vous êtes gentilhomme? (*Le greffier écrit.*)

FIGARO.

Si le ciel l'eût voulu, je serais le fils d'un prince.

LE COMTE, *au greffier.*

Allez.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence! messieurs.

DOUBLE-MAIN *lit.*

«.....Pour cause d'opposition faite au mariage « dudit Figaro par ladite de Verte-Allure. Le doc- « teur Bartholo plaidant pour la demanderesse, et « ledit Figaro pour lui-même, si la cour le permet, « contre le vœu de l'usage et la jurisprudence du « siége. »

FIGARO.

L'usage, maître Double-Main, est souvent un abus. Le client un peu instruit sait toujours mieux sa cause que certains avocats qui, suant à froid, criant à tue-tête, et connaissant tout, hors le fait, s'embarrassent aussi peu de ruiner le plaideur que d'ennuyer l'auditoire et d'endormir messieurs : plus boursouflés après que s'ils eussent composé l'*Oratio pro Murena*. Moi, je dirai le fait en peu de mots. Messieurs...

DOUBLE-MAIN.

En voilà beaucoup d'inutiles, car vous n'êtes pas demandeur, et n'avez que la défense. Avancez, docteur, et lisez la promesse.

FIGARO.

Oui, promesse!

BARTHOLO, *mettant ses lunettes.*

Elle est précise.

BRID'OISON.

Il faut la voir.

DOUBLE-MAIN.

Silence donc, messieurs!

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence!

BARTHOLO *lit.*

« Je soussigné reconnais avoir reçu de damoi- « selle, etc... Marceline de Verte-Allure, dans le « château d'Aguas-Frescas, la somme de deux mille « piastres fortes cordonnées; laquelle somme je lui « rendrai à sa réquisition, dans ce château; et je « l'épouserai, par forme de reconnaissance, etc. « Signé *Figaro*, tout court. » Mes conclusions sont au payement du billet et à l'exécution de la promesse, avec dépens. (*Il plaide.*) Messieurs... jamais cause plus intéressante ne fut soumise au jugement de la cour; et, depuis Alexandre le Grand, qui promit mariage à la belle Thalestris...

LE COMTE, *interrompant.*

Avant d'aller plus loin, avocat, convient-on de la validité du titre?

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qu'oppo... qu'oppo-osez-vous à cette lecture?

FIGARO.

Qu'il y a, messieurs, malice, erreur ou distraction dans la manière dont on a lu la pièce; car il n'est pas dit dans l'écrit : « laquelle somme je lui rendrai, ET je l'épouserai; » mais « laquelle somme je lui rendrai, OU je l'épouserai; « ce qui est bien différent.

LE COMTE.

Y a-t-il ET dans l'acte, ou bien OU?

BARTHOLO.

Il y a ET.

FIGARO.

Il y a OU.

BRID'OISON.

Dou-ouble-Main, lisez vous-même.

DOUBLE-MAIN, *prenant le papier.*

Et c'est le plus sûr; car souvent les parties déguisent en lisant. (*Il lit.*) « E. e. e. e. Damoiselle e, « e. e. de Verte-Allure e. e. e. lla! laquelle somme « je lui rendrai à sa réquisition, dans ce château... ET... OU... ET... OU... » Le mot est si mal écrit... il y a un pâté.

BRID'OISON.

Un pâ-âté? je sais ce que c'est.

BARTHOLO, *plaidant.*

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction copulative ET qui lie les membres corrélatifs de la phrase; je payerai la demoiselle, ET je l'épouserai.

FIGARO, *plaidant.*

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction alternative OU qui sépare lesdits membres; je payerai la donzelle, OU je l'épouserai. A pédant, pédant et demi. Qu'il s'avise de parler latin, j'y suis Grec, je l'extermine.

LE COMTE.

Comment juger pareille question?

BARTHOLO.

Pour la trancher, messieurs, et ne plus chicaner sur un mot, nous passons qu'il y ait OU.

FIGARO.

J'en demande acte.

BARTHOLO.

Et nous y adhérons. Un si mauvais refuge ne sauvera pas le coupable. Examinons le titre en ce sens. (*Il lit.*) « Laquelle somme je lui rendrai dans « ce château, où je l'épouserai. » C'est ainsi qu'on dirait, messieurs : « Vous vous ferez saigner dans « ce lit, *où* vous resterez chaudement; » c'est dans lequel. « Il prendra deux grains de rhubarbe, *où* « vous mêlerez un peu de tamarin; » dans lesquels on mêlera. « Ainsi château *où* je l'épouserai, » messieurs, c'est « château dans lequel... »

FIGARO.

Point du tout; la phrase est dans le sens de celle-ci : « *Ou* la maladie vous tuera, *ou* ce sera le « médecin; » ou bien le médecin; c'est incontestable. Autre exemple : « *Ou* vous n'écrirez rien qui « plaise, ou les sots vous dénigreront; » ou bien les sots. Le sens est clair; car, audit cas, *sots* ou *méchants*, sont le substantif qui gouverne. Maître Bartholo croit-il donc que j'aie oublié ma syntaxe? Ainsi, je la payerai dans ce château, *virgule*, ou je l'épouserai...

BARTHOLO, *vite.*

Sans virgule.

FIGARO, *vite.*

Elle y est. C'est *virgule*, messieurs, ou bien je l'épouserai.

BARTOLO, *regardant le papier, vite.*

Sans virgule, messieurs.

FIGARO, *vite.*

Elle y était, messieurs. D'ailleurs, l'homme qui épouse est-il tenu de rembourser?

BARTHOLO, *vite.*

Oui; nous nous marions, séparés de biens.

FIGARO, *vite.*

Et nous de corps, dès que le mariage n'est pas quittance.

(*Les juges se lèvent et opinent tout bas.*)

BARTHOLO.

Plaisant acquittement!

DOUBLE-MAIN.

Silence, messieurs!

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence!

BARTHOLO.

Un pareil fripon appelle cela payer ses dettes.

FIGARO.

Est-ce votre cause, avocat, que vous plaidez?

BARTHOLO.

Je défends cette demoiselle.

FIGARO.

Continuez à déraisonner, mais cessez d'injurier. Lorsque, craignant l'emportement des plaideurs, les tribunaux ont toléré qu'on appelât des tiers, ils n'ont pas entendu que ces défenseurs modérés deviendraient impunément des insolents privilégiés. C'est dégrader le plus noble institut.

(*Les juges continuent d'opiner bas.*)

ANTONIO, *à Marceline, montrant les juges.*

Qu'ont-ils tant à balbucifier?

MARCELINE.

On a corrompu le grand juge; il corrompt l'autre, et je perds mon procès.

BARTHOLO, *bas, d'un ton sombre.*

J'en ai peur.

FIGARO, *gaiement.*

Courage, Marceline!

DOUBLE-MAIN *se lève; à Marceline.*

Ah! c'est trop fort! je vous dénonce; et, pour l'honneur du tribunal, je demande qu'avant faire droit sur l'autre affaire, il soit prononcé sur celle-ci.

LE COMTE *s'accise.*

Non, greffier, je ne prononcerai point sur mon injure personnelle; un juge espagnol n'aura point à rougir d'un excès digne au plus des tribunaux asiatiques : c'est assez des autres abus. J'en vais corriger un second, en vous motivant mon arrêt : tout juge qui s'y refuse est un grand ennemi des lois. Que peut requérir la demanderesse? Mariage à défaut de payement; les deux ensemble impliqueraient.

DOUBLE-MAIN.

Silence, messieurs!

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence!

LE COMTE.

Que nous répond le défendeur? Qu'il veut garder sa personne; à lui permis.

Digitized by Google

FIGARO, *avec joie.*

J'ai gagné!

LE COMTE.

Mais, comme le texte dit : « Laquelle somme je « payerai à sa première réquisition, ou bien j'é- « pouserai, etc , » la cour condamne le défendeur à payer deux mille piastres fortes à la demanderesse, ou bien à l'épouser dans le jour. (*Il se lève.*)

FIGARO, *stupéfait.*

J'ai perdu.

ANTONIO, *avec joie.*

Superbe arrêt!

FIGARO.

En quoi, superbe?

ANTONIO.

En ce que tu n'es plus mon neveu. Grand merci, monseigneur.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Passez, messieurs. (*Le peuple sort.*)

ANTONIO.

Je m'en vas tout conter à ma nièce.

SCÈNE XVI

LE COMTE, *allant de côté et d'autre*; MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO, BRID'OISON.

MARCELINE *s'assied.*

Ah! je respire!

FIGARO.

Et moi, j'étouffe.

LE COMTE, *à part.*

Au moins je suis vengé, cela soulage.

FIGARO, *à part.*

Et ce Bazile qui devait s'opposer au mariage de Marceline, voyez comme il revient? — (*au comte qui sort.*) Monseigneur, vous nous quittez?

LE COMTE.

Tout est jugé.

FIGARO, *à Brid'oison.*

C'est ce gros enflé de conseiller...

BRID'OISON.

Moi, gro-os enflé!

FIGARO.

Sans doute. Et je ne l'épouserai pas : je suis gentilhomme une fois. (*Le comte s'arrête.*)

BARTHOLO.

Vous l'épouserez.

FIGARO.

Sans l'aveu de mes nobles parents?

BARTHOLO.

Nommez-les, montrez-les.

FIGARO.

Qu'on me donne un peu de temps : je suis bien près de les revoir; il y a quinze ans que je les cherche.

BARTHOLO.

Le fat! c'est quelque enfant trouvé!

FIGARO.

Enfant perdu, docteur, ou plutôt enfant volé.

LE COMTE *revient.*

Volé, perdu, la preuve? Il crierait qu'on lui fait injure.

FIGARO.

Monseigneur, quand les langes à dentelles, tapis brodés et joyaux d'or trouvés sur moi par les brigands n'indiqueraient pas ma haute naissance, la précaution qu'on avait prise de me faire des marques distinctives témoignerait assez combien j'étais un fils précieux : et cet hiéroglyphe à mon bras... (*Il veut se dépouiller le bras droit.*)

MARCELINE, *se levant vivement.*

Une spatule à ton bras droit?

FIGARO.

D'où savez-vous que je dois l'avoir?

MARCELINE.

Dieux! c'est lui!

FIGARO.

Oui, c'est moi.

BARTHOLO, *à Marceline.*

Et qui? lui!

MARCELINE, *vivement.*

C'est Emmanuel.

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu fus enlevé par des bohémiens?

FIGARO, *exalté.*

Tout près d'un château. Bon docteur, si vous me rendez à ma noble famille, mettez un prix à ce service; des monceaux d'or n'arrêteront pas mes illustres parents.

BARTHOLO, *montrant Marceline.*

Voilà ta mère.

FIGARO.

... Nourrice?

BARTHOLO.

Ta propre mère.

LE COMTE.

Sa mère!

FIGARO.

Expliquez-vous.

MARCELINE, *montrant Bartholo.*

Voilà ton père.

FIGARO, *désolé.*

O o oh! aye de moi!

MARCELINE.

Est-ce que la nature ne te l'a pas dit mille fois?

FIGARO.

Jamais.

LE COMTE, *à part.*

Sa mère!

BRID'OISON.

C'est clair, i-il ne l'épousera pas.

BARTHOLO [1].

Ni moi non plus.

1. Ce qui suit, enfermé dans ces deux crochets, a été retranché par les comédiens français aux représentations de Paris.

Digitized by Google

MARCELINE.

Ni vous! Et votre fils? Vous m'aviez juré...

BARTHOLO.

J'étais fou. Si de pareils souvenirs engageaient, on serait tenu d'épouser tout le monde.

BRID'OISON.

Et si l'on y regardait de si près, personne n'épouserait personne.

BARTHOLO.

Des fautes si connues! une jeunesse déplorable!

MARCELINE, *s'échauffant par degrés.*

Oui, déplorable, et plus qu'on ne croit! Je n'entends pas nier mes fautes, ce jour les a trop bien prouvées! Mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste! J'étais née, moi, pour être sage, et je le suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience et des besoins, où les séducteurs nous assiègent, pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés? Tel nous juge ici sévèrement, qui, peut-être, en sa vie, a perdu dix infortunées!

FIGARO.

Les plus coupables sont les moins généreux; c'est la règle.

MARCELINE, *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes! C'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse; vous et vos magistrats, si vains du droit de nous juger, et qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister. Est-il un seul état pour les malheureuses filles? Elles avaient un droit naturel à toute la parure des femmes: on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO, *en colère.*

Ils font broder jusqu'aux soldats!

MARCELINE, *exaltée.*

Dans les rangs même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire; leurrées de respects apparents, dans une servitude réelle; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes! Ah! sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur ou pitié!

FIGARO.

Elle a raison!

LE COMTE, *à part.*

Que trop raison!

BRID'OISON.

Elle a, mon-on Dieu, raison.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuste? Ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas: cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même; elle t'acceptera, j'en réponds. Vis entre une épouse, une mère tendres, qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils; gai, libre et bon pour tout le monde; il ne manquera rien à ta mère.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, et je me tiens à ton avis. Qu'on est sot, en effet! Il y a des mille et mille ans que le monde roule, et dans cet océan de durée, où j'ai par hasard attrappé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irais me tourmenter pour savoir à qui je les dois! Tant pis pour qui s'en inquiète. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas même quand ils s'arrêtent, et qui tirent toujours, quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendons.]

LE COMTE.

Sot événement qui me dérange!

BRID'OISON, *à Figaro.*

Et la noblesse, et le château? Vous impo-osez à la justice.

FIGARO.

Elle allait me faire faire une belle sottise, la justice! Après que j'ai manqué, pour ces maudits cent écus, d'assommer vingt fois monsieur, qui se trouve aujourd'hui mon père! Mais puisque le ciel a sauvé ma vertu de ces dangers, mon père, agréez mes excuses... et vous, ma mère, embrassez-moi... le plus maternellement que vous pourrez.

(*Marceline lui saute au cou.*)

SCÈNE XVII

BARTHOLO, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON, SUZANNE, ANTONIO, LE COMTE.

SUZANNE, *accourant une bourse à la main.*

Monseigneur, arrêtez; qu'on ne les marie pas: je viens payer madame avec la dot que ma maîtresse me donne.

LE COMTE, *à part.*

Au diable la maîtresse! il semble que tout conspire.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVIII

BARTHOLO, ANTONIO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

ANTONIO, *voyant Figaro embrasser sa mère, dit à Suzanne.*

Ah oui, payer! Tiens, tiens.

SUZANNE *se retourne.*

J'en vois assez: sortons, mon oncle.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaît. Que vois-tu donc?

SUZANNE.

Ma bêtise et ta lâcheté.

FIGARO.

Pas plus de l'une que de l'autre.

SUZANNE, *en colère.*

Et que tu l'épouses à gré, puisque tu la caresses.

FIGARO, *goiement.*

Je la caresse, mais je ne l'épouse pas.

(*Suzanne veut sortir, Figaro la retient.*)

SUZANNE *lui donne un soufflet.*

Vous êtes bien insolent d'oser me retenir.

FIGARO, *à la compagnie.*

C'est-il çà de l'amour? Avant de nous quitter, je t'en supplie, envisage bien cette chère femme-là.

SUZANNE.

Je la regarde.

FIGARO.

Et tu la trouves?...

SUZANNE.

Affreuse.

FIGARO.

Et vive la jalousie! elle ne vous marchande pas.

MARCELINE, *les bras ouverts.*

Embrasse ta mère, ma jolie Suzannette. Le méchant qui te tourmente est mon fils.

SUZANNE *court à elle.*

Vous, sa mère! (*Elles restent dans les bras l'une de l'autre.*)

ANTONIO.

C'est donc de tout à l'heure?

FIGARO.

... Que je le sais.

MARCELINE, *exaltée.*

Non, mon cœur entraîné vers lui ne se trompait que de motif; c'était le sang qui me parlait.

FIGARO.

Et moi le bon sens, ma mère, qui me servait d'instinct quand je vous refusais; car j'étais loin de vous haïr, témoin l'argent...

MARCELINE *lui remet un papier.*

Il est à toi : reprends ton billet, c'est ta dot.

SUZANNE *lui jette la bourse.*

Prends encore celle-ci.

FIGARO.

Grand merci.

MARCELINE, *exaltée.*

Fille assez malheureuse, j'allais devenir la plus misérable des femmes, et je suis la plus fortunée des mères! Embrassez-moi, mes deux enfants; j'unis en vous toutes mes tendresses. Heureuse autant que je puis l'être, ah! mes enfants, combien je vais aimer.

FIGARO, *attendri, avec vivacité.*

Arrête donc, chère mère! arrête donc! Voudrais-tu voir se fondre en eau mes yeux noyés des premières larmes que je connaisse? Elles sont de joie, au moins. Mais quelle stupidité! J'ai manqué d'en être honteux; je les sentais couler entre mes doigts: regarde (*il montre ses doigts écartés*); et je les retenais bêtement! Va te promener la honte! je veux rire et pleurer en même temps; on ne sent pas deux fois ce que j'éprouve. (*Il embrasse sa mère d'un côté, Suzanne de l'autre.*)

MARCELINE.

O mon ami.

SUZANNE.

Mon cher ami!

BRID'OISON, *s'essuyant les yeux d'un mouchoir.*

Eh bien! moi, je suis donc bête aussi?

FIGARO, *exalté.*

Chagrin, c'est maintenant que je puis te défier! Atteins-moi, si tu l'ose, entre ces deux femmes chéries.

ANTONIO, *à Figaro.*

Pas tant de cajoleries, s'il vous plaît. En fait de mariage dans les familles, celui des parents va devant, savez. Les vôtres se baillent-ils la main?

BARTHOLO.

Ma main! puisse-t-elle se dessécher et tomber, si jamais je la donne à la mère d'un tel drôle!

ANTONIO, *à Bartholo.*

Vous n'êtes donc qu'un père marâtre? (*à Figaro.*) En ce cas, not'galant, plus de parole.

SUZANNE.

Ah! mon oncle...

ANTONIO.

Irai-je donner l'enfant de not'sœur à sti qui n'est l'enfant de personne?

BRID'OISON.

Est-ce que cela se peut, imbécile? On-on est toujours l'enfant de quelqu'un.

ANTONIO.

Tarare!... Il ne l'aura jamais.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIX

BARTHOLO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

BARTHOLO, *à Figaro.*

Et cherche à présent qui t'adopte.

(*Il veut sortir.*)

MARCELINE, *courant prendre Bartholo à bras-le-corps, le ramène.*

Arrêtez, docteur, ne sortez pas!

FIGARO, *à part.*

Non, tous les sots d'Andalousie sont, je crois, déchaînés contre mon pauvre mariage!

SUZANNE, *à Bartholo.*

Bon petit papa, c'est votre fils.

MARCELINE, *à Bartholo.*

De l'esprit, des talents, de la figure.

FIGARO, *à Bartholo.*

Et qui ne vous a pas coûté une obole.

BARTHOLO.

Et les cent écus qu'il m'a pris?

MARCELINE, *le caressant.*

Nous aurons tant de soin de vous, papa!

SUZANNE, *le caressant.*

Nous vous aimerons tant, petit papa!

BARTHOLO, *attendri.*

Papa! bon papa! petit papa! Voilà que je suis plus bête encore que monsieur, moi. (*Montrant Brid'oison.*) Je me laisse aller comme un enfant. (*Marceline et Suzanne l'embrassent.*) Oh! non, je n'ai pas dit oui. (*Il se retourne.*) Qu'est donc devenu monseigneur?

FIGARO.

Courons le joindre; arrachons-lui son dernier mot. S'il machinait quelque autre intrigue, il faudrait tout recommencer.

TOUS ENSEMBLE.

Courons, courons.

(*Ils entraînent Bartholo dehors.*)

SCÈNE XX

BRID'OISON, *seul.*

Plus bê-ête encore que monsieur! On peut se dire à soi-même ces-es sortes de choses-là, mais... l-ils ne sont pas polis du tout dan-ans cet endroit-ci.

(*Il sort.*)

ACTE QUATRIÈME

Le théâtre représente une galerie ornée de candélabres, de lustres allumés, de fleurs, de guirlandes, en un mot, préparée pour donner une fête. Sur le devant, à droite, est une table avec une écritoire, un fauteuil derrière.

SCÈNE I

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO, *la tenant à bras-le-corps.*

Hé bien! amour, es-tu contente? Elle a converti son docteur, cette fine langue dorée de ma mère! Malgré sa répugnance, il l'épouse, et ton bourru d'oncle est bridé; il n'y a que monseigneur qui rage, car enfin notre hymen va devenir le prix du leur. Ris donc un peu de ce bon résultat.

SUZANNE.

As-tu rien vu de plus étrange?

FIGARO.

Ou plutôt d'aussi gai. Nous ne voulions qu'une dot arrachée à l'excellence; en voilà deux dans nos mains, qui ne sortent pas des siennes. Une rivale acharnée te poursuivait; j'étais tourmenté par une furie! Tout cela s'est changé, pour nous, dans *la plus bonne* des mères. Hier, j'étais comme seul au monde, et voilà que j'ai tous mes parents: pas si magnifiques, il est vrai, que je me les étais galonnés; mais assez bien pour nous, qui n'avons pas la vanité des riches.

SUZANNE.

Aucune des choses que tu avais disposées, que nous attendions, mon ami, n'est pourtant arrivée?

FIGARO.

Le hasard a mieux fait que nous tous, ma petite. Ainsi va le monde: on travaille, on projette, on arrange d'un côté; la fortune accomplit de l'autre; et, depuis l'affamé conquérant qui voudrait avaler la terre, jusqu'au paisible aveugle qui se laisse mener par son chien, tous sont le jouet de ses caprices. Encore l'aveugle au chien est-il souvent mieux conduit, moins trompé dans ses vues, que l'autre aveugle avec son entourage. — Pour cet aimagle aveugle qu'on nomme Amour... (*Il le reprend tendrement à bras-le-corps.*)

SUZANNE.

Ah! c'est le seul qui m'intéresse!

FIGARO.

Permets donc que, prenant l'emploi de la folie, je sois le bon chien qui le mène à ta jolie mignonne porte; et nous voilà logés pour la vie.

SUZANNE, *riant.*

L'Amour et toi?

FIGARO.

Moi et l'Amour.

SUZANNE.

Et vous ne chercherez pas d'autre gîte?

FIGARO.

Si tu m'y prends, je veux bien que mille millions de galants...

SUZANNE.

Tu vas exagérer: dis ta bonne vérité.

FIGARO.

Ma vérité la plus vraie!

SUZANNE.

Fi donc, vilain! En a-t-on plusieurs?

FIGARO.

Oh! que oui. Depuis qu'on a remarqué qu'avec le temps vieilles folies deviennent sagesse, et qu'anciens petits mensonges assez mal plantés ont produit de grosses, grosses vérités, on en a de mille espèces. Et celles qu'on sait, sans oser les divulguer; car toute vérité n'est pas bonne à dire: et celles qu'on vante, sans y ajouter foi; car toute vérité n'est pas bonne à croire: et les serments passionnés, les menaces des mères, les protestations des buveurs, les promesses des gens en place, le dernier mot de nos marchands; cela ne finit pas. Il n'y a que mon amour pour Suzon qui soit une vérité de bon aloi.

SUZANNE.

J'aime ta joie, parce qu'elle est folle; elle annonce que tu es heureux. Parlons du rendez-vous du comte.

FIGARO.

Ou plutôt n'en parlons jamais; il a failli me coûter Suzanne.

SUZANNE.

Tu ne veux donc plus qu'il ait lieu?

Digitized by Google

FIGARO.

Si vous m'aimez, Suzon, votre parole d'honneur sur ce point : qu'il s'y morfonde; et c'est sa punition.

SUZANNE.

Il m'en a plus coûté de l'accorder que je n'ai de peine à la rompre : il n'en sera plus question.

FIGARO.

Ta bonne vérité!

SUZANNE.

Je ne suis pas comme vous autres savants, moi! Je n'en ai qu'une.

FIGARO.

Et tu m'aimeras un peu?

SUZANNE.

Beaucoup.

FIGARO.

Ce n'est guère.

SUZANNE.

Et comment?

FIGARO.

En fait d'amour, vois-tu, trop n'est pas même assez.

SUZANNE.

Je n'entends pas toutes ces finesses; mais je n'aimerai que mon mari.

FIGARO.

Tiens parole, et tu feras une belle exception à l'usage.

(*Il veut l'embrasser.*)

SCÈNE II

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! j'avais raison de le dire; en quelque endroit qu'ils soient, croyez qu'ils sont ensemble. Allons donc, Figaro, c'est voler l'avenir, le mariage et vous-même, que d'usurper un tête-à-tête. On vous attend, on s'impatiente.

FIGARO.

Il est vrai, madame, je m'oublie. Je vais leur montrer mon excuse. (*Il veut emmener Suzanne.*)

LA COMTESSE *la retient.*

Elle vous suit.

SCÈNE III

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

As-tu ce qu'il nous faut pour troquer de vêtement?

SUZANNE.

Il ne faut rien, madame; le rendez-vous ne tiendra pas.

LA COMTESSE.

Ah! vous changez d'avis.

SUZANNE.

C'est Figaro.

LA COMTESSE.

Vous me trompez.

SUZANNE.

Bonté divine!

LA COMTESSE.

Figaro n'est pas homme à laisser échapper une dot.

SUZANNE.

Madame! et que croyez-vous donc?

LA COMTESSE.

Qu'enfin, d'accord avec le comte, il vous fâche à présent de m'avoir confié ses projets. Je vous sais par cœur. Laissez-moi. (*Elle veut sortir.*)

SUZANNE *se jette à genoux.*

Au nom du ciel, espoir de tous! vous ne savez pas, madame, le mal que vous faites à Suzanne! Après vos bontés continuelles et la dot que vous me donnez!...

LA COMTESSE *la relève.*

Hé mais... je ne sais ce que je dis! En me cédant ta place au jardin, tu n'y vas pas, mon cœur; tu tiens parole à ton mari, tu m'aides à ramener le mien.

SUZANNE.

Comme vous m'avez affligée!

LA COMTESSE.

C'est que je ne suis qu'une étourdie. (*Elle la baise au front.*) Où est ton rendez-vous?

SUZANNE *lui baise la main.*

Le mot de jardin m'a seul frappée.

LA COMTESSE, *montrant la table.*

Prends cette plume, et fixons un endroit.

SUZANNE.

Lui écrire!

LA COMTESSE.

Il le faut.

SUZANNE.

Madame! au moins c'est vous...

LA COMTESSE.

Je mets tout sur mon compte. (*Suzanne s'assied, la comtesse dicte.*)

« *Chanson nouvelle, sur l'air.....* Qu'il fera beau ce » soir sous les grands marronniers..... Qu'il fera » beau ce soir... »

SUZANNE *écrit.*

« Sous les grands marronniers... » Après?

LA COMTESSE.

Crains-tu qu'il ne t'entende pas?

SUZANNE *relit.*

C'est juste. (*Elle plie le billet.*) Avec quoi cacheter?

LA COMTESSE.

Une épingle, dépêche! Elle servira de réponse. Ecris sur le revers : « Renvoyez-moi le cachet. »

SUZANNE *écrit en riant.*

Ah! *le cachet!...* Celui-ci, madame, est plus gai que celui du brevet.

LA COMTESSE, *avec un souvenir douloureux.*

Ah!

SUZANNE *cherche sur elle.*

Je n'ai pas d'épingle, à présent!

LA COMTESSE *détache sa lévite.*

Prends celle-ci. (*Le ruban du page tombe de son sein à terre.*) Ah! mon ruban!

SUZANNE *le ramasse.*

C'est celui du petit voleur! Vous avez eu la cruauté?...

LA COMTESSE.

Fallait-il le laisser à son bras? c'eût été joli. Donnez donc!

SUZANNE.

Madame ne le portera plus, taché du sang de ce jeune homme.

LA COMTESSE *le reprend.*

Excellent pour Fanchette... Le premier bouquet qu'elle m'apportera...

SCÈNE IV

UNE JEUNE BERGÈRE, CHÉRUBIN, *en fille*, FANCHETTE *et beaucoup de jeunes filles habillées comme elle, et tenant des bouquets;* LA COMTESSE, SUZANNE.

FANCHETTE.

Madame, ce sont les filles du bourg qui viennent vous présenter des fleurs.

LA COMTESSE, *serrant à lle son ruban.*

Elles sont charmantes. Je me reproche, mes belles petites, de ne pas vous connaître toutes. (*Montrant Chérubin.*) Quelle est cette aimable enfant qui a l'air si modeste?

UNE BERGÈRE.

C'est une cousine à moi, madame, qui n'est ici que pour la noce.

LA COMTESSE.

Elle est jolie. Ne pouvant porter vingt bouquets, faisons honneur à l'étrangère. (*Elle prend le bouquet de Chérubin, et le baise au front.*) Elle en rougit! (*à Suzanne.*) Ne trouves-tu pas, Suzon... qu'elle ressemble à quelqu'un?

SUZANNE.

A s'y méprendre, en vérité.

CHÉRUBIN, *à part, les mains sur son cœur.*

Ah! ce baiser-là m'a été bien loin!

SCÈNE V

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN, *au milieu d'elles*, FANCHETTE, ANTONIO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

ANTONIO.

Moi je vous dis, monseigneur, qu'il y est; elles l'ont habillé chez ma fille; toutes ses hardes y sont encore, et voilà son chapeau d'ordonnance que j'ai retiré du paquet. (*Il s'avance, et regardant toutes les filles, il reconnaît Chérubin, lui enlève son bonnet de femme, ce qui fait retomber ses longs cheveux en cadenette. Il lui met sur la tête le chapeau d'ordonnance, et dit :*) Eh parguenne, v'là notre officier.

LA COMTESSE *recule.*

Ah ciel!

SUZANNE.

Ce friponneau!

ANTONIO.

Quand je disais là-haut que c'était lui!...

LE COMTE, *en colère.*

Hé bien, madame?

LA COMTESSE.

Hé bien, monsieur! vous me voyez plus surprise que vous, et, pour le moins, aussi fâchée.

LE COMTE.

Oui; mais tantôt, ce matin?

LA COMTESSE.

Je serais coupable, en effet, si je dissimulais encore. Il était descendu chez moi. Nous entamions le badinage que ces enfants viennent d'achever; vous nous avez surprises l'habillant : votre premier mouvement est si vif! Il s'est sauvé, je me suis troublée; l'effroi général a fait le reste.

LE COMTE, *avec dépit, à Chérubin.*

Pourquoi n'êtes-vous pas parti?

CHÉRUBIN, *ôtant son chapeau brusquement.*

Monseigneur...

LE COMTE.

Je punirai ta désobéissance.

FANCHETTE, *étourdiment.*

Ah, monseigneur, entendez-moi! Toutes les fois que vous venez m'embrasser, vous savez bien que vous dites toujours : *Si tu veux m'aimer, petite Fanchette, je te donnerai ce que tu voudras.*

LE COMTE, *rougissant.*

Moi, j'ai dit cela?

FANCHETTE.

Oui, monseigneur. Au lieu de punir Chérubin, donnez-le-moi en mariage, et je vous aimerai à la folie.

LE COMTE, *à part.*

Être ensorcelé par un page!

LA COMTESSE.

Hé bien, monsieur, à votre tour! L'aveu de cette enfant, aussi naïf que le mien, atteste enfin deux vérités : que c'est toujours sans le vouloir si je vous cause des inquiétudes, pendant que vous épuisez tout pour augmenter et justifier les miennes.

ANTONIO.

Vous aussi, monseigneur? Dame! je vous la redresserai comme feu sa mère, qui est morte... Ce n'est pas pour la conséquence; mais c'est que madame sait bien que les petites filles, quand elles sont grandes...

LE COMTE, *déconcerté, à part.*

Il y a un mauvais génie qui tourne tout ici contre moi!

SCÈNE VI

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN, ANTONIO, FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO.

Monseigneur, si vous retenez nos filles, on ne pourra commencer ni la fête, ni la danse.

LE COMTE.

Vous, danser! vous n'y pensez pas. Après votre chute de ce matin, qui vous a foulé le pied droit!

FIGARO, *remuant la jambe.*

Je souffre encore un peu; ce n'est rien. (*aux jeunes filles.*) Allons, mes belles, allons!

LE COMTE *le retourne.*

Vous avez été fort heureux que ces couches ne fussent que du terreau bien doux!

FIGARO.

Très-heureux, sans doute; autrement...

ANTONIO *le retourne.*

Puis il s'est pelotonné en tombant jusqu'en bas.

FIGARO.

Un plus adroit, n'est-ce pas, serait resté en l'air! (*aux jeunes filles.*) Venez-vous, mesdemoiselles?

ANTONIO *le retourne.*

Et, pendant ce temps, le petit page galopait sur son cheval à Séville?

FIGARO.

Galopait, ou marchait au pas!...

LE COMTE *le retourne.*

Et vous aviez son brevet dans la poche!

FIGARO, *un peu étonné.*

Assurément; mais quelle enquête? (*aux jeunes filles.*) Allons donc, jeunes filles!

ANTONIO, *attirant Chérubin par le bras.*

En voici une qui prétend que mon neveu futur n'est qu'un menteur.

FIGARO, *surpris.*

Chérubin!... (*à part.*) Peste du petit fat!

ANTONIO.

Y es-tu maintenant?

FIGARO, *cherchant.*

J'y suis... j'y suis... Hé, qu'est-ce qu'il chante?

LE COMTE, *sèchement.*

Il ne chante pas; il dit que c'est lui qui a sauté sur les giroflées.

FIGARO, *rêvant.*

Ah! s'il le dit... cela se peut. Je ne dispute pas de ce que j'ignore.

LE COMTE.

Ainsi vous et lui?...

FIGARO.

Pourquoi non? La rage de sauter peut gagner: voyez les moutons de Panurge; et quand vous êtes en colère, il n'y a personne qui n'aime mieux risquer...

LE COMTE.

Comment, deux à la fois!...

FIGARO.

On aurait sauté deux douzaines. Et qu'est-ce que cela fait, monseigneur, dès qu'il n'y a personne de blessé? (*aux jeunes filles.*) Ah çà, voulez-vous venir, ou non?

LE COMTE, *entré.*

Jouons-nous une comédie? (*On entend un prélude de fanfares.*)

FIGARO.

Voilà le signal de la marche. A vos postes, les belles, à vos postes! Allons, Suzanne, donne-moi le bras. (*Tous s'enfuient; Chérubin reste seul, la tête baissée.*)

SCÈNE VII

CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *regardant aller Figaro.*

En voit-on de plus audacieux? (*au page.*) Pour vous, monsieur le sournois, qui faites le honteux, allez vous rhabiller bien vite, et que je ne vous rencontre nulle part de la soirée.

LA COMTESSE.

Il va bien s'ennuyer.

CHÉRUBIN, *étourdiment.*

M'ennuyer! j'emporte à mon front du bonheur pour plus de cent années de prison. (*Il met son chapeau et s'enfuit.*)

SCÈNE VIII

LE COMTE, LA COMTESSE.

(*La comtesse s'évente fortement sans parler.*)

LE COMTE.

Qu'a-t-il au front de si heureux?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Son... premier chapeau d'officier, sans doute; aux enfants tout sert de hochet.

(*Elle veut sortir.*)

LE COMTE.

Vous ne nous restez pas, comtesse?

LA COMTESSE.

Vous savez que je ne me porte pas bien.

LE COMTE.

Un instant pour votre protégée, ou je vous croirais en colère.

LA COMTESSE.

Voici les deux noces, asseyons-nous donc pour les recevoir.

LE COMTE, *à part.*

La noce! Il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

(*Le comte et la comtesse s'asseyent vers un des côtés de la galerie.*)

SCÈNE IX

LE COMTE, LA COMTESSE, *assis; l'on joue les Folies d'Espagne d'un mouvement de marche. (Symphonie notée.)*

MARCHE.

LES GARDES-CHASSE, fusil sur l'épaule.
L'ALGUAZIL, LES PRUD'HOMMES, BRID'OISON.
LES PAYSANS ET LES PAYSANNES en habits de *fête*.
DEUX JEUNES FILLES portant la toque virginale à plumes blanches.
DEUX AUTRES, le voile blanc.
DEUX AUTRES, les gants et le bouquet de côté.
ANTONIO donne la main à Suzanne, comme étant celui qui la marie à Figaro.
D'AUTRES JEUNES FILLES portent une autre *toque*, un autre voile, un autre bouquet blanc, semblables aux premiers, pour Marceline.
FIGARO donne la main à Marceline, comme celui qui doit la remettre au Docteur, lequel ferme la marche, un gros bouquet au côté. Les jeunes filles, en passant devant le comte, remettent à ses valets tous les ajustements destinés à Suzanne et à Marceline.
LES PAYSANS ET LES PAYSANNES s'étant rangés sur deux colonnes à chaque côté du salon, on danse une reprise du fandango (air noté) avec des castagnettes; puis on joue la ritournelle du duo, pendant laquelle Antonio conduit Suzanne au Comte; elle se met à genoux devant lui.
Pendant que le Comte lui pose la *toque*, le voile, et lui donne le bouquet, deux jeunes filles chantent le duo suivant (air noté):

Jeune épouse, chantez les bienfaits et la gloire
D'un maître qui renonce aux droits qu'il eut sur vous?
Préférant au plaisir le plus noble victoire,
Il vous rend chaste et pure aux mains de votre époux.

SUZANNE est à genoux, et, pendant le dernier vers du duo, elle tire le Comte par son manteau et lui montre le billet qu'elle tient: puis elle porte la main qu'elle a du côté des spectateurs à sa tête, ou le Comte a l'air d'ajuster sa toque; elle lui donne le billet.
LE COMTE le met furtivement dans son sein; on achève du chanter le duo; la fiancée se relève, et lui fait une grande révérence.
FIGARO vient la recevoir des mains du Comte, et se retire avec elle à l'autre côté du salon, près de Marceline.
(On danse une autre reprise du fandango pendant ce temps.)
LE COMTE, pressé de lire ce qu'il a reçu, s'avance au bord du théâtre et tire le papier de son sein; mais en le sortant il fait le geste d'un homme qui s'est cruellement piqué le doigt; il le secoue, le presse, le suce, et, regardant le papier cacheté d'une épingle, il dit:

LE COMTE.

(Pendant qu'il parle, ainsi que Figaro, l'orchestre joue pianissimo.)

Diantre soit des femmes, qui fourrent des épingles partout! *(Il la jette à terre, puis il lit le billet et le baise.)*

FIGARO, *qui a tout vu, dit à sa mère et à Suzanne:*

C'est un billet doux, qu'une fillette aura glissé dans sa main en passant. Il était cacheté d'une épingle, qui l'a outrageusement piqué.

La danse reprend: le comte qui a lu le billet le retourne; il y voit l'invitation de renvoyer le cachet pour réponse. Il cherche à terre, et retrouve enfin l'épingle, qu'il attache à sa manche.

FIGARO, *à Suzanne et à Marceline.*

D'un objet aimé tout est cher. Le voilà qui ramasse l'épingle! Ah! c'est une drôle de tête!

Pendant ce temps, Suzanne a des signes d'intelligence avec la comtesse. La danse finit: la ritournelle du duo recommence. Figaro conduit Marceline au comte, ainsi qu'on a conduit Suzanne; à l'instant où le comte prend la toque, et où l'on va chanter le duo, on est interrompu par les cris suivants:

L'HUISSIER, *criant à la porte.*

Arrêtez donc, messieurs! vous ne pouvez entrer tous... Ici les gardes! les gardes! *(Les gardes vont vite à cette porte.)*

LE COMTE, *se levant.*

Qu'est-ce qu'il y a?

L'HUISSIER.

Monseigneur, c'est M. Bazile entouré d'un village entier, parce qu'il chante en marchant.

LE COMTE.

Qu'il entre seul.

LA COMTESSE.

Ordonnez-moi de me retirer.

LE COMTE.

Je n'oublie pas votre complaisance.

LA COMTESSE.

Suzanne!... Elle reviendra. *(à part à Suzanne.)* Allons changer d'habits. *(Elle sort avec Suzanne.)*

MARCELINE.

Il n'arrive jamais que pour nuire.

FIGARO.

Ah! je m'en vais vous le faire déchanter.

SCÈNE X

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *excepté la comtesse et Suzanne;* BAZILE, *tenant sa guitare;* GRIPE-SOLEIL.

BAZILE *entre en chantant sur l'air du vaudeville de la fin. (Air noté.)*

« Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
« Qui blâmez l'amour léger,
« Cessez vos plaintes cruelles:
« Est-ce un crime de changer?
« Si l'amour porte des ailes,
« N'est-ce pas pour voltiger?
« N'est-ce pas pour voltiger?
« N'est-ce pas pour voltiger? »

FIGARO *s'avance à lui.*

Oui, c'est pour cela justement qu'il a des ailes au dos. Notre ami, qu'entendez-vous par cette musique?

BAZILE, *montrant Gripe-Soleil.*

Qu'après avoir prouvé mon obéissance à monseigneur en amusant monsieur, qui est de sa compagnie, je pourrai à mon tour réclamer sa justice.

GRIPE-SOLEIL.

Bah! monseigneur, il ne m'a pas amusé du tout avec leux guenilles d'ariettes...

LE COMTE.

Enfin, que demandez-vous, Bazile?

Digitized by Google

BAZILE.

Ce qui m'appartient, monseigneur, la main de Marceline; et je viens m'opposer...

FIGARO *s'approche.*

Y a-t-il longtemps que monsieur n'a vu la figure d'un fou?

BAZILE.

Monsieur, en ce moment même.

FIGARO.

Puisque mes yeux vous servent si bien de miroir, étudiez-y l'effet de ma prédiction. Si vous faites mine seulement d'approximer madame...

BARTHOLO, *en riant.*

Eh pourquoi? Laisse-le parler.

BRID'OISON *s'avance entre eux deux.*

Faut-ant-il que deux amis?...

FIGARO.

Nous, amis!

BAZILE.

Quelle erreur!

FIGARO, *vite.*

Parce qu'il fait de plats airs de chapelle?

BAZILE, *vite.*

Et lui, des vers comme un journal?

FIGARO, *vite.*

Un musicien de guinguette!

BAZILE, *vite.*

Un postillon de gazette!

FIGARO, *vite.*

Cuistre d'oratorio!

BAZILE, *vite.*

Jockey diplomatique!

LE COMTE, *assis.*

Insolents tous les deux!

BAZILE.

Il me manque en toute occasion.

FIGARO.

C'est bien dit, si cela se pouvait!

BAZILE.

Disant partout que je ne suis qu'un sot.

FIGARO.

Vous me prenez donc pour un écho?

BAZILE.

Tandis qu'il n'est pas un chanteur que mon talent n'ait fait briller.

FIGARO.

Brailler.

BAZILE.

Il le répète!

FIGARO.

Et pourquoi non, si cela est vrai? Es-tu un prince, pour qu'on te flagorne? Souffre la vérité, coquin, puisque tu n'as pas de quoi gratifier un menteur : ou si tu la crains de notre part, pourquoi viens-tu troubler nos noces?

BAZILE, *à Marceline.*

M'avez-vous promis, oui ou non, si, dans quatre ans vous n'étiez pas pourvue, de me donner la préférence?

MARCELINE.

A quelle condition l'ai-je promis?

BAZILE.

Que si vous retrouviez un certain fils perdu, je l'adopterais par complaisance.

TOUS ENSEMBLE.

Il est trouvé.

BAZILE.

Qu'à cela ne tienne!

TOUS ENSEMBLE, *montrant Figaro.*

Et le voici.

BAZILE, *reculant de frayeur.*

J'ai vu le diable!

BRID'OISON, *à Bazile.*

Et vous-ous renoncez à sa chère mère!

BAZILE.

Qu'y aurait-il de plus fâcheux que d'être cru le père d'un garnement?

FIGARO.

D'en être cru le fils; tu te moques de moi!

BAZILE, *montrant Figaro.*

Dès que monsieur est quelque chose ici, je déclare, moi, que je n'y suis plus de rien.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *excepté Bazile.*

BARTHOLO, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

FIGARO, *sautant de joie.*

Donc à la fin j'aurai ma femme!

LE COMTE, *à part.*

Moi, ma maîtresse! (*Il se lève.*)

BRID'OISON, *à Marceline.*

Et tou-out le monde est satisfait.

LE COMTE.

Qu'on dresse les deux contrats; j'y signerai.

TOUS ENSEMBLE.

Vivat! (*Ils sortent.*)

LE COMTE.

J'ai besoin d'une heure de retraite.

(*Il veut sortir avec les autres.*)

SCÈNE XII

GRIPE-SOLEIL, FIGARO, MARCELINE, LE COMTE.

GRIPE-SOLEIL, *à Figaro.*

Et moi, je vais aider à ranger le feu d'artifice sous les grands marronniers, comme ou l'a dit.

LE COMTE *revient en courant.*

Quel sot a donné un tel ordre?

FIGARO.

Où est le mal?

LE COMTE, *vivement.*

Et la comtesse qui est incommodée, d'où le verra

Digitized by Google

t-elle, l'artifice? C'est sur la terrasse qu'il le faut, vis-à-vis son appartement.

FIGARO.

Tu l'entends, Gripe-Soleil? La terrasse.

LE COMTE.

Sous les grands marronniers! belle idée! (*En s'en allant, à part.*) Ils allaient incendier mon rendez-vous!

SCÈNE XIII

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Quel excès d'attention pour sa femme! (*Il veut sortir.*)

MARCELINE *l'arrête.*

Deux mots, mon fils. Je veux m'acquitter avec toi : un sentiment mal dirigé m'avait rendue injuste envers ta charmante femme : je la supposais d'accord avec le comte, quoique j'eusse appris de Bazile qu'elle l'avait toujours rebuté.

FIGARO.

Vous connaissez mal votre fils, de le croire ébranlé par ces impulsions féminines. Je puis défier la plus rusée de m'en faire accroire.

MARCELINE.

Il est toujours heureux de le penser, mon fils; la jalousie...

FIGARO.

... N'est qu'un sot enfant de l'orgueil, ou c'est la maladie d'un fou. Oh! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie... imperturbable; et si Suzanne doit me tromper un jour, je le lui pardonne d'avance; elle aura longtemps travaillé .. (*Il se retourne et aperçoit Fanchette qui cherche de côté et d'autre.*)

SCÈNE XIV

FIGARO, FANCHETTE, MARCELINE.

FIGARO.

Eeeh!... ma petite cousine qui nous écoute!

FANCHETTE.

Oh! pour ça non : on dit que c'est malhonnête.

FIGARO.

Il est vrai; mais comme cela est utile, on fait aller souvent l'un pour l'autre.

FANCHETTE.

Je regardais si quelqu'un était là.

FIGARO.

Déjà dissimulée, friponne! Vous savez bien qu'il n'y peut être.

FANCHETTE.

Et qui donc?

FIGARO.

Chérubin.

FANCHETTE.

Ce n'est pas lui que je cherche, car je sais fort bien où il est : c'est ma cousine Suzanne.

FIGARO.

Et que lui veut ma petite cousine?

FANCHETTE.

A vous, petit cousin, je le dirai. — C'est... ce n'est qu'une épingle que je veux lui remettre.

FIGARO, *vivement.*

Une épingle! une épingle!... et de quelle part, coquine? A votre âge, vous faites déjà un mal..... (*Il se reprend, et dit d'un ton doux.*) Vous faites déjà très-bien tout ce que vous entreprenez, Fanchette; et ma jolie cousine est si obligeante...

FANCHETTE.

A qui donc en a-t-il de se fâcher? Je m'en vais.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non, non, je badine. Tiens, ta petite épingle est celle que monseigneur t'a dit de remettre à Suzanne, et qui servait à cacheter un petit papier qu'il tenait : tu vois que je suis au fait.

FANCHETTE.

Pourquoi donc le demander, quand vous le savez si bien?

FIGARO, *cherchant.*

C'est qu'il est assez gai de savoir comment monseigneur s'y est pris pour te donner la commission.

FANCHETTE, *naïvement.*

Pas autrement que vous le dites : *Tiens, petite Fanchette, rends cette épingle à ta belle cousine, et dis-lui seulement que c'est le cachet des grands marronniers.*

FIGARO.

Des grands?...

FANCHETTE.

Marronniers. Il est vrai qu'il a ajouté : *Prends garde que personne ne te voie.*

FIGARO.

Il faut obéir, ma cousine : heureusement personne ne vous a vue. Faites donc joliment votre commission, et n'en dites pas plus à Suzanne que monseigneur n'a ordonné.

FANCHETTE.

Et pourquoi lui en dirais-je? Il me prend pour une enfant, mon cousin. (*Elle sort en sautant.*)

SCÈNE XV

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Hé bien, ma mère?

MARCELINE.

Hé bien, mon fils?

FIGARO, *comme étouffé.*

Pour celui-ci!... Il y a réellement des choses!...

MARCELINE.

Il y a des choses! Hé, qu'est-ce qu'il y a?

FIGARO, *les mains sur sa poitrine.*

Ce que je viens d'entendre, ma mère, je l'ai là comme un plomb.

MARCELINE, *riant.*

Ce cœur plein d'assurance n'était donc qu'un ballon gonflé? une épingle a tout fait partir!

FIGARO, *furieux.*

Mais cette épingle, ma mère, est celle qu'il a ramassée!...

MARCELINE, *rappelant ce qu'il a dit.*

La jalousie! oh! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie... imperturbable; et si Suzanne m'attrape un jour, je le lui pardonne...

FIGARO, *vivement.*

Oh, ma mère! on parle comme on sent: mettez le plus glacé des juges à plaider dans sa propre cause, et voyez-le expliquer la loi! — Je ne m'étonne plus s'il avait tant d'humeur sur ce feu! — Pour la mignonne aux fines épingles, elle n'en est pas où elle le croit, ma mère, avec ses marronniers! Si mon mariage est assez fait pour légitimer ma colère, en revanche il ne l'est pas assez pour que je n'en puisse épouser une autre, et l'abandonner...

MARCELINE.

Bien conclu! Abîmons tout sur un soupçon. Qui t'a prouvé, dis-moi, que c'est toi qu'elle joue et non le comte? L'as-tu étudiée de nouveau, pour la condamner sans appel? Sais-tu si elle se rendra sous les arbres, à quelle intention elle y va? ce qu'elle y dira, ce qu'elle y fera? Je te croyais plus fort en jugement!

FIGARO, *lui baisant la main avec transport.*

Elle a raison, ma mère; elle a raison, raison, toujours raison! Mais accordons, maman, quelque chose à la nature: on en vaut mieux après. Examinons en effet avant d'accuser et d'agir. Je sais où est le rendez-vous. Adieu, ma mère.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI

MARCELINE, *seule.*

Adieu. Et moi aussi, je le sais. Après l'avoir arrêté, veillons sur les voies de Suzanne, ou plutôt avertissons-la; elle est si jolie creature! Ah! quand l'intérêt personnel ne nous arme point les unes contre les autres, nous sommes toutes portées à soutenir notre pauvre sexe opprimé, contre ce fier, ce terrible... (*en riant*), et pourtant un peu nigaud de sexe masculin.

(*Elle sort.*)

ACTE CINQUIÈME

Le théâtre représente une salle de marronniers, dans un parc; deux pavillons, kiosques, ou temples de jardins, sont à droite et à gauche; le fond est une clairière ornée, un siége de gazon sur le devant. Le théâtre est obscur.

SCÈNE I

FANCHETTE, *seule, tenant d'une main deux biscuits et une orange, et de l'autre, une lanterne de papier allumée.*

Dans le pavillon à gauche, a-t-il dit. C'est celui-ci. — S'il allait ne pas venir à présent, mon petit rôle!... Ces vilaines gens de l'office qui ne voulaient pas seulement me donner une orange et deux biscuits? — Pour qui, mademoiselle? — Eh bien, monsieur, c'est pour quelqu'un. — Oh! nous savons. — Et quand ça serait? Parce que monseigneur ne veut pas le voir, faut-il qu'il meure de faim? — Tout ça pourtant m'a coûté un fier baiser sur la joue!... Que sait-on? Il me le rendra peut-être. (*Elle voit Figaro qui vient l'examiner; elle fait un cri.*) Ah!... (*Elle s'enfuit, et elle entre dans le pavillon à sa gauche.*)

SCÈNE II

FIGARO, *un grand manteau sur les épaules, un large chapeau rabattu*; BAZILE, ANTONIO, BARTHOLO, BRID'OISON, GRIPE-SOLEIL, TROUPE DE VALETS ET DE TRAVAILLEURS.

FIGARO, *d'abord seul.*

C'est Fanchette! (*Il parcourt des yeux les autres à mesure qu'ils arrivent, et dit d'un ton farouche:*) Bonjour, messieurs; bonsoir: êtes-vous tous ici?

BAZILE.

Ceux que tu as pressés d'y venir.

FIGARO.

Quelle heure est-il bien à peu près?

ANTONIO *regarde en l'air.*

La lune devrait être levée.

BARTHOLO.

Eh! quels noirs apprêts fais-tu donc? Il a l'air d'un conspirateur!

FIGARO, *s'agitant.*

N'est-ce pas pour une noce, je vous prie, que vous êtes rassemblés au château?

BRID'OISON.

Cé-ertainement.

ANTONIO.

Nous allions là-bas, dans le parc, attendre un signal pour la fête.

FIGARO.

Vous n'irez pas plus loin, messieurs; c'est ici, sous ces marronniers, que nous devons tous célébrer l'honnête fiancée que j'épouse, et le loyal seigneur qui se l'est destinée.

Digitized by Google

BAZILE, *se rappelant la journée.*

Ah! vraiment, je sais ce que c'est. Retirons nous, si vous m'en croyez : il est question d'un rendez-vous; je vous conterai cela près d'ici.

BRID'OISON, *à Figaro.*

Nous-ous reviendrons.

FIGARO.

Quand vous m'entendrez appeler, ne manquez pas d'accourir tous; et dites du mal de Figaro, s'il ne vous fait voir une belle chose.

BARTHOLO.

Souviens-toi qu'un homme sage ne se fait point d'affaires avec les grands.

FIGARO.

Je m'en souviens.

BARTHOLO.

Qu'ils ont quinze et bisque sur nous par leur état.

FIGARO.

Sans leur industrie, que vous oubliez. Mais souvenez-vous aussi que l'homme qu'on sait timide est dans la dépendance de tous les fripons.

BARTHOLO.

Fort bien.

FIGARO.

Et que j'ai nom de *Verte-Allure*, du chef honoré de ma mère.

BARTHOLO.

Il a le diable au corps.

BRID'OISON.

I-il l'a.

BAZILE, *à part.*

Le comte et sa Suzanne se sont arrangés sans moi? Je ne suis pas fâché de l'algarade.

FIGARO, *aux valets.*

Pour vous autres, coquins, à qui j'ai donné l'ordre, illuminez-moi ces entours; ou, par la mort que je voudrais tenir aux dents, si j'en saisis un par le bras... (*Il secoue le bras de Gripe-Soleil.*)

GRIPE-SOLEIL *s'en va en criant et pleurant.*

A, a, o, oh! damné brutal!

BAZILE, *en s'en allant.*

Le ciel vous tienne en joie, monsieur du marie!

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III

FIGARO, *seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre :*

O femme! femme! femme! créature faible et décevante!... Nul animal créé ne peut manquer à son instinct : le tien est-il donc de tromper?... Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressais devant sa maîtresse; à l'instant qu'elle me donne sa parole, au milieu même de la cérémonie... Il rinit en lisant, le perfide! et mni comme un benêt!... Non, monsieur le comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de biens? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. Du reste, homme assez ordinaire; tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes : et vous voulez jouter... On vient... c'est elle.. Ce n'est personne. — La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié! (*Il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée! Fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête, et partout je suis repoussé! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette de vétérinaire! — Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail. Auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule; à l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc; et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : *chiens de chrétiens!* — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusaient, mon terme était échu; je voyais de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque : en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net : sitôt je vois du fond d'un fiacre baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (*Il se lève.*) Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent! Quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil, je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. (*Il se rassied.*) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur

la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou! Je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille; on me supprime, et me voilà de rechef sans emploi! — Le désespoir m'allait saisir; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler; je me fais banquier de pharaon : alors, bonnes gens! je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter; je commençais même à comprendre que, pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup, je quittais le monde, et vingt brasses d'eau allait m'en séparer, lorsqu'un dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville; il me reconnaît, je le marie; et pour prix d'avoir ou par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne! Intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouser ma mère, mes parents m'arrivent à la file. (*Il se lève en s'échauffant.*) On se débat : c'est vous, c'est lui, c'est moi, c'est toi; non, ce n'est pas nous; eh mais, qui donc? (*Il retombe assis.*) O bizarre suite d'événements! Comment cela m'est-il arrivé? Pourquoi ces choses et non pas d'autres? Qui les a fixées sur ma tête? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis : encore je dis ma gaieté sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce *moi* dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues; puis un chétif être imbécile; un petit animal folâtre; un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous les métiers pour vivre; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune; ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices! orateur selon le danger; poëte par délassement; musicien par occasion; amoureux par folles bouffées; j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite, et trop, désabusé... Désabusé!... Suzon, Suzon, Suzon! que tu me donnes de tourments!... J'entends marcher... on vient. Voici l'instant de la crise.

(*Il se retire près de la première coulisse à sa droite.*)

SCÈNE IV

FIGARO, LA COMTESSE *avec les habits de Suzon*, SUZANNE *avec ceux de la comtesse*, MARCELINE.

SUZANNE, *bas à la comtesse.*

Oui, Marceline m'a dit que Figaro y serait.

MARCELINE.

Il y est aussi; baisse la voix.

SUZANNE.

Ainsi l'un nous écoute, et l'autre va venir me chercher. Commençons.

MARCELINE.

Pour n'en pas perdre un mot, je vais me cacher dans le pavillon. (*Elle entre dans le pavillon où est entrée Fanchette.*)

SCÈNE V

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE, *haut.*

Madame tremble! Est-ce qu'elle aurait froid.

LA COMTESSE, *haut.*

La soirée est humide, je vais me retirer.

SUZANNE, *haut.*

Si madame n'avait pas besoin de moi, je prendrais l'air un moment sous ces arbres.

LA COMTESSE, *haut.*

C'est le serein que tu prendras.

SUZANNE, *haut.*

J'y suis toute faite.

FIGARO, *à part.*

Ah! oui, le serein!

(*Suzanne se retire près de la coulisse, du côté opposé à Figaro.*)

SCÈNE VI

FIGARO, CHERUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

(*Figaro et Suzanne retirés de chaque côté sur le devant.*)

CHERUBIN, *en habit d'officier, arrive en chantant goiement la reprise de l'air de la romance.*

La, la, la, etc.

J'avais une marraine,
Que toujours adorai.

LA COMTESSE, *à part.*

Le petit page!

CHÉRUBIN *s'arrête.*

On se promène ici; gagnons vite mon asile, où la petite Fanchette... C'est une femme!

LA COMTESSE *écoute.*

Ah! grands dieux!

CHÉRUBIN *se baisse en regardant de loin.*

Me trompé-je? A cette coiffure en plumes qui se dessine au loin dans le crépuscule, il me semble que c'est Suzon.

LA COMTESSE, *à part.*

Si le comte arrivait!...

(*Le comte paraît dans le fond.*)

CHÉRUBIN *s'approche et prend la main de la comtesse, qui se défend.*

Oui, c'est la charmante fille qu'on nomme Suzanne. Eh! pourrais-je m'y méprendre à la douceur de cette main, à ce petit tremblement qui l'a saisie; surtout au battement de mon cœur! (*Il veut y appuyer le dos de la main de la comtesse; elle la retire.*)

LA COMTESSE, *bas.*

Allez-vous-en.

CHÉRUBIN.

Si la compassion t'avait conduite exprès dans cet endroit du parc, où je suis caché depuis tantôt...

LA COMTESSE.

Figaro va venir.

LE COMTE, *s'avançant, dit à part.*

N'est-ce pas Suzanne que j'aperçois!

CHÉRUBIN, *à la comtesse.*

Je ne crains point du tout Figaro, car ce n'est pas lui que tu attends.

LA COMTESSE.

Qui donc?

LE COMTE, *à part.*

Elle est avec quelqu'un.

CHÉRUBIN.

C'est monseigneur, friponne, qui t'a demandé ce rendez-vous ce matin, quand j'étais derrière le fauteuil.

LE COMTE, *à part, avec fureur.*

C'est encore le page infernal!

FIGARO, *à part.*

On dit qu'il ne faut pas écouter!

SUZANNE, *à part.*

Petit bavard!

LA COMTESSE, *au page.*

Obligez-moi de vous retirer.

CHÉRUBIN.

Ce ne sera pas au moins sans avoir reçu le prix de mon obéissance.

LA COMTESSE, *effrayée.*

Vous prétendez?...

CHÉRUBIN, *avec feu.*

D'abord vingt baisers pour ton compte, et puis cent pour ta belle maîtresse.

LA COMTESSE.

Vous oseriez?...

CHÉRUBIN.

Oh que oui, j'oserai. Tu prends sa place auprès de monseigneur; moi celle du comte auprès de toi: le plus attrapé, c'est Figaro.

FIGARO, *à part.*

Ce brigandeau!

SUZANNE, *à part.*

Hardi comme un page.

(*Chérubin veut embrasser la comtesse; le comte se met entre et reçoit le baiser.*)

LA COMTESSE, *se retirant.*

Ah! ciel!

FIGARO, *à part, entendant le baiser.*

J'épousais une jolie mignonne! (*Il écoute.*)

CHÉRUBIN *tâtant les habits du comte.*

(*à part.*) C'est monseigneur! (*Il s'enfuit dans le pavillon où sont entrées Fanchette et Marceline.*)

SCÈNE VII

FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO *s'approche.*

Je vais...

LE COMTE, *croyant parler au page.*

Puisque vous ne redoublez pas le baiser... (*Il croit lui donner un soufflet.*)

FIGARO, *qui est à portée, le reçoit.*

Ah!

LE COMTE.

... Voilà toujours le premier payé.

FIGARO (*à part*) *s'éloigne en se frottant la joue.*

Tout n'est pas gain non plus en écoutant.

SUZANNE, *riant tout haut de l'autre côté.*

Ah! ah! ah! ah!

LE COMTE, *à la comtesse, qu'il prend pour Suzanne.*

Entend-on quelque chose à ce page? Il reçoit le plus rude soufflet, et s'enfuit en éclatant de rire.

FIGARO, *à part.*

S'il s'affligeait de celui-ci!...

LE COMTE.

Comment! je ne pourrai faire un pas... (*à la comtesse.*) Mais laissons cette bizarrerie; elle empoisonnerait le plaisir que j'ai de te trouver dans cette salle.

LA COMTESSE, *imitant le parler de Suzanne.*

L'espériez-vous?

LE COMTE.

Après ton ingénieux billet! (*Il lui prend la main.*) Tu trembles?

LA COMTESSE.

J'ai eu peur.

LE COMTE.

Ce n'est pas pour te priver du baiser que je l'ai pris. (*Il la baise au front.*)

LA COMTESSE.

Des libertés!

FIGARO, *à part.*

Coquine!

SUZANNE, *à part.*

Charmante!

LE COMTE *prend la main de sa femme.*

Mais quelle peau fine et douce, et qu'il s'en faut que la comtesse ait la main aussi belle!

Digitized by Google

LA COMTESSE, *à part.*

Oh! la prévention!

LE COMTE.

A-t-elle ce bras ferme et rondelet? ces jolis doigts pleins de grâce et d'espièglerie?

LA COMTESSE, *de la voix de Suzanne.*

Ainsi l'amour?...

LE COMTE.

L'amour... n'est que le roman du cœur: c'est le plaisir qui en est l'histoire; il m'amène à tes genoux.

LA COMTESSE.

Vous ne l'aimez plus?

LE COMTE.

Je l'aime beaucoup; mais trois ans d'union rendent l'hymen si respectable!

LA COMTESSE.

Que vouliez-vous en elle?

LE COMTE, *la caressant.*

Ce que je trouve en toi, ma beauté...

LA COMTESSE.

Mais dites donc.

LE COMTE.

...Je ne sais: moins d'uniformité peut-être, plus de piquant dans les manières, un je ne sais quoi qui fait le charme; quelquefois un refus: que sais-je? Nos femmes croient tout accomplir en nous aimant: cela dit une fois, elles nous aiment, nous aiment (quand elles nous aiment); et sont si complaisantes et si constamment obligeantes, et toujours, et sans relâche, qu'on est tout surpris un beau soir de trouver la satiété où l'on recherchait le bonheur.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! quelle leçon!

LE COMTE.

En vérité, Suzon, j'ai pensé mille fois que si nous poursuivons ailleurs ce plaisir qui nous fuit chez elles, c'est qu'elles n'étudient pas assez l'art de soutenir notre goût, de se renouveler à l'amour, de ranimer, pour ainsi dire, le charme de leur possession par celui de la variété.

LA COMTESSE, *piquée.*

Donc elles doivent tout?...

LE COMTE, *riant.*

Et l'homme rien? Changerons-nous la marche de la nature? Notre tâche à nous fut de les obtenir; la leur...

LA COMTESSE.

La leur?...

LE COMTE.

Est de nous retenir: on l'oublie trop.

LA COMTESSE.

Ce ne sera pas moi.

LE COMTE.

Ni moi.

FIGARO, *à part.*

Ni moi.

SUZANNE, *à part.*

Ni moi.

LE COMTE *prend la main de sa femme.*

Il y a de l'écho ici; parlons plus bas. Tu n'as nul besoin d'y songer, toi que l'amour a faite et si vive et si jolie! Avec un grain de caprice, tu seras la plus agaçante maîtresse! (*Il la baise au front.*) Ma Suzanne, un Castillan n'a que sa parole. Voici tout l'or promis pour le rachat du droit que je n'ai plus sur le délicieux moment que tu m'accordes. Mais comme la grâce que tu daignes y mettre est sans prix, j'y joindrai ce brillant, que tu porteras pour l'amour de moi.

LA COMTESSE, *une révérence.*

Suzanne accepte tout.

FIGARO, *à part.*

On n'est pas plus coquine que cela.

SUZANNE, *à part.*

Voilà du bon bien qui nous arrive.

LE COMTE, *à part.*

Elle est intéressée; tant mieux.

LA COMTESSE *regarde au fond.*

Je vois des flambeaux.

LE COMTE.

Ce sont les apprêts de ta noce. Entrons-nous un moment dans l'un de ces pavillons, pour les laisser passer?

LA COMTESSE.

Sans lumière?

LE COMTE *l'entraîne doucement.*

A quoi bon? Nous n'avons rien à lire.

FIGARO, *à part.*

Elle y va, ma foi! Je m'en doutais. (*Il s'avance.*)

LE COMTE *grossit sa voix en se retournant.*

Qui passe ici?

FIGARO, *en colère.*

Passer! on vient exprès.

LE COMTE, *bas, à la comtesse.*

C'est Figaro!... (*Il s'enfuit.*)

LA COMTESSE.

Je vous suis. (*Elle entre dans le pavillon à sa droite, pendant que le comte se perd dans le bois, au fond.*)

SCÈNE VIII

FIGARO, SUZANNE, *dans l'obscurité.*

FIGARO *cherche à voir où vont le comte et la comtesse, qu'il prend pour Suzanne.*

Je n'entends plus rien; il sont entrés; m'y voilà. (*d'un ton altéré.*) Vous autres, époux maladroits, qui tenez des espions à gages, et tournez des mois entiers autour d'un soupçon, sans l'asseoir, que ne m'imitez-vous? Dès le premier jour je suis ma femme et je l'écoute; en un tour de main on est au fait: c'est charmant; plus de doutes; on sait à quoi s'en tenir. (*marchant vivement.*) Heureusement que je ne m'en soucie guère, et que sa trahison ne me fait plus rien du tout. Je les tiens donc enfin!

Digitized by Google

SUZANNE, *qui s'est avancée doucement dans l'obscurité.*

(*à part.*) Tu vas payer tes beaux soupçons. (*du ton de voix de la comtesse.*) Qui va là?

FIGARO, *extravagant.*

Qui va là? Celui qui voudrait de bon cœur que la peste eût étouffé en naissant...

SUZANNE, *du ton de la comtesse.*

Et mais! c'est Figaro!

FIGARO *regarde, et dit vivement :*

Madame la comtesse!

SUZANNE.

Parlez bas.

FIGARO, *vite.*

Ah! madame, que le ciel vous amène à propos! Où croyez-vous qu'est monseigneur?

SUZANNE.

Que m'importe un ingrat? Dis-moi...

FIGARO, *plus vite.*

Et Suzanne, mon épousée, où croyez-vous qu'elle soit?

SUZANNE.

Mais parlez bas!

FIGARO, *très-vite.*

Cette Suzon qu'on croyait si vertueuse, qui faisait la réservée! Ils sont enfermés là-dedans. Je vais appeler.

SUZANNE, *lui fermant la bouche avec sa main, oublie de déguiser sa voix.*

N'appelez pas!

FIGARO, *à part.*

Eh! c'est Suzon! God-dam!

SUZANNE, *du ton de la comtesse.*

Vous paraissez inquiet.

FIGARO, *à part.*

Traîtresse! qui veut me surprendre!

SUZANNE.

Il faut nous venger, Figaro.

FIGARO.

En sentez-vous le vif désir?

SUZANNE.

Je ne serais donc pas de mon sexe! Mais les hommes en ont cent moyens.

FIGARO, *confidemment.*

Madame, il n'y a personne ici de trop. Celui des femmes... les vaut tous.

SUZANNE, *à part.*

Comme je le soufletterais!

FIGARO, *à part.*

Il serait bien gai qu'avant la noce...

SUZANNE.

Mais qu'est-ce qu'une telle vengeance qu'un peu d'amour n'assaisonne pas?

FIGARO.

Partout où vous n'en voyez point, croyez que le respect dissimule.

SUZANNE, *piquée.*

Je ne sais si vous le pensez de bonne foi, mais vous ne le dites pas de bonne grâce.

FIGARO, *avec une chaleur comique, à genoux.*

Ah! madame, je vous adore. Examinez le temps, le lieu, les circonstances, et que le dépit supplée en vous aux grâces qui manquent à ma prière.

SUZANNE, *à part.*

La main me brûle!

FIGARO, *à part.*

Le cœur me bat.

SUZANNE.

Mais, monsieur, avez-vous songé?...

FIGARO.

Oui, madame; oui, j'ai songé.

SUZANNE.

... Que pour la colère et l'amour...

FIGARO.

... Tout ce qui se diffère est perdu. Votre main, madame?

SUZANNE, *de sa voix naturelle et lui donnant un soufflet.*

La voilà.

FIGARO.

Ah! *demonio!* quel soufflet!

SUZANNE *lui en donne un second.*

Quel soufflet! Et celui-ci?

FIGARO.

Et *ques-à-quo?* de par le diable! Est-ce ici la journée des tapes?

SUZANNE *le bat à chaque phrase.*

Ah! *ques-à-quo?* Suzanne : et voilà pour tes soupçons, voilà pour tes vengeances et pour tes trahisons, tes expédients, tes injures et tes projets. C'est-il çà de l'amour? Dis donc comme ce matin?

FIGARO *rit en se relevant.*

Santa barbara! oui, c'est de l'amour. O bonheur! ô délices! ô cent fois heureux Figaro! Frappe, ma bien-aimée, sans te lasser. Mais quand tu m'auras diapré tout le corps de meurtrissures, regarde avec bonté, Suzon, l'homme le plus fortuné qui fut jamais battu par une femme.

SUZANNE.

Le plus fortuné! Bon fripon, vous n'en séduisiez pas moins la comtesse, avec un si trompeur babil, que, m'oubliant moi-même, en vérité, c'était pour elle que je cédais.

FIGARO.

Ai-je pu me méprendre au son de ta jolie voix?

SUZANNE, *en riant.*

Tu m'as reconnue? Ah! comme je m'en vengerai!

FIGARO.

Bien rosser et garder rancune est aussi par trop féminin! Mais dis-moi donc par quel bonheur je te vois là, quand je te croyais avec lui; et comment cet habit, qui m'abusait, te montre enfin innocente...

SUZANNE.

Eh! c'est toi qui es un innocent, de venir te prendre au piége apprêté pour un autre! Est-ce notre faute, à nous, si voulant museler un renard, nous en attrapons deux?

FIGARO.

Qui donc prend l'autre?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO.

Sa femme?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO, *follement.*

Ah! Figaro! peuds-toi; tu n'as pas deviné celui-là. — Sa femme? O douze ou quinze mille fois spirituelles femelles! — Ainsi les baisers de cette salle?...

SUZANNE.

Ont été donnés à madame.

FIGARO.

Et celui du page?

SUZANNE, *riant.*

A monsieur.

FIGARO.

Et tantôt, derrière le fauteuil?

SUZANNE.

A personne.

FIGARO.

En êtes-vous sûre?

SUZANNE, *riant.*

Il pleut des soufflets, Figaro.

FIGARO *lui baise la main.*

Ce sont des bijoux que les tiens. Mais celui du comte était de bonne guerre.

SUZANNE.

Allons, superbe, humilie-toi.

FIGARO *fait tout ce qu'il annonce.*

Cela est juste: à genoux, bien courbé, prosterné, ventre à terre.

SUZANNE, *en riant.*

Ah! ce pauvre comte! quelle peine il s'est donnée..

FIGARO *se relève sur ses genoux.*

... Pour faire la conquête de sa femme!

SCÈNE IX

LE COMTE *entre par le fond du théâtre, et va droit au pavillon à sa droite;* FIGARO, SUZANNE.

LE COMTE, *à lui-même.*

Je la cherche en vain dans le bois, elle est peut-être entrée ici.

SUZANNE, *à Figaro, parlant bas.*

C'est lui.

LE COMTE, *ouvrant le pavillon.*

Suzon, es-tu là-dedans?

FIGARO, *bas.*

Il la cherche, et moi je croyais...

SUZANNE, *bas.*

Il ne l'a pas reconnue.

FIGARO.

Achevons-le, veux-tu?

(*Il lui baise la main.*)

LE COMTE *se retourne.*

Un homme aux pieds de la comtesse!... Ah! je suis sans armes.

(*Il s'avance.*)

FIGARO *se relève tout à fait en déguisant sa voix.*

Pardon, madame, si je n'ai pas réfléchi que ce rendez-vous ordinaire était destiné pour la noce.

LE COMTE, *à part.*

C'est l'homme du cabinet de ce matin.

(*Il se frappe le front.*)

FIGARO *continue.*

Mais il ne sera pas dit qu'un obstacle aussi sot aura retardé nos plaisirs.

LE COMTE, *à part.*

Massacre, mort, enfer!

FIGARO, *la conduisant au cabinet.*

(*bas.*) Il jure. (*haut.*) Pressons-nous donc, madame, et réparons le tort qu'on nous a fait tantôt, quand j'ai sauté par la fenêtre.

LE COMTE, *à part.*

Ah! tout se découvre enfin.

SUZANNE, *près du pavillon à sa droite.*

Avant d'entrer, voyez si personne n'a suivi.

(*Il la baise au front.*)

LE COMTE *s'écrie.*

Vengeance!

(*Suzanne s'enfuit dans le pavillon où sont entrés Fanchette Marceline et Chérubin.*)

SCÈNE X

LE COMTE, FIGARO.

(*Le comte saisit le bras de Figaro.*)

FIGARO, *jouant la frayeur excessive.*

C'est mon maître!

LE COMTE *le reconnaît.*

Ah! scélérat, c'est toi! Holà quelqu'un! quelqu'un!

SCÈNE XI

PÉDRILLE, LE COMTE, FIGARO.

PÉDRILLE, *botté.*

Monseigneur, je vous trouve enfin.

LE COMTE.

Bon, c'est Pédrille. Es-tu tout seul?

PÉDRILLE.

Arrivant de Séville, à étripe cheval.

LE COMTE.

Approche-toi de moi, et crie bien fort!

PÉDRILLE, *criant à tue-tête.*

Pas plus de page que sur ma main. Voilà le paquet.

LE COMTE *le repousse.*

Eh l'animal!

PÉDRILLE.

Monseigneur me dit de crier.

LE COMTE, *tenant toujours Figaro.*

Pour appeler. — Holà, quelqu'un! Si l'on m'entend! Accourez tous!

PÉDRILLE.

Figaro et moi, nous voilà deux; que peut-il donc vous arriver?

SCÈNE XII

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPE-SOLEIL, *toute la noce accourt avec des flambeaux.*

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu vois qu'à ton premier signal...

LE COMTE, *montrant le pavillon à sa gauche.*

Pédrille, empare-toi de cette porte.

(*Pédrille y va.*)

BAZILE, *bas, à Figaro.*

Tu l'as surpris avec Suzanne?

LE COMTE, *montrant Figaro.*

Et vous tous, mes vassaux, entourez-moi cet homme et m'en répondez sur la vie.

BAZILE.

Ha! ha!

LE COMTE, *furieux.*

Taisez-vous donc. (*à Figaro, d'un ton glacé.*) Mon cavalier, répondez-vous à mes questions?

FIGARO, *froidement.*

Eh! qui pourrait m'en exempter, monseigneur? Vous commandez à tout ici, hors à vous-même.

LE COMTE, *se contenant.*

Hors à moi-même!

ANTONIO.

C'est çà parler.

LE COMTE *reprend sa colère.*

Non, si quelque chose pouvait augmenter ma fureur, ce serait l'air calme qu'il affecte.

FIGARO.

Sommes-nous des soldats qui tuent et se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? Je veux savoir, moi, pourquoi je me fâche.

LE COMTE, *hors de lui.*

O rage! (*se contenant.*) Homme de bien qui feignez d'ignorer, nous ferez-vous au moins la faveur de nous dire quelle est la dame actuellement par vous amenée dans ce pavillon?

FIGARO, *montrant l'autre avec malice.*

Dans celui-là?

LE COMTE, *vite.*

Dans celui-ci.

FIGARO, *froidement.*

C'est différent. Une jeune personne qui m'honore de ses bontés particulières.

BAZILE, *étonné.*

Ha! ha!

LE COMTE, *vite.*

Vous l'entendez, messieurs?

BARTHOLO, *étonné.*

Nous l'entendons.

LE COMTE, *à Figaro.*

Et cette jeune personne a-t-elle un autre engagement, que vous sachiez?

FIGARO, *froidement.*

Je sais qu'un grand seigneur s'en est occupé quelque temps; mais, soit qu'il l'ait négligée ou que je lui plaise mieux qu'un plus aimable, elle me donne aujourd'hui la préférence.

LE COMTE, *vivement.*

La préf... (*se contenant.*) Au moins il est naïf! car ce qu'il avoue, messieurs, je l'ai ouï, je vous jure, de la bouche même de sa complice.

BRID'OISON, *stupéfait.*

Sa-a complice!

LE COMTE, *avec fureur.*

Or, quand le déshonneur est public, il faut que la vengeance le soit aussi.

(*Il entre dans le pavillon.*)

SCÈNE XIII

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDANTS, *hors* LE COMTE.

ANTONIO.

C'est juste.

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qui-i donc a pris la femme de l'autre?

FIGARO, *en riant.*

Aucun n'a eu cette joie-là.

SCÈNE XIV

LES ACTEURS PRÉCÉDANTS, LE COMTE, CHÉRUBIN.

LE COMTE, *parlant dans le pavillon, et attirant quelqu'un qu'on ne voit pas encore.*

Tous vos efforts sont inutiles; vous êtes perdue, madame, et votre heure est bien arrivée! (*Il sort sans regarder.*) Quel bonheur qu'aucun gage d'une union aussi détestée.

FIGARO *s'écrie.*

Chérubin!

LE COMTE.

Mon page?

BAZILE.

Ha! ha!

LE COMTE, *hors de lui, à part.*

Et toujours le page endiablé! (*à Chérubin.*) Que faisiez-vous dans ce salon?

CHÉRUBIN, *timidement.*

Je me cachais, comme vous l'avez ordonné.

PÉDRILLE.

Bien la peine de crever un cheval!

LA COMTE.

Entres-y, toi, Antonio; conduis devant son juge l'infâme qui m'a déshonoré.

BRID'OISON.

C'est madame que vous y-y cherchez?

ANTONIO.

L'y a parguenne une bonne Providence : vous en avez tant fait dans le pays...

LE COMTE, *furieux.*

Entre donc.

(*Antonio entre.*)

SCÈNE XV

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *excepté* ANTONIO.

LE COMTE.

Vous allez voir, messieurs, que le page n'y était pas seul.

CHÉRUBIN, *timidement.*

Mon sort eût été trop cruel, si quelque âme sensible n'en eût adouci l'amertume.

SCÈNE XVI

LES ACTEURS PRÉCÉDANTS, ANTONIO, FANCHETTE.

ANTONIO, *attirant par le bras quelqu'un qu'on ne voit pas encore.*

Allons, madame, il ne faut pas vous faire prier pour en sortir, puisqu'on sait que vous y êtes entrée.

FIGARO *s'écrie.*

La petite cousine!

BAZILE.

Ha! ha!

LE COMTE.

Fanchette!

ANTONIO *se retourne et s'écrie :*

Ah! palsamblen, monseigneur, il est gaillard de me choisir pour montrer à la compagnie que c'est ma fille qui cause tout ce train-là?

LE COMTE, *outré.*

Qui la savait là-dedans?

(*Il veut rentrer.*)

BARTHOLO, *au-devant.*

Permettez, monsieur le comte, ceci n'est pas plus clair. Je suis de sang-froid, moi.

(*Il entre.*)

BRID'OISON.

Voilà une affaire au-aussi trop embrouillée.

SCÈNE XVII

LES ACTEURS PRÉCÉDANTS; MARCELINE.

BARTHOLO, *parlant en dedans et sortant.*

Ne craignez rien, madame, il ne vous sera fait aucun mal. J'en réponds. (*Il se retourne et s'écrie.*) Marceline!...

BAZILE.

Ha! ha!

FIGARO, *riant.*

Hé, quelle folie! ma mère en est?

ANTONIO.

A qui pis fera.

LE COMTE, *outré.*

Que m'importe à moi? La comtesse...

SCÈNE XVIII

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS; SUZANNE.

Suzanne, son éventail sur le visage.

LE COMTE.

... Ah! la voici qui sort. (*Il la prend violemment par le bras.*) Que croyez-vous, messieurs, que mérite une odieuse...

Suzanne se jette à genoux la tête baissée.

LE COMTE.

Non, non!

Figaro se jette à genoux de l'autre côté.

LA COMTE, *plus fort.*

Non, non!

Marceline se jette à genoux devant lui.

LE COMTE, *plus fort.*

Non, non!

Tous se mettent à genoux, excepté Brid'oison.

LE COMTE, *hors de lui.*

Y fussiez-vous un cent!

SCÈNE XIX

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENTS; LA COMTESSE *sort de l'autre pavillon.*

LA COMTESSE *se jette à genoux.*

Au moins je ferai nombre.

LE COMTE, *regardant la comtesse et Suzanne.*

Ah! qu'est-ce que je vois!

BRID'OISON, *riant.*

Eh pardi, c'è-est madame.

LA COMTE *veut relever la comtesse.*

Quoi! c'était vous, comtesse? (*d'un ton suppliant.*) Il n'y a qu'un pardon généreux...

LA COMTESSE, *en riant.*

Vous diriez, *Non, non!* à ma place; et moi, pour la troisième fois aujourd'hui, je l'accorde sans condition. (*Elle se relève.*)

SUZANNE *se relève.*

Moi aussi.

MARCELINE *se relève.*

Moi aussi.

FIGARO *se relève.*

Moi aussi. Il y a de l'écho ici!

(*Tous se relèvent.*)

LE COMTE.

De l'écho! — J'ai voulu ruser avec eux; ils m'ont traité comme un enfant!

LA COMTESSE, *en riant.*

Ne le regrettez pas, monsieur le comte.

FIGARO, *s'essuyant les genoux avec son chapeau.*

Une petite journée comme celle-ci forme bien un ambassadeur!

LE COMTE, *à Suzanne.*

Ce billet fermé d'une épingle?...

SUZANNE.

C'est madame qui l'avait dicté.

LE COMTE.

La réponse lui en est bien due.

(*Il baise la main de la comtesse.*)

LA COMTESSE.

Chacun aura ce qui lui appartient.

(*Elle donne la bourse à Figaro et le diamant à Suzanne.*)

SUZANNE, *à Figaro.*

Encore une dot!

FIGARO, *frappant la bourse dans sa main.*

Et de trois. Celle-ci fut rude à arracher.

SUZANNE.

Comme notre mariage.

BRIPE-SOLEIL.

Et la jarretière de la mariée, l'aurons-je?

LA COMTESSE *arrache le ruban qu'elle a tant gardé dans son sein, et le jette à terre.*

La jarretière? Elle était avec ses habits; la voilà.

Les garçons de la noce veulent la ramasser.

CHÉRUBIN, *plus alerte, court la prendre, et dit :*

Que celui qui la veut vienne me la disputer!

LE COMTE, *en riant, au page.*

Pour un monsieur si chatouilleux, qu'avez-vous trouvé de gai à certain soufflet de tantôt?

CHÉRUBIN *recule en tirant à moitié son épée.*

A moi, mon colonel?

FIGARO, *avec une colère comique.*

C'est sur ma joue qu'il l'a reçu : voilà comme les grands font justice!

LE COMTE, *riant.*

C'est sur sa joue? Ah, ah, ah! qu'en dites-vous donc, ma chère comtesse?

LA COMTESSE *absorbée revient à elle, et dit avec sensibilité :*

Ah! oui, cher comte, et pour la vie, sans distraction, je vous le jure.

LE COMTE, *frappant sur l'épaule du page.*

Et vous, don Brid'oison, votre avis maintenant?

BRID'OISON.

Su-ur tout ce que je vois, monsieur le comte?... Ma-a foi, pour moi je-e ne sais que vous dire : voilà ma façon de penser.

TOUS ENSEMBLE.

Bien jugé!

FIGARO.

J'étais pauvre, on me méprisait. J'ai montré quelque esprit, la haine est recourue. Une jolie femme et de la fortune...

BARTHOLO, *en riant.*

Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO.

Est-il possible?

BARTHOLO.

Je les connais.

FIGARO, *saluant les spectateurs.*

Ma femme et mon bien mis à part, tous me feront honneur et plaisir.

On joue la ritournelle du vaudeville. (*Air noté.*)

VAUDEVILLE.

BAZILE.

PREMIER COUPLET.

Triple dot, femme superbe,
Que de biens pour un époux!
D'un seigneur, d'un page imberbe,
Quelque sot serait jaloux.
Du latin d'un vieux proverbe
L'homme adroit fait son parti.

FIGARO.

Je le sais... (Il chante : *Gaudeant bene nati.*)

BAZILE.

Non... (Il chante : *Gaudeat bene nati.*)

SUZANNE.

DEUXIÈME COUPLET.

Qu'un mari sa foi trahisse;
Il s'en vante, et chacun rit;
Que sa femme ait un caprice,
S'il l'accuse, on la punit.
De cette absurde injustice
Faut-il dire le pourquoi?
Les plus forts ont fait la loi. (*Bis.*)

FIGARO.

TROISIÈME COUPLET.

Jean Jeannot, jaloux risible,
Veut unir femme et repos;
Il achète un chien terrible,
Et le lâche au son enclos.
La nuit, quel vacarme horrible!
Le chien court, tout est mordu,
Hors l'amant qui l'a vendu. (*Bis.*)

LA COMTESSE.

QUATRIÈME COUPLET.

Telle est fière et répond d'elle,
Qui n'aime plus son mari;
Telle autre, presque infidèle,
Jure de n'aimer que lui.
La moins folle, hélas! est celle
Qui se veille en son lien,
Sans oser juger de rien. (*Bis.*)

LE COMTE.

CINQUIÈME COUPLET.

D'une femme de province,
A qui ses devoirs sont chers,
Le succès est assez mince;
Vive la femme aux bons airs!
Semblable à l'écu du prince,
Sous le coin d'un seul époux,
Elle sert au bien de tous. (*Bis.*)

Digitized by Google

MARCELINE.

SIXIÈME COUPLET.

Chacun sait la tendre mère
Dont il a reçu le jour;
Tout le reste est un mystère,
C'est le secret de l'amour.

FIGARO *continue l'air.*

Ce secret met en lumière
Comment le fils d'un tuteur
Vaut souvent son pesant d'or. (*Bis.*)

SEPTIÈME COUPLET.

Par le sort de la naissance,
L'un est roi, l'autre est berger:
Le hasard fit leur distance;
L'esprit seul peut tout changer.
De vingt rois que l'on encense,
Le trépas brise l'autel;
Et Voltaire est immortel. (*Bis.*)

CHÉRUBIN.

HUITIÈME COUPLET.

Sexe aimé, sexe volage,
Qui tourmentez nos beaux jours,
Si de vous chacun dit rage,
Chacun vous revient toujours.
Le partarre est votre image;
Tel paraît le dédaigner,
Qui fait tout pour le gagner. (*Bis.*)

SUZANNE.

NEUVIÈME COUPLET.

Si ce gai, ce fol ouvrage,
Renfermait quelque leçon,
En faveur du badinage
Faites grâce à la raison.
Ainsi la nature sage,
Nous conduit, dans nos désirs,
A son but par les plaisirs. (*Bis.*)

BRID'OISON.

DIXIÈME COUPLET.

Or, messieurs, la co-omédie
Que l'on juge en cé-et instant,
Sauf erreur, nous pein-eint la vie
Du bon peuple qui l'entend.
Qu'on l'opprime, il peste, il crie,
Il s'agite en cent fa-açons:
Tout fini-il par des chansons. (*Bis.*)

BALLET GÉNÉRAL.

FIN DU MARIAGE DE FIGARO.

Digitized by Google

Digitized by Google

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

M. DE CRAC

M. DE CRAC

Paul Crac, surnommé Barbe-Noire
Dans ce château soutint un siége de deux mois
Contre Jules César, c'est tout dire je crois

Gyne VIII

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLIN D'HARLEVILLE

Jean-François-Collin D'HARLEVILLE, naquit à Maintenon, le 30 mai 1755. C'était un bon homme. Il voulut, pour commencer, essayer de la satire, et les gens qu'il attaquait lui rendaient mille grâces. En revanche, il avait le don de l'invention; il trouvait des sujets de comédies. Il n'y a rien de plus gai que les *Châteaux en Espagne*. On écoute et l'on rit; c'est un vrai charme, et tant pis pour qui n'est pas content. *Monsieur de Crac* est un héros de la même famille; il amuse, et se fait lire encore par les grâces de l'imprévu. Mais le véritable titre et le succès durable de Collin, c'est le *Vieux Célibataire*, un vrai drame, où les plus douces larmes se font jour à travers de charmants sourires. Encore aujourd'hui, Collin d'Harleville est compté parmi les maîtres, et pas plus tard qu'il y a deux ans (1863), les habitants de sa ville natale, pour inaugurer le buste de cet ami de leurs beaux jours, invitèrent deux membres de l'Académie française à célébrer la grâce et la bonté de cet ancien confrère. M. le comte de Falloux et M. Legouvé, deux bons juges, rendirent, au nom de l'Académie, une justice éloquente à l'auteur du *Vieux Célibataire* et de l'*Inconstant*. Peut-être il eût souri à cette nouvelle confirmation des talents de sa jeunesse. Entouré d'estime et de respects, aimé de tous, ce bon vieillard, sur la fin de ses jours, était tombé dans la plus profonde tristesse. Il marchait comme une ombre; il se taisait, et ne savait que répondre aux plus affectueuses paroles. Il mourut en silence, le 24 février 1806, et ce n'est que plus tard que toute justice fut rendue à cet aimable esprit, qui renonça si vite aux batailles de chaque jour.

MONSIEUR DE CRAC

DANS SON PETIT CASTEL

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 4 MARS 1791

PERSONNAGES.

M. (LE BARON) DE CRAC.
M. D'IRLAC, son fils, sous le nom de SAINT-BRICE.
M. FRANCHEVAL, amant de mademoiselle de Crac.
M. VERDAC, parasite.
THOMAS, laquais, jardinier et garde.

PERSONNAGES.

JACK, page de M. de Crac.
LE MAGISTER du village.
MADEMOISELLE DE CRAC, fille de M. de Crac.
TOUT LE VILLAGE.

La scène est au château de Crac, assez près de la Garonne.

SCÈNE I

SAINT-BRICE, *seul*.

Oui, des événements j'admire le caprice.
Moi, d'Irlac, fils de Crac, passe ici pour Saint-Brice!
Après quinze ans d'absence, à la fin revenu
Dans mon pays natal, je m'y vois méconnu.
Des mains de trois chasseurs, le soir, je débarrasse
Un homme; et c'était... qui? Crac, mon père; il m'embrasse
Sans me connaître encore : en son petit château,
Où j'allais, il m'emmène, et j'entre *incognito*.
Je suis fort bien reçu de la jeune Lucile;
Le papa me retient : moi, je suis si facile!
Il est brave homme au fond, spirituel et gai;
Il n'a, ces quatre jours, pas dit un mot de vrai.
Cependant, le terroir peut lui servir d'excuse.
A renchérir sur lui, voyons, que je m'amuse.
Si j'ai perdu l'accent, pour hâbler... que sait-on?
Un voyageur vaut bien pour le moins un Gascon.
Parlons peu, mais tranchons : l'air aisé, le ton ferme,
Du front; gardons surtout d'hésiter sur le terme.
Le papa près de moi ne sera qu'un enfant;

Digitized by Google

S'il me parle d'un loup, je cite un éléphant.
...Peut-être est-ce manquer de respect au cher père;
Mais le cœur paternel fera grâce, j'espère :
Puis, on pardonne tout aux jours de carnaval;
Oh ! oui. Voici ma sœur : mais elle n'est pas mal.

SCÈNE II

SAINT-BRICE, MADEMOISELLE DE CRAC.

SAINT-BRICE.

Ah ! je vous vois d'abord : c'est un heureux présage.
Déjà levée !

MADEMOISELLE DE CRAC, *avec l'accent.*

Eh mais! c'est assez mon usage.
Ici, grâce à l'emploi que l'on fait de ses jours,
Plus tôt on les commence, et plus ils semblent courts.

SAINT-BRICE.

Je pense bien ainsi; surtout en ces demeures,
Les jours coulent, je crois, plus vite que les heures.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Ah! de grâce...

SAINT-BRICE.

Oui, croyez qu'en des instants si doux,
Je regrette le temps que j'ai passé sans vous.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Toujours à ce ton-là je me trouve étrangère,
Bien qu'en cette maison, parfois on ésagère.

SAINT-BRICE.

En effet, le papa ne s'en tire pas mal.
Il nous fit, hier soir, un conte sans égal.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Je l'avouerai, mon père assez souvent s'amuse,
Mais sans dessein pourtant... Non pas que je l'excuse:
Car moi, je n'aime rien que la sincérité.

SAINT-BRICE.

Ni moi; pardon... j'ai cru, je me suis trop flatté,
Trouver entre nos goûts un peu de ressemblance.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Monsieur,... si j'ose ici dire ce que je pense,
Entre nos traits, je crois, il est quelque rapport.

SAINT-BRICE.

Eh bien! je vous l'avoue, il m'a frappé d'abord.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Oui, vous me rappelez le souvenir d'un frère,
Que j'aimais tendrement, à qui j'étais bien chère :
Il serait de votre âge... Ah! regrets superflus!
Ce frère si chéri probablement n'est plus;
Dès longtemps nous n'avons de lui reçu nouvelle.

SAINT-BRICE.

Se peut-il ? Que sait-on pourtant, mademoiselle ?
Des frères qu'on crut morts... ressuscitent souvent.
Peut-être un jour...

MADEMOISELLE DE CRAC.

Eh mais! si le mien est vivant.
Il m'oublie, et ce coup ne m'est pas moins sensible.

SAINT-BRICE.

Vous oublier? Oh non! cela n'est pas possible.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Monsieur, c'est l'un ou l'autre.

SAINT-BRICE.

En un mot, espérez :
Car j'ai dans l'idée, oui, que vous le reverrez.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Je ne m'en flatte plus.

SAINT-BRICE.

De l'absence d'un frère,
En tout cas, un amant console et sait distraire.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Un amant, dites-vous?

SAINT-BRICE.

Eh oui!... vous rougissez?

MADEMOISELLE DE CRAC.

Qui? moi, monsieur?

SAINT-BRICE.

Vous-même; et c'est en dire assez.
Au fait, s'il est heureux, il est digne de l'être;
Et j'aurais grand plaisir... On vient; c'est lui peut-être.

MADEMOISELLE DE CRAC, *vivement.*

Lui-même.

SAINT-BRICE.

Alors je vais troubler votre entretien :
Je crains d'être importun.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Monsieur, ne craignez rien.

SAINT-BRICE.

(*à part.*)

Vous permettez? je reste. Il me prend fantaisie
De donner à l'amant un peu de jalousie.

SCÈNE III

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, FRANCHEVAL.

FRANCHEVAL, *avec l'accent et le ton vif.*

(*De loin, à part.*)

Quel contre-temps! encore avec cet étranger!
(*haut.*)
Pardon, mademoiselle, on peut vous déranger.

MADEMOISELLE DE CRAC, *à Francheval.*

Eh! pourquoi donc, monsieur, cette cérémonie?

FRANCHEVAL.

Je ne vous savais pas sitôt en compagnie;
Sans quoi... L'on m'avait dit qu'avec votre papa,
Dès le matin, monsieur chassait...

MADEMOISELLE DE CRAC.

On vous trompa.

FRANCHEVAL.

Eh mais! je le vois bien.

SAINT-BRICE, *froidement.*

Moi, je ne chasse guère :
Un aimable entretien sait beaucoup mieux me plaire.

FRANCHEVAL.

C'est ce qui me paraît : et même j'ai trouvé
L'entretien des plus vifs, quand je suis arrivé.

SAINT-BRICE.

Oui, car j'entretenais de vous mademoiselle.

FRANCHEVAL.

Jé vous suis obligé dé cet etcès dé zèle;
Mais dé votré discours fus-jé seul lé sujet?

SAINT-BRICE.

Vous êtes curieux, monsieur.

FRANCHEVAL.

Et vous, discret.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Et vous toujours trop vif, comme à votre ordinaire.
Mais j'aperçois Verdac, et jé né l'aime guère.
Vous permettez, messieurs? Jé vous laisse avec lui.

SAINT-BRICE.

Je vous suis. Le Verdac me cause de l'ennui;
(*Mademoiselle de Crac sort.*)
Et moi-même à monsieur je vais céder la place :
Vous pardonnez, j'espère?

FRANCHEVAL.

Au moins, un mot, de grâce.
Quand pourra-t-on, monsieur, vous voir seul un [instant?

SAINT-BRICE.

Quand vous voudrez, tantôt.

FRANCHEVAL.

J'y compte.

SAINT-BRICE.

Et moi, j'entends.

SCÈNE IV

M. FRANCHEVAL, M. VERDAC.

VERDAC.

Jé crois qué l'on mé fuit; la petite personne
Ne m'aime pas beaucoup, du moins jé lé soupçonne.

FRANCHEVAL, *de mauvaise humeur.*

Elle a pour les flatteurs peu d'inclination.

VERDAC.

D'autres n'ont pas pour eux la même aversion :
En flatteurs caresses cet univers abonde.
L'art dé flatter, mon cher, est vieux commé lé monde.
Eve a péché : pourquoi? parcé qu'on la flatta;
Esemple qué dépuis maintè fomme imita.
C'est un poison si doux, qu'il chatouillé les âmes...
Que d'hommes en cé point, dé tout temps furent [femmes!
Mon varon l'est surtout : or, c'est l'essentiel.
Si la fille mé hait, mon poison, grâce au ciel,
Dans lé cœur du papa sé glisse à la sourdine;
Il m'aime, enfin : ét c'est chez lé papa qu'on dine.

FRANCHEVAL.

Comment, pour un répas blesser la vérité!

VERDAC.

Un bon répas jamais fut-il trop acheté?
Et qué m'en coûté-t-il? un peu dé complaisance.
Jé n'ai pas avec lui besoin de médisance.
Il suffit dé lé croire : il hâble à chaque mot,
C'est sa manie : hé donc, jé serais un grand sot
D'aller lé démentir sur uné vagatelle.

FRANCHEVAL.

Mais la délicatesse, enfin, nous permet-elle?...

VERDAC.

Votré délicatesse est bien peu dé saison :
Quand on a bonné table, on a toujours raison;
Aussi, jé crois d'avance à tout cé qu'il va dire.
S'il parle, j'applaudis; jé ris dès qu'il veut rire.
Jé né suis pas sa dupe, et m'amuse *in petto;*
Par là jé m'établis dans son pétit château.
Château qui n'est au fond qu'uné gentilhommière :
Qué dis-je! cé serait uné simple chaumière.
On y dîne, mon cher, on y soupe; il suffit :
Crac en a lé plaisir, ét j'en ai lé profit.
(*on entend un cor.*)

FRANCHEVAL.

A merveille, monsieur; mais j'entends grand ta- [page;
Ah! c'est notre chasseur avec son équipage.

VERDAC.

Son équipage? Oh, oui! lequel est composé
D'un jardinier bonace, en garde déguisé,
D'un page, petit pauvre, errant dans la contrée,
Qué dé Crac affubla d'un morceau de livrée.
Jack est essentiel. En cé pétit garçon,
On voit lé dindonnier, lé page ét l'échanson.
Il s'acquitte assez bien surtout du dernier rôle.
Mais voici tout lé train; il n'est rien de plus drôle.
(*on entend le cor de plus près.*)

SCÈNE V

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS; M. DE CRAC, THOMAS, JACK, QUATRE PETITS GARÇONS, PAYSANS *armés de bâtons.*

M. DE CRAC, *gravement.*

Enfants, pétits laquais qué jé né loge pas,
Jé suis content : allez, je pairai vos papas.
On né mé vit jamais prodigué dé louanges,
Mais ils ont rabattu comme des petits anges.
(*les petits garçons sortent.*)

SCÈNE VI

M. FRANCHEVAL, M. DE CRAC, VERDAC, THOMAS, JACK.

M. DE CRAC.

Bonjour, messieurs.

VERDAC.

Salut à monsieur lé varon.

FRANCHEVAL.

Serviteur.

VERDAC.

Et la chasse?

M. DE CRAC.

On n'est point fanfaron.
Jé mé suis amusé comme un roi; mais, du reste,
Demandez à mes gens.

Digitized by Google

VERDAC.

Vous êtes trop modeste.

M. DE CRAC.

Point du tout.

FRANCHEVAL.

Vous aviez un beau temps.

M. DE CRAC.

En effet :
Jé n'en suis pas moins las; car j'ai couru, Dieu [sait!
Moi, jé né chasse point comme vos pétits maîtres.
(Il s'assied.)
Page, mets bas ton cor, et viens m'ôter mes guêtres.

JACK, *avec l'accent.*

Oui, monsieur lé varon.

M. DE CRAC.

Il est bien jeune encor.

VERDAC.

Lé compère déjà donné fort bien du cor.

M. DE CRAC.

Oh! jé lé formerai. Songé bien à ma meute.

JACK.

A votre?... Monseigneur, je n'ai point vu d'émeute.

M. DE CRAC.

Jé veux dire mes chiens.

JACK.

La chienne et lé pétit?
J'entends.

M. DE CRAC.

Mes chiens, enfin. Faites cé qu'on vous dit.

SCÈNE VII

M. DE CRAC, M. FRANCHEVAL, VERDAC, THOMAS.

M. DE CRAC.

Pourquoi t'es-tu là-bas si longtemps fait attendre,
Thomas? Quel est le bruit qui sé faisait entendre?

THOMAS, *sans accent.*

C'est celui d'un soufflet que là-bas j'ai reçu.

M. DE CRAC.

Un soufflet?

THOMAS.

Oui, vraiment.

M. DE CRAC.

Ah! si jé l'avais su!
Et de qui donc?

THOMAS.

De qui? mais de monsieur de Trape
En personne.

M. DE CRAC.

A cé point lé jeune homme s'échappe?

THOMAS.

C'est vous qui bien plutôt vous êtes échappé :
Vous menacez de loin, de près je suis frappé.

M. DE CRAC.

Mais on no vit jamais brutalité pareille.
(Il fait mine de sortir.)
Cadédis! jé m'en vais lui parler à l'oreille.
(Il revient.)
Oui, l'un dé ces matins, jé lui dirai deux mots.

THOMAS.

Parce qu'il part demain.

VERDAC.

Eh mais! à quel propos
Cé démêlé? pourquoi?

M. DE CRAC.

Pour uné vagatelle,
Qui né mérito pas qué jé vous la rappelle ;
Cé jeune hommé prétend qué jé tire chez lui :
Suis-jé dans lé cas, moi, d'avoir bésoin d'autrui?

THOMAS.

Vous risquez de tirer sur la terre d'un autre,
Quand vous n'ajustez pas du milieu de la vôtre.

M. DE CRAC.

Lé faquin est surpris qué l'on ait des voisins.
Au fait, lé comte et moi né sommes pas cousins.
Nous avons eu jadis une certaine affaire,
Dont lé pétit monsieur sé souviendra, j'espère.

VERDAC.

Jé lé crois.

FRANCHEVAL.

Dé céci jé n'ai rien su, ma foi.

M. DE CRAC.

La chosé s'est passée entré lé comte et moi.
Jé né sais cé qué c'est dé prendre la trompette :
Mais jé vous l'ai mené, messieurs, jé lé répète.

THOMAS.

Ma foi, cette fois-ci vous fûtes plus prudent.

M. DE CRAC.

Quoi! toujours mé commettre avec un impudent!
Dieu m'en garde! Mais quoi, laissons céla, dé grâce.
Jé suis on né peut plus satisfait dé ma chasse.
J'avais tué lévreaux et perdreaux, Dieu merci,
Aucun dé la façon dont j'ai tué ceux-ci.

THOMAS.

Quand avez-vous tué tout cela, de bon compte?

M. DE CRAC.

Eh! quand tu recévais un bon soufflet du comte.

THOMAS.

Il n'est plus de gibier; ces messieurs sont témoins...

M. DE CRAC.

Verdac sait si j'en tue uné pièce dé moins!

FRANCHEVAL.

Dé lièvres cépendant la terre est dépourvue.

VERDAC.

Moi j'en rencontre encor.

THOMAS.

C'est avoir bonne vue.

VERDAC, *à M. de Crac.*

Votre histoire.

M. DE CRAC.

(à Thomas.)
Ecoutez, jé... Qué fais-tu là, toi?

THOMAS.

Moi, j'écoute.

M. DE CRAC.

A quoi bon, l'ayant vu comme moi?

THOMAS.

Pour voir si monseigneur racontera de même.

M. DE CRAC.

Eh! sors.

SCÈNE VIII

M. DE CRAC, M. FRANCHEVAL, M. VERDAC.

M. DE CRAC.

Tous ces gens-là sont d'une audace extrême.

FRANCHEVAL, *à part.*

Comme il va s'en donner!

M. DE CRAC.

Lé fait est très-certain;
Mais vous en doutérez; car tel est mon destin.

FRANCHEVAL.

Vous permettez qu'on doute?

M. DE CRAC.

Il n'est rien dé plus drôle.
J'allais tranquillement, mon fusil sur l'épaule;
Zeste, un lièvre part.

VERDAC.

Bon.

M. DE CRAC.

Oh! rien n'est plus commun :
Il ne m'arrivé pas d'en manquer jamais un.
Jé prends donc mon fusil : à tirer jo m'apprêto;
Frrrr... un perdreau s'envole au-dessus de ma tête.

FRANCHEVAL.

Qué faire?

M. DE CRAC.

Un autre, alors, sé sérait contenté
Dé tirer l'un des deux.

VERDAC.

Oh! oui, j'aurais opté,
J'en conviens.

M. DE CRAC.

Eh bien! moi, qui suis bon apôtre,
J'ai trouvé plus plaisant dé tirer l'un et l'autre.
L'un s'arrêto tout court; l'autre, la tête en bas,
Descend...

VERDAC.

Oh! jé lé vois.

M. DE CRAC.

Mais vous ne voyez pas
Lé perdreau justément tomber dessus le lièvre,
Qui respirait encore...

VERDAC, *riant beaucoup.*

Et dut avoir la fièvre.

M. DE CRAC.

Dé façon qué dé loin sur lé pauvre animal
Lé perdreau, sans mentir, semblait être à chéval,
Et fût resté longtemps dans la même posture,
Si mon chien n'avait pris cavalier et monture.
Eh donc: qu'en dités-vous?

FRANCHEVAL.

Monsieur... en vérité...

VERDAC.

Rien dé plus curieux, surtout dé mieux conté:
D'honneur!

M. DE CRAC.

Dans mon carnier ils sont encore ensemble,
Et jé prétends qu'un jour la broché les rassemble;
Qué dans un même plat tous les deux soient servis.

VERDAC.

D'uné telle union lès yeux sérout ravis.
Quel jour est-ce?

M. DE CRAC.

Verdac, vous le saurez sans doute
(*à Francheval.*)
Mais, vous né dites rien, jeune homme?

FRANCHEVAL.

Moi, j'écoute.
L'étranger né vient point.

M. DE CRAC.

Où donc est-il, vraiment?

FRANCHEVAL.

Avec mademoiselle il cause apparemment.

M. DE CRAC.

Bon. Jé lui dois la vie, il faut qué j'en convienne.

FRANCHEVAL.

En pareil cas, monsieur, qui n'eût donné la sienne?

M. DE CRAC.

Il était temps. Déjà j'en avais fait fuir dix;
Et quand Saint-Brice vint, ils étaient encor six.

VERDAC.

La peste!

FRANCHEVAL.

On disait trois.

M. DE CRAC.

Jé vous dis six. Dans l'ombre,
Saint-Brice a pu né voir qué la moitié du nombre.
Lé nombre n'y fait rien : ils auraient été cent...
Mais enfin jé perdais mes forces et mon sang.
Il m'a sauvé.

FRANCHEVAL.

Son sort est trop digne d'envie.

VERDAC, *serrant M. de Crac dans ses bras.*

En défendant vos jours, il m'a sauvé la vie.
Mais jé vois arriver notre aimable inconnu :
Quel air noble!

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS; SAINT-BRICE, *toujours froid et calme.*

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Avec moi qué n'êtes-vous vénu,
Monsieur!

SAINT-BRICE.

Vous avez fait la chasse la plus belle!

M. DE CRAC.

Qui vous a dit cela?

Digitized by Google

SAINT-BRICE.

Du jour c'est la nouvelle.

M. DE CRAC.

Non, j'ai tué fort peu; tout au plus trois lévreaux;
Autant de cailles, oui, peut-être dix perdreaux;
Au lieu qué très-souvent j'en rapporté cinquante.

VERDAC.

Monsieur nous racontait une histoire piquante
D'un lièvre et d'un perdreau tués en même temps,
L'un sur l'autre tombés.

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Vous l'entendez?

SAINT-BRICE.

J'entends;
Ce fait est, après tout, le plus simple du monde.
Un jour le temps se couvre, et le tonnerre gronde:
Il éclate enfin, tombe...

VERDAC.

Où?

SAINT-BRICE, *froidement.*

Dans mon bassinet;
Le fusil part, et tue un lièvre qui passait.

FRANCHEVAL.

Cette aventuré-ci mé semble encor plus rare.

VERDAC.

Mais l'autre est plus plaisante; et puis lé varon [narre
Avec certainé grâce, avec un goût, un tact...
Connu dé peu dé gens.

M. DE CRAC, *un peu piqué.*

Surtout, jé suis etsact.

VERDAC.

Voilà lé mot; César, d'étonnanté mémoire,
Dieu mé damne! n'a pas mieux conté son histoire.

M. DE CRAC.

Peut-être riez-vous; mais j'ai dessein, mon cher,
Dé mettre par écrit la mienne, cet hiver.

VERDAC.

D'avance jé souscris.

M. DE CRAC.

Mais les races futures
Pourront-elles jamais croire à mes aventures?
Il m'en est arrivé dé bizarres, partout,
Dans ma terre, en voyage, à la guerré surtout.

SAINT-BRICE.

Ah! vous avez servi?

M. DE CRAC.

Sans doute; un gentilhomme
Doit servir, et surtout quand dé Crac il sé nomme.

FRANCHEVAL.

Toujours en cé château jé vous vis confiné.

VERDAC.

Monsieur parle d'un temps où vous n'étiez pas né.

M. DE CRAC.

Oui, j'ai servi très-jeune; et jé puis bien vous dire
Qué jé savais mé vattre, avant dé savoir lire.

SAINT-BRICE.

Ah! je le crois. Piqué de son air de hauteur,
A dix ans, je me bats contre mon précepteur;
Je le tue.

VERDAC.

A dix ans? Moi, jé fus moins précoce.

M. DE CRAC, *s'animant.*

La bataille, pour moi, c'était un jour dé noce.
J'ai vu plus d'uné guerre; allez, jé vous promets
Qué jé n'ai pas servi, messieurs, en temps dé paix.
Avec Saxe j'ai fait les guerres d'Allemagne,
Et jé né couchai point dé toute uné campagne.
Trois fois, dans un combat, jé changé dé chéval,
Et j'ai sauvé la vie à notré général.
Il est réconnaissant, il faut qué j'en convienne.

SAINT-BRICE.

Votre histoire, monsieur, me rappelle la mienne;
J'ai pris seul, en Turquie, une ville d'assaut.

VERDAC.

Tout seul?

SAINT-BRICE.

Oui.

M. DE CRAC, *à part.*

Cé monsieur n'est jamais en défaut.

FRANCHEVAL.

Il n'était donc, monsieur, pas un chat dans la place?

SAINT-BRICE, *à M. de Crac.*

Les guerres d'Amérique, en fûtes-vous, de grâce?

M. DE CRAC.

Ah! jé brûlais d'en être: eh mais, voyez un peu!
Moi qui traversérais un océan dé feu,
Jé crains l'eau... non dé peur; mais elle m'incom- [mode:
J'ai manqué pour céla lé beau siége dé Rhode.

SAINT-BRICE.

Eh bien! moi, j'en étais. J'aime un combat naval.

M. DE CRAC.

J'eus l'un dé mes aïeux fameux vice-amiral.
Au combat dé Lépante on comptait bien le prendre;
Mais il sé fit sauter, plutôt qué dé sé rendre.

SAINT-BRICE.

En un cas tout pareil, je fis le même saut:
Et me voilà.

VERDAC, *à M. de Crac.*

Cé saut ressemble à son assaut.

SAINT-BRICE.

Sur la frégate anglaise, au milieu du pont même,
J'allai tomber debout, tout armé, moi cinquième.

VERDAC.

L'équipagé, monsieur, dut bien être étonné.

SAINT-BRICE.

Ils se rendirent tous, et je les enchaînai.

M. DE CRAC.

Dé plus fort en plus fort. Allons nous mettre à table.

VERDAC.

Cette transition, d'honneur, est admirable.

M. DE CRAC.

Jé mé sens appétit, comme un chasseur enfin.

VERDAC.

Moi, sans avoir chassé, d'un chasseur j'ai la faim.

Digitized by Google

M. DE CRAC.

Pour moi lé déjeuner est lé répas que j'aime.

VERDAC.

C'est mon meilleur aussi.

FRANCHEVAL.

Mais vous dînez dé même.

VERDAC.

Tout est si bon ici, même à tous les repas!

M. DE CRAC.

Jé donne peu de mets, mais ils sont délicats.

VERDAC.

Qui lé sait mieux qué moi? Votre vin dé Gascogne...
Soi-disant, vaut bien mieux qué les vins dé Bourgogne.

SAINT-BRICE.

Est-ce qu'il n'en est pas? Pour moi, je l'aurais cru.

M. DE CRAC, *souriant.*

Eh non! mon cher monsieur, c'est du vin dé mon crû.
Vous croyez qué jé raille?

SAINT-BRICE.

Eh mais!...

M. DE CRAC, *à l'oreille de Saint-Brice.*

Oui, vin dé Beaune.

SAINT-BRICE, *bas, à M. de Crac.*

(*haut.*)

Je m'en doutais. Chacun aime son vin, le prône.
Dans mon parc, une source a le goût du vin blanc.
Et même la couleur, mais d'un vin excellent.

FRANCHEVAL.

C'est uné cave, au fond, qu'uné source parcille.

VERDAC.

Jé conseille à monsieur dé la mettre en bouteille.
Qu'en dites-vous, varon?

M. DE CRAC, *très-gravement.*

Qué lé trait est fort gai.
Mais, comme a dit quelqu'un. *Rien dé beau qué lé vrai.*
Voilà cé qué jé dis.

VERDAC.

Hai... la réplique est vive.

M. DE CRAC.

Mais allons déjeuner, et qui m'aime mé suive.

VERDAC.

(*aux autres.*)

Ah! jé vous aime. Allons.

SAINT-BRICE.

Oh! j'ai déjeuné, moi.

VERDAC, *à Francheval.*

Et vous, mon cher?

FRANCHEVAL.

Jé n'ai nul appétit, ma foi.

VERDAC.

Jé mangérai pour trois. Adieu.

(*Il sort.*)

FRANCHEVAL, *retenant Saint-Brice.*

Deux mots, dé grâce.

SAINT-BRICE.

Je reste.

SCÈNE X

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL.

FRANCHEVAL, *très-vivement toujours.*

Permettez qué, sans nulle préface,
J'aille d'abord au fait.

SAINT-BRICE.

Monsieur, très-volontiers.

FRANCHEVAL.

J'aime en cetté maison, depuis quatre ans entiers.

SAINT-BRICE.

C'est être bien constant; mais la chose est possible.

FRANCHEVAL.

Il est possible aussi qu'un autre soit sensible
Aux charmes dé Lucile.

SAINT-BRICE.

Oui, cela se pourrait.

FRANCHEVAL.

Si c'était vous, monsieur?

SAINT-BRICE.

Si c'était mon secret?

FRANCHEVAL.

Est-cé vous?

SAINT-BRICE.

La demande est un peu familière.

FRANCHEVAL.

La suite en est... qué sais-je, encor plus cavalière.
Si vous l'aimiez, monsieur, jé lé prendrais fort mal;
Jé né suis pas d'humeur à souffrir un rival.

SAINT-BRICE.

Eh mais! vous êtes vif, monsieur!

FRANCHEVAL.

Céla peut être.
Prénez lé même ton, vous en êtes lé maître.

SAINT-BRICE.

Mais...

FRANCHEVAL.

L'aimez-vous, ou non?

SAINT-BRICE.

Eh bien! si je l'aimais?

FRANCHEVAL.

Jé vous prierais, alors, dé quitter à jamais
La maison, lé pays.

SAINT-BRICE.

Ah! c'est une autre affaire.

FRANCHEVAL.

Jé suis, dans tous les cas, prêt à vous satisfaire.

SAINT-BRICE.

Est-ce un défi? Déjà le prendre sur ce ton!
Vous offrez de vous battre, et vous êtes Gascon!

FRANCHEVAL.

Lé pays n'y fait rien : quoi qu'on dise du nôtre,
Un Gascon, s'il lé faut, sé bat tout comme un autre!

SAINT-BRICE.

J'aime fort la franchise, et surtout la valeur :
Mais calmez un moment cette aimable chaleur.
Je vous ferai raison, et rien n'est plus facile.
Je vous déclare ici que j'aime fort Lucile.

Digitized by Google

Au moins autant que vous; de plus, je l'avouerai,
Je ne puis me résoudre à m'en voir séparé,
Et vous demandez trop.

FRANCHEVAL.

Je n'en puis rien rabattre:
Laissez-moi le champ libre, ou bien allons nous [battre.

SAINT-BRICE.

Nous nous battrons, sans doute, et je vous l'ai pro- [mis;
Mais souffrez qu'à demain le combat soit remis.

FRANCHEVAL.

Je ne suis pas du tout en humeur de remettre.

SAINT-BRICE.

Il le faudra pourtant, si vous voulez permettre.

FRANCHEVAL.

Vous voulez m'échapper?

SAINT-BRICE.

Non, je ne fuirai pas.
Demain, vous dis-je.

FRANCHEVAL.

Mais...

SAINT-BRICE, *bas.*

Eh! parlez donc plus bas,
Et feignons d'être amis; car j'aperçois Lucile.

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS; MADEMOISELLE DE CRAC.

MADEMOISELLE DE CRAC.

En vain vous affectez de prendre un air tranquille,
Messieurs: je le vois trop, vous avez querellé;
Mon abord a fait trêve à quelque démêlé.

SAINT-BRICE.

Nous querellions, d'accord, sur une bagatelle.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Votre sang-froid me cause une frayeur mortelle.
(*à Francheval.*)
Ah! ne me trompez pas. Je gage que c'est vous
Qui fatiguez monsieur par vos transports jaloux.

FRANCHEVAL.

Eh! quand cela serait, ma crainte est-elle vaine?
Vous verrez que ceci n'en valait pas la peine!

MADEMOISELLE DE CRAC.

Non, monsieur, et tout haut j'ose vous défier...
Mais je suis bonne ici de me justifier.
Quoi! de mes actions ne suis-je pas maîtresse!
Et quand pour moi monsieur aurait de la tendresse,
Que vous importe à vous?

FRANCHEVAL.

Ce qu'il m'importe?

MADEMOISELLE DE CRAC.

Eh quoi!
Ne saurait-on m'aimer, sans être aimé de moi?

FRANCHEVAL.

Eh! non, je le sais bien, j'éprouve le contraire.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Vous m'offensez, monsieur, par ce mot téméraire.

FRANCHEVAL.

C'est mon peu de mérite, hélas! qui me fait peur.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Qui craint qu'on ne le trompe est lui-même un trom- [peur.

FRANCHEVAL.

Toujours une âme tendre est tant soit peu jalouse;
Et pour moi, je craindrai jusqu'à ce que j'épouse.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Suis-je forcée, enfin, moi, de vous épouser;
Et n'ai-je pas encor le droit de refuser?

FRANCHEVAL.

Je le sais trop.

MADEMOISELLE DE CRAC.

J'admire aussi ma complaisance;
Oui, monsieur, à l'instant, sortez de ma présence.

FRANCHEVAL.

Soit.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Ne revenez pas sans ma permission.

FRANCHEVAL.

Non, certes.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Et surtout de la discrétion
Avec monsieur; jamais ne lui cherchez querelle.

FRANCHEVAL.

Vous me poussez à bout aussi, mademoiselle.
Jamais on n'a vu tant de partialité,
Et votre affection est toute d'un côté.

MADEMOISELLE DE CRAC, *vivement.*

Eh! oui, sans doute, ingrat! mais sortez, je l'exige

FRANCHEVAL.

Quoi! vous ne voulez pas que je...

MADEMOISELLE DE CRAC.

Sortez, vous dis-je.

FRANCHEVAL.

A la bonne heure; mais...

MADEMOISELLE DE CRAC.

Que veux dire ce *mais?*

FRANCHEVAL.

On veut que je m'en aille; eh bien!...

MADEMOISELLE DE CRAC.

Quoi?

FRANCHEVAL.

Je m'en vais.
(*bas, à Saint-Brice.*
Au revoir.

SAINT-BRICE.

A demain.
(*Francheval sort.*)
(*à part.*)
Si je n'étais le frère,
Le joli rôle, ici, que l'on me verrait faire!

SCÈNE XII

MADEMOISELLE DE CRAC, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

Il est au désespoir.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Plaignez-le, en vérité!

SAINT-BRICE.

Il me semble pourtant que vous l'avez traité...
Bien mal.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Et lui, comment me traité-t-il moi-même?
Mé soupçonner d'abord, quand il sait qué jé l'aime!
Mérité-t-il qu'on ait pour lui dé l'amitié?

SAINT-BRICE.

Il faut pour un amant avoir de la pitié.

MADEMOISELLE DE CRAC, *souriant.*

Dans lé fond dé mon âme, aussi jé lui pardonne,
Je vous assure.

SAINT-BRICE.

Oh! oui, car vous êtes si bonne!

MADEMOISELLE DE CRAC.

Pardonnez-lui de même.

SAINT-BRICE.

Ah! je vous le promets.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Et ne soyez plus seul avec moi.

SAINT-BRICE.

Non, jamais.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Vous allez mé trouver malhonnête, sans doute.
Mais, dès demain, monsieur, poursuivez votré route:
La quérelle pourrait tôt ou tard éclater.

SAINT-BRICE.

J'en suis fâché; mais quoi! je ne puis vous quitter.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Vous avez tort. Pour moi, jé n'ai plus rien à dire:
Permettez qué, du moins, monsieur, jé mé rétire.

SCÈNE XIII

SAINT-BRICE, *seul.*

D'un amour si naïf un tiers serait jaloux:
Mais il n'est point pour moi de spectacle plus doux;
Il faut absolument faire ce mariage.
Le papa vient: jouons un autre personnage.
En vain, nouveau Protée, il voudra m'échapper,
Le plus trompeur souvent est facile à tromper.

SCÈNE XIV

SAINT-BRICE, M. DE CRAC.

M. DE CRAC, *avec un autre habit.*

Ami, qué jé vous conte uné chansou à boire,
Qué j'ai faite impromptu, comme vous pouvez croire.
Verdac, qui l'entendait, en riait comme un fou.
(*Il chante.*)

J'aimé beaucoup les femmes blanches;
Mais j'aime encor mieux le vin blanc
Jé n'ai point vu de femmes franches,
Et j'ai bu souvent du vin franc.
Lé sexe né m'est rien quand jé flûte;
Et dans cela comme dans tout,
Chacun a son goût;
Point dé dispute,
Chacun a son goût.

SAINT-BRICE.

La chanson est jolie. Eh mais! je ne sais où,
Mais quelque part ailleurs je l'ai vue imprimée.

M. DE CRAC.

Il sé peut; dé mes vers, oui, la France est séméc.

SAINT-BRICE.

Elle a paru, je crois, sous le nom de Collé.

M. DE CRAC.

Ah! cé n'est pas lé seul couplet qu'il m'ait volé.
Dé mon absence il a profité, lé compère.
Jé l'aimais fort, au reste; il m'appelait son père.
Mais depuis qu'en ces lieux jé mé vois confiné,
Lé Parnasse, mon cher, est bien abandonné.
Qué vous dirai-je, enfin? Les muses ésilées,
Dans quelqué coin obscur, plaintives, désolées...
Jé né puis y penser sans répandre des pleurs.

SCÈNE XV

M. DE CRAC, SAINT-BRICE, VERDAC.

VERDAC, *un peu échauffé du repas.*

Jé viens, mon cher varon, partager vos douleurs.

M. DE CRAC.

Mais où donc étiez-vous?

VERDAC.

Qui? moi! j'étais à table.
Sandis, j'avais encore un appétit dé diable.
Jé né sais... Vous mangez si vite qué jamais,
D'honneur! jé n'ai lé temps dé goûter chaque mets;
Et tous assurément méritent qu'on les goûte.
Il faut faire à loisir cé qué l'on fait.

SAINT-BRICE.

Sans doute:
Mieux vaut ne pas manger, que manger à demi.

VERDAC.

Au révoir.

M. DE CRAC.

Quoi! sitôt vous partez, mon ami?

VERDAC.

Jé lé fais à regret: pardon si jé vous quitte:
D'une visite ou deux il faut que jé m'acquitte.
Chacun dé son affaire il sé faut occuper.
Né vous dérangez-pas: je réviendrai souper.

SCÈNE XVI

M. DE CRAC, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

Vous avez pour voisins des gens pleins de mérite.

M. DE CRAC.

La peste! jé lé crois: du pays c'est l'élite.

Gentilshommes, Dieu sait! Tous deux sont mes vas-
Vous voyez que pourtant je les traite en égaux. [saux.
Mais quoi! pour m'amuser, j'aime bien mieux des-
[cendre;
Et je n'ai point l'orgueil de ce jeune Alésandre,
Qui pour rivaux, dit-on, ne voulait que des rois :
Comme de vrais amis nous vivons tous les trois.

SAINT-BRICE.

Le plus jeune des deux me paraît fort aimable.

M. DE CRAC.

Verdac est d'une humeur encor plus agréable.
Il vous écoute, au moins.

SAINT-BRICE.

Et surtout il vous croit.

M. DE CRAC.

Au lieu que Franchéval est souvent distrait, froid.

SAINT-BRICE.

Il paraît empressé près de mademoiselle.

M. DE CRAC.

C'est bien gratuitement qu'il soupire pour elle.
Ma fille ne veut pas du tout se marier.

SAINT-BRICE.

Est-il possible ?

M. DE CRAC.

Eh! oui; rien n'est plus singulier:
Lucile a refusé vingt partis d'importance;
(à l'oreille.)
Le fils du gouverneur. Là-dessus je la tance :
Je ne puis davantage; et l'honneur me défend
De faire violence au cœur de mon enfant.

SAINT-BRICE.

Elle est d'ailleurs charmante.

M. DE CRAC.

Il faut que je l'avoue:
Je ne puis la louer; mais j'aime qu'on la loue.

SAINT-BRICE.

C'est qu'elle a tout, monsieur: elle est belle d'abord;
Elle a les plus beaux yeux!

M. DE CRAC.

Oui, j'en tombe d'accord.
Verdac, petit flatteur, dit qu'elle me ressemble.

SAINT-BRICE.

Il a raison: elle a de vos traits...

M. DE CRAC.

Oui, l'ensemble.
Sa mère était aussi d'une rare beauté.
Vous jugez si ma femme était de qualité!
Ses aïeux remontaient aux comtes de Bigorre.
Dans cet essaim d'amants qu'elle avait fait éclore,
Les Gaston, les de Foix, surtout les d'Armagnac,
(Il s'attendrit.)
Clotilde démêla le chevalier de Crac.
Mais tous, l'un après l'autre, il me fallut les vaincre,
Et conquérir mon bien, comme fit Henri Quatre.
Si j'avais un trésor, il m'avait bien coûté.

SAINT-BRICE.

Celui-là ne pouvait trop cher être acheté,
Si de la mère, au moins, je juge par la fille.
Lucile est, je le vois, toute votre famille?

M. DE CRAC.

Eh non! vraiment, monsieur, j'ai de plus le bonheur
D'avoir un fils, un fils qui me fait grand honneur.

SAINT-BRICE.

Bon! il est donc absent?

M. DE CRAC.

Il sert contre le Russe;
Mais il sert tout de bon. Ah! le feu roi de Prusse
Savait l'apprécier; et le grand Frédéric,
En fait d'opinion, valait tout un public.
Il admirait mon fils: j'en ai plus d'une marque;
Et j'ai, sans vanité, reçu de ce monarque
Des lettres... que jamais personne ne verra.
Il m'écrivait un jour: « Votre cher fils sera
« Le plus grand général qu'ait jamais eu l'Europe. »
Je pensé que l'on peut croire à cet horoscope.

SAINT-BRICE.

Oui, sans doute.

M. DE CRAC.

Il commence à se vérifier.
A mon fils, depuis peu, l'on vient de confier
Un beau, mais en revanche un très-périlleux poste.

SAINT-BRICE.

Ah! le papa ment bien: il faut que je riposte.
(haut.)
On le nomme?

M. DE CRAC.

Son nom de famille est de Crac:
Mais dans toute l'Europe on le nomme d'Irlac.

SAINT-BRICE.

Ah! c'est mon ami.

M. DE CRAC.

Quoi?...

SAINT-BRICE.

Ma surprise est extrême.
D'Irlac votre fils ?

M. DE CRAC.

Oui.

SAINT-BRICE.

C'est un autre moi-même.
J'en faisais très-grand cas. Jeune encore, il servait
Dans mes gardes.

M. DE CRAC.

Dans vos?...

SAINT-BRICE, *feignant de se reprendre.*

Partout il me suivait.

M. DE CRAC *remarque cela.*

Il se pourrait?

SAINT-BRICE.

Hélas! pauvre d'Irlac! sans doute
Vous savez... Pour servir voilà ce qu'il en coûte!

M. DE CRAC.

Quoi?...

SAINT-BRICE.

Vous l'ignorez?

M. DE CRAC.

Oui.

SAINT-BRICE, *très-mystérieusement.*

Contre son colonel
Il vient dernièrement de se battre en duel.

M. DE CRAC.

Jé réconnais les Crac à cé coup téméraire.
A-t-il été blessé?

SAINT-BRICE.

Non, monsieur, au contraire.
Le colonel est mort.

M. DE CRAC.

Hélas! j'en suis fâché.
Et mon fils?

SAINT-BRICE.

Aussitôt votre fils s'est caché.

M. DE CRAC.

Quoi! mon fils sé cacher! Pour mon nom quellé ta-[che!
C'est la première fois, sandis! qu'un Crac sé cache.

SAINT-BRICE.

On le découvre.

M. DE CRAC.

O ciel!

SAINT-BRICE.

On lui fait son procès.
Vous savez la rigueur des lois.

M. DE CRAC.

Oui, jé lé sais.

SAINT-BRICE.

On le condamne...

M. DE CRAC.

A quoi?

SAINT-BRICE.

Mais... à perdre la tête.

M. DE CRAC.

Ah! malheureux enfant!

SAINT-BRICE.

Le supplice s'apprête.
Il charme heureusement la fille du geôlier.

M. DE CRAC.

Hai! lé gaillard doit être un joli cavalier.
Eh bien?

SAINT-BRICE.

Elle et d'Irlac prennent tous deux la fuite.

M. DE CRAC.

Ah! jé respire.

SAINT-BRICE.

Oui; mais on court à leur poursuite.
Ils étaient à cheval comme les fils Aymon.

M. DE CRAC.

O ciel! on les poursuit! Et les attrapé-t-on?

SAINT-BRICE.

La fille était en croupe, et sans peine on l'attrape:
D'Irlac croit la tenir encore, et seul s'échappe.

M. DE CRAC.

Lé jeune homme est subtil.

SAINT-BRICE.

C'est un autre Annibal.

M. DE CRAC.

Il sé sauve?

SAINT-BRICE.

En courant il tombe de cheval,
Et se casse la jambe.

M. DE CRAC.

Ah! jé murs: et laquelle?

SAINT-BRICE.

La gauche.

M. DE CRAC.

Sur mes deux, moi-même jé chancelle.

SAINT-BRICE.

Vous n'avez donc pas eu des nouvelles de lui?
Autrement vous sauriez...

M. DE CRAC.

J'en attends aujourd'hui.
(*Il appelle.*)
Thomas! Thomas! Fut-il accident plus funeste?

SAINT-BRICE.

Heureusement d'Irlac se porte bien du reste.

SCÈNE XVII

LES PRÉCÉDENTS; THOMAS.

M. DE CRAC, *à Thomas.*

Mes lettres?

THOMAS.

Eh! monsieur, vous demandez toujours
Vos lettres; je n'en vois pas une en quinze jours.

M. DE CRAC.

Mais jé né conçois pas cé contré-temps bizarre.
Il faut assurément qué lé courrier s'égare.

THOMAS.

Il s'égare souvent.

M. DE CRAC, *bas, à Thomas.*

Veux-tu té conténir,
Vabillard?

THOMAS.

Non, ma foi, je n'y peux plus tenir,
Et c'est par trop aussi charger ma conscience.
Donnez-moi mon congé: car je perds patience.

M. DE CRAC.

Comment?

THOMAS.

Eh oui, morbleu! prenez quelque garçon
Qui soit de ce pays: je ne suis point Gascon.
Grâces au ciel, monsieur, ma province est la Beauce.
Là jamais on ne dit une nouvelle fausse,
Et jamais oui pour *non.*

M. DE CRAC.

Eh bien! rétournes-y.
Jé té dois?

THOMAS.

Dix écus.

M. DE CRAC, *mettant la main à sa poche.*

Tiens, drôle, les voici.

THOMAS.

Je ne suis point un drôle, et je suis honnête homme.

M. DE CRAC.

Voyez un peu! sur moi jé n'ai pas cetté somme.
Jé pourrais dé cé pas l'aller chercher là-haut;
Mais jé veux mé défaire à l'instant du maraud.
(*à Saint-Brice.*)
Prêtez-moi dix écus.

Digitized by Google

SAINT-BRICE.

S'il faut que je le dise,
Ma bourse est demeurée au fond de ma valise:
Je n'ai que dix-huit francs, monsieur.

M. DE CRAC.

Donnez-les-moi.
(*Il reçoit les dix-huit francs. — A Thomas, en le payant.*)
J'ai le reste. Tiens, pars.

THOMAS.

Et de bon cœur, ma foi.

M. DE CRAC, *d'un ton tragique.*

Gardé qu'ici démain lé jour né té surprenne.

THOMAS.

N'ayez pas peur. Voici les clefs de la garenne,
Du jardin, de la cave, et même du grenier.
Le garde, le laquais, surtout le jardinier,
Sont bien vos serviteurs, et, sans cérémonie,
Monsieur, vont s'en aller tous trois de compagnie.

SCÈNE XVIII

M. DE CRAC, SAINT-BRICE.

M. DE CRAC, *courant après Thomas.*
(*Saint-Brice le retient.*)

Insolent! pour jamais fuyez dé mon aspect.
Jé crois qué lé coquin m'a manqué dé respect.

SAINT-BRICE.

Je le trouve, en effet, fort brusque en ses manières.

M. DE CRAC.

Uné fatalité, mais des plus singulières,
Fait qué dé dix laquais il né m'en resto aucun.
Mécontent de mes gens, et n'en rétenant qu'un,
L'un dé ces jours passés j'en mis neuf à la porte.

SAINT-BRICE.

Quoi! neuf?

M. DE CRAC.

J'eus pour lé faire une raison très-forte;
Enfin, à cet éclat je m'étais décidé.
Thomas était fidèle, et je l'avais gardé.
Ceci mé contrarie un peu plus qu'on né pense.

SAINT-BRICE.

Je sens cela.

M. DE CRAC.

Ma terre est d'un détail immense.

SAINT-BRICE.

Elle paraît superbe.

M. DE CRAC.

Ah! vraiment, jé lé crois.
Deux mille arpents dé terre, et lé doublé dé bois.

SAINT-BRICE.

Cette terre, sans doute, est une baronnie?

M. DE CRAC.

D'où rélève, entré nous, maintè châtellénie.
J'ai bien les plus beaux droits! Un autre, assuré-
[ment,
S'en targuérait; mais moi, j'en usé rarément.

SAINT-BRICE.

Je le crois.

M. DE CRAC.

Mais, mon cher, il faut qué jé lé dise;
Lé plus beau de mes droits est d'avoir pour dévise
Ces trois mots seuls : JE VINS, JE VIS, et JE VAINQUIS.

SAINT-BRICE.

Ce titre est précieux.

M. DE CRAC.

Et surtout bien acquis.
Voici le fait : peut-être il n'est pas dans l'histoire;
Mais il est sûr. PAUL CRAC, surnommé BARBE-NOIRE,
(*Il montre son portrait.*)
Dans cé château soutint un siége dé deux mois
Contre Jules-César... C'est tout dire, jo crois.

SAINT-BRICE.

Bon!

M. DE CRAC.

Il né sé rendit encor qué par famine.
César en fit grand cas, comme on sé l'imagine,
Et lui permit dès lors de mettré ces trois mots.
Il prit dans cé château quelques jours dé répos.
On voit encor pendue au plafond son épée,
L'épée avec laquelle il a tué Pompée.

SAINT-BRICE.

Pompée? Il n'est pas mort de la main de César.

M. DE CRAC.

Vous croyez? Jé pourrais mé tromper par hasard:
Jé soumets, en tout cas, mes lumières aux vôtres.
S'il né tua Pompée, il en tua bien d'autres.
Vous occupez sa chambre.

SAINT-BRICE.

Ah!

M. DE CRAC.

L'on n'est pas fâché
Dé sé dire : « Jé couche où César a couché. »
Monsieur sourit; peut-être il croit que jé mé moque.

SAINT-BRICE.

Non. Mais ceci va faire une seconde époque.
(*Il feint de se reprendre.*)
(*à demi-voix.*)
Qu'ai-je dit?

M. DE CRAC.

Plaît-il?

SAINT-BRICE.

(*à demi-voix.*)
Rien. Que je suis indiscret!

M. DE CRAC.

Vous voulez, jé lé vois, mé cacher un secret.

SAINT-BRICE.

Non.

M. DE CRAC.

Tout à l'heure encor vous avez par mégarde,
Et cé mot m'a frappé, parlé dé votre garde.

SAINT-BRICE.

Moi! j'ai dit...

M. DE CRAC.

Oui, voyez! vous en êtes fâché!
Mais il n'est pas moins vrai qué lé mot est lâché;
Et puis, d'ailleurs, ténez, j'ai la vue assez fine.

J'entrévois... Oui, votre air et votre haute mine,
Tout m'annonce...

SAINT-BRICE.

Monsieur, ne me devinez pas.

M. DE CRAC.

Vous avez peur. Eh donc, je vous dirai tout bas
Qu'en vain vous déguisez le sang qui vous fit naître,
Et qué depuis longtemps j'ai su vous réconnaître.

SAINT-BRICE

Moi?

M. DE CRAC.

Vous-même.

SAINT-BRICE.

Eh bien!... Non.

M. DE CRAC.

Achévez.

SAINT-BRICE.

Je ne puis.
Je ne saurais vous dire encore qui je suis :
L'honneur, pour quelque temps, me condamne au [silence;
Pardon, avec regret je me fais violence.
Vous serez bien surpris tantôt, en vérité :
Je vais prendre un peu l'air.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIX

M. DE CRAC, *seul.*

Jé m'en étais douté.
Oui, jé vais parier qué c'est quelqué grand prince,
Qui court *incognito* dé province en province.
Dé ma fille en sécret jé lé crois amoureux.
S'il pouvait l'épouser, qué jé serais heureux!
J'ai toujours éludé les amants dé Lucile.
Marier uné fille est chosé difficile;
Car dé mé dénuer jé né suis pas si sot.
L'inconnu, s'il est prince, épousérait sans dot.
Il faut qu'à cet hymen un peu jé la prépare;
Car j'aime ma Lucile, et né suis point varvare.
Jack!... Elle aime, jé crois, cé monsieur Franchéval;
Mais il né tiendra pas contre un pareil rival.
Jack!...

SCÈNE XX

M. DE CRAC, JACK.

JACK.

Monsieur lé varon!

M. DE CRAC.

Eh! venez donc; du zèle.

JACK.

Mais jé suis accouru.

M. DE CRAC.

Dis à madémoiselle
Dé vénir à l'instant.

JACK.

Mais... monsieur lé varon.

M. DE CRAC.

Eh bien! qu'est-ce?

JACK.

C'est qué... c'est qué...

M. DE CRAC, *l'imitant.*

C'est qué...

JACK.

Pardon,
Madémoiselle est bien occupée.

M. DE CRAC.

A quoi faire?

JACK.

Mais...

M. DE CRAC.

Voyons, qué fait-elle?

JACK.

Elle est fort en colère.
Elle groude beaucoup.

M. DE CRAC.

Qui?

JACK.

Monsieur Franchéval.

M. DE CRAC.

Il sérait?

JACK.

A ses pieds, prêt à sé trouver mal,
Il démandé pardon.

M. DE CRAC.

Comment?...

JACK.

Madémoiselle
Lui disait qu'il n'avait nulle estimé pour elle;
Et monsieur Franchéval disait qu'il l'adorait,
Qu'il l'aimérait toujours. Damé, c'est qu'il pleurait!
Il mé faisait pitié, vraiment.....

M. DE CRAC.

Eh bien! ensuite?

JACK.

Vous m'avez appélé, jé suis vénu bien vite.

M. DE CRAC.

Rétourné vité; va, Jack.

JACK.

Où faut-il aller?

M. DE CRAC.

Va dire à Franchéval qué jé veux lui parler.

JACK.

J'y cours.

M. DE CRAC.

Ah! jé m'en vais lé traiter, Dieu sait comme!
Non, j'aimé mieux parler à la fillé qu'à l'homme:
Franchéval est bouillant, et l'on connaît les Crac.
Fais-moi venir ma fille.

JACK.

Eh! mais...

M. DE CRAC.

Allez donc, Jack.

Digitized by Google

JACK.
Mais monsieur Franchéval...
M. DE CRAC.
Eh bien !
JACK.
Il vient lui-même.
M. DE CRAC.
Quoi!... Jé suis étonné dé cette audace éstrême.
JACK.
Qu'avez-vous donc, monsieur le varon? Vous sem-
[blez...
Jé né sais,... on dirait vraiment qué vous tremblez.
M. DE CRAC.
Non, c'est qué jé frémis. Lé pauvre enfant! jé tremble!
Mais lé voici. Va, Jack, et laissez-nous ensemble.

SCÈNE XXI

M. DE CRAC, FRANCHEVAL.

M. DE CRAC, *à part.*
Jé lé croyais bien loin, et jé l'eusse aimé mieux.
(*haut.*)
Quoi! monsieur, vous osez vous montrer à mes
Après cé qué jé sais? [yeux,
FRANCHEVAL.
Eh! oui, monsieur, jé l'ose.
J'ose plus, et jé viens pour vous dire uné chose :
J'adoré votre fille.
M. DE CRAC.
Et vous lé répétez?
FRANCHEVAL.
Sans doute; et pourquoi pas?
M. DE CRAC.
Ainsi vous m'insultez!
C'est peu qué l'on vous trouve aux génoux dé Lucile...
Mais vous mé prénez donc pour un père imbécile?
FRANCHEVAL.
Moi, monsieur? Point du tout.
M. DE CRAC.
Vous me manquez, monsieur.
FRANCHEVAL.
En quoi? Mais au surplus, jé suis hommé d'hon-
Vous mé voyez ici prêt à vous satisfaire, [neur.
Si j'ai pu vous manquer.
M. DE CRAC.
Oh! c'est une autre affaire.
Dé quel droit, jé vous prie, osez-vous en cé jour
Parler seul à ma fille et lui parler d'amour?
FRANCHEVAL.
Eh mais! vous lé savez. C'est parcé qué jé l'aime,
Qué j'aspire à sa main, qué vous m'avez vous-même
Permis de l'espérer.
M. DE CRAC.
J'ai changé dé dessein.
Dé ma fille à présent n'attendez plus la main.
Quelqu'un... qui vous vaut bien, va dévénir mon
Ainsi... [gendre:
FRANCHEVAL.
Croirai-jé bien cé qué jé viens d'entendre?
Un autré!... Pourriez-vous à cé point mé jouer?
M. DE CRAC.
La démande est plaisante, il lé faut avouer.
Ma fille est à moi.
FRANCHEVAL.
Non. S'il faut qué jé lé dise,
Elle n'est plus à vous. Vous mé l'avez promise :
Vous mé la rétirez; c'est uné trahison :
Et vous mé permettrez d'en démander raison.
M. DE CRAC.
A moi?
FRANCHEVAL.
Vous n'êtes plus à présent mon beau-père,
Et voudrez bien vous vattre avec moi, jé l'espère.
Vous hésitez?
M. DE CRAC.
J'hésite et suis dé bonné foi.
FRANCHEVAL.
Auriez-vous peur?
M. DE CRAC.
Jé crains, mais cé n'est pas pour moi.
Oui, jé plains, Franchéval, votre jeunesse éstrême,
Et j'ai quelqué régret... Dans lé fond jé vous aime.
FRANCHEVAL.
Jé vous suis obligé.
M. DE CRAC, *à part.*
Bon. Saint-Brice paraît.
(*haut.*)
Oui, oui, nous nous vattrons, à l'instant, s'il vous
(*plus haut.*) [plaît.
Jack, descends mon épée.

SCÈNE XXII

LES PRÉCÉDENTS ; SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.
Eh! qu'en voulez-vous faire,
Mon cher hôte?
M. DE CRAC.
Mé vattre avec cé téméraire,
Qu'aux génoux dé ma fille un valet a trouvé.
SAINT-BRICE.
Monsieur, votre courage est assez éprouvé.
Vous allez vous commettre avec un tel jeune homme?
(*à Francheval.*)
Et vous, cher Francheval, que partout on renomme,
(*bas.*)
Quoi! c'est contre un vieillard qu'ici vous vous ar-
(*haut.*) [mez!
Contre le père, enfin, de ce que vous aimez.
(*déclamant.*)
Songez que l'offenseur est père de Chimène.

FRANCHEVAL.

Ah! ce mot a suffi pour éteindre ma haine.
(*à M. de Crac.*)
Pardonnez-moi, monsieur, cet aveugle transport.

M. DE CRAC.

De tout mon cœur : moi-même, après tout, j'avais
Ce combat inégal pouvait me compromettre. [tort ;

SAINT-BRICE.

Je me battrai pour vous, si vous voulez permettre.
Aussi bien à monsieur j'ai promis ce plaisir.

M. DE CRAC.

Quel champion plus brave aurais-je pu choisir?

FRANCHEVAL.

Il faut bien, en effet, que Lucile vous coûte
Quelque combat, au moins; car vous êtes sans doute
Ce rival préféré.

SAINT-BRICE.

Peut-être; au fait, mes droits
Sur son cœur valent bien les vôtres, je le crois.

FRANCHEVAL.

C'est ce que l'on va voir.

SAINT-BRICE.

Avant que de nous battre,
Messieurs, il est un point qu'il est bon de débattre.
Lucile apparemment est le prix du vainqueur?

M. DE CRAC, *bas, à Saint-Brice.*

Mon prince, si c'est vous, j'y consens, de bon cœur.

SAINT-BRICE.

Si c'est monsieur, de même; et l'équité l'exige.

M. DE CRAC.

Je n'y puis consentir.

SAINT-BRICE.

Consentez-y, vous dis-je.
Pour moi, je ne me bats qu'à ces conditions.

FRANCHEVAL, *bas, à Saint-Brice.*

Il eût toujours fallu que nous nous battissions.

SAINT-BRICE, *à M. de Crac.*

Sans doute. S'il me tue, il doit avoir la pomme.
(*bas, à M. de Crac.*)
Je suis, en me battant, sûr de tuer mon homme.

M. DE CRAC, *bas, à Saint-Brice.*

Le gaillard se bat bien; puis l'amour rend adroit :
Il est bouillant.

SAINT-BRICE, *bas, à M. de Crac.*

Tant mieux : moi je suis calme et froid.

FRANCHEVAL.

Soyez impartial, comme doit être un juge.

M. DE CRAC, *à part.*

Après tout, je saurai trouver un subterfuge.
(*haut, à Saint-Brice.*)
Eh bien donc, je consens que Lucile aujourd'hui
Epouse le vainqueur, que ce soit vous ou lui.
J'en serai le témoin.

SAINT-BRICE.

Vous serez juge d'armes.

M. DE CRAC.

Bon. D'un combat pour moi la vue a mille charmes.

FRANCHEVAL.

Oui, comme quand on voit un naufrage du port.

SAINT-BRICE, *déclamant.*

Mais je suis désarmé. Voulez-vous bien d'abord
Dans mon appartement aller chercher l'épée...
Avec laquelle un jour César tua Pompée?

M. DE CRAC.

Oui, j'aurai grand plaisir à vous la confier.
(*Il sort.*)

SCÈNE XXIII

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL.

SAINT-BRICE.

Çà, mon cher, il est temps de me justifier.
Je vous semble un rival, et suis tout le contraire.
De Lucile voyez, non l'amant, mais le frère.

FRANCHEVAL.

Est-il possible, ô ciel!...

SAINT-BRICE.

D'honneur! rien n'est plus vrai.
Vous voyez qu'entre nous le combat sera gai.
Mais les moments sont chers; reconnaissons la carte:
Poussez toujours en tierce, et moi toujours en quarte.
(*Il lève l'épée de Francheval en l'air.*)
Et d'après ce signal, je serai désarmé.
D'être battu par vous vous me verrez charmé :
Mais ne me tuez pas; car ce serait dommage
Que je ne visse point votre heureux mariage.

FRANCHEVAL.

Plutôt mourir cent fois. Je vois, aimable ami,
Que vous ne savez point obliger à demi.

SAINT-BRICE, *voyant M. de Crac.*

Chut!

SCÈNE XXIV

LES PRÉCÉDENTS; M. DE CRAC.

M. DE CRAC.

La voici : peut-être est-elle un peu rouillée.

SAINT-BRICE.

Bientôt d'un sang plus frais vous la verrez mouil-
Allons, monsieur, en garde. [lée.

FRANCHEVAL.

Oui, monsieur, m'y voilà.
(*Ils se battent.*)

M. DE CRAC.

Ma fille! O ciel!

FRANCHEVAL, *tout en se battant.*

Monsieur, de grâce, écartez-là.

SCÈNE XXV

LES PRÉCÉDENTS; MADEMOISELLE DE CRAC.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Ciel! que vois-je, mon père?

M. DE CRAC.

Eloignez-vous, Lucile;
Sortez.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Ah! cé n'est pas lé cas d'être docile.

(*Elle court aux combattants.*)

Cruels, séparez-vous, ou tuez-moi tous deux.

M. DE CRAC.

Insensée, allez-vous vous mettre au milieu d'eux?

MADEMOISELLE DE CRAC.

Jé mé murs.

(*Elle s'évanouit.*)

FRANCHEVAL.

Quel objet pour ma vivé tendresse!

(*Saint-Brice se laisse désarmer.*)

Cher Crac, pansez monsieur : jé volé à ma mal-

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.* [tresse.

Vous vous vantiez si fort, et vous voilà vaïtu?

SAINT-BRICE.

C'est la première fois.

MADEMOISELLE DE CRAC, *revenant à elle.*

Cher Franchéval, vis-tu?

FRANCHEVAL.

Oui, jé vis pour t'aimer, pour t'adorer... qué sais-je?
Pour être ton époux.

M. DE CRAC, *à part.*

Comment éluderai-je?

SAINT-BRICE.

C'est un point arrêté.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Mon père, est-il bien vrai?

M. DE CRAC.

(*à part.*)

Ma fille, j'en conviens. Bon! je trouve un délai.

(*haut.*)

Il survient un obstacle.

FRANCHEVAL.

Et léquel, jé vous prie?

M. DE CRAC.

Mon fils; il ne veut pas qué sa sœur sé marie.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Quoi?...

M. DE CRAC.

Dé lui jé reçois uné lettre à l'instant.
Il mé mande, en effet, son fâcheux accident.
Mais sa jambé va bien; il a bonne espérance;
Et nous lé réverrons lé mois prochain en France.
Sa dernière victoire a tout calmé là-bas.

SAINT-BRICE.

Ah!

M. DE CRAC. (*Il feint de lire, mais se tient à l'écart.*)

« Surtout, cher papa (m'écrit-il), n'allez pas
« Vous hâter d'établir ma sur dans la province;
« Jé l'ai presqué promise au fils d'un très-grand [prince. »

On sent qu'un tel hymen, et surtout qu'un tel fils
Méritent quelque égard.

SAINT-BRICE.

C'est aussi mon avis.
Expliquons-nous pourtant ici, je vous conjure.
De renchérir sur vous j'avais fait la gageure,
Et j'espérais gagner. Ce nouvel incident
M'étonne, mais j'espère en sortir cependant.
Monsieur d'Irlac enfin (et c'est mon coup de maître)
Vous le faites écrire : et je le fais paraître.

M. DE CRAC.

Qué voulez-vous dire?

SAINT-BRICE.

Oui, ce fils, ce frère...

M. DE CRAC.

Hé quoi?...

SAINT-BRICE, *gasconnant un peu.*

Vous né dévinez pas, cher papa, qué c'est moi?

MADEMOISELLE DE CRAC.

Ciel! mon frère?

M. DE CRAC.

Mon fils? Il s'est cassé la jambe,
Dis-tu?

SAINT-BRICE, *gasconnant dans le premier vers.*

Jé lo croyais, il rédévient ingambe.
Quoi! vous n'avez pas eu quelques pressentiments?
Comment! depuis au moins dix heures que je mens,

(*gasconnant encore.*)

Vous n'avez pas connu votré sang, mon cher père?

M. DE CRAC.

Lé coquin! qu'il a bien tout l'esprit de sa mère!

SAINT-BRICE.

Sans doute vous tiendrez la promesse?

M. DE CRAC.

Oui, mon fils.

SAINT-BRICE.

Et la petite sœur? Elle est de notre avis?

MADEMOISELLE DE CRAC.

Ou vous êtés du mien.

M. DE CRAC.

Jé né mé sens pas d'aise.
Mais vous êtés pourtant, mon fils, né vous déplaise,
Le plus hardi hâvleur!...

SAINT-BRICE.

Pardon, cent fois pardon.
Mais quoi, le carnaval, et même, que sait-on?...
Votre exemple, peut-être, enfin la circonstance;
Tout cela sollicite un peu votre indulgence.

M. DE CRAC.

J'ai bien lé temps ici dé mé fâcher, vraiment!
Jé suis tout au plaisir d'embrasser mon enfant.

SCÈNE XXVI

LES PRÉCÉDENTS ; VERDAC.

M. DE CRAC, *à Verdac.*

Verdac, voilà mon fils.

VERDAC, *à part.*

Surcroît dé bonné chère.

(*haut.*)

Est-il vrai? Qué pour moi cetté nouvelle est chère!
C'est là monsieur d'Irlac?

SAINT-BRICE.

Oui, monsieur; enchanté
De...

Digitized by Google

VERDAC.

Qué jé vous embrasse, enfant si régretté!
Lé ciel enfin permet qu'ici l'on vous révoie!

M. DE CRAC.

Par vos ravissements jugez donc dé ma joie!

VERDAC.

Oh! oui; quand voire fils révolé dans vos bras,
Vous allez sûrement nous tuer le veau gras?
Dieu sait si j'aimé, moi, les répas dé famille!

M. DE CRAC.

Cé n'est pas tout, jé viens dé marier ma fille
Avec Francheval.

VERDAC, *à part.*

Bon! encor nouveau festin.
(*haut.*)
Né mé trompez-vous pas?

M. DE CRAC.

Non, rien n'est plus certain.

VERDAC, *à Francheval.*

Ah! mon cher Francheval, quel bonheur est lé votre!
(*à part.*)
Ces deux répas pourtant sont trop près l'un de [l'autre.

SAINT-BRICE.

Mais de cette union je suis tout occupé.
Venez mon père.

VERDAC.

Allons en causer à soupe.

SCÈNE XXVII

LES PRECÉDENTS; JACK.

JACK, *accourant.*

Monsieur lé varon!...

M. DE CRAC.

Quoi?

JACK.

Voici tout lé village.

M. DE CRAC.

Eh mais! qué mé veut-il?

JACK.

Vous rendre son hommage.
On vient de tout' part pour voir monseu d'Irlac.
(*à Saint-Brice.*)
Veut-il bien agréer l'humblé salut dé Jack?

SAINT-BRICE, *lui donnant une petite tape.*

Bonjour, petit ami.

M. DE CRAC.

Lé village est honnête:
Mon bonheur fut toujours uné publiqué fête.

SCÈNE XXVIII

LES PRECÉDENTS; LE MAGISTER, *à la tête du village.*

LE MAGISTER, *chante, toujours avec l'accent.*

Nous révoyons un Télémaque
Sous les traits de M. d'Irlac.
Et qu'était la chétive Ithoque,
Auprès du beau château dé Crac?
Ah! si l'on aimé sa patrie,
Fut-on Iroquois ou Lapon,
Combien doit-alle être chérie
Dé célui qui naquit Gascon!

M. DE CRAC.

Magister, vous chantez moins clair qué dé coutume.

LE MAGISTER.

Lé village, en criant, vient de gagner un rhume.

SAINT-BRICE.

Qu'à mes pieds la Gascogne tombe.
Mon père me cède, il rougit.
Que je meure, et que sur ma tombe
Il grave lui-même: « Ci-gît
« Mon fils, mon maître en l'art suprême
« Où d'exceller nous nous piquons:
« Qui me battit enfin moi-même,
« Moi qui battais tous les Gascons. »

MADEMOISELLE DE CRAC, *à Francheval.*

J'admire uné tellé victoire:
Mais né va point la disputer.
Né mé fais jamais rien accroire:
Né viens pas même mé flatter.
Qué l'amant parfois ésagère,
C'est assez l'usage, dit-on:
Mais avec moi, du moins, j'espère
L'époux né séra point Gascon.

FRANCHEVAL.

Né crains pas dé moi pareil piége;
J'en tirérais peu dé profit.
A quel propos té flattérais-je,
Puisqué ta vérité suffit?
Non, non, jé né suis point l'esclave
D'un sot préjugé, d'un vain nom:
On peut être Gascon et brave;
On peut être franc et Gascon.

VERDAC.

O l'invention délectable
Qué cellé d'un beau carnaval!
Si l'on était toujours à table,
On né férait jamais dé mal.
Moi jé né suis point ridicule:
Peu m'importé l'état, lé nom.
Jé mangérais, sans nul scrupule,
Chez lé Grand-Turc, foi de Gascon!

JACK *commence à chanter.*

Donner déjà du cor en maître...

M. DE CRAC.

Eh quoi! lé pétit Jack sé donne la licence!...

SAINT-BRICE.

Ah! c'est le carnaval: un peu de complaisance.

M. DE CRAC, *souriant à Jack.*

Allons.

Digitized by Google

JACK.

Donner déjà du cor en maître,
Verser à boire à mons Verdac,
Mèner encor les dindons paître,
Tel est lé triple emploi dé Jack :
Mes dignités ne sont pas minces :
Jé suis pétit ; mais qué sait-on? ..
Un homme des autres provinces
Né vaut pas un enfant Gascon.

M. DE CRAC, *au public.*

Ou sé fait là-bas uné fête
Dé savoir lé sort dé céci.
En tout cas, ma réponse est prête :
Jé dirai qué j'ai réussi.
Mon sort sérait digné d'envie,
Si vous né disiez pas qué non.
Alors, uné fois dans ma vie,
J'aurais dit vrai, quoiqué Gascon.

FIN DE M. DE CRAC DANS SON PETIT CASTEL.

Digitized by Google

BIBLIOTECA · LUCCHESI PALLI

Digitized by Google

NAPOLI

LE VIEUX CÉLIBATAIRE

Mr DUBRIAGE

sans adieu

Je vais au Luxembourg me promener un peu.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE VIEUX CÉLIBATAIRE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, EN 1792

PERSONNAGES.

M. DUBRIAGE, le vieux célibataire.
MADAME EVRARD, sa gouvernante.
ARMAND, neveu de M. Dubriage, sous le nom de Charles.
LAURE, femme d'Armand.

PERSONNAGES.

AMBROISE, intendant de M. Dubriage.
GEORGES, filleul et portier de M. Dubriage.
JULIEN et SUZON, enfants de Georges.
CINQ COUSINS de M. Dubriage.

La scène est à Paris, chez M. Dubriage.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

CHARLES, *seul.*

Je viens de l'éveiller; il va bientôt paraître.
Allons... il m'est si doux de servir un tel maître!...
Rangeons tout comme hier; il faut placer ici
Sa table, son fauteuil, son livre favori.
Il aime l'ordre en tout, et, certain de lui plaire,
Je me fais de ces riens une importante affaire.

SCÈNE II

CHARLES, GEORGES.

GEORGES.

Ah! l'on peut donc enfin vous saisir un moment,
Monsieur Armand.

CHARLES.

Toujours tu me nommes Armand,
Et tu me trahiras.

GEORGES.

Pardon, je vous supplie.

CHARLES.

Charle est mon nom.

GEORGES.

Eh oui, je le sais; mais j'oublie.
Je m'en ressouviendrai : ne soyez plus fâché.
Pendant que tout le monde est encore couché,
Causons : Dites-moi donc bien vite où vous en êtes,
Ce que vous devenez, les progrès que vous faites :
Votre sort en dépend; j'y suis intéressé.

CHARLES.

Eh mais! je ne suis pas encor très-avancé.
Il faut qu'avec prudence ici je me conduise...
Puis, j'attends qu'en ces lieux ma femme s'intro-
Pour agir de concert. [duise,

GEORGES.

Oui, vous avez raison:
Mais vous voilà du moins entré dans la maison.

CHARLES.

Ah! comment! à quel titre, et combien il m'en coûte!
Moi, domestique ici!

GEORGES.

C'est un malheur sans doute;
Mais pour servir son oncle est-on déshonoré?
Je le répète encor, c'est beaucoup d'être entré;
Et j'eus, lorsque j'y songe, une idée excellente:
Ce fut de vous offrir à notre gouvernante
Comme un parent.

CHARLES.

Jamais pourrai-je m'acquitter...

GEORGES.

Allons, ce que j'en dis n'est pas pour me vanter,
Je ne me prévaux point; mais je vous félicite.
C'est moi qui bien plutôt ne serai jamais quitte.
Votre bon père, hélas! dont j'étais serviteur,
A pendant dix-huit ans été mon bienfaiteur.
Oui, cher Armand... pardon... Mais je vous ai vu
[naître;
J'ai vu mourir aussi ma maîtresse et mon maître :
Jugez si Georges doit aimer, servir leur fils!

CHARLES.

Pourquoi le ciel sitôt ne les a-t-il ravis?
Ah! pour m'être engagé par pure étourderie...

GEORGES.

Eh! monsieur, laissez-là le passé, je vous prie:
Oui, voyez le présent, et surtout l'avenir.
N'est-il pas fort heureux, il faut en convenir,

Que je sois le filleul de monsieur Dubriage;
Qu'après deux ou trois mois tout au plus de veuvage,
La gouvernante m'ait (j'ignore encor pourquoi)
Fait venir tout exprès pour être portier, moi;
De sorte que je pusse ici vous être utile,
Et que, depuis trois mois, venu dans cette ville,
Vous me l'ayez fait dire, au lieu de vous montrer:
Que j'aie imaginé, moi, de vous faire entrer,
Et que madame Evrard, si subtile et si fine,
Vous ait reçu d'abord sur votre bonne mine?

CHARLES.

Il est vrai...

GEORGES.

C'est votre air de décence, et surtout
De jeunesse... que sais-je?... Oui, la dame a du goût.

CHARLES.

Souvent, et j'apprécie une faveur pareille,
On dirait qu'elle veut me parler à l'oreille.

GEORGES.

Ne voudrait-elle pas vous faire, par hasard,
Un tendre aveu?... Mais non, j'ai tort; madame [Evrard,
Elle est d'une sagesse, oh! mais à toute épreuve...
Cet Ambroise, entre nous, qui, depuis qu'elle est [veuve,
Remplace le défunt dans l'emploi d'intendant,
L'aime fort, et voudrait l'épouser: cependant
Avec lui, je le vois, elle est d'une réserve...

CHARLES.

Je l'observe, en effet.

GEORGES.

A propos, moi j'observe
Qu'Ambroise vous hait fort.

CHARLES.

Rien n'est moins surprenant;
Avec mon oncle même il est impertinent:
Puis il craint, entre nous, que je ne le supplante.

GEORGES.

Ecoutez donc, monsieur, sa place est excellente!
Et vraiment mon parrain vous aime tout à fait,
Sans vous connaître encor.

CHARLES.

Je le crois en effet,
Georges, et c'est un grand point: oui, ce seul avantage
Me flatte beaucoup plus que tout son héritage.
Pourvu que je lui plaise, il m'importe fort peu
Que ce soit le valet, que ce soit le neveu:
Si je ne touche un oncle, au moins j'égaye un maître.

GEORGES.

A de tels sentiments j'aime à vous reconnaître.

CHARLES.

Au fait, depuis trois mois que j'habite en ces lieux,
D'abord, sous un faux nom, j'ai trouvé grâce aux yeux
D'un oncle qui me hait sous mon nom véritable;
Ajoute que j'ai su rendre douce et traitable
Madame Evrard, qui, grâce à mon déguisement,
Semble sourire à Charles en détestant Armand.
Voilà trois mois fort bien employés.

GEORGES.

Oui, courage!
Madame votre épouse achèvera l'ouvrage.

SCÈNE III

CHARLES, GEORGES, LE PETIT JULIEN.

GEORGES.

Eh! que veux-tu, Julien?

JULIEN, *regardant autour de lui.*

Moi, papa?

GEORGES.

Qu'as-tu là?

JULIEN, *lui remettant une lettre.*

C'est mon cousin Pascal qui m'a remis cela,
Sans me rien dire; et puis d'une vitesse extrême,
Crac, il s'est en allé: moi, je m'en vais de même...
Car si monsieur Ambroise arrivait... Ah! bon Dieu!...
Au revoir, monsieur Charle.

CHARLES, *affectueusement.*

Oui, Julien .. sans adieu.
(*Julien sort.*)

SCÈNE IV

CHARLES, GEORGES.

CHARLES.

Il est gentil!... Eh bien! quelle est donc cette lettre?

GEORGES.

(*ouvrant la lettre.*)
Je me doute que c'est... Vous voulez bien permettre?...

CHARLES.

Eh! lis.

GEORGES.

C'est le billet que j'attendais.

CHARLES.

Lequel?

GEORGES.

Oui, le certificat de ce maître d'hôtel,
Du vieux ami d'Ambroise.

CHARLES.

Ah! de monsieur Lagrange.
Eh bien?

GEORGES.

Eh bien, monsieur, grâce au ciel, tout s'arrange,
Comme vous allez voir.
(*Il donne la lettre à Charles.*)

CHARLES, *lisant.*

« Mon cher Ambroise... » Hé quoi?

GEORGES.

La lettre est pour Ambroise, et vous verrez pourquoi.

CHARLES, *continuant de lire.*

« J'ai su que vous cherchiez une jeune servante,
« Qui tînt lieu de seconde à votre gouvernante.
« J'ai trouvé votre affaire, un excellent sujet;
« C'est celle qui vous doit remettre ce billet.
« Vous en serez content; elle est bien née, et sage,

« Et docile : peut-être à son apprentissage...
« Mais sous madame Évrard elle se formera;
« Je vous la garantis, mon cher... » *Et cætera.*

GEORGES.

Sous l'habit de servante il fait entrer la nièce.

CHARLES.

Voilà, mon ami Georges, une excellente pièce.

GEORGES.

Vous pensez bien qu'avec un pareil passe-port,
Madame votre épouse est admise d'abord.

CHARLES.

Oui, j'ose l'espérer. Tu me combles de joie.
Pour l'aimer, il suffit que mon oncle la voie,
Qu'il l'entende un moment. Tu ne la connais pas?

GEORGES.

Si fait.

CHARLES.

Eh oui! tu sais qu'elle a quelques appas;
Mais tu ne connais point cet esprit, cette grâce
Qui m'ont d'abord touché. Je la vis en Alsace,
A Colmar. J'y servais; car je n'ai jamais pu
Achever un récit souvent interrompu.
J'avais eu le bonheur d'être utile à son père :
Cela seul me rendit agréable à la mère.
Sans savoir qui j'étais, on m'estimait déjà.
Je me nommai; le père alors me dégagea,
Me fit son gendre. Eh bien! j'ai toujours chez ma femme
Trouvé même douceur et même bonté d'âme.
Je regrettais mon oncle. Elle me suit d'abord :
Ici, comme à Colmar, elle bénit son sort.
Que lui faut-il de plus? Elle travaille et m'aime.
Si mon oncle la voit, il l'aimera lui-même;
J'oserais en répondre. Encor quelques instants,
Et nos maux sont finis. Je me tais, et j'attends.

GEORGES.

Je fais la même chose aussi; je dissimule.
Dans le commencement, je m'en faisais scrupule;
Mais, en fermant les yeux, je vous ai mieux servi.
J'ai donc feint d'ignorer que chacun à l'envi
Dans la maison volait, pillait à sa manière :
Sans parler des envois de notre cuisinière,
Qui ne fait que glaner; madame Evrard tout bas
Moissonne et chaque jour amasse argent, contrats.
Ambroise est possesseur d'une maison fort grande,
Achetée aux dépens de qui? Je le demande.
Chaque jour il y met un nouveau meuble; aussi
Je vois que chaque jour il en manque un ici :
De façon que bientôt, si cela continue,
L'une sera garnie, et l'autre toute nue.

CHARLES.

Je leur pardonnerais tout cela de bon cœur,
S'ils avaient de mon oncle au moins fait le bonheur;
Mais ce qui me désole est de voir que les traîtres
Le volent, et chez lui font encore les maîtres!
Pauvre oncle! Il sent son mal, et je vois à regret
Que, s'il n'ose se plaindre, il gémit en secret.

SCÈNE V

CHARLES, GEORGES, MADAME EVRARD.

GEORGES, *bas, à Charles.*

Voici madame Evrard : oh! comme à votre vue
Elle se radoucit!

CHARLES.

(bas, à Georges.) (à madame Évrard.)
Paix donc!... Je vous salue,
Madame.

GEORGES, *avec force révérences.*

J'ai l'honneur...

MADAME ÉVRARD, *à Charles.*

Ah! bonjour, mon ami.
(à Georges.)
Que fais-tu là?

GEORGES.

Pendant qu'on était endormi,
Nous causions.

MADAME ÉVRARD.

Va causer en bas.

GEORGES.

C'est moi qu'on blâme,
Et c'est lui qui toujours me parle de madame.

MADAME ÉVRARD.

De moi! Que disait-il?

GEORGES.

Que vous embellissiez;
Qu'il semblait chaque jour que vous rajeunissiez.

MADAME ÉVRARD.

Oui, Charles dit toujours des choses délicates;
Mais il est trop galant, et c'est toi qui me flattes.
Descends, et garde bien ta porte.

GEORGES.

Oh! Dieu merci,
L'on sait un peu...

MADAME ÉVRARD.

Ne laisse entrer personne ici
Sans m'avertir.

GEORGES.

Non, non.

MADAME ÉVRARD.

Surtout pas une lettre
Qu'à moi seule d'abord tu ne viennes remettre.

GEORGES.

Oh, non! Je ne crois pas qu'on écrive à présent.

MADAME ÉVRARD.

Il n'importe. Va donc.

SCÈNE VI

MADAME EVRARD, CHARLES.

MADAME ÉVRARD, *à part, pendant que Charles range dans la chambre.*

George est un bon enfant;
Mais sur de telles gens quel fonds pourrait-on faire?
Pour Ambroise, sa marche à la mienne est contraire;

Digitized by Google

Et c'est le dernier homme à qui je me fierais...
Si j'intéressais Charle à mes desseins secrets?
Il me plaît; monsieur l'aime; il a de la prudence,
De l'esprit : mettons-le dans notre confidence...
(*haut.*)
Comment vous trouvez-vous ici?

CHARLES.

Fort bien, ma foi,
Et je serais tenté de me croire chez moi.

MADAME ÉVRARD.

Allez, soyez toujours honnête et raisonnable :
Cette maison pour vous sera très-agréable;
Monsieur semble déjà vous voir d'assez bon œil.

CHARLES.

C'est à vous que je dois ce favorable accueil.

MADAME ÉVRARD.

Je possède, il est vrai, toute sa confiance.

CHARLES.

C'est le fruit du talent et de l'expérience,
Madame.

MADAME ÉVRARD.

Ce fruit-là, je l'ai bien acheté.
Hélas! si vous saviez ce qu'il m'en a coûté,
Depuis dix ans entiers que j'habite ici!
(*se recueillant un moment, et regardant autour d'elle.*)
Charle,
Il faut à cœur ouvert enfin que je vous parle;
Car vous m'intéressez. Vous êtes doux, prudent,
Discret; et, comme on a besoin d'un confident
Qui vous ouvre son cœur et lise au fond du vôtre,
Et que vous n'êtes point un laquais comme un autre...

CHARLES.

Non : j'espère qu'un jour vous le reconnaîtrez.

MADAME ÉVRARD.

Ecoutez donc, mon cher; et bientôt vous verrez
Tout ce qu'il m'a fallu de courage et d'adresse
Pour être en ce logis souveraine maîtresse.
Nous avons fait tous deux jouer plus de ressorts,
Mon pauvre Evrard et moi... car il vivait alors.
Depuis bientôt deux ans, cher monsieur, je suis veuve,
Et c'est avoir passé par une rude épreuve!...
(*essuyant ses yeux.*)
Nous avons de concert banni tous les voisins,
Les amis, les parents, jusqu'aux derniers cousins.

CHARLES.

A la fin, vous voici maîtresse de la place.

MADAME ÉVRARD.

Reste encore un neveu; mais un neveu tenace...

CHARLES.

Monsieur, comme je vois, n'a point d'enfants?

MADAME ÉVRARD.

Aucun.

CHARLES.

Il a donc des neveux, madame?

MADAME ÉVRARD.

Il n'en a qu'un;
Mais ce neveu tout seul me donne plus de peine...
C'est que je vois de loin où tout ceci nous mène.
S'il rentre, c'est à moi de sortir.

CHARLES.

En effet.

MADAME ÉVRARD.

Aussi, pour l'écarter, Dieu sait ce que j'ai fait!
Mon intrigue et mes soins remontent jusqu'au père.
Monsieur n'eut qu'un beau-frère : il l'aimait...

CHARLES.

Comme un frère.

MADAME ÉVRARD.

Les brouiller tout à fait eût été trop hardi;
Mais pour le frère, au moins, je l'ai bien refroidi.

CHARLES.

J'entends.

MADAME ÉVRARD.

Contre un absent on a tant d'avantage!
Le sort à celui-ci ravit son héritage.
Je traitai ses revers d'inconduite : on me crut.

CHARLES.

Ah! fort bien.

MADAME ÉVRARD.

Jeune encor, grâce au ciel, il mourut.

CHARLES, *à part.*

Hélas!

MADAME ÉVRARD.

Qu'avez-vous?

CHARLES.

Rien.

MADAME ÉVRARD.

Laissant un fils unique,
Ce neveu que je crains.

CHARLES.

Que vous?... Terreur panique!
C'est à lui de vous craindre.

MADAME ÉVRARD.

Oui, peut-être aujourd'hui :
Mais l'oncle alors, sans moi, l'eût rapproché de lui.
« Son entretien sera moins coûteux en province, »
Lui dis-je : « chargez-m'en. » L'entretien fut très-mince,
Comme vous pouvez croire. Il se découragea,
Il jeta les hauts cris; enfin il s'engagea.
C'est où je l'attendais. Je sus avec finesse
Exagérer ce tort, ce vrai tour de jeunesse;
Et monsieur l'excusait encore.

CHARLES.

Il est si bon!

MADAME ÉVRARD.

Mon jeune homme écrivit pour demander pardon :
Je supprimai la lettre et vingt autres messages...
J'en ai mon coffre plein.

CHARLES.

Précautions fort sages!

MADAME ÉVRARD.

J'en ai lu deux ou trois, mais exprès, entre nous,
Avec un commentaire.

CHARLES.

Oh! je m'en fie à vous!

MADAME ÉVRARD.

Il se perdit lui-même.

CHARLES.

Et comment, je vous prie?

MADAME ÉVRARD.

Par inclination enfin il se marie,
L'an dernier, à l'insu de son oncle.

CHARLES.

A l'insu!
Il n'avait point écrit?

MADAME ÉVRARD.

Monsieur n'en a rien vu.
Moi, j'ai peint tout cela d'une couleur affreuse;
Et la femme, entre nous, comme une malheureuse,
Sans état, sans aveu. L'oncle enfin éclata,
Et l'indignation à son comble monta;
De malédictions il chargea le jeune homme,
Et même il ne veut plus désormais qu'on le nomme.

CHARLES, *se contenant à peine.*

Tout cela me paraît on ne peut mieux conduit.
Ainsi de vos travaux vous recueillez le fruit?

MADAME ÉVRARD.

(regardant encore si personne ne l'écoute.)

Pas tout à fait. Je vais vous confier encore
Un secret délicat qu'Ambroise même ignore.
Le dessein est hardi; j'ose me proposer
Pour tenir mieux mon maître...

CHARLES.

Eh bien?

MADAME ÉVRARD.

De l'épouser.

CHARLES.

D'épouser!... En effet, j'admire la hardiesse...

MADAME ÉVRARD.

Jusque-là je craindrai le neveu, quelque nièce...

CHARLES.

J'entends. Vous avez donc un peu d'espoir?

MADAME ÉVRARD.

Un peu.
Depuis un an je cache adroitement mon jeu.
D'abord parler d'hymen à qui ne voit personne,
C'est assez me nommer.

CHARLES.

La conséquence est bonne.

MADAME ÉVRARD.

Je lui fais de l'hymen des portraits enchanteurs;
Je lis, comme au hasard, des endroits séducteurs;
Là, je fais une pause, afin qu'il les savoure.

CHARLES.

A merveille!

MADAME ÉVRARD.

D'enfants à dessein je l'entoure...
J'ai fait venir exprès son filleul le portier.
Pour lui cette maison étant le monde entier,
De ces joyeux époux les touchantes tendresses,
Les jeux de leurs enfants, leurs naïves caresses,
Tout cela, par degrés, l'attache, l'attendrit,
Pénètre dans son cœur, ébranle son esprit:
Et, quand il est tout seul, ces images chéries
Lui doivent inspirer de tendres rêveries.
J'en suis là, mon ami.

CHARLES.

Mais c'est déjà beaucoup.

MADAME ÉVRARD.

Ce n'est pas tout. Il faut frapper le dernier coup.
Charles, seul avec vous quand monsieur s'ouvre, [cause,
S'il soupire, et paraît regretter quelque chose,
Alors insinuez qu'il est bien isolé;
Que par une compagne il serait consolé.
Peignez-moi, j'y consens, sous des couleurs riantes:
Dites que j'ai des traits, des façons attrayantes;
Du maintien, de l'esprit, des talents variés;
Que je suis fraîche encore... Enfin, vous me voyez.
Dites, si vous voulez, que j'ai l'air d'une dame;
Qu'en entrant, de monsieur vous me crûtes la femme.

CHARLES.

Volontiers.

MADAME ÉVRARD.

En un mot, vous avez de l'esprit,
Et je compte sur vous.

CHARLES.

Oui, madame, il suffit.

MADAME ÉVRARD.

Vous m'entendez donc bien?

CHARLES.

Rassurez-vous, de grâce;
Je dirai... ce qu'enfin vous diriez à ma place.

MADAME ÉVRARD.

Je ne suis point ingrate, au reste; et soyez sûr
Qu'un salaire...

CHARLES.

Croyez qu'un motif bien plus pur...

MADAME ÉVRARD.

Paix!... j'aperçois monsieur.

SCÈNE VII

M. DUBRIAGE, MADAME EVRARD, CHARLES.

M. DUBRIAGE.

C'est vous? Bonjour, madame.

MADAME ÉVRARD, *très-tendrement.*

Monsieur, je vous salue, et de toute mon âme.

CHARLES.

Votre humble serviteur.

M. DUBRIAGE.

Vous voilà, mon ami?

MADAME ÉVRARD.

Vous paraissez rêveur... Auriez-vous mal dormi?

M. DUBRIAGE.

Moi? très-bien.

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais... mais je suis clairvoyante,
Et vous aviez hier la mine plus riante.

M. DUBRIAGE.

Croyez-vous? Cependant j'ai toujours ri fort peu.

MADAME ÉVRARD.

Je m'en vais parler que c'est votre neveu

Digitized by Google

Qui rause en ce moment votre sombre tristesse :
Avouez-le.

M. DUBRIAGE.

Il est vrai qu'il m'occupe sans cesse;
Et même cette nuit, mes amis, j'y songeais.

MADAME ÉVRARD.

Il vous aura donné quelques nouveaux sujets...

M. DUBRIAGE.

Non.

MADAME ÉVRARD.

Pourquoi, dans ce cas, y songez-vous encore?
Depuis plus de huit ans l'ingrat vous déshonore :
Oubliez-le, monsieur; sachez vous égayer.

M. DUBRIAGE.

Ah! je puis le haïr, mais jamais l'oublier.

MADAME ÉVRARD.

Laissez, encore un coup, ces plaintes éternelles;
Ne voyez plus que nous, vos serviteurs fidèles :
Ambroise, Charle et moi, dévoués et soumis,
Vous tiendrons lieu tous trois de parents et d'amis.
(*prenant la main de M. Dubriage.*)
Mais de tous mes emplois il faut que je m'acquitte :
C'est pour songer encore à vous que je vous quitte.

M. DUBRIAGE.

Fort bien.

MADAME ÉVRARD.

Charles vous reste : il saura converser.

CHARLES.

Heureux si je pouvais jamais vous remplacer!

MADAME ÉVRARD, *bas, à Charles.*

Songez à notre plan.

CHARLES, *bas, à madame Évrard.*

Oui, j'y songe, madame.

SCÈNE VIII

M. DUBRIAGE, CHARLES.

M. DUBRIAGE.

Cette madame Évrard est une digne femme;
Elle a bien soin de moi.

CHARLES.

Monsieur... certainement...
Mais qui n'aurait pour vous le même empressement?

M. DUBRIAGE.

Oh! je ne suis pas moins content de ton service,
Charles.

CHARLES.

Monsieur, je suis peut-être un peu novice?

M. DUBRIAGE.

Non.

CHARLES.

Le désir de plaire est si propre à former!
Et l'on sert toujours bien ceux que l'on sait aimer.

M. DUBRIAGE.

Chaque mot que tu dis me touche, m'intéresse.

CHARLES.

Puissé-je quelque jour gagner votre tendresse!

M. DUBRIAGE.

Elle t'est bien acquise; oui... je ne sais pourquoi,
J'ai vraiment du plaisir à causer avec toi :
Ce n'est qu'avec toi seul que je suis à mon aise.

CHARLES.

Heureux qu'en moi, monsieur, quelque chose vous [plaise!

M. DUBRIAGE.

Mon cœur est plein, il a besoin de s'épancher.
Autour de moi j'ai beau jeter les yeux, chercher,
Je n'ai pas un ami, dans toute la nature,
Pour verser dans son sein les peines que j'endure.

CHARLES.

Les peines!... Quoi! monsieur, vous en auriez?

M. DUBRIAGE.

Hélas!
Je te parais heureux, et je ne le suis pas.

CHARLES.

Cependant...

M. DUBRIAGE.

Tu le vois, je suis seul sur la terre,
Triste...

CHARLES.

Seul, dites-vous?

M. DUBRIAGE.

Oui, je suis solitaire.
Ah! pourquoi, jeune encore, au moins dans l'âge [mûr,
Ne faisais-je pas choix d'une femme!

CHARLES.

Il est sûr
Que pour se préparer une heureuse vieillesse,
Il faut à ces doux nœuds consacrer sa jeunesse.

M. DUBRIAGE.

Je le vois à présent. Je voudrais... vœux tardifs!

CHARLES.

(*à part.*) (*haut.*)
Hélas!... Vous eûtes donc, monsieur, quelques motifs
Pour vous soustraire au joug de l'hymen?

M. DUBRIAGE.

Oui, sans doute.
J'en eus que je croyais très-solides. Écoute :
J'avais dans mon commerce un jeune associé;
Par inclination il s'était marié :
Sa femme fit dix ans le tourment de sa vie.
Ce tableau, vu de près, me donnait peu d'envie
D'en faire autant.

CHARLES.

Sans doute il pouvait faire peur.

M. DUBRIAGE.

Quand j'aurais eu l'espoir de faire un choix meilleur,
Sous les yeux d'un ami, cette union heureuse
Aurait rendu la sienne encore plus affreuse.
Il mourut. D'un commerce entre nous partagé,
Chargé seul, à l'hymen dès lors j'ai peu songé :
Je quittai le commerce.

CHARLES.

Enfin, vous étiez maître,
Libre...

M. DUBRIAGE.

En me mariant, j'aurais cessé de l'être.
L'hymen est un lien.

Digitized by Google

CHARLES.

Soit. Convenez aussi
Qu'il est doux quelquefois d'être liés ainsi :
Monsieur... pour se soustraire à cette servitude,
Souvent on en rencontre encore une plus rude.

M. DUBRIAGE.

Puis, sur un autre point j'eus l'esprit combattu.
Les femmes (sans parler ici de leur vertu,
J'aime à croire qu'à tort souvent on les décrie);
Mais conviens qu'elles sont d'une coquetterie,
D'un luxe!...Telle femme est charmante, entre nous,
Dont on serait fâché de devenir l'époux;
Tel mari semble heureux, qui dans le fond de l'âme
Gémit...

CHARLES.

Mais, en revanche, il est plus d'une femme
Modeste en ses désirs et simple dans ses goûts,
Qui met tout son bonheur à plaire à son époux.

M. DUBRIAGE.

Soit. En est-il beaucoup?

CHARLES.

Plus qu'on ne croit peut-être :
Moi, qui vous parle, j'ai le bonheur d'en connaître.

M. DUBRIAGE.

Du ménage, mon cher, j'ai craint les embarras,
Les tracas, les soucis...

CHARLES.

Mais où n'en a-t-on pas?
Une famille au moins qui vous plaît, qui vous aime,
Vous fait presque chérir cet embarras-là même;
Au lieu qu'un alentour mercenaire, étranger,
Vous embarrasse aussi, sans vous dédommager :
On a l'ennui de plus.

M. DUBRIAGE.

Voilà ce que j'éprouve,
Et c'est précisément l'état où je me trouve.
Et, tiens, mes gens me sont fort attachés, je crois;
Mais je les vois tous prendre un ascendant sur moi.

CHARLES.

En effet...

M. DUBRIAGE.

Jusqu'au vif, vois-tu, cela me blesse;
Et parfois je voudrais, honteux de ma faiblesse,
Secouer un tel joug. A cet Ambroise j'ai,
Oui, j'ai cinq ou six fois déjà donné congé :
Je le reprends toujours; car, s'il a l'humeur vive,
Il est brave homme au fond. Parfois même il m'arrive
D'avoir des démêlés avec madame Évrard,
De lui faire sentir enfin que tôt ou tard
Elle pourrait... Mais quoi, j'ai si peu de courage!
Elle baisse d'un ton, laisse passer l'orage,
Et bientôt me gouverne encor plus sûrement.

CHARLES.

Je sens cela.

M. DUBRIAGE.

Mets-toi dans ma place un moment.
Un garçon, un vieillard isolé dans le monde...
Car tu ne connais pas ma retraite profonde...
Je n'avais qu'un neveu qui m'eût pu consoler
Dans mes maux... Et c'est lui qui vient les redoubler!

CHARLES.

Ce neveu... pardonnez... il est donc bien coupable?

M. DUBRIAGE.

Lui, coupable?... Il n'est rien dont il ne soit capable.
Si tu savais!... Mais non, laissons ce malheureux.

CHARLES.

Ah! s'il vous a déplu, son sort doit être affreux.

M. DUBRIAGE.

Il rit de mes chagrins.

CHARLES.

Il rirait de vos peines!
Il se ferait un jeu de prolonger les siennes!
Ce jeune homme à ce point n'est pas dénaturé :
J'en puis juger par moi, dont le cœur est navré...

M. DUBRIAGE.

C'est que vous êtes bon, vous, délicat, sensible;
Mais Armand n'a point d'âme.

CHARLES.

O ciel! est-il possible!
Mais cet Armand, monsieur, le connaissez-vous bien?

M. DUBRIAGE.

Trop, par ses actions. D'abord, comme un vaurien,
Il s'engage.

CHARLES.

Il eut tort; mais ce n'est pas un crime
Qui le doive à jamais priver de votre estime.

M. DUBRIAGE.

Et dans sa garnison comment s'est-il conduit?

CHARLES.

En êtes-vous certain?

M. DUBRIAGE.

Je suis trop bien instruit;
Et ses lettres...

CHARLES.

Eh bien?

M. DUBRIAGE.

Étaient d'une insolence!...
Il m'écrivait un jour (j'en frémis quand j'y pense)
Qu'il viendrait, qu'il mettrait le feu dans la maison.

CHARLES.

Ah, mon Dieu! quelle horreur et quelle trahison!

M. DUBRIAGE.

Toi-même es indigné...

CHARLES, *faisant un effort pour se contenir.*

Voulez-vous bien permettre,
Monsieur... Avez-vous lu vous-même cette lettre?

M. DUBRIAGE.

Non. C'est madame Évrard : encore, par pitié,
Elle me faisait grâce au moins de la moitié.
Puis, sans parler du reste, un mariage infâme.

CHARLES.

(se reprenant, et à part.)
Infâme, dites-vous? Laissons venir ma femme.
(haut.)
Ah! si l'on vous trompait...

M. DUBRIAGE.

Et qui donc?

Digitized by Google

CHARLES.

Je ne sais...
Mais quoi! je ne puis croire à de pareils excès :
Non, Armand...

M. DUBRIAGE.

Paix! Jamais ne m'en ouvrez la bouche,
(*se radoucissant.*)
Entendez-vous? Au fond, ton zèle ardent me touche,
Mon ami, je l'avoue; il annonce un bon cœur :
On ne saurait plaider avec plus de chaleur.

CHARLES.

Je parle pour vous-même : oui, bon comme vous [êtes,
Cette colère ajoute à vos peines secrètes.

M. DUBRIAGE.

Bon Charles!

CHARLES.

Permettez que je sorte un moment
Pour une affaire.

M. DUBRIAGE.

Oui, sors; mais reviens promptement.
(*Monsieur Dubriage rentre chez lui.*)

SCÈNE IX

CHARLES, *seul.*

Allons chercher ma femme : il est temps, l'heure [presse;
Et, plus tôt que plus tard, il faut qu'elle paraisse.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

M. DUBRIAGE, *seul, un livre à la main.*

Que ce mot est bien dit! Consolant écrivain,
D'adoucir mes ennuis tu t'efforces en vain.
On commence à jouir, dis-tu, dès qu'on espère :
Je jouirais aussi déjà, si j'étais père;
Mais pour un vieux garçon il n'est point d'avenir.
(*fermant le livre.*)
Rien ne m'amuse plus. Il faut en convenir,
Je ne me suis jamais amusé de ma vie;
Mais aujourd'hui surtout je sens que je m'ennuie :
C'est qu'il est des moments où je me trouve seul,
Et porterais, je crois, envie à mon filleul.
Cette réflexion est un peu trop tardive.
Dans l'état où je suis il faut bien que je vive...
Ils m'abandonnent tous... Je ne sais ce qu'ils font...
(*appelant.*)
Madame Evrard!... Ambroise!... Aucun d'eux ne [répond.
Pour Charle, il est sorti sûrement pour affaires :
(*Il s'assied.*)
Je ne saurais me plaindre, il ne me quitte guères.

SCÈNE II

M. DUBRIAGE, GEORGES.

GEORGES, *de loin, à part.*

Ils sont sortis, entrons.

M. DUBRIAGE, *se croyant seul encore.*

Oui, j'ai moins de chagrin
Quand Charle est avec moi, nous causons.

GEORGES, *toujours de loin et à part.*

Bon parrain!
Il parle, et n'a personne, hélas! qui lui réponde :
Approchons.

M. DUBRIAGE.

C'est toi, Georges? Où donc est tout le monde?

GEORGES.

Tout le monde est dehors.

M. DUBRIAGE.

Madame Evrard aussi?

GEORGES.

Elle aussi : chacun a ses affaires ici.
Et moi de leur absence, entre nous, je profite
Pour vous faire, monsieur, ma petite visite :
Je ne vous ni point vu depuis hier au soir.

M. DUBRIAGE.

Moi j'ai, de mon côté, grand plaisir à te voir.

GEORGES.

Vous êtes tout pensif.

M. DUBRIAGE.

C'est cette solitude...

GEORGES.

Vous devez en avoir contracté l'habitude.

M. DUBRIAGE.

On a peine à s'y faire... et le temps aujourd'hui
Est sombre : tout cela me donne un peu d'ennui.

GEORGES.

Vous êtes malheureux. Jamais je ne m'ennuie :
Qu'il fasse froid ou chaud, du soleil, de la pluie,
Tout cela m'est égal; je suis toujours content.

M. DUBRIAGE.

Je le vois.

GEORGES.

Je bénis mon sort à chaque instant.
Car, si je suis joyeux, j'ai bien sujet de l'être :
D'abord, j'ai le bonheur de servir un bon maître,
Un cher parrain; ensuite à l'emploi de portier
J'ai, comme de raison, joint un petit métier :
Une loge ne peut occuper seule un homme.
Et puis, écoutez donc, cela double la somme.
Je fais tout doucement ma petite maison,
Et j'amasse en été pour l'arrière-saison.

M. DUBRIAGE.

C'est bien fait. D'être heureux ce Georges fait envie!

GEORGES.

Ajoutez à cela le charme de la vie,
Une femme : la mienne est un petit trésor.
Elle a trente ans; je crois qu'elle embellit encor.
Point d'humeur; elle est gaie, elle est bonne, elle [est franche;

Digitized by Google

Elle aime son cher George. Oh! j'ai bien ma revanche!
Dame, c'est qu'elle a soin du père, des enfants!...
Aussi, sans nous vanter, les marmots sont charmants.
Sans cesse autour de moi l'on passe, l'on repasse;
C'est un mot, un coup d'œil; et cela me délasse.

M. DUBRIAGE.

Mais cela te dérange.

GEORGES.

Un peu; mais le plaisir!...
Il faut bien se donner un moment de loisir:
Cela n'empêche pas que la besogne n'aille;
Car moi, tout en riant, en causant, je travaille.
(*Il indique par son geste le métier de tailleur.*)
Mais quand le soir, bien tard, les travaux sont finis,
Et qu'autour de la table on est tous réunis
(Car la petite bande à présent soupe à table),
Si vous saviez, monsieur, quel plaisir délectable!
Je me dis quelquefois: « Je ne suis qu'un portier:
« Mais souvent dans la loge on rit plus qu'au [premier. »

M. DUBRIAGE.

Chacun est dans ce monde heureux à sa manière.

GEORGES.

Ah! la nôtre est la vraie, et vous ne l'êtes guère
Heureux! C'est votre faute aussi; car, entre nous,
Pourquoi rester garçon? Il ne tenait qu'à vous,
Dans votre état, avec une grosse fortune,
De trouver une femme, et dix mille pour une.

M. DUBRIAGE.

Que veux-tu?... J'ai toujours aimé le célibat.

GEORGES.

Célibat, dites-vous? C'est donc là votre état?
Triste état, si par là, comme je le soupçonne,
On entend n'aimer rien, ne tenir à personne!
Vive le mariage! Il faut se marier,
Riche ou non: et, tenez, je m'en vais parier
Que si quelqu'un offrait au plus pauvre des hommes
Un hôtel, un carrosse, avec de grosses sommes,
Pour qu'il vécût garçon, il dirait: « Grand merci!
« Plutôt que d'être riche, et que de l'être ainsi,
« J'aime cent fois mieux vivre au fond de la cam- [pagne,
« Pauvre, grattant la terre auprès d'une compagne. »

M. DUBRIAGE.

Assez.

GEORGES.

Ce que j'en dis, c'est par pure amitié;
C'est que vraiment, monsieur, vous me faites pitié.

M. DUBRIAGE.

Pitié, dis-tu?

GEORGES.

Pardon, c'est qu'il est incroyable
Que moi, qui près de vous ne suis qu'un pauvre [diable,
Sois plus heureux pourtant: c'est un chagrin que j'ai.

M. DUBRIAGE.

De ta compassion je te suis obligé;
Mais changeons de sujet.
(*Il se lève.*)

GEORGES.

Très-volontiers. Encore
Si pour charmer, monsieur, l'ennui qui vous dévore,
Vous aviez près de vous quelque proche parent!

M. DUBRIAGE.

Oui! tu vois mon neveu!...

GEORGES.

Mais cela me surprend;
Et vraiment je ne puis du tout le reconnaître.

M. DUBRIAGE.

A propos, tu l'as vu longtemps?

GEORGES.

Je l'ai vu naître.
Depuis, pendant dix ans j'ai vécu près de lui.

M. DUBRIAGE.

Mais dis, Georges, d'après ce qu'il est aujourd'hui,
Il devait donc avoir un bouillant caractère?

GEORGES.

Eh non, il était doux!

M. DUBRIAGE.

Bon!

GEORGES.

A ne vous rien taire,
Moi, je ne saurais croire à ce grand changement:
Il faut qu'on l'ait...

M. DUBRIAGE.

Tu dis qu'il était doux?

GEORGES.

Charmant:
Sa mère ne pouvait se passer de sa vue.
Hélas! son plus grand tort est de l'avoir perdue.
Un oncle lui restait, mais il ne l'a point vu.

M. DUBRIAGE, *à part.*

Hélas!

GEORGES.

Abandonné dès lors, au dépourvu...

M. DUBRIAGE, *voyant venir Ambroise.*

Chut!

SCÈNE III

M. DUBRIAGE, GEORGES, AMBROISE.

M. DUBRIAGE.

Qu'est-ce?

AMBROISE, *toujours d'un ton rude.*

De l'argent, monsieur, qu'on vous apporte.
Cent bons louis: tenez.

M. DUBRIAGE.

La somme n'est pas forte:
Mais enfin cet argent va me faire du bien;
Car, depuis très-longtemps, je ne touchais plus rien.

AMBROISE.

Est-ce ma faute à moi? Croyez-vous que je touche?
Aucun fermier ne paye: ils ont tous à la bouche
Le mot *grêle.*

M. DUBRIAGE.

Hélas, oui!

AMBROISE.

Vous-même le premier,

Si je laisse monter par hasard un fermier,
Vous lui remettrez tout.

M. DUBRIAGE.

C'est naturel, je pense.

AMBROISE.

Mais il faut cependant fournir à la dépense.
Saint-Brice avait besoin de réparations;
J'ai fait à Montigny des augmentations :
Aussi de plus d'un an vous ne toucherez guères.
Peut-être croyez-vous que je fais mes affaires :
La vérité pourtant est que j'y mets du mien.

GEORGES, *à part.*

Bon apôtre!

AMBROISE, *à Georges.*

Plaît-il?

GEORGES.

Qui, moi? je ne dis rien.

AMBROISE.

Encore ici! C'est donc au premier que tu loges?
Ton assiduité mérite des éloges.

GEORGES.

J'entretenais monsieur, et voulais l'amuser :
En faveur du motif, on doit bien m'excuser.

AMBROISE.

Et ton poste?

GEORGES.

Ma femme est en bas.

AMBROISE.

Il n'importe :
Je veux t'y voir aussi : va, retourne à ta porte.

M. DUBRIAGE, *à Ambroise.*

Vous lui parlez, je crois, un peu trop rudement.

AMBROISE.

(*à Georges.*)

Chacun a sa manière. Allons, vite.

M. DUBRIAGE.

Un moment.

GEORGES.

Si monsieur me retient, je puis rester, je pense.

AMBROISE.

Tu fais le raisonneur?

GEORGES.

Est-ce vous faire offense
Que de venir un peu causer!

AMBROISE.

Offense ou non,
Descends.

M. DUBRIAGE.

Vous le prenez, Ambroise, sur un ton!...

AMBROISE.

Fort bien! Ce cher filleul, toujours on le protége!
Il a beau me manquer...

GEORGES.

En quoi donc vous manqué-je?

AMBROISE.

En désobéissant.

GEORGES.

Mais à qui, s'il vous plaît?
Vous n'êtes point mon maître, et c'est monsieur [qui l'est.

M. DUBRIAGE.

Eh oui, moi seul!

AMBROISE.

Comment?

SCÈNE IV

M. DUBRIAGE, GEORGES, AMBROISE, MADAME EVRARD.

MADAME ÉVRARD.

Ambroise encor s'emport
Je gage?

M. DUBRIAGE.

Oui, beaucoup trop.

AMBROISE.

Je veux que Georges sorte,
Descende : il me résiste, et monsieur le soutient.
Voilà tout uniment d'où notre débat vient.

MADAME ÉVRARD.

D'un tapage si grand, comment, c'est là la cause!

M. DUBRIAGE.

Ah! je suis plus choqué du ton que de la chose.

MADAME ÉVRARD, *à M. Dubriage.*

Vous avez bien raison; mais vous le connaissez,
Ce cher homme... Il est vif.

AMBROISE.

Eh, morbleu!

MADAME ÉVRARD, *à Ambroise.*

Finissez.
George est un bon enfant, et va, je le parie.
(*à Georges, d'un ton d'autorité.*)
Se rendre le premier. Là, descends, je te prie.

GEORGES.

Eh oui, je descends!

MADAME EVRARD.

Bon.

GEORGES, *à part, en s'en allant.*

Oh! que j'ai de chagrin
De voir ces deux fripons maîtriser mon parrain!

SCÈNE V

M. DUBRIAGE, MADAME EVRARD, AMBROISE.

MADAME ÉVRARD.

Vous avez tort, Ambroise, il faut que je le dise;
Et vous êtes brutal à force de franchise.

M. DUBRIAGE, *encore ému.*

Je suis bon; mais aussi c'est trop en abuser.

MADAME ÉVRARD, *à Ambroise.*

Sur ce point je ne puis vraiment vous excuser.
Vous êtes droit, loyal; mais jamais, je le pense,
D'être doux et soumis cela ne vous dispense.

AMBROISE.

Eh! qui vous dit, madame?...

M. DUBRIAGE.

Il s'emporte d'abord;
Il me tient des propos... Et devant George, encor!

Digitized by Google

MADAME ÉVRARD.
Cela n'est pas croyable... Ambroise!...
AMBROISE.
Je vous jure
Que c'est dans la chaleur...
MADAME ÉVRARD.
Oh oui! je vous assure...
AMBROISE.
Eh! monsieur sait combien je lui suis attaché.
M. DUBRIAGE.
Je le sais; sans quoi...
MADAME ÉVRARD.
Bon! vous n'êtes plus fâché...
Monsieur se plaît chez lui, parmi nous : il me semble]
Qu'il faut le rendre heureux, vivre tous bien ensemble.]
M. DUBRIAGE.
N'en parlons plus.
MADAME ÉVRARD.
Non, non, plus du tout.
(*Elle lui donne affectueusement ses gants et son chapeau.*)
M. DUBRIAGE.
Sans adieu :
Je vais au Luxembourg me promener un peu.
MADAME ÉVRARD, *de loin.*
Revenez donc bientôt, cher monsieur : il me tarde...
M. DUBRIAGE.
Oui, bientôt.

SCÈNE VI

MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

AMBROISE.
Savez-vous que, si l'on n'y prend garde,
Il nous fera la loi?
MADAME ÉVRARD.
Nous sommes sans témoin :
Ambroise, songez-y, vous allez un peu loin,
Et je crains que monsieur ne perde patience.
AMBROISE.
Je voudrais voir cela.
MADAME ÉVRARD.
Ce ton de confiance
Pourrait vous attirer quelques fâcheux éclats.
Je vous en avertis, ne vous exposez pas.
AMBROISE.
Eh! je n'ai pas du tout besoin qu'on m'avertisse!
La maison sauterait plutôt que j'en sortisse.
Un autre soin m'occupe, à ne vous rien céler,
Et je vais cette fois nettement vous parler.
Dès longtemps je vous aime, et vous presse, madame,
De recevoir ma main, de devenir ma femme.
C'est trop longtemps aussi me jouer, m'amuser,
Il faut m'admettre enfin, ou bien me refuser.
MADAME ÉVRARD.
Mais vous pressez les gens d'une manière étrange,
Il le faut avouer.
AMBROISE.
Je ne prends plus le change.
Tenez, madame Évrard, je vais au fait d'abord.
Je ne suis point galant; mais vous me plaisez fort.
MADAME ÉVRARD.
Monsieur Ambroise!...
AMBROISE.
Eh oui! votre air, votre figure,
Que vous dirai-je, enfin? Toute votre tournure
M'enchante, me ravit. Allez, j'ai de bons yeux :
Vous êtes fraîche, et moi je ne suis pas très-vieux;
Par ma foi, nous serons le mieux du monde en-
[semble :
Et puis notre intérêt l'exige, ce me semble.
Ma fortune est assez ronde, vous le savez.
Je ne m'informe point de ce que vous avez :
Vous ne vous êtes pas sûrement oubliée...
Allons, madame Évrard.
MADAME ÉVRARD.
Je crains d'être liée.
AMBROISE.
Eh! plutôt craignez tout, si nous nous divisons;
Oui : je n'ai pas besoin d'en dire les raisons.
L'un de l'autre, entre nous, nous savons des nou-
[velles.
Et tous deux nous pourrions en raconter de belles.
Au lieu qu'à l'avenir, si nous ne faisons qu'un,
Nous ne craindrons plus rien de l'ennemi commun...
A propos, j'oubliais de vous dire, madame,
Que j'ai trouvé, je crois, cette seconde femme...
MADAME ÉVRARD.
Vous revenez toujours sur ce chapitre-là!
Je ne suis point d'accord avec vous sur cela.
AMBROISE.
Vous n'avez pas besoin de quelqu'un qui vous aide?
MADAME ÉVRARD.
Moi! point du tout.
AMBROISE.
Si fait; et puis qui vous succède...
MADAME ÉVRARD.
Qui?...
AMBROISE.
Voulons-nous servir jusques à nos vieux jours?
Notre service est doux, mais nous servons toujours.
MADAME ÉVRARD. [être
Vous voyez mal, Ambroise : il vaudrait mieux peut-
Attendre... enfin fermer les yeux de notre maître.
AMBROISE.
Mais cela peut durer encore très-longtemps.
Monsieur n'a, voyez-vous, que soixante-cinq ans.
Il est temps, croyez-moi, de faire une retraite :
Et, pour la faire sûre, honorable et discrète,
Il faut laisser ici des gens honnêtes, doux,
Par nous-même choisis, qui dépendent de nous,
Qui soient à nous, de nous qui lui parlent sans cesse.
MADAME ÉVRARD.
S'ils allaient de monsieur captiver la tendresse!...
Enfin, nous verrons...

Digitized by Google

AMBROISE.

Bon! vous remettez toujours!

MADAME ÉVRARD.

Eh! moins d'impatience!

AMBROISE.

Et vous, moins de détours
Plus de délais : demain je veux une réponse.

MADAME ÉVRARD.

(*à part, en s'en allant.*)
Demain, soit. Sur mon sort si monsieur ne prononce,
Que faire? Allons, il faut le presser au plus tôt.

AMBROISE.

A demain donc.

SCÈNE VII

AMBROISE, *seul.*

Voilà la femme qu'il me faut.
D'abord, réunissant les deux sommes en une,
C'est un total; et puis, à quoi bon la fortune
Quand on la mange seul? Monsieur sert de leçon :
C'est une triste chose, au fait, qu'un vieux garçon!
On se marie, on a des enfants, on amasse :
Et, si l'on meurt, du moins on sait où le bien passe...
Mais que veut cette fille?... A propos, c'est je croi...
Déjà!

SCÈNE VIII

AMBROISE, LAURE.

AMBROISE, *d'un ton rude.*

Qu'est-ce?

LAURE, *tremblante.*

Monsieur... Ambroise?

AMBROISE.

Eh bien! c'est moi.

LAURE.

Peut-être en ce moment, monsieur, je vous dé-[range...
C'est moi... dont vous a pu parler monsieur La-[grange.

AMBROISE.

C'est différent. J'entends; c'est vous qui souhaitez
Entrer ici?

LAURE.

Du moins, si vous le permettez.
Voulez-vous bien jeter les yeux sur cette lettre?

AMBROISE, *s'asseyant.*

Vous tremblez!

LAURE.

Moi?... pardon.

AMBROISE.

Tâchez de vous remettre...
Voyons... « Sage, bien née et docile... » Il suffit.
(*regardant Laure très-fixement.*)
Votre air s'accorde assez avec ce qu'on m'écrit.

LAURE.

Vous êtes trop honnête.

AMBROISE.

On vous appelle?

LAURE.

Laure.

AMBROISE.

Et votre âge... Vingt ans?

LAURE.

Pas tout à fait encore.

AMBROISE.

Bon. Avez-vous servi déjà?

LAURE.

Qui, moi?... Jamais!
Je ne servirai point ailleurs, je vous promets.

AMBROISE.

Vous n'êtes pas, je crois, mariée?

LAURE.

A mon âge,
Sans fortune, peut-on songer au mariage?

AMBROISE.

Plus je vous interroge, et plus je m'aperçois
(*se levant*).
Que vous me convenez... Allons, je vous reçois.

LAURE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous daignez me [faire.

AMBROISE.

Oh non! Je vois cela, vous ferez mon affaire.
J'en préviendrai monsieur; car il est à propos
Qu'ensemble ce matin nous en disions deux mots :
Mais j'en réponds. Au reste, il est bon de vous dire
Où vous êtes, comment vous devez vous conduire.

LAURE.

J'écoute.

AMBROISE.

Vous saurez que vous avez ici
Plus d'un maître à servir.

LAURE.

On me l'a dit aussi.

AMBROISE.

Moi, le premier.

LAURE.

Oh oui!

AMBROISE.

Puis, pour la gouvernante,
Madame Évrard, soyez docile et prévenante.
Monsieur la considère, et moi j'en fais grand cas.
Servez-la bien.

LAURE.

Monsieur, je n'y manquerai pas.

AMBROISE.

Enfin, il faut avoir pour monsieur Dubriage
Les égards et les soins que l'on doit à son âge :
C'est un homme de bien, respectable d'abord,
Riche d'ailleurs, qui peut faire un jour votre sort.

LAURE.

Par un motif plus pur déjà je le révère.

AMBROISE.

C'est tout simple; surtout souvenez-vous, ma chère,
Que c'est Ambroise seul qui vous a fait entrer.

LAURE.

Je n'oublierai jamais, j'ose vous l'assurer,

Digitized by Google

Que, si dans la maison j'occupe cette place,
C'est à vos soins, monsieur, que j'en dois rendre [grâce.

AMBROISE.

Pas mal. Allons, je crois que je serai content.

SCÈNE IX

LAURE, AMBROISE, CHARLES.

CHARLES, *de loin, à part.*

L'aura-t-il agréée?

AMBROISE.

Ah! Charles, dans l'instant
J'arrête, je reçois cette jeune servante;
Elle va soulager, servir la gouvernante,
Et dans l'occasion pourra vous seconder :
Avec elle tâchez de vous bien accorder.

CHARLES.

Oui, je l'espère.

AMBROISE, *à Laure.*

Bon! allez payer votre hôte,
Et revenez ici dans deux heures, sans faute :
Ne demandez que moi.

LAURE.

Non.

AMBROISE.

Pour quelques instants
Je vais sortir. Allez, ne perdez point de temps.
(*à Charles.*)
Ni vous non plus.

CHARLES.

Oh non! Croyez, je vous supplie,
Que toute ma journée est assez bien remplie.

SCÈNE X

CHARLES, LAURE.

CHARLES.

Te voilà donc entrée! Ah! nous verrons un peu
S'ils feront déguerpir la nièce et le neveu!

LAURE.

Je suis tremblante encor.

CHARLES.

Rassure-toi, ma chère.
Mon oncle va te voir; il suffit et j'espère.
Il entendra bientôt le son de cette voix
Qui sut toucher mon cœur dès la première fois...
Ah! je voudrais déjà qu'à loisir il t'eût vue!

LAURE.

Je désire à la fois et crains cette entrevue.
Cette madame Evrard, ô Dieu, que je la crains!

CHARLES.

Qu'elle est fausse et méchante!

LAURE.

En ce cas, je la plains.

CHARLES.

Chère épouse, faut-il qu'à feindre de la sorte
Le destin nous réduise!

LAURE.

Eh, Charles! que m'importe!
Je serai près de toi : toi seul fais tout mon bien;
Tu me tiens lieu de tout : le reste ne m'est rien.
Mon ami, sans compter ce pénible voyage,
J'ai bien eu du chagrin depuis mon mariage;
Mais tu me consolais : nous mêlions nos douleurs :
Et ces deux ans, passés ensemble dans les pleurs,
Sont encor les moments les plus doux de ma vie.

CHARLES.

Va, mon sort, quel qu'il soit, est trop digne d'en- [vie...

LAURE.

Mais adieu; car je crains...

CHARLES.

A peine pouvons-nous
Peindre nos sentiments.

LAURE.

Ils n'en sont que plus doux...
Adieu, Charles.

CHARLES.

Au revoir.

LAURE, *en sortant.*

Au revoir.

SCÈNE XI

CHARLES, *seul.*

Quelle femme!
De l'esprit, de la grâce, avec une belle âme!
Trop heureux! Mon pauvre oncle a ses peines aussi,
Et n'a personne, hélas! qui le console ainsi. [dre,
Je craignais son courroux : ah! bien loin de le crain-
C'est lui qui de nous trois est bien le plus à plain- [dre!...
Mais que veut George?

SCÈNE XII

CHARLES, GEORGES.

CHARLES.

Eh bien?

GEORGES.

Elle vient de partir,
Sans qu'on l'ait, grâce au ciel, vue entrer ni sortir...
Mais vous ne savez pas!...

CHARLES.

Qu'as-tu donc à me dire?

GEORGES.

Quelque chose, entre nous, qui vous fera peu rire.
J'ai là-bas cinq cousins, tous issus de germains,
Dont l'un même a déjà ses papiers dans les mains :
Ils viennent par monsieur se faire reconnaître.
« Il est sorti, » leur dis-je. « Il rentrera peut-être, »
Dit l'orateur. Enfin, ils ont voulu rester.
Que ferai-je, monsieur?

CHARLES.

Eh mais! fais-les monter

GEORGES.

Songez donc que de près à mon parrain ils tiennent,
Et qu'ils pourraient fort bien...

CHARLES.

Il n'importe; qu'ils viennent.

GEORGES.

Allons...

SCÈNE XIII

CHARLES, *seul.*

Ces chers cousins, je crois, se doutent peu
Qu'ils vont être reçus ici par un neveu.
Ils approchent, fort bien; sachons encore feindre.
Ils ne sont pas heureux: c'est à moi de les plaindre.

SCÈNE XIV

CHARLES; LES CINQ COUSINS, *vêtus assez modestement.*

LE GRAND COUSIN, *bas aux autres, de loin.*

Laissez-moi parler seul.

haut, à Charles, avec maintes révérences que les autres imitent.)

Nous avons bien l'honneur,
Monsieur...

CHARLES.

C'est moi qui suis votre humble serviteur.
Vous venez pour parler à M. Dubriage?

LE GRAND COUSIN.

Oui, monsieur; c'est l'objet de notre long voyage,
Car nous venons d'Arras pour le voir seulement.

CHARLES.

En vérité, j'admire un tel empressement,
Et je ne doute pas qu'à monsieur il ne plaise.

LE TROISIÈME COUSIN.

Le cousin de nous voir sera, je crois, bien aise.

CHARLES.

Le connaissez-vous?

LES QUATRE COUSINS.

Non.

LE GRAND COUSIN, *d'un air important.*

Ils ne l'ont jamais vu.
Mais mon air au cousin pourrait être connu.
Je l'allai voir alors qu'il faisait son commerce,
En... n'importe: il vendait des étoffes de Perse!...
Dame aussi, le cousin est riche à millions,
Et nous sommes encor gueux comme nous étions.

CHARLES.

Êtes-vous frères tous?

LE GRAND COUSIN.

Il ne s'en faut de guères.
Voici mon frère, à moi: les trois autres sont frères;
Mais nous sommes cousins, tous issus de germains,
Comme il est constaté par ces titres certains,

(déployant ses papiers.)

Surtout par ce tableau. Mon frère est géographe.

LE DEUXIÈME COUSIN, *avec force révérences.*

Pour vous servir. Voici mon nom et mon paraphe.

(déroulant l'arbre généalogique, et le faisant voir à Charles.)

Roch-Nicodème Armand (c'est notre aïeul commun,

(Ils ôtent tous leur chapeau.)

La souche) eut trois garçons; mon grand-père en est un.
Sa fille, Jeanne-Armand, contracta mariage,
Comme vous pouvez voir, avec Paul Dubriage,
Le père du cousin.

CHARLES, *suivant des yeux sur l'arbre généalogique.*

Arrêtez donc un peu.
Je vois plus près, tout seul, Pierre-Armand, un neveu:
Il exclut les cousins, la chose paraît claire.

LE DEUXIÈME COUSIN, *embarrassé.*

Oui; mais... Frère, dis donc...

LE GRAND COUSIN.

Nous ne le craignons guère.

CHARLES.

Pourquoi?

LE GRAND COUSIN.

Par le cousin il est fort détesté,
Et vraisemblablement sera déshérité.

CHARLES.

Fort bien!

LE TROISIÈME COUSIN.

Nous n'avons pas l'honneur de le connaître:
Mais il nous gêne fort.

CHARLES.

Il aurait droit peut-être
De vous dire à son tour: « C'est vous qui me gênez,
« Et c'est ma place enfin, messieurs, que vous prenez. »

LE GRAND COUSIN.

Bah! bah!

LE TROISIÈME COUSIN.

Cette maison, comme elle est belle et grande!

(à Charles.)

Est-elle à lui, monsieur?

LE GRAND COUSIN.

Parbleu, belle demande!
Je gage qu'il en a bien plus d'une autre encor.

LE QUATRIÈME COUSIN.

Quels meubles!

LE TROISIÈME COUSIN.

Les dedans, vous verrez, sont pleins d'or.

LE CINQUIÈME COUSIN.

De bijoux.

LE DEUXIÈME COUSIN, *d'un ton grave.*

De contrats.

LE GRAND COUSIN.

Et quand on peut se dire,
« Nous aurons tout cela, » ma foi, cela fait rire.

TOUS LES COUSINS, *riant aux éclats.*

Oh! oui, rien n'est plus drôle.

CHARLES.

En effet, à présent
Je trouve que la chose a son côté plaisant.

LE GRAND COUSIN.

Morbleu!

CHARLES.
Paix, car on vient.
LE GRAND COUSIN.
Qbelle est donc cette dame?
CHARLES, *bas, aux cousins.*
C'est une gouvernante... Entre nous, cette femme
Sur l'esprit de monsieur a beaucoup d'ascendant :
Il faut la ménager.
LE GRAND COUSIN, *bas, à Charles.*
Allez, je suis prudent,
Et sais ce qu'il faut dire à notre gouvernante.

SCÈNE XV

CHARLES, LES CINQ COUSINS, MADAME EVRARD.

LE GRAND COUSIN.
Madame, nous avons...
MADAME ÉVRARD, *d'un air très-inquiet.*
Je suis votre servante.
Messieurs, peut-on savoir ce que vous désirez?
LE GRAND COUSIN.
Nous désirerions voir le cousin. Vous saurez...
LES QUATRE COUSINS, *tous ensemble.*
Nous sommes les cousins de monsieur Dubriage.
LE GRAND COUSIN, *bas, aux autres.*
Paix!
(*haut, à madame Évrard.*)
Nous venons d'Arras tout exprès.
MADAME ÉVRARD.
C'est dommage :
Monsieur vient de sortir.
LE GRAND COUSIN.
C'est ce qu'on nous a dit :
Mais quoi! nous l'attendrons fort bien, sans contre-
[dit.
Le cousin va rentrer avant peu, je l'espère?
MADAME ÉVRARD.
Non : il ne rentrera que très-tard, au contraire.
LE GRAND COUSIN.
Demain nous reviendrons.
MADAME ÉVRARD.
Ne venez pas demain :
Il part pour la campagne, et de très-grand matin.
LES TROISIÈME ET QUATRIÈME COUSINS.
Après-demain?
MADAME ÉVRARD.
Sans doute... Enfin dans la semaine.
Mais, je vous en préviens, souvent il se promène.
D'ailleurs, monsieur saura que vous êtes venus;
C'est comme si par lui vous étiez reconnus.
TOUS LES COUSINS.
Oh! nous voulons le voir!
MADAME EVRARD.
Très-volontiers. Lui-même
Sera ravi de voir de bons parents qu'il aime.
Au revoir donc, messieurs; car, dans ce moment-ci...
LE GRAND COUSIN.
Madame...
LE TROISIÈME COUSIN, *bas, au grand cousin.*
Je croyais qu'on dînerait ici.
LE GRAND COUSIN, *bas, au troisième cousin.*
Paix donc!...
(*haut, à madame Évrard.*)
Nous reviendrons.
MADAME ÉVRARD.
Pardon, je vous supplie,
Si je vous laisse aller.
LE GRAND COUSIN.
Vous êtes trop polie.
CHARLES, *les reconduisant avec politesse.*
C'est à moi de fermer la porte à ces messieurs.
(*Il sort avec eux.*)

SCÈNE XVI

MADAME EVRARD, *seule.*

Qu'ils aillent présenter leur cousinage ailleurs...
Quel malheur, si monsieur eût vu cette recrue!
(*prêtant l'oreille.*)
On ferme... Ah! Dieu merci, les voilà dans la rue!...
Au surplus, ces parents m'épouvantent fort peu,
Et je crains beaucoup moins dix cousins qu'un ne-
[veu...
Mais quoi! je perds le temps en de vaines paroles!
Les enfants du portier doivent savoir leurs rôles;
Faisons-les répéter : oui, sachons avec art
Employer des enfants pour toucher un vieillard.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

MADAME EVRARD, LES DEUX ENFANTS DE GEORGES.

MADAME ÉVRARD.
Bon, mes petits amis; je suis très-satisfaite.
JULIEN.
Aussi, depuis au moins deux heures je répète.
MADAME ÉVRARD.
Fort bien! Çà, mes enfants, je m'en vais vous laisser.
Vous, dès qu'il paraîtra, vous irez l'embrasser.
TOUS DEUX.
Oui, oui.
MADAME ÉVRARD.
Comme papa, maman.
TOUS DEUX.
Ah! tout de même.
MADAME EVRARD.
Appelez-le du nom de papa, car il l'aime.
JULIEN.
C'est bien vrai : moi, toujours je l'appelle *papa.*
LA SŒUR.
Moi, *bon ami.*

MADAME ÉVRARD.

Sans doute il vous demandera
Si vous avez appris ce matin quelque chose :
Alors vous lui direz votre scène.

LA SŒUR.

Je n'ose.

MADAME ÉVRARD.

Tu n'oses?... Pauvre enfant!

LE FRÈRE.

Oh! moi, je ne crains rien!
Je sais par cœur mon rôle, et je le dirai bien.

MADAME ÉVRARD.

Bon, Julien! Soyez donc tous les deux bien aimables;
Et si jusqu'à demain vous êtes raisonnables,
Vous aurez... quelque chose.

LE FRÈRE.

Oui, moi; mais pas ma sœur.
Elle a peur, elle n'ose.

LA SŒUR.

Oh non! je n'ai plus peur.

MADAME ÉVRARD.

J'entends monsieur venir : adieu donc, bon courage!
(*à part, en s'en allant.*)
Après, je reviendrai pour achever l'ouvrage.

SCÈNE II

LES ENFANTS; M. DUBRIAGE, *qui s'avance en rêvant sans les voir.*

LA SŒUR.

Je ne pourrai jamais réciter tout cela.

LE FRÈRE, *bas*

Je te soufflerai, moi. Chut, ma sœur, le voilà!

LA SŒUR, *bas.*

Il ne nous voit pas.

LE FRÈRE, *bas.*

Non; il rêve.

LA SŒUR, *bas.*

Ah! que c'est drôle!

LE FRÈRE, *bas.*

Eh! paix donc!

LA SŒUR, *bas.*

On dirait qu'il répète son rôle.
(*Ils rient tous deux, et se font des mines.*)

M. DUBRIAGE.

Qu'est-ce?

LE FRÈRE, *courant à lui.*

C'est nous, papa.

M. DUBRIAGE, *l'embrassant.*

C'est toi, petit Julien!

LA SŒUR, *allant aussi à M. Dubriage.*

Oui, bon ami.

M. DUBRIAGE, *l'embrassant aussi.*

Bonjour!

LA SŒUR.

Comment ça va-t-il?

M. DUBRIAGE.

Bien.
Et vous?

LE FRÈRE.

Tu vois.

M. DUBRIAGE.

Cela se lit sur vos visages.
Dites-moi, mes enfants, êtes-vous toujours sages?

LE FRÈRE.

Oh! toujours! Ce matin, mamau nous le disait.

M. DUBRIAGE, *se tournant tour à tour vers chacun d'eux.*

Vraiment?

LA SŒUR.

Si tu savais comme elle nous baisait!

LE FRÈRE.

Et papa! Tout exprès il quitte son ouvrage.

LA SŒUR.

Il prétend que cela lui donne du courage.

M. DUBRIAGE.

Et vous les aimez bien?

LA SŒUR.

Oui, comme nous t'aimons.

LE FRÈRE.

Papa rause la nuit, croyant que nous dormons.
Hier encor, ma sœur était bien endormie,
Moi pas : je l'entendais qui disait : « Mon amie,
« Conviens que nous devons être tous deux contents,
« Et que nous avons là de bien jolis enfants... »
Et maman répondait : « C'est vrai qu'ils sont aimables. »
« Dame! c'est qu'à leur mère ils sont tous deux semblables, »
Disait papa. « Julien, soit, répondait maman;
« Mais Suson te ressemble, à toi; là, conviens-en. »

M. DUBRIAGE.

Fort bien, mes bons amis. Comment va la mémoire?
Savez-vous ce matin une fable, une histoire?

LE FRÈRE.

Tiens, papa, ce matin encor nous répétions
Un petit dialogue à nous deux.

M. DUBRIAGE.

Ah! voyons.

LE FRÈRE.

Çà, commence, ma sœur.
(*Les enfants récitent chacun leur couplet comme une leçon.*)

LA SŒUR.

« Quel est le patriarche
« Qui prévit le déluge et construisit une arche?

LE FRÈRE.

« Noé, fils de Lamech, qui, comme vous savez,
« S'est échappé lui-même, et nous a tous sauvés.

LA SŒUR.

« On me l'avait bien dit. Quoi, tous tant que nous sommes!...
« Comment! un homme seul a sauvé tous les hommes?

LE FRÈRE.

« Oui, sans doute; et voici comment cela s'est fait :
« Noé n'eut que trois fils, Sem, Cham, et puis Japhet.
« Sem en eut cinq : chacun eut au moins une épouse,
« Dont il eut maint enfant; Jacob seul en eut douze.

Digitized by Google

« Ces enfants se sont vus pères d'enfants nombreux :
« C'est de là qu'est venu le peuple des Hébreux.

LA SŒUR.

« Ah! ah!

LE FRÈRE.

« Je n'ai parlé que de Sem : ses deux frères
« Du reste des humains ont été les grands-pères.
« Dieu dit : *Multipliez et croissez à l'envi.*
« Nul précepte jamais n'a mieux été suivi ;
« Et l'on continuera sûrement de le suivre. »

M. DUBRIAGE.

Où donc avez-vous lu cela?

LE FRÈRE.

Dans un beau livre,
Dont on a fait présent à maman.

M. DUBRIAGE.

C'est assez.

LA SŒUR.

J'ai quelque chose encore à dire.

M. DUBRIAGE.

Finissez.

(*Il rêve; et pendant ce temps-là les enfants se font des mines, et s'excitent l'un l'autre à parler à M. Dubriage.*)

LA SŒUR, *allant tout doucement à lui.*

Tiens, quelquefois à nous papa ne prend pas garde...
(*Elle lui caresse la joue.*)
Je fais comme cela... Puis alors il regarde,
Me voit, rit et m'embrasse enfin comme cela.
(*Elle témoigne vouloir l'embrasser.*)

M. DUBRIAGE, *lui tendant les bras.*

Chère petite, viens.

LE FRÈRE.

Et moi, mon bon papa?

M. DUBRIAGE.

Viens aussi.
(*Il les tient tous deux serrés dans ses bras.*)

SCÈNE III

M. DUBRIAGE, LES ENFANTS, MADAME ÉVRARD.

MADAME ÉVRARD, *de loin, sans être vue.*

Mes enfants s'en tirent à miracle :
Il est temps de parler à mon tour.
(*haut, toujours d'un peu loin.*)
Doux spectacle!
Il m'enchante, d'honneur!

M. DUBRIAGE.

C'est vous, madame Évrard?

MADAME ÉVRARD.

Oui, monsieur; du tableau je prends aussi ma part.
On croirait voir un père au sein de sa famille.

LA SŒUR, *à madame Évrard.*

J'ai fort bien dit ma scène...

MADAME ÉVRARD, *l'arrêtant.*

A merveille, ma fille
Vous égayez monsieur : c'est bien fait, mes enfants.
Allez jouer tous deux : en restant plus longtemps,
Vous importuneriez ce bon papa peut-être;
Allez.

LES ENFANTS, *en sortant.*

Adieu, papa.

SCÈNE IV

M. DUBRIAGE, *assis;* MADAME ÉVRARD.

MADAME ÉVRARD, *à part.*

Si je puis m'y connaître,
(*haut.*)
Il est ému. Vraiment, ces enfants sont gentils.

M. DUBRIAGE.

Oui, tout à fait : pour moi, j'aime fort leurs babils.

MADAME ÉVRARD.

Et leurs caresses donc, naïves, enfantines!
Et puis ils ont tous deux les plus charmantes mines...
Une grâce, un sourire; enfin je ne sais quoi...
Qui me plaît, m'attendrit.

M. DUBRIAGE.

Il me touche aussi, moi.
Qui ne les aimerait? Cela n'est pas possible.

MADAME ÉVRARD.

Je me dis quelquefois : « Monsieur est bon, sensible.
« S'il a tant d'amitié pour les enfants d'autrui,
« Qu'il aurait donc d'amour pour des enfants à lui! »

M. DUBRIAGE, *à demi-voix.*

Hélas!

MADAME ÉVRARD.

Cette petite est le portrait du père.

M. DUBRIAGE.

Oui, vraiment! Et Julien, il ressemble à sa mère!...

MADAME ÉVRARD.

A s'y tromper. Ces gens sont-ils assez heureux
De voir ainsi courir et sauter autour d'eux
Leurs portraits, en un mot, comme un autre soi-même?

M. DUBRIAGE.

J'y pensais : ce doit être une douceur extrême.

MADAME ÉVRARD.

Je ressemblais aussi beaucoup, je m'en souvien,
A mon père... digne homme! Il était assez bien...
Ayant moins de richesse, hélas! que de naissance!...
On le félicitait sur notre ressemblance :
Aussi m'aimait-il plus que ses autres enfants...
(*finement.*)
Et puis il m'avait eue à plus de soixante ans!
Je flattais son orgueil autant que sa tendresse :
Il m'appelait souvent l'enfant de sa vieillesse.

M. DUBRIAGE.

A plus de soixante ans!

MADAME ÉVRARD.

Oui; c'est qu'il était frais!..
Et même il a vécu vingt ans encore après.
Allons! vous retombez dans votre rêverie.

M. DUBRIAGE.

Il est vrai.

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais... Excusez, je vous prie...
Mais vous semblez avoir quelque chose.

M. DUBRIAGE.

Non, rien.

MADAME ÉVRARD.

Si fait ; vous êtes triste: oh ! je le vois fort bien...
Au surplus, chacun a ses embarras, ses peines...
Moi qui vous parle, eh bien ! j'ai moi-même les [miennes.

M. DUBRIAGE.

Qui? vous, madame Evrard ?

MADAME ÉVRARD.

Sans doute.

M. DUBRIAGE.

A quel propos ?

MADAME ÉVRARD.

Ambroise me tourmente : il désire, en deux mots,
Qu'avant peu, que demain, je devienne sa femme.

M. DUBRIAGE.

(la faisant asseoir à côté de lui.)

Ambroise, dites-vous?... Répétez donc, madame.

MADAME ÉVRARD.

Je dis qu'Ambroise m'aime et me veut épouser :
Depuis plus de deux ans je sais le refuser.
J'élude chaque jour une nouvelle instance,
Croyant que mes délais lasseront sa constance :
Non; loin de s'attiédir, son ardeur va croissant.
Mais aujourd'hui surtout il devient plus pressant;
Il insiste, et vraiment je ne sais plus que faire :
Je viens vous demander conseil sur cette affaire.

M. DUBRIAGE.

Eh mais! je ne sais trop quel conseil vous don-
Car enfin ce parti n'est pas à dédaigner : [ner!...
Ambroise est, après tout, un parfait honnête homme,
Homme d'honneur, de sens, excellent économe.

MADAME ÉVRARD.

Oui, vous avez raison; et pour la probité,
Ambroise, assurément, sera toujours cité;
Mais il parle d'hymen, la chose est sérieuse.
Je crains, je l'avouerai, de n'être pas heureuse.

M. DUBRIAGE.

Et pourquoi ?

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais... Tenez, c'est qu'entre nous
On peut être honnête homme et fort mauvais époux.
Ambroise est quelquefois d'une rudesse extrême,
Vous le savez : souvent il vous parle à vous-même
D'un ton...

M. DUBRIAGE.

Un peu dur, oui; mais vous l'adoucirez :
Vous avez pour cela des moyens assurés.

MADAME ÉVRARD.

Quelle tâche ! J'en suis d'avance intimidée...
Puis... j'avais de l'hymen une tout autre idée :
Car j'étais faite, moi, pour un lien si doux;
Et... sans l'attachement, monsieur, que j'ai pour
A coup sûr je serais déjà remariée. [vous,
Dans mon premier hymen je fus contrariée;
Et, lorsque l'on m'unit au bon monsieur Évrard,
A mon penchant peut-être on eut trop peu d'égard.
A prendre un tel époux bien qu'on m'eût su con- [traindre,
Vous savez cependant s'il eut lieu de se plaindre,
Si je manquai pour lui de soins, d'attention !...

M. DUBRIAGE.

On vous eût crus unis par inclination.

MADAME ÉVRARD.

Eh bien ! en pareil cas, si je fus complaisante,
Jugez, monsieur, combien je serais douce, aimante,
Si j'avais un mari qui fût... là... de mon choix,
Dont l'humeur me convînt, en un mot !

M. DUBRIAGE.

Je le crois.

MADAME ÉVRARD.

Et je ne parle pas d'un mari vain, volage...
Je n'aurais point voulu d'un jeune homme; à cet [âge,
On ne sait pas aimer.

M. DUBRIAGE.

Je l'ai toujours pensé.
Ce que vous dites là, madame, est très-sensé.

MADAME ÉVRARD.

Pour mieux dire, tenez, monsieur, je le confesse,
Pourvu qu'il eût passé la première jeunesse,
Peu m'importe quel âge aurait eu mon époux.
Je parle sans détour; car enfin, entre nous,
En me remariant, moi, s'il faut vous le dire,
Un, deux enfants, voilà tout ce que je désire...
Il me semble déjà que j'ai là sous les yeux,
Que je vois mes enfants; le père au milieu d'eux,
Souriant à nous trois, allant de l'un à l'autre...
Oh ! quel ravissement serait alors le nôtre !
(se reprenant.)
J'entends le mien, celui du mari que j'aurais,
Je parle en général. Je n'ai point de regrets :
Auprès de vous, mon sort est trop digne d'envie;
Le ciel m'en est témoin, j'y veux passer ma vie.
Nul motif, nul pouvoir ne peut m'en arracher.

M. DUBRIAGE.

Qu'un tel attachement est fait pour me toucher !

MADAME ÉVRARD.

Vous devez voir pour vous jusqu'où va ma tendresse,
Comme au moindre signal je vole, je m'empresse;
Comme je mets au rang des plaisirs les plus doux
Celui de vous servir, d'avoir bien soin de vous.
Ce n'est point l'intérêt, le devoir qui me mène :
C'est l'amitié, le cœur; cela se voit sans peine...
Enfin, sur le motif qui me faisait agir
On s'est mépris... au point de me faire rougir.
Oui, monsieur, pour jamais, s'il faut que je le dise,
La médisance ici peut m'avoir compromise :
Je ne suis pas encor d'âge à la désarmer.
On me soupçonne enfin...

M. DUBRIAGE.

De quoi ?

MADAME ÉVRARD.

De vous aimer,
De vous plaire... Je dis d'avoir touché votre âme.
Charle, en entrant, a cru que j'étais votre femme.

Digitized by Google

Mon amitié pour vous me fait tout supporter.
C'est un plaisir de plus, et j'aime à le goûter...
Mais je vous le demande, avec un cœur sensible,
Puis-je épouser?...

M. DUBRIAGE, *ému.*

Non, non! cela n'est pas possible;
Ambroise, je le sens, est indigne de vous:
Le ciel ne l'a point fait pour être votre époux.

MADAME ÉVRARD.

Le croyez-vous?

M. DUBRIAGE.

Oh, oui!

MADAME ÉVRARD.

Peut-être je me flatte,
Et peut-être ai-je l'âme un peu trop délicate:
Lorsqu'en moi je descends, je ne sais... je me crois
Digne d'un meilleur sort. L'état où je me vois
M'humilie... Ah! j'ai tort... mais malgré moi j'en [pleure.

M. DUBRIAGE, *plus ému.*

Chère madame Evrard!... chaque jour, à toute heure,
Oui, je découvre en vous, et je m'en sens frappé,
Mille dons enchanteurs qui m'avaient échappé.
Votre aimable entretien me touche, m'intéresse.

MADAME ÉVRARD. [serait-ce

Qu'est-ce qu'un entretien, de grâce?... Ah! que
Si je pouvais, un jour, donner à mes transports
Un libre cours, monsieur! J'ose le dire, alors,
Combien de qualités vous pourriez reconnaître,
Que ma position empêche de paraître!

M. DUBRIAGE.

Ah! je les entrevois, et je devine assez
Tout ce que j'ai perdu... Mais vous me ravissez...
Ai-je pu jusqu'ici négliger tant de charmes?

MADAME ÉVRARD.

Si vous saviez combien j'ai dévoré de larmes,
Combien j'ai soupiré, combattu cette ardeur
Qui me tourmente! Hélas! la crainte, la pudeur...

M. DUBRIAGE, *se levant, et hors de lui.*

Je n'y puis plus tenir: toute votre personne
Me charme... C'en est fait...
(*on sonne.*)

MADAME ÉVRARD, *laissant échapper un cri.*

Ah, ciel!

M. DUBRIAGE.

Je crois qu'on sonne.

MADAME ÉVRARD.

Eh bien donc! vous disiez?... Achevez en deux mots.

M. DUBRIAGE.

C'est Ambroise.

MADAME ÉVRARD, *à part.*

Bon Dieu, qu'il vient mal à propos!

SCÈNE V

M. DUBRIAGE, MADAME EVRARD, AMBROISE, LAURE.

M. DUBRIAGE, *à Ambroise.*

Eh bien! qu'est-ce?

AMBROISE.

Monsieur, c'est une jeune fille
Sage, laborieuse et d'honnête famille,
Qu'en ce moment je viens vous présenter...

MADAME EVRARD.

Pourquoi?

AMBROISE.

Mais... pour vous soulager, madame Évrard.

MADAME EVRARD.

Qui? moi!
Oh! je n'ai pas du tout besoin qu'on me soulage:
On ne craint point encor le travail à mon âge.

M. DUBRIAGE.

Oui, sans doute... je crois qu'on peut se dispenser
De prendre cette fille.

AMBROISE.

On ne peut s'en passer;
Et dans cette maison, quoi qu'en dise madame,
Il faut absolument une seconde femme,
Pour plus d'une raison. Sans être fort âgés,
Tous deux avons besoin d'être un peu ménagés.
Madame Evrard, qui parle, en était prévenue.

MADAME ÉVRARD.

Moi! jamais de ce point je ne suis convenue;
Je vous ai toujours dit: « Attendons, il faut voir. »
Savais-je, par hasard, qu'elle viendrait ce soir?

AMBROISE.

Comment l'aurais-je dit? je l'ignorais moi-même.
Lagrange m'a servi d'une vitesse extrême...
Mais qu'elle soit venue un peu plus tôt, plus tard,
(*à M. Dubriage.*)
La voici. Vous aurez, j'espère, quelque égard,
Monsieur, pour un sujet qu'en ce logis j'arrête.
Quant à madame Evrard, je la crois trop honnête
(*en regardant fixement madame Évrard.*)
Pour me contrarier en cette occasion.
Si d'avance elle eût fait un peu réflexion...

MADAME ÉVRARD.

Allons, puisqu'à vos vœux il faut toujours souscrire,
Pour l'amour de la paix, j'aime mieux ne rien dire.
(*à M. Dubriage.*)
Ainsi, monsieur, voyez...

M. DUBRIAGE.

En effet, je ne vois
Nul inconvénient... Allons, je la reçois.
(*à part.*)
Je dois quelques égards à l'un ainsi qu'à l'autre.
(*haut.*) [vôtre:
C'est mon affaire, au fond, beaucoup moins que la
Elle est pour vous aider plus que pour me servir.
Je crois qu'elle vous peut seconder à ravir.

AMBROISE, *à Laure.*

Remerciez monsieur.

LAURE.

Ah! de toute mon âme.

AMBROISE.

Remerciez aussi madame Evrard.

LAURE.

Madame...

Digitized by Google

MADAME ÉVRARD.

Je vous dispense, moi, de tout remercîment.

M. DUBRIAGE.

Cette fille paraît assez bien.

MADAME ÉVRARD.

Ah ! vraiment,
Dès qu'Ambroise la donne!...

M. DUBRIAGE.

Allons, allons, ma chère..
Instruisez-la tous deux de ce qu'elle doit faire;
(*à part, à lui-même.*)
Et vivons en repos. Je suis tout hors de moi...
Cette madame Evrard?... En vérité, je croi...
(*Il sort en regardant avec intérêt madame Évrard, qui feint de n'y pas prendre garde.*)

SCÈNE VI

AMBROISE, MADAME EVRARD, LAURE.

AMBROISE.

Eh mais! vit-on jamais refus aussi bizarre!
Je suis fort mécontent, et je vous le déclare.

MADAME ÉVRARD.

(*à Ambroise,*) *à Laure.*)
Paix donc! Un peu plus loin.

LAURE, *à part, en s'éloignant.*

Allons, résignons-nous.

MADAME ÉVRARD, *à Ambroise.*

Eh! j'ai bien plus le droit de me plaindre de vous!
Quelle obstination!

SCÈNE VII

CHARLES, AMBROISE, MADAME EVRARD, LAURE.

CHARLES, *de loin, à part.*

Je veux savoir l'issue...

AMBROISE, *à Charles.*

Que voulez-vous?

CHARLES, *embarrassé.*

Je viens... je viens...

LAURE, *bas, à Charles.*

Je suis reçue.

CHARLES, *bas.*

Bon.

AMBROISE.

Vous venez... pourquoi?

CHARLES.

J'ai cru qu'on m'appelait.

AMBROISE.

Vous vous êtes trompé.

CHARLES.

Pardonnez, s'il vous plaît.
Je me retire.

MADAME EVRARD.

Au fond, ceci prouve son zèle.
(*à Charles.*)
Retournez vers monsieur, en serviteur fidèle.

CHARLES.

J'y vais.

MADAME ÉVRARD, *de loin.*

N'oubliez pas ce que je vous ai dit.

CHARLES.

Non, madame.
(*bas, à Laure, au fond du théâtre.*)
Courage!

SCÈNE VIII

MADAME EVRARD, AMBROISE; LAURE, *toujours au fond.*

MADAME ÉVRARD.

Il est tout interdit.

AMBROISE.

Refuser un sujet que j'offre!

MADAME ÉVRARD.

Belle excuse!
Proposer à monsieur des gens que je refuse!
Je vous avais prié d'attendre.

AMBROISE.

Quel discours!
En cela, comme en tout, vous remettez toujours.
Je ne veux plus attendre.

LAURE, *de loin, à part.*

O ciel, est-il possible?
Ma situation est-elle assez pénible!

MADAME ÉVRARD.

Par trop d'empressement vous allez tout gâter.

AMBROISE.

Vous allez réussir à m'impatienter.

MADAME ÉVRARD.

N'en parlons plus.

AMBROISE.

Je sors; j'ai maintes chose à faire.
Il faut que j'aille voir des marchands, le notaire,
Demander de l'argent... Que sais-je?... Oh! quel [ennui!
Quoi! s'occuper toujours des affaires d'autrui!

MADAME ÉVRARD.

Eh! vous vous occupez en même temps des vôtres!

AMBROISE.

Rien n'est plus naturel;... mais dites donc des nôtres.

MADAME ÉVRARD.

Des nôtres, soit.

AMBROISE, *à Laure.*

(*à part.*)
Je sors. Allons, j'ai réussi;
J'ai si bien fait, qu'enfin cette fille est ici.

SCÈNE IX

MADAME EVRARD, LAURE.

MADAME ÉVRARD, *à part.*

Oh! qu'elle me déplaît! Jeune et jolie, encore!...
(*haut, d'un ton sec.*)
Eh bien! vous dites donc que vous vous nommez?...

LAURE.

Laure.

MADAME ÉVRARD.

Et quel âge avez-vous?

LAURE.

Pas encor vingt ans.

MADAME ÉVRARD.

Non?
C'est dommage! Eh! trop jeune... Oui, beaucoup [trop!

LAURE.

Pardon!
Ce n'est pas ma faute.

MADAME ÉVRARD.

Ah, c'est la mienne!

LAURE.

Madame,
Je ne dis pas cela.

MADAME ÉVRARD.

Qu'êtes-vous, fille, femme?
Dites.

LAURE.

Qui? moi! Jamais je ne me marierai.

MADAME ÉVRARD.

Et vous ferez fort bien. Je dois savoir bon gré
A cet Ambroise! Il vient, sans m'avoir prévenue,
Nous amener ici d'emblée une inconnue!

LAURE.

Je me ferai connaître.

MADAME ÉVRARD.

Il sera temps alors!
Vous pourriez bien avant être mise dehors.

LAURE.

J'ose espérer que non.

MADAME ÉVRARD.

Tenez, c'est que peut-être
Ambroise avec vous seule a pu faire le maître:
Mais il vous a trompée à coup sûr en ceci,
S'il ne vous a pas dit que je commande ici.

LAURE.

Je sais trop qu'en ces lieux vous êtes la maîtresse.

MADAME ÉVRARD.

Pourquoi n'est-ce donc pas à moi qu'on vous adresse?
Mais je verrai bientôt si vous me convenez;
Car enfin c'est à moi que vous appartenez,
Et vous êtes vraiment entrée à mon service.

LAURE.

Soit.

MADAME ÉVRARD.

Jamais au premier; tenez-vous à l'office.

LAURE.

J'entends.

MADAME ÉVRARD.

Ne faites rien sans ma permission.

LAURE.

Jamais.

MADAME ÉVRARD.

Si l'on vous donne une commission,
Instruisez-m'en toujours avant que de la faire.

LAURE.

Toujours.

MADAME ÉVRARD.

Que m'obéir soit votre unique affaire.
Allez m'attendre en bas.

LAURE.

Hélas!

MADAME ÉVRARD.

Que dites-vous?

LAURE.

J'y vais.

MADAME ÉVRARD.

Vous raisonnez!... Sortez.

SCÈNE X

MADAME ÉVRARD, *seule.*

Elle a l'air doux
Et semble assez docile... Eh! qui peut s'y connaître?
La peste soit d'Ambroise! Il fait ici le maître;
Et cependant il faut encor le ménager.
Patience! avant peu, tout cela va changer.
Si j'épouse une fois monsieur, me voilà forte:
Une heure après l'hymen, ils sont tous à la porte.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

M. DUBRIAGE, *seul, s'avance en rêvant.*

Cet entretien toujours me revient à l'esprit.
Je ferais bien, je crois... Oui, cet hymen me rit.
Cette madame Evrard est tout à fait aimable;
Elle est très-fraîche encor, sa taille est agréable;
Elle a les yeux fort beaux, et ses soins caressants,
Tendres, réchaufferaient l'hiver de mes vieux ans.
Elle est d'ailleurs honnête et douce comme un [ange...
Mais mon neveu?... Ma foi, que mon neveu s'ar- [range!
Faudra-t-il consulter ses neveux? Après tout,
Je puis l'abandonner, quand il me pousse à bout.
C'est qu'il est marié! Bientôt il sera père,
Et ses nombreux enfants seront dans la misère.
C'est sa faute: pourquoi s'être ainsi marié?
D'ailleurs, par mon hymen sera-t-il dépouillé?
Je puis faire à ma femme un honnête avantage...
Mais, à l'âge que j'ai, songer au mariage!
Dieu sait comme chacun va rire à mes dépens!
Que résoudre?... Je suis indécis, en suspens...
Voici Charle; à propos le hasard me l'amène.

Digitized by Google

SCÈNE II

M. DUBRIAGE, CHARLES.

M. DUBRIAGE.

Un mot, Charles.

CHARLES.

J'accours.

M. DUBRIAGE.

Tu me vois dans la peine.

CHARLES.

Vous, monsieur?

M. DUBRIAGE.

Oui, je suis dans un grand embarras
Sur un point qu'à coup sûr tu ne devines pas.

CHARLES.

Lequel?

M. DUBRIAGE.

Moi, qui jamais n'ai voulu prendre femme,
Croirais-tu qu'à présent, dans le fond de mon âme,
J'aurais quelque penchant à former ce lien?

CHARLES. [bien.

Pourquoi pas? Je crois, moi, que vous feriez fort

M. DUBRIAGE.

Vraiment?

CHARLES.

Oui. Quoi de plus naturel, je vous prie,
Que de vous attacher une femme chérie,
Qui partage vos goûts, vos ploisirs, vos secrets?
Si cet hymen était l'objet de vos regrets,
Monsieur, que votre cœur enfin se satisfasse.

M. DUBRIAGE.

Tu ne me blâmes point?

CHARLES.

Eh! pourquoi donc, de grâce?
Je ne désire, moi, que de vous voir heureux.

M. DUBRIAGE. [reux;

Bon Charle!... En vérité, je suis... presque amou-
Non d'une jeune enfant, mais d'une femme faite,
Aimable encor pourtant, à mille égards, parfaite;
Une compagne enfin, avec qui de mes jours
Tranquillement, vois-tu, j'achèverai le cours.
Madame Evrard...

CHARLES.

Eh quoi! madame Ev....?

M. DUBRIAGE.

Elle-même.
Eh! d'où vient donc, mon cher, cette surprise ex-

CHARLES. [trême?

Ma surprise?

M. DUBRIAGE.

Oui, j'ai vu ton soudain mouvement;
Tu m'as paru saisi d'un grand étonnement.
A ton avis, j'ai tort de l'épouser peut-être?

CHARLES.

Monsieur... assurément... vous en êtes le maître.

M. DUBRIAGE.

Non; tu viens de piquer ma curiosité:
Explique-toi.

CHARLES.

Qui, moi?

M. DUBRIAGE.

Toi-même.

CHARLES.

En vérité,
Monsieur, tant de bonté ne sert qu'à me confondre!
Dans la place où je suis, je ne puis vous répondre.

M. DUBRIAGE.

Tu blâmes cet hymen; oh oui, je le vois bien!
Tu veux dire par là...

CHARLES.

Monsieur, je ne dis rien.

M. DUBRIAGE. [peuse.

On en dit quelquefois beaucoup plus qu'on ne
Ainsi de t'expliquer, Charles, je te dispense;
Car moi-même, aussi bien, je m'étais déjà dit
Ce que tu me voudrais faire entendre. Il suffit,
N'en parlons plus. Tu peux me rendre un bon of-

CHARLES. [fice.

Trop heureux, monsieur! Charle est à votre ser-
Vous n'avez qu'à parler. [vice.

M. DUBRIAGE.

Je songe à ce neveu,
Ou plutôt à sa femme; et, je t'en fais l'aveu,
Son sort me touche. Elle est peut-être sans ressource.
Je n'ai que cent louis comptés dans cette bourse:
Je voudrais, s'il se peut, les lui faire passer.
Ils habitent Colmar. Comment les adresser?
Car en tout ceci, moi, je ne veux point paraître.
Toi, Charles, par hasard, si tu pouvais connaître
A Colmar...

CHARLES.

J'y connais quelqu'un précisément.

M. DUBRIAGE.

Cet ami pourra-t-il trouver la femme Armand?
Elle est si peu connue!

CHARLES.

Il le pourra, je pense.

M. DUBRIAGE.

Tiens, prends.

CHARLES.

Mais non: plutôt que de prendre d'avance,
Il vaut mieux m'informer de tout ceci, je crois.
Alors...

M. DUBRIAGE.

Soit. J'ai bien fait de m'adresser à toi.

CHARLES.

Oui.

M. DUBRIAGE.

Du fils de ma sœur, après tout, c'est la femme.
Lui-même, je l'ai plaint dans le fond de mon âme:
Je le traite encor mieux qu'il ne l'eût mérité.
Je l'aurais mille fois déjà déshérité,
Si j'eusse voulu croire à certaines personnes
Que, sans te les nommer, peut-être tu soupçonnes.

CHARLES.

Oui, je crois...

M. DUBRIAGE.

Mais, malgré mes griefs contre Armand,
Je répugnai toujours à faire un testament :
Que l'on donne ses biens, soit : alors on s'en prive;
Mais être généreux lorsque la mort arrive!...
On ouvre un testament; ces premiers mots sont lus :
« Je veux... » On dit encore *je veux*, quand on n'est [plus!
Ma fortune, dit-on, est le fruit de mes peines...
Mais ces peines... que sais-je?... eussent été bien [vaines,
Si mon oncle, en mourant, ne m'eût laissé ses biens.
A mon neveu de même il faut laisser les miens :
Qu'il les recueille donc; et puis, s'il en abuse,
Tant pis pour lui : mais moi, je serais sans excuse
Si j'allais l'en priver. Vivant, je l'ai puni;
C'en est assez : je meurs, mon courroux est fini.
N'est-ce pas?

CHARLES.

Moi, monsieur, sur une telle affaire,
Je ne puis, je le sens, qu'écouter et me taire.

M. DUBRIAGE.

Ah çà, tu promets donc de faire comme il faut
Cette commission?

CHARLES.

Oui, monsieur, et plus tôt
Que vous ne pouvez croire; et même je vous quitte,
Afin de m'en aller occuper tout de suite.

M. DUBRIAGE.

Bon enfant!

SCÈNE III

M. DUBRIAGE, LAURE.

M. DUBRIAGE, *seul.*

Ce garçon soulage mes ennuis :
C'est un besoin pour moi, dans l'état où je suis.

LAURE, *de loin, à part, amenée par Charles, qui se retire.*

Je tremble à son aspect... Dieu fais que je lui plaise!
(*haut, en s'avançant.*)
Monsieur...

M. DUBRIAGE.

Ah! mon enfant, c'est vous? J'en suis [bien aise.
Je ne suis pas fâché de causer avec vous.

LAURE.

Moi-même j'épiais un moment aussi doux.
Il est bien naturel que l'on cherche son maître,
Pour le voir, lui parler, se faire enfin connaître.

M. DUBRIAGE.

Vous ne pouvez, je crois, qu'y gagner.

LAURE.

Ah, monsieur!...

M. DUBRIAGE.

Non, c'est que vous avez le ton de la candeur,
L'air sage...

LAURE.

Ce n'est pas vertu chez une femme,
C'est devoir.

M. DUBRIAGE.

Il est vrai : j'aime à vous voir dans l'âme
Ces principes d'honneur, cette élévation.

LAURE.

C'est l'heureux fruit, monsieur, de l'éducation;
Je le garde avec soin, c'est mon seul héritage.

M. DUBRIAGE.

Oui, c'est un vrai trésor qu'un pareil avantage...
Vous devez donc le jour à d'honnêtes parents?

LAURE.

Honnêtes, oui, monsieur, mais non pas dans le [sens
Que lui donnait l'orgueil; dans le sens véritable.
Mes père et mère étaient un couple respectable,
Placé dans cette classe où l'homme dédaigné
Mange à peine un pain noir de ses sueurs baigné;
Où, privé trop souvent d'un bien mince salaire,
Un ouvrier utile est nommé *mercenaire*,
Quand on devrait bénir ses travaux bienfaisants;
Mes parents, en un mot, étaient des artisans.

M. DUBRIAGE.

Artisans! Croyez-vous qu'un riche oisif les vaille?
Le plus homme de bien est celui qui travaille.
Poursuivez.

LAURE.

Chaque soir, aux heures de loisir,
A me former le cœur ils mettaient leur plaisir.
Leurs préceptes étaient simples comme leur âme :
« Crains Dieu, sers ton prochain, et sois honnête [femme... »
C'étaient là leurs seuls mots, qu'ils répétaient tou- [jours.
Leur exemple parlait bien mieux que leurs dis- [cours.
Ils semblaient pressentir, hélas! leur fin prochaine.
Depuis qu'ils ne sont plus, j'ai bien eu de la peine;
Mais j'ai toujours trouvé dans l'occupation
Subsistance à la fois et consolation.

M. DUBRIAGE.

Je vois que vos parents vous ont bien élevée.
Quoi! de tous deux déjà vous êtes donc privée?

LAURE.

Un cruel accident tout à coup m'a ravi
Mon père, et de bien près ma mère l'a suivi.

M. DUBRIAGE.

Perdre ainsi ses parents! de tels parents encore!...
Car, sans les avoir vus, tous deux je les honore...
Ma fille, je vous plains.

LAURE.

Quel excès de bonté,
Monsieur! Le ciel pourtant ne m'a pas tout ôté :
Il me reste un ami, mais un ami solide,
Qui m'a jusqu'à Paris daigné servir de guide.

M. DUBRIAGE.

Vous êtes de province?

LAURE.

Oui, de bien loin : aussi
J'ai mis dix jours entiers pour venir jusqu'ici.
(*on entend une voix du dehors, appelant.*)
« Laure! Laure! »

Digitized by Google

LAURE.

Je crois qu'on m'appelle.

M. DUBRIAGE.

N'importe.
Pour vous expatrier, mon enfant, de la sorte,
Sans doute vous aviez un motif, un objet?

LAURE.

Oh oui, monsieur! Voici quel en est le sujet :
L'ami dont je parlais, le seul que j'aie au monde,
Et sur qui désormais tout mon bonheur se fonde,
A dans la capitale un très-proche parent;
Il m'en parlait sans cesse, et toujours en pleurant :
« Oui, me dit-il un jour, vous êtes vertueuse,
« Jeune, douce; surtout vous êtes malheureuse.
« Il doit vous secourir, et je vous le promets. »
Je le crus : mon ami ne me trompa jamais.
Je partis avec lui croyant suivre mon frère,
Regrettant peu des lieux où n'était plus ma mère.
Après dix jours de marche enfin nous arrivons.

M. DUBRIAGE.

Eh bien?...

LAURE.

Mais quel accueil, ô ciel! nous éprouvons!

M. DUBRIAGE.

Il vous aurait reçue avec indifférence?

LAURE.

Ah! monsieur, nous aurions encor quelque espé-
S'il avait seulement voulu nous recevoir. [rance,

M. DUBRIAGE.

Quoi! ce proche parent...

LAURE.

N'a pas daigné nous voir.

M. DUBRIAGE.

Que dites-vous? Cet homme a donc un cœur de

LAURE. [roche?...

Ce n'est pas le moment de lui faire un reproche.
Non, il n'est point cruel : il est humain et bon;
Et, sans des étrangers maîtres de la maison...

M. DUBRIAGE.

Il est bon, dites-vous? Eh! c'est faiblesse pure!
Rien doit-il, rien peut-il étouffer la nature?
Je veux voir ce parent : ensemble nous irons.
Cet homme est inflexible, ou nous l'attendrirons.

LAURE.

Ah! monsieur, je commence à le croire possible.
Je me flatte, en effet, qu'il n'est point insensible :
Et, fût-il contre nous encore plus aigri,
Oui, nous l'attendrirons : je vous vois attendri!

M. DUBRIAGE, *voyant venir madame Évrard.*

Chut!

SCÈNE IV

M. DUBRIAGE, LAURE, MADAME EVRARD.

MADAME ÉVRARD, *de loin, à part.*

Encor là!

M. DUBRIAGE, *un peu embarrassé, à madame Évrard.*

C'est vous! Quel sujet vous amène,
Madame?...

MADAME ÉVRARD.

Je le vois, ma présence vous gêne.

M. DUBRIAGE.

Comment!

MADAME ÉVRARD.

Que sais-je, enfin?... Mais c'est moi qui pourrais
Vous demander quels sont les importants secrets
Que vous confie encore ici mademoiselle.
Depuis une heure au moins vous causez avec elle,
Et ces mystères-là me surprennent un peu.

M. DUBRIAGE, *d'un ton faible.*

Pourquoi, madame Evrard? Eh! oui, j'en fais l'aveu.
J'aime à l'entretenir : ne suis-je pas le maître?...
Et puis j'étais bien aise enfin de la connaître.
Je ne m'en repens pas.

MADAME ÉVRARD.

Oui, je vois que d'abord
Sa conversation vous intéresse fort.

M. DUBRIAGE.

J'en conviens; et vraiment vous en seriez surprise.

MADAME ÉVRARD.

Fort bien; mais ce n'est pas pour causer qu'on l'e

M. DUBRIAGE. [prise.

Soit. Elle me parlait de l'éducation...

MADAME ÉVRARD.

Allons! c'est bien cela dont il est question!
(*à Laure.*)
Descendez à l'instant.

LAURE.

Que faut-il que je fasse?

MADAME ÉVRARD.

Marthe vous le dira. Allez donc.

SCÈNE V

M. DUBRIAGE, MADAME EVRARD.

M. DUBRIAGE.

Ah! de grâce,
Parlez-lui doucement : elle est timide.

MADAME ÉVRARD.

Bon!

M. DUBRIAGE.

Elle paraît sensible.

MADAME ÉVRARD.

Eh! qui vous dit que non?...
(*se radoucissant.*)
D'ailleurs, à votre avis, suis-je donc si méchante?

M. DUBRIAGE.

Non... mais c'est que vraiment elle est intéressante;
Elle a...

MADAME ÉVRARD.

De la douceur peut-être, j'en convien...
Mais rappelons, monsieur, cet aimable entretien.
Ces mots charmants qu'allait exprimer votre bouche.

M. DUBRIAGE.

Ce n'est pas seulement sa douceur qui me touche:
C'est qu'elle a de la grâce, un choix de termes purs;
Surtout de la sagesse et des principes sûrs.

MADAME ÉVRARD.

Oui, je le crois... Tantôt, ou je me suis trompée,
Ou d'un grand mouvement votre âme était frappée.

M. DUBRIAGE.

Cette fille a vraiment un mérite accompli.

MADAME ÉVRARD.

Vous ne parlez que d'elle, et semblez tout rempli...
Un moment vous a-t-il fait perdre la mémoire
Des discours de tantôt?

M. DUBRIAGE.

Non; pourriez-vous le croire?...
Je vous suis attaché... Mais quoi! les mots touchants
De cette enfant...

MADAME ÉVRARD.

Encor! c'est se moquer des gens.

M. DUBRIAGE.

Vous avez de l'humeur.

MADAME ÉVRARD.

Oui, je m'impatiente
De voir que vous parlez toujours d'une servante.

M. DUBRIAGE.

C'est qu'elle est au-dessus vraiment de son état;
Elle a je ne sais quoi de doux, de délicat...

MADAME ÉVRARD.

Oh, c'en est trop! S'il faut dire ce que j'en pense,
Cette fille me blesse et me déplaît d'avance.

M. DUBRIAGE.

Eh! pourquoi?

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais... mais elle me déplaît :
Je vous dis nettement la chose comme elle est.
Elle n'est bonne à rien d'ailleurs, à rien qui vaille;
Et je crois qu'il vaut mieux d'abord qu'elle s'en aille.

M. DUBRIAGE.

Qu'elle s'en aille! Qui, Laure?

MADAME ÉVRARD.

Oui.

M. DUBRIAGE.

Vous plaisantez!

MADAME ÉVRARD.

Moi! point du tout.

M. DUBRIAGE.

Comment!...

MADAME ÉVRARD.

Ainsi vous hésitez,
Et vous me préférez la première venue,
Qu'à peine en ce moment vous connaissez de vue!

M. DUBRIAGE.

Non. Mais, quoi! je ne puis chasser ainsi...

MADAME ÉVRARD.

Fort bien!
C'est votre dernier mot?... Et moi, voici le mien :
Il faut que sur-le-champ l'une de nous deux sorte.

M. DUBRIAGE.

Eh quoi! pouvez-vous bien me parler de la sorte?

MADAME ÉVRARD.

Vous-même, entre nous deux, pouvez-vous balancer?

M. DUBRIAGE.

Mais je puis vous chérir, et ne point la chasser.

MADAME ÉVRARD.

Non, monsieur : chassez Laure, ou bien...

M. DUBRIAGE.

Quelle rudesse!

MADAME ÉVRARD.

Qu'elle sorte, ou je sors.

M. DUBRIAGE, *en colère.*

Vous êtes la maîtresse;
Mais elle restera.

MADAME ÉVRARD.

Plaît-il?

M. DUBRIAGE.

Oui, sur ce ton
Puisque vous le prenez, je la garde.

MADAME ÉVRARD.

Pardon,
Monsieur! Mais...

M. DUBRIAGE.

Non. J'entends qu'ici Laure demeure.
Si cela vous déplaît, sortez... à la bonne heure :
Voilà mon dernier mot.

(*Il sort très en colère.*)

SCÈNE VI

MADAME ÉVRARD, *seule.*

L'ai-je bien entendu?
Est-ce donc là monsieur?... Comment, j'aurais perdu
En ce fatal instant le fruit de dix années...
Quand je touche au moment de les voir couronnées?
(*après un moment de repos.*)
Il m'a dit tout cela dans un premier transport,
Qui pourra se calmer... N'importe, j'ai grand tort.
Menacer, m'emporter, quelle imprudence extrême!
J'en avertis Ambroise, et j'y tombe moi-même!
S'il en est temps encor, revenons sur nos pas.

SCÈNE VII

MADAME ÉVRARD, CHARLES.

MADAME ÉVRARD.

Mon ami Charles!...

CHARLES.

Eh bien?

MADAME ÉVRARD.

Ah! vous ne savez pas...
Avec monsieur je viens d'avoir une querelle?...

CHARLES.

Quoi, vous! A quel propos, madame?

MADAME ÉVRARD.

A propos d'elle,
De Laure.

CHARLES.

Est-il possible?

MADAME ÉVRARD.

Eh, sans doute! J'ai dit
Qu'il fallait qu'à l'instant l'une de nous sortît.

Digitized by Google

Mais point du tout : monsieur, qui la protége et [l'aime,
M'a dit...(le croiriez-vous?) : « Eh bien! sortez vous
Et là-dessus il est rentré fort en courroux. [même. »

CHARLES.

Vous m'étonnez! Aussi, comment le fâchez-vous!
Monsieur est bon maître; oui, mais enfin c'est un [maître.

MADAME ÉVRARD.

J'en conviens, mon ami, j'ai quelque tort peut-être:
Mais cette fille-là me choque et me déplaît.

CHARLES.

Quel est son crime, au fond? Que vous a-t-elle fait?
Monsieur accepte Laure, il paraît content d'elle,
Et vous le tourmentez pour une bagatelle!

MADAME ÉVRARD.

Le mal est fait : voyons comment le réparer?

CHARLES.

Aisément de ce pas vous saurez vous tirer.
Une fois de monsieur quand vous serez l'épouse,
De Laure assurément vous serez peu jalouse.

MADAME ÉVRARD.

A cet hymen tantôt j'ai cru le disposer :
Mais voici que tout change. Avant de l'épouser,
Il faut bien qu'avec lui je me réconcilie.

CHARLES.

Oui, j'entends.

MADAME ÉVRARD.

Aidez-moi, mon cher, je vous supplie.

CHARLES.

Vous n'avez pas besoin du tout de mon secours;
Et vous seule bientôt...

MADAME ÉVRARD.

Secondez-moi toujours...
Il revient déjà... Bon!

CHARLES.

Il rêve, ce me semble.

MADAME ÉVRARD.

Tant mieux! J'espère encor... laissez-nous donc en- [semble.

(*Charles sort*).

Voyons.

(*Elle se tient à l'écart, et s'assied accoudée sur une table.*)

SCÈNE VIII

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD.

M. DUBRIAGE, *se croyant seul.*

Personne ici!... Je suis bien malheureux!
Je suis bon à mes gens, et je fais tout pour eux.
Je suis leur père... Eh bien! voyez la récompense!
Madame Évrard aussi!... Cependant, quand j'y [pense,
Moi, j'ai pris feu peut-être un peu légèrement.

(*Madame Évrard tire vite son mouchoir, et s'en couvre le visage, comme pour essuyer ses larmes.*)

Cette femme est sensible; et, véritablement,
C'est la première fois qu'elle s'est emportée...
Je le confesse, oh oui! je l'ai trop maltraitée!

MADAME ÉVRARD, *éclatant en sanglots.*

Oui, sans doute.

M. DUBRIAGE.

Ah! c'est vous, bonne madame Évrard?

MADAME ÉVRARD, *levée, sanglotant toujours.*

Moi-même, dont, hélas! sans pitié, sans égard,
Vous avez déchiré l'âme sensible et tendre.
A ce traitement-là j'étais loin de m'attendre,
Après dix ans de soins, de tendresse.

M. DUBRIAGE.

En effet.
Moi-même je ne sais comment cela s'est fait...

MADAME ÉVRARD.

Après ce coup, je puis supporter tout au monde :
Et, dans une retraite ignorée et profonde...

M. DUBRIAGE.

Quoi, vous songez encore à ce qui s'est passé?

MADAME ÉVRARD.

Jamais le souvenir n'en peut être effacé.

M. DUBRIAGE.

Que dites-vous, madame? Oublions, je vous prie,
Cette petite scène; et plus de brouillerie.

MADAME ÉVRARD.

Ah! monsieur, je vois bien que vous ne m'aimez
Je ferais désormais des efforts superflus... [plus.

M. DUBRIAGE.

Eh non! madame Évrard! je suis toujours le même;
Toujours, plus que jamais, croyez que je vous aime.

MADAME ÉVRARD.

Si vous m'aimiez un peu, pourriez-vous me chasser?

M. DUBRIAGE.

Avez-vous pu vous-même ainsi me menacer?
Nous sommes vifs tous deux... Allons, point de ran- [cune
De part et d'autre; moi, je n'en conserve aucune:
Vous non plus, n'est-ce pas?

MADAME ÉVRARD.

Tenez, monsieur, je crains
Que Laure ne nous donne ici quelques chagrins.

M. DUBRIAGE.

Ah! pouvez-vous le craindre? Elle en est incapable:
Tout annonce qu'elle est et douce et raisonnable.
Vous en serez contente, allez, je vous promets.

MADAME ÉVRARD.

Vous tenez donc beaucoup à cette fille?

M. DUBRIAGE.

Eh mais!
Ambroise l'a donnée; et c'est lui faire injure
Que de la renvoyer. Ainsi, je vous conjure,
N'en parlons plus, cessez d'insister sur ce point.
Surtout, madame Évrard, ne m'abandonnez point.

MADAME ÉVRARD.

J'en avais fait le vœu; mais, depuis cette affaire,
Je ne sais trop...

M. DUBRIAGE.

Comment, vous balancez, ma chère!
Je vous en prie.

MADAME ÉVRARD.

Allons : c'en est fait, je me rends.

Digitized by Google

M. DUBRIAGE.

Charmante femme!

SCÈNE IX

M. DUBRIAGE, MADAME EVRARD, AMBROISE, LAURE.

AMBROISE.

Eh bien! qu'est-ce donc que j'apprends?
Madame Evrard menace, et veut que Laure sorte :
Oh! je déclare...

M. DUBRIAGE.

Allons, le voilà qui s'emporte
Comme à son ordinaire!

MADAME ÉVRARD.

Oui, nous sommes d'accord;
Vous serez satisfait, et personne ne sort.

SCÈNE X

M. DUBRIAGE, AMBROISE, LAURE.

AMBROISE.

Elle rit : par hasard serait-ce moi qu'on joue?

M. DUBRIAGE.

Eh non! nous avons eu tous deux, je te l'avoue,
Même au sujet de Laure, un petit démêlé;
(*Il appuie sur ce mot.*)
Mais il n'y paraît plus. En maître j'ai parlé :
Laure nous reste.

AMBROISE.

Ah! bon.

M. DUBRIAGE.

Moi, j'aime cette fille :
Je la garde.

LAURE.

Monsieur!...

AMBROISE.

Elle est douce et gentille,
N'est-ce pas?

M. DUBRIAGE.

Mais elle est bien mieux que tout cela :
On n'a pas plus d'esprit, de raison, qu'elle en a.

AMBROISE.

Oh! j'en étais bien sûr quand je vous l'ai donnée :
Sans quoi, je n'aurais pas...

M. DUBRIAGE.

C'est qu'elle est très-bien née;
J'entends bien élevée. Il ne tiendra qu'à vous,
Laure, d'être longtemps... mais toujours avec nous.

LAURE.

Ah! mon... monsieur, croyez que ma plus chère
Est de pouvoir ici passer toute ma vie. [envie

AMBROISE.

Oh! vous y resterez, en dépit qu'on en ait : [met.
C'est moi qui vous... Je dis, monsieur vous le pro-

SCÈNE XI

M. DUBRIAGE, LAURE.

M. DUBRIAGE.

Oui, je vous le promets. Ne craignez rien, ma chère :
Mais à madame Évrard tâchez pourtant de plaire...
Je songe à ce parent; je voudrais voir aussi
Cet ami de province, avec lequel ici
Vous êtes arrivée.

LAURE.

Ah! qu'il aura de joie.
Si vous daignez, monsieur, permettre qu'il vous voie!

M. DUBRIAGE.

J'en augure très-bien, puisque vous l'estimez.
Est-il jeune?

LAURE.

Oui, monsieur...

M. DUBRIAGE.

Ah! jeune... vous l'aimez?

LAURE, *simplement.*

Oui, monsieur : en l'aimant, j'obéis à ma mère.
« Aime-la, lui dit-elle en mourant; sois son frère. »
Il le promit; depuis il a tenu sa foi :
Père, ami, protecteur, guide, il est tout pour moi.

M. DUBRIAGE.

Ce jeune homme à mes yeux est vraiment estimable.
Et son cruel parent?...

LAURE.

Peut-être est excusable;
Car il ne connaît point mon ami : mais enfin
Il se fera connaître; et ce n'est pas en vain
Que nous serons venus du fond de notre Alsace.

M. DUBRIAGE.

D'Alsace, dites-vous?... De quel endroit, de grâce?

LAURE.

De Colmar.

M. DUBRIAGE.

De Colmar!

LAURE.

Oui, monsieur...

M. DUBRIAGE.

Dites-moi,
Vous avez à Colmar garnison, que je croi?

LAURE.

Oui, monsieur...

M. DUBRIAGE.

Je connais quelqu'un dans cette ville,
Un soldat; mais comment démêler entre mille?...
Après tout, que sait-on?... Il se nommait Armand...

LAURE.

Je le... connais.

M. DUBRIAGE.

Ah, ah! par quel hasard, comment?...

LAURE.

Par un hasard, monsieur, qui jamais ne s'oublie.
Ce jeune homme à mon père avait sauvé la vie :
Jugez si le sauveur d'un père, d'un époux,
Devait avec transport être accueilli de nous!

Digitized by Google

L'estime se joignit à la reconnaissance.
Nous vîmes qu'il était d'une honnête naissance,
Plein de cœur et d'esprit, brave et zélé soldat,
Comme s'il eût par goût embrassé cet état.
Et pourtant doux, honnête.

M. DUBRIAGE, *à lui-même.*

Oh, oui... le bon apôtre!
(*à Laure.*)
C'est assez; je vois bien que vous parlez d'un autre.

LAURE.

Cet Armand-là, monsieur, n'est pas le même?

M. DUBRIAGE.

Oh non!
Le mien, qui ne ressemble au vôtre que de nom,
Est un mauvais sujet, sans raison, sans conduite,
Qui s'enfuit un beau jour, et s'engage par suite;
Puis se marie, épouse une fille de rien,
Dont le moindre défaut fut de naître sans bien,
Qui menait une vie avant son mariage!...

LAURE, *très-vivement.*

Monsieur, rien n'est plus faux; je réponds qu'elle
Elle s'est, je l'avoue, éprise d'un soldat, [est sage.
Mais estimable, honnête, ainsi que son état.
Elle le vit, l'aima du vivant de son père;
Il lui fut accordé par sa mourante mère:
Elle l'aime, il l'adore, et jusques aujourd'hui
Elle a toujours vécu sagement avec lui.
Ce qu'on a pu vous dire est un mensonge infâme:
Oui, l'épouse d'Armand est une honnête femme.

M. DUBRIAGE.

Mais vous la défendez...

LAURE.

C'est moi que je défend.

M. DUBRIAGE.

C'est vous?...

LAURE, *toujours en colère.*

Eh oui! je suis cette femme d'Armand!

M. DUBRIAGE.

Quoi! vous seriez...

LAURE, *à part, et revenant à elle.*

O ciel! je me trahis moi-même.

M. DUBRIAGE. [trême.

Vous, ma nièce, bon Dieu!... Ma surprise est ex-

LAURE, *aux genoux de M. Dubriage.*

Oui, monsieur, vous voyez cette triste moitié
D'un neveu malheureux, trop digne de pitié.
Moi-même à vos genoux je suis toute tremblante,
Et votre seul aspect me glace d'épouvante.

M. DUBRIAGE.

Relevez-vous, madame, et calmez vos esprits.
Tantôt, de votre air doux, de vos grâces épris,
Je vous trouvais aimable, et vous l'êtes encore.
Repousser une nièce, ayant accueilli Laure,
Ce serait à la fois être injuste et cruel.
Votre époux à mes yeux n'est pas moins criminel.
Mais quoi! s'il m'a manqué, vous n'êtes point cou- [pable,
Et votre sort déjà n'est que trop déplorable,
D'être la femme d'un...

LAURE.

Ah! soyez généreux!
C'est mon époux; il est absent et malheureux.

SCÈNE XII

M. DUBRIAGE, LAURE, CHARLES.

M. DUBRIAGE.

Ah! Charles, conçois-tu les transports de mon âme?
Voilà ma nièce.

CHARLES.

O ciel! se pourrait-il? Madame
Serait?...

M. DUBRIAGE.

C'est au hasard que je dois cet aveu.
Ma nièce, te dis-je, oui, femme de ce neveu
Dont je parlais tantôt, qui m'a fait tant de peine.
Mais pour elle, après tout, je ne sens nulle haine;
Et d'abord sur ce point j'ai su la rassurer.

CHARLES, *se ranimant.*

Ah! monsieur, est-il vrai? Je n'osais l'espérer...
Si vous saviez quelle est en ce moment ma joie!
Eh quoi! le ciel enfin permet donc que je voie
A vos côtés quelqu'un qui vous touche de près?...
Presque un enfant?... Voilà ce que je désirais.

M. DUBRIAGE.

Charles, je suis sensible à ces marques de zèle.
(*à Laure.*)
C'est un digne garçon, un serviteur fidèle,
Qui m'aime tout à fait, qui me sert d'amitié.

CHARLES.

Dans vos chagrins, monsieur, si je fus de moitié,
J'ai droit de partager aussi votre allégresse:
Car vous avez sans doute, en voyant une nièce,
Dû sentir une vive et douce émotion.

M. DUBRIAGE.

Je ne m'en défends point: mais cette impression
Par d'amers souvenirs est bien empoisonnée.
Cette nièce, par qui m'a-t-elle été donnée?
Par un ingrat qui m'a mille fois outragé...
(*à Laure.*)
Je vous fais de la peine, et j'en suis affligé:
Mais mon cœur ne se peut contenir davantage.

LAURE.

Hélas! continuez, si cela vous soulage.

CHARLES.

Moi, je ne puis juger que par ce que je vois;
Et je vois que du moins il a fait un bon choix.

M. DUBRIAGE.

De sa part, en effet, un tel choix est étrange.

LAURE.

Épargnez mon époux, ou trêve à la louange.

CHARLES.

Oui, ce discernement, monsieur, lui fait honneur,
Prouve qu'il est honnête, et qu'il a dans le cœur
Le goût de la vertu: c'est un grand point, sans
M. DUBRIAGE. [doute.
C'est assez.

CHARLES.

Un seul mot encor.

M. DUBRIAGE.

Eh bien! j'écoute.

CHARLES.

Il ne m'appartient pas de le justifier;
Mais, au moins, des rapports il faut se défier.
De ce pauvre neveu l'on vous peignait la femme
Sous d'affreuses couleurs; et vous voyez madame!

M. DUBRIAGE.

Oui, parlons de la nièce et laissons le neveu.
(*se reprenant.*)
Mais j'ai fait devant Charle un indiscret aveu:
Du premier mouvement je n'ai point été maître.
Mon ami, gardez-vous de rien faire paraître.

CHARLES.

Ah! monsieur... Cependant il faudra tôt ou tard...

M. DUBRIAGE.

Il n'importe, mon cher; avec madame Evrard
J'ai des ménagements à garder. Et vous, Laure,
Rejoignez-la; sachez dissimuler encore.

LAURE.

Oui, mon oncle.

M. DUBRIAGE.

(*avec tendresse, après une petite pause.*)
Fort bien! D'un malheureux neveu
Je vois, ma chère enfant, que vous me tiendrez lieu.

LAURE.

Cher oncle, ce neveu que votre haine accable...
Pardonnez... à vos yeux il est donc bien coupable?

M. DUBRIAGE. [point

S'il l'est, l'ingrat!... Tenez... de grâce... sur ce
Expliquons-nous d'avance, et ne nous trompons
Une fois reconnue, et même avec tendresse, [point.
Peut-être espérez-vous, par vos soins, votre adresse,
Pour votre époux bientôt obtenir le pardon:
Vous vous trompez. Je puis être juste, être bon
Pour vous, aimable, douce, en un mot, innocente,
Sans qu'à revoir Armand de mes jours je consente.
Vous m'entendez, ma nièce? Ainsi donc, voulez-vous
Rester ici? jamais un mot de votre époux,
Pas un.

LAURE.

J'obéirai, monsieur, quoi qu'il m'en coûte.

M. DUBRIAGE. [doute;

Il en coûte à mon cœur pour vous blesser, sans
Mais il le faut: je veux vivre et mourir en paix.
Me le promettez-vous?

LAURE.

Oui, je vous le promets,
Mon cher oncle.

M. DUBRIAGE.

Fort bien: mais descendez, vous dis-je.

LAURE.

J'y vais.

M. DUBRIAGE, *à part.*

C'est à regret, hélas! que je l'afflige.
(*haut.*)
Suis-moi, Charles.

SCÈNE XIII

LAURE, CHARLES.

CHARLES, *bas, à Laure.*

Courage! espérons tout du ciel.
Te voilà reconnue, et c'est l'essentiel.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

CHARLES, GEORGES.

GEORGES.

Non, vous avez beau dire, et, plus tôt que plus tard,
Il faut brouiller Ambroise avec madame Evrard.
Je vais donc le trouver, et lui faire connaître
Que sa future aspire à la main de son maître.

CHARLES.

C'est trahir un secret.

GEORGES.

Bon! il est bien permis
De chercher à brouiller entre eux ses ennemis.
Ambroise, à ce seul mot, va s'emporter contre elle.
Il en doit résulter une bonne querelle:
Et tant mieux! J'aime à voir quereller les méchants;
C'est un repos du moins pour les honnêtes gens...
Laissez faire.

SCÈNE II

CHARLES, *seul.*

Quel zèle à me rendre service!
Quel ami! Le méchant peut trouver un complice;
Mais il n'est ici-bas, et le ciel l'a permis,
Que les honnêtes gens qui puissent être amis.

SCÈNE III

MADAME EVRARD, CHARLES.

MADAME ÉVRARD.

Ah! Charle, ah! mon ami! savez-vous la nouvelle,
La découverte affreuse?...

CHARLES.

Affreuse! Eh! quelle est-elle,
Madame?

MADAME ÉVRARD.

Cette Laure est femme du neveu...

CHARLES.

Comment?...

Digitized by Google

MADAME ÉVRARD.

Eh oui! L'on vient de m'en faire l'aveu
A l'instant.

CHARLES.

Bon! Qui donc a pu?...

MADAME ÉVRARD.

Monsieur lui-même;
Et ce n'a pas été sans une peine extrême.
Je l'ai vu tout à coup distrait, embarrassé,
Car j'ai le coup d'œil sûr; et je l'ai tant pressé
(A cet âge, on n'a pas la force de se taire),
Qu'enfin j'ai pénétré cet horrible mystère.

CHARLES.

C'est la nièce!

MADAME ÉVRARD.

Ah! l'instinct ne saurait nous trahir.
Vous voyez si j'avais sujet de la haïr!
Quand je touche au moment d'être ici la maîtresse,
Quand je vais épouser, il faut qu'elle paraisse!
Car j'aurai fait en vain jouer mille ressorts:
Si Laure reste ici, mon ami, moi, j'en sors.

CHARLES.

Eh, mais!...

MADAME ÉVRARD.

Vous-même aussi; nous sortons l'un et [l'autre

CHARLES.

Vous croyez?

MADAME ÉVRARD.

Oui, ma chute entraînera la vôtre.
La protectrice à bas, adieu le protégé.

CHARLES.

Je voudrais bien pourtant n'avoir pas mon congé.

MADAME ÉVRARD.

Il n'en est qu'un moyen. Arrangeons-nous de sorte
Qu'au lieu de nous, mon cher, ce soit elle qui sorte.

CHARLES.

Elle qui sorte!

MADAME ÉVRARD.

Eh, oui!

CHARLES.

Mais vous n'y pensez pas.

MADAME ÉVRARD.

C'est l'unique moyen de sortir d'embarras.
Il faudra soutenir qu'elle n'est pas la nièce,
Et même le prouver.

CHARLES.

Ah! Dieu! quelle hardiesse!...
Mais quels sont pour cela vos moyens?

MADAME ÉVRARD.

Tout est prêt.
Armand va nous servir...

CHARLES.

Et comment, s'il vous plaît?

MADAME ÉVRARD.

Armand va, de Colmar, écrire que sa femme
Est là-bas près de lui.

CHARLES.

Qu'entends-je? Ah, ciel! madame!...
Contrefaire une lettre!

MADAME ÉVRARD.

Oh que non pas! D'abord
Ce faux serait, je pense, un trait un peu trop fort;
Ce serait une vaine et grossière imposture;
Car monsieur, du neveu, connaît bien l'écriture.
Mais, comme vous savez, j'ai des lettres d'Armand,
Et j'en montre une.

CHARLES.

Bon!

MADAME ÉVRARD.

Oui; Julien à l'instant
Va l'apporter.

CHARLES.

Eh mais, la date?...

MADAME ÉVRARD.

Je la change.
Ambroise, en paraissant venir de chez Lagrange,
Va, par un faux récit, porter les premiers coups.
J'affecterai d'abord l'air incrédule et doux;
Mais j'appuie en effet, et je montre la lettre.
La nièce parlira, j'ose bien le promettre.

CHARLES.

Soit. Mais à des papiers, car elle en peut avoir,
Que repliquerez-vous? Je voudrais le savoir.

MADAME ÉVRARD.

Il ne la verra point.

CHARLES.

En êtes-vous bien sûre?

MADAME ÉVRARD.

Oui, si vous nous aidez. Sachez, je vous conjure,
La retenir là-bas, tandis qu'Ambroise et moi
Nous nous chargeons ici de monsieur.

CHARLES.

Bien, ma foi!
Madame, j'aurai soin de ne pas quitter Laure.

MADAME ÉVRARD.

Voici monsieur. Je dois dissimuler encore.
Allez.

CHARLES, *à part.*

Je vais... parer à ce coup imprévu.

SCÈNE IV

MADAME ÉVRARD, M. DUBRIAGE.

MADAME ÉVRARD, *à part.*
(*haut.*)

Ne désespérons pas... Vous semblez bien ému.

M. DUBRIAGE.

Mais mon émotion est assez naturelle.

MADAME ÉVRARD.

Très-naturelle, oh, oui!... Madame, où donc est-elle?

M. DUBRIAGE.

Dans ma chambre; elle écrit. Elle est bien, entre [nous,
Très-bien.

MADAME ÉVRARD.

Pour en juger, je m'en rapporte à vous.

M. DUBRIAGE.

Mais vous aviez bien pris le change sur son compte,
Convenez-en.

MADAME ÉVRARD.

D'accord; oui, vraiment : j'en ai honte
Pour ceux qui m'ont trompée. On se prévient d'abord
Pour ou contre les gens, et souvent on a tort.

M. DUBRIAGE.

Si sur Armand lui-même, et pendant son absence,
Nous étions abusés?

MADAME ÉVRARD.

Ah! quelle différence!
Nous ne sommes que trop instruits de ses excès.
Eh, n'avons-nous pas vu ses lettres?

M. DUBRIAGE.

Je le sais...
Des torts d'Armand, au reste, elle n'est pas cou-
La pauvre enfant! [pable,

MADAME ÉVRARD.

Oh, non! vous êtes équitable,
Et ne confondez point le bon et le méchant.

M. DUBRIAGE.

Elle est bonne, en effet; elle a l'air si touchant!

MADAME ÉVRARD. [vienne.

Oui, qui prévient pour elle; il faut que j'en con-
Et d'ailleurs il suffit qu'elle vous appartienne,
Pour m'être chère à moi.

M. DUBRIAGE.

Voilà bien votre cœur!

MADAME ÉVRARD.

Hélas! je ne veux rien, rien que votre bonheur.

M. DUBRIAGE.

Chère madame Evrard!... Mais Ambroise s'avance
Fort agité...

MADAME ÉVRARD.

C'est là sa manière, je pense.

SCÈNE V

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

M. DUBRIAGE.

Qu'avez-vous, Ambroise?

AMBROISE.

Ah! j'étouffe de courroux!
On m'a trompé... Que dis-je? On nous a trompés
Cette Laure qu'ici l'on me fait introduire... [tous!

MADAME ÉVRARD.

Eh! mon Dieu! nous savons ce que vous voulez dire.

AMBROISE.

Vous sauriez déjà?...

MADAME ÉVRARD.

Tout; et ce n'est pas, je crois,
De quoi tant se fâcher, Ambroise.

AMBROISE.

Pas de quoi?
Comment! lorsque j'apprends...

MADAME ÉVRARD.

Oui, que madame Laure
Est nièce de monsieur...

AMBROISE.

Vous vous trompez encore;
Elle n'est point sa nièce.

M. DUBRIAGE.

Elle n'est pas?...

AMBROISE.

Eh, non!
Je sors de chez Lagrange; il m'a tout dit.

MADAME ÉVRARD.

Quoi donc?

AMBROISE.

Il m'a dit que d'Armand Laure n'est point la femme,
Mais une aventurière.

MADAME ÉVRARD.

Allons!

AMBROISE.

Paix donc, madame!

MADAME ÉVRARD.

Mais comment écouter des contes?

AMBROISE.

Un moment.
Elle est bien de Colmar; elle connaît Armand.
Sans peine elle aura su qu'à Paris ce jeune homme
Avait un oncle riche; elle entend qu'on le nomme.
Elle écoute, s'informe, et recueille avec soin
Tous les renseignements dont elle aura besoin :
Elle part; de Paris elle fait le voyage,
Et s'offre comme nièce à monsieur Dubriage.

M. DUBRIAGE.

O ciel, qu'entends-je? Eh mais!...

MADAME ÉVRARD.

Il se pourrait, monsieur?...

M. DUBRIAGE.

Non, Ambroise se trompe; et l'air seul de candeur...

AMBROISE.

De candeur! C'est encor ce que m'a dit Lagrange...
Elle connaît son monde, et là-dessus s'arrange.
Elle sait que monsieur est un homme de bien,
Un sage : elle a dès lors composé son maintien,
Et vient jouer ici la vertu, l'innocence.

MADAME ÉVRARD.

Quoi! ce serait un jeu que cet air de décence!
Il est vrai que d'Armand elle parle fort peu.

M. DUBRIAGE.

J'ai défendu qu'on dit un seul mot du neveu.

AMBROISE.

Si c'était son époux, vous obéirait-elle?

MADAME ÉVRARD.

A semblable promesse on n'est pas très-fidèle.
Où donc est ce neveu?

AMBROISE.

Preuve encor que cela.
Si Laure était sa femme, il serait bientôt là.

MADAME ÉVRARD.

En effet, il devrait...

Digitized by Google

M. DUBRIAGE.

Il n'oserait, madame.

AMBROISE.

Il eût osé déjà si Laure était sa femme.

M. DUBRIAGE.

Mais quel fut son espoir? Car pour moi je m'y perd...
Ce secret, tôt ou tard, se serait découvert.

AMBROISE.

Elle eût, en attendant, su vous tirer peut-être
Quelques louis, et puis un beau jour disparaître.

MADAME ÉVRARD.

Ce ne sont encor là que des présomptions.

M. DUBRIAGE.

C'est un point qu'il est bon que nous éclaircissions :
Il faudrait...

AMBROISE.

La chasser.

MADAME ÉVRARD.

Oh non! il faut attendre :
On ne condamne point les gens sans les entendre.
(*à M. Dubriage.*)
N'est-il pas vrai, monsieur?

M. DUBRIAGE.

Sans doute... Appelons-la :
Nous allons voir du moins ce qu'elle répondra.

MADAME ÉVRARD.

Fort bien! J'entends quelqu'un... Que viens-tu me [remettre,
Petit Julien?

JULIEN.

Madame, eh mais! c'est une lettre.

MADAME ÉVRARD.

Donne donc... Ah! je vois le timbre de Colmar!
(*Julien sort.*)

M. DUBRIAGE.

De Colmar, dites-vous?... Serait-ce par hasard
Une lettre d'Armand?... Enfin il s'en avise!...
Eh! que peut-il m'écrire?

MADAME ÉVRARD.

Encor quelque sottise!...
A votre place, moi, je ne la lirais pas.

M. DUBRIAGE.

Cette lettre pourra me tirer d'embarras :
Lisez.

MADAME ÉVRARD.

Lisez vous-même.

M. DUBRIAGE *lit.*

Ah! j'ai peine à comprendre.

MADAME ÉVRARD.

Quoi?

M. DUBRIAGE.

Cette lettre va vous-même vous surprendre.
Tenez, vous allez voir : écoutez un moment.
(*lisant.*)
« Mon cher oncle, » Ah! cher oncle! il est bien temps, [vraiment!
« Pour la vingtième fois j'ose encor vous écrire... »
(*s'interrompant.*)
Madame, que dit-il pour la vingtième fois!
Vingt lettres!...

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais : je n'en ai vu que trois...
Mais quoi, voulez-vous bien continuer de lire,
Monsieur?

M. DUBRIAGE, *continuant de lire.*

« En ce moment, Laure est à mes côtés;
« Elle veut que j'implore encore vos bontés.
« Aisément, je l'avoue, elle me persuade... [lade.
« Trop chère épouse!... Hélas! elle est un peu ma-
« Mais quoi! c'est le chagrin d'être ainsi loin de vous!
« Quand pourrons-nous tous deux embrasser vos [genoux?
« Mon oncle! quels transports seraient alors les [nôtres! »
(*fermant la lettre.*)
Mais cette lettre-là n'est pas du ton des autres.

MADAME ÉVRARD.

Qu'importe? Je ne vois qu'une chose en ceci :
Si Laure est à Colmar, elle n'est pas ici.

AMBROISE.

Parbleu, je disais bien que ce n'était pas elle.
Vous voyez si j'ai fait un rapport infidèle!

M. DUBRIAGE.

Je ne le vois que trop. Je demeure frappé
Comme d'un coup de foudre... Elle m'aurait trompé!

MADAME ÉVRARD.

Rien ne paraît plus clair... Mais, ô ciel! quelle trame!

AMBROISE.

Affreuse!... Allons, je vais renvoyer cette femme.

M. DUBRIAGE.

Non, non, je veux la voir, moi-même la chasser...

MADAME ÉVRARD.

Comment, vous!...

M. DUBRIAGE.

Oui, je veux lui faire confesser...

MADAME ÉVRARD.

Vous ne la verrez pas, monsieur, c'est impossible,
Non, cela vous tuerait; vous êtes trop sensible :
Et j'ai moi-même ici peine à me contenir.
J'étais d'abord pour elle; il faut en convenir;
Mais cet horrible trait me révolte et m'indigne...
Et vous la verriez! Non. Que cette fourbe insigne
Sans retour disparaisse. Ambroise, avant la nuit,
Faites-la déloger sans scandale et sans bruit.

AMBROISE.

A l'instant je m'en charge, et de la bonne sorte.

M. DUBRIAGE.

Ne la maltraitez pas.

MADAME ÉVRARD.

Il suffit qu'elle sorte.

AMBROISE.

Oui, Laure va sortir... tout à l'heure...

SCÈNE VI

CHARLES, M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

CHARLES.

Arrêtez!
Ne renvoyons personne.

MADAME ÉVRARD.

Eh! quoi donc?...

CHARLES.

(à monsieur Dubriage.) Écoutez...
De madame je sais le fond de ce mystère :
Il faut que je me mêle un peu de cette affaire.

MADAME ÉVRARD.

Que veut dire ceci? Charle est-il contre nous?

CHARLES.

Si Charle avait lui-même à se plaindre de vous?

MADAME ÉVRARD.

Ah! je vois ce que c'est! Laure est jeune et gentille :
Charles l'aime, et dès lors il soutient cette fille.

AMBROISE.

Oui, sans doute; en deux mots, voilà tout le secret.

M. DUBRIAGE.

Non; Charle est honnête homme.

CHARLES.

(à madame Évrard.)
Ah! je le suis, au fait,
Répondez...

MADAME ÉVRARD.

De quel droit?...

CHARLES.

Voulez-vous bien permettre?...
Vous dites-donc qu'Armand vient d'écrire une lettre?

MADAME ÉVRARD.

Eh oui!

CHARLES.

J'en suis fâché pour vous, madame Évrard :
Mais cet Armand, qu'on fait écrire de Colmar,
Est ici, chez son oncle, et c'est lui qui vous parle :
Je suis Armand.

MADAME ÉVRARD.

Ah, ciel!

AMBROISE.

Se peut-il?...

M. DUBRIAGE.

Ne quoi! Charle
Serait...

CHARLES.

Ils m'ont réduit à ce déguisement;
Mais sous le nom de Charle enfin je suis Armand.

AMBROISE.

Allons donc!

CHARLES.

Un seul mot va leur fermer la bouche.
J'ai servi, mon cher oncle; et voici ma cartouche.
Par là, jugez du reste. Auprès de vous ainsi
Ils m'ont, pendant dix ans, calomnié, noirci;
Mais de mon père, hélas! cet extrait mortuaire,
(présentant successivement à M. Dubriage toutes les pièces qu'il annonce.)
Mon extrait de baptême et celui de ma mère,
Qui, mourant, de mon sort sur vous se reposa;
(montrant madame Évrard.)
Et dix lettres... que sais-je?... où cette femme osa
Me défendre d'écrire, et surtout de paraître :
Tout parle en ma faveur, tout me fait reconnaître,
Tout vous dit que je suis Armand votre neveu,
Le fils de votre sœur, votre sang.

M. DUBRIAGE.

Juste Dieu!
Tu serais?...

SCÈNE VII

GEORGES, CHARLES, M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

GEORGES.

Armand, oui; croyez mon témoignage :
La vérité n'est qu'une, et n'a qu'un seul langage;
La vérité se peint dans mes simples discours...
(voyant arriver Laure.)
Ah! madame, venez, venez à mon secours!
Armand est reconnu.

SCÈNE VIII

LAURE, GEORGES, AMBROISE, CHARLES, M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD.

LAURE, *se jetant aux pieds de son oncle.*

Monsieur, faites-lui grâce;
Qu'il reste auprès de vous, ou bien que l'on me chasse.

M. DUBRIAGE.

Non, non; tous vos discours, et je le sens trop bien,
Partent du fond du cœur et vont jusques au mien.
Ah! je vous crois, amis; j'ai besoin de vous croire;
Et je perce à la fois plus d'une trame noire.
(se tournant vers madame Évrard et Ambroise.)
Vous sentez bien qu'ici vous ne pouvez rester.

MADAME ÉVRARD.

Je n'en ai pas envie... Eh! qui peut m'arrêter?
J'ai voulu, j'en conviens, devenir votre épouse :
De les servir tous deux me croyez-vous jalouse?
Allez! au fond du cœur vous me regretterez,
Et peut-être avant peu vous me rappellerez.
Il n'en sera plus temps. Adieu.
(Elle sort avec Ambroise.)

SCÈNE IX

M. DUBRIAGE, CHARLES, LAURE, GEORGES.

GEORGES.

Les bons l'emportent :
C'est nous qui demeurons, et les voilà qui sortent.

M. DUBRIAGE.

Et voilà donc les gens que j'ai crus si longtemps.
Ce sont eux qui m'ont fait bannir pendant dix ans
Un neveu plein pour moi de respect, de tendresse!
(à Armand.)
Me pardonneras-tu cette longue détresse?

CHARLES.

Ah! ne rappelons point tous mes chagrins passés!
Par cet instant de joie ils sont tous effacés.

Digitized by Google

M. DUBRIAGE.

Est-il vrai?

LAURE.

Je le sens : qu'aisément tout s'oublie,
Quand avec son cher oncle on se réconcilie?

M. DUBRIAGE.

De l'effort que j'ai fait je suis tout étonné.
(à Charles.)
Il faut que ta présence ici m'ait redonné
Un peu de l'énergie, oui, de ce caractère
Que j'avais autrefois : car, je ne puis le taire,
En m'isolant ainsi, je sens que j'ai perdu
Plus d'une jouissance et plus d'une vertu.
Trop juste châtiment! Quiconque fut rebelle
Aux lois de la nature en est puni par elle.

CHARLES.

Mais, à propos, d'Arras cinq cousins sont venus.

M. DUBRIAGE.

Les Armand? Et pourquoi ne les ai-je pas vus?

CHARLES.

Madame Evrard les a congédiés sur l'heure.
Mais j'irai les chercher : ils m'ont dit leur demeure.
Mon oncle, vous ferez un sort à chacun d'eux,
N'est-ce pas?

M. DUBRIAGE.

Sûrement, mon ami : trop heureux
D'assister des parents restés dans la misère!
Ah! cela vaut bien mieux que ce que j'allais faire.
Me mariant si tard, comme tant d'autres font,
Pour réparer un tort, j'en avais un second.
Cela ne sied qu'à vous, jeunes gens que vous êtes!
C'est toi, mon cher Armand, qui va payer mes dettes.

CHARLES.

Oui, mon oncle.

M. DUBRIAGE.

Plus d'oncle; oui, je vous le défends :
Dites *Mon Père ;* moi, je dis bien *Mes enfants.*

CHARLES.

Oui, mon père.

LAURE.

Mon père!

M. DUBRIAGE.

Allons donc! cette image
De la réalité console et dédommage.

LAURE ET CHARLES.

Mon Père!

GEORGES.

Cher parrain!

M. DUBRIAGE.

Douce et touchante erreur!
Si quelque chose manque encore à mon bonheur,
C'est ma faute : du moins mes regrets salutaires
Seront une leçon pour les célibataires.

FIN DU VIEUX CÉLIBATAIRE.

Digitized by Google

TABLE

INTRODUCTION. 1
REGNARD. 1
Le Joueur. 2
Le Distrait. 33
Les Folies amoureuses. 61
Le Légataire universel. 78
DANCOURT. 105
Le Chevalier à la mode. 106
BRUEYS ET PALAPRAT. 141
L'Avocat Patelin. 144
LESAGE. 159
Crispin rival de son Maître. 160
Turcaret. 177
D'ALLAINVAL. 210
L'Ecole des Bourgeois. 211
DESTOUCHES. 231
Le Philosophe marié. . . . . *ibid.*
Le Glorieux. 268
MARIVAUX. 303
Le Legs. . . . . *ibid.*
Les Fausses Confidences. 318
Le Jeu de l'Amour et du Hasard 348
PIRON. 373
La Métromanie. . . . . *ibid.*
GRESSET. 408
Le Méchant. 409
FAVART 440
Les Trois Sultanes. 441
BARTHE. 465
Les Fausses Infidélités. . . . . *ibid.*
SEDAINE. 476
Le Philosophe sans le savoir. 477
La Gageure imprévue. 500
COLLE. 516
La Partie de Chasse d'Henri IV . . . . . *ibid.*
BEAUMARCHAIS. 541
Le Barbier de Séville. . . . . *ibid.*
Le Mariage de Figaro. 571
COLLIN D'HARLEVILLE. 623
Monsieur de Croc. . . . . *ibid.*
Le Vieux Célibataire. 641

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie VIEILLE et CAPIOMONT, rue des Poitevins, 6.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google